TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41070

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME [illegible]

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20

1852

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
41070

LA

CHANSON DE ROLAND.

Le 13 octobre 1066, au moment où les armées d'Harold et de Guillaume allaient en venir aux mains dans les plaines d'Hastings, un cavalier normand sortit des rangs, lança son cheval en avant du front de bataille, et, pour préparer ses compagnons à vaincre ou à mourir, entonna la chanson de Roland.

Ce n'est pas là une invention poétique; ce n'est pas seulement Robert Wace qui, dans ses vers, nous montre l'armée normande s'animant aux noms *de Charlemagne, et de Roland, et d'Olivier et des vassaux qui moururent à Roncevaux* (1); les historiens les plus dignes de foi, Guillaume de Malmesbury, Mathieu Paris, Ralph Higden, Albéric des Trois-Fontaines, Mathieu de Westminster, parlent tous de ce chant carlovingien inaugurant la bataille et répété en chœur par les soldats du conquérant. Nous savons jusqu'au nom du trouvère intrépide qui paradait en chantant entre les deux armées : il était serviteur du comte de Mortain et se nommait Taillefer.

Mais connaissons-nous la *chanson de Roland?* savons-nous ce qu'était cette poésie guerrière, cette *cantilena Rolandi,* comme l'appelle Ducange? Il en est fait mention dans tout le moyen-âge, principalement au XIIe et au XIIIe siècle; on prétend même qu'au XIVe nos armées la chantaient encore. Le roi Jean ne passe-t-il pas pour avoir dit à un des soldats de sa garde : « Pourquoi chanter Roland? il n'y a plus de

(1) Roman de Rou, v. 1319.

Roland. » A quoi cet homme se serait permis de répondre : « Il y aurait encore des Roland, si nous avions des Charlemagne. » Nous ne garantissons pas que le mot ait été dit, mais ce qui n'est pas douteux, c'est que durant ces trois ou quatre siècles, durant toute l'époque de la chevalerie, le nom de Roland ne cessa d'être chanté et presque déifié aussi bien sous la tente et sous le chaume que dans les palais et dans les donjons.

D'où lui était venue cette immense fortune? quelle était l'origine de ce culte populaire et universel? Pourquoi ce nom passait-il pour le symbole, le type suprême de la vaillance et de l'héroïsme? comment avait-il pénétré, non-seulement dans les moindres hameaux de notre ancienne Gaule, mais en Italie, en Espagne, en Hongrie, en Tyrol et jusqu'au fond des solitudes de la Norvége et du Danemark? Ce nom, encore aujourd'hui nous le trouvons gravé sur la cime des Pyrénées; l'écho en retentit dans la vallée du Rhin, au milieu des rochers et des ruines, dans les débris des pieux ermitages; et, de l'autre côté des Alpes, à l'entrée de Vérone, sous le porche de cette noble église, un guerrier nous apparaît : ce guerrier, sculpté dans la pierre, la tradition nous dit que c'est encore Roland.

Est-ce un souvenir historique qui, après être entré dans la mémoire des peuples, s'est ainsi perpétué et agrandi d'âge en âge? En d'autres termes, Roland est-il un personnage réel? Est-ce parmi ses contemporains, au spectacle de ses exploits et de sa mort, qu'est né cet enthousiasme qui devait le rendre immortel? L'histoire a prononcé son nom, mais une seule fois, en passant, de la façon la plus brève. Elle le nomme, lui troisième, comme étant mort à Roncevaux. Roland, dans ce récit, n'est ni le neveu de Charlemagne ni le plus grand des paladins, c'est un préfet des Marches de Bretagne (*Hruodlandus Britannici limitis præfectus*). Sans ces paroles d'Éginhard, aucun lien ne le rattacherait au monde réel. Le Roland que nous connaissons, le Roland qui a survécu, c'est la poésie qui l'a fait, et sa première apparition, le premier témoignage authentique qui nous révèle son existence, c'est cette chanson entonnée dans la plaine d'Hastings. Entre Éginhard et Taillefer s'écoulent près de trois siècles où Roland n'est pas nommé une fois; c'est pendant ces trois siècles que s'est accomplie, en silence et peu à peu, l'œuvre poétique et populaire, la transfiguration du héros.

Nous voulons chercher dans cette étude d'abord si ce monument de poésie primitive est parvenu jusqu'à nous, si tout au moins nous en possédons des vestiges, et surtout si dans ces vestiges ne sont pas cachées de nobles fleurs que nous devons avec orgueil rattacher à la couronne poétique de la France.

I.

La chanson de Roland était-elle un de ces chants populaires dont personne n'est l'auteur, qui se transmettent comme ils sont nés sans que jamais l'écriture les recueille, et finissent par s'éteindre avec le temps? Était-ce au contraire une œuvre composée, une œuvre écrite, un poème, une épopée dont certains fragmens pouvaient être chantés?

Tout d'abord on est tenté de croire qu'à ces rudes soldats de Guillaume un pur chant populaire pouvait seul convenir. S'il en était ainsi, nous essaierions en vain d'en retrouver la trace aujourd'hui; mais tel n'est pas l'avis des meilleurs juges en ces matières. Ils se fondent avec raison sur le sens constant et invariable du mot *chanson* au moyen-âge. *Chanson*, dès le XIe siècle, veut dire poème et jamais autre chose. Par une merveilleuse exception, nos érudits sont d'accord sur ce point. Ceux-là même qui se font incessamment la guerre sont unanimes à soutenir que la *chanson* de Roland, le chant de Roncevaux, ce chant qu'entonna Taillefer, devait être *une chanson de geste*, c'est-à-dire une œuvre de trouvère, un poème composé, non de quelques strophes ou couplets comme nos chansons d'aujourd'hui, mais de plusieurs milliers de vers, divisés, il est vrai, par groupes *monorimes* formant des stances ou tirades qui pouvaient très bien être chantées.

Dès-lors, pourquoi le texte de cette chanson, de ce poème, serait-il à jamais perdu? pourquoi ne le trouverait-on pas parmi ces milliers de manuscrits que nous ont légués nos trouvères? Connaissons-nous nos richesses en ce genre? Nous commençons à peine à y fouiller. Depuis Pithou et ses amis, aucun de nos lettrés n'avait, durant deux siècles, daigné feuilleter du bout du doigt cet amas de gothiques parchemins; quand nous l'aurons bien remué, pourquoi n'en verrait-on pas sortir les vers qui furent chantés à Hastings?

Le hasard a commencé par se montrer peu complaisant. Quelques poèmes ont été découverts, traitant de Roland et de Roncevaux, mais aucun d'eux n'était écrit en assez vieux langage pour remonter à cette date de 1066. On n'avait donc pas mis la main sur le poème original. En avait-on du moins trouvé la transcription rajeunie, mais fidèle? Pas davantage; les transcripteurs avaient évidemment cédé à la tentation d'arranger et surtout d'allonger leur modèle. C'est là le péché mignon des trouvères. Ils s'imitent les uns les autres, mais toujours en s'amplifiant. Deux vers du XIe siècle en font dix au XIIe, et, quand vient le XIVe, ils se montent à plus d'un cent. Nous ne voulons pas dire que les poèmes dont nous parlons, ces romans de Roncevaux, trouvés à Paris, à Lyon, à Venise, soient développés outre mesure : la rédaction peut même en paraître assez sobre, comparée à certaines œuvres d'un âge

plus récent; mais on y remarque déjà je ne sais quelle mollesse abondante qui suffit pour indiquer que ce n'est point là une reproduction pure et simple des vers peut-être un peu barbares, mais à coup sûr fermes et concis, dont les soldats de Guillaume faisaient leur chant de guerre.

Cependant un de ces poèmes est devenu, voilà déjà vingt ans, l'occasion d'un remarquable travail. En 1832, un élève de l'école normale, M. Monin, soutenant sa thèse en Sorbonne, voulut sortir des voies battues, et prit pour sujet un poème du moyen-âge. Il fit une dissertation très courte, mais substantielle, sur deux manuscrits inédits de la Bibliothèque royale, lesquels, quoique mutilés et pleins de variantes, se complètent l'un l'autre et forment le texte entier d'un roman de Roncevaux (*li romans de Roncisvals*), versifié probablement vers le commencement du XIIIe siècle. C'était la première fois qu'un critique abordait ce beau et difficile sujet. M. Monin du premier coup y porta la lumière. Ses observations furent assez justes, ses conjectures assez heureuses pour que les travaux de ses successeurs les aient presque toutes confirmées. Ainsi il avait très bien aperçu que les deux manuscrits sur lesquels il travaillait, bien qu'il s'y rencontrât des beautés mâles et solides, parfois même beaucoup de simplicité et une certaine brusquerie primitive, ne devaient donner, ni l'un ni l'autre, l'idée fidèle de l'épopée, du poème populaire de Roncevaux; que peut-être en reproduisaient-ils certaines parties et la marche générale, mais avec un fréquent mélange d'interpolations parasites. Il en concluait que ces deux textes avaient dû être précédés d'un texte plus ancien et plus épique, c'est-à-dire plus simple, plus concis, moins détaillé, moins languissant. C'était là de la bonne critique, ou plutôt c'était une prophétie, comme nous le verrons tout à l'heure.

Mais, avant que M. Monin eût publié sa thèse, un littérateur de Genève, M. Bourdillon, s'était épris, lui aussi, du roman de Roncevaux. Dès 1822, il avait eu la bonne chance d'acquérir un manuscrit de ce poème, manuscrit du XIIIe siècle, dont la Bibliothèque royale possède une copie récente : c'est un des textes dont s'est servi M. Monin. A force de contempler son trésor, M. Bourdillon en avait deviné l'importance; à force d'en copier tous les vers, il les avait appris par cœur : bientôt il se décida à ne les plus garder pour lui seul, et s'imposa la tâche de publier et de traduire son poème. Ayant appris que quelques bibliothèques publiques possédaient des manuscrits analogues, il entreprit plusieurs voyages, n'épargnant ni son temps ni sa peine pour comparer ces manuscrits au sien. Enfin, après dix-huit années, en 1840, il publia sa traduction, puis le texte un an après, en 1841.

Par malheur, il y avait cette différence entre M. Monin et M. Bourdillon, que l'un, sans sortir de son cabinet, avait su reconnaître que

les deux textes étudiés par lui ne devaient être ni les premiers ni les meilleurs, tandis que l'autre, en courant le monde, n'avait appris qu'à admirer davantage et plus exclusivement le manuscrit dont il était propriétaire. Il avait bien rencontré çà et là quelques variantes qui lui avaient plu, et, par un procédé assez nouveau en philologie, il les avait sans façon introduites dans son texte; il avait, d'un autre côté, chassé de ce texte je ne sais combien de vers qui ne lui plaisaient point, et en avait même refait quelques-uns, mais il n'en demeurait pas moins convaincu et proclamait bien haut que son manuscrit était non-seulement le plus ancien et le plus parfait des manuscrits connus, mais qu'il contenait nécessairement la version originale du poème de Roncevaux. « O mon poème, s'écrie-t-il dans sa préface, ce sont bien véritablement tes vers qui ont été chantés en 1066 à la bataille d'Hastings! »

Pour comprendre cette apostrophe et la véhémence de M. Bourdillon, il faut savoir que, quelques années auparavant, M. l'abbé de la Rue avait annoncé, dans le second volume de son essai sur les *Trouvères normands*, qu'il existait à Oxford, dans la bibliothèque bodléienne, un manuscrit du poème de Roncevaux, manuscrit déja signalé par Tyrwhitt dans une note de son édition des *Canterbury Tales* de Chaucer, mais resté vierge jusque-là et paraissant appartenir à une époque plus ancienne que tous les autres manuscrits connus. Aussitôt M. Francisque Michel, envoyé par M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, était parti pour Oxford, avait copié le manuscrit, et au bout de deux années en avait fait une édition, avant même que M. Bourdillon eût commencé la correction de ses épreuves.

De là bien des chagrins, de là d'innocentes colères contre le malencontreux abbé de la Rue qui avait fait la découverte, et contre l'expéditif éditeur qui l'avait si vite exploitée. Pour punir l'éditeur, on a grand soin de ne pas prononcer une seule fois son nom, et quant au poème, on s'en console en répétant à tout propos que c'est un tissu d'absurdités et de bévues, une œuvre indigne de voir le jour, le plus ignoble fatras, un véritable baragouin et, pour comble d'injure, le plus moderne de tous les poèmes de Roncevaux! Tout cela n'est que risible et ne doit pas nous arrêter. Laissons donc M. Bourdillon se complaire devant ce texte de fantaisie si bien fabriqué par lui; laissons là sa traduction, qui n'a pas seulement le tort d'être moulée sur ce texte, mais le tort plus grave encore d'être conçue dans le système des paraphrases et des équivalens. La seule chose qui doive nous occuper, c'est le manuscrit d'Oxford.

L'édition qu'en avait si rapidement donnée M. Francisque Michel ne laissait-elle rien à désirer? N'avait-il rien omis? Son texte était-il pur et correct d'un bout à l'autre? Nous le supposons, sans

consulter les philologues; mais, à notre avis, son travail n'en était pas moins incomplet par cela seul qu'il s'adressait uniquement aux savans. Le public, en pareille matière, a droit de n'être pas oublié. Pour lui donner la clé d'une telle œuvre, il ne suffisait pas d'un glossaire expliquant à peine quelques mots; c'est une traduction qu'il fallait. D'un autre côté, le sujet du poème suggère une foule de considérations historiques et littéraires que le savant éditeur n'avait pas cru devoir aborder. Les notes, il est vrai, et son introduction sont pleines de citations érudites; mais, pour accomplir sa tâche, la critique, en pareille matière, avait à nous donner quelque chose de plus.

Nous ne sommes donc pas surpris que, dix ans après M. Michel, M. Génin ait cru pouvoir étudier à son tour la chanson de Roland, la commenter et la traduire. C'était son droit assurément. On le lui a pourtant contesté; on est allé jusqu'à prétendre que ce texte d'Oxford était la propriété du premier occupant, et que l'imprimer à nouveau, sans l'aveu du premier éditeur, c'était commettre, ni plus ni moins, le délit de contrefaçon. Nous n'avons nulle envie de nous mêler à ces débats, ne voulant pas être conduit à signaler de part et d'autre de regrettables vivacités; mais, parmi les reproches si largement prodigués à M. Génin, il en est un, faut-il le dire, qui pourrait bien ne pas manquer de fondement. M. Génin ne tient aucun compte des travaux de ses devanciers; il n'en dit ni bien ni mal; il oublie qu'ils existent. Est-ce par ménagement? Il se trompe : mieux vaudrait être sévère que paraître dédaigneux. Ce silence a d'ailleurs un autre inconvénient : il induit en erreur un lecteur peu expérimenté. Vous pouvez lire jusqu'à la dernière ligne l'introduction de M. Génin, lecture attrayante à plus d'un titre, sans vous douter que jamais personne ait, non pas même publié la chanson de Roland, mais étudié le moyen-âge, ses mœurs, son histoire et sa langue. Nous comprenons que sur beaucoup de points, et notamment en ce qui concerne l'appréciation littéraire et historique du poème, M. Génin, s'il ne porte ses regards que sur les éditeurs qui le précèdent, puisse être tenté de se croire l'inventeur de tout ce qu'il dit : il sent les beautés de cette poésie primitive avec une chaleur et une conviction dont certes il n'a pas trouvé l'exemple chez M. Francisque Michel, archéologue avant tout, moins amoureux des richesses de l'art que des curiosités de la philologie; mais, sans parler d'un essai de M. Francis Wey et d'un travail de M. Delécluze, où les parties grandioses de la chanson de Roland sont dignement appréciées, sans remonter jusqu'à la thèse de M. Monin, qui, dans sa brièveté, laisse échapper sur les beautés de cette poésie plus d'un trait de lumière, nous pourrions citer telle leçon d'un cours d'histoire publié il y a six ou sept ans, dans laquelle le professeur, M. Lenormant, parle aussi de la chanson de Roland, rapidement, in-

cidemment, mais avec une élévation lumineuse qui ne laisse dans l'ombre aucune des sommités du sujet. M. Génin est trop riche par lui-même pour ne pas tenir à distinguer son propre bien d'avec le bien d'autrui. Nous aurions donc souhaité qu'il fît, en quelques mots, connaître à son lecteur ce qui s'était fait et dit avant lui; mais, ce regret exprimé, nous ne saurions admettre que dans ce volumineux et important travail le nouvel éditeur se soit rendu coupable d'autant de méfaits qu'on veut bien le faire croire. Comme tous ses confrères en philologie, il peut avoir ses heures de distraction, il lui est arrivé, comme aux autres, de faillir dans des détails microscopiques; mais, dès qu'une question en vaut la peine, il la traite en homme de savoir aussi bien qu'en homme d'esprit, avec un sens pénétrant et un rare discernement des origines et des variations de notre langue. Sa critique est résolue, quelquefois tranchante, hasardeuse, jamais vague ni mesquine, et, sans nous associer à tous ses jugemens, sans adopter tous ses points de vue, le hasard fait que c'est souvent dans les passages où lui sont reprochés le plus d'erreurs et de fautes de goût, qu'il nous semble avoir fait preuve du coup d'œil le plus sûr et du meilleur jugement.

Mais tout cela nous détourne de notre droit chemin : il nous faut laisser là les polémiques et les préfaces, et en venir au fond du sujet.

Le manuscrit d'Oxford est-il assez ancien, est-il écrit en assez vieux langage pour qu'avec vraisemblance on puisse y reconnaître le texte original de la chanson de Roland?

Quand même ce point serait douteux, le poème, tel qu'il est, et quel que soit son âge, n'est-il pas encore d'un haut prix, d'un immense intérêt? Les beautés qu'il contient, de quel ordre sont-elles? Peut-il, à titre d'épopée nationale, prendre la place restée vide dans l'histoire littéraire de la France?

Telles sont les questions à résoudre. Attachons-nous d'abord à la première.

Que le texte d'Oxford soit antérieur à ceux de Paris, de Lyon, de Metz, de Cambridge, et même de Venise, c'est un fait presque inutile à établir. On s'en aperçoit du premier coup à l'état de la langue et au système de la versification. Quoique déjà française, la langue dans ce texte est plus inculte, moins façonnée que dans tous les autres, et le mécanisme des vers est d'une infériorité encore plus évidente. Dans les textes rajeunis, les vers sont d'exacte mesure, et riment non-seulement pour l'oreille, mais pour les yeux : dans le texte d'Oxford, ils ne riment en général que par simple *assonance*, c'est-à-dire par une correspondance imparfaite et approximative du son final; quant à la mesure, elle n'existe souvent qu'à condition de supprimer çà et là dans l'intérieur du vers une ou deux syllabes muettes, procédé d'éli-

sion dont nos faiseurs de couplets usent encore aujourd'hui dans certains vaudevilles. Cette façon cavalière de traiter la rime et la mesure ne peut appartenir qu'à un temps où les vers n'avaient pas encore de lecteurs et étaient exclusivement chantés. Tels étaient, à n'en pas douter, les vers de ce poème : autrement, comment expliquer le refrain bizarre qu'on lit, en marge du manuscrit, à la fin de presque toutes les tirades, ce mot, ou plutôt ces trois lettres AOI, dont il n'existe aucune trace dans tous les autres textes? Était-ce un cri de guerre, un hourra, ou bien une manière de commander l'attention, ou bien encore un avertissement convenu entre le jongleur et son ménétrier pour qu'il changeât l'accompagnement quand la tirade était finie? En tout cas, ce n'était pas à des lecteurs que cette exclamation s'adressait; elle était là pour l'usage des chanteurs; enfin la brièveté relative du poème est un signe non moins certain de son antériorité : tous les autres ont au moins six mille vers, et quelques-uns vont à huit mille; on n'en compte que quatre mille dans le manuscrit d'Oxford.

Cette version est donc la plus ancienne, point de doute à cet égard; mais peut-on déterminer son âge? C'est une question plus délicate. Les textes remaniés paraissent avoir été écrits la plupart au XIIIe siècle, quelques-uns un peu plus tard, d'autres, en petit nombre, vers la fin du XIIe : jusqu'où peut-on faire remonter la version d'Oxford? L'abbé de la Rue s'est prononcé pour les trente premières années du XIIe siècle; M. Francisque Michel adopte cet avis, mais ne paraît pas éloigné d'admettre que ces vers pourraient bien être ceux que Taillefer entonnait à Hastings. Ils sont écrits, selon lui, dans un langage exactement semblable au français usité dans les lois de Guillaume-le-Conquérant. Il s'en tient toutefois à cette remarque et ne cite aucune autre preuve à l'appui de sa conjecture. M. Génin procède plus hardiment : il ne se borne pas à croire cette poésie contemporaine de Guillaume, il est tout prêt à la supposer d'un grand siècle plus ancienne. Dans sa pensée, la naissance de notre langue remonte beaucoup plus haut qu'on ne le croit d'ordinaire : on parlait français non pas seulement au Xe siècle, mais au IXe, et pendant le VIIIe, soit même dès le VIIe, notre idiome, se dégageant peu à peu du latin, était en voie de formation et déjà vivant comme langage usuel. Cette opinion qu'on trouve en germe chez plusieurs autres érudits, M. Génin l'adopte et la professe avec prédilection. Il emprunte ses preuves à l'étude des noms de lieux, si nombreux dans les anciens titres et diplomes. Ces noms, dès le temps de Charlemagne et même avant ce temps, nous laissent apercevoir leur véritable forme, la forme du français vulgaire, sous les appellations latines fabriquées pour les traduire. Le peuple dénommait les lieux à sa façon dans son nouveau langage, et les officiers publics, écrivant en latin, étaient forcés, pour désigner ces mêmes lieux, de latiniser, comme ils pouvaient,

les dénominations connues de tout le monde : leurs barbarismes démontrent l'existence des mots barbares qu'ils veulent rappeler. Quelquefois, pour prendre moins de peine ou pour être mieux compris, ils ne forgent point de mots, et écrivent tout uniment le nom du lieu dans sa forme vulgaire, quelquefois ils ont la précaution de placer le nom usuel à côté du nom latinisé. Comment, à ces exemples si nombreux et si divers, ne pas reconnaître un idiome naissant, non écrit mais parlé, inculte mais plein de vie, qui grandit derrière cette autre langue savante, mais immobile, dont le règne finit?

M. Génin, à l'appui de sa thèse, invoque un document trouvé récemment à Valenciennes, sur la garde d'un ancien manuscrit, mélange curieux de mots encore latins, de mots purement français et de notes tironiennes, ces signes abréviatifs, cette sténographie du moyen-âge, dont M. Jules Tardif a si habilement retrouvé la clé. Les notes tironiennes, tombées en désuétude avant l'an 1000, donnent à ce fragment une incontestable antiquité, et, sans la moindre hésitation, on peut le croire du xe siècle. Enfin c'est encore, pour M. Génin, un puissant argument que le dix-septième canon du concile de Tours, qui, dès 813, un an avant la mort de Charlemagne, ordonne que les saintes Écritures seront traduites en langue vulgaire, attendu que le peuple ne comprend plus le latin.

Mais le savant éditeur eût-il cause gagnée, qu'en faudrait-il conclure? Serions-nous mieux en état d'assigner une date à la chanson de Roland? M. Génin suppose que le *Livre des Rois,* qui s'est conservé jusqu'à nous, et qu'a publié M. Leroux de Lincy, est une des traductions ordonnées par le concile de Tours; soit. La langue dans cette traduction est à peu près la même que dans le manuscrit d'Oxford; c'est encore vrai. Mais de quelle époque est le *Livre des Rois?* Du même siècle que le concile, c'est-à-dire du ixe? Qui oserait le dire? N'avons-nous pas un monument authentique de ce siècle, le serment prêté en 842 par Louis-le-Germanique, et la phrase la plus inculte du *Livre des Rois* n'est-elle pas de l'excellent français auprès de cet informe jargon? Admettons, avec M. Génin, que cent ans auront pu s'écouler avant que le concile ait été obéi, mais à cent ans de là, en plein xe siècle, cherchez un terme de comparaison, et, par exemple, l'*Hymne à sainte Eulalie.* Dans ce fragment découvert à Valenciennes en 1837, vous rencontrez encore des mots purement latins, et, quoique la phrase commence à prendre une physionomie française, la construction latine se montre par-dessous : c'est un mélange indécis et confus. Ce monument tient le milieu entre le serment de Louis-le-Germanique et les lois de Guillaume, entre le ixe et le xie siècle. Pour trouver une véritable analogie avec le *Livre des Rois,* et par conséquent avec la chanson de Roland, il faut faire un pas de plus, il faut aller

jusqu'à ces lois du conquérant, promulguées, comme on sait, en 1069. Ici, nous le reconnaissons, la conformité du langage est complète, sauf quelques exceptions provenant surtout des différences inévitables entre la prose et les vers. Aussi M. Génin nous semble-t-il inattaquable lorsqu'il se réduit à prétendre que le texte d'Oxford n'est pas une œuvre du XIIe siècle et que c'est au XIe qu'il appartient.

Quant à démêler, entre l'an 1000 et l'an 1100, l'instant précis qui l'a vu naître, c'est impossible à notre avis. La chronologie du langage, dans ces temps reculés, n'est pas moins incertaine que celle des arts, et en particulier de l'architecture. Autant on est à l'aise, une fois venu le milieu du XIIIe siècle, pour apprécier, à chaque période de vingt-cinq à trente ans, les changemens qui s'introduisent, d'un bout de la France à l'autre, dans les conditions de l'art de bâtir, autant cette tentative est infructueuse et chimérique tant que dure le XIe siècle : tel monument de cette époque nous semble avoir été construit longtemps après tel autre, qui fut pourtant bâti en même temps, mais dans un autre point du territoire, dans des lieux soumis à d'autres influences ou non encore accessibles à certains accidens de la mode et du goût. Il en est ainsi du langage : jusqu'au règne de saint Louis, il varie selon les lieux encore plus que selon le temps; ce qui semble un archaïsme n'est bien souvent qu'un dialecte, et, pour se hasarder à dire quel est l'âge d'un mot, il faut d'abord être bien sûr de savoir quel est son pays.

Nous nous garderons donc de décider si ces vers du manuscrit d'Oxford sont vraiment ceux qui furent chantés à Hastings; nous nous bornons à dire que, philologiquement parlant, ils peuvent avoir été écrits aussi bien un peu avant qu'un peu après le règne de Guillaume. Quant à savoir si cette version du chant de Roncevaux est bien la version primitive, le premier jet du poète, sans additions, sans remaniemens; si les développemens un peu épisodiques qui en remplissent la dernière partie n'autorisent pas le doute à ce sujet, prononce qui voudra! Nous ne sommes certain que d'une chose, c'est que cette version est la plus ancienne de celles qui sont aujourd'hui connues. Si elle n'est pas la première, elle doit être du moins assez voisine de celle qui serait son aînée.

Reste un autre problème dont il faut aussi dire un mot. Quel est l'auteur de la chanson de Roland? Le nom de *Turoldus*, qui apparaît au dernier vers, est-il la signature du poète, comme le croit M. Génin, ou simplement celle d'un copiste, comme le supposent d'autres érudits? Si la première hypothèse est admise, et nous la croyons plus probable, qu'était ce Turoldus? Est-ce lui qui figure parmi les personnages de la tapisserie de Bayeux? Il y eut un Turoldus qui fut précepteur de Guillaume-le-Conquérant et qui mourut en 1035 : le poème est-il de

lui? Est-il d'un autre Turoldus, son fils ou son neveu, bénédictin de l'abbaye de Fécamp? Celui-ci accompagna Guillaume en Angleterre, lui rendit de grands services et devint, après la conquête, abbé de Malmesbury, puis de Peterborouhg. Nous serions charmé pour notre part que la chanson de Roland fût son œuvre, que ses vers eussent été médités, composés dans notre grande abbaye normande : ce serait un souvenir de plus qui peuplerait ses nobles voûtes. Mais, si ingénieux que soient les rapprochemens qu'invoque ici M. Génin, nous ne saurions être plus affirmatif sur ce point que sur les autres. Sans doute un trait de lumière semble sortir, comme il le dit, de ce fait rapporté par Gunton, que, dans l'armoire aux manuscrits de la cathédrale de Peterborough, furent anciennement découverts deux exemplaires d'un poème en français sur la guerre de Roncevaux (*de Bello valle Runciæ, Gallicè*), sans doute il n'est point impossible que l'un de ces exemplaires soit venu s'enfouir à Oxford; mais, si bien tissues qu'elles soient, les conjectures ne deviennent pas vérités. Le seul fait vraiment établi, selon nous, c'est que l'auteur, sinon du poème primitif, du moins du texte d'Oxford, devait être Normand. Les Normands sont, pour lui, les premiers soldats du monde; il le dit à deux reprises. Trouvez ailleurs qu'en Normandie un poète qui eût ainsi décerné le prix de la vaillance! Quel Picard ou quel Champenois eût fait aux siens cet affront? Turoldus est donc, à n'en pas douter, compatriote de Guillaume; dès-lors M. Génin nous semble avoir raison de l'appeler Theroulde. Cette traduction toute normande n'a rien qui choque nos oreilles, et c'est à tort assurément qu'on l'a si fort critiquée.

Nous voici parvenu au terme de ces controverses, de ces explications, de ces détails philologiques par lesquels il nous fallait passer comme par un préambule nécessaire. Nous avions hâte d'en sortir; maintenant nous sommes en face du poème lui-même; il n'est plus question de chercher d'où il vient, il s'agit de savoir ce qu'il vaut. Tâchons d'en pénétrer les rustiques beautés, la naïve grandeur. Nous n'éprouvons qu'un embarras : comment parler d'une œuvre que personne n'a lue, que personne ne peut lire, hormis quelques savans? Une simple analyse pourra-t-elle en donner l'idée? A peu près comme un squelette peut tenir lieu d'un portrait. C'est une traduction qu'il faudrait, une traduction claire et fidèle.

Pourquoi ne pas emprunter celle de M. Génin? Ce n'est pas faute de la trouver bonne. M. Génin excelle dans cet art malaisé de serrer de près son modèle, d'en reproduire exactement le tour, l'allure et l'esprit. Malheureusement, par un caprice d'érudit renouvelé de Paul-Louis Courier, caprice qu'il justifie et colore tant bien que mal, M. Génin, dans cette traduction, ne s'est pas servi de notre langue d'aujourd'hui, il a pris celle d'Amyot. Qu'il ait habilement tenu cette ga-

geure, nous ne le contestons pas, nous reconnaissons même qu'il y a dans ce vieux langage plus de ressources que dans notre moderne idiome pour rendre avec vérité le français du XIe siècle; mais pour qui sont faites les traductions? est-ce pour ceux qui peuvent s'en passer? Quand on lit couramment les écrits d'Amyot, n'est-on pas en état de comprendre, sans trop d'efforts, la chanson de Roland? C'est donc, à vrai dire, pour lui seul, pour son propre plaisir, que M. Génin a fait sa traduction. Il a moins songé à son lecteur qu'à sa fantaisie d'antiquaire; être compris n'a pas été son souci principal. Aussi quand par hasard il rencontre dans son texte un terme encore intelligible, un terme qui n'a pas vieilli, au lieu de le conserver, il s'amuse à en choisir un autre obscur et hors d'usage; c'est ainsi, par exemple, qu'il traduit ces mots : *en tel bataille,* par ceux-ci : *en tel estrif.* N'est-il pas évident que cette manière d'éclaircir un texte est peu secourable aux ignorans? L'inconvénient radical d'une telle traduction, c'est qu'elle a besoin d'être traduite.

Nous sommes donc contraint, voulant être compris, de ne point demander à M. Génin notre besogne toute faite. Il faut que nous tentions nous-même un essai de traduction, ou plutôt il faut que nous cherchions à enlever de celle-ci la rouille dont l'auteur l'a volontairement couverte, nous attachant à le suivre d'aussi près qu'il nous sera possible, profitant çà et là de ses tours, parfois même de ses expressions, et n'évitant que les obscurités et l'excès de son archaïsme (1).

Ce n'est pas, bien entendu, sur le poème entier, sur les quatre mille vers que nous ferons cet essai. Mieux vaudrait assurément tout traduire, mais ce serait sortir du cadre où nous voulons nous enfermer. Nous nous bornerons à exposer rapidement tout ce qui n'est qu'accessoire ou secondaire; nous supprimerons même quelques répétitions, non celles qui sont inspirées par une intention poétique, mais celles qu'on peut attribuer soit aux routines des jongleurs, soit au désordre du manuscrit. Ce que nous essaierons de reproduire intégralement, ce sont les parties principales de l'œuvre, le cœur même du sujet, le fond du poème primitif. Là, nous traduirons sans abréger et sans rien

(1) La *Revue des Deux Mondes* a publié en 1846, nos lecteurs ne l'auront point oublié, un article de M. Charles Magnin sur le travail de M. Delécluze intitulé *Roland ou la Chevalerie.* Dans la première partie de cet article, M. Magnin parle de la *Chanson de Roland* avec cette sûreté d'érudition, cette justesse et ce bon goût qui distinguent sa critique, il en cite même quelques passages traduits par M. Delécluze; mais ces extraits ne sont ni assez nombreux ni assez liés entre eux pour donner, comme nous le cherchons ici, une idée du poème considéré dans son ensemble. Ce que nous voulons indiquer, c'est l'enchaînement de cette composition poétique et l'impression générale qu'elle produit sur nous. Nous ne pouvons donc procéder par échantillons, et nous sommes forcé de mêler et de fondre l'analyse et la traduction. Voilà pourquoi nous ne saurions emprunter purement et simplement le travail de M. Delécluze, pas plus que celui de M. Génin.

changer même aux plus naïfs anachronismes et aux plus crédules hyperboles. Cette part, comme on en va juger, est encore considérable.

Commençons donc sans plus de commentaires; voici les premiers mots du poème.

II.

Le roi Charles, notre grand empereur, est depuis sept ans en Espagne : pas un château qui tienne devant lui; pas une ville qui n'ait ouvert ses portes. Saragosse résiste seule du haut de sa montagne, Saragosse où règne un infidèle, le roi Marsille, serviteur de Mahomet et d'*Apollon*. Il n'adore pas Dieu, le malheur l'atteindra.

Le roi Marsille est couché dans son verger, sur un perron de marbre, à l'ombre du feuillage; plus de vingt mille hommes autour de lui. Il demande conseil à ses ducs, à ses comtes : « Comment échapper à la mort ou à un affront? Son armée n'est point de force à tenter la bataille! Que faire? »

Personne ne dit mot. Un seul, le subtil Blancandrin, se hasarde à parler : « Feignez de vous soumettre, dit-il, envoyez à cet orgueilleux empereur des chariots chargés d'or et d'argent. Promettez-lui que s'il s'en retourne en France, vous irez l'y rejoindre, à Aix, dans sa chapelle, à la grande fête de Saint-Michel; que vous y recevrez sa loi chrétienne et deviendrez son homme-lige. Voudra-t-il des otages? nous lui en donnerons. Nous enverrons les enfans de nos femmes : au risque de sa vie, j'y veux envoyer le mien. Quand les Français seront loin d'ici, chacun rentré dans son foyer, le jour arrivera, le terme passera, Charles n'entendra de nous paroles ni nouvelles. Peut-être, le cruel! fera-t-il trancher la tête à nos otages? Mais mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes que nous notre belle Espagne. »

Et les païens de dire : « Il a raison! »

Le roi Marsille a levé son conseil. Il fait approcher dix belles mules blanches, aux freins d'or, aux selles d'argent. « Partez, dit-il à Blancandrin et à neuf autres de ses fidèles, allez au-devant de Charles, portez en vos mains des branches d'olivier en signe de paix et de soumission. Si, par votre savoir-faire, vous me délivrez de lui, que d'or, que d'argent, que de terres ne vous donnerai-je pas! »

Les messagers montent sur leurs mules et se mettent en chemin.

La scène change. Nous sommes à Cordoue : c'est là que Charles tient sa cour. Lui aussi est dans un verger : on voit à ses côtés Roland, Olivier, Geoffroy d'Anjou et tant d'autres, fils de la douce France; ils sont là quinze milliers. Assis sur de soyeuses étoffes, ils passent leur temps à jouer; les plus vieux et les sages s'exercent aux échecs, les jeunes bacheliers à l'escrime. L'empereur est dans un fauteuil d'or, à

l'ombre d'un pin et d'un églantier : sa barbe a l'éclat de la neige, son corps est noble et bien taillé, son front majestueux. A qui le cherche, il n'est besoin de l'enseigner.

Les messagers païens, descendus de leurs mules, saluent humblement l'empereur. Blancandrin prend la parole et montre à Charles les riches et nombreux trésors que son maître lui envoie. Puis il ajoute : « N'êtes-vous donc point las de rester en notre pays? Si vous retourniez en France, le roi notre seigneur s'engage à vous y suivre. »

L'empereur lève ses mains vers Dieu, puis, la tête penchée, commence à réfléchir. Telle était sa coutume, jamais ne se hâtant de parler. Enfin il se redresse et dit aux messagers : « Vous avez bien parlé, mais votre roi est mon grand ennemi. Qui me garantira l'effet de vos paroles? — Des otages, répond le Sarrasin : vous en aurez dix, quinze ou même vingt. Vous aurez mon propre fils. Quel otage plus noble pourrait-on vous donner? Quand vous serez dans votre palais seigneurial, à la grande fête de Saint-Michel, mon maître vous y suivra : c'est là, dans ces bains que Dieu a faits pour vous, qu'il veut devenir chrétien. » Et Charles répond : « Il peut donc se sauver encore! »

La journée était belle, le soleil éclatant. Charles fait dresser dans le verger une grande tente pour les dix messagers. Ils y passent la nuit.

De bon matin l'empereur est levé. Il entend messe et matine, et s'en vient, sous l'ombre d'un grand pin, tenir conseil avec ses barons, car il ne veut rien faire sans eux.

Bientôt ils sont tous présens, et le duc Oger, et l'archevêque Turpin, et Roland, et le preux Olivier, et Ganelon, qui les doit tous trahir. Alors s'ouvre le conseil.

Charles répète à ses barons les paroles de Blancandrin. « Marsille viendra-t-il à Aix? s'y fera-t-il chrétien? sera-t-il mon vassal? Je ne sais qu'en penser. »

Et les Français répondent : « Prenez-y garde. »

Roland se lève et dit : « Ne croyez à Marsille! Voilà sept ans que nous sommes en Espagne, Marsille ne vous a fait que trahison. Quinze mille de ses païens sont déjà venus à vous, portant des branches d'olivier et les mêmes paroles qu'aujourd'hui. Vos conseillers vous engagèrent à donner quelque trêve. Que fit Marsille? Il décapita deux de vos comtes, Basan et Basille son frère. Faites la guerre, faites-la comme vous l'avez entreprise : conduisez votre armée devant Saragosse, mettez le siége et vengez ceux qu'a fait périr le félon. »

L'empereur en l'écoutant rembrunit son visage, se caresse la barbe et ne répond rien à son neveu. Tous les Français se taisent. Ganelon seul, d'un air hautain, se lève, s'avance vers l'empereur et lui tient ce discours : « N'écoutez pas les étourdis, n'écoutez ni moi ni personne, n'écoutez que votre avantage. Quand Marsille vous mande, à mains

jointes, qu'il veut être votre homme, tenir de vous l'Espagne, recevoir notre sainte loi, on ose vous conseiller de rejeter ses offres! C'est n'avoir guère souci de quelle mort nous mourrons : conseil d'orgueil qui ne doit prévaloir. Laissons les fous et tenons-nous aux sages. »

Après Ganelon vient le duc Naymes. Il n'est pas dans la cour un guerrier plus vaillant. Naymes dit à Charles : « Vous avez entendu le comte Ganelon. Pesez bien ses paroles. Le roi Marsille est vaincu; vous avez rasé ses châteaux, renversé ses remparts; ses villes sont en cendre, ses soldats dispersés; quand il se rend à merci, et vous offre des otages, l'accabler serait péché. Cette terrible guerre ne doit pas durer plus long-temps! »

Et les Français de dire : « Le duc a bien parlé!

— Seigneurs barons, reprend Charlemagne, qui donc enverrons-nous à Saragosse, au roi Marsille? »

Naymes répond : « J'irai par votre grace. Donnez-m'en le gant et le bâton.

— Non, lui dit l'empereur, non par ma barbe : un sage comme vous s'en aller si loin de moi! Vous n'irez point. Retournez vous asseoir.

— Eh bien! seigneurs barons, qui donc enverrons-nous?

— Moi, dit Roland.

— Vous! s'écrie Olivier, votre courage est trop bouillant, vous vous feriez quelque affaire. Si le roi veut, j'y puis très bien aller.

— Ni vous ni lui. Taisez-vous tous les deux : nul de mes douze pairs n'y portera les pieds. » A ces mots tout le monde se tait.

Cependant Turpin se lève, Turpin, l'archevêque de Reims. Il demande à son tour le gant et le bâton; mais l'empereur lui commande de s'asseoir, sans plus parler. Puis, s'adressant encore une fois aux barons : « Francs chevaliers, ne me direz-vous point qui doit porter mon message à Marsille?

— C'est, dit Roland, Ganelon, mon beau-père. »

Et les Français : « C'est l'homme qu'il vous faut; vous n'en pouvez trouver un plus habile. »

A ces mots, Ganelon tombe en horrible angoisse. Il laisse couler de ses épaules son grand manteau de martre; sa taille est imposante et bien prise sous sa cote de soie, son œil étincelle de colère. « Fou, dit-il à Roland, d'où te vient cette rage? Si Dieu permet que j'en revienne, je t'en conserverai reconnaissance qui ne finira qu'avec ta vie.

— Je n'ai souci de vos menaces, répond Roland : l'orgueil vous ôte la raison. Il faut ici un sage messager; si l'empereur le veut, je pars à votre place.

— Non, j'irai, dit Ganelon, Charles me le commande, je lui dois obéir; mais je veux différer quelque peu mon départ, ne fût-ce que pour calmer ma colère. »

Là-dessus, Roland se prend à rire. Ganelon l'aperçoit; ce rire redouble sa furie; peu s'en faut qu'il n'en perde le sens. Il lance à son beau-fils des paroles de courroux; puis, se tournant vers l'empereur : « Me voici prêt, dit-il, à votre commandement. Je vois bien qu'il me faut aller à Saragosse, et qui va là n'en revient point. Sire, ne l'oubliez pas, je suis le mari de votre sœur; j'ai d'elle un fils, le plus beau qui se puisse voir. Un jour Beaudoin sera vaillant! Je lui laisse mes fiefs et mes domaines. Veillez sur lui, je ne le verrai plus!

« Vous avez le cœur trop tendre, lui dit Charles. Quand je l'ordonne, il faut vous en aller. Approchez, Ganelon, recevez le bâton et le gant. Vous l'avez entendu, ce sont nos Francs qui vous désignent. — Non, sire, c'est un coup de Roland. Aussi je le déteste, lui et son cher Olivier, et les douze pairs qui l'aiment tant! Je les mets tous à défi sous vos yeux. »

L'empereur le fait taire, et lui ordonne de partir.

Ganelon s'approche pour prendre le gant de la main de Charlemagne; mais le gant tombe à terre.

« Dieu! s'écrient les Français, que présage ceci? — Mes seigneurs, dit Ganelon, vous en saurez des nouvelles! » Il se retourne alors vers l'empereur, et lui demande son congé. « Puisqu'il faut que je parte, à quoi bon différer? » Charles, de sa main droite, lui fait un signe de pardon, puis lui donne le bâton et une lettre.

Ganelon, rentré chez lui, s'équipe et se prépare : il attache à ses pieds ses beaux éperons d'or, à son côté Murgleis, sa bonne épée; il monte sur son destrier Tachebrun, son oncle Guinemer lui tenant l'étrier. Les chevaliers de sa maison lui demandent en pleurant de les emmener avec lui. « A Dieu ne plaise! répond Ganelon. Mieux vaut que moi seul je périsse sans faire mourir tant de braves chevaliers! Allez en douce France; saluez de ma part ma femme et Pinabel, mon pair et mon ami, et Baudoin, mon fils; aidez-le, servez-le, tenez-le pour seigneur! » Cela dit, il part et s'achemine.

Bientôt en chevauchant il rejoint les messagers sarrasins sous un grand olivier. Blancandrin, pour l'attendre, avait ralenti le pas. Alors commencent entre eux de cauteleuses paroles.

C'est Blancandrin qui parle le premier : « Quel homme merveilleux que ce Charles! Il a conquis la Pouille, la Calabre, passé la mer et acquis à saint Pierre le tribut des Anglais! Mais que vient-il chercher dans notre Espagne? » Et Ganelon répond : « Ainsi le veut son courage! Jamais homme ne tiendra devant lui! — Les Français, reprend l'autre, sont de bien braves gens! mais ces ducs et ces comtes qui donnent des conseils à tout confondre et à tout désoler, ils font grand tort à leur seigneur. — De ceux-là je n'en connais qu'un, dit Ganelon, c'est Roland, et encore il s'en repentira. » — Alors il raconte qu'un jour

devant Carcassonne, l'empereur assis à l'ombre dans un pré, son neveu vint à lui, vêtu de sa cuirasse, et tenant à la main une pomme vermeille : « Tenez, beau sire, dit Roland à son oncle, de tous les rois du monde je vous offre les couronnes! » — « Ce fol orgueil finira par le perdre, car chaque jour il s'expose à la mort. Vienne le coup qui le tuera! quelle paix serait la nôtre! »

« Mais ce Roland si cruel, dit Blancandrin, ce Roland qui veut mettre à merci tous les rois, s'emparer de toutes leurs terres, avec quelle aide en viendra-t-il à bout? — Avec l'aide des Français. Ils l'aiment tant, que jamais ils ne lui feront faute. Tous, jusqu'à l'empereur, ne marchent qu'à son gré. Il est homme à conquérir le monde d'ici jusqu'en Orient! »

A force de parler, tout en chevauchant par voies et par chemins, ils s'entre-donnent leur foi de travailler à la mort de Roland. A force de chevaucher, ils arrivent à Saragosse, et sous un if ils mettent pied à terre.

Le roi Marsille est au milieu de ses Sarrasins. Ils gardent un morne silence, inquiets d'apprendre ce qu'apportent les messagers.

« Vous êtes sauvé, dit Blancandrin s'avançant aux pieds de Marsille, et, tenant Ganelon par la main, sauvé par Mahomet et Apollon, dont nous tenons les saintes lois! Charles n'a rien répondu, mais il vous envoie ce noble baron : par lui vous allez entendre si vous aurez la paix ou la guerre.

— Qu'il parle, dit le roi. »

Ganelon, après s'être recueilli, commence ainsi : « Soyez sauvé par le Dieu que nous devons tous adorer! Voici les volontés du puissant Charlemagne : Vous recevrez la loi chrétienne, la moitié de l'Espagne vous sera donnée à fief. Si vous ne voulez pas accepter cet accord, vous serez pris et garrotté, conduit à Aix, et frappé par jugement d'une mort honteuse et vile. »

A ce discours, le roi pâlit et tremble de colère. Son javelot d'or s'agite dans sa main; il en veut percer Ganelon. On le retient. Ganelon porte la main à son épée, en tire deux doigts du fourreau : « Ma belle épée, dit-il, tant que vous brillerez à mon flanc, nul à notre empereur n'ira dire qu'en ce pays étranger je sois tombé tout seul. Il faut auparavant que du sang des meilleurs vous me soyez payée! »

Les Sarrasins s'écrient : « Empêchons le combat. »

A leurs prières, Marsille s'est calmé; en son fauteuil il se rasseoit. « Mal vous a pris, lui dit son oncle le calife, de vouloir frapper ce Français! vous le deviez écouter. » Et Ganelon, pendant ce temps, fait bonne contenance, la main droite sur la poignée de son épée. Les spectateurs se disent : Voilà un noble baron!

Peu à peu il s'approche du roi, et reprend son discours : « Vous

avez tort de vous mettre en courroux. Notre empereur vous donne la moitié de l'Espagne; l'autre moitié est pour Roland, son neveu : un insolent compagnon, j'en conviens! Mais à cet arrangement si vous ne souscrivez, dans Saragosse vous serez assiégé, pris, garrotté, jugé, puis décollé. L'empereur vous le dit dans ce bref. » Parlant ainsi, il met la lettre dans la main du païen.

Marsille, dans un nouvel accès de rage, brise le sceau, parcourt des yeux la lettre : « Charles me parle de son ressentiment! Il lui souvient de ce Basin, de ce Basille dont j'ai fait voler les têtes. Pour avoir ma vie sauve, il faut que je lui envoie mon oncle le calife, sinon point d'amitié! »

A ces mots, le fils du roi s'écrie : « Livrez-moi Ganelon, que j'en fasse justice! » Ganelon l'entend; il brandit son épée, et s'adosse à la tige d'un pin.

Ici la scène change brusquement. Le roi est descendu dans son jardin; il est calme et se promène avec son fils et son héritier, Jurfaleu, au milieu de ses vassaux. Il envoie chercher Ganelon. Blancandrin le lui amène.

« Beau sire Ganelon, dit le roi, je vous ai reçu tantôt un peu trop vivement. J'ai fait mine de vous frapper. Pour racheter ma faute, laissez-moi vous donner ces fourrures de zibeline. C'est la valeur en or de plus de cinq cents livres. Avant qu'il soit demain, je veux vous donner mieux encore.

— Ce n'est pas de refus, sire, et plaise à Dieu que vous en receviez récompense! »

Marsille continue : Tenez pour vrai, sire comte, que mon désir est d'être votre ami. De Charlemagne je veux que nous parlions. Il est bien vieux, me semble! je lui donne au moins deux cents ans! Qu'il doit donc être usé! il a tant démené son corps et par tant de pays! tant paré de coups sur son écu! tant mis de grands rois à l'aumône! Quand sera-t-il donc las de guerroyer! — Jamais! dit Ganelon, tant que vivra son neveu. Roland n'a son pareil en vaillance d'ici jusqu'en Orient! et c'est un preux bien brave aussi qu'Olivier, son compagnon! et ces douze pairs, si chers à l'empereur, marchant en tête de vingt mille chevaliers! Que voulez-vous que craigne Charlemagne? Il est plus fort que nul homme ici-bas.

— Beau sire, reprend Marsille, j'ai mon armée aussi : plus belle, on n'en voit pas. J'ai quatre cent mille chevaliers pour livrer bataille à Charles et aux Français. — Ne vous y fiez point! il vous en coûterait cher à vous et à vos hommes. Laissez cette folle audace; essayez du savoir-faire. Donnez à l'empereur de si grandes richesses, que nos Français en soient tous ébahis. Donnez-lui vingt otages. Il s'en retournera au doux pays de France, laissant après soi l'arrière-garde, où

sera, je l'espère, le comte Roland, son neveu, et le preux Olivier. Ils sont morts, croyez-moi, si l'on veut m'écouter.

— Enseignez-moi, beau sire (et que Dieu vous bénisse!) comment je puis tuer Roland?

— Je saurai bien vous le dire : l'empereur, quand une fois il sera aux grands défilés de Cisaire, aura son arrière-garde loin de lui. Il y aura placé son fier neveu et Olivier, en qui tant il se fie. Ils auront vingt mille Français avec eux. De vos païens, envoyez-leur cent mille. Je ne vous promets point qu'en un premier combat, si meurtrier qu'il soit à ceux de France, il n'y ait aussi grand massacre des vôtres; mais un second combat sera livré : n'importe dans lequel, Roland y restera! Vous aurez fait grand acte de vaillance, et de toute votre vie vous n'aurez plus de guerre. Que pourrait Charles sans Roland? N'aurait-il pas perdu le bras droit de son corps? Que deviendrait sa merveilleuse armée? Jamais plus il ne l'assemblerait! De guerroyer il perdrait fantaisie, et le grand empire rentrerait au repos. »

A peine a-t-il achevé, Marsille lui saute au cou et l'embrasse; puis, sans plus de discours, il lui offre de jurer qu'il trahira Roland.

« Soit, s'il vous plaît ainsi, dit Ganelon, » et, sur les reliques de son épée, il jure la trahison et consomme son forfait.

De son côté, Marsille fait apporter sur un fauteuil d'ivoire le livre de sa loi, le livre de Mahomet, et jure, s'il peut trouver Roland à l'arrière-garde, de le combattre jusqu'à la mort.

Alors s'avance un Sarrasin, Valdabron, l'ancien gouverneur du roi. Il présente à Ganelon son épée, la meilleure qui soit au monde. « Par amitié, je vous la donne; aidez-nous à nous défaire de Roland le baron. — De tout mon cœur, » et ils s'embrassent.

Un autre, Climorin, lui apporte son casque. « Je ne vis jamais le pareil! prenez-le pour nous aider contre Roland le marquis. — Très volontiers, dit encore Ganelon, » et ils s'embrassent.

Vient enfin la reine Bramimonde : « Je vous aime beaucoup, sire, dit-elle au comte, car vous êtes bien cher à mon seigneur et à tous ses sujets! Pour votre femme, prenez ces bracelets. Voyez que d'or, d'améthistes et de jacinthes! ils valent plus que tous les trésors de Rome; votre empereur n'en a point de pareils. »

Et Ganelon prend les bijoux.

Marsille appelle alors Mauduit, son trésorier : « Avez-vous préparé les présens pour Charlemagne? — Sire, ils sont prêts. Sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et vingt otages les plus nobles qu'il y ait sous le ciel. »

Marsille, la main posée sur l'épaule de Ganelon : « Tu parles bel et bien, dit-il; mais, par cette loi que tu crois la meilleure, garde-toi de changer de desseins envers nous! » Puis il promet que chaque an-

née il lui enverra, comme rente, dix mulets chargés d'or d'Arabie. Il lui donne les clés de la cité de Saragosse pour les porter à Charlemagne; « mais surtout que Roland soit à l'arrière-garde, qu'on puisse le surprendre et lui livrer mortel combat! »

Ganelon répond : « Il m'est avis que j'ai déjà trop tardé. » Cela dit, il monte à cheval et s'éloigne.

A la pointe du jour, il arrive aux quartiers de l'empereur.

« Sire, dit-il, je vous apporte les clés de Saragosse, de grands trésors et vingt otages; faites-les bien garder; c'est Marsille qui vous les envoie. Quant au calife, s'il ne vient pas, n'en soyez point surpris. Je l'ai vu de mes yeux s'embarquer sur la mer avec trois cent mille hommes armés : ils étaient las de vivre sous Marsille et s'en venaient au milieu des chrétiens; mais, à quatre lieues du bord, une furieuse tempête les a tous engloutis. Tous ils se sont noyés, et jamais n'en verrez un seul. Si le calife eût été vivant, je vous l'aurais amené. Marsille, croyez-moi, sire, avant qu'il soit un mois, vous aura rejoint en France, recevra notre loi chrétienne, se fera votre vassal et tiendra de vous à hommage le royaume d'Espagne.

— Que Dieu en soit loué! dit Charles; vous avez bien fait votre message et en aurez bon profit. »

Les clairons sonnent; Charles proclame la guerre terminée; les soldats lèvent le camp; on charge les chevaux de somme; l'armée s'ébranle; on s'achemine vers le doux pays de France.

Cependant le jour tombe, la nuit est noire. Charles s'endort; il se voit en songe aux grands défilés de Cisaire, sa lance de bois de frêne entre les mains. Ganelon la saisit et la secoue si fort que jusqu'au ciel en volent les éclats.

La nuit s'enfuit, l'aube blanche apparaît. Charles, le majestueux empereur, monte à cheval et promène ses regards sur l'armée : « Seigneurs barons, dit-il, voyez ces étroits passages, ces sombres défilés; à qui me conseillez-vous de donner l'arrière-garde? — A qui? répond Ganelon, à Roland, mon beau-fils. Est-il baron de si grande vaillance? »

A ce mot, l'empereur le regarde et lui dit : « Vous êtes un vrai diable! Quelle mortelle rage vous est entrée au corps? »

Roland survient, il a entendu Ganelon : « Sire beau-père, lui dit-il, que de graces je vous dois d'avoir demandé pour moi l'arrière-garde! Notre empereur n'y perdra rien, soyez-en sûr; il n'est palefroi ni destrier, mule ni mulet, roussin ni sommier qu'on s'avise de lui prendre; nos épées en feraient payer plus que le prix.

— Je le crois bien, dit Ganelon.

— Ah! fils de race maudite! s'écrie Roland, qui ne peut contenir sa colère, tu te figurais que le gant me tomberait des mains comme à

toi. » Puis, se tournant vers l'empereur : « Sire, donnez-moi cet arc que vous tenez au poing. Je suis bien sûr au moins de ne le point laisser choir comme fit Ganelon devant vous. »

L'empereur rembrunit son visage, il hésite à placer son neveu à l'arrière-garde.

Mais le duc Naymes lui dit : « Donnez l'arc au comte Roland ; c'est à lui qu'appartient l'arrière-garde, puisque nul ne peut la conduire comme lui. »

Et l'empereur donne l'arc à Roland; mais il l'appelle et lui dit : « Mon beau neveu, savez-vous ce que je désire? Je veux vous laisser la moitié de mon armée. Prenez-la, croyez-moi, car c'est votre salut. — Non, je n'en ferai rien, dit Roland. Dieu me confonde si je démens ma race! Laissez-moi vingt mille vaillans Français et partez avec tout le reste. Passez tranquillement les défilés; de mon vivant, ne craignez homme au monde. »

Roland monte à cheval; à lui se joint son fidèle Olivier, puis Gerer, puis Béranger et le vieil Anséis, et Gérard de Roussillon, et le duc Gaifier. « J'y veux aller, dit Turpin l'archevêque, je dois suivre mon chef. — Et moi aussi, dit le comte Gautier, mon seigneur est Roland, je ne lui puis faillir. »

L'avant-garde s'est mise en marche.

Que ces pics sont hauts! quelles ténébreuses vallées! quels noirs rochers! quels défilés profonds! Les Français, dans ces passages, sont pris d'une sombre tristesse; le bruit sourd de leurs pas s'entend de quinze lieues.

Quand ils approchent de la mère patrie, en vue des terres de Gascogne, il leur souvient de leurs fiefs, de leurs biens, de leurs tendres enfans, de leurs nobles épouses. Les yeux se mouillent de larmes, ceux de Charles plus que tous les autres; Charles a le cœur oppressé : aux montagnes d'Espagne, il a laissé son neveu.

Sous son manteau il cache son maintien. « Qu'avez-vous, sire? lui dit le vieux duc Naymes cheminant à son côté. — Peut-on le demander? dans le deuil où je suis, comment ne pas gémir? Par Ganelon, la France sera détruite. Cette nuit, un ange me l'a fait voir en songe : il me brisait ma lance entre mes mains. C'est lui qui m'a fait donner l'arrière-garde à mon neveu. Il me l'a fait laisser dans cet âpre pays. Mon Dieu! si je perdais Roland, je n'aurais jamais son pareil. »

Et Charles ne peut s'empêcher de pleurer, et cent mille Français, attendris à ses larmes, frémissent en pensant à Roland. Ganelon le félon l'a vendu au païen pour de l'or, de l'argent, de brillantes étoffes, des chevaux, des chameaux, des lions!

Le roi Marsille a mandé tous les barons d'Espagne, comtes, ducs et vicomtes, émirs et fils de sénateurs : il en rassemble quatre cent mille en trois jours! Les tambours battent dans Saragosse; l'image de Mahomet est exposée sur la plus haute tour; il n'est païen que cette vue n'enflamme. Puis les voilà qui partent tous, chevauchant à pas redoublés au fond de ces longues vallées. A force de courir, ils ont vu les gonfanons de France et l'arrière-garde des douze braves compagnons. Dans un bois de sapins, sur le flanc des rochers, ils s'embusquent le soir. Quatre cent mille hommes sont là, attendant le retour du soleil. Dieu! quelle douleur! les Français n'en savent rien!

Le jour paraît. C'est à qui dans l'armée sarrasine portera les premiers coups. Le neveu de Marsille caracole devant son oncle : « Beau sire roi, dit-il la joie sur le visage, je vous ai tant servi! en de si rudes et nombreux combats! Donnez-m'en pour récompense l'honneur d'abattre Roland! »

Vingt autres viennent à leur tour fanfaronner devant Marsille. L'un dit : « A Roncevaux, je vais jouer mon corps; si je trouve Roland, c'est fait de lui! Pour les Français quelle honte et quel deuil! Leur empereur est si vieux qu'il radote; il ne passera plus un seul jour sans pleurer! — Ne vous alarmez point, dit l'autre, Mahomet est plus fort que saint Pierre! A Roncevaux, je vais joindre Roland : il ne peut échapper à la mort. Regardez mon épée : avec sa Durandal je la mesurerai, et vous entendrez dire laquelle est la plus longue. » — Un troisième : « Venez, sire, venez voir mourir tous ces Français! Nous prendrons Charlemagne et vous le donnerons. De leur pays nous vous ferons présent : avant un an, nous aurons pris la France et coucherons au bourg de Saint-Denis! »

Pendant qu'ils s'échauffent ainsi et s'entr'excitent au combat, ils achèvent, derrière la sapinière, de vêtir leurs cottes de mailles sarrasines, lacent leurs heaumes de Saragosse, ceignent leurs épées d'acier viennois, mettent au poing leurs écus et leurs épieux de Valence surmontés de gonfanons blancs, bleus et vermeils. Ils ne montent ni mules, ni palefrois, mais de bons destriers et chevauchent serrés. Le soleil brille, l'or de leurs vêtemens étincelle et flamboie : mille clairons commencent à sonner.

Les Français ont prêté l'oreille. « Sire compagnon, dit Olivier, avec les Sarrasins nous pourrons bien avoir bataille. — Dieu nous la donne! répond Roland. Songeons à notre roi : pour son seigneur il faut savoir souffrir, endurer chaud et froid, faire entailler sa peau, risquer sa tête! Que chacun se prépare à frapper de grands coups. Prenons garde aux chansons que de nous on peut faire! Vous avez le bon droit, chrétiens, aux païens est le tort! Jamais mauvais exemple de moi ne vous viendra! »

Olivier monte sur un grand pin, regarde à droite dans le vallon touffu, et voit venir la horde sarrasine. « Compagnon! crie-t-il à Roland, là-bas, du côté de l'Espagne, quel tumulte, quel vacarme! Dieu! que de blancs hauberts! que de heaumes flamboyans! Pour nos Français, quelle rude rencontre! Ganelon le savait, le traître, le félon!

— Paix, Olivier, répond Roland, il est mon beau-père; n'en dis mot. »

Olivier met pied à terre : « Seigneurs barons, dit-il, de ces païens je viens de voir tel nombre qu'homme ici-bas n'en a jamais tant vu! Une bataille nous arrive, telle qu'il n'en fut point d'autre! Demandez à Dieu le courage! » — Et les Français répondent : « Malheur à qu s'enfuit! Pas un de nous pour mourir ne vous fera défaut!

— Roland, mon compagnon, dit le sage Olivier, ces païens sont en nombre, et nous sommes bien peu. Croyez-moi, sonnez votre cor; l'empereur l'entendra et ramènera l'armée. — Me prenez-vous pour fou? dit Roland : voulez-vous qu'en notre douce France je me perde d'honneur? Laissez faire Durandal, laissez-la frapper ses grands coups, se tremper de sang jusqu'à la garde. Tous ces païens sont morts, je vous le garantis!

— Roland, mon compagnon, sonnez votre olifant : que l'empereur l'entende et nous arrive en aide! — Dieu me garde de cette lâcheté! Comptez sur Durandal, vous la verrez mettre à mort les païens.

— Camarade Roland, sonnez votre olifant : l'empereur l'entendra, et, j'en réponds, il reviendra! — A Dieu ne plaise, répond encore Roland : nul ici-bas ne pourra dire que j'aie corné pour des païens! Jamais pareil reproche ne sera fait à ma race.

— Quel reproche? Que voulez-vous qu'on dise? Ces Sarrasins sont si nombreux que tout en est couvert, les vallons, les montagnes, les landes et les plaines. Je viens de la voir, cette innombrable armée, et nous ne sommes qu'en faible compagnie! — Mon courage en grandit, dit Roland. Dieu ne souffrira pas, ni ses anges non plus, que par moi notre France perde sa renommée! Sire compagnon, mon ami, ne me parlez plus de la sorte. Nous tiendrons pied; pour nous seront les coups : notre empereur le veut. Dans ces soldats qu'il nous a confiés, il n'est pas un poltron; il le sait. Notre empereur nous aime parce que nous frappons bien. Frappe donc de ta lance, et moi de Durandal, ma bonne épée que Charles m'a donnée! Si je meurs, qui l'aura pourra dire : C'était l'épée d'un vaillant!

A ce moment, l'archevêque Turpin pique son cheval, gravit une éminence, et, appelant à lui les Français : « Seigneurs barons, dit-il, notre empereur ici nous a laissés; pour lui, nous devons bien mourir. Souvenez-vous que vous êtes chrétiens. La bataille s'approche, vous le voyez : les Sarrasins sont là. Appelez vos péchés, criez à Dieu merci; je vous absoudrai pour la guérison de vos ames. Si vous mou-

rez, tous vous serez martyrs et trouverez bonne place au plus haut du paradis! » Les Français descendent de cheval, s'agenouillent en terre, et l'archevêque de par Dieu les bénit. Pour pénitence, il leur commande de bien frapper.

Absous et quittes de leurs péchés, les Français se redressent et montent à cheval.

Roland est beau à voir, dans sa brillante armure, sur Vaillantif, son bon coursier; les rênes d'or lui battent dans la main; à son épieu, qu'il porte au poing, la pointe au ciel, flotte un gonfanon blanc; il s'avance, le brave, le front clair et serein. Après lui marche son compagnon, puis tous ces nobles Français dont il affermit le courage. Il lance sur les Sarrasins son fier regard, et, tournant doucement la tête vers ceux qui l'accompagnent : « Seigneurs, dit-il courtoisement, seigneurs barons, marchez au petit pas; ces païens courent à la mort! »

Pendant qu'il parle, les deux armées s'approchent et se vont aborder.

« Plus de paroles, dit Olivier, vous n'avez pas daigné sonner votre olifant; rien à attendre de l'empereur, rien à lui reprocher! Le brave, il ne sait mot de ce qui nous arrive. La faute n'en est pas à lui. Maintenant, barons, mes seigneurs, tenez fermes, et pour Dieu, je vous en prie, ne craignons pas les coups; sachons donner et recevoir. Surtout n'oublions pas le cri de Charlemagne. » Aussitôt les Français ont tous crié : *Montjoie!* — Qui les eût entendus, de sa vie n'en perdrait la mémoire. — Puis ils s'avancent, Dieu! avec quelle audace! Pour couper au plus court, ils ont lancé leurs chevaux; ils attaquent. Que peuvent-ils mieux faire?

Les païens ne reculent pas : voilà la mêlée qui commence.

On se provoque du geste et de la voix. Le neveu de Marsille s'en vient, l'insulte à la bouche, se ruer contre Roland. Roland, d'un coup d'épieu, lui ouvre la poitrine et l'abat à ses pieds. Le frère du roi, Falsaron, veut venger la mort de son neveu, Olivier le prévient et lui plante sa lance au corps. Un certain Corsablix, un de ces rois barbares, vomit l'injure et les bravades : l'archevêque Turpin l'entend et fond sur lui à pleine lance; il l'étend mort sur terre. Et chaque fois qu'un Sarrasin tombe, les Français crient : *Montjoie!* le cri de Charlemagne.

De toutes parts les défis, les combats se succèdent; partout les Français sont vainqueurs; pas un païen qu'ils ne renversent! Roland va, frappant de l'épieu, tant que le bois lui en reste à la main; mais, au quinzième coup, l'épieu se brise; alors il tire sa bonne épée, sa Durandal, qui si bien tranche et taille les Sarrasins. Il faut voir comme il en fait carnage, comme les morts s'entassent autour de lui; le sang coule à flots sur la place : ses bras en sont vermeils, son cheval ruisselant. Il aperçoit dans la mêlée son fidèle Olivier, fracassant du tronçon de

sa lance le crâne du païen Fauseron. « Compagnon, lui crie-t-il, que faites-vous? En telle bataille à quoi sert un bâton? Du fer et de l'acier, voilà ce qu'il nous faut. Où donc est votre Hauteclaire, votre épée emmanchée d'or et de cristal? — Je ne la puis tirer, dit l'autre, car de cogner j'ai trop affaire! »

Et pourtant il la tire et la montre à Roland, par un vrai coup de chevalier. Le païen qu'il en a frappé tombe le corps pourfendu; la lame a tranché sa selle émaillée d'or, et son cheval jusqu'à l'échine. « Je vous tiens pour mon frère, lui crie Roland. Voilà les coups qu'aime tant l'empereur. » Et de tous les côtés on a crié : *Montjoie!*

Quelle horrible mêlée! que de coups portés et rendus! que de lances rompues et sanglantes! que de gonfanons en lambeaux! Et tant de bons Français perdent là leur jeunesse! Jamais ils ne verront leurs mères, ni leurs femmes, ni leurs amis de France, qui les attendent au-delà des monts!

Pendant ce temps, Charlemagne gémit et se désole. A quoi bon? Est-ce en pleurant qu'il les peut secourir? Malheur à lui, le jour où Ganelon lui rendit le triste office de partir pour Saragosse! Le traître en portera la peine; sa potence se dresse, mais la mort, en attendant, n'épargne pas nos Français. Les Sarrasins tombent par milliers et les nôtres aussi; il en tombe, et des meilleurs!

En France, à cette même heure, s'élèvent de furieux orages : les vents sont déchaînés, le tonnerre gronde, la foudre éclate; la pluie, la grêle tombe à torrens. On sent la terre trembler, de Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, de Besançon jusqu'au port de Wissant! Pas un abri dont les murs ne se crèvent. En plein midi, de noires ténèbres; plus de lumière au ciel que le feu des éclairs; pas un homme qui ne tremble, et plusieurs de se dire : « C'est la fin de ce monde, la fin du siècle présent! » — Ils n'en savent rien, ils se trompent : — c'est le grand deuil pour la mort de Roland.

Marsille, qui jusque-là s'est tenu à l'écart, a vu de loin le massacre des siens : il fait sonner ses cors et ses clairons; il met en marche le gros de son armée.

Quand les Français voient déborder de toutes parts ces nouveaux flots d'ennemis, ils regardent où est Roland, où est Olivier, où sont les douze pairs; chacun voudrait s'abriter derrière eux. L'archevêque les réconforte : « Pour Dieu, barons, ne fuyez pas! Mieux vaut mourir en combattant. Tout est dit! c'est ici que nous devons finir. Passé cette journée, nul de nous ne sera de ce monde; mais le paradis est à vous, je vous en suis garant. » A ces mots, leur ardeur se rallume, et ils crient encore : *Montjoie!*

Mais voilà qu'un Sarrasin, celui-là qui chez Marsille embrassa Ganelon en lui donnant son épée, Climorin, sur un cheval plus rapide que l'hirondelle, s'en vient heurter Angelier de Bordeaux, et lui enfonce au corps la pointe de son épieu. C'est le premier Français de marque qui tombe dans la mêlée. Olivier l'a bientôt vengé : d'un coup de Hauteclaire le Sarrasin est abattu, et les démons ont emporté sa vilaine ame; mais Valdabron, cet autre païen, frappe au cœur le noble duc Sanche; le duc vide les arçons et tombe mort. Quelle douleur pour Roland! Il fond sur Valdabron, et lui porte un tel coup qu'il lui pourfend la tête devant les païens consternés.

A son tour, Turpin l'archevêque fait rouler dans la poussière Mancuidant l'Africain, qui vient de tuer Anséis. Roland renverse et tue le fils du roi de Cappadoce; mais, avant de mourir, quel mal nous a fait ce païen! Il a tué Gérin et Gérer son compagnon, et Béranger, et Austore, et Guy de Saint-Antoine!

Comme nos rangs s'éclaircissent! La bataille est fougueuse et terrible! Vous ne vîtes jamais tant d'hommes morts entassés, tant de blessures et tant de sang! Sur l'herbe verte en coulent des torrens! Les nôtres frappent à coups désespérés! Quatre fois le choc leur est bon; mais au cinquième tous ils tombent frappés, hormis soixante que Dieu épargne! Avant que de mourir, ceux-là se vendront cher.

Quand Roland voit ce désastre : « Cher compagnon, dit-il à Olivier, que de braves gisans par terre! quelle perte pour notre douce France! Charles, notre empereur, que n'êtes-vous ici! Mon bon frère Olivier, que faire, et quel moyen de lui donner de nos nouvelles? — Il n'en est plus, dit Olivier; mieux vaut mourir que fuir honteusement. — Je vais, reprend Roland, sonner mon olifant. Charles l'entendra au fond des défilés. Il reviendra, soyez-en sûr. — Allons donc, quelle honte! et votre race, ami, vous n'y pensez donc plus! Quand j'en parlai tantôt, vous n'en avez rien fait; vous n'en ferez rien à cette heure, du moins à mon avis : de bien sonner vous n'avez plus la force; voyez, vos bras sont tout saignans! — Aussi quels beaux coups j'ai donnés! mais nous avons affaire à trop forte partie; je sonnerai, et Charles m'entendra. — Non, vous n'en ferez rien, et j'en jure par cette barbe, si je revois jamais ma chère Aude, ma noble sœur, jamais vous ne serez dans ses bras! — Pourquoi cette colère? dit Roland. — Compagnon, vous nous avez perdus. Folie n'est pas courage! ces Français ne sont morts que par votre imprudence. Si vous m'aviez cru, l'empereur serait ici, la bataille serait gagnée; mort ou vif, nous aurions pris Marsille. Roland, votre prouesse nous vaut notre malheur! Charles, notre grand Charles, jamais plus nous ne le servirons! »

L'archevêque Turpin entend les deux amis; il accourt et s'écrie : « Pour Dieu! laissez là vos querelles. Il n'est plus temps, c'est vrai, de

sonner votre cor; mais il est bon que l'empereur revienne. Charles nous pourra venger. Ces païens ne doivent pas rentrer dans leur Espagne. Nos Français nous trouveront ici morts et taillés en pièces; ils nous mettront en cercueils, nous porteront avec deuil et avec larmes, et s'en iront nous enfouir aux cimetières de nos moutiers; du moins ne serons-nous dévorés ni des loups, ni des sangliers, ni des chiens. — C'est bien parlé, répond Roland, » et aussitôt il met l'olifant à ses lèvres, l'embouche et sonne à pleins poumons. Dans ces longues vallées, le son pénètre et se prolonge. A trente grandes lieues, l'écho le répète encore.

Charles l'entend, l'armée l'entend aussi. « On livre bataille à nos gens! s'est écrié l'empereur. Jamais Roland ne sonne qu'au cœur d'une bataille. — Il est bien question de bataille, répond aussitôt Ganelon. Tel propos dans une autre bouche, on l'appellerait mensonge. Ne connaissez-vous pas Roland? Pour un seul lièvre, il va cornant tout un jour! Allons, marchons; pourquoi nous arrêter? Les terres de notre France sont encore loin de nous! »

Mais Roland continue à sonner : il fait de si grands efforts, que le sang jaillit de sa bouche et des veines de son front. « Ce cor a longue haleine, dit l'empereur, » et le duc Naymes reprend : « C'est un brave qui sonne; il y a bataille autour de lui. Sur ma foi! celui-là l'a trahi qui si bien cherche à vous donner le change. Croyez-moi, marchons au secours de votre noble neveu. Ne l'entendez-vous pas? Roland est aux abois! »

L'empereur donne le signal. Avant que de partir, il fait saisir Ganelon : c'est aux garçons de sa cuisine qu'il abandonne le traître. Ils lui arrachent poil à poil la barbe et la moustache, le frappent à coups de poing et de bâton, lui passent une chaîne au cou, comme on fait à un ours, puis, pour comble d'ignominie, en chargent une bête de somme.

Sur le signal de l'empereur, tous les Français ont tourné bride, piquent des deux, et se lancent à grand train dans les ténébreux défilés, au bord des gaves rapides. Charles chevauche avec emportement. Il n'est Français qui, tout en courant, ne soupire et ne dise à son voisin : « Si nous pouvions du moins trouver encore Roland, le voir avant qu'il ne meure! que de coups nous frapperions ensemble! »

Hélas! à quoi bon? Vains efforts! ils sont trop loin; ils n'y peuvent être à temps!

Cependant Roland promène ses regards tout alentour de lui : sur les monts, dans la plaine, il ne voit que Français expirés. Le noble chevalier, il pleure et prie pour eux : « Seigneurs barons, Dieu vous ait en sa grace! qu'à vos ames il ouvre son paradis! que sur les saintes fleurs il les fasse reposer! Meilleurs guerriers que vous, je n'en ai jamais vu. Vous nous servîtes si long-temps! vous nous avez tant con-

quis de pays! Terre de France, ma si douce patrie, te voilà veuve de tant de braves gens! Barons français, vous mourez par ma faute! je ne vous ai pu sauver ni garantir; que Dieu vous aide, Dieu qui ne ment jamais! De chagrin je mourrai, si le fer ne me tue! — Olivier, mon frère, retournons au combat! »

Roland a reparu dans la mêlée. Comme devant les chiens s'enfuit le cerf tremblant, ainsi devant Roland s'enfuient les infidèles. Voici pourtant Marsille qui s'en vient en guerrier, renversant en chemin Gérard de Roussillon et d'autres preux français. « Dieu te damne, lui crie Roland, de m'abattre mes compagnons, » et d'un revers de Durandal il lui tranche le poing, puis saisit la blonde chevelure de Jurfaleu, le fils du roi. A cette vue, les Sarrasins s'écrient : « Aide-nous, Mahomet! venge-nous de ces maudits! Jamais ils ne lâcheront pied! Sauvons-nous! sauvons-nous! » Sur ce mot, il s'en enfuit cent mille! Ne craignez pas qu'ils reviennent; pour toujours ils sont partis.

Mais qu'importe si Marsille a fui! Son oncle, Marganice, reste sur le terrain avec ses Éthiopiens aux noirs visages. Il se glisse derrière Olivier, le frappe au milieu du dos, et du même coup lui traverse la poitrine. « En voilà un, dit-il, qui nous venge de tous les nôtres! » Olivier, frappé à mort, lève le bras, laisse tomber Hauteclaire sur le cimier de Marganice, fait voler en éclats les diamans dont il brille, et lui fend la tête jusqu'aux dents. « Maudit païen, dit-il, ni à ta femme, ni à dame de ton pays tu n'iras te vanter de m'avoir abattu! » Puis il appelle Roland à son secours.

Roland voit Olivier livide et sans couleurs, le sang ruisselant de son corps. A cette vue, il se sent défaillir, et sur son cheval il se pâme. Olivier ne l'a point aperçu. Il a tant perdu de sang, que ses yeux en sont troubles. Il n'y voit plus ni de loin ni de près. Son bras, qui toujours veut frapper, laisse encore s'abattre Hauteclaire, et c'est sur le cimier de Roland que le coup porte. Le casque en est fendu jusqu'au nasal, mais la tête n'en est point atteinte. A ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur : « Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès? C'est moi, Roland, votre plus cher ami! Vous ne m'avez défié, que je sache! — Je vous entends, c'est votre voix, dit Olivier; mais je ne vous vois point! Si je vous ai frappé, ami, pardonnez-moi! — Vous ne m'avez point fait de mal. Je vous pardonne, ami, ici et devant Dieu. » A ce mot, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et sur ce tendre adieu les voilà séparés!

Roland ne se peut détacher du corps de son ami étendu sans vie sur la terre; il le contemple, il le pleure et lui rappelle à haute voix tant de jours passés ensemble en si parfaite amitié. Olivier mort, quel fardeau pour lui que la vie!

Pendant ce temps, sans qu'il s'en aperçoive, tous nos Français ont péri, hormis l'archevêque et Gautier. Blessés, mais encore debout, ils

appellent Roland. Roland les entend, vient à eux, et les païens s'écrient : « Voici de terribles hommes! prenons garde que ces trois-là ne s'en aillent vivans. » De toutes parts aussitôt ils se jettent sur eux. Gautier tombe; Turpin a son casque brisé, son haubert déchiré, quatre blessures au corps, son cheval tué sous lui. Roland, pensant à l'empereur, saisit encore son olifant, mais il n'en tire qu'un son faible et plaintif.

Charles l'entend pourtant. « Malheur à nous! dit-il, Roland, mon cher neveu, nous arrivons trop tard; j'en juge au son de ce cor. Marchons : sonnez, clairons. » Et tous les clairons de l'armée ont soudain retenti.

Le bruit en vient aux oreilles des païens. « Hélas! se disent-ils, c'est Charles qui revient, c'est le grand empereur! Pour nous, fatale journée! tous nos chefs sont à terre; si Roland vit, la guerre recommence, et notre Espagne est perdue pour nous. Jamais Roland ne sera vaincu par un homme de chair! N'approchons pas, et lançons sur lui tous nos traits; qu'il reste sur la place. » Là-dessus, ils se tiennent à distance et font pleuvoir dards, flèches, lances, épieux. L'écu de Roland est percé, fracassé; son haubert rompu et démaillé, son corps n'est pas atteint; mais Vaillantif, en vingt endroits blessé, tombe mort sous son maître.

Le coup fait, tous ces païens s'enfuient et galopent du côté de l'Espagne.

Roland, sans son cheval, est hors d'état de les poursuivre. Il s'en vient secourir l'archevêque, lui délace son heaume, lui bande ses plaies béantes, le presse contre son cœur et le dépose mollement sur le gazon. Puis doucement il lui dit : « Abandonnerons-nous sans prière nos compagnons que voilà morts et que tant nous aimions? Je veux aller chercher leurs corps et les apporter devant vous. — Allez, lui répond l'archevêque, nous sommes maîtres du terrain, allez et revenez. »

Roland le quitte et s'avance tout seul dans ce champ de carnage, cherchant sur la montagne, cherchant dans le vallon. Il les trouve, ses braves camarades, et le duc Sanche, et le viel Anséis, et Gérard, et Béranger. Un à un, il les apporte et les dépose aux genoux du prélat, qui les bénit en pleurant. Mais, quand vient le tour d'Olivier, quand Roland veut apporter le corps de ce cher compagnon étroitement serré contre son cœur, son visage pâlit, ses forces l'abandonnent et par terre il tombe évanoui.

L'archevêque, à cette vue, se sent pris d'une mortelle douleur. Dans ce val de Roncevaux, il est une eau courante : s'il pouvait en donner à Roland! Il saisit l'olifant et cherche à se traîner, chancelant, à petits pas, si faible qu'il ne peut avancer; mais toute force lui manque, et, la face contre terre, il tombe dans la dernière angoisse de la mort.

Roland s'éveille, il voit le saint guerrier gisant. Les yeux levés au

ciel, les mains jointes, il se confesse à Dieu et le prie d'ouvrir au bon soldat de Charlemagne la porte de son paradis; puis il s'approche du corps sanglant du saint prélat, soulève ses deux belles mains blanches, les pose en croix sur sa poitrine et lui fait un touchant adieu.

Mais à son tour Roland sent que la mort le saisit. Il prie Dieu pour ses pairs, le supplie de les appeler à lui, et, pour lui-même, invoque le saint ange Gabriel. Prenant d'une main l'olifant, dont il ne veut se séparer, de l'autre Durandal, il gravit une éminence en regard de l'Espagne, et, dans un blé vert, sous un arbre, se laisse choir.

Près de là, derrière une roche de marbre, un Sarrasin l'épiait couché au milieu des cadavres, le visage souillé de sang pour mieux contrefaire le mort. Il voit Roland tomber; soudain il se redresse, court à lui, le saisit et se prend à crier : « Vaincu, le neveu de Charles! à moi son épée, je l'emporte en Arabie! » Il la veut tirer; mais Roland a senti quelque chose, ouvre les yeux et ne dit que ce mot : « Tu n'es pas des nôtres, me semble! » et de son olifant que sa main tient encore, il assène un grand coup sur le casque du païen, lui fait jaillir les yeux et la cervelle et l'abat mort à ses pieds. « Vil mécréant, dit-il, tu étais bien osé, d'autres diraient bien fou, de mettre ainsi la main sur moi!... J'en ai pourtant fendu mon olifant! l'or et les pierreries en sont tombés du coup! »

Peu à peu Roland s'aperçoit que sa vue devient trouble. Il se dresse sur ses pieds, s'évertue tant qu'il peut; mais son visage est blême et livide. Sur la roche voisine, il décharge dix coups de Durandal. Il voudrait la briser, cette vaillante épée! Quel deuil et quelle douleur de la laisser aux païens! que Dieu daigne épargner cette honte à la France! Mais l'acier grince et ne rompt pas. — Roland frappe à nouveau sur un roc de sardoine; pas la moindre brèche à l'acier! — Il frappe encore; le roc vole en éclats, l'épée résiste! « Ah! sainte Marie, s'écrie-t-il, aidez-moi!.. Ma Durandal, toi qui si bien reluis à ce brillant soleil, toi si belle et si sainte, qui par Charles me fus donnée du commandement de Dieu même, toi par qui je lui conquis Bretagne et Normandie, Maine et Poitou, Aquitaine et Romagne, Flandre, Bavière, Allemagne, Pologne, Constantinople, Saxe, Islande, Angleterre! tu fus long-temps aux mains d'un vaillant homme, tomberas-tu au pouvoir d'un poltron! Ah! sainte Durandal, dans ta garde dorée que de pieuses reliques! une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de Mgr saint Denis, du vêtement de la Vierge Marie! se pourra-t-il qu'un païen te possède? d'un chrétien seul et d'un brave tu as droit d'être servie!... »

A ces mots, la mort l'entreprend et lui gagne le cœur. Sur l'herbe verte il s'étend, couche sous lui son épée et son cher olifant; puis, tournant le visage vers la gent sarrasine, afin que Charles et les siens disent en le trouvant là qu'il est mort conquérant, il se frappe la poitrine et demande à Dieu merci. De maintes choses lui vient la souvenance!

de tant de beaux combats, de sa douce patrie, des gens de son lignage, de Charles, son seigneur, qui l'a nourri! et sur lui-même aussi sa pensée se retourne : « Mon Dieu, notre vrai père, toi qui jamais ne mens, qui retiras Lazare d'entre les morts et Daniel de la dent des lions, sauve mon ame, arrache-la au péril des péchés que j'ai faits en ma vie! » Et ce disant, la tête inclinée sur son bras, de la main droite il tend à Dieu son gant; saint Gabriel le prend, puis Dieu envoie son ange chérubin et saint Michel *du péril :* par eux et par Gabriel, l'ame du comte est portée en paradis.

Charlemagne est rentré dans ce val de Roncevaux. Pas un chemin, pas un sentier, pas un pouce de terrain que ne couvre un cadavre. Charles appelle à haute voix son neveu; il appelle Olivier, il appelle l'archevêque, et Gérin, et Béranger, et le duc Sanche, et Angelier et tous ses pairs! A quoi bon? Nul ne répondra. « Que n'étais-je à ce combat! » s'écrie-t-il en s'arrachant sa longue barbe, en se pâmant de désespoir, et l'armée tout entière se désole avec lui! ceux-ci pleurent leurs fils, ceux-là leurs frères, leurs neveux, leurs amis, leurs seigneurs.

Au milieu de ce deuil, le duc Naymes, en homme sage, s'approche de l'empereur : « Regardez en avant, lui dit-il, voyez ces chemins poudreux, c'est la horde païenne qui s'échappe! à cheval; il faut nous venger! »

Charles, avant de partir, commande à quatre barons et à mille chevaliers de garder le champ de bataille. « Laissez les morts comme ils sont là, dit-il, écartez-en les bêtes fauves; que personne n'y touche, écuyers ni varlets, jusqu'à l'heure où Dieu voudra qu'ici nous revenions. » — Puis il fait sonner la charge et pourchasse les Sarrasins.

Le soleil baisse, la nuit est proche, les païens vont s'échapper dans l'ombre; mais un ange est descendu du ciel : « Marche, dit-il à Charles, marche toujours, la clarté ne te manquera pas. »

Et le soleil s'est arrêté. Les païens fuient, les Français les atteignent, les poussent, les massacrent. Dans l'Èbre aux flots rapides, les fuyards sont noyés. Charles met pied à terre et se prosterne pour rendre grace à Dieu.

Quand il se lève, le soleil est couché. Il est trop tard pour retourner à Roncevaux; l'armée succombe de fatigue. Charles, le cœur en deuil, pleurant Roland et ses braves compagnons, finit par céder au sommeil. Tous ses guerriers, couchés sur terre, dorment aussi, et les chevaux eux-mêmes ne peuvent tenir debout; ceux qui ont faim d'herbe fraîche la broutent étendus.

Durant la nuit, Charles, gardé par son saint ange qui veille à son chevet, voit en vision l'avenir; il voit le rude combat que bientôt il faudra livrer!

Pendant ce temps, Marsille, épuisé, mutilé, est parvenu à gagner Saragosse. La reine pousse un cri en voyant son époux; elle pleure, elle maudit les méchans dieux qui l'ont trahie. Un seul espoir lui reste: l'émir de Babylone, le vieux Baligant, ne les laissera pas sans secours, il viendra les venger. Marsille lui écrivit voilà long-temps; mais Babylone est loin, et c'est un grand retard!

L'émir, au reçu des lettres, a mandé les gouverneurs de ses quarante royaumes; il fait équiper ses galères, les fait assembler dans son port d'Alexandrie; puis, quand vient le mois de mai, au premier jour d'été, il les lance à la mer.

Elle est immense, cette flotte ennemie. Comme elle obéit à la voile, à la rame, au gouvernail! Au sommet de ces mâts et de ces hautes vergues que de feux allumés! Les flots en reluisent au loin dans l'obscurité de la nuit, et, quand approchent les rivages d'Espagne, toute la côte en est illuminée. La nouvelle en parvient bientôt à Saragosse.

Marsille, dans sa détresse, se résigne à faire hommage de l'Espagne à l'émir Baligant. De sa main gauche, qui seule lui reste, il lui donne son gant: « Prince émir, lui dit-il, je vous remets toutes mes terres; défendez-les et vengez-moi. » L'émir reçoit son gant et s'engage à lui rapporter la tête du vieux Charles; puis il s'élance à cheval en criant à ses Sarrasins: « Venez, marchons; les Français nous échappent! »

Charles, à l'aube du jour, s'est mis en route pour Roncevaux. « Seigneurs, dit-il aux siens en approchant du lieu où fut la bataille, ralentissez un peu le pas; laissez-moi aller seul en avant pour chercher mon neveu. Un jour, il m'en souvient, à Aix, dans une fête, il nous tint ce propos, que, s'il mourait en pays étranger, on trouverait son corps en avant de ses soldats et de ses pairs, le visage tourné vers la terre ennemie, que comme un conquérant il serait mort, le brave! »

En achevant ces mots, seul il s'avance et gravit la colline. Il reconnaît sur trois blocs de rocher les coups de Durandal, et près de là, sur l'herbe verte, le corps de son neveu. « Ami Roland, s'écrie-t-il dans une angoisse extrême en soulevant de ses mains le cadavre, que Dieu mette ton ame dans les fleurs de son paradis entre ses saints glorieux! Hélas! qu'es-tu venu faire en Espagne! Pour moi, pas un jour désormais sans te pleurer! Je n'ai plus un ami sous le ciel. J'ai des parens encore, mais pas un comme toi! Ami Roland, je vais rentrer en France. Quand je serai à Laon, dans mon palais, de tous côtés les gens viendront me dire: — Où donc est le capitaine? — Je leur répondrai: — Il est mort en Espagne. Il est mort, mon neveu, par qui j'ai tant gagné de terres. Et maintenant qui commandera mes armées? qui soutiendra mon empire? France, mon doux pays, ils t'ont tuée, ceux qui l'ont mis à mort. »

Quand il a donné libre cours à sa douleur, ses barons lui demandent de faire rendre à leurs compagnons les suprêmes devoirs. On ras-

semble les morts, on brûle autour d'eux des parfums, on les bénit, on les encense, on les enterre en grande pompe, hormis Roland, Olivier et Turpin, dont les corps sont recueillis et mis à part pour être en France transportés.

On se disposait au départ, quand apparaît au loin l'avant-garde sarrasine. L'empereur s'arrache à sa tristesse, tourne fièrement ses regards vers les siens, et s'écrie de sa grande et haute voix : « Barons français, à cheval et aux armes! »

L'armée tout aussitôt se prépare au combat. Charles dispose son ordre de bataille. Il forme dix cohortes, donne à chacune un chef habile et brave, puis se place à leur tête. A ses côtés, Geoffroy d'Anjou fait flotter l'oriflamme; Guinemant porte l'olifant.

Charles met pied à terre, se prosterne devant Dieu, lui fait une ardente prière, puis remonte à cheval, saisit son écu, son épieu, et, le visage serein, se précipite en avant. Les clairons sonnent; au-dessus des clairons bondit la voix de l'olifant : les soldats pleurent à l'entendre; ils pensent à Roland.

L'émir, de son côté, a passé en revue ses soldats. Lui aussi les dispose en cohortes, il en fait trente aussi fortes que braves; puis il adjure Mahomet, fait déployer son étendard, et court avec un fol orgueil à la rencontre des Français.

Le premier choc est terrible; des deux côtés le sang ruisselle à flots. Jusqu'au soir, le combat se prolonge et le carnage va croissant; mais vers la fin de la journée, au crépuscule, l'émir et Charles se rencontrent. Ils s'abordent et se portent de si terribles coups, que bientôt leurs sangles rompent, les selles tournent, ils sont à bas. Pleins de rage, ils tirent leurs épées, un duel à mort commence entre eux.

Charles va succomber : étourdi par un coup qui a fendu le fer de son cimier, il chancelle, peu s'en faut qu'il ne tombe; mais il entend passer à son oreille la sainte voix de l'ange Gabriel, qui lui crie : « Grand roi, que fais-tu? » A cette voix, il reprend sa vigueur, et sous l'épée de France l'émir écrasé tombe mort.

L'armée des païens s'enfuit; nos Français les pourchassent jusque dans Saragosse : la ville est prise. Le roi Marsille en meurt de désespoir. Les vainqueurs font la guerre aux faux dieux; à grands coups de cognée, ils brisent leurs idoles. On baptise les Sarrasins; on en baptise au-delà de cent mille. Ceux qui résistent, on les pend, on les brûle, hormis pourtant la reine Bramimonde; en France, on l'emmène captive; Charles la veut convertir par douceur.

La vengeance est satisfaite; on met garnison dans la ville, on s'en retourne en France. En passant à Bordeaux, Charles dépose sur l'autel de Saint-Séverin l'olifant de son neveu : les pèlerins l'y voient encore. Puis, dans de grandes barques, il traverse la Gironde et fait ensevelir

dans Saint-Romain de Blaye le preux Roland, le fidèle Olivier et le brave archevêque.

Charles ne veut plus s'arrêter en chemin; il ne prendra repos qu'à Aix, sa grand'ville. L'y voici parvenu, et tout aussitôt il mande par messagers dans tous ses royaumes et provinces les pairs de sa cour de justice pour faire le procès à Ganelon.

Mais, en entrant dans son palais, il voit venir à lui Aude, la belle Aude, la gente demoiselle. « Où est Roland, dit-elle, Roland le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme? » Charles sent à ces mots se réveiller sa mortelle douleur; il pleure à chaudes larmes: « Ma sœur, ma chère amie, il n'est plus celui dont tu me parles! Mais je veux te donner en échange un époux digne de toi; c'est Louis, je ne te puis mieux dire; il est mon fils, il aura mes royaumes! — Voilà, dit-elle, des paroles étranges! Ne plaise à Dieu, ni aux saints, ni aux anges, que, Roland mort, Aude reste vivante! » A ce mot, elle pâlit, se laisse choir aux pieds de Charlemagne: elle est morte à toujours! Dieu lui fasse merci!

L'empereur se persuade qu'elle n'est que pâmée; il lui prend les mains, la soulève; la tête, hélas! retombe sur l'épaule. Sa mort n'est que trop véritable, et quatre comtesses sont mandées pour la veiller toute la nuit et la faire enterrer noblement dans un moustier de nonnains.

Pendant qu'on pleure la belle Aude, pendant que Charles lui rend les derniers honneurs, Ganelon, chargé de chaînes, battu de verges, attend son jugement.

Les pairs sont réunis; Ganelon comparaît devant eux; il se défend subtilement: « Je me suis vengé, dit-il, mais je n'ai point trahi! » Les juges se regardent et penchent à l'indulgence. « Sire, disent-ils à l'empereur, laissez-le vivre; il est bon gentilhomme; sa mort ne vous rendrait pas Roland, votre neveu, que jamais nous ne reverrons. » — Charles leur dit: « Vous me trahissez tous! » — « Sire, s'écrie un d'entre eux, Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, ne vous troublez ainsi. Moi, je condamne Ganelon, je le dis traître et parjure; je le condamne à mort. S'il a parent qui m'ose démentir, j'ai cette épée pour lui répondre. »

Aussitôt Pinabel, l'ami de Ganelon, brave, alerte et vigoureux, accepte le défi. L'empereur ordonne le combat. Aux portes d'Aix, dans la prairie, les deux champions, bien confessés, bien absous et bénis, leur messe ouïe et leur épée au poing, se mettent en bataille. Dieu lui seul peut savoir quelle en sera la fin.

Pinabel est vaincu, et devant cet arrêt de Dieu tous les barons s'inclinent; tous ils disent à l'empereur: « Ganelon doit mourir! »

Ganelon meurt du supplice des traîtres: il est écartelé.

Puis l'empereur assemble ses évêques. « En ma maison, dit-il, une noble captive a tant appris par sermons, par exemples, qu'elle veut croire en Dieu; baptisez-la. » C'est la reine d'Espagne; ils la baptisent sous le nom de Julienne, elle devient chrétienne, et du fond de son cœur.

Le jour s'en va, la nuit couvre la terre, l'ange connu de Charles, saint Gabriel, descend à son chevet, et lui dit de la part de Dieu : « A la cité que les païens assiégent, Charles, il te faut marcher! les chrétiens à grands cris te réclament. »

Et l'empereur s'écrie : « Quel labeur est ma vie! »

Ici finit l'histoire que Théroulde a chantée.

III.

Maintenant nous pouvons parler de la chanson de Roland. Le lecteur la connaît, bien imparfaitement sans doute, mais assez pour en saisir les traits et les contours principaux, assez pour n'être pas surpris si nous donnons à ce poème une place à part et hors ligne parmi les productions jusqu'ici connues de notre poésie du moyen-âge. Nous ferons la part aussi large qu'on voudra à l'imperfection, à la rudesse de la forme, à l'impuissance d'un langage encore inculte, sans souplesse et sans ampleur, il n'en sera pas moins vrai que la grandeur du dessin, la vérité de la couleur, la force de l'émotion, la profondeur des sentimens donnent à la chanson de Roland des rapports d'étroite parenté avec les rares chefs-d'œuvre de cette poésie épique qui fait le juste orgueil de quelques nations, et dont trop aisément peut-être la France s'est laissé dire que Dieu l'avait déshéritée.

Commençons par comparer notre poème avec ses frères du moyen-âge, puis nous le mettrons en face de plus redoutables rivaux.

Ce qui le distingue en premier lieu de tout ce qu'ont produit, à notre connaissance, nos trouvères, nos troubadours et tous les poètes du nord et du midi de l'Europe jusqu'au jour où Dante est apparu, c'est l'unité de composition. Cette unité est complète, le lecteur vient d'en juger. Sans doute après la mort de Roland, après les honneurs funèbres rendus à sa mémoire, mieux vaudrait que le poème prît fin : ce qui vient ensuite, tout en servant de complément direct à l'action, ne lui appartient pas essentiellement; mais si cette dernière partie, dont nous n'avons donné que la substance, est hors de proportion avec le reste du poème, n'est-il pas permis de supposer qu'elle était moins développée dans la composition primitive, et que le manuscrit d'Oxford peut, sur ce point, être lui-même légitimement soupçonné d'additions et de remaniemens? Après tout, dans un de nos chefs-d'œuvre dramatiques, dans l'*Horace* de Corneille, le cinquième acte, ce hors-d'œuvre qu'on peut impunément supprimer, ne détruit

pas l'unité de la pièce. Il en est de même ici : qu'on néglige cette dernière partie ou qu'on en tienne compte, l'unité du poème n'en est pas moins fortement accusée; tout y tend au même but; l'intérêt ne se divise ni ne s'égare. C'est à croire, en vérité, qu'une combinaison savante a présidé à ce plan si nettement tracé; mais, comme à chaque pas l'inexpérience éclate et se trahit, il est clair que cette unité est purement instinctive et sort des entrailles mêmes du sujet. Or l'unité, quoi qu'on dise, et surtout l'unité sans calcul et spontanément conçue, est dans les œuvres d'art le premier signe de la supériorité. Ce ne sont pas les traités de rhétorique qui nous apprennent cette loi, l'esprit humain l'avait promulguée avant eux. L'imagination peut bien se permettre parfois de produire, sans grand respect pour l'unité, de charmantes merveilles, mais ce n'est qu'une magie éphémère et le caprice de quelques-uns. Où l'unité domine au contraire, tout en respectant les droits de l'imagination, là, de l'aveu de tous, est la puissance, la grandeur, et les siècles en s'écoulant n'ont jamais démenti cette universelle vérité.

Ceux donc qui semblent étonnés quand on place en si haute estime la chanson de Roland, ceux qui soutiennent que c'est tout uniment un poème du moyen-âge comme un autre, qu'on en ferait moins grand état si comme eux on connaissait nos autres chansons de geste, que c'est partout mêmes beautés, mêmes défauts, ceux-là n'oublient qu'une chose, la plus rare, la plus introuvable dans ces poésies dont ils nous parlent, l'unité de composition. Peuvent-ils nier qu'elle existe dans la chanson de Roland? Nous la montrent-ils ailleurs? Quel est le poème déjà publié ou encore inédit dont l'action soit ainsi conduite et gouvernée, assujettie à un plan, circonscrite dans un cadre, développée avec ordre et clarté? Qu'on nous le cite. Est-ce *Ogier le Danois?* est-ce la *Chanson des Saxons,* ou la *Chanson d'Antioche?* est-ce *Agolant?* est-ce *Gérard de Vianne?* Certes, dans tous ces poèmes et dans bien d'autres qui ne valent pas moins, il y a de vraies beautés, mais des beautés jetées comme au hasard, sans suite et sans lien. *Agolant,* par exemple, abonde en situations bien conçues, bien indiquées; le sujet en est beau : c'est encore une guerre de Charlemagne contre les Sarrasins d'Espagne; certains passages, qui semblent, il est vrai, imités de la chanson de Roland, sont d'un effet grandiose; d'autres, d'une facture originale, ne manquent ni de couleur ni de vie. Tout cela devrait faire un beau poème, mais le poème n'existe pas. Où est l'intérêt? où va l'auteur? où nous veut-il conduire? Quelle digression oiseuse! quelle diffusion et quelle incohérence! Dans *Gérard de Vianne,* on trouve aussi des scènes excellentes, une entre autres d'un effet sublime, le duel entre Roland et Olivier. Ce duel, qui se prolonge pendant un jour entier dans une île du Rhône, sous les yeux des deux armées campées l'une sur le bord du fleuve, l'autre derrière les rem-

parts de la ville, rappelle par plus d'un trait le combat sous les murs de Troie entre Ménélas et Pâris, avec cette différence qu'ici l'Hélène est chaste et pure, tremblante sincèrement, sans coquetterie, du fond de l'ame, pour son frère et pour son amant. Un nuage envoyé du ciel vient aussi séparer les deux combattans; mais ni Olivier ni Roland ne sont transportés honteusement, loin du péril, sur des coussins parfumés; quand la nuée se dissipe, les deux champions tombent tendrement dans les bras l'un de l'autre, se jurent éternelle amitié, tant ils ont mutuellement reconnu, dans leur lutte acharnée, non-seulement la vigueur de leurs bras, mais la générosité de leurs cœurs! tant ils ont mis à rude épreuve leur loyauté, leur bonne foi, la trempe de leurs ames aussi bien que la trempe de leurs épées! Cette conception grandiose et touchante, qui ne le cède assurément à aucun des plus beaux passages de la chanson de Roland, quelle place occupe-t-elle dans *Gérard de Vianne*? Vous croyez peut-être qu'elle domine tout le poème, qu'elle en est le point saillant et lumineux. Pas du tout; elle est jetée dans l'ombre au milieu d'épisodes qui se succèdent et se croisent en tous sens. L'idée de se contenter d'une seule action, de la poursuivre avec constance, de concentrer sur un point l'attention et l'intérêt, l'idée de l'unité en un mot, n'apparaît ni dans ce poème ni dans aucun autre. Vous aurez beau chercher aussi bien dans le cycle de la Table Ronde que dans le cycle carlovingien; partout vous trouverez même absence de plan, partout l'imagination errant à l'aventure, tombant parfois sur de brillantes fleurs, puis les quittant aussitôt pour caresser complaisamment les plus insipides broussailles. Comment donc ne pas reconnaître, comment ne pas constater que tout se passe autrement dans la chanson de Roland, que l'ordre y règne, que l'imagination s'y soumet à une constante discipline? Comment ne pas tenir compte d'une telle exception? A elle seule ne suffirait-elle pas pour distinguer profondément cette chanson de geste de toutes celles qui nous sont connues?

Mais bien d'autres différences sont encore à signaler : la première vient du sujet lui-même. Dans tous les poèmes du moyen-âge, le sujet est de pure invention. Lors même que les personnages portent des noms historiques, leurs actes sont imaginaires; une légende locale, inconnue, fabuleuse, fournit presque toujours le canevas, et le poète, en y brodant ses vers, ne fait pas le moindre effort pour chercher de faux airs de vérité; bien loin de là, il enchérit sur les invraisemblances de la donnée première; sa prétention est d'inventer, de montrer qu'il invente, de faire preuve d'une veine intarissable; il veut que son lecteur sache qu'il lui fait des contes bleus, que sa poésie est un pur artifice et un franc badinage. La chanson de Roland, au contraire, repose sur un fond de vérité et n'affecte pas d'en sortir. L'histoire y est défigurée sans doute, ou plutôt l'histoire, à proprement parler, ne s'y

montre pas, elle fait place à la légende; mais, dans cette falsification lentement opérée par le temps et par la crédulité des peuples, les côtés secondaires de l'histoire ont seuls complétement disparu, le fond s'est conservé. Ainsi rien de plus vrai, rien de plus réel que le désastre de Roncevaux. Éginhard essaie en vain de l'amoindrir; son récit officiel laisse échapper des mots qui révèlent ce qu'il voudrait cacher. « Tous les Français, dit-il, engagés dans l'affaire périrent jusqu'au dernier. » Et ailleurs il ajoute : « Ce revers empoisonna dans le cœur de Charles la joie de toutes les victoires qu'il avait gagnées en Espagne. » Ce n'était donc pas une simple escarmouche : c'était un véritable échec, le seul qu'essuya ce grand homme pendant ses quarante-six ans de règne. On comprend que l'impression dut en être profonde : elle devint ineffaçable lorsque, par une fatale coïncidence, un demi-siècle plus tard, dans ces mêmes défilés, l'armée d'un des fils de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire, fut à son tour taillée en pièces. L'imagination des peuples d'Occident, de ces deux catastrophes, n'en fit bientôt plus qu'une, et peu à peu, à travers deux siècles de ténèbres et de rustique naïveté, toutes les circonstances accessoires de la scène primitive se trouvèrent dénaturées. Mais qu'importent ces inexactitudes dont notre poème est l'écho? qu'importe que vingt-deux ans trop tôt Charles y soit affublé de la pourpre impériale; qu'à peine âgé de trente-cinq ans on nous en fasse un patriarche, et que sa barbe ait l'éclat de la neige; qu'un lien de parenté plus que douteux l'unisse à l'un des combattans, à celui en qui la légende s'est plu à personnifier l'héroïsme de cette sombre journée? Qu'importe que les montagnards gascons, auteurs du guet-apens, soient travestis en Sarrasins, et qu'au lieu de leur chef, de ce Lope, duc de Gascogne, *Loup* de fait et de nom, comme dit la charte de Charles-le-Chauve, on nous donne deux personnages, le roi Marsille et le traître Ganelon? Toutes ces transformations, dont on peut suivre et expliquer l'origine, ainsi qu'on le verra plus loin, ne changent rien au fond des choses; ce sont de simples accessoires; elles n'ont pas pris capricieusement naissance un certain jour, comme des fantaisies de poètes imaginées à plaisir; elles ont pénétré lentement dans la croyance populaire; une sorte de prescription insensible les a peu à peu accréditées et dûment substituées à certains souvenirs de l'histoire effacés ou obscurcis. Ainsi, vérité historique au fond, vérité légendaire à la surface, tel est le fondement sur lequel est assis notre poème. Aucun autre, encore un coup, parmi ceux que nous connaissons, n'a d'aussi sérieuses racines. C'est donc là une seconde exception qui, pour le dire en passant, devient la clé de la première. En effet, le caractère historique et traditionnel du sujet commande, pour ainsi dire, l'unité de composition. Un tel poème, au moment où il a été conçu, c'est-à-dire à une époque où la tradition se maintenait encore vivante, ne pouvait manquer d'être simple, sobre de digressions et

d'embellissemens. Le poète aussi bien que son public croyait vrai ce qu'il chantait; il ne s'avisait donc pas d'y ajouter du sien. Au rebours de ses confrères des âges plus récens, il n'avait point à faire parade de sa fécondité; son moyen de succès n'était pas de paraître inventer, mais de sembler vrai et d'aller droit au but. Voilà pourquoi plus les versions de ce poème sont anciennes, plus l'unité de composition s'y laisse apercevoir. Un manuscrit antérieur au manuscrit d'Oxford réduirait d'un millier de vers peut-être le dernier tiers du poème, de même que le manuscrit d'Oxford exprime en vingt-huit vers d'une énergique fermeté tel passage qui, dans le manuscrit de Paris, par exemple, se délaie en six cents vers.

Mais continuons; voilà un premier point constaté : dans la chanson de Roland, le sujet est empreint de vérité historique; ce n'est pas tout : par une autre exception tout aussi rare, ce sujet est national. En peut-on dire autant de nos autres chansons de geste? L'esprit qui les anime, est tantôt l'esprit de localité, reflet fidèle du régime féodal, tantôt l'esprit cosmopolite, image de la vie d'aventures. Point de milieu, ou la scène est circonscrite dans l'étroit horizon d'une province, quelquefois même entre les tourelles du château où fut nourri le poète et où domine le petit potentat, son seigneur et son maître, ou bien c'est l'univers entier qui s'ouvre à nos regards, c'est de Babylone aux colonnes d'Hercule que s'étend le théâtre. Les personnages sont purement Picards, Champenois ou Lorrains, sinon ils sont chevaliers errans; mais Français, jamais cela ne leur arrive. Le mot de France, quand il est prononcé, n'a qu'un sens géographique. La France, la douce France, si souvent invoquée dans la chanson de Roland, l'amour de la patrie, le dévouement à la mère commune, ces nobles sentimens qui répandent sur tout le poème je ne sais quel coloris tendre et mélancolique, c'est quelque chose qui n'appartient qu'à cette chanson de geste, et qui, à défaut d'autres signes, la distinguerait entre toutes.

Ajoutez, comme pendant à cette image de la patrie, la figure de Charlemagne. L'autorité, la grandeur, la majesté que lui reconnaît le poète, c'est encore là, notez-le bien, quelque chose de tout exceptionnel. Par une étrange contradiction, les poèmes carlovingiens, ainsi nommés parce qu'ils chantent et glorifient les compagnons du grand empereur et les souvenirs de son règne, les poèmes carlovingiens sont autant de pamphlets, contre qui? contre Charlemagne. Il n'est pas de sarcasmes, pas de moqueries, pas d'irrévérences qu'ils ne prodiguent à sa mémoire. Ils en font tour à tour un Cassandre débonnaire ou un stupide et hargneux despote. Le beau rôle n'est que pour ses barons; à eux seuls la sagesse et le courage; sans eux, le pauvre Charles ne ferait que sottises. Il faut incessamment que le duc de Bavière ou tel autre des grands feudataires soit occupé à réparer les bévues du monarque. En un mot, c'est un parti pris de supprimer la gloire de Charlemagne, de

le dépouiller de sa valeur personnelle, et de reporter sur ses vassaux tout l'honneur de son règne, tout l'éclat de sa renommée. Est-il besoin que nous disions pourquoi? A l'époque où ces poèmes ont été composés ou remaniés, le pouvoir royal essayait de relever la tête et de reconquérir son domaine. La ligue féodale, contre laquelle il guerroyait, ne se défendait pas seulement à coups de lance, elle avait recours à d'autres armes : elle cherchait à soulever contre les prétentions du pouvoir envahisseur ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opinion. Or, le moyen le plus sûr de parler alors aux esprits, c'était la poésie. Les jongleurs et les trouvères relevaient tous directement d'un seigneur; lors même qu'ils étaient nés sur les terres de la couronne, ils ne dépendaient d'elle que très indirectement, et donnaient plus volontiers leurs services à qui les protégeait de plus près. Ils chantaient donc l'époque carlovingienne, moyen détourné de faire opposition à la nouvelle race de rois, et, tout en chantant, tout en exaltant cette époque, ils n'avaient garde de laisser croire que même alors il y eût des monarques capables et dignes de respect. Sous le nom de Charlemagne, c'est à Louis-le-Gros, c'est à Louis-le-Jeune qu'ils faisaient la guerre : glorifier son époque, amoindrir sa personne, c'était toujours attaquer la royauté. Qu'on parcoure tous ces poèmes, et dans tous on verra percer plus ou moins clairement cette double intention.

Eh bien! rien de semblable dans la chanson de Roland. Non-seulement l'empereur n'est pas tourné en ridicule, mais il est respecté, vénéré. Ces cheveux blancs qu'on lui prête, ce n'est pas à mauvais dessein. Loin de là, l'anachronisme a pour effet de donner, s'il est possible, à sa noble figure encore plus de majesté. Les preux qui l'environnent sont nobles et vaillans; mais il les dépasse tous de la tête, sans en excepter Roland lui-même. Il est leur monarque à tous, aimé autant qu'obéi, à la fois souverainement juste et souverainement puissant.

Ainsi la chanson de Roland, déjà si différente de tous les poèmes des XIIe et XIIIe siècles et par l'unité du plan et par la nature du sujet, est en outre conçue dans un tout autre esprit. Cet hommage rendu à la gloire personnelle de Charlemagne, ce sentiment de nationalité, vieux débris de l'ancienne unité monarchique, souvenir depuis longtemps éteint au XIIe siècle, mais subsistant encore vers la fin du Xe, et conservant même, dans quelques parties de la Neustrie, une certaine vitalité, ce sont là deux traits caractéristiques qui donnent à ce poème son cachet d'origine : indications plus sûres et de meilleur aloi que quelques particularités d'orthographe ou de versification. L'esprit d'un poème, voilà son acte de naissance. A ces deux traits ajoutons-en deux autres non moins significatifs et non moins concluans : l'absence de toute galanterie, l'austérité du sentiment religieux.

L'amour et la vie guerrière sont, comme on sait, les textes favoris, les thèmes obligés de tout poème du moyen-âge. L'amour semble par-

fois ne pas jouer le premier rôle; mais la part la meilleure n'en est pas moins pour lui. Même au plus fort de la mêlée, les combattans pensent à leurs dames et meurent en chantant la beauté. La galanterie chevaleresque est l'ame de cette poésie; c'est d'elle que découlent ces innombrables épisodes qui ne savent jamais finir, mais qui souvent aussi font éclore en passant les scènes les plus suaves et les plus attachantes.

Dans la chanson de Roland, pas une scène d'amour, pas un mot de galanterie; c'est à peine si quelques vers jetés çà et là nous apprennent que Roland est amoureux; il l'est, mais n'en parle point. Qu'aurait-on pensé au XIIIe siècle, voire au XIIe, de cette façon taciturne de comprendre l'amour? Le plus vaillant paladin aurait-il pu sans déshonneur n'exceller qu'à se bien battre? Ne fallait-il pas qu'il sût parler de sa flamme aussi bravement que manier son épée? Ici c'est le contraire; ces hommes de fer rougiraient de raconter les blessures de leur cœur; ils se croiraient amollis, dégénérés, et le poète est de moitié dans leurs scrupules, il est aussi sobre qu'eux d'allusions et de confidences amoureuses. Dans tout le poème, vous n'entrevoyez que deux figures de femmes : apparitions fugitives, légers profils à peine indiqués; l'une est la reine Bramimonde, l'autre la belle Aude, la fiancée de Roland. La reine ne paraît qu'un instant, le temps de détacher ses bracelets, de les faire luire aux yeux de Ganelon, de l'éblouir comme un démon tentateur : on dirait une Hérodiade crayonnée par Léonard. La belle Aude ne fait aussi que passer devant nos yeux, mais comme un ange de lumière; elle n'apparaît que pour mourir, et c'est d'amour qu'elle meurt, d'un amour profond, concentré, sans paroles parce qu'il est sans espoir, d'un amour qu'on profanerait en essayant de lui faire dire un mot. Pour s'en tenir à cette expressive concision, il fallait un poète accoutumé au spectacle des passions fortes et sincères, au spectacle d'un temps de croyance et d'énergie tel que le XIe siècle. Quelque cent ans plus tard, aurait-on résisté à si belle occasion de verser des flots de soi-disant poésie? Certes, non, et nous en avons la preuve. Cette mort de la belle Aude, croyez-vous que les rajeunisseurs du XIIe et du XIIIe siècle l'aient reproduite dans sa chaste simplicité? C'est là qu'était le piége, ils s'y sont laissé prendre. A ce thème si court, ils ont cousu d'éternelles variations. La belle Aude en leurs vers ne peut se décider à mourir; loin de tomber foudroyée, elle parle, elle prie, puis elle parle encore, et le lecteur aspire à son dernier soupir, seul moyen d'assurer sa propre délivrance.

Voilà donc un contraste de plus entre ce poème et tous les autres, la façon de comprendre et d'exprimer l'amour. Passons maintenant dans des régions plus hautes, ce seront encore des contrastes nouveaux.

La religion, sans doute, au temps de Robert Wace, d'Adènes, de

Jean Bodel, de Chrestien de Troyes, était puissante et honorée : les héros de leurs poèmes, même les plus mondains et les plus batailleurs, sont exacts à faire leurs prières, s'agenouillent dévotement, et confient volontiers leur ame à la sainte Vierge; mais sentez-vous chez eux aux heures solennelles, au milieu du péril, à l'aspect de la mort, cette ferveur calme et sereine, cette soumission, cette foi angélique qui s'échappent du cœur de Roland et de ses compagnons? La distance est immense entre ces deux sortes de chrétiens. On peut la mesurer d'un mot : les uns sont revenus de la croisade, les autres se préparent à y aller mourir; ceux-là ont trouvé au retour Abeilard aux prises avec saint Bernard, et sous leur dévotion le doute est prêt à se glisser; ceux-ci sont encore de purs soldats de la croix, des soldats de Grégoire VII, animés de son souffle, ne connaissant pas plus le doute que la peur.

Si notre poème, ou, pour mieux dire, si la légende populaire dont il est né fait apparaître, malgré l'histoire, les Sarrasins à Roncevaux, ce n'est pas une pure fiction. Il y avait deux motifs pour qu'au bout d'un certain temps le méfait des Gascons fût imputé aux infidèles. D'abord les Sarrasins, après la mort de Charlemagne, avaient quitté si souvent leur Castille pour se ruer sur l'Aquitaine, et l'Europe occidentale avait d'eux un tel effroi, que la peur du mal présent avait bientôt effacé jusqu'au souvenir des vieux combats de chrétiens contre chrétiens livrés sur cette frontière d'Espagne : on s'était accoutumé à croire que toute armée ennemie embusquée dans les Pyrénées ne pouvait à aucune époque avoir été qu'une armée de mécréans. A cette première raison s'en était jointe une autre. L'idée germait sourdement dans les têtes qu'un jour viendrait où, pour se délivrer de ces incommodes voisins, pour sauver du même coup l'Europe et le christianisme, il faudrait écraser les vautours dans leur nid et détruire Mahomet sur le sol même de son empire. Ce sang versé à Roncevaux par le fer des infidèles favorisait ces pieux desseins : c'était pour les chrétiens d'Occident une cause de plus de vengeance et de représailles. Si le poète, par hasard, eût su la vérité, il se serait gardé de la dire. Ses auditeurs n'en auraient pas voulu; il fallait pour les émouvoir des Sarrasins, des Sarrasins partout. La guerre sainte était dans les esprits, comment n'eût-elle point passé dans les poèmes?

C'est là, selon nous, un nouveau et dernier trait caractéristique de la chanson de Roland. Sans prêcher la croisade, elle y provoque près d'un siècle à l'avance; elle est comme un préambule à la mission de Pierre l'Ermite, non qu'elle fasse directement allusion aux lieux saints profanés, aux misères des chrétiens d'Orient, à la nécessité de leur porter secours : ce n'est pas là ce qui, dans ce poème, fait pressentir la croisade; ce n'est pas non plus ce couplet final, ces cinq ou six vers un

peu obscurs où Dieu commande à Charlemagne d'aller au loin combattre les païens; non, c'est le fond même du sujet, c'est la glorification du courage malheureux, c'est la promesse des béatitudes célestes à qui meurt au service de la croix. Connaissez-vous, à aucune autre époque, un poème qui se consacre ainsi à immortaliser le malheur? Tous ils chantent le courage heureux, le succès, la victoire; celui-ci chante la défaite et la mort. La muse antique ne se fût jamais permis de célébrer les revers de la patrie, même les plus sublimes revers; les Thermopyles n'ont point eu leur Homère; Rome n'a donné que des pleurs à ses trois cents Fabius, jamais Virgile n'eût songé à leur consacrer ses vers. Pour que la poésie se hasarde à choisir de tels sujets, il faut que la lumière chrétienne ait éclairé le monde, que ses rayons les plus purs tombent encore sur des cœurs rudes et naïfs, estimant à ce qu'elles valent les victoires d'ici-bas, et convaincus que la gloire du guerrier s'efface devant la gloire du martyr. C'est à ces conditions qu'un poème peut sortir d'un désastre national, d'une déroute de Roncevaux; il n'y suffirait point du christianisme de nos jours, armé seulement de la parole, ne cherchant qu'à convaincre et à toucher : il faut le christianisme militant, dans les premiers élans, dans les premiers apprêts de la guerre sainte, le christianisme de ces prélats bardés de fer, portant d'une main le glaive, de l'autre le crucifix, et résolus à s'ouvrir le chemin du ciel soit en donnant, soit en recevant la mort.

Ce martyre militaire, dont les palmes s'achètent non plus dans les tortures, mais sur les champs de bataille, c'est l'idée dominante, l'idée mère de la chanson de Roland. Il y a là un enseignement et comme un apprentissage pour ceux qui s'en iront mourir sous les murs d'Antioche et de Jérusalem. Le poète, à son insu, accomplit un sérieux ministère; en résistant aux passions, en prêchant l'héroïsme, en enflammant les courages, il propage et fortifie ces puissantes idées qui feront explosion au dernier jour du XIe siècle, mais qui bouillonnaient déjà dès ses premières années. Quelle distance, encore un coup, entre cette mâle poésie et celle qui, dans les âges suivans, parlera si complaisamment d'amour, s'égarant en futiles inventions et ne connaissant plus d'autre gloire, ne cherchant plus d'autre but que le secret d'amuser les gens!

Ainsi, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la chanson de Roland se sépare et se distingue de nos autres chansons de geste : elle est d'un autre temps, son but n'est point le même, et, pour tout dire en un mot, le caractère épique, accident passager chez celle-ci, chez elle est permanent; elle est vraiment une épopée, elle est de taille à porter ce grand nom, ce nom qu'on prodigue aujourd'hui avec tant de largesse. Pourquoi la muse épique du moyen-âge est-elle en discrédit dans l'esprit de tant de gens? Parce qu'on s'obstine à donner comme autant d'épopées d'insipides divagations sans plan, sans mesure et sans fin.

Suffit-il de quelques saillies, de quelques traits heureux, d'aventures sans cesse renaissantes pour justifier ces pompeuses promesses? Ce qui fait une épopée, ce n'est pas un chapelet de quinze ou vingt mille vers commençant au déluge ou tout au moins à la prise de Troie; ce ne sont même pas quelques beautés épiques plus ou moins clair-semées. Qu'on donne à ces poèmes tous les noms qu'on voudra : loin de les dédaigner, nous aimons, nous admirons les trésors qu'ils renferment; mais les saluer du titre d'épopées, c'est leur rendre mauvais service, et pour l'honneur du moyen-âge il serait temps de les débaptiser.

Au contraire, c'est le nom qui convient, le nom qui appartient à la chanson de Roland. Est-il besoin d'en dire les raisons? Nous les avons données d'avance. Cette unité d'action, cette concise et simple exposition d'un sujet historique, national et religieux, cette façon grandiose et sérieuse d'évoquer les souvenirs, de traduire les sentimens, d'exalter les croyances de tout un peuple, ne sont-ce pas les conditions premières, les fondemens mêmes du genre épique? Et si de l'ensemble du poème nous passons aux détails, par combien d'autres signes le caractère épique ne se trahit-il pas? Ces descriptions à grands traits, rapides, saisissantes, sobres de mots, à vol d'oiseau pour ainsi dire; cette naïveté toujours unie à la grandeur; ce merveilleux mêlé et fondu dans l'action avec tant de franchise et si sincèrement que son intervention semble toute naturelle, c'est là de l'épopée ou jamais il n'en fut, non de l'épopée faite à plaisir, avec art, avec intention, par des lettrés dans un siècle littéraire, mais de la vraie, de la primitive épopée. Cette distinction si justement signalée de nos jours entre les créations spontanées et les produits artificiels de la muse épique, entre l'Iliade et l'Énéide par exemple, prend en cette occasion un nouveau degré d'évidence. Ceux qui n'aiment en poésie que les perfections de la forme, qui préfèrent aux premiers jets d'une végétation puissante et libre les chefs-d'œuvre de la culture, qui admirent Homère, mais qui l'admireraient bien plus s'il ressemblait davantage à Virgile, ceux-là n'ont rien à voir ici; pour eux, point d'épopée dans la chanson de Roland. Ceux au contraire qui sentent et comprennent la vraie grandeur de l'Iliade, qui osent même reconnaître sous les brumes de l'antique poésie scandinave et germanique, dans l'*Edda*, dans les *Niebelungen*, quelques lueurs de la flamme épique, ceux-là n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'il y a d'homérique dans notre chant de Roncevaux. Même aux endroits les plus faibles et les plus négligés, dans les parties accessoires du poème, que de traits grandioses qui le relèvent et l'ennoblissent! et quand nous sommes au cœur même du sujet, depuis l'instant où l'archevêque donne à ses compagnons la bénédiction suprême jusqu'au dernier soupir de Roland, quelle série de tableaux, de pensées, de sentimens tous plus épiques les uns que les autres! Devant ces

admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot sublime. Les plus grands spectacles de la nature soulèvent-ils dans l'ame de plus profondes émotions?

Ainsi voilà qui est hors de doute : le titre d'épopée, titre usurpé pour presque toutes nos chansons de geste, la chanson de Roland a droit de le porter.

Est-ce à dire que nous demandions pour elle le rang et les prérogatives d'un poème épique par excellence? Nous n'avons pas cette témérité. M. Génin se montre plus hardi. La France, selon lui, avec sa chanson de Roland, est en droit désormais de dire aux nations antiques et modernes : Ne me dédaignez plus, ne me jetez plus *la Henriade* à la face; moi aussi j'ai mon poème épique, je l'ai retrouvé, le voici.

Cette prétention, avant d'être acceptée, aurait au moins besoin d'un commentaire. S'il s'agit seulement d'épopées d'imitation, d'épopées littéraires, nous sommes de moitié avec M. Génin. Ces poèmes, si beaux qu'ils soient, ne sont épiques que de nom, aussi bien le plus admirable de tous, *l'Énéide*, que le plus séduisant, le *Roland furieux*. On peut donc sans irrévérence, sans le moindre esprit de paradoxe, tout en se prosternant devant des génies divins, soutenir que notre moderne rapsode appartient de plus près qu'eux, et par un titre plus légitime, à la famille, à la vieille et noble souche épique, comme certains pauvres gentilshommes qui, pour la pureté du sang, passent avant certains rois; mais il est des épopées en qui l'éclat de la poésie s'unit à l'originalité primitive : pour marcher de pair avec celles-là, que faudrait-il? Deux choses, dont une seule, il faut bien le reconnaître, existait au siècle de Théroulde.

M. Génin dit quelque part, dans un élan de juste admiration pour une des plus belles scènes de la chanson de Roland : « Que manque-t-il à cela, que d'être écrit en grec? » Nous répondons : Il y manque d'être écrit seulement en français, c'est-à-dire dans une langue à son âge viril, et non dans un idiome en bas âge. Qu'on ne se méprenne point sur le sens de nos paroles; nous aimons notre langue au berceau : ses commencemens sont vigoureux et pleins de charme, mais ce sont des commencemens. Les choses qu'elle exprime, elle les rend avec force, souvent même avec plus de bonheur que quand elle est toute formée, mais elle en exprime peu. Certaines régions d'idées lui sont comme interdites; il est des mouvemens qu'elle ne peut se permettre, faute de muscles et d'haleine. Plus tard, elle aura trop de métier, pour le moment c'est l'art même qui lui manque. Entre l'abus des périodes et les phrases hachées vers par vers, entre le luxe de la rhétorique et l'indigence du langage enfantin, il est un juste mélange de richesse et de simplicité, de naïveté et de puissance, moyen terme admirable qui fait les grands écrivains. Par malheur, quand vient

chez nous cette belle époque de la langue, il n'y a plus lieu de songer à l'épopée. L'âge héroïque est déjà trop loin. La réflexion, le doute, l'expérience, ont tari les sources vives où il faudrait aller puiser. Le poème épique artificiel peut seul encore fleurir, mais non plus la véritable épopée.

Ainsi, ou l'instrument est imparfait, ou, s'il est perfectionné, le temps n'est plus d'en faire usage.

Quand Dieu veut accorder à un peuple l'insigne privilége de produire une épopée tout à la fois originale et écrite en beaux vers, il lui donne une langue faite exprès, pour ainsi dire; il permet que ce peuple sache parler comme un homme avant d'avoir perdu son cœur d'enfant. Faveur si rare, qu'en trois mille ans on en peut citer deux exemples! Sans cette combinaison providentielle, sans ce secours d'une langue encore à sa naissance, mais déjà souple, abondante, harmonieuse, tout le génie d'Homère, aidé des traditions enchanteresses de la Grèce et de l'Asie, n'aurait produit qu'un incomplet chef-d'œuvre. Et si Dante, à son tour, avait dû faire passer par le patois lombard ou vénitien ses sublimes conceptions, s'il n'avait pas trouvé sur les lèvres de ses concitoyens ces mots sonores et accentués qui donnent aux idées le relief et la vie, si le tissu du langage florentin n'eût pas été dès-lors assez fin pour se prêter aux plus subtils contours, aux plus secrets mouvemens de sa pensée, croit-on que la postérité serait à genoux devant son poème? Elle eût à peine deviné son génie à travers le voile épais qui l'eût enveloppé.

Eh bien! c'est cette faveur si peu commune, cette harmonie préétablie entre l'expression et la pensée, qui n'a pas été donnée à la France du XIe siècle. Une langue, un instrument digne d'elle, voilà ce qui manque à la chanson de Roland. Ce défaut disparaît, ou plutôt on l'oublie dans les momens d'inspiration où la pensée du poète nous transporte et nous émeut par sa propre grandeur : qui songe alors à regarder comment elle est vêtue? Mais bientôt, faute d'être soutenue par la puissance du langage, l'inspiration languit, la pensée se dessèche, la poésie disparaît. Ces riches comparaisons, ces amples développemens où se complaît Homère et qui meublent et décorent, comme autant de draperies, les parties même les moins brillantes de ses poèmes, comment les demander à ce pauvre Théroulde? Sa palette est-elle assez riche pour lutter contre la nature? Peut-il reproduire tant d'éclatantes couleurs, tant de suaves demi-teintes? Tout cela n'est pas fait pour lui. Il faut qu'il se contente de quelques traits profonds, mais brusques et hachés; il peut tracer hardiment des silhouettes, les mots lui manqueraient s'il cherchait le modelé.

Comment donc assimiler à ces deux ou trois merveilles dont une main divine semble avoir combiné d'avance les harmonieux élémens,

à ces chefs-d'œuvre en possession d'une admiration unanime et sans réserve, une œuvre inégale, hérissée de dissonances, et dont les chants, alors même qu'ils sont inspirés du ciel, ne parviennent à nous que par un instrument rauque et barbare?

Voilà ce qu'on nous dirait si nous portions trop haut nos prétentions patriotiques. Donner le titre d'épopée au poème de Théroulde, tant qu'il n'a devant lui que des chansons de geste, ce n'est ni périlleux ni contestable : vis-à-vis d'Homère et de Dante, il faut y regarder de plus près. On risque d'être abaissé en voulant se trop grandir. Mieux vaut donc, sauf à paraître un peu moins résolu que M. Génin, ne pas proclamer si haut, envers et contre tous, que la France possède aussi son épopée.

Mais cette concession ne change point le fond des choses. Nous ne cédons que sur le mot; nous n'abandonnons rien de notre admiration pour notre inculte chef-d'œuvre. S'il n'est épopée qu'à demi, peu nous importe : c'est déjà quelque chose que la moitié d'une telle couronne. « Les Français, disait Voltaire, n'ont pas la tête épique, » et certes il a prêché d'exemple; mais, s'il est vrai qu'ils ne l'ont pas, il est maintenant constaté qu'ils l'ont eue. C'est là ce que la chanson de Roland atteste en traits ineffaçables. Cette face nouvelle du génie de nos pères est empreinte sur ce monument, et, ce qui n'est pas un moindre titre pour notre orgueil national, ce qui ne laisse pas que de compenser bien des imperfections, au temps où fut créé notre poème, aucun peuple en Europe, aussi bien au midi qu'au nord, n'était capable de produire son pareil.

Après tout, cette infériorité de la forme, il faut bien s'y résigner ou renoncer à l'art tout entier du moyen-âge. Une certaine disproportion entre la pensée et l'expression, c'est l'histoire non-seulement de la poésie, mais de tous les autres arts pendant cette grande époque. Élevé par le christianisme à des hauteurs que jamais le génie de l'antiquité n'atteignit dans son plus sublime essor, courbé en même temps sous l'ignorance d'une société à demi barbare, l'artiste alors pouvait-il rien produire qui portât les caractères d'une parfaite harmonie? Sa pensée prend sans cesse un tel vol, que l'expression matérielle est hors d'état de la suivre. Si donc on veut comprendre cet art mystérieux, en goûter les jouissances, en pénétrer les perspectives infinies, il faut savoir s'élever au-dessus de ses incorrections et de ses faiblesses. Il y aura toujours des hommes, armés d'un petit compas, qui, dans la plus noble cathédrale, s'interdiront l'admiration parce qu'un tailloir, une volute, une base, ne se mariera pas à la colonne selon les lois qu'ils ont apprises; mais il en est aussi, et le nombre en va croissant, qui, négligeant ces misères, se contenteront, pour savoir s'ils doivent admirer, d'interroger leur émotion. Cet art sait parler au cœur malgré

son imparfait langage, et plus on l'étudie, plus dans sa forme même on découvre de perfections inattendues. Il est certains momens du moyen-âge, momens passagers il est vrai, où l'artiste devient subitement capable aussi bien d'exprimer que de concevoir, où la matière s'assouplit sous ses doigts, où ses œuvres attestent cette habileté de main, cette justesse de coup d'œil, ce sentiment des proportions qui d'habitude n'appartiennent qu'aux maîtres consommés de l'art grec et romain.

Eh bien! en poésie, on fait aussi de semblables rencontres. Plus on lira la chanson de Roland, plus on y trouvera non-seulement les traces évidentes d'une inspiration native, mais le germe, et parfois la première floraison d'un art exquis. A côté de ces beautés grandioses dont tout d'abord on est frappé, et qui viennent moins du talent du poète que de l'énergie de sa croyance, il en est d'autres plus délicates et qui doivent peut-être exciter plus de surprise. Où donc ce trouvère illettré a-t-il pris le secret de ces dialogues pleins de finesse? D'où lui vient l'art de conduire une scène, d'en diriger l'action, d'en suspendre l'intérêt avec tant d'à-propos? Ce savoir-faire se mêle à une telle ignorance! Homère, outre le privilége de parler, quatre siècles à l'avance, la langue de Sophocle, avait aussi le don d'en savoir autant à lui seul que les sept sages réunis. Notre poète ne sait rien; de chronologie pas un mot, moins encore de géographie; il ignore tout ce qui s'enseigne, mais il connaît le cœur humain, il le connaît à fond, il en sait les plus secrets détours, il sait mieux qu'un lettré dessiner un caractère, témoin ce portrait de Roland, cette vivante image qui, dans les traits d'un homme étudiés d'après nature, nous montre ceux d'un peuple tout entier; car Roland, c'est la France, c'est son aveugle et impétueux courage : Azincourt et Poitiers, aussi bien que Roncevaux, sont là pour confirmer l'exacte ressemblance, la prophétique vérité de ce caractère de Roland.

Notre but est atteint si nous avons fait naître quelque désir de lire et de relire, d'étudier de plus près, et surtout dans son texte, cette grande œuvre nationale. Nous demandons qu'on s'en occupe, qu'on la venge d'un si long oubli, qu'on rachète à force de respect une coupable indifférence! M. Génin et ceux qui, comme lui, ont remis en lumière la chanson de Roland, obtiendront-ils ce prix de leurs travaux? Hélas! on le sait trop, la France fait bon marché de ses titres de noblesse! Jeter les yeux sur des trésors que tous les peuples nous envient, secouer la poussière qui les couvre, c'est pour nous un trop grand effort. Sont-ce donc les choses que nous faisons ou bien celles que nous voyons qui absorbent notre enthousiasme? Dieu sait que là n'est point notre excuse. Quand tout s'abaisse et se ternit, n'est-ce pas le moment de détourner les yeux pour chercher dans le passé de consolantes splendeurs?

L. Vitet.

LES

AMÉRICAINS DU NORD

A L'ISTHME DE PANAMA.

DE LA JONCTION DES DEUX OCÉANS.[1]

La jonction des deux océans à travers l'isthme de Panama, qui occupe depuis bien des années l'attention des hommes d'état et des navigateurs, ne semblait devoir se réaliser que dans un avenir lointain, lorsque la cession de la Californie au gouvernement de l'Union américaine est venue appeler de nouveau sur cette question la sollicitude du monde civilisé et en particulier des citoyens des États-Unis, intéressés plus que tout autre peuple à l'établissement d'une voie de communication entre les deux mers. Parmi les différentes routes qu'il y aurait lieu d'adopter pour opérer cette jonction, il en est trois aujourd'hui qui sont désignées aux études des hommes les plus compétens, en raison des avantages qu'elles offrent à divers titres.

La première, la plus rapprochée de l'équateur, est celle qui traver-

(1) L'auteur de cette étude vient de remplir dans l'Amérique centrale une mission qui lui avait été donnée par le département des affaires étrangères pour examiner l'état et suivre l'exécution des travaux ayant pour but d'établir une jonction entre les deux océans. Les détails qu'on va lire sont le résultat de ses observations personnelles ou de renseignemens puisés aux meilleures sources.

serait l'isthme dans sa partie la plus étroite ou peu s'en faut, en aboutissant d'un côté à Panama ou dans le voisinage de cette ville, et de l'autre côté à un point situé entre Porto-Bello et Chagres.

La seconde, située un peu au nord de la précédente, partirait du port de San-Juan de Nicaragua, sur l'Atlantique, pour remonter le fleuve San-Juan, traverser le lac de Nicaragua et se diriger de là sur la côte du Pacifique, qui est peu éloignée du lac.

La troisième voie de jonction, située dans les provinces d'Oajaca et de Vera-Cruz, au sud du Mexique, remonterait le fleuve Guazacoalcos, qui débouche dans l'Atlantique, vers le 18e degré de latitude nord, et franchirait le faîte peu élevé qui sépare les deux océans, pour arriver sur le Pacifique, à un point situé près de la ville de Tehuantepec, qui a donné son nom à cette partie de l'isthme.

C'est sur ces trois directions que les préférences de l'opinion publique se sont fixées en Amérique dans ces derniers temps. Des compagnies se sont organisées aux États-Unis pour créer sur ces trois points des voies de communication par terre ou par eau. Une de ces compagnies s'est même déjà mise à l'œuvre très sérieusement, et le monde commercial peut espérer de jouir bientôt d'une première voie de communication perfectionnée entre les deux océans. Il est intéressant de suivre dans leurs phases diverses les travaux exécutés ou préparés depuis quelques années pour rapprocher les deux mers, soit entre Chagres et Panama, soit entre San-Juan de Nicaragua et le Pacifique, soit enfin sur les bords du Guazacoalcos et près de Tehuantepec.

I. — VOIE DE COMMUNICATION ABOUTISSANT A PANAMA. — CHEMIN DE FER.

Des compagnies s'étaient à diverses reprises adressées au gouvernement de la Nouvelle-Grenade pour obtenir l'autorisation de construire une voie de communication entre Panama et Chagres ou un point rapproché de cette dernière localité. Ce fut d'abord la compagnie franco-grenadine, connue aussi sous le nom de compagnie Salomon, qui se proposait de construire un canal, et qui obtint à cet effet une concession du gouvernement de la Nouvelle-Grenade. Cette compagnie fit étudier le terrain que devait traverser le canal, et ce fut à l'occasion de ces études que le gouvernement français envoya sur l'isthme, à la fin de 1843, un ingénieur des mines, M. Garella, avec mission d'étudier la question du canal maritime et de dresser un devis des dépenses qu'il y aurait lieu de faire pour l'établissement d'une pareille voie de communication. Les résultats du travail de M. Garella, publiés en 1845, ne s'accordent nullement avec ceux qui avaient été annoncés par la compagnie Salomon. M. Garella établit que les difficultés d'exécution seraient beaucoup plus grandes que la compagnie ne le supposait; celle-

ci, en définitive, ne put arriver à commencer les travaux. D'après les études de M. Garella, la dépense à faire pour l'établissement d'un canal maritime capable de livrer passage aux navires de 1,200 tonneaux devait s'élever à 125 millions au moins.

Dans le courant du mois de mai 1847, une compagnie européenne, qui s'était organisée à Paris même, obtint du gouvernement de la Nouvelle-Grenade un traité qui lui accordait le privilége exclusif de construire non pas un canal, mais un chemin de fer à travers l'isthme. Le traité fut ratifié le 8 juin suivant par la législature du pays; mais cette fois encore ces préliminaires n'aboutirent à aucun résultat. La compagnie concessionnaire devait, aux termes de son traité, verser dans le délai d'un an, à partir de la ratification de ce traité, une somme de 600,000 francs à titre de cautionnement, sous peine de perdre son privilége. Cette condition n'ayant pas été remplie, la concession fut déclarée nulle par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade.

On était alors au milieu de l'année 1848. Précisément à cette époque, le mouvement d'émigration vers la Californie commençait à prendre son essor; on venait de découvrir les premières mines du nouvel Eldorado. Quelques citoyens considérables de New-York, qui faisaient un grand commerce avec les ports du Pacifique, avaient, dès l'année précédente, par une sorte de pressentiment des découvertes qui allaient s'accomplir, conçu le projet de s'occuper de la construction d'un chemin de fer à travers l'isthme. Ils saisirent l'occasion qui se présentait de faire des propositions au gouvernement de la Nouvelle-Grenade, et, avec l'esprit pratique qui distingue éminemment les Américains du Nord, ils prirent immédiatement les mesures nécessaires pour fournir le cautionnement de 600,000 francs que la compagnie européenne n'avait pu verser en temps utile. Ils parvinrent ainsi, au mois de décembre 1848, à conclure avec le chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade aux États-Unis un traité qui leur conférait les priviléges accordés précédemment à la compagnie qui venait d'encourir la déchéance, avec cette différence essentielle toutefois que la durée de la concession était réduite à quarante-neuf ans, tandis que dans le premier traité elle était de quatre-vingt-dix-neuf. Plus tard, en 1850, après que les nouveaux concessionnaires eurent organisé à New-York une compagnie chargée de conduire toutes les opérations de l'entreprise, quelques modifications furent introduites à l'acte de concession par suite d'un traité conclu à Bogota entre M. John L. Stephens, président de la compagnie, et le ministre des affaires étrangères de la Nouvelle-Grenade. Ce traité, signé le 16 avril 1850, fut ratifié par le congrès de cette république le 4 juin suivant. Il suffit, pour en apprécier l'esprit, d'en connaître les principales dispositions. — Six ans sont accordés à la compagnie pour la construction du chemin de fer; ce délai pourra

même être porté à huit ans, si les circonstances l'exigent. Faute de remplir cette condition, la compagnie encourrait la perte de son privilége et de son cautionnement. Le gouvernement grenadin s'engage à n'entreprendre ou autoriser, pendant la durée de la concession, aucune autre voie de communication à travers l'isthme, à moins d'en obtenir l'autorisation de la part de la compagnie concessionnaire. La route à suivre est laissée au choix de la compagnie, avec cette condition cependant que le chemin de fer devra aboutir à Panama du côté du Pacifique. Tous les terrains appartenant à l'état et traversés par le chemin de fer seront livrés gratuitement à la compagnie, qui n'aura à payer que les propriétés privées. Indépendamment des terrains nécessaires à l'établissement du chemin et de ses annexes, l'état fait don à la compagnie, en toute propriété, de 150,000 *fanegadas* (80,000 hectares) dans les diverses provinces de la république. Le gouvernement lui cède en outre tous les terrains qui se trouveront vacans sur la baie de Limon et dans l'île de Manzanilla, située au nord-est de la baie. La compagnie fixera les tarifs comme elle le jugera convenable; seulement elle paiera chaque année à l'état 3 pour 100 des revenus nets de l'entreprise, et transportera gratuitement ses dépêches et ses troupes. La compagnie jouira aussi du monopole de la navigation à vapeur sur le Chagres; enfin le gouvernement se réserve le droit de racheter le chemin dans les conditions suivantes : au bout de vingt ans, après l'achèvement des travaux, moyennant la somme de 5 millions de dollars, — ou bien dix ans plus tard, pour la somme de 2 millions.

Les conditions faites par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade à la compagnie américaine sont fort libérales, et assurément on ne pourrait rien demander de plus. Les concessionnaires qui avaient conclu le premier traité avec ce gouvernement, à la fin de 1848, s'occupèrent sans retard d'associer à leur entreprise leurs concitoyens des États-Unis, et organisèrent une compagnie dont l'existence fut régularisée par une loi de l'état de New-York, votée au mois d'avril 1849. Cette loi dispose que le capital de la compagnie sera de 1 million de dollars au moins, avec faculté de l'élever à 5 millions au plus. Le capital primitif de 1 million est divisé en actions de 100 dollars (530 fr.). La compagnie peut faire des emprunts jusqu'à concurrence du capital fourni par les actionnaires. Les bons de la compagnie peuvent être convertis en actions; mais, dans aucun cas, le capital total ne pourra excéder 5 millions de dollars. La compagnie est donc ainsi régulièrement constituée dans l'état de New-York, où doivent s'accomplir toutes ses opérations financières; mais, indépendamment de cet acte de la législature de New-York, qui lui donne une existence légale, ses droits se trouvent encore garantis par un traité conclu entre le gouvernement

des États-Unis et celui de la Nouvelle-Grenade à la fin de l'année 1846, après l'acquisition définitive de l'Orégon. Aux termes de l'article 35 de ce traité, le gouvernement de la Nouvelle-Grenade garantit aux citoyens américains le droit de passage à travers l'isthme pour eux et leurs marchandises sur toutes les voies de communication qu'on pourra y établir. Pour tous les droits de péage, les citoyens des États-Unis sont assimilés à ceux de la Nouvelle-Grenade. En compensation de ces avantages, le gouvernement américain garantit de son côté à la Nouvelle-Grenade la neutralité complète de l'isthme, et s'engage à faire respecter les droits de souveraineté et de propriété que cette république possède sur le territoire en question. Si le gouvernement américain avait pris de tels engagemens lorsqu'il ne s'agissait encore que d'assurer les communications avec l'Orégon, il est facile de concevoir combien ces engagemens ont puisé de force dans les faits qui sont survenus peu après, c'est-à-dire dans l'acquisition de la Californie et dans le mouvement d'émigration qui s'en est suivi.

Uns fois légalement constituée, la compagnie du chemin de fer de Panama s'occupa de son organisation financière et des études auxquelles il fallait procéder avant de commencer les travaux d'exécution. Les concessionnaires primitifs avaient déjà envoyé sur l'isthme un corps d'ingénieurs pour reconnaître le terrain; les études furent continuées pendant les années 1849 et 1850, et, dès le mois de septembre 1850, l'on se mit en mesure de commencer les travaux. Avant d'aller plus loin, il est bon de dire ici quelques mots du tracé et des localités qu'il traverse.

Le tracé a son origine, du côté de l'Atlantique, sur l'île de Manzanilla, située au nord-est de la baie de Limon ou *Navy-Bay*, qui se trouve à 7 milles (11 kilomètres) est de Chagres. Il traverse l'île de Manzanilla en son milieu, du nord au sud, et franchit ensuite le bras de mer étroit et peu profond qui sépare l'île de la terre ferme, pour se diriger parallèlement à la baie, à travers les terrains bas et marécageux qui la limitent du côté de l'est; il s'infléchit ensuite vers le sud-sud-ouest, pour aller gagner, vis-à-vis du village de Gatun, la vallée de la rivière de Chagres. Il franchit le Rio-Gatun, et continue à suivre de près la rive droite du Chagres, en se maintenant sur la bande de terrain généralement peu accidentée qui existe entre la rivière et les collines qui bornent la vallée. Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est; mais, à cause des sinuosités nombreuses du Chagres, il décrit un grand nombre de courbes. On arrive ainsi à un point situé à peu près à 1 mille en aval du bourg de Gorgona; là, le chemin de fer franchit le Chagres pour s'en séparer et se diriger vers Panama à travers un pays beaucoup plus accidenté en général que la première partie du parcours; il aboutit ainsi à la baie de Panama, à l'ouest de cette ville.

C'est entre Gorgona et Panama, à 9 milles environ de Gorgona, que le tracé franchit le faîte de séparation entre les deux océans. On a trouvé en cet endroit, il y a trois ans déjà, un col dont l'élévation au-dessus des hautes eaux du Pacifique n'est que de 275 pieds et demi anglais (84 mètres à peu près). Ce col se trouve entre la vallée du Rio-Obispo et le Rio-Pedro-Miguel, qui coulent en sens contraire et se jettent l'un dans le Chagres, l'autre dans le Rio-Grande, dont l'embouchure est sur le Pacifique, à 3 milles à l'ouest de Panama. La longueur totale du chemin, de la baie de Limon à Panama, est de 45 à 46 milles (72 à 74 kilomètres). Dans ce trajet, il ne franchit que deux cours d'eau de quelque importance, le Rio-Gatun et le Chagres.

Nous avons dit que le chemin avait pour point de départ, du côté de l'Atlantique, l'île de Manzanilla, située au nord-est de la baie de Limon. Cette île, dont le nom n'était guère connu, il y a peu d'années, que des navigateurs qui visitent ces parages, vient donc d'acquérir une certaine importance malgré son peu d'étendue. Elle n'a effectivement qu'un mille géographique ou 1,850 mètres de long; elle a un peu plus de 900 mètres de large. L'île paraît avoir été formée par un amas de madrépores et de polypiers qu'on retrouve partout sur ses bords. Cette masse a été recouverte par des détritus végétaux qui ont formé un sol très peu consistant, d'ailleurs détrempé par les pluies, qui sont presque incessantes pendant six mois, et même très fréquentes encore pendant la saison sèche, de décembre à juin. La surface de l'île ne s'élève pas à plus de cinquante centimètres au-dessus de la marée haute, et l'on sait que sur cette côte les marées ne dépassent guère 30 ou 40 centimètres. La végétation luxuriante qui caractérise les contrées intertropicales s'étale partout à Manzanilla. Les principales essences qu'on y trouve sont le manglier et une espèce d'acajou de qualité inférieure. On y voit encore le mancenilier, qui produit, comme on sait, un poison assez violent, et dont l'aspect rappelle celui de nos arbres fruitiers d'Europe. Au-dessous des arbres proprement dits croissent en immense quantité des arbustes et des plantes grimpantes qui se décomposent rapidement sous l'action alternative des pluies et de la chaleur, et donnent naissance à des miasmes auxquels on doit attribuer principalement les fièvres qui règnent dans ces parages : ce sont en général des fièvres bilieuses ou intermittentes, accompagnées souvent de graves désordres d'estomac. La température qui règne sur l'île et dans toute l'étendue de la baie de Limon n'est pas aussi élevée qu'on pourrait le supposer; il est rare que le thermomètre s'élève à 30 degrés centigrades. Les variations diurnes sont généralement très faibles, de 2 à 3 degrés par exemple. C'est ce qui résulte d'un très grand nombre d'observations prises chaque jour pendant cinq mois, de septembre 1850 à février 1851. Le minimum de température observé pen-

dant ces cinq mois a été de 22 degrés. La baie de Limon n'est pourtant qu'à 7 milles (11 kilomètres) de Chagres, où la chaleur est souvent excessive; mais dans toute l'étendue de la baie il règne constamment une brise très forte qui modère l'action des rayons solaires, et qui a de plus l'avantage, inappréciable sous ces latitudes, d'éloigner les insectes et notamment les moustiques, que l'on retrouve presque partout ailleurs sur l'isthme.

La baie de Limon a joué un certain rôle dans l'histoire des flibustiers et des boucaniers d'Amérique. C'est dans cet abri que ces pirates venaient attendre le passage des galions espagnols à leur sortie de Porto-Bello, qui en est éloigné de 15 à 18 milles. La profondeur de cette baie du nord au sud est d'à peu près 4 milles géographiques (7,400 mètres); sa largeur approche de 3 milles (5,500 mètres). Elle est accessible aux grands navires du commerce jusqu'à 3 milles de l'entrée, et les vaisseaux de guerre peuvent pénétrer jusqu'à 2 milles et au-delà; mais il n'est pas toujours facile de s'y introduire. Comme cette baie s'ouvre au nord, un navire à voile ne peut y pénétrer facilement par les vents du sud, qui dominent pendant une partie de l'année; de même on ne peut guère en sortir par les vents du nord. A cause de la houle très forte qui règne dans l'intérieur même de la baie, il sera indispensable, si l'on veut y créer un bon mouillage, d'y construire, d'un côté du moins, un brise-lame d'une certaine longueur. Telle est effectivement l'intention de la compagnie du chemin de fer. Le brise-lame partirait de l'extrémité nord-ouest de l'île de Manzanilla, et s'étendrait dans la baie en s'inclinant vers le sud-ouest. On lui donnerait en premier lieu une longueur de 1,000 pieds anglais (305 mètres). A cette distance, et même avant, on trouve assez d'eau pour que les grands navires du commerce puissent venir y jeter l'ancre. La jetée que l'on se propose de construire pourrait donc aussi servir de débarcadère pour les marchandises.

A l'ouest de la baie, le terrain s'élève rapidement à partir de la ligne d'eau, et forme une colline qu'on aperçoit de loin. A l'est et au sud, au contraire, le terrain a peu de relief, et s'abaisse même au point de devenir marécageux, à peu près comme dans l'île de Manzanilla. Le bras de mer qui sépare l'île de la terre ferme au sud, et que le chemin de fer traverse, n'a guère que 100 mètres de large. Du côté de l'est, la largeur est d'un demi-mille; au nord-est, elle augmente encore, et il y a là entre l'île et la côte une petite baie secondaire qui porte le nom de Manzanilla, et où l'on trouve assez d'eau pour les navires d'un fort tonnage; mais cette baie peu étendue n'offre pas beaucoup de sécurité dans les gros temps. En définitive, le mouillage de Limon offre l'emplacement d'un vaste port qu'on pourra rendre parfaitement sûr au moyen de certains travaux, et le choix de la compagnie du chemin de fer se

trouve très bien justifié. Il est difficile de comprendre que le gouvernement espagnol n'ait pas songé autrefois à tirer un meilleur parti de cette baie.

Le port de Chagres est situé tout près de là, à l'embouchure de la rivière de même nom. Il n'est accessible qu'aux navires dont le tirant d'eau ne dépasse pas 3 mètres 50 centimètres, c'est-à-dire aux navires de troisième ordre. Sa plus grande largeur est de 300 mètres à peu près; sa longueur est aussi de 300 mètres. L'entrée en est fort difficile à cause du voisinage de rocs à fleur d'eau sur lesquels les navires viennent souvent échouer. Les grands bâtimens à vapeur qui font le service entre Chagres et les États-Unis ou l'Angleterre sont donc obligés de mouiller sur la rade de Chagres à un mille au large. La houle qui règne à la baie de Limon se fait également sentir devant Chagres, et la mer est parfois si mauvaise, que les communications avec la terre deviennent impossibles. Dans tous les temps, le débarquement des voyageurs et leur embarquement à bord de ces navires sont des opérations fort pénibles.

Chagres est, comme on le sait, un endroit éminemment insalubre, et la chaleur y est souvent excessive : cela tient surtout à ce que la brise du nord se trouve arrêtée par le rocher presque à pic qui ferme la baie de ce côté, et sur lequel on a bâti le fort San-Lorenzo pour défendre l'entrée du port. Ce fort assez étendu, mais de construction très irrégulière, a l'inconvénient d'être attaquable du côté de la terre. Il est inutile de dire qu'il est abandonné à lui-même depuis long-temps, et qu'il faudrait dépenser de grosses sommes pour le mettre en état de défense. Ses maçonneries, construites en grès fin que l'on trouve sur la côte, sont généralement assez bien conservées; mais les pièces d'artillerie destinées à la défense gisent sur le sol sans affûts. Il y a là un grand nombre de pièces de fonte, la plupart d'un petit calibre, qui sont complétement rongées par la rouille et tout-à-fait hors de service; mais on y remarque dix canons de bronze d'un fort calibre, ornés de belles sculptures et parfaitement conservés : ils ont été apportés d'Espagne vers le milieu du siècle dernier. Il y a également quelques beaux mortiers de bronze. Enfin on trouve là un approvisionnement considérable de projectiles, bombes et boulets, disposés en pyramides oblongues comme dans nos arsenaux. Ce fort est commandé par un gouverneur dont l'emploi rentre assurément dans la classe des sinécures. On arrive sur la plate-forme où le fort est assis par un chemin pavé d'environ 2 mètres de largeur qui est généralement bien conservé, quoiqu'on ne songe guère à l'entretenir.

Le village indien de Chagres est situé sur la rive droite de la baie de ce nom sous le fort San-Lorenzo. Il consiste en soixante-dix ou quatre-vingts huttes, construites en bambou ou bien en écorce d'arbre, avec une toiture de feuilles de palmier. Ces huttes sont généralement tenues

avec beaucoup de propreté; elles contrastent heureusement, sous ce rapport, avec les constructions du village américain qui s'élève en face, sur un sol bas et marécageux, et qui a pris naissance depuis l'époque où l'émigration venant des États-Unis s'est précipitée sur l'isthme. Il y a là une quarantaine de bâtimens en planche qui servent d'hôtels, de magasins, de restaurans. C'est, de l'aveu de tout le monde, un affreux endroit que l'on a hâte de quitter, et qui laisse dans l'esprit du voyageur les plus désagréables souvenirs. Il est difficile d'évaluer la population toujours mouvante de ce côté de la baie; quant au village indien, il renferme à peu près 800 habitans issus d'un mélange des deux races africaine et indienne où le type africain domine malheureusement. Ces pauvres gens paraissent d'un naturel assez paisible, et se distinguent en général par une gravité et une politesse naturelles qu'il faut attribuer à l'influence de la domination espagnole. A ce point de vue, ils sont bien supérieurs à leurs voisins de l'autre rive, qui ne brillent ni par les belles manières ni par le savoir-vivre. Autrefois la population indigène de Chagres vivait du produit de l'agriculture, qui, dans ces contrées, ne demande pas grand travail; maintenant les hommes se sont faits bateliers, et gagnent à ce métier 4 à 5 piastres (16 à 20 francs) par jour. Ils font pour la plupart le service de rameurs sur les barques qui naviguent sur le Chagres, et dont les patrons sont en général des Américains. Avec l'aisance sont venus des besoins plus nombreux, et l'on est surpris de voir dans ces huttes primitives des meubles et des ustensiles qui appartiennent à une civilisation avancée. Cette aisance se manifeste aussi chez les femmes par une profusion de chaînes d'or et de bijoux dont elles se couvrent les jours de fête.

De Chagres à Gatun, situé à 9 milles en amont sur la rive gauche de la rivière de Chagres, en face de l'endroit où le tracé du chemin de fer rejoint cette vallée, on ne rencontre qu'une ou deux huttes isolées. Le cours de la rivière se développe entre deux rangées de collines fréquemment coupées par les petites vallées transversales au fond desquelles coulent les ruisseaux tributaires du Chagres. Entre la base des collines et le bord de l'eau, il y a généralement une bande étroite de terrain à peu près horizontal, et qui ne s'élève que de quelques mètres au-dessus de la rivière. Tout cela est presque partout recouvert de la plus riche végétation tropicale. Les branches des arbres s'avancent parfois jusqu'au-dessus des bords du Chagres, et forment des routes de verdure sous lesquelles viennent passer les barques des voyageurs. Jusqu'à Gatun, la rivière est navigable pour les navires qui ne jaugent pas plus de 200 à 250 tonneaux. Le village de Gatun se compose d'une trentaine de huttes semblables à celles qu'on voit à Chagres, et qui bordent les deux côtés d'une rue à peu près droite de 6 à 7 mètres de largeur. On y trouve la même population, les mêmes types, les

mêmes habitudes. Il y a près du village quelques pièces de terre en culture où l'on récolte un peu de maïs et de légumes.

En quittant Gatun, on trouve sur la rive droite la rivière de ce nom, qui se jette dans le Chagres, dont la largeur, à partir de ce point, se maintient pendant long-temps à 70 ou 80 mètres; on aperçoit sur la rive gauche le *cerro* de Gatun; on passe successivement devant les petits hameaux de Miraflores, de la Braja et de Dos-Hermanos, tous sur la rive droite. On fait souvent halte pour la nuit à ce dernier endroit, où se trouve un de ces hôtels américains malheureusement si nombreux sur l'isthme, et sur la porte desquels on devrait écrire, à l'imitation de Dante : « Vous qui entrez ici, laissez à la porte toute idée de bien-être, de tranquillité, de propreté et de décence; laissez-y encore l'espoir de trouver chez votre hôte non pas du respect, mais quelque chose qui ressemble à de la politesse. » L'hôtel de *Dos-Hermanos,* parmi tous ces bouges hideux, mérite une mention spéciale : c'est un de ces endroits auxquels les touristes anglais consacrent plusieurs pages de malédictions dans leurs relations de voyage.

En face de Dos-Hermanos, le Chagres reçoit les eaux du Rio-Trinidad. A 3 milles en amont, on passe devant le hameau de Vamos-Vamas, situé sur une portion de terrain plus découverte que le reste du parcours. A partir de Vamos-Vamas, il y a dans le lit du Chagres un assez grand nombre d'arbres de dérive, qui sont parfois la cause d'accidens graves. Ces arbres sont fixés par le bas dans le lit de la rivière et placés obliquement, de manière à présenter généralement leur extrémité supérieure du côté d'aval. A certaines époques de l'année, cette extrémité est recouverte d'eau, mais assez près de la surface pour que les barques viennent s'y heurter, et il arrive quelquefois qu'elles sont traversées de part en part et submergées sur-le-champ. Un peu au-delà de Vamos-Vamas et toujours sur la rive droite sont les hameaux de Pena-Blanca et de Bojeo-Soldado; puis, à quelques milles plus loin, sur la rive gauche, celui de Palenquilla, où les voyageurs qui remontent le Chagres font généralement halte pendant la nuit. A partir de Palenquilla, le courant du Chagres devient plus rapide, et les arbres de dérive se multiplient au point de former quelquefois, au travers du lit de la rivière, de véritables barrages. Il y a là aussi des hauts fonds qui rendent la navigation très pénible pendant que les eaux sont basses. Dans l'état actuel des choses, il faut sept à huit heures pour remonter de Palenquilla à Gorgona, c'est-à-dire pour un trajet de 8 à 9 milles.

C'est, comme on le sait, à Gorgona que l'on quitte le Chagres pour prendre la voie de terre jusqu'à Panama pendant la saison sèche. Dans la saison des pluies, le sentier qui conduit de Gorgona à Panama devient impraticable, et l'on est obligé de remonter la rivière jusqu'à

Crucès, à 6 milles plus haut; ce trajet, à la remonte, est très difficile à cause de la grande rapidité du courant. De Crucès à Panama, on suit l'ancien chemin dont la construction est attribuée à Pizarre, et où l'on trouve quelques vestiges de pavage. C'est pour cela qu'il est préféré pendant la saison des pluies. Le Chagres et ses affluens sont, comme tous les cours d'eau de ces régions, sujets à des crues très rapides. Ainsi, à Gorgona, où l'on a fait des jaugeages, parce que l'on doit y construire un pont pour la traversée du chemin de fer, la profondeur des eaux, pendant la saison sèche, n'est que de 5 à 6 pieds anglais (1 mètre 55 cent. à 1 mètre 82 cent.); à l'époque des crues, cette profondeur atteint 40 pieds (un peu plus de 12 mètres).

Le village de Gorgona se développe dans le sens de sa longueur perpendiculairement à la rivière. Il est construit sur un terrain à peu près de niveau, qui s'élève de 12 à 15 mètres au-dessus du Chagres. Les anciennes habitations sont les mêmes que l'on trouve partout sur l'isthme, c'est-à-dire de simples huttes. Il y a aussi un assez grand nombre de bâtimens en bois qui ont été construits dans ces derniers temps par des Européens ou des Américains du Nord, qui exercent là, comme partout sur l'isthme, les diverses professions qui s'alimentent du mouvement d'émigration. Gorgona a été presque entièrement détruit, au mois de février 1851, par un incendie; à cette époque, on y comptait une centaine d'habitations.

De Gorgona à Panama, on ne rencontre aucune localité qui mérite une mention spéciale. On aperçoit, à quelques milles, le Cerro-Gigante du sommet duquel on découvre les deux océans. Toute cette partie de l'isthme est couverte de ces *cerros* ou pitons isolés dont la hauteur dépasse rarement 200 mètres. La ville de Panama, où doit aboutir le chemin de fer du côté du Pacifique, est située, comme on sait, au fond de la baie de ce nom. Cette ville, qui a joué un rôle assez important dans l'histoire des colonies espagnoles, était bien déchue de son ancienne importance, lorsque le mouvement d'émigration vers la Californie s'est déclaré, il y a moins de quatre ans. La ville actuelle de Panama date seulement de la seconde moitié du XVIIe siècle; elle a été construite, après la destruction de l'ancien Panama par les boucaniers, vers l'année 1670. A cette époque, le boucanier anglais Morgan traversa l'isthme à la tête de 1,500 hommes, après s'être emparé du fort San-Lorenzo, et saccagea la ville ancienne de Panama; c'est à 8 milles (13 kilomètres) au sud-ouest de celle-ci qu'on a construit la ville actuelle sur une pointe de terre faisant saillie sur la baie, et dont la forme est à peu près celle d'un parallélogramme de 500 mètres de long sur 400 mètres de large. Au sud-est, il y a une petite langue de terre étroite et longue, comprise dans l'enceinte fortifiée qui entoure la ville. Cette enceinte, fort irrégulière, consiste en un mur d'escarpe

baigné par la mer, à la marée haute, de trois côtés, au nord, au sud et à l'est. Du côté de l'ouest, par lequel la ville tient à la terre ferme, il y a un fossé de 15 mètres de large; le mur d'escarpe donnant sur ce fossé n'a que 6 à 7 mètres de haut; la contrescarpe qui limite le fossé du côté extérieur est aussi revêtue en maçonnerie. Cette enceinte a cessé d'être entretenue depuis long-temps et a subi de nombreuses dégradations; le fossé du côté de l'ouest est en partie comblé. La bande de terrain située au sud-est de la ville est occupée par des bâtimens militaires et par une terrasse faisant face à la mer, sur laquelle sont placées en batterie quelques pièces de bronze d'un fort calibre, mais la plupart sans affût. Cette terrasse sert de promenade aux habitans.

On ne peut s'empêcher d'être frappé du grand nombre de maisons et d'édifices en ruine que l'on voit à Panama. L'aspect de ces ruines, dans une ville de date si récente, a quelque chose qui attriste le cœur d'un étranger. On commence maintenant à y élever quelques constructions neuves. Les Américains, qui ont un goût très prononcé pour les maisons de bois, voulaient en bâtir à Panama; mais les autorités locales s'y sont opposées, dans la crainte des incendies. L'exemple de la ville de San-Francisco, qui brûle tous les six mois à peu près, est là pour prouver que les autorités de Panama n'ont pas tout-à-fait tort. Presque toutes les maisons se composent d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage entouré d'un balcon couvert, ce qui donne un peu de fraîcheur aux habitations en les garantissant de l'action directe des rayons solaires. Le seul édifice un peu remarquable de Panama est la cathédrale, dont la façade est construite dans le style de la renaissance, un peu altéré par des ornemens d'assez mauvais goût. Les rues de Panama sont étroites, comme il convient d'ailleurs sous une latitude semblable; mais elles laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté. Le balayage public se fait, à de très rares intervalles, par des forçats : il est vrai que les chiens et les vautours leur viennent en aide et rivalisent de zèle pour faire disparaître, en partie du moins, les débris jetés sur la voie publique. En dehors de la ville, à l'ouest, est le faubourg de l'Arrabal, que l'on traverse en venant de Chagres; entre la ville et le faubourg, on trouve une place assez vaste qui sert aux réjouissances publiques, et notamment à des simulacres de combats de taureaux, où les adversaires font preuve, des deux côtés, d'une prudence qu'on ne saurait trop louer.

Panama est la résidence du gouverneur de la province de ce nom et d'un certain nombre d'autres fonctionnaires, notamment d'un commandant militaire, qui a sous ses ordres une garnison d'environ cent cinquante hommes : ce sont presque tous des nègres ou des hommes de sang-mêlé, qui portent un uniforme assez semblable à celui de nos troupes d'infanterie. La tenue de ces soldats laisse beaucoup à dési-

rer, et ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils portent des souliers, où ils semblent assez mal à l'aise. En les voyant, on se rappelle les descriptions grotesques de l'armée haïtienne. Quant aux officiers, ils sont presque tous d'origine européenne, et leur tenue est très convenable.

Il s'est élevé à Panama, depuis quelques années, une foule d'établissemens commerciaux et d'hôtels, tenus en général par des étrangers, dont le plus grand nombre sont Américains. La population était, il y a un an, de 6,000 ames environ, dont un quart d'étrangers; parmi ceux-ci, on compte aussi beaucoup de Français. Quant à la population sédentaire, elle se compose en majeure partie des mêmes élémens que l'on retrouve partout sur l'isthme, c'est-à-dire d'un mélange de la race indigène avec la race noire. Il y a aussi un petit nombre de familles d'origine espagnole; chez quelques-unes de ces familles, le sang indien se trouve mêlé au sang castillan. Cette classe, qui constitue une sorte d'aristocratie, ne paraît pas voir d'un œil favorable les changemens qui s'opèrent autour d'elle : il semble qu'elle redoute secrètement ces étrangers venus du nord, dont l'activité bruyante forme un si grand contraste avec ses habitudes de calme et de mollesse. Ce sentiment chez elle est assez excusable, car la civilisation de l'Europe et des États-Unis ne se montre pas toujours à ses yeux sous un aspect bien favorable.

Il n'y a pas, à proprement parler, de port à Panama; à la marée basse, les navires d'un tonnage un peu fort ne peuvent pas approcher à plus de deux milles de la ville. Les bâtimens qui ont des chargemens ou des déchargemens à opérer se tiennent mouillés généralement à cette distance : c'est sur des alléges que l'on amène les marchandises du bord à terre et réciproquement, ce qui grève le commerce d'une charge assez forte. Il y a du reste tout près des îles de Taboga et de Taboguilla, à 12 milles de Panama, un excellent mouillage où se tiennent les navires à vapeur et ceux qui amènent du charbon ou d'autres objets pour les premiers. C'est dans l'île de Taboga que les compagnies de navires à vapeur ont leurs dépôts de charbon et leurs autres établissemens, qu'elles ont soin de réduire aux proportions les plus modestes à cause de l'élévation énorme des salaires et du prix des denrées. Un petit bateau à vapeur fait journellement le service entre l'île Taboga et Panama. Cette île, comme toutes celles que l'on voit dans cette baie, est d'un effet assez pittoresque, parce qu'elle s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la mer; mais, en la parcourant, on reconnaît qu'elle offre assez peu de ressources au point de vue de la culture, parce que le roc, qui appartient à la formation porphyrique, se fait jour presque partout jusqu'à la surface. Il n'y a dans l'île qu'un petit village sans importance.

Deux grandes lignes de navires à vapeur ont leur point de départ et d'arrivée à Panama; la plus ancienne est celle qui fonctionne entre Panama, Callao et Valparaiso, et qui a commencé son service il y a huit ans : elle appartient à une compagnie anglaise qui reçoit de son gouvernement une subvention pour le transport des dépêches. Elle se composait, il y a un an, de 4 navires de 600 à 700 tonneaux. Il n'y a qu'un départ par mois de chaque extrémité, et le trajet dure de vingt-cinq à vingt-six jours, parce qu'on fait escale à une foule de ports, notamment à Callao de Lima, où l'on reste cinq jours et où l'on change même de navire. La compagnie s'occupe d'améliorer son service en plaçant sur cette ligne des navires d'un plus fort tonnage et munis de machines plus puissantes qui permettront de faire le trajet beaucoup plus vite. On vient en outre de doubler le nombre des départs, qui ont lieu maintenant deux fois par mois.

La seconde ligne, et de beaucoup la plus importante, est celle qui fait le service entre Panama et San-Francisco. Celle-ci s'est organisée suivant le système américain, c'est-à-dire avec une rapidité merveilleuse, et sans qu'on se préoccupât beaucoup dans le principe de la qualité des navires (1). La grande question était de commencer sans perdre de temps, en prenant ce qu'on avait sous la main, sauf à améliorer tout cela plus tard. Les améliorations ne se sont pas fait attendre, grace à l'habileté et à l'activité des constructeurs de New-York et des villes voisines. Au bout de deux ans, les deux compagnies qui existaient alors, et qui se sont fusionnées depuis, avaient sur le Pacifique une douzaine de navires, dont la moitié au moins pouvaient soutenir, sans trop de désavantage, la comparaison avec ceux qui font le service entre l'Europe et l'Amérique. On continue d'en construire de neufs pour remplacer ceux qui ne pourront plus faire le service, ou que l'on mettra d'avance à la réforme par mesure de prudence. Les services de New-York et de la Nouvelle-Orléans à Chagres s'étaient organisés avec la même rapidité. Le gouvernement fédéral de l'Union se départit, dans cette circonstance, de sa réserve habituelle, pour faire des avances de fonds aux compagnies qui devaient être chargées du transport des dépêches, l'une sur le Pacifique, l'autre sur l'Atlantique; mais bien des navires furent construits par des spéculateurs qui ne demandaient le patronage de personne. Tous n'ont pas également réussi; mais en définitive le monde commercial a profité de ces nouveaux moyens de transport. Le gouvernement américain s'est réservé la faculté de prendre possession, en cas de guerre, des navires appartenant aux compagnies subventionnées, à la condition d'en payer le

(1) On expédiait, à la vérité, ces navires à Panama par le cap Horn : c'était une manière de les éprouver.

prix. Il a suivi en cela l'exemple du gouvernement anglais, et il aurait, comme lui, si les circonstances l'exigeaient, une flotte nombreuse de bâtimens éminemment propres à faire le service d'éclaireurs.

La compagnie qui transporte les dépêches entre Panama et San-Francisco expédie chaque mois deux navires de chacun des points extrêmes. Ce service correspond à celui qui se fait sur l'Atlantique entre Chagres d'une part, et d'autre part New-York et la Nouvelle-Orléans; mais il y a en outre un certain nombre de navires à vapeur partant à des intervalles irréguliers, de sorte qu'en moyenne il y a maintenant un départ chaque semaine de Panama et de San-Francisco. Les bâtimens à voile transportent aussi beaucoup de voyageurs.

Panama a été déclaré port franc en 1849, et cette mesure n'a pas appauvri le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, car les produits de la douane sont remplacés par une taxe de 2 piastres (8 francs) perçue sur chaque voyageur au départ comme à l'arrivée, et par un droit de patente perçu sur tous les établissemens commerciaux de la ville. Ce droit varie, suivant l'importance des maisons, de 2 piastres à 150 piastres par mois (8 francs à 600 francs); on voit qu'il est fort élevé.

Tels sont les pays que doit traverser le chemin de fer. Quant aux opérations de la compagnie, elles ont été à la hauteur des difficultés qu'il s'agissait de vaincre. Dès le mois de septembre 1850, elle prenait les mesures nécessaires pour se mettre à l'œuvre. A cette époque, on fit partir de New-York une première expédition pour l'île de Manzanilla, où la compagnie voulait établir le quartier-général de ses opérations. Cette expédition comprenait, outre les ingénieurs, un certain nombre d'ouvriers destinés à faire les travaux préliminaires, tels que les abattages d'arbres et l'assemblage des bâtimens en bois que l'on avait préparés à New-York, et qui devaient servir de logemens, d'ateliers, etc. A l'expédition étaient attachés des médecins qui amenaient avec eux une pharmacie, à laquelle il fallut souvent avoir recours. On arrivait en pleine saison des pluies sur l'île de Manzanilla, où rien n'était préparé, où il n'y avait pas même une cabane. Aussi plus de la moitié des hommes qui composaient cette avant-garde furent-ils atteints par les fièvres, dont très peu du reste moururent. Enfin on mit en place aussi vite que possible, sur la partie nord-ouest de l'île, les bâtimens apportés de New-York, et l'on s'installa tant bien que mal sur ce premier point. Pendant ce temps, la compagnie s'occupait aux États-Unis de recruter et d'organiser le personnel d'ouvriers dont elle avait besoin. Ici se présentait une question fort importante : pour certaines classes d'ouvriers, tels que les maçons, les charpentiers, les forgerons, on savait bien qu'on ne trouverait sur l'isthme aucune ressource; la plupart des habitans du pays n'ont jamais vu construire le plus simple ouvrage de maçonnerie; les notions les plus

élémentaires de l'art du charpentier ou du forgeron leur manquent également. Il fallait, pour les travaux de ce genre, avoir recours aux ressources, fort vastes d'ailleurs, qu'offrent les États-Unis; mais pour la masse des simples ouvriers, des terrassiers, des manœuvres, pour les gens à qui l'on ne demande qu'un peu de force et de bonne volonté, ne valait-il pas mieux les recruter parmi les habitans du pays, habitués au climat, peu exigeans sous le rapport de la nourriture, et qu'on pouvait trouver sur les lieux mêmes sans avoir besoin de les y amener à grands frais? Malheureusement on ne pouvait songer sérieusement à trouver sur l'isthme les bras dont on aurait besoin. En premier lieu, la population y est fort clair-semée; les hommes sont en général peu actifs, peu disposés à se soumettre à un travail continu, et en outre presque tous ces gens-là trouvent à gagner des salaires énormes comme bateliers sur le Chagres ou conducteurs de mules sur les routes de Crucès et de Gorgona à Panama. La compagnie ne pouvait songer à payer des prix aussi élevés (4 à 5 piastres par jour) sans courir à sa ruine. Il fallut donc songer à se pourvoir ailleurs. On pensa qu'on pourrait employer avec avantage les ouvriers américains, surtout ceux des états de l'ouest, qui sont accoutumés à vivre dans les forêts, sur un sol souvent marécageux, et mieux préparés que d'autres à subir l'influence du climat de l'isthme. On passa donc des marchés qui assuraient à la compagnie les services de 1,200 ouvriers américains. Pour les trois cents premiers engagés, on adopta des conditions assez singulières : il fut convenu qu'après qu'ils auraient fourni chacun cent journées de travail effectif, on leur donnerait le moyen de se rendre gratuitement en Californie. Ils devaient en outre être logés, nourris, soignés en cas de maladie, et, à l'expiration de leur engagement, on leur remettrait une somme de 20 dollars (106 francs). La fureur de l'émigration en Californie régnait alors dans toute sa force, et l'on pensait qu'en promettant ainsi aux ouvriers de les transporter gratuitement sur cette terre promise, au bout d'un délai assez court, on en obtiendrait de bons services; mais l'expérience fit bientôt reconnaître qu'on avait commis une erreur. Les ouvriers ainsi engagés ne considéraient leur séjour sur l'isthme que comme une première étape vers la Californie, où ils avaient hâte d'arriver. Ne devant d'ailleurs rester que très peu de temps au service de la compagnie, ils n'avaient aucun intérêt à se concilier le bon vouloir de leurs chefs par leur application au travail, et ils ne faisaient que juste ce qu'il fallait pour ne pas rompre ouvertement leur engagement. Bref, ils ne donnèrent qu'une satisfaction médiocre. C'était d'autant moins surprenant, que ce premier personnel n'avait pas été recruté avec tout le soin désirable, et qu'il s'y était glissé un assez grand nombre d'individus éminemment impropres aux travaux qu'on allait leur demander. Ainsi il y

avait des tailleurs, des cordonniers, des horlogers même, tous gens qui manient médiocrement la pelle et la pioche; il y avait aussi des étrangers de tous les pays; enfin, s'il faut le dire, les premières brigades d'ouvriers rappelaient un peu, par leur composition, nos ateliers nationaux de 1848. Plus tard on fit de meilleurs choix, et on adopta pour les engagemens des conditions plus convenables. Ainsi on garantit aux ouvriers, outre la nourriture, le logement et les soins en cas de maladie, un salaire variable avec la nature des services qu'on leur demandait. Les simples manœuvres et les terrassiers recevraient 1 dollar par jour, soit 25 à 26 dollars (132 fr. 50 cent. à 138 fr.) par mois. Pour les charpentiers et les forgerons, c'était 50 dollars (265 fr.) par mois. Les engagemens étaient faits pour six mois seulement; au bout de ce terme, ils pouvaient être renouvelés, ou bien on renvoyait les ouvriers aux États-Unis, comme on les avait amenés sur l'isthme, aux frais de la compagnie, à moins qu'ils ne prissent eux-même une autre route. De cette manière, on éloignait d'avance les faux ouvriers qui ne rendaient aucun service, et qui n'avaient d'autre but en s'engageant que de se faire transporter à San-Francisco.

Indépendamment des forces que l'on recrutait aux États-Unis et qui devaient être expédiées sur l'isthme par brigades de 100 à 150 hommes, suivant les besoins de l'entreprise, on engagea aussi 300 nègres de la Jamaïque et 300 habitans de la Nouvelle-Grenade, principalement de la province de Carthagène. L'ingénieur en chef du chemin de fer, M. Totten, qui avait exécuté dans cette province des travaux de canalisation pour le compte du gouvernement, savait qu'il pourrait y trouver plus de ressources qu'ailleurs. Ces gens-là, qui sont presque tous de sang indien pur, ont effectivement rendu quelques services. Ils excellent à faire des éclaircies dans les bois à l'aide de leur *machete*, long couteau qu'ils portent toujours avec eux. Quant aux nègres de la Jamaïque, on reconnut bien vite qu'ils étaient incapables de se livrer à aucun travail régulier. C'est une race éminemment paresseuse et que son émancipation n'a pas améliorée jusqu'à présent (1). On renonça donc à

(1) Les voyageurs qui font halte à la Jamaïque pendant la traversée de Chagres à New-York ont l'occasion de voir à quel point les nègres et les hommes de couleur en général portent l'aversion pour toute espèce de travail. Les navires américains qui retournent aux États-Unis complètent à Kingston leur chargement de charbon. L'on penserait naturellement que, pour transporter le charbon à bord des navires, ce sont des hommes qu'on emploie; mais en cela on se tromperait fort. Cette besogne est presque toujours faite par des femmes. Ces malheureuses créatures entretiennent presque toutes avec l'autre sexe un commerce d'où résultent de nombreux enfans qui restent à la charge de leurs mères, les hommes se souciant fort peu de subvenir aux besoins de la communauté. C'est pour trouver un adoucissement à leur condition que les femmes sont obligées de se livrer à ce pénible labeur, qui n'offre qu'une bien faible ressource. La misère causée ainsi par de premiers désordres les repousse ensuite dans des désordres plus grands,

faire de nouvelles demandes d'ouvriers à la Jamaïque, et l'on renvoya même une partie des nègres qui avaient été admis sur les chantiers.

Ce n'était pas tout que de s'être assuré des bras pour l'exécution des travaux, il fallait aussi se procurer sur l'isthme ou ailleurs des matériaux en quantité suffisante, surtout le bois, dont les chemins de fer font une grande consommation. Dans cette vue, on fit procéder à quelques reconnaissances sur l'isthme; mais l'absence de routes et l'épaisseur de la végétation rendaient ces explorations fort difficiles. On a cependant reconnu qu'il y avait là un certain nombre d'essences susceptibles d'être employées aux constructions. Plusieurs de ces arbres ont été signalés déjà par M. Garella dans son travail sur l'isthme de Panama; ce sont : le manglier, dont on trouve plusieurs espèces, et qui donne un bois dur et résistant, mais il est peu abondant dans le pays; le goyavier, appelé par les Américains *guava-tree,* qui fournit un bois très dur, propre à la confection des pieux pour pilotis et des traverses de chemins de fer; l'espèce d'acajou que nous avons signalée déjà sur l'île de Manzanilla, mais qui n'est pas propre aux travaux de charpente; le néflier, bois très dur; le cèdre, qui résiste très bien à l'eau; le *quipo,* qui jouit de la même propriété et qui atteint des dimensions énormes. On sait que le tronc du quipo est employé à la construction des barques par les gens du pays. On n'a pour cela qu'à le creuser et à lui donner aux deux extrémités la forme convenable. Jusqu'à ces dernières années, on ne voyait pas d'autres embarcations sur le Chagres. A Panama même, il y a des pirogues de 12 mètres de long et de 1 m. 50 c. de large ainsi creusées dans le tronc d'un seul arbre. Ces pirogues, munies de larges voiles, fendent l'eau avec une extrême rapidité.

Cependant les bois qu'on vient d'énumérer ne sont pas très abondans; il serait difficile de s'en procurer une quantité notable, par suite du défaut de routes et même de sentiers. A la vérité, on trouve dans la province de Carthagène, qui n'est pas très éloignée de l'isthme, beaucoup de bois dont quelques-uns ont été employés avec succès par l'ingénieur en chef du chemin de fer, M. Totten, à l'époque où il faisait exécuter des travaux de canalisation dans cette province. Parmi ces bois, nous citerons seulement le *careto,* bois très dur et parfaitement propre aux constructions hydrauliques; le *guayacan* ou *lignum-vitæ,* l'un des bois les plus durs et les plus lourds qu'il y ait au monde, que la compagnie du chemin compte employer à titre d'essai, sous forme de traverses pour la pose de la voie de fer. Le transport de ces bois par mer de Carthagène à la baie de Limon pourrait s'effectuer à peu de frais; seulement, comme la province de Carthagène est tout aussi dénuée de

comme cela arrive partout. Aussi les mœurs de la race nègre sont-elles très corrompues à la Jamaïque, et sans doute aussi dans les autres îles où cette race se trouve dans les mêmes conditions.

routes que le reste de la Nouvelle-Grenade, on ne pourrait exploiter que la zone des terrains qui se trouvent immédiatement sur le bord de la rivière Magdalena et de ses affluens ou sur les rives du canal qui met Carthagène en communication avec la rivière Magdalena, et il paraît que, pour obtenir un approvisionnement un peu considérable, il serait nécessaire de s'éloigner des cours d'eau. On se trouverait donc arrêté là aussi par la difficulté des transports, et cette difficulté est du genre de celles qu'il est à peu près impossible de surmonter à cause des habitudes de la population, qui n'est rien moins qu'industrieuse et amie du travail. Aussi bien la compagnie du chemin de fer de Panama, sans renoncer absolument à faire usage des ressources qu'elle trouverait dans ces parages pour ses approvisionnemens de bois, a pris le parti d'user principalement de celles que fournissent les États-Unis, et qui sont des plus étendues. Grace aux voies de communication nombreuses que l'on trouve partout au nord de l'Union, il est facile de faire venir à peu de frais jusqu'à New-York les bois des forêts de l'ouest. C'est donc à New-York ou dans le voisinage de cette ville que l'on a réuni successivement tous les matériaux de cette nature pour les diriger de là sur la baie de Limon, d'où ils sont répartis sur les différens chantiers. Par une précaution que l'on comprendra sans peine, les bois ont été débités et préparés autant que possible aux États-Unis avant d'être envoyés sur l'isthme.

Quant aux matériaux nécessaires à la confection des maçonneries, on pourra se les procurer sans trop de difficultés sur les lieux mêmes. Le long de la côte, sur l'Atlantique et dans la vallée du Chagres, on trouve des masses de grès des terrains tertiaires, à grains fins et en général de couleur grisâtre, qui peuvent fournir de bonnes pierres de taille. C'est avec cette pierre qu'on a construit les maçonneries du fort San-Lorenzo. On trouve encore dans la vallée du Chagres une roche calcaire à grains fins qui donnera de bons matériaux. Tout près de Panama sont des carrières de roche porphyrique qui ont servi à construire les fortifications et les maisons de la ville. On pourra se procurer également près de Panama des argiles pour la confection des briques. Du côté de l'Atlantique, où il n'y a pas d'argile propre à cet usage, on a l'intention de faire venir au besoin les briques des États-Unis. Le sable et les cailloux ne manquent pas dans le lit du Chagres et de ses affluens, non plus que sur les côtes. Pour la chaux, on a la ressource des coquillages qu'on trouve partout sur les bords de la mer et celle des polypiers et des masses madréporiques qui abondent sur la baie de Limon et sur l'île de Manzanilla.

Les rails et les autres objets nécessaires à l'établissement de la voie sont fabriqués en Angleterre et aux États-Unis, d'où ils sont expédiés sur l'isthme au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

Ce fut le 15 décembre 1850 que les travaux proprement dits furent

commencés simultanément sur l'île de Manzanilla et en face du village de Gatun. On avait établi préalablement en cet endroit un chantier à peu près semblable à celui de l'île de Manzanilla, c'est-à-dire composé de quelques bâtimens en bois pour les logemens, les bureaux, une infirmerie, etc. Presque immédiatement après, d'autres chantiers furent établis dans la vallée du Chagres, à Bojeo-Soldado, à Frigole et ailleurs encore. On voulait ainsi profiter de la saison sèche, qui venait de commencer. Pour accélérer encore les travaux, on eut recours à un expédient qui a été employé ailleurs dans plusieurs circonstances : on résolut de remplacer provisoirement les remblais par des pilotis sur tous les points où la formation de ces remblais aurait exigé des transports de terre à de grandes distances, et aussi dans les vallées tant soit peu profondes. On employa également les pilotis pour la traversée des cours d'eau, ce qui permettait d'ajourner la construction des maçonneries des ponts et viaducs. Les pilotis ont été encore substitués aux remblais sur le sol marécageux de l'île de Manzanilla et les terrains humides que le chemin de fer traverse ensuite sur une longueur de 4 à 5 milles. Il est probable que, sur la première section du chemin comprise entre la baie de Limon et Gorgona, et qui a 26 milles (42 kilomètres) de long, il y aura ainsi 8 à 9 milles (14 kilomètres) de voie établie sur pilotis. Il est bien entendu que ces pieux devront être prochainement recouverts par des remblais; dans ces contrées, les bois ne pourraient pas résister long-temps à l'action alternative du soleil et de l'humidité; ils seraient d'ailleurs rongés par les insectes qui fourmillent sur l'isthme.

En même temps qu'on s'occupait de la voie principale qui traverse l'île de Manzanilla en son milieu, on procédait, sur le bord occidental de l'île, à la mise en place d'une série de pieux destinés à servir de supports à des voies de fer parallèles à la voie principale et qui vont la rejoindre au sud de l'île. Ces voies traversent une petite anse en forme de demi-cercle qui existe en cet endroit, et où les navires d'un faible tonnage peuvent arriver, de manière à prendre position à côté des rails et y opérer leur chargement et leur déchargement. Une autre voie, placée au nord des premières, s'avance en retour d'équerre dans la baie jusqu'à la distance où les grands navires peuvent venir mouiller, c'est-à-dire jusqu'à 120 mètres à peu près. Ces voies formeront la gare des marchandises du chemin de fer; la gare des voyageurs sera au centre de l'île, sur la ligne principale. Il a fallu, pour les voies qui traversent ainsi la petite anse formée par la configuration des bords de l'île, employer des pieux de très fortes dimensions, et l'opération de la mise en place de ces pieux a été l'une des plus difficiles auxquelles ait donné lieu la construction du chemin de fer.

La compagnie concessionnaire du chemin de fer de Panama se propose de construire une ville sur l'île de Manzanilla; cette ville sera

semblable à la plupart de celles des États-Unis, c'est-à-dire formée de deux séries de rues se coupant à angle droit, les unes allant du nord au sud, les autres de l'ouest à l'est. Au centre de la ville sera une vaste place. Le tronc principal du chemin de fer qui traverse l'île du nord au sud occupera en partie l'une des rues de la ville, comme on le voit presque partout aux États-Unis. Déjà, au commencement de l'année dernière, quelques-unes des rues de la cité nouvelle étaient percées en partie à travers les arbres qui couvrent la surface de l'île. A cause de la nature marécageuse du sol, on sera forcé d'établir sur pilotis toutes les constructions et de remblayer les rues à 2 ou 3 mètres au-dessus de la surface actuelle. Ce sera un travail considérable et assez dispendieux, attendu qu'il faudra apporter de loin tous les matériaux nécessaires à l'exhaussement du sol; mais, malgré ces difficultés, il est probable que la ville fera des progrès assez rapides. Déjà une première section du chemin d'environ 16 milles de longueur vient d'être livrée à la circulation, et les navires commencent à abandonner Chagres pour la baie de Limon, où ils trouvent de grandes facilités pour l'embarquement et le débarquement. La population active de Chagres sera donc forcée d'émigrer en masse vers la baie de Limon et de s'établir sur l'île de Manzanilla. Ce sera là un premier noyau de population, qui s'accroîtra sans doute lorsqu'on aura trouvé moyen d'assainir le sol de l'île et les terrains marécageux qui l'avoisinent du côté du sud. Il est certain d'ailleurs que les travaux du chemin de fer contribueront à l'assainissement de cette localité, parce qu'ils ouvriront un large passage à la brise du nord, qui circule avec difficulté à travers la végétation épaisse dont ces terrains ont été couverts jusqu'à présent.

C'est sur l'île de Manzanilla que sont apportés de New-York les bois, les outils et les objets divers destinés à la construction du chemin de fer; c'est là aussi qu'on expédie les denrées destinées à la nourriture du personnel employé sur les travaux. Pour répartir tous ces objets sur la ligne, dans les différens chantiers, le long du cours de la rivière Chagres, la compagnie se sert de deux bateaux à vapeur : l'un de ces bateaux, le *Gorgona,* a été construit à New-York; c'est un navire en fer jaugeant à peu près 5 pieds (1 mètre 62 cent.) d'eau et muni de deux machines à haute pression; il fait le service entre la baie de Limon, Chagres et les stations les plus rapprochées de Chagres sur la rivière. Ce navire, malgré ses faibles dimensions, a fait la traversée de New-York à la baie de Limon, non pas en suivant timidement les côtes pour trouver facilement un abri en cas de gros temps, mais hardiment, par la route que suivent les bâtimens de haut-bord, en pleine mer. C'est là, pour le dire en passant, un de ces traits de hardiesse auxquels se complaisent les Américains; il n'y a pas de peuple au monde qui mérite aussi bien qu'on lui applique ces vers d'Horace :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat.

Quand les eaux du Chagres sont basses, le *Gorgona* ne peut guère en remonter le cours au-delà du chantier de Gatun, à 9 milles de la mer. Pour desservir les chantiers situés plus haut, on se sert d'un autre bateau à vapeur appelé le *William Henry Aspinwall,* nom de l'un des principaux concessionnaires du chemin de fer. Celui-ci est destiné exclusivement à naviguer sur la rivière; il est à peu près semblable à ces bateaux à deux étages que l'on voit sur les rivières de l'ouest aux États-Unis; mais, au lieu d'avoir deux roues sur ses flancs, il a seulement une roue à l'arrière, comme les bateaux qui naviguent sur quelques rivières de l'état du Maine au nord de l'Union; ces rivières présentent à la navigation des obstacles du même genre que le Chagres, c'est-à-dire des hauts-fonds, des rapides, et sur beaucoup de points un chenal fort étroit. Le tirant d'eau de ce bateau, quand il est vide, est de 16 pouces (40 centimètres); avec un chargement qui peut s'élever à 60 tonnes, il jauge 3 pieds (91 centimètres). Toutes les pièces de ce bateau ont été préparées aux États-Unis et assemblées ensuite sur l'île de Manzanilla; c'est là aussi qu'il a reçu sa machine. Du reste, ce n'est pas seulement pour le service du chantier du chemin de fer qu'il a été construit, c'est encore et surtout pour transporter sur la rivière les voyageurs et les marchandises, en vertu du privilége conféré à la compagnie par son acte de concession.

Depuis seize mois que les travaux ont été entrepris, on les a poussés avec autant de vigueur que le comportent les difficultés locales et le climat, en augmentant successivement le nombre des ouvriers. Au mois de janvier de cette année, les rails étaient posés depuis la baie de Limon jusqu'à Gatun, et l'on vient, comme on l'a dit, de livrer à la circulation une première section du chemin sur une longueur de 16 milles ou 26 kilomètres. La ligne sera probablement achevée jusqu'à Gorgona à la fin de la saison sèche, vers le milieu de juin. La distance de la baie de Limon à Gorgona, qui est de 42 kilomètres, pourra facilement alors être parcourue en deux heures. Maintenant il faut de deux à trois jours pour remonter jusqu'à Gorgona par la rivière, dont le développement est de 45 milles environ (72 kilomètres). Si l'on s'occupe un peu d'améliorer le sentier de Gorgona à Panama de manière à le rendre praticable en toute saison, on pourra dès-lors se rendre de Chagres à Panama dans une journée, le trajet en chemin de fer se faisant en deux heures et la route de terre en sept ou huit heures au plus.

Les travaux du chemin de fer dans la vallée de Chagres offrent en eux-mêmes de médiocres difficultés; les terrassemens sont généralement peu considérables; la hauteur des remblais et la profondeur des tranchées ne dépassent guère 3 ou 4 mètres. Parfois, lorsque les collines qui bordent le Chagres se rapprochent beaucoup de la rivière,

le chemin est situé à mi-côte, et c'est, comme on le sait, une circonstance favorable à l'exécution des terrassemens. On a pu aussi adopter des pentes très faibles, qui atteignent rarement 4 ou 5 millimètres par mètre : les seuls travaux d'art un peu importans sont les ponts destinés à franchir le Rio-Gatun, presque en face du village de ce nom, et le Chagres un peu au-dessous de Gorgona. Ce dernier pont doit avoir une seule arche de 250 pieds (76 mètres) d'ouverture; le premier aura également une seule arche de 125 pieds (38 mètres) : les culées de ces ponts seront en maçonnerie et les arches en bois. Le chemin est construit pour une seule voie, sauf en quelques points où les besoins du service exigeront une ou plusieurs voies supplémentaires.

Quand la première section du chemin sera terminée, on s'occupera activement de la seconde section, comprise entre Gorgona et Panama. Celle-ci, dont la longueur est d'environ 20 milles (32 kilomètres), présente plus de difficultés que la première, parce qu'elle traverse un terrain bien plus accidenté. On sera forcé, pour diminuer la masse des terrassemens, d'adopter de fortes pentes, ainsi qu'on le fait bien souvent aux États-Unis. D'ailleurs, comme on aura à sa disposition un personnel tout formé et qu'on aura acquis une certaine expérience des difficultés particulières au pays, il est probable qu'on pourra exécuter les travaux de cette section en deux années, de telle sorte qu'à moins d'événemens imprévus on pourra ouvrir la ligne entière vers le milieu de l'année 1854. La distance d'un océan à l'autre pourra alors se parcourir en deux ou trois heures; maintenant il faut trois ou quatre jours pour aller de Chagres à Panama et deux jours pour faire le voyage en sens contraire : cette différence provient de la lenteur avec laquelle on remonte le Chagres, à cause de la rapidité du courant, qui favorise au contraire le voyage à la descente.

Même partielle, l'ouverture du chemin de fer entre la baie de Limon et Gorgona sera déjà un bienfait public. La navigation du Chagres n'est pas sans dangers; on court d'ailleurs le risque, pendant un voyage de plusieurs jours, de contracter les fièvres du pays. Nous avons parlé des dégoûts inexprimables qu'il faut s'attendre à subir dans les abominables repaires où l'on est forcé de s'arrêter la nuit : lorsqu'on pourra remonter le Chagres en deux ou trois heures, on sera déjà affranchi du tribut que l'on paie aux propriétaires de ces prétendus hôtels et aux bateliers.

Une importante question se rattache à l'exécution de ces travaux : on doit se demander comment les ouvriers appelés sur l'isthme ont supporté l'épreuve du climat dans les conditions particulières où ils étaient placés. Sous ces latitudes, les individus d'origine européenne ne peuvent guère espérer de conserver leur santé qu'en adoptant pour la nourriture et l'hygiène en général certaines règles dont on doit le moins possible se départir. Avec un personnel nombreux, une sévère

discipline peut seule assurer l'observance soutenue des règles reconnues nécessaires; or la soumission à la règle et l'obéissance pour des questions de ce genre sont des qualités qu'il ne faut pas s'attendre à trouver chez l'ouvrier américain, élevé dans des idées d'indépendance absolue en tout ce qui touche ses intérêts privés et sa conduite. Il fallait donc s'attacher à l'adoption d'un régime convenable, pour la nourriture surtout : voici ce qui a été fait à cet égard.

Tous les objets nécessaires à l'alimentation du personnel sont expédiés des États-Unis; le climat ne permettant pas de conserver des viandes fraîches, on a recours aux salaisons. Aussi c'est le bœuf ou le porc salé qui forment la base de la nourriture des ouvriers. On leur donne aussi des pommes de terre et du riz. En outre, ils ont le café et le thé deux fois par jour. Le pain qu'ils mangent est presque toujours du pain de maïs. On aurait pu, sans beaucoup de difficultés, varier un peu cette nourriture en envoyant sur l'isthme des bestiaux sur pied et des moutons; comme les arrivages sont très fréquens, il aurait été facile de renouveler souvent les approvisionnemens de ce genre, condition essentielle, puisqu'on ne trouverait guère de pâturages pour les animaux ainsi amenés, et qu'on devrait apporter en même temps tout ce qu'il faut pour les nourrir. Toutefois on doit dire que les ouvriers ne paraissent pas se trouver mal de ce régime, qui est en définitive celui auquel ils ont été habitués chez eux. Dans tous les états du sud et de l'ouest de l'Union américaine, les Américains de toute classe se nourrissent principalement de viandes salées.

Les ouvriers sont logés dans des bâtimens en bois convenablement disposés. Ils couchent sur des cadres en toile que l'on préfère en général sur l'isthme, parce qu'on y dort plus au frais. Sur chacun des chantiers les plus importans réside un médecin. Un bâtiment spécial est affecté aux ouvriers malades. Les chantiers qui n'ont pas de médecin à poste fixe sont souvent visités par les médecins des établissemens voisins. Presque toutes les maladies qu'ils ont à traiter sont des fièvres bilieuses ou intermittentes, quelquefois aussi des fièvres cérébrales; enfin on observe aussi des cas de dyssenterie causés par la chaleur ou par l'usage immodéré de fruits qui n'ont pas toujours atteint une maturité parfaite. Les dyssenteries et les fièvres cérébrales sont plus funestes que les autres maladies; cependant la mortalité ne s'est pas élevée à un chiffre bien considérable. Ainsi au bout de quatre mois, lorsque la compagnie comptait déjà sur les chantiers un personnel de près de 800 ouvriers, dont une centaine étaient des nègres de la Jamaïque ou des gens du pays, on ne comptait que 30 morts à peu près; 100 ouvriers qui étaient en voie de convalescence avaient été renvoyés aux États-Unis. Beaucoup d'autres avaient repris le travail après une maladie plus ou moins longue. Il faut ajouter que quelques-uns des ouvriers convalescens avaient succombé pendant le voyage de Chagres aux États-

Unis. Depuis cette époque jusqu'au mois de janvier de cette année, les cas de maladie et les décès paraissent avoir continué dans la même proportion. On a, à diverses reprises, renvoyé aux États-Unis les ouvriers convalescens et hors d'état de reparaître sur les chantiers, de sorte qu'on a dépassé le chiffre de 1,200 individus qui avaient été engagés il y a dix-huit mois, puisqu'au mois de janvier de cette année l'effectif du personnel présent sur les travaux était encore, malgré des pertes si multipliées, de 1,200 à peu près. Il serait très intéressant de connaître d'une manière exacte les chiffres des cas de maladie et des morts qui s'en sont suivies; mais la compagnie ne paraît pas s'être préoccupée de recueillir ou de conserver les élémens qui permettraient d'établir une statistique complète de l'état hygiénique des ateliers du chemin de fer de Panama. Cependant, d'après les résultats approximatifs qui sont connus, on peut conclure qu'en définitive cette expérience en grand du travail de la race blanche sous le climat des tropiques n'a pas trop mal réussi, et il est hors de doute qu'avec quelques précautions de plus on aurait obtenu un succès plus grand encore.

Il est bon d'envisager maintenant cette entreprise au point de vue financier, et d'abord en ce qui concerne le chiffre de la dépense. Le capital de la compagnie peut être porté, comme on l'a vu, à 5 millions de dollars (26,300,000 francs), partie en actions, partie en emprunts, dont le chiffre ne pourra dépasser celui des actions. Assurément, s'il s'agissait de construire aux États-Unis un chemin de fer ne présentant pas de plus grandes difficultés d'exécution que celui-ci, ce chiffre de 5 millions de dollars pourrait être considéré comme fort exagéré. 5 millions de dollars pour 46 milles, cela fait à peu près 108,000 dollars par mille, ou 360,000 francs par kilomètre. Or, aux États-Unis, les chemins de fer construits à une seule voie, dans les mêmes conditions de difficulté que le chemin de Panama, ne coûtent pas plus de 20 à 25,000 dollars par mille tout compris, c'est-à-dire 66,000 à 83,000 francs par kilomètre. Un capital de 12 à 1,300,000 dollars serait donc suffisant; mais on comprend bien que les élémens de la dépense sont tout autres sur l'isthme qu'aux États-Unis. Ainsi la compagnie est obligée de nourrir son personnel, de le loger, de soigner les malades; elle est obligée en outre de transporter ce personnel sur l'isthme à grands frais. Dans la situation exceptionnelle des ouvriers, toutes les journées leur sont payées, même celles où ils ne travaillent pas, à l'exception du dimanche. Il a fallu faire des dépenses considérables pour l'acquisition et l'installation des bâtimens de toute nature et du matériel, tels que les outils, les machines et agrès de toute sorte; enfin il en coûte assez cher pour faire venir sur l'isthme les matériaux préparés aux États-Unis et les rails qui se fabriquent en Angleterre.

En s'aidant de renseignemens pris sur les lieux mêmes, et en sup-

posant que les travaux seraient terminés en 1854, on a pu faire une évaluation approximative du chiffre de la dépense, qui se compose des élémens suivans (1) :

1° Personnel. — Salaires.	1,877,000 dol.	
Frais de nourriture.	800,000	
Service de santé et frais de transport du personnel.	356,000	
Total. . .	3,033,000 dol.	3,033,000 dol.
2° Matériel. — Rails, coussinets, traverses et autres objets destinés à la pose de la voie.	366,000 dol.	
Pilotis et matériaux pour les travaux d'art.	191,000	
Installation et entretien des chantiers, bâtimens, outils, etc., acquisition des bateaux à vapeur employés au service des ateliers, etc.	280,000	
Achat de chevaux et mulets.	60,000	
Matériel d'exploitation, ateliers, stations, etc.	300,000	
Total pour le matériel.	1,197,000 dol.	1,197,000
3° Frais généraux aux États-Unis pendant cinq années, de 1849 à 1854, à raison de 25,000 dollars par année.	125,000 dol.	
Frais des premières études	100,000	
Total. . .	225,000 dol.	225,000
Total général. . .		4,455,000 dol.
En ajoutant, comme c'est l'usage, un dixième pour frais imprévus, soit.		445,000
on arrive à un total de.		4,900,000 dol.

(1) Voici les chiffres qui ont été adoptés pour arriver à l'évaluation totale de chaque nature de dépense :

Les simples ouvriers reçoivent, comme on l'a dit, 1 dollar par jour, ce qui fait 310 dollars par année, déduction faite du dimanche. Les ouvriers d'art reçoivent 50 dollars par mois, ou 600 dollars par an.

Pendant les trois derniers mois de l'année 1850, le nombre des ouvriers a été en moyenne de 250, dont 100 ouvriers d'art et 150 manœuvres ou terrassiers.

Pendant l'année 1851, on prend pour chiffre moyen de l'effectif 1,000 ouvriers, dont 300 ouvriers d'art et 700 terrassiers ou manœuvres. Pendant l'année 1852, on suppose que le chiffre restera de 1,200, comme il l'était au commencement de l'année. Pendant les années 1853 et 1854, on pense que l'effectif ne dépassera pas 1,000 ouvriers, parce que les travaux seront répartis sur une moindre étendue, et que l'ouverture partielle du chemin donnera certaines facilités pour les transports, etc. On a augmenté le chiffre des salaires d'un dixième pour le traitement des ingénieurs et des principaux employés. On admet que la nourriture des ouvriers coûte un demi-dollar par jour; on a ajouté une certaine somme pour la nourriture des agens d'un ordre supérieur. Le prix des matériaux destinés à la voie de fer a été fixé d'après les indications fournies par les ingénieurs de la compagnie. Pour les autres matériaux, notamment la pierre, le sable et la chaux, on a évalué la dépense approximativement en prenant pour base les prix habituels de ces objets aux États-Unis et en augmentant ces prix dans une certaine proportion.

C'est bien près, comme on voit, du chiffre de 5 millions qui a été fixé comme limite supérieure au capital; toutefois, comme chaque nature de dépense a été évaluée assez largement, il est possible que ce chiffre ne soit pas atteint.

Quant aux revenus du chemin, en nous appuyant de renseignemens recueillis également sur l'isthme même, nous pouvons admettre qu'ils atteindraient le chiffre de 860,000 dollars, savoir :

Voyageurs et bagages.	510,000 dollars.
Marchandises.	79,200
Transport de métaux précieux. .	250,000
Service des dépêches.	20,800
Total.	860,000 dol. (1).

Si l'on déduit 40 pour 100 de ce chiffre pour les frais d'entretien et d'exploitation, soit 344,000 dollars, il reste pour le revenu net 516,000 dollars, c'est-à-dire un peu plus de 10 pour 100 du capital dépensé. Dans une entreprise de ce genre, un revenu de 10 pour 100 ne saurait être considéré comme exorbitant, d'autant mieux qu'il y aura lieu de consacrer une certaine somme à l'amortissement du capital, dans l'éventualité d'une diminution de revenu qui pourrait résulter de l'établissement de lignes rivales.

Quel que soit d'ailleurs le succès de l'entreprise au point de vue financier, l'achèvement d'une voie de communication très perfectionnée dans un pays où l'on ne trouvait auparavant que de misérables

(1) On suppose que le chemin transportera 30,000 voyageurs; c'est à peu près le nombre de ceux qui ont traversé l'isthme en 1850. Ce nombre a augmenté depuis; mais on peut supposer que la voie de transit qui existe déjà à travers le pays de Nicaragua détournera à son profit une partie notable du mouvement. Le prix payé par chaque voyageur serait de 15 dollars; actuellement la dépense du voyage à travers l'isthme varie de 50 à 60 dollars (267 à 330 francs). Les excédans de bagages sont évalués à 60,000 dollars.

On admet que l'on transportera 3,600 tonnes de marchandises annuellement : c'est le double seulement du mouvement actuel qui n'a pu se développer par suite de l'élévation énorme des prix; il en coûte 20 cents ou un 1 franc par livre, soit 448 dollars par tonne. Nous supposons ici que le prix par tonne sera de 22 dollars seulement, ou un dollar par cent livres.

Pour les métaux précieux, on suppose que le chemin de fer en transportera une valeur de 100 millions de dollars (530 millions de francs). — C'est à peu près le chiffre des valeurs qui ont traversé l'isthme en 1850; savoir 88 millions provenant de la Californie et 13 millions de l'Amérique du Sud. Ce chiffre tend à s'accroître : le fret a été fixé à 1/4 pour 100, soit un peu plus du double de ce qu'on paie en France.

Enfin, pour le transport des malles étrangères circulant entre l'Europe ou les États-Unis et les ports du Pacifique depuis le Chili jusqu'à l'Orégon, on suppose qu'il y aura un voyage par semaine dans chaque sens, soit cent quatre voyages en tout. On admet que le prix payé à la compagnie du chemin de fer pour chaque convoi sera de 200 dollars, ce qui est le triple au moins de ce qu'on paierait en France sur un chemin de même longueur que celui de Panama.

sentiers, souvent impraticables et toujours dangereux à parcourir, n'en restera pas moins un fait important de notre époque. Ce sera, sur le nouveau continent, un des monumens innombrables de l'énergie et de la persévérance de la race anglo-américaine. Peut-être cet exemple ne sera-t-il pas entièrement perdu pour les populations de ces contrées, qui, depuis le moment où elles sont devenues indépendantes de l'Espagne et trop fidèles en cela à l'exemple que leur avait légué la mère-patrie, ont fait si peu de chose pour tirer parti des ressources que la nature a mises à leur disposition. Ce sera en outre une sorte de compensation aux fâcheux résultats qui se sont produits sur l'isthme depuis qu'il est traversé par les nombreux émigrans, la plupart de race anglo-américaine, qui se rendent en Californie ou qui s'en retournent chez eux après avoir tenté la fortune avec plus ou moins de succès. Parmi ces émigrans, il en est un certain nombre qui ont apporté avec eux sur l'isthme quelques-unes de ces déplorables habitudes de violence qui caractérisent une partie de la population américaine : ils y ont mis en pratique ces procédés de justice sommaire qui ont acquis dans le monde entier une triste célébrité sous le nom de *Lynch-Law*, et qui se se sont profondément enracinés dans quelques états du sud et de l'ouest de l'Union américaine. Ils ont pris souvent vis-à-vis des gens du pays une attitude arrogante, sans doute pour faire mieux admettre et reconnaître par ceux-ci la supériorité qu'ils se vantent de posséder sur eux comme sur le reste du monde, car c'est là un des principaux articles de leur foi politique. A côté de ces fâcheux exemples, qui ont eu leur influence sur la population de l'isthme, il convient que le peuple américain en donne d'autres qui lui feront plus d'honneur. L'exécution des travaux du chemin de fer de Panama lui fournit une excellente occasion de mettre en lumière sur un nouveau théâtre quelques-unes de ses qualités les plus recommandables, la persévérance au travail et une rare intelligence des moyens à l'aide desquels on vient à bout des plus grands obstacles que la nature oppose sous mille formes aux entreprises de l'homme.

II. — VOIE DE COMMUNICATION A TRAVERS LE PAYS DE NICARAGUA. — CANAL.

En jetant les yeux sur la carte de l'Amérique centrale, on trouve, entre le 10e et le 13e degré de latitude nord, un lac connu sous le nom de lac de Nicaragua, et occupant en largeur à peu près la moitié de l'espace qui sépare en cet endroit les deux océans. De la partie sud-est du lac débouche un fleuve, le San-Juan, qui vient se jeter dans l'Océan Atlantique; à l'embouchure de ce cours d'eau est le port de San-Juan de Nicaragua. Ce fleuve établit, on le voit, une communication directe entre l'Océan Atlantique et le lac de Nicaragua, auquel il sert de dé-

versoir. Du côté de l'ouest, la bande de terrain comprise entre le lac et l'Océan Pacifique se réduit à une largeur de 12 à 15 milles. Au nord-ouest, on rencontre un second lac plus petit, le lac de Léon ou de Managua, qui communique avec le premier par la rivière Tipitapa, et qui n'est éloigné de l'Océan Pacifique que de 9 à 10 milles.

Cette contrée paraît, par sa configuration même, très propre à l'établissement d'une voie navigable qui serait la véritable jonction des deux océans. Des travaux publiés il y a quelques années (1) ont constaté le résultat des études faites jusqu'alors pour arriver à la connaissance des difficultés qu'on aurait à rencontrer dans une entreprise aussi considérable. Parmi ces recherches, les plus dignes d'intérêt sont celles de M. Bailey, officier de la marine anglaise, qui fut chargé, en 1837, par le gouvernement de l'Amérique centrale, d'étudier le terrain que devait traverser le canal, et en particulier la zone comprise entre le lac de Nicaragua et le Pacifique.

D'après M. Bailey, le fleuve San-Juan a 79 milles nautiques (146 kilomètres) de long; la profondeur varie de 2 à 15 mètres. La pente totale entre le lac de Nicaragua et l'Océan Atlantique est de 45 mètres; mais il ne s'agit pas ici d'une pente uniforme ou à peu près: celle du fleuve San-Juan se trouve accumulée en grande partie en quatre endroits où sont des rapides qui permettent cependant de naviguer avec des pirogues dont le tirant d'eau ne dépasse pas 1 mètre 20. A 15 milles de l'embouchure du San-Juan, se trouve un autre cours d'eau, le Colorado, qui n'existe, comme on sait, que depuis la fin du XVIIe siècle, et qui s'est ouvert par suite des obstacles placés dans le lit du San-Juan, lorsque les Espagnols voulurent ainsi mettre un terme aux déprédations des flibustiers dans la vallée voisine du fleuve. A l'embouchure du San-Juan, on trouve une barre au-dessus de laquelle il y a au moins 3 mètres 50 d'eau. Il faudrait donc, pour améliorer le cours du San-Juan de manière à le rendre navigable pour des navires de 1,200 à 1,500 tonneaux, qui jaugent 5 mètres 50 à peu près, établir dans le lit du fleuve un grand nombre de barrages ou même construire un canal latéral, ainsi que l'a proposé M. Bailey. Cet officier pensait que, pour de semblables travaux de canalisation, la dépense s'élèverait de 10 à 12 millions de dollars.

Le port de San-Juan ou de Grey-Town, quoique d'une faible étendue, est considéré comme très bon par M. Bailey; c'est aussi l'opinion d'un voyageur américain, M. Stephens, et des officiers de la marine française qui ont visité ces parages. Au point de vue du climat, il présente des inconvéniens de même nature, mais à un degré moindre que

(1) On peut voir la relation du voyage de M. Stephens dans l'Amérique centrale et le travail publié par M. Michel Chevalier sur l'isthme de Panama dans la *Revue* du 1er janvier 1844.

ceux du port de Chagres. Grey-Town est une localité d'une certaine importance; les navires à vapeur anglais partant de Southampton viennent y apporter la correspondance et les voyageurs qui se rendent dans le pays de Nicaragua. Grey-Town fait partie des domaines du roi des Mosquitos, qui est protégé d'une manière toute spéciale par l'Angleterre.

Le lac de Nicaragua, qui, dans la ligne navigable en question, fait suite au fleuve San-Juan, offre partout une profondeur d'eau suffisante et au-delà pour les plus grands navires. Reste maintenant la troisième partie de la voie de communication, celle qui aboutit au Pacifique. La ligne étudiée par M. Bailey part de la ville de Nicaragua, sur la rive occidentale du lac, pour aboutir, sur le Pacifique, au port de San-Juan del Sur. La longueur du parcours est de 15 milles anglais deux tiers ou 26 kilomètres à peu près; mais, sur cette bande étroite de terrain, M. Bailey a rencontré, à 6 kilomètres du lac, un faîte dont la hauteur est d'un peu plus de 615 pieds anglais (188 mètres) au-dessus de l'Océan Pacifique à marée basse, et de 487 pieds (148 mètres 70) au-dessus du lac de Nicaragua, qui est ainsi lui-même à 39 mètres à peu près au-dessus du Pacifique. Il y aurait donc à construire de part et d'autre un grand nombre d'écluses qui, en raison de leurs dimensions inusitées, coûteraient des sommes énormes. De plus, il faudrait percer au sommet un souterrain dont la longueur serait de 3,300 mètres à peu près. Dans ces conditions, le bief le plus élevé du canal, ou bief de partage, serait à 200 pieds (61 mètres) au-dessus de l'Océan Pacifique, ou à 22 mètres à peu près au-dessus du lac de Nicaragua : les eaux de ce lac ne pourraient donc plus servir à l'alimentation du bief de partage et de ceux qui l'avoisinent. Pour y subvenir, M. Bailey fait remarquer que le tracé du canal traverse le lit de plusieurs ravins au fond desquels coulent des ruisseaux qui ne sont jamais à sec; il ajoute qu'on pourrait établir en divers endroits des réservoirs où l'on recueillerait l'eau de ces ruisseaux ainsi que les eaux pluviales qui tombent en grande abondance sous ces latitudes. Enfin M. Bailey pense qu'on pourrait aussi creuser des puits artésiens qui fourniraient beaucoup d'eau. Ces moyens d'alimentation, dans des contrées où l'évaporation est si rapide, ne peuvent être considérés comme satisfaisans. Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait, comme on l'a proposé déjà, d'abaisser le bief de partage du canal au niveau du lac de Nicaragua, qui fournirait alors l'eau dont on aurait besoin. On supprimerait ainsi un certain nombre d'écluses; mais, d'un autre côté, par suite de cet abaissement, qui serait de 22 mètres environ, l'on augmenterait la profondeur des tranchées servant de lit au canal, et il en serait de même de la longueur du souterrain à construire au sommet. Or, dans le projet de M. Bailey, la longueur de ce souterrain dépasse déjà 3,000 mètres, et la dépense est estimée à 24 millions de fr.;

d'ailleurs on n'a pas d'exemple de souterrains de pareilles dimensions: dans le travail de M. Garella sur le canal qu'il propose de construire à travers l'isthme de Panama, le souterrain au sommet aurait 37 mètres de haut sur 21 mètres à peu près de large. Comment ne pas reculer devant un pareil travail dans un pays où il faudrait tout apporter avec soi avant de rien entreprendre? Si donc on admettait que les études de M. Bailey ont fait reconnaître la route la plus favorable à suivre pour le canal, il faudrait en conclure que la construction de ce canal entre le lac de Nicaragua et le Pacifique est, sinon impossible, du moins hérissée de difficultés capables de faire reculer les plus hardis ingénieurs.

La dépense à faire pour ce canal est estimée par M. Bailey à une somme variable de 10 à 13 millions de dollars, qui, ajoutée aux frais de canalisation du San-Juan, donne un total de 20 à 25 millions de dollars, c'est-à-dire de 106 à 133 millions de francs.

La distance de l'un à l'autre océan serait de 295 kilomètres. Le port de San-Juan del Sur, où aboutirait le canal de M. Bailey, est d'une très faible étendue; de plus, l'accès en est difficile par les vents du nord, qui dominent de mai à novembre.

On a bien songé, pour établir la jonction des deux océans, à l'autre route, qui traverse le lac de Nicaragua jusqu'à la rivière Tipitapa, remonte cette rivière, traverse le lac de Léon en se dirigeant vers le nord-ouest, et de là va rejoindre le Pacifique au port de Realejo, à 55 kilomètres du lac de Léon; mais cette ligne n'a pas été sérieusement étudiée : on sait seulement que le port de Realejo est excellent; c'est l'avis unanime de tous les navigateurs qui l'ont visité. Dans ces derniers temps, beaucoup de navires avaient pris l'habitude de toucher à Realejo pour y prendre ou déposer les voyageurs qui traversaient le pays de Nicaragua en se rendant des États-Unis à San-Francisco et réciproquement. Tous ces voyageurs s'accordent à représenter cette contrée comme extrêmement fertile en ressources naturelles. On y trouve d'ailleurs des villes assez considérables, telles que Léon, Chanandaigua, Moabita, Managua, Grenade et Nicaragua. On s'accorde aussi à reconnaître, et M. Bailey l'affirme lui-même, que le climat présente, pour les gens d'origine européenne, moins d'inconvéniens que celui de l'isthme de Panama.

Les révolutions qui ont bouleversé le pays depuis l'époque des travaux de M. Bailey, et qui ont abouti au démembrement de la confédération dont Guatemala était la capitale, ont empêché pendant plusieurs années qu'on pût s'occuper sérieusement de cette voie de communication. Tout récemment, depuis l'annexion de la Californie au territoire de l'Union américaine, la question a été reprise. Des négocians américains se sont réunis pour demander la concession du canal, et,

le 27 août 1849, un traité provisoire a été conclu entre le directeur de l'état de Nicaragua et une compagnie américaine. Ce traité a été ratifié par la législation du pays le 26 septembre suivant. En 1850, au mois de mars, il a subi quelques modifications qui ont été également ratifiées et promulguées le 11 avril par le directeur de la république. Voici les principales dispositions du traité définitif conclu entre la compagnie concessionnaire et l'état de Nicaragua :

La compagnie reçoit le privilége exclusif de construire à ses frais un canal maritime à travers le territoire de l'état. Le canal partira du port de San-Juan sur l'Atlantique, et aboutira, sur le Pacifique, au point qui sera fixé ultérieurement par les ingénieurs de la compagnie.

La durée de la concession est de quatre-vingt-cinq ans, qui seront comptés à partir du jour où le canal sera complétement terminé et livré à la circulation. Un délai de douze ans est accordé pour les travaux. En retour de la concession, la compagnie s'engage à payer à l'état, chaque année, jusqu'à l'achèvement du canal, la somme de 10,000 dollars; en outre l'état participera aux bénéfices du canal dans une assez forte proportion. Tous les terrains nécessaires à la construction du canal et de ses annexes sont concédés gratuitement à la compagnie; il en est de même des matériaux de toute nature que l'on pourrait prendre sur le domaine de l'état. Les objets nécessaires à l'exécution des travaux et à la mise en service du canal seront admis sans payer de droits. La compagnie fixera les tarifs comme elle le jugera convenable; cependant ces tarifs devront être uniformes pour toutes les nations, à l'exception de l'état de Nicaragua et des états voisins, qui seront traités plus favorablement que les autres. Le privilége exclusif de la navigation à vapeur sur les cours d'eau et sur les lacs de l'état est aussi concédé à la compagnie; on lui fait don en outre de terrains considérables sur les bords du fleuve San-Juan ou du canal, à son choix, et des avantages de diverse nature sont offerts aux personnes qui viendraient s'établir sur ces terrains pour les coloniser. Dans le cas où la construction du canal ou de l'une de ses parties serait reconnue impossible, la compagnie prend l'engagement d'établir un chemin de fer ou une route carrossable dans le même délai que celui stipulé pour le canal. A l'expiration du privilége, la ligne navigable et ses annexes feront retour à l'état; mais, à partir de cette époque, la compagnie recevra 15 pour 100 des revenus nets du canal pendant une période qui sera de dix ans, si les frais de construction n'ont pas atteint 20 millions de dollars, et de vingt ans, si ces frais ont atteint ou dépassé ce chiffre.

Les droits et priviléges accordés aux concessionnaires du canal sont, comme on le voit, fort étendus et présentent une assez grande analogie avec ceux qui ont été concédés à la compagnie du chemin de fer de

Panama. On sait d'ailleurs que, dans les premiers mois de l'année 1850, des traités ont été conclus entre l'état de Nicaragua d'une part, et de l'autre les États-Unis, l'Angleterre et la France, pour garantir la neutralité du passage à travers le pays de Nicaragua (1). Cette circonstance donne plus de stabilité et de force aux droits des concessionnaires.

Dès le mois de mai 1850, c'est-à-dire immédiatement après l'adoption définitive de son traité avec l'état, la compagnie a envoyé dans le pays un corps d'ingénieurs chargés de reconnaître les diverses directions entre lesquelles il y aurait lieu de choisir pour le tracé du canal, et d'arrêter ensuite d'une manière définitive des devis basés sur des études approfondies. Ces études sont fort avancées maintenant, et les ingénieurs sont occupés à dresser les projets et les devis, qui seront ensuite publiés et soumis à l'examen des capitalistes. Au commencement de cette année, on ne connaissait pas encore le résultat de ces travaux, mais il paraît certain qu'on a effectivement trouvé, entre le lac de Nicaragua et l'Océan Pacifique, une route où les difficultés seraient beaucoup moins grandes que celles indiquées par M. Bailey. Le canal aboutirait, sur le Pacifique, à un point situé un peu au nord de San-Juan del Sur. Ce dernier port a été jugé trop peu étendu pour servir de débouché au canal.

Ce serait donc bien une voie navigable que l'on établirait sur toute la distance qui sépare les deux océans dans le pays de Nicaragua, et non pas un chemin de fer ou une route, comme on l'a stipulé éventuellement dans l'acte de concession. On doit s'attendre que les dépenses seront très considérables, bien que le chiffre n'en soit pas connu. L'existence politique du pays de Nicaragua est si incertaine encore, que, malgré les traités qui garantissent la neutralité du passage, on aura sans doute quelque peine à inspirer assez de confiance aux capitalistes pour qu'ils risquent des sommes considérables dans des travaux de cette nature. Cependant on assure que les concessionnaires ont reçu, de capitalistes anglais, la promesse conditionnelle d'une souscription pour la moitié des dépenses, si le résultat de l'examen des devis définitifs leur paraît satisfaisant. C'est un point sur lequel on sera prochainement éclairé sans doute. En attendant, les concessionnaires ont émis un certain nombre d'actions dans l'état de New-York pour subvenir aux premiers frais de l'entreprise.

Quoique les travaux d'exécution proprement dits n'aient pas encore été commencés, la concession a produit déjà un résultat positif. On a organisé un service de transport pour les voyageurs et les marchan-

(1) M. Niles, ancien chargé d'affaires des États-Unis à Turin, avait, dans une lettre adressée à son gouvernement en 1849, et communiquée récemment au sénat de l'Union par le président Fillmore, indiqué les dispositions qui lui paraissaient le plus propres à garantir la neutralité du passage et à mener les travaux à bonne fin.

dises à travers la contrée que le canal doit traverser; comme complément indispensable de ce service, deux lignes de navires à vapeur partant, l'une de New-York, l'autre de San-Francisco, aboutissent d'un côté à San-Juan de Nicaragua sur l'Atlantique, de l'autre sur le Pacifique, à San-Juan del Sur.

Le trajet sur le fleuve San-Juan se fait au moyen de petits bâtimens à vapeur construits aux États-Unis et d'un très faible tirant d'eau. Ces bateaux sont parvenus, après bien des difficultés et même des accidens, à franchir les rapides qui existent sur le cours du San-Juan, à l'exception toutefois de ceux de Castillo-Viejo, où l'on est obligé d'exécuter ce qu'on appelle, dans l'Amérique du Nord, un *portage;* on débarque les voyageurs et les marchandises, et l'on suit l'une des rives du fleuve jusqu'au-delà des rapides. On trouve alors un autre bateau à vapeur pour reprendre la voie navigable. Dans le *portage* proprement dit, on transportait d'un côté à l'autre des rapides l'embarcation elle-même; ce mot est d'origine française, car c'est une opération que faisaient tous les jours, sur les fleuves de l'Amérique du Nord où les rapides ne manquent pas, les fondateurs de tant d'établissemens qui devaient tous, jusqu'au dernier, nous échapper un jour.

L'on traverse le lac de Nicaragua depuis l'origine du San-Juan jusqu'à une petite baie située sur le bord occidental du lac, et que les Américains désignent sous le nom de *Virgin-Bay* (baie de la Vierge). De là au port de San-Juan del Sur, la distance n'est que de 12 milles (19 kilomètres); on fait ce trajet à dos de mulets par un sentier étroit. On ne compte pas s'en tenir là : un traité a été conclu aux États-Unis avec un entrepreneur qui doit construire entre Virgin-Bay et le Pacifique une route carrossable. On comptait, il y a deux mois, sur le fleuve San-Juan et sur le lac, cinq bateaux à vapeur affectés au service du transit.

Du côté de l'Atlantique, la ligne de navires à vapeur qui met cette voie de transit en communication directe avec New-York se compose de deux bâtimens, le *Daniel Webster* et le *Prometheus,* qui partent de chaque point tous les quinze jours. Ils vont généralement toucher à Chagres, qui n'est qu'à 240 milles de San-Juan ou Grey-Town, pour y prendre ou déposer les voyageurs qui, pour traverser l'isthme, préfèrent suivre la route de Chagres à Panama. Sur le Pacifique, il y a trois navires à vapeur : le *North-America,* le *Pacific* et l'*Independence.* Les départs ont lieu aussi deux fois par mois. Le *North-America* vient de faire naufrage près d'Acapulco; mais il sera sans doute bientôt remplacé. Ces deux lignes font déjà concurrence à celles qui aboutissent à Chagres et à Panama. Dans l'état actuel des communications, le trajet de New-York à San-Francisco, en passant par le pays de Nicaragua, dure à peu près trois jours de moins que par la voie de Chagres et de

Panama; mais celle-ci reprendra l'avantage, pour plusieurs années du moins, lorsque le chemin de fer de Panama sera ouvert aux voyageurs.

Ce qu'il importe de signaler ici, c'est la rapidité avec laquelle ces nouveaux services de navires à vapeur sur les deux océans se sont organisés. Il y a dix-huit mois, il n'en était pas question, et ces deux lignes fonctionnent cependant depuis près d'une année déjà. On pourrait bien, comme pour les lignes rivales, trouver quelque chose à dire, au point de vue de la solidité, sur les bâtimens dont celles-ci se composent. Tout cela s'est fait vite, trop vite peut-être, mais cela s'est fait sans aucune espèce de subvention du gouvernement américain. Que n'imitons-nous cet exemple en France, au moins dans ce qu'il a de bon, au lieu de persister dans notre immobilité et de nous laisser devancer par tout le monde dans l'application de la vapeur à la navigation transatlantique?

On peut être bien sûr, d'après ces premiers résultats, que les concessionnaires du canal ne s'en tiendront pas là, et l'on peut maintenant espérer de voir s'établir dans le pays de Nicaragua une voie de communication maritime, qui sera en même temps pour ces contrées un puissant moyen de civilisation et de progrès.

III. — L'ISTHME DE TEHUANTEPEC. — CHEMIN DE FER.

Il y a dans la partie la plus méridionale du Mexique une contrée qui semble présenter aussi des conditions très favorables à la jonction des deux océans. Là encore, les montagnes qui traversent le continent américain s'abaissent subitement, et le terrain compris entre les deux mers se resserre au point de former, à l'ouest du pays de Guatemala et de l'Yucatan, un isthme, celui de Tehuantepec, creusé sur la plus grande partie de sa largeur par le fleuve Guazacoalcos, qui vient se jeter dans le golfe du Mexique, vers le 18e degré de latitude nord.

Il y a plus de trois siècles qu'on a eu l'idée de construire une route à travers cet isthme, on y songeait déjà du temps de Cortez; mais les études faites depuis cette époque n'avaient donné aucun résultat satisfaisant, lorsque, il y a dix ans, un citoyen du Mexique, M. de Garay, demanda et obtint du général Santa-Anna, alors président, la concession d'une voie de communication à travers l'isthme de Tehuantepec. L'acte de concession stipulait que l'on construirait une voie navigable qui pourrait être remplacée par un chemin de fer dans la partie du parcours où des travaux de canalisation seraient impraticables; on accordait au concessionnaire le monopole de la navigation à vapeur et des transports en chemin de fer pendant le délai de soixante ans, à charge de verser à l'état le quart des revenus nets de l'entreprise. A l'expiration de la concession, la voie de communication ferait retour

à l'état, qui à son tour remettrait au concessionnaire le quart des revenus nets pendant cinquante ans. Enfin on donnait à M. de Garay tous les terrains inoccupés dans une zone de dix lieues à droite et à gauche de la voie qu'on devait construire. On voit que, si l'entreprise était hasardeuse et difficile, les encouragemens ne lui manquaient pas. M. de Garay s'occupa immédiatement d'organiser un corps d'ingénieurs pour procéder à la reconnaissance du terrain, et plaça à leur tête M. Gaëtano Moro. Les études commencèrent en mai 1842, et se continuèrent pendant une période de dix-huit mois. Les résultats de ces études ont été publiés par M. Moro, et ils paraissent mériter toute confiance.

A vol d'oiseau, la largeur de l'isthme, depuis l'embouchure du Guazacoalcos jusqu'à un point situé près de Tehuantepec, est de 217 kilomètres. On trouve près de Tehuantepec deux lacs ou lagunes assez étendues; la lagune extérieure n'est séparée de la mer que par un banc de sable étroit, divisé par un passage appelé Bocca-Barra. Cette lagune communique avec la seconde, ou lagune intérieure, par une passe qui porte le nom de canal de Santa-Teresa. Malheureusement ces deux lagunes n'ont qu'une faible profondeur, et il faudrait y creuser un port, qui du reste serait parfaitement abrité.

Le terrain, à partir de la lagune intérieure, s'élève par une pente assez douce d'abord, et qui s'accroît ensuite jusqu'au plateau de Tarifa, où l'on arrive par le col du même nom. Ce plateau n'a que 5 milles (8 kilomètres) de large; il dépasse de 198 mètres le niveau du Pacifique. Après l'avoir traversé, on se trouve sur le versant de l'Atlantique, qui occupe plus des cinq sixièmes de la largeur de l'isthme. De ce côté, le terrain descend avec moins de rapidité que sur l'autre versant jusqu'au confluent de la rivière Malatengo et du Guazacoalcos. A partir de cet endroit et jusqu'à l'embouchure du fleuve dans l'Atlantique, la pente est presque insensible. Enfin le Guazacoalcos est navigable jusqu'à 56 kilomètres de son embouchure pour les navires qui ne jaugent pas plus de 3 mètres 60 cent., et on le rendrait facilement navigable dans ce parcours pour les plus grands navires, en faisant disparaître quelques hauts-fonds. A l'embouchure du fleuve, il y a une barre au-dessus de laquelle M. Gaëtano Moro ne put faire de sondages. Cette lacune dans son travail a été comblée plus tard, en 1850, par un autre ingénieur, M. Trastour, qui a constaté qu'il existait à la barre une passe de 15 mètres de largeur avec 4 mètres 40 cent. d'eau à la marée basse; la barre est d'ailleurs sur un fond de roc, ce qui permettrait de donner plus de profondeur à la passe qui existe déjà : on trouverait donc là un port convenable.

Le rapport de M. Gaëtano Moro contient des détails intéressans sur le climat de l'isthme et sur ses ressources. Les bois de toute sorte y abondent. Le sol paraît éminemment propre à la culture de la canne

à sucre, du maïs, du cacao et du riz. Enfin il y a dans cette contrée des salines considérables, qu'on exploitait autrefois avec grand profit, et qui reprendraient de la valeur, si le pays qui les renferme était traversé par une voie de communication perfectionnée.

Sous le rapport du climat, l'isthme de Tehuantepec présente de grandes inégalités. Sur le versant méridional, entre le Pacifique et le faîte de séparation, le climat est chaud, parce qu'il est abrité des vents du nord par la chaîne des Andes et que les vents du sud y règnent seuls. Le thermomètre s'élève souvent à 33 degrés ou 34 degrés centigrades; mais l'air est sec, et c'est une cause de salubrité. Sur le plateau, dont l'élévation au-dessus du Pacifique est de 200 mètres à peine, le thermomètre ne s'élève guère qu'à 15 degrés centigrades lorsqu'on observe 30 degrés et plus dans la plaine sur le versant du Pacifique: c'est que sur ce plateau la température participe de celle des montagnes voisines, qui tout près de là, à l'est et à l'ouest, atteignent rapidement une hauteur de 2,300 mètres au-dessus de la mer. Il y règne en outre une humidité très grande, parce que les nuages venant du côté de l'Atlantique se déversent en cet endroit. Le climat est également humide sur le versant du nord, sans que les pluies y soient très fréquentes; mais la température est moins élevée que du côté du Pacifique. Les fièvres intermittentes n'y sont pas rares; pourtant on assure que la fièvre jaune, qui désole si souvent les pays qui entourent le golfe du Mexique, ne paraît jamais sur l'isthme de Tehuantepec. Au reste, il faut n'accepter qu'avec réserve toutes les opinions émises au sujet du climat de cette contrée, et attendre qu'on ait fait là aussi l'expérience en grand du travail de la race européenne. C'est à elle surtout qu'on devrait sans doute avoir recours, car la population de l'isthme elle-même ne fournirait probablement pas de grandes ressources pour le recrutement du personnel des travaux. Cette population, d'après les recensemens officiels faits en 1831, s'élevait en tout à 52,000 habitans, la plupart Indiens ou métis, disséminés sur une très vaste étendue de terrain et complétement étrangers, comme on le conçoit, aux travaux que comporterait la construction d'un chemin de fer ou d'un canal. Les grandes propriétés rurales connues sous le nom d'*haciendas* et de *rancherias* fourniraient facilement, pour la nourriture du personnel, de nombreux bestiaux; les chevaux et les mulets ne manqueraient pas non plus pour les transports.

C'est sur l'isthme de Tehuantepec que se trouvent une partie des terres qui avaient été concédées par la couronne d'Espagne à Fernand Cortez après la conquête. Ces terres portaient le nom de *haciendas marquesanas*, et ont long-temps appartenu aux descendans du vainqueur de Montezuma. Cortez lui-même les avait choisies, lorsque l'idée lui était venue d'établir une route entre les deux océans.

M. Gaëtano Moro, à la suite de la reconnaissance de l'isthme, fit un devis approximatif des frais d'établissement d'un canal maritime commençant au confluent du Malatengo pour aboutir aux lagunes qui se trouvent près de Tehuantepec. Ce devis s'élève à 85 millions de francs, y compris divers travaux accessoires; mais cette évaluation est probablement trop faible. Quoi qu'il en soit, ces études ne furent suivies d'aucun résultat. Un peu plus tard, en 1846, M. de Garay obtint du général de Salas, alors président du Mexique, une confirmation de son privilége et un nouveau délai de deux ans pour commencer les travaux. Le Mexique était alors en guerre avec les États-Unis, et l'une des conditions de la paix conclue l'année suivante fut la cession de la Californie au gouvernement américain. Par ce fait seul, le passage à travers l'isthme de Tehuantepec acquérait une grande importance. Bientôt après, lorsque arrivèrent les merveilleuses découvertes des richesses minérales de la Californie, cette importance s'accrut encore. Le passage à travers le pays de Tehuantepec est bien plus rapproché de l'Eldorado que les voies de Panama et de Nicaragua. Ainsi, de l'embouchure du Mississipi à San-Francisco, on a calculé que la distance, en passant par Tehuantepec, était de 3,850 milles anglais, tandis que, par l'isthme de Panama, cette distance est de 5,675 milles : c'est donc une différence de 1,825 milles (2,920 kilomètres) en faveur de Tehuantepec. De New-York à San-Francisco, la distance par la voie de Panama est de 6,650 milles, et par Tehuantepec de 5,251 seulement, c'est-à-dire 1,400 milles (2,240 kilomètres) de moins. Il y a donc là, en faveur de l'isthme de Tehuantepec, un avantage incontestable, et nul peuple n'apprécie un avantage de cette nature au même degré que les Américains, qui sont toujours dévorés du désir d'aller vite. « S'il y avait deux routes conduisant en enfer, disent-ils, nous prendrions la plus courte et la plus rapide. » Aussi, lors du traité de paix qui fut conclu entre les deux républiques du Mexique et des États-Unis, le gouvernement de l'Union s'empressa-t-il de demander le droit de passage à travers l'isthme, et les droits des concessionnaires de la voie de communication qu'il était question d'y établir furent alors reconnus de nouveau par le gouvernement mexicain. A cette époque, M. de Garay venait de céder son privilége à une compagnie dont le principal personnage était un négociant de New-York. Un peu plus tard, en 1850, des citoyens de la Nouvelle-Orléans conçurent l'idée d'obtenir le privilége des concessionnaires actuels. Aucune ville de l'Union n'est effectivement aussi intéressée au succès de l'entreprise de Tehuantepec que la Nouvelle-Orléans. Le trajet de cette ville à l'embouchure du Guazacoalcos peut s'effectuer facilement en quatre ou cinq jours au plus, la distance n'étant guère que de 900 milles (1,440 kilomètres). De Tehuantepec ou d'un point voisin sur le Pacifique à San-Francisco, il y a

2,800 milles (4,480 kilomètres), que l'on peut parcourir en douze jours. C'est donc en tout dix-sept jours de navigation entre la Nouvelle-Orléans et San-Francisco; si l'on avait une voie de communication perfectionnée sur l'isthme, on pourrait aisément le traverser en douze heures, de sorte qu'en définitive le voyage entre les deux métropoles de la Louisiane et de la Californie n'exigerait que dix-huit jours. De New-York à San-Francisco, il faudrait cinq ou six jours de plus, la différence du trajet étant de 1,400 milles (2,240 kilomètres). Si donc le passage à travers l'isthme de Tehuantepec était perfectionné, tous les gens des états de l'ouest qui vont tenter la fortune en Californie prendraient de préférence la voie de la Nouvelle-Orléans, à la condition toutefois qu'on organiserait des services de navires à vapeur entre les deux extrémités de la ligne de transit et les ports de San-Francisco et de la Nouvelle-Orléans, ce qui ne saurait manquer d'avoir lieu. Actuellement, la grande majorité des émigrans vont s'embarquer à New-York.

Une compagnie s'organisa donc à la Nouvelle-Orléans, et, après d'assez longues négociations, conclut avec le représentant des concessionnaires un traité par lequel celui-ci cédait à la compagnie les droits et les priviléges dont ils étaient investis, moyennant une somme de 3 millions de dollars, qui représentait, à ce qu'on supposait, le tiers du capital de la compagnie, — c'est-à-dire qu'on admettait que la voie de communication à établir coûterait en réalité 6 millions de dollars. On voit par le chiffre indiqué pour la dépense qu'il ne s'agirait plus d'un canal maritime : c'est effectivement un chemin de fer qu'on se proposerait de construire, en fixant le point de départ à 50 milles de l'embouchure du Guazacoalcos, qui serait amélioré dans ce parcours. La ligne viendrait aboutir au Pacifique, près de Tehuantepec. Le chemin de fer aurait ainsi une longueur de 100 milles (160 kilomètres) à peu près. Le capital étant évalué à 6 millions de dollars, cela donne une dépense de 60,000 d. par mille ou 200,000 fr. par kilomètre. Il est probable que ce chiffre est trop faible, car le chemin de fer de Panama, placé dans des conditions analogues, coûtera beaucoup plus cher.

Les arrangemens dont on vient de parler furent conclus dans les derniers mois de l'année 1850; on s'occupa alors de faire reconnaître le terrain de nouveau. A la tête de l'expédition que l'on envoya sur l'isthme, on plaça le major Barnard, officier distingué du corps du génie de l'armée américaine. Cette expédition partit dans les premiers jours du mois de décembre 1850 sur le navire à vapeur l'*Alabama*, qui devait en même temps inaugurer le service régulier que la compagnie se proposait d'installer entre la Nouvelle-Orléans et l'isthme de Tehuantepec. On annonçait aussi qu'on allait organiser immédiatement, à travers l'isthme, des moyens de transport pour les voyageurs qui voudraient prendre cette voie pour se rendre en Californie; mais, jusqu'à

présent, cette partie des projets de la compagnie n'a pas reçu son exécution. On ne paraît pas s'être occupé d'ailleurs d'installer sur le Pacifique une ligne de navires allant à San-Francisco, et le transit à travers le pays de Tehuantepec ne pouvait présenter des chances de succès qu'à cette condition. L'*Alabama* a cependant continué de faire son service pendant quelques mois, mais il est vrai qu'il touchait à la Vera-Cruz, où il pouvait prendre et débarquer des voyageurs. Pendant ce temps-là, l'expédition commandée par le major Barnard faisait la reconnaissance de l'isthme. Le résultat de ses opérations n'était pas bien connu il y a quelques mois, mais on a acquis la certitude que l'exécution d'un chemin de fer dans cette contrée ne rencontrerait pas de difficulté sérieuse résultant de la configuration du terrain.

Cependant de nouveaux incidens sont venus mettre des entraves aux progrès de l'entreprise de Tehuantepec. Dans le courant de l'année dernière, le congrès mexicain a refusé, pour divers motifs, de reconnaître la cession qui avait été faite par M. de Garay à des tiers, et le gouvernement du Mexique a dû, sur l'invitation du congrès, enjoindre à la nouvelle compagnie de cesser ses opérations, en menaçant de peines sévères ceux qui n'obéiraient pas à cette injonction. La compagnie, de son côté, a fait connaître l'intention où elle était de passer outre, se fondant sur ce que les droits dont elle était devenue propriétaire avaient été reconnus précédemment par le Mexique. Il est probable que le gouvernement américain finira par intervenir, et il est difficile de prévoir quel sera le résultat de son intervention. La décision du congrès mexicain a été dictée sans doute par un sentiment de méfiance qui se conçoit et s'explique fort bien. Les immenses concessions de terrains faites à M. de Garay et transmises par celui-ci à ses successeurs permettraient aux citoyens américains de venir fonder là des établissemens nombreux, dont la population dépasserait bientôt celle qui se trouve actuellement sur l'isthme. On serait modeste en commençant; plus tard, quand on se sentirait plus fort, on deviendrait peut-être agressif. L'exemple de ce qui s'est passé il y a quinze ans au Texas est là pour prouver que ces suppositions n'ont rien de chimérique; les Mexicains savent ce que leur a coûté cette colonisation du Texas par les Anglo-Américains. Après avoir perdu au nord une bonne partie de leur territoire, ils craignent peut-être de subir à l'autre extrémité, du côté du sud, un nouveau démembrement après lequel le Mexique pourrait s'attendre d'un moment à l'autre à être rayé du nombre des nations indépendantes.

Nous venons de montrer quels progrès a faits la question si longtemps débattue de la jonction des deux océans qui entourent le continent américain. C'est, comme on le voit, dans la Nouvelle-Grenade, à

travers l'isthme de Panama proprement dit, qu'on est le plus près d'arriver à un résultat positif. Le chemin de fer que l'on construit à travers l'isthme est sur le point d'être livré à la circulation sur plus de la moitié de sa longueur, qui atteint à peine 74 kilomètres en tout. Un seul jour suffira alors pour traverser l'isthme, et plus tard, lorsque le chemin sera terminé, il ne faudra plus que deux ou trois heures pour un trajet qui demande actuellement de deux à quatre jours.

La véritable jonction des deux mers par un canal maritime à travers le pays de Nicaragua n'est encore qu'à l'état de projet; mais elle paraît sur le point d'être mise à exécution, et, en attendant, on a installé dans cette contrée un service de transport qui se fait sur la presque totalité du parcours au moyen de bateaux à vapeur. Ce service se relie à deux lignes de navires à vapeur sur les deux océans, qui font déjà concurrence à celles qui aboutissent des deux côtés à l'isthme de Panama.

Plus au nord, sur l'isthme de Tehuantepec, on n'en est encore qu'aux préliminaires. La question se complique de difficultés qui réclameront sans doute l'intervention de la diplomatie, et qui peuvent entraîner encore une fois de graves différends entre le Mexique et le gouvernement de l'Union.

En définitive, sur toutes ces lignes de transit, c'est le peuple anglo-américain qui a pris l'initiative des travaux : c'est que ce peuple est possédé de l'idée de se frayer un chemin rapide des ports de l'Atlantique à ses nouvelles possessions sur le Pacifique, et l'on peut être sûr qu'il saura bien trouver la solution la plus favorable à ses intérêts. Sans doute, dans l'accomplissement de cette œuvre, il ne songe guère à l'avantage que le reste du monde peut y trouver; mais cet avantage n'en est pas moins réel, et comme cette lutte contre un climat meurtrier, contre des difficultés toujours nouvelles, n'est pas sans dangers, il sera juste de tenir compte à ce peuple hardi entre tous des efforts qu'il fait pour résoudre enfin une question qui s'agitait inutilement depuis des siècles.

ÉMILE CHEVALIER.

L'URNE

PASTEL.

(LA SCÈNE SE PASSE DU TEMPS DES JUPES A PANIERS, DE LA POUDRE ET DES MOUCHES.)

Une pelouse devant un château. Belle matinée de printemps. Les fenêtres du château sont ouvertes et aspirent le soleil. En face du perron, une avenue; derrière les arbres en éventail qui encadrent la cour, on aperçoit à droite les bosquets d'un parc baignés dans les vapeurs du matin, des statues dans leurs niches de charmilles, des eaux jaillissantes dans les clairières.

Lisette arrange des fleurs dans des vases de Chine. Un négrillon en livrée rouge et or se tient près d'elle, coupant les branches et enlevant les fleurs fanées.

LISETTE chante à demi-voix, en pomponnant ses fleurs.

Hé! la fille au fin corsage,
Dit l'passeux du gué,
L'beau passeux du gué;
Pour passer sur mon passage,
O gué!
Sur mon passag' pour passer,
Morgué!

tra deri dera, deri dera! (Regardant du côté de l'avenue.) Eh! que vois-je là-bas? Moricaud, quel est ce chapeau galonné qui nous arrive dans l'avenue en ébranchant les arbres à coups de fouet?.... N'est-ce point monseigneur?

LE NÈGRE.

Oui, c'est le maître.

LISETTE.

Le maître? vil esclave! Qu'est-ce que c'est qu'un maître? Un animal

de ton pays sans doute? Ah! vraiment oui, un maître à nous autres!... Mais c'est bien en effet M. le marquis... Et d'où revient-il à huit heures du matin, ce gentilhomme? De compter avec ses fermières, apparemment? Ma foi! il faut être juste : M. le comte, le premier époux de madame, pouvait avoir ses défauts; mais, ayant une femme adorable comme madame, il ne poussait pas la furie jusqu'à se lever avec l'aurore pour couronner des rosières, — ô gué, — il attendait le soir, morgué! (Le marquis, à cheval, entre en piaffant dans la cour; Lisette, faisant des mines effarouchées.) Ah! mon Dieu! à l'aide! au secours!

LE MARQUIS, faisant volter et pirouetter son cheval. — Il parle lentement et du bout des lèvres.

Comment! c'est toi, Lisette? Déjà éveillée, — et bien éveillée, sur ma parole! (A son cheval.) Tau! tau! allons! — Ne crains rien, Lisette. — Tau! tau! çà! — Que fais-tu donc là, mignonne? Un bouquet, je crois?... Eh! tu as l'air toi-même, dans ta jupe à treillis, d'une corbeille de primeurs, sais-tu cela? Ici, Boabdil! (Il jette la bride au nègre et saute à bas de cheval.) Et qu'en dit ta maîtresse, ce matin, mon enfant?

LISETTE.

Ma maîtresse, monseigneur, joue avec sa perruche couleur de feu, et attend pour se lever que la fantaisie lui en vienne. — Monseigneur était en campagne de bonne heure aujourd'hui?

LE MARQUIS.

Oui, Lisette. J'ai fait un temps de galop jusqu'à la ville, pour promener un peu ma mélancolie.

LISETTE.

Hon! j'ai grand'peur d'une chose, moi?

LE MARQUIS.

Toi? de quelle chose as-tu peur? Cela doit être une affaire d'importance, car tu n'es point fille à t'effrayer d'une bagatelle, Lisette. (Il l'embrasse légèrement.)

LISETTE.

J'ai grand'peur que monseigneur ne se dérange.

LE MARQUIS.

Eh! non, non. Si cela était, tu en aurais directement des nouvelles, mon enfant. Sois tranquille. Non, te dis-je. Je suis réellement en proie à une mélancolie des mieux conditionnées. Tu es une trop fine mouche, Lisette, pour que j'aie à t'apprendre que ta maîtresse en est la cause. Mais, voyons, dis-moi, ma mie, tu as connu le comte, mon prédécesseur? Là entre nous, est-ce que vraiment cet homme-là méritait de son vivant tout le cas qu'on fait de lui depuis sa mort? Est-ce qu'il justifiait cette manie qu'on a de me le jeter aux jambes à tout propos et dans toutes les circonstances du monde?

LISETTE.

Dame! monseigneur, il ne m'appartient pas de faire de comparai-

sons; mais, à vous dire vrai, c'était un homme que nous aimions beaucoup. — Monseigneur a-t-il vu le petit travail que madame vient de faire ériger dans le parc?

LE MARQUIS.

Non. — Mais encore quel phénix était-ce donc que ce comte? Car, pour moi, je ne passe point pour être, de ma personne, plus désagréable qu'un autre; de plus, il n'y a pas de tendres soins, d'inventions délicates, que je ne prodigue chaque jour depuis six mois pour éteindre ce deuil opiniâtre et m'attirer un peu de retour..... Eh bien! au bout de tout cela, néant! — Je.... ne puis pas entrer avec toi, Lisette, dans le détail des choses; mais, — si je le pouvais, — tu serais surprise, assurément, de l'excès de mon infortune : — cela dépasse l'imagination.

LISETTE.

Que voulez-vous, monseigneur? il y a du haut et du bas dans la vie.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de haut pour moi, Lisette, je t'assure. — Je suis dans les limbes. — Mais toi, mon enfant, qui n'as pas le cœur taillé dans le même rocher que ta maîtresse, je pense, est-ce que tu peux voir d'un œil sec l'état où tu me réduis mon pauvre Lafleur? Ce garçon-là fait pitié. Si tu n'y prends garde, nous le trouverons, un de ces matins, changé en fontaine.

LISETTE.

Oui, en fontaine de vin!

LE MARQUIS.

Non, là, vraiment, tu es injuste, Lisette. Ce matin encore il pleurait en me coiffant. Si tu n'en veux pas, je le mettrai à la porte. Que diable! je ne puis pas garder un valet qui me pleure sur la tête — comme un saule! — Voyons, Lisette, est-ce que tu ne peux pas l'aimer seulement assez pour l'épouser? — Ce n'est pas te demander de la lune, je crois!

LISETTE.

Ah! monseigneur, si peu que ce soit, c'est encore trop pour un cœur où règne le souvenir de l'illustre et malheureux Frontin.

LE COMTE.

Frontin! qui ça? le valet du comte, il me semble?

LISETTE.

Hélas! oui, monseigneur, celui qui accompagna M. le comte, il y a deux ans, aux noces de l'infante d'Espagne et qui périt si glorieusement à ses côtés dans cette fatale rencontre avec ce corsaire d'Alger. (Elle s'attendrit.) Ah! pauvre corsaire! barbare Frontin!

LE MARQUIS.

La douleur t'égare, Lisette. Mais qui t'a dit qu'il fût mort? Si j'ai bonne mémoire, il n'était pas question de Frontin dans les pièces authentiques qui nous ont attesté le décès du comte.

LISETTE.

Oh! si fait, monseigneur, il est bien mort, allez... Ah! si c'eût été aussi bien un poltron ou un ivrogne comme Lafleur, il se serait caché pour boire pendant le combat, et il vivrait... Mais non, il était sobre, il était vaillant, il avait toutes les vertus... et il est mort... aïe! (Elle s'essuie les yeux.)

LE MARQUIS.

De sorte que nous voilà logés à la même enseigne, mons Lafleur et moi. Ma foi! il ne nous reste qu'à nous pendre tous deux à la même branche... pour être canonisés à notre tour... Allons! ne pleure pas, Lisette, car tu me fais rire. (Il s'éloigne.)

LISETTE.

Monseigneur ne va pas voir le petit travail que madame a fait ériger dans le parc?

LE MARQUIS.

Plus tard, plus tard. (Il revient.) Dis-moi, ma fille, peut-être aussi m'y suis-je mal pris avec ta maîtresse?

LISETTE.

Peut-être bien, monseigneur.

LE MARQUIS.

Peut-être aurais-je dû faire moins d'étalage de mon amour, me moins préoccuper de ses rigueurs, prendre en apparence mon parti là-dessus, lui mettre enfin, — par des mines indifférentes et cavalières, — la puce à l'oreille, comme on dit?

LISETTE.

Eh! on ne sait pas.

LE MARQUIS.

Oui. Cela serait bon, si je ne l'aimais pas; — mais je l'aime, voilà le diantre!

LISETTE.

Le voilà!

LE MARQUIS.

Par où est-ce, Lisette, ce petit travail dont tu me parlais?

LISETTE.

Par ici, monseigneur, au détour de l'allée de charmilles.

LE MARQUIS. (Il fait quelques pas, en rêvant, dans la direction que lui indique Lisette, puis revient.)

Ta maîtresse n'est pas encore levée, dis-tu? J'ai envie de pousser une pointe de ce côté-là. Quelquefois, le matin, un rêve qu'on a fait nous laisse le cœur tiède encore et l'ame attendrie. En outre, cette molle brise du printemps, ce beau soleil, cette jeune verdure et ces fleurs nouvelles, tout cela humanise les tigres eux-mêmes dans les forêts. Si l'heure du berger sonne jamais pour quelqu'un, ce doit être par une matinée de cet acabit-là. — Que dis-tu, Lisette?

LISETTE.

Hom!

LE MARQUIS.

Eh bien! tu as raison, tiens, j'y vais. (Il gagne le perron.)

LISETTE, le regardant s'éloigner.

Et voilà nos maîtres!

Dans la chambre de la marquise.

LA MARQUISE, couchée, en demi-toilette du matin, égrène un épis de maïs qu'elle fait manger à sa perruche.

Vous êtes ma consolation, vous; vous êtes ma joie; vous êtes mon amour et mon oiseau chéri... et vous faites la gracieuse et la coquette, voyant cela! Ah!... pauvre Fiammette! j'ai bien raison de t'aimer, va! ne sommes-nous pas nées sous le même astre et sous les mêmes cieux? Toutes deux, nous sommes veuves... Quand tu replies ta tête sous ton aile, tu rêves, comme moi, des pays d'or où le rubis et l'émeraude fleurissent au soleil! où ton époux t'attend... Ton époux! ton bien-aimé! un fils de roi enchanté sous un plumage radieux comme le tien! celui qu'on adore et qu'on ne voit jamais, ma pauvre Fiammette!... oui... mais tu n'en perds pas un coup de bec, gourmande!... Et moi... (On frappe à la porte de la chambre.) Entrez!... Qui est là, grand Dieu!

LE MARQUIS, entrant et s'arrêtant comme saisi.

Ah! charmant spectacle!.. Véritablement, marquise, et sans l'ombre de flatterie, vous composez là, avec la petite Fiammette, un tableau...

LA MARQUISE.

Vous allez me faire le plaisir, monsieur, de sortir à l'instant de cette chambre!

LE MARQUIS, s'avançant à petits pas.

Après que je suis entré? Eh! madame, cela n'est pas vraisemblable!

LA MARQUISE.

Mais enfin, monsieur, qu'est-ce qui vous arrive? êtes-vous égaré?... Vous envahissez brusquement ma chambre particulière avec un fouet à la main et des bottes jusqu'à la ceinture, comme s'il s'agissait d'un chenil? Sommes-nous en France, à deux lieues de Versailles?... ou bien... que sais-je, moi?... à Tombouctou... aux derniers confins de la civilisation et de la pudeur?

LE MARQUIS.

En conscience, madame, vous vous insurgez là un peu hors de saison. J'ai cru vous être agréable, moi, en venant vous offrir mes respects dès le matin.

LA MARQUISE.

Et avez-vous cru également m'être agréable en embrassant Lisette — dès le matin?

LE MARQUIS, tombant des nues.

Embrassé Lisette? qui ça?

LA MARQUISE.

Fort bien! niez-le... Niez-le, je vous en supplie, vis-à-vis de cette glace qui ne me laisse rien perdre de ce qui se passe sur la pelouse.

LE MARQUIS, insouciant.

Au reste, il est possible; j'ai pu embrasser Lisette en passant, comme j'ai pu cueillir une marguerite sur le pré. — Mais je n'en vois point, pour moi, la conséquence.

LA MARQUISE.

La conséquence, c'est que je vous prie de sortir de mon appartement.

LE MARQUIS.

Quoi! pour une distraction, marquise! pour une bluette! pour une pure inadvertance!... (Il fait des agaceries à l'oiseau qui est perché sur la main de la marquise.) Ta, ta, ta! petite! pstt!

LA MARQUISE.

Bon ! le voilà qui cherche querelle à ma perruche maintenant!

LE MARQUIS.

A vous dire vrai, madame, je n'en veux pas tant à la perruche qu'au perchoir!

LA MARQUISE, riant.

Vous allez vous faire mordre, et j'en serai ravie. — Mords-le, Fiammette!

LE MARQUIS, se reculant.

Décidément, qu'est-ce que je vous ai fait, marquise? Contez-moi cela. Hier, vous me signaliez comme une proie sortable à l'attention de votre bon ami Médor, qui ne l'a pas oublié, par parenthèse, car il a failli m'étrangler tout à l'heure... aujourd'hui, vous me recommandez aux gentillesses de Fiammette! Demain, ce sera sans doute à quelque appétit plus considérable. Bref, il vous faut de mon sang, — il vous en faut! et tout cela pourquoi? Non pas, — soyez franche, madame, — parce qu'il existe céans une Lisette dont vous ne vous souciez pas plus que moi, — mais parce que je vous aime, parce que je vous l'ai dit, et que me voilà tout prêt à vous le dire encore!

LA MARQUISE.

Une chose que je persiste à ne pas comprendre, c'est la circonstance de cette visite dont vous m'honorez ce matin. Il y a là quelque chose qui m'échappe, car vous avez eu une idée, je suppose, en venant ici... Vous ne vous êtes pas ingénié d'une démarche si neuve et si peu convenable sans être muni d'un prétexte plausible?... J'ai cru d'abord, moi, que vous alliez m'apprendre une nouvelle d'éclat, — me conter tout au moins quelque fait intéressant... Mais point du tout! vous êtes là, depuis trois quarts d'heure, planté devant mon soleil, à me tenir

des discours qui n'ont ni queue, ni tête, ni pantoufles... Enfin qu'est-ce que vous voulez?

LE MARQUIS, piqué.

Rien, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien! allez-vous-en. (Le marquis fait un geste du bras et se dirige vers la porte, puis il s'arrête, se retourne et reprend d'un ton sérieux :)

LE MARQUIS.

De bonne foi, madame, pensez-vous que ceci puisse durer éternellement?

LA MARQUISE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Il y en a bon nombre, madame, qui, à ma place, le prendraient moins gaiement que je ne veux bien le prendre.

LA MARQUISE.

Il y a bon nombre de sots dans le monde.

LE MARQUIS.

Soit; mais enfin les termes où nous voilà, étant mariés l'un à l'autre depuis six mois, sont d'une singularité véritablement fort extraordinaire. Vous m'avouerez bien cela, marquise.

LA MARQUISE.

Volontiers. Je vous l'avouerai.

LE MARQUIS, se rapprochant.

Eh bien! en ce cas... tenez, chère marquise, je voudrais pour beaucoup que la pensée vous fût venue, comme à moi ce matin, de faire une petite excursion dans la campagne.

LA MARQUISE.

Pourquoi ce vœu?

LE MARQUIS.

Parce qu'il y a au fond de votre ame, j'en suis certain, des cordes endormies qui se fussent éveillées à l'impression de cette belle journée naissante, et qui auraient chanté soudain comme des oiseaux. On découvre vraiment sous un ciel printanier, et parmi cette poussière lumineuse que soulève le char du soleil, des aspects qui entr'ouvrent le cœur malgré lui et le disposent à la bonté. — Moi, qui ne suis pas suspect d'humeur pastorale, je me défendais à peine contre ces enchantemens... J'attachais un regard ravi sur le lointain bleuâtre et doré des horizons, sur les diamans que la nuit laisse au sein des prairies. — sur la fraîche verdure des parcs que je cotoyais çà et là, en effleurant de la tête les grappes humides des cytises et les gerbes parfumées des lilas... Tous mes sens étaient doucement captivés... J'écoutais en rêvant, au petit pas de mon cheval, ce gai babillage et ces confuses rumeurs qu'une riante matinée fait éclater à toutes les fenêtres et sous

chaque brin d'herbe. La vie, l'espérance et la joie sont partout, — et partout l'amour! Pas un visage que n'embellisse un sourire, pas un verger qui n'ait sa chanson, — pas une fille qui n'ait un corset blanc!... Moi seul, madame, je me sentais étranger dans ce paradis; moi seul, je n'étais point de la fête!

LA MARQUISE.

Vous n'aviez pas de corset blanc du moins!

LE MARQUIS, s'animant peu à peu.

Ma tristesse était sincère, marquise; elle était profonde. J'étais accablé de la solitude où je me trouvais et de celle qui m'attendait au retour. — Que me manque-t-il, me disais-je, pour être à ma place parmi tous ces heureux et pour mêler ma voix à cette harmonie, — à cet hymne de reconnaissance qui s'élève de toutes parts vers le ciel bienveillant?... Une main, — une main chérie dont l'émotion réponde à la mienne, — un seul mot de tendresse, un écho de bonheur murmuré à mon oreille, — un cœur, jeune comme le mien, qu'une commune pensée fasse palpiter dans le même instant, qui se berce aux mêmes illusions et se fonde aux mêmes ardeurs!... Louise! je songeais à vous, à votre éblouissante jeunesse, à votre beauté qui me trouble, à cette grace mystérieuse qui vous entoure comme l'auréole d'un ange, — et je ne pouvais croire qu'une image si accomplie du bonheur n'en voulût être à jamais que la statue inanimée... Il me semblait même alors, tant mon cœur me donnait de folle confiance, que si j'étais près de vous, je trouverais dans mon ame des accens, dans mes yeux une étincelle, — une larme peut-être, dont vous seriez touchée!... (Il fléchit le genou.) Me suis-je trompé, marquise? — dites-le-moi.

LA MARQUISE, après l'avoir regardé un moment en clignant les yeux.

Mais... cela fait bien des affaires. — Je vais toujours me lever. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer ma camériste, — je dis ma camériste... cette jolie fille en corset blanc... vous la connaissez bien?

LE MARQUIS, se relevant brusquement.

Oui, madame, oui. (Il la salue et sort.)

LA MARQUISE, après un silence.

Mon Dieu!... que je souffre! que je suis malheureuse! (Elle fond en larmes.) Et ne pas savoir ce que j'ai, seulement! — Il est étrange qu'on me laisse périr comme cela sans secours... Mon médecin est une bête... A l'entendre, je n'ai rien de dangereux... et le marquis s'empresse de le croire... c'est un débarras. — Non, non, je n'ai rien... Eh bien! on verra, — on verra! Je me sens bien, moi... j'éprouve au cerveau — et au cœur des choses dont on n'a pas l'idée... J'ai des veines rompues intérieurement, j'en suis sûre. Je deviendrai folle ou je mourrai... Jeune comme je suis, car je ne suis pour ainsi dire qu'une enfant...

Mon Dieu, ayez pitié de moi, car, vous le voyez, mon Dieu, je suis abandonnée de l'univers entier!... Allons! un peu de courage, ma pauvre petite marquise... *marchesina mia!* allons! (Elle se lève tout doucement, chausse ses pantoufles, et passe un élégant peignoir. Entre Lisette.) — Ah! c'est vous, mademoiselle?

LISETTE.

Madame la marquise a été témoin des importunités de monseigneur à mon égard?

LA MARQUISE.

Cela vous regarde.

LISETTE.

Ce sont de ces politesses dont une fille de bien se passerait fort, si elle était consultée.

LA MARQUISE.

Que veux-tu que j'y fasse, Lisette? Voilà les hommes. Telle est leur grossièreté native. (Elle s'assied devant sa toilette.) Propose à leur admiration, Lisette, toutes les perfections morales; découvre à leurs yeux tous les trésors, tous les raffinemens d'une ame délicate, la constance la plus rare, la passion survivant à son objet par-delà le tombeau, tout ce qui semble le mieux fait en un mot pour séduire un honnête esprit, tu ne les verras pas s'émouvoir plus qu'un marbre; mais montre-leur un bout d'épaule à peu près blanc ou une main passable, — eh! mon Dieu! les voilà tout de flamme!... Je sais tout cela mieux qu'une autre, ma fille... Qui est-ce qui part à cheval, là-bas, et qui va si grand train?

LISETTE.

C'est Lafleur, madame.

LA MARQUISE.

Lafleur? Il a quelque mine, ce garçon. Est-ce qu'il ne te fait pas la cour?

LISETTE.

Non, madame; il la fait à monseigneur, — qui me la refait à moi.

LA MARQUISE.

Par ricochet. — Regarde donc un peu, Lisette, si tu n'aperçois pas le marquis quelque part.

LISETTE, à la fenêtre.

Non, madame... Ah! si fait, le voici. Dois-je l'appeler, madame?

LA MARQUISE.

Garde-t'en bien sur ta tête! — A quoi passe-t-il son temps?

LISETTE.

Madame, il est adossé contre un marronnier; il a les bras croisés, et semble réfléchir.

LA MARQUISE.

L'homme singulier! l'inexplicable personnage!

LISETTE.

Ah! il se met en marche... il prend l'allée de charmilles, et se dirige d'aventure vers le petit travail que madame... Il faut même qu'il l'ait aperçu, car il double le pas.

LA MARQUISE.

Vraiment! Reste là, ma fille, et observe bien tous ses mouvemens.

LISETTE.

Madame, il y arrive... il y est!

LA MARQUISE.

Et quelle est son attitude, Lisette?

LISETTE.

Eh! elle n'est pas bonne, madame, pas bonne du tout. Il lève les bras au ciel; il frappe du pied; on dirait qu'il pérore. (Criant tout à coup et se rejetant dans la chambre.) Oh! ciel!

LA MARQUISE, se levant.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il donc?

LISETTE, à demi-voix.

Il revient, madame, il revient à grandes enjambées et d'un air furieux, en portant quelque chose dans ses bras... Tenez! l'entendez-vous monter?

LA MARQUISE, avec agitation.

Ah! Dieu! il va me tuer, Lisette!... Pose-moi cette mouche promptement, là, au coin du sourcil... et ne m'abandonne pas, ma pauvre Lisette, car ceci devient terrible. (On frappe à la porte.) Entrez. (Elle se rassied.) Que tous les anges nous protégent et nous pardonnent nos péchés, Lisette! (Le marquis entre portant une urne funéraire. — Moment de silence.)

LE MARQUIS, sombre et grave.

Madame, qu'est-ce que c'est que cette urne?

LA MARQUISE.

Cette urne?

LE MARQUIS.

Oui, madame, cette urne!

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Mais... c'est du porphyre, je crois. (Lisette rit.)

LE MARQUIS.

Sortez, Lisette. (Lisette sort. Il dépose l'urne sur une console.) Je vous demande fort sérieusement, madame, ce que c'est que cette urne, et quel est le sens de la belle inscription qu'on lit sur la base?

LA MARQUISE.

Une inscription!

LE MARQUIS.

Oui, madame, ceci : (Il lit.)

A la mémoire d'un homme excellent;
Il n'eut qu'un défaut,
Ce fut d'être mortel!

Eh bien! qu'en pensez-vous?

LA MARQUISE.

Cela me paraît assez bien rédigé.

LE MARQUIS.

Vous croyez apparemment, madame, ma patience inépuisable! — A la vérité, je vous en ai donné une grande idée, lorsque je me suis résigné sans conteste au caprice inoui par lequel vous avez cru devoir inaugurer vos bizarreries... Je n'en parle qu'en passant, madame. Ce qui est fait est fait... Toutefois vous savez si alors — et depuis... puisque, Dieu merci! vous vous l'êtes mis en tête... je me suis montré, — malgré la stupeur profonde où ces sortes de catastrophes vous plongent un homme, — surtout, madame, lorsqu'elles se prolongent à l'infini...

LA MARQUISE.

Voilà une phrase qui tourne à la catastrophe, marquis, prenez garde, — et remerciez-moi d'interrompre cette exposition de vos griefs ou le manque de mémoire le dispute au défaut de générosité. — Quand vous eûtes, monsieur, la condescendance de rechercher ma main, est-ce que je vous fis mystère de l'état de mon cœur? La perte, toute récente encore, de l'homme rare qui fut mon premier époux, — les circonstances profondément douloureuses qui l'avaient marquée, me laissaient un souvenir difficile à effacer. Je ne vous le cachai point; je réclamai, pour tous les scrupules d'une affliction si légitime, — vos égards et vos respects. Vous me les promîtes, marquis, — vous me les promîtes, dis-je, et ce serait le fait d'une délicatesse ordinaire que de m'épargner le soin de vous le rappeler.

LE MARQUIS.

Eh! madame, j'ai promis,... j'ai promis! A la bonne heure. — Mais, outre qu'on s'explique rarement à fond sur ces matières, et que j'ai bien pu ne pas saisir toute l'étendue des obligations que je prenais, — ne devais-je pas me flatter que le temps ferait ici son office habituel, qu'il m'aiderait à venir à bout de cet amour posthume?... Au lieu de cela, et au rebours de toute prévision, cette douleur étrange ne fait que croître et s'épanouir, et se compliquer chaque jour... On multiplie les anniversaires,... on invente des dates,... on compose des épitaphes,... on me transforme mon parc en cimetière!... Madame, ceci n'est plus du deuil, c'est de la dérision! Eh! morbleu! la femme du roi Mausole, — qui s'y connaissait, je crois, — quand elle eut avalé les cendres de son mari, jusqu'à la dernière pincée,... elle se tint tranquille,... elle n'en parla plus!

LA MARQUISE.

Vous êtes un brutal, marquis, — et de plus, vous ignorez l'histoire; cette reine infortunée mourut au bout d'un an de veuvage.

LE MARQUIS.

C'est encore mieux, madame! Eh! pardié, tandis que vous y êtes, que ne l'imitez-vous jusqu'au bout?... Mourez,... mourez de chagrin, — pour achever de me tourner en ridicule!

LA MARQUISE.

Ah! le ridicule!... Le mot est dit : voilà ce qui vous touche.

LE MARQUIS.

Eh! sans doute, madame, cela me touche! Pensez-vous que l'équivoque de notre situation soit pour échapper à la malignité de nos gens? et un homme de ma sorte est-il bien aise d'être pendu aux langues de ses valets? Pensez-vous même que cela s'arrête à notre intérieur? Non, madame, non; le régal est trop friand pour que le public n'en ait point sa part un jour ou l'autre... Eh! donnez-moi cent fois plutôt, madame, un rival en chair et en os... Par le sang du Christ! je m'y prendrai de façon qu'on ne rira pas!... Mais celui-ci est mort,... il a beau jeu!

LA MARQUISE.

Ah! cette insinuation contre la mémoire d'un homme qui fut notoirement un héros vous couvre de gloire!... Il a beau jeu! Voyons, qu'entendez-vous par là?

LE MARQUIS, violent.

J'entends, madame, que, puisqu'il est au diable, je ne puis l'y envoyer. — Dont j'enrage!

LA MARQUISE.

Il suffit. Lorsqu'une femme se voit en butte à une telle démence d'emportement et à un tel cynisme de langage, le parti du silence est le seul qui lui reste. — Tirez votre épée et percez-moi le cœur : je ne bougerai pas. (Elle s'enveloppe dans ses dentelles avec dignité.)

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne tirerai pas mon épée, et je ne vous percerai point le cœur : cela n'est pas dans mes mœurs. Chacun a sa vocation en ce monde : la mienne n'est pas, malheureusement, pour les mariages en peinture. Je vais plus loin, et puisque la communauté d'existence n'est bien résolûment entre nous deux qu'une chimère importune, j'ose vous proposer humblement d'y mettre un terme.

LA MARQUISE.

Si je vous dois, monsieur, la liberté de pleurer désormais à loisir et dans la solitude celui qu'on a pris à tâche de me rendre plus regrettable de jour en jour, comptez, à défaut d'un sentiment plus vif, sur ma reconnaissance.

LE MARQUIS.

Eh bien! madame, vous avez, chez M. votre père, une retraite ouverte, un asile honorable : aussitôt que vous en manifesterez le désir...

LA MARQUISE, se levant.

Je le manifeste, monsieur.

LE MARQUIS.

Soit! Partez, madame, — partez dès à présent, et je n'y mets qu'une condition, — c'est que vous emporterez cette urne!

LA MARQUISE, saisissant l'urne.

O triste et doux souvenir de tout ce que j'ai aimé! froide et chère image d'une tombe qui renferme ma vie, mon cœur, ma jeunesse et mes amours! Précieux symbole!... (La porte s'ouvre. Lisette entre avec précipitation.)

LISETTE, essoufflée.

Ah! madame la marquise! ah! madame! quel coup de foudre!... je veux dire quel coup du ciel!

LA MARQUISE.

Quoi donc, Lisette?

LISETTE.

Frontin, madame! Frontin, qui est revenu!

LA MARQUISE.

Frontin! le valet du comte! Mais il est mort, Lisette!

LISETTE.

Non, madame... Il a survécu, à ce qu'il dit... Et, tout menteur qu'il est, il faut bien le croire, puisqu'il est là... Ah! madame! quel événement! Les yeux m'en sortent de la tête.

LA MARQUISE.

Mais c'est à n'y pas croire en effet... Et il est là, dis-tu?

LE MARQUIS.

Quelque intrigant, vous allez voir.

LISETTE.

Un intrigant! On ne connaît pas son Frontin peut-être?... Oui, madame, il est là,... il me suit,... il demande à voir madame.

LA MARQUISE.

Qu'il entre, qu'il entre, Lisette!

LISETTE, allant à la porte.

Pstt! pstt! — Le voici, madame. (Le marquis s'assied dans un coin en faisant un geste d'humeur. Frontin entre d'un air penaud et effaré.)

LA MARQUISE.

Est-il possible? Comment! mon pauvre Frontin, c'est toi?

FRONTIN, d'une voix faible et dolente.

Oui, madame, c'est moi : c'est moi-même, grace à Dieu!

LA MARQUISE.

Il se soutient à peine! Donne-lui vite une chaise, Lisette.

FRONTIN, s'asseyant.

Madame la comtesse est mille fois charitable.

LA MARQUISE.

Madame la comtesse!... Hélas! Lisette, il ignore donc... Chut! mon enfant. — Et d'où viens-tu, mon ami?

FRONTIN.

D'Alger, madame, d'Alger en Turquie.

LA MARQUISE.

D'Alger... Bonté du ciel! Et comment as-tu fait la route?

FRONTIN.

A pied, madame, directement.

LE MARQUIS, avec éclat, de son coin.

Tu veux dire à la nage, sans doute, maraud?

FRONTIN.

A pied depuis Toulon, je dis.

LA MARQUISE.

Cela s'entend. — Vois donc, Lisette, comme il est maigre et défait... Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas, mon ami?

FRONTIN.

Oh! oui, madame, beaucoup, — surtout de soif.

LA MARQUISE.

Je le crois bien, — dans les pays chauds! — Je suis sûre qu'il est mort de besoin. Lisette, donne-lui des biscuits et du vin de Chypre, en attendant qu'on lui ait préparé à déjeuner. — Tiens, Frontin, prends. (Frontin, entouré et choyé par les deux jeunes femmes, trempe des biscuits dans un verre que Lisette lui emplit à plusieurs reprises.) Eh bien! cela revient-il un peu, hon?

FRONTIN, éclaircissant sa voix.

Oui, madame, oui, cela revient.

LA MARQUISE.

Il sourit, Lisette; — c'est à fendre le cœur. — Maintenant, dis-moi, mon ami, ne crains point de m'affliger. Ma douleur est de celles qui se plaisent dans leur excès même. Conte-moi tout. Ne m'épargne aucun détail de cette cruelle aventure à laquelle tu parais avoir échappé miraculeusement.

FRONTIN.

Si madame la comtesse me l'ordonne?

LE MARQUIS, de son coin.

Puisqu'on te le dit, faquin! Va donc! va! mais tâche d'aller droit!

FRONTIN, bas à Lisette.

Quel est donc ce monsieur qui parle si haut dans la maison?

LISETTE, de même.

Rien, c'est un voisin.

FRONTIN, faisant la moue.

C'est un voisin que je n'aime pas. (Haut, avec importance et discrétion.) Hem! — Madame la comtesse n'a pas oublié que nous étions chargés par le roi notre maître de le représenter — tant bien que mal — aux noces de l'infante d'Espagne. — Telle était du moins notre mission avouée; mais, pour ne vous rien celer, nous avions des instructions secrètes d'une nature beaucoup plus délicate; elles consistaient... (Avec précaution.) Nous sommes ici, j'espère, en sûreté... elles consistaient, entre nous, — à voir de près... les choses, — à nous bien pénétrer... des apparences, à saisir les nuances les plus fugitives et les plus subalternes, — à ne point perdre trace, en un mot, de ces mille riens — qui n'existent pas, — mais dont un ambassadeur se préoccupe néanmoins à juste titre, — attendu qu'ils sont en définitive les grands rouages des affaires.

LE MARQUIS.

Va donc, triple fat!

FRONTIN, à demi-voix, après avoir regardé le marquis avec inquiétude.

Voilà un voisin bien incommode. (Haut.) Quoi qu'il en soit, les noces se firent, madame, avec la pompe usitée entre personnes souveraines. Il y eut force joutes, castilles, combats d'animaux et autres cérémonies — espagnoles. Nous prîmes notre part de ces divertissemens, et nous passâmes là quelques jours, — ma foi! fort agréables, — sans jamais négliger, bien entendu, notre objet principal, qui était, comme j'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse, de scruter à droite et à gauche, par devant et par derrière, les plis, les replis, les...

LE MARQUIS.

Vas-tu recommencer, drôle?

LA MARQUISE.

Passe, passe, Frontin. Tu dois comprendre, mon enfant, toute la vivacité de mon impatience. — Votre mission terminée, vous allâtes vous embarquer à Cadix, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, madame. Ayant résolu de nous embarquer, nous choisîmes Cadix, — à cause qu'il y a un port de mer, d'abord, — et ensuite pour vérifier par nos yeux la beauté, la grace, la gentillesse proverbiales de ses... (Il se trouble.) Hem!... de ses... Diantre de biscuits!

LA MARQUISE.

De ses quoi, Frontin?

FRONTIN.

De ses promenades, madame.

LA MARQUISE.

Je reconnais bien là le comte : il se fût dérangé de cent lieues pour voir un joli site. C'était, comme toutes les ames supérieures, un amant de la nature.

FRONTIN.

Oui, madame, de toute la nature. — Bref, le 13 juin au matin, nous nous embarquâmes sur un vaisseau de Marseille, et nous prîmes la mer. — Ah! Dieu! c'est ici que j'ai besoin de toutes mes forces. (Il vide le verre que lui tend Lisette, et reprend avec gravité :) Madame la comtesse n'ignore pas que la mer est une vaste étendue d'eau — soumise à l'influence des lunaisons.

LA MARQUISE.

Je sais cela, Frontin.

FRONTIN.

Eh bien! madame, c'est ce qui fit notre malheur, car la syzygie s'étant déclarée soudain avec une puissance énorme, il en résulta naturellement un contre-coup sur la marée, — si bien que notre capitaine, malgré toute sa bonne volonté, ne put gagner le large avant la nuit close. La conséquence fut que nous rencontrâmes en travers du détroit cette maudite felouque algérienne, qui nous salua d'abord d'une effroyable volée dans les côtes.

LA MARQUISE.

Miséricorde! Et alors le combat s'engagea, dis, Frontin?

FRONTIN.

Il ne fut pas long, madame. Le Turc, suivant sa coutume, en vint tout de suite à l'abordage, ce que voyant, moi, je montai promptement dans les hunes, pour mieux dominer l'ennemi. Là, je me comportai de façon, je crois, que si chacun eût fait de même, les choses auraient pu tourner différemment. Au reste, pour ne pas insister sur ce qui m'est personnel, vous saurez simplement, madame, qu'après le combat, lorsqu'on déchargea mon mousquet, on y trouva quinze cartouches à balle l'une sur l'autre.

LA MARQUISE, avec admiration.

Quinze cartouches, Frontin?

FRONTIN.

Quinze, madame. J'en ai retenu le chiffre. C'est assez vous dire de quelle rage j'y allais.

LE MARQUIS.

Dis que tu avais peur, coquin, et que tu ne savais plus ce que tu faisais!

FRONTIN, se levant, avec une indignation contenue.

Décidément, il paraît que monsieur connaît mieux l'histoire que moi! Eh bien! qu'il la conte! qu'il la conte! Je l'écoute.

LA MARQUISE.

N'y prends pas garde, Frontin. — Mais ton maître, mon ami, ton malheureux maître?

FRONTIN.

Oh! pour M. le comte, madame, c'était un archange!... Entouré de cadavres, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, il tenait tête lui seul au flot des corsaires, lorsque tout à coup... son épée se rompit à ras du pommeau.

LA MARQUISE.

Achève, Frontin, achève!... Par qui... comment reçut-il le coup mortel?

FRONTIN.

Le coup mortel, madame?... mais il ne le reçut pas, Dieu merci! puisqu'il vit encore?

LA MARQUISE.

Qui?... le comte?... Que dis-tu?... le comte vivant!

LE MARQUIS, accourant.

Parle, parle vite, misérable!

FRONTIN.

Mais, sans nul doute, madame, il est vivant, et je vous cautionne que, sauf un peu d'ennui de son esclavage, il se porte à merveille.

LA MARQUISE, défaillant.

Ah!... ciel!... (Elle se laisse tomber sur un canapé; Lisette lui donne des secours.)

LE MARQUIS.

Voyons, marquise, voyons, remettez-vous! Il y a ici quelque imposture, quelque infernale machination dont j'aurai le secret. — Approche, toi, traître! Confesse que tu as menti!

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai dit que l'immaculée vérité. (La marquise entr'ouvre les yeux, et écoute.) M. le comte, blessé et fait prisonnier, ainsi que moi, a enfin obtenu du dey, après dix-huit mois de captivité, des conditions de rachat raisonnables, et on m'a envoyé, moi, pour chercher la rançon convenue. J'ai sur moi, monsieur, divers parchemins à l'appui de mon dire, et d'abord voici une lettre du père prieur du couvent de la Merci, avec le cachet de l'ordre. (Il montre le parchemin.)

LE MARQUIS, après avoir lu.

Et qui m'assure que cette pièce n'est point fausse?

FRONTIN.

En traversant Paris, j'ai fait apposer au bas le visa du ministre.

LE MARQUIS.

On surprend tous les jours des signatures.

FRONTIN.

Enfin, monsieur, — qui avez la créance si dure, — je pourrais vous faire voir un certificat du consul de Naples à Alger, attestant...

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! tu tombes mal, mon garçon! le consul de Naples à Alger est M. de Gariga, que j'ai connu intimement à Paris, et dont j'ai reçu nombre de lettres. Voyons, voyons ce certificat.

FRONTIN.

Le voici, monsieur. (Le marquis prend la lettre et la lit attentivement.)

LA MARQUISE, d'une voix faible.

Eh bien, marquis?

LE MARQUIS, brusquement, rendant la lettre à Frontin.

Eh bien, madame, je suis cassé aux gages, voilà tout! (Il s'assied avec violence.)

LA MARQUISE.

Il est donc vrai! — Et l'on t'envoie vers moi, Frontin?

FRONTIN.

Expressément, madame! Comme toute la fortune de M. le comte a passé, sur le bruit de sa mort, aux mains d'héritiers qu'il faudra dessaisir par un procès, M. le comte espère que madame la comtesse lui fera l'avance de la rançon qu'on lui demande.

LA MARQUISE.

Et quelle rançon demande-t-on?

FRONTIN.

Pour lui et pour moi, madame, l'un dans l'autre, cent mille écus.

LA MARQUISE, avec une nonchalance plaintive.

Cent mille écus! La somme est forte, Frontin; cependant elle ne m'effraie pas, — et, si je l'avais, je la donnerais de grand cœur. Mais quand je vendrais tout ce que je possède, quand je me priverais de tout au monde, je ne crois pas que je pusse disposer de cent mille écus. Au reste, je suis prête à tout. Le comte connaît ma position. Veut-il que je tombe dans la plus extrême misère, que je n'aie plus de quoi me couvrir?... S'il le veut, qu'il le dise.

FRONTIN.

Madame, il voudrait bien ne plus recevoir le fouet. — Voilà ce qu'il voudrait pour le moment.

LA MARQUISE.

Le fouet!... Est-il possible qu'on fasse subir un traitement si indigne à un homme de sa qualité?

FRONTIN.

Oh! madame, si encore il n'y avait que sa qualité en jeu... mais ce

n'est pas sur sa qualité qu'on le fouette!... — Enfin que me commande madame la comtesse?

LA MARQUISE, lentement, avec mesure et réflexion.

Écoute, Frontin, voici ce que tu as à faire : — Tu vas retourner à Alger; tu diras au comte que je n'ai point cessé de le pleurer jour et nuit, que la fidélité de mon amour et l'obstination de ma douleur sont ici le bruit de toutes les conversations; qu'au demeurant j'ai peu de temps à vivre, parce que je suis attaquée d'un mal intérieur, qui déjoue la science des plus habiles médecins; que, quant aux cent mille écus, je ne les ai pas... mais que je vais, dès à présent, m'appliquer à faire des économies, me mettre au pain et à l'eau, s'il le faut, et que, dans peu d'années, si je vis...

LE MARQUIS, se levant.

Non, madame, non! il ne sera pas dit qu'une personne qui, après tout, m'a honoré d'un instant de bienveillance, en soit réduite aux privations, et peut-être à un deuil éternel, lorsqu'il dépend de moi de l'y soustraire! J'ai, moi, ces cent mille écus, et je les prête, non pas à vous, madame, qui probablement les refuseriez de ma main, mais au comte, dont la situation autorise de ma part cette liberté.

FRONTIN, d'un ton pénétré.

Ah! monsieur, vous faites là une belle action!

LA MARQUISE, toujours plaintive.

Oui, marquis, c'est bien, — c'est très bien; mais j'ai à vous parler. — Lisette, conduis Frontin à l'office, puis tu reviendras.

FRONTIN, avec dignité.

Monsieur, vous faites là une belle action! — Allons déjeuner! — (Il fait quelques pas et se retourne.) Je vais boire à vous, monsieur, et à la belle action que vous faites! (Il sort avec Lisette.)

LA MARQUISE.

Ce trait chevaleresque, monsieur, me pénètre de gratitude. J'ai peur seulement que vous ne vous gêniez beaucoup.

LE MARQUIS.

Non, madame : l'existence à laquelle je suis voué désormais, les projets ultérieurs que je médite me permettent ce sacrifice.

LA MARQUISE.

Quelle existence? quels projets?

LE MARQUIS.

Mais, madame, l'existence d'un célibataire, car, votre premier époux n'étant point mort, notre mariage devient nul de plein droit. Quant à

mes projets, je vous l'avoue, je ne compte point demeurer long-temps en France; j'y serais exposé à de trop pénibles souvenirs et à de trop fâcheuses rencontres. La guerre d'Amérique ouvre en ce moment aux gens de cœur une séduisante carrière : j'irai voir ce que peut pour la cause de la liberté l'épée d'un gentilhomme. (Lisette rentre.) Souffrirez-vous, madame, que je m'installe dans votre bibliothèque pour écrire sans délai à mon procureur au sujet de ces cent mille écus?

LA MARQUISE.

Faites, monsieur, faites. (Le marquis entre dans une pièce voisine dont la porte reste entr'ouverte. La marquise est assise sur un canapé, la tête appuyée sur sa main, Lisette debout près d'elle. A sa camériste tristement.) Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Eh bien! madame?

LA MARQUISE.

Me voilà au comble de la joie, Lisette. (Elle fond en larmes.)

LISETTE.

Oui, madame, c'est comme moi. (Elle s'essuie les yeux.)

LA MARQUISE.

Je pleure cependant, mon enfant, parce que chez une femme tous les sentimens, tu le sais, se traduisent par des larmes.

LISETTE.

Je pleure aussi, moi, madame; mais, ma foi! ce n'est pas de joie!

LA MARQUISE.

Que dis-tu donc? quand le ciel te rend Frontin!

LISETTE.

Le ciel est trop bon!... Ah! madame, que ce garçon-là gagne à être défunt! — Je lui avais prêté de mon fonds toute sorte de vertus pour piquer Lafleur d'émulation...

LA MARQUISE.

Mais c'était de la coquetterie, cela, Lisette!

LISETTE.

Oui, madame... Le pis, c'est que j'avais fini par être dupe moi-même de mes inventions et par me composer un Frontin fort passable. Aussi, quand je l'ai revu, mon premier mouvement a été de me réjouir. J'espérais d'ailleurs que le malheur l'aurait amendé; mais, grand Dieu! c'est tout le contraire, madame... Depuis un quart d'heure qu'il est ici, il a déjà trouvé moyen de me manquer plusieurs fois — avec la dernière gravité... et ce n'est pas tout... Quand il est entré ici en chancelant, madame a cru que c'était de besoin... Eh bien! madame, il était ivre, voilà la vérité, et grace aux petits supplémens dont nous

l'avons gratifié, il roule maintenant comme une chaloupe et raconte à ce pauvre innocent de Lafleur des histoires turques — à faire frémir... Ah! madame, pour peu que le maître ait suivi, comme je n'en doute pas, la même progression que le valet, nous irons toutes deux en paradis par la voie étroite, madame!

LA MARQUISE.

Mais je ne pense pas, Lisette, que le comte laissât voir, même en germe, des défauts si choquans?

LISETTE.

Oh! non, certainement, madame, et, à part qu'il courtisait volontiers toutes les femmes, excepté la sienne...

LA MARQUISE.

Comment! est-ce qu'il était coureur, Lisette?

LISETTE.

Ah! je vous en réponds, madame, qu'il l'était!... A part cela, dis-je, et à part encore qu'il était joueur comme les cartes, — hanteur de tripôts, — brave douteux, — soupeur enragé sur la minuit, — jaloux comme un bourgeois, *et cætera, et cætera,* — je ne lui connaissais pas, en effet, le moindre germe d'un défaut.

LA MARQUISE.

Mais, ma fille, je te jure que j'ignorais tout cela, ou du moins je l'avais oublié. Je me souviens seulement qu'il était parfois un peu entêté.

LISETTE.

Oui, un peu, comme une mule!

LA MARQUISE.

Assez peu sensible de son naturel.

LISETTE.

Comme un caillou.

LA MARQUISE, vivement.

Eh bien! mademoiselle, après tout, quand cela serait, où voulez-vous en venir? qu'est-ce que tous ces propos signifient? Quand vous m'aurez prouvé clair comme le jour que le comte était un ogre et un monstre, — quand vous m'aurez prouvé par surcroît, — car c'est là que vous tendez, — que le marquis a plus de mérite dans son petit doigt que le comte n'en eut jamais des pieds à la tête, — qu'en résultera-t-il? Suis-je cause de ce qui arrive, moi?... puis-je l'empêcher?... Vous voulez donc me désespérer, me faire perdre la tête?... Allez-vous-en! laissez-moi seule! laissez-moi!... Ah! (Elle aperçoit le marquis, qui est sorti tout doucement de la bibliothèque.) Comment! monsieur, vous étiez là!... vous nous écoutiez!

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne suis venu que quand vous avez élevé la voix, et je n'ai saisi qu'un petit nombre de paroles — que vous allez assurément vous empresser de rétracter d'abord que me voilà.

LA MARQUISE, se levant et s'approchant à petits pas du marquis.

(D'une voix émue et caressante.) Non, monsieur, non, je ne rétracte rien. Je suis une grande coupable, mais je suis bien sévèrement punie... J'ai joué avec vos sentimens, monsieur, — c'était mal.... mais, hélas! je jouais avec les miens aussi!... Excusez-moi... je suis une enfant, — une enfant qu'on a toujours gâtée, malheureusement... Je vous jure, monsieur, que mes intentions étaient pures.... J'avais si mal réussi à me faire aimer du comte en lui ouvrant tout bonnement mon cœur, que j'espérais être plus heureuse avec vous en usant de ruse... en atermoyant un peu... Si vous saviez comme au fond ce rôle me pesait! comme j'en étais lasse et embarrassée souvent! Croyez-moi, je vous en prie... Bien des fois, — ce matin encore, — pendant que vous me disiez là des choses — vraiment charmantes, — je sentais une envie folle de vous jeter mes deux bras autour du cou; mais je n'osais pas, je craignais de faire fuir votre amour en l'appelant trop franchement... Et puis on a son honneur aussi : on a beau avoir tort et le reconnaître en soi-même, il en coûte de l'avouer... Vous-même, marquis, soyez juste, vous n'êtes pas sans reproche : il vous était si facile de m'arracher mon secret..... je ne demandais que cela! Mais vous vous découragiez trop aisément... Vous êtes trop doux, marquis, c'est votre défaut... Une femme aime à sentir de temps en temps sa servitude.... Enfin que vous dirai-je, moi? Je m'y suis mal prise, c'est vrai; mais quoi! est-ce une raison pour m'abandonner comme vous le faites, sans un mot de regret ni de pitié?... Voyons, monsieur, est-ce que cela est irrémédiable? (Elle joint les mains.) Je me repens, je me repens sincèrement.... Tenez, je vous supplie.... emmenez-moi! emmenez-moi où vous voudrez, — en Amérique, — dans les bois, — chez les sauvages... Je vous suivrai partout avec bonheur! partout... toujours... je vous bénirai de m'avoir enlevée à la tyrannie d'un homme odieux, qui est indigne de moi, qui m'a torturée de mille façons durant sa vie et (près de pleurer), qui ressuscite tout exprès pour me contrarier... au moment où j'étais décidée à vous dire que je vous aimais de tout mon cœur!

LE MARQUIS. (Il la regarde un moment en silence, puis il va gravement prendre l'urne sur le guéridon, et s'approche de la fenêtre.)

Hé! gare là-dessous! (Il lance l'urne dans la cour.) — Madame, si je croyais en avoir encore le droit, je serais à vos pieds, n'en doutez pas, car vous êtes bien en ce moment la plus gracieuse petite personne

qu'on puisse rêver; mais la loi, par malheur, ne badine pas avec les bigames qui s'entêtent... Il y a du carcan! et je vous confesse qu'à moins de quelque arrêt nouveau du ciel... (On frappe à la porte.) Qui va là? (Lafleur entre.) Qu'y a-t-il, Lafleur?

LAFLEUR.

Monseigneur, c'est une lettre qu'un courrier apporte de Versailles à toute bride.

LE MARQUIS.

Donne. (Il lit la lettre.) Madame, vous avez certainement des intelligences là haut : cette lettre est du lieutenant de police; il me prévient que votre Frontin, échappé effectivement du bagne d'Alger, a imaginé de ressusciter son maître pour nous escroquer cent mille écus.

LA MARQUISE, saisissant la lettre avec vivacité.

Dites-vous vrai? (Elle lit.)

LE MARQUIS.

Lafleur, va vite : assurez-vous du pendard; mais qu'on ne lui fasse aucun mal.

LISETTE.

Non, monseigneur, soyez tranquille. — Viens, Lafleur, viens chercher des gaules! (Elle sort en courant avec Lafleur.)

LE MARQUIS.

Et maintenant, madame, n'ai-je point à craindre de ce gentil cœur, si mobile, un nouveau revirement?

LA MARQUISE, le regardant fixement.

Cette lettre-ci est venue bien à point,... et le reste aussi... Voyons, voyons donc,... votre course mystérieuse de ce matin,... ce départ de Lafleur au grand galop,... certains regards sournois que je me rappelle entre vous et Frontin,... tout cela sent bien un peu la manigance, dites-moi?

LE MARQUIS.

Oh! madame!

LA MARQUISE.

Non là, en conscience, marquis, qu'êtes-vous dans toute cette comédie, dupe — ou fripon?

LE MARQUIS, riant et distillant ses mots.

Eh! madame,... puisque rien ne peut vous échapper, et puisque définitivement le comte est mort, bien mort, n'est-ce pas?... (la marquise fait signe que oui, le marquis incline le genou et lui prend la main) eh bien! franchement,... je suis un peu... fripon.

OCTAVE FEUILLET.

LES

COLONIES FRANÇAISES

EN 1852.

La France a, sur la situation de ses colonies, des notions fort incomplètes. Ces établissemens lointains, qu'elle croit voués à une irrémédiable décadence, font, depuis plusieurs années déjà, de notables progrès dans la voie du développement commercial et industriel. Le moment est venu peut-être de montrer les colonies françaises sous leur vrai jour et d'opposer quelques faits, quelques documens précis, aux déclamations dont elles ont trop souvent fourni le thème. La situation coloniale, telle qu'on peut l'observer aujourd'hui, est d'autant plus digne d'attention, qu'on a droit de la regarder comme plus stable. Avant 1848, une grande question était pendante; l'abolition de l'esclavage ne se présentait encore qu'à l'état de redoutable problème. Des hommes prévoyans et sages, M. le duc de Broglie à leur tête, avaient fait de nobles efforts pour opérer cette transformation sans secousses et sans désastres; mais, soit excès de prudence chez les uns, soit excès de scrupule financier chez les autres, soit enfin aveuglement et obstination de la part du plus grand nombre, la solution menaçait de se faire indéfiniment attendre, quand éclata la crise imprévue qui devait couper court à toutes les résistances. Aujourd'hui l'abolition de l'esclavage est un fait accompli, c'est une épreuve terminée, et les causes partielles qui se rattachent à cette brusque transformation sont déjà loin de nous. Les conditions dans lesquelles nous trouvons le travail colonial en 1852 ne semblent plus exposées à aucune modification es-

sentielle, et n'ont guère qu'un écueil à craindre : la concurrence de l'industrie sucrière de la métropole. Nulle époque ne saurait donc être plus favorable pour étudier ce qu'a produit l'activité industrielle et commerciale dans nos colonies quatre années après l'abolition de l'esclavage.

Nous pouvons dire tout de suite, et non sans quelque orgueil, que, quatre années après l'émancipation de leurs travailleurs noirs, les colonies anglaises étaient loin d'avoir obtenu des résultats aussi satisfaisans. Ce succès, si honorable pour les colonies françaises, est dû à quatre causes principales : d'abord à l'énergie des mesures prises, tant par les autorités locales que par la métropole, pour couper court à l'esprit de désordre et de vagabondage qui cherchait à se faire jour parmi les nouveaux émancipés, ensuite à l'acquittement régulier des indemnités dues aux propriétaires d'esclaves. Il faut aussi en faire hommage à l'activité et à l'esprit de bienveillance qui se sont manifestés parmi nos colons pendant cette période critique, bienveillance naturelle au caractère national, et qui attire les noirs autant que la morgue anglaise leur est insupportable. Enfin, comme une cause dernière et non moins efficace de cette situation inespérée, il faut noter la bonne nature des noirs eux-mêmes, infiniment plus dignes de la liberté qu'on ne l'a prétendu. C'est grace à tant d'influences favorables que la transformation sociale de nos colonies a pu s'opérer sans malencontre et ne laisser après elle aucune des traces fâcheuses qui ont suivi la suppression du travail servile dans les possessions anglaises.

Pour montrer à la France ce que valent ses colonies, ce que vaut son système colonial, il ne faut que tracer un tableau rapide et précis de nos divers établissemens d'outre-mer. Il y a un siècle, on le sait trop, ce dénombrement eût flatté notre orgueil infiniment plus qu'aujourd'hui : il y a cependant, aujourd'hui même encore, quelque intérêt à l'aborder. Dans le cours de cent années, nous avons successivement perdu : en Asie, les points les plus importans de nos colonies de l'Inde, et, dans la mer des Indes, les Seychelles et l'Ile de France; — en Amérique, l'Acadie, le Cap-Breton, le Canada, les rives du Saint-Laurent; — dans la mer des Antilles, la Dominique, Saint-Vincent, la Grenade, Tabago, Sainte-Lucie, Saint-Eustache, Saint-Domingue, si digne de son nom de *Reine des Antilles*. Durant la même période, de nombreux traités conclus par l'Europe sous l'inspiration de l'Angleterre n'ont eu d'autre but que de frapper au cœur notre marine et notre commerce. Il n'est donc pas étonnant que la dure loi des vainqueurs ait surtout pesé sur ces contrées lointaines, dont les produits alimentaient notre commerce d'échange et par suite notre navigation. Toutefois la France est si prompte à se relever de ses échecs, sa situation géographique lui impose si naturellement une flotte mar-

chande comme aliment nécessaire à l'activité de ses enfans du littoral, que le petit nombre de colonies dont elle a pu rester maîtresse n'a pas tardé à devenir pour sa marine marchande et sa population maritime, après 1815, les bases d'un développement salutaire. Ces colonies ont donc d'incontestables droits à l'intérêt, à la reconnaissance même de la métropole.

Les établissemens coloniaux de la France peuvent se partager en trois groupes principaux. Il y a les colonies essentiellement voucés à la culture et à l'exploitation des richesses du sol : — la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion. — Il y a ensuite les colonies où l'activité commerciale remplace et domine parfois l'activité agricole : — le Sénégal et les comptoirs de l'Inde. — Il y a enfin les colonies qui intéressent moins pour le moment la prospérité matérielle que la grandeur militaire ou la sécurité morale du pays; les unes, comme l'Algérie, sont trop étroitement rattachées au cercle d'activité de la métropole pour que nous ayons à nous en occuper ici; les autres, comme la Guyane, sont appelées à une destination spéciale, dont nous dirons quelques mots, ou doivent servir, soit de points de ravitaillement pour notre marine militaire, comme Taïti, Mayotte et Sainte-Marie de Madagascar, soit de stations pour nos bateaux pêcheurs, comme Saint-Pierre et Miquelon. C'est sur ces divers points, l'Algérie exceptée, que nous voudrions montrer où en est le travail colonial, pour décider ensuite si la France doit ou non persister dans le système dont ce travail subit l'influence.

I. — LA MARTINIQUE. — LA GUADELOUPE. — LA RÉUNION.

L'île de la Martinique, d'une circonférence de 40 à 50 lieues, présente une superficie d'environ 100,000 hectares; un tiers de l'île est en plaines, le reste en montagnes. Ces montagnes s'élèvent dans la partie centrale, couronnées par des forêts presque impénétrables, où le fromagier gigantesque entrecroise ses branches avec le *balata*, le courbaril avec le figuier sauvage. En dehors de ces forêts, la végétation de l'île n'est pas moins riche, ni moins variée : les palmiers élancés, les bananiers au fruit savoureux, les lianes grimpantes, les goyaviers aux feuilles d'un vert sombre, s'offrent tour à tour près des habitations créoles. L'ombre et la verdure ne manquent donc pas au voyageur ou au chasseur qui veut se reposer près de ces milliers de ruisseaux dont le sol de l'île est entrecoupé, au bruit de l'onde et des longues flèches du palmier agitées par la brise.

Ce sol, déchiré par les éruptions de cinq ou six volcans éteints aujourd'hui, se montre tantôt découpé de mornes, de pitons et de vallées, tantôt arrosé par plus de soixante rivières dont les cours servent

de moteurs à beaucoup de moulins à sucre; cinq de ces rivières sont navigables pour des caboteurs. Parmi les rades et baies qu'offre le littoral de la Martinique aux navigateurs, les plus fréquentées sont la rade de Saint-Pierre et la baie du Fort-Royal, dit aujourd'hui Fort de France; mais les bâtimens mouillés à Saint-Pierre s'empressent, aux approches de l'hivernage, de se réfugier au Fort-Royal, lequel offre à la fois un bassin très abrité, mais resserré, connu des marins sous le nom de Cul-de-Sac, et, en dehors de ce bassin, une vaste et profonde baie, d'une excellente tenue, qui pourrait au besoin recevoir des flottes entières. Au fond du Cul-de-Sac est l'arsenal maritime de la colonie.

La population de la Martinique, comme celle de toutes nos colonies, se compose de blancs ou créoles, lesquels sont Européens d'origine; de noirs de race africaine; de gens de couleur, race mélangée des deux autres à des degrés différens. Les premiers, au nombre de 9,000 environ, sont possesseurs de la majeure partie des terres et des capitaux; ils ont en main le haut commerce et les industries les plus riches. Aussi, malgré les *révolutions égalitaires* de la métropole, le préjugé de la couleur, bien qu'il se soit amoindri, élève-t-il encore ses barrières entre la race créole et la race africaine; il est à supposer que ce préjugé perdra chaque jour de ses exigences à mesure que les gens de couleur et les noirs acquerront de plus en plus des lumières, de l'instruction et des richesses.

Les gens de couleur habitent les villes pour la plupart : les uns y sont établis comme négocians ou commis de négocians; les autres exercent des professions manuelles, telles que celles de charpentier, menuisier, tailleur; d'autres trouvent des moyens d'existence dans la pêche ou dans la préparation des vivres de table; d'autres enfin sont employés à la culture du sucre et du café sur les habitations mêmes. A peu près au nombre de 37,000, les gens de couleur étaient libres en presque totalité avant la révolution de 1848, soit qu'ils fussent issus d'affranchis, soit qu'ils eussent été affranchis par leurs maîtres, soit enfin qu'ils eussent eux-mêmes acheté leur liberté.

Les noirs, presque tous esclaves naguère encore, constituent le gros de la population de la Martinique; ils sont au nombre de 75,000, ce qui porte le chiffre total de cette population à 121,000 ames. C'était une des prescriptions des lois sur l'esclavage, que chaque colon concédât dans sa propriété, à ses esclaves des deux sexes, un terrain qu'ils cultivaient pour leur usage respectif, et dans lequel ils élevaient des volailles, des porcs, quelquefois même du gros bétail. Les plus industrieux parmi les noirs s'y logeaient et s'y meublaient parfois avec recherche. Cette règle, aussi humaine que politique, a produit l'excellent effet d'attacher la plupart des esclaves au sol de leurs maîtres, et,

quand l'heure de la liberté a sonné, de grouper des travailleurs libres sur les habitations où les retenaient leurs propres intérêts, les souvenirs de leur aisance, et souvent aussi les bienfaits de leurs anciens possesseurs. De là de grandes raisons pour continuer, par contrat, avec ces maîtres, les travaux de culture auxquels les noirs se livraient forcément jadis.

Ces cultures sont, en première ligne, celle du sucre, puis celle du café et d'un peu de cacao ou de coton; mais ces trois dernières denrées réunies ne représentent pas le quart de la production sucrière. La culture du sucre exige d'ailleurs, dans le système actuel d'exploitation, l'emploi d'un personnel de travailleurs considérable; aussi une trop grande subdivision des propriétés sera-t-elle défavorable aux intérêts agricoles de nos colonies tant qu'on n'aura pas séparé la culture de la fabrication, en concentrant cette dernière dans des usines centrales. Dans l'état actuel des choses, pour faire dix barriques de sucre par exemple, il faudrait en bêtes de somme et de trait, en moulins, chaudières et autres ustensiles, à peu près la même dépense d'installation et d'entretien annuel que pour en faire cent. Il en résulte qu'il devient à peu près impossible d'exploiter comme sucrerie une propriété qui n'a pas au moins 50 arpens.

Pendant les dix années qui précédèrent 1848, la production sucrière de la Martinique présentait en moyenne un chiffre de 27,209,000 kilogrammes de sucres exportés. La révolution de février fit éclater dans l'île de graves désordres, le sang fut versé à la lueur de l'incendie; mais le mot de *liberté,* jeté aux masses en effervescence, les calma et prévint de nouveaux désastres; l'émancipation des esclaves y devança l'arrivée des ordres de la métropole, qui venait de la proclamer elle-même. Enivrés de la liberté, les nouveaux affranchis la considérèrent tout d'abord comme synonyme de l'oisiveté : ils quittèrent les ateliers de culture sur un grand nombre de points. Bientôt, malgré les louables efforts que déploya le nouveau gouverneur, né lui-même à la Martinique et homme de couleur, pour ramener au travail les nouveaux affranchis, la production sucrière subit une baisse énorme, et les documens de douane n'accusent, à la fin de l'année 1848, qu'une exportation de 19,731,392 kilogrammes de sucre.

L'année 1849 s'annonça sous de meilleurs auspices. Le gouvernement de la métropole montra une certaine vigueur et prit d'excellentes mesures, dont la plus importante était de désigner pour gouverneur-général des Antilles, forces de terre et de mer réunies, un amiral aussi actif que capable et résolu, l'amiral Bruat. De leur côté, les colons, dont la ruine était imminente, organisèrent le travail libre de leurs esclaves de la veille en les associant à des bénéfices communs; ce mode de rémunération, confondant les intérêts des travailleurs et des pro-

priétaires, relevait le travail de la culture aux yeux des premiers et stimulait leur amour-propre. Malgré les inconvéniens d'un pareil système d'exploitation, les colons, dépourvus du numéraire qu'eût nécessité un travail salarié, furent trop heureux d'y avoir recours; quant au système lui-même, qui de nous n'a présente à la mémoire la triste expérience qui en fut faite à Paris après 1848? On ne s'étonnera donc pas d'apprendre qu'aux Antilles le travail par association à bénéfices communs donna les résultats qu'on lui verra engendrer toujours et partout jusqu'à ce que la nature humaine se transforme complétement. Le faible et le paresseux furent comme des types que l'atelier imita instinctivement. Aussi ce mode de rémunération, auquel succéda plus tard le travail à la tâche sur un grand nombre d'habitations, s'il fut excellent tout d'abord pour sauvegarder les travaux d'intérieur, ne put-il aboutir, à la fin de 1849, qu'à un chiffre d'exportations de 19,521,513 kilogrammes de sucre. En 1850, la production sucrière atteignit à peu près le même chiffre, bien que l'exportation du sucre, à cause de la cherté du fret, n'accusât à la douane qu'un chiffre de 15,068,168 kilogrammes.

Cependant les mesures d'ordre et de vigueur adoptées de plus en plus par l'autorité devaient finir par ramener le travail dans les voies régulières d'où il s'était écarté depuis 1848. La production de 1851 accusa un total de 23,406,690 kilogrammes de sucre exportés à la fin de cette année, et le premier trimestre de 1852 promet de plus heureux résultats encore pour l'année courante, puisque dans ce trimestre il a été exporté 5,712,869 kilogrammes de sucre, tandis que le premier trimestre de 1851 n'accusait qu'un total de 4,157,590 kilogrammes. On le voit donc, la production de la Martinique marche d'un pas rapide dans la voie du progrès; arrivera-t-elle au chiffre de 27 millions de kilogrammes qu'elle avait atteint, en moyenne annuelle, avant l'émancipation? On est vraiment tenté de le croire.

Le mouvement des importations annuelles de la Martinique a passé par les mêmes phases que celui des exportations. Ainsi, du chiffre de 22,841,089 francs, qui avait été atteint en 1847, ces importations sont tombées, à la fin de 1848, à celui de 13,753,734 francs; elles ont remonté en 1849 au chiffre de 16,524,306 francs, et en 1850 à celui de 17,930,076 francs. Quant à l'année 1851, elle a offert des résultats plus satisfaisans encore, puisque les trois premiers trimestres de cette année, les seuls dont on puisse encore connaître les résultats, accusent en marchandises importées dans la colonie le chiffre de 15,445,933 fr., tandis que la période correspondante de 1851 n'avait fourni que celui de 13,472,933 francs. En présence de ces résultats, n'a-t-on pas lieu de se féliciter de la transformation sociale qui s'est opérée à la Martinique?

L'île de la Guadeloupe (1), située à vingt-cinq lieues au nord de la Martinique, est divisée en deux parties par un bras de mer très étroit; l'une de ces parties prend spécialement le nom de *Guadeloupe*, l'autre celui de *Grande-Terre*. Le petit détroit qui coupe ainsi l'île en deux, connu des marins sous le nom de Rivière Salée, n'est accessible qu'à des embarcations calant un mètre et demi d'eau. Son utilité est grande toutefois pour le transport des denrées des quartiers qui l'avoisinent.

A l'ouest de la Rivière Salée, la Guadeloupe proprement dite se présente, avec ses chaînes de montagnes volcaniques, parmi lesquelles la *Soufrière* vomit souvent de la fumée et des étincelles des flancs de son cratère couvert de soufre. La pente de ces montagnes s'adoucit généralement et se termine de manière à laisser entre leur base et le rivage de la mer des étendues de terre plus ou moins considérables. C'est dans cette espèce de ceinture et sur les flancs praticables des mornes que sont établies les cultures et les habitations. La végétation y est aussi riante qu'à la Martinique, et se détache en mille nuances diverses. La seconde moitié de l'île, la Grande-Terre, située à l'est de la Rivière Salée, ne présente au contraire, par un singulier contraste de la nature, qu'une vaste plaine, dont le sol s'élève à peine de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. La circonférence totale des deux parties de la Guadeloupe est d'environ 70 lieues.

Ces différences géologiques en entraînent naturellement d'autres dans la topographie de ces deux îles jumelles : ainsi, grace à ses montagnes couronnées de forêts, à ses ravines profondes, la Guadeloupe proprement dite compte une vingtaine de rivières ou grands ruisseaux, cours d'eau peu considérables, mais qui, dans la saison des pluies, deviennent des torrens souvent impétueux. La Grande-Terre, au contraire, n'est arrosée par aucune rivière; à peine quelques sources y fournissent-elles l'eau nécessaire à la consommation des habitans et des bestiaux; les pluies y sont aussi bien moins fréquentes que dans l'autre partie de l'île. Malgré cette rareté des pluies, comme presque tous les points de son étendue sont susceptibles de culture, que la terre en est d'ailleurs grasse et fertile, le sol de la Grande-Terre est plus fé-

(1) A la Guadeloupe se rattachent administrativement quatre dépendances. L'île de Marie-Galante, — dont le parrain fut Christophe Colomb lui-même, qui lui donna le joli nom de la frégate qu'il montait, — est située à 5 lieues au sud de la Guadeloupe. Son sol est fertile; elle est de forme circulaire et a 4 lieues de diamètre. Les Saintes sont la seconde dépendance de la Guadeloupe; c'est un groupe de cinq îlots peu productifs situés à 3 lieues dans le sud-est de la Guadeloupe, et dont le principal avantage est d'offrir aux marins une des rades les plus belles et les plus sûres des Antilles. La Désirade, troisième dépendance, n'est guère plus productive; c'est une petite île de 2 lieues de long sur une lieue de large, située à 2 lieues au nord-est de la Guadeloupe. Enfin la quatrième dépendance est l'île de Saint-Martin, laquelle est située à 45 lieues au nord-ouest de la Guadeloupe, et dont nous possédons les deux tiers : l'autre tiers appartient aux Hollandais.

cond et mieux exploité que celui de la Guadeloupe; on n'y trouve aucune forêt. C'est aussi le littoral de la Grande-Terre qui offre les meilleurs abris aux navigateurs : le port de la Pointe-à-Pître entre autres, situé à l'embouchure méridionale de la Rivière Salée, est l'un des plus sûrs et des plus commodes des Antilles; 200 bâtimens peuvent y trouver abri pendant la saison de l'hivernage, et, s'ils ne sont pas de grande dimension, mouiller à quais et s'y décharger de même. Le petit port du Moule renferme aussi un bon abri sur la côte orientale de la Grande Terre. Quant aux côtes de la Guadeloupe proprement dite, elles n'offrent aux marins que la rade de la Basse-Terre, à l'occident de l'île, rade ouverte à tous les vents, notamment à ceux de l'ouest, les plus dangereux pendant l'hivernage.

Les productions du sol de la Guadeloupe consistent, comme celles de la Martinique, en sucre d'abord, puis en café, et en quelque peu de coton et de cacao. Le chiffre total de la population de la Guadeloupe et de ses dépendances s'élève à environ 129,000 ames, dont 11 à 12,000 blancs et 15 à 20,000 gens de couleur; le reste se compose de noirs, affranchis pour la plupart depuis 1848. Les différences dans les mœurs locales de la Martinique et de la Guadeloupe sont d'ailleurs peu sensibles et ne peuvent trouver place dans un aperçu général : c'est toujours la même classification sociale, due à l'aristocratie de la couleur. Cependant nous devons faire remarquer, en passant, qu'à la Guadeloupe l'esprit de désordre a trouvé plus de facilité à s'infiltrer dans les masses, quoique la transition de l'état d'esclavage à l'état de liberté n'ait pas été marquée, comme à la Martinique, par les massacres et l'incendie. On se rappelle que M. le capitaine de vaisseau Layrle, apprenant que la liberté venait d'être proclamée à la Martinique, n'hésita pas à prendre l'initiative d'une mesure analogue à la Guadeloupe, et sut ainsi prévenir bien des désordres qu'il se tenait prêt d'ailleurs à réprimer vigoureusement.

Pendant les dix années qui précédèrent 1848, la production de la Guadeloupe avait atteint en moyenne le chiffre de 33,225,000 kilogr. de sucre; en 1848, elle tombe à 20,454,739 kilogrammes; en 1849, à 17,708,830 kilogrammes, et, en 1850, sa décadence toujours croissante est telle que le relevé des douanes de cette année n'accuse que 12,831,917 kilogrammes. Il est vrai qu'à cette époque l'esprit de désordre fermente à tel point dans la colonie, que le gouverneur la déclare en état de siége : cette mesure fait renaître la sécurité et ramène à la culture un assez grand nombre de nouveaux affranchis qui vagabondaient dans les villes. En 1851, nous voyons cette colonie exporter 20,046,368 kilogrammes de sucre. La Guadeloupe annonce des résultats bien plus remarquables encore pour 1852, puisque le premier trimestre de la présente année a déjà fourni 5,111,233 kilogrammes de

sucre exporté, tandis que le premier trimestre de 1851 n'avait atteint que 1,905,878 kilogrammes. On le voit donc, la Guadeloupe, comme sa sœur la Martinique, s'est remise au travail, et au travail libre, avec une certaine persévérance; espérons que la sécurité dont elle jouit ne tardera pas à lui rendre sa prospérité première.

Quant aux importations de marchandises opérées dans la colonie de 1848 à 1852, elles ont subi à peu près les mêmes variations qui ont affecté les exportations. Ainsi le mouvement d'importations, qui montait en 1847 à 21,339,187 fr., tombe, à la fin de 1848, à 11,981,681 fr., et se maintient, à la fin de 1849 et de 1850, à peu près au même chiffre, puisqu'au terme de la première année il accuse un total de 12,485,117 fr. et au terme de la seconde un total de 12,770,029 francs; mais en 1851 il se relève d'une manière assez sensible. Les marchandises importées dans la colonie pendant les trois premiers trimestres de cette année 1851 montent à la somme de 13,035,135 francs, tandis que la période correspondante de 1850 n'accusait qu'une valeur de 10,827,370 francs.

Telle est aujourd'hui la situation des Antilles françaises, possessions nationalisées jadis par le courage de leurs habitans, qui souvent mêlèrent leur sang au sang de nos soldats et de nos marins pour conserver le pavillon de la métropole. Que de choses glorieuses ont vues les palmiers centenaires qui couronnent ces oasis de la mer des Antilles! Ils ont vu les brillans combats de d'Estaing contre Byron, ceux plus brillans encore de Guichen contre Rodney; ils ont vu Lamothe-Piquet lutter héroïquement contre les forces supérieures de l'amiral Hyde Parker. Plus récemment, les eaux du golfe du Mexique, dont elles avoisinent l'entrée, ont été témoins d'un fait d'armes non moins glorieux, l'attaque et la prise de la formidable citadelle de Saint-Jean d'Ulloa par l'amiral Baudin, fait d'armes que les Américains, lors de leur dernière guerre, n'osèrent jamais tenter avec des forces navales presque doubles des nôtres. Nos Antilles, qui, en temps de paix, abritent par centaines les bâtimens marchands porteurs des produits de notre industrie, seraient donc en temps de guerre ce qu'elles ont été déjà, d'excellens points de relâche et de ravitaillement pour nos escadres et pour nos croiseurs chargés d'opérer dans ces mers contre le commerce ou les établissemens de l'ennemi.

Au groupe de ce que j'appellerai nos *colonies de production* se rattache une île dont le premier aspect laisse dans toute ame de marin d'ineffaçables souvenirs. C'est en 1826 que je contemplai pour la première fois les splendides paysages de l'île Bourbon. J'étais alors embarqué comme aspirant sur une corvette, et c'était par une de ces belles soirées si communes sous les tropiques que notre bâtiment faisait le tour de l'île charmante dont les derniers rayons du soleil illuminaient

la riche végétation. De temps en temps, nous distinguions à la longue-vue des habitations créoles qui se détachaient au milieu de la verdure; en quelques endroits, ces riantes maisons se groupaient sur le plateau d'une colline, et un petit clocher les dominait. Le son argentin de l'*angelus* arrivait jusqu'à nous, et nous apercevions la famille créole se dirigeant vers l'église, suivie de la foule des esclaves dont quelques-uns, attardés par l'ouvrage, traversaient en courant les plantations de cannes. Si, de la rive, notre regard se dirigeait vers le ciel, il traversait un amphithéâtre de mornes et de pitons dont la nature s'assombrissait de plus en plus de la base au sommet. Tel se découvrait à nous le seul joyau qui reste encore à la France au milieu de l'Océan Indien, joyau imparfait, hélas! car la nature a refusé un port, une rade même passable à Bourbon.

L'île de Bourbon ou plutôt l'île de la Réunion (1), car telle est sa dénomination nouvelle depuis 1848, est traversée du nord au sud par une chaîne de montagnes escarpées qui la divise en deux parties, celle de l'est ou partie du vent, celle de l'ouest ou partie sous le vent. Des défrichemens successifs ont déboisé toute la zone inférieure des montagnes, mais la partie centrale de l'île est encore couverte de sa végétation primitive. Le tiers de cette île environ est cultivé : dix-sept rivières, dont aucune n'est navigable, descendent de ses montagnes et se jettent dans la mer. A vrai dire, ce sont des torrens plutôt que des rivières, et ces torrens, par suite de leur pente rapide, de leur lit encaissé, offrent même peu de ressources pour l'irrigation.

Les rades de Saint-Denis et de Saint-Paul, les deux villes principales de la Réunion, sont les plus fréquentées de l'île, mais ce ne sont que des rades foraines. Les bâtimens mouillés sur ces rades doivent donc les quitter au plus vite, sous peine de s'y perdre à l'ancre corps et biens, dès que la baisse du baromètre annonce l'ouragan. La prophétie du mercure est alors appuyée d'un coup de canon parti de la direction du port, afin que les retardataires gagnent le large le plus tôt possible. Souvent même cette fuite au large ne préserve pas les navires de la fureur des violens ouragans de la mer des Indes : quantité de bâtimens de commerce en ont été les victimes. *Le Berceau*, corvette de guerre, n'a plus reparu depuis plusieurs années, engloutie sans doute par les vagues monstrueuses de ces mers tropicales, d'ordinaire si bleues et si tranquilles. Dans cette même tempête, la frégate *la Belle-Poule* fut aussi sur le point de trouver un tombeau. D'autres souvenirs, à la fois tristes et glorieux pour la France, planent sur ces parages. On sait à quels efforts d'héroïque résistance donna lieu la conquête de l'Ile de France,

(1) De l'île de la Réunion dépendent Nossi-bé et Mayotte, deux îles occupées assez récemment, et la petite île de Sainte-Marie, jetée vis-à-vis et tout près de Madagascar.

cette sœur de Bourbon; on sait le combat du Grand-Port où le commandant Duperré, secondé par MM. Bouvet et Morice, fit amener ou brûla, avec deux frégates et une corvette, les 4 frégates anglaises : le *Sirius*, la *Néréide*, l'*Iphigénie* et la *Magicienne;* c'était après que les capitaines Surcouf, L'Hermitte, Bergeret, Tréhouart, Bourayne, s'étaient illustrés dans l'Inde même, que l'Ile de France, au moment de devenir anglaise, était le théâtre des exploits des Duperré, des Hamelin, Le Marant, Moulac, Motard, et de tant d'autres braves officiers qui disputèrent jusqu'au dernier jour le seul poste de l'Océan Indien où flottât encore notre drapeau.

Les produits de culture de la Réunion sont les mêmes que ceux des Antilles; il faut y ajouter toutefois le girofle, qui vient après le café dans le chiffre de la production de l'île : le sucre y est toujours la denrée la plus abondante et représente trois ou quatre fois la valeur de toutes les autres réunies. La population y est de 103.000 habitans, dont 30,000 blancs. 10,000 hommes de couleur; le reste se compose de noirs. Contrairement à ce que nous avons vu dans les Antilles, la race blanche est ici bien plus nombreuse que la race de couleur, et cette particularité a suffi pour y faire moins redouter de désastreux conflits aux diverses époques révolutionnaires que la colonie a traversées. Il se trouve en outre à Bourbon un élément de population que l'on ne rencontre pas aux Antilles : ce sont les *coulis* ou travailleurs indiens. Ces cultivateurs nomades quittent les rives de l'Asie pour venir chercher à Bourbon, comme à l'Ile de France, des salaires bien supérieurs à ceux qu'ils reçoivent chez eux. Depuis l'émancipation surtout, les travailleurs asiatiques y ont fait concurrence à la race africaine et l'ont supplantée sur un assez grand nombre d'habitations. On en compte en ce moment dans la colonie 21,000 en présence de 60.000 noirs émancipés. Peut-être est-ce un fait regrettable que l'on n'ait pas cherché davantage à employer la population noire affranchie, laquelle, en quelque sorte rivée au sol, immobilise dans la colonie même les profits du travail; mais on ne peut méconnaître non plus que l'emploi des *coulis,* en stimulant la concurrence, a dû empêcher les salaires d'atteindre des taux parfois exorbitans, comme cela est arrivé ailleurs.

Les débuts de l'émancipation ont été plus heureux à la Réunion qu'aux Antilles : non-seulement l'esprit d'anarchie et de désordre n'y a pas trouvé d'ardens apôtres comme dans ces îles, mais encore les ateliers y ont été, dans les premiers temps, moins abandonnés par les nouveaux affranchis. On s'accorde généralement à attribuer une bonne part de ces résultats au gouverneur chargé d'aller y proclamer l'émancipation. Prenant sur lui de restreindre tout d'abord la liberté dont il venait doter les travailleurs noirs, il les a obligés à continuer leurs travaux, et n'a pas hésité à punir comme vagabonds ceux qui les in-

terrompaient pour mener une vie oisive, ceux enfin qui, dans leur enivrement, n'avaient pas compris, soit ignorance, soit paresse instinctive, que le travail est le premier devoir d'un homme libre.

Pendant la période décennale antérieure à 1848, la moyenne annuelle de la production du sucre à la Réunion avait accusé un chiffre de 25,631,000 kil.: en 1848, cette production tombe à 22,070,590 kil., et même en 1849 à 18,748,971 kilogrammes; mais là s'arrête la progression décroissante, et, plus abondante que celle des Antilles, la production sucrière accuse à la fin de 1850 un chiffre de 20,893,444 kil. exportés. Quant aux résultats de la campagne de 1851, ils ne sont pas encore complétement parvenus en France, mais tout annonce que la moyenne du temps de l'esclavage sera atteinte, sinon dépassée. Les importations de marchandises opérées dans l'île de la Réunion présentent un mouvement de progrès non moins satisfaisant : ainsi la somme de ces importations, qui atteignait en 1847 15,736,096 francs, tombe en 1848 à 10,479,375 fr., remonte en 1849 à 11,502,746 fr., et en 1850 s'élève à 15,715,084, c'est-à-dire presque au chiffre de 1847.

En présence de ces résultats mis en regard de ceux que nous a offerts l'émancipation anglaise, plus facile à effectuer cependant tant à cause de la sécurité politique dont jouissait l'Angleterre que par suite de l'élévation comparative du chiffre des indemnités qu'elle avait accordées à ses colons, n'est-on pas amené forcément à reconnaître d'abord que la France et ses enfans comprennent mieux leurs possessions lointaines qu'on ne le pense généralement, et qu'ensuite, abstraction faite de toute cause révolutionnaire, l'heure avait sonné en 1848 pour l'abolition de l'esclavage dans ces possessions?

II. — LE SÉNÉGAL. — LES COMPTOIRS DE L'INDE.

La colonie du Sénégal ne ressemble pas à celles dont nous venons de parler : ce n'est plus la culture qui y domine, c'est la *troque* ou commerce d'échange. Ce n'est pas aux travaux de la terre que nous y avons dressé la race indigène : nous avons tourné son activité soit vers le trafic, soit vers la navigation des fleuves et de leurs affluens ou *marigots,* tous autant de chemins qui marchent et permettent à ces courtiers africains, devenus français, de transporter sur leurs nombreuses flottilles les marchandises de nos manufactures dans les *escales* ou marchés de l'intérieur de l'Afrique. Parmi les produits que les Maures ou les noirs leur livrent en échange se remarquent l'or, les cuirs, la cire, les plumes d'autruche, les arachides et surtout la gomme connue en France sous le nom de gomme arabique, le seul produit colonial pour lequel les Anglais soient nos tributaires. On doit comprendre combien ils nous envient cette possession, dont le produit

principal est de nécessité première dans la confection de tous les tissus manufacturés.

La colonie du Sénégal et dépendances se compose plutôt de points commerciaux et maritimes clair-semés sur une vaste étendue du territoire de l'Afrique que du territoire même, et en effet à une colonie d'échanges ce qu'il faut d'abord, c'est un très grand nombre de marchés d'échange qui lui permettent de multiplier ses transactions commerciales dans l'intérieur et sur le littoral. Saint-Louis est le chef-lieu et le plus important de ces points; il est situé à l'embouchure même du fleuve le Sénégal, cette grande artère de l'Afrique qui promène nos bateaux troqueurs jusqu'à 200 lieues dans le cœur de ce mystérieux continent; sur ses rives sont situés les fortins de Dagana, Richard-Toll, Mérina-Ghène, Bakel, Senoudébou, autant de points d'appui militaires et commerciaux pour nos opérations sur le fleuve.

Les dépendances extérieures du Sénégal sont échelonnées dans le sud de ce fleuve, sur près de 800 lieues de côtes : ce sont d'abord Gorée, îlot escarpé, jeté en pleine mer devant le Cap-Vert, et que l'amiral Duperré avait l'habitude d'appeler la clé de la côte occidentale d'Afrique. Il faut y joindre le petit comptoir d'Albréda, enclavé dans le fleuve anglais de Gambie, lequel a été si souvent précurseur d'orages politiques, et le sera sans doute encore par suite de sa position ambiguë. Parmi ces dépendances, on compte aussi le fort de Sedhiou, dans la Casamance, situé à une soixantaine de lieues au sud de Gorée, les comptoirs du Grand-Bassam et d'Assim, sur la côte d'Or, 300 lieues plus au sud encore, et enfin le comptoir du Gabon, éloigné de Saint-Louis de près de 800 lieues.

C'est une erreur assez généralement répandue en France que de confondre le Sénégal avec ses dépendances. On voit quelles immenses distances les séparent; les différences du climat, du sol, des provinces, des populations, des mœurs, les séparent davantage encore. Tandis qu'au Sénégal on éprouve pendant huit mois de l'année une brûlante sécheresse accompagnée de vents d'est, qui font transsuder la gomme à l'acacia du désert, dans le fond du golfe de Guinée au contraire, près du Gabon, ce sont des pluies torrentielles de neuf mois, des *tornades* et des vents de sud-ouest qui fécondent la puissante végétation des palmiers, dont les noix sont si riches en substance oléagineuse. Quant aux variétés qu'on remarque dans les peuplades diverses qui bordent cette immense étendue de côtes, elles échappent à toute énumération. La population française qui habite les possessions que la France a ainsi échelonnées dans l'Afrique occidentale monte à 18,000 noirs ou Africains de race mélangée et à 250 Européens; mais l'influence de notre pavillon s'exerce sur un chiffre bien autrement considérable d'Africains, chiffre qu'on peut évaluer à 800,000 environ sur les bords

du Sénégal seulement. Sur ces 800,000, on compte 79,000 hommes (1) armés de fusils. Or, comme nos forces militaires mobilisables du Sénégal ne montent guère qu'à 300 soldats et artilleurs, à une cinquantaine de spahis et à trois petits navires à vapeur, on comprend que le gouverneur de ces possessions, s'il veut y dominer par influence, c'est-à-dire se borner seulement à empêcher les exactions que ces peuplades demi-sauvages sont toujours disposées à commettre, on comprend, disons-nous, que ce gouverneur doit passer presque tout son temps sur son cheval ou son *steamer*, malgré la chaleur et les fièvres. Il doit même pratiquer souvent à l'égard de ces nombreuses peuplades la fameuse maxime : « Diviser pour régner. » Aussi est-ce un rude apprentissage pour un gouverneur préoccupé de sa tâche que l'administration de cette colonie. M. Jubelin, ancien sous-secrétaire d'état de la marine, qui a gouverné successivement le Sénégal, la Guyane et la Guadeloupe, raconte souvent que c'est au Sénégal qu'il a fait le plus de *cheveux blancs*.

La colonie du Sénégal n'étant pas une colonie à culture, et l'esclavage n'y ayant eu, avant 1848, que le caractère de domesticité, de captivité assez douce, on comprend que l'émancipation n'y ait produit aucune interruption dans le mouvement commercial de la colonie. Seulement les bénéfices s'y sont déplacés : ainsi tel captif qui était loué jadis comme matelot ou comme artisan par son maître à tel négociant dispose seul de sa personne aujourd'hui, et garde tout entier le salaire mensuel dont il remettait jadis la moitié à ce maître. Celui-ci, bien peu indemnisé par la métropole, regrette fort le temps passé, et on le conçoit; mais, au point de vue général de la production du pays, il n'y a pas là perturbation, il n'y a que déplacement dans les fonds de roulement de la colonie. Quant aux captifs de case, ils n'ont guère quitté le domicile de leurs anciens maîtres, dont la douceur était d'ailleurs proverbiale. Puis l'aristocratie de la peau, si vivace encore dans nos colonies à sucre, n'existe pour ainsi dire pas au Sénégal : le blanc y serre la main aussi volontiers au mulâtre qu'au noir. Pendant que nous étions gouverneur de cette colonie, nous avons cherché à nous rendre compte de cette différence si marquée entre les mœurs sénégalaises et les mœurs créoles. Après avoir interrogé les annales du passé, il nous a semblé que ce contraste devait provenir principale-

(1) Voici les noms des peuplades armées :

Cayor.	30,000 fusils.
Fouta.	30,000
Trarzas.	12,000
Bracknas.	5,000
Wallo.	2,000
Total. . .	79,000 fusils.

ment des unions que, dans l'origine, avaient contractées les Européens avec les femmes indigènes. Ces femmes en effet, loin d'être des esclaves, étaient souvent des filles ou des sœurs de chefs, de *rois*, car tel est le titre pompeux dont ces chefs se décorent, et qu'on leur reconnaît même dans les transactions officielles.

Les registres de la douane attestent que le mouvement général d'importations et d'exportations du Sénégal et dépendances, — lequel, en moyenne décennale, de 1827 à 1837, équivalait à 7,042,809 francs, — avait atteint le chiffre de 14,604,427 francs, — c'est-à-dire avait presque doublé de 1837 à 1847. La plus récente moyenne quinquennale, comprise entre 1845 et 1850, avait atteint le chiffre plus remarquable encore de 19,539,762 francs!

Outre les relations commerciales qui ont leur centre dans nos possessions africaines, il en est d'autres que nos bâtimens troqueurs entretiennent avec les nombreux pays intermédiaires. Bien que moins élevé que celui de nos échanges avec nos possessions nationales, ce chiffre n'en est pas moins en voie de progrès, surtout depuis que l'huile d'arachides et l'huile de palme récoltées dans ces pays sont employées avec tant de faveur en France. Qu'on en juge : le mouvement commercial de ces contrées intermédiaires, qui, de 1831 à 1836, était, en moyenne annuelle, de 819,976 francs, a atteint, de 1837 à 1845, la moyenne quinquennale de 4,147,257 francs, et, de 1845 à 1850, celle de 11,042,568 francs!

Plût au ciel que, sur tous les autres points du globe, nous pussions constater un pareil progrès dans le mouvement de notre commerce maritime! De pareils résultats sont dus quelque peu à la sécurité que notre station navale a su procurer à notre commerce sur ces plages encore à demi barbares. Il a fallu souvent garantir cette sécurité à coups de fusil, en opérant des descentes à travers les barres de brisans du littoral. C'était le devoir de notre escadre, comme c'est celui de la garnison du Sénégal de châtier les pillards dans l'intérieur de la Sénégambie : l'une et l'autre ont donc des droits à la reconnaissance de notre commerce maritime, qui d'ailleurs n'a jamais manqué une seule occasion de la leur témoigner fraternellement.

La métropole a fait de louables efforts pour répandre l'instruction morale et religieuse parmi les populations du Sénégal. La race blanche n'est pas représentée dans cette colonie, comme aux Antilles, par des propriétaires en quelque sorte fixés au sol, mais par des colons de passage, fort empressés de quitter ces bords malsains dès qu'ils ont pu amasser quelques dizaines de mille francs. La race mulâtre n'est point non plus, au Sénégal, sourdement hostile à la race blanche. Grace aux efforts de l'administration locale et du clergé, des mariages réguliers ont remplacé presque généralement les mariages dits *à la mode*

du pays, qui n'étaient qu'un concubinage plus ou moins déguisé. Quant à la race noire, elle n'a pu encore malheureusement secouer l'influence de ses coutumes et de ses superstitions traditionnelles. A la voir exécuter chaque soir, dans les rues mêmes de Saint-Louis, ses danses nationales, on sent qu'au Sénégal elle se regarde comme chez elle. Presque tous les nègres pratiquent l'islamisme. C'est à l'autorité locale qu'il appartient de continuer parmi eux l'œuvre de moralisation si heureusement commencée parmi les mulâtres.

C'est encore l'intérêt commercial que nous retrouvons en première ligne dans nos établissemens de l'Inde. On sait qu'avant la guerre de 1758, ces établissemens comprenaient une étendue de pays considérable, dont les revenus n'étaient pas inférieurs à 18 millions; maintenant ils sont réduits à quelques comptoirs. Bien que précaires, ils apportent cependant un certain contingent de navigation dans le chiffre de nos armemens maritimes, et les tissus qu'ils produisent, ceux connus sous le nom de *guinées* principalement, sont même de première nécessité dans nos échanges avec les peuplades africaines.

L'esclavage n'y existait pas même avant 1848. Les divisions fondamentales des castes indiennes n'ont pas cessé d'ailleurs de séparer les 160,000 Indo-Français de nos divers établissemens. L'on retrouve toujours parmi eux la caste sacerdotale ou celle des brahmanes, la caste militaire et royale ou celle des kchatryas, la caste commerçante et agricole ou celle des vaysias, et la caste domestique ou celle des soûdras, indépendamment des parias et des Maures ou musulmans, qui ne sont d'aucune caste. L'islamisme, comme le christianisme, ne compte du reste qu'un petit nombre de sectateurs parmi les Indiens; l'immense majorité est adonnée aux cultes idolâtres.

Pondichéry, le chef-lieu de nos établissemens, est une assez jolie ville, divisée en deux parties par un canal : la ville blanche et la ville noire. La première est habitée par les Européens, au nombre de 7 à 800; la ville noire renferme environ 3,000 cases, qu'habitent à peu près 20,000 indigènes. Pondichéry ne possède malheureusement ni port ni rade, car on ne peut donner le nom de rade à un mouillage en pleine côte, où la mer brise sans cesse et rend les communications généralement difficiles. Le nom de cette ville rappelle une foule de souvenirs glorieux pour la France. A l'époque où notre commerce y était dans sa splendeur, Dupleix força les Anglais à en lever le siége, bien que ses forces fussent bien inférieures à celles de l'ennemi. Non loin de Pondichéry est situé Madras, dont La Bourdonnais s'empara avec une escadre composée d'un seul vaisseau et de cinq transports; Madras où, quarante ans plus tard, Suffren attaqua l'escadre de l'amiral Hugues, dont il désempara l'arrière-garde. Un peu plus au sud que Pondichéry, c'est l'île Ceylan, c'est Trinquemalé, dont le même amiral Suffren

s'empara après un siége qu'il dirigea en personne, comme l'eût fait un officier de génie expérimenté; Trinquemalé, théâtre peu après d'un nouveau combat livré par l'infatigable amiral français à l'escadre de l'amiral Hugues, laquelle prit chasse après la lutte, en septembre 1782.

Comme témoignage palpable de notre splendeur éclipsée dans l'Inde, et en échange de quelques privilèges relatifs à la vente du sel et de l'opium, la compagnie anglaise des Indes paie encore à notre trésor une somme d'un million, connue en langage budgétaire sous le nom de *rente de l'Inde*. Ce million couvrait autrefois une partie des dépenses de celles de nos colonies dont les revenus étaient insuffisans pour subvenir à leurs besoins.

III. — LA GUYANE. — ÉTABLISSEMENS DE L'OCÉANIE ET DE TERRE-NEUVE.

Nous arrivons à des colonies qui doivent être considérées surtout soit comme points de relâche pour notre marine militaire ou marchande, soit comme établissemens d'utilité sociale. Dans cette dernière catégorie se place la Guyane : c'est la seule de nos possessions où l'émancipation des esclaves ait ruiné le travail. Bien avant 1848, la Guyane languissait faute de bras; ses immenses savanes, ses vastes forêts vierges appelaient et appellent encore des cultivateurs laborieux et des pionniers intelligens. Aujourd'hui la Guyane est au moment de se transformer en un vaste pénitencier. Il importe de savoir quelles ressources offre ce territoire à la classe de travailleurs qu'on se propose d'y acclimater.

Il est un fait que nous tenons d'abord à constater, en ayant recours non-seulement aux documens officiels, mais à des renseignemens encore inédits dus à un des officiers les plus éminens de notre marine : c'est que l'opinion publique a été parfois trompée sur la Guyane française. Dans cette région, quoique voisine de l'équateur, le climat est chaud, mais supportable; l'on y cultive la canne à sucre, le cacao, l'indigo, le café et le coton. Le sol de la Guayane est couvert dans certaines parties de magnifiques forêts; mais, à mesure qu'on s'y enfonce, ces bois sont embarrassés par des lianes, des arbustes, des troncs déracinés, qui les rendent d'un accès difficile. Des cours d'eau assez étendus traversent ces solitudes; malheureusement ils sont barrés dans leur partie supérieure par des rochers qui s'opposent à la navigation. On ne peut douter que la grande étendue de plaines marécageuses qui bordent presque tout le littoral de la Guyane ne soit le produit de lentes alluvions faites par la mer. Ces terrains, souvent noyés, sont généralement couverts par la végétation des palétuviers, au milieu desquels de nombreux animaux trouvent asile. Les petites montagnes qui s'élèvent à quelques lieues dans l'intérieur, dans la

direction de la plage, semblent indiquer que ces plaines ne sont elles-mêmes que l'ancien littoral, reculé par les lentes alluvions de la mer.

Dans son rapport du 20 février 1852, M. le ministre de la marine Ducos a indiqué les graves motifs qui l'avaient guidé dans le choix de la Guyane comme colonie pénitentiaire. Nous ferons remarquer qu'une des plus sages mesures proposées dans ce rapport consiste à choisir les îles du Salut, îlots éloignés de quatre lieues du littoral de la Guyane, pour y déposer provisoirement les condamnés, afin de les acclimater peu à peu à leur nouvelle patrie. Nul doute que la vue des belles contrées de la Guyane, de ces forêts impénétrables où la nature déploie un luxe étonnant de végétation, ne séduise les nouveaux colons, comme elles nous ont séduit nous-même quand nous les avons parcourues pour la première fois. Cependant l'expérience des faits antérieurs est là pour démontrer que ce n'est pas impunément que l'on dépouille un sol quelconque de sa virginité primitive : cette végétation superbe, en effet, ne recèle que trop souvent des principes mortels d'empoisonnement miasmatique. C'est donc une mesure bien sage que de préparer d'abord, sur des îles isolées en pleine mer, les premiers fondemens de notre établissement pénitentiaire.

Si cette tentative de colonisation réussit, non-seulement la France se sera ainsi débarrassée de ses bagnes, vraie lèpre sociale qui entretenait les traditions de l'école du crime dans les bas-fonds de la population, mais encore elle aura utilisé son immense possession de la Guyane, laquelle, il faut bien le dire, se mourait rapidement après 1848, elle qui n'avait jamais été fort vivace avant cette époque. Voici en effet les tristes chiffres que nous donnent les relevés de douane relatifs au mouvement de production et de commerce de cette colonie : en 1847, le chiffre des exportations du sucre de cette colonie montait à 2,309,180 kilogrammes, et ne tombait même vers la fin de 1848 qu'à 2,080,495 kilogrammes; mais peu à peu les nouveaux affranchis, qui avaient à leur portée tant de terres disponibles, abandonnèrent les habitations de leurs maîtres, ou s'y maintinrent dans une oisiveté presque absolue. Aussi la production du sucre de la Guyane tomba-t-elle en 1849 à 1,004,560 kilogrammes et en 1850 à 401,618 kilogrammes; à la fin de 1851, elle n'accusait plus qu'un total de 320,543 kilogrammes de sucre exporté. Ces déplorables résultats ont fait agiter une question de première importance : après les énormes sacrifices que le gouvernement a faits pour cette colonie et la population qui l'habite, n'a-t-il pas le droit d'en maintenir les travailleurs dans le rayon des terres où il a jugé nécessaire de concentrer son administration? Il est à désirer que cette question reçoive une solution favorable à la grande culture.

La population de la Guyane française se compose de 1,300 blancs, de 5,000 hommes de couleur et de 12,000 noirs affranchis; cette popu-

lation est presque toute concentrée dans l'île de Cayenne, laquelle n'est séparée du continent que par de simples cours d'eau et en fait en quelque sorte partie. Quand on songe que cette île n'a guère que douze lieues de pourtour, et que la Guyane française tout entière, grande comme le quart de la France, ne compte pas moins de 16 à 18,000 lieues carrées, on se prend à regretter amèrement qu'une aussi vaste possession tropicale ne soit encore qu'un *désert de végétation.*

Nos établissemens de l'Océanie ne sont guère, nous l'avons dit, que des points d'étapes maritimes et militaires. Près de Terre-Neuve, nous possédons une petit île dont le sol granitique se refuse à la culture. On n'y trouve qu'un bourg, chef-lieu de l'établissement; mais dans les anfractuosités de ce rocher se creusent la rade et le *barachois* ou darse de Saint-Pierre, abri très sûr d'avril en décembre, conséquemment pendant la saison de la pêche de la morue. On voit assez combien cette petite possession est précieuse pour nos bâtimens en pêche sur les bancs de Terre-Neuve, bancs de deux cents lieues de longueur, où foisonne la morue. Nos bâtimens y vont annuellement au nombre de 330, jaugeant 47,000 tonneaux, montés par 11,500 hommes. Les produits de leur pêche s'élèvent chaque année à 44 millions de kilogrammes de morue, dont 27 millions sont consommés en France, et 17 millions dans nos colonies et hors de nos frontières. C'est une école de matelots bien précieuse que cette pêche de la morue qui prépare à notre armée navale une partie considérable du contingent d'hommes de mer que la France aurait à réunir sous ses drapeaux au premier coup de canon.

IV. — DU SYSTÈME COLONIAL ET DE SES RÉSULTATS.

On voit ce que sont les colonies de la France. A part les établissemens pénitentiaires ou militaires de la Guyane et de l'Océanie, ce sont surtout de précieux débouchés commerciaux et de grands ateliers d'exploitation agricole. Ici se présente une grave question. Quel système doit suivre la métropole à l'égard de ces possessions lointaines? Est-ce un régime de protection ou de liberté qui leur convient? et laquelle des deux politiques favorise le mieux les intérêts de notre marine? Il nous reste à répondre brièvement sur ces divers points.

Les systèmes colonisateurs peuvent se réduire à trois principaux : ceux qui eurent la conquête pour but et pour résultat sans autre mobile que l'esprit de conquête lui-même, c'est-à-dire l'amour de la gloire et l'ambition militaire. Telles furent les colonies fondées par Alexandre-le-Grand, qui, après avoir dompté les nations pour se faire parmi les hommes la renommée d'un demi-dieu, opérait le partage des terres conquises entre les chefs et les soldats de ses légions congédiées; mais ces partages n'avaient d'autre but que d'assurer au conquérant la pos-

session des ressources matérielles des contrées que laissaient derrière elles ses armées actives. Le second des systèmes colonisateurs est celui qui eut pour cause première l'exubérance de populations trop à l'étroit chez elles. Par la force irrésistible des choses, ces populations émigraient dans des pays plus étendus et moins peuplés. Telles furent les colonies grecques, lorsque les races de l'Archipel se dirigèrent de leur sol natal sur les rives de la Sicile, de l'Italie, de l'Asie-Mineure, où elles transportèrent les connaissances agricoles, commerciales et même les arts de leur mère-patrie. Le troisième système de colonisation, fondé sur la prépondérance maritime et commerciale, fut, dans l'origine, pratiqué surtout par la race phénicienne. Ce peuple, essentiellement navigateur et commerçant, fut des premiers à comprendre dans l'antiquité que l'empire des mers pouvait donner l'empire du monde. Aussi voyons-nous les colonies phéniciennes s'échelonner sur presque tout le littoral de la Méditerranée : à Carthage, à Utique sur la côte d'Afrique; à Carthage-la-Neuve (aujourd'hui Carthagène); à Barcelone, Port-Mahon, Gadès sur la côte d'Espagne; à Panorma en Sicile; à Mélite et à Cythère dans l'Archipel. Cette confédération de villes commerçantes et maritimes, qui eut d'abord Tyr et ensuite Carthage pour métropole, devint tellement puissante, qu'elle lutta un siècle contre Rome. Non-seulement les Phéniciens établirent ainsi leurs colonies sur le littoral et dans les îles de la Méditerranée, mais ils franchirent le détroit de Gibraltar et surent étendre leurs relations commerciales jusqu'à Madère et aux Canaries, qui sont restées bien des siècles après eux les bornes méridionales du monde connu.

Or, tout peuple qui a voulu être une puissance navale de premier ou de second ordre a plus ou moins adopté le système des Phéniciens, avec les différences qu'entraînait naturellement le changement apporté par une assez longue série de siècles dans les connaissances géographiques, les mœurs et le mode de trafic. Qu'on se rappelle en effet le rôle commerçant, colonisateur et par suite le rôle maritime qu'ont joué dans l'histoire moderne, et les Espagnols colonisant l'Amérique, et les Hollandais colonisant l'Inde, et les Anglais venant leur succéder sur ces deux continens. La France elle-même, vers le milieu du siècle dernier, avait le drapeau de ses colonies planté sur toutes les mers, et c'est de cette époque que date l'abondance de ses ressources en personnel maritime. Cependant l'exemple de l'Angleterre est plus décisif encore que celui de la France en faveur du système phénicien. Nul peuple n'a mis plus de persévérance à poursuivre le but de la puissance phénicienne que le peuple anglais, et non-seulement le but, mais la constitution politique de ces deux nations, alors qu'elles arrivent toutes deux au faîte de la prospérité, ont certains points de similitude fort remarquables. La constitution politique de Carthage, par exemple, ad-

mettait, comme celle de l'Angleterre, une aristocratie gouvernementale fondée à la fois sur la puissance et sur la richesse, quoique tempérée par la démocratie.

Qu'on interroge donc l'histoire ancienne ou l'histoire moderne, on ne tarde pas à reconnaître que toute nation qui a voulu avoir un commerce et une marine, cet élément indispensable de la puissance d'un état, a reconnu nécessaire de fonder des colonies lointaines, afin d'échanger ses richesses et d'entretenir un personnel permanent d'hommes de mer. — Et les États-Unis d'Amérique? dira-t-on peut-être. Ils n'ont pas de colonies et ne veulent pas en avoir : peut-on nier cependant leur immense prépondérance maritime? — A cette objection, la réponse est facile : pourquoi les États-Unis auraient-ils des colonies, puisque, grace à leur admirable position géographique, on y retrouve en même temps et le climat tempéré avec les productions de la vieille Europe, et les chaleurs brûlantes avec les denrées de la zone tropicale; puisque, pour nous servir d'une expression qui rend bien notre pensée, ils sont à la fois *métropole* et *colonie*, ce qui fait abonder chez eux et le nécessaire en tout genre et même le superflu, superflu qu'ils vont transporter dans le monde entier? Ajouterons-nous que, pour leur permettre d'opérer ces transports plus facilement, la nature a doté leur sol des végétaux et des minéraux les plus propres aux constructions des bâtimens? Ce sont à chaque pas des mines de fer, de charbon, des forêts vierges. Qu'on s'étonne que, même sans colonies, les Américains soient devenus les premiers courtiers maritimes du globe!

Ces conditions ne sont nullement celles de notre vieille Europe, et dès-lors pourquoi chercher des points d'analogie entre les peuples de ces deux continens? L'exemple des États-Unis ne peut nullement être invoqué contre la France. Il faut à celle-ci des colonies lointaines pour lui assurer un effectif constant d'hommes de mer; il lui faut surtout des colonies protégées par des tarifs exceptionnels en faveur du pavillon national. Au point de vue maritime, nous ne pouvons donc accepter comme applicables, en ce moment du moins, les théories du libre échange. Il ne faut, pour se convaincre du danger présent de ces théories, que mettre en parallèle les résultats de notre navigation protégée et ceux de notre navigation de concurrence. Au 1er janvier 1851, la France possédait 14,354 navires marchands de tout rang, jaugeant ensemble 688,000 tonneaux, effectif qui ne s'est maintenu que grace aux priviléges accordés pour les bâtimens faisant la navigation coloniale et la pêche, grace aussi aux surtaxes qui frappent les bâtimens étrangers. Veut-on avoir la preuve de l'utilité de ces priviléges? Dans le cours de cette même année, les transports que cette navigation protégée nous réservait exclusivement ont employé 433,000 tonneaux, c'est-

à-dire les deux tiers du chiffre total, tandis que dans la navigation de concurrence nous nous sommes fait battre par les marines rivales.

Quelques personnes attribuent, nous le savons, cette victoire des marines rivales à la cherté de nos matériaux de construction, dont notre pays est assez dépourvu, cherté qui découle, dit-on encore, de notre système prohibitif; elles l'attribuent à notre système prohibitif lui-même, qui est frappé de réciprocité chez l'étranger. Qu'en résulte-t-il? ajoute-t-on. C'est que non-seulement nos navires coûtent plus cher de façon, mais encore ne peuvent se faire dans les pays lointains les courtiers maritimes des produits du globe. — Sans nul doute, un dégrèvement sur les matériaux étrangers de construction à leur entrée en France ne pourrait qu'abaisser le prix de notre navigation marchande, puisqu'elle abaisse le prix du capital de la première mise dehors; mais de combien? Un navire de 500 tonneaux construit en France coûte environ 200,000 fr. Dans cette somme, la différence résultant du prix du bois, du fer, et des droits sur l'entrée de ces matières, représente une somme de 15,000 fr. Or la portion de dépense annuelle consacrée à l'amortissement de ces 15,000 fr., c'est 1,500 fr.; en vérité, qu'est-ce qu'une somme de 1,500 fr. auprès des frais d'armement de ce navire, qui montent annuellement à 60 ou 70,000 fr., et à ses revenus surtout, qui varient depuis 200,000 francs dans les bonnes années jusqu'à 40,000 dans les mauvaises?

Si donc notre navigation est plus coûteuse que celle de nos voisins, on ne peut raisonnablement considérer ce faible surcroît de dépenses de 1,500 francs comme une des causes sérieuses de notre infériorité, et ce ne serait pas alors l'abaissement des tarifs d'entrée sur les matériaux de construction première qui pourrait nous en relever. Serait-ce l'ensemble de notre système prohibitif? Mais, pour qu'une nation ait la prétention de faire de ses navires les courtiers du globe entier, il faut que ces mêmes navires aient les chances de succès de leur côté dans une lutte de concurrence; or ces chances, il ne suffirait pas d'un coup de canif dans la législation des tarifs et le contrat colonial pour nous les rendre. Notre infériorité en navigation marchande tient à d'autres causes : parmi ces causes, les unes sont la conséquence de nos révolutions périodiques ou du caractère propre de nos marins; les autres sont dues à la nature des produits de notre sol. Il faut bien le reconnaître, les révolutions, les crises politiques, les guerres que nous avons eu à traverser depuis la fin du siècle dernier, en nous chassant de la mer pendant de longues années, ont permis aux marines rivales d'accaparer des transports et une clientelle que la disparition de notre pavillon ne nous permettait plus de partager. Sous ce rapport, nous sommes distancés aujourd'hui, et nous payons cher les fautes de notre passé révolutionnaire.

Et nos gens de mer eux-mêmes, pense-t-on que cet interrègne dans la navigation d'échange n'ait pas nui à leurs traditions, à leurs habitudes de mer, qu'il n'ait pas rendu leurs exigences plus coûteuses? Enfin, il faut le dire, quand un pays veut transformer ses marins en courtiers du globe, c'est qu'il est riche lui-même en produits encombrans, c'est-à-dire exigeant beaucoup de tonnage. Hélas! c'est surtout là qu'est notre côté faible : pendant que les Américains se procurent, sur leur propre sol, des cotons, des bois, des céréales en abondance, pour composer les cargaisons aussi nombreuses que régulières de leur flotte marchande, pendant que les Anglais, avec leurs 2 millions de tonneaux de houille et leurs 500,000 tonneaux de métaux exportés, assurent du fret à leurs bâtimens de commerce, que pouvons-nous offrir aux nôtres en produits encombrans? Moins de 200,000 tonneaux de vin et des tissus, des articles variés, des matières peu encombrantes de leur nature; quant à nos sels et nos céréales, ils ne sortent guère des mers d'Europe. On voit dès-lors avec quels désavantages nous entrons dans la lice pour lutter avec ces marines rivales.

Reconnaissons-le : oui, les tarifs protecteurs sont encore nécessaires à notre flotte de commerce, si l'on veut maintenir et le chiffre de ses armemens et celui de son personnel marin; or, parmi ces tarifs, le contrat colonial figure en première ligne. Que nos officiers ne l'oublient pas, le chiffre actuel de notre marine marchande n'est que suffisant pour alimenter le recrutement de notre flotte de guerre; qu'ils ne séparent donc, dans leur pensée, ni la marine militaire, ni la marine marchande, ni le système colonial. Notre puissance navale est un édifice dont la marine militaire est la clé de voûte, comme la flotte marchande en est la base. Quant à notre système colonial, on a vu quelle influence il peut exercer sur les destinées de l'une et de l'autre; les faits démontrent assez clairement combien il importe de le maintenir, et nous croyons inutile de rien ajouter à cet imposant témoignage.

Comte Bouët-Willaumez,
Capitaine de vaisseau, ancien gouverneur du Sénégal.

DE LA RESTAURATION

ET

DE SES HISTORIENS.

I. — *Histoire de la Restauration*, par M. A. de Lamartine.
II. — *Histoire des deux Restaurations*, par M. Achille de Vaulabelle.

La crise de 1820 aboutit pour l'Europe aux mêmes conséquences que la crise de 1848. Si l'épouvante ne fut pas alors aussi générale, l'anxiété des gouvernemens ne fut pas moindre. Ils opposèrent au péril commun une résistance très habilement concertée, mais dont l'effet dépassa de beaucoup leur attente. A Troppau, à Laybach et même à Vérone, on avait admis la pensée de modifications profondes à introduire dans les institutions vieillies et la confuse administration des deux péninsules méridionales, et lors de ces réunions diplomatiques on aspirait moins à rétablir un état de choses discrédité depuis long-temps qu'à substituer, pour des changemens reconnus nécessaires, la libre initiative de la royauté à l'initiative brutale des prétoriens; mais l'insurrection s'était montrée si lâche à Naples et devenait si outrageusement violente à Madrid et à Lisbonne, elle avait déployé tant de forfanterie et si peu de courage, qu'elle avait rendu difficile une transaction avec elle. Craignant, s'ils accordaient quelque chose à l'esprit de réforme, de paraître céder à l'esprit de révolution, les cabinets se mirent au service de haines que l'ignorance rendait aveugles et le fanatisme im-

pitoyables. Les *camarillas* remplacèrent les clubs, et l'anarchie fit une fois de plus reculer la liberté.

Les éclatans succès de l'Autriche à Naples et à Turin avaient eu sur le cours de l'opinion publique en France un effet que la victoire de Novarre n'a pas surpassé. En 1820, tout le monde croyait la révolution vivace, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle apparaissait impuissante et désarmée. Dans les questions intérieures, les déceptions n'avaient pas été moins amères. Depuis que, par un miracle d'aveuglement et d'imprévoyance, l'opinion libérale avait frayé par ses propres efforts la route du pouvoir à M. de Villèle, en renversant à son profit le dernier cabinet dans lequel vécût encore la tradition du 5 septembre 1816, la droite avait gagné dans la chambre et dans le pays tout le terrain perdu par l'opinion intermédiaire si laborieusement formée depuis quatre années. En votant pour M. Grégoire et contre M. de Richelieu, la bourgeoisie avait consommé son suicide et constaté qu'elle n'avait pas encore le tempérament politique assez formé pour faire prévaloir une doctrine qui lui fût propre.

L'opinion de 1815, qu'un loyal concours des classes moyennes à la politique royale aurait suffi pour annuler, avait profité avec ardeur du retour de fortune ménagé par ses ennemis. Au dedans comme au dehors, des vents heureux enflaient ses voiles, et tout lui tournait à bien. Elle avait bénéficié du crime de Louvel comme de la naissance qui rendit ce crime inutile. La maison de Bourbon, frappée dans sa tige, renaissait du sein de la mort, et la Providence semblait jeter pour un long avenir un défi à ses ennemis. Si l'effet de cet événement fut grand sur le parti dont il confirmait la foi, il ne fut guère moindre sur les factions contraires, car il leur enlevait l'espérance, et les partis ne vivent que par elle. Les masses sont toujours du parti du succès, et l'Europe de la sainte-alliance triomphait presque sans obstacle de révolutions qui avaient épuisé à la tribune toute l'ardeur qu'elles avaient promis de porter sur le champ de bataille. Ce que les peuples pardonnent le moins, ce sont les avortemens succédant aux menaces. En franchissant sans obstacle les Abruzzes, si long-temps réputées des Thermopyles, le général de Frimont avait tracé le vingt-neuvième bulletin de la révolution européenne.

En France, l'opposition, si nombreux qu'en fussent les élémens, était trop peu fixée sur le but à poursuivre pour n'être pas profondément atteinte par tant de coups. Formée des résidus de tous les régimes antérieurs, elle avait à mettre en commun des haines implacables plutôt que des espérances nettement définies. L'empire était mort avec l'empereur; la république dormait dans le sanglant linceul dont nul n'osait encore se faire un drapeau, et la substitution d'une branche de la famille royale à la branche régnante, qui ne préoccupait alors que

quelques esprits, n'était pas de nature à servir d'aliment aux passions fougueuses auxquelles la presse dans ses fureurs et les sociétés secrètes dans leurs sombres conjurations ne donnaient jamais pour but qu'un gouvernement à renverser et un abîme à ouvrir. La confiance publique se retira donc de l'opposition sous le coup de ses défaites accumulées, et cette Babel de toutes les colères sembla pour un temps crouler par sa base.

Cependant, pour déterminer sa chute, une dernière épreuve restait à subir, un dernier doute à lever. La restauration avait-elle une armée? En réunissant avec une généreuse confiance autour du trône les débris des phalanges impériales, Gouvion Saint-Cyr n'avait-il pas préparé les élémens d'un nouveau 20 mars? Question redoutable, à la solution de laquelle étaient attachés et la consolidation de la monarchie et le rétablissement de l'influence française au dehors. Admise en 1818 dans l'alliance des cinq puissances, la France voyait s'élever devant elle un double obstacle. D'une part, le souvenir de son ancienne prépondérance resserrait le lien qui unissait les cours, lors même que les intérêts territoriaux étaient de nature à les diviser; de l'autre, les suspicions entretenues sur la force et la stabilité de son gouvernement présentaient une occasion plausible pour décliner son intervention dans toutes les questions d'intérêt européen. S'émanciper de ses alliés en relevant son drapeau, marcher pour répondre à qui lui déniait la faculté de se mouvoir, tel était alors l'intérêt manifeste de la monarchie française. L'Espagne fournit à la royauté le moyen de frapper ses ennemis au dedans en rendant à son pays sa place au dehors. Sans admettre, avec le brillant auteur du *Congrès de Vérone*, que le passage de la Bidassoa assurât le passage du Rhin, et que l'entrée de l'armée française à Madrid emportât comme conséquence la résiliation des traités de Vienne, on ne saurait méconnaître qu'une campagne opérée par le drapeau blanc contre le drapeau tricolore déployé sur la frontière ne donnât à la maison de Bourbon une attitude toute différente de celle qu'elle devait, depuis 1815, au patronage de l'Europe et à des dévouemens incertains.

En saisissant l'occasion que lui ménageait la fortune, le roi Louis XVIII faisait d'ailleurs un acte commandé par d'évidentes nécessités. Aux premiers jours de 1823, la révolution espagnole avait perdu le caractère que lui avaient maintenu les premières cortès pour prendre une physionomie toute démagogique. La chute des insurrections militaires de l'Italie avait exalté des passions qui s'efforçaient, par des manifestations frénétiques, de faire illusion sur leur impuissance. Ferdinand VII, trop digne du triste rôle que lui imposaient les factions, n'était plus, depuis la tentative manquée du 7 juillet, qu'un automate dont une émeute forçait à point nommé le courage et la signature. La

monarchie constitutionnelle n'existait plus de l'autre côté des Pyrénées; on y marchait, sous l'influence des sociétés secrètes, vers une sorte de république girondine, derrière laquelle se montraient les *sans-chemises* (1), odieux plagiaires des *sans-culottes*. Demander au chef de la maison de Bourbon de laisser aller ce drame jusqu'à sa dernière péripétie, c'était réclamer son déshonneur; demander au chef d'un gouvernement de souffrir aux portes de la France l'établissement permanent d'un foyer insurrectionnel, c'était réclamer son abdication; laisser l'Europe continentale résoudre cette question sans nous et contre nous, c'était accepter une irrémédiable déchéance. L'intervention en Espagne était donc obligée, et l'on ne s'explique pas que des esprits sérieux aient pu le mettre en doute. Ce n'était point sur le fait de cette intervention, mais sur l'esprit dans lequel il convenait de l'exercer, que pouvait porter le débat. Cette grande entreprise n'aurait présenté que des avantages sans inconvéniens politiques, si elle ne s'était rétrécie aux proportions d'une œuvre de parti destinée à grandir une faction plutôt qu'à grandir la France.

Nous ne pouvions épuiser en Espagne notre sang et notre or qu'au profit de l'idée dont notre propre gouvernement était l'expression la plus éclatante. Il fallait que la France renonçât à toute action extérieure ou qu'elle secondât résolûment en Europe les intérêts auxquels elle attribuait le droit et la mission de gouverner. L'œuvre de la restauration consistait à faire prévaloir dans les monarchies méridionales cette transaction entre les institutions historiques et les réformes rationnelles dont la charte de 1814 était le résultat et le modèle. Les écrivains de la droite manifestaient à cette époque et ont continué de professer un dédain suprême pour les libertés écrites et pour ces constitutions reliées en veau *qu'on peut mettre dans sa poche* (2), œuvres sans passé et sans avenir, dans lesquelles ne respirent ni la nationalité séculaire ni la vie intime des peuples; mais que prouvent ces antipathies cachées sous le couvert du bel esprit, sinon qu'on voudrait imposer aux sociétés contemporaines des mœurs qui leur sont devenues étrangères et des institutions dont le sens est perdu pour elles? Les siècles font des ruines comme les révolutions, et le despotisme n'est pas moins démolisseur que l'anarchie. Une constitution écrite, réglant les rapports du pouvoir et des sujets, ne valait-elle pas mieux pour l'Espagne du XIXe siècle que l'ignoble chaos sous lequel avait disparu la monarchie de Charles IV et de Marie-Louise, qui, du milieu de ses ténèbres, ne laissait entrevoir au monde que la vénalité dans la justice, l'anarchie dans l'administration, la corruption dans les monastères

(1) *Los des camisados.*
(2) M. de Maistre.

et la prostitution sur le trône? Concourir au rétablissement du régime qui avait frappé de stérilité l'une des plus nobles contrées de l'Europe était un crime politique que la France ne pouvait commettre impunément. En aidant au contraire à l'avénement pacifique des hommes et des idées qui gouvernent aujourd'hui la Péninsule, elle aurait épargné à ce pays les vingt années les plus sanglantes de son histoire; en assistant impassible à toutes les fureurs d'une réaction sauvage, elle abdiqua la mission à laquelle se rattachait peut-être le salut de la dynastie : de cette dérogation à la loi providentielle qui régit l'action initiatrice de la France date, en effet, le triomphe du parti qui domina bientôt M. de Villèle, et qui commençait à pousser son cabinet vers les témérités qui conduisent aux catastrophes.

Cependant, quelque funeste qu'ait été pour l'avenir de la cause royaliste le concours prêté à un despotisme sans lumières, la conséquence première de l'intervention fut un immense surcroît de force et d'influence. En mettant à une épreuve réputée dangereuse la fidélité de l'armée, la monarchie avait affermi le sol sous ses pieds. Le canon de la Bidassoa rompit le faisceau des affiliations secrètes, qui vivaient de l'espérance d'une défection militaire. Au Waterloo de l'empire succéda donc celui de la révolution, et l'année 1823 refit temporairement au profit de la maison de Bourbon la situation de 1815 avec une victoire de plus et l'invasion de moins.

Ce succès fut le coup de grace assené à l'opinion libérale : il vint changer en déroute une défaite déterminée par la plus imprudente stratégie. Les élections furent enlevées sans résistance, car on ne résiste pas chez nous à la force servie par la fortune. La chambre introuvable fut retrouvée, et dix-sept membres s'assirent seuls sur les bancs dégarnis de cette opposition qui avait donné le pouvoir à ses adversaires, et à laquelle il ne restait pour dernière ressource que l'espérance trop fondée de leurs fautes. Quelque mode d'élection qui prévale, toute situation nettement dessinée obtient en France une confirmation électorale. M. de Villèle bénéficia de cette loi après la guerre d'Espagne; mais, conformément à cette loi même, le pays lui envoya des hommes selon cette situation plutôt que selon ses vœux. Le ministre des finances, président du conseil, n'était plus le petit gentilhomme de Toulouse qui protestait en 1814 contre la charte, et qui, en 1815, devenait le chef de la majorité provinciale dont M. de Bonald était l'oracle et M. de Maistre le prophète. Doué d'un sens pratique qui en politique est presque le génie, admirablement organisé pour l'administration et pour les affaires, M. de Villèle avait promptement compris tout ce qu'il y avait de téméraire et de chimérique dans ces plans de reconstitution sociale que la droite continuait de poursuivre avec ardeur et avec foi. Sans répudier ses amis, il répudiait leurs illusions,

et se vouait à la tâche difficile de demeurer chef d'un parti en restant étranger à sa pensée et à ses espérances. Ce n'était pas une chambre ministérielle qui était sortie de terre au bruit du canon de victoire, c'était une chambre royaliste. Cette majorité honnête et convaincue appartenait à ses opinions plus qu'à ses chefs, et ceux-ci étaient moins dans le cas de la diriger que de la suivre. Dissoute au 5 septembre 1816, elle reprenait le pouvoir avec une confiance que semblaient justifier l'attitude et le découragement de ses adversaires, et croyait le moment venu de réaliser enfin les grands projets que jusqu'alors elle n'avait pu qu'indiquer. Dans l'enivrement de son triomphe, aucune puissance humaine n'aurait pu l'empêcher d'exhumer le programme de 1815, et de commencer la guerre contre la révolution en entamant l'œuvre qui embrassait tous les problèmes à la fois, depuis la reconstitution civile de la famille jusqu'à celle de l'antique église gallicane. Que M. de Villèle imprimât une vive impulsion au crédit, au risque même d'exciter l'agiotage, ses amis politiques n'y avaient pas d'objection, à condition toutefois qu'on profitât des accroissemens de la richesse publique pour fermer successivement toutes les plaies de la révolution et pour servir des intérêts religieux ou monarchiques. Placé entre les royalistes et les libéraux, entre la noblesse et la bourgeoisie, le ministre n'accordait aux uns que ce qu'il ne pouvait leur refuser, et cherchait, en enrichissant les autres, à leur faire supporter des concessions indispensables à lui-même. N'ayant pas moins besoin des votes des congréganistes que des écus des banquiers, du concours politique de l'émigration que du concours financier de la bourse, il déploya une habileté sans égale pour calmer les passions par les intérêts, et pratiqua durant six années une sorte de système de bascule, non pas, comme ses prédécesseurs, entre les coteries parlementaires, mais entre les classes mêmes de la société que leurs traditions et leurs habitudes semblaient vouer à un éternel antagonisme.

Cette tâche ardue fut rendue plus difficile encore par une importation législative qui vint dénaturer le système électoral et ajouter aux illusions de la majorité sans augmenter sa puissance. M. de Chateaubriand, alors membre du cabinet, avait récemment admiré à Londres le mécanisme de ces grands partis qui, sans préjudice pour les intérêts permanens de la Grande-Bretagne, se succèdent au pouvoir et le conservent durant de longues périodes. Il avait fait prévaloir la pensée de la septennalité contre le texte formel de la charte de 1814, qui prescrivait le renouvellement annuel par cinquième. Or, appliquer le système britannique, qui présuppose des partis dévoués aux mêmes institutions, à la France divisée par des factions le plus souvent hostiles au gouvernement existant et toujours inconciliables entre elles, c'était transporter une tour de granit sur un fond de sable, et rendre les

réactions plus ardentes et plus certaines. Le renouvellement partiel aurait vraisemblablement épargné à la chambre de 1824 la plupart des entreprises législatives qui provoquèrent le mouvement électoral de 1827. Contrainte de compter chaque année avec l'opinion publique, la majorité n'aurait pas eu la tentation de profiter des longues perspectives ouvertes devant elle pour imposer aux répugnances du pouvoir des conquêtes qui le compromirent autant qu'elle-même. Le résultat nécessaire de la septennalité était de rendre à l'avenir les termes moyens impossibles et d'ôter à l'autorité toute la force qu'on donnait aux factions. N'ayant plus à compter de long-temps avec les électeurs, la droite se trouva beaucoup plus forte que le ministère, et lorsque bientôt après, par l'avénement de Charles X au trône, le prince qui était depuis si long-temps son chef fut devenu roi, elle put disposer de toute la puissance d'un gouvernement servie par toute la passion d'un parti.

Depuis la dissolution de la chambre de 1815, cette opinion avait traversé bien des fortunes, et souvent changé d'allures et de langage; mais elle était demeurée, et c'est son honneur dans l'histoire, invariablement fidèle à sa doctrine fondamentale, aspirant toujours à faire consacrer par les lois les diverses légitimités sociales dont le droit préexiste, à ses yeux, dans l'histoire au même titre que celui de la dynastie elle-même. Reconstituer la famille par le principe des substitutions qui immobilise le sol et par le droit d'aînesse qui perpétue la tradition, rendre aux races antiques le lustre de la fortune en réparant par une juste indemnité la plus révoltante des iniquités révolutionnaires, imprimer à la législation civile un caractère dogmatique en protégeant par des dispositions pénales les vérités religieuses, lier l'église à l'état en appelant un évêque à la tête de l'université et dans les conseils de la couronne, rendre à celle-ci ses prérogatives imprescriptibles, et, entre toutes, le droit de disposer de l'avancement dans l'armée dont, aux termes mêmes de la charte, le roi était le chef suprême; modifier la loi du recrutement, réglementer la presse dans un sens religieux, substituer pour le clergé une dotation au vote annuel du budget, enfin opposer en toute chose la permanence à la mobilité, le droit au fait, le dogmatisme à l'indifférence, la monarchie à la révolution : tel était le vaste et dangereux programme que M. de Villèle dut accepter la charge d'accomplir dans la mesure du temps que lui laisserait la fortune. Cette œuvre était celle d'une école plus encore que d'un parti : la majorité de 1824 n'appartenait pas moins, en effet, à l'auteur de *la Législation primitive* que celle de 1791 à l'auteur du *Contrat social*. C'était au milieu de ce monde à théories anguleuses et à croyances ferventes que M. de Villèle était appelé à développer son génie fort peu inflexible et son habileté sans ferveur. Il fallait donc

suppléer par la complaisance à la foi politique absente et satisfaire la majorité sous peine de se voir déserté par elle. Placé entre le libéralisme qui, pour le moment, semblait vaincu et la contre-opposition qui recrutait contre lui au parlement et à la cour tous les ressentimens et toutes les impatiences, ce ministre s'inquiétait plus du péril immédiat qui le pressait dans la chambre que du danger lointain qui se préparait dans le pays. Aussi à chaque session apportait-il un tribut, sorte de rançon parlementaire qu'il s'efforçait de contenir dans les plus étroites limites possibles.

Le programme de la droite ne put être intégralement réalisé avant la réaction qui emporta bientôt tant de rêves d'un autre âge. De ces éclosions artificielles, la plupart ont disparu au premier souffle de la tempête. Si quelques-unes des lois promulguées de 1824 à 1827 sont demeurées stables et consacrées par l'opinion, c'est qu'elles émanaient d'un ordre d'idées moins contestables que les théories philosophiques d'un parti et qu'elles se rattachaient aux intérêts permanens de l'ordre social. Pourquoi la France a-t-elle persisté, même dans ses jours les plus orageux, à rayer de son code le titre du divorce, à l'abolition duquel le nom de M. de Bonald se rattache si honorablement? C'est que l'inviolabilité de la famille est une vérité qui n'est le patrimoine d'aucune école, et que les sociétés ne peuvent méconnaître sans reculer vers la barbarie. Pourquoi l'indemnité attribuée aux victimes des expropriations révolutionnaires n'a-t-elle pas été effacée de nos lois par les révolutions survenues depuis vingt-cinq ans? Pourquoi la conscience publique a-t-elle entouré cette disposition réparatrice d'une approbation sans cesse croissante, lorsque la loi d'aînesse, la loi du sacrilége et d'autres mesures organiques n'étaient plus que des souvenirs désavoués même par ceux qui les avaient provoqués? C'est qu'il peut exister des sociétés régulières en dehors d'un type ou préconçu par l'esprit ou emprunté à l'histoire, tandis que, dans nos jours si troublés et si incertains, il faut renoncer à vivre de la vie civilisée, si le pied ne repose sur un sol assez solide pour défier toutes les perturbations politiques. Le respect du droit privé, dans chacune de ses applications, est un principe qui importe surtout aux sociétés démocratiques. Lorsque les institutions générales sont sans prestige, il faut que le droit des citoyens soit sacré, et par la même raison, lorsque l'état n'a plus de croyances, il faut que celles de l'individu soient inviolables. Si, par exemple, les hommes religieux s'étaient bornés, en 1825, à réclamer des pénalités plus efficaces contre les crimes et délits commis dans les édifices consacrés au culte, s'ils n'avaient entendu protéger la religion que comme la plus sainte des propriétés humaines, ils seraient demeurés, s'il est permis de le dire, en communion avec leur siècle, et leurs lois auraient pu survivre à leur fortune; mais ils comprenaient alors autrement et leurs devoirs et leur

mission. Ce n'était point à la conscience privée qu'on entendait donner des garanties nouvelles, c'était l'état lui-même auquel on prétendait imposer une conscience. On qualifiait d'athéisme l'incompétence professée par le pouvoir en matière religieuse dans une société sans croyances communes, et au risque de soulever contre le catholicisme des résistances morales mille fois plus puissantes que l'autorité légale qui lui était conférée, on faisait entrer le péché dans le domaine de la loi, en punissant de mort le sacrilége simple, et de la peine du parricide, avec expiation et amende honorable, la profanation des hosties commise publiquement. Mais pourquoi poursuivre le sacrilége, crime fort rare, sinon sans exemple, lorsque chaque jour, l'hérésie conteste les dogmes et que l'incrédulité les blasphème? Le législateur, qui mutilait le sacrilége, pouvait-il continuer à salarier les chaires dissidentes où le dogme de la présence réelle était publiquement nié, et, en abattant la main qui avait outragé le Dieu vivant, ne s'engageait-il pas à percer bientôt d'un fer rouge la langue qui oserait le blasphémer? La majesté divine, déclarée sensible aux voies de fait, était-elle donc insensible aux autres espèces d'outrage, et pouvait-on s'arrêter au début d'une telle carrière? Si l'on aimait mieux être inconséquent qu'insensé, si l'on introduisait soi-même dans sa loi des dispositions destinées à en paralyser l'exécution, n'était-ce pas parce que le bon sens faisait reculer la logique, et n'était-il pas manifeste qu'en imposant un tel projet aux vives répugnances du cabinet, on aspirait moins à conquérir pour la religion une garantie effective qu'à satisfaire sa propre pensée?

Les circonstances auxquelles on subordonnait l'application de la peine capitale en matière de sacrilége avaient été visiblement combinées de manière à la rendre à peu près impossible. A la tribune de la chambre des pairs, M. de Chateaubriand les comparait spirituellement aux clauses de nullité introduites d'avance en Pologne dans les contrats de mariage pour faciliter les divorces. C'est qu'en effet cette loi était un effroyable péril, si elle ne demeurait une lettre morte. Se figure-t-on bien, dans Paris rongé d'indifférence et de scepticisme, un homme condamné à une double mutilation s'en allant, à la lueur des flambeaux sacrés, commencer sous le porche d'une église un supplice qui va finir sur l'échafaud, et comprend-on le prêtre répudiant son ministère sublime pour se faire dans ce drame sanglant comme l'auxiliaire du bourreau? On pouvait promulguer une telle loi, mais un gouvernement aurait péri à la faire exécuter. Cette arme, créée pour protéger la religion, était une conquête de plus assurée à ses ennemis. Les lois finissent par réfléchir les croyances, mais ne commencent jamais par les faire naître. Le christianisme n'employa pas moins de quatre siècles à conquérir le domaine des intelligences avant de descendre dans la législation pour la mettre en harmonie avec lui. De Tibère à Constan-

tin, il chemina dans la nuit des catacombes, exerçant son humble prosélytisme jour par jour, ame par ame, et faisant si peu de bruit qu'au milieu des agitations du monde les historiens païens soupçonnèrent à peine la végétation souterraine qui, en s'épanouissant tout à coup, allait renouveler la face de la terre. La grace de Dieu descendait obscurément sur les plus obscurs, et, bien loin d'y être pour quelque chose, les pouvoirs humains ne pressentaient pas même la révolution qui transforma l'humanité. La France du XIXe siècle n'est pas moins étrangère à la vérité religieuse que la Rome impériale, car la lutte contre le paganisme des intelligences ne sera pas moins longue que la lutte contre le paganisme des sens. Le mystérieux travail qui s'opère a donc aussi des conditions de lenteur et de réserve que la restauration ne soupçonna point. L'ombre sainte des catacombes l'avance plus que le triomphe du Capitole.

Toutes les tentatives du gouvernement de la branche aînée dans l'ordre religieux ne furent qu'une longue suite d'avortemens. Abstraction et impuissance, tel fut le double caractère de ces mesures prétendues organiques qui suscitaient des irritations si redoutables sans servir un seul des intérêts qu'elles étaient destinées à protéger. On n'aspirait pas avec moins d'ardeur à fonder une aristocratie qu'à rétablir des rapports de dépendance entre l'église et l'état, et les essais faits dans cette voie ne furent ni moins imprudens ni moins stériles. Pendant que le fougueux auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* dénonçait la *loi athée* à l'indignation du monde et sommait la force de choisir enfin entre l'erreur et la vérité, les publicistes de l'école anglaise prononçaient de sinistres prophéties sur le sort de cette société dont le code civil préparait la ruine, et où le sol, morcelé à l'infini par l'égalité des partages, manquerait bientôt à la culture. La continuité n'était-elle pas le principe et le but de tout gouvernement monarchique, et ne fallait-il pas que celui-ci fût dirigé par une succession d'hommes inspirés du même sentiment, excités par des intérêts du même ordre? L'individu, pour la monarchie, n'est-ce pas la famille, série de générations identiques avec elles-mêmes, qui ne changent rien et ne veulent rien changer autour d'elles? Or, fonder la famille, c'était, d'une part, y perpétuer le pouvoir paternel dans sa délégation naturelle; c'était, de l'autre, immobiliser le sol aux mains de celui qui recevait par le fait de sa primogéniture cette délégation sacrée. Toutes les imaginations étaient en travail pour sauver une société qui persistait à douter de son mal et de la mission de ses sauveurs. Chaque matin voyait éclore des plans nouveaux pour constituer une aristocratie territoriale, et, avec une infatuation inexplicable pour qui ne connaît pas les illusions des partis, l'on demandait aux lois d'accomplir l'œuvre des siècles. M. Fiévée, tout homme d'esprit qu'il était, proposait de doter en immeubles les

grandes charges de la monarchie, à commencer par les ministères, et de payer les préfets en coupes de bois. M. Bergasse demandait que la jouissance des droits politiques fût subordonnée à la possession d'un manoir substitué de plein droit à l'aîné de la famille, et M. Cottu, s'emparant de la même pensée, voulait que des girouettes placées au sommet de la *manse électorale* la désignassent au respect de toute la contrée circonvoisine. C'était à qui proposerait sa recette pour faire pousser des aristocrates comme des champignons. On semblait ignorer que toutes les aristocraties qui ont eu ou qui conservent quelque grandeur sont issues de faits primordiaux qui dominent et l'histoire et la volonté des législateurs. Les priviléges politiques n'ont nulle part été conférés *à priori*, partout ils correspondent à des croyances préexistantes aux institutions. Dans le monde oriental, les aristocraties sont des castes, dont les membres ne sont pas moins séparés par l'opinion que l'homme ne l'est de l'animal ruminant à ses pieds. Dans les sociétés grecque et romaine, où la puissance religieuse se confondait avec la puissance sociale, les patriciats étaient des sacerdoces. Dans l'Europe moderne, les aristocraties sont sorties tout armées de la conquête, comme la déesse antique du cerveau de son père. Les fils des races conquérantes ont pu sans doute, dans le cours des âges, ou perdre leur autorité ou la maintenir et l'étendre suivant qu'ils ont déployé plus ou moins d'esprit politique; mais, de nos jours encore, la puissance des aristocraties les plus accessibles aux influences et aux fortunes nouvelles repose exclusivement sur le fait primitif dont le prestige les entoure et les protége. Si l'Angleterre est la plus aristocratique des nations, il faut moins encore l'attribuer au sens si droit et à la conduite si sensée de sa noblesse qu'à cette circonstance trop peu remarquée, que dans ce pays, conquis plus souvent et plus récemment que le reste de l'Europe, la féodalité s'est regreffée en quelque sorte sur elle-même par le seul effet de l'invasion normande.

Pour introduire un élément aristocratique dans une nation où cet élément n'existe point, il faudrait à défaut du passé, qui n'appartient à personne, bouleverser son organisation tout entière jusque dans ses dernières profondeurs. Le droit d'aînesse, par exemple, ne serait-il pas la plus cruelle des iniquités là où les cadets n'auraient à leur disposition ni les grades d'une armée réservés aux familles puissantes, ni les bénéfices d'une église nationale richement dotée, ni les chances de fortune que présentent d'immenses colonies dispersées sur toutes les mers? Et cette injustice ne toucherait-elle pas à l'immoralité, si la religion n'était en mesure d'ouvrir ses bras à toutes les déshéritées de la fortune, ou si celles-ci ne pouvaient, comme en Allemagne, abriter dans de nobles asiles leur tristesse derrière leur vanité? Pour faire accepter l'inégalité des partages, il fallait donc toucher à tout, si l'on

touchait à quelque chose, et la conscience publique entrevoyait derrière ces projets des conséquences lointaines qui la soulevaient. Ce n'est pas que les lois présentées eussent un caractère ou fort tranché ou fort menaçant. Le ministère auquel elles étaient imposées s'efforçait d'en restreindre les dispositions au point de les rendre inapplicables comme dans la loi du sacrilége, ou inefficaces comme dans celle du droit d'aînesse, et le parti qui réclamait ces mesure à grands cris, ayant lui-même la conscience de leur périlleuse impopularité, s'attachait plutôt à faire consacrer les principes fondamentaux de son symbole qu'à en presser les conséquences pratiques. Ainsi le projet sur le droit de primogéniture, tel qu'il fut porté à la chambre des pairs et rejeté par cette assemblée, aux applaudissemens du pays, se réduisait à prescrire, dans les familles payant 300 francs d'impôt, la substitution d'un préciput légal en faveur de l'aîné au préciput facultatif, sauf volonté contraire exprimée par un acte de dernière volonté. Le seul effet sérieux de la loi aurait donc été de contraindre les pères de famille à faire des testamens pour lui échapper. C'était pour préparer dans tous les rangs de la société domestique la défaite certaine des lois par les mœurs que d'un bout du royaume à l'autre on ameutait les intérêts, on surexcitait les passions, et que l'on donnait à la presse le plus redoutable de tous les thèmes; c'était pour une combinaison d'une portée économique à peu près nulle qu'on introduisait au cœur des classes moyennes la colère qu'aux premiers jours de la restauration la malveillance était parvenue à insinuer au cœur des masses soulevées au 20 mars par la grande calomnie de la dîme et des droits féodaux!

Ces tentatives, à la fois audacieuses et mesquines, provoquaient contre le pouvoir un flot chaque jour montant d'inimitiés. La société moderne restait obstinément dans ses voies et haïssait les réformateurs sans les craindre. Tout ce bruit se faisait en pure perte, et la monarchie seule payait les frais de débats qu'elle laissait si malheureusement entamer. « Tandis que les ministres, disait un piquant orateur, nous parlent d'imiter Romulus et Lycurgue, s'attribuant le pouvoir de transformer la France à leur gré, tout demeure comme auparavant, avec le mécontentement de plus. On veut armer la religion d'une loi pénale, et elle est abolie en naissant par la tolérance universelle; la présomption ministérielle s'imagine un jour qu'elle abaissera par une loi l'intérêt des capitaux : les prêteurs et les emprunteurs continuent à régler leurs affaires selon leurs besoins réciproques. Et cette loi du droit d'aînesse, quel est le principal argument par lequel on s'efforce de lui rallier des suffrages? C'est qu'elle ouvre une issue pour lui échapper (1). »

(1) M. de Barante, chambre des pairs.

Si je m'attache à faire ressortir la dangereuse inanité de ces tentatives, ce n'est pas, qu'on en soit bien convaincu, pour le triste et trop facile plaisir d'accabler un parti sous le poids de ses fautes. Ce parti possédait une qualité qui valait à elle seule presque toutes celles qu'il n'avait pas : il était honnête et convaincu. En rappelant les écueils qui lui furent funestes, je poursuis un but plus actuel et plus sérieux. Je voudrais contribuer, par l'évocation de ces souvenirs, à fixer les limites et la portée de la réaction vers le principe d'autorité qui se déroule depuis plusieurs mois sous nos yeux. La France a vécu durant quatre ans sous la pression d'un si lourd cauchemar, qu'elle n'a rien marchandé à ceux qui prenaient charge de l'en délivrer. Afin de s'assurer un sommeil plus tranquille, elle a livré les bruyantes conquêtes pour lesquelles elle avait si long-temps combattu, constatant ainsi le vide de théories auxquelles elle semblait tenir par les plus profondes racines; mais le discrédit qui a frappé tout à coup certaines idées n'implique aucunement un retour vers des idées contraires, et cette abdication en face d'un péril public n'a profité qu'au scepticisme. L'école aristocratique n'a point gagné le terrain qu'a perdu l'école libérale. La France s'est éloignée des doctrines de 1830 sans se rapprocher de celles de 1815, et ce n'est pas au profit des livres du comte de Maistre que ceux de Benjamin Constant ont été déchirés. Les théories de l'école historique, celles de l'*état chrétien* et du *Christ-roi*, pour parler comme en Allemagne, toutes ces conceptions plus brillantes que sérieuses, qui tendent à transformer les sciences positives en mathématiques divines, sont aussi loin de nous dans l'avenir que dans le passé.

La restauration a succombé pour avoir tenté l'implantation d'un principe d'organisme dans une époque critique de l'histoire de l'humanité. En 1825, les théoriciens de la droite ont rencontré dans les intérêts et dans les mœurs des résistances analogues à celles contre lesquelles se sont brisés, après 1848, les théoriciens socialistes. Les uns ont compromis la monarchie, comme les autres ont tué la république. Laissé à lui-même, M. de Villèle aurait préparé pour la royauté de la branche aînée une ère de prospérité pacifique à peu près semblable à celle qu'a traversée la royauté de la branche cadette, avec la pression révolutionnaire de moins et l'adhésion de l'Europe de plus; mais, soutenu aux affaires par l'appui conditionnel d'un parti, ce ministre succombait sous une politique dont il avait consenti à se faire l'éditeur responsable en en demeurant l'adversaire.

Froissée par des projets derrière lesquels on en laissait toujours soupçonner d'autres, et promptement dégagée des influences que l'expédition d'Espagne avait fait peser sur elle, l'opinion publique accueillait les interprétations les plus malveillantes et devenait accessible à

des colères habilement attisées par l'esprit de faction. La presse, impuissante, quoi qu'on en puisse penser, pour créer des griefs imaginaires, mais formidable pour grossir démesurément ceux dont le germe existe, passait tour à tour de l'hypocrisie à la violence, selon la mesure de liberté que lui laissait l'établissement ou la suspension de la censure. Partout se révélaient les symptômes les moins équivoques du désordre des intelligences et de la dangereuse tendance des esprits. Au sein même de la majorité royaliste, une ardente opposition s'était élevée pour attaquer le pouvoir, parfois au nom des principes monarchiques auxquels on l'accusait de ne donner que de tardives et incomplètes satisfactions, parfois en s'appuyant sur des griefs populaires et en dépassant les ennemis de la dynastie par l'audace de ses paroles et de ses votes. Contre-révolutionnaire par son symbole, révolutionnaire par son attitude, cette coterie, que l'ambition préparait à l'apostasie, arrachait au parti royaliste le principal élément de sa force : l'unité des doctrines et la dignité de la conduite. Au sein du parlement, toutes les situations étaient faussées : la chambre des pairs repoussait les projets de lois aristocratiques, et la chambre élective imposait au ministère des mesures désavouées par le pays, et qui compromettaient de plus en plus le renouvellement de son mandat. Les élections partielles donnaient à cet égard les plus solennels avertissemens, et peut-être auraient-elles pu sauver la royauté en l'éclairant en temps utile sur l'état véritable de l'opinion, si la septennalité ne l'avait condamnée d'avance à ne profiter du bénéfice de l'expérience que lorsqu'il serait perdu pour elle. Atteinte par l'émotion universelle, la justice elle-même avait cessé d'être impassible : en descendant dans ses rangs, l'opposition avait puisé une nouvelle force morale, et les lois répressives que la magistrature avait mission d'appliquer devenaient des armes formidables dans ses mains : les délits politiques enlevés à l'appréciation du jury trouvaient en effet dans les magistrats des juges qui ne pouvaient les absoudre, sans aller par leurs arrêts frapper au cœur le pouvoir lui-même. Sous l'empire des émotions universelles, l'Académie se transformait en assemblée délibérante, et la dissolution de la garde nationale de Paris venait consommer le divorce de la royauté avec ces classes commerçantes qui avaient chaleureusement acclamé les deux restaurations. Les régions de la conscience n'étaient pas moins troublées. Agité par de vagues tendances vers un état nouveau, le clergé tentait en vain de secouer le poids mortel d'impopularité qu'on avait amassé sur sa tête en rivant l'autel au trône. S'il réclamait le droit commun, on lui en déniait le bénéfice, et l'on établissait, non sans motifs spécieux, que le concours de l'état pour protéger la religion entraînait pour celle-ci la nécessité de subir ses exigences. Si, en matière dogmatique et pénale, on attribuait aux

tribunaux l'héritage des anciens parlemens, n'était-ce pas les appeler à renouer avec la chaîne des temps celle des persécutions iniques? La guerre aux corporations religieuses, le monopole universitaire, trouvaient donc leur consécration dans la loi du sacrilége, car, lorsqu'on réclamait pour le clergé la tenue du registre de l'état civil en vertu du droit ancien, il était difficile d'oublier que ce droit atteignait les jésuites. On avait accueilli comme une conquête l'admission d'un évêque dans le cabinet sous le titre de ministre des affaires ecclésiastiques, et le seul résultat d'un pareil choix avait été de faire déclarer obligatoire l'enseignement des quatre propositions de 1682. La seule église existant en France à l'état d'institution historique, c'était en effet l'église gallicane, et M. de Montlosier était parfaitement conséquent avec lui-même en faisant du gallicanisme le dernier mot de sa doctrine. C'était ainsi que toutes les pauvretés de l'esprit et tous les mauvais instincts du cœur trouvaient dans une tentative à contre-sens des encouragemens et des excitations.

Trois années avaient donc suffi pour faire passer la gauche de la prostration qui suit une défaite éclatante à la confiance qu'inspire la certitude d'une revanche prochaine. La conspiration n'avait plus son siége ni dans les conciliabules des sous-officiers, ni dans les ventes du carbonarisme, alors à peu près dissoutes; mais l'irritation se développait en plein soleil à l'ardente clarté de la tribune : elle croissait sous la parole de graves orateurs plus encore que sous l'excitation des journaux, car la censure, qui, durant la restauration, prévalut dix années sur quinze, n'arrêtait la circulation d'aucune pensée, et, loin de la calmer, elle surexcitait la fièvre universelle. Lorsque la France est agitée, il n'est aucun moyen artificiel de lui imposer le repos, de même que, si elle entend dormir, on peut mettre tous les journalistes et tous les tribuns au défi de l'en empêcher. Le pays était-il sevré de la liberté des journaux, il s'en dédommageait soit par celle de la tribune, soit en organisant l'agitation électorale. A la fin de 1827, celle-ci se développait avec une telle rapidité, que, pour ne pas s'exposer à voir bientôt substituer une question de dynastie à une question de ministère, il était devenu urgent de devancer, par une soudaine surprise, l'époque légale très lointaine encore d'un appel à la France. Le siècle de sept années qu'on s'était ouvert avec tant de confiance pour l'accomplissement de si grands desseins n'avait donc pas accompli la moitié de son cours, qu'il fallait le clore précipitamment pour affronter des élections générales moins avec la pensée de conquérir une victoire qu'avec l'espérance d'éviter une déroute.

L'administration pesa de tout son poids sur cette épreuve sans parvenir à en altérer la signification décisive. Son résultat dut constater aux yeux des plus aveugles l'impossibilité de continuer contre des ré-

sistances universelles l'application du système qui prévalait depuis 1824 : le salut de la couronne était au prix d'une autre politique appliquée par d'autres hommes. La force des choses la jetait dans les voies dont les violences de la gauche révolutionnaire et les faiblesses de la gauche constitutionnelle avaient écarté Louis XVIII six années auparavant. Après l'avortement politique de la droite étalant à tous les regards ses divisions et son impuissance, Charles X était manifestement appelé à reprendre l'œuvre du roi son frère et à sacrifier ses instincts de chef de parti à ses devoirs de chef de dynastie. Le sacrifice était pénible, le succès incertain peut-être, et le souvenir des ingratitudes comme des déceptions sous lesquelles avait succombé la politique du précédent règne fournissait un texte spécieux aux conseils en sens contraire et aux sinistres prophéties. Reprendre l'œuvre de fusion tentée par Louis XVIII entre les hommes de la révolution et ceux de la monarchie après un trop éclatant exemple de la domination exercée sur l'opposition régulière par l'opposition factieuse, recommencer enfin le ministère Richelieu au risque de le voir succomber sous le coup des mêmes exigences et des mêmes aveuglemens, ce n'était pas là une résolution parfaitement simple pour un prince de la maison de Bourbon. Cependant tout autre parti menait si visiblement à une catastrophe, qu'il devenait le seul possible, et qu'en présence d'une nécessité évidente on n'engageait pas même, en le suivant, sa propre responsabilité. Embrasser soi-même cette politique avec résolution aurait été la seule manière d'en conjurer les périls et d'en assurer le succès. Pratiquée avec hésitation et de mauvaise grace, elle ne pouvait manquer de rendre à l'opposition ses allures soupçonneuses et ses exigences; appliquée franchement, non comme une nécessité temporaire qu'on subit, mais comme une pensée généreuse dont on prend l'initiative, peut-être aurait-elle rompu la glace, qu'on veuille bien me passer le mot, entre la maison de Bourbon et la France nouvelle, entre la légitimité, fille des siècles, et la bourgeoisie, fille de ses œuvres.

En 1828, Charles X aurait rencontré d'ailleurs, pour pratiquer cette politique, des circonstances beaucoup plus favorables que celles sous l'empire desquelles agissait le roi son frère, lorsqu'en 1816 il rendait l'ordonnance du 5 septembre. On n'était plus au lendemain des cent-jours, et la monarchie était en mesure de profiter de l'apaisement des passions comme des garanties nouvelles que le développement de la prospérité publique lui ménageait dans tous les rangs de la société. Les rapprochemens étaient moins difficiles, et dans le sein des chambres les ambitions avaient amorti les antipathies. De tous côtés se présentaient des hommes impatiens de mettre au service du pouvoir une activité stérilement dépensée dans les lutte de la tribune et le pugilat du journalisme. Douze années de pratique du gouvernement représentatif

avaient enseigné au plus grand nombre la modération, aux autres l'hypocrisie. Quoiqu'il fût dans la destinée de la chambre élue en novembre 1827 de provoquer une révolution, cette assemblée fut peut-être l'une de celles où les élémens hostiles à la monarchie tenaient le moins de place et au sein de laquelle l'opposition presque entière prenait le plus au sérieux les institutions existantes. Ses membres étaient environnés d'une considération méritée : aucun des grands scandales électoraux de 1820 n'avait, lors de sa formation, soulevé la conscience publique, et ce n'était plus la tête de Louis XVI à la main qu'un parti se présentait devant la royauté pour traiter avec elle. On commençait à préférer la chance de partager le pouvoir à la tâche périlleuse de le renverser. En donnant en temps utile, spontanément, une large part dans les affaires aux hommes qui, sous la monarchie de 1830, en conquirent le monopole, la branche aînée n'aurait probablement pas rencontré des serviteurs moins dévoués et moins énergiques que ceux de la branche cadette; un appel de l'antique royauté aurait eu de sa part l'effet heureux de flatter les amours-propres en servant les ambitieux, et si la nature de son titre lui interdisait certaines concessions de principes, ce titre même aurait rehaussé l'éclat de toutes les concessions de personnes. Donner beaucoup aux hommes pour avoir moins à toucher aux choses, changer sa base dans la nation en la maintenant dans l'histoire, telle était donc la marche indiquée à la monarchie légitime lors de la réaction ouverte par les élections générales de 1829. Sans garantir, en présence des exemples du passé, le succès d'une telle politique, on peut affirmer qu'elle était entre toutes la moins périlleuse, et qu'en refusant de la pratiquer, on s'ôtait le droit d'accuser la fortune.

Le roi Charles X, par ses qualités comme par ses défauts, était de tous les princes de sa maison celui auquel répugnaient le plus un appel à des hommes nouveaux et l'abandon de ses anciens amis. Durant soixante ans, il avait vécu claquemuré dans son parti comme un religieux dans son cloître. Il était pleinement convaincu que la mission de sauver et de servir la royauté n'incombait qu'aux royalistes, et, malgré un grand fonds de bienveillance naturelle, ce n'était jamais sans une lutte contre lui-même qu'il consentait à donner ce titre aux hommes que leur destinée avait tenus séparés de la sienne. Il avait une idée fort exagérée de la puissance morale de la royauté et faisait à la révolution l'honneur de la croire incorruptible. Appeler dans ses conseils ceux qui l'avaient servie lui semblait et une imprudence de roi et une apostasie de gentilhomme. Comme tous les gens de parti, il transigeait plus facilement sur les actes que sur les personnes. Le prince religieux à la conscience duquel son cabinet imposa les ordonnances du 28 juin sur les petits séminaires aurait accueilli comme un insensé ou comme

un factieux quiconque lui eût demandé un portefeuille pour Casimir Périer, un commandement pour le général Foy, ou une ambassade pour le général Sébastiani.

M. de Villèle ne s'était pas dissimulé que la portée du mouvement électoral impliquait la nécessité d'une modification profonde dans le gouvernement de la société. Charles X avait accepté sans hésitation la démission d'un ministre dont il appréciait l'habileté plus qu'il ne goûtait la personne. Dominé par ses souvenirs de jeunesse, ce prince, qui avait vu plus d'un contrôleur-général élevé par la faveur succomber sous des chansons, estimait pouvoir triompher d'une fronde sans motifs et sans racines en faisant aux caprices populaires le sacrifice de quelques noms propres, et en remplaçant les chefs d'emploi par des doublures. La formation du ministère Martignac n'avait pas primitivement une autre portée aux yeux de la couronne, et les hommes honorables groupés dans ce cabinet autour de quelques collègues survivant à M. de Villèle, pour la plupart agens de la politique qui prévalait depuis six ans, n'étaient au fond appelés que pour la continuer dans des conditions moins défavorables. Il n'existait pas deux systèmes pour le roi Charles X; encore moins admettait-il que des ministres royalistes pussent songer à exiger, comme condition de leur entrée aux affaires, un remaniement du personnel administratif. Ce prince aurait plutôt admis la pensée d'une abdication que celle de traiter, selon la politique anglaise, avec les chefs de l'opposition constitutionnelle, dont M. Royer-Collard formulait la pensée, et dont Casimir Périer commandait alors si brillamment l'avant-garde.

De ce désaccord primordial entre la fin que lui assignait la couronne et celle que lui attribuait l'opinion provinrent la faiblesse, les mécomptes et la chute de cette administration regrettée. Appelé par le roi moins pour remplacer un cabinet que pour le continuer, le ministère Martignac paraissait avoir reçu mission de faire prévaloir une politique contraire à celle qui venait d'être condamnée par le pays, et de réparer tous les griefs, fondés ou non, qui l'agitaient alors avec tant de vivacité. Hésitait-il à trancher par ses choix et par ses actes avec ceux de ses prédécesseurs, l'opinion le lui imputait à faiblesse; tentait-il de s'engager dans des voies différentes et de s'entourer d'hommes nouveaux, la couronne l'accusait de tromper sa confiance. Le terrain lui manquait au parlement comme à la cour, car il lui était également interdit de faire ce que réclamait l'opposition et de demeurer dans la réserve qu'avait espérée le monarque. Des deux directions entre lesquelles elle était tiraillée, l'administration Martignac n'avait pas tardé, comme il était facile de le prévoir, à choisir celle qui la croyait appelée à inaugurer une politique nouvelle. Sans être par la pensée qui avait présidé à sa formation un ministère libéral proprement dit, comme les trois cabinets qui s'étaient succédé après l'ordonnance

du 5 septembre, ce ministère fit des actes devant lesquels auraient reculé MM. Lainé, de Richelieu, Dessolles et Decazes. Il émancipa la presse, assura la sincérité des listes électorales, consacra la spécialité dans le vote des chapitres du budget, tenta d'introduire le principe électif dans l'administration des départemens et des communes, et donna la plus sainte de toutes les libertés en pâture à d'aveugles colères. Mais, tandis que la gauche obtenait tant de gages pour ses idées, elle n'obtenait presque rien pour ses ambitions impatientes : on amorçait celles-ci sans les satisfaire. La main qui imposait des formulaires aux consciences n'était pas assez forte pour faire un préfet. Peut-être est-il triste de le penser, mais c'est le devoir de l'historien de le dire : le ministère Martignac aurait fourni une plus utile carrière, si l'origine de ses membres avait été différente, s'ils s'étaient trouvés en mesure de servir davantage les intérêts en servant moins les passions, et de dépenser en petite monnaie ce qu'ils prodiguaient en grosses et parfois en périlleuses concessions. Gouverner par l'opposition pouvait être chose chanceuse, mais gouverner en rapprochant celle-ci des affaires sans lui en ouvrir l'accès était une tentative plus redoutable encore. Il était naturel que l'opposition s'irritât de ne pas se voir représentée dans un cabinet qui faisait tant pour elle. Maintenir résolûment la barrière qui la séparait de la dynastie, ou devancer au profit de celle-ci, par une confiance généreuse, le mouvement qui, après 1830, transforma tant de tribuns en conservateurs, telle était la seule alternative possible, et le ministère Martignac ne correspondait ni à l'une ni à l'autre de ces combinaisons. Appartenant à la droite par les personnes, à la gauche par les actes, il suscitait de tous côtés des irritations et des colères. Suspect à la couronne par l'entreprise à laquelle il s'était voué contrairement à la pensée royale, il ne rencontrait qu'un appui conditionnel sur les bancs de l'opposition, qu'une neutralité fort peu bienveillante sur ceux où siégeaient les amis encore nombreux du cabinet précédent. Dans une telle situation, les échecs parlementaires ne pouvaient lui manquer, quelques éloquens appels qu'il adressât chaque jour à la conciliation et à la paix. Ces échecs ne lui furent ni épargnés ni mesurés, et le roi Charles X les voyait survenir sans étonnement comme sans regret. Les exigences de la gauche, loin d'amener le monarque à se rapprocher d'elle, le portaient en effet à précipiter la fin d'une expérience qu'il avait toujours réputée dangereuse et transitoire. Par les embarras sous lesquels succombaient ses ministres, ce prince était confirmé dans la foi de toute sa vie. Plus que jamais il tenait toutes concessions pour inutiles, et répétait comme un axiome désormais incontestable la vieille maxime de Coblentz : sauver la royauté par les royalistes, en opposant résolûment le principe monarchique au principe révolutionnaire.

Ainsi, après treize ans de transactions inspirées par la prudence,

ménagées par l'habileté, allait se démasquer tout à coup un antagonisme fatal. La restauration ne pouvait vivre que par la conciliation des deux principes, et la royauté, dans l'aveuglement de sa confiance, dénonçait la trêve et engageait systématiquement la lutte entre ces deux principes contraires. Heureux de se débarrasser enfin de conseillers qui, s'ils ne trahissaient sa couronne, trahissaient au moins son parti, Charles X réalisa sa plus persévérante et sa plus chère conception en remettant le sort de la monarchie aux mains de serviteurs éprouvés, sous la direction d'un homme que sa vie avait fait l'ami et son âge l'élève politique du vieux monarque.

Rendre le gouvernement de la monarchie aux hommes monarchiques, comme on restitue au propriétaire la jouissance de sa propriété usurpée; marquer une limite infranchissable aux concessions, sans réagir toutefois contre aucun fait accompli; envisager la charte, non comme la base de la royauté, mais comme son œuvre, et la respecter religieusement à ce titre; rester dans les voies parlementaires en amenant le parlement à contrôler les actes, sans jamais toucher aux personnes, cette pensée avait présidé à la formation du ministère Polignac; elle avait constitué le seul programme qu'il eût reçu de la couronne et qu'il fût lui-même en mesure de se donner. En réalisant, après cinq ans de règne, le rêve de sa vie politique, Charles X ne croyait violer la charte ni dans sa lettre ni dans son esprit; celle-ci ne disait-elle pas que le gouvernement appartenait au roi, et qu'il s'exerçait par des ministres nommés par lui? Les membres du cabinet soupçonnaient moins encore le rôle sinistre que leur réservaient les événemens; ils n'aspiraient qu'à vivre, non pour la vulgaire satisfaction de garder leurs portefeuilles, mais parce qu'en se faisant supporter, ils résolvaient le seul problème pour lequel on les eût appelés. Que la chambre reconnût au roi le droit de mettre le gouvernement du pays aux mains des hommes de son intimité et son administration dans celles des royalistes, et Charles X satisfait serait resté dans les strictes limites de ses attributions constitutionnelles. M. le prince de Polignac se tenait, de son côté, pour le plus constitutionnel des hommes et n'aspirait qu'à faire ses preuves. Le cabinet qui porta son nom respecta toutes les libertés dont on faisait contre lui un usage si terrible, et c'est une justice à lui rendre, qu'il resta plus qu'aucun autre scrupuleusement soumis aux lois jusqu'au jour où il les foula aux pieds. Ce cabinet ne fut donc pas formé sous la pensée préexistante d'un coup d'état; mais, chose plus dangereuse, il fut constitué sous l'inspiration d'une pensée de parti, dans tout ce qu'une telle inspiration comportait d'exclusif et d'aveugle. Lorsqu'on voyait unir dans un ministère des noms qui rappelaient les plus imprudens souvenirs de l'ancien régime à d'autres noms qui soulevaient au cœur du pays ses plus vives susceptibilités, quand, de propos délibéré, la couronne plaçait en face

des chambres des hommes incapables d'intervenir dans leurs débats, et qui, pour gouverner la France, n'invoquaient d'autre titre que la volonté royale, cette judaïque interprétation du texte constitutionnel ne pouvait manquer de soulever chez les bons citoyens une universelle réprobation et d'exciter chez les hommes de désordre ces joies farouches qui trahissent l'approche des révolutions. Le gouvernement représentatif gît dans l'action personnelle des hommes autant et plus que dans le mécanisme des institutions. Son honneur, comme son péril, c'est de mettre le pouvoir au concours en le fixant dans des mains qu'on présume assez fortes pour l'exercer, parce qu'elles l'ont été pour le conquérir. Prendre pour conduire les affaires les premiers venus sans qu'aucune qualité éminente consacre les gouvernans aux yeux des gouvernés, cela se voit en Turquie d'ordinaire; mais en France un tel usage de la souveraineté ne pouvait pas même être soupçonné en 1829, au milieu d'un peuple dans toute la verdeur de ses croyances politiques. L'entreprendre était moins un acte d'autorité qu'un acte de folie.

En formant le ministère Polignac, le roi n'avait, il est vrai, d'autre pensée que de continuer le gouvernement constitutionnel, en en replaçant le point d'appui à droite. C'était une erreur plus qu'une menace; mais les peuples ont leur honneur comme les princes, et, sur l'étiquette de quelques noms, le pays avait vu dans la création de ce cabinet une insulte : il fallait qu'il reculât devant la France, ou que celle-ci reculât devant lui. Or la France décline souvent la lutte; mais, lorsqu'elle l'engage, c'est pour ne plus reculer. L'état de l'esprit public et son irrésistible élan assignaient donc un terme assuré et fort prochain à un ministère qui ne soupçonnait pas même la gravité des questions soulevées par sa présence aux affaires. L'idée de voir un tel cabinet poursuivre sa carrière devant les deux chambres, où il était sans majorité et sans appui, ne supportait pas même l'examen. Au sein de la chambre élective, on ne comptait pas cinquante membres qui ne déplorassent la légèreté avec laquelle s'était engagée la couronne; le centre droit tout entier, irrévocablement résolu à provoquer la chute de M. Polignac, ne réclamait comme condition de son concours à cette réparation nécessaire que des ménagemens pour la royauté si malheureusement compromise. Cette honorable portion de l'assemblée demandait qu'on fît tomber le ministère par la discussion, en constatant son insuffisance et en rejetant ses mesures politiques et financières, mais en écartant toute controverse sur l'essence et les limites de la prérogative royale. L'opposition, au contraire, même dans ses fractions les plus modérées, entendait formuler d'une manière absolue la théorie du refus de concours, et cherchait, bien loin de l'éviter, l'occasion de résoudre solennellement par une adresse la question pendante entre le droit du parlement et celui de la couronne. Suivre la première marche,

c'était préparer sans péril à l'opinion publique une satisfaction de fait et prolonger entre la souveraineté royale et la souveraineté parlementaire la transaction qui était à elle seule le gouvernement de la restauration tout entier. Suivre la seconde, c'était poursuivre la conquête d'un principe avec la chance, pour ne pas dire avec la certitude d'une révolution; établir par une déclaration éclatante que la couronne ne saurait appeler dans ses conseils que les hommes agréés par la majorité et que la direction définitive du pouvoir appartenait au parlement, c'était, en effet, faire passer la France du régime de la charte octroyée à celui du bill des droits, en proclamant contre un autre Jacques II la doctrine politique d'un autre 1688. Il suffisait d'avoir observé, même superficiellement, le caractère de Charles X, pour pressentir les périls que soulèverait une controverse officielle sur le pouvoir constituant entre les chambres et le trône. Ce prince était aussi immobile dans ses croyances monarchiques que M. de Lafayette dans ses croyances révolutionnaires, et, si jamais l'on intéressait ses devoirs dans ses préjugés, on pouvait tenir pour certain qu'il ne reculerait pas même devant l'abîme. Or n'était-ce pas mettre sa conscience du parti de ses passions que de dénier à la royauté d'une manière absolue le droit de choisir ses ministres, lorsque ce droit paraissait consacré par le texte d'une constitution dont l'esprit lui échappait? Mettre le roi dans le cas de se montrer téméraire, c'était se montrer soi-même imprudent. Tendre tous les ressorts dans une situation si délicate, c'était assumer la responsabilité de la révolution qui allait la dénouer. Qu'un petit nombre de républicains, qu'un nombre plus considérable d'ennemis de la dynastie régnante s'étudiassent à rendre les difficultés inextricables, afin de précipiter une catastrophe, ils étaient dans leur rôle, et cette attitude ne pouvait étonner personne; mais les principaux inspirateurs de l'adresse des 221 aspiraient moins à vaincre la monarchie par des barricades qu'à la servir dans ses conseils. Presque tous auraient protesté contre le résultat logique de leur conduite. Le souvenir de l'adresse de la session de 1821, qui pesait sur la conscience de la plupart d'entre eux, ne les arrêta pas en avril 1830. Une première fois, par une manœuvre déloyale, ils avaient, en renversant le ministère Richelieu, ouvert à leurs ennemis l'accès des affaires; cette fois, par une manœuvre moins déshonnête, mais assurément plus dangereuse, car on heurtait chez un vieillard l'obstination de la conscience et presque les susceptibilités de l'honneur, on plaçait la royauté entre une abdication humiliante et une résistance désespérée. Il n'est pas de réputation de penseur qui tienne contre de telles déceptions et de pareils entraînemens. Les brochures enflammées de M. de Chateaubriand, les harangues artistement tissues de M. Royer-Collard, aboutissaient aux journées de juillet aussi certainement que les discours de Vergniaud au 10 août; mais du moins les girondins, tout pauvres esprits politi-

ques qu'ils étaient, avouèrent-ils leur œuvre, et ne passèrent-ils pas le reste de leur vie à la persifler.

Pour qui comprend l'enchaînement fatal des événemens et des idées, la révolution de 1830 était tout entière dans l'adresse des 221. La moralité politique de ce grand acte est donc subordonnée à l'examen d'une question dans laquelle vient se résumer, à bien dire, toute l'histoire du gouvernement de la branche aînée des Bourbons : un changement de dynastie était-il dans l'intérêt véritable des classes qui ont profité de la révolution de 1830? Cette révolution était-elle la voie la plus sûre pour garantir à la bourgeoisie la prépondérance politique à laquelle elle aspire?

L'origine que la monarchie légitime attribuait à son droit et la manière dont la France de 1789 comprenait le sien semblaient établir une sorte d'incompatibilité théorique entre les hommes de la souveraineté inamissible et ceux de la souveraineté consentie; mais la manière dont le parti royaliste assouplit son dogme fondamental depuis la chute de la légitimité, pour le concilier avec des nécessités pressantes, constate assurément qu'il n'était point impossible de fondre ces deux doctrines sous la pression du temps qui use les aspérités des idées comme celles des choses. Existait-il entre les intérêts et les personnes des oppositions plus invincibles? On peut en douter lorsqu'on observe les résultats déjà conquis par le système du roi Louis XVIII de 1816 à 1820. Le personnel qui servait son gouvernement dans la haute administration de l'état, et dont il recrutait la chambre héréditaire, différait-il sensiblement de celui qui vint se grouper autour de la monarchie de 1830? N'étaient-ce pas les mêmes antécédens, les mêmes influences et presque les mêmes hommes? Cette politique, persévéramment suivie pendant le cours de deux règnes, assurait aux familles nouvelles, non le monopole, mais la plus large part dans les positions qu'elles poursuivent avec une si fébrile ardeur. Elle aurait atteint un résultat non moins important en maintenant dans une attitude de réserve et presque d'opposition l'aristocratie royaliste. Or, imposer cette attitude à cette honorable portion de la société française était le plus grand service qu'on pût lui rendre, car c'était la contraindre à chercher dans le patronage local le moyen de conquérir ce qu'elle n'avait plus à attendre de la faveur royale. Le parti de la propriété terrienne aurait puisé, dans ce retour vers des traditions alors trop oubliées, une force morale non moins précieuse pour le pays que pour lui-même. Si les instincts n'étaient pas en effet contrariés par les situations, et si des croyances politiques artificielles n'arrêtaient, dans les diverses couches de la société, l'essor de leurs sentimens natifs, on pourrait dire sans paradoxe qu'en France il appartient spécialement à la bourgeoisie d'être royaliste, à la vieille noblesse d'être libérale. Au lieu d'appeler celle-ci au pouvoir, où elle s'est perdue, et de rejeter celle-là dans l'opposition, qui ne lui a pas été

moins funeste, si le roi Charles X avait été assez hardiment inspiré en 1829 pour intervertir les rôles, peut-être aurait-on fini par créer les deux choses qui font défaut à notre pays, un royalisme enté sur le calcul et un libéralisme enté sur l'honneur. Tel était, malgré les apparences contraires, le courant naturel des esprits, et le génie aurait pu devancer sur ce point l'expérience tardive que nous ont apportée les événemens qui se déroulent aujourd'hui sous nos yeux. Peut-être n'aurait-il pas été impossible de consommer sous un gouvernement régulier, protégé par la stabilité de son principe, l'union qui, après avoir préservé la France dans une crise suprême, demeure encore la moins chimérique espérance de son avenir.

Mieux valait pour la bourgeoisie n'obtenir sur les préjugés du roi qu'une demi-victoire que de remporter sur l'institution royale une victoire trop complète. Son intérêt bien entendu lui commandait même d'ajourner son triomphe jusqu'après un règne dont la nature avait marqué la fin prochaine, plutôt que d'affronter les hasards d'une révolution populaire avec la chance fort incertaine de la dominer. C'était un grand aveuglement que de chercher des analogies et des présages dans les destinées de la révolution dynastique consommée en Angleterre, car ce grand mouvement, tout religieux dans son principe, s'était opéré par les mains de l'aristocratie et à son profit exclusif, sans que l'élément démocratique essayât de s'en emparer. En admettant même, chose plus que douteuse à la veille de 1830, qu'un prince se rencontrât pour devenir le Guillaume III de la bourgeoisie, quelle serait l'issue d'une lutte immédiatement engagée contre le parti républicain, dont il faudrait accepter le concours au jour du combat pour le répudier au lendemain de la victoire? Quelle serait la force morale d'une royauté dont tous les royalistes de profession se déclareraient les ennemis implacables? Quelle attitude aurait un tel gouvernement à l'intérieur, quelle influence aurait-il au dehors? La France d'ailleurs pouvait-elle déchirer par rapport à elle-même les traités de 1814 et de 1815 dans l'une de leurs dispositions fondamentales sans les déchirer par rapport à l'Europe? Était-il possible de changer son drapeau sans changer sa politique, et la guerre générale ne serait-elle pas le second acte d'une révolution qui romprait avec le droit public de tous les grands états? Si elle éclatait, quelle serait la situation des hommes de travail et de parole défendant, l'aune et la plume à la main, un gouvernement menacé par le réveil de toutes les passions démagogiques et militaires? S'il la conjurait à force de prudence ou de concessions, quel thème pour ses ennemis, quelle cause permanente d'impuissance et de faiblesse! Succomber dès l'abord sous une crise européenne ou périr lentement sous la calomnie, n'avoir pas moins à craindre les habitudes invétérées d'amis nourris dans l'opposition que l'implacable hostilité de deux partis coalisant leurs haines, et n'échapper aux fureurs de la

révolution que pour rencontrer devant soi les suspicions des monarchies, tel était, aux yeux de quiconque savait prévoir, l'avenir de toute royauté fondée sur la répudiation du principe héréditaire. Si, après l'événement consommé, l'habileté d'un prince a pu conjurer en partie les périls d'un tel avenir, ses éminentes qualités personnelles ne furent qu'un accident heureux, imprévu, comme le fait de son acceptation même, et nul n'est admis à en couvrir sa responsabilité devant l'histoire. C'est d'ailleurs en présence du résultat final de cette épreuve, résultat que n'ont pu détourner ni la sagesse ni la fortune, qu'on est contraint d'en apprécier la portée véritable. En face de l'abîme ouvert en 1848, quel fondateur de la monarchie de 1830 hésiterait à reconnaître que jamais tentative n'a plus directement compromis les idées, les intérêts et les personnes qu'elle était appelée ou à consacrer ou à servir?

Une révolution non moins périlleuse pour ses auteurs que pour ses victimes, et à laquelle concoururent tous ceux qui voulaient l'empêcher, tel est donc le dernier mot de cette histoire de la restauration dont je viens de rappeler les phases principales. Cette conclusion humiliante et désastreuse obsède l'esprit comme une inéluctable nécessité lorsqu'on médite sur ces quinze années si troublées, et pourtant si pleines, qui donnèrent à la France sinon le goût, du moins les illusions et l'orgueil de la liberté. Il semble que chacun travaille à l'envi à pousser au précipice cette race malheureuse prédestinée à l'exil comme la famille de Laïus au crime. La royauté n'a pas moins à se défendre de ses amis éprouvés que de ses adversaires implacables, et lorsque, par une haute inspiration, elle tente une fois de se placer entre les uns et les autres, elle ne rencontre autour d'elle qu'ingratitude, hésitation et exigences.

Au spectacle de tant d'écueils, de tant de talent et de tant de droiture vainement dépensés pour les éviter, l'esprit demeure saisi d'une sérieuse tristesse, et telle est l'impression que devra réfléchir toute histoire de cette époque qui ne sera ni une apologie ni un pamphlet. Ce n'est pas des hommes engagés dans la lutte parlementaire ou dans la polémique de ces temps-là qu'on en peut attendre l'appréciation complète et véridique. Chaque parti a ses historiens dont l'office est de s'inspirer des passions qu'ils fomentent. L'extrême droite, par exemple, a une manière à elle d'écrire les annales de la restauration et de s'innocenter de tous ses vieux péchés envers la charte. D'après les publicistes de cette école, si la restauration est tombée, c'est qu'en 1814 elle a été mal faite. Le premier soin de la légitimité devait être de s'entourer des royalistes, quoique pour le moment il fût assez difficile d'en rencontrer, et son premier devoir était de consulter la nation pour délibérer avec ses délégués sur les réformes à opérer dans les antiques institutions de la monarchie. La charte fut donc une œuvre d'usurpa-

tion imposée par les révolutionnaires, le sénat et le corps législatif à l'humeur débonnaire de Louis XVIII. Elle ne haït ni la royauté ni la nation, car elle consacrait toutes les hérésies politiques de l'école anglaise en même temps qu'elle supprimait ce droit précieux et si national du suffrage universel, dont la France a eu le malheur d'attendre trente ans la jouissance. De cette origine viciée datent tous les malheurs de la royauté et toutes les fautes de son gouvernement. Ce sont les vieux révolutionnaires émérites, rajeunis depuis sous le pseudonyme de doctrinaires, qui portent seuls la responsabilité des violences de 1815; c'est à eux seuls qu'il faut demander compte de tout le sang versé. Ils ont inventé les catégories, fusillé le maréchal Ney, Labédoyère, Chartran, Mouton-Duvernay, les jumeaux de La Réole; ils ont assassiné Brune, Lagarde et Ramel; ce fut leur politique à la fois machiavélique et impitoyable qui provoqua l'hécatombe des vingt-six victimes de Grenoble. La droite demeurait parfaitement étrangère à tout cela, et, pendant que les ministres et les ministériels se livraient à cette œuvre de réaction, elle ne s'inquiétait, dans ses inspirations populaires, que de réclamer pour la nation la jouissance des antiques franchises municipales, confisquées par la révolution et par l'empire. Faussée dès ses débuts, engagée par l'ordonnance du 5 septembre dans les voies révolutionnaires, la restauration ne laissa prendre aux royalistes qu'une situation contraire à leurs véritables principes, et durant tout son cours il leur fut interdit de développer leur propre politique. Étonnez-vous, d'après cela, qu'une affaire si mal entamée ait si mal fini, et qu'il ait fallu recourir à M. de Polignac pour enterrer l'œuvre de M. de Talleyrand! Tel est le cercle invariable dans lequel tournent tous les écrivains apologétiques d'une certaine opinion. Les plus intelligens s'en dégagent à grand'peine, malgré d'honorables efforts d'impartialité dans l'appréciation isolée des actes et des personnes. On peut citer en exemple le livre de M. Lubis, œuvre consciencieuse autant que peut l'être une histoire contemporaine écrite par un homme de bien à l'usage et sous l'inspiration d'un parti.

La gauche a son thème non moins arrêté et ses partis-pris non moins énormes. Pour cette école, la restauration fut une œuvre de trahison combinée avec l'étranger. Les Bourbons ne furent pas des intermédiaires soudainement intervenus entre la France et ses vainqueurs, car ce fut pour leur rendre le trône que l'Europe coalisée entra dans Paris en 1814. Ce bruyant parti a ses historiens, et parfois des publicistes républicains viennent faire à M. Marco Saint-Hilaire une concurrence dangereuse. Ne demandez pas à M. de Vaulabelle, par exemple, tout libéral qu'il soit, de trouver que la charte fut un progrès sur le régime antérieur, et d'avoir quelques paroles sympathiques pour la généreuse initiative du vieux monarque qui rouvrait la tribune

à la France; ne lui demandez pas un seul mot de blâme pour la révolution militaire qui vint arrêter les premiers pas de la liberté naissante, car la charte, pour laquelle il se passionne avec tant de violence dans la suite de son récit, est à ses yeux, durant les cent-jours, le symbole du despotisme, comme l'empereur Napoléon est la plus éclatante personnification de la liberté. Les Bourbons étant des ennemis publics, tout est licite et honorable pour les combattre, depuis la violation du serment jusqu'aux plus téméraires conspirations; mais le droit reconnu à tous de les attaquer ne les investit nullement du droit de se défendre. S'ils défèrent leurs ennemis à la justice, les juges seront des assassins et les victimes des martyrs. D'affreux malheurs marquèrent sans doute l'époque de 1815, et là comme partout l'histoire se suit à la trace du sang et des larmes; mais recueillez à la fois dans vos souvenirs tous les crimes de la terreur, qui changea la terre en enfer et les hommes en démons, et vous n'aurez qu'une idée incomplète des horreurs accumulées par M. de Vaulabelle dans ses tableaux sinistres. Rien, il est vrai, n'échappe à son regard de lynx, depuis les arrêts des cours prévôtales jusqu'aux jugemens de simple police. L'honorable écrivain est tellement absorbé dans cette étude minutieuse, qu'il n'a pas un coup d'œil pour le grand spectacle de la royauté rompant courageusement avec ses amis éprouvés pour venir se confier à la nation qu'elle a rendue libre. Les longs efforts de Louis XVIII et de ses ministres pour consommer l'alliance de la vieille monarchie et des intérêts nouveaux le touchent moins que les mésaventures de quelques journalistes et les colères calculées de quelques tribuns de contrebande. Il reste sans émotion devant la tristesse du monarque contraint de renoncer à sa plus chère espérance, et adoucit à peine la sévérité dédaigneuse de ses appréciations devant la sereine physionomie du duc de Richelieu et l'ame romaine de M. Lainé. C'est en voyant de tels travers détourner de leur pente naturelle des cœurs généreux et des intelligences élevées qu'on sent combien il est mauvais pour l'ame de vivre dans l'atmosphère des révolutions.

Ce serait du milieu des hommes d'affaires associés par leur modération naturelle à la pensée politique du roi Louis XVIII, que pourrait sortir aujourd'hui l'appréciation la plus exacte et la plus sincère du gouvernement de la branche aînée des Bourbons. Ces hommes-là aimèrent la restauration pour la transaction dont elle était le symbole; ils la servirent loyalement, non par un sentiment de féauté chevaleresque qu'ils ne ressentaient point, mais parce qu'elle leur apparut comme la meilleure et la plus sûre des combinaisons. A l'exemple de cet ancien, leur éternel modèle, qui traversa les nombreuses révolutions de son siècle sans manquer à aucun devoir et sans s'enchaîner à aucune ruine, ils restèrent sans ardeur et sans illusion au milieu

des partis, persuadés, comme lui, que « quiconque se livre aux factions civiles cesse de s'appartenir aussi complétement que s'il s'abandonnait au cours des flots (1). »

Un jour peut-être ces honorables personnages donneront à la France les annales du gouvernement auquel ils concoururent d'une manière si utile et si active; mais, en attendant les livres qui compromettent, on a la ressource des conversations et des notes qui n'engagent point. Cette ressource précieuse n'a pas manqué à l'écrivain qui, dans son intarissable improvisation, a écrit l'histoire de la restauration au lendemain de sa chute aussi lestement que M. Scribe fait un vaudeville et M. Alexandre Dumas un roman. L'œuvre de M. Capefigue, comme chacune des innombrables compositions du Scudéry de l'histoire, révèle des qualités réelles et des défauts non moins incontestables : on y trouve une grande connaissance des faits, une judicieuse appréciation des personnes; mais les événemens disparaissent sous les détails, et les noms propres envahissent le récit au point de lui donner la physionomie d'une longue liste de souscripteurs. On éprouve un véritable regret en songeant à ce qu'aurait pu être cette histoire, si d'aussi nombreux renseignemens avaient été coordonnés avec plus de critique et de maturité.

Cette étude vient de tenter un écrivain que les vicissitudes politiques ont rendu aux lettres, ces grandes consolatrices de l'humanité. Sur les ruines de la tribune où il parut avec tant d'éclat, M. de Lamartine a entrepris d'écrire l'histoire du gouvernement représentatif à la première période de son établissement. Nourri dans les traditions héréditaires de la monarchie, on est assuré de rencontrer en lui ce profond respect avec lequel il convient d'aborder les grands souvenirs et les grandes infortunes. Secrétaire d'ambassade sous la royauté légitime, il a pu voir de près les hommes et les choses, sans que sa responsabilité personnelle ait été engagée dans les événemens qu'il est appelé à décrire. Ardent conservateur, puis membre avancé de l'opposition sous la monarchie de 1830, chef du gouvernement républicain en février, aujourd'hui désillusionné de tout et sans doute un peu de lui-même, M. de Lamartine a traversé tous les partis sans leur appartenir, et si l'hospitalité passagère qu'il en a reçue tour à tour lui impose certains ménagemens de bon goût, à tout prendre, il est en face d'eux plus libre de sa parole et de sa pensée qu'aucun homme politique de notre temps. C'est là un bonheur de situation qui a une fort grande importance pour l'écrivain. Malheureusement ces avantages, si réels

(1) « In republica, Atticus ita est versatus ut semper optimarum partium et esset et existimaretur; neque tamen se civilibus fluctibus committeret, quod non magis eos in sua potestate existimabat esse qui se iis dedissent, quam qui maritimis jactarentur. » Corn. Nepos, in T. Pomp. Attico, c. VI.

qu'ils soient, étaient jusqu'à présent à peu près rendus inutiles par la manière dont l'auteur des *Girondins* avait compris et traité l'histoire. Des deux seules manières connues de l'écrire, *ad narrandum et ad probandum*, pour parler avec Quintilien, il n'avait choisi ni l'une ni l'autre. Lorsqu'on a terminé la lecture de cette œuvre trop fameuse, il est impossible d'en soupçonner le but moral. D'un autre côté, l'auteur ne semble pas plus s'inquiéter de l'exactitude des faits que de la portée des conclusions: on dirait que pour lui ni la vérité ni la moralité n'existent dans l'histoire, tant il se donne peu de peine pour y atteindre.

Les annales des peuples, toutes teintes qu'elles soient de leur sang, ne lui apparaissent que comme de vastes galeries dont il détache des tableaux selon les mobiles caprices de sa fantaisie et l'effet extérieur qu'il en espère. Qu'on soit un saint ou un monstre, un tyran ou une victime, chacun figure sur ces toiles avec le même relief et presque avec les mêmes teintes. Des avocats de Bordeaux, que les hasards d'une époque orageuse hissèrent seuls du barreau à la tribune et au pouvoir, deviennent, sous le magique pinceau de M. de Lamartine, ou des Romains brûlés du feu sacré de la patrie, ou des héros charmans que le roman dispute à l'histoire. Leurs adversaires jacobins ne sont pas moins grands d'ailleurs dans leur austérité sauvage : leur chef est un sage qui immole sciemment jusqu'à l'honneur de son nom à la sainte cause de l'humanité; Marat lui-même, caché dans son grenier, est grand comme le mystérieux génie de la destruction planant de loin sur les sociétés condamnées. Voici deux femmes, suivant, au milieu des insultes de la populace, la route de l'échafaud. L'une est la fille d'un ouvrier, furieuse de n'être pas née duchesse, et qui a contribué à renverser un trône, faute de posséder un tabouret; l'autre est la fille des empereurs et des rois, dont le front porte fièrement plus d'outrages que celui de ses ancêtres n'a porté de couronnes, et qui va rejoindre un époux dans le ciel en laissant deux orphelins sur la terre : laquelle de ces deux femmes, dans le livre de M. de Lamartine, est la plus pure, la plus auguste, la plus respectée?

En présence de ce déplorable monument de la confusion des idées et des dangereuses tentations de la popularité, je ne voyais pas sans inquiétude l'auteur de l'*Histoire des Girondins* aborder celle de la restauration; mais les événemens ont porté coup, et la retraite paraît l'avoir rendu aux nobles instincts de sa nature. Dans son œuvre nouvelle, l'écrivain honore tout ce qui élève la société, depuis la liberté constitutionnelle jusqu'à la fidélité politique, sous quelque drapeau qu'elle se maintienne; il flétrit tout ce qui la rabaisse, depuis le despotisme jusqu'à la trahison. La proclamation de la charte, la généreuse tentative du roi Louis XVIII, le système de fusion appliqué après le

5 septembre, tous ces grands traits sont dessinés avec chaleur et conviction. Malheureusement la fausse manière de l'auteur a survécu à cet heureux retour du sens moral et politique; il se fait historien non pour prouver, non pour raconter, mais pour amuser : il procède par épisode dans l'histoire qui peut le moins se passer d'ensemble, s'inquiétant plus de surprendre et d'émouvoir ses lecteurs que de leur faire tenir le fil des événemens. Sous le prétexte, plus spirituel que spécieux, de dessiner les physionomies royales qu'il va mettre en scène, M. de Lamartine rajeunit par l'éclat d'un coloris incomparable tous les récits pittoresques de la révolution, depuis les campemens de Condé jusqu'aux douleurs du temple; mais il est impossible de ne pas s'inquiéter, pour l'honneur et l'unité de l'œuvre, en voyant se dérouler les longs plis de cette ample préface, et en trouvant presque le duc d'Enghien classé au milieu des principaux personnages de la restauration. L'auteur ne consacre guère moins d'espace à Murat marchant héroïquement à travers les précipices et les torrens à la rescousse de son beau royaume. Il décrit, dans son style scintillant comme une couronne de lucioles, les grandes scènes militaires de la campagne de 1815, les hontes et les malheurs qui la suivirent. Si, après avoir lu ces cinq volumes, il reste beaucoup à apprendre touchant les transactions diplomatiques de cette année et la situation financière du royaume après l'invasion, on ne perdra pas un détail de la crise sanglante du midi et de cette catastrophe de Grenoble qui eut les Alpes pour témoins et un châlet des montagnes pour dernier théâtre.

Cette manière de traiter une époque dans laquelle les affaires tiennent plus de place que le roman se comprend à toute rigueur pour les jours qui suivirent immédiatement la restauration, car ces jours-là furent dramatiques et sombres; mais je ne sais vraiment ce que deviendra l'auteur lorsqu'il sera conduit, par la suite de son récit, à discuter des lois, des budgets et la création du 3 pour 100; je ne devine pas par quel procédé il jettera un voile épique sur la prosaique personne de M. de Villèle, sur la physionomie spirituellement railleuse de M. Pasquier, la figure froidement élégante de M. Molé ou la face administrative de M. de Chabrol. C'est son secret, et la suite nous l'apprendra.

Quoi qu'il en soit, ces nombreux essais historiques, émanés d'esprits si divers, constatent quel intérêt puissant se rattache à ces quinze années. Cet intérêt est celui que suscite toute pensée honnête et féconde, et j'ai cédé moi-même à cet attrait en essayant, après tant d'autres, de la présenter sous son vrai jour. Plus la France s'engagera dans l'indifférence politique, et plus il sera doux de se reporter, par ses études et ses souvenirs, vers ses jours d'ardentes croyances durant lesquels les esprits élevés aspiraient à l'action aussi passionnément qu'on les a vus depuis aspirer à la retraite et à l'oubli.

L. DE CARNÉ.

CÉLESTE COLTELLINI

ET PAISIELLO.

L'histoire des grands virtuoses du siècle passé est l'un des sujets les plus délicats que puisse aborder la critique. Non-seulement on a beaucoup de peine à réunir les plus simples élémens de leur biographie, mais, lorsqu'on croit être sur les traces de ces oiseaux voyageurs qui perchent aujourd'hui sur un arbre et demain sur un autre, il reste à noter les gazouillemens de leur gosier, à saisir les mille nuances de vocalisation qui forment le caractère et le tissu de leur style. Dans les livres fort rares qui parlent de ces merveilleux phénomènes de l'art et de la nature, on ne trouve que l'expression d'une admiration banale, que des mots ambitieux dont il est assez difficile de préciser la signification. Pour arriver à des résultats qu'on ne puisse pas trop contester, pour se faire une opinion à peu près exacte d'un chanteur qu'on n'a point entendu, il faut comparer le récit des biographes qui nous ont transmis des renseignemens sur les artistes contemporains avec la musique qui a servi de thème à leurs succès et tirer de ce rapprochement une conclusion qui ne soit pas entachée d'idolâtrie. Telle est la marche que nous avons constamment suivie dans ces études où nous essayons de restaurer quelques images adorées dont le temps a terni les couleurs.

Céleste Coltellini a été certainement une des cantatrices les plus intéressantes de la fin du siècle dernier. Née à Florence, vers 1764, d'un père qui n'était pas sans quelque réputation littéraire, la jeune Coltel-

lini reçut dans sa famille une éducation soignée, qui lui donna une supériorité incontestable dans la carrière qu'elle voulait parcourir. Elle débuta à Naples, en 1781, on ne sait trop dans quel ouvrage, car tout est mystère dans l'histoire de ces créatures charmantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que son succès fut aussi grand que spontané et lui valut une renommée qui se répandit promptement dans toute l'Italie. La Coltellini avait alors dix-sept ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse, et son talent, encore enveloppé d'une timidité pleine de grace, laïssait entrevoir un épanouissement radieux.

L'empereur Joseph II, s'étant rendu à Naples vers la fin de l'année 1783, entendit la Coltellini et fut si charmé de son talent, qu'il la fit engager pour le théâtre italien de la cour de Vienne. C'est au commencement de l'année 1785 que Céleste Coltellini arriva pour la première fois dans la capitale de l'Autriche, où elle fut très bien accueillie par l'empereur. Joseph II parut même avoir pour cette cantatrice plus que de la bienveillance, s'il fallait s'en rapporter au témoignage un peu suspect de Lorenzo da Ponte, qui se trouvait alors à Vienne, préparant la toile où le génie de Mozart devait déposer toutes ses merveilles. Il ne faudrait point trop s'arrêter toutefois à ces méchans propos contre la Coltellini. Lorenzo da Ponte semble n'avoir méconnu son mérite que parce qu'elle passait pour être fort liée avec l'abbé Casti, son grand ennemi, qui lui disputait, dans la faveur de César, la succession de Métastase, mort depuis trois ans. Ce qui est certain, c'est que la Coltellini trouva à Vienne un public favorable et de plus les excellens conseils de Mancini, dont elle sut profiter avec beaucoup d'intelligence. Mancini était un sopraniste célèbre, qui, après avoir parcouru l'Italie en qualité de virtuose, était venu se fixer à Vienne, vers 1760, où il avait été nommé maître de chant des archiduchesses d'Autriche. Né à Ascoli, dans les états de l'église, élève de Bernacchi, qui tenait à Bologne une des meilleures écoles de l'Italie, Mancini possédait les bonnes traditions du bel art de charmer par les inflexions de la voix humaine, dont il transmettait les principes à ses élèves, principes qu'il a résumés ensuite dans un ouvrage curieux : — *Pensieri e Riflessioni pratiche sopra il canto figurato,* — qu'on lira toujours avec fruit. Mancini, qui mourut à Vienne le 4 janvier 1800, et qui remplissait toutes les conditions qu'exigeait la chaste Marie-Thérèse d'un maître qui devait avoir l'honneur d'approcher les belles princesses dont elle était la mère, Mancini a formé un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on nous permettra de citer l'infortunée Marie-Antoinette. Lorsque le vieux sopraniste faisait chanter à cette charmante archiduchesse la cantate de Porpora, que j'ai là sous les yeux :

Parti con l'ombra è ver
L'inganno ed il piacer,

qui aurait dit que cette bouche adorable d'où s'échappaient de si douces paroles serait un jour fermée violemment par la main du bourreau!

La Coltellini, pendant son premier séjour à Vienne, chanta avec un très grand succès dans un opéra, un *pasticcio* resté fort inconnu, *la Villanella rapita,* où elle était ravissante d'esprit et de grace. Mozart, le divin Mozart, qui était condamné, pour vivre misérablement, à écrire jusqu'à des contredanses de guinguettes, a composé, pour la Coltellini et ses camarades, un quatuor d'abord et puis un trio qui furent intercalés dans ce *pasticcio,* dont ils étaient le plus bel ornement. Chargée de sonnets et de guirlandes, *carica di ghirlande,* comme le dit Ferrari dans ses agréables mémoires (1), Céleste Coltellini retourna à Naples dans les premiers mois de l'année 1786. Elle eut le bonheur d'y rencontrer Paisiello, qui, depuis deux ans, était revenu aussi de Saint-Pétersbourg. La Coltellini reparut devant le public napolitain, qui avait encouragé ses débuts et dont elle était restée l'idole, dans un opéra assez faible de Paisiello, *le Gare generose o gli schiavi per amore,* avec sa sœur Annetta, l'admirable ténor Viganoni et le bouffe Casasciello. C'est alors que Paisiello écrivit pour la Coltellini, dont il avait compris le talent plein de *brio* et de grace touchante, trois opéras qui ont donné un éclat plus vif à la réputation du maître napolitain et raffermi celle de la cantatrice interprète de ses inspirations : nous voulons parler de *la Cuffiara,* de *la Molinara,* pastorale délicieuse représentée en 1786, et surtout de la *Nina pazza per amore*, chef-d'œuvre qui est resté la partition la plus complète et la plus vivace de Paisiello.

C'est dans le mois de mai 1787, dans la même année qui a vu naître le *Don Juan* de Mozart, que la *Nina* fut représentée pour la première fois à Naples, au palais royal de Caserta, avec un succès où l'enthousiasme se mêlait à l'attendrissement le plus profond. Cet opéra, qui a fait le tour du monde, et dont la postérité a ratifié le succès primitif, fut composé expressément pour la Coltellini, qui remplissait le rôle principal, — pour sa sœur Annetta, pour le ténor Lazzarini, Tasca, Trabalza et la Bollini. Il s'est conservé, dans la mémoire des hommes de goût qui suivent à Naples les progrès de l'art de chanter, une sorte de tradition sur la première représentation de la *Nina.* Il paraît que la Coltellini était si pathétique dans la romance adorable : *Il mio ben quando verrà,* que les plus grandes dames de la cour, pleurant à chaudes larmes, se mirent à crier, à travers les sanglots qui étouffaient

(1) *Aneddoti piacevoli* di Giacomo Gotifreddo Ferrari; 2 vol. petit in-8°. Ferrari a été un aimable compositeur de romances et de canzonette qui a vécu presque toujours en Angleterre, où il a publié en 1830 le livre que nous citons, et qui est dédié au roi George IV.

leur voix : — *Sì, si verrà, il tuo Lindoro;* oui, oui, il reviendra, ton bien-aimé! — Heureux temps que celui où les œuvres de l'art produisaient de telles illusions, réunissant dans une émotion commune le compositeur, le virtuose et le public! Nous avons vu se reproduire presque de nos jours le même miracle, lorsque Mme Pasta chanta à Paris ce rôle de la Nina où elle était inimitable. Je crois que Mme Pasta a été la dernière grande cantatrice du XIXe siècle qui ait réussi à rendre la grace simple et touchante du chef-d'œuvre de Paisiello.

Après l'immense succès qu'elle venait d'obtenir à Naples, Céleste Coltellini dut partir pour Vienne, où elle arriva, pour la seconde fois, dans l'automne de l'année 1787. Elle parut dans un ouvrage qui était alors fort en vogue, *la Cosa rara,* de l'Espagnol Martini, dont le libretto est de Lorenzo da Ponte. Cet opéra, qui fut composé à Vienne en 1786, a eu l'insigne honneur de balancer le succès des *Nozze di Figaro,* de Mozart, qui ont vu le jour la même année et dans la même ville. Sans vouloir rapprocher des choses d'un ordre si différent, l'opéra de Martini n'est pourtant pas à dédaigner, et Mozart lui-même aimait à rendre justice aux mélodies faciles et limpides qui remplissent cette agréable partition. N'y eût-il que le charmant *duetto* si connu des vieux dilettanti :

— Pace, mio caro sposo!
— Pace, mio dolce amore!
— Non sarai più geloso?
— No, nol sarò, mio core.

Cela suffirait pour expliquer le succès qu'a eu pendant trente ans cet opéra d'une facture si simple, lorsqu'il était interprété par des chanteurs comme Mandini, qui a créé le rôle du prince. Mandini était un virtuose du plus rare mérite dont la voix de ténor douce, flexible, délicate et d'un timbre délicieux rayonnait sans efforts et emplissait l'oreille d'une sonorité exquise. Doué d'une belle prestance, l'esprit orné et excellent musicien, Mandini réussissait surtout dans les rôles de demi-caractère que comportait le style de la plupart des opéras bouffes de son temps et particulièrement celui de la musique de Martini. Après avoir brillé successivement à Naples, Milan, Venise et Vienne, Mandini vint à Paris en 1789, et fit partie, avec la célèbre Morichelli, de cette excellente troupe de chanteurs italiens qui est restée en France jusqu'en 1792. Tous les vieux dilettanti qui ont été assez heureux pour entendre alors Mandini chanter dans *la Cosa rara* s'accordent à dire que rien de nos jours ne saurait donner l'idée d'une méthode aussi parfaite. Mon illustre maître Alexandre Choron, dans les momens fort rares où il était assez content de nous, disait : « Ah! si vous aviez entendu Mandini dans *la Cosa rara,* vous n'auriez pas tant de peine à concevoir l'idéal que je m'efforce d'éveiller en vous. » Il terminait toujours ses petits discours en murmu-

rant de sa voix chevrotante la phrase exquise de *Pace, mio caro sposo!* jusqu'à ce que l'émotion vînt étouffer net les restes d'une voix qui avait dû être jadis un ténor assez équivoque. Après la révolution du 10 août, Mandini retourna en Italie; il était à Venise en 1794, à Saint-Pétersbourg l'année suivante, où Mme Vigée-Lebrun eut le plaisir de l'entendre et d'admirer l'un des chanteurs les plus parfaits de la fin du XVIIIe siècle.

La Coltellini ne quitta Vienne qu'après la mort de l'empereur Joseph II, arrivée le 20 février 1790. De retour à Naples, elle chanta encore pendant quelques années avec un succès toujours croissant, dont le souvenir s'est perpétué jusque dans les générations contemporaines. En 1795, elle abandonna la carrière qui avait fait sa gloire pour épouser un banquier suisse nommé Mericofre, faisant succéder ainsi à une vie pleine d'enchantemens les devoirs doux et austères de l'épouse et de la mère de famille. Entourée de l'estime universelle, Mme Mericofre a vécu jusqu'en 1822, et ce sont les fils de Céleste Coltellini, de la cantatrice brillante qui a créé le rôle de la Nina dans le chef-d'œuvre de Paisiello, qui dirigent aujourd'hui une des premières maisons de banque de la ville de Naples.

Céleste Coltellini possédait une voix de *mezzo soprano* d'une étendue ordinaire et d'une flexibilité suffisante. Cette voix, juste, pure, d'un timbre *pastoso* et d'une égalité parfaite, semblait avoir été faite exprès pour exprimer des sentimens délicats, les nuances modérées de la passion. Vive, intelligente, elle saisissait promptement le côté pittoresque des rôles qu'on lui confiait, et savait leur donner une physionomie pleine de grace et de vérité. Une taille élégante et bien proportionnée, des yeux pétillans d'esprit, un visage charmant qui s'épanouissait au moindre mot, laissant apercevoir, sous les rayons de la gaieté, une émotion tendre toute prête à déborder, tels étaient les dons naturels qui distinguaient Céleste Coltellini, dont le talent exquis a excité l'admiration de tous ses contemporains. L'Allemand Reichardt, Majer de Venise, le docteur Burney, lord Edgecumbe, da Ponte lui-même, et surtout Ferrari, parlent de la Coltellini comme de la cantatrice la plus parfaite de la fin du XVIIIe siècle. C'était un bijou, *era un giojello,* dit Ferrari, qui l'a beaucoup connue, en 1786, pendant le séjour qu'il fit à Naples, où il était allé étudier la composition sous la direction de Paisiello. « Charmante dans *la Molinara* et dans tous les rôles qu'elle jouait, ajoute le même auteur, elle fut sublime dans la *Nina,* et y produisit une telle impression, que le public osait à peine respirer... *faceva piangere... e toglieva quasi il respiro a chi l'ascoltava e vedeva* (1). »

(1) *Aneddoti piacevoli,* 1er v., p. 126.

M. Lablache, qui a connu dans sa jeunesse la Coltellini, nous disait un jour : « C'était la femme, la cantatrice la plus parfaite que j'aie rencontrée dans ma vie. J'ai souvent eu le plaisir de faire de la musique avec elle. Entre autres morceaux que nous aimions à chanter ensemble, je citerai un duo de *la Serva padrona* de Paisiello, où je fus émerveillé de l'esprit, de la verve et du style que déployait cette excellente *vecchierella,* qui m'a fait comprendre ce qu'a dû être l'art de chanter *nei tempi beati!* » Comédienne pleine d'esprit et de vivacité, cantatrice émue et touchante, Céleste Coltellini possédait un talent où les nuances les plus délicates se touchaient sans se confondre et formaient un ensemble exquis. Sachant éviter le cri extrême de la passion, dont on a tant abusé de nos jours, elle se tenait aussi loin de l'imprécation furieuse que de la gaieté bruyante et folle. La mesure, l'expression tempérée des sentimens aimables, le rire innocent de l'esprit entremêlé de larmes et de *teneri sospiri,* telles étaient les qualités qui avaient fait de Céleste Coltellini la cantatrice favorite de Paisiello et comme la muse de son génie.

Dans la chaîne d'or des compositeurs napolitains, qui commence à Alexandre Scarlatti et finit à Cimarosa, Paisiello occupe une place très importante. Né à Tarente, le 9 mai 1741, d'un père qui exerçait la profession de médecin vétérinaire, Jean Paisiello entra, à l'âge de cinq ans, dans le collége des jésuites de sa ville natale, où il reçut les élémens d'une éducation libérale. Doué d'une jolie voix que l'instinct lui faisait déjà diriger avec goût, le jeune Paisiello fut remarqué par un certain chevalier Guarducci, maître de chapelle de l'église des capucins, qui conseilla à ses parens de le conduire à Naples. Dans le mois de juin 1754, Paisiello fut admis dans le conservatoire de Saint-Onofrio de Naples, qui était alors sous la direction de Durante, le plus savant contre-pointiste qu'ait produit l'école napolitaine. Après la mort de Durante, arrivée sur la fin de 1755, Paisiello reçut successivement les conseils de Cotumacci et de Jérôme Abos, qui professaient les mêmes principes. Sorti du conservatoire de Saint-Onofrio en 1763, Paisiello, qui avait à peine vingt-deux ans, s'élança aussitôt dans la carrière, semant sur tous les théâtres de l'Italie les fruits de son heureuse inspiration. Il se rendit d'abord à Bologne, où il composa deux opéras bouffes, *la Pupilla* et *il Mondo alla rovescia,* qui commencèrent sa réputation. A Venise, il mit en musique deux *libretto* de Goldoni, *il Ciarlone* et *le Pescatrici,* qui furent accueillis également avec faveur, et à son passage à Rome, en 1765, il écrivit *il Marchese di Tulipano,* dont l'immense succès a fait littéralement le tour de l'Europe. De retour à Naples en 1766, Paisiello y rencontra des rivaux redoutables, entre autres Guglielmi et Piccinni, qui lui disputèrent les faveurs de la cour et les applaudissemens du public napolitain, toujours mobile et chan-

geant dans ses admirations. L'*Idolo cinese,* opéra bouffe en deux actes, fut l'ouvrage qui valut à Paisiello une victoire éclatante et qui plaça son nom parmi les grands compositeurs dont s'honorait l'Italie. Après dix années de succès obtenus dans les principales villes de la péninsule, Paisiello fut appelé par l'impératrice Catherine à la cour de Russie, où il se rendit en 1776. Dans le nombre considérable d'œuvres de toute nature que Paisiello a composées à Saint-Pétersbourg, on doit remarquer *la Serva padrona,* opéra bouffe en un acte, qui lui fut expressément commandé par l'impératrice Catherine sur ce sujet, déjà traité par Pergolese en 1731, et puis *il Barbiere di Siviglia,* que le chef-d'œuvre de Rossini n'a pas fait oublier. En traversant l'Allemagne pour retourner en Italie, Paisiello s'arrêta à Vienne au commencement de l'année 1784, où il écrivit l'opéra de *il Re Teodoro,* sur un libretto de l'abbé Casti, ouvrage charmant, où se trouve un septuor devenu célèbre dans toute l'Europe.

Les treize années qui s'écoulent entre 1786 et 1798 forment la période la plus heureuse et la plus féconde de la vie de Paisiello. Fixé à Naples par les faveurs de la cour, il y composa une suite d'ouvrages délicieux, où il a versé tout l'arome de son doux et mélodieux génie. Parmi ces ouvrages, il faut citer *la Molinara, l'Olimpiade*, où se trouve l'admirable duo *Ne' giorni tuoi felici,* qui a été écrit pour la Morichelli, et enfin la *Nina,* chef-d'œuvre qui suffirait pour immortaliser le nom de Paisiello. La révolution française, en bouleversant l'Italie et surtout le royaume de Naples, vint aussi troubler la paisible existence de Paisiello. Pendant la courte durée de la république parthénopéenne, Paisiello parut en avoir épousé les principes, ce qui lui valut la disgrace de la cour à la sanglante réaction de 1799, où Cimarosa faillit également succomber. Dépouillé de toutes ses places et privé de ses pensions, Paisiello vécut dans l'abandon jusqu'au jour où le premier consul Bonaparte, qui avait une grande admiration pour l'auteur de la *Nina,* le fit demander au roi de Naples Ferdinand IV, pour venir organiser la musique de sa chapelle.

C'est dans le mois de septembre 1802 que Paisiello arriva à Paris, où la bienveillance dont l'honorait le premier consul souleva contre lui la jalousie des compositeurs français. C'est tout à la fois pour combattre cette faveur et pour venger l'honneur des grands artistes français dont on méconnaissait le mérite que Méhul a composé l'opéra de *l'Irato,* où il avait voulu jeter le ridicule sur la musique italienne en prouvant combien il était facile d'imiter les formes élégantes qu'on trouve en si grand nombre dans les chefs-d'œuvre des Piccinni, des Guglielmi et des Cimarosa. De tous les compositeurs français qui vivaient à cette époque, Méhul était assurément le dernier qui pût se flatter de réussir dans une pareille tentative. Quoi qu'il en soit de la plaisanterie de

l'Irato, où Méhul fut vaincu par ses propres argumens, — car cette agréable partition renferme plusieurs morceaux remarquables, un admirable quatuor que tout le monde connaît, un très joli trio, le duo du commencement : *Jurons de les aimer toujours,* et un air de ténor rempli de finesse, — Paisiello n'en resta pas moins le musicien favori du premier consul, qui le combla de sa munificence. Bonaparte, ayant assisté à la représentation de je ne sais plus quel opéra de Paisiello où l'on avait intercalé un air bouffe de Cimarosa : *Sei morelli e quatro bai,* fut si charmé de la musique qu'il venait d'entendre, qu'il dit à son compositeur favori : « Très bien, *maestro,* votre opéra est fort amusant; l'air de *Sei morelli* m'a surtout fait un plaisir infini. » Étourdi par ce compliment, Paisiello s'inclina sans dire un mot, se gardant bien d'avouer à cet enfant terrible que le morceau qui l'avait frappé était précisément le seul dont il ne lui fût pas permis de revendiquer la paternité.

En 1803, Paisiello essaya de composer un grand opéra français, *Proserpine,* qui n'eut point de succès, et après avoir organisé la chapelle de l'empereur dont il eut la direction suprême, fatigué de son séjour à Paris et des luttes qu'il avait eues à y soutenir, il demanda à se retirer dans son beau pays, permission qui ne lui fut point accordée sans peine. De retour à Naples, où régnait encore la maison de Bourbon, Paisiello y retrouva la brillante position qu'il avait eue avant sa disgrace. Le gouvernement de Joseph Bonaparte et celui de Murat lui conservèrent les mêmes avantages; mais, à la seconde restauration de 1815, le pauvre Paisiello fut abandonné encore une fois, et l'auteur du *Marquis de Tulipano,* du *Barbier de Séville,* du *Roi Théodore,* de *la Molinara* et de la *Nina* mourut à Naples, presque dans l'indigence, le 5 juin 1816, à l'âge de soixante-quinze ans.

Paisiello était un homme d'un esprit fin et assez cultivé. Simple dans ses mœurs, doux et facile avec tous ceux qui vivaient dans sa familiarité et qui n'inquiétaient ni sa réputation ni ses intérêts, il était redoutable pour ses rivaux, dont il cherchait quelquefois à combattre les succès par les moyens les plus indignes. C'est ainsi qu'il a eu successivement des démêlés pénibles avec Guglielmi, Piccinni, avec le bon Cimarosa en 1793, et puis enfin avec Rossini, qui fit voir au vieux maître napolitain qu'il avait assez bien compris le héros de Beaumarchais. D'une stature élevée et forte, Paisiello avait une figure pleine de charme. Dans le portrait si connu qu'a fait de lui Mme Lebrun, on le voit assis à son clavier, les yeux levés vers le ciel, où il semble chercher les mélodies touchantes qui remplissent ses partitions. Telle a dû être l'expression de son beau visage, lorsqu'il a trouvé l'admirable romance de la *Nina : Il mio ben quando verrá.*

On peut diviser l'école napolitaine, depuis Alexandre Scarlatti, son

fondateur, jusqu'à Cimarosa, qui en est le dernier rejeton, en trois différens groupes de compositeurs qui expriment les principales phases de son développement. Dans le premier groupe, qui remonte au commencement du XVIIIe siècle, on trouve Alexandre Scarlatti et ses successeurs immédiats, Vinci, Porpora, Durante, Pergolese et Leo. Dans le second, on remarque Jomelli, Traetta, Piccinni, etc., et, dans le troisième, Guglielmi, Sacchini, Paisiello et Cimarosa. Ces trois groupes, qui remplissent l'espace d'un siècle, résument tout le progrès de la musique italienne depuis la naissance de l'opéra jusqu'à la révolution française, où commence une ère nouvelle. Scarlatti, qui, né en 1657, touche presque à Monteverde, le vrai créateur de l'opéra et l'auteur d'une révolution importante dans l'harmonie, Scarlatti donne à la parole une expression plus logique et plus aisée, et trouve la démarcation qui sépare désormais le simple récitatif de l'épanouissement mélodique. L'air, le duo, toutes les formes de la mélodie vocale, ne font que de naître sous la main de Scarlatti, qui les accompagne d'une harmonie très serrée, remplie de modulations incidentes, et d'un orchestre qui ne se compose guère que du quatuor, relevé par quelques bouffées d'instrumens à vent, tels que la flûte, le haut-bois et le cor. C'est sur ce fond, transmis par Scarlatti, que travaillent Vinci, Porpora, Durante, et surtout Pergolese et Leo, qui donnent à la mélodie une suavité inconnue jusqu'à eux. Pergolese et Leo sont, en effet, les compositeurs les mieux inspirés de ce premier groupe, dont l'influence se prolonge jusqu'à l'arrivée de Jomelli, vers 1740. Contemporain de Métastase, dont il fut l'ami et qui venait de réformer la langue du drame lyrique, Jomelli est, avec Durante, le plus savant musicien de l'école napolitaine. Génie vigoureux et hardi, il embrasse tous les genres, et réussit aussi bien dans la musique religieuse que dans l'opéra, dont il renforce l'orchestre et développe toutes les parties.

Jomelli et Traetta sont les deux premiers compositeurs italiens qui ont pressenti la révolution que Gluck devait opérer quelques années après. Ils ont devancé l'auteur d'*Alceste* et d'*Orphée* dans la réforme du drame lyrique, en donnant à la passion un langage plus énergique et plus vrai. Fidèles observateurs de la logique des caractères et des situations, Traetta et surtout Jomelli cherchent le pittoresque dans l'expression des sentimens élevés, et ils atteignent le but qu'ils s'étaient proposé par une plus grande variété dans le choix des rhythmes, par la vivacité des modulations et la vigueur relative des accompagnemens. Après la mort de Jomelli, arrivée le 28 août 1779, les successeurs de ce grand homme semblent abandonner tout à coup le chemin qu'il leur avait tracé, et, au lieu de continuer à développer la partie sérieuse d'une fable dramatique, en agrandissant le cercle de l'action et le nombre des caractères, les musiciens illustres qui for-

ment la dernière génération de l'école napolitaine s'attachent presque exclusivement au genre de l'opéra buffa, qu'ils poussent jusqu'à sa perfection.

On le voit, l'école napolitaine, fondée par Alexandre Scarlatti au commencement du XVIIIe siècle et qui finit à Cimarosa, mort prématurément en 1801, occupe une place importante dans l'histoire de la musique italienne. Dans l'espace d'un siècle, elle épuise à peu près toutes les formes mélodiques qui peuvent servir à l'expression des sentimens aimables qui flottent à la surface de l'ame sans trop l'agiter. Jomelli et Traetta ont essayé de fouiller plus avant dans les profondeurs du cœur humain, de peindre les caractères et les situations compliqués par une instrumentation plus vigoureuse et des modulations moins prévues. Cependant leur exemple n'a pas produit tous les résultats qu'on devait en espérer, et c'est à Gluck qu'appartient la gloire d'avoir continué la réforme du drame lyrique, qui avait été commencée par Jomelli. On pourrait comparer le rôle de l'école napolitaine à celui que joue l'école romaine dans l'histoire de la peinture en Italie; on trouverait plus que de l'analogie entre la supériorité reconnue de celle-ci dans le dessin et l'incontestable prééminence de celle-là dans la mélodie douce et touchante. Sur ce dessin pur et charmant de l'école napolitaine, Rossini viendra jeter les brillantes couleurs de son magnifique génie.

Dans le groupe de compositeurs illustres qui forment la dernière génération de l'école napolitaine, Paisiello se fait remarquer par une physionomie particulière. Doué d'une imagination douce, il trouve des mélodies heureuses qui jaillissent sans efforts de son cœur ému. S'il n'a pas la fraîcheur, la suprême élégance et le *brio* de Cimarosa, il possède un accent de tendresse si vraie et si profonde, qu'il a mérité le surnom de musicien de l'amour. Ce n'est pas à dire que l'auteur du *Barbier de Séville,* du *Roi Théodore* et de *la Molinara* manque d'entrain et de gaieté; mais le rire de Paisiello n'a pas la soudaineté, la souplesse et le pétillement de celui de Cimarosa et de Guglielmi, et, dans les scènes les plus comiques, sa gaieté ressemble à un rayon de soleil dont un léger nuage contrarie l'essor et tempère l'éclat. Comme presque tous les compositeurs napolitains, excepté Durante et Jomelli, Paisiello avait plus de pratique, de dextérité de main que de véritable science. Son harmonie est correcte, mais extrêmement simple. Il module peu, et, lorsque cela lui arrive, il ne s'éloigne guère du point de départ; il va de la *tonique* à la *dominante,* et puis *subito a casa,* comme dit plaisamment Ferrari. Son instrumentation, suffisante pour le temps, est presque aussi simple que l'harmonie, qui lui sert d'aliment. On ne trouve pas dans l'orchestre de Paisiello la variété de rhythmes et les épisodes piquans qu'on remarque

dans celui de Cimarosa. Il y a lieu de s'étonner qu'un homme qui a vécu long-temps en Russie et qui connaissait les chefs-d'œuvre d'Haydn et de Mozart, dont il admirait le génie, n'ait point essayé d'enrichir sa palette de quelques effets nouveaux qui auraient fortifié l'expression de ses admirables mélodies; mais l'heure de conclure une sainte alliance entre l'école allemande et l'école italienne n'était point encore arrivée.

Cette différence des temps et des écoles, qui en expriment le caractère, se fait surtout remarquer entre *le Barbier de Séville* de Paisiello et celui de Rossini. Ces deux compositeurs illustres, traitant le même sujet à trente ans d'intervalle l'un de l'autre, ont prouvé combien le génie lui-même subit l'influence du milieu où il s'agite. Dans la partition de Paisiello, qui a fait le tour de l'Europe, et dont il n'a pas été facile d'effacer le souvenir, rien ne fait pressentir l'incomparable chef-d'œuvre qui viendra un jour illuminer la comédie de Baumarchais. De tous les musiciens de l'ancienne école napolitaine, Cimarosa seul aurait eu l'esprit et l'élégance nécessaires pour lutter sans trop de désavantage avec le génie de Rossini. Ce n'est pas à dire que *le Barbier de Séville* de Paisiello ne renferme des morceaux remarquables qu'on pourrait encore entendre avec plaisir, tels que le second air de Figaro, celui de Rosine, qui vient après, et qu'accompagne un dessin plein de tendresse des premiers violons et de la viole; le trio fort comique de l'éternument entre La Jeunesse, L'Éveillé et Bartolo, trio que Rossini a imité en le surpassant dans *l'Italiana in Algieri;* l'air de la calomnie, qui n'est pas non plus à dédaigner, et puis le quintette qui est placé dans la même situation que celui de Rossini, dont il est bien loin de reproduire la gaieté, le pittoresque et l'inépuisable malice. Avec des moyens différens, Paisiello a traité *le Barbier de Séville* comme Mozart, avec une puissance de coloris et d'invention incomparables, a traité *le Mariage de Figaro :* tous deux ont tempéré la verve de Beaumarchais en enveloppant son rire sardonique d'une mélodie suave qui en émousse l'âcreté. Il fallait une révolution pour enfanter *le Barbier de Séville* de Rossini, où éclatent l'entrain, l'hilarité et les passions d'un siècle de miracles.

Musicien aimable et touchant, d'une imagination douce et tempérée qui ne s'élève ni à l'accent pathétique et troublé de l'opéra moderne, ni à la gaieté lumineuse des Guglielmi et des Cimarosa, Paisiello réussit à peindre surtout le demi-sourire de la coquetterie féminine et les langueurs de l'amour dans une condition modeste de la vie. Si, dans *le Barbier de Séville,* dans *le Roi Théodore* et dans *la Molinara,* on trouve de nombreux morceaux où se révèle la partie comique de son talent, c'est dans la *Nina* qu'il a condensé tout ce que son cœur avait de tendresse et de mélodies suaves. Il disait à son élève Ferrari,

en lui montrant le livret français de Marsolier, qui avait été mis en musique par Dalayrac en 1786 : « Si je réussis à rendre tout ce que m'inspire ce sujet, j'aurai fait mon chef-d'œuvre. » Et Paisiello ne s'est pas trompé. Est-il besoin de citer tous les morceaux remarquables que renferme cette délicieuse partition : le chœur de l'introduction *Dormi, o cara,* la romance si connue avec le beau récitatif qui la précède, le duo *O momento fortunato!* entre Nina et Lindoro, le finale du second acte, et la chanson admirable du pâtre qui semble avoir été soupirée par les pipeaux d'un berger de Théocrite? On assure en effet que cette mélodie pleine de langueur est un chant populaire de la Sicile que Paisiello aurait recueilli, et dont il avait déjà tiré la première phrase de ce duo de *la Molinara :*

Il mio garzon il piffero suonava
E accanto il mio molino io fatigava.

L'œuvre de Paisiello, qui ferme le XVIIIe siècle, porte les traces irrécusables du pays et de l'école où s'est développé ce musicien délicieux. Dans la génération nouvelle qui s'est produite depuis cinquante ans, Bellini est le seul compositeur italien qui rappelle fortement les vieux maîtres napolitains, et surtout Paisiello. Né sous le même climat, doué d'une ame tendre et mélancolique qui recherche la solitude et se complaît dans un cercle assez restreint de sentimens aimables, Bellini se sépare brusquement de la foule bruyante d'imitateurs qui suit le char de Rossini, et il va donner la main à Paisiello, dont il rajeunit la touchante mélopée. Dans le chef-d'œuvre du jeune *maestro* de Catane, on retrouve *il dolce lamento* de la *Nina,* l'œuvre bien-aimée de Paisiello.

Entre le compositeur dramatique et les virtuoses chargés de rendre sa pensée, il y a un échange de services, de forces et d'influences dont on ne s'est pas suffisamment occupé à démêler les résultats curieux. Tel chanteur éminent qui pose devant le musicien comme un modèle devant un peintre d'histoire éveille souvent dans l'imagination du maître un ordre d'inspirations qui auraient pu, sans lui, rester endormies. Très souvent aussi un artiste médiocre ou capricieux oblige le compositeur à subir son mauvais goût et l'entraîne dans sa chute. A de rares exemples près, on peut juger du mérite et du style d'un virtuose par les opéras où il a brillé et par les rôles qui ont fait sa réputation. Tout grand compositeur dramatique qui vient renouveler ou simplement modifier les formes existantes de l'art suscite une pléiade de chanteurs qui s'inspirent de son génie, et il y a des époques où les imitateurs d'un chef d'école ne font un instant illusion aux contemporains que grace à des virtuoses habiles qui donnent à leurs pâles compositions un éclat passager. Aussi l'art de chanter, comme nous avons eu souvent occasion de le dire, se ressent-il toujours des mouvemens

de la musique dramatique, dont il partage les vicissitudes. Il serait donc facile de caractériser le génie d'un compositeur par le talent des chanteurs auxquels il aimait à confier la traduction de sa pensée, et l'on trouverait dans cette association souvent fortuite une certaine analogie de goût et d'inspiration dont le concours enfante les chefs-d'œuvre. Gluck n'aurait pas fait peut-être son opéra d'*Orfeo*, s'il n'eût trouvé un chanteur aussi admirable que l'était le sopraniste Guadagni. et croit-on que Mozart se fût abandonné aux caprices bizarres qui remplissent le rôle de la reine de la nuit dans *la Flûte enchantée*, s'il n'y avait été forcé par une prima donna *assoluta*, dont la voix de soprano suraigu parcourait une échelle d'une immense étendue? Lorsque Rossini a écrit son *Barbier de Séville* en 1816 à Rome, il a dû certainement consulter les aptitudes de Garcia, qui a créé le rôle d'Almaviva, de Zamboni, qui a chanté celui de Figaro, et de Mme Georgi Righetti, dont la voix de *mezzo soprano* explique pourquoi l'illustre maestro a composé la partie de la vive et sémillante Rosine dans un diapason qui semble mieux convenir à des caractères plus sérieux. L'œuvre tout entière de Rossini pourrait s'analyser par le talent et l'individualité des chanteurs qu'il a rencontrés sur son chemin, et dont l'influence sur le génie du grand musicien a été plus considérable qu'on ne le croit communément. N'y a-t-il pas aussi une analogie frappante entre le talent de Rubini, de Mme Pasta et le génie de Bellini, qui a composé pour ces deux artistes la *Sonnambula* en 1831? Les meilleurs ouvrages de Jomelli ont été écrits pour deux virtuoses célèbres, la Deamicis et le sopraniste Joseph Aprile. Viganoni était le ténor favori de Cimarosa, celui qui avait le mieux compris le rôle de Paolino du *Mariage secret* et l'air admirable de *Pria che spunti*. Enfin par son talent tempéré, par sa voix touchante et les graces de sa personne, Céleste Coltellini était la femme qu'il fallait au génie de Paisiello pour lui inspirer son chef-d'œuvre.

C'est à Naples, c'est en 1784, nous l'avons dit, que la Coltellini et Paisiello se rencontrèrent pour la première fois; mais ce n'est que deux ans après, en 1786, que la cantatrice, revenue de Vienne, eut des relations suivies avec le compositeur. Ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie et la période la plus brillante de sa carrière. Remplie d'admirateurs, sa maison était le rendez-vous de la meilleure compagnie. La Coltellini avait plusieurs frères et trois sœurs, l'une plus jolie que l'autre, qui attiraient autour d'elles tout ce qu'il y avait à Naples d'hommes distingués, d'artistes célèbres et de femmes à la mode. L'abbé Galiani y allait souvent dépenser sa verve en mots piquans et en contes facétieux. Il s'y rencontrait avec lady Hamilton, cette beauté célèbre qui devait jouer un rôle si funeste dans la révolution de 1799; mais alors, à cette époque paisible de 1780 à 1790, la société napolitaine était

comme toute l'Italie, endormie par des chansons et se livrait à ce *far niente* délicieux dont on l'a bien corrigée depuis. Le roi Ferdinand IV cultivait la musique, jouait de la vielle, allait à la pêche et se plaisait à vendre à ses chers *lazzaroni,* dont il avait les mœurs, les produits de sa royale industrie. La reine Caroline employait ses loisirs et sa jeunesse en galanteries plus ou moins relevées; les courtisans faisaient des sonnets, et l'Anglais Acton gouvernait le royaume, ce qui faisait dire aux plaisans :

Hic regina,
Hæc rex;
Hic, hæc, hoc Acton.

Personne ne pressentait encore l'horrible tempête qui devait briser cette royauté de carnaval en dispersant une société de polichinelles et d'*innamorati.*

Lady Hamilton, dont nous venons de prononcer le nom, était une femme d'une beauté remarquable, dont l'esprit n'était pas moins séduisant que les beaux yeux. Elle avait une voix de soprano étendue, savait la musique et chantait avec goût de jolies mélodies écossaises qu'elle accompagnait elle-même sur le clavecin. Aprile et Millico lui avaient donné des leçons de chant; Fenaroli la dirigeait dans l'étude de l'harmonie; Cimarosa et Paisiello se plaisaient à lui communiquer les meilleurs morceaux de leur composition. Lorsque lady Hamilton se montrait en public, au théâtre ou bien à la promenade, on s'arrêtait pour la voir, et chacun disait : *Eccola, eccola,* la voici, la voici,— *la bella vergine!* — Sa réputation était alors si pure, que les mères la proposaient comme modèle à leurs filles. Lady Hamilton était fort liée avec la Coltellini et ses trois sœurs; elles faisaient souvent de la musique ensemble devant un public choisi, qui accourait à ces fêtes charmantes, auxquelles participait aussi quelquefois la Morichelli, cantatrice d'un rare mérite, que le grand succès de la Coltellini empêchait de dormir. La Morichelli est venue à Paris en 1789, et, après la révolution du 10 août, elle se rendit à Londres, où elle trouva la Banti, qui lui disputa le terrain avec un courage héroïque. C'est pour la Morichelli que Paisiello a composé *l'Olimpiade,* où se trouve ce duo fameux : *Ne' giorni tuoi felici,* qui a fait oublier tous ceux qui avaient été composés jusque-là sur le même sujet et pour la même situation. Le plus remarquable de ces duos était celui de Sacchini.

En 1815, Ferrari, qui depuis long-temps s'était fixé en Angleterre, fit un voyage à Naples pour y voir son vieux maître. Muni d'une lettre de recommandation de la duchesse d'Orléans, depuis reine des Français, Ferrari conduisit le pauvre Paisiello chez le prince Léopold, frère

de la duchesse d'Orléans, qui lui dit : « *Signor cavaliere Paisiello,* j'ai beaucoup entendu parler de vous et de votre musique depuis que je suis au monde. Quel est celui de vos opéras que vous estimez le plus? — Altesse royale, je ne saurais dire si c'est *le Barbier de Séville, le Roi Théodore* ou bien la *Nina.* » Et en prononçant ce dernier nom, Paisiello fondit en larmes. En sortant de chez le prince, Paisiello s'écria en dialecte napolitain : « Que je suis malheureux! si ce prince était le roi, je retrouverais certainement ma pension. — *Mannaggia la mia sorte! se chisto principe fosso lo re, io recuperarei sicuramente la mia pensione.* »

Céleste Coltellini, qui a créé les rôles de la Cuffiara, de la Molinara et de la Nina, a été la cantatrice favorite du musicien le plus suave de la vieille école napolitaine. Mon imagination, ravie par le chef-d'œuvre du maître, me représente cette femme charmante, qui a excité l'enthousiasme des juges les plus difficiles, dans un lointain prestigieux, au milieu d'un monde choisi, qu'elle ravissait par la douceur de sa voix, par la vivacité et le naturel de son jeu, par l'expression de son style élégant. Je la comparerais volontiers à ce qu'a été de nos jours Mme Pasta, moins le casque de Tancrède et le cri de Desdémone. Il me semble la voir accoudée à la fenêtre de son joli moulin, la tête ornée d'une fleur qui se penche galamment sur l'oreille, le regard distrait et attendri, et chantant, au déclin du jour qui l'éclaire d'un rayon mélancolique, cette mélodie touchante qu'elle a inspirée à Paisiello, et qui exprime si bien la tristesse d'un cœur délaissé :

Nel cor piu non mi sento
Brillar la gioventù,
Amor, del mio tormento,
Amor, sei colpa tù!

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1852.

Les opinions politiques, les partis en France étaient arrivés dans ces dernières années, il faut bien le dire, à un tel excès de décomposition et d'anarchie, qu'il a été facile de les disperser en un instant comme une armée confuse, où chefs et soldats ne savent plus d'où ils viennent, où ils vont, ni à quels signes se reconnaître. Serait-il exact d'en conclure que ces partis et ces opinions ne représentent rien dans le pays, n'ont point leurs racines dans le sol national et leur place dans la vie commune? Dans leur essence, au contraire, ils sont l'expression des tendances multiples, des diverses traditions qui sont les élémens mêmes de notre organisme social et politique; mais leur faute et leur malheur, ç'a été de se créer une vie factice, des intérêts arbitraires, des habitudes plus brillantes que solides, de se risquer, eux et ce qu'ils représentaient, dans mille aventures compromettantes, de se faire mutuellement des guerres désastreuses, pour finir par n'avoir plus à opposer au péril commun qu'une autorité morale mise en suspicion par eux-mêmes et des forces divisées. Nous ne voyons point en quoi il pourrait être utile de s'avouer discrètement que c'est à force de sagesse, d'habileté et de prudence, que la fortune des partis politiques a si singulièrement tourné parmi nous. La question, l'unique question aujourd'hui, c'est de savoir, non pas si les partis renaîtront et comment ils renaîtront, ce qui serait la plus puérile des préoccupations, mais comment les diverses fractions de la société française, qu'on a coutume d'identifier avec certaines opinions, doivent se conduire, comment elles peuvent trouver leur place, leur juste part d'influence et d'action dans les conditions nouvelles. A vrai dire, si nous vivions dans un pays où l'esprit politique exerçât tout son empire, cette question n'en serait point une. Le propre de l'esprit politique, c'est de se rapprocher sans cesse de la vérité des choses, de se conformer à la réalité, de compter avec le possible et de mesurer son action aux imprescriptibles nécessités de chaque jour. C'est surtout quand un parti agit comme parti qu'il est le plus tenu d'avoir quelque peu de cet esprit politique. Dans notre malheureuse et spirituelle patrie, on excelle trop souvent à multiplier les em-

barras par une sorte de fantaisie cruelle, comme pour mieux voir de quelle manière on parviendra à les surmonter; on aime à ajouter aux difficultés réelles, déjà amoncelées dans une situation, les difficultés qui naissent des combinaisons, des directions arbitraires, et dont on pourrait aisément se passer. De même qu'en certaines heures on est porté à tendre tous les ressorts, à excéder toutes les limites, à briguer toutes les occasions d'agir, il est d'autres momens où on croit avoir tout résolu, au nom d'une opinion, en s'abstenant, en s'isolant et se retirant de tout; il y a des épidémies de démissions; la mode s'en mêle presque; on prend rang dans le parti par un refus de serment. Il devient tout à coup avéré qu'en continuant à aligner des budgets communaux ou en votant des routes de département dans un conseil-général, on met en cause la monarchie de Clovis. Que faut-il pour produire ces révélations? Un mot qui court dans l'air, venu d'Allemagne, rien de plus.

Qu'on nous entende bien : nous ne discutons point ici la chose qui se peut le moins discuter, en raison même de ce qu'elle a de sacré et de mystérieux,— le serment. Nous n'ignorons point, d'un autre côté, quelle réserve nous est imposée sur un document qui a fait du bruit sans être public, et dont l'opportunité, au surplus, n'est point également démontrée aux yeux de tous ceux à qui il s'adresse. Le caractère du serment en lui-même, c'est d'être une affaire de conscience essentiellement intime, essentiellement individuelle. Indubitablement, au milieu des circonstances nouvelles qui peuvent survenir dans la vie d'un pays en la transformant, il y a des situations que dominent des considérations spéciales; il y a des hommes qui ont le droit, sinon le devoir, de ne point abdiquer certains souvenirs; il y a les susceptibilités du for intérieur. Chacun est juge de ce qu'il a à faire, chacun trouve en soi, dans le mystère de l'ame délibérant avec elle-même, l'unique et souverain conseil; mais n'est-il point évident que là où une direction extérieure intervient pour tracer une règle, la question change de face? Ce n'est plus seulement l'impulsion individuelle de la conscience, c'est un système de conduite qui s'applique à tout un parti, et il faut bien en venir politiquement à cette conclusion : — ou la coopération d'une fraction considérable de la société est utile au pays, et alors se retirer, c'est soumettre la convenance publique à une convenance de parti, — ou c'est confesser que le pays peut se suffire à lui-même sans ce concours, et il n'est point facile d'apercevoir l'habileté d'un tel aveu. — Les partis parmi nous, pour devenir une force politique, une puissance moins incertaine, ont besoin d'apprendre deux grandes choses : c'est d'abord la modération quand ils sont au pouvoir, c'est ensuite la constance et la fermeté quand ils n'y sont plus; c'est ce sens pratique qui les fait parfois travailler au bien public même dans les conditions qu'ils n'ont point faites, parce qu'au-dessus de tout, avant tout et après tout, il reste toujours le pays. Si ce que nous disions des opinions en France est exact, s'il est vrai qu'elles se sont souvent affaiblies dans des entraînemens factices, en ne consultant point toujours la réalité, comment peuvent-elles retrouver leur force et leur ascendant dans ce qu'il a de légitime, si ce n'est en se mêlant à la vie du pays, en s'imprégnant de son esprit, en participant à la gestion de ses intérêts, en le servant, l'administrant et en ne se faisant point une destinée à part dans l'ensemble des destinées publiques? — Mais nous ne nous retirons nullement, diront quelques légiti-

mistes. — Non sans doute, ce n'est point une émigration; nous ne l'ignorons pas, il y a bien des gens qui ne demandent pas mieux que de voir la France prospérer, qui seront heureux de toucher leurs revenus, de venir à Paris l'hiver et d'aller dans leurs châteaux l'été, qui se réserveront même intérieurement de savoir gré au gouvernement d'éloigner les conflagrations possibles en Europe, de tenir en respect les bandes socialistes, de multiplier les travaux de la paix, d'alléger les finances surchargées, — à une condition toutefois, c'est qu'ils n'y coopéreront pas. La condition est assurément modeste pour ceux-là; ils ne risquent qu'une chose, c'est d'être pris au mot. Peut-être y a-t-il encore un autre inconvénient, c'est qu'en général le pays ne connaît guère que qui le sert. — Quoi encore? reprendra-t-on; faut-il sanctionner les faits accomplis? — Nous ne savons jusqu'à quel point il peut être utile d'élever à tout propos des thèses de philosophie politique; ce que nous savons, c'est qu'il n'y a que deux sortes d'hommes qui aient été très logiques dans leur négation des faits accomplis, sans que nous songions du reste à établir entre eux aucune ressemblance autre que celle-ci : ce sont ceux qui, pendant la révolution, supprimaient quatorze siècles de monarchie et faisaient tout dater d'eux-mêmes, et ceux qui, en 1815, supprimaient vingt-cinq années de l'histoire de France, parmi lesquelles se trouvaient quelques-unes des plus glorieuses de nos annales. Ce que nous savons encore, c'est qu'il est certaines heures où le pays, fatigué, lassé de fluctuations, n'aspire qu'au repos, à une vie moins agitée, au développement régulier et calme de ses élémens intérieurs. Il n'y a qu'un moyen de le servir selon son goût, c'est de travailler à son raffermissement, de l'aider à se relever des coups de foudre qu'il a essuyés, sans séparer sa fortune morale de sa fortune matérielle. Le moindre danger de tout le reste, c'est d'être peu populaire aujourd'hui et de créer une politique de combinaisons fragiles, d'illusions qui ne sont pas toujours juvéniles, trop visiblement distincte de la politique réelle qui est dans les tendances publiques.

Rentrons dans un domaine plus ordinaire. Les incidens politiques, il est vrai, sont peu nombreux; il faut bien s'accoutumer à ne point voir surgir chaque jour quelqu'un de ces épisodes qui nous passionnaient autrefois et faisaient de notre existence un drame saisissant et splendide, non sans grandeur parfois, mais aussi non sans péril. Ce que n'ont pas compris trop souvent ceux qui parlaient le plus de ces régimes parlementaires sous lesquels nous avons vécu, c'est qu'ils exigeaient nécessairement, chez ceux qui étaient chargés de les pratiquer, une vigilance de chaque heure, de chaque minute, pour rester maîtres du drame, puisque nous avons usé de ce mot. Un moment de faiblesse chez ceux-ci, un moment de déviation dans l'opinion, et l'action appartenait au plus hardi, au plus violent, comme cela est arrivé. La vie politique aujourd'hui est sujette à d'autres conditions et à d'autres lois dont le but, nous en convenons, est de restreindre la part de ces surprises possibles, et dont le résultat est aussi d'offrir moins d'alimens à la curiosité publique. Faute d'événemens, les fêtes se succèdent et se multiplient dans les régions officielles. Tout ce qu'on peut demander aux fêtes en général, c'est d'être des intermèdes et point l'action principale. Si les divertissemens ont leur place dans le mouvement d'une société bien réglée, ce n'est point au détriment de travaux plus sérieux. Le corps législatif est encore en possession du budget, dont la discussion sera

probablement une de ses dernières tâches. Un des plus récens projets qui lui aient été présentés est celui qui concerne le séjour des gens sans aveu et des étrangers non autorisés à Paris et à Lyon. L'exposé sur lequel s'appuie ce projet a son côté instructif. Qu'enseigne-t-il, par exemple, quant à la composition permanente de l'armée des insurrections? C'est que Paris, par lui-même, en réalité, offre à peine un cinquième au contingent de l'émeute. Quelle redoutable révélation remet-il encore sous nos yeux? C'est qu'il se lève chaque jour à Paris, s'ils ont pu se coucher, sept ou huit mille individus qui ne savent pas comment ils atteindront le soir, comment ils vivront, et toujours prêts à glisser dans le crime, ou à s'emparer de toute émotion publique pour pénétrer par cette issue dans la société. Le projet confère au gouvernement la faculté d'interdire administrativement le séjour de Paris et de Lyon aux plus dangereux de ces vagabonds. La loi sur l'instruction publique, d'un autre côté, ne paraît point devoir être soumise en ce moment au corps législatif. D'assez grandes dissidences semblent avoir motivé cet ajournement, beaucoup moins regrettable en présence de la loi actuelle qui date de deux ans à peine, et qui fut inspirée, on le sait, par le plus honorable esprit de transaction. En attendant, le ministre de l'instruction publique vient de publier une circulaire qui est une sorte de commentaire du programme d'études décrété au mois d'avril. La circulaire nouvelle lève les doutes qui avaient pu être conçus au sujet de la séparation de l'instruction scientifique et de l'instruction littéraire. Il est évident aujourd'hui que le but du décret n'est point de scinder d'une manière absolue les deux enseignemens, et que les notions littéraires conserveront leur place dans l'ensemble des études scientifiques, de même que les notions scientifiques resteront un des élémens de l'enseignement littéraire.

Peut-être le gouvernement a-t-il voulu faire intervenir sa pensée en faveur des études classiques au milieu d'une polémique singulière qui s'est élevée depuis quelque temps au sujet de cet enseignement. Une brochure d'un ecclésiastique, de M. l'abbé Gaume, portant le titre bizarre du *Ver rongeur*, a donné naissance à cette polémique. Le ver rongeur, c'est le paganisme propagé par l'instruction classique. Et à ce propos n'est-on point frappé de l'étrange penchant d'une multitude d'esprits à rechercher sans cesse quelqu'un ou quelque chose qu'ils puissent charger uniquement, absolument de la responsabilité de tous les maux de la société? Le *Selectæ* et le *De Viris* paraissent être, pour M. l'abbé Gaume, les véritables causes de toutes nos calamités. S'il ne s'agit que de changer quelques auteurs dans les mains de la jeunesse, on conviendra qu'il n'est pas de plus facile moyen de salut social. L'instruction classique, au surplus, nous semble être l'objet d'imputations assez contradictoires : tantôt on l'accuse de ne rien enseigner aux enfans et de les laisser, au sortir du collége, aussi ignorans qu'au moment où ils y sont entrés; tantôt on lui reproche précisément ce qu'elle a enseigné. Il faudrait cependant s'entendre sur ces imputations qui s'excluent. Il y a quelques années, ce qu'on attaquait, c'étaient les tendances générales de l'instruction publique, et, dans ces termes du moins, la discussion se comprenait, car en définitive la seule chose toujours contestable, c'est l'esprit qui préside à l'enseignement. Ce qu'on attaque aujourd'hui, c'est la littérature classique elle-même, dans son essence, radicalement; c'est cet ensemble d'œuvres où éclate l'intelligence antique dont on s'applique

à montrer, pour l'édification universelle, l'inutilité ou le danger. Ce danger que n'ont point aperçu Bossuet et Fénelon, que n'aperçoit point encore aujourd'hui M. l'évêque d'Orléans, faut-il y croire sur la foi des docteurs nouveaux? Qu'on le remarque d'ailleurs : de la littérature antique à la littérature de tous les temps, il n'y a pas loin; ce qu'on poursuit en réalité, ce sont les lettres tout entières, — les lettres modernes comme les lettres anciennes; c'est tout ce que l'esprit enfante, tout ce que l'intelligence produit, tout ce que l'imagination crée. Le moment est bien choisi pour faire la théorie des peuples qui ne doivent pas penser, et voilà beaucoup d'éloquence employée à renouveler à un autre point de vue le paradoxe de Rousseau! Sans doute la littérature a commis des excès; elle les expie tristement. C'est un motif de plus pour travailler à relever l'intelligence, à ranimer le goût, à réhabiliter les notions justes de l'art et à rajeunir l'inspiration défaillante. Si l'esprit littéraire est puissant pour le mal, ne l'est-il pas également pour le bien?

Mais où donc est aujourd'hui la littérature? Elle était du moins l'autre jour à l'Académie, à la réception de M. Alfred de Musset, en attendant qu'elle soit ailleurs. Un attrait purement littéraire avait suffi pour amener un public nombreux. L'auteur de *Rolla* à l'Académie! n'est-ce point là le signe de l'évanouissement d'un monde, d'une transformation de l'atmosphère, du changement total d'une époque? Ce changement, tout l'indique, tout le caractérise, — et ceux qui viennent et ceux qui s'en vont. Voici, à peu de distance, trois hommes d'une nature bien différente, M. de Feletz, M. Droz et M. Dupaty, qui pouvaient compter comme des représentans du passé en littérature, et qui disparaissent l'un après l'autre de l'Académie. La circonstance la moins bizarre, à coup sûr, n'est point celle qui a amené M. Alfred de Musset à faire l'éloge de M. Dupaty, auquel il succédait. Au milieu de tous ces signes des transformations contemporaines, l'auteur du *Caprice* nous apparaissait comme l'image blonde et fière des jeunes années. Sa seule présence réveillait le souvenir de tous ces poèmes d'une inspiration rare et toujours vivans, — *l'Espoir en Dieu*, *la Nuit de mai*, *la Nuit d'août*, les *Stances à la Malibran*. — Mardoche, le héros des *Contes d'Espagne et d'Italie*, pouvait bien grimacer dans quelque coin de la salle; mais après tout n'était-il point amusant encore? Un des plus spirituels passages du discours de M. Alfred de Musset au reste, c'est celui où il conciliait son passé, parfois quelque peu turbulent, avec sa présence à l'Académie; et ce qui est mieux, c'est que le nouvel élu a su être juste et élogieux pour M. Dupaty sans le grandir outre mesure. Il n'est point facile, sans doute, de faire de l'esthétique au sujet des *Voitures versées*, l'une des œuvres capitales de l'académicien qui n'est plus, et cependant M. Alfred de Musset a réussi à en tirer l'occasion des plus délicates et des plus remarquables vues sur l'art dramatique, sur ce mélange de musique et de paroles qui compose l'opéra-comique. M. Nisard, chargé de recevoir M. Alfred de Musset, lui a un peu longuement rappelé peut-être qu'il avait été jeune, qu'il avait été l'enfant du siècle, et que Boileau était un poète d'un bon et salutaire exemple; nous avons vu l'instant où il érigeait les doctrines de *l'Art poétique* en dogme social. Ce n'est là d'ailleurs que la moindre partie d'un discours remarquable et visiblement empreint de sympathie, où M. Nisard a trouvé plus d'un trait ingénieux et neuf pour caractériser le talent de l'académicien nouveau. En assistant à cette séance, une question nous venait

naturellement à l'esprit. — Comment se fait-il que la popularité de M. Alfred de Musset n'ait fait que s'accroître et grandir dans les dernières années, tandis que celle d'autres poètes contemporains a singulièrement diminué? C'est qu'en réalité, au milieu de tous les élémens nouveaux qui se mêlent et se combinent dans son talent, il est resté d'une manière particulière en lui quelque chose de naturellement français. Il a le nerf, la netteté, l'élégance, toutes ces qualités qui sont le moins sujettes aux variations de la mode et qui ne vieillissent pas pour nous, parce qu'elles sont essentiellement dans la nature de notre pays. Sa muse n'a point trempé sa lèvre à la coupe des mélancolies baveuses et des liqueurs démocratiques. Il est resté poète tout simplement, poète spirituel, fin, attendri, et c'est ce qui fait que ses vers conservent un charme vivant que tant d'autres n'ont pas. Une des choses qui prouvent le mieux la place qu'occupe désormais M. Alfred de Musset dans notre poésie, c'est que lui aussi, hélas! il a une école; il a des disciples qui ont pratiqué de leur mieux la poétique qu'il émettait dans un jour de verve railleuse :

Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

La phalange est nombreuse. Après la poésie, c'est le théâtre; le *Caprice* a engendré une multitude de chétives inventions qui se sont promenées sur toutes les scènes, bégayant la langue du maître et simulant son esprit; c'est la couvée de la fantaisie s'érigeant en école poétique. Il n'y a qu'un malheur : c'est que réellement en littérature il n'y a point d'écoles, dans le sens qu'on donne à ce mot; il n'y a que des générations qui se succèdent. Chacune vient à son heure et fait son œuvre. Nous sommes loin assurément des conditions dans lesquelles est né le talent de M. Alfred de Musset, nous sommes loin même des conditions où nous vivions il y a cinq ans. Entre cette époque et aujourd'hui, une révolution est venue marquer une transformation décisive. Quelle que soit la littérature qui naîtra, elle sera évidemment différente de ce qu'elle a été.

C'est même une question d'ailleurs de savoir quelle influence pourront exercer sur la littérature ces quelques années récentes que nous avons traversées. Il y a là en effet derrière nous, assez loin déjà pour se montrer sous son vrai jour, assez près pour que nous en ayons été les témoins, toute une histoire qui rappelle le moyen-âge ou le XVIe siècle. Que manque-t-il en fait d'incidens tragiques? Des ministres égorgés, des généraux voyant tomber à leur côté, sous le feu, leurs femmes et leurs enfans, un pape en fuite, des aventuriers traînant leurs bandes de pays en pays, des villes tout entières campant dans les rues après le carnage, sous l'impassible et ironique splendeur des nuits d'été; n'y a-t-il point dans ce dramatique ensemble des sources puissantes d'inspiration pour l'art littéraire? En attendant que la poésie s'en empare, ce que peuvent inspirer de mieux ces événemens, ce sont des récits qui les reproduisent avec fidélité. Mme la comtesse de Spaur a raconté un de ces épisodes, sous le titre de *Relation du voyage de Pie IX à Gaëte*, dans quelques pages saisissantes. Mme de Spaur, femme du ministre de Bavière, a coopéré elle-même à l'évasion presque miraculeuse du pape en 1848. Elle raconte ce qu'elle a vu. Il faut demander à son opuscule moins l'intérêt littéraire que l'intérêt qui s'attache à l'événement même. Quelque chose de l'émotion de cette fuite clandestine se retrouve dans le simple et intéressant récit de Mme de Spaur. La moralité de la ré-

volution romaine, qui forçait alors Pie IX de quitter sous un déguisement une ville souillée du sang de Rossi, c'est la présence de l'armée française à Rome.

Maintenant, un mot encore sur la Belgique. Le cabinet de Bruxelles, à ce qu'il semble, a des défenseurs qui ne sauraient comprendre, probablement parce qu'ils sont peu accoutumés à ce genre d'appréciations, qu'on puisse juger l'état de leur pays par des considérations toutes politiques, toutes morales. La pire des choses en pareil cas, c'est d'imaginer causer quelque embarras par des interprétations oiseuses et d'y réussir si peu. Qu'y a-t-il de surprenant, d'ailleurs, que les défenseurs ordinaires du ministère actuel de la Belgique ne se rendent pas toujours très bien compte de tout ce qui se fait autour d'eux? Ils sont trop visiblement occupés de la France; ils vivent de nos rumeurs; ils ont des Grimm attitrés de toute sorte pour leur faire la petite gazette de Paris, si bien qu'il ne leur reste plus d'attention pour voir que la Belgique elle-même ne les suit plus; et si quelqu'un leur signale ce mouvement, ils vous répondent : *réimpression!* exactement comme on reprocherait leurs dépouilles aux gens qu'on aurait dépouillés. Il faut bien cependant qu'on le sache, nous n'avons point tout dit sur le cabinet belge; il nous serait facile d'ajouter plus d'un trait, la *réimpression* elle-même pourrait nous en offrir. Ce n'est point que de toute manière nous ayons beaucoup de doutes sur le sort de la triste industrie qu'on fait intervenir ici. En ce moment même, voici un nouveau traité contre ce genre de trafic qui vient d'être signé le 29 mai entre la France et la Hollande. M. Rogier lui-même n'a point peut-être pour la *précieuse industrie* le farouche amour qu'on suppose. Il ne s'en soucierait point autrement, si la *réimpression* ne présidait en même temps les associations libérales; espèce de Janus politique et commercial qui crie d'un côté : Sauvons la précieuse industrie! et de l'autre fait des manifestes contre les cléricaux, qui veulent le *rétablissement des castes* et la *résurrection des priviléges*. M. Rogier ménage la contrefaçon pour avoir les associations libérales. Après tout, associations libérales, contrefaçon,— ne serait-on point tenté de dire que c'est tout un? Est-ce que les clubs belges ne sont point encore une contrefaçon de nos clubs? Est-ce qu'ils ne reproduisent pas le langage, les déclamations, les idées creuses du plus mauvais libéralisme français? Le roi Louis-Philippe, qui n'était point, que nous sachions, un absolutiste, écrivait au roi Léopold en 1846, au moment du plus grand essor de ces associations, qu'elles lui rappelaient la commune de Paris en 1792. M. de Gerlache reproduisait récemment cette lettre, comme un des plus irrécusables témoignages, dans une brochure sur le *Mouvement des partis en Belgique*. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'autres choses excessives dans l'*essai* de l'honorable magistrat belge; mais que peut prouver cela, si ce n'est qu'en Belgique, ainsi que partout, il y a des catholiques comme M. de Gerlache, de même qu'il y en a comme M. de Decker, dont nous citions l'autre jour l'opinion modérée et patriotique? Ce sont là, à vrai dire, les catholiques les plus dangereux pour le cabinet de Bruxelles, parce qu'ils représentent plus fidèlement la masse des opinions nationales. Si le ministère belge succombe dans la lutte aujourd'hui ouverte, il aura succombé devant le souvenir évoqué contre lui des tendances de conciliation politique qui ont présidé à la fondation de l'indépendance de la Belgique, et auxquelles il semble tristement préférer les conseils d'un libéralisme passionné et exclusif. C'est ce que peuvent bientôt nous dire les élections

qui se préparent. En observant la situation de la Belgique, qu'avons-nous fait autre chose que de noter des signes déjà visibles de décadence dans le ministère actuel? La science des symptômes n'est pas toujours infaillible, il s'en faut; elle ne trompe pas toujours cependant, témoin les récentes crises qui viennent d'avoir lieu à Turin et la transformation ministérielle qui s'est accomplie. Nous avions eu l'occasion de signaler sur quelle dangereuse pente se trouvait le cabinet piémontais.

Voici pourtant un ministère qui avait traversé avec fermeté et honneur des momens difficiles. Il avait sauvegardé la situation du Piémont au milieu du mouvement de l'Europe; il est venu échouer dans les complications intérieures des partis. Il y a quelques mois déjà, on avait pu remarquer, sans trop se l'expliquer, une sorte de rapprochement entre le cabinet et cette fraction de la chambre qu'on nomme le centre gauche, — car en vérité, en Piémont, il y a un centre gauche et aussi un centre droit, sans compter une extrême droite et une extrême gauche, pour ne point parler des autres nuances. Au fond, le véritable auteur de ce singulier rapprochement, ce n'était point le cabinet lui-même : c'était M. de Cavour, le ministre des finances. M. de Cavour est un homme de talent, qui a toute l'ambition du talent. Il aura vu probablement que M. d'Azeglio était affaibli par la maladie, et c'est pourquoi il aura songé à lui succéder comme président du conseil. Le moyen pour y arriver, c'était de constater assez hautement sa nouvelle évolution politique, et d'amener la démission de M. d'Azeglio. C'est ce qui s'est réalisé à la mort de M. Pinelli, le président de la chambre des députés. M. de Cavour y a vu une occasion de sceller son alliance avec le centre gauche, de constater qu'il était personnellement en possession de la majorité parlementaire, et il a fait nommer à la présidence de la chambre le chef de ses nouveaux alliés, M. Ratazzi; sur quoi M. d'Azeglio et ses collègues se sont hâtés de donner leur démission. M. de Cavour seulement n'a point manqué de revendiquer sa part de solidarité dans l'acte de la chambre; mais ici les péripéties intimes ont commencé, et il s'est finalement trouvé que celui qui semblait avoir si bien manœuvré n'a eu qu'une courte victoire. Le roi a commencé par inviter ses ministres à s'entendre pour continuer à rester ensemble au pouvoir. Plus M. de Cavour se sentait près du succès, plus il s'est montré inflexible. Il n'est point impossible que cette attitude ait blessé au palais de Turin, et voilà comment M. de Cavour a été écarté, tandis que M. d'Azeglio restait chargé de composer un nouveau cabinet. Le successeur de M. de Cavour au ministère des finances est M. Cibrario, qui ne passe point pour s'être occupé beaucoup de ces matières, et cependant tout l'avenir du royaume est dans la question financière; celle-là seule domine toutes les autres, et peut grandement influer sur le sort du pays. Il y a aujourd'hui d'autant plus de difficultés sous ce rapport, que M. de Cavour a inauguré tout un nouveau système; il a brisé l'ancien rouage administratif et financier avant de l'avoir remplacé; il a changé l'assiette de l'impôt, et s'est livré à beaucoup d'innovations qui ne laissent point que de constituer un assez lourd héritage.

Au milieu de toutes ces difficultés, on a parlé un moment de la dissolution de la chambre. Une telle mesure aujourd'hui amènerait de singulières complications, car elle entraînerait presque infailliblemeni le triomphe de l'un des deux partis extrêmes, et, dans un cas comme dans l'autre, il serait fort diffi-

cile d'aller plus loin sans rencontrer la loi politique actuelle à franchir. Voilà où conduisent les intrigues, les ambitions et les passions des partis ou des hommes. Le cabinet actuel suffira-il à cette situation? Il est du moins aujourd'hui plus homogène. La politique n'a point changé, puisque M. d'Azeglio en reste le chef; seulement les circonstances ne sont plus les mêmes, et il reste dans la vie politique du Piémont comme un germe secret de divisions et de complications nouvelles.

En Angleterre, la session touche à sa fin, fort heureusement pour la considération du gouvernement parlementaire, qui, aujourd'hui attaqué sur tout le continent, semble prendre à tâche, comme le faisait observer récemment l'organe le plus influent de la presse anglaise, de justifier ces attaques par son incurie. Les séances se suivent et se ressemblent; les honorables représentans les remplissent, tant bien que mal, d'interpellations et de commérages. La question du séminaire de Maynooth vient juste à point pour exercer l'éloquence des honorables anglicans, qui trouvent là un prétexte de donner libre cours à leur intolérance. Le bill sur la Nouvelle-Zélande vient comme couvrir l'inaction du pouvoir, et le laver du reproche de ne rien faire. L'agonie du parlement anglais ne sert, en vérité, qu'à lord Palmerston : il trouve encore moyen de faire triompher son ancienne politique, ou à tout le moins de la rappeler au souvenir de ses contemporains, car à quoi peuvent servir tant d'interminables discussions sur les affaires intérieures de l'Espagne et du Piémont, sur les outrages (réparés d'ailleurs) faits par un officier autrichien à un sujet anglais, sur la détention d'un certain M. Murray à Rome, sinon à faire entendre clairement que, dans un pareil cas, lui, lord Palmerston, agirait autrement? Il vient enfin d'achever sa grande victoire; le bill de la milice lui a été donné, bien plus à lui qu'au ministère, avec toutes ses singularités et ses rigueurs; la milice sera fouettée, houspillée, réprimandée, tout comme l'armée régulière; les confrères de MM. Cobden, Bright et Milner Gibson, les bourgeois et les marchands, comme dit si dédaigneusement lord Palmerston, n'ont qu'à se bien tenir. Les radicaux, qui ont intérêt à vouloir la paix du monde, ont été vaincus dans cette question par les partis, qui ont peut-être intérêt à la vouloir beaucoup moins. Ce bill a été voté, sans trop d'opposition d'ailleurs, malgré la singularité de quelques-unes de ses clauses, peut-être à cause de l'anxiété qui, depuis quelque temps, recommence à se manifester en Angleterre, et qui fait craindre pour le maintien de la paix.

La fin de cette session profite aussi aux *peelites*, qui reprennent l'ascendant et sont aujourd'hui le parti gouvernemental en perspective. A la chambre des lords, le comte de Derby a été forcé de répéter, à quelques variantes près, les paroles de M. Disraëli aux communes : on ne touchera pas aux dernières lois de navigation, malgré la bonne volonté que M. Herries avait manifestée pour leur destruction; on ne remontera pas au-delà des réformes commerciales de sir Robert Peel. — Si cela est, que veut dire le cabinet de lord Derby, et quelle signification a-t-il? S'il n'y a qu'un cabinet tory de possible, un cabinet tory non protectioniste, pourquoi le pouvoir ne passerait-il pas aux tories *free traders?* Et ce qui constitue en effet la faiblesse du cabinet de lord Derby, c'est qu'il ne représente pas le parti tory, mais le parti protectioniste, c'est-à-dire une secte dissidente de l'ancien parti tory. Aussi les *peelites* se croient-ils déjà à la veille

d'arriver aux affaires. M. Gladstone, qui a fait éprouver au cabinet son premier échec en hâtant la dissolution du parlement; MM. Cardwell et Sidney Herbert, qui, il y a quelques mois, n'étaient pas sûrs de leur réélection, ont repris tous leurs avantages. Qu'ils prennent garde cependant, l'outrecuidance les gagne en vérité beaucoup trop vite. Il y a quelque temps, on annonçait comme devant figurer dans le prochain ministère du *free trade* les trois chefs de parti qui s'accordent sur cette question, lord John Russell, sir James Graham et M. Cobden; aujourd'hui les *peelites* repoussent avec énergie lord John Russell. Nous voyons avec joie que les électeurs libéraux de la Cité de Londres n'ont pas conservé contre le très honorable lord les mêmes rancunes. Lord John Russell sera réélu par la Cité, et ira défendre, comme par le passé, le choix que les électeurs viennent de faire du baron de Rothschild; il viendra, comme par le passé, battre en brèche les vieilles barrières qu'avaient élevées à d'autres époques l'esprit national et la foi religieuse, mais qui aujourd'hui sont inutiles à la préservation de l'Angleterre et nuisibles à la considération de la foi protestante. La lettre de lord John Russell à ses électeurs est digne de tout éloge : elle dit, à la vérité, plutôt ce que lord John Russell aurait voulu faire et voudrait faire que ce qu'il a fait; mais elle rappelle modestement que l'administration du cabinet whig, si elle n'a pas créé, comme la précédente administration de sir Robert Peel, une politique nouvelle, s'est efforcée de la continuer par l'abrogation des lois de navigation et l'extension du *free trade* à d'autres produits que les céréales, qu'elle a maintenu, malgré lord Palmerston, la paix de l'Europe, et que, si elle n'a pas apaisé les fermens de discorde qui s'agitent en Angleterre, elle ne les a pas augmentés. Ces titres en valent certainement bien d'autres.

L'Allemagne, depuis quelques années, est périodiquement le théâtre de grandes réunions diplomatiques. — Questions fédérales, questions de douane, craintes de guerre au dedans ou au dehors, les prétextes ne manquent point. La confédération germanique n'a pas tenu depuis janvier moins de trois conférences douanières de la plus haute portée, celle de Vienne, celle de Darmstadt et celle de Berlin, dont les travaux paraissent encore loin de toucher à leur terme. L'on a vu se reproduire successivement dans ces trois réunions, sous le manteau des intérêts matériels, toutes les prétentions politiques des divers cabinets allemands : — à Vienne, l'idée de l'incorporation de l'empire à la confédération; — à Darmstadt, l'idée d'une union plus étroite des états secondaires à côté des deux grandes puissances rivales, comme pour établir entre elles un équilibre toujours près de se rompre. — Enfin le renouvellement pur et simple du *Zollverein*, que demande aujourd'hui la Prusse aux plénipotentiaires des états représentés à Berlin, ressemble, à s'y méprendre, au célèbre plan d'*union restreinte* dont elle espérait en 1850 faire le noyau de l'Allemagne de l'avenir.

La diplomatie néanmoins a un moment oublié ces projets et contre-projets que la Prusse, l'Autriche et les petits états échangent ainsi, non sans aigreur. Si souvent visité à Varsovie depuis deux ans par les hommes d'état et les souverains de l'Allemagne, le tsar est venu à son tour s'entretenir avec son allié l'empereur d'Autriche et son beau-frère le roi de Prusse, — de quels intérêts? De ceux de l'Allemagne ou de ceux de l'Europe? Il faut le reconnaître, le moment

choisi ne laissait pas de prêter aux conjectures, et les fêtes militaires de Vienne et de Berlin pouvaient être prises, sans abus d'imagination, pour la contre-partie de celles de Paris. Les commentateurs du moins n'ont pas voulu que le hasard tout seul eût tant d'à-propos. Quoi qu'il en soit, si le voyage de l'empereur de Russie en Allemagne a pu avoir une intention européenne, il a aussi pour la confédération germanique une signification en quelque sorte locale. Il rappelle le rôle que le tsar joue depuis 1848 parmi les états allemands, les services qu'il a rendus à l'Autriche, les conseils parfois sévères qu'il a donnés à la Prusse, l'influence que la diplomatie n'a point cessé d'exercer à Francfort sur la vieille diète rétablie, et par suite l'habitude, de jour en jour mieux marquée, que les hommes d'état et les princes allemands ont prise de recourir, soit à l'arbitrage, soit à l'appui de ce souverain, dans toutes les circonstances critiques. A l'aisance grave de son attitude et de ses allures, on voit assez que le tsar a le sentiment de cette situation de médiateur et de protecteur que les Allemands lui laissent prendre chez eux. Que cette entente de la Russie avec la Prusse et l'Autriche offre à l'Allemagne des garanties qui ne seraient point à dédaigner dans les éventualités de quelque conflit européen, soit : il serait cependant fâcheux pour la confédération germanique que l'on finît par croire qu'elle n'a pas foi dans ses seules ressources et qu'elle se défie de ses forces. N'est-on pas porté naturellement à le penser en voyant les deux grandes puissances allemandes si empressées, tantôt à solliciter des directions à Varsovie, tantôt à en recevoir à Berlin et à Vienne?

En Danemark, un événement heureux est venu apporter quelque adoucissement aux regrets universels que laissent les arrangemens conclus avec la Prusse et l'Autriche pour l'organisation administrative des duchés. Les cabinets se sont entendus pour régler la question qui, en définitive, dominait toutes les autres, celle de la succession au trône. Le prétexte légal de l'agitation scientifique et politique qui a amené l'insurrection du Holstein, c'était, si l'on s'en souvient, un principe emprunté à l'ancien droit germanique, en vertu duquel les fiefs impériaux étaient héréditaires de mâle en mâle à l'exclusion des femmes, en sorte que les parties du Danemark anciennement soumises à cette législation impériale pouvaient rompre tout lien avec le royaume, du moment où la couronne danoise irait, après le roi actuel, passer à la ligne féminine de la dynastie. A la suite de conventions de famille qui consacrent la renonciation de la branche féminine et l'exclusion du duc d'Augustenbourg, justifiée par sa participation à la révolte du Holstein, le choix du roi de Danemark s'est arrêté sur le prince Chrétien de Gluksbourg, qui, à l'avantage d'être, par sa mère, le neveu du roi Chrétien VIII, joint celui d'appartenir, par son père, à une branche mâle de la dynastie régnante. Cet arrangement, qui assure l'intégrité du royaume et qui enlève au parti germanique son meilleur prétexte, n'était point de nature à plaire à la Prusse. Aussi, avant de donner sa signature à cette convention, a-t-elle renouvelé les objections qu'elle avait faites en 1850, lorsque les grandes puissances étaient convenues, par le protocole de Londres, de régler la succession danoise de manière à assurer l'intégrité du pays. Les résistances du cabinet de Berlin n'ont pu l'emporter sur les résolutions bien arrêtées de la Russie et de la France. M. de Turgot, dont nous signalions récemment l'activité ferme et décidée dans les questions de commerce inter-

national, a tenu pour la France à ce que ces affaires de Danemark, depuis trop long-temps pendantes, reçussent enfin une solution conforme à l'équité et aux intérêts de l'équilibre européen. La France, d'ailleurs, devait ce témoignage de bon vouloir à un ancien allié cruellement éprouvé pour elle durant la guerre, et à cause d'elle encore non moins maltraité par la diplomatie lors de la paix de 1815.

La Turquie ne fait parler d'elle que de loin en loin depuis quelques années; mais, dans ce calme, troublé seulement par l'affaire des réfugiés hongrois et la question plus récente des lieux saints, elle n'est point restée inactive. Une nouvelle question préparée de longue date et arrivée aujourd'hui à une phase décisive, la question d'Égypte, qui avait autrefois révélé la faiblesse de l'empire, vient montrer la hardiesse et la force qu'il a retrouvées dans les modestes efforts d'une rénovation sociale en train de s'accomplir. Cette différence de situation, ce changement de rôle entre le sultan et le pacha d'Égypte, entre le suzerain et son vassal, constituent à la fois le principe et le but de leur querelle présente. Plusieurs fois depuis un an, le gouvernement turc et l'héritier de Méhémet-Ali se sont vus aux prises; quelques-unes des contestations qui les divisaient se sont facilement terminées. Restait l'affaire la plus grave, qui vient d'être en partie résolue, celle du *Tanzimat*, la grande question de savoir si les institutions fondamentales en vigueur dans le reste de l'empire seraient ou ne seraient point introduites en Égypte, en un mot si la suzeraineté du sultan aurait dans ce pays toutes ses conséquences législatives et judiciaires, ou continuerait d'être nominale.

Il est impossible de ne pas rappeler, à propos du démêlé qui vient d'être écarté, que la France n'a pas toujours été sans reproches dans ses rapports avec l'empire ottoman. La Russie n'est point la seule puissance européenne qui ait porté de rudes atteintes à l'intégrité de la Turquie. Tout ce que la Russie a essayé ou accompli dans les principautés du Danube, la France l'a fait ou tenté à Tunis et en Égypte à plusieurs reprises. Elle a été près de risquer la guerre générale pour asseoir son protectorat sur cette Égypte qu'elle avait déjà une fois conquise et perdue. La France cependant ne pouvait vouloir et ne voulait point la chute de l'empire ottoman. D'où venait donc son erreur? A la vue de l'affaiblissement graduel du pouvoir central à Constantinople et des brillantes individualités qui étaient écloses successivement dans différentes provinces de l'empire, à la vue de la torpeur dont la race musulmane paraissait frappée et de la jeunesse qui semblait, au contraire, bouillonner dans les veines de quelques-unes des populations de cette vaste monarchie, on s'était demandé s'il ne serait pas possible de régénérer la dynastie d'Othman et son héritage, en substituant à la maison impériale et à la race gouvernante quelqu'un de ces hommes, quelqu'une de ces races qui déployaient tant de vigueur apparente et professaient tant d'ambition. De là le choix que l'on avait fait de Méhémet-Ali et de la race arabe. On a vu depuis combien ce choix, dicté par un engouement superficiel, était peu justifié par le génie de l'homme et les ressources du pays. Celui sur la tête duquel reposait ce plan magnifique de la régénération de la Turquie par l'Égypte a faibli et s'est laissé oublier bien avant de toucher au terme de sa carrière; les espérances que ses amis avaient proclamées sur ses grandes destinées l'avaient elles-mêmes précédé de long-

temps dans la tombe. Or, à l'époque même où les populations égyptiennes retombaient presque subitement dans leur corruption et dans leur impuissance séculaires, la moralité, la discipline, l'esprit de commandement, reprenaient au contraire quelque chose de leur ancienne vigueur dans la race ottomane. Les Turcs, chez lesquels l'esprit n'a point les allures très vives ni très démonstratives, mais qui possèdent à un très haut degré le don du bon sens calme, ont bientôt senti que la supériorité leur revenait; ils ont compris toute la portée de cette révolution que la nature se chargeait elle-même d'opérer dans leur situation vis-à-vis de l'Égypte. Réfléchis par tempérament, patiens par religion, ils ont attendu que le moment fût venu de ressaisir les priviléges que les traités garantis par les grandes puissances européennes leur assurent en Égypte, et ils ne doutent plus aujourd'hui que l'heure n'ait sonné.

On le sait, sous le pouvoir du personnage bizarre et fantasque qui gouverne l'héritage de Méhémet-Ali, les populations égyptiennes n'ont point jusqu'à présent possédé les garanties de sécurité accordées à toutes les autres populations de l'empire. Le recrutement arbitraire, la confiscation des propriétés, les corvées gratuites, tout le système d'exactions et de tyrannie particulier au vieil Orient a régné jusqu'ici en Égypte. En Turquie, les corvées et les confiscations n'existent plus; le recrutement ne s'opère plus que par la voie du sort; les fonctionnaires civils ou militaires ne peuvent plus impunément attenter à la liberté ou à la vie des sujets musulmans ou chrétiens du sultan; les tribunaux font chaque jour des exemples dans tous les rangs. Que demandait le sultan au pacha d'Égypte? C'est que le même régime fût introduit dans son gouvernement; c'est que le *hatti-schérif* de Gulhané, où sont déposés les principes élémentaires de tous les droits compatibles avec la civilisation orientale, appliqué aujourd'hui avec succès aux provinces même les plus turbulentes de l'empire, la Syrie et la Bosnie, fût proclamé aussi en Égypte, et enfin que ce pays reconnût et acceptât la souveraineté du sultan dans l'ordre législatif et judiciaire. Le sultan, il faut le reconnaître, a apporté dans ce différend les dispositions les plus conciliantes : c'est ce que prouve la transaction récemment conclue en Égypte par le commissaire turc Fuad-Effendi. Il aurait pu obtenir davantage en prenant une attitude plus menaçante : il a préféré demander moins, afin de réussir plus vite et de couper court aux intrigues diplomatiques qui auraient pu s'agiter autour du pacha. Abbas s'engage d'ailleurs à adopter les principes du *Tanzimat*. La sagesse de la Turquie, aidée du temps, fera le reste, si les puissances étrangères ne lui suscitent point de nouveaux obstacles.

Tournez à présent vos yeux vers le Nouveau-Monde, vers ces états de la Plata qui ont le privilége, par leurs révolutions et leurs guerres, de tenir en suspens le jugement de l'Europe en attirant sans cesse son attention : tout n'est point terminé, il s'en faut, par la chute de Rosas, et on pourrait dire plutôt que c'est le commencement d'une situation où peuvent surgir d'un jour à l'autre des complications de tout genre. Ce n'est pas tout de secouer le joug d'un maître qui ne brillait point sans doute par le libéralisme et la douceur de son gouvernement : il faut savoir se gouverner soi-même, il faut justifier les prétentions qu'on a eues de mieux satisfaire aux besoins du pays, il faut prendre garde de laisser dégénérer les moyens qu'on a employés en élémens d'agitations nouvelles. Qu'arrive-t-il, par exemple, dans l'Uruguay? On sait par quel

concours de forces Montevideo, assiégée depuis dix ans par Oribe, a été dégagée. Le gouvernement enfermé dans la ville a appelé à son aide le Brésil et le général Urquiza, armé contre Rosas. Le premier but de l'alliance, si l'on veut, a été atteint. Rosas et Oribe ont disparu de la scène; mais c'est ce qui suit qui est le plus curieux. Des élections ont été faites dans l'Uruguay, un président a été nommé, et sur qui a porté le choix du pays? Justement sur un partisan avéré du général Oribe, M. Francisco Giro. On conviendra de la singularité du résultat dans un pays représenté comme fort opposé à Oribe et de plus occupé encore au moment des élections par les forces brésiliennes. Le vrai motif de cette élection, c'est un certain ressentiment national contre les traités passés par le gouvernement de Montevideo avec le Brésil, traités dont la ratification a rencontré d'assez sérieux obstacles : l'un d'eux, on s'en souvient, cède à l'empire, sous prétexte de délimitation, une assez considérable portion de territoire contiguë à la province brésilienne de Rio-Grande. Reste à savoir quel sera le résultat de ce froissement entre l'État Oriental et le Brésil. En même temps, une difficulté d'un autre genre s'élevait entre Montevideo et Buenos-Ayres à l'occasion d'une note de M. l'amiral Leprédour. Après les derniers événemens, les hostilités cessant entre les deux états, l'amiral Leprédour n'a point cru devoir prolonger plus long-temps du côté de la France la séquestration de l'îlot de Martin-Garcia. Il a rappelé le navire français qui croisait sur les côtes, en invitant les deux gouvernemens à s'entendre sur l'occupation même de l'île. A quoi celui de Buenos-Ayres a répondu d'une façon assez vive, en revendiquant la propriété pure et simple de Martin-Garcia, sans admettre qu'il pût y avoir lieu à d'autres arrangemens. Le gouvernement de Montevideo a cédé; il a retiré ses soldats qui occupaient encore l'île, en réservant néanmoins le principe. Ainsi, moins de deux mois après la *grande* pacification de la Plata, voici pour Montevideo deux incidens plus graves qu'ils ne paraissent de prime-abord, sans compter les complications intérieures qui en pourraient naître. La modération et le bon esprit des gouvernemens peuvent un moment assoupir ces germes de divisions; mais il est difficile qu'ils ne se réveillent pas quelque jour, parce qu'en réalité, — d'une part, les mésintelligences qui s'élèvent sans cesse sous une forme ou sous l'autre entre le Brésil et les états de la Plata ne tiennent pas à des circonstances accidentelles, à la présence de tel ou tel homme au pouvoir : elles sont dans la nature des choses, elles tiennent au vieil antagonisme de la race espagnole et de la race portugaise dans le Nouveau-Monde; — d'un autre côté, cette difficulté de relations qui s'est si souvent manifestée entre Buenos-Ayres et Montevideo, et dont l'incident de Martin-Garcia est un nouveau symptôme, ne tenait point davantage uniquement à Rosas : elle s'explique par la rivalité permanente, mal entendue, nous le croyons, de ces deux villes, qui se disputent l'influence commerciale dans la Plata, tandis qu'elles pourraient la partager et prospérer également toutes deux. Le gouvernement nouveau de Buenos-Ayres, on peut le croire, n'a point à cet égard une autre politique que celle de Rosas.

A Buenos-Ayres même, sur la rive droite de la Plata, la situation est-elle beaucoup meilleure? Là aussi des élections vont avoir lieu pour nommer une chambre des représentans, qui aura elle-même à élire le gouverneur de la province. En attendant, le pouvoir est resté entre les mains d'un gouverne-

ment provisoire local, tandis que le général Urquiza demeure le général en chef de l'armée, c'est-à-dire le maître réel de la situation. Ce qu'il faut remarquer, au surplus, dans ce gouvernement, c'est un louable esprit de modération. Il est clair que le général Urquiza ne veut point se prêter à une réaction trop violente, ni quant aux choses ni quant aux hommes. Il a maintenu avec soin tous les signes fédéraux, il est intervenu pour sauvegarder le frère même de Rosas contre d'odieuses obsessions personnelles dont il était l'objet; mais parviendra-t-il à contenir tous les élémens aujourd'hui en fermentation? Déjà la presse commence à se déchaîner; d'odieux libelles vont fouiller dans la vie privée des citoyens. Il y a deux journaux de ce genre à Buenos-Ayres, l'*Avispa* et *le Père Castañeda*. Dans les journaux plus sérieux qui se multiplient, c'est un bien autre danger. Sait-on quel précieux programme publiait récemment un des plus importans de ces journaux, les *Debates?* Tout ce que nous connaissons s'y rencontre : suffrage direct et universel, droit de réunion, liberté de la presse sans autre limite que l'inviolabilité de la vie privée, jugement par jury, organisation de la bienfaisance publique *pour guérir les plaies du corps social*, impôt sur le capital, réforme des prisons, réforme postale, etc., etc. Il s'y mêle sans doute d'autres bonnes choses; mais ne remarque-t-on pas l'à-propos d'un impôt sur le capital, là où justement le capital est ce qui manque pour l'exploitation du sol? C'est à peu près comme si on mettait un droit d'entrée par tête d'immigrant; ce serait probablement le moyen de travailler au développement de la population. Quant au droit de réunion, nous n'en avons point encore de nouvelles bien authentiques en ce qui concerne la population masculine; mais il y a à Buenos-Ayres un club de femmes organisé pour pousser les citoyens à s'aller faire inscrire aux registres de la garde nationale, et qui a rendu le décret suivant : « Art. 1er. Tout individu non garde national sera considéré comme égoïste et lâche, et ses caresses seront repoussées comme empoisonnées. — Art. 2. Amour sans limites est accordé aux patriotes gardes nationaux. » Ainsi en ordonne l'escadron *vésuvien* de Buenos-Ayres. Ceci est le côté burlesque; ce qui est plus sérieux au fond, ce sont les symptômes déjà manifestes de cette ébullition des esprits, c'est cette triste facilité à s'emparer de tout ce que mettent en circulation les révolutions européennes. Le général Urquiza s'est vu déjà obligé de publier une proclamation sévère contre les excès de la presse, et cela suffit peut-être pour que certains esprits voient déjà en lui un nouveau Rosas; il le sera à coup sûr, non par sa propre volonté, mais par la force des choses, si l'on recommence les mêmes fautes, les mêmes extravagances, qui ont fait sortir une première fois la dictature de Rosas du sein de la plus effrayante anarchie. C'est aux Argentins éclairés à considérer leur situation. Après tout, la tyrannie ne ressemble point à quelqu'une de ces *fleurs de l'air* qui croissent dans la pampa, ainsi nommées parce qu'elles ont leurs racines à nu, à la pleine lumière du ciel et du soleil; elle a ses racines dans le sol, dans les mœurs, dans les passions incendiaires qu'on fomente, dans les vices qu'on propage, dans les causes de démoralisation qu'on multiplie, lorsque l'unique préoccupation de ces pays devrait être le travail, — non le travail des théoriciens et des organisateurs brevetés, mais le travail réel, pratique, effectif, qui défriche le sol, crée des industries, ouvre des voies nouvelles à travers les solitudes inhabitées, et fait du développement des intérêts moraux et matériels la garantie de la sta-

bilité et du véritable progrès. Le général Urquiza est probablement destiné à jouer un grand rôle aujourd'hui dans la République Argentine; mais qu'on ne s'y trompe point : ce rôle sera ce qu'on le fera, et une expérience prochaine viendra peut-être mieux éclairer encore cette situation. CH. DE MAZADE.

LE CHAMBI A PARIS.

J'aimerais à faire connaître dans tous leurs détails les mœurs d'un pays qui maintenant est associé pour toujours au nôtre. Je l'aimerais pour maintes raisons. Chez nous, ce qui excite le plus l'intérêt est ce qui parle à l'imagination. Si l'on pouvait savoir tout ce qu'il y a dans l'esprit arabe de verve, d'originalité, d'attrait, il y aurait bien vite en France un véritable engouement pour l'Algérie. Puis, je le crois aussi, il y aurait profit pour toutes les littératures européennes dans la lumière jetée sur un peuple où le climat, les coutumes et la religion ont réuni une si prodigieuse variété de richesses poétiques. Cooper a tenu en éveil la curiosité d'un immense public avec ses tribus indiennes. Les enfans du désert sont d'autres hommes que ceux des tribus américaines. Chez les populations de l'Afrique, la grace, l'intelligence, l'éclat d'une antique civilisation, se mêlent à l'énergie de la vie sauvage. Ces hommes qui passent leur temps sous la tente, qui vivent de l'éperon et du fusil, sont familiers avec l'immortelle poésie du Koran, et ont sur toutes les choses humaines mille aperçus pleins de finesse. Je vais tâcher d'en fournir une preuve.

Quelques personnes, m'assure-t-on, se sont intéressées à ce Chambi que j'ai mis en scène récemment (1). Je me retrouvai ces jours derniers dans des conditions toutes semblables à celles où j'étais lors de la visite que j'ai exactement racontée. Je m'entretenais avec le même interlocuteur de ce qui est, j'en conviens, une préoccupation habituelle de ma pensée, du pays arabe, de ses habitans, des études de toute nature qu'il y aurait pour des esprits curieux et attentifs dans la vaste contrée où s'engagent chaque année davantage nos destinées. Le personnage que l'on connaît déjà s'offrit tout à coup à notre vue.

« Je te croyais reparti pour le désert, dis-je au Chambi.

— Non pas, me dit-il; je reste ici avec quelques compagnons. »

Je dirai en passant qu'il y a dans ce moment-ci à Paris un groupe d'Arabes, pour la plupart du Sahara, qui ont associé au milieu de nous leurs errantes et insouciantes existences.

« Et de quoi vivez-vous? » Il se prit à rire de ce rire intelligent et, si l'on peut parler ainsi, convaincu des nations qui n'abusent pas comme nous de ce jeu de la physionomie.

« Écoute, fit-il, nous allons tous les dimanches dans un café. Là on nous dit : Fumez, prenez du café, et l'on vous paiera. En effet, quand nous avons fumé et bu pendant quelques heures, on nous donne 40 douros, qui nous servent à vivre toute la semaine. » Là-dessus il rit encore, et il ajouta une phrase

(1) Voyez la livraison du 15 février 1852.

dont il est difficile de traduire en notre langue la pittoresque ironie, mais qui voulait dire à peu près ceci : « Les enfans de Mahomet profitent de ce que Dieu a créé, tout exprès pour les nourrir, une nation de badauds. »

Ainsi les Gil Blas et les Guzman d'Alfarache n'appartiennent pas uniquement à nos contrées. Voilà que l'Afrique nous fournit aussi cette sorte de gens pour qui le pavé des grandes villes est un champ inépuisable où vient une infinie variété de cultures. Depuis long-temps, j'avais le désir de réunir les impressions habituelles que notre pays, nos mœurs, notre civilisation font éprouver aux voyageurs des pays arabes. Je résolus de mettre à profit la nouvelle visite du Chambi pour tirer d'une intelligence africaine toute une série d'opinions raisonnées sur la France. Je commençai donc un interrogatoire où je posai d'abord à mon hôte quelques questions préliminaires sur les chrétiens. Voici quelles furent ses premières réponses :

« Vous ne priez pas, vous ne jeûnez pas, vous ne faites pas vos ablutions, vous ne rasez pas vos cheveux, vous n'êtes pas circoncis; vous ne saignez pas les animaux qui vous servent d'alimens; vous mangez du cochon et buvez des liqueurs fermentées qui vous rendent semblables à la bête; vous avez l'infamie de porter une casquette que ne portait pas Sidna-Aïssa (notre Seigneur Jésus-Christ) : voilà ce que nous avons à vous reprocher. En échange, nous disons : Vous frappez bien la poudre, votre *aman* (1) est sacré, vous ne commettez pas d'exaction, vous avez de la politesse, vous êtes peu enclins au mensonge, vous aimez la propreté. Si, avec tout cela, vous pouviez dire une seule fois du fond de votre cœur : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et notre seigneur Mahomet est l'envoyé de Dieu, personne n'entrerait avant vous dans le paradis. »

Plus d'un lecteur sourira certainement à certains passages de cette tirade, où il trouvera de bizarres puérilités. Peut-être n'aura-t-il point réfléchi assez avant de sourire. Ainsi ce singulier reproche : « Vous avez l'infamie de porter une casquette que ne portait pas notre Seigneur Jésus-Christ, » tient précisément à ce qui donne aux mœurs orientales le plus de grandeur et de dignité. Dans ce pays de traditions antiques, rien n'a changé : les fils tiennent à honneur d'être vêtus comme leurs pères. Cette bizarre tyrannie de la mode, que les plus sérieux esprits sont obligés de subir chez nous, est là-bas chose complétement inconnue. Les habits, comme les usages, sont sous la protection de la religion, et tirent de cette loi auguste quelque chose d'une particulière gravité. Ce qu'il y a de ridicule dans notre accoutrement a certainement été un des obstacles les plus puissans placés entre les mœurs arabes et l'influence européenne.

Laissant de côté les considérations générales sur la race chrétienne, je demandai au Chambi ce qui lui avait paru digne d'éloge en France, et voici ce que j'en obtins :

« Il y a dans votre pays un commandement sévère. Un homme peut y voyager jour et nuit sans inquiétude. Vos constructions sont belles, votre éclairage est admirable, vos rues sont larges et d'une parfaite propreté; vos voitures sont commodes, vos bateaux à fumée et vos chemins de feu n'ont rien qui leur soit comparable dans le monde. On trouve chez vous des alimens et des plaisirs

(1) Pardon.

pour tous les âges et pour toutes les bourses. Vous avez une armée organisée comme des degrés, celui-ci au-dessus de celui-là. Aucune de vos villes ne manque de fantassins; vos fantassins sont les remparts de votre pays. Votre cavalerie est mal montée, mais merveilleusement équipée. Le fer de vos soldats brille comme de l'argent. Vous avez de l'eau et des ponts en abondance. Vos cultures sont bien entendues; vous en avez pour chaque saison. L'œil ne se lasse pas plus de voir vos légumes et vos fruits que votre sol ne se lasse de les fournir. Nous avons trouvé dans votre jardin du Baylic (le Jardin des Plantes) en animaux, en plantes et en arbres, ce dont nos anciens eux-mêmes n'avaient jamais entendu parler. Vous avez de quoi contenter l'univers entier en soie, en velours, en étoffes précieuses et en pierreries. Enfin, ce qui nous étonne le plus, c'est la promptitude avec laquelle vous savez ce qui se passe sur les points les plus éloignés. »

Voilà assurément un bel éloge de notre civilisation. Il semble que nous devrions exercer une grande action sur un peuple qui apprécie aussi vivement toutes les découvertes et toutes les ressources de notre esprit; malheureusement les Arabes mettent dans les jugemens qu'ils portent sur eux-mêmes une intelligence aussi élevée que dans les jugemens qu'ils portent sur nous. Ce ne sont point des sauvages, menant par la seule impulsion de la nécessité et de l'habitude une vie dont ils ne comprennent point la grandeur. Ce qu'il y a de charme profond, de saisissant attrait dans leur libre et périlleuse existence, ils le connaissent mieux que nous. Qu'on en juge par cette apologie de l'Afrique dont le Chambi fit suivre son éloge de notre pays :

« Tandis que votre ciel est sans cesse brumeux, que votre soleil est celui d'un jour ou deux, point davantage, nous avons un soleil constant et un magnifique climat. Si par hasard le ciel vient à s'ouvrir sur nous, un instant après il se referme, le beau temps reparaît et la chaleur nous est rendue. Tandis que vous êtes fixés au sol par ces maisons que vous aimez et que nous détestons, tous les deux ou trois jours nous voyons un pays nouveau. Dans ces migrations, nous avons pour cortége la guerre, la chasse, les jeunes filles qui poussent des cris de joie, les troupeaux de chamelles et de moutons qui sont le bien de Dieu se promenant sous nos regards, les jumens suivies de leurs poulains qui bondissent autour de nous.

« Vous travaillez comme des malheureux, nous ne faisons rien. Notre vie est remplie par la prière, la guerre, l'amour, l'hospitalité, que nous donnons ou que nous recevons. Quant aux travaux grossiers de la terre, c'est l'œuvre des esclaves. Nos troupeaux, qui sont notre fortune, vivent sur le domaine de Dieu; nous n'avons besoin ni de piocher, ni de cultiver, ni de récolter, ni de dépiquer les grains. Quand nous le jugeons nécessaire, nous vendons des chameaux, des moutons, des chevaux ou de la laine; puis nous achetons et les grains que réclame notre subsistance et les plus riches de ces marchandises que les chrétiens prennent tant de peine à fabriquer. Nos femmes, quand elles nous aiment, sellent elles-mêmes nos chevaux, et, quand nous montons à cheval, elles viennent nous dire, en nous présentant notre fusil : O monseigneur! s'il plaît à Dieu, tu pars avec le bien, tu reviendras avec le bien.

« Notre pays en printemps, en hiver, dans toutes les saisons, ressemble à un tapis de fleurs d'où s'exhalent les plus douces odeurs. Nous avons des truffes

et le *danoum*, qui vaut les navets; le *drin* nous fournit un aliment précieux. Nous chassons la gazelle, l'autruche, le lynx, le lièvre, le lapin, le dol, le renard, le chacal, le *begueur-el-ouhach* (l'antilope). Personne ne nous fait payer d'impôts, aucun sultan ne nous commande.

« Chez vous, on donne l'hospitalité pour de l'argent. Chez nous, quand tu as dit : « Je suis un invité de Dieu, » on te répond : « Rassasie ton ventre, » et l'on se précipite pour te servir. »

Si la civilisation recevait des éloges tout à l'heure, voilà le désert qui est bien autrement exalté. Je désire que cette série de paroles, traduites avec une fidélité scrupuleuse, fassent réfléchir un peu les gens qui s'indignent de ce que la race européenne et la race indigène ne forment point déjà en Algérie un même peuple gouverné par les mêmes lois.

Qu'on médite sur chacune de ces phrases, et l'on verra que le travail de notre conquête est tout simplement de réunir les élémens les plus opposés. Tandis que le génie de l'Europe est l'industrie, le génie de l'Orient est l'oisiveté; tandis que l'esprit moderne poursuit la pensée chimérique peut-être des dominations pacifiques, l'esprit des temps anciens se conserve chez les populations primitives de l'Afrique, qui demeurent éprises de la guerre. Je ne désespère pas certainement du but que notre autorité se propose; mais, pour atteindre ce but, même avec plus de rapidité et de sûreté, il est bon de ne se cacher aucun des obstacles qui nous en séparent.

On trouvera que ce sont là peut-être de bien sérieuses considérations à propos des discours du Chambi. Les gens qui n'aiment pas faire peser sur leur esprit le poids des sérieuses pensées préféreront, sans aucun doute, à ce qui précède, ce qui me reste encore à dire. Je conclus, d'après certaines de ces paroles, que mon visiteur était un moraliste, et il y a un chapitre que les moralistes de tous les temps aiment particulièrement à traiter, c'est celui des femmes. Je n'eus pas à me repentir d'avoir mis le Chambi sur cette matière. Le philosophe de Ouergla mit dans son traité, sur ce qui occupera toujours le plus les fous et les sages de tous les pays et de tous les temps, une verve malicieuse digne de Rabelais et de Montaigne. Ce fut d'abord une suite de dictons. Chez nous et chez vous, dit-il, la ruse des femmes est sans pareille.

Elles se ceinturent avec des vipères
Et s'épinglent avec des scorpions.

Le marché des femmes est comme celui des faucons;
Celui qui s'y rend doit se méfier d'elles :
Elles lui feront oublier ses travaux,
Elles détruiront sa renommée,
Elles lui mangeront son bien,
Elles lui donneront une natte pour linceul.

Après ces dictons que je pourrais multiplier, sorte de proverbes rimés où s'accouplent singulièrement le bon sens et la poésie, le Chambi nous fit un tableau complet de mœurs que je veux essayer de rendre. Ce qu'il a de profondément original fera excuser ce qu'il a peut-être d'un peu offensant pour certaines idées de notre civilisation et de notre pays.

« Chez nous, dit notre Arabe, les femmes aiment qu'un homme soit toujours recherché dans ses vêtemens, frappe bien la poudre, ait une main continuellement ouverte, mène hardiment un cheval et sache garder un secret. Voilà qui regarde l'amant; quant à l'époux, il faut qu'il n'oublie pas un seul jour les devoirs du mariage. Sans cela, sa femme va trouver le cadi, et du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle se met à crier : « O monseigneur, lui dit-elle, il n'y a pas de honte quand on obéit à sa religion; eh bien! je viens au nom de ma religion accuser mon mari. Ce n'est pas un homme, il ne me regarde pas : pourquoi resterais-je avec lui? Le cadi lui répond : — O ma fille, de quoi te plains-tu? Il te nourrit bien, il t'habille bien, tu as tout ce que tu veux. — Non, monseigneur, reprend-elle, je ne suis ni nourrie ni vêtue, s'il n'accomplit pas ce que lui prescrit notre seigneur Mahomet. Je veux divorcer avec lui. — Le cadi alors s'écrie : — Tu as raison; la religion des femmes, c'est l'amour, » et presque toujours le divorce est prononcé. »

Beaucoup de gens s'en vont disant que les femmes sont malheureuses dans la société musulmane. Je n'ai pas posé cette question au Chambi; mais, si je lui avais dit : « Crois-tu que vos femmes voudraient vivre sous notre loi? » il m'aurait répondu : « J'en suis sûr, elles regretteraient l'autorité protectrice du cadi. »

J'étendrais sans fin un sujet dont le principal mérite doit être la brièveté, si je voulais rapporter tout ce que l'habitant du désert me débita encore d'observations, de maximes, de poésies. Parmi l'amas de paroles et de pensées mêlées comme de capricieuses arabesques dans ce long entretien, je remarquai cependant une sentence en vers que je veux à toute force citer, car elle porte l'empreinte de cet orgueil, trait distinctif du caractère arabe, que ne peut méconnaître sans danger quiconque est appelé à traiter avec les populations musulmanes :

Souviens-toi qu'une once d'honneur
Vaut mieux qu'un quintal d'or.
Ne te laisse prendre pour jouet par personne;
Le pays où souffre ton orgueil,
Quitte-le, quand ses murailles seraient bâties avec des rubis.

L'auteur du *Cid* aurait aimé, je crois, cette poésie. N'est-elle pas empreinte d'une grandeur qui rappelle cette fierté que le sang castillan a tirée sans aucun doute des veines africaines? Mon Chambi allait devenir pour moi un Abencérage, quand je le congédiai en lui donnant un douro. L'Arabe qui a déjà tiré des leçons de Paris se montra tout entier alors. Il prit la pièce entre ses doigts, et, l'élevant au-dessus de sa tête : « Voici ton père, s'écria-t-il, le mien et celui de tout le monde! » Je raconte ce que j'ai entendu. Quant au soin de tirer des conclusions, je le laisse à ceux qui aiment à débrouiller l'énigme bizarre de l'esprit humain.

Général E. Daumas.

V. de Mars.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LONGUEVILLE.

II.

MADEMOISELLE DE BOURBON DANS LE MONDE.

PREMIERS AMOURS DU GRAND CONDÉ.

C'est une erreur beaucoup trop répandue, et récemment fortifiée par M. Rœderer dans son ingénieux et savant mémoire sur *la Société polie en France* (1), que l'hôtel de Rambouillet ait été le premier et long-temps le seul salon de Paris où se soit rassemblée la bonne compagnie. Non : la marquise de Rambouillet n'a pas créé, elle n'a fait que suivre l'heureuse révolution qui faisait succéder, en France, à la barbarie des guerres civiles et à la licence des mœurs un peu trop accréditée par Henri IV, le goût des choses de l'esprit, des plaisirs délicats, des occupations élégantes. — Ce goût est le trait distinctif du XVIIe siècle; c'est là la pure et noble source d'où sont sorties toutes les merveilles de ce grand siècle. Louis XIV, en 1661, le reçut tout formé, illustré au dedans et au dehors par les plus éclatans succès militaires et politiques, riche en chefs-d'œuvre de tout genre, quand déjà les plus beaux génies avaient achevé ou commencé leur carrière, quand Malherbe et Balzac, les fondateurs de la nouvelle prose et de la nouvelle poésie, quand Descartes, le fondateur de la nouvelle philosophie,

(1) Paris, in-8°, 1835.

étaient depuis long-temps ensevelis, quand Pascal fermait les yeux, quand Corneille n'était plus qu'une ombre de lui-même, quand Mme de Sévigné, La Fontaine et Molière avaient quarante ans, quand Bossuet en avait trente-six. Tous ces grands esprits, dans leur style comme dans leur pensée, ont un caractère qui n'est pas celui de leurs successeurs, quelque chose de naïf et de mâle qui perce sous l'agrément même de la forme, et trahit un autre temps, une littérature née sous d'autres auspices. Le XVIIe siècle ne relève pas de Louis XIV, qui le couronne, mais de Richelieu, qui l'a inspiré. Nul ne ressentit mieux que Richelieu le goût renaissant de la politesse et des lettres. Le fond de cette ame extraordinaire était l'ambition : son vrai génie était tout politique; mais, passionné pour tous les genres de gloire, il désirait aussi être ou paraître le plus bel esprit de son temps, et même un cavalier accompli. Comme tous les grands hommes, depuis César jusqu'à Napoléon, il était très aimable quand il voulait l'être. Pendant quelque temps, il lui a plu de dissimuler l'ambitieux mécontent et qui attendait son heure sous l'homme du monde recherchant et obtenant les plus brillans succès de société. Dès qu'il fut puissant, il mit à la mode ses propres goûts, et dès 1630 il y avait à Paris plus d'un hôtel où se réunissaient, pour passer le temps agréablement ensemble, des gens d'esprit, d'une grande et d'une médiocre naissance, d'épée, de robe et d'église, avec des femmes aimables, qui naturellement donnaient le ton. L'hôtel de Rambouillet a été le plus considérable de tous ces foyers de l'esprit nouveau, et il en est resté le plus célèbre plutôt encore par ses défauts que par ses qualités.

En effet, quelle idée se présente à l'esprit dès qu'on parle de l'hôtel de Rambouillet? Celle d'une réunion choisie où l'on cultive la plus exquise politesse, mais où s'introduit peu à peu et finit par dominer le genre précieux.

Et qu'était-ce que le genre précieux?

C'était d'abord tout simplement ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre distingué. La distinction, voilà ce qu'on recherchait par-dessus tout à l'hôtel de Rambouillet : quiconque la possédait ou y aspirait, depuis les princes et les princesses du sang jusqu'aux gens de lettres de la fortune la plus humble, était bien reçu, attiré, retenu dans l'aimable et illustre compagnie.

Mais que faut-il entendre par la distinction? On ne la peut définir d'une manière absolue. Chaque siècle se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentimens, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage. Je suppose qu'à Athènes, chez Aspasie, Périclès,

Anaxagore, Phidias, parlaient d'art, de philosophie, de politique sans plus d'effort et de déclamation que des ouvriers et des marchands n'en auraient mis à s'entretenir de leurs occupations ordinaires. Socrate était un modèle accompli en ce genre, et *le Banquet* de Platon, où l'on traite, après souper, des matières les plus hautes dans le style le plus charmant, mais le plus naturel, nous donne une idée parfaite de ce qu'était alors le ton de la bonne compagnie, cet atticisme particulier à Athènes, et qui même à Athènes était le signe de la distinction. Il en était de même à Rome chez les Scipions, où un badinage aimable se mêlait souvent aux propos les plus graves, un peu moins peut-être aux soupers de Cicéron, quand César n'y était pas, le maître de la maison n'étant pas un assez grand seigneur pour être toujours parfaitement simple, et l'homme nouveau, je ne dis pas le parvenu, surtout l'orateur et l'homme de lettres s'y faisant un peu trop sentir, alors même qu'il s'efforçait le plus d'imiter Platon. C'est cette urbanité romaine, fille un peu dégénérée de l'atticisme athénien, que l'hôtel de Rambouillet recherchait et qu'il contribua à répandre (1).

La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du XVIIe siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une séve puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensers hardis, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait; la grace était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.

Les jours de son plus grand éclat commencent en 1630 et s'étendent jusqu'en 1648, où l'idole de la maison, Mlle de Rambouillet, mariée en 1645 à M. de Montausier, le suit dans son gouvernement de Saintonge et de l'Angoumois, au commencement de la Fronde. Le beau temps de l'illustre hôtel est donc sous Richelieu et dans les premières années de la régence. Pendant une vingtaine d'années, il a rendu d'incontestables services au goût national; mais le bien qu'il pouvait faire était à peu près accompli en 1648. Déjà ses défauts avaient commencé à paraître et à prendre le pas sur ses qualités. Les cercles inférieurs qui s'étaient formés à Paris et en province, d'abord utiles aussi parce qu'ils propageaient la politesse, avaient fini par être dangereux en faisant dégénérer la noblesse des idées et des sentimens en

(1) Le mot même d'*urbanité* est de Balzac, un des premiers et des plus illustres habitués de la maison.

une fausse grandeur, outrée et maniérée, surtout en transportant l'affectation dans la simplicité. C'est alors que, le genre précieux s'étant corrompu, le grand maître en fait de naturel et de vérité lui déclara cette guerre impitoyable par laquelle il a débuté et par laquelle il a fini, *les Précieuses ridicules* étant sa première pièce imprimée, en 1660, et *les Femmes savantes* la dernière, en 1673. Mais revenons en 1630.

En 1630, il y avait bien de l'originalité en France, mais c'était une originalité qui s'ignorait et qui croyait avoir besoin de modèles étrangers. Plus tard, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine, ces génies si français, se proposèrent aussi des modèles; ils les cherchèrent dans l'antiquité, qu'ils ont imitée sans cesser d'être originaux, rendant français tout ce qu'ils touchaient. Leurs devanciers s'adressèrent à l'Italie et à l'Espagne, les deux nations les plus avancées qu'ils eussent devant les yeux. Les Médicis avaient introduit parmi nous le goût de la littérature italienne. La reine Anne apporta ou plutôt fortifia celui de la littérature espagnole. L'hôtel de Rambouillet prétendit à les unir.

Le genre espagnol, c'était, au début du XVIIe siècle, la haute galanterie, langoureuse et platonique, un héroïsme un peu romanesque, un courage de paladin, un vif sentiment des beautés de la nature qui faisait éclore les églogues et les idylles en vers et en prose, la passion de la musique et des sérénades aussi bien que des carrousels, des conversations élégantes comme des divertissemens magnifiques. Le genre italien était précisément le contraire de la grandeur ou, si l'on veut, de l'enflure espagnole, le bel esprit poussé jusqu'au raffinement, la moquerie et un persiflage qui tendait à tout rabaisser. Du mélange de ces deux genres sortit l'alliance ardemment poursuivie, rarement accomplie en une mesure parfaite, du grand et du familier, du grave et du plaisant, de l'enjoué et du sublime.

A l'hôtel de Rambouillet, le héros seul n'eût pas suffi à plaire : il y fallait aussi le galant homme, l'honnête homme, comme on l'appela vers 1630, et comme on ne cessa pas de l'appeler pendant tout le XVIIe siècle; l'honnête homme, expression nouvelle et piquante, type mystérieux qu'il est malaisé de définir, et dont le sentiment se répandit avec une rapidité inconcevable. L'honnête homme devait avoir des sentimens élevés : il devait être brave, il devait être galant, il devait être libéral, avoir de l'esprit et de belles manières, mais tout cela sans aucune ombre de pédanterie, d'une façon tout aisée et familière. Tel est l'idéal que l'hôtel de Rambouillet proposa à l'admiration publique et à l'imitation des gens qui se piquaient d'être comme il faut.

Les femmes étaient naturellement appelées à jouer le principal rôle en une semblable entreprise, et la marquise de Rambouillet semblait faite tout exprès pour y présider. Elle était presque italienne : son père était Vivonne Pisani, et sa mère, Savelli. Son mari était un fort grand seigneur, et il avait été ambassadeur extraordinaire en Espagne.

Depuis quelque temps, ils étaient retirés des affaires avec une fortune considérable, un bel hôtel à Paris, une magnifique résidence à la campagne (1); ils ne faisaient donc ombrage à personne et attiraient tout le monde. Ajoutez, pour achever le portrait d'une maîtresse de maison accomplie, que Mme de Rambouillet avait été très belle sans avoir jamais eu aucune intrigue, et qu'elle aimait passionnément les gens d'esprit sans nulle prétention personnelle : à peine si on a pu retrouver d'elle quelques lettres et deux quatrains (2).

Aussi a-t-elle été l'objet de l'unanime admiration de tous ceux qui l'ont connue. Tallemant des Réaux lui-même en fait un éloge sans réserve. Il reconnaît qu'elle était belle, sage et raisonnable. « Elle a, dit-il, toujours aimé les belles choses, et elle alloit apprendre le latin seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha; depuis, elle s'est contentée de l'espagnol... C'est une personne habile en toutes choses... Il n'y a pas au monde de personne moins intéressée; elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de roi, car elle dit que c'est un plaisir de dieu... Il n'y a pas un esprit plus droit... Jamais il n'y a eu une meilleure amie. » Son seul défaut, que M. Rœderer a passé à dessein sous silence et que Tallemant ne manque pas de relever, était une délicatesse excessive dans le langage. Il y avait des mots qui lui faisaient peur et qui ne pouvaient trouver grace auprès d'elle, en sorte qu'il y avait déjà dans Arthénice, nom de précieuse de Mme de Rambouillet, quelque chose de Philaminte (3). Segrais parle d'elle dans les mêmes termes que Tal-

(1) Le château de Rambouillet, au-dessus de Versailles, à dix lieues de Paris. François Ier y était mort.

(2) L'un à Mme la duchesse d'Aiguillon, pour en obtenir un cours d'eau (Tallemant, t. II, p. 228); l'autre, son épitaphe, conservée par Ménage dans ses *Observations sur les Poésies de Malherbe*.

(3) Tome II, p. 233. — Je ne sais où M. Rœderer a pris que Mme de Rambouillet écrivait si simplement. Voici un billet d'elle qui n'a pas dû mettre celui auquel il est adressé *au supplice de la simplicité*, comme le dit M. Rœderer des lettres de Mme de Rambouillet et de sa fille à Voiture, parlant ainsi par conjecture, car ces lettres ne sont pas venues jusqu'à nous. Celle que nous donnons ici est inédite. Nous la trouvons dans les manuscrits de Conrart, à la Bibliothèque de l'Arsenal, tome XIV, in-4°, p. 53; elle est adressée à Godeau, évêque de Grasse.

« MONSIEUR,

« Si mon poète-carabin ou mon carabin-poète (Arnault, maître de camp des carabiniers, homme de guerre distingué, de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit satirique, personnage assez semblable à Bussy) estoit à Paris, je vous ferois réponce en vers et non pas en prose; mais par moy-mesme je n'ay aucune familiarité avec les Muses. Je vous rens un million de graces des biens que vous me désirez, et pour récompense je vous souhaite à tous momens dans une loge où je m'assure, monsieur, que vous dormiriés encore mieux que vous ne faites à Vence. Elle est soutenue par des colonnes de marbre transparent, et a esté bâtie au-dessus de la moyenne région de l'air, par la reyne Zirfée. Le ciel y est toujours serein; les nuages n'y offusquent ni la vue ni l'entendement, et de là tout à mon aise j'ay considéré le trébuchement de l'Ange terrestre. Il me

lemant (1) : « Mme de Rambouillet étoit admirable; elle étoit bonne, douce, bienfaisante et accueillante, et elle avoit l'esprit droit et juste. C'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avoit avant elle. Elle s'étoit formé l'esprit dans la lecture des bons livres italiens et espagnols, et elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée. Les princes la voyoient, quoiqu'elle ne fût point duchesse. Elle étoit aussi bonne amie, et elle obligeoit tout le monde. Le cardinal de Richelieu avoit pour elle beaucoup de considération... Mme de La Fayette a beaucoup appris d'elle. » Une de ses filles, la célèbre Julie, avait l'esprit le plus rare, et, à défaut d'une grande beauté, une assez belle taille et un fort grand air. Elle s'entendait merveilleusement à rendre agréable la maison de sa mère, et elle était fort bien secondée par son frère, le marquis de Pisani, aussi spirituel que brave, par ses nombreuses sœurs, surtout par celle qui a été la première Mme de Grignan (2).

On peut voir partout la description de l'hôtel de Rambouillet et de cette fameuse chambre bleue, qui était en quelque sorte le sanctuaire du temple de la déesse d'Athènes, pour parler comme Mademoiselle dans *la Princesse de Paphlagonie* (3). C'était un grand salon qui avait tout son ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent, et dont les larges fenêtres, s'ouvrant dans toute la hauteur, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer abondamment l'air et la lumière et donnaient la vue d'un jardin très beau et très bien entretenu, qu'agrandissait à perte de vue le voisinage d'autres jardins. L'hôtel avait été bâti sur un plan nouveau, tracé par Mme de Rambouillet elle-même. Il n'était pas très vaste, mais d'une belle apparence. C'était l'avant-dernier hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, du côté de la place du palais Cardinal, entre les Quinze-Vingts, qui occupaient le coin de la rue, et l'hôtel de Chevreuse, devenu depuis l'hôtel d'Épernon et un peu plus tard, vers 1663 ou 1664, l'hôtel de Longueville (4).

semble qu'en cette occasion la fortune a fait voir que c'est une médisance que de dire qu'elle n'ayme que les jeunes gens. Et parce que non plus que ma loge je ne suis pas sujette au changement, vous pouvez vous asseurer que je seray tant que je vivray,

« Monsieur,

« Votre très humble servante,

« CC (Catherine) DE VIVONNE. »

Le 26 juin 1642.

(1) Œuvres de Segrais, Amsterdam, 1723, t. Ier. *Mémoires anecdotes*, p. 29.

(2) Sur Mlle de Rambouillet, Pisani et ses sœurs, voyez Tallemant, t. II, p. 207-262.

(3) Édition de 1659, p. 118-121.

(4) Voyez Sauval, *Antiquités de Paris*, t. III, p. 200, et le plan de Paris de Turgot. Ces hôtels, ou plutôt leurs débris, viennent de disparaître avec la rue Saint-Thomas-du-Louvre tout entière, au profit de la place du Carrousel. Puisse cette admirable place conserver sa grandeur si chèrement achetée, et nul bâtiment transversal ne pas venir gâter la belle harmonie du Louvre et des Tuileries! Puisse aussi quelque homme instruit

M. Rœderer n'a presque rien laissé à faire pour le dénombrement des grands seigneurs et des grandes dames qui fréquentèrent l'hôtel de Rambouillet dans la dernière moitié de sa longue et brillante carrière. Je me bornerai à détacher, dans le groupe de femmes aimables qui y étaient assidues, la figure d'une personne que M. Rœderer a trop laissée dans l'ombre, et qui est, à mes yeux, le modèle de la vraie et parfaite précieuse, Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, qui a joué un assez grand rôle dans la vie de Mme de Longueville et dont Mme de Motteville nous a laissé le portrait suivant :

« La marquise de Sablé (1) étoit une de celles dont la beauté faisoit le plus de bruit quand la reine (la reine Anne) vint en France (en 1615); mais, si elle étoit aimable, elle désiroit encore plus de le paroître. L'amour que cette dame avoit pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignoient. Il y avoit encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avoit rapportée d'Italie, et on trouvoit une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles et tous les autres ouvrages en vers et en prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient apprise des Maures. Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentimens tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portoit aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnoit de l'esprit et leur inspiroit de la libéralité et toutes sortes de vertus, mais que d'un autre côté les femmes, qui étoient l'ornement du monde et étoient faites pour être servies et adorées, ne devoient souffrir que leurs respects. Cette dame, ayant soutenu ses sentimens avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son temps, et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent *fucezas*. »

Mme de Sablé avait été passionnément aimée du brave, beau et infortuné duc de Montmorency, oncle de Mme de Longueville, décapité à Toulouse en 1632. Elle répondit à sa passion; mais, Montmorency ayant levé les yeux sur la reine, Mme de Sablé, en digne Espagnole, rompit avec lui. « Je lui ai ouï dire à elle-même, quand je l'ai connue, dit encore Mme de Motteville, que sa fierté fut telle à l'égard du duc de Montmorency, qu'aux premières démonstrations qu'il lui donna de son changement elle ne voulut plus le voir, ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit à partager avec la plus grande princesse du monde. »

La marquise de Sablé resta fidèle toute sa vie aux mœurs de sa jeu-

et laborieux, voué à l'étude de Paris et de ses monumens, ne pas laisser périr la rue Saint-Thomas-du-Louvre sans en donner une description et une histoire fidèle à l'époque de son plus grand éclat!

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 13.

nesse, et, quand l'hôtel de Rambouillet fut à peu près fermé, elle en continua la tradition dans son hôtel de la Place-Royale, avec sa spirituelle amie Mme la comtesse de Maure, et jusque dans sa retraite de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques. Elle entretint long-temps une école de bon ton, de morale et de littérature raffinée, d'où sont sorties les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Parmi les gens de lettres qui venaient souvent à l'hôtel de Rambouillet, les deux plus célèbres sont sans contredit Corneille et Voiture.

Corneille est avec Descartes l'expression la plus haute de la littérature de la première moitié du XVIIe siècle. Ses qualités comme ses défauts étaient dans la plus parfaite harmonie avec son temps. De là des succès que personne depuis n'a égalés. Sous Louis XIV, quelle pièce de Racine a jamais produit l'impression que fit *le Cid* en 1636? Il faut lire les auteurs du temps pour se faire une idée de l'enthousiasme qui saisit Paris et la France entière. Ce furent de véritables transports :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Rien de plus vrai. C'est qu'alors il n'y avait pas un gentilhomme à Paris qui ne prétendît être un Rodrigue, pas une femme de bon ton qui n'eût dans le cœur ou qui n'affectât les sentimens de Chimène. Plus on étudie cette pièce admirable, que *Polyeucte* seul a surpassée quelques années après, plus on y retrouve tous les traits de cette grande époque à jamais évanouie, l'héroïsme et la haute galanterie, ce point d'honneur qui sans doute faisait verser bien du sang, mais entretenait l'esprit guerrier, — dans les hommes mûrs et dans les chefs de sérieux intérêts et d'énergiques passions aux prises les unes avec les autres, dans la jeunesse la lutte généreuse de l'amour et du devoir, qui un jour sera portée au dernier degré du pathétique dans Pauline et dans Sévère, partout une langue un peu rude, mais naïve et forte, toujours familière; en même temps, il est vrai, un goût mal sûr, s'égarant quelquefois à la poursuite de la grandeur, des délicatesses infinies et pleines de grace, mais un peu quintessenciées, et de subtiles analyses de la passion raisonnant sur elle-même. C'était là l'hôtel de Rambouillet. Il s'y reconnut et défendit *le Cid* contre le tout-puissant ministre (1). C'est dans le noble salon que Corneille rencontra

(1) Il est bien certain que l'auteur de *Mirame* mit une petitesse d'homme de lettres dans la ridicule querelle soulevée contre *le Cid;* mais il faut reconnaître qu'il avait aussi quelques raisons d'état qui n'étaient pas à mépriser. Celui qui avait fait rendre l'édit royal contre les duels ne pouvait supporter les vers en leur honneur; il y avait aussi dans *le Cid* plus d'une parole peu favorable aux premiers ministres. D'ailleurs le cardinal aimait Corneille; il lui donna une bonne pension, et même il le maria. Un jour, Corneille s'étant présenté plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, celui-ci lui demanda s'il travaillait. Corneille répondit qu'il était bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avait la tête renver-

Balzac, et put s'entretenir avec lui de Rome et des Romains. Qu'on lise les discours sur les Romains adressés par Balzac à la marquise de Rambouillet (1), et l'on verra si les conversations de ce temps-là étaient futiles. J'ose dire qu'il n'y eut jamais en France un temps où la politique fût plus à l'ordre du jour. Tout le monde alors s'occupait des affaires publiques. Ce n'est pas en étudiant Lucain ni même Tacite que Corneille a trouvé la langue politique de *Cinna* et de la première scène de *la Mort de Pompée*. La vraie école de Corneille a été le spectacle de ce qui se passait autour de lui, le récit des grands événemens contemporains, les conversations de Richelieu et de ses familiers, le P. Joseph, Mazarin, Lyonne, et celles qui se tenaient chaque jour dans les sociétés qu'il fréquentait, où les ambassadeurs, les hommes de guerre, les évêques, les conseillers d'état étaient mêlés aux gens de lettres. Corneille lut toutes ses pièces à l'hôtel de Rambouillet. Il y lut *Horace* en 1640, *Cinna* en 1642, et son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre aussi de la scène française, *Polyeucte*, en 1643, c'est-à-dire dans les plus grands jours de l'hôtel de Rambouillet, j'ajoute et de la France, car c'est en cette même année 1643 que l'un des plus jeunes disciples de l'illustre hôtel, l'admirateur le plus passionné de Corneille, le frère de Mlle de Bourbon, le duc d'Enghien, le cœur rempli, comme le Cid, d'un amour ardent et chaste, gagnait, à vingt-deux ans, par une manœuvre digne d'Alexandre et de César, une de ces batailles comme il y en a cinq ou six dans l'histoire, cette bataille de Rocroy où les desseins d'Henri IV et de Richelieu furent justifiés par la victoire, et où la France succéda à l'Espagne dans la suprématie morale et militaire de l'Europe.

Voiture a été admiré de ses contemporains les plus spirituels et les plus difficiles. La Fontaine le met au nombre de ses maîtres (2). Mme de Sévigné l'appelle un esprit « libre, badin, charmant (3). » Boileau dit assez que Voiture est, à ses yeux, le mets des délicats, lorsqu'il introduit un esprit vulgaire, une sorte de provincial demandant ce qu'on y trouve de si beau (4). Avouons-le, nous ressemblons tous plus ou moins à ce provincial-là : nous avons peine aujourd'hui à retrouver les titres de la renommée de Voiture. On en peut donner plusieurs raisons, qui ne font tort ni à Voiture ni à nous.

sée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, et il dit au cardinal qu'il aimait passionnément une fille du lieutenant-général d'Andely, et qu'il ne pouvait l'obtenir de son père. Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour donner sa fille à un homme qui avait tant de crédit. Voyez les frères Parfait, *Histoire du Théâtre-Français*, t. V, p. 304.

(1) OEuvres de Balzac, in-fol., t. II, p. 419.

(2) *Maître Vincent*, etc.

(3) Lettre du 24 novembre 1679.

(4) Satire troisième.

De toutes nos facultés, l'esprit est celle qui se met le plus dans le commerce de la vie, mais qui laisse aussi le moins de trace. Une saillie, une répartie, ne se peuvent guère séparer de la manière dont elles sont dites. Les mots spirituels n'ont toute leur grace que dans la bouche d'un homme d'esprit. Il n'en est pas ainsi des mots partis du cœur et des grandes pensées. Comme ils viennent du fond même de la nature humaine, qui ne change point, ils ont des perspectives infinies, et durent autant que le cœur et la raison. Mais l'esprit se joue à la surface; il brille et s'éteint en un moment. L'esprit est un improvisateur. L'effet d'une improvisation tient à mille choses qui, en disparaissant, emportent avec elles ce qui nous avait le plus charmés. Qu'est-ce, je vous prie, qu'une plaisanterie à deux siècles de distance?

Mme de Sévigné, dans sa passion pour celui qui avait été un des maîtres de sa jeunesse, s'écrie : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas! » Mais l'aimable marquise en parle bien à son aise; elle avait une connaissance intime des mœurs, des choses, des hommes, des femmes, des aventures, des petits accidens auxquels se rapportent les vers et la prose de Voiture. Le neveu de celui-ci, Martin Pinchesne, qui, un an ou deux après la mort de son oncle, publia ses œuvres, eut la sottise ou l'honnêteté d'effacer les dates de ces badinages et les noms de la plupart des personnes qui les avaient fait naître, en sorte que déjà au XVIIe siècle ceux qui n'avaient pas été de la société même de Voiture auraient eu grand besoin d'un commentaire pour l'entendre. Tallemant avoue qu'il y a dans ses écrits bien des choses dont il n'a pu avoir l'éclaircissement. « Un jour, dit-il, si cela se peut sans offenser trop de gens, je les ferai imprimer avec des notes, et je mettrai au bout les autres pièces que j'aurai pu trouver de la société de l'hôtel de Rambouillet. »

En effet, pour bien goûter Voiture, il faudrait le voir en scène, il faut se le représenter sur le théâtre de ses succès de 1630 à 1648, avec ces jolies femmes qui demandaient à être amusées, parmi ces jeunes gentilshommes qui, dans l'intervalle des batailles, se complaisaient dans les jouissances les plus raffinées de l'esprit. Voiture régnait à l'hôtel de Rambouillet. Corneille, timide et fier, négligé et plein de lui-même, était assez mal à l'aise dans tout ce grand monde : il écoutait presque toujours en silence, et ne causait guère qu'avec Balzac, son concitoyen dans la république romaine; mais Voiture était la gaieté, la vie, l'ame de la maison. Il était toujours en train; sa verve inépuisable se mêlait à tout, animait tout, et tandis que Corneille mettait dans les plus légers badinages, parlât-il au nom de la tulipe, de l'immortelle et de la fleur d'oranger (1), une gravité, une vigueur dont il n'était pas maître, et dans les comédies mêmes qu'il voulait faire les plus di-

(1) Dans la *Guirlande de Julie*.

vertissantes un ton et des mouvemens tragiques qui lui échappaient malgré lui. Voiture, dans les choses les plus sérieuses, prodiguait la plaisanterie. Il est le côté enjoué de l'hôtel de Rambouillet, comme Corneille en est le côté sévère.

N'oublions pas que Voiture n'a presque rien écrit que par occasion, que la circonstance était sa muse favorite, et qu'elle lui dicta la plupart de ces petites pièces, improvisées ou faites à la hâte, qu'il n'a pas même pris la peine de recueillir. Il est donc ridicule d'y remarquer beaucoup de négligences. C'étaient, en très grande partie, des chansons qui devaient être véritablement chantées, et qui l'ont été. L'éditeur a quelquefois indiqué les airs, et nous les avons retrouvés presque tous dans un recueil curieux de la bibliothèque de l'Arsenal, intitulé *Chansons notées*.

Mais Voiture n'a pas seulement une facilité pleine d'agrément; il me semble que, dans ses pièces un peu plus étudiées, il a des idées, de la philosophie, de la sensibilité, quelquefois même de la passion. J'ai besoin, je le sens, de me mettre bien vite à couvert derrière l'autorité de Boileau, qui, dans sa lettre à Perrault (1), fait l'éloge de Voiture et particulièrement de ses élégies. Pour ma part, je les préfère à toutes celles qui ont paru avant 1648, année de la mort de Voiture et de la fin ou du moins de la décadence de l'hôtel de Rambouillet, bien entendu en exceptant les élégies de Corneille, aujourd'hui trop oubliées, et dont quelques-unes ont des passages qui le peuvent disputer aux plus touchans de ses tragédies (2). Je prie qu'on veuille bien lire l'é-

(1) Édit. de Saint-Surin, t. IV, p. 375.

(2) Voyez, dans les *Œuvres diverses* de Corneille, l'élégie qui contient une déclaration d'amour : elle n'est pas datée, mais elle doit être de la jeunesse de Corneille, et même antérieure à sa gloire, car il n'en parle point, tandis que plus tard il le prend sur un autre ton. La dame à laquelle cette élégie est adressée devait être de bonne naissance, si on en croit le jeune poète. Il peint à merveille le passage de l'admiration à l'amour :

Mais de ce sentiment la flatteuse imposture
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure,
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déjà, devient bientôt amour.
Un je ne sais quel trouble où je me vis réduire
De cette vérité sut assez tôt m'instruire :
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
. . . . . .
Un désordre confus m'expliqua mon martyre :
Je voulus vous parler, mais je ne sus que dire.
Je rougis, je pâlis, et d'un tacite aveu
Si je n'aime point, dis-je, hélas! qu'il s'en faut peu! etc.

La pièce intitulée *Jalousie*, et qui n'est pas achevée, a des parties qui semblent écrites

légie à une coquette que Voiture appelle Bélise. N'y a-t-il donc ni élévation ni force dans les vers suivans :

Cette unique beauté dont vous êtes ornée
N'aura jamais pouvoir sur une ame bien née.
Votre empire est trop rude et ne saurait durer;
Ou, s'il s'en trouve encor qui puissent l'endurer,
Avec tant de mépris et tant d'ingratitude,
Ce sont des cœurs mal faits nés à la servitude,
Ou de mauvais esprits qui des cieux en courroux
Ont eu pour châtiment d'être amoureux de vous.
De louange et d'honneur vainement affamée,
Vous ne pouvez aimer et voulez être aimée (1), etc.

de la main de Molière :

Le plus léger chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé,
Un coup d'œil par hasard sur un autre tombé.
. . . . . .
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état,
Et plus l'amour est fort, plus il est délicat.

Corneille, sur le retour, éprouva un sentiment tendre pour la marquise de B.A.T. (nous ignorons le nom de la personne cachée sous ces initiales). Alors il parle de lui-même tout autrement que dans sa jeunesse, et il fait les honneurs de sa gloire au profit de son amour.

Je connois mes défauts, mais après tout je pense
Être pour vous encore un captif d'importance;
Car vous aimez la gloire, et vous savez qu'un roi
Ne vous en peut jamais assurer tant que moi, etc.

Corneille dit adieu à celle dont il désespère de se faire aimer; il la cède à de plus jeunes rivaux :

Négligez-moi pour eux, mais dites en vous-même :
Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime,
Et m'aime d'autant plus que son cœur enflammé
N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé.
Je fais tous ses plaisirs, j'ai toutes ses pensées,
Sans que le moindre espoir les ait intéressées.
Puissé-je malgré vous y penser un peu moins,
M'échapper quelques jours vers quelques autres soins,
Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée,
Et voir toute mon ame un peu moins obsédée!
Et vous, de qui je n'ose attendre jamais rien,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien!

Je ne veux pas citer, mais j'indique les stances adressées à la même personne et qui expriment les mêmes sentimens dans un mètre différent :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux, etc.

(1) T. II, p. 87. — La première édition de Voiture est celle donnée par son neveu

Il faudrait citer presque entière l'élégie à une dame qu'il avait quittée pour une autre, et à laquelle il revenait :

Je m'estimois le premier des humains
D'avoir remis ma franchise en mes mains,
Quand la frayeur de retomber aux vôtres
Me fit résoudre à me jeter en d'autres,
Et me ranger sous l'empire plus doux
D'une qui sçut me garder contre vous.
. . . . . .
Quittant pour moy sa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle;
Elle approuva mes désirs et mes feux,
Elle reçut mon amour et mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les amans forment leurs espérances.
J'avoue aussi qu'un si doux traitement
Fit naître en moy quelque ressentiment,
Non pas d'amour, car mon ame parjure
Ne put jamais vous faire cette injure,
Mais d'amitié si sensible qu'un jour
Je pensois bien la changer en amour.
Je m'efforçois de découvrir en elle
Les mêmes traits qui vous rendent si belle,
Cette douceur et ces divins appas
Dont vous donnez la vie et le trépas,
De vos beautés la grace incomparable,
De votre esprit la grandeur admirable,
Cet entretien si charmant et si doux;
Mais tout cela ne se trouve qu'en vous.
Je voyois bien qu'elle étoit animée
D'une beauté capable d'être aimée;
Je remarquois en elle cent attraits,
Mais nullement ces flammes et ces traits,
Ces traits mortels et ces divines flammes
Dont vos beaux yeux frappent toutes les ames.
Combien de fois, admirant vos beautés,
Ou votre grace, ou les vives clartés
De votre esprit, ai-je dit en moi-même :
Ah! que Philis est digne que l'on l'aime! etc.

On ne peut méconnaître une sensibilité vraie, l'accent de la passion ou, si l'on veut, du plaisir dans ces *stances* adressées à une Aminte qui nous est inconne :

Pinchesne presque immédiatement après sa mort, en 1650, in-4°, et qui est dédiée à Condé. Il y en avait déjà une septième édition, in-12, en 1665. La dernière et la plus complète est celle de 1745, 2 vol. petit in-8°. C'est celle que nous citerons.

Lorsque avecque deux mots que vous daignâtes dire,
Vous sçûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix,
Mille attraits dont encor le souvenir me touche
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur,
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent dans mon cœur.
Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux! ah! que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Voici, dans un genre tout différent, des vers que, vingt ans plus tard, Saint-Évremond n'eût pas désavoués. Voiture écrit au duc d'Enghien au sortir d'une maladie qui avait pensé l'emporter après la campagne d'Allemagne :

Soyez, seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qu'enfin le ciel pour son secours
Était près de borner vos jours
Et cette valeur accomplie
Dont elle redoute le cours.
Mais, dites-nous, je vous supplie,
La Mort, qui, dans les champs de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
Le bruit et la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois
A cheval et sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine,
Lorsqu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit,
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient, tremblante et froide,
Prendre un homme dedans son lit? etc.

Il faut le reconnaître, pour être juste avec Voiture, il est le créateur d'une littérature particulière, la littérature de société, s'il est permis de s'exprimer ainsi; il a excellé dans la poésie badine et légère, dans le genre des petits vers, où depuis il a eu tant d'écoliers insipides, que Voltaire a porté jusqu'à la grandeur, et qui est la meilleure

partie, le titre le plus vrai de sa gloire poétique. Voiture a été fort en petit le Voltaire de l'hôtel de Rambouillet.

Je finis avec lui en rappelant à son honneur que, tout en suivant la cour, il n'avait pas les mœurs d'un courtisan. Voiture est le premier exemple de l'homme de lettres vivant parmi les grands seigneurs qui ait gardé son indépendance : il avait bien plutôt le ton et les manières passablement impertinentes de ses successeurs de la fin du XVIIIe siècle. Il était caustique et redouté. On prenait garde à s'attirer quelque épigramme de sa part, car cette épigramme était une flèche acérée et rapide qui faisait en quelques heures le tour de Paris et déchirait un homme à la fois en mille endroits différens. Le duc d'Enghien, qui aimait à rire et entendait fort bien la plaisanterie, parce qu'il avait lui-même beaucoup d'esprit, s'accommodait parfaitement de Voiture, en disant toutefois : « Il seroit insupportable, s'il étoit de notre condition. » D'ailleurs Voiture, devançant encore en cela ses disciples du XVIIIe siècle, avait tiré un excellent parti de ses succès de société. Il s'était fait nommer introducteur des ambassadeurs auprès de son altesse royale Gaston, duc d'Orléans. Il s'était fait donner un emploi de finances qu'il n'exerçait guère, mais dont il touchait le revenu. Il avait été chargé de plus d'une mission importante, principalement auprès du comte-duc d'Olivarès. Il était fort bien fait dans sa petite personne, et se mettait avec le meilleur goût. Il était d'office le chevalier, l'amoureux, et, comme on disait alors, le mourant de toutes les belles dames, particulièrement de la jolie Mlle Paulet, que ses manières un peu hardies et ses cheveux d'un blond un peu vif avaient fait appeler la lionne de l'hôtel de Rambouillet.

Tel est le monde où, vers 1635 ou 1636, après le grand bal qui enleva Mlle de Bourbon aux Carmélites, la princesse de Condé conduisit sa fille avec son fils, le jeune duc d'Enghien. Ils n'y arrivaient pas sans préparation. L'hôtel de Condé était aussi le rendez-vous de la meilleure compagnie. Situé dans le vaste emplacement qui comprend aujourd'hui la rue de Condé, la rue, la place et le théâtre de l'Odéon jusqu'à la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, il était, dit Sauval (1), « bâti magnifiquement, » et Mme la Princesse en faisait les honneurs avec une dignité presque royale, tempérée par la grace et l'esprit. Lenet, auquel il faut toujours revenir dès qu'il s'agit des Condé, nous apprend que Mme la Princesse avait pris grand soin de former ses enfans aux belles manières : « Marguerite de Montmorency (2), qui avoit été la beauté, la bonne grace et la majesté de son siècle, et qui l'a été proportionément à son âge jusques à sa mort, avoit toujours un cercle de

(1) T. II, p. 68. C'était l'ancien hôtel de Gondi, *le plus magnifique du temps*, dit encore Sauval, *ibid.*, p. 131. Perelle a gravé l'hôtel et les jardins.

(2) Lenet, édit. Michaud, p. 447 et 450.

dames les plus qualifiées et les plus spirituelles de la cour. Là se trouvoit tout ce qu'il y avoit de plus galant, de plus honnête et de plus relevé par la naissance et par le mérite. Le jeune prince commença à s'y plaire; il s'y rendit autant assidu qu'il le put, et y prit les premières teintures de cette honnête et galante civilité qu'il a toujours eue, et qu'il conserve encore pour les dames... Mlle de Bourbon, sa sœur, qui fut après la duchesse de Longueville, étoit pleine d'esprit et d'une rare beauté. » On conçoit donc aisément comment les deux jeunes gens furent reçus à l'hôtel de Rambouillet. Ils y jetèrent d'abord le plus grand éclat.

Mlle de Bourbon était la personne que nous avons décrite, avec ses beaux yeux bleus, ses blonds cheveux, sa riche taille, ses graces nonchalantes et languissantes, toute faite aussi, par la tournure de son esprit et de son caractère, pour devenir une écolière accomplie de l'hôtel de Rambouillet. Il y avait en elle un fonds inné de fierté qui sommeillait dans la vie ordinaire, mais se réveillait promptement dans les occasions. Elle avait l'instinct du grand en toutes choses. Son esprit était de la trempe la plus fine, mais sa délicatesse tournait aisément à la subtilité. Tendre surtout, la galanterie platonique, qui était à l'ordre du jour dans la maison, la devait charmer sans lui faire peur, car son rang la protégeait, et d'ailleurs elle le dit elle-même dans la plus humble confession : les plaisirs des sens ne l'attirèrent jamais. Ce qui la touchait et finit par l'égarer, c'était le besoin d'être aimée, et aussi le désir de paraître, de montrer, comme on disait alors, le pouvoir de son esprit et de ses yeux.

Son frère, le duc d'Enghien, avait sa hauteur, mais nullement sa délicatesse. Malgré tous les efforts de sa mère et l'exemple de sa sœur, le ton dégagé de l'homme de guerre domina toujours en lui, et il porta souvent la liberté de l'esprit et du langage jusqu'à la licence. Sans être beau, il était bien fait, et, quand il était paré, il avait très bon air. Ses yeux ardens, son nez fortement aquilin, quelques dents un peu trop avancées, des cheveux abondans et presque toujours en désordre, lui donnaient un air d'aigle lorsqu'il s'animait. Il avait l'esprit agréable, une gaieté qui n'éclatait jamais plus volontiers qu'au milieu des dangers, et qui ne l'abandonna pas en prison. Quoi qu'on en ait dit, il était plein de cœur. Il aimait ses amis; il n'en a jamais trahi un seul. Il en exigeait beaucoup; mais il leur donnait beaucoup. Il prodiguait leur sang, comme le sien, sur les champs de bataille; mais il les poussait et demandait pour eux encore plus que pour lui. Un autre, après Rocroy, eût été jaloux de Gassion, qui passait pour avoir conseillé la manœuvre qui décida du sort de la journée; lui, du champ de bataille, demanda pour Gassion le bâton de maréchal de France, et la charge de maréchal de camp pour Sirot, qui, à la tête de la réserve, avait

achevé la victoire. Lorsqu'au combat de la rue Saint-Antoine, échappé à grand'peine du carnage, harassé de fatigue, défait, couvert de sang, il arriva l'épée encore à la main chez Mademoiselle, son premier cri fut avec un torrent de larmes : « Ah! madame, vous voyez un homme qui a perdu tous ses amis! » A Bruxelles, quand il négocia sa rentrée en France, il mit dans les conditions de son traité tous ceux qui l'avaient suivi. Après cela, il était prince, et se permettait tout en paroles. Il a fait des vers très spirituels, mais satiriques et quelque peu soldatesques. Il aima une fois, et à l'espagnole, selon toutes les règles de l'hôtel de Rambouillet. Tout à l'heure, nous ferons connaître l'objet de cette passion touchante qui honore à jamais le grand Condé; mais nous pouvons dire d'avance que l'héroïne était digne du héros.

Représentez-vous ces deux jeunes gens à l'hôtel de Rambouillet. Condé s'y amusait beaucoup et riait très volontiers avec Voiture et les beaux esprits à sa suite; mais son homme était particulièrement Corneille. Celui-ci, qui était pauvre et aimait un peu l'argent, s'est plaint à Segrais, Normand comme lui (1), que le prince de Condé, qui professait tant d'admiration pour ses ouvrages, ne lui ait jamais fait de grandes largesses. Segrais ne savait donc pas que, jusqu'à la mort de son père en 1646, le duc d'Enghien n'avait rien que sa gloire, qu'il n'aurait pas pu donner la moindre pension, et quelle pension, je vous prie, eût valu Condé assistant à la première représentation de *Cinna* et laissant éclater ses sanglots à ces incomparables vers :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie?

Disons aussi en passant que ce même Condé, qui était admirateur enthousiaste de Corneille, devint l'ami de Bossuet, et défendit toujours Molière. Il avait pu voir Bossuet presque enfant commencer sa carrière de prédicateur à l'hôtel de Rambouillet; il avait assisté, il avait pensé prendre part aux luttes brillantes de son doctorat; il est mort entre ses bras, et il a trouvé en lui l'historien, je ne dis pas seulement le plus éloquent, mais le plus exact, le peintre le plus fidèle de Rocroy, surtout le plus digne interprète de ce grand cœur, immortel foyer du bien et du beau en tout genre.

Mlle de Bourbon devint bien vite un des plus brillans ornemens de l'hôtel de Rambouillet. Elle y rencontra la marquise de Sablé, belle encore, célèbre par son admiration pour les mœurs espagnoles et par ses amours avec Montmorency. Mme de Sablé guida les premiers pas de sa jeune amie, et vingt-cinq ans après elle la recueillit à ce commun rendez-vous des nobles cœurs désabusés, la religion; mais Mlle de Bourbon était alors au matin de la vie, et, sans songer aux orages qui l'at-

(1) *Mémoires anecdotes*, p. 103.

tendaient, échappée des Carmélites, elle s'abandonnait à tous les plaisirs qui venaient au-devant d'elle.

Comme son frère, elle admirait Corneille; mais elle avait un goût particulier pour Voiture, et ce goût-là ne la quitta jamais. Elle pensa, elle parla toujours de Voiture comme Mme de Sévigné. Et ce n'est pas seulement l'agrément de son esprit qui lui plaisait, elle était touchée sans doute de la sensibilité que nous y avons relevée, et qui met pour nous Voiture au-dessus de tous ses rivaux. Plus tard, dans la fameuse querelle des deux sonnets sur Job et sur Uranie, qui partagèrent la cour et la ville, les salons et l'Académie, quand tout le monde était pour Benserade, Mme de Longueville, alors l'arbitre du goût et de la suprême élégance, prit en main la cause de Voiture et ramena l'opinion. On a fait un volume sur cette querelle : elle n'est pas épuisée, et on pourrait la reprendre à l'aide de pièces nouvelles qui, en faisant connaître pour la première fois les motifs de Mme de Longueville, nous révéleraient la délicatesse de son esprit, qui tenait à celle de son cœur.

Mlle de Bourbon fit aussi connaissance à l'hôtel de Rambouillet avec Chapelain, instruit, modéré, discret, ami sincère de la bonne littérature, et qui eût pu devenir un écrivain du troisième, peut-être même du second ordre, ainsi que son ami Pélisson, si, comme le disait Boileau, dont tous les traits d'esprit sont de sérieux jugemens, il se fût contenté d'écrire en prose. Mlle de Bourbon prit de l'estime pour Chapelain, et, quand elle fut mariée, elle lui fit donner une assez forte pension par M. de Longueville, pour travailler avec sécurité à cette fameuse *Pucelle* qui devait être l'Iliade de la France et qu'on applaudissait d'avance dans le cénacle de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Elle avait déjà l'esprit de s'y ennuyer. Un jour, à une lecture qu'on en faisait, comme on vantait à côté d'elle les beautés de ce poème attendu depuis vingt ans, et qui, grace à Dieu, n'est pas encore publié en entier : « Oui, dit-elle, cela est fort beau, mais bien ennuyeux. »

Parmi les beaux esprits médiocres qu'elle rencontra dans l'illustre hôtel, était Godeau, petit abbé qu'on appelait dans la maison le nain de Julie, et qui, pendant toute sa vie, tour à tour évêque de Grasse et de Vence, a entretenu un commerce de lettres moitié dévotes, moitié galantes, avec Mlle de Bourbon et Mme de Longueville (1). Il y avait

(1) Voici dans quel style il écrit de Grasse le 18 décembre 1637 à Mlle de Bourbon : « Mademoiselle, je suis bien glorieux d'apprendre que celle qui est dans le cœur de tout le monde craigne de n'être pas dans ma mémoire. Quand elle seroit un temple, vous y pourriez avoir place; jugez donc si je n'ai pas intérêt de vous y conserver, afin que vous la rendiez précieuse, de pauvre et d'infidèle qu'elle étoit auparavant. C'est principalement à l'autel, mademoiselle, que vous m'êtes présente. Je demande bien à Dieu qu'il ajoute d'autres lys à ceux de votre couronne, mais je lui demande aussi qu'il y mêle l'amour des épines de son fils, et qu'il vous affermisse dans le généreux mépris de la grandeur où je vous ai vue. » (Allusion à la pensée qu'avait eue Mlle de Bourbon de se faire

aussi Esprit, de l'Académie française, qui joua toute sorte de rôles : d'abord homme de lettres et commensal de M. le chancelier, qui le mit à l'Académie, puis tout à coup prêtre de l'Oratoire, puis redevenu homme du monde et père de famille, qui ne devait pas être sans mérite, car il eut de son temps l'estime de fort bons juges, attaché plus tard à l'ambassade de Munster, un des pensionnaires de M. et de Mme de Longueville, précepteur de leurs neveux, les petits princes de Conti, tenant une assez grande place dans le salon de Mme de Sablé, consulté par La Rochefoucauld, passant même pour être un des auteurs des *Maximes*, et qui aurait gardé peut-être cette réputation, si l'on n'avait eu l'imprudence d'en imprimer un ouvrage en 1678 (1).

Je me ferais scrupule d'oublier à l'hôtel de Rambouillet Mlle de Scudéry. C'était une personne assez laide, mais pleine d'esprit, d'un talent véritable, écrivant trop vite peut-être, mais avec une correction et une politesse qui n'étaient pas communes vers 1640. Elle jouissait d'une grande considération et la méritait. Leibnitz a recherché l'honneur de sa correspondance. Elle faisait des vers fort goûtés de leur temps, et qui nous paraissent encore très agréables. Ses romans sont si longs et les épisodes s'y embarrassent tellement les uns dans les autres, qu'il est absolument impossible de les lire en entier aujourd'hui; mais ceux qui oseront s'engager dans ce labyrinthe y rencontreront çà et là des portraits bien faits et très ressemblans, quoiqu'un peu flattés, d'originaux illustres, à peine déguisés sous des noms grecs, persans et romains, d'exactes descriptions des plus beaux lieux et des plus magnifiques palais de France et de Paris, transportés à Rome ou en Arménie, les grands sentimens, alors à la mode, des tendresses d'un platonisme alambiqué, des conversations quelquefois un peu fades, quelquefois un peu raffinées, mais qui donnent une bien agréable idée des conversations réelles que Mlle de Scudéry tâchait d'imiter. Un jour, Mme de Lafayette abrégera ces peintures et ces discours, elle ôtera ces fadeurs et ces langueurs, elle adoucira ces subtilités; mais elle gardera le charme de ces mœurs héroïques et galantes, et les esprits délicats qui aujourd'hui encore font leurs délices de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, de la *Bérénice* de Racine, de la *Psyché* de Molière et de Corneille, ne liront pas sans plaisir certains chapitres du *Grand Cyrus*. George Scudéry lui-même, insupportable par son amour-propre et son style de

carmélite.) Ailleurs, du 3 mai 1641 : « ..... Notre-Seigneur est bon, mais il est jaloux, et il vaudroit mieux n'avoir jamais goûté son esprit que de s'en dégoûter et le laisser s'éteindre. Les roses ont des épines qui défendent leur beauté; mais les princesses sont au milieu de roses qui ne les garantissent pas des tentations que les plaisirs du monde leur inspirent..... » Voyez *Lettres de M. Godeau, évêque de Vence, sur divers sujets*; Paris, 1713, p. 17 et p. 143.

(1) *De la Fausseté des Vertus humaines*, par M. Esprit; in-12, deux vol., Paris, 1678.

matamore, était un homme d'honneur, très sûr en amitié, et qui, dans les momens les plus difficiles, devant Mazarin, dont il dépendait, garda hautement sa fidélité à Condé et à sa sœur.

J'ai dû citer ces divers personnages, parce qu'ils reparaissent dans la vie de Mme de Longueville. Dès l'hôtel de Rambouillet, ils s'attachèrent à Mlle de Bourbon et commencèrent sa réputation, qui grandit rapidement d'année en année.

Mlle de Bourbon passait tous les hivers à Paris, à l'hôtel de Condé, au Louvre, au palais Cardinal, dans quelques hôtels de la Place-Royale, surtout à l'hôtel de Rambouillet, parmi les bals, les concerts, les comédies, les conversations galantes, et partout elle brillait par les graces de son esprit et de sa personne. L'été, d'autres plaisirs. Elle allait à Fontainebleau avec la cour, ou chez sa mère à Chantilly, ou à Ruel chez le cardinal de Richelieu et la duchesse d'Aiguillon, ou bien à Liancourt chez la duchesse de Liancourt, Jeanne de Schomberg, ou bien encore à Labarre, près Paris, chez la baronne du Vigean, d'une naissance moins relevée, mais d'une très grande fortune, qui avait la plus aimable famille, un fils aîné, le marquis de Fors, un des plus braves camarades du duc d'Enghien, et deux filles charmantes, recherchées par tout ce qu'il y avait de grands seigneurs jeunes et galans. Avant comme après son mariage, Mlle de Bourbon se partageait entre ces diverses résidences, qui rivalisaient entre elles de magnificence et d'agrément. Naturellement, c'était auprès de sa mère, à Chantilly, qu'elle était le plus souvent.

Il faut voir dans Du Cerceau (1) et dans Perelle (2) ce qu'était Chantilly au commencement et à la fin du XVIIe siècle. Ce vaste et beau domaine était depuis long-temps aux Montmorency, et il vint aux Condé en 1632 par Mme la Princesse, à la mort de son frère, décapité à Toulouse. Il rassemble donc les souvenirs des deux plus grandes familles militaires de l'ancienne France. Le connétable Anne et Louis de Bourbon y sont partout, et ces deux ombres couvriront et protégeront à jamais Chantilly, tant qu'il restera parmi nous quelque piété patriotique, quelque orgueil national. Les Montmorency ont transmis aux Condé le charmant château, un peu antérieur à la renaissance, que Du Cerceau a fait connaître dans tous ses détails. C'est le grand Condé, dans les quinze dernières années de sa vie, qui, trouvant alentour les plus beaux bois, une vraie forêt, avec un grand canal semblable à une rivière, des eaux abondantes et de vastes jardins, en a tiré les merveilles que le burin de Perelle nous a conservées, et que Bossuet n'a

(1) *Les plus excellens Bâtiments de France*, in-fol., 1607, t. II. Plusieurs planches sur le château, rien sur les jardins.

(2) *Veues des plus beaux bâtiments de France*, par Perelle. — *Veue générale du château de Chantilly, de ses canaux, fontaines et bosquets*, etc.

pu s'empêcher de louer, ces fontaines, ces cascades, ces grottes, ces pavillons, « ces superbes allées, ces jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit (1). » Ils se taisent aujourd'hui. Le mauvais goût du XVIIIe siècle et les révolutions ont dégradé Chantilly. Un prince digne de son nom avait entrepris de le rendre à sa beauté première. Il y voulait mettre toute la fortune que les malheurs de la maison de Condé lui avaient apportée, et celle qu'il tenait de sa propre maison. Le jeune capitaine avait rêvé de revenir un jour, après avoir étendu et assuré la domination française en Afrique, se reposer avec ses lieutenans dans la demeure sacrée des Montmorency et des Condé, restaurée et embellie de ses mains. La Providence en a disposé autrement, et Chantilly attend encore une main réparatrice. Mais revenons au Chantilly du milieu du XVIIe siècle, avant l'époque de sa plus grande magnificence, entre la description de Du Cerceau et celle de Perelle.

C'était déjà un délicieux séjour. Mme la Princesse s'y plaisait beaucoup, et y passait avec ses enfans presque tous les étés. Elle emmenait avec elle une petite cour composée des amis de son fils et des amies de sa fille, avec quelques beaux esprits, et particulièrement Voiture, dont on ne se pouvait passer. A défaut de Voiture, on avait sa monnaie, Montreuil ou Sarrazin, attachés à la maison de Condé, et qui furent successivement les secrétaires du prince de Conti et de Mme de Longueville. Ils avaient l'esprit fin et agréable, et Boileau, dans sa lettre à Perrault, nomme Sarrazin après Voiture. M. le Prince, peu sensible aux douceurs de la campagne, restait ordinairement à Paris pour suivre ses desseins et sa fortune. Mme la Princesse ne haïssait pas les divertissemens, et la jeunesse s'y livrait avec ardeur. On faisait la cour aux dames. Pendant la chaleur du jour, on s'amusait à lire des romans ou des poésies; le soir, on faisait de longues promenades avec de longues conversations. On vivait à la manière de l'Astrée, en attendant les aventures du grand Cyrus. Même en 1650, après la mort de son mari, pendant la captivité de ses deux fils et de son gendre, et l'exil de sa fille, les troubles de la guerre civile et le bruit des armes, Lenet nous raconte comment la princesse de Condé passait le temps à Chantilly (2). « Les promenades étoient les plus agréables du monde... Les soirées n'étoient pas moins divertissantes... On se retiroit dans l'appartement de la princesse, où l'on jouait à divers jeux. Il y avoit souvent de belles voix, et surtout des conversations agréables et des récits d'intrigues de cour ou de galanterie, qui faisoient passer la vie avec autant de douceur qu'il étoit possible... Ces divertissemens étoient

(1) Bossuet, oraison funèbre du grand Condé.
(2) Édition Michaud, p. 229.

souvent troublés par les mauvaises nouvelles qu'on apportoit ou qu'on écrivoit. C'étoit un plaisir très grand de voir toutes ces jeunes dames tristes ou gaies, suivant les visites rares ou fréquentes qui leur venoient, et suivant la nature des lettres qu'elles recevoient; et, comme on savoit à peu près les affaires des unes et des autres, il étoit aisé d'y entrer assez avant pour s'en divertir. On voyoit à tous momens arriver des visites ou des messages qui donnoient de grandes jalousies à celles qui n'en recevoient point, et tout cela nous attiroit des chansons, des sonnets et des élégies qui ne divertissoient pas moins les indifférens que les intéressés. On faisoit des bouts rimés et des énigmes qui occupoient le temps aux heures perdues. On voyoit les unes et les autres se promener sur le bord des étangs, dans les allées des jardins ou du parc, sur la terrasse ou sur la pelouse, seules ou en troupe, suivant l'humeur où elles étoient, pendant que d'autres chantoient un air et récitoient des vers, ou lisoient des romans sur un balcon, ou en se promenant ou couchées sur l'herbe. Jamais on n'a vu un si beau lieu, dans une si belle saison, rempli de meilleure ni de plus agréable compagnie. »

Mais avant 1650, avant la Fronde, qui divisa toute la société française, Chantilly était un séjour bien autrement agréable encore. Jugez-en par cette lettre que Sarrazin écrivait de Chantilly, au commencement de 1648, à Mlle de Rambouillet, devenue Mme de Montausier, qui venait de partir avec son mari pour leur gouvernement de Saintonge et d'Angoumois (1) :

Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où messire Honoré (2) fit adorer Astrée,
Ni tout ce qu'on a peint des superbes beautés
De ces grands palais enchantés
Où l'amoureuse Armide et l'amoureuse Alcine
Emprisonnèrent leurs blondins,
Ni les inventions de ces plaisants jardins
Que, malgré Falerine,
Détruisit le plus fier de tous les paladins;
Tout cela, quoy qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu dont je vous ay daté,
Et d'où je prétens vous écrire
En stile de roman la pure vérité.

« Le bruit que le zéphir excite parmi les feuilles des bocages quand la nuit va couvrir la terre agitoit doucement la forêt de Chantilly, lorsque, dans la

(1) Les *Œuvres de M. Sarrazin*, à Paris, in-4°, 1656, p. 231. Cette première édition a été reproduite en deux petits volumes en 1663 et en 1685. En 1674 parurent les *Nouvelles Œuvres de Sarrazin*, en deux parties, contenant de la prose et des vers.

(2) Honoré d'Urfé.

grande route, trois nymphes apparurent au solitaire Tircis. Elle n'étoient pas de ces pauvres nymphes des bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui, pour logis et pour habit, n'ont que l'écorce des arbres. Leur équipage étoit superbe et leurs vètements brillants... La plus âgée, par la majesté de son visage, imprimoit un profond respect à ceux qui l'approchoient. Celle qui se trouvoit à côté faisoit éclater une beauté plus accomplie que la peinture, la sculpture ni la poésie n'en ont pu jamais imaginer. La troisième avoit cet air aisé et facile que l'on donne aux Graces.

Aux deux côtés alloient deux demi-dieux,
L'un d'un air doux et l'autre audacieux;
L'un, comme un vray foudre de guerre,
Par Mars n'étoit pas égalé;
L'autre avecque raison pouvoit être appelé
Les délices de la terre.

C'est-à-dire, madame, que hier au soir, entre chien et loup, je rencontray dans la grande route de Chantilly Mme la Princesse, qui s'y promenoit, et qui n'eut jamais tant de santé, accompagnée de Mme de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, et de Mme de Saint-Loup (1), qui n'eut jamais tant de gaieté, toutes trois en déshabillé et en calèche, suivies des princes de Condé et de Conty... Mme la Princesse m'ayant aperçu m'appela et me dit : « Sarrazin, « je veux que vous alliez tout à cette heure escrire à Mme de Montausier que « jamais Chantilly n'a esté plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, « qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, et qu'elle se mocque d'estre en « Saintonge pendant que nous sommes icy :

Mandez-lui ce que nous faisons,
Mandez-lui ce que nous disons.
J'obéis comme on me commande,
Et voici que je vous le mande.

Quand l'Aurore, sortant des portes d'Orient,
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oiseaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant sous les vertes feuillées,
Que partout le travail commence avec effort,
A Chantilly l'on dort.

Aussi, lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
Que la lune brillante au milieu des étoiles
D'une heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,
Que dans tout l'univers tout le monde sommeille,
A Chantilly l'on veille.

Entre ces deux extrémités
Que nous passons bien notre vie,

(1) Mlle de La Rocheposay, une des plus jolies personnes, fort courtisée du duc de Candale, le frère de Mlle d'Epernon.

Et que la maison de Silvie
A d'aimables diversités!

. . . . . .

Icy nous avons la musique
De luths, de violons et de voix;
Nous goûtons les plaisirs des bois,
Et des chiens et du cor et du veneur qui pique.
Tantost à cheval nous volons,
Et brusquement nous enfilons
La bague au bout de la carrière;
Nous combattons à la barrière;
Nous faisons de jolis tournois, etc.

. . . . . .

Conterai-je dans cet écrit
Les plaisirs innocents que goûte notre esprit?
Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenède et Corneille,
C'est-à-dire vulgairement
Les vers, l'histoire, le romant,
Nous divertissent à merveille,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant? »

Imaginez par là ce que devait être Chantilly huit ou dix ans auparavant, quand tout y était jeune, quand le grand Condé était encore le duc d'Enghien, Mme de Longueville Mlle de Bourbon, Mme de Montausier Mlle de Rambouillet, quand, au lieu de la guerre civile, une paix florissante ou de glorieuses victoires remplissaient tous les cœurs d'allégresse. Le duc d'Enghien n'y était jamais qu'entouré de jeunes gentilshommes galans et braves, qui plus tard combattirent avec lui à Rocroy, à Fribourg, à Dunkerque, à Lens, et qui alors partageaient ses plaisirs à l'hôtel de Condé et à Chantilly, confidens dévoués de ses desseins et de ses amours. C'étaient le duc de Nemours, tué si vite, et dont le frère, héritier de son titre, de sa beauté et de sa bravoure, périt aussi dans un duel affreux au milieu de la Fronde; Coligny, mort également à la fleur de l'âge dans un duel d'un tout autre caractère; son frère Dandelot, depuis le duc de Châtillon, un des héros de Lens, qui promettait un grand homme de guerre et qui périt à l'attaque de Charenton dans la première Fronde; Laval, le fils de la marquise de Sablé, beau, brave et spirituel, qui se distingua et fut tué au siége de Dunkerque; La Moussaye, qui a écrit la meilleure relation de la bataille de Rocroy, où il se fit remarquer, mort tout jeune à Stenay en 1650; Chabot, qui épousa la belle et riche héritière des Rohan; Pisani, le fils de la marquise de Rambouillet, mort aussi l'épée à la main; le marquis de Fors du Vigean, Nangis, Tavannes, Seneçay, tant d'autres parmi lesquels croissait le jeune Montmorency-Boutte-

ville, depuis le duc-maréchal de Luxembourg; toute cette école de Condé entièrement différente de celle de Turenne, à qui le duc d'Enghien souffla de bonne heure son génie et la partie divine de l'art, comme a si bien dit Napoléon, l'instinct de la guerre, le coup d'œil qui saisit le point stratégique d'une affaire, l'audace et l'opiniâtreté dans l'exécution : école admirable qui commence à Rocroy et d'où sont sortis douze maréchaux de France, sans compter tous ces lieutenans-généraux qui, jusqu'au bout du siècle, ont soutenu l'honneur de la France. C'était là la jeunesse qui s'amusait à Chantilly, et préludait à la gloire par la galanterie.

On se doute bien que Mlle de Bourbon n'avait pas plus mal choisi que son frère. Elle s'était liée avec la marquise de Sablé, qui devint l'amie de toute sa vie; mais, beaucoup plus jeune qu'elle, elle avait des compagnes sinon plus chères, au moins plus familières : elle s'était formé une petite société intime, particulièrement composée de Mlle de Rambouillet, de Mlles du Vigean, et de ses deux cousines, Mlles de Boutteville. Il faut convenir que c'était là un nid de beautés attrayantes et redoutables, encore unies dans leur gracieuse adolescence, mais destinées à se séparer bientôt et à devenir rivales ou ennemies.

Voiture, on le conçoit, prenait grand soin de ces belles demoiselles, et surtout de Mlle de Bourbon : il la célébrait en vers et en prose, sur tous les tons et en toute occasion. Même dans ses lettres écrites à d'autres, il ne tarit pas sur son esprit et sur sa beauté : « L'esprit de Mlle de Bourbon, dit-il, peut seul faire douter si sa beauté est la plus parfaite chose du monde. » Lui aussi, c'est toujours à un ange qu'il se plaît à la comparer :

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange!

Ailleurs :

L'on jugerait par la blancheur
De Bourbon, et par sa fraîcheur,
Qu'elle a pris naissance des lys, etc.

C'est à elle encore qu'il adresse cette agréable chanson, destinée sans doute à être chantée à demi-voix, dans un bosquet de Chantilly, devant Mlle de Bourbon endormie :

Notre Aurore vermeille
Sommeille;
Qu'on se taise à l'entour,
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour (1)!

(1) Édit. de 1745, tome Ier, etc. — *Notre aurore vermeille*, jusqu'ici parfaitement in-

Ces dames s'attardaient-elles un peu trop à la campagne, quand Voiture n'y était pas avec elles, il les rappelait à Paris dans des complaintes burlesquement sentimentales (1).

Mais on ne passait pas tout l'été à Chantilly. Mme la Princesse possédait dans le voisinage plusieurs autres terres, Marlou, La Versine, Méru, l'Isle-Adam, lieux alors charmans, et où elle allait assez fréquemment. Il fallait bien aussi visiter M. le cardinal et Mme d'Aiguillon dans leur belle résidence d'été à Ruel, sur les bords de la Seine, entre Saint-Germain et Paris (2). On trouvait là des plaisirs tout différens de ceux de Chantilly. L'art régnait à Ruel. Il y avait un théâtre comme à Paris, où le cardinal faisait représenter des pièces à machines avec des appareils nouveaux apportés d'Italie. Il donnait de grands ballets mythologiques comme ceux du Louvre et des fêtes d'une magnificence presque royale, tandis qu'à Chantilly, bien plus éloigné de Paris, il y avait sans doute de la grandeur et de l'opulence, mais une grandeur pleine de calme et une opulence qui mettait surtout à son service les beautés de la nature. Ruel était tout aussi animé que le Palais-Cardinal. Richelieu y travaillait avec ses ministres; il y recevait la cour, la France, l'Europe. Les affaires y étaient mêlées aux divertissemens. La duchesse d'Aiguillon était digne de son oncle, ambitieuse et prudente, dévouée à celui auquel elle devait tout, partageant ses soucis comme sa fortune et gouvernant admirablement sa maison. Elle était encore assez jeune, d'une beauté régulière, et on ne lui avait pas donné d'intrigue galante. La calomnie ou la médisance s'était portée sur ses relations avec Richelieu et même avec Mme du Vigean. Elle avait plus de sens que d'esprit, et elle n'était pas le moins du monde précieuse, quoiqu'elle fréquentât l'hôtel de Rambouillet. Mme la princesse de Condé n'aimait pas Richelieu : elle ne lui pardonnait pas le sang de son frère Montmorency, que toutes ses prières et ses larmes n'avaient pu sauver; mais elle se laissait conduire à la politique de son mari. Il fallut bien qu'elle donnât les mains au mariage du duc d'Enghien avec Mlle de Brézé, et elle était sans cesse avec ses enfans au Palais-Cardinal et à Ruel. Elle y était reçue comme elle ne pouvait pas ne pas l'être, et les poètes de M. le cardinal célébraient à l'envi la mère et la fille. Richelieu, comme on le sait, avait cinq poètes qui tenaient de lui pension pour travailler à son théâtre : Bois-Robert, Colletet, l'Étoile, Corneille et Rotrou. On les appelait les cinq auteurs, et ils

connue, est en effet Mlle de Bourbon elle-même, selon une ancienne tradition conservée par le recueil manuscrit de chansons dit *Recueil de Maurepas*, car vis-à-vis ce premier couplet on y trouve cette note : *Pour mademoiselle de Bourbon endormie.*

(1) *Ibid.*, p. 170. Voyez aussi la chanson à Mme la Princesse sur l'air des *Landriri*, *ibid.*, p. 129.

(2) Voyez les diverses vues de Ruel par Perelle.

ont ainsi fait en commun plusieurs pièces : *l'Aveugle de Smyrne, la Comédie des Tuileries,* etc. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût auprès de son éminence d'autres poètes encore, George Scudéry, Voiture lui-même, qui faisait la cour à Richelieu et célébrait la duchesse d'Aiguillon. C'est à Ruel que, rencontrant dans une allée la reine Anne et interpellé par elle de lui faire quelques vers à l'instant même, Voiture improvisa cette petite pièce, remarquable surtout par la facilité et l'audace, où il ne craignit pas de lui parler de Buckingham. Mais les deux favoris du cardinal étaient Desmarets et Bois-Robert : il les avait mis dans les affaires, et employait leur plume en toute occasion, dans le genre léger comme dans le genre sérieux. Il paraît que Desmarets avait été chargé de faire les honneurs poétiques de Ruel à Mme la Princesse et à sa fille. On trouve en effet dans le recueil, aujourd'hui assez rare et fort peu lu, des œuvres du conseiller du roi et contrôleur des guerres Desmarets, dédiées à Richelieu et imprimées avec luxe (1), une foule de vers assez agréables qui se chantaient dans les ballets mythologiques de Ruel, et dont plusieurs sont adressés à Mlle de Bourbon et à Mme la Princesse. Dans une *Mascarade des Graces et des Amours s'adressant à Mme la duchesse d'Aiguillon en présence de Mme la Princesse et de Mlle de Bourbon*, les Graces disent à celle-ci :

Merveilleuse beauté, race de tant de rois,
Princesse, dont l'esclat fait honte aux immortelles,
Nous ne pensions estre que trois,
Et nous trouvons en vous mille graces nouvelles.

Ce ne sont là que des fadeurs banales, tandis que les deux petites pièces suivantes ont au moins l'avantage de décrire la personne de Mlle de Bourbon telle qu'elle était alors, avant son mariage, quelques années après le portrait de Ducayer. On y voit Mlle de Bourbon commençant à tenir les promesses de son adolescence, et l'angélique visage, que nous a montré rapidement (2) Mme de Motteville, déjà accompagné des autres attraits de la véritable beauté :

POUR MADEMOISELLE DE BOURBON.

Jeune beauté, merveille incomparable,
Gloire de la cour,
Dont le beau teint et la grace adorable
Donnent tant d'amour,
Ah! quel espoir de captiver ton ame,
Puisque la flamme
Des plus grands dieux
Ne peut pas mériter un seul trait de ses yeux! etc.

(1) Paris, in-4°, 1641.
(2) Voyez le précédent article, p. 639-640.

POUR LA MÊME.

Beau teint de lys sur qui la rose esclate,
Attraits doux et perçans
Qui nous charment les sens,
Beaux cheveux blonds, belle bouche incarnate,
Rare beauté, peut-on n'admirer pas
Vos aimables appas?

Sein, qui rendez tant de raisons malades,
Monts de neige et de feux,
Où volent tant de vœux,
Sur qui l'Amour dresse ses embuscades;
Rare beauté, etc...

Grave douceur, taille riche et légère,
Ris qui nous fait mourir
De joie et de désir,
D'où nait l'espoir que ta vertu modère;
Rare beauté, etc...

A quelques lieues de Chantilly était la belle terre de Liancourt, dont Jeanne de Schomberg, d'abord duchesse de Brissac, puis duchesse de Liancourt, avait fait un séjour magnifique. C'était une personne du plus grand mérite, qui même a laissé un écrit remarquable (1) destiné à l'éducation de sa petite-fille, Mlle de La Roche-Guyon, mariée en 1659 au fils de La Rochefoucauld. Elle se complaisait et s'entendait dans les arrangemens de maison et dans les bâtimens somptueux. Elle acheta, rue de Seine, l'ancien hôtel de Bouillon, et fit élever à sa place l'hôtel de Liancourt, depuis nommé l'hôtel de La Rochefoucauld, qui s'étendait de la rue de Seine à la rue des Augustins, dans l'emplacement aujourd'hui occupé par la rue des Beaux-Arts. « A Liancourt, dit Tallemant (2), la duchesse avait fait tout ce qu'on peut pour des allées et des prairies. Tous les ans, elle y ajoutait quelque nouvelle beauté. » En 1656, Silvestre a dessiné et gravé les *différentes vues du chasteau et des jardins, fontaines, cascades, canaux et parterres de Liancourt.* Mme la Princesse allait souvent en visite dans ce beau voisinage. Une année que la petite vérole faisait de grands ravages tout autour de Chantilly et dans les différens domaines de la princesse, Marlou, La Versine, Méru, elle envoya ses enfans avec toute leur jeune société passer quelque temps à Liancourt. Il n'y manquait que Mlles du Vigean, que leur mère avait rappelées à Paris. Le fils unique de la maison, La Roche-Guyon, était un des amis du duc d'Enghien; il fut tué en 1646,

(1) *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame sa petite-fille*, publié d'abord en 1698, réimprimé en 1779.

(2) Tallemant, t. IV, p. 806.

en servant sous lui au siége de Mardyk. On était en automne. Le jour de la Toussaint, ces demoiselles firent leurs dévotions avec l'exactitude accoutumée. Ensuite on se livra à d'honnêtes divertissemens, et, faute de mieux, dans ces longs loisirs de la campagne, avec le goût dominant du bel esprit, dans la compagnie et peut-être avec l'aide de quelque secrétaire, Montreuil ou Sarrazin, on se mit à rimer tant bien que mal, en sorte que le jour de la Toussaint même on adressa à Marlou, où était Mme la Princesse, *la Vie et les Miracles de sainte Marguerite-Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, mis en vers à Liancourt.* Ces vers, dit le manuscrit auquel nous empruntons ces détails (1), furent faits sur-le-champ, et les auteurs paraissent avoir été Mlle de Bourbon et Mlles de Rambouillet, de Boutteville et de Brienne. Nous en donnons quelques-uns :

Il nous reste à prier une sainte vivante,
Une sainte charmante, etc.

. . . . . .

Sitôt qu'elle nacquit, ses beaux yeux sans pareils
Parurent deux soleils;
Son teint fut fait de lys, et sur ses lèvres closes
On vit naître des roses.
Puis elle les ouvrit et fit voir en riant
Des perles d'Orient.

Elle faisait mourir par un regard aimable,
Autant que redoutable;
Puis d'un autre soudain que la sainte jetait,
Elle ressuscitait.

. . . . . .

On ne pouvait oublier les deux aimables absentes, Mlles du Vigean, qui s'ennuyaient à Paris pendant qu'on s'amusait sans elles à Liancourt. On leur écrivit donc une assez longue lettre en vers, où on leur dépeignait et le regret de ne pas les voir et les consolations qu'on se donnait. Ces vers inédits, comme les précédens, sont tout aussi médiocres; mais il ne faut pas oublier que ce sont des impromptus de jeunes filles et de grandes dames.

Lettre (2) *de Mlle de Bourbon et de Mlles de Rambouillet, de Boutteville et de Brienne, envoyée de Liancourt à Mlles du Vigean, à Paris.*

Quatre nymphes, plus vagabondes
Que celles des bois et des ondes,
A deux qui d'un cœur attristé
Maudissent leur captivité.

(1) Manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 443.
(2) *Ibid.*, p. 851.

Nous qui prétendions en tous lieux
Estre incessamment admirées,
Et que, par un trait de nos yeux,
Nous serions partout adorées...

. . . . . .

Tout notre empire a disparu;
Tout nous fuit ou nous fait la mine;
A peine estions-nous à Méru,
Qu'il fallut fuir à La Versine.

. . . . . .

Là, cette peste des beautés,
Là, cette mort des plus doux charmes,
Pour rabattre nos vanités,
Nous donna de rudes alarmes.

Au bruit de ce mal dangereux,
Chacun fuit et trousse bagage;
Car adieu tous les amoureux,
Si nos beautés faisoyent naufrage!

Pour sauver les traits de l'amour
En lieu digne de son empire,
Nous arrivons à Liancourt,
Où règne Flore avec Zéphire,

Où cent promenoirs étendus,
Cent fontaines et cent cascades,
Cent prez, cent canaux épandus,
Sont les doux plaisirs des nayades.

Nous pensions dans un si beau lieu
Faire une assez longue demeure,
Mais voicy venir Richelieu (1),
Il en faut partir tout à l'heure.

Voilà celles que les mourants (2)
Nommoyent les astres de la France;
Mais ce sont des astres errants,
Et qui n'ont guère de puissance.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus inattendu, c'est que la manie de rimer gagna Condé lui-même. Comme nous l'avons dit, il avait beaucoup d'esprit et de gaieté, et il faisait très volontiers la partie des beaux esprits qui l'entouraient. Au milieu de la Fronde, quand la guerre se faisait aussi avec des chansons, il en a fait plus d'une mar-

(1) Le cardinal, déjà vieux et malade, et que ces jeunes folles fuyaient à l'égal de la petite vérole.

(2) Pour les amans passionnés; style de l'hôtel de Rambouillet.

quée au coin de son humeur libre et moqueuse. Dans la première guerre de Paris, où Condé, fidèle encore aux vrais intérêts de sa maison, tenait pour la cour, un des chefs les plus ardens du parti contraire était le comte de Maure, cadet du duc de Mortemart, oncle de Mme de Montespan, le mari d'Anne Doni d'Attichy, l'intime amie de Mme de Sablé. Le comte opinait toujours, dans les conseils de la Fronde, pour les résolutions les plus téméraires. Les Mazarins le tournaient en ridicule et l'accablaient d'une grêle d'épigrammes. Bachaumont, un des auteurs du célèbre *Voyage de Chapelle et Bachaumont,* avait fait contre lui des triolets qui se terminaient ainsi (1) :

Buffle à manches de velours noir
Porte le grand comte de Maure.
Sur ce guerrier, qu'il fait beau voir
Buffle à manches de velours noir!
Condé, rentre dans ton devoir,
Si tu ne veux qu'il te dévore.
Buffle à manches de velours noir
Porte le grand comte de Maure.

Condé, à ce qu'assure Tallemant, témoin bien informé et nullement suspect, ajouta le couplet suivant :

C'est un tigre affamé de sang
Que ce brave comte de Maure.
Quand il combat au premier rang,
C'est un tigre affamé de sang.
Mais il n'y combat pas souvent;
C'est pourquoi Condé vit encore.
C'est un tigre affamé de sang
Que ce brave comte de Maure.

Il comptait parmi ses meilleurs lieutenans le comte de Marsin, le père du maréchal, qui était un véritable homme de guerre. Condé en faisait le plus grand cas; mais il ne l'épargnait pas pour cela. Un jour, à table, en buvant à sa santé, il improvisa sur un air alors fort à la mode cette petite chanson (2), qui n'a jamais été publiée, et qui nous semble jolie et piquante :

Je bois à toi, mon cher Marsin.
Je crois que Mars est ton cousin,
Et Bellone est ta mère.

(1) Tallemant, t. II, p. 337, attribue ces couplets à Bachaumont; Mme de Motteville, t. III, p. 230, les donne sans nom d'auteur, et on les retrouve avec bien d'autres dans une longue mazarinade intitulée *Triolets de Saint-Germain,* in-4°, 1649.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, *Belles-Lettres françaises,* n° 70, recueil in-fol. intitulé *Chansons notées,* t. II, p. 66.

Je ne dis rien du père,
Car il est incertain.
Tin, tin, trelin, tin, tin, tin, tin.

A Liancourt, n'ayant rien à faire, et impatienté de voir sa sœur et ses belles amies rester si long-temps à l'église le jour de la Toussaint, il leur décocha cette épigramme (1) :

Donnez-en à garder à d'autres,
Dites cent fois vos patenôtres,
Et marmottez en ce saint jour.
Nous vous estimons trop habiles;
Pour ouir des propos d'amour,
Vous quitteriez bientôt vigiles.

Il avait eu quelque temps avec lui à Liancourt, entre autres amis, le marquis de Roussillon, excellent officier et homme d'esprit, dont il est plus d'une fois question dans les lettres de Voiture, et l'intrépide marquis de La Moussaye, qui lui fut fidèle jusqu'au dernier soupir, et pendant la captivité de Condé alla s'enfermer avec Mme de Longueville et Turenne dans la citadelle de Stenay, où il mourut jeune encore. Roussillon et La Moussaye ayant été forcés de quitter Liancourt pour s'en aller à Lyon, Condé, comme pour imiter la lettre de sa sœur à Mlles du Vigean, en écrivit ou en fit écrire une du même genre à ses deux amis absens. Nous donnons cette pièce presque entière, parce qu'elle est de Condé, ou que du moins Condé y a mis la main, surtout parce qu'elle peint au naturel la vie qu'on menait alors à Liancourt, à Chantilly et dans toutes les grandes demeures de cette aristocratie du XVIIe siècle, si mal appréciée, qui, pendant la paix, honorait et cultivait les arts de l'esprit, qui donna aux lettres La Rochefoucauld, Saint-Évremond, Saint-Simon, sans parler de Mme de Sévigné et de Mme de Lafayette, et qui, la guerre venue, s'élançait sur les champs de bataille et prodiguait son sang pour le service de la France. Voici les vers du futur vainqueur de Rocroy :

Lettre (2) *pour Mgr le duc d'Enguien, écrite de Liancourt à MM. de Roussillon et de la Moussaye, à Lyon.*

Depuis votre départ nous goûtons cent délices
Dans nos doux exercices;
Même pour exprimer nos passe-temps divers,
Nous composons des vers.

Dans un lieu, le plus beau qui soit en tout le monde,
Où tout plaisir abonde,

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 848.
(2) Manuscrits de Conrart, *ibid.*

Où la nature et l'art, étalant leurs beautés,
Font nos félicités,

Une troupe sans pair de jeunes demoiselles,
Vertueuses et belles,
A pour son entretien cent jeunes damoiseaux
Sages, adroits et beaux.

Chacun fait à l'envy briller sa gentillesse,
Sa grace et son adresse,
Et force son esprit pour plaire à la beauté
Dont il est arrêté.

On leur dit sa langueur dedans les promenades,
A l'entour des cascades,
Et l'on s'estime heureux du seul contentement
De dire son tourment.

Douze des plus galans, dont les voix sont hardies,
Disent des comédies
Sur un riche théâtre, en habits somptueux,
D'un ton majestueux.

On donne tous les soirs de belles sérénades,
On fait des mascarades;
Mais surtout a paru parmi nos passe-temps
Le *Ballet du Printemps*.

. . . . . .

Les dames bien souvent, aux plus belles journées,
Montent des haquenées.
On volle la perdrix, ou l'on chasse le lou
En allant à Marlou.

Les amants cependant leur disent à l'oreille :
O divine merveille !
Laissez les animaux, puisque vos yeux vainqueurs
Prennent assez de cœurs.

. . . . . .

Voilà nos passe-temps, voilà nos exercices,
Nos jeux et nos délices.
Pensiez-vous que d'icy vous eussiez emporté
Nostre félicité ?

Un sentiment bien naturel nous porte à rechercher quelle a été la destinée de cette cour de jeunes et braves gentilshommes, de gaies et charmantes jeunes filles, qui entouraient alors Mlle de Bourbon et son frère. Nous avons dit celle des hommes : tous se sont illustrés à la guerre; la plupart sont morts au champ d'honneur. Mais que sont-elles devenues leurs aimables compagnes, cet essaim de jeunes beautés que nous avons suivies sur les pas de Mlle de Bourbon à Chantilly, à Ruel,

à Liancourt, ces cinq inséparables amies dont nous avons publié des vers moins gracieux que leur figure, Mlle de Rambouillet, Mlle de Brienne, Mlle de Montmorency-Boutteville, Mlles du Vigean? Elles ont eu les fortunes les plus dissemblables que nous allons rapidement indiquer.

Marie-Antoinette de Loménie, fille du comte de Brienne, un des ministres de la reine Anne, épousa, en 1642, le marquis de Gamache, qui devint lieutenant-général. On peut voir son portrait tracé par elle-même dans les *Portraits* de Mademoiselle, avec ceux de son père et de sa mère. Elle n'a point fait de bruit; toute sa vie s'est écoulée honnête et pieuse. Elle est morte à l'âge de quatre-vingts ans, en 1704. Elle a constamment entretenu avec Mme de Longueville le commerce le plus amical. C'était la moins belle, la moins brillante des cinq amies; elle en a été la plus heureuse.

On sait ce que devint Mlle de Rambouillet. Spirituelle, mais ambitieuse, après avoir épousé Montausier en 1645, elle rechercha, ainsi que son mari, les faveurs de la cour, et elle les obtint en en payant la rançon. Il est assez triste d'avoir commencé par être, dans sa jeunesse, si sévère à ses amans, comme on disait à l'hôtel de Rambouillet, et de ne s'être mariée que par grace en quelque sorte, comme l'Armande des *Femmes savantes*, pour finir par être une duègne des plus complaisantes. Nommée d'abord dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, elle eut bientôt le courage de prendre la place de la vertueuse duchesse de Navailles, qui ne s'était point prêtée aux amours du jeune roi Louis XIV et de Mlle de La Vallière. De là des accusations très vraisemblables accueillies par la bienveillante Mme de Motteville elle-même, et que plus tard confirma sa faible conduite, quand le roi abandonna Mlle de La Vallière pour Mme de Montespan (1). C'est au milieu de tous ces bruits que son mari fut nommé gouverneur du Dauphin. Montausier était assurément un homme de mérite, et, comme sa femme, il avait de grandes qualités qu'il gâtait par de plus grands défauts. Il étalait un faste de vertu sous lequel se cachaient bien des misères. Il ne se gênait pas pour censurer tout le monde, et ne souffrait pas qu'on manquât en rien à ce qu'il croyait lui être dû. Il était brusque, emporté, d'une morgue et d'une hauteur insupportables (2). Chargé, à titre provisoire et par commission, du gouvernement de

(1) *Mémoires*, t. VI, p. 105 et 167; t. V, p. 254, et t. VI, p. 82.

(2) S'il est vrai, comme l'assurent plusieurs contemporains, entre autres Segrais, que Montausier ait servi de modèle au *Misanthrope*, c'est que Molière, qui ne savait pas le fond des choses, voyant à la surface de l'humeur, de la hauteur et de la brusquerie, a pris l'apparence d'une vertu difficile pour la réalité; mais Molière n'a dit son secret à personne, et vraisemblablement il n'y a point ici de secret, excepté celui du génie. Le *Misanthrope* n'est la copie d'aucun original. Bien des originaux ont posé devant le grand contemplateur et lui ont fourni mille traits particuliers; mais le caractère entier et complet du *Misanthrope* est sa création.

Normandie, à la mort de M. de Longueville, en 1663, il trancha du prince du sang, et exigea qu'on lui rendît tout ce qu'on rendait à M. de Longueville lui-même. Dur à ses inférieurs, difficile avec ses égaux, il savait parfaitement ménager son crédit et pousser sa fortune. Né protestant, il se convertit par passion pour sa femme, et aussi par politique (1). Mme de Montausier était plus aimable, mais tout aussi soigneuse de ses intérêts. Elle est de cette école dont Mme de Maintenon est la maîtresse consommée, qui recherche plus l'apparence du bien que le bien lui-même, qui s'accommode volontiers de bassesses obscures, habilement couvertes, et met tout son soin, toute son étude à ne se pas compromettre, tandis que les ames fières et vraiment honnêtes, que la passion égare, ne s'appliquent pas tant à masquer leurs fautes, insouciantes de la réputation, quand la vertu est perdue. Mme de Montausier s'occupa surtout de sa considération. Elle eut la confiance du roi. Elle devint duchesse. Son sort a été brillant; a-t-il été heureux? Elle se brouilla et se raccommoda plus d'une fois avec Mme de Longueville, selon les circonstances. Elle mourut en 1671, après sa mère, la noble marquise, décédée en 1665, et elle a été enterrée comme elle dans ce couvent des carmélites de la rue Saint-Jacques, où la plupart des amies de Mlle de Bourbon semblaient s'être donné rendez-vous pendant leur vie ou après leur mort.

Mlle de Montmorency-Boutteville, Angélique-Isabelle (2), annonça de bonne heure une beauté du premier ordre qu'elle conserva jusqu'à la fin. Sa cadette, Marie-Louise, lui cédait à peine en beauté, et seulement comme à son aînée, dit Lenet; elle épousa le marquis de Valençay, et disparut, dix ans avant sa sœur, en 1684. Isabelle de Montmorency avait beaucoup d'esprit, et elle joignit à l'éclat de ses charmes d'abord une grande coquetterie, ensuite les plus honteux artifices. Elle débuta par un roman et finit par l'histoire la plus vulgaire. Protégée, ainsi que sa sœur et son frère, par Mme la Princesse, presque élevée avec Mlle de Bourbon et le duc d'Enghien, elle fit ou parut faire quelque impression sur celui-ci; mais elle enflamma surtout le beau et brave Dandelot. Mme de Boutteville refusa de lui donner sa fille, parce qu'il était protestant et simple cadet, son frère aîné, Coligny, devant succéder à la fortune et au titre des Châtillon; mais, après la mort de Coligny, Dandelot, qui prit son nom, se sentant appuyé par le duc d'Enghien et par sa sœur, enleva Mlle de Boutteville, bien entendu avec son

(1) Tallemant, t. II, p. 243 : « Notre marquis, voyant que sa religion est un obstacle à ses desseins, en changea. Il dit qu'on se peut sauver dans l'une et dans l'autre; mais il le fit d'une façon qui sentait bien l'intérêt. »

(2) Tout le monde l'appelle Élisabeth, mais elle ne signe jamais Élisabeth, presque toujours Isabelle. Voyez plusieurs de ses lettres autographes parmi les papiers de Lenet à la Bibliothèque nationale.

consentement, et après cela il fallut bien marier les deux fugitifs (1). Il y a dans Voiture une pièce de vers un peu vive sur cet enlèvement (2), et Sarrazin fit une ballade pour célébrer la méthode des enlèvemens en amour (3). On pouvait croire qu'un mariage si passionnément désiré des deux côtés ferait long-temps le bonheur de l'un et de l'autre. Il n'en fut rien. Coligny, devenu duc de Châtillon, songea beaucoup plus à la guerre qu'à sa femme: il se couvrit de gloire à Lens; mais, comme nous l'avons dit, il périt dans un misérable combat, à Charenton, en 1649. Il faut aussi convenir qu'il s'était dérangé le premier, et en mourant il en demanda pardon à celle dont il avait surtout blessé l'orgueil (4). La jeune et belle veuve se consola bientôt; elle s'empara du cœur de Condé, vide depuis quelque temps, et s'appliqua à le garder sans donner le sien, ou même en le donnant à un autre, habile dans l'art de mener de front ses intérêts et ses plaisirs. Les mémoires du temps, et particulièrement ceux de La Rochefoucauld, nous la peignent ménageant à la fois et l'impérieux Condé dont elle tirait de grands avantages, et l'ombrageux Nemours qu'elle préférait, s'efforçant de les concilier et de les gagner l'un et l'autre à la cour, avec laquelle elle avait un traité secret. Un peu plus tard, elle se perd dans mille intrigues, se liant avec Fouquet, retenant sur Condé absent le pouvoir de ses charmes, l'essayant sur le jeune roi Louis XIV, épousant en 1664 le duc de Meklembourg dans l'espoir d'une couronne en Allemagne, et laissant après elle la réputation d'avoir été encore plus belle peut-être, mais presque aussi intéressée que la duchesse de Montbazon. Celle-ci possédait sans doute dans un degré supérieur les grandes parties de la beauté; mais l'autre, moins imposante, était mille fois plus gracieuse. Elles ont été tour à tour les deux plus dangereuses rivales et les mortelles ennemies de Mme de Longueville.

Mais voici une personne toute différente, et dont le sort, comme le caractère, forme un parfait contraste avec celui de Mme de Châtillon; bien belle aussi, mais moins éblouissante et plus touchante; qui n'avait peut-être pas l'esprit et la finesse de sa séduisante amie d'enfance, mais qui n'en connut jamais les artifices et les intrigues; qui brilla un moment pour s'éteindre vite, mais qui a laissé un souvenir vertueux et doux; supérieure peut-être à Mlle de La Vallière elle-même, car elle aussi elle a aimé, et elle a su résister à son cœur, et, sans avoir failli, trompée dans ses affections, elle a voulu finir sa vie comme la sœur Louise de la Miséricorde. Ne la plaignons pas trop : elle a goûté en ce monde un inexprimable bonheur; elle a senti battre pour elle le cœur

(1) Voyez de longs détails à ce sujet dans Mme de Motteville, t. Ier, p. 292, etc.
(2) *Œuvres de Voiture*, t. II, p. 174, épître à M. de Coligny.
(3) *Œuvres de Sarrazin*, in-4°; *Poésies*, p. 74.
(4) Mme de Motteville, t. III, p. 133, etc.

d'un héros, celui du vainqueur de Rocroy et de Fribourg, de l'ardent et impétueux duc d'Enghien, qui ne pouvait la quitter sans verser des larmes et sans s'évanouir. Sensible à une passion si vraie et qui promettait d'être si durable, mais la désarmant en quelque sorte par le charme d'une vertu modeste et sincère, elle a fait connaître à Condé, une fois du moins en sa vie, ce que c'était que l'amour véritable. Depuis, il n'a plus connu que l'enivrement passager des sens, surtout celui de la guerre, pour laquelle il était né, qui a été sa vraie passion, sa vraie maîtresse, son parti, son pays, son roi, le grand objet de toute sa vie, et tour à tour sa honte et sa gloire.

Cette charmante créature, qui pendant plusieurs années a été l'idole de Condé, est la jeune Mlle du Vigean. Sa destinée est si touchante, et elle est si intimement liée à celle de Mlle de Bourbon et de Mme de Longueville, qu'on nous pardonnera de nous y arrêter quelques momens.

Mlle du Vigean était la fille cadette de François Poussart de Fors, baron du Vigean, qui par lui-même était peu de chose (1), et d'Anne de Neubourg, qui fit une assez grande figure sous Louis XIII, grace à l'amitié de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu. Admise dans le plus grand monde, les lettres et les poésies de Voiture témoignent qu'elle y tenait fort bien sa place (2). Ces succès et la liaison qui en était la source ne pouvaient manquer de lui faire des envieux, et il se répandit sur elle et Mme d'Aiguillon des bruits divers, mais également fâcheux, dont on retrouve un écho non affaibli dans la chronique scandaleuse de Tallemant et dans les chansons du temps (3). Elle possédait à La Barre, près de Paris, au-dessus de Saint-Denis, une charmante maison de plaisance que Voiture a décrite, et où elle recevait magnifiquement la meilleure et la plus haute compagnie, jusqu'à Mme la Princesse et Mlle de Bourbon (4).

Mme du Vigean avait deux fils et deux filles. L'aîné des fils, le marquis de Fors, était un officier de la plus grande espérance qui fut tué à l'âge de vingt ans à ce siége d'Arras où le duc d'Enghien servait en volontaire. Il avait été fait deux fois prisonnier, mais il périt dans une

(1) On ne sait trop l'origine et l'histoire des du Vigean. Nous trouvons un Vigean protestant aux états-généraux en 1615, où il joue un certain rôle. *Journal historique et Anecdotes de la cour de Paris*, parmi les papiers manuscrits de Conrart; in-4°, t. XI, p. 238.

(2) Lettre de Voiture à Mme du Vigean en lui envoyant une élégie qu'il avait faite et qu'elle lui avait demandée, t. Ier, p. 27. C'est aussi Mme du Vigean qu'il désigne sous le nom de la *belle baronne* dans deux couplets des pages 120 et 127 du t. II. Joignez-y des vers du *Recueil de pièces galantes de madame la comtesse de la Suze et de Pélisson*, t. Ier, p. 171 : « Vers irréguliers sur un petit sac brodé de la main de Mme du Plessis-Guénégaud et donné à Mme du Vigean. »

(3) Tallemant, t. II, p. 32. — Bibliothèque de l'Arsenal, *Recueil de chansons historiques*, t. Ier, p. 149.

(4) *Œuvres*, t. Ier, p. 20-25; lettre dixième au cardinal de La Valette.

dernière affaire après des prodiges de valeur. Il fut pleuré par le duc d'Enghien et par tous ses camarades. On lui fit de magnifiques funérailles, et un des poètes de Richelieu, Desmarets, lui consacra une longue élégie (1). Son jeune frère finit encore plus tristement : il fut assassiné, sans qu'on sache en quelles circonstances (2).

Quant aux deux sœurs, leur éloge est partout dans les poésies galantes de cette époque. On les vante, à l'égal de Mlle de Boutteville et de Mlle de Bourbon, dans une pièce du recueil manuscrit de Maurepas (3), et Voiture les met dans une revue des beautés de la cour de Chantilly adressée à Mme la Princesse. Il se plaît à célébrer la mère et les deux filles, et particulièrement la jeune du Vigean :

Baronne, pleine de douceur,
Êtes-vous mère, êtes-vous sœur
De ces deux belles si gentilles
Qu'on dit vos filles?

. . . . . .

Sur son visage (de Fors de Vigean, la sœur aînée) et sur ses pas
Naissent des fleurs et des appas
Qu'ailleurs on ne voit point éclore, etc.

Vigean (la plus jeune) est un soleil naissant,
Un bouton s'épanouissant, etc.

Sans sçavoir ce que c'est qu'amour,
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et partout elle le fait naître
Sans le connaître.

Voici encore quelques mots de Voiture jusqu'ici inintelligibles et qui maintenant ont une application certaine :

Notre Aurore de La Barre
Est maintenant un soleil.

. . . . . .

Cette beauté souveraine
A rallumé mes vieux ans, etc.

Évidemment le poète veut parler de Mlle du Vigean la cadette, qui, après avoir été un soleil naissant, une aurore, était devenue en quelques années un soleil même, et elle est appelée l'Aurore de La Barre, du nom de la maison de plaisance dont elle était le plus aimable ornement.

En écrivant tous ces vers en l'honneur de Mlles du Vigean, Voiture

(1) Desmarets, *Œuvres poétiques*, in-4°, 1641, p. 18-21.

(2) C'est au moins ce que nous dit Mme de Longueville dans une lettre à Mme de Sablé, qui n'est pas datée, mais qui peut être de 1662. *Lettres de madame de Longueville à madame de Sablé*. Bibliothèque nationale, *Supplément français*, 3029, 2 et 3.

(3) T. II, fol. 301.

avait sans doute sous les yeux les devises qu'on avait faites pour elles et pour leur mère, et qui sont conservées dans les papiers de Conrart (1) : « Pour Mme du Vigean, qui avait perdu son fils aîné, un oranger ayant au pied sa plus haute branche coupée, chargée de fleurs et de fruits : *Quis dolor!* » — « Pour Mlle de Fors, sa fille aînée, une rose entre plusieurs fleurs : *Dat decor imperium.* » — Pour Mlle du Vigean, sa seconde fille, une bougie allumée et des papillons autour : *Oblecto, sed uro.* » Ajoutons ces deux devises, qui peignent si bien le caractère et déjà la réputation de celles qui en sont le sujet : « Pour Mlle de Rambouillet, une couronne avec cette inscription : *Me quieren todos.* » — « Pour Mlle de Bourbon, une hermine : *Intus candidior.* »

Déjà, en 1635, dans le grand bal donné au Louvre par Louis XIII, où l'on eut tant de peine à faire aller Mlle de Bourbon, et qui fut l'écueil de sa ferveur religieuse, parmi les dames qui y dansèrent avec elle, on cite Mlles du Vigean. L'aînée, Anne Fors du Vigean, était jolie, douce, insinuante et, dit Mme de Motteville, ambitieuse autant qu'adulatrice (2). On la maria à M. de Ponts, qui n'avait pas beaucoup de biens, mais qui prétendait être de l'illustre maison d'Albret. Restée veuve en 1648, maîtresse de la confiance de la duchesse d'Aiguillon, l'intime amie de sa mère, elle sut adroitement se faire aimer de son neveu, le jeune duc de Richelieu, et elle parvint à s'en faire épouser, malgré la duchesse et malgré la reine, grace à la protection de Condé et de Mme de Longueville. Cette protection, qui fit sa fortune, elle la devait à des souvenirs d'enfance, surtout au sentiment tendre et profond que Condé et sa sœur avaient eu de bonne heure et qu'ils gardèrent toute leur vie pour sa cadette, la jeune, belle, honnête et infortunée Mlle du Vigean.

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 855. — Les devises étaient alors à la mode, comme plus tard Mademoiselle y mit les portraits, et Mme de Sablé les maximes et les pensées. Les devises n'avaient rien d'officiel, et en cela elles ressemblaient à ce que l'on appelle aujourd'hui des cachets de fantaisie, qu'il ne faut pas confondre avec les armes des familles. On faisait des devises et des emblèmes pour soi-même et pour les autres; on les faisait peindre, et ce devenaient de véritables ouvrages d'art. Il y en a à l'Arsenal, *Belles-Lettres françaises*, 348, un recueil in-folio sur vélin de toute beauté. Il avait été fait pour Mme la duchesse de La Trémouille, dont on trouve le portrait parmi ceux de Mademoiselle. Chaque devise occupe une feuille entière. On y voit entre autres celles d'Anne d'Autriche, de Mme la Princesse, de Mlle de Montpensier, de la princesse Marie, reine de Pologne, de la duchesse d'Épernon, Marie du Cambout, de sa belle-fille Anne-Christine de Foix La Valette d'Épernon, la carmélite dont nous avons rappelé la touchante histoire, de Marguerite, duchesse de Rohan, de la marquise de Rambouillet et de sa fille Mme de Montausier, d'Anne de Fors du Vigean, duchesse de Richelieu, de Gabrielle de Rochechouart, marquise de Thianges, sœur de Mme de Montespan, et de plusieurs autres femmes illustres du XVIIe siècle. Nous nous bornons à donner la devise de Mme de Longueville. Elle est bien différente de celle de Mlle de Bourbon : c'est une touffe de lis sur une nichée de serpens avec ces mots : *Meo moriuntur odore.*

(2) *Mémoires*, t. III, p. 293. Voyez aussi t. IV, p. 39.

Nous n'avons pu trouver la date précise de la naissance de cette aimable personne, ni même son nom de fille. Nous savons seulement qu'elle était beaucoup moins âgée que sa sœur et qu'elle avait bien d'autres attraits. Elle devait être à peu près du même âge que Mlle de Bourbon. Elle avait été élevée avec elle, et, quand elles parurent ensemble à la cour, elles jetèrent presque le même éclat. On ne possède d'elle aucun portrait, ni peint ni gravé, ni aucune description qui en puisse tenir lieu. Ses charmes étaient encore relevés par les graces de la modestie, et les vers que nous avons cités de Voiture la montrent toute jeune, dans l'innocence et la candeur d'une beauté qui s'ignore et qui fait naître l'amour sans l'éprouver elle-même.

Disons avant tout, pour justifier Condé et celle qui accueillit ses premiers hommages, que l'inclination du duc d'Enghien pour la jeune Du Vigean précéda son mariage avec Mlle de Brézé, nièce du cardinal, et remonte jusqu'en l'année 1640, où le jeune duc menait à Paris, à l'hôtel de Condé, à Chantilly et ailleurs, l'aimable vie que nous avons décrite, entouré de ses camarades de l'armée et parmi les charmantes et dangereuses compagnes de Mlle de Bourbon. C'est là qu'il rencontra Mme du Vigean et ses deux filles, et qu'il commença, dit Lenet, « à prendre pour Mlle du Vigean une estime et une amitié qui devint plus tard un amour fort passionné et fort tendre (1). »

A la rigueur, le duc d'Enghien pouvait fort bien s'imaginer qu'il ne lui serait pas impossible d'obtenir de son père et du roi, c'est-à-dire du cardinal de Richelieu, leur consentement à un mariage très disproportionné sans doute, mais qui n'avait rien de dégradant. Mlle du Vigean était fort riche, sa famille était en crédit, Richelieu la favorisait, et il ne lui eût pas trop déplu de voir un prince du sang descendre un peu de son rang. Le mariage qui fut imposé à Condé quelque temps après n'était pas beaucoup plus relevé que celui-là. Un peu d'illusion était permis à l'âge et à l'impétuosité du jeune duc, et, une fois les affections engagées, elles ne cédèrent qu'au temps et à la nécessité.

Avec un pareil sentiment dans le cœur, on comprend combien le duc d'Enghien a dû souffrir du mariage auquel il fut condamné en 1641. C'est au chagrin de ce mariage qu'on attribua en partie la grande maladie qu'il fit alors. Bien que sa jeune femme, Maillé de Brézé, fût fort agréable, il ne vécut point avec elle, et forma dès-lors le dessein de la répudier dès qu'il le pourrait. Il protesta contre la violence qui lui avait été faite, et consigna cette protestation dans un acte notarié revêtu de toutes les formes légales et signé par lui, par le président de Vernon, surintendant de sa maison, et par Perrault, alors son secrétaire.

Nous avons raconté comment, malgré sa maladie, dès qu'il apprit que

(1) *Mémoires de Lenet*, édit. Michaud, p. 450.

la campagne allait s'ouvrir, rien ne put le retenir, ni les prières de sa famille, ni les larmes de sa maîtresse (1); il partit à peine convalescent et revint couvert de gloire. A son retour, il continua de « donner à Mlle du Vigean toutes les marques d'une passion tendre et respectueuse. »

En 1642, étant aux eaux de Bourbon avec le cardinal de Richelieu, le duc d'Enghien, au milieu des plus difficiles conjonctures, saisit un prétexte pour s'en venir à Paris, « où la passion qu'il avoit pour Mlle du Vigean l'appeloit. »

C'est surtout après la mort du cardinal, dans les années 1643 et 1644, qu'éclatèrent les amours de Condé. La galanterie étant alors à la mode, ces amours n'avaient été un mystère ni un scandale pour personne. La Bibliothèque nationale possède une histoire manuscrite de la régence d'Anne d'Autriche dont l'auteur déclare avoir été le témoin de toutes les choses qu'il raconte, et, dans une lettre adressée au prince de Condé, lui dédie en quelque sorte ces mémoires. Il y est plusieurs fois question de la tendresse des deux jeunes gens, dont l'un sortait à peine de l'adolescence, et l'autre avait vingt-deux ans à Rocroy en 1643, vingt-trois à Nortlingen en 1644, vingt-cinq à Mardyk, à Furnes et à Dunkerque en 1646, et vingt-six à Lens en 1647. Après la campagne de Flandre, où le duc d'Orléans avait pris Gravelines et où Condé avait pris Fribourg, « ces illustres conquérants, dit notre manuscrit (2), ayant apporté leurs lauriers aux pieds de la régente, qui étoit alors à Fontainebleau, se retirèrent, le premier à Paris et l'autre à Chantilly. Si la cour de Fontainebleau surpassoit celle de Chantilly en nombre, celle-cy ne lui cédoit en rien en galanterie et en plaisirs. La princesse de Condé, les duchesses d'Anguyen et de Longueville y estoient venues, accompagnées d'une douzaine de personnes de qualité les plus aimables de France. Outre la beauté du lieu, les jeux et la promenade, la musique et la chasse, et généralement tout ce qui peut faire un séjour agréable, se trouvoient en celui-cy. La jeune Du Vigean y estoit, pour laquelle le duc d'Anguyen avoit alors beaucoup d'estime et d'amitié. Elle, de son costé, y respondoit assez, et tout le monde les favorisoit. »

Il faut voir dans les mémoires du temps, les détails de ce curieux épisode de la jeunesse de Condé, les vicissitudes de cette liaison aussi tendre qu'elle était pure, les espérances, les craintes, les jalousies, tous les troubles heureux qui accompagnent l'amour. Mlle du Vigean avait supplié (3) Condé de dissimuler ses sentimens en public; elle l'avait engagé, en badinant peut-être, à faire semblant d'aimer Mlle de Boutteville; mais celle-ci était si belle, et le jeu était si dangereux, que

(1) Voyez l'article précédent, livraison du 15 mai.

(2) *Supplément français*, 935, fol. 30-31.

(3) *Mémoires* de Mme de Motteville, t. Ier, p. 295.

Mlle du Vigean se hâta de retirer son ordre et de défendre au duc de voir Mlle de Boutteville et de lui parler. Condé obéit encore; il rompit tout commerce avec sa cousine, et céda la place à Dandelot. Il s'empressa d'autant plus de favoriser ses projets qu'il le redoutait pour les siens. Mlle du Vigean l'avait averti que son père songeait à la marier à ce même Dandelot, et qu'il avait offert au maréchal de Châtillon une dot très considérable pour avoir son fils pour gendre. « Cette nouvelle, dit Mme de Motteville, avoit donné de furieuses alarmes à ce prince : il en donnoit souvent aux ennemis de l'état; mais son cœur n'étoit pas si vaillant contre l'amour que contre eux. » Il prit donc l'épouvante, et, pour parer ce coup, il entra si vivement dans la passion de Dandelot, qu'il lui conseilla d'enlever Mlle de Boutteville.

Cependant il ne cessait de faire tous ses efforts pour rompre son propre mariage; il y travailla avec ardeur et persévérance. La duchesse d'Enghien étant tombée malade, il crut toucher au terme de ses vœux; mais sa femme guérit : il fallait donc obtenir la dissolution juridique de son mariage. La chose était à peu près impossible, car la duchesse d'Enghien était, alors du moins, parfaitement innocente, et malgré toutes ses résolutions il en avait eu un fils. Et pourtant telle était la passion de Condé, qu'il s'adressa au cardinal Mazarin, et celui-ci, qui n'était pas fort scrupuleux, aurait peut-être permis la rupture, s'il n'eût craint que Condé, une fois dégagé, ne songeât à Mademoiselle, et ne devînt beaucoup trop puissant (1).

On peut juger par là de la violence du sentiment de Condé. Ce sentiment ne tenait pas seulement à la beauté de Mlle du Vigean, mais à sa parfaite honnêteté, à sa modestie, à cette tendresse à la fois dévouée et vertueuse, qui l'entraînait assez pour qu'elle se compromît un peu aux yeux du monde, mais sans rien accorder qui ternît dans l'esprit de Condé l'idéal de pureté angélique qu'elle lui représentait. De là cette passion mêlée de respect et d'ardeur qu'il brûlait de satisfaire en dépit de tous les obstacles, et qui ne fut jamais satisfaite. Mme de Motteville, instruite des moindres détails de cette intrigue amoureuse par Mme de Montausier, qui en avait été le témoin et presque la confidente, dit expressément, comme « une chose crue de tout le monde (2), » que Mlle du Vigean « est la seule que Condé ait véritablement aimée. » Mademoiselle, qui par divers motifs n'aimait pas celles que Condé aimait et qui est accablante sur Mme de Châtillon, s'exprime ainsi sur les amours de Condé et de Mlle du Vigean : « Elle étoit très belle; aussi cet illustre amant en étoit-il vivement touché. Quand il partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de

(1) *Mémoires de Mademoiselle*, t. Ier, p. 84.
(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 302.

la séparation, et il ne pouvoit lui dire adieu qu'il ne répandît des larmes; et lorsqu'il partit pour ce dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Nortlingen), il s'évanouit lorsqu'il la quitta. »

Une telle situation était trop violente et trop fausse pour durer bien long-temps; elle se prolongea même au-delà des bornes ordinaires. Mlle du Vigean ne voulait être que la femme de Condé, et le mariage de celui-ci ne se pouvait rompre : rien n'avançait d'aucun côté, et tout le monde souffrait.

On comprend que les assiduités déclarées de Condé auprès de Mlle du Vigean intimidaient ceux qui auraient pu prétendre à sa main. Il fut question pour elle de deux mariages. Parmi ses adorateurs était le marquis d'Huxelles, qui depuis épousa Marie de Bailleul, fille du surintendant des finances, si célèbre par les graces de son esprit. D'Huxelles était un militaire fort distingué, qui pensa devenir maréchal de France, et dont les services et la mort prématurée à la suite de ses blessures (1) comptèrent à son fils pour obtenir le bâton. Il songea très sérieusement à épouser Mlle du Vigean. Il recula devant les bruits qui n'avaient pu manquer de se répandre, « quoique, dit Lenet (2), d'où nous tirons ces renseignemens, je sache, avec toute la certitude qu'on peut savoir les choses de cette nature, que jamais amour ne fut plus passionné de la part du prince, ni écouté avec plus de conduite, d'honnêteté et de modestie de la part de Mlle du Vigean. » Et en cela Mme de Motteville et Mademoiselle sont entièrement d'accord avec Lenet.

Mlle du Vigean avait aussi été recherchée par un autre gentilhomme aimable et brave, le marquis Jacques Stuart de Saint-Mégrin, frère de la belle Saint-Mégrin dont le duc d'Orléans fut si amoureux. Saint-Mégrin aimait depuis long-temps Mlle du Vigean (3); mais il n'osait aller sur les brisées de Condé. Plus tard, il eut une extrême joie quand il sut qu'il pouvait être écouté, et il fit parler aussitôt aux parens de Mlle du Vigean. Le mariage n'eut pas lieu : une passion telle que celle que nous venons de raconter devait avoir un autre dénoûment.

On sait par Mme de Motteville et par Mademoiselle qu'après la campagne de Flandre et la victoire de Nortlingen, Condé fit une grande maladie. C'est alors que, désespérant de vaincre les scrupules vertueux de Mlle du Vigean et de faire dissoudre son mariage, il prit la résolution et pour elle et pour lui de tourner ailleurs ses pensées. Mlle du Vigean ne se plaignit point; elle ferma l'oreille à toutes les propositions, et,

(1) Le marquis d'Huxelles mourut en 1658 de ses blessures, et un peu du dépit de n'être pas nommé maréchal. Son fils le fut en 1703. Mme d'Huxelles mourut très vieille en 1712.

(2) *Mémoires de Lenet*, première partie, p. 207.

(3) *Mémoires de Mademoiselle*, t. Ier, p. 84.

dans tout l'éclat de sa beauté, elle se jeta aux Carmélites de la rue Saint-Jacques. Condé ne chercha point à la revoir; mais il conserva toujours pour elle, dit Lenet, « une mémoire pleine de respect. » L'amour de Condé ne fut donc pas un caprice passager des sens et de l'imagination. Il commença avant son mariage; il dura quatre longues années; il persévéra ardent et pur au milieu des camps, et ne s'éteignit que dans le désespoir d'arriver à une fin heureuse, et encore à la suite d'une longue maladie, et après une crise violente, d'où le vainqueur de Nortlingen sortit renouvelé, renonçant à jamais à l'amour pour ne songer plus qu'à la gloire et à l'ambition.

On voudrait suivre Mlle du Vigean au couvent des carmélites, et savoir en quel temps précis elle y entra, quels emplois elle y occupa et quand elle y mourut. Voilà ce que nuls mémoires contemporains ne nous apprennent, et ce que nous pouvons faire connaître avec certitude, grace aux documens authentiques qui nous ont été communiqués. Nous pouvons donc dire que Mlle du Vigean fit profession en 1649, qu'ainsi elle dut entrer aux Carmélites en 1647, puisqu'on ne pouvait faire ses vœux qu'après avoir été un an ou deux postulante et novice; qu'elle prit en religion le nom de sœur Marthe de Jésus; qu'elle mourut en 1665, on ne dit pas à quel âge; qu'elle ne fut jamais prieure; qu'elle était sous-prieure en 1659, qu'elle cessa de l'être en 1662; que, selon l'usage, elle dut l'être six ans, par conséquent de 1656 à 1662 : d'où il suit que toutes les lettres de Mme de Longueville par nous publiées (1) qui sont adressées à la sœur Marthe et à la mère sous-prieure, de 1656 à 1662, le sont à la même religieuse, et que cette religieuse est Mlle du Vigean; ce qui confirme la plupart des conjectures que nous avions autrefois tirées du ton particulièrement affectueux de ces lettres. Enfin nous avons trouvé à la Bibliothèque nationale, dans les portefeuilles du docteur Vallant (2) et dans le fonds de Gaignières (3), deux billets de Mlle du Vigean, devenue sœur Marthe, à Mme de Sablé, et un autre à cette même marquise d'Huxelles dont elle eût pu tenir la place. Ces lettres, d'une politesse gracieuse et où l'on sent une tendresse naturelle sous l'absolu renoncement de la carmélite à toutes les affections du monde, sont les seules reliques jusqu'à nous parvenues de cette intéressante personne, qui, pour avoir trop plu à un prince, fut réduite à ensevelir dans un cloître sa beauté et sa vertu.

Ainsi se terminent bien souvent les plaisirs de la jeunesse, les inclinations les plus nobles, les fêtes du cœur et de la vie. Mlle de Bourbon vit naître, croître et finir les amours de Condé et de Mlle du Vigean.

(1) Quatrième série de nos ouvrages, t. III.
(2) T. V.
(3) *Lettres originales*, t. IV.

Villefore dit qu'elle les traversa, mais il n'en apporte aucune preuve; il est au moins bien certain qu'elle s'efforça de réparer, autant qu'il était en elle, le mal que fit son frère à sa jeune et charmante amie. En souvenir d'elle, elle combla sa sœur de bienfaits, et, quand la pauvre délaissée eut été chercher un asile aux Carmélites, elle ne cessa pas d'entretenir avec elle un commerce affectueux; elle la visitait et lui écrivait souvent, et, jusqu'à la fin de sa vie, elle la mit dans son cœur à côté de Mme de Sablé.

Mais ne devançons pas l'avenir. Nous en sommes encore aux illusions du bel âge, dans la saison des plaisirs et des amours. Pendant qu'autour d'elle, à l'hôtel de Rambouillet et à l'hôtel de Condé, à Chantilly, à Ruel, à Liancourt, tout respirait l'héroïsme et la galanterie, environnée de jeunes et brillans cavaliers devenus plus tard de grands capitaines, de gracieuses amies qui entraînaient après elles tous les cœurs, que faisait du sien Mlle de Bourbon? Le donna-t-elle aussi, comme Mlle du Vigean et Mlle de Boutteville? Parmi tant d'adorateurs qui s'empressaient sur ses pas, n'en distingua-t-elle aucun? Tendre et un peu coquette, avec l'ame et les yeux de Chimène, que! Rodrigue la trouva sensible parmi les jeunes héros de la cour de son frère? A l'âge de dix-neuf ans, elle avait été promise au prince de Joinville, fils de Henri de Lorraine, duc de Guise. C'eût été une puissante alliance que celle qui eût ainsi réuni les Montmorency, les Condé et les Guise; mais le prince de Joinville mourut en Italie, où il était allé retrouver son père, dans la violente et opiniâtre persécution que ne cessa d'exercer contre les Guise, en souvenir de la Ligue, l'implacable vengeur et le promoteur infatigable de l'autorité royale, le cardinal de Richelieu. On dit qu'il fut aussi question pour elle d'Armand, marquis de Brézé, neveu du cardinal de Richelieu, frère de celle qui fut imposée au duc d'Enghien. Et certes Condé lui-même eût pu être fier d'avoir pour beau-frère le jeune et intrépide marin qui battit deux fois les flottes de l'Espagne, et périt, à vingt-sept ans, d'un coup de canon, au siége d'Orbitello, en 1646. Apparemment l'orgueil des Condé trouva que c'était assez d'avoir dérogé une fois, comme si l'ambition elle-même n'eût pas dû s'applaudir d'avoir à sa disposition, au moyen des deux héroïques beaux-frères, toutes les forces de la France, ses armées de terre et de mer!

Mlle de Bourbon attirait à la fois et décourageait. Il n'y avait pas un gentilhomme qui n'eût donné sa vie pour un de ses regards; mais nul n'était assez téméraire pour aspirer à sa main. On soupira donc beaucoup pour elle, plusieurs même lui adressèrent de plus particuliers hommages. On cite, entre autres, le duc de Beaufort, plus brave que spirituel, loyal, assez chevaleresque, qui, poliment éconduit, alla tom-

ber aux pieds de Mme de Montbazon et la servit jusqu'à la mort (1), surtout Coligny, le fils du maréchal de Châtillon, l'aîné de Dandelot, qui s'était distingué à la guerre, sans avoir jeté un grand éclat, mais qui possédait un bien grand mérite aux yeux d'une jeune fille, celui de la plus ardente passion. Osa-t-il la déclarer, et comment fut-elle reçue? C'est une histoire qui nous mènerait un peu loin. Hâtons-nous de dire qu'en 1642 M. le Prince et Mme la Princesse, ne trouvant pas un seul seigneur un peu jeune dans tout le royaume auquel la politique leur permît de donner Mlle de Bourbon, lui proposèrent le plus grand seigneur de France après les princes du sang, le duc de Longueville, qui rachetait cet avantage par des défauts considérables : il était veuf de Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, dont il avait eu Marie d'Orléans, qui avait déjà dix-sept ou dix-huit ans; il en avait quarante-sept, et même à cet âge il passait pour encore attaché à la plus triste coquette du temps, Mme de Montbazon. Mlle de Bourbon résista, ou du moins elle témoigna d'abord une vive répugnance; il fallut bien céder; elle prit alors son parti avec la résolution qu'elle montrait dans toutes les grandes circonstances. Elle épousa donc, le 2 juin 1642, à vingt-trois ans, le cœur et l'esprit remplis de poésie et de galanterie, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qui n'était pas même assez touché de ses charmes pour avoir entièrement renoncé à une ancienne maîtresse.

Les fêtes de ce mariage furent encore plus brillantes que celles du mariage du duc d'Enghien. Mlle de Bourbon marcha à l'autel avec une sorte d'intrépidité, et elle parut presque gaie à l'hôtel de Longueville, occupant trop les spectateurs de son éblouissante beauté pour qu'on remarquât la violence qu'elle se faisait. C'est son historien, le janséniste Villefore, qui nous a conservé cette tradition. Trompeuse apparence! gaieté, courage, éclat mensongers! Un an s'était à peine écoulé que la blanche robe de la jeune mariée avait déjà des taches de sang, et que, sans même avoir donné son cœur, long-temps encore inoccupé, elle faisait naître involontairement la plus tragique querelle, où Coligny, qui avait soupiré pour elle, périssait, à la fleur de l'âge et peut-être sous ses yeux, de la main d'un de ces Guises auxquels elle avait été un moment destinée. Prélude sinistre des orages qui l'attendaient, première aventure qui consacra d'abord sa beauté d'une manière funeste, et lui conquit, à vingt-quatre ans, dans le monde de la galanterie, un renom, une popularité même presque égale à celle que la victoire avait faite à son frère, le duc d'Enghien.

V. Cousin.

(1) L'amour de Beaufort pour Mme de Longueville est un fait peu connu et qu'atteste La Châtre, son intime ami. Voyez ses *Mémoires*, collection Petitot, t. LI.

LIMA

ET LA SOCIÉTÉ PÉRUVIENNE.

I.

LA VIE, LES MOEURS ET LES FEMMES DE LIMA.

Parmi les grandes villes de l'Amérique méridionale, il n'en est pas qui soit demeurée plus fidèle que Lima aux vieilles mœurs espagnoles d'avant l'indépendance. Il y a là tout un monde à part, toute une civilisation élégante et raffinée, dont rien ne rappelle dans le reste du Pérou les bizarreries ni les délicatesses. Lima, sans doute, a son importance comme centre de la république péruvienne, et son histoire politique a été ici même l'objet d'une attention légitime (1); mais ne voir de la ville des rois que cet aspect, c'est s'imposer la tâche pénible de juger la société liménienne par son côté peut-être le moins attrayant. Si l'on veut savoir ce qu'il y a encore dans cette société, en plein XIXe siècle, de grace inimitable et d'originalité pittoresque, c'est la vie journalière qu'il faut interroger; c'est l'existence même du Liménien qu'il faut partager en quelque sorte, tantôt sous le toit de sa maison hospitalière, tantôt au milieu de ces fêtes de chaque jour qui donnent à la capitale du Pérou un caractère si charmant de splendeur et d'animation joyeuse. Les souvenirs que nous a laissés Lima, tel que nous l'avons vu dans ces dernières années, notamment sous la présidence

(1) Voyez les travaux de M. de Botmiliau, livraisons du 1er avril et du 1er juin 1850, et ceux de M. de Lavandais, livraisons du 15 janvier, 1er mars et 15 juin 1851.

du général Vivanco, feront pénétrer, nous l'espérons, dans la vie morale d'une des plus intelligentes et des plus aimables populations du Nouveau-Monde. Si, en nous suivant à travers les scènes et les incidens d'un long séjour à Lima, on arrivait à se former sans effort une idée juste des côtés faibles comme des côtés brillans de la civilisation péruvienne, ces souvenirs auraient atteint leur but, et un tel résultat suffirait à notre ambition.

Tout voyage, tout séjour en pays inconnu peut en quelque sorte se partager en trois périodes bien distinctes : la période de la surprise d'abord, celle de la curiosité ensuite, celle enfin de la réflexion et de la critique. Le moment de l'arrivée a ses joies et ses émotions fugitives qu'il faut noter au passage et qu'on ne retrouvera plus. Dans les jours plus calmes qui suivent l'installation, le voyageur subit peu à peu l'ascendant de la société qui l'entoure; il ne se contente plus d'être spectateur de ses fêtes ou de ses travaux, il sent le besoin de s'y mêler, de s'y associer. Enfin, quand la vie journalière lui a révélé tous ses secrets, c'est la vie morale et intellectuelle qu'il veut connaître, — et ainsi se complète peu à peu un ensemble de notions sans lequel on ne peut juger sainement ni les mœurs ni les intérêts d'une population étrangère. Ces trois momens qu'on retrouve dans tout voyage et que j'ai essayé de décrire marqueront les divisions mêmes de ce récit.

I. — CALLAO.

Nous étions entrés dans la rade de Callao par une nuit d'une sérénité magnifique. Le souffle presque insensible qui nous poussait vers le mouillage sembla expirer juste au moment où la frégate laissait tomber son ancre à deux encâblures de la côte. Devant nous, la ville piquée de points lumineux profilait sur un fond d'obscurité bleuâtre la ligne brisée de ses toits, et, sur un plan plus rapproché, un grand nombre de navires dressaient vers le ciel la fine silhouette de leur mâture. Vers minuit, des bancs de brume apparurent comme par enchantement, puis ils se rapprochèrent et se joignirent en estompant le contour des terres voisines; bientôt celles-ci s'effacèrent, et, notre horizon se rétrécissant peu à peu, la frégate demeura comme une noire chrysalide enveloppée d'une ouate épaisse. Une ligne phosphorescente se montrait seule à de brèves intermittences, accompagnée d'un fracas semblable à celui d'une fusillade : c'était le flot qui déferlait sur un talus dont les galets s'entrechoquaient, roulés par ses mouvemens d'ascension et de retraite.

Au lever du soleil, nous fûmes réveillés par un vacarme aussi étrange qu'étourdissant. Nous montâmes aussitôt sur le pont, où nous attendait un spectacle fort imprévu. La vaste baie, silencieuse et morne quelques

heures auparavant, était pleine de mouvement et de bruit. Des milliers d'oiseaux remplissaient l'espace à toutes les hauteurs et à toutes les distances. On eût dit que toute la population ailée de l'Océan Pacifique s'était donné rendez-vous à Callao. Autour de nous se prélassait le lourd pélican, embarrassé de son bec difforme et démesuré, auquel une bande espiègle d'oiseaux plus petits venait arracher la pâture. L'obèse et stupide pingouin repliait tout honteux ses ailes trop courtes après avoir en vain tenté de prendre son essor; le damier étalait un éclatant plumage d'argent et d'ébène; le pétrel à la voix stridente, la mouette blanche et légère comme une vapeur s'ébattaient joyeusement sur la houle et remplissaient l'air de piaillemens aigus qu'entrecoupaient çà et là des notes gutturales et nasillardes. C'était un vacarme à briser le tympan, un mouvement perpétuel à donner le vertige. Tout ce peuple turbulent et goulu était attiré sur la rade par le passage régulier d'une espèce de sardine dont les bancs nombreux hantent à certaines époques de l'année les côtes du Pérou, et fourmillent dans les eaux de Callao. Cependant le soleil, dont on apercevait depuis le matin le disque rouge et sans rayons à travers une épaisse couche de nuages, fondit cet obstacle et jeta inopinément sur l'eau sa lumière triomphale. Toute la gent emplumée s'émut, les vociférations redoublèrent, et des groupes nombreux s'envolèrent comme effarouchés; quelques instans plus tard, la brise de terre venait écailler la surface des flots et dérober ainsi le poisson aux redoutables appétits de l'ennemi, dont les bandes déçues et confuses s'enfuirent et disparurent bientôt à l'horizon.

La baie de Callao réunit des qualités assez rares pour la côte occidentale de l'Amérique du Sud, où il n'existe guère que des rades foraines. Elle est vaste et sûre, les navires peuvent la parcourir sans appréhension, rester au mouillage en tout temps avec sécurité, exécuter en toutes saisons leurs travaux de radoub et de carénage. Elle est suffisamment abritée, dans le sud-est et le sud-ouest, par une langue de terre, quelques rochers et deux îles, notamment celle de San-Lorenzo. Son ouverture principale (car il existe une passe peu fréquentée au sud de la pointe de Callao) s'étend de l'ouest au nord-nord-ouest; mais les vents qui soufflent de cette partie, ne se permettant jamais la moindre incartade, n'inspirent aucune défiance. L'île de San-Lorenzo forme le côté droit de cette entrée. San-Lorenzo est une terre aride, désolée, grise comme la cendre et rayée de ravins; pas un arbre, pas un atome de verdure ne se hasarde sur ses flancs calcinés et grillés par un soleil torride; à ce compte, jamais terre ne fut plus digne de porter le nom du martyr de Valérien. On y déposait jadis les nègres coupables de quelque méfait; les seuls êtres qui la peuplent aujourd'hui sont les veaux marins dont on entend les troupes nombreuses bramer la nuit sur le versant occidental de l'îlot. Vue du

mouillage, la ville de Callao n'offre rien de remarquable : c'est une ligne monotone de maisons grises bâties au niveau de la mer et à peine dominées par le clocher carré et trapu de l'église. A l'extrémité sud de la ville apparaît, sur le même plan, la blanche maçonnerie de deux forts à front circulaire, reliés entre eux par une série de batteries disposées, selon les accidens du terrain, pour battre la baie et la plupart des points de débarquement. La plaine s'étend de l'est au nord, mouchetée çà et là de bouquets d'arbres et traversée par le Rimac, qui vient se dégorger dans la rade sur la droite de Callao; puis au loin, à l'extrémité d'un ruban de verdure tracé par le cours fertile de la rivière, on voit s'élever, au milieu de longs et noirs massifs de saules, les nombreux clochers de Lima, violets ou vermeils, suivant les jeux de la lumière. Plus loin encore, de hautes montagnes énergiquement accentuées déchirent les nuages et enfoncent dans les profondeurs de l'horizon leurs divers plans bleuâtres et incertains.

Dès qu'il nous fut permis de communiquer avec la terre, je me fis débarquer sur un môle où des compagnies de travailleurs nègres ou indiens empilaient en chantant nombre de caisses et de ballots que des chariots plats, glissant sur un chemin de fer, emportaient vers les magasins de la douane. Quelques soldats débraillés et sordides, vêtus de fracs gris à paremens verts et coiffés d'une sorte de bonnet blanc qu'un ruban vert nouait à la base comme la fontange de nos pères, surveillaient l'opération avec un laisser-aller plein de mansuétude, qui nous parut fort engageant pour les fraudeurs. L'activité régnait partout; les chaloupes et les barques arrivaient à la file, chargées outre mesure, et se heurtaient en désordre au fond de l'anse que le môle contourné en demi-fer à cheval ménage entre ses murs et la terre pour faciliter les opérations de débarquement. Les matelots étrangers juraient par tous les diables, les ouvriers du port leur ripostaient en invoquant tous les saints; les grues et les palans soulevaient, avec d'horribles grincemens, des fardeaux énormes, et le môle, déjà encombré de caisses de fer et de chaudières à vapeur, disparaissait sous un amas de colis étrangers. Ce môle est l'un des plus beaux ouvrages accomplis sous la vice-royauté de don Antonio Amat.

La principale rue de Callao, la plus commerçante et la plus fréquentée, court parallèlement au rivage; elle est pavée de galets fichés en terre comme des œufs sur leur pointe. Les maisons qui la bordent, construites en *adobes* (1), ont pour couvertures de simples nattes disposées sur un lit de roseaux et revêtues d'une couche de chaux destinée à garantir l'intérieur contre l'humidité des brouillards et contre les rayons du soleil. Ces demeures n'ont en général qu'un étage, dans

(1) Briques cuites au soleil.

la longueur duquel règne une galerie abritée à certaines heures du jour par des rideaux de coutil rayé de couleurs vives; des magasins d'articles variés occupent d'ordinaire le rez-de-chaussée. Les autres constructions de Callao sont, pour la plupart, très basses, et les rues sont disposées de telle sorte que, durant la plus grande partie du jour, le soleil y verse une lumière implacable. Nous n'en parcourions pas moins la ville, enfonçant jusqu'aux chevilles dans une poussière remplie de débris infects qui donnent naissance à toute sorte de vermine. Les maisons, blanchies à la chaux ou badigeonnées en jaune, étaient closes et silencieuses comme des tombes. C'était l'heure de la sieste. Çà et là, des ânes pelés et galeux se tenaient immobiles dans l'ombre étroite que projetait par hasard un pan de muraille, et des files noires de *gallinasos* (1) dormaient perchés sur une patte au rebord des terrasses.

Les portes de l'église étaient ouvertes, nous y entrâmes. La nef n'offre aucun intérêt sous le rapport architectural, et la décoration intérieure répond à la médiocrité de la façade. En sortant de l'église, nous nous dirigeâmes vers le Castillo. C'était procéder avec ordre dans cette ancienne colonie espagnole où, comme dans tous les pays soumis à l'Escurial, l'église et l'épée, le prêtre et le soldat, après avoir été les plus énergiques leviers de conquête, restèrent les principaux élémens de puissance employés par les conquérans du Nouveau-Monde pour asseoir et perpétuer leur domination. Comme nous nous disposions à franchir le pont-levis abaissé sur un fossé devant l'entrée béante et voûtée de la citadelle, un groupe assez original s'offrit à nos regards. — Au sommet d'un monticule pierreux et fauve, que tigraient çà et là quelques bandes sombres de verdure, un factionnaire était assis; devant lui une *cholita* (2), le corps nonchalamment renversé, la main perdue dans les ondes d'une chevelure étoilée de fleurs de jasmin, et le coude appuyé sur le genou du soldat, écoutait en souriant quelque confidence amoureuse, tout en arrachant avec ses lèvres les pétales d'une fleur de grenadier. L'homme portait le frac gris et le bonnet blanc à ruban vert; la femme avait le torse drapé d'un châle écarlate, et son jupon retroussé laissait apercevoir un petit pied chaussé de satin blanc, une cheville fine et une jambe irréprochable. Le soldat s'était improvisé un parasol en nouant les pointes d'un madras aux extrémités de la baguette de son fusil, fixée elle-même par le milieu au coude de la baïonnette. Cet écran projetait sur le visage cuivré de l'Indienne une ombre vigoureuse, semblable à celles qu'Eugène Delacroix fait tomber avec une si savante hardiesse sur la face de ses personnages. Nous

(1) Sorte de vautour domestique du Pérou.
(2) Indienne.

nous gardâmes bien de prolonger une contemplation qui menaçait de devenir importune, et, laissant le jeune couple tout entier aux douceurs de son entretien, nous entrâmes au Castillo.

Tous les ouvrages situés au sud de la ville sont renfermés dans le Castillo. Les deux forts et les batteries dont nous avons déjà parlé le défendent du côté de la mer; des épaulemens et des fossés profonds, avec escarpes et contrescarpes, font sa principale force du côté de la terre. Dans l'enceinte de la citadelle s'élèvent des casemates massives, les seules qu'on puisse construire avec les matériaux peu résistans du pays. Ces réduits, où peuvent s'abriter de nombreux défenseurs, servent actuellement de cachots, comme nous pûmes nous en convaincre en plongeant nos regards dans un soupirail demi-circulaire fermé par une épaisse grille de fer et destiné à éclairer une profonde galerie, voûtée, fétide et lugubre. Le long des murs humides et noirs règnait un cordon de bancs en bois sur lesquels on apercevait une douzaine de nattes, couche ordinaire des prisonniers. Quelques ustensiles grossiers et indispensables étaient épars sur le sol. Pour le moment, ce sépulcre était vide; on avait dès le matin dirigé ses tristes hôtes vers différens travaux publics auxquels on les emploie. Au dehors tout était désordre : vieux canons de fonte et de bronze, les uns rouges de rouille, les autres verts d'oxyde de cuivre, ancres brisées, roues à engrenages, futailles défoncées, gisaient à moitié ensevelis dans la poussière. Presque toutes ces constructions menaçaient ruine, et de nombreux étais soutenaient le ventre rebondi des murailles, dont la chute semblait imminente.

Quand nous quittâmes la citadelle, le soleil dorait la ville de ses rayons obliques et disparaissait derrière San-Lorenzo, dont la masse violette se détachait sur un horizon ardent comme un brasier. Les travailleurs du môle regagnaient leur demeure, et les habitans sortaient de l'atonie où les avait plongés la température de midi. Partout les stores bariolés des balcons remontaient en criant sur leurs rouleaux, et les femmes, assises au seuil des portes pour respirer la première fraîcheur de la soirée, surveillaient leurs marmots déguenillés, qui se vautraient dans la poussière sans effaroucher le moins du monde des bandes de *gallinasos* occupés à déchiqueter les chiens morts. Notre promenade dans les rues, à cette heure où la ville respirait, nous permit d'apprécier du premier coup d'œil l'ensemble de la population de Callao, qui se compose de blancs, et plus particulièrement de *cholos* (Indiens) et de *sambos* (1). Le croisement de ces trois races primitives a multiplié à l'infini les nuances de la peau, et l'œil exercé des habitans du pays peut seul démêler infailliblement le type originel des différens individus. Les *cholos* et les *sambos* se distinguent moins

(1) Les *sambos* sont le produit du croisement de la race indienne avec la race noire.

par la couleur de la peau que par la forme du visage : ceux-là ont le front étroit, les mâchoires lourdes et saillantes, les yeux vifs et noirs posés à la chinoise, et les cheveux lisses et brillans comme du jais; leur physionomie, pleine de douceur, porte l'empreinte de la mélancolie et de la résignation. Le *sambo* a le teint plus foncé, les cheveux crépus, les lèvres épaisses. On chercherait en vain la beauté plastique chez les habitans de Callao : ils sont pour la plupart petits et malvenus; mais, à défaut de cette beauté précise, déterminée, qui frappe soudain le regard, on y rencontre souvent chez les femmes indiennes une sorte de grace dont on subit le charme, alors qu'un rayon de l'ame traversant l'enveloppe matérielle vient éclairer leur physionomie. Le costume des gens du peuple est à Callao, comme dans toutes les villes de la côte du Pérou, le même qu'au Chili. C'est pour les hommes un *poncho* de laine sur un pantalon de grosse toile. Les femmes se drapent aussi le torse dans un châle de couleur écarlate, et mêlent à leur chevelure des œillets ou des fleurs de jasmin; leur chaussure, plus élégante que comfortable, se compose le plus souvent d'un bas de soie rayé ou couleur de chair dans un soulier de satin blanc.

Le toit de l'homme du peuple est ici toujours hospitalier pour l'étranger; un visage souriant l'accueille à son entrée, un souhait de bonheur l'accompagne à sa sortie. L'intérieur des habitations est en général simple et modeste, sans être misérable; le mobilier de la pièce principale est ordinairement un lit paré avec une certaine affectation, une table dont un bouquet de fleurs fraîchement cueillies occupe le milieu, une causeuse cachée par une housse d'indienne imprimée, puis çà et là des escabeaux grossiers. Quelquefois un hamac destiné à la sieste joint les angles opposés des murailles blanchies à la chaux, contre lesquelles on aperçoit toujours accrochée à un clou l'indispensable *vihuela* (1) destinée à charmer les heures de loisir.

Il faut peu de temps pour explorer la ville de Callao. Nous revenions, après quelques heures de promenade, à la *Fonda de la Marina,* où nous avions élu domicile, avec cette tristesse qui accompagne d'ordinaire toute curiosité déçue, quand nous aperçûmes un groupe nombreux qui se pressait à l'entrée d'une case d'où s'échappait, mêlé à des clameurs discordantes, le frémissement cadencé des guitares. Le spectacle devait offrir un sérieux intérêt, à en juger par l'attitude des gens qui masquaient la scène. Tous, le cou tendu, les narines dilatées, les lèvres frémissantes, plongeaient des regards avides dans un appartement éclairé par je ne sais quelle lueur fauve et vacillante. Les uns applaudissaient de la voix et du geste les acteurs invisibles, d'autres jetaient quelques mots au concert vibrant de l'intérieur, et toutes ces

(1) Guitare.

faces noires comme l'ébène, rouges comme le bronze florentin, jaunes comme l'ambre, portaient l'ardente et sauvage expression de convoitise d'une meute que le fouet du piqueur contient devant la curée. Nous voulions aussi notre part d'émotions; mais nous hésitions à la conquérir en essayant de faire brèche dans cette muraille vivante. Un *arriero,* que ses formes herculéennes autant que sa profession rendaient très propre à ce genre d'exercice, vit notre embarras, et s'offrit, moyennant quelques pièces de monnaie, pour remplir l'office de bélier à notre intention. Le marché conclu, les clauses furent exécutées avec une conscience scrupuleuse. Nous pûmes alors comprendre cette attention passionnée, ces tressaillemens fébriles de l'assistance : jamais drame chorégraphique n'avait traduit plus énergiquement que celui qui s'exécutait sous nos yeux les ardeurs insensées de l'amour.

L'orchestre, si l'on peut nommer ainsi la force instrumentale qui jetait aux danseurs le mouvement rhythmique, se composait de deux guitares dont on faisait vibrer toutes les cordes à la fois, d'une table sur laquelle on tambourinait avec les poings, et d'un chœur de voix discordantes. L'action avait pour interprètes un nègre et une samba. L'homme, nu jusqu'à la ceinture, semblait fier d'un torse où l'on suivait le jeu des muscles à travers une peau sombre et lisse comme ces galets que la mer roule au rivage. La femme portait un jupon à falbalas tout bariolé de rouge et d'orange; elle avait laissé choir le châle de laine bleue qui gênait sa pantomime, et sa chemise sans manches était à peine retenue aux épaules par le lien mal noué d'une coulisse. Nous étions arrivés au dénoûment d'une *resbalosa;* telle nous parut être du moins la danse exécutée. Une pause eut lieu, durant laquelle choristes et danseurs demandèrent à la liqueur argentée de Pisco un surcroît d'énergie et des inspirations nouvelles. A un nouveau signal de l'orchestre, le nègre et la samba s'avancèrent, et, placés en face l'un de l'autre, prirent tous deux une attitude fièrement provocante de défi, tandis que le chœur entonnait la chanson suivante :

Tu dices que no me quieres;
Porque no me quieres di?
Io dejo de ser querido
Solo por querer te a ti!
Ahora samba y como no (1).

La femme tenait à la main droite son mouchoir déployé, auquel un geste arrondi imprimait un mouvement de lente rotation qui semblait faire appel au cavalier. Celui-ci, les coudes en dehors et les mains

(1) « Tu dis que tu ne m'aimes pas; — pourquoi ne m'aimes-tu pas? dis. — Moi qui me passe d'être aimée — seulement pour t'aimer, toi! — A présent, *samba,* et pourquoi pas! »

serrées aux hanches, approcha en se dandinant avec confiance; la danseuse alors, par un manége plein de coquetterie, commença une série de glissades et de pirouettes dans l'intention apparente d'éviter le regard de son partner, qui, de son côté, s'épuisait en vains efforts pour la regarder en face. Bientôt las d'une manœuvre stérile, il se prit à sauter pour sa propre satisfaction, et simula tout l'entrain de l'indifférence. La samba le rejoignit aussitôt en piétinant avec une mutinerie charmante; puis elle recula, revint encore, et reconquit son prestige en produisant des trésors de grace et de souplesse. Le nègre, enchaîné de nouveau à sa suite, imitait de son mieux ses fantasques évolutions. Tantôt elle se balançait lentement comme l'oiseau qui plane et oscille avant de s'abattre, tantôt elle frétillait comme le poisson qu'un bruit effarouche. Ses mouvemens, quelquefois d'une régularité parfaite, se transformaient tout à coup, et devenaient vifs, inégaux, insaisissables. Au fur et à mesure que l'action se déroulait, les *guitareros* raclaient leurs instrumens avec plus de fureur; le choc cadencé des poings faisait tressaillir les flacons sur la table ébranlée, et l'assistance, d'une commune voix, chantait à tue-tête :

Quisiera ser como el perro
Para amar y no sentir,
El perro como es paciente
Todo se le va en dormir;
Ahora samba y como no (1).

La danse prit bientôt un caractère plus véhément; les pirouettes et les glissades firent place aux gestes passionnés, aux postures lascives, aux expressions de plus en plus ardentes et impétueuses. Les regards des danseurs, rivés l'un à l'autre, se renvoyaient leurs éclairs, leurs genoux s'entrechoquaient, leurs reins tressaillaient comme galvanisés, d'énergiques palpitations faisaient onduler leur poitrine. Enfin un frémissement fiévreux parcourut le corps du nègre. On eût dit qu'il concentrait dans une suprême aspiration magnétique toutes les puissances de sa volonté. La samba se raidissait contre cet appel fascinateur; mais ses pas incertains la ramenaient toujours vers celui qu'elle voulait fuir; échevelée, haletante, vaincue, elle finit par tomber entre les bras du noir, qui l'enleva triomphant et la déposa à demi pâmée sur une causeuse au milieu d'une explosion de bravos.

Nous en avions vu assez pour comprendre la répugnance qu'éprouvent les femmes du monde à exécuter dans les salons péruviens certaines danses nationales. Nous laissâmes sambos et sambas continuer

(1) « Je voudrais être comme le chien — pour aimer et ne pas souffrir. — Le chien, comme il est patient, — oublie tout pendant qu'il dort. — A présent, samba, et pourquoi pas! »

leurs pirouettes devant un cercle d'amateurs plus sensibles que nous aux charmes de cet étrange spectacle, et nous rentrâmes à la *Fonda de la Marina*. Placée près du port, à l'entrée de la rue principale, cette *fonda* était l'établissement de ce genre le mieux achalandé de toute la ville, grace à la direction vigilante d'un hôte qui savait joindre à un savoir-faire puisé aux meilleures traditions parisiennes un amour d'ordre, de propreté et de comfort vraiment britannique. Ce fut dans cette hôtellerie, ressource inappréciable pour les officiers de tous les navires de la rade, que nous allâmes finir la soirée et nous enquérir des moyens de communication ordinaires entre Callao et Lima. Le résultat des questions adressées à ce sujet à l'*amo de la casa* (maître de la maison) fut qu'il nous serait facile de louer à toute heure du jour des chevaux et des voitures, les premiers moyennant une piastre, les secondes moyennant un quart d'once, mais que le mode de locomotion le plus économique et le moins *hasardeux* (ce mot fut prononcé avec une intention manifeste) était l'omnibus qui fait le voyage trois fois dans la journée. De nouvelles explications de l'hôte nous firent comprendre qu'il n'y avait aucune exagération dans ce mot *hasardeux*, qui nous avait d'abord fait sourire. Cette promenade de deux lieues, à travers une plaine découverte et sur une route incessamment battue, est souvent contrariée par de très fâcheuses rencontres. Les nombreuses crises révolutionnaires qui se sont succédé au Pérou depuis l'émancipation y ont créé toute une population de soldats sans drapeau et sans paie régulière, qui partagent volontiers leur vie entre les aventures de grande route et les exploits de guerre civile. Heureusement il y a moyen d'échapper aux réquisitions de ces routiers : ces *salteadores* de la route de Lima ne s'attaquent qu'aux voyageurs isolés et aux voitures particulières; ils respectent le personnel plus imposant de l'omnibus.

Parmi les habitans de la *fonda*, il s'en trouvait qui, ayant eu maille à partir avec les *salteadores*, purent nous donner quelques détails sur leur façon d'opérer. Elle est toute courtoise envers ceux qui ne tentent pas de se défendre ou de se soustraire par la fuite à leurs exigences; mais malheur au voyageur, quelque résigné qu'il soit, s'il n'a pas une bourse pleine à leur offrir! Le *cicatero* (ils nomment ainsi le voyageur sans argent) doit s'estimer très heureux s'il en réchappe avec quelques gourmades, et il court d'énormes chances d'être abandonné en rase campagne dans un déshabillé fort inconvenant. Quant à la résistance, elle a été trop rarement couronnée de succès pour qu'on se sente encouragé à une lutte où les armes sont nécessairement fort inégales. Le second d'un navire marchand venait de payer de sa vie une tentative de ce genre au moment où nous arrivions au Pérou, et, pendant notre séjour à Lima, le hasard nous fit rencontrer un capitaine anglais dont la bravoure téméraire avait failli causer la mort de son compagnon

de voyage. Ce capitaine, quelque peu officier de fortune, après avoir mis en différens pays son épée au service de dix partis contraires, était venu l'offrir aux turbulens du Pérou, et il avait voulu inaugurer son séjour dans ce pays par un trait d'audace. A cet effet, il se munit d'un arsenal, et, appelant de tous ses vœux une rencontre périlleuse, il quitta Callao dans une voiture, en compagnie d'un pacifique *tiendero* (1) de Lima. Le sort le servit à souhait; un accident survint à l'attelage, et, pendant que le *cochero* s'occupait d'y pourvoir, une demi-douzaine d'individus fondirent sur la voiture comme des vautours sur une proie. Les voleurs étaient en nombre, mais l'Anglais était brave. « Que voulez-vous? dit-il. — Ton argent, » fit un *salteador* en abaissant son escopette. C'était l'instant d'épargner les paroles; le pistolet de l'Anglais se chargea de la réponse, et une balle terrassa l'agresseur. — *Anda puerco!* cria aussitôt au cocher l'enfant d'Albion tout en s'apprêtant à faire usage d'un second pistolet; mais le *tiendero* liménien, qui avait perdu la tête, arrêta le bras du conducteur en lui criant d'une voix lamentable : *Para, amigo! por Dios, para* (2)!... La phrase commencée se perdit dans une décharge d'escopettes, qui enlevait et clouait au fond de la voiture une oreille du malheureux *tiendero*. Un second coup de pistolet tiré par l'Anglais renversa un deuxième assaillant; les autres hésitèrent. Le cocher s'était remis en selle; stimulé par la voix énergique de l'Anglais bien plus que par les prières désespérées de son compatriote, il enleva ses chevaux, partit à fond de train, et, malgré quelques balles qui trouèrent le fond de la voiture, on put atteindre Lima.

Comme nous ne tenions nullement à faire étalage de vaillance sur le sol péruvien, nous jugeâmes superflu d'affronter les *salteadores*, et, pour éviter autant que possible d'ajouter une nouvelle anecdote burlesque ou dramatique aux riches annales de *la Legua* (3), nous allâmes retenir nos places dans le prosaïque véhicule qui a la réputation de conduire son personnel *complet* jusqu'à la capitale.

II. — UN OMNIBUS PÉRUVIEN.

Le lendemain, au coup de dix heures, nous étions réunis au bureau de l'omnibus. Le *cochero*, nègre vigoureux et brutal, était déjà perché sur son siége et s'amusait en manière de passe-temps à fouetter son attelage, qui, impatient et tourmenté, piétinait, ruait, mordait et se trémoussait en secouant ses liens. Nous n'eûmes que le temps de déposer au bureau notre demi-piastre, prix du voyage, et de nous jeter pêle-mêle dans la voiture déjà pleine, qui partit aussitôt comme em-

(1) Boutiquier.
(2) Arrête, mon ami! pour Dieu, arrête!
(3) Endroit suspect de la route de Callao à Lima.

portée par des hippogriffes et roula sur un cailloutis féroce, avec grand fracas de glaces frémissantes et de ferrures disjointes. A la sortie de Callao enfin, le lourd véhicule entra dans une poussière compacte, qui étouffa son bruit et changea ses cahots brusques et saccadés en capricieuses ondulations : on eût dit un navire contrarié par les houles.

Tout le monde fumait au moment où nous étions montés en voiture. Aveuglés, étouffés, étourdis tout d'abord, notre premier soin avait été de forcer un peu l'étau vivant qui nous emboîtait, et, quand nous eûmes conquis l'espace auquel nous avions droit, nous nous empressâmes d'abaisser la glace placée derrière nous, afin d'absorber le moins possible de la vapeur de tabac qui nous enveloppait. Cette précaution prise, le nuage s'entr'ouvrit, et nous vîmes apparaître nos compagnons de voyage. Quelques-uns d'entre eux fixèrent surtout notre attention : deux officiers péruviens d'abord. Le plus âgé, sombre, terreux, austère comme un moine de Zurbaran, disparaissait jusqu'à la moustache dans son manteau; l'autre, pimpant, frisé, avenant et blond comme Van Dyck, portait une casquette rose galonnée d'or; un *poncho* blanc à longues franges garantissait contre la poussière son frac bleu de ciel, dont on n'apercevait que les manches brodées en soutache; un pantalon amarante à bandes d'or et des bottes grises complétaient son costume. Un troisième personnage était entièrement vêtu de noir; une croix écarlate lui couvrait la poitrine, deux croix semblables ornaient son manteau à la hauteur des épaules; son chapeau à larges bords couvrait non-seulement ses genoux, mais encore ceux de ses voisins. C'était un *hermano de la buena muerte,* confrérie religieuse dont la principale attribution consiste à ensevelir les cadavres. Il n'avait point, du reste, la physionomie de son industrie : à voir sa face joviale et rubiconde, on pouvait se demander comme Hamlet : « A-t-il le sentiment de ce qu'il fait, ce drôle? » Depuis le moment du départ, il bavardait sans trêve avec ses voisins, tout en accumulant dans je ne sais quelles mystérieuses cavités de son arrière-bouche une fumée qu'il soufflait ensuite par les narines en jets interminables. Ses doigts ne le cédaient point en activité à sa langue. C'était plaisir de voir avec quelle dextérité pratique il roulait des cigarettes pour les offrir à une voisine dont il s'était fait le complaisant pourvoyeur. — Celle-ci, jeune *cholita,* avait aussi la tête découverte, et son chapeau de paille de Guayaquil, tout radieux sous ses rubans cerises, luttait d'ampleur et contrastait avec le feutre sombre du révérend frère. Le même désaccord régnait entre son costume et l'accoutrement funèbre du *cofrade;* son crêpe de Chine diapré comme un parterre, son jupon de galante couleur rose, l'or de ses pendans d'oreilles, le vif éclat de ses rubans et de ses fleurs, tout cela couronné par l'ovale orangé d'une jeune tête ornée d'une tresse noire aux chatoiemens de saphir, aurait charmé le regard et réjoui le cœur sans le voisinage du moine, dont le bavardage effréné venait

sans cesse fatiguer nos oreilles. — Nous avions d'ailleurs à lutter de temps à autre contre un importun d'une autre espèce : c'était un chien chinois qu'un matelot qui faisait route vers Lima avait amené dans l'omnibus, et qui s'échappait sans cesse des mains de son maître pour venir mordiller nos vêtemens. Recouvert d'un pelage gris d'acier, brillant et ras comme celui d'une souris, porté sur quatre pattes fines, raides, courtes et pointues comme des pieds de marmite, cet animal était le digne enfant d'un pays qui semble avoir le privilége de produire toutes les excentricités de la création.

L'omnibus roulait sur un sable gris comme de la cendre et semé de galets; la voiture n'affrontait que trop bravement ces obstacles; elle oscillait et se trémoussait de la façon la plus inquiétante, et à chaque nouveau cahot le chien poussait les plus désagréables gémissemens d'eunuque. Nous avions laissé sur la droite, à un quart de lieue de la ville, un cube en maçonnerie surmonté d'une croix en fer. Pendant la nuit désastreuse du 28 octobre 1746, un navire emporté par les flots fut, dit-on, déposé, sans avoir perdu son équipage, en cet endroit marqué depuis du signe de la rédemption. A gauche, nous apercevions les arbrisseaux qui bordent le Rimac et les terrains marécageux qui l'avoisinent. Toute cette première portion de la route est géométriquement divisée par des murs épais construits en *tapias*, — terre mélangée avec de la paille, et qui, séchée au soleil, garde la forme de la caisse où on l'a foulée. La hauteur de ces clôtures varie de un à deux mètres. Rien n'est triste et monotone comme ces délimitations de propriétés qui semblent les ruines de quelque vaste cité détruite par un cataclysme. Çà et là, dans ces enclos, apparaissent des buissons rechignés et poudreux; le sol est à peine moucheté de plantes qui servent de pâture à quelques maigres taureaux. Sur la route, des ânes s'en vont par troupes au milieu d'un nuage, transportant à Lima, les uns des colis débarqués à Callao, les autres de la paille hachée menu, ou l'*alfalfa* (sorte de trèfle) renfermée dans des réseaux à larges mailles. Presque tous se traînent sous un trop lourd fardeau, et le bâton des *arrieros* est impuissant à hâter leur marche. De temps à autre, une de ces malheureuses bêtes tombe haletante sur le chemin, les coups ne lui arrachent pas une plainte, mais ne lui font point faire un pas; ses bourreaux l'abandonnent alors aux *arrieros* des convois suivans, et ceux-ci recommencent la bastonnade jusqu'à ce que l'âne se décide à se relever ou à mourir. Les carcasses et les ossemens épars attestent que de nombreux retardataires ont servi de pâture aux oiseaux de proie.

Aucune brise ne tempérait l'accablante chaleur de la matinée, le ciel était bleu comme la mer, dont on voyait se dérouler à l'occident la nappe infinie tout émaillée de voiles blanches, qui, semblables à des mouettes, circulaient à travers les grands navires sombres et endormis. Enfin, près de nous et troublant seul de son cri funèbre le morne si-

lence de l'éther tranquille, un condor gigantesque abaissait vers un appât invisible les circuits démesurés de son vol tournoyant. Nous avions laissé derrière nous le triste village de Bella-Vista. Une population misérable y hante quelques masures couleur de boue, les seules dont les murailles n'aient point été renversées par le canon de Callao durant les luttes de l'indépendance. Un peu plus loin, nous vîmes se dresser un bouquet de sombre verdure qu'encadraient les murailles neuves et crénelées d'un cimetière, et nous passâmes auprès du seul arbre que l'on rencontre pendant la première lieue à partir de Callao. Cet arbre servait d'abri à une petite table couverte d'un linge sur laquelle on apercevait des gâteaux racornis, du maïs cuit, écrasé et mélangé avec du miel (*masamorra*), des flacons de *chicha* (1) couronnés d'écume, le tout médiocrement gardé par une vieille *samba* qui dormait confiante le front sur les genoux.

Notre qualité de voyageurs français nous avait rendus l'objet des prévenances de la société. Le *cofrade* nous avait offert des cigarettes; mais ce tabac qu'il tassait, qu'il vannait dans le creux de sa main pour le coucher ensuite sur une feuille de maïs roulée entre ses doigts d'une propreté douteuse, nous inspira une défiance que justifiait amplement la nature suspecte de sa profession. Nous acceptâmes plus volontiers les cigares de l'officier dameret; cette politesse fit naître un rapprochement et autorisa la conversation. Nous avions affaire à un jeune homme de manières élégantes et d'un esprit cultivé, qui devait plutôt son grade (chose assez commune dans la république péruvienne) à sa naissance qu'à ses services militaires. Spirituel et moqueur, il dirigeait sa verve satirique contre les événemens récens de son pays, dont il faisait saillir la face burlesque. Sa plaisanterie n'était pas acrimonieuse; elle tenait à l'extrême gaieté de son caractère : de temps à autre, il agaçait son voisin renfrogné, qui grognait ou riait dans son manteau; puis, après avoir persuadé à la *cholita* de retirer ses pendans d'oreilles en cas de mauvaise rencontre, il la jeta dans toute sorte de perplexités, en lui racontant jusqu'où les *salteadores* malséans poussaient envers le sexe leurs perquisitions indiscrètes, — si bien que la jeune femme, ne trouvant pas un abri sûr pour ses bijoux, se décida à les remettre en place. A nous il parlait de sa patrie avec respect, comme un fils parle de sa mère, de ses gouvernans avec ironie, de l'opéra et des cantatrices en *appasionado,* des taureaux en enthousiaste, des femmes de Lima avec entraînement, mais, il faut le dire, avec certaines allures de triomphateur. Il avait, à leur propos surtout, le secret de ces exordes oratoires qui tiennent l'esprit en éveil et lui permettent de saisir au vol les plus fugitives insinuations, les réticences les plus inaperçues. A la suite d'une anecdote scandaleuse où il s'agis-

(1) Boisson faite avec le maïs fermenté.

sait d'un colonel qui, voulant gagner un officier à son parti, lui avait offert sa femme, son unique trésor, disait-il, l'officier grave crut devoir sortir de son mutisme et lui faire quelques observations. — Bah! dit l'autre en aiguisant sa moustache, c'est un fait acquis à l'histoire contemporaine du Pérou. — Néanmoins le jeune railleur parut tenir compte de l'avis et devint moins expansif.

Ainsi jasant, nous arrivâmes à la Legua, c'est-à-dire à moitié chemin de Lima. — En cet endroit s'élève une charmante église de la renaissance, qui, dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel, est, de la part des gens de mer surtout, l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion fervente. Les tremblemens de terre, bien plus que le temps, ont fait choir çà et là des angles de maçonnerie et ont marbré de fissures sa façade badigeonnée de couleurs fausses, muette accusatrice de la parcimonie des fidèles et de l'incurie de l'administration. La voiture passa devant cette église et s'arrêta en face d'une *pulperia* (1) voisine. Pendant que l'attelage prenait quelques minutes de repos et soufflait dans ses harnais ourlés d'une écume blanche comme celle du savon, les voyageurs descendirent et se dirigèrent vers la *pulperia.* C'était une masure basse, bossue, couverte d'un toit plat, percée au rez-de-chaussée d'une large ouverture qui servait de comptoir sans qu'il fût besoin de pénétrer à l'intérieur. Un auvent en roseaux soutenu par des pieux, dont l'un fort élevé devenait aux grands jours la hampe d'un drapeau, abritait contre le soleil cette ouverture, où l'on apercevait des petits pains mal cuits, des *dulces,* des oranges, de la *chicha,* et sur des étagères plusieurs flacons à forme plus ou moins étrange, renfermant ces liqueurs vulgairement nommées en France *parfait amour, liqueur des braves,* etc. L'eau-de-vie de Pisco de cette *pulperia,* qui jouit d'une excellente renommée, attira au comptoir la majeure partie de nos compagnons de voyage. Quelques *arrieros,* le *poncho* sur l'épaule, le front ceint d'un mouchoir rouge, se reposaient auprès de leurs mules chargées et plaisantaient un nègre qui, grattant une mandoline, chantait à tue-tête et dansait tout seul au grand soleil. Deux autres personnages, hâlés et farouches comme des Bédouins, débraillés comme des lazzaroni, s'étaient accroupis dans la poussière et se partageaient une *sandilla* (pastèque) dont ils mordaient à même la tranche écarlate, tout en plongeant les doigts dans une écuelle remplie de *masamorra* qui excitait la convoitise d'un gros chien. Celui-ci, assis sur sa queue, regardait révérencieusement l'écuelle, et paraissait scandalisé de voir des pigeons moins circonspects y venir picorer à la barbe de ses maîtres.

Après une pause de dix minutes, le *cochero* nous cria de reprendre nos places. Comme nous remontions en voiture, l'ensevelisseur vint offrir à la *cholita,* qui n'était pas descendue, un verre de *pisco.* Elle

(1) Sorte de taverne où l'on débite à la fois des liqueurs et des épiceries.

nous le présenta tout plein en disant : « *Caballeros,* voulez-vous me faire l'honneur?... » Nous la remerciâmes discrètement; elle insista, et sa figure vermeille s'empourpra comme une orange mûre. — Ce genre de politesse ne se refuse pas d'ordinaire, nous dit le jeune officier; vous blessez cette pauvre enfant, qui en est toute confuse. — Telle n'était pas notre intention; aussi prîmes-nous bien vite le verre pour y tremper nos lèvres, et nous le rendîmes en nous excusant de n'être pas encore initiés aux façons cordiales et galantes du beau sexe péruvien.

Cependant les deux mangeurs de *sandilla,* dont nous n'avions pas remarqué sans inquiétude les physionomies passablement suspectes, étaient venus plonger un regard investigateur dans la voiture. Heureusement le conducteur ne jugea pas à propos de prolonger cette halte, et l'omnibus partit, laissant derrière lui, comme une locomotive sa fumée, un long nuage de poussière où disparurent nos deux contemplateurs. La conversation reprit de plus belle, mais cette fois ce fut l'officier qui nous interrogea sur la France. Paris était surtout le but de ses aspirations; c'était pour lui le seul point étincelant sur la carte du vieux monde. Un voyage à Paris nous a toujours semblé le rêve d'or de tout Américain qui se pique de civilisation; jamais Arabe ne poursuivit avec plus d'ardeur un projet de pèlerinage à la Mecque. Une fois en train de causer, le jeune officier donna libre essor à sa parole un peu vagabonde. Sa verve agressive se tourna contre les *Chileños,* ces rivaux naturels dont tout bon Péruvien aime tant à médire. Tout à coup un épais fourré de roseaux placé à gauche de la route attira l'attention du causeur. — *Jesu hijita,* s'écria-t-il en s'adressant à l'Indienne, voici l'instant de mettre en lieu sûr tous vos affiquets; nous sommes dans le coupe-gorge. *Ay de usted* (hélas de vous), si, comme on l'assure, ces *picarones* enlèvent les jolies filles!

L'officier grave haussa les épaules et grogna dans sa moustache, entre deux bouffées de tabac, ce mot unique : *Loco* (fou)! Quant à la *cholita,* elle interrogea du regard son voisin l'ensevelisseur, qui, s'imaginant qu'elle réclamait sa protection, prit un air des plus belliqueux et dit en lui présentant deux poings formidables : *A su disposicion, señorita!* Nous nous empressâmes aussi de lui faire les mêmes offres de service; elle les accepta avec une effusion des plus naïvement sérieuses. La partie de la route que nous traversions avait été le théâtre de nombreux brigandages; nul emplacement dans la plaine qui s'étend du rivage aux contreforts de la Cordillère n'est en effet plus propre aux embuscades. A droite et à gauche s'étendent des fourrés de roseaux aussi impénétrables qu'une brosse de chiendent, partout où n'existent pas certains petits sentiers indiqués par l'usage; ceux-ci rampent à travers ce repaire et viennent aboutir à la lisière du fourré en trouées étroites, sombres, mystérieuses comme celles des bêtes fauves, offrant ainsi un asile, soit pour garder l'affût, soit pour se dérober instanta-

nément aux poursuites, en cas de résistance sérieuse. Souvent, assure-t-on, un incendie allumé à dessein a débarrassé la route de ce dangereux voisinage; mais la plante vivace, poussant avec vigueur de nouveaux rejetons, semble, comme le phénix, renaître de ses cendres.

Cependant la *cholita* reprenait son assurance, car aucun symptôme inquiétant ne se manifestait. Nul bruit, nul mouvement ne troublait la parfaite tranquillité de la campagne; pas un souffle d'air ne courbait la cime des roseaux poudrés à blanc par la poussière, et l'omnibus se traînait péniblement dans son nuage, tandis que le *cochero* sifflait une *resbalosa* et fouettait ses chevaux en manière d'accompagnement. Bientôt nous pûmes reconnaître que nous approchions de Lima. La campagne changeait d'aspect; ce n'était pas encore la fertilité, mais ce n'était plus cette désolante monotonie qui attriste le regard durant les trois quarts du chemin. Quelques *chacras* montraient leur toiture grise dans les bouquets de figuiers et d'orangers; des bananeries, des champs de maïs et d'*alfalfa* découpaient au loin dans la plaine des figures géométriques. Enfin nous entrâmes dans une avenue de saules qui, rejoignant leurs rameaux, forment une voûte de verdure et versent sur la route une ombre épaisse dont on apprécie le bienfait après deux heures de véritable torture. Entre le chemin et les contre-allées affectées aux promeneurs coulent des *acequias* (canaux d'eau courante) qui fertilisent une infinité de plantes et de fleurs agrestes, et de distance en distance s'ouvrent de larges ronds-points entourés de petites murailles en briques le long desquelles règne un cordon de bancs. Ces ronds-points avaient été jugés nécessaires pour faciliter les évolutions d'équipages à une époque où la ville de Lima luttait de splendeur avec les plus riches cités de l'ancien monde. Hélas! sur cette chaussée jadis encombrée de carrosses, quelques véhicules aux maigres attelages se traînent seuls tout piteux à de rares époques de l'année, à côté de l'omnibus, qui accomplit le plus souvent dans une solitude complète son service quotidien.

La voiture roulait sur le pavé avec un fracas qui coupa court à toute conversation; mais j'avais devant moi pour me distraire une curieuse page où m'apparaissait confusément l'expression du sentiment populaire dans ce pays livré si long-temps à l'anarchie : c'était une longue muraille dont la robe de plâtre, rayée, crayonnée, déchirée en tout sens, étalait un fouillis de croquis hiéroglyphiques ou impurs, des cris de partis et des inscriptions facétieuses pour ou contre Torrico, Lafuente, Vivanco et autres agitateurs ou prétendans au pouvoir suprême, toutes choses fort peu réjouissantes, tempérées heureusement par quelques banalités amoureuses et par certains noms de femmes comme la langue espagnole en sait créer. Nous laissâmes sur notre droite des enclos où l'arbre se courbait sous les fruits, où le limon étincelait dans le feuillage sombre, et où l'oranger semblait escalader les murs tout exprès

pour jeter aux passans ses fleurs et ses parfums. Nous touchions à une terre généreuse, et, tandis que nous donnions un souvenir plein de gratitude au vice-roi Abascal, qui, voulant continuer aux voyageurs le bienfait des ombrages, se proposait de conduire jusqu'au port de Callao l'avenue et les *acequias* qui la bordent, notre omnibus tourna brusquement vers la gauche, se dirigeant vers un grand portique assez élégamment orné de moulures en stuc. Une large porte fermée, à battans verts, en occupait le centre; elle était accostée de deux portes plus petites, dont l'une était ouverte : c'était la *puerta de Callao,* principale entrée de Lima. Dès que nous eûmes traversé le portique et satisfait aux formalités de l'excise, nous enfilâmes une longue rue bordée de murailles peintes en façades de maisons, c'est-à-dire qu'au moyen du badigeon de différentes couleurs qui les couvrait tout entières, on y avait simulé des portes et des fenêtres. Ce spécimen des rues de Lima, triste et morne comme une mauvaise décoration de théâtre vue au grand jour, nous inquiétait déjà quand nous entrâmes dans une rue bordée de maisons véritables. Quelques minutes après, l'omnibus nous déposa dans la *calle de los Mercadores,* la rue la plus commerçante de la ville, d'où, après avoir pris congé de nos compagnons de voyage, qui nous firent toute sorte d'offres de service, nous courûmes nous réfugier, ruisselans de sueur et couverts de poussière, à la *Fonda Francesa,* où nous étions attendus par l'*amo de la casa,* brave et digne compatriote établi à Lima depuis plusieurs années.

III. — LA BUENA NOCHE.

Nous étions entrés à Lima la veille de Noël. Les carillons des innombrables églises de la ville appelaient les fidèles aux offices; mais, pour quelques sons vibrans et de bon aloi, des centaines de voix enrouées, asthmatiques et fêlées, appartenant sans doute à des fragmens d'airain, jetaient quelque brusque clameur du haut des clochers, ou murmuraient sourdement une psalmodie rogue et menaçante. Peu habitués à d'aussi étranges sonneries, nous ne pûmes d'abord nous défendre d'une certaine impatience bien justifiée par ce chaos de bruits impitoyables. Plus tard cependant nous en vînmes à trouver dans ces carillons désordonnés et sauvages, qui se renouvelaient chaque jour (car à Lima on honore officiellement presque tous les saints du calendrier), un charme singulier, dont les austères sonneries de nos fêtes religieuses n'ont jamais pu réveiller en nous le souvenir.

La *Fonda Francesa* où nous demeurions était située au centre de la ville, dans la *calle* de Bodegones, à deux pas de la place principale ou Plaza-Mayor. Comme le Palais-Royal à Paris, cette place, entourée de galeries exclusivement vouées au commerce, est le rendez-vous habituel des étrangers et des oisifs. Nous y allâmes chercher nos premières

impressions. La circonstance était favorable. Quand on veut d'un coup d'œil saisir la vie liménienne dans son aspect le plus original, c'est au milieu d'une fête religieuse qu'il convient d'arriver à Lima, et c'est à la Plaza-Mayor qu'il faut courir.

Le spectacle qu'offrait cette place le jour de notre arrivée ne trompa point notre attente. La foule affluait par toutes les rues avoisinantes. Comme un essaim de papillons dispersé par accident, des femmes pimpantes et coquettes, étalant aux regards les plus violentes nuances du satin et de la soie, diapraient la vaste place, et convergeaient toutes vers la cathédrale, festonnant les degrés du pérystile ou suspendant aux portiques leurs grappes vivantes. Pour la première fois, depuis notre départ de France, nous avions sous les yeux une ville et une population vraiment originales, et ce spectacle nous surprenait d'autant plus, qu'il s'offrait à nous presque aussi brusquement que si nous avions vu se lever le rideau d'un théâtre de Paris sur une ville espagnole du XVIe siècle, animée par un peuple de convention.

La Plaza-Mayor, ménagée au centre de Lima, si l'on comprend dans la ville le faubourg de San-Lazaro, forme un carré parfait, dont la cathédrale et l'archevêché occupent le côté oriental; au nord se trouve le palais national, résidence ordinaire du président de la république; les deux autres côtés sont remplis par des maisons particulières, dont l'étage supérieur, orné de balcons fermés assez semblables à des bahuts sculptés et peints appliqués contre les murailles, vient s'appuyer sur des galeries (*portales*) où des négocians, étrangers pour la plupart, étalent les produits de l'industrie européenne. Au milieu de la place s'élève une fontaine de bronze, surmontée d'une Renommée dont le pied sort d'un panache liquide, qui se brise en tombant sur deux plateaux d'inégale grandeur et vient remplir une large vasque. La cathédrale, gracieux monument de la renaissance, est flanquée de deux tours enrichies, comme le reste de la façade, de colonnettes, de niches, de statues et de balcons. Tout l'édifice est badigeonné de couleurs où dominent le rose, le vert, le jaune et le bleu. Le palais national est aussi revêtu d'une couche d'ocre jaune d'aspect assez maussade; les piliers des *portales* sont couverts d'une couche de rouge de brique : quant à l'étage qui les surplombe, vigoureusement nuancé de tons brûlés et violâtres, il est occupé dans sa plus grande partie par les balcons de bois dont nous avons parlé, sortes de boîtes mystérieuses peintes en vert-bouteille et en rouge brun. Qu'on imagine maintenant ce tohu-bohu de couleurs heurtées, criardes et fausses éclairé par un ardent soleil, que l'on jette dans ce vaste cadre ainsi bariolé une foule éblouissante, — et on aura une faible idée du spectacle qu'offre la Plaza-Mayor de Lima un jour de fête et de soleil.

La soie et le satin sont les seules étoffes que les Liméniennes ne dé-

daignent pas d'employer pour leur *saya y manto* si célèbre, et ainsi nommée parce que les principaux élémens de ce costume exceptionnel sont un jupon et une mante (1). La solennité de Noël nous permettait d'observer, en regard du pittoresque costume des femmes de la ville, les vêtemens plus simples, mais non moins gracieux, des *cholitas* et des *sambas,* aux figures brunes ou cuivrées, encadrées dans un immense chapeau de paille enrubanné. Les hommes se montraient aussi sur la place, mais en petit nombre. La plupart des citadins, tristement vêtus à l'européenne, se promenaient sous les *portales;* les campagnards et les moines apportaient seuls leur contingent d'originalité au spectacle qui nous surprenait, les premiers avec leurs *ponchos* bariolés assez semblables aux dalmatiques du moyen-âge, les seconds portant l'habit de leur ordre. C'étaient, par exemple, les franciscains en robe bleue, les dominicains en robe blanche et en camail noir, les *hermanos de la buena muerte,* puis d'autres confréries religieuses en frocs gris et bruns. On les voyait traverser à chaque instant la place, et plusieurs d'entre eux se mêlaient familièrement aux différens groupes de femmes. L'animation prit un caractère plus violent à la sortie des offices; dès que la cathédrale eut commencé à vomir par toutes ses portes des flots de peuple, mille clameurs s'élevèrent. Des musiciens nègres, sous prétexte d'implorer la charité des fidèles, commencèrent de complicité un charivari barbare. Les courtiers de loteries criaient la *suerte,* les *mistureras* vantaient leurs fleurs; les *tamaleros* et les *fresqueras* (2), dont les buffets occupaient le centre de la place, offraient avec succès, ceux-là leurs ragoûts incendiaires, celles-ci leurs boissons rafraîchissantes. Ainsi vu à la surface, entouré de prestigieux accessoires, ce peuple nous paraissait bien le plus fortuné du monde. Les hommes, cigare ou cigarette en bouche, se complaisaient dans la calme volupté du fumeur. Il y avait chez toutes ces femmes qui s'agitaient, caquetaient, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, faisaient la roue au grand soleil, tant de jeunesse, de grace et d'élégance, leur regard

(1) Le costume des Liméniennes a été si souvent décrit, que nous croyons inutile d'entrer à ce sujet dans de longs détails. Nous rappellerons seulement que la *saya* ou jupe collante est ajustée à la taille au moyen d'une coulisse; froncée sur les reins et repoussée à quelques pouces au-dessous de la ceinture par un vêtement intérieur fortement gommé, elle s'éloigne du corps en formant mille plis réguliers. D'ordinaire la *saya* s'arrête à la hauteur de la cheville et laisse à découvert un petit pied du galbe le plus aristocratique, chaussé toujours avec un bas de soie couleur de chair et un soulier de satin blanc. La mante est un tissu élastique de soie noire, dont la Liménienne ramène les deux côtés sur son visage de manière à le voiler tout entier, en ménageant toutefois à l'un de ses yeux une ouverture étroite qui sert à diriger la marche. Le châle est la partie la plus luxueuse du costume liménien; pour peu qu'une femme se pique d'élégance, elle ne porte qu'un crêpe de Chine couvert de fleurs et de feuillages, aussi surprenant par la richesse que par la merveilleuse harmonie de ses nuances.

(2) Marchandes de fleurs, cuisiniers et limonadières.

avait tant de feu, leurs accens tant de charme, leur désinvolture tant de surprenante légèreté, elles paraissaient vivre avec un tel mépris des choses positives, avec une si complète ignorance des misères de ce monde, qu'il émanait d'elles comme un rayonnement de bonheur dont nous nous sentions pénétrés. Rien dans cette population pimpante et radieuse ne pouvait nous avertir que nous fussions au cœur d'une ville tourmentée et appauvrie par trente années de luttes anarchiques.

Les *nacimientos* semblaient accaparer, ce jour-là, toute la faveur populaire. On nomme *nacimiento* la légende du christianisme composée en relief, étalée sous les portiques de certains couvens et même dans des maisons particulières, sous les auspices de quelques vieilles béates. La foule visitait les *nacimientos* en quelque sorte processionnellement; nous suivîmes d'instinct l'un de ses courans, et nous nous trouvâmes bientôt enclavés dans une cohue qui assiégeait un vestibule où l'on se heurtait comme à la porte d'un de nos théâtres le jour d'une représentation extraordinaire. Les femmes surtout mettaient à pénétrer dans l'intérieur une persévérance héroïque. Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes nous-mêmes jusqu'au *nacimiento;* encore n'y pûmes-nous donner qu'un coup d'œil, tant nous étions ballottés par le flux et le reflux des curieux. Le *nacimiento* n'est pas, comme encore aujourd'hui dans certaines villes de nos provinces, la scène de la nativité circonscrite dans un petit cadre : c'est l'histoire complète de notre Seigneur, remplissant un vaste espace en hauteur ou en largeur, suivant que l'exige la forme du local qui la contient. Le drame se déroule sur un terrain accidenté, qui commence à l'étable de Bethléem et qui aboutit au Golgotha. Montagnes arides, rochers menaçans, fraîches oasis, villages, fleuves, torrens, tout cela est disposé avec ordre, tout cela est peint de couleurs naturelles. Des étoiles de clinquant étincellent dans l'azur du ciel; l'une d'elles, la plus brillante, suspendue à un fil, guide les mages vers l'enfant-Dieu, et, comme toutes les figures sont mobiles, la scène reçoit de fréquentes modifications; ainsi les rois et les bergers, qui, dans les premiers jours de l'Avent, se trouvent fort loin de Bethléem, touchent, la veille de Noël, au seuil de l'étable. On passe successivement en revue le massacre des innocens, la décollation de saint Jean-Baptiste, la fuite en Égypte et tous les épisodes de la Passion.

Les ordonnateurs de ces *nacimientos* sont de vrais artistes populaires, qui luttent entre eux d'imagination, de naïveté, quelquefois même d'érudition. Il y a entre les différens quartiers de la ville des rivalités de *nacimientos*. Ceux-ci sont plus riches, ceux-là plus complets, d'autres plus ingénieusement composés. Parmi ceux que nous visitâmes, nous en remarquâmes un qui occupait un espace de trente mètres : il est vrai qu'à l'histoire sacrée on avait cru devoir joindre des sujets empruntés à notre époque, tels que les différens métiers de l'ar-

chitecture moderne, des scènes de la vie liménienne et jusqu'à des combats de coqs, ces derniers peut-être en mémoire du dénonciateur de saint Pierre.

Si notre première journée à Lima avait été bien remplie, la nuit qui allait suivre, la *noche buena,* n'allait pas être pour nous moins riche en spectacles curieux. Dès que l'obscurité fut venue, l'air retentit de musiques étranges et de folles chansons; des compagnies de nègres des deux sexes, escortées d'une foule bruyante, parcouraient la ville en brandissant des torches qui, fouettées par le mouvement de la marche, faisaient danser sur les murailles blanches des silhouettes gigantesques. De temps à autre, les porte-flambeaux s'arrêtaient, et la multitude formait un cercle au centre duquel commençaient des danses sans nom au son d'un orchestre diabolique dont les principaux instrumens étaient de larges tubes en fer-blanc fermés aux extrémités par des plaques de cuir que traversait une corde à nœuds; celle-ci, tirée avec force dans l'un et l'autre sens, arrachait aux cylindres une sorte de râlement baroque et sourd qui rappelait pourtant le son de la trompe. Dans quelques *patios,* la populace avait un libre accès; les danseurs, alors stimulés par l'espoir d'une rétribution, se livraient à leurs violens exercices avec une furie sans égale; ils s'affranchissaient de toutes traditions, et devenaient de véritables improvisateurs de pantomimes farouches et lubriques entremêlées de contorsions dignes d'un *clown.* Si d'aventure une de ces attitudes burlesques et inattendues jaillissait d'un suprême effort, l'assistance éclatait en hurras frénétiques, et les pièces de monnaie pleuvaient dans le cercle. Les clartés fauves et vacillantes, bizarrement éparpillées sur ces postures et ces grimaces de chimpanzé, contribuaient surtout à donner au spectacle un caractère de saisissante sauvagerie. L'épuisement seul mettait un terme à cette chorégraphie furibonde; les acteurs reprenaient alors leur course à travers la ville, non sans faire de fréquentes pauses aux *pulperias,* où ils puisaient des forces suffisantes pour se produire devant un nouveau public. Quelquefois deux compagnies rivales se trouvaient face à face; les quolibets et les injures volaient d'abord d'un groupe à l'autre en guise de prélude; bientôt on en venait aux mains pour s'arracher les torches dont les morsures ardentes faisaient surgir çà et là des cris aigus mêlés d'imprécations, et bien rarement on se séparait sans quelques scènes de pugilat, le tout à la grande satisfaction des spectateurs.

Durant toute cette nuit, la Plaza-Mayor fut animée par une foule bruyante. Des flambeaux et des brasiers jetaient aux façades environnantes de grandes clartés fugitives et sinistres. Les marchands de comestibles, nègres et *cholos,* circulaient à travers les tourbillons de fumée, attisant la flamme et tourmentant les poëles, les casseroles, les réchauds où l'on entendait glapir la graisse et crépiter les fritures et les grillades.

A travers la vapeur épaisse et nourrissante qui remplissait l'atmosphère on voyait des guirlandes de saucisses et de boudins joignant les extrémités de longues perches fichées en terre; des cordes tendues supportaient des jambons, des volailles plumées et dépecées toutes crues. On préparait aussi différens mets nationaux, tels que le *picanti*, dont les principaux ingrédiens sont la chair de porc cuite à l'étuvée, des pommes de terre, des noix écrasées, le tout violemment assaisonné de *capsicum;* le *tamal*, mélange de viande hachée menu, de maïs et de miel, que l'on vend sous forme de pâte; enfin le *pepian*, sorte de carri composé de riz, de dindon ou de poulet bouilli avec des gousses d'ail.

Pendant que sur la place on se pressait autour des nombreux étalages culinaires, les portes de la cathédrale restaient grandes ouvertes; l'intérieur, à peine entrevu à travers la fumée rougeâtre de l'encens et des cierges, regorgeait de fidèles. Ceux qui n'avaient pu y pénétrer encombraient les marches du péristyle, d'où, agenouillés et recueillis, ils suivaient avec ferveur l'office de minuit. La voix des chantres, mêlée aux sons graves de l'orgue, descendait parfois jusqu'à nous en rafales harmonieuses qui se perdaient dans les bruits confus occasionnés par les apprêts culinaires du dehors. On aurait dit ces tableaux primitifs où des paysages pleins de terreur déploient leurs profondeurs sinistres en regard des perspectives lumineuses du paradis. Quand, la nuit touchant à sa fin et les cloches se mettant en branle, les fidèles affamés quittèrent l'église, la scène prit un nouvel aspect. Les cuisiniers en plein vent se multipliaient pour distribuer aux passans les mets nationaux, enveloppés dans une feuille de maïs. Il n'y eut bientôt plus un pied carré du sol où l'on pût trouver place. Tous les consommateurs, accroupis dans la poussière, dévoraient leur pitance à qui mieux mieux, avec des grimaces féroces. Les *fresqueros* et les marchands de *chicha* déployaient en même temps une activité sans égale; ils enjambaient les différens groupes, le baril au dos, la bouteille en main, et versaient sur tous les points des rasades fabuleuses. Une pareille veillée ne se fût certes pas terminée en France sans hurlemens bachiques, sans querelles et sans rixes; mais l'ivrognerie est un vice presque inconnu aux vrais Péruviens. Quand nous quittâmes la place, rassasiés en quelque sorte par tant d'irritantes odeurs, l'agitation ne s'était point apaisée. Rentrés à la *fonda* depuis fort long-temps, nous entendions encore de notre fenêtre bourdonner la Plaza-Mayor comme une ruche immense, tandis que les *serenos* nasillaient aux échos d'alentour l'heure de la nuit et l'état du temps : il était trois heures.

Le lendemain, la place était jonchée de plus de feuilles que n'en fait pleuvoir le vent dans un bois durant une nuit d'automne; c'étaient les larges enveloppes de maïs dans lesquelles on délivre les divers alimens péruviens. Les cordes qui la veille, tendues en bel ordre, cou-

raient chargées de comestibles ou joignant les extrémités des pieux, traînaient çà et là, comme les agrès d'un navire désemparé, sur un amas de tables, de bancs et de barils renversés tout pêle-mêle. Les *gallinasos* se disputaient par bandes les débris de la bombance populaire le long des foyers encore fumans. La *buena noche* venait de finir; mais dans les folles joies, dans les pieuses solennités de cette nuit de fête, nous avions pu saisir un contraste qui devait nous frapper sans cesse pendant le reste de notre séjour à Lima, — le contraste de la fougue sensuelle et de l'exaltation religieuse, de la folie et du recueillement, de l'insouciance et de la passion. Dominé par un fonds de douceur et d'élégance naturelle inséparable du caractère péruvien, ce contraste étrange est peut-être l'expression la plus vraie de la civilisation liménienne.

IV. — LES LIMÉNIENS.

Quelle est à Lima la vie de chaque jour? — C'est la question que s'adresse tout voyageur à peine installé dans la ville des rois. Pour y répondre, je n'avais qu'à mener moi-même cette vie oisive et joyeuse, à suivre la société liménienne sur les places et dans les rues où le goût du *far niente* la ramène sans cesse, à pénétrer ensuite dans les réunions intimes, à observer enfin la famille sous le toit hospitalier qui l'abrite.

Après le chocolat écumeux et les deux *tostadas*, déjeuner frugal des pays espagnols, ma journée s'ouvrait chaque matin par une promenade sur la Plaza-Mayor. Le mouvement journalier s'y colorait de nuances infinies. Grace aux *tapadas*, on retrouvait là, en plein soleil, l'attrait piquant et le charme mystérieux d'un foyer de bal masqué. Nous ne nous lassions pas d'admirer ces bizarres costumes, au milieu desquels l'habit européen faisait, il faut bien l'avouer, une assez triste mine. Cet habit n'en est pas moins, au Pérou, l'indice d'une condition élevée, et le Liménien s'estime heureux quand il peut quitter le *poncho* pour suivre les modes françaises. Les femmes résistent heureusement à cette influence étrangère, et on les voit étaler avec une coquetterie charmante, au milieu de tous ces Péruviens vêtus à l'européenne, les irrésistibles séductions du costume national.

Et pourtant, qui le croirait? sur cette terre de la *lindessa* (1), au milieu de cette adorable population de sylphides, une société s'est formée pour braver la puissance de la femme, pour se jouer de ses enchantemens, pour nier ses précieuses qualités et ses attributs. Cette société, dont l'origine remonte aux temps presque fabuleux de l'his-

(1) Gentillesse.

toire du Pérou, porte à Lima le nom de *los Maricones;* elle existait déjà sous un autre nom chez les Incas et avait pris une extension tellement inquiétante, que plusieurs chefs, entre autres Tupac Iupanqui et Lloque Iupanqui, prirent les armes contre elle et la poursuivirent sur divers points de l'empire. La vice-royauté, pendant trois siècles, ne fut pas plus heureuse que les Incas dans sa lutte contre les *Maricones.* Il devait être donné à l'irruption des idées et des mœurs européennes, au début de l'émancipation, de déchirer en quelque sorte le voile qui cachait à la nation les égaremens et les débauches de la société tant de fois poursuivie. De nos jours, l'association des *Maricones* n'est pas détruite, mais elle est agonisante : nous avons souvent pu voir sur la Plaza-Mayor divers débris de cette étrange association. L'un d'eux surtout jouissait à Lima d'une éclatante popularité; c'était un *tamalero* (marchand de comestibles) gras, imberbe et fleuri comme un *soprano.* Cet individu portait un chapeau de paille de Guayaquil et le large tablier blanc du cuisinier. Bien qu'il fût constamment en exercice du matin au soir, comme certains pâtissiers de nos boulevards, son bavardage, encore plus intarissable que sa marchandise, charmait un auditoire qui, sans cesse arrêté devant lui bouche béante comme devant un grand orateur, grossissait de façon à intercepter le passage. Sa voix de femme claire et vibrante disait avec un esprit fort vif l'anecdote du jour, critiquait les mœurs et se permettait même parfois des incartades politiques. Les *tapadas* étaient particulièrement le point de mire de ses mordantes allocutions, il les interpellait au passage et les poursuivait de ses railleries; mais souvent aussi elles lui ripostaient avec succès : elles trouvaient, pour soutenir ces luttes frivoles, une vigueur et une originalité de repartie qui arrachaient aux spectateurs de bruyantes et sympathiques manifestations. Cette guerre d'épigrammes, où brillait l'infatigable fécondité du *tamalero*, se prolongeait d'ordinaire jusqu'au moment où un autre spectacle venait attirer les curieux et laisser dans l'isolement les parties belligérantes. Le commerce du *tamalero* était fort intéressé, disait-on, à ces brillans tournois qui appelaient l'attention sur sa marchandise. Cet industriel devait même à sa verve d'improvisateur deux ou trois fortunes que le *monte* (1), dont il poussait la passion jusqu'à la frénésie, avait successivement dévorées.

Nous ne passions jamais devant l'étalage du *tamalero* sans faire de tristes réflexions sur la fâcheuse influence qu'exerce au Pérou la fièvre du jeu. Nulle part on ne poursuit avec un aveuglement plus opiniâtre la déesse aux yeux bandés; — les jeux de hasard, les paris et la loterie engloutissent la paie péniblement acquise de l'*arriero* déguenillé, du

(1) Jeu de hasard fort en vogue à Lima.

sereno brûlé par le soleil et du *minero* pâli dans les ténèbres, sans compter le butin du *salteador*. Dans les hautes classes, les ruines et les fortunes dont le jeu est l'origine sont si communes, qu'on en parle avec indifférence. Les femmes elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ce mal endémique, mais pourtant le jeu ne semble leur être accessible que dans des circonstances exceptionnelles : en temps ordinaire, elles se bornent à poursuivre les faveurs de la *suerte*. Aussi quelles prières aux saints, quelles invocations aux ames des morts, quelles fallacieuses promesses aux esprits célestes ne trouve-t-on pas inscrites sur les registres des courtiers de loterie, qui parcourent les maisons de la ville, et font apposer en regard des numéros choisis une phrase quelconque destinée à servir de contrôle en cas de similitude de noms! — *Mi padre santo Domingo, — el alma del azobispo, — para festejar a un santo*, telles sont les devises que reproduit le plus communément chaque mois le journal officiel vis-à-vis des numéros sortans. Le tirage de cette loterie hebdomadaire n'est pas lui-même sans intérêt; il se fait avec un certain appareil, en pleine Plaza-Mayor, sur un théâtre élevé assez semblable à ceux que l'on construit pour nos réjouissances publiques. Le premier plan est occupé par trois immenses sphères auxquelles une manivelle imprime un rapide mouvement de rotation. Sur le second plan se tient un bureau composé de notables et présidé par un officier civil. Quand arrive l'heure du tirage, la foule se presse autour du théâtre. La femme en robe de soie se soucie fort peu en cet instant du nègre sordide qui la coudoie : l'importante affaire est de conserver une bonne place; les campagnards à cheval dans la mêlée se dressent pour mieux voir sur leurs larges étriers maures; bourgeois, militaires, gens de toutes les conditions, de toutes les couleurs, sont pêle-mêle, attendant le signal. On le donne enfin : bien des mains blanches font le signe de la croix, bien des lèvres murmurent des patenôtres intéressées, un effort suprême resserre encore la foule, chacun peut sentir battre le cœur de son voisin. Tous les regards se fixent vers ce théâtre, qui, pour douze heureux (c'est le nombre ordinaire des lots), va faire naître de si nombreuses déceptions. Au milieu d'un silence plein d'anxiété, trois enfans font tourner les sphères, puis, au moment où elles s'arrêtent, ouvrent un guichet à ressort, y plongent le bras, et tous trois en même temps, comme des automates, élèvent au-dessus de leur tête, pour n'être pas soupçonnés d'escamotage, un billet pris dans chaque sphère, et le déposent sous les yeux du bureau, qui proclame le numéro et la devise du gagnant. L'opération se termine au milieu d'un brouhaha général : celui-ci fait part au public de sa bonne fortune, celui-là ne réussit guère à cacher sa piteuse mine, un autre enfin accuse tout haut l'injustice du sort, ce qui ne les empêche pas les uns et les autres d'aller déposer entre les mains du premier

courtier venu le *real*, prix d'un numéro, pour le tirage du mois suivant.

La Plaza-Mayor est le rendez-vous des Liméniens oisifs. Veut-on surprendre quelques traces d'activité, c'est dans un petit nombre de rues voisines de cette place qu'il faut les chercher. Ici encore mille aspects pittoresques attendent le voyageur. L'architecture de ces maisons à un étage et à toit plat, bien qu'uniforme en apparence, est diversifiée, pour qui l'observe de près, par mille gracieux détails. Ici ce sont des *miradores* (belvédères) et des clochers qui se découpent sur le ciel; là, des balcons en saillie qui projettent sur les murailles des ombres vigoureuses, et dont les angles, étagés par la perspective, ressemblent aux gradins d'un gigantesque escalier. Çà et là, les panneaux des balcons à demi soulevés laissent apercevoir quelque ravissante jeune fille, la rose ou l'œillet à la tempe. Il n'est pas jusqu'aux *gallinasos* qui, pareils à de grosses houppes noires, se tenant immobiles et par troupes sur le faîte des maisons, ne semblent destinés à en couronner la bizarre ordonnance. Le milieu des rues est occupé par des canaux d'eau courante, souvent assez larges, et qu'on passe sur de petits ponts en bois. La chaussée, pavée de petits galets, est bordée de trottoirs aux dalles brisées et disjointes. Si l'on s'éloigne des rues centrales, on ne rencontre plus même ces vestiges de pavage : on marche dans une poussière infecte mêlée d'immondices et de débris sans nom; mais ce n'est point vers les extrémités de la ville que l'Européen doit diriger sa promenade : les rues des *Mercadores* et des *Plateros*, purifiées par des *acequias*, les *portales* de la Plaza-Mayor, pourront seuls lui révéler le mouvement journalier et les habitudes de cette séduisante cité. Là, les rez-de-chaussée, occupés par les montres vitrées des marchands de nouveautés et des orfévres, attirent, comme dans nos capitales d'Europe, les chalands et les flâneurs. Les *cigareros* ont au coin des rues de petits ateliers où ils confectionnent avec une rapidité singulière d'excellens cigares à des prix modérés. Chaque carrefour a aussi sa *pulperia*, sorte de taverne assez mal famée, fréquentée surtout par les *cholos*, les *sambos* et les nègres. Les industries liméniennes paraissent dédaigner d'appeler l'attention par des enseignes. A part celles des barbiers, qui semblent avoir conservé le monopole de certaines opérations chirurgicales et qui exposent sur un panneau peint à l'huile une main armée du scalpel dans le voisinage d'un bras et d'une jambe d'où le sang jaillit à flots, on ne rencontre guère d'enseignes que sous les *portales*. Ce sont quelquefois de prétentieuses allégories : un troubadour de pendule arrache le voile d'une femme rouge couronnée de plumes et accroupie à ses pieds : c'est Colomb découvrant l'Amérique. — Une bande de rhinocéros met en fuite des éléphans (l'enseigne d'une boutique rivale et voisine représente une compagnie d'éléphans). — On en voit enfin

qui sont d'une impertinence manifeste : un brigand, le poignard à la ceinture, la carabine au poing, s'apprête à détrousser les passans.

Les principales artères de la capitale, surtout celles qui aboutissent aux marchés, sont, aux jours non fériés, le théâtre d'une activité qui tourne parfois à l'encombrement. Les campagnards y conduisent des troupeaux de vigognes et d'alpacas aux longues soies brunes, portant du fourrage dans des réseaux et des légumes ou des fruits dans des paniers de joncs tressés. — Des troupes de mules, fuyant à fond de train sous le fouet des *arrieros,* les parcourent, renversant çà et là quelques piétons surpris et impuissans à se garer. Des *aguaderos* nègres circulent tout le jour par la ville, juchés sur la maigre échine de leurs mules, dont le bât est disposé de façon à recevoir deux barils pleins d'eau qui se font contre-poids; ils s'en vont le nez au vent, les jambes pendantes, le bâton ferré sur l'épaule, interpellant à haute voix les Indiens ou les gens de leur couleur, et accompagnant leurs quolibets d'un bruit de clochette qui indique que l'eau est à vendre.

C'est toujours à la Plaza-Mayor qu'il faut revenir pourtant lorsqu'on veut prendre sur le fait toutes les étrangetés de la vie liménienne. L'un des marchés les plus curieux de Lima se tient sur cette place. On y vend à peu près de tout, mais, entre autres choses, des fruits, des fleurs et des légumes. Les marchands sont assis sous des châssis de roseaux, formant avec la terre un angle ouvert à volonté par un bâton fourchu, et sous des nattes de joncs tressés que des montans soutiennent comme un dais. On voit aussi se dresser capricieusement de vastes parasols de paille de maïs ou de toile de couleur; traversés au centre par un long pieu fiché dans le sol, tous ces frêles abris baignent d'ombre violette les vendeurs et leurs étalages de différentes espèces de fruits, que la gueule des mannequins, renversés en cornes d'abondance, répand à torrent sur des tapis grossiers. Certaines femmes, accroupies et les bras cachés sous le châle de laine bleue ou rose dont elles se voilent le bas du visage, portent sur leur tête un vaste panier plat tout rempli d'herbes et de fleurs qui leur fait de loin une coiffure fantastique. Immobiles et impassibles sous ce fardeau durant de longues heures, elles semblent subir une mortification volontaire à l'instar des fakirs indous. Partout on aperçoit d'énormes jarres de terre rouge, des corbeilles vertes, des paniers de joncs de forme bizarre, remplis de légumes secs, de pimens et de *coca,* feuille merveilleuse que les Indiens mâchent avec une espèce de chaux, et qui fait oublier, dans les courses forcées, la faim, la soif et la fatigue. Les végétaux des deux hémisphères abondent, et sont par conséquent à bas prix. Un personnel bizarre, bruyant, affairé, va, vient, marchande, achète aux divers étalages. — Ce sont les Indiens des *cerros,* figures fauves et hâlées, le madras noué sur l'oreille et recouvert d'un chapeau de paille en pain de sucre; les *sam-*

bas à la chevelure tressée en mille petites cordelettes à la façon des Sicambres; les prêtres séculiers, portant la coiffure de don Bazile, qui semble une pirogue renversée; les frères quêteurs des ordres mendians, la sébile à la main, saisissant toutes les occasions d'exploiter un peuple superstitieux; les *tapadas* au pied de satin, qui sont partout où il y a des hommes; puis de galans officiers, la casquette sur l'œil, la moustache retroussée, le *poncho* blanc à longues franges sur l'épaule, l'éperon sonore au talon, qui, s'ils avaient le Pérou en poche, n'auraient assurément pas l'air plus vainqueur. — Tout cela rit, babille, dispute et jure; les nègres surtout gesticulent et vocifèrent avec une telle véhémence, que leur voix couvre celle des *mercachiffles* (colporteurs) et des crieurs de *suerte*. Des *cholitas* à cheval dominent la foule, où elles se fraient difficilement un passage; puis, sur divers points, on voit au-dessus des groupes se balancer élégante, douce et fine, sur un cou de cygne, la charmante tête empanachée des *llamas* blancs ou bruns qui font tinter leur clochette.

Quand on est las de tout ce bruit, de tous ces spectacles de la rue, il y a quelque charme à se reposer au milieu d'une famille liménienne, à rechercher si la vie intime a gardé dans la capitale du Pérou quelques traces de cette couleur moresque imprimée aux monumens et aux costumes de Lima par les premières immigrations andalouses. Les traces de cette civilisation presque orientale des émigrans espagnols ne se sont guère conservées, il faut le dire, dans les mœurs péruviennes. La famille à Lima ne connaît point les susceptibilités farouches que la tradition prête aux Maures et aux Espagnols de l'Andalousie; elle n'y est point mystérieuse : la femme y jouit d'une entière liberté, et si l'un des deux sexes courbe le front sous le joug conjugal, ce n'est assurément pas le plus faible et le plus timide.

La maison liménienne est en quelque sorte ouverte à tout venant; rien de plus simple et de plus facile que l'introduction d'un étranger, le premier venu à peu près l'y présente sans autorisation préalable, et, à partir du moment où, selon l'énergique formule espagnole, « la case a été mise à sa disposition, » le visiteur à peine connu arrive de prime-saut à y avoir ses entrées aussi franches que le plus ancien ami de la maison. Qu'il s'y présente matin ou soir, la cordialité de l'accueil ne se dément jamais, et le sans-façon de ses hôtes, que sa présence ne semble jamais distraire de leurs habitudes et de leurs occupations accoutumées, l'engage vite à mesurer ses relations bien plus à l'intérêt et au charme qu'il y trouve qu'aux scrupules de nos convenances européennes. Cette grace hospitalière est tellement invétérée à Lima, que nombre de familles, en voie d'adopter les usages et les formes de nos civilisations française et britannique dans ce qu'elles

ont d'égoïste et d'étriqué, ne sont pas sensiblement parvenues à tempérer une vertu dont les étrangers connaissent tout le prix.

L'ameublement liménien est en général d'une extrême simplicité : quelques canapés de crin, des chaises, des tabourets, un tapis ou des nattes de joncs tressés, un piano, un guéridon supportant un bouquet fraîchement cueilli ou un plat d'argent rempli d'un mélange de fleurs effeuillées, forment tout le luxe de la pièce principale, qui est élevée et dont les ouvertures sont disposées de façon à combattre, par des courans d'air, les ardeurs du climat. Les fenêtres basses sont fermées par de légers treillis, quelquefois aussi par une série de petits barreaux peints en vert. La chambre à coucher renferme ordinairement toutes les élégances du mobilier. Les glaces sont rares et de petite dimension; les tentures, les draperies et les mille superfluités qui transforment en bazars nos demeures françaises, sont peu communes à Lima, où elles sembleraient au reste une anomalie avec le climat et les habitudes du pays. Les femmes mariées et les jeunes filles indistinctement reçoivent les visiteurs, et l'introduction d'un étranger, bien qu'inattendue, ne semble jamais ni les surprendre ni apporter parmi elles la moindre contrainte; elles lui font un accueil avenant et simple et l'autorisent presque, dès le début, à laisser de côté les fadeurs gourmées du cérémonial, de sorte qu'à la fin de la première entrevue il se trouve aussi à l'aise que parmi d'anciennes connaissances. Pour compléter l'illusion, son nom de baptême, que l'euphonie liménienne revêt d'un charme tout particulier, réjouit son oreille à chaque interpellation. Le visiteur, de son côté, qu'il ait devant lui une jeune fille ou une matrone de l'âge le plus avancé, ne doit jamais manquer d'appliquer à son interlocutrice les substantifs de *señorita* (mademoiselle) et de *niña* (petite). Les Liméniennes sont d'autant plus sensibles à cette flatterie exagérée, que jamais femmes au monde n'ont, on l'assure, supporté avec moins de résignation l'implacable envahissement des années. Aussi, pour en dissimuler l'*irréparable outrage*, ont-elles souvent recours aux cosmétiques les plus exceptionnels, et quelquefois même aux plus ridicules stratagèmes.

L'épithète espagnole *bonita* (jolie) est généralement consacrée, quand on parle des Liméniennes. On en voit peu, en effet, qui atteignent à la *hermosura* (beauté complète). Plutôt petites que grandes, elles sont sveltes et bien proportionnées. Dans leur visage aux traits réguliers et fins éclatent, au milieu d'une pâleur qui n'a rien de maladif, et sous l'arc régulier des sourcils, des yeux noirs d'une mobilité fiévreuse et d'une puissance d'*ojeadas* sans rivale. Leurs mains et leurs pieds, qui font leur orgueil, ont toute la perfection désirable. La Liménienne a conservé pour son pied une sollicitude qui, au commencement du

siècle, était poussée jusqu'à l'idolâtrie. Les femmes alors, dans leur intérieur, ne portaient ni souliers ni bas; on se fardait le pied absolument comme chez nous le visage. Aujourd'hui, pour peu que la nature ait étourdiment donné à cette extrémité chérie une longueur un peu exagérée, une femme n'hésite pas à sacrifier la forme à la dimension et se torture dans un soulier trop court, à la manière des Chinoises.

On a souvent mis en doute les sympathies des créoles pour les Européens et particulièrement pour les Français. Il serait possible qu'à une autre époque, s'inspirant de traditions espagnoles peu favorables à ces derniers surtout, et plus souvent encore humiliés par le faste outrageant de certains parvenus, dont la fierté et l'insolence ne réussissaient point à faire oublier une basse extraction, les Péruviens aient quelquefois épanché avec amertume leur dégoût et leur mépris. Aujourd'hui ces causes de mésintelligence se sont considérablement amorties. La multiplicité de nos relations avec le Pérou y a vulgarisé les idées françaises, et l'on n'y voit plus guère s'élever ces fortunes scandaleuses si communes à une autre époque. Les rares commerçans étrangers qui s'enrichissent doivent leur succès à un travail consciencieux et opiniâtre. Ce ne sont plus ces *industriels* sans aveu, exploitant une population confiante, raillant leurs dupes et se glorifiant avec cynisme de leurs méfaits. Si la race n'en est pas encore complétement éteinte, elle devient au moins de jour en jour plus rare ou plus pudibonde; le bon sens des Péruviens d'ailleurs en fait justice et n'enveloppe pas la masse des immigrans dans sa réprobation. — Nous devons dire pourtant qu'il existe parfois entre les actes et les paroles des Liméniens certaines contradictions qui sembleraient justifier le reproche de manque de sincérité dont on les soupçonne; mais cette nuance de leur caractère, fort spirituellement indiquée par un écrivain de Lima, tient surtout à une puérile manie de *nacionalismo* (c'est l'expression dont il se sert) éclose depuis l'indépendance. — Il n'est pas rare de voir tel individu vivre en rapports fréquens et intimes avec des étrangers, affecter de se produire avec eux dans les cercles et dans les lieux publics, se parer à tout propos de ses nombreuses amitiés transatlantiques, et professer, suivant la disposition d'esprit ou l'intérêt du moment, un suprême dédain pour les objets de sa fréquentation et de sa sollicitude ordinaires. Les femmes surtout, qui, plus qu'ailleurs, recherchent l'intimité des étrangers, ne manquent pas, au moindre froissement, d'exhaler leur humeur d'une façon fort vive. Avec quelle joie maligne et railleuse ne s'écrient-elles pas alors en branlant la tête : *Ay niña! extrangeros yo, con que no puedo verlos ni pintados! con que hasta me parecen animales!* (Ah! ma fille, des étrangers, moi! je ne puis les voir même en peinture; c'est tout juste s'ils ne me semblent pas des animaux!) Nous le

répétons cependant, le *nationalisme* des Liméniens ne repose sur aucun principe arrêté et n'existe qu'à l'état de manie.

Comme dans tous les pays espagnols, la musique et la danse sont les arts qui trouvent à Lima le plus d'adeptes parmi les femmes; leurs dispositions naturelles se joignent au sentiment le plus exquis pour suppléer aux maîtres qui leur manquent. Il en est peu dans la société qui ne sachent jouer fort convenablement du piano, et on en compte un certain nombre qui se sont élevées à un talent du premier ordre. Les partitions de toutes les écoles leur sont familières, mais leurs préférences sont toutes pour la musique italienne. L'opéra italien établi dans la capitale du Pérou depuis plusieurs années devait naturellement développer le goût des Liméniennes pour les mélodies de Rossini et de Bellini. Les voix fraîches et limpides ne sont pas rares à Lima, et nous avons entendu des femmes du monde aborder avec un succès légitime les morceaux les plus difficiles des œuvres en renom. — Quant à la chorégraphie, elle ne jette que de furtives lueurs; la *samacueca*, la *resbalosa*, la *zapatea*, et autres danses nationales pleines de caractère, trouvent à peine aujourd'hui des interprètes dans les salons. Cela tient sans doute aux triviales exagérations que les basses classes leur ont fait subir. Les jeunes danseuses, voyant poindre sur les lèvres des hommes un sourire équivoque, ont fini par soupçonner qu'on attachait à leur innocente pantomime un sens suspect, et dès-lors elles ont dû renoncer à ces occasions de produire en public des trésors vraiment incomparables de grace et de souplesse. L'historien voyageur Stevenson constatait déjà, il y a vingt ans, avec une satisfaction fort réjouissante que notre monotone quadrille, qu'il nomme « l'agréable contredanse, » commençait à détrôner au Pérou les danses nationales; le progrès est maintenant presque accompli. A part la contredanse espagnole, sorte de valse à mesure lente avec un grand nombre de figures, les bals du beau monde liménien ne diffèrent pas sensiblement des nôtres, et si l'on veut recueillir en ce genre quelques bribes de couleur locale, il faut les chercher surtout dans les classes populaires.

Les femmes du monde sont, dans leur intérieur, vêtues à la française, avec une élégante recherche. Les modes parisiennes ont des ailes pour franchir l'Atlantique et les Cordillères; aussi s'implantent-elles à Lima peut-être avec plus de facilité que dans certaines provinces de France. Le chapeau seul s'y introduit avec difficulté, et en cela les femmes font preuve de goût, car rien ne saurait valoir le trésor naturel de leur chevelure, dont elles varient à l'infini les ingénieuses combinaisons, et dont une fleur est toujours le coquet et indispensable accessoire. Cet amour immodéré des bouquets et des parfums s'étend à toute la population. Il faut qu'une maison soit bien pauvre pour qu'on

n'y puisse rencontrer une corbeille de fleurs et un flacon d'*agua rica* (1). C'est une politesse fort usitée dans le peuple que de fleurir la boutonnière et de parfumer le mouchoir d'un visiteur. — Dans les grandes circonstances, aux époques de baptême ou d'anniversaire, le luxe suprême consiste à distribuer aux invités de petites pommes vertes où des incisions remplies de poudre d'aloës forment des arabesques élégantes, entrecoupées çà et là de clous de girofle. Ces divers ingrédiens, dont le suc du fruit entretient l'humidité, dégagent une senteur des plus agréables; puis ce sont encore des oranges dans un réseau de filigrane d'argent, et surtout de longues pastilles d'encens recouvertes de papier métallique couleur de feu, où la cannetille et les perles de différentes nuances figurent de gracieuses spirales. A l'une des extrémités s'épanouit une gerbe étincelante de petites lames d'or et d'argent, parsemées de grains de verre qui simulent des saphirs, des rubis et des émeraudes. Souvent aussi des fils métalliques retiennent des *escudites* de dix francs, qui concourent à l'ornement de ces colifichets et leur donnent une valeur plus sérieuse. Les couvens de femmes ont le monopole de ces coûteuses inutilités, dont le travail précieux va s'engloutir dans quelque *brasero* en jetant un peu de fumée odorante. Les esclaves fouillent alors les cendres pour en retirer les *escudites*, si leurs maîtres, se conformant au bon ton, ne les ont pas détachées. Chez les Liméniens, le nécessaire, toujours à peu près sacrifié au superflu, n'existe guère que dans des limites fort restreintes. Quant au comfort, c'est tout au plus s'il a pénétré dans quelques demeures exceptionnelles. Les habitudes de sobriété particulières à ce peuple s'accordent au reste merveilleusement avec son besoin de luxe et d'ostentation. En général, le seul repas sérieux que l'on fasse dans la journée se compose d'un ou deux plats, et l'on y boit rarement autre chose que de l'eau : un potage, sorte de coulis épais où la viande tient lieu de pain, le *puchero* et l'*olla* classiques de la cuisine espagnole sont demeurés les plats de résistance dans les classes aisées. Sur les tables plus modestes apparaissent les mets nationaux, où les condimens jouent leur implacable rôle. On voit quelquefois chaque membre d'une famille manger à sa guise et à ses heures, l'ordre et la règle n'étant pas les vertus dominantes des ménages péruviens.

Quelques circonstances bizarres ont gravé dans ma mémoire le souvenir d'un dîner où l'on m'offrit une place, sans préméditation, je dois l'avouer. L'un de ces hasards que font naître sous vos pas les habitudes liméniennes me mit en rapport, au cirque *del Acho*, avec une *tapada*, et j'obtins de sa grace l'autorisation de l'escorter jusqu'à sa demeure. Nous entrâmes dans une maison de modeste apparence, et

(1) Eau de senteur.

ma charmante conductrice me présenta à sa famille assemblée, une mère, deux frères et deux sœurs, en tout six personnes. On m'accueillit avec une cordialité presque obséquieuse. C'était l'heure de la *comida;* bon gré mal gré, il fallut me mettre à table. Les différens mets se composaient de *masamora*, de *tamal* étendu sur des feuilles de maïs, et d'une sorte de pâte épaisse formée de *garbansos*, de pommes de terre, de maïs et de viande hachée. Au centre de la table se dressait un immense, mais unique verre plein d'eau. — Où donc est la Ascension? dit la mère, quand nous eûmes pris place. — Me voici, répondit ma compagne. Je jetai les yeux au fond de la chambre, et je vis la Ascension en robe blanche : sa *saya*, couleur de smalt, dont elle avait lâché la coulisse, venait de s'abattre sur ses pieds; en ce moment, elle laissait glisser de la même manière son crêpe de Chine. L'ange se dépouillait de ses ailes; mais en son lieu restait une charmante mortelle, qui vint, le sourire aux lèvres, s'asseoir en face de moi. Le dîner commença; chacun prenait avec les doigts, qui la *masamora*, qui le *tamal*, et, à tour de ronde, buvait une gorgée dans le verre commun.

Sous le spécieux prétexte que je n'avais pas d'appétit, j'avais voulu refuser une portion de *picanti*, mais je dus céder aux instances de mes hôtes, qui poussaient jusqu'à la tyrannie leurs prévenances hospitalières. J'eus à peine avalé cette composition que sa perfidie, voilée d'abord sous un goût assez agréable, se révéla tout entière. Le *capsicum* dont elle était chargée m'incendia en un instant le gosier et l'estomac. Je voulus boire, mais la vue du verre me remplit de découragement. Je le saisis pourtant en fermant les yeux avec un geste désespéré, et je le vidai d'un trait. Jamais, mieux qu'en cet instant, je n'ai compris l'exploit de Bassompierre buvant aux treize cantons. — J'étais à peine remis de ma mésaventure, qu'une boulette de mie de pain vint me cingler le visage. Je fis d'abord une assez bonne contenance; mais un second projectile vint presque aussitôt me crever à peu près l'œil. Cette fois je bondis, et dus faire, à ce qu'il paraît, une grimace assez grotesque, car la Ascension éclata d'un fou rire, qui trahissait la coupable. Mes hôtes, remarquant ma surprise, m'invitèrent à riposter, en m'assurant que la boulette était le trait d'union dont se servaient pour se joindre à table les couples sympathiques. Une telle explication ne me laissait rien à dire, et je l'acceptai de fort bonne grace. Nous nous levâmes enfin : les hommes roulèrent des pincées de tabac dans des feuilles de maïs et lancèrent à l'envi des jets de fumée; les jeunes filles, couchées dans un hamac qui joignait en diagonale les extrémités de l'appartement, chantèrent des romances en s'accompagnant d'une guitare, et la soirée se termina par des *samacuecas* qu'elles exécutèrent, à ma demande, avec une désinvolture toute péruvienne.

Sous le régime espagnol, au temps de la plus grande prospérité de Lima, les goûts de luxe et de plaisir de la classe oisive et opulente avaient gagné comme une fièvre les derniers rangs de la population; chez les femmes surtout, ils étaient devenus un impérieux besoin. On cite encore aujourd'hui à Lima nombre de fortunes dissipées au souffle de leurs caprices. Les Liméniennes se glorifiaient de leurs exploits en ce genre comme les guerriers du nombre de leurs victimes. Ces traditions de coquetterie et de folle prodigalité n'ont point perdu tout-à-fait leur empire. Le désir de plaire, les fantaisies coûteuses et la misère entretiennent dans les basses classes un commerce de galanterie que favorisent la liberté des femmes et le précieux auxiliaire du costume; les lieux publics ne sont pas les seuls endroits exploités par ces vierges folles; elles se prévalent encore de mille prétextes pour entrer dans les *fondas* et se mettre en rapport avec les étrangers, moins accessibles à la défiance que les enfans du pays et plus faciles aux entraînemens d'amour-propre et à l'attrait pittoresque d'une aventure imprévue. Le respect de la vieillesse, les joies de la famille qui pourraient combattre cette extrême légèreté de mœurs, sont malheureusement inconnus aux Liméniennes. Leur vie, tout extérieure, se passe dans les plaisirs et s'achève au milieu d'une triste indifférence. Si dans une maison un étranger se lève avec respect à l'approche d'une femme âgée, il n'est pas rare d'entendre une jeune fille lui dire d'un ton léger : *No se incomoda usted, esta es mi mamita* (ne vous dérangez pas, c'est ma mère)! La mère ne souffre nullement de cette façon d'agir, elle n'a qu'une ambition, celle de voir sa fille entourée et courtisée : aussi se prête-t-elle volontiers à remplir l'humble office d'une servante auprès de l'enfant qu'elle n'a pas su élever.

Malgré le cordial accueil qui attend l'étranger dans toutes les maisons de Lima, la vie intérieure et journalière des habitans est bien loin d'offrir l'intérêt qui s'attache aux scènes de leur vie extérieure, surtout quand une fête religieuse, un mouvement politique, viennent en animer les aspects. Je me lassai donc assez vite de mes études sur le côté intime des mœurs liméniennes. D'autres spectacles m'attiraient, et le souvenir des fêtes de la *buena noche* me faisait désirer une nouvelle occasion de me mêler à quelque divertissement populaire. A Lima, de semblables occasions ne se font heureusement jamais attendre, et je pus bientôt observer sous une nouvelle face cette singulière civilisation péruvienne, toujours si séduisante à contempler dans ses splendeurs comme dans ses misères, dans les gloires du passé comme dans les difficultés du présent.

MAX RADIGUET.

RECHERCHES NOUVELLES

SUR

LE RÈGNE DE LOUIS XV.

Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV, par E.-J.-F. Barbier, avocat au parlement de Paris, publié par A. de La Villegille. [1]

Depuis quelques années, les érudits, les historiens, les critiques, exhument avec ardeur tous les documens, tous les souvenirs relatifs au XVIIe siècle. Il y aurait à continuer cette même tâche, non pas pour la dernière moitié du XVIIIe siècle, qui est désormais bien connue, mais pour la régence et les premières années du règne de Louis XV. On rencontrerait ici des difficultés assez grandes. La période dont nous parlons est très pauvre en documens originaux; autant, sous le précédent monarque, les écrivains se montrent inquiets de la postérité et soigneux de recueillir tous les faits, autant, sous Louis XV, ils sont peu soucieux de l'avenir et de ses jugemens sur eux-mêmes et sur leur siècle. A côté des quelques érudits qui s'occupent de la Grèce et de Rome, et, par exception, de la France du moyen-âge, Voltaire est à peu près le seul homme qui songe à l'histoire contemporaine. Entre les *Mémoires* de Saint-Simon, qui s'arrêtent à 1723, et les *Mémoires secrets* de Bachaumont, qui commencent en 1762, on ne trouve guère comme documens historiques, en dehors des pièces officielles, que des pamphlets, des chansons, des anas, c'est-à-dire la plupart du temps des calomnies, des futilités et des niaiseries : on connaît quelques anecdotes de cour, quelques scandales de coulisses; on ne sait presque rien de la vie particulière de la nation, des mœurs, des usages des diverses classes.

(1) 4 vol. in-8°, chez Renouard, 1847-1852.

Une intéressante publication récemment entreprise par la Société de l'histoire de France et confiée aux soins d'un habile éditeur, M. de La Villegille, vient, non pas de combler, mais de rendre moins regrettable cette lacune que nous avons signalée entre les *Mémoires* de Saint-Simon et les *Mémoires secrets*. La publication de M. de La Villegille offre, dans sa partie la plus importante, la reproduction du *journal* d'un habitant de Paris, Jean-François Barbier, né en 1689, mort en 1771. Avocat au parlement dès 1708, Barbier, dont aucune biographie n'a fait mention jusqu'ici, a recueilli, de 1718 à 1762, jour par jour, pour ainsi dire, le souvenir de tous les événemens qui se sont accomplis sous ses yeux, tous les bruits de la ville et de la cour, tous les scandales des théâtres et des salons. Il a très peu parlé de lui-même, et tout ce que l'on peut savoir de sa personne, c'est qu'il resta célibataire, qu'il demeura toute sa vie rue Galande, et qu'après le bonheur de donner des consultations et d'arrondir son patrimoine, il n'avait pas de plaisir plus grand que d'écrire son journal et de passer ses instans de loisir dans une petite maison de campagne, située au bois de Boulogne. Barbier n'est ni un homme de lettres, ni un philosophe, ni un janséniste, ni un chrétien, ni un athée; c'est un bourgeois parisien, c'est-à-dire une espèce à part dans l'espèce humaine, un Français qui ne ressemble pas aux autres Français, un mélange singulier de scepticisme et de crédulité, qui montre plus d'esprit que de raison solide, s'arrête et s'amuse volontiers aux petites choses, tout en jugeant souvent les grandes avec une remarquable sagacité. Occupé à la fois de plaisirs et d'affaires, ennemi de la noblesse parce qu'il n'était pas noble, très entêté de sa profession d'avocat et toujours malveillant pour ses confrères, respectueux envers le roi et très enclin à médire des ministres, Barbier, en écrivant son *Journal*, a pour lui-même et pour les autres l'inappréciable mérite de la franchise. Il dit ce qu'il sait, sans chercher la phrase, sans réticences, avec le mot vif et cru, et souvent il fait de l'histoire, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le vouloir et sans le savoir. Cependant l'histoire, sous sa plume, ne sort jamais du cadre étroit de l'anecdote, et, en le suivant à travers ses souvenirs, nous resterons sur le terrain où il s'est placé.

Ce qui frappe, et surtout ce qui attriste à la lecture du *Journal* de Barbier, quand on se reporte aux belles années du XVIIe siècle, aux luttes héroïques des derniers temps de Louis XIV, à cette administration sévère, régulière et forte, c'est de voir avec quelle rapidité, chez une nation mobile comme la nôtre, les mœurs et les institutions se dégradent et s'énervent. On tombe brusquement et, pour ainsi dire, sans transition, de la politesse et de la galanterie délicate et retenue au cynisme et à la dépravation éhontée, de Versailles aux petites maisons, des ballets de Molière et de Lulli aux bals masqués de l'Opéra, des solitaires de Port-Royal aux convulsionnaires de Saint-Médard, de Pascal à M. de Montgeron. On a souvent rendu les gens de lettres et les philosophes responsables de cette dégradation; leur action sur la décadence morale de la société française s'est assez fâcheusement signalée pour qu'il soit inutile d'en exagérer l'importance; l'intérêt du *Journal* de Barbier est précisément de faire à la magistrature, à l'armée, à la bourgeoisie, la part qui leur revient dans les préludes de la crise que les philosophes et les gens de lettres ont eu plus tard le triste honneur de faire éclater. Sous la régence et dans les premières

années du règne de Louis XV, ce qu'on appelle la littérature et la philosophie du XVIIIe siècle n'avait point encore fait son avénement dans le monde. Il y avait çà et là dans les cercles littéraires quelques épicuriens qui vivaient d'une vie dissipée et galante, et quelques écrivains de bas étage qui rappelaient les Théophile et les d'Assoucy; mais personne encore n'avait érigé la corruption en système, personne encore ne tenait école d'incrédulité : la corruption était dans les cœurs, l'incrédulité dans les esprits, avant d'être dans les livres. La lecture de Barbier suffirait seule à dissiper tous les doutes à cet égard; la cause de la dépravation des mœurs publiques éclate à chaque ligne dans son journal. C'est dans toutes les classes de la société un désir effréné d'être riche, un besoin non moins effréné d'amusemens, le luxe et le dégoût des travaux sérieux.

S'amuser, bien vivre et satisfaire par tous les moyens possibles aux exigences d'une vie sensuelle et raffinée, telle fut, dans la première période du XVIIIe siècle, la devise de la plupart des hommes appartenant aux classes élevées de la société. La noblesse donna le signal, la bourgeoisie s'empressa de l'imiter dans son faste, et surtout dans ses vices. Certains désordres qui, sous le règne de Louis XIV, n'avaient été qu'une exception devinrent une règle à peu près générale, et, chose vraiment bizarre, la décadence s'annonça par un changement complet dans la distribution et l'ameublement des maisons. Sous Louis XIV, tout était vaste, majestueux, ouvert à la lumière et fait en quelque sorte pour des hommes destinés à vivre à découvert. Sous la régence, on rétrécit les appartemens, on chercha l'ombre et le mystère, et dans la décoration intérieure on multiplia les futilités, les peintures, les images licencieuses. Le boudoir des courtisanes remplaça la ruelle des précieuses; le luxe de l'ameublement fut poussé si loin, qu'il suffit souvent à engloutir les plus grandes fortunes. Les femmes surtout montraient pour les meubles rares et précieux une véritable passion, et la marquise de Pompadour monta si richement sa maison, elle y entassa tant d'étoffes précieuses, tant d'objets d'art et de fantaisie, qu'à sa mort la vente de son mobilier dura pendant toute une année. Dans certains hôtels, on comptait plus de cent domestiques, dont la plupart n'étaient point connus de leurs maîtres; les chevaux n'étaient pas moins nombreux que les laquais, et partout on tenait table ouverte. Le célèbre traitant Samuel Bernard dépensait chaque année, pour les dîners seulement, 150,000 livres. Cette question de la bonne chère, des fins soupers et des vins exquis préoccupe vivement Barbier. Elle reparaît dans la plupart des biographies qu'il trace des personnages de son temps, et, quand un grand fonctionnaire est nommé dans la magistrature elle-même, il se demande presque toujours non pas s'il remplira dignement ses fonctions, mais s'il pourra suffire aux dépenses de table que lui impose sa nouvelle dignité. Il raconte aussi comme une chose très importante que, quand le parlement fut exilé à Pontoise, le roi eut la délicate attention de donner ordre aux voitures de marée de s'arrêter dans cette ville, pour adoucir la disgrace de la cour souveraine, en procurant à ses membres le plaisir de manger du poisson frais, et, à la façon dont il s'exprime, il est facile de voir que cette faveur ne fut pas sans influence sur la conduite politique des parlementaires.

Le jeu, les bals masqués et les petites maisons s'ajoutèrent comme une plaie nouvelle au luxe de l'ameublement et de la table, et ici encore il est facile de

marquer par la comparaison avec le règne de Louis XIV ce que l'on pourrait appeler les progrès de la décadence. Sous Louis XIV, en effet, on jouait avec fureur, et comme exemple il suffit de citer Mme de Montespan, qui, dans une seule soirée, perdit 4 millions à la *bassette;* mais du moins on jouait avec honneur : c'était une sorte de défi qu'on jetait à la fortune. Sous la régence, le jeu n'est plus qu'une basse spéculation dont les produits servent à défrayer le désordre. Des grands seigneurs, des princes, des ducs ne rougissent pas d'ouvrir des maisons de jeu et de s'attribuer comme maîtres de brelan une part dans les profits. Les bals masqués, qui commencèrent en 1716 à l'Opéra, ne tardèrent point à rappeler les orgies romaines dans leur licence effrénée, et le vice se produisit avec une effronterie nouvelle à la faveur de l'incognito. Une foule d'intrigues se liaient sous le masque et se dénouaient, toujours sous le masque, dans la salle même, à l'abri des grilles dont on avait garni les loges du cintre. Le régent faisait ses délices de ces cohues bruyantes, où la danse n'était qu'un prétexte pour la débauche et l'ivresse; Louis XV, comme le régent, y compromit plus d'une fois sa dignité royale. Ici encore, on le voit, nous sommes loin de Louis XIV, dont les ballets n'étaient, après tout, que des fêtes magnifiques et décentes, embellies par la musique de Lulli et les vers de Molière et de Quinault.

Pour quiconque est curieux de ce que Rabelais eût appelé des aventures de *haulte graisse*, le *Journal* de Barbier est une mine féconde et attrayante; mais ici nous ne le suivrons qu'à distance, et si même nous sommes forcé de le laisser en chemin, quelques traits, pris au hasard parmi ceux qui peuvent être cités, suffiront, nous le pensons, à faire apprécier et ses mémoires et son époque. Il raconte les faits les plus scandaleux sans s'étonner, sans blâmer et en les donnant presque toujours comme des aventures fort gaies dont le public s'est beaucoup diverti. S'agit-il des intrigues d'un courtisan marié, il se borne à cette simple remarque : « De vingt seigneurs de la cour, il y en a quinze qui ne vivent point avec leurs femmes. Rien n'est plus commun, même entre particuliers. » S'agit-il des infidélités du prince de Conti; après avoir dit qu'il est éperdûment épris et follement jaloux de sa femme, Barbier ajoute : « Cependant il a des maîtresses; c'est la règle. » En 1724, on noue autour de Louis XV, tout candide encore, une honteuse intrigue qui devait se terminer par ce voyage de Chantilly qui donna lieu à tant de couplets. Barbier, pour exposer le commencement de cette triste affaire, ne trouve que ces simples mots : « Pour rendre le roi plus traitable et plus poli, on comptait beaucoup sur la duchesse d'Épernon. Mme de La Vrillière était chargée de cette *diplomatie;* mais, comme elle était femme d'expérience, on pensait qu'elle prendrait le roi pour elle-même. » Jamais le moindre blâme ne trahit le moindre sentiment moral. Quand on attaque Mme de Pompadour, Barbier se fâche. « Cela est bien imprudent, bien insolent, dit-il; il suffit que le roi soit attaché à une femme, quelle qu'elle soit, pour qu'elle devienne respectable à ses sujets. » En 1739, ce roi, qui venait d'entamer une liaison avec Mme de Mailly, ne remplit point à Pâques ses devoirs religieux, comme il avait coutume de le faire. On jugea dans le public que le monarque n'avait point eu l'absolution de son confesseur, et cela fit grand bruit. Barbier, cette fois, se fâche contre le confesseur. « Nous sommes assez bien avec le pape, dit-il, pour que le fils aîné de l'église eût une dispense pour

faire ses pâques, en quelque état qu'il fût, sans sacrilége et en sûreté de conscience. » Nous pourrions choisir entre mille faits, mille réflexions du même genre; mais la reproduction des textes est impossible ici, et ce que nous venons de citer n'a pas besoin de commentaires.

Les mœurs étaient aussi frivoles que dissolues; les abbés jouaient de la guitare et chantaient dans les salons, tandis que les colonels faisaient de la tapisserie. L'esprit de la nation tout entière s'exhalait en chansons, en bouts rimés, en jeux de mots; que les troupes se consument dans la Bohême sous les ordres du maréchal de Maillebois, que le roi change de maîtresse, que le cardinal de Fleury tombe en syncope, on chansonne le maréchal, les favorites du roi, les syncopes du cardinal. L'invention des pantins, en 1747, fut un véritable événement; ces jouets, après avoir amusé les enfans, occupèrent les hommes. Les médecins, les magistrats eux-mêmes en portaient toujours avec eux; ils ne croyaient point déroger à la gravité de leur âge et de leur profession en les faisant danser au milieu des cercles et des promenades, et en accompagnant la danse de ces couplets :

Que Pantin serait content,
S'il avait l'art de vous plaire! etc.

Pantin n'eut pas seulement les honneurs de la chanson; on fit contre lui des épigrammes, des satires, et les peintres lui consacrèrent leur talent. Boucher, entre autres, en peignit un grand nombre, et celui qu'il exécuta pour la duchesse de Chartres fut payé 1,500 livres.

Aux costumes élégamment sévères du règne de Louis XIV avaient succédé des costumes bizarres, pleins d'afféterie, de recherche et de mauvais goût, et qui furent pour nos modes ce que le jargon des précieuses, dans le siècle précédent, avait été pour notre langue. Les hommes semèrent leurs habits d'or en pluie, d'étoiles, de petits carrés de couleurs, de paillettes et de fleurs. Les femmes se surchargèrent de bagues, de colliers, de girandoles, de ceintures. On donna aux paniers un diamètre égal à la hauteur des personnes qui les portaient : les mêmes étoffes, les mêmes dentelles servirent aux deux sexes, et les hommes eux-mêmes firent usage du fard et des mouches. C'était un véritable marivaudage en toilette. Du reste, cette corrélation entre les mœurs, les idées et le costume n'est point un fait particulier au XVIIIe siècle; on le retrouve à toutes les époques de notre histoire; la plupart des écrivains du moyen-âge l'ont signalée, et les soins exagérés donnés à l'habit ont toujours été regardés par eux comme un symptôme de décadence et d'affaissement. C'est qu'en effet les modes n'ont jamais été plus mobiles, plus recherchées, plus tourmentées qu'aux époques les plus corrompues et sous les rois les plus faibles.

Les raffinemens du luxe, la mollesse des habitudes, n'excluaient pas la dureté des mœurs. La fureur des duels, que Louis XIV lui-même n'avait pu comprimer, se réveilla sous la régence avec une vivacité nouvelle. On ne se battait pas, comme aujourd'hui, pour satisfaire à un préjugé que les gens de cœur ont la faiblesse de respecter; on se battait pour se tuer, et on se tuait presque toujours. Cette noblesse aux habits de soie tout brillans de paillettes, cette noblesse poudrée, musquée, fardée, avait la main rapide et sûre; elle ne marchandait pas son sang, et, quand il fallait tirer l'épée, on ne laissait pas à la

colère le temps de se calmer; les témoins ne connaissaient point encore la diplomatie des réconciliations, et le plus souvent on se battait sans recourir à des tiers. Le *Journal* de Barbier est rempli, comme les romans du moyen-âge ou les drames modernes, de combats singuliers, et ces combats s'engagent toujours pour les motifs les plus futiles. M. de Fimarçon, colonel d'infanterie qui avait mangé 200,000 livres en petits soupers, et qui s'habillait toujours en femme quand il n'était pas de service, se bat avec La Roche-Aymon, parce que celui-ci avait parié qu'il embrasserait au milieu des Tuileries une fille d'Opéra qui donnait le bras au colonel. MM. de Saint-Hilaire et Penin discutent en se promenant sur le talent d'Adrienne Lecouvreur, morte depuis plusieurs années; la discussion s'échauffe, tourne à l'aigreur, et voilà nos deux promeneurs qui croisent le fer au milieu de la rue Cassette. En 1721, le chevalier de Breteuil et le chevalier de Gravelle, lieutenans aux gardes, se battent dans la rue Richelieu, à midi et demi, au milieu des passans, et de Breteuil est tué. Ces gladiateurs en manchettes s'égorgeaient ainsi en plein jour, en pleine rue, au milieu des passans attroupés; mais le plus ordinairement on choisissait le clos des Chartreux, situé entre la rue d'Enfer et le Luxembourg. Les édits sur les duels étaient cependant encore en vigueur, on fit même des lois nouvelles, mais on ne les appliquait pas. Le roi signait toujours des lettres de grace, et le parlement lui-même aidait à éluder la loi. Ainsi, quand le duc de Crussol, jeune bossu de dix-sept ans, eut tué dans la rue d'Enfer le comte de Rantzau, petit-fils du maréchal de ce nom, le parlement, au lieu de faire arrêter le meurtrier, lui facilite les moyens de s'échapper, en lui enjoignant par un arrêt mûrement délibéré de se rendre en prison. Le duc, on le pense bien, profita de l'arrêt pour s'esquiver; il fut jugé par contumace et acquitté, parce que la famille dépensa 60,000 livres pour suborner de faux témoins. Quant à Barbier, en racontant ce scandale, il ne s'étonne que d'une chose : c'est que l'acquittement ait coûté aussi cher. Cette subornation de témoins était du reste dans les habitudes de l'époque. Barbier, en parlant des violences exercées par le marquis de l'Aigle sur une femme de chambre, termine son récit par cette réflexion caractéristique : « Comme il faut faire dédire tous les témoins, on dit que cela coûtera de l'argent. »

Autant la plus haute magistrature elle-même se montrait indulgente vis-à-vis des classes privilégiées et riches, — ce qui fait dire à Barbier « qu'on n'a jamais le plaisir de voir pendre les fripons de conséquence, » — autant elle se montrait impitoyable pour les *petites gens*. Quelques-uns des juges de Paris avaient été surnommés les *bourreaux de la Tournelle*, et ce surnom cruel n'était souvent que trop bien justifié. Une foule de délits qui de nos jours n'emportent que des peines correctionnelles étaient encore punis de la peine capitale; la rigueur des supplices ne s'était point adoucie depuis bien des siècles, et le sombre cérémonial des exécutions était en bien des points resté le même. En 1750, deux individus coupables de l'un de ces crimes que le moyen-âge lui-même osait à peine nommer sont brûlés en place de Grève dans une chemise soufrée. En 1762, Desmoulins, le chef de la bande des assommeurs, est rompu vif, et il reste vingt-deux heures sur la roue. « Pendant la nuit, dit Barbier, on relaya des confesseurs, d'autant que la place sur un échafaud est un peu froide. Ledit sieur Desmoulins a bu plusieurs fois de l'eau et a beaucoup souf-

fert. Enfin, voyant qu'il ne voulait pas mourir, et que le *service était long*, M. le lieutenant-criminel a demandé à MM. de la Tournelle de le faire étrangler, ce qui a été fait ce matin même, de neuf à dix heures, sans quoi il y serait peut-être encore. »

Les exécutions avaient ordinairement lieu vers le soir à la clarté des flambeaux. Les confréries des métiers, les moines des ordres mendians s'y rendaient en grande pompe, et soit que l'on pendît les condamnés, soit qu'on leur tranchât la tête ou qu'on les rompît vifs, les assistans, au moment où le bourreau allait faire son office, entonnaient le *Salve Regina*. Quand le supplice avait lieu par la décollation, l'exécuteur montrait au peuple la tête sanglante, et, lorsque le coup mortel avait été adroitement porté, ce peuple battait des mains pour témoigner sa satisfaction. La plupart des voleurs et des assassins affichaient jusqu'au moment suprême un cynisme révoltant et se montraient presque toujours insensibles au repentir : le célèbre Cartouche badinait sans cesse dans sa prison, et son esprit *le faisait plaindre*. Nivet, autre voleur non moins redoutable, passait tout son temps à jouer au volant, d'autres faisaient des chansons. Lorsqu'on amenait les condamnés pour les exécuter sur la place de Grève, ils demandaient tous à monter à l'Hôtel-de-Ville, sous prétexte de faire des révélations : ils trouvaient ainsi le secret de vivre vingt-quatre heures de plus, et de bien boire et de bien manger, malgré le parlement.

Quand le poète Gilbert, dans son immortelle satire, s'indigne avec tant de verve et de colère contre ces femmes auxquelles un papillon souffrant fait verser des larmes, et qui vont acheter le plaisir de voir tomber la tête du comte de Lalli, il ne fait que traduire en beaux vers un fait qui de son temps se renouvelait sans cesse. On eût dit que la haute société du XVIIIe siècle, blasée sur la plupart des sentimens simples et vrais, était attirée par un besoin fatal d'émotions violentes. A propos de toutes les exécutions un peu notables par la réputation de scélératesse des condamnés, Barbier remarque que les fenêtres de la Grève se sont *louées fort cher*, qu'il y *a eu beaucoup de carrosses*, etc. Au milieu de ces détails cruels, il ne s'étonne qu'une seule fois, c'est au moment du procès de Cartouche, et voici à quelle occasion : le comédien Legrand avait composé une pièce de théâtre dont ce brigand fameux était le héros; il en confia le principal rôle à l'acteur Quinault, et, peu de temps avant la première représentation, Quinault et Legrand se rendaient chaque jour au Châtelet pour répéter la pièce et le rôle; les magistrats faisaient venir alors Cartouche et ses complices; l'auteur et l'acteur les étudiaient, s'éclairaient de leurs avis. La pièce fut jouée le jour même où le brigand fut rompu vif : on vendit à la fois dans les rues l'arrêt de mort et la comédie, Barbier acheta l'un et l'autre pour servir, dit-il, de pièces justificatives aux *sottises* de ses contemporains. Ainsi le peuple de Paris se démoralisait par le spectacle des théâtres et le spectacle des supplices; les solennelles expiations de la justice humaine étaient devenues pour lui une simple affaire de distraction; il allait voir mourir Cartouche sur la roue après l'avoir applaudi sur la scène, et plus tard, quand la terreur eut besoin d'assassins, elle les chercha là où elle savait les trouver, dans cette foule à la fois raffinée et sauvage qui se pressait autour des échafauds de la Grève et devant les tréteaux des baladins.

A côté d'une foule de détails du genre de ceux qu'on vient de lire, et qui peu-

vent former en les réunissant le tableau des mœurs publiques de Paris au XVIIIe siècle, on trouve dans le *Journal* de Barbier des renseignemens toujours précieux par leur précision sur la physionomie particulière des diverses classes de la société, et ici encore, en face des témoignages contemporains, on reconnaît vite que l'histoire, telle qu'on la répète dans une foule de livres, est sujette à bien des rectifications. Le clergé surtout, à l'époque qui nous occupe, a été étrangement calomnié, et il semble que l'église tout entière se soit résumée dans la personne du cardinal Dubois. Cette fois encore cependant, le vice est l'exception, et le vice, il faut le reconnaître quoi qu'on en ait dit, ne se trouve d'une part que chez les hauts dignitaires qui n'entraient guère dans les ordres que pour jouir des gros bénéfices que le gouvernement avait le tort grave de ne conférer qu'à la naissance et à l'intrigue, et, de l'autre, chez les clercs tonsurés qui, sous le nom d'abbés, ne servaient, comme le dit Mercier, ni l'église ni l'état, vivaient en valets dans les maisons des riches, commandaient la livrée, et remplissaient en général les fonctions d'intendans. A côté des bénéficiers et des abbés, il y avait les évêques des provinces, les prêtres des petites villes et des campagnes, — Massillon, Belzunce, l'abbé Fleury, à côté de Dubois et de l'abbé de Tencin. Les jansénistes de la haute bourgeoisie s'entêtaient dans leur austérité, avec la même obstination que dans leur résistance à la bulle *Unigenitus*. Les cloîtres de l'ordre de saint Benoît étaient encore l'asile inviolable de l'étude, et les jésuites, à la Chine comme dans le Nouveau-Monde, donnaient toujours de glorieux martyrs à la foi. Barbier, qui ne tait jamais le scandale, de quelque part qu'il vienne, n'eût certes pas épargné le clergé, s'il avait trouvé de ce côté des sujets d'anecdotes; mais il ne s'attaque dans son *Journal* qu'à quelques-uns de ces abbés apocryphes, que Mercier appelle de petits housards sans rabat ni calotte, et à quelques grands bénéficiers, tels que l'abbé de Clermont, qui n'était que tonsuré, quoique possédant les abbayes de Clermont, du Bec, de Saint-Claude, de Marmoutier, de Chaalis et de Cercamp, et qui avait trouvé le moyen avec 200,000 livres de rente de faire 20 millions de dettes, qu'il ne paya jamais. En jugeant l'église française au XVIIIe siècle, les historiens n'ont jamais fait la distinction des bénéficiers, des clercs tonsurés et des prêtres; ils se sont de plus uniquement occupés de Paris : ils ont jugé le corps entier d'après quelques hommes, et cependant, si l'on veut tenir compte de tous les faits généraux et rétablir la balance du mal et du bien, on ne tarde point à reconnaître que la société religieuse l'emportait encore et de beaucoup sur la société civile, que l'antique discipline, la vieille foi, se maintenaient dans les provinces, que les exemples donnés par quelques grands dignitaires étaient rarement suivis dans les rangs inférieurs, et qu'en somme le clergé, au point de vue moral, était encore très respecté, parce qu'il méritait de l'être. Sourdement attaquée par les jansénistes, compromise par les désordres de quelques-uns de ses enfans, insultée dans ses dogmes, dans son histoire, dans ses lois, par des ennemis implacables, l'église française, au milieu de la dissolution générale, n'en était pas moins dans l'état le seul grand corps qui gardât une vitalité puissante, le respect de son passé, la foi dans son avenir, et qui, à cette date, dans la querelle du jansénisme, défendît la vérité et le bon sens. Les faits viennent à l'appui de cette assertion. Sur ce sujet, Barbier lui-même ne tarit pas, et cette partie de son *Journal* est

d'autant plus intéressante, que la curiosité jusqu'ici ne s'est généralement tournée que vers les origines du jansénisme. Son agonie a bien aussi quelque intérêt d'enseignement et mérite qu'on la décrive.

Exclusivement théologique et philosophique au début, le jansénisme, en s'étendant, finit par s'allier à la politique; il recruta de nombreux disciples, d'un côté parmi les hommes restés fidèles aux dernières traditions de la fronde, de l'autre dans la partie de la bourgeoisie qui se rattachait à l'opposition parlementaire. Il s'insurgea contre Rome et l'église, en prétendant, malgré l'église et Rome, rester dans l'orthodoxie; il s'insurgea contre l'autorité royale en protestant de sa soumission au roi, et, pendant tout un demi-siècle, il agita le royaume pour des questions que les plus illustres docteurs eux-mêmes n'avaient jamais pu poser nettement. Il fut violent, mesquin, turbulent : il réveilla toute l'intolérance du calvinisme, et proclama le dogme désolant de la fatalité; mais au milieu de ses contradictions, de ses faiblesses, de ses intrigues, il avait du moins cherché, dans la vie pratique, à resserrer les liens de la morale; il avait séduit par son rigorisme sincère les hommes les plus vertueux et quelques-uns des plus beaux génies du grand siècle. Arnauld le défendait par son courage et sa dialectique obstinée, Pascal par son éloquence incomparable, et, quand l'Europe entière s'humiliait devant Louis XIV, Port-Royal seul osait tenir tête au grand roi. Il y avait donc au milieu de tout cela une incontestable grandeur; mais, au XVIIIe siècle, Pascal et Arnauld ont disparu : toute la partie philosophique de la question a fait place à des arguties misérables. Les hommes les plus acharnés à la lutte, jansénistes ou molinistes, ne savaient plus pour quels principes, pour quelles idées ils combattaient. Aussi vit-on s'accomplir tout à coup dans l'esprit public et dans la conduite du gouvernement une réaction très vive. Autant Louis XIV s'était montré rigoureux à l'égard des jansénistes, tout en ignorant, comme ils l'ignoraient le plus souvent eux-mêmes, ce qu'ils étaient et ce qu'ils voulaient, autant le régent se montra disposé à l'indulgence. Deux jours après les funérailles du grand roi, il fit sortir de prison tous les jansénistes que le père Le Tellier y avait entassés. Pour apaiser des querelles qui n'étaient point sans danger, il fit rédiger un corps de doctrines qu'on soumit à l'acceptation des deux partis, et de plus on promulgua un édit pour ordonner la soumission à la bulle *Unigenitus*. On se soumit d'abord, et une paix définitive était même sur le point de se conclure, quand tout à coup un évêque aussi vertueux qu'obstiné, Soanen, ralluma l'incendie par des mandemens où l'on crut retrouver la trace des doctrines que l'église et Louis XIV avaient proscrites. Le conseil provincial d'Embrun condamna l'évêque Soanen, et le parti se reconstitua aussitôt en criant à la persécution. Les premiers solitaires de Port-Royal, pour attester la sainteté de leurs doctrines, avaient invoqué le miracle de la sainte épine; les jansénistes du XVIIIe siècle invoquèrent à leur tour les miracles du cimetière Saint-Médard.

Le 1er mai 1727, le fils d'un conseiller au parlement, le diacre François Pâris, mourut dans le faubourg Saint-Marceau. Riche de 10,000 livres de rente qu'il distribuait aux pauvres, le diacre Pâris avait passé sa vie entière dans la pratique des plus rudes austérités. Il couchait sans draps, ne mangeait que des légumes, et s'était rendu respectable aux molinistes eux-mêmes par sa bienfaisance et ses vertus. Les pauvres, dont il avait soulagé la misère, se rendirent

en foule sur son tombeau. Les jansénistes, dont il avait jusqu'au dernier soupir partagé les convictions, s'y rendirent également pour honorer l'homme charitable, le chrétien austère, qui avait répandu sur leur secte l'éclat de ses vertus. On se contenta d'abord de psalmodier et de prier; mais bientôt les phénomènes les plus étranges se manifestèrent. La plupart de ceux qui se rendaient en visite au tombeau du diacre se couchaient du côté droit sur ce tombeau, et aussitôt ils étaient saisis de violentes crises nerveuses, que les gens sincères prirent pour un état extatique, et que les gens habiles exploitèrent dans l'intérêt du parti. Ce fut alors, on le sait, que s'organisa, sous le nom de *convulsionnaires*, une secte qui eut ses chefs, sa hiérarchie, ses règlemens, et surtout ses thaumaturges. En effet, c'était chaque jour quelque nouveau miracle. Pour rendre hommage à Dieu, les convulsionnaires se soumettaient aux plus cruelles tortures. Ces tortures, qu'on désignait sous le nom de *grands secours* et de *secours meurtriers*, étaient ordinairement appliquées à des jeunes filles par des hommes jeunes, et qu'on appelait *secouristes*. Ces filles, dit Barbier, se couchaient par terre; trois ou quatre personnes leur montaient sur l'estomac, leur mettaient les pieds sur la gorge, ou les étranglaient à moitié, et elles prétendaient que cela les soulageait. Les écrits les plus étranges se propagèrent dans Paris; un livre intitulé : *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris*, devint le mémorial officiel des convulsions, et c'est là surtout que se révèle l'étendue de cette folie, qui, née dans le plus incrédule de tous les siècles de notre histoire, dépasse en merveilleux les légendes des époques les plus barbares. L'auteur de ce journal, M. de Montgeron, rapporte qu'une fille, nommée Gabrielle, plaçait sur sa poitrine la pointe d'une épée, en engageant celui des assistans qui lui paraissait le plus vigoureux à enfoncer cette épée dans ses chairs. Lorsque l'arme se courbait sous l'effort, elle la redressait pour empêcher qu'elle ne cassât, et la faisait ensuite appliquer à son cou avec la même violence en criant : *Plus fort, plus fort!* Du 4 juillet 1743 jusqu'à l'Ascension de l'année 1744, dit encore M. de Montgeron, la sœur Dina a reçu le secours des épées presque toutes les semaines; « il y eut à la fin jusqu'à dix-huit épées qui la pointaient à la fois... On a ainsi rompu sur d'autres filles des broches et des couteaux. » Dans le *secours* du feu, les convulsionnaires s'étendaient devant un brasier ardent, à cinq ou six pouces de distance, et elles y restaient, sans éprouver le moindre inconvénient, beaucoup plus de temps qu'il n'en faut d'ordinaire pour rôtir la viande. D'autres faisaient cuire des pommes et durcir des œufs en les pendant à leur cou. Dans le *secours* de la planche, on clouait le patient par les pieds et par les mains; dans le *secours* du caillou, on laissait tomber sur sa poitrine des pierres qui ne pesaient jamais moins de vingt livres. « Un de mes amis, raconte M. de Montgeron, a vu une fille à laquelle on enfoncait deux grosses clés de grande porte dans l'estomac. Toutes les fausses côtes se repliaient sous cet effort : les clés aplatissaient tellement le diaphragme, qu'elles le collaient contre l'épine du dos, et elles restaient comme cachées dans le corps; mais, loin qu'un si effroyable secours fît endurer la moindre souffrance à la convulsionnaire, elle le recevait avec un contentement inexprimable. C'était son remède le plus ordinaire pour faire cesser ses maux d'estomac. » Le livre où se trouvaient ces étranges récits, toujours appuyés de nombreux certificats, fut accueilli avec une avidité extrême.

M. de Montgeron fut traité comme un voyant, et, dans ses portraits, on le représenta avec un Saint-Esprit au-dessus de la tête.

Barbier, dont la foi est loin d'être vive, donne aussi aux miracles une assez large place dans son *Journal*. Il raconte comme un fait avéré qu'en 1737 Mlle Le Juge, fille d'un correcteur de la chambre des comptes, étant depuis long-temps abandonnée des médecins et sur le point de rendre le dernier soupir, son père lui fit boire un verre d'eau où l'on avait mêlé de la terre prise au tombeau du diacre Pâris; une demi-heure après, Mlle Le Juge appelait sa femme de chambre, et lui donnait l'ordre de l'habiller pour sortir. La guérison de Mme La Fosse, dont le souvenir fut consacré par une procession qui se célébrait encore en 89, ne laisse aucun doute dans l'esprit de Barbier. « Ce fait, dit-il, est si avéré, que je suis moi-même obligé de le croire, ce qui n'est pas peu. » Et comment Barbier n'aurait-il pas cru, quand Voltaire lui-même figure au nombre des témoins qui certifièrent cette guérison miraculeuse lors de l'enquête ordonnée par le gouvernement? Mercier parle aussi des convulsionnaires avec une certaine surprise : « Ils font, dit-il, des tours de force qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce que l'on voit à la foire de plus étonnant. Un poète, Guimond de La Touche, auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris pour avoir vu des convulsionnaires; il fut tellement frappé d'horreur et d'effroi, qu'il en prit la fièvre,... et il expira. »

Quand on a écarté les exagérations de M. de Montgeron, qui fut désavoué d'ailleurs par les gens sensés de son propre parti, quand on a fait la part de l'impossible et de la réalité, il reste encore dans la réalité même de quoi surprendre. Le fait des convulsions, cet état d'agitation violente ou d'insensibilité extatique dans lequel sept ou huit cents personnes tombaient à la fois, ne saurait aujourd'hui être révoqué en doute; mais comment ce phénomène s'est-il produit en plein XVIIIe siècle? Un livre rare et peu connu du médecin Hecquet peut fournir à cet égard de vives lumières; Hecquet a remarqué que les convulsionnaires, à de très rares exceptions près, étaient tous des femmes, et, en analysant les circonstances qui accompagnaient chez elles les crises extatiques (1), il n'a point hésité à en attribuer la cause physiologique à une violente surexcitation des passions. Les anecdotes de l'avocat Barbier complètent les observations du médecin, et prouvent que, si les convulsions avaient leur cause première dans la surexcitation des sens, le crédit qu'elles trouvèrent auprès du public eut aussi sa source dans l'habileté de quelques intrigans. Le parti janséniste comptait encore au nombre de ses adhérens des membres de la haute noblesse, des magistrats, des fonctionnaires, de riches bourgeois. Il avait de l'argent, la force que donne l'esprit de secte et d'association, et, par cela même, il se recruta de tous les individus qui n'avaient ni ressources ni crédit. Les faits réels, ce qu'on pourrait appeler les accidens nerveux, furent exagérés à dessein. Port-Royal tout entier eût donné son sang pour le miracle de la sainte épine; les habiles du parti, qui, de jour en jour, étaient devenus plus nombreux, donnèrent de l'argent pour les miracles de Saint-Médard; ceux qui faisaient métier de jansénisme payèrent des gens de bonne volonté pour faire le métier de convulsionnaires, et ce qui dans l'origine avait été sincère

(1) Voir pour les détails le docteur Hecquet, *Naturalisme des Convulsions*.

ne devint bientôt qu'une jonglerie, une exploitation indigne. On agiotait sur la bonne foi des personnes sincèrement religieuses, comme on avait agioté sur la crédulité des actionnaires du Mississipi. De la sorte, chaque fait s'enchaîne dans cette dégradation de la société française, telle que nous l'expose naïvement Barbier; on marche de folie en folie, et les dates ici parlent plus haut que les mots : 1716, les bals de l'Opéra; 1718, la banque de Law; 1725, le pacte de famine; 1727, le cimetière Saint-Médard.

Ainsi, par une contradiction singulière, tandis que, d'un côté, l'incrédulité grandissait dans l'ombre, de l'autre, on voyait renaître la confiance la plus aveugle dans l'impossible et le merveilleux. Comme dans les temps les plus troublés du moyen-âge, il se forma une foule de sectes qui devinrent, dans l'église janséniste, autant d'églises nouvelles, et se composèrent presque exclusivement de fripons et de personnes peu éclairées. Un frère mendiant du nom d'Augustin dit qu'il avait rencontré le prophète Elie, qui, suivant une tradition accréditée pendant tout le moyen-âge, devait rester sur la terre jusqu'au jugement dernier; le prophète l'avait salué du nom d'agneau sans tache, et frère Augustin, en se faisant passer pour tel, trouva une foule de gens qui le crurent sur parole, l'adorèrent et lui firent des présens magnifiques. Il y eut le sabbat janséniste, comme au XVIe siècle il y avait eu le sabbat des sorciers. Des hommes et des femmes s'assemblaient le soir dans des quartiers isolés de Paris. Là, ils s'enfermaient dans une chambre, tuaient une oie, se marquaient le front d'une croix dessinée avec le sang de cet oiseau, et, après en avoir rôti et mangé la chair, ils se rendaient processionellement aux ruines de Port-Royal. La secte des *multiplians* de Montpellier rappela ces Gallois du Poitou qui, au XIIIe siècle, établirent, pour les hommes et les femmes qui avaient eu des passions vives et malheureuses, une confrérie des *pénitens d'amour*. Comme tous les réformateurs du moyen-âge, les Gallois, avant de changer l'église et la société, avaient commencé par changer les modes : l'été, ils se couvraient de manteaux et de chaperons fourrés, tandis que, l'hiver, ils portaient une petite cotte simple, avec une cornette longue et mince, et rien de plus. Les *multiplians* de Montpellier faisaient mieux encore que les Gallois; au lieu de changer le costume, ils le supprimaient tout-à-fait dans leurs réunions officielles et clandestines, et il fallut, pour les ramener aux habitudes sociales, l'intervention d'une police vigoureuse. Les esprits forts, en fait d'absurdités, ne le cédaient en rien aux hérétiques, et l'on vit se renouveler le singulier phénomème intellectuel qui s'était déjà produit au XVIe siècle; au moment même où les mystères les plus saints, les plus hautes traditions du catholicisme étaient en butte à d'indignes outrages, les rêveries absurdes de la magie, de la cabale, de la théurgie, reprenaient faveur. La fable des vampires se propagea dans toute l'Europe, et le livre de Garmann sur les morts devint le codex d'une sorte de thaumaturgie médicale. On crut que certains cadavres prenaient des alimens, qu'on pouvait entendre le bruit qu'ils faisaient en mangeant sous la terre, et que, dans le nombre, il y en avait qui se dévoraient eux-mêmes. De grands seigneurs se ruinaient en cherchant à voir le diable, et le prince de Tingri faillit perdre la tête à la suite d'un rêve dans lequel il avait cru lire un billet qui le convoquait à son propre enterrement et fixait le jour de ses funérailles au 19 mai 1729. Les chiens savans devenaient, pour le public, des *chiens sorciers*, et, lors des fêtes qui eurent lieu

au mariage du dauphin, personne n'osait aller au bal, parce que l'on se rappelait cette prophétie de Nostradamus :

Peuple assemblé, vois nouveau expectacle :
Princes et rois; par plusieurs assistans
Pilliers foiblir, etc.

Barbier, en rapportant ces anecdotes et d'autres du même genre, dit avec raison que ce qu'il y a de plus sot en France, c'est le public, ce qui ne l'empêche pas de se montrer tout aussi crédule que ce public dont il se moque. Voltaire, à son tour, après avoir raconté, dans le *Siècle de Louis XIV*, les longues querelles du jansénisme, termine son récit par ces mots : « Il serait très utile à ceux qui sont entêtés de toutes ces disputes de jeter les yeux sur l'histoire générale du monde, car, en observant tant de nations, tant de mœurs, tant de religions différentes, on voit le peu de figure que font sur la terre un moliniste et un janséniste; on rougit alors de sa frénésie pour un parti qui se perd dans la foule et dans l'immensité des choses. » Voltaire, en écrivant ces lignes, avait trois fois raison; mais aujourd'hui, quand on se reporte à l'histoire du XVIIIe siècle, quand on voit tant de folies, tant de misères, de si étranges aberrations, à une époque où la philosophie se montre à la fois si fière et si impuissante à arrêter dans sa chute cette société qui marche aux abîmes, on peut se demander avec autant de raison quelle figure un philosophe fait sur la terre. Et de quel droit d'ailleurs les philosophes reprocheraient-ils aux jansénistes d'avoir eu foi dans le diacre Pâris, lorsque bon nombre d'entre eux, et des plus incrédules, eurent foi dans Mesmer et Cagliostro?

Dans la magistrature, dans l'armée, dans l'administration, le désordre était poussé aux dernières limites. Jusqu'en 1740, la France entretint les mêmes troupes que sur la fin du règne de Louis XIV, mais en plus petit nombre. C'étaient les mêmes usages, le même régime, la même tactique; mais ce n'était plus la même armée. Les nobles, qui entraient dans l'église sans vocation, pour jouir, sans être prêtres, de bénéfices considérables, entraient également dans l'armée, sans être soldats, pour s'attribuer les profits des hauts grades. Si les abbés commendataires ne paraissaient que très rarement dans leurs abbayes, les colonels se montraient plus rarement encore à la tête de leurs régimens. La plupart ne songeaient qu'à s'amuser, et, pour satisfaire à des prodigalités folles, ils spéculaient sur leurs troupes comme sur une marchandise. Louis XV, par les ordonnances de 1726, tenta d'introduire un mode de recrutement national et régulier, une sorte de conscription; mais les priviléges, les exemptions qu'on invoquait dans toutes les classes, rendaient le plus souvent cette mesure illusoire. En effet, les nobles, les fils des gros marchands, les fils aînés des fermiers, les fils aînés des laboureurs, des avocats, des employés des finances, les clercs tonsurés, les laquais, les syndics et les gardes des corporations, les membres des échevinages, les domestiques des gens de loi, des maires, des échevins, étaient exempts du service militaire. Après une telle élimination, il restait nécessairement peu de monde, et, pour remplir le vide des cadres, on avait recours au recrutement, c'est-à-dire qu'on enrôlait moyennant une prime, à titre de volontaires, ceux qui, par leur position, se trouvaient exemptés de droit. A Paris, les recruteurs tenaient ordinairement leurs éta-

blissemens sur le Pont-Neuf; ils avaient pour enseignes de grands drapeaux avec des devises de circonstance, telles, par exemple, que ce vers de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

On les voyait, la tête haute, l'épée sur la hanche, accoster tous les jeunes gens qui passaient, faire sonner les écus qu'ils portaient dans un sac en criant : *Qui en veut? qui en veut?* Des filles de bas étage les aidaient dans leurs séductions; la veille du mardi gras et de la Saint-Martin, ils se promenaient dans Paris avec de grandes perches chargées de volailles et de gibier; ils offraient du vin, des mets appétissans, quelquefois même ils entraînaient les dupes dans de vieilles maisons isolées connues sous le nom de *fours* et les forçaient à signer un engagement. Les hommes qu'on enrôlait de cette façon coûtaient au prix moyen trente livres, les recruteurs les vendaient aux colonels, et les colonels les vendaient au roi. Les officiers gagnaient sur les hommes, sur les vivres, sur les habillemens, et le régiment des gardes françaises rapportait à son chef plus de cent vingt mille livres. Ces bénéfices, du reste, n'empêchaient point la ruine de ceux qui les réalisaient, car il était de règle à l'armée que l'on devait manger son bien, c'est Barbier qui le dit; cette consigne du désordre était fidèlement observée : en temps de paix, on se ruinait par la table, par le jeu, par les danseuses; en temps de guerre, par les équipages. Dans la campagne de 1733, le colonel du régiment de Richelieu traînait à sa suite soixante-douze mulets et trente chevaux. Les officiers-généraux faisaient figurer dans leur état-major des aides de cuisine et des aides d'office. Les chefs de corps, pour se dispenser de payer leurs hommes, les autorisaient à faire la contrebande du sel, ce qui amenait de continuels engagemens entre les troupes et les employés des gabelles, et ceux qui devaient donner l'exemple de la discipline étaient les premiers à la méconnaître. Barbier raconte que le marquis de Gandelus, frère du duc de Gèvres, gouverneur de Paris, étant aux environs de Metz, à un camp de manœuvres, proposa à dix ou douze officiers de ses amis d'aller prendre de force les drapeaux du régiment de Lyonnais. On sortait de table, et l'offre fut acceptée. Une sentinelle ayant donné l'alarme, Lyonnais accourut pour défendre ses drapeaux. Il s'ensuivit une mêlée générale. Dix ou douze personnes restèrent sur le carreau, et le marquis de Gandelus en fut quitte pour une réprimande. Ce mépris de toute règle et de toute régularité n'excluait pourtant pas la bravoure. Ces colonels qui s'habillaient en femmes, qui faisaient de la tapisserie, et dont quelques-uns possédaient des bénéfices ecclésiastiques, ce qui, remarque Barbier, les dispensait de s'exposer, ces officiers qui ne savaient ni commander ni obéir savaient toujours se faire tuer, et gardaient, au milieu de tous les désordres, le noble orgueil du courage. A la suite d'une affaire très chaude qui eut lieu en Italie, le bruit se répandit dans les cercles parisiens que le duc de la Trémouille était devenu blanc comme un linge en entendant siffler les balles, et qu'il s'était par précaution laissé tomber dans un fossé, ce qui lui valut le surnom de *duc du Fossé*. Ces bruits arrivèrent bientôt au régiment de Champagne, dont le duc était colonel. Cette troupe, qui portait sur ses drapeaux : *Je suis du régiment de Champagne*, s'indigna de ce reproche, d'ailleurs immérité. Les officiers et les soldats se réunirent et adressèrent au cardinal de Fleury une fort belle lettre

signée : *Tout le régiment*, dans laquelle ils disaient qu'ils se connaissaient en bravoure, qu'ils étaient contens de leur colonel, et que tout le monde devait l'être comme eux.

C'était surtout dans les rangs inférieurs que se perpétuaient les traditions du grand règne. A la bataille de Parme, gagnée par le maréchal de Coigny, Picardie, voulant soutenir son nom de premier régiment de France, réclama l'honneur d'être placé en tête de l'attaque. Il fit merveilles, et, lorsqu'on voulut le relever, il répondit qu'on ne relevait jamais Picardie. « Il s'est battu, dit Barbier, pendant dix heures sans arrêter, et des trois bataillons il n'est pas resté trois cents hommes. » Les soldats donnèrent souvent de beaux exemples de dévouement et de patriotisme. A la bataille de Laufeld, un carabinier nommé Aude fit prisonnier le général Ligonnier, commandant en chef des troupes anglaises. Celui-ci, pour être libre, offrit au soldat qui l'avait pris sa bourse et des diamans valant au moins dix ou douze mille livres ; mais cette offre fut généreusement refusée. Les officiers de fortune, les bourgeois, les paysans, qui s'élevaient par leur simple bravoure au grade de capitaine, remplissaient leur devoir avec une grande exactitude; cela était d'autant plus méritoire, que le gouvernement se montrait presque toujours ingrat à leur égard. Quand la paix était faite, on les renvoyait avec un mois de solde, et, comme cette somme ne suffisait pas toujours à payer le retour dans leurs familles, ils étaient forcés tantôt de servir comme cochers ou comme piqueurs dans les villes où ils avaient été licenciés, tantôt de demander l'aumône en route, ou de s'engager de nouveau comme simples soldats, et alors ceux qui avaient gagné la croix de Saint-Louis étaient obligés de renoncer à leur décoration, attendu qu'elle ne pouvait être portée que par des officiers. Quelques-uns des abus que nous venons de signaler furent réformés par le maréchal de Saxe ; mais le mal était tellement enraciné, qu'il persista jusqu'à la révolution, et l'on en retrouve des traces dans les premières armées de la république.

La police et l'administration municipale de Paris, si fortement organisées par Colbert, avaient subi, comme les institutions de l'armée, une notable décadence. Les lieutenans-généraux de police, le parlement, rendaient sans cesse des ordonnances nouvelles, mais on ne les exécutait pas, et les conflits qui éclataient entre les diverses juridictions ne faisaient qu'enhardir le désordre. La population, si long-temps paisible, devenait de jour en jour plus turbulente. Vers 1720, on voit poindre ces premiers instincts de violence, qui éclateront plus tard en émeutes, pour aboutir, à la fin du siècle, aux sanglantes saturnales de 93. C'est le faubourg Saint-Antoine qui donne le signal. En 1725, un boulanger de ce faubourg veut augmenter le prix du pain. Le peuple aussitôt s'amasse en criant, pille tous les boulangers, jette les farines dans les ruisseaux, et enlève les meubles et l'argent. Les ouvriers se mettent en grève; ils fixent un maximum pour les journées et la main-d'œuvre, assomment ceux qui travaillent à moindre prix, et font une haute paie à ceux qui ne travaillent pas. Quand des juges rendent un arrêt qui ne convient pas à la foule, elle brise leurs vitres, et pénètre de vive force dans les maisons; la police, souvent impuissante à réprimer, cède et transige avec l'émeute. En 1750, un commissaire, pour apaiser le peuple, lui *promet* un de ses agens : ce malheureux est en effet livré. La populace l'assomme, et traîne son cadavre dans les ruisseaux.

Le mépris de la loi et de l'autorité était, pour ainsi dire, passé dans les mœurs; les mousquetaires, les jeunes gens de bonne famille s'amusaient à battre le guet. Les fêtes publiques, les bals de la cour et de l'Hôtel-de-Ville n'étaient plus qu'une cohue, où les assistans oubliaient jusqu'aux plus simples notions de la bienséance; on arrachait les coiffures des femmes, on jetait des perruques sur les lustres pour les éteindre. En 1745, dans une fête donnée à l'Hôtel-de-Ville, il y eut une foule de personnes blessées, au milieu des luttes qui s'engagèrent autour des buffets, et « dans la huitaine, dit Barbier, on ne parlait que de gens, seigneurs et bourgeois, qui étaient morts de fatigue et de chaleur. » Les cérémonies les plus tristes, les plus solennelles elles-mêmes n'étaient plus respectées, et quand Mme Henriette, fille aînée de Louis XV, morte dans la fleur de sa jeunesse, fut conduite aux caveaux de Saint-Denis, les soldats de la maison du roi qui faisaient cortége à ses restes s'amusèrent, pendant toute la marche du convoi, à lancer dans la foule les torches funèbres qu'ils portaient à la main, et à brûler les perruques des assistans. Louis XV aimait tendrement sa fille, et cependant il laissa impunies ces profanations odieuses, qui outrageaient à la fois la dignité de son sang et sa douleur de père. Les hommes qui, sur la fin du siècle, violaient les tombeaux de Saint-Denis avaient pu voir, dans leur enfance, cette violation des funérailles, et quand on remarque avec quelle logique les faits s'enchaînent dans la vie des nations, comme dans celle des individus, on se demande si ce peuple, qui devait, quarante ans plus tard, jeter au vent la poussière de ses rois, n'avait point appris déjà, au convoi de Mme Henriette, à mépriser la sainteté de la mort.

On a beau chercher dans le *Journal* de Barbier quelques faits qui consolent et qui reposent : depuis la première page du livre jusqu'à la dernière, on marche ainsi à travers le scandale et la honte. Au lieu de gouverner, le roi chasse, soupe et passe d'une intrigue à une intrigue nouvelle. Le parlement, également impuissant à faire le bien et à empêcher le mal, s'épuise dans une opposition étroite et mesquine. Les courtisans s'agitent, les finances s'obèrent, et, au lieu de remédier au désordre, on fait des projets impossibles, et on prépare la ruine de l'état par un agiotage effréné. Tout en se bornant à enregistrer des faits sans les juger la plupart du temps, Barbier jette des lumières nouvelles sur l'histoire du système de Law et notamment sur les misères qui en furent la suite. Law, qui était cependant un habile financier et un homme d'esprit, à force de raisonner, comme certaines écoles socialistes, sur la richesse et le capital, arriva rapidement aux dernières limites de l'absurde, et, comme les alchimistes du moyen-âge, il se ruina en voulant faire de l'or. Son système, qui devait transformer la France en une mine inépuisable et que l'on a eu le tort de traiter comme une chose sérieuse, reposait sur ces trois principes, à savoir : 1° que toutes les matières propres au monnayage peuvent être transformées en espèces; 2° que l'abondance des espèces est le principe du travail; 3° que le papier est plus propre que les métaux à devenir espèce. Cette théorie trouva des partisans, d'abord parmi les gens qui n'avaient rien à perdre, ensuite parmi ceux qui voulaient, sans peine et sans travail, doubler leur fortune; mais, si grande qu'eût été la crédulité publique, on ne tarda point à se souvenir d'une chose que Law avait méconnue, à savoir que le crédit doit toujours avoir des bases certaines, c'est-à-dire s'appuyer sur un capital ou des valeurs propres à

garantir le remboursement et à rassurer la confiance. Pour consolider sa banque, Law, après avoir inventé son système, en inventa la garantie. Il hypothéqua ses billets sur les richesses qui devaient, disait-il, revenir de la Louisiane, désignée vulgairement alors sous le nom de Mississipi. C'était, moins l'or, la Californie du XVIIIe siècle; l'engouement, on le sait, devint général. La bourgeoisie parisienne, toujours facile à duper quand on fait briller à ses yeux le mirage de bénéfices fantastiques, se jeta avec une sorte de fureur sur les actions de la banque de Law. Les femmes vendirent leurs diamans, les hommes leur argenterie, les propriétaires leurs domaines, pour se procurer de ce papier qui représentait à leurs yeux les trésors du Nouveau-Monde. On accourut de tous les points de la France pour prendre part à cette immense curée, et, en peu de temps, la population de la capitale fut augmentée de deux cent mille personnes. Une somme de 1,700 millions en actions ou en billets fut ainsi lancée dans la circulation; tout le monde se crut riche, chacun dépensa sans compter, et « le marchand, qui est naturellement fripon, dit Barbier, vendit deux tiers plus cher. Une paire de bas de soie valut 40 livres, la bougie 9 livres, le café 18 livres » On annonçait chaque jour la découverte de nouvelles mines d'or dans le Mississipi, mais l'or n'arrivait jamais, et, quoique le régent eût divisé sur la carte cet immense territoire en une foule de duchés et de marquisats qu'il avait distribués à tous les personnages considérables par leurs places ou leurs richesses, personne ne voulait partir. Il y eut alors une nouvelle phase dans cette immense mystification, qui devait se terminer par la ruine du crédit de l'état et la misère de tant de familles. De même que l'on avait donné le Mississipi pour garantie aux actions de la banque, de même on s'occupa de chercher des colons pour garantie de la colonie, et, comme on n'en trouvait pas, on en fit : — d'abord avec les voleurs et les filles perdues qui se trouvaient dans les prisons, puis avec les vagabonds et les mendians qu'on ramassait dans les rues, enfin avec tous ceux, artisans et bourgeois, sur lesquels on pouvait mettre la main. Barbier parle d'un grand personnage actionnaire de la banque, qui profita de l'autorité que lui donnait une haute position pour signer l'ordre aux archers d'enlever des colons dans Paris au prix de 40 livres par chaque homme et par chaque femme, et de 20 livres par chaque enfant. Peu à peu cependant l'illusion se dissipa : on ne croyait plus aux mines d'or; on commençait à ne plus croire à la colonisation. Les billets subissaient une dépréciation de jour en jour plus grande, et l'on montra, pour se procurer de l'argent monnayé, la même fureur qu'on avait montrée pour se procurer des billets ou des actions. Dès la première création de la banque de Law, un grand nombre de personnes avaient été étouffées dans la foule qui se pressait à sa porte; quand le système eut perdu tout crédit, on se fit étouffer de nouveau pour avoir de l'argent, et dans une seule journée il y eut seize victimes devant la banque. On a pu voir, dans la plupart des historiens qui de nos jours se sont occupés du système de Law, que c'est de là que date en France la véritable organisation du crédit, que ce système a ouvert pour la richesse nationale des sources nouvelles, et qu'il en est résulté de grands avantages. Cette opinion, soutenue d'ailleurs avec habileté, nous paraît complétement fausse. Law n'est, en réalité, qu'un utopiste en fait de finances; loin de constituer le crédit, il a inauguré théoriquement la banqueroute; il a substitué à la notion de la fortune par le travail la

notion de la fortune par l'agiotage, et par son papier monnaie il a préparé les assignats. Du reste, il fut la première victime de sa folle confiance dans des théories économiques qui n'avaient point pour elles la sanction de l'expérience, et, après avoir donné 17 millions de dot à sa fille, il mourut, en 1729, aussi pauvre que ceux qu'il avait ruinés.

L'agiotage sur les blés fut peut-être plus fatal encore que l'agiotage sur les actions du Mississipi, et l'on trouve dans le *Journal* de Barbier, à la date du mois d'août 1725, la première mention de ces coupables spéculations qui reçurent le nom de *pacte de famine*, et qui causèrent, jusqu'en 1789, onze disettes en France. Voici ce que dit Barbier : « M. d'Ombreval, lieutenant de police, a été révoqué samedi. Il est peut-être vrai qu'il ait dit bien des impertinences dans les marchés, comme que le pain viendrait à dix sous, qu'il n'y avait qu'à donner des choux aux enfans de ceux qui n'avaient point de quoi avoir du pain, et autres sottises semblables; mais l'on dit que c'est lui seul qui avait fait le manége du pain, qui défendait aux fermiers d'apporter des blés afin de faire vendre cher du blé que Samuel Bernard et les Pâris avaient en magasin, et que le gain se partageait entre Mme de Prie, lui et quelques autres. » Ces détails sont précieux, surtout par leur date, en ce qu'ils montrent que ce n'est point en 1729, comme on le dit ordinairement, mais sous le ministère même du duc de Bourbon, que le pacte de famine prit naissance; et comme les informations de l'histoire sont encore très incomplètes sur ces faits, qui devaient nécessairement s'accomplir dans l'ombre et le mystère, il est bon, quand on les rencontre, d'en noter les moindres détails. Ceux qui prirent part à ce criminel agiotage, les fils des traitans que Colbert avait traduits à la chambre de justice, et que Lesage a si bien peints sous le nom de Turcaret, réalisaient pour la plupart d'énormes bénéfices. Samuel Bernard laissa en mourant plus de 30 millions de capital; Fargès, que la *Biographie universelle* fait mourir pauvre, laissa plus de 20 millions. Les filles de Bernard s'allièrent aux plus illustres familles du royaume, et aujourd'hui même, en remontant à la source de quelques-unes de nos grandes fortunes, on se retrouve en face du *pacte de famine*. Le gouvernement, qui, au milieu de ces honteuses spéculations, était volé comme les particuliers, le gouvernement laissait tout faire. Quand la disette arrivait par suite de l'accaparement des blés, au lieu de couper court au mal en punissant les *fripons de conséquence*, on cherchait, dans d'insignifiantes mesures, un remède à la misère publique. En 1740, afin de combattre la cherté du pain, on défendit de faire des gâteaux pour la fête des Rois, et d'employer la farine dans la fabrication de la poudre à cheveux. Le roi lui-même ignorait ce qui se passait sur les marchés de Paris, et, quand le pain était à six sous la livre, le contrôleur-général lui faisait croire qu'il ne valait que dix-huit deniers pour les pauvres, et deux sous six deniers pour les riches. On avait agi de même à l'égard de Louis XIV, durant la guerre des Cévennes. Lorsque M. de Bâville avait donné l'ordre de brûler quelque village, il disait au roi que les habitans s'étaient empressés de se convertir; on lisait de fausses dépêches, et le pays était livré à d'effroyables ravages, que le roi croyait encore le traiter avec douceur.

Tout ce qui se rattache à la littérature, à la philosophie, au théâtre, aux écrivains, n'occupe dans le *Journal* qu'une place très restreinte, et certes, si la littérature avait exercé dans la première moitié du XVIIIe siècle la prépondérance qu'on lui attribue généralement, si les gens de lettres avaient été, comme

on l'a dit, les rois de l'époque, Barbier n'eût pas manqué de constater ce fait par quelques anecdotes, par quelques allusions. Il est évident que ce ne fut guère que vers 1750 qu'ils commencèrent à prendre cette haute influence qui les rendit les arbitres suprêmes de l'opinion. Jusque-là, et la date est nettement tranchée, leur rôle est tout-à-fait secondaire, en dehors de quelques cercles et de quelques salons. Leurs rapports avec la cour n'étaient plus les mêmes que dans le siècle précédent. Louis XV ne les aimait pas, s'en défiait même, et les tenait éloignés. La bourgeoisie, tout occupée d'agiotage et de plaisirs, ne connaissait guère d'autre littérature que celle des chansons, des madrigaux et des théâtres de musique. Ce fut sans aucun doute la haute noblesse qui, seule dans la première moitié du siècle, patrona les écrivains et se pénétra de leur esprit, de sorte que, par une bizarrerie singulière, l'école littéraire et philosophique qui, de 1750 à 1789, accéléra la révolution française grandit et se développa avec l'appui de la vieille aristocratie. C'est là un fait qu'il est bon de noter en passant, car, sous la plume de la plupart des historiens modernes, la distinction entre la première et la seconde période du XVIIIe siècle n'a jamais été faite. C'est seulement dans cette seconde période que les doctrines nouvelles, le scepticisme impitoyable de Voltaire, le socialisme fiévreux de Rousseau, gagnent de proche en proche dans la nation, et qu'ils ébranlent tout à la fois les vieilles croyances et la vieille monarchie. Jusque-là, tout était resté concentré dans quelques coteries qui ne représentaient pas plus l'esprit public que l'hôtel de Rambouillet n'avait représenté l'esprit du XVIIe siècle. Les historiens, qui se laissent trop facilement prendre au charme des choses littéraires, et qui sacrifient tout à l'éclat des grandes renommées, ont trop souvent, à l'époque qui nous occupe, oublié la nation pour les écrivains et les philosophes; ils ont fait un peu comme ces chroniqueurs du moyen-âge, qui oubliaient le peuple pour ne parler que du roi. Or cette nation prise en masse, toute sensuelle, toute frivole qu'elle fût, n'était, dans les plus tristes jours de la régence elle-même, ni systématiquement athée ni orgueilleusement raisonneuse. Au début du règne de Louis XV, elle gardait un grand respect pour les traditions de la royauté et les traditions du catholicisme, et il résulte évidemment pour nous de l'analyse impartiale des faits que ce qui resta long-temps le plus vivant, le plus obstiné dans cette décadence universelle, ce fut le sentiment religieux.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur le *Journal* de l'avocat Barbier, car le panorama qu'il présente, à force d'être mobile et varié, finirait peut-être par devenir confus. Ce que nous tenons surtout à établir, c'est que, de tous les siècles de notre histoire, le dix-huitième est peut-être celui qui jusqu'ici a été le moins étudié dans le détail, et qui, par cela même, a donné lieu aux jugemens les plus faux. On se croit quitte envers l'histoire, quand on applique à cette époque quelques formules banales de blâme ou d'éloge : d'une part, on lui fait gloire des plus importantes conquêtes de la société moderne; de l'autre, on la rend responsable de tous les crimes, de tous les orages de nos révolutions. On la résume tout entière par quelques hommes, par quelques principes; on croit la peindre par quelques mots, et les historiens, en se plaçant chacun à son point de vue, la font, pour ainsi dire, d'un seul bloc. Les uns n'y voient que des philosophes qui travaillent à émanciper l'humanité et qui enseignent *à sentir et à penser;* les autres n'y voient que des athées qui insultent, avec une colère de démons, les croyances les plus saintes. Il n'y a jamais de moyen

terme, il n'y a jamais de distinction entre telle ou telle période du siècle, et cependant, lorsqu'on regarde au fond même des choses, et qu'on veut réduire aux faits positifs ces jugemens absolus, l'erreur éclate aux yeux, et l'on reconnaît vite qu'il n'y a peut-être pas, dans toute notre histoire, une période plus variée dans ses aspects et qui présente, à la distance des années, des différences plus profondes ou des rapprochemens plus singuliers. Les règnes successifs qui se partagent la durée du siècle représentent entre eux la royauté française, — par Louis XIV, dans ce qu'elle a de plus fort et de plus puissant, — par Louis XV, dans ce qu'elle a de plus insouciant et de plus débauché, — par Louis XVI, dans ce qu'elle a de plus vertueux, on pourrait même dire de plus austère et de plus saint. Ce siècle du scepticisme est aussi le siècle des grandes expiations. La loi mystérieuse et terrible de la transmission des fautes et de leur rachat par le sacrifice s'y développe avec une logique saisissante. Ce sont les justes qui sont immolés. Le fils de saint Louis monte au ciel, et son sang lave les souillures du Parc-aux-Cerfs, comme le sang des prêtres de l'Abbaye rachète les indignités des Dubois et des Tencin. On avait vu renaître à Saint-Médard toutes les folies des âges les plus barbares; on vit mourir sur la place de la Concorde des confesseurs et des martyrs, comme aux jours de la primitive église.

Dans l'ordre politique ou intellectuel, l'histoire du XVIIIe siècle offre une foule de points aussi obscurs et aussi dignes d'étude que ceux dont nous venons de dire quelques mots. Ainsi on a dit que c'était aux philosophes qu'il fallait faire remonter la responsabilité des excès de cette triste époque. Cette affirmation, cent fois répétée, a aujourd'hui dans notre histoire force de loi, et les philosophes eux-mêmes l'ont défendue, sans doute pour se donner plus d'importance; mais, pour quiconque veut tenir compte des réalités, il est évident qu'il existait dans la nation, en dehors de la philosophie, un besoin général de réformes, que ces réformes étaient économiques, judiciaires et administratives plutôt que politiques, que depuis bien des siècles déjà les états-généraux ne cessaient de les appeler de tous leurs vœux, et que la philosophie, de ce côté, était devancée par l'opinion. Il n'est pas moins évident que l'opposition politique partit, à l'origine, non pas des gens de lettres, mais de la haute noblesse et de la bourgeoisie janséniste et parlementaire, et que le premier écrivain qui exerça sur les masses une action directe et souveraine, ce fut Rousseau, le véritable apôtre non pas seulement de la révolution, mais du socialisme moderne. Plus que personne peut-être nous nous défions des rectifications en histoire; mais la lecture attentive du document curieux qui nous a fourni l'occasion de ce travail ne laisse, en ce qui touche l'époque qui nous occupe, aucun doute dans notre esprit. Parmi toutes les périodes de notre histoire, l'étude du XVIIIe siècle est celle qui, jusqu'à ce jour, a été faite avec le plus de partialité. Nous la recommandons comme une mine féconde aux esprits sérieux, car ils y trouveront pour leur temps et pour eux-mêmes de grandes et salutaires leçons, et ils apprendront là mieux que partout ailleurs ce qu'il en coûte aux peuples comme aux individus, quand ils oublient que la vie a un but plus noble et plus élevé que la richesse, le bien-être matériel, la satisfaction des sens et les amusemens frivoles.

CHARLES LOUANDRE.

LA RÉFORME

ET

LE MINISTÈRE WHIG EN ANGLETERRE.

History of the Whig Ministry of 1830, *to the passing of the reform bill* (*Histoire du Ministère whig de* 1830 *jusqu'au vote du bill de réforme*), par John Arthur Roebuck, M. P.; 2 vol. in-8°, London, J.-W. Parker.

Le vote du bill de la réforme électorale constitue certainement une des phases les plus importantes de l'histoire de la Grande-Bretagne, une de celles qui caractérisent le mieux l'esprit public de ce pays, la nature, la force de ses institutions, la rare et admirable puissance qu'elles possèdent de se transformer peu à peu, suivant l'exigence des temps, sans qu'il soit besoin de recourir à la ressource si périlleuse des révolutions.

On sait assez que le système électoral n'a jamais eu, chez nos voisins, ces formes régulières, exactes, proportionnelles que nous aimons à donner à nos constitutions et à nos lois. La chambre des communes, dont l'origine se perd dans les ténèbres du moyen-âge, se composait, dès-lors, comme aujourd'hui, de députés des comtés, représentans de la portion de l'aristocratie territoriale qui n'avait pas trouvé place dans la chambre des lords, et de députés d'un certain nombre de villes et de bourgs naturellement appelés à défendre les intérêts du commerce et de l'industrie. Aujourd'hui encore, le titre de *chevaliers* officiellement donné aux premiers, ceux de *citoyens* et de *bourgeois* par lesquels on désigne les autres, portent témoignage de cette distinction.

Il n'est pas besoin de dire que, dans les premiers temps, la position de ces deux classes de députés présentait de grandes différences et que ceux du tiers-état (pour parler notre langage) ne marchaient pas les égaux des délégués de l'aristocratie secondaire. Peu à peu, pourtant, cette inégalité s'atténua beaucoup sans jamais disparaître complétement. A mesure que le commerce et l'industrie prirent de l'importance, leurs représentans commencèrent à jouer un rôle plus considérable dans le parlement; mais, comme si tout avait dû conspirer, en Angleterre, à l'affermissement de l'aristocratie, comme si, à condition de modifier ses formes, elle était destinée à conserver dans tous les temps l'empire de ce pays, il arriva que, par le cours naturel des événemens, la représentation des villes et des bourgs, destinée en apparence à balancer son ascendant, devint pour elle un nouvel instrument de prépondérance et de domination.

Tandis que la navigation et le commerce transformaient en villes riches et populeuses de simples bourgades, tellement insignifiantes il y a quelques siècles, qu'on n'avait pu songer alors à leur attribuer le droit de députer au parlement, des cités, des bourgs jadis assez considérables pour que ce droit leur eût été reconnu, perdaient peu à peu leur importance et leur population. Il en résulta, d'une part, que les véritables centres du mouvement industriel, les villes où l'esprit démocratique avait des chances de prévaloir, se trouvèrent privées de la faculté de faire entendre leur voix dans les conseils de la nation, — de l'autre, que d'anciennes cités complétement déchues de leur prospérité primitive, quelquefois réduites à un petit nombre de pauvres maisons, ou même à une simple masure soigneusement conservée, pour ne pas laisser éteindre le droit qui y était attaché, continuèrent à envoyer des représentans à la chambre des communes. Par l'effet de ces transformations, le droit électoral devint, dans un grand nombre de lieux, le privilége, soit de quelques habitans pauvres et obscurs qui en faisaient ouvertement trafic, soit d'un pair du royaume ou d'un grand propriétaire qui en disposait pour ouvrir à ses enfans les portes du parlement ou pour y faire admettre ses amis et ses protégés, qui souvent même en faisait l'objet de transactions pécuniaires sans que l'opinion publique en fût trop scandalisée, parce qu'on s'était habitué à voir dans l'électorat une sorte de propriété. Dans certaines villes qui avaient conservé une population de quelque importance, cette population, par l'effet de circonstances qu'il serait trop long d'expliquer, se trouva déshéritée du droit de suffrage au profit de quelque corporation composée d'un petit nombre d'hommes sans indépendance et sans lumières, peu capables d'apprécier un aussi grand privilége et d'en faire usage dans l'intérêt général ou même dans leur intérêt bien entendu.

S'il faut en croire des calculs présentés avec autorité, vers la fin du dernier siècle, à la chambre des communes, les choses en étaient ar-

rivées au point que, sur les 550 membres dont se composait cette chambre avant l'incorporation de l'Irlande, 97 étaient nommés directement, positivement par le ministère et par la pairie, 71 par leur influence non contestée, 91 par des membres de la chambre des communes elle-même; enfin 306, plus de la moitié de la totalité, étaient élus par le concours de 160 individus seulement.

Comme il est de la nature de pareils abus de s'accroître indéfiniment lorsqu'on n'y applique pas à temps un remède énergique, il est difficile de se rendre compte du résultat auquel on serait arrivé, si l'on eût continué à marcher dans cette voie : ce n'était plus celle d'une grande et forte aristocratie, c'était celle d'une oligarchie qui, à la longue, n'eût plus ressenti les pulsations du sentiment public, et serait devenue étrangère aux besoins, aux vœux du pays.

Déjà, vers la fin du dernier siècle, l'idée de changer un tel état de choses s'était présentée à beaucoup d'esprits. Les uns, cédant à l'impulsion des théories de l'époque, mettaient en avant des plans de réforme fondés plus ou moins strictement sur les principes d'égalité, de souveraineté populaire et de suffrage universel, dont bien peu de personnes soupçonnaient alors la terrible portée; d'autres, plus fidèles à l'esprit anglais, proposaient seulement des mesures de détail qui avaient pour objet de faire disparaître les plus grossiers abus du système existant, tout en conservant ses bases avec un respect presque superstitieux. Pitt lui-même débuta dans la carrière politique par de semblables tentatives.

La révolution française arrêta cette tendance déjà assez marquée. La chute du trône de Louis XVI et les crimes de la terreur, en exagérant dans la portion la moins nombreuse de l'opposition britannique les désirs d'innovation qui la travaillaient, en la poussant à des entreprises violentes contraires aux mœurs et aux idées du pays, précipitèrent le gouvernement et l'immense majorité de la nation dans une réaction anti-libérale qui retarda d'un demi-siècle le mouvement des réformes et des améliorations. Lors même que la monarchie bourbonnienne eut été rétablie en France et l'Europe pacifiée, bien des années s'écoulèrent encore avant que les amis de la liberté, les adversaires des vieux abus, pussent reprendre en Angleterre leur tâche violemment interrompue.

La question de la réforme parlementaire surtout paraissait presque abandonnée. A l'exception d'une poignée de radicaux qui semblaient se plaire à la discréditer par l'exagération de leurs utopies, elle ne trouvait plus que d'assez timides défenseurs dans les rangs de l'opposition, dont les efforts principaux tendaient alors à préparer le triomphe, bien difficile aussi, de l'émancipation catholique. Les whigs, bien qu'ils ne laissassent échapper aucune occasion de professer en termes généraux la doctrine de la réforme, étaient loin, pour la plupart, de

désirer qu'elle fût poussée bien avant. Comptant parmi leurs chefs les plus grands et les plus riches seigneurs du pays, ceux qui, à raison de leur fortune et de leur existence territoriale, recueillaient en effet les avantages les plus directs de quelques-uns des vices principaux de l'organisation électorale, ils n'eussent pas voulu qu'on y portât de trop fortes atteintes. Pour les contenter, et sinon pour satisfaire complétement l'opinion publique, du moins pour la disposer à une longue patience, il eût suffi de porter la cognée sur quelques abus vraiment trop choquans, de priver du droit électoral, comme on l'avait fait en d'autres temps, certains bourgs qui en avaient trop scandaleusement trafiqué, qui s'étaient laissé prendre trop maladroitement en flagrant délit, et de transférer la franchise dont on les eût ainsi dépouillés à Liverpool, à Manchester, à quelques-unes de ces grandes et riches cités qu'on s'étonnait de voir encore exclues de toute action politique.

Des propositions furent faites dans ce sens. La chambre des communes, le ministère même, n'y étaient pas absolument contraires; mais la chambre des lords, décidée à les repousser, triompha sans peine des faibles velléités réformistes des deux autres branches de la législature. Une résistance systématique contre toute tentative de cette nature était devenue la base de la politique du parti tory; la portion même de ce parti qui, sous la conduite de Canning, avait fini par comprendre, à d'autres égards, la nécessité de faire des concessions aux idées nouvelles, qui, par exemple, se déclarait en faveur de l'émancipation des catholiques, ne voulait entendre parler d'aucune modification à apporter au mode d'élection de la chambre des communes. Aux partisans du suffrage universel ou de toute autre innovation radicale qui se plaignaient que, dans l'état actuel de cette chambre, on ne pouvait la considérer comme représentant véritablement la nation, Canning répondait que le jour où il serait possible de dire qu'un des trois pouvoirs la représentait en effet, la constitution britannique serait renversée, parce que ce pouvoir emporterait tout par son poids; à ceux qui, moins absolus, se bornaient à signaler les vices trop saillans du système électoral et à demander qu'on les corrigeât, il disait que les diverses parties de ce système ne devaient pas être considérées isolément, qu'elles constituaient un ensemble dont les défauts réels ou apparens se compensaient, se corrigeaient les uns les autres, qu'à tout prendre il en sortait une assemblée dans laquelle les intérêts essentiels du pays étaient tous représentés, et qui de façon ou d'autre ouvrait ses portes à tous les talens, à toutes les capacités, avantages que n'offrirait peut-être pas au même degré une chambre des communes organisée plus régulièrement, d'après des principes plus spécieux, mais non encore sanctionnés par l'expérience. Il y avait dans de tels argumens une assez forte part de vérité pour que les hommes

que leurs intérêts ou leurs passions disposaient à les croire complétement vrais pussent se faire illusion à cet égard.

Malheureusement pour eux, un sentiment contraire commençait à prévaloir, beaucoup plus généralement qu'ils ne le supposaient, tant dans les classes populaires que dans la partie des classes moyennes reléguée par la législation en dehors de toute influence politique. Ce désaccord, en se prolongeant, eût pu préparer à l'Angleterre de terribles épreuves pour une époque plus ou moins éloignée et dénaturer peu à peu l'esprit de sa constitution. Si je ne me trompe, il y a lieu de s'applaudir, même au point de vue de l'opinion conservatrice, des circonstances accidentelles qui hâtèrent la solution de cette question.

Le parti tory, en possession du pouvoir depuis plus de vingt ans, s'était divisé. Déjà affaibli par la défection de Canning et de ses amis, il vit s'opérer dans son sein une autre scission bien autrement grave, bien autrement profonde, lorsque des ministres qu'il avait considérés jusqu'alors comme ses plus fermes appuis, le duc de Wellington et sir Robert Peel, crurent devoir, pour prévenir une guerre civile imminente, voter, avec le concours du parti whig, l'émancipation des catholiques, cette mesure que la veille encore ils repoussaient de la manière la plus absolue, en la qualifiant d'atteinte mortelle portée à la constitution. Les vieux tories, ceux qui se refusaient à toute transaction, indignés de ce qui leur paraissait une véritable apostasie et se croyant trahis, engagèrent contre leurs anciens chefs une guerre d'autant plus vive que le désir de la vengeance en était le principal mobile. Les emportemens auxquels ils se livrèrent ont à peine été égalés, dans ces derniers temps, par ceux qu'a soulevés contre sir Robert Peel une défection analogue dans la grande question des céréales. Plusieurs d'entre eux allaient, dans leur aveuglement passionné, jusqu'à dire publiquement qu'ils n'avaient plus d'objection à une réforme électorale, le vote de l'émancipation catholique ayant suffisamment démontré les vices du système dont était sorti un parlement capable de se laisser imposer, en matière aussi grave, la volonté d'un cabinet qui manquait à tous ses devoirs, à tous ses engagemens. Les imprudens ne craignaient pas de grossir ainsi, dans leur dépit puéril, la voix de l'opinion libérale, réclamant une concession bien autrement menaçante pour leurs préjugés que celle dont ils gardaient un souvenir si amer.

Sur ces entrefaites, le roi George IV, dont on connaissait les sentimens hostiles aux idées comme aux hommes de l'opposition, vint à mourir. Guillaume IV, son frère et son successeur, peu mêlé jusqu'alors au mouvement des affaires, avait dans ses goûts, dans ses manières, dans sa physionomie même, une certaine franchise rude et bienveillante, qui contrastait avec la morgue aristocratique du prince

dont il prenait la place. Il n'en fallait pas davantage pour que le public, volontiers disposé à bien augurer d'un pouvoir nouveau, vît en lui un souverain populaire, un ami de la liberté, un adversaire des abus, et cette supposition assez gratuite, mais accréditée par la tactique de certains partis, ne pouvait qu'encourager l'opinion réformiste en lui offrant un point d'appui.

Un grand fait, qui éclata quelques semaines après l'avénement de Guillaume IV, contribua bien plus puissamment encore à déterminer la crise qui se préparait : je veux parler de la révolution de juillet.

Jamais peut-être événement extérieur n'exerça une influence aussi décisive sur les destinées de la nation anglaise, d'ordinaire peu accessible aux impulsions du dehors. Par cela même que les souvenirs du passé disposaient nos dédaigneux voisins à considérer le peuple français comme hors d'état d'opposer aux agressions du pouvoir absolu d'autres armes que celles d'une sauvage anarchie, ils n'apprirent pas sans un étonnement mêlé d'admiration les conséquences de la lutte qui venait de renverser en trois jours le trône de Charles X. Ils s'étaient peut-être attendus d'abord à voir la France subir le joug des ordonnances inconstitutionnelles; ils avaient pu craindre ensuite que le peuple vainqueur ne renouvelât les horreurs du 10 août, dont toutes les mémoires étaient encore remplies. Lorsqu'ils surent que le sang des combattans était le seul qui eût coulé, que le peuple, maître absolu de Paris, s'était à peine laissé emporter, dans la première ardeur du triomphe, à quelques désordres bientôt réprimés, que la prompte intervention des chambres avait, en huit jours, substitué à la monarchie tombée une autre monarchie régulière, investie de pouvoirs presque égaux, professant à la fois les principes de l'ordre et de la liberté, et s'appuyant du concours de tout ce qui s'était fait, dans les rangs de l'opposition, une réputation de talent, d'éloquence et de patriotisme, un véritable enthousiasme s'empara des esprits. Partout, excepté dans les rangs du torysme le plus exagéré, qui lui-même osait à peine avouer sa dissidence, on crut, on proclama hautement que la cause du libéralisme et du régime constitutionnel venait de triompher définitivement à Paris. Lord Grey était l'interprète du sentiment presque universel, lorsqu'il disait à la chambre des lords : « Je ne puis concevoir un spectacle plus émouvant que celui d'un noble peuple s'engageant dans une lutte si sainte avec un courage digne de la cause qu'il avait à défendre, et, après avoir obtenu la victoire, en usant avec une modération sans exemple dans l'histoire. » Il est triste autant que curieux de se reporter aujourd'hui aux témoignages de cet enthousiasme, et ceux des amis de la révolution de juillet qui ont eu le malheur d'ébranler et de renverser, sans le vouloir, l'édifice de 1830 doivent se rappeler bien amèrement ces jours de gloire et d'espérance. Sans doute

il y avait une part d'illusion dans la confiance qui animait alors les ames : on ne voyait que le côté brillant de la situation, on n'apercevait pas assez clairement les dangers des tendances trop démocratiques de la révolution qui venait de s'opérer; on ne prévoyait pas la position difficile où se trouverait bientôt un gouvernement forcé de lutter contre ces tendances sans pouvoir s'appuyer sur les classes aristocratiques et sur la grande propriété territoriale, dévouées en majorité au pouvoir qui venait de périr et disposées d'avance, avec le déplorable entraînement du caractère français, à s'unir à tous les ennemis de la monarchie nouvelle, sous quelque drapeau qu'ils se présentassent. C'était là, pour l'établissement de 1830, une difficulté immense, que n'avait pas rencontrée en Angleterre celui de 1688, dont on aimait à lui prophétiser les destinées. Cette difficulté était-elle absolument insurmontable et le régime de 1830 était-il fatalement condamné à périr, comme ses adversaires l'ont dit naturellement de tout temps, comme le disent depuis quelques années beaucoup de ses anciens amis? Je ne le pense pas, pas plus que je ne pense que la restauration dût nécessairement succomber sous le poids des souvenirs de 1814 et 1815, et des haines, des défiances qu'ils avaient suscitées contre elle. Il y a peu, il n'y a peut-être pas de gouvernemens qui, pouvant durer quelques années, soient d'avance et inévitablement condamnés à mort. Ce qui est vrai, c'est que certains gouvernemens, soit à raison de leur origine, soit par l'effet de la nature des élémens sur lesquels ils reposent, sont placés dans la dure condition de ne pouvoir faire impunément des fautes de quelque gravité, et telle était, pour des causes et à des degrés différens, la situation de nos deux dernières monarchies. A force de prudence et d'habileté, en gagnant du temps, on pouvait les faire vivre et les affermir peu à peu. L'établissement de 1688 avait mis près de quatre-vingts ans à se consolider, à devenir un gouvernement définitif et complétement accepté au dedans comme au dehors : tant il faut de temps à un pays pour effacer les traces des révolutions même les plus modérées et les plus nécessaires!

Malheureusement il n'est guère dans le caractère français d'accorder à ses gouvernemens un si long temps d'épreuve, mais enfin, je le répète, il est permis de penser que nos monarchies n'étaient pas d'avance et irrévocablement condamnées à mort, et que, plus ménagées par leurs amis, elles n'auraient pas succombé sous les coups de leurs ennemis.

Je reviens à l'Angleterre de 1830, que j'ai un moment perdue de vue en me laissant aller à de tristes souvenirs.

J'ai dit quelles impressions profondes notre révolution de juillet y avait faites sur les classes éclairées. Dans les classes inférieures, dans les campagnes particulièrement, elle n'avait pas moins remué les es-

prits. Le bruit s'y était répandu que le peuple français venait de secouer le joug des nobles et des riches et de fonder un régime d'égalité absolue qui appelait à la jouissance de tous les biens de la terre les classes jusqu'alors condamnées à la pauvreté. L'esprit d'imitation, le désir d'atteindre aussi cette félicité fantastique, s'étaient emparés de l'imagination des hommes grossiers qui, dans leur ignorance, se représentaient sous cet aspect la chute du trône de Charles X. On les voyait de tous côtés se réunir, s'agiter. Des actes de violence, des incendies multipliés attestaient, non pas comme le pensaient alors certaines personnes, le fait d'un vaste complot formellement organisé et dirigé par des chefs occultes, mais, ce qui était plus dangereux peut-être, l'existence d'un état d'excitation et de malaise qui pouvait devenir le principe d'une révolution formidable, si le gouvernement, par un mélange habile de fermeté et de sages concessions, ne trouvait moyen de redresser l'esprit public.

Les élections qui eurent lieu sur ces entrefaites pour le renouvellement de la chambre des communes, dont les pouvoirs avaient expiré par la mort de George IV, furent encore un symptôme de la situation. Il ne pouvait sortir du corps électoral, tel qu'il était alors organisé, qu'une expression très affaiblie de l'opinion qui agitait le pays; néanmoins la composition de la nouvelle chambre parut, de prime abord, donner au parti réformateur, non pas encore la majorité, mais une minorité plus forte que celle qu'il avait eue jusqu'alors.

Les whigs étaient loin pourtant de croire qu'on touchât au moment où ils pourraient s'emparer du pouvoir. Depuis bien des années, leurs vœux se bornaient à le partager avec la portion la plus modérée des tories, en les entraînant peu à peu dans une voie plus libérale, comme cela avait eu lieu dans les derniers mois de la vie de Canning. Aussi, lorsqu'à l'ouverture de la session, le duc de Wellington, alors chef du cabinet, crut devoir déclarer avec la franchise loyale, mais parfois peu habile qui le caractérise, que le gouvernement se maintiendrait sur le terrain qu'il avait jusqu'alors occupé et s'opposerait d'une manière absolue à toute proposition de réforme électorale, les whigs, qui ne se croyaient pas en mesure de surmonter cette résistance, furent-ils saisis d'un profond découragement. Ni eux ni leurs adversaires ne prévoyaient l'effet de l'imprudente déclaration du premier ministre : nouvelle et bien remarquable preuve du désaccord qui commençait à séparer la population de ses représentans officiels; déjà on ne se comprenait plus.

Cet effet fut immense. L'irritation publique se manifesta avec une telle violence, qu'on put craindre les plus grands excès. On se rappelle encore l'effroi qui s'empara des imaginations lorsqu'on apprit, par un avis officiel et public, que les conseillers de la couronne, parmi les-

quels figurait au premier rang l'intrépide vainqueur de tant de batailles, avaient cru devoir conseiller au roi de ne pas se rendre, comme il l'avait promis, à une fête de l'hôtel-de-ville. Ce qu'on craignait en réalité, c'était qu'en présence même du souverain, l'impopularité des ministres ne donnât lieu à des scènes de désordre qui auraient compromis à la fois l'ordre public et la majesté royale; mais les esprits troublés se persuadèrent qu'on avait découvert une grande et formidable conspiration. Une véritable terreur se répandit dans tout le pays.

La lutte s'engagea dans le nouveau parlement. Le ministère, en choisissant pour faire la première épreuve des forces respectives une question de liste civile, semblait s'être ménagé des chances d'autant plus favorables, que l'opposition, si long-temps exilée du pouvoir par les ressentimens personnels de George IV, était évidemment préoccupée de la pensée de ne pas s'aliéner aussi son successeur. Néanmoins, contre toute attente, à l'inexprimable étonnement des vainqueurs comme des vaincus, une majorité de 29 voix, en adoptant un amendement proposé par les whigs, prouva que le cabinet ne possédait pas la confiance de la chambre des communes. Ce résultat n'aurait peut-être pas eu lieu, si quelques ultra-tories, qui voulaient, non pas renverser le ministère au profit des whigs, mais lui *donner une leçon,* n'eussent uni leurs votes à ceux de l'opposition, qu'ils croyaient par là rendre un peu plus nombreuse sans lui assurer pourtant la victoire; mais, dans l'état des choses, on peut penser que la défaite du duc de Wellington et de ses collègues, eût-elle été différée, n'en était pas moins inévitable, et qu'en gardant plus long-temps le pouvoir ils eussent augmenté les probabilités d'une révolution.

Quoi qu'il en soit, le vote de la chambre fut immédiatement suivi de leur démission, et les whigs se virent appelés à composer le gouvernement, auquel, comme parti, ils avaient été étrangers depuis la mort de Fox. Ce qui restait encore des amis de ce grand homme, lord Grey, lord Holland, lord Landsdowne, se partagèrent avec des hommes d'une célébrité plus récente, tels que lord Althorp, lord John Russell et l'illustre Brougham, les départemens ministériels et les grands emplois administratifs.

Le nouveau cabinet, obéissant moins encore à ses principes et à ses antécédens qu'à la toute-puissance de l'opinion, présenta, le 1er mars 1831, à la chambre des communes, un bill de réforme dont la hardiesse étonna tous les esprits. Ce n'était pourtant pas une conception radicale : ni le principe du suffrage universel, ni celui du vote au scrutin secret, ni celui de l'abréviation de la durée des parlemens, ces trois points de mire des réformistes absolus, n'y étaient consacrés; on n'avait pas même cherché à lui donner pour base une proportion exacte entre le nombre des représentés et celui des représentans de chaque

fraction du territoire : de grandes, d'énormes anomalies étaient maintenues à cet égard; mais soixante bourgs dont la population avait presque entièrement disparu, et qui méritaient plus que les autres le nom de bourgs pourris, étaient complétement dépouillés de la franchise électorale; quarante-sept autres, déchus aussi, mais moins complétement, ne devaient plus désormais envoyer au parlement qu'un seul représentant au lieu de deux; Liverpool, Manchester et d'autres grandes villes, jusqu'alors privées de la faculté de députer à la chambre des communes, y étaient enfin admises; Londres et certains comtés, trop faiblement représentés, obtenaient le droit d'élire quelques membres de plus; la représentation de l'Écosse et de l'Irlande était aussi un peu accrue; le privilége électoral, dans les villes comme dans les comtés, était désormais attaché à un cens déterminé qui en effaçait les capricieuses bigarrures, le plaçait dans des mains plus directement intéressées au maintien de l'ordre, et doublait, si je ne me trompe, le nombre des électeurs; enfin des dispositions étaient prises pour introduire plus d'ordre et de régularité dans la pratique des élections, pour en écarter la fraude et pour en diminuer les dépenses excessives.

La tendance évidente du bill était, non pas de détruire, mais de restreindre, dans ce qu'elle avait d'excessif, l'influence de la grande aristocratie territoriale et de diminuer l'action des classes purement populaires, qui était un des élémens de cette influence, en augmentant, dans une certaine mesure, celle des classes moyennes et industrielles. Comme on pouvait s'y attendre, les tories, ceux mêmes qui feignaient naguère de proclamer la nécessité d'une réforme, poussèrent des cris de fureur et de consternation en voyant apparaître le projet du gouvernement, dont la largeur dépassait tellement celle de toutes les propositions analogues que le parlement avait jusqu'alors repoussées. Les réformistes de toutes les nuances au contraire, sans en excepter les radicaux, manifestèrent la plus vive satisfaction. Ils n'avaient pas espéré autant, bien que quelques-uns eussent désiré davantage. Comprenant avec une merveilleuse intelligence qu'une étroite union pouvait seule leur donner la force de renverser les obstacles qui les séparaient encore du but, ils résolurent de mettre de côté tout dissentiment particulier, de s'attacher au bill tel qu'on le leur offrait, de consacrer tous leurs efforts à le faire passer sans altération et de repousser, de considérer comme une manœuvre hostile ou perfide toute proposition de le modifier, fût-ce dans un sens plus libéral. Ce qui est admirable, c'est qu'une pareille tactique ne fut pas seulement celle d'une coalition parlementaire, ce fut celle du parti libéral tout entier, qui la suivit sans la plus légère déviation, non pas pendant quelques jours, pendant quelques semaines, mais pendant les dix-huit mois qui devaient s'écouler avant le vote définitif de la réforme. Les classes ou-

vrières elles-mêmes, pour lesquelles le bill ne faisait rien, restèrent fidèles au mot d'ordre général. Lorsqu'un parti tout entier est capable d'apporter autant de persévérance, d'énergie, de modération et d'habileté à la conquête d'un droit politique, il est digne de l'obtenir, et on n'a aucun motif sérieux de le lui refuser, parce qu'il y a tout lieu de penser qu'il n'en abusera pas.

Je ne raconterai pas en détail tous les incidens de la mémorable lutte qui précéda et décida ce grand résultat; il me suffira d'en rappeler sommairement les phases principales.

Le bill, après des débats aussi longs que passionnés, fut rejeté par la chambre des communes, le 19 avril, à la majorité de 299 voix contre 291. Les ministres ayant, sans trop de peine, obtenu du roi, déjà ébranlé cependant par les représentations des tories, la dissolution de cette assemblée, le corps électoral, celui-là même qu'il s'agissait de réformer, se laissant emporter par l'entraînement général, nomma une nouvelle chambre dont l'immense majorité était favorable à la réforme. Le bill, adopté par elle, échoua à la chambre des lords. Les communes l'ayant voté de nouveau, il fut présenté une seconde fois à la chambre haute, qui, intimidée par les violentes démonstrations du mécontentement populaire, crut devoir changer de tactique, et, tout en se résignant à une large modification du système électoral, apporter au projet ministériel des amendemens considérables, dont le premier effet eût été de rendre inévitable la retraite du cabinet. Un vote, en quelque sorte préliminaire, ayant révélé ce plan de campagne, les ministres, pour le déjouer, demandèrent au roi l'autorisation de créer un nombre de pairs suffisant pour changer la majorité. Sur le refus de Guillaume IV, ils donnèrent leur démission, et le duc de Wellington essaya de former un ministère tory; mais cette tentative, à laquelle la prudence de sir Robert Peel refusa de s'associer, dut être abandonnée devant les témoignages de plus en plus énergiques de l'exaspération du sentiment public. Le roi se vit forcé de rappeler les whigs en se mettant à leur discrétion, et, le duc de Wellington lui-même ayant reconnu l'impossibilité de continuer, sans danger pour la paix publique, une résistance déjà trop prolongée, la chambre des lords donna enfin, le 4 juin 1832, son assentiment forcé à la grande mesure qui, depuis deux ans, était presque devenue la seule affaire du pays. Ainsi fut consommée cette révolution légale, ou, pour parler plus exactement, ainsi fut prévenue, par une réforme devenue nécessaire, la révolution qui menaçait la Grande-Bretagne.

Tel est le sujet du livre que M. Roebuck, membre du parlement, vient de publier sous le titre d'*Histoire du ministère whig de* 1830 *jusqu'au vote du bill de réforme.* Écrit, comme je l'expliquerai tout à l'heure, dans un esprit qui, à mon avis, en fausse à plusieurs égards

le point de vue, il contient pourtant, sur les événemens qu'il raconte, un ensemble d'informations assez complet, assez impartial, pour que le lecteur attentif y trouve la possibilité de se les représenter avec leur véritable caractère.

Ce qui me frappe avant tout dans ce grand drame, c'est la gravité et la diversité des obstacles que le ministère eut à vaincre pour mener à bien son entreprise, c'est la patience ferme et habile qu'il mit à les surmonter. N'oublions pas que la tâche si difficile de faire accepter par les deux chambres une loi destinée à modifier considérablement la composition de la représentation nationale lui était, en quelque sorte, imposée par la nécessité, que dans les rangs de l'opposition il n'avait qu'assez faiblement contribué à préparer la crise où se débattait l'Angleterre, que, livré à ses propres instincts, au sentiment bien ou mal entendu des intérêts du grand parti dont il était sorti, il n'eût pas demandé une réforme aussi large, qu'au fond plusieurs de ses membres ne la croyaient pas exempte de périls, mais qu'au point où les choses en étaient venues, en présence des exigences de l'opinion surexcitée par une trop longue résistance et aussi par l'état général de l'Europe, ils jugeaient avec raison que c'était le seul moyen d'échapper à un danger bien autrement grand, celui d'une révolution immédiate.

Dans cette disposition d'esprit, l'administration avait à combattre toutes les forces, toutes les influences du parti tory, maintenant rallié comme un seul homme pour repousser un changement qu'il regardait, par une exagération singulière, comme son arrêt de mort, comme la ruine de l'aristocratie et de la propriété, comme l'avénement de la pure démocratie; elle avait à surmonter l'opposition de la grande majorité de la chambre des lords, naturellement mécontente de la suppression d'un système qui donnait à la pairie une action si puissante et si directe sur les élections; enfin, à la cour même et jusque dans la famille royale, les ministres rencontraient des adversaires passionnés, qui ne tardèrent pas à éveiller dans l'esprit du roi de sérieuses inquiétudes et à le tourner secrètement contre la mesure à laquelle il accordait sa sanction publique et officielle.

Contre tant d'obstacles, le cabinet avait, il est vrai, l'appui des classes moyennes et des masses populaires se manifestant avec une vivacité et une unanimité rares; mais cet appui, il fallait le ménager, le contenir, pour ne pas être entraîné trop loin, pour ne pas devenir bientôt l'esclave et l'instrument des agitateurs auxquels on se serait imprudemment associé. Il était sans doute nécessaire, alors que la chambre des lords se refusait aveuglément au vœu public, de lui donner le sentiment des dangers auxquels elle s'exposait; mais il fallait éviter de la menacer trop ouvertement, d'humilier, de dégrader moralement et même de trop dénaturer, par une nombreuse création de pairs, ce

grand corps dont l'existence et la force sont un élément si essentiel de la constitution britannique. Enfin, en ce qui concerne le roi, tout en comptant aussi, pour vaincre ses répugnances assez naturelles, sur l'effet des démonstrations populaires, il fallait, autant que possible, éviter ce double péril, de trop l'aliéner pour l'avenir de la cause de la liberté en lui faisant violence, et d'affaiblir la royauté en lui enlevant brusquement la faveur populaire qui s'était d'abord attachée à lui, mais qui ne pouvait manquer de l'abandonner le jour où on saurait avec certitude qu'il était contraire au vœu général.

C'étaient là des écueils bien nombreux, bien difficiles à éviter à la fois. Le ministère me paraît y être parvenu dans la mesure du possible. Il fit preuve surtout d'une profonde intelligence et d'une grande habileté dans les précautions infinies qu'il mit à ménager la popularité royale, à s'en faire une force en laissant long-temps ignorer au public les incertitudes, les répugnances du roi, en prolongeant ainsi en sa faveur des témoignages d'amour et d'enthousiasme populaires qui flattaient ce pauvre prince, et le faisaient hésiter à se jeter ouvertement du côté de l'opposition anti-réformiste.

Le livre de M. Roebuck contient, je le répète, tous les élémens de l'appréciation que je viens d'exprimer, et cependant il est loin de porter un jugement analogue sur les faits qu'il expose avec beaucoup de lucidité et presque toujours d'exactitude. Cela s'explique facilement : M. Roebuck appartient à l'opinion radicale.

Expliquons-nous, avant d'aller plus loin, sur le sens qu'il faut donner à cette qualification. En France, on entend généralement par radical celui qui, ne tenant aucun compte des institutions existantes, aspire à renouveler la société politique sur les bases d'une théorie empruntée aux idées les plus exagérées de liberté et d'égalité. Telle est notre malheureuse propension aux idées absolues, qu'on a pu voir, depuis soixante ans, en dépit de tant d'expériences, beaucoup d'hommes honnêtes, consciencieux, éclairés à certains égards, et dont les intérêts comme la volonté repoussaient toute pensée de bouleversement, s'engager avec opiniâtreté dans ces voies dangereuses. En Angleterre, quelques rêveurs à esprit faible, à vive imagination, ont pu, à diverses époques, prêcher, avec plus ou moins de succès, ces doctrines insensées à des multitudes ignorantes et misérables qu'ils soulevaient pour un moment; mais ils n'ont jamais réussi à former un parti durable et tant soit peu respectable par sa composition. Le véritable parti radical, celui dont M. Roebuck est, à la chambre des communes, un des principaux organes, a un tout autre caractère. Un Anglais de bon sens et de bonne foi, qu'il soit radical, whig ou tory, semble être dans l'heureuse impuissance de concevoir pour son pays une autre forme politique que celle qu'il a revêtue de temps immémorial : un roi hérédi-

taire, une chambre des lords héréditaire aussi, et une chambre des communes élective exerçant en commun le pouvoir législatif et la souveraineté. Suivant qu'il appartient à tel ou tel parti, il peut croire nécessaire d'attribuer plus ou moins d'étendue à la prérogative royale, de composer la chambre basse d'élémens plus ou moins populaires; mais ce n'est qu'une question de proportion.

En quoi consiste donc, à vrai dire, le radicalisme anglais? En quoi se distingue-t-il essentiellement du whiggisme, qui a aussi la prétention fondée d'être un parti de liberté et de progrès?

Je vais le dire en peu de mots : les tories et les whigs, contemporains en quelque sorte du régime parlementaire et des libertés britanniques, sont deux partis aristocratiques, par conséquent deux partis de traditions. Le radicalisme, plus récent, est, avec les restrictions que j'indiquais tout à l'heure et dans la mesure que comporte le caractère anglais, un parti d'innovation et de théories. Il admet les formes extérieures de la constitution anglaise dans ce qu'elles ont d'essentiel; mais il tend à en renouveler l'esprit en croyant peut-être très sincèrement ne faire autre chose que la fortifier, la ramener à son origine, l'épurer des abus qui s'y sont peu à peu introduits; il ne comprend pas que certaines anomalies, certaines irrégularités, dont il se scandalise, ont fini par s'identifier avec le fond de cette constitution, que le jour où on les ferait disparaître, elle prendrait immédiatement un caractère nouveau dont il est difficile de calculer les effets, et que par conséquent la prudence prescrit de ne toucher que successivement, avec des ménagemens infinis, aux abus les plus incontestables.

Une des choses qui choquent le plus le radicalisme, c'est précisément l'existence de ces deux grands partis des tories et des whigs, qui sont, je ne crains pas de le dire, l'ame des institutions anglaises. L'organisation puissante et permanente qui, depuis deux siècles, a constamment classé dans ces deux partis toutes les forces, toutes les supériorités politiques et sociales de la Grande-Bretagne, et les a ainsi soumises à une action régulière, à une sorte de discipline, n'est, aux yeux des radicaux, qu'un mécanisme factice par lequel l'intérêt général est sacrifié à des combinaisons de coterie. Dans leur profonde ignorance des ressorts de la nature humaine, ils sont assez aveugles pour croire que le pays et la société auraient plus à attendre des volontés individuelles livrées à elles-mêmes et uniquement dirigées par des principes généraux, toujours faciles à tourner au gré des passions et des intérêts personnels, que de ces mêmes volontés dirigées, contenues, régularisées, comme si les traditions héréditaires, les habitudes, le point d'honneur, la communauté des intérêts de partis, n'étaient pas les liens les plus forts qui puissent unir les hommes dans la vie publique, les mobiles les mieux faits, à défaut d'une haute vertu qu'on

ne peut attendre de tous, pour surmonter en eux l'influence débilitante de l'égoïsme.

Cette erreur de jugement qui consiste à vouloir tout individualiser dans la politique et à croire la nature humaine assez grande, assez forte, assez pure pour que chacun puisse, sans inconvénient, être livré à ses propres inspirations dans ses rapports avec la société, cette erreur, si commune en France, l'est beaucoup moins chez nos voisins; mais, je l'ai déjà dit, elle caractérise parmi eux les radicaux, et M. Roebuck, malgré la distinction de son intelligence, est loin d'y avoir échappé dans son récit des événemens qui ont précédé le vote du bill de réforme. Comme tous les esprits absolus, il éprouve une aversion instinctive, un dédain assez mal dissimulé pour les esprits modérés et circonspects qui, ne considérant pas les doctrines de la politique comme aussi inflexibles que les principes de la morale, croient pouvoir, avant d'en déduire toutes les conséquences logiques, en examiner le côté pratique et les effets relatifs. Les whigs surtout, par cela même qu'ils sont des réformateurs modérés et qu'il est de leur nature, tout en poussant aux innovations, de ne pas les porter au-delà de certaines limites, les whigs lui paraissent faibles et inconséquens, et il les juge souvent avec plus de sévérité que les tories eux-mêmes. Il est évidemment scandalisé de la tactique habile par laquelle, comme je l'ai raconté, ils s'efforcèrent tout à la fois d'assurer au bill de réforme l'appui du roi, qui était loin pourtant d'en désirer le succès, et de conserver à ce prince une popularité que lui eût bientôt fait perdre la publicité de ses dispositions réelles; il semble voir parfois, dans les ménagemens qui étaient la conséquence de cette politique, autant d'actes d'adulation courtisanesque. Il reproche sérieusement aux membres du cabinet l'esprit de prudence et de circonspection qui, dans la chaleur même du combat, les engageait à ménager leurs coups de peur de dépasser le but et de trop ébranler les bases de la société politique; suivant lui, il y avait quelque chose d'étroit et d'égoïste dans la préoccupation qui leur faisait craindre que la réforme, poussée trop loin, n'eût pour effet d'affaiblir l'influence de leur propre parti : comme si un des premiers devoirs de tout homme public n'était pas de travailler à assurer le triomphe du parti auquel, apparemment, il ne s'est attaché que parce qu'il l'a cru en accord avec les besoins et les intérêts du pays.

En résumant succinctement ce qui, dans les jugemens historiques de M. Roebuck, me paraît empreint d'un caractère de partialité et de prévention hostiles, je crains d'avoir été moi-même trop sévère à son égard. Je ne donnerais pas de son livre une idée suffisamment favorable, si, à côté des erreurs que j'ai cru y trouver, je n'indiquais tout ce qu'il contient d'observations vraies et équitables, d'appréciations judicieuses, propres, par une heureuse inconséquence, à nous prémunir

contre ces erreurs mêmes et à nous les faire apercevoir. Dans M. Roebuck, le bon sens britannique domine le plus souvent les entraînemens de l'homme de parti. Une idée qu'il reproduit à plusieurs reprises et sur laquelle il s'arrête avec un sentiment non équivoque de satisfaction et d'orgueil, c'est que le peuple anglais a la force et la sagesse de réaliser par les voies légales les réformes nécessaires, sans recourir à l'arme terrible des révolutions. La comparaison qu'il établit à ce sujet entre la France et l'Angleterre n'est certes pas inspirée par l'esprit de démagogie révolutionnaire : « En France, dit-il, gouvernans et gouvernés se sont rarement résignés à laisser régler leurs différends par l'action graduelle de la loi et à permettre que les décisions de la majorité se manifestassent dans des formes paisibles et permanentes. La force est le moyen par lequel tous les partis ont cherché à assurer le triomphe de leurs opinions. Le gouvernement viole la loi, le peuple s'insurge, une lutte sanglante en est le résultat; une dynastie est renversée, une autre établie; le peuple fait preuve d'un courage héroïque, d'une clémence plus héroïque encore, de vertu, en un mot, dans la plus haute acception de ce mot; mais quelque chose y manque, quelque chose dont les gouvernans et les gouvernés sont également incapables : la soumission à la toute-puissance de la loi, ce respect presque superstitieux pour les formes mêmes de la légalité, qui distinguait les Romains dans l'antiquité comme il distingue de nos jours les Anglais et les Américains, et qui, lorsqu'un peuple s'en est pénétré, contribue plus que toute autre chose à lui assurer les biens immenses qu'un gouvernement régulier et permanent peut seul lui procurer. » Ainsi parle M. Roebuck. Dans ce beau passage, dont la sévérité courtoise par rapport à la France est faite pour nous inspirer de si tristes réflexions, je ne trouve à relever qu'une erreur. M. Roebuck, entraîné sans doute par ses sympathies radicales, attribue aux Anglo-Américains un esprit de légalité comparable à celui des Anglais : ils l'ont eu jadis, mais le principe extrême sur lequel repose leur gouvernement, les progrès toujours croissans de la démocratie, l'ont depuis long-temps singulièrement affaibli. La parfaite légalité, comme la parfaite et vraie liberté, n'est compatible, au moins dans un grand pays, qu'avec les gouvernemens tempérés, avec ceux où il existe des contre-poids; elle ne se concilie pas plus avec l'absolutisme populaire qu'avec l'absolutisme royal. Cette observation n'ôte rien d'ailleurs à la justesse des considérations générales si bien exprimées par M. Roebuck.

C'est avec le même bon sens, la même indépendance d'esprit, qu'il constate les dispositions politiques des classes moyennes dans la Grande-Bretagne : « Elles sont, dit-il, très circonspectes, et contraires à toute expérience trop hardie; rien ne serait donc plus propre à déconsidérer un chef populaire, à détruire son influence, que de passer pour léger,

téméraire, mobile et porté au changement. » Ailleurs, voulant expliquer pourquoi lord John Russell fut chargé de proposer le bill de réforme plutôt que tel autre personnage que ses talens ou son importance personnelle semblaient désigner davantage pour cette initiative, il fait cette remarque caractéristique : « La sagacité du parti ne pouvait manquer d'apercevoir l'avantage qu'il y avait à lier le nom d'une des grandes familles whigs au mouvement populaire qui agitait le pays. Le peuple anglais, depuis le temps de Charles II, a toujours vu avec faveur la maison de Russell, et il lui plaisait qu'un rejeton de cette maison jouât le rôle de chef populaire. Les ministres se prévalurent de ce sentiment. »

La même sagacité, la même impartialité, distinguent les portraits que trace M. Roebuck de quelques-uns des hommes qui ont figuré dans ces derniers temps sur le théâtre de la politique anglaise. Je citerai celui du célèbre O'Connell, malgré sa longueur. Il était difficile, ce me semble, de mieux tenir la balance entre l'enthousiasme et le dénigrement également exagérés dont le grand agitateur irlandais a été l'objet. « L'histoire du genre humain, dit M. Roebuck, présente peu d'exemples d'une puissance aussi extraordinaire que celle que M. O'Connell a exercée sur ses compatriotes. Il était lui-même un complet et véritable Irlandais, possédant beaucoup de grandes facultés, mais dépourvu de beaucoup d'autres, sans lesquelles un homme ne peut pas être considéré comme véritablement grand. D'un aspect imposant, doué d'une voix belle et flexible, d'un esprit abondant, vif et souple, habile à résumer une longue argumentation en une sentence d'une concision épigrammatique, il semblait formé par la nature pour le rôle que la situation de son pays l'appela à jouer. Son éducation première avait donné à ses manières quelque chose de la douceur ecclésiastique, lorsqu'il se trouvait dans un cercle de gens bien élevés, d'Anglais surtout; mais, lorsqu'il s'adressait aux Irlandais, il ne lui était nullement difficile de prendre, ou, plus exactement peut-être, de reprendre un ton tout différent, qui lui gagnait complétement les cœurs si inflammables des paysans.... sur lesquels il exerçait un despotisme absolu. Son influence était très grande aussi sur le clergé catholique, dont l'appui lui avait procuré et lui conservait la puissance extraordinaire dont il était investi par rapport aux masses ignorantes. Lorsqu'il parlait du clergé, lorsqu'il adressait la parole à un ecclésiastique, la déférence de son attitude ressemblait à une prostration complète de l'esprit et du corps devant la domination spirituelle. Par la stricte observance des formes de la religion, par la ferveur de sa dévotion extérieure, il avait conquis la confiance et l'estime du clergé catholique irlandais.... Cette confiance mutuelle tenait en grande partie au caractère de la piété de M. O'Connell, dans laquelle la crainte n'a-

vait pas une petite part. Soumis à l'influence de fortes passions, d'une foi inaccessible au doute, mais sujet à des accès de découragement, il était merveilleusement propre à devenir l'instrument d'un clergé entreprenant et rusé. Les prêtres de son église avaient trop de sagacité pour ne pas se rendre un compte exact de la nature et de l'étendue de leur pouvoir sur son esprit. Ils connaissaient sa faiblesse et leur propre force; ils n'avaient donc aucune inquiétude à concevoir de la puissance qu'ils l'aidaient à acquérir sur les paysans, parce qu'ils étaient certains que ce pouvoir ne serait jamais employé à diminuer.... leur influence spirituelle ni leur autorité temporelle et leur richesse....

« M. O'Connell était un légiste consommé, connaissant parfaitement le caractère des Irlandais, toujours prêt à leur venir en aide, soit qu'ils fussent mis en accusation par le pouvoir, soit qu'ils eussent entre eux des différends. Sans rival dans l'habileté avec laquelle il savait, en matière criminelle, ménager les dispositions d'un jury en faveur de ses cliens, ses argumentations en matière civile devant les juges de Dublin étaient de véritables modèles de ce genre d'éloquence. Le contraste de sa manière dans ces différentes occasions prouvait sa merveilleuse souplesse et avait dû préparer la chambre des communes à la parfaite convenance de son attitude, lorsqu'il parut pour la première fois devant elle comme le représentant de l'Irlande catholique-romaine. Il fut toujours un acteur accompli, et il savait prendre et quitter tous les rôles au moment où cela lui convenait. La bouffonnerie familière et sournoise, le pathétique grossier, presque vulgaire, mais en réalité plein d'art et d'adresse, le sarcasme de l'avocat défendant un accusé devant les assises, étaient entièrement mis de côté et remplacés par un langage simple, grave, même poli, lorsqu'il fallait argumenter devant les magistrats des cours supérieures. Et cette éloquence contenue, mais toujours naturelle, combien ne différait-elle pas de celle du violent démagogue, de l'accusateur passionné des oppresseurs de son pays, dont la parole subjuguait, entraînait les immenses rassemblemens de l'*Association catholique!* Il semblait, sur ce théâtre, se jouer dans sa liberté, rejeter toute contrainte, renoncer à exercer un contrôle quelconque sur ses sentimens, se rendre, en un mot, l'esclave de ses passions. Mais, jusque dans ses écarts en apparence les plus sauvages, il était toujours vraiment maître de lui-même; donnant aux plus extrêmes licences du langage l'apparence des élans d'une indignation qu'il ne pouvait contenir, faisant ainsi de la passion une excuse, alors qu'elle ne lui était qu'un prétexte, il inspirait aux autres, il leur faisait partager cette indignation même dont il leur offrait l'image accomplie. A la chambre des communes, on ne retrouva plus le moindre vestige du démagogue énergumène. Parmi les dificultés de l'art oratoire, il n'en est aucune qui puisse entrer en

comparaison avec celle de faire, dans cette assemblée, des appels efficaces à une sentimentalité romanesque. Quiconque a eu l'occasion d'adresser la parole à des réunions de nature diverse doit avoir reconnu que les appels aux passions, aux sentimens généreux, à l'exaltation de l'honneur, ne réussissent guère qu'auprès d'un auditoire simple et illettré. Plus une assemblée renferme d'hommes de savoir et d'expérience, plus elle éprouve de répugnance pour ces provocations passionnées... Ce qui ferait pleurer une réunion de paysans endormirait probablement la chambre des communes, ou ne la tiendrait éveillée que par un sentiment de dégoût et de mépris. M. O'Connell le savait parfaitement; il savait d'ailleurs que le grand corps dans lequel il entrait était plein de courage, qu'il était aussi malaisé de l'effrayer que facile de blesser la susceptibilité dédaigneuse de son goût. Il n'eût pas été sans danger de prendre envers une telle assemblée un ton de menace : il était impossible de l'intimider, il n'y avait presque aucun espoir de l'entraîner en sens inverse de ses convictions; mais l'amuser, l'intéresser, conquérir en quelque sorte son attention et son estime à force d'esprit et de savoir, par des exposés d'une lucidité victorieuse, par les déductions d'une logique habile, quelquefois même, bien que rarement, l'émouvoir et presque la convaincre par les traits heureux et ménagés avec art d'une argumentation passionnée, cela ne dépassait pas les bornes de la puissance d'un grand orateur. M. O'Connell le sentait, il avait une assez haute opinion de lui-même pour comprendre qu'il lui était permis d'aspirer à de tels résultats; toujours maître de lui-même, il s'appliqua à cette tâche difficile, et il y réussit.

« Ses facultés étaient de l'ordre le plus élevé, on ne saurait le nier; il est également certain que peu d'hommes ont eu tant et de si heureuses occasions de rendre à leur pays de grands services. Il faut pourtant reconnaître que tant de talens éminens et des circonstances si favorables ont produit comparativement bien peu de résultats pour lui ou pour les autres, et que peu d'hommes ayant aussi long-temps et à un tel degré fixé l'attention du monde ont laissé derrière eux si peu de traces faites pour recommander leur souvenir.

« Pour un acteur aussi accompli que M. O'Connell, il n'y avait rien de particulièrement difficile à prendre les manières, à employer le langage qui pouvaient plaire à une assemblée et la conduire à un but donné; mais respecter la vérité, sacrifier les considérations personnelles, résister au préjugé populaire sur lequel était fondée sa propre puissance, cela eût exigé un esprit habitué dès l'enfance à obéir aux inspirations de cette moralité élevée qui appartient aux peuples libres et qu'on ne trouve que chez eux. M. O'Connell, malheureusement pour sa gloire et pour le bonheur de son pays, n'était pas exempt des vices qui sont la conséquence trop naturelle de l'état d'oppression contre

lequel il luttait si vaillamment. L'esclavage qu'il essayait de détruire avait exercé sur son esprit même une funeste influence. Cette indifférence pour la vérité qui est inséparable de la condition de l'esclave avait perverti l'esprit de l'homme destiné à vaincre, dans une grande circonstance, la tyrannie qui marquait de son empreinte ignominieuse la race à laquelle il appartenait.

« ..... La grande erreur de M. O'Connell fut de confondre le peuple anglais avec l'oligarchie qui gouvernait l'Irlande. S'il eût énergiquement lié la cause de la liberté et du bon gouvernement dans son pays avec la même cause dans le nôtre, il n'eût pas été entravé dans ses efforts par l'amour-propre blessé de la nation britannique. Les déclamations sauvages auxquelles il se livrait pour maintenir son ascendant sur les paysans irlandais et sur la population catholique des villes ne pouvaient manquer de blesser vivement les classes moyennes de l'Angleterre. Les exigences de sa position expliquaient ces écarts, mais elles n'en atténuaient pas les fâcheux effets. »

Sauf quelques traits hasardés, ce portrait me paraît d'une grande vérité. Dans un autre passage, M. Roebuck, parlant des efforts faits par O'Connell pour organiser un mouvement dans le sens du rappel de l'acte qui avait uni législativement l'Angleterre et l'Irlande, s'exprime ainsi : « Il voulait entretenir l'agitation, mais il n'espérait pas, il ne désirait même pas le rappel de l'union. Il aimait l'agitation, parce qu'il en vivait. Il craignait la guerre, parce qu'il n'aimait pas le danger, et aussi parce qu'en réalité son ame était bienveillante; mais le rappel, il le savait bien, ne pouvait être que le résultat d'une guerre. Il était également certain que, dans le cas même où l'Angleterre se serait décidée à l'accorder sans lutte, l'Irlande serait devenue immédiatement le théâtre d'une guerre civile qui n'aurait cessé que par l'extirpation complète de l'une ou de l'autre des parties contendantes. Si le bras vigoureux de la puissante Angleterre n'était pas là pour maintenir la paix, l'incendie, le massacre, la famine et la peste règneraient en maîtres dans ce pays, et l'Irlande, par le fait de ses propres enfans, deviendrait un spectacle de mépris, d'horreur et de pitié pour l'univers. Personne ne le savait mieux que M. O'Connell, et personne ne redoutait davantage d'aussi terribles chances. Cependant l'agitation qu'il désirait entretenir fit un très grand mal : elle persuada au monde que la vie et la propriété n'avaient aucune garantie en Irlande, et par là elle rendit impossible l'amélioration de son peuple. L'erreur capitale de la politique des administrations successives qui eurent à lutter contre l'influence de M. O'Connell fut de ne pas le tirer des besoins pécuniaires qui le poussaient dans les voies de l'agitation. Après le vote du bill d'émancipation, sa mission était évidemment accomplie; il lui fallait trouver un nouveau sujet de plainte pour qu'il

pût vivre. Le ministère le savait ou devait le savoir. Il y eut alors une voie ouverte pour la conciliation. La vraie politique, celle que conseillait la prudence aussi bien que la générosité, eût été en ce moment de s'assurer du chiffre de ses dettes, de les payer et de lui procurer une position honorable et lucrative à laquelle son savoir comme légiste le rendait parfaitement apte. Si l'on eût suivi cette marche, l'Irlande serait aujourd'hui un pays paisible et florissant. »

Quoi qu'on puisse penser de cette dernière conjecture de M. Roebuck, les considérations qui la précèdent me paraissent fondées. J'ajouterai seulement que, pour ne pas en exagérer la portée, pour ne pas être injuste envers O'Connell, il faut admettre qu'en se laissant entraîner par des motifs personnels d'une nature peu élevée, il ne s'en rendait pas à lui-même un compte bien exact. Il est plus rare qu'on ne le pense, en politique surtout, de faire le mal tout-à-fait sciemment, de propos délibéré, et, dans les voies difficiles qu'ont à parcourir les hommes publics, la ligne du devoir n'est presque jamais tracée avec assez de netteté et de précision pour que, s'ils n'y prennent bien garde, ils ne soient pas exposés à se laisser égarer par les sophismes que leur suggèrent leurs passions et leurs intérêts. C'est une grande raison de juger leurs erreurs avec indulgence tant qu'elles ne dépassent pas certaines limites, tant qu'elles ne violent pas ouvertement les principes incontestables de la morale; mais c'est aussi pour eux un avertissement de veiller sur eux-mêmes, de se prémunir contre de premiers entraînemens dont les conséquences peuvent les entraîner si loin, de consulter enfin le sentiment intérieur du devoir qui, sérieusement interrogé, nous trompe rarement, plutôt que les subtilités de la casuistique complaisante de l'esprit de parti.

Un autre homme d'état plus considérable encore que l'agitateur irlandais et dont les doctrines étaient, à certains égards, bien autrement éloignées de celles de M. Roebuck, sir Robert Peel, est aussi, de sa part, l'objet d'une appréciation intelligente et bienveillante dont on lui saurait plus de gré, s'il n'en avait pas fait l'occasion d'une diatribe passionnée contre les whigs. « Sir Robert Peel, dit-il, a commis de graves erreurs dans sa carrière politique; néanmoins la nature de son esprit le rendait éminemment propre à devenir le guide puissant du peuple anglais. Il ne s'instruisait pas avec rapidité, mais il était toujours en voie de progrès. Il était toujours prêt à écouter le développement d'idées nouvelles comme à en reconnaître la vérité et l'importance, si elles étaient vraies en effet, et, bien que lent à les adopter, on le trouvait toujours disposé à les examiner et à les discuter. Ses plus fortes sympathies d'ailleurs étaient du côté de la nation, et non pas d'une petite section dominante ou d'un parti, et c'est en cela qu'il se distinguait surtout des hommes d'état whigs, dont il fut toute sa vie

l'adversaire. Les whigs peuvent gouverner *pour* la nation, mais ils gouvernent certainement *par* une coterie. S'ils sont quelquefois libéraux dans leurs opinions, c'est que cela convient à leurs vues de parti. S'ils adoptent une idée nouvelle, c'est de même pour quelque résultat immédiat. Ils refusent de s'associer à tout ce qui n'appartient pas à leur secte particulière; ils ne jugent capables de conduire sagement les affaires du pays que ceux qui sont alliés à leur parti, et qu'ils considèrent comme nés pour la domination. Sir Robert Peel n'avait rien de ces dispositions exclusives. Il était assez grand pour reconnaître et pour distinguer le mérite dans les autres; il avait la sagesse de chercher à s'instruire, même auprès de ses adversaires, et la loyauté de ne pas dissimuler la dette qu'il contractait par là envers eux. C'est ainsi qu'il ne cessa jusqu'à la fin de faire des progrès avec la nation à laquelle il appartenait, ne devançant jamais l'esprit public, mais ne restant jamais beaucoup en arrière, dans les dernières années surtout. Si son intelligence eût été d'une trempe plus hardie et plus originale, il eût été probablement moins heureux comme ministre, parce qu'il aurait proposé des réformes avant que la nation fût préparée à les recevoir, et, en méritant la gloire d'un philosophe, il eût diminué sa puissance d'homme d'état; mais c'était à un tout autre danger qu'il était exposé.

« En deux occasions importantes, il tarda trop à sortir des anciennes voies pour suivre le mouvement de l'opinion publique : il ne courait pas le risque de jamais le devancer; mais la destinée du pionnier qui fraie le chemin n'est pas de recueillir le bénéfice immédiat ni l'honneur de son travail. Le philosophe qui découvre de grandes vérités, qui en réunit les preuves, doit se contenter d'avoir pour récompense, en attendant le respect et la reconnaissance de la postérité, la conscience de la valeur de sa découverte; mais l'homme d'état, pour être utile, doit être puissant, et dans un gouvernement tel que le nôtre, chez un peuple aussi pratique que le peuple anglais, la marche la plus sûre pour un ministre réformateur, c'est de ne jamais devancer son temps. Qu'il n'épouse jamais avec obstination un ordre particulier d'opinions et de vues, qu'il soit toujours prêt à entendre, à écouter avec soin, avec égards ce qu'on lui exposera sur tous les côtés d'une question, mais qu'il s'abstienne religieusement de s'approprier aucune conception nouvelle jusqu'à ce que le public l'ait parfaitement comprise et adoptée. Sir Robert Peel, deux fois dans sa vie, commit l'erreur de rester trop long-temps en arrière. Dans la question catholique, il s'engagea tellement contre l'émancipation, qu'il ne lui restait plus aucune voie de retraite honorable. Il eut pourtant le courage de briser les entraves que lui avaient créées ses relations de parti et qu'il avait mis lui-même toute son habileté à fortifier. La leçon fut sévère, et, pour

un esprit tel que le sien, elle dut être particulièrement pénible. En résultat cependant, elle contribua beaucoup à la supériorité qu'il devait atteindre quelques années après. Cette rude épreuve, la souffrance morale qu'elle lui infligea, firent de lui un nouvel homme, et bien que, dans l'affaire de la réforme parlementaire, il ait commis depuis la même méprise, cette nouvelle erreur ne fut pas sans avantage, puisqu'elle le mit en mesure de rallier autour de lui les fragmens de l'ancien parti tory et de reconquérir le pouvoir avec leur appui. Sa conduite pendant son dernier ministère, bien qu'elle ait excité le ressentiment à jamais implacable de quelques-uns de ses partisans immédiats, l'a rendu le ministre le plus populaire et l'homme d'état le plus puissant que l'Angleterre ait possédé depuis le premier Pitt. La nation avait confiance dans sa prudence; elle le croyait sincèrement dévoué à la cause de la prospérité du pays et animé d'une sympathie réelle pour les masses de notre industrieuse population. Un sentiment qui devenait de plus en plus général, c'est qu'il était destiné à être le ministre du peuple, que, soutenu par l'appui populaire dans lequel il aurait fini par trouver son unique force, il serait en état de s'affranchir de la règle qui, jusqu'à présent, a maintenu exclusivement entre les mains de l'aristocratie le gouvernement de l'Angleterre, et de faire asseoir sur les bancs de la trésorerie une administration vraiment nationale, une administration dans laquelle la sagacité pratique et les intérêts variés des classes mercantile, manufacturière et ouvrière auraient des représentans qui y prendraient place, non plus avec le caractère subalterne de ministres en sous-ordre, mais sur le pied de collègues indépendans et égaux, non plus comme recevant leurs emplois à titre de faveur pour aussi long-temps qu'on voudrait bien les souffrir, mais les prenant comme un droit et les conservant, non par la volonté d'une coterie exclusive, mais par celle de la nation. Le peuple anglais, croyant que telle était la dernière mission réservée à sir Robert Peel, avait les yeux fixés sur son avenir avec une attente impatiente. Il devenait plus cher à la nation à mesure qu'il perdait la faveur de son parti, et il ne fut jamais si puissant que lorsque ce parti, qui l'accablait d'outrages, parut avoir rompu pour jamais avec lui. Malheureusement cette espérance ne devait pas être réalisée, et l'intensité de la douleur publique à la mort de sir Robert Peel a donné la mesure de ce qu'on attendait de lui. »

Ce jugement porté par un radical sur l'ancien chef des tories est certainement digne d'attention. La nature même de quelques-uns des éloges qu'il lui donne avertit assez qu'on ne doit pas s'attendre à la même bienveillance dans les portraits que trace M. Roebuck des principaux whigs; ce sont toujours pour lui les chefs d'une aristocratie égoïste, d'une coterie dont la seule pensée est d'arriver au pouvoir et

de s'y maintenir à tout prix. Il en est deux pourtant qui paraissent trouver grace à ses yeux, lord Grey et lord Brougham. Je crains bien qu'en ce qui concerne ce dernier, M. Roebuck n'ait puisé ses motifs d'indulgence dans les défauts même qui ont trop souvent paralysé les grandes facultés de l'ancien chancelier, dans la bizarre indépendance d'esprit qui ne lui a jamais permis de s'assujétir complétement à la discipline d'un parti, dans les boutades qui parfois l'ont emporté passagèrement vers le radicalisme, — en un mot dans les circonstances même qui ne lui ont pas permis de remplir complétement la brillante carrière ouverte devant lui il y a vingt ans. Quant à lord Grey, le plus exclusif des oligarques, malgré la hardiesse de son libéralisme, le whig par excellence dans le sens que ce mot avait à la fin du dernier siècle, il faut croire que l'originalité simple et fière de cette grande figure aristocratique a exercé sur l'imagination de M. Roebuck une fascination qui, par une heureuse inconséquence, l'a entraîné à admirer le type le plus complet du parti même qu'il poursuit sans cesse de ses accusations ou de ses insinuations plus que rigoureuses.

Arrivé au terme de son travail, l'auteur, s'élevant, dans un élan de patriotisme, au-dessus des préventions passionnées qui en ont malheureusement dénaturé quelques portions, résume en ces mots l'histoire de la grande lutte qu'il vient de raconter : « Ainsi fut emporté le bill de réforme, exemple à jamais mémorable dans l'histoire de notre constitution de la puissance de l'opinion publique, du caractère pratique de notre peuple, de ce respect si remarquable pour la loi et pour les formes constitutionnelles que toutes les classes éprouvent parmi nous. D'une part, la patience et en même temps l'inébranlable résolution du peuple, son désir d'éviter autant que possible tout appel à la force et de n'avoir recours qu'aux moyens constitutionnels pour atteindre le but qu'il avait en vue, sont également dignes d'admiration; de l'autre côté, la retraite finale des pairs, leur résignation, forcée sans doute, mais, après qu'ils eurent pris leur parti, franche, complète, exempte de toute hésitation, au sentiment populaire, ne peuvent être trop louées. Après une telle expérience, nous ne devons jamais désespérer d'être en mesure d'obtenir tous les changemens vraiment avantageux que peuvent appeler nos institutions par des moyens pacifiques et légaux. »

Quant à la portée et aux conséquences du bill de réforme, voici le jugement qu'en porte M. Roebuck, après avoir exprimé le regret que, dans les circonstances où il fut voté, on n'ait pu lui donner un caractère plus démocratique : « Quoi qu'il en soit, dit-il, nous devons avouer loyalement qu'il y a, dans l'histoire du genre humain, peu d'exemples d'un aussi grand changement constitutionnel accompli avec si peu de dommage matériel ou moral pour le peuple pour qui et par qui il a été fait. Que les whigs en masse aient cherché autre

chose que l'avantage de leur propre parti, je ne vois pas de raisons de le penser. Que dans un sens ils se soient exagéré les effets de la mesure, que sous un autre rapport ils ne les aient pas tous prévus, c'est ce que prouve, selon moi, leur conduite subséquente. Ils se les sont exagérés en croyant qu'ils avaient réellement anéanti la puissance politique de leurs adversaires et établi solidement leur propre suprématie, comme aussi en se persuadant qu'ils avaient procuré une force dangereuse à ce qu'ils appelaient alternativement le parti républicain et le parti démocratique. Ils ont, en sens contraire, méconnu la portée et l'influence du nouvel acte lorsqu'ils ont supposé qu'à l'avenir les luttes dans la chambre des communes auraient lieu entre eux-mêmes, représentant la monarchie, l'aristocratie, la richesse et l'ordre, et un parti peu nombreux, mais violent et actif, de républicains et d'anarchistes. Le bill de réforme ne leur a pas donné l'ascendant sur lequel ils comptaient; il n'a pas créé ce parti violent et républicain. Cependant le changement qu'il a produit, sans être ce que ses auteurs attendaient, a été immense et de nature à affecter matériellement l'existence à venir du parlement. Depuis la réforme, la lutte n'a pas eu lieu dans la chambre des communes entre les propriétaires et les prolétaires, mais entre les possesseurs de diverses espèces de propriétés, entre les propriétaires fonciers d'une part, et de l'autre ceux des manufactures.

« Les nouveaux intérêts manufacturiers qui, dans l'espace du dernier demi-siècle, avaient acquis une si grande importance, ont obtenu pour la première fois une voix et sont devenus une puissance dans la chambre des communes; les grands et puissans corps électoraux que le bill appelait à l'existence ont, en réalité, fait pénétrer dans cette chambre un esprit tout nouveau; les représentans des communes ont subi des influences qui, jusqu'alors, leur avaient été, sinon inconnues, au moins insensibles. L'effet de ces influences n'a pas encore été constaté tout entier; mais il faudrait être un observateur bien peu attentif pour ne pas reconnaître que le but de notre législation diffère grandement aujourd'hui de ce qu'il était avant 1832. Les opinions de classes nombreuses dont on n'avait jusqu'alors tenu aucun compte, parce que ces classes étaient placées en dehors de toute action politique, sont devenues, depuis le vote du bill, l'objet d'une attention sérieuse, et un parti, auquel on a donné la désignation significative de *parti de Manchester*, est apparu pour la première fois dans la législature, où sa destinée est de voir croître continuellement son importance et de partager un jour la direction du pouvoir avec ces partis aristocratiques qui en ont eu jusqu'à présent le monopole. Cependant les représentans des classes manufacturières, dans leur inexpérience de la politique, se présentèrent d'abord au parlement comme les adhérens de l'administration existante; tout leur poids, toute leur influence, furent em-

ployés avec un zèle enthousiaste à soutenir, à fortifier son pouvoir, et jamais plus humbles, plus dociles suivans ne s'étaient abandonnés à la conduite d'un ministère. Le temps cependant ne pouvait manquer de mettre en jeu les intérêts réels de la classe qu'ils représentaient, et le ministère, qui voulait conserver leur appui, était obligé d'accorder une attention incessante aux besoins, aux vœux, aux préjugés même de ces nouveaux et importans adhérens. Les whigs ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'erreur grave qu'ils avaient commise en croyant leur empire définitivement affermi, et ils se trouvèrent encore une fois contraints de prendre le caractère d'un parti chaudement libéral, de chercher leur appui dans la nouvelle section d'hommes politiques que leur bill avait amenés à la chambre des communes. En fait, depuis ce moment, les chefs du parti whig et ceux du parti tory ont également senti et subi l'influence de ce nouveau pouvoir dans l'état. »

Cette appréciation, dégagée des formes et des inductions radicales qui caractérisent la manière de M. Rœbuck, me paraît être bien près de la vérité : elle indique très nettement la modification que le bill de réforme a apportée à la composition de la chambre des communes. Les bases de la constitution n'ont pas été ébranlées, la position des pouvoirs et même leurs élémens essentiels sont restés les mêmes; mais à côté des influences territoriales, seules dominantes jusqu'alors, une influence nouvelle dont la puissance avait trop considérablement grandi pour qu'on pût sans injustice et sans danger persister à ne pas en tenir compte, l'influence industrielle, a été admise à prendre place dans la représentation nationale. Elle y a été admise non pas triomphalement, exclusivement, de manière à tout assujétir et à faire une véritable révolution, non pas dans la proportion exacte de ses progrès et de ses forces réelles, mais dans une proportion modeste, qui, tout en l'initiant à la vie politique et à l'expérience des affaires, tout en la mettant en mesure de jeter dès-lors un poids dans la balance, ne lui donne, pour le moment, ni la possibilité, ni la tentation de chercher à se rendre dominante. C'est trop peu aux yeux des utopistes du radicalisme, c'est trop encore aux yeux des conservateurs absolus. A les entendre, l'esprit, la physionomie de la chambre des communes, seraient complétement changés; le ton de ses discussions, l'aspect même de l'assemblée, suffiraient pour attester qu'elle se recrute aujourd'hui en grande partie dans des rangs moins élevés que ceux dont elle sortait il y a trente ans; ils vont jusqu'à regretter de ne plus y voir en aussi grand nombre ces rejetons des puissantes familles dont l'extrême jeunesse, l'élégance, la frivolité même, étaient, dans l'enceinte législative, autant de démonstrations vivantes de la toute-puissance de l'aristocratie. Ces regrets, ces objections, même en ne les prenant que dans ce qu'ils ont de sérieux, me paraissent peu fondés. Prétendra-t-on que le parlement dût garder à jamais son ancienne organisation, alors

que tout se modifiait autour de lui? C'eût été s'égarer dans le grand chemin des révolutions, dans celui qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, y aboutit infailliblement. C'est parce que l'Angleterre n'y a jamais marché, c'est parce qu'elle a insensiblement, mais continuellement, depuis des siècles, modifié sa constitution, qu'elle a pu jusqu'à présent en conserver la substance. L'aristocratie qui la gouverne encore aujourd'hui ne ressemble guère à celle qui arracha à Jean-Sans-Terre les garanties de la grande charte, cela est évident; pour peu qu'on y regarde de près, on reconnaîtra même que déjà elle diffère beaucoup de celle qui renversa Jacques II et appela au trône la maison d'Hanovre. Cependant, entre ces aristocraties diverses, entre les institutions qui ont été l'instrument de leur suprématie, il existe une chaîne continue qui n'a jamais été brisée; c'est par des gradations presque insensibles que la situation s'est modifiée, et il serait à peu près impossible de fixer avec précision les époques de ces transformations successives. Le grand secret d'une telle politique est de ne jamais laisser trop long-temps en dehors du pouvoir les forces nouvelles qui se sont produites, mais de ne les y admettre qu'avec une sage lenteur, avec des précautions telles que l'esprit nouveau ne prévale jamais d'une manière soudaine et absolue dans l'organisation officielle du gouvernement, et qu'il ne puisse y devenir dominant avant de s'être incorporé en quelque sorte aux formes et aux institutions anciennes qu'il vient rajeunir.

Ces habiles tempéramens me paraissent avoir présidé encore à la réforme de 1832 et à ses développemens. Un changement était devenu nécessaire, tout le monde avait fini par le reconnaître. Ce changement pouvait-il avoir de moindres proportions? Je ne le pense pas. Il fallait qu'il fût efficace; on ne trompe pas par de fausses apparences une nation telle que la nation anglaise. Il a pu en résulter, dans les premiers momens, un peu de désordre; l'excitation produite par l'emportement de la lutte devait ébranler pour quelques instans, au moins en apparence, cet admirable équilibre qui fait la force et la sécurité de l'Angleterre. A l'époque des premières élections qui suivirent le vote du bill, on put croire qu'il avait complétement bouleversé le système de la représentation nationale. Les tories se trouvèrent réduits à une insignifiante minorité; une immense majorité libérale, dont les whigs formaient la masse principale, couvrit les bancs de la chambre des communes. Les conservateurs extrêmes croyaient tout perdu, mais on vit alors le merveilleux résultat de ces contre-poids qui constituent le corps politique de l'Angleterre, du bon sens ferme et pratique qui caractérise le peuple anglais. La chambre des lords, appuyée par les vœux secrets et bientôt par la volonté non douteuse de la couronne, trouva, pour arrêter la chambre des communes dans une carrière d'innovations à laquelle l'esprit public n'était pas encore complétement préparé,

une force qui lui avait manqué lorsqu'elle avait voulu s'opposer à une réforme réclamée par la volonté générale de la nation. Une fraction des whigs, quelques radicaux mêmes, s'effrayant de tentatives qui dépassaient toutes leurs anciennes aspirations, se rejetèrent avec vivacité du côté de la résistance. Deux ans étaient à peine écoulés que de nouvelles élections rendaient aux tories, non pas encore la majorité de la chambre basse, mais une minorité tellement forte, que le ministère whig, trop mal soutenu par une telle chambre contre l'immense majorité de la chambre haute, se trouvait réduit à une entière impuissance. Un peu plus tard, en 1841, il se voyait forcé de faire place à une administration tory. Je ne raconterai pas ici les vicissitudes qui, depuis cette époque, ont fait passer alternativement le pouvoir entre les mains des deux grands partis; il me suffira de constater qu'en réalité, malgré quelques modifications nécessaires, les choses tendent à reprendre leur ancien cours, la politique anglaise à rentrer dans ses voies. Les whigs se reconstituent à leur état habituel d'un parti d'opposition porté, par nature, avec plus ou moins de maturité et de prudence, au progrès, aux réformes, stimulant, excitant sans cesse les dépositaires du pouvoir, et n'y touchant de loin en loin que pour le remettre en mouvement lorsqu'il s'est trop long-temps endormi dans les habitudes de conservation absolue; les tories redeviennent le parti naturel du gouvernement, celui de la pratique, de l'expérience, celui qui doit habituellement conduire les affaires du pays, sauf à en abandonner la direction à de longs intervalles, pour aller, dans une opposition passagère, se retremper au contact des sentimens et des besoins publics dont les esprits les plus éclairés et les plus sagaces perdent plus ou moins le sentiment par le fait de la trop longue possession du pouvoir.

On rencontre cependant bien des gens qui, tout en reconnaissant que telles ont été jadis l'essence et la pratique du gouvernement anglais, croient que la situation est complétement changée, que les anciens partis, divisés, décomposés, placés dans des relations nouvelles, animés d'un esprit différent de celui qui les inspirait autrefois, ne sont plus en état de jouer le rôle que leur assignent les traditions historiques, ou plutôt qu'ils ont cessé d'exister. C'est, à mon avis, une erreur fondée sur des apparences superficielles, que ne peut manquer de dissiper une étude sérieuse et approfondie de l'état actuel de ce royaume et de l'histoire de son passé. Ce n'est pas la première fois qu'on a prophétisé, disons mieux, qu'on a proclamé comme un fait déjà accompli la mort des deux grands partis dont l'existence et la rivalité sont la clé de voûte de la constitution britannique. A une certaine époque du siècle dernier surtout, ils avaient paru l'un et l'autre tellement dévier de leurs tendances respectives, ils s'étaient tellement dénaturés, telle-

ment divisés, que leurs noms même, qui semblaient ne plus représenter rien de réel, avaient à peu près disparu du vocabulaire politique. Cette mort apparente n'avait pourtant rien de réel. C'était un travail occulte de réorganisation, de transformation rendu nécessaire par des circonstances nouvelles, et bientôt, sous des chefs illustres, les whigs et les tories devaient reparaître avec plus d'éclat que jamais, les premiers, comme jadis, en défenseurs ardens de la liberté, les autres en champions parfois exagérés de la monarchie et de l'église. De nos jours, ils ont eu à revenir de moins loin pour reprendre leurs positions naturelles. Espérons qu'ils la garderont long-temps, puisqu'elle est une des conditions de la grandeur de l'Angleterre, qui est elle-même une des bases principales de cette société européenne dont l'ensemble, malgré d'inévitables imperfections, est certainement le chef-d'œuvre de la politique et la plus puissante garantie de la civilisation du monde.

On conçoit que les gouvernemens qui redoutent pour leur sécurité l'exemple et l'influence d'un pays libre ne voient pas sans inquiétude la force et la prospérité de l'Angleterre; mais, au point de vue même de leur intérêt particulier et en se reportant aux souvenirs du passé, il y aurait de leur part un étrange aveuglement à désirer sa ruine complète ou son trop grand abaissement. Cet aveuglement serait comparable à celui des amis de la liberté qui, il y a quatre ans, lorsque la puissance autrichienne paraissait presque anéantie, applaudissaient à la destruction de cette ennemie opiniâtre du libéralisme et du progrès, sans comprendre qu'un pareil résultat eût été le signal du bouleversement complet de l'Europe, et peut-être le premier pas vers son asservissement à une puissance moins libérale encore et plus étrangère au grand mouvement de l'esprit moderne. La variété des élémens dont se compose la société européenne est le principe de sa solidité. Les grandes puissances, celles surtout qui figurent depuis long-temps comme telles sur la scène du monde, et dont la politique extérieure repose par conséquent sur des traditions, sont unies entre elles par une sorte de solidarité. Malgré leurs divisions et leurs rivalités, elles doivent comprendre que le jour où l'une d'elles viendrait à périr, les autres seraient en danger. Il importe à l'Angleterre, à l'Autriche, à la France, dans un intérêt de salut commun, que la France, l'Autriche et l'Angleterre restent grandes et puissantes; mais, pour que l'Angleterre conserve toute sa force, il faut qu'elle garde sa liberté aristocratique plus ou moins modifiée par les nécessités du temps, comme peut-être il faut, pour que l'Autriche ne tombe pas dans une impuissance qui laisserait un grand vide en Europe, qu'elle ne dépasse pas, dans les voies du progrès, les limites de ce qu'on a appelé le *despotisme éclairé*.

L. DE VIEL-CASTEL.

SCÈNES ET MŒURS

DES

RIVES ET DES COTES.

LE PASSEUR DE LA VILAINE.

I.

Les voyageurs qui suivent maintenant la route de Nantes à Vannes traversent le pont de La Roche-Bernard, dont les câbles gigantesques, suspendus au-dessus de l'embouchure de la Vilaine, relient les deux rives, et vont chercher, par de longs souterrains, un point d'attache plus sûr à la racine même des collines; mais beaucoup de ceux qui s'arrêtent pour contempler cette merveille de l'industrie contemporaine ignorent que ce passage, où l'on ne trouve aujourd'hui qu'un motif d'admiration, était, il y a peu d'années encore, une occasion de retard et parfois de sérieux péril.

Un bac établissait seul alors la communication entre la Loire-Inférieure et le Morbihan. Or, la violence du courant, la largeur de la rivière sur ce point et l'action de la marée, qui en faisait, à certaines heures, un véritable bras de mer, rendaient souvent la traversée difficile. Là, comme au passage des cent rivières maritimes (1) qui sil-

(1) Dans l'ouest, on donne le nom de rivières aux canaux naturels par lesquels la mer s'avance, souvent à plusieurs lieues, dans l'intérieur des terres.

lonnent nos côtes occidentales, les chalands, surchargés par les fermiers qui ramenaient leurs troupeaux des foires ou par les femmes qui revenaient des pèlerinages, avaient plus d'une fois sombré, léguant aux conteurs de veillées et aux poètes des paroisses un éternel sujet de récits ou de complaintes. Qu'on ajoute les crimes commis sur ces carrefours des eaux, les romanesques aventures d'amour, les miraculeuses rencontres de saints, de fées ou de démons, et l'on comprendra comment l'histoire des passeurs (c'était le nom donné aux conducteurs de bacs) formait un des chapitres les plus dramatiques de ce grand poème éternellement embelli par l'imagination populaire.

A vrai dire, l'existence de ces hommes avait quelque chose d'étrange. Leurs barques, espèces de ponts qui marchaient sur les eaux, étaient devenues leurs demeures. Aux jours ordinaires, ils y attendaient souvent pendant des heures le cri d'appel du piéton isolé, qui entrait dans le bac sans s'asseoir, leur jetait son obole, et continuait sa route. Pour eux, tout visage ne faisait que passer, tout entretien n'était que l'échange de quelques mots; leur vie se composait seulement d'apparitions fugitives et de courts épisodes. Forcés ainsi de tout saisir au passage, en mesure de recueillir mille indices et jouissant des longs loisirs qui sollicitent la méditation, les passeurs acquéraient, comme les bergers, une lucidité subtile qui leur permettait de lire là où les autres ne voyaient rien d'écrit. Ils devaient à cette supériorité une certaine indépendance que maintenait encore leur position exceptionnelle. Chacun avait, en effet, besoin de leurs services sans qu'ils eussent besoin de personne. Maîtres de hâter ou de retarder le voyage de celui qu'ils transportaient, ils le tenaient momentanément dans leur dépendance sans dépendre jamais de lui. On comprend l'espèce d'avantage que pouvait leur donner une pareille condition sur des riverains fréquemment obligés d'invoquer leur bonne volonté. Toujours présens d'ailleurs à un passage inévitable, ils y exerçaient forcément une surveillance à laquelle peu de choses échappaient, et nulle personne sage n'eût voulu s'attirer la malveillance de ces portiers des deux rives.

Robert Letour, établi à l'embouchure de la Vilaine, connaissait ces priviléges, et en usait dans une juste mesure. Fils et petit-fils de passeurs, il tenait à maintenir la dignité de sa profession. Depuis vingt-six ans que le bac de La Roche-Bernard lui était confié, pas un voyageur n'avait eu à se plaindre de son inexactitude ou de son imprudence, mais pas un d'eux non plus n'avait impunément essayé de lui imposer son caprice. Ses seuls aides étaient son fils Urbain et sa fille Claude. Bien qu'ils fussent nés tous deux de la même mère, jamais frère et sœur n'avaient présenté un contraste plus frappant. Le premier était un beau garçon de vingt-quatre ans, vêtu avec une propreté recherchée et élevé aux écoles de Vannes, où on le citait également pour

son bon sens, ses bonnes qualités et sa bonne grace; la seconde, au contraire, sourde et muette de naissance, portait une jupe de berlinge brun, une camisole de tricot bleu et une coiffe de toile rousse; ses pieds et ses bras nus étaient tannés par le hâle. Il y avait dans ses traits frustes et dans ses formes grossièrement robustes je ne sais quoi de dur qui la mettait, pour ainsi dire, en dehors de son sexe, et ne permettait point d'apprécier son âge. En réalité, elle n'était l'aînée d'Urbain que de quelques années; mais, prisonnière dans le silence, elle semblait s'y être pétrifiée. Toute sa personne manquait de l'aisance mesurée qui met la grace dans la vigueur. Cependant sous cette enveloppe mal dégrossie se cachait une pénétration singulière. Le temps que d'autres dépensent à écouter et à répondre, Claude l'employait uniquement à observer. Son père le savait, et ne manquait guère de la consulter dans ses incertitudes. Tous deux s'étaient fait un langage de signes qu'ils comprenaient seuls, et qui leur permettait d'échanger leurs idées à la grande surprise des riverains, pour qui ces communications muettes étaient toujours un nouveau motif d'ébahissement.

Par une belle soirée de septembre de l'année 1839, plusieurs paysans étaient réunis au bas de la pente rapide qui conduisait au bac de Robert, et admiraient la curieuse télégraphie du passeur, qui donnait par signes à la sourde-muette des ordres aussitôt exécutés que compris. Ils revenaient de la foire de Marzeau, et attendaient que la batelée fût complète pour gagner l'autre rive.

— Sainte Anne! s'écria un jeune fermier qui portait à la main un fer de faux enveloppé d'une corde de paille, en voilà une femme parfaite! Jamais de mauvaises paroles, et toujours prête à l'obéissance!

— Eh bien donc, si elle vous plaît tant, joli Pierre, reprit avec un peu d'aigreur une petite paysanne placée vis-à-vis du fermier, qui vous empêche de lui proposer la bague d'alliance? La Claude sera riche, et qu'est-ce qu'il faut de plus à cette heure pour nos gars que des pièces d'argent à faire sonner dans leur ceinture et une montre au gousset?

— Pour une montre, fit observer le passeur, j'ai idée que le joli Pierre en a une, — et vous aussi, la Manon : — faut même croire qu'elles sont du même horloger et qu'on les a réglées bien d'accord.

— A cause? demanda la paysanne.

— A cause, reprit Robert, qu'un de vous ne passe jamais pour couper l'herbe sur l'autre bord sans que le second arrive quasiment aussitôt avec sa corde et sa faucille.

Tous les assistans se mirent à rire; Manon rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Ah! Jésus! c'est donc bien par hasard, balbutia-t-elle.

— Je ne dis pas, répondit le passeur; mais du moins faut pas accu-

ser le joli Pierre d'avaricieuse envie, vu que, depuis qu'il fait l'herbe avec vous, la Manon, il ne retourne plus voir la fille de la Noisetierre, et pourtant on la dit riche à ne savoir que faire de son argent.

— Eh bien! il y en a qui en trouvent l'usage, repartit un vieux paysan; quand ça ne serait que M. Richard! regardez-moi plutôt la maison qu'il vient de faire bâtir là, près des chantiers.

Le père Surot (c'était le nom du paysan) montrait une habitation nouvelle, construite au penchant du coteau, et devant laquelle on avait commencé les terrasses d'un jardin qui descendait jusqu'à la rivière. Le passeur y jeta un regard dans lequel l'observateur attentif eût pu lire une malveillance mêlée de dédain et de dépit.

— Oui, oui, dit Robert entre ses dents, le *grand boisier*, comme on l'appelle depuis qu'il exploite tous les travailleurs de bois de la Bretèche, est devenu un *monsieur* à cette heure. C'est lui qui doit fournir le tablier du nouveau pont, où il gagnera, disent les autres, des mille et des cent!

— Ce que c'est que la chance! reprit Surot; il y a une douzaine d'années, ce n'était que le contre-maître d'Antoine Burel, et même on le disait près d'être chassé; mais, quand le malheur est arrivé à son bourgeois et que les blancs l'ont tué, il a continué ses entreprises, si bien que le voilà aujourd'hui parmi les grosses gens.

— Parmi les grosses gens, ça se peut, reprit le joli Pierre en baissant la voix, mais non pas, pour sûr, parmi les bonnes gens. Autant d'ouvriers qui ont affaire à lui, autant de mécontens.

— C'est la vérité, dit Surot; mais, comme il ne craint personne, tout le monde le craint.

— Non pas moi, objecta le passeur.

— Ah! c'est juste, vous lui transportez souvent de la marchandise, fit observer le joli Pierre; comment donc que vous vous arrangez avec lui?

— Comme un homme avec un homme : je lui fais de l'ouvrage, et il me paie mon dû.

— Sans menacer et sans crier?

— Les cris ne font peur qu'aux vaches effarées, et les menaces ne sont que des paroles, dit le passeur.

— Mais c'est qu'il en arrive souvent aux coups, savez-vous bien?

L'œil de Robert étincela. — Ah! jour de Dieu! pas avec nous, dit-il; s'il y arrivait jamais, je connais le moyen de le rendre aussi doux qu'un agneau. — Mais... que le ciel nous préserve de querelles... — Entre voisins on doit vivre en paix.

— D'autant que la filleule du *grand boisier* est grandement polie, ajouta le jeune fermier. Je gage que vous n'avez pas à vous en plaindre, maître Robert?

— Bien au contraire, dit le passeur, la Renée est toujours prête à nous rendre service.

— C'en est une, celle-là, qui a de la chance, interrompit la jeune Manon; rester orpheline sans un rouge liard et trouver un parrain qui vous donne tout à discrétion!

— Ne croyez donc pas que ce soit pure générosité, reprit le joli Pierre : au dire des boisiers de la Bretèche, maître Richard lui doit la meilleure part de ce qu'il gagne, car si c'est lui qui tient la toise, c'est elle qui tient la plume, et, comme on dit, les bons comptes font les bonnes maisons.

— C'est vrai que la Renée est une savante, dit le père Surot; elle a bien été six ans au couvent, en petite pension (1).

— N'ayez pas de souci qu'elle l'oublie, répliqua Manon d'un ton rogue, elle en parle aussi souvent que la Béraud de ses jupes et de ses bijoux.

— Allons, tu lui en veux, parce qu'elle est plus brave que toi! dit le vieux paysan en souriant.

— Moi! s'écria Manon, qui rougit, ah! Jésus! si on peut dire! c'est bien la dernière de mes peines. La Renée n'a qu'à porter du drap et des rubans, si c'est sa fantaisie!... elle n'est point la seule... et je ne la vois pas plus belle que les autres...

— Mais que reproches-tu donc à cette pauvre créature? reprit Surot; c'est-il d'être la filleule du *grand boisier?*

— Dame! répondit méchamment Manon, il y a un proverbe qui assure que les loups ne sont jamais parrains des brebis.

— Ah! vous aimez les proverbes, la Manon? interrompit Urbain, le fils du passeur, qui avait jusqu'alors gardé le silence; dans ce cas, je pourrai vous en apprendre un qui vous sera de grande usance; c'est celui qui dit :

Chien qui mord, femme qui déchire,
De tous les fléaux sont le pire.

Les assistans se mirent à rire; mais la paysanne s'indigna.

— Qu'est-ce que me fait votre proverbe? s'écria-t-elle aigrement; est-ce que je lui veux du mal à votre Renée? C'est-il pas le père Surot qui m'a accusée d'être envieuse? envieuse de quoi, voyons? Dirait-on pas que c'est une grande gloire d'avoir un parrain que tout le monde voudrait voir couché au cimetière?

— Quand ce serait la vérité, fit observer Urbain, vous savez que la faute n'en est pas à Renée.

(1) Les couvens ont des pensions de prix différens, qui établissent une distinction entre leurs élèves. La *petite pension* est surtout destinée aux jeunes paysannes aisées.

— Toujours n'est-ce pas de quoi lever si haut la tête! reprit la jeune fille.

— Ce n'est pas non plus de quoi la baisser, répliqua plus vivement le jeune homme.

Elle le regarda d'un air ironique et dit : — Ah! vous êtes donc pour la Renée, mon gars?

— Et vous, vous êtes donc contre elle, ma fille? demanda Urbain.

— Prenez garde d'en dire trop de bien; ça pourrait lui faire tort.

— Il n'y a pas de danger; vous en direz tant de mal, que ça lui fera encore plus de bien.

— Ce que c'est que de se trouver voisins, on devient amis!

— C'est depuis que la Manon demeure près de joli Pierre qu'elle a découvert ça!

— Je parie que vous parlez tous les jours à la Renée.

— Faudrait, pour ça, aller couper l'herbe au même pré.

Ici les rires des auditeurs redoublèrent. Manon se mordit les lèvres et changea de visage; le passeur s'entremit.

— Allons, la paix! dit-il avec une certaine autorité; vont-ils pas se déplumer pour ce qui ne les regarde pas? Voyons, la Manon : le gars n'a pas de mauvaises intentions, ma fille; ne prends pas l'air d'une poule qui voit descendre l'épervier. Vous y alliez de si grand cœur, que la Claude en a pris l'air tout effaré.

Les yeux de la sourde-muette étaient, en effet, fixés sur son frère et sur la jeune fille, dont elle suivait tous les mouvemens en s'efforçant de deviner l'objet du débat. Le geste par lequel on avait désigné la maison de Richard l'avait sans doute mise sur la voie, car elle adressa vivement à son père quelques signes accompagnés d'un gloussement inarticulé, et le passeur s'écria : — Dieu nous secoure! elle a compris! — Oui, oui, c'est bien ça, pauvre créature, on parlait de la filleule de Richard!

Ces mots étaient accompagnés de gestes explicatifs que la sourde-muette accueillit par une sorte de grognement et en frappant du poing ses genoux, ce qui était toujours chez elle une expression de colère; mais, avant qu'on eût pu s'expliquer la cause de son mécontentement, une nouvelle bande de paysans qui arrivaient compléta le nombre des passagers et força Robert à pousser au large.

Le bac, pesamment chargé, s'avançait avec lenteur en coupant le courant que la descente de la marée rendait plus rapide; la Claude et Urbain étaient aux avirons. Le passeur, au lieu de se tenir à l'arrière, place habituelle des patrons dans les barques qui gouvernent, était assis à l'avant, d'où il donnait les ordres et percevait le péage. Il venait de laisser tomber la dernière pièce de cuivre dans la poche de toile cousue au dedans de sa veste, quand le bac atteignit le milieu de la

Vilaine. Un dernier rayon de soleil éclairait, au sommet des coteaux voisins, de longues traînées jaunâtres qui indiquaient les tranchées dans lesquelles allaient se perdre les câbles déjà appuyés sur les deux portiques. Les paysans se montrèrent l'un à l'autre le travail presque achevé.

— Par ma foi! voici le pont qui a les jambes hors de l'eau, dit le joli Pierre; encore quelques mois, et nous aurons un plancher sur la rivière.

— En voilà une belle invention! s'écria la Manon.

— Et une économie! ajoutèrent plusieurs voix. — Nous n'aurons plus besoin de personne pour traverser l'eau. — Et on ne nous demandera plus nos sous marqués.

— Parlez donc pas de ça, vous autres, interrompit le père Surot à demi-voix; ça doit être un trop grand crève-cœur pour maître Robert.

Le vieux passeur l'entendit et se retourna.

— Faites pas attention, mon Surot, reprit-il en secouant la tête avec mélancolie, faut bien que la jeunesse vante le nouveau. C'est l'ordinaire d'abandonner les plus faibles pour les plus forts. Quand ce pont mauhardi aura enjambé la rivière, aucun de ceux qui sont ici ne se rappellera que mon bac lui a fait traverser l'eau à toute heure et par toutes les saisons, en le portant sur ses reins comme saint Christophe portait le Christ.

— Ne croyez pas ça, maître Robert, répliqua le joli Pierre, on se rappellera toujours dans le pays que vous étiez un vaillant passeur.

— Mais on aimera mieux ne pas avoir à vous déranger, ajouta la Manon ironiquement.

— Principalement quand on aura peur d'être vu, reprit Robert Letour d'un air sombre; une fois le fossé comblé entre ceux d'ici et de là-bas, les deux rives seront comme des maisons ouvertes où tout le monde pourra entrer sans frapper.

— Eh bien, tant mieux! s'écria le joli Pierre; plus la route sera facile, plus il viendra de gens dans le pays, plus il y aura de commerce...

— Et plus vous serez malheureux! interrompit le passeur.

— Pourquoi ça?

— Parce qu'il vous arrivera à tous comme à moi; où il y avait un bac, on dressera un pont. Laissez un peu venir ceux de la ville avec leur argent et leur malice, et vous verrez! Ils auront bientôt les meilleures terres, ils élèveront le plus beau bétail, ils tiendront les plus belles marchandises, et vous autres, les gens du pays, vous ne pourrez plus rien vendre. Aussi, petit à petit, les grands domaines mangeront vos fermes; celui qui occupait une charrue aura assez de sa bêche. Les voyageurs qui passeront sur la route trouveront que tout va mieux,

parce qu'ils rencontreront des voitures et des maisons en pierre de taille; mais ces maisons-là auront pris la place de vos logis, et ces voitures ne vous laisseront plus de chevaux. A cette heure que le pays est pauvre soi-disant, chacun possède son morceau de terre qu'il travaille à sa guise; quand le pays sera devenu riche, tout se trouvera aux mains de quelques gros rentiers dont il faudra devenir les serviteurs à gages, et, au lieu de paroisses de laboureurs, vous aurez des paroisses de domestiques.

Les plus vieux paysans se regardèrent.

— Ça s'est vu tout de même, dit l'un d'eux avec hésitation; on disait de mon temps que *la grande opulence dévorait la petite chevance.*

— Bah! c'est la mauvaise humeur qui fait parler maître Robert, reprit le joli Pierre; il ressemble maintenant à la corneille, qui ne peut chanter que pour annoncer le mauvais temps.

— Faut être juste aussi, ajouta Manon avec une pitié hypocrite; le plus beau pont est triste à voir pour un passeur.

— Ne crains rien, ma fille, dit Letour avec une sorte de dignité, celui-ci ne me tourmentera pas long-temps, car, aussi vrai que je crois en Dieu, il ne sera pas plus tôt achevé que le passeur et son bac iront chercher fortune ailleurs.

Tous les passagers se récrièrent.

— S'il est possible! répétèrent les plus voisins; quoi! maître Robert, vous quitterez le pays? — Et où voulez-vous donc aller?

— Là où les pauvres gens ont encore besoin des services d'un pauvre homme, répliqua le passeur. Grace à Dieu, il reste des rivières où l'on sera le bienvenu.

Joli Pierre lui demanda s'il avait déjà choisi sa nouvelle station; mais Robert refusa de s'expliquer davantage. Quelques voisins se rappelèrent seulement alors qu'il avait fait, le mois précédent, une absence de quelques jours, consacrée sans doute à la recherche d'un passage où il pût s'établir.

— Par ainsi, le gars Urbain ne pourra plus nous apprendre de chansons aux fileries d'hiver, dit Manon; eh bien! foi de chrétienne, j'en serai grandement marrie.

— Moins que moi! répondit avec un soupir le jeune passeur, qui depuis son débat avec la jeune fille était retombé dans le silence.

— Pour le vrai, c'est dur de quitter l'endroit qui nous est devenu une accoutumance, dit le père Surot.

— Eh donc! qui l'empêche de rester? reprit Manon; n'y a-t-il pas dans le pays de quoi occuper ses bras?

— Ne vous inquiétez point de ce que feront mes gens, interrompit Robert avec un peu d'impatience, on saura bien leur trouver du travail sans votre aide, si c'est la volonté de Dieu.

— Faudrait peut-être aussi connaître celle d'Urbain, répliqua la paysanne d'un ton aigre-doux.

— Et qui te dit qu'il en a une autre? demanda le passeur.

— Ce n'est pas lui toujours, répondit la jeune fille ironiquement, car il reste là aussi muet qu'un poisson.

— S'il ne répond rien, reprit Robert, surpris et mécontent de la tristesse taciturne de son fils, c'est qu'il connaît son devoir, et qu'il sait que les enfans suivent celui qui gouverne la maison.

La Manon guigna le jeune passeur.

— Pauvre gars! dit-elle avec malice, comment donc qu'il s'habituera à vivre ailleurs et à ne plus voir ce joli coteau de maître Richard?

Le jeune homme parut déconcerté; elle éclata de rire.

— Allons, allons, je ne dis rien, reprit-elle en se levant : c'est seulement pour vous apprendre qu'on a des yeux comme un autre; mais méfiez-vous du nouveau conducteur des travaux, vous savez, le petit M. Lenoir; c'est un malin qui ne sort quasiment plus de la maison neuve. Voici le bac qui aborde; sans rancune, mon Urbain, soyez bon enfant, et on ne causera pas. — A vous revoir, maître Robert.

Elle avait repris son panier, rattaché sa cape de serge, et elle quitta la barque d'un pied alerte. Urbain, qui avait paru très embarrassé et qui voulait sans doute éviter des questions, aida le père Surot à débarquer ses paquets et à les porter jusque chez lui, laissant le passeur singulièrement intrigué. Lorsque la Claude vit son frère disparaître à la suite du vieux paysan, elle frappa de nouveau du poing sur ses genoux, en faisant entendre l'espèce de glapissement qui lui tenait lieu d'exclamation. Elle se leva vivement, courut à une petite butte d'où elle pouvait apercevoir la route suivie par son frère, regarda quelque temps et revint avec des gestes de dépit.

— Eh bien! qu'y a-t-il, la fille? demanda le passeur.

La sourde-muette répondit par des signes rapides et tellement multipliés, que son père parut avoir quelque peine à comprendre.

— Doucement donc, doucement! dit-il en continuant à traduire tout haut ses gestes et ceux de la Claude selon son habitude; tu es fâchée qu'Urbain soit parti avec le père Surot? — Pourquoi ça? — C'est toujours bon de rendre service à un voisin. — Tu crois qu'il est allé pour autre chose? — qu'il attend quelqu'un? — qui ça? — hein? — Qu'est-ce que tu me montres sur l'autre bord? La maison de Richard! — Dieu nous sauve! est-ce que le gars aurait quelque chose pour la Renée?

La sourde-muette multiplia les signes affirmatifs, en les accompagnant de son cri rauque.

— Ah! malheur! s'écria Robert en frappant du pied, est-ce bien pos-

sible ce que tu dis là? C'est donc pour ça qu'il est si triste depuis que nous devons quitter le passage?... Oui, oui, je me souviens à cette heure! il ne manque jamais d'être sur le chemin de la Renée, et elle-même, elle a toujours quelque chose à nous dire ou à nous demander... Et je n'y avais pas pris garde! Ah! pauvre homme! on a bien raison de dire que nos yeux ne sont bons qu'à voir chez les voisins!

La Claude continuait à appuyer son opinion par signes avec une vivacité toujours plus irritée; le passeur croisa les bras.

— C'est bon, je te crois, reprit-il d'un ton chagrin; je sais bien ce qui te met en si grand souci! La femme du gars Urbain doit commander au logis, et tu as peur d'avoir une maîtresse. Il le faudra pourtant un jour ou l'autre; mais, s'il plaît au ciel, ce ne sera pas la filleule de maître Richard, non; par le vrai Dieu! ma volonté est ailleurs. Je parlerai à Urbain... ou peut-être à la fille... C'est à savoir lequel vaut le mieux.

En murmurant ces derniers mots, le passeur était allé s'asseoir au bord du bac, où il sembla tomber dans une méditation soucieuse. Évidemment il réfléchissait à la découverte qu'il venait de faire et au moyen de rompre le lien d'affection qui s'était formé à son insu entre son fils et Renée. Il fut arraché à sa rêverie par une exclamation de la sourde-muette. La Claude lui montrait du doigt Urbain, qui débouchait au loin par le sentier en compagnie de leur jeune voisine.

La filleule du boisier portait l'élégant costume des artisanes et avait dans toute sa personne une grace frêle et mignonne qui rappelait la demoiselle; elle tenait d'une main une ombrelle verte, de l'autre un vieux volume à couverture de basane et marchait à petits pas, l'oreille penchée vers Urbain comme dans une causerie intime. Ce fut seulement en arrivant au bac qu'elle releva la tête, rencontra le regard du passeur et le salua. Elle se réjouit tout haut de le trouver de ce côté de la rivière, et annonça que son parrain, arrêté à la grande auberge pour y remiser le char-à-bancs, ne tarderait pas à la rejoindre. Il revenait avec elle de la forêt de la Bretèche, où elle était allée, selon l'habitude, faire le paiement de quinzaine.

Tout en parlant ainsi avec une volubilité un peu embarrassée et comme quelqu'un qui cherche à se donner une contenance, elle était entrée dans le bac et s'était assise à l'arrière. Urbain, qui l'y avait suivie, prit le gros livre qu'elle venait de déposer près d'elle.

— Peut-on regarder? demanda-t-il.

— Cette question! répliqua Renée en riant, vous ne reconnaissez donc pas mon vieux Barême?

Robert tressaillit. — Le volume de comptes, dit-il en le prenant; celui qu'on t'a prêté l'autre jour et où tu as trouvé qu'il manquait une feuille?

— Où donc? demanda la jeune fille.

— Ça doit être ici, dit le passeur en ouvrant le livre à une page tachée de rouille.

— Juste! s'écria Urbain. Eh! mon père, lisez-vous donc maintenant pour trouver si bien la place? Voyez, la feuille a été arrachée, car il en reste encore un morceau.

— Eh bien! je n'en savais rien, reprit Renée; à vrai dire, je n'ouvre guère le volume que quand je vais à la Bretèche pour faire le compte des boisiers.

— Voici les preuves de vos promenades, dit Urbain, qui avait repris le Barême à son père, et montrait de loin en loin, entre les pages de calcul, une fleur desséchée qui semblait entremêler au texte aride des souvenirs plus doux. La filleule de Richard sourit et se mit à feuilleter avec Urbain le vieux livre, s'arrêtant à chacun de ces signets champêtres pour le faire reconnaître à Urbain et raconter où elle l'avait cueilli. Le passeur, soucieux et les bras croisés, les laissa continuer cette revue, leurs têtes penchées l'une vers l'autre et leurs haleines mêlées, jusqu'à ce que les gestes irrités de la sourde-muette l'eussent averti. Il sortit brusquement de sa rêverie, fronça le sourcil et ordonna au jeune gars de passer à la forge, pour réclamer un harpon depuis long-temps attendu. L'ordre était donné d'un ton qui ne permettait ni l'objection ni le retard. Urbain se leva avec un visible déplaisir, enjamba, sans se presser, les bancs du bateau, et se dirigea lentement vers la ville. Robert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, et se retourna alors vers la jeune fille. Celle-ci rangeait les fleurs dans le livre avec un soin minutieux, qui prouvait bien moins un amour d'ordre que la distraction de son esprit. Il la regarda un peu de temps sans parler, comme un homme qui se consulte. Évidemment il hésitait sur le parti à prendre avec la filleule de Richard. Le passeur l'avait connue enfant et vue grandir sous ses yeux, dans les habitudes familières qu'autorise le voisinage, jusqu'au moment de son entrée au couvent; mais, lorsqu'elle en était sortie, cette séparation de cinq années, jointe aux élégantes et discrètes manières de la jeune fille, lui avait imposé. Dans l'intervalle d'ailleurs, la fortune de maître Richard s'était augmentée, et avec elle la distance qui séparait les deux familles. Le passeur le sentit instinctivement. Devenu plus timide avec Renée, il avait renoncé à son ancien tutoiement, et s'était accoutumé à lui témoigner une sorte de déférence amicale. Il conservait pourtant au fond le souvenir de leur intimité première : la jeune fille n'avait pu lui faire oublier l'enfant. Aussi, après avoir balancé quelque temps, il s'approcha d'elle brusquement, lui mit la main sur l'épaule, et dit à demi-voix : — Il faut que je vous parle, Renée.

Elle leva vers lui les yeux avec un sourire interrogateur et étonné.

— A moi? dit-elle, et de quoi donc?

— Du gars Urbain.

Il sentit l'épaule de la jeune fille tressaillir sous ses doigts.

— Faut pas trembler pour ça, continua-t-il avec un peu d'impatience dans l'accent; il s'agit de causer sans frime et d'amitié, car j'ai toujours idée que vous nous voulez du bien, Renée.

— Ah! vous pouvez le croire, s'écria-t-elle d'une voix émue, il n'est personne ici ou autre part à qui je souhaite plus de bonheur!

— Je vous remercie, ma fille, dit le passeur d'un ton plus doux; pour lors vous ne voudrez point que le gars Urbain me chagrine plus long-temps. Depuis que j'ai parlé de quitter La Roche, il n'a ni courage ni bonne humeur.

— Et pourquoi voulez-vous partir? demanda la jeune fille avec un accent de supplication plaintive.

— Pourquoi? répéta le passeur; ce n'est pas vous qui devez me demander ça, la Renée; vous me l'avez entendu dire trop de fois. Vous savez que je ne puis pas rester ici, que je ne le veux pas, et que c'est au gars de me suivre. Jusqu'à cette heure, dans notre famille, personne n'a jamais eu honte du métier de son père; faut que le gars soit ce que je suis, ce que ses grands parens ont été; qu'il vive dans le bac des Letour de sa sueur et de son courage : c'est notre gloire, ça! comme aux gentilshommes de conserver leurs manoirs et de vivre du rien-faire. Voilà assez long-temps que je tiens la gaffe de patron, le moment d'Urbain est venu, et là-bas c'est pour lui que la barque labourera la rivière.

— Ainsi vous avez déjà choisi votre nouvel endroit? demanda la jeune fille troublée.

Le passeur fit un signe affirmatif.

— Et... c'est peut-être... bien loin? ajouta-t-elle en hésitant.

— Bien loin, dit Robert; sans compter que le passage est rude, et des fois de grand péril; mais le gars est d'âge à avoir une aide.

— Une aide! répéta Renée sans avoir l'air de comprendre.

— Quoi donc? reprit Robert, avez-vous oublié l'ancien temps, ma fille? Quand Urbain et la Claude avaient leur mère (puisse Dieu l'avoir reçue dans sa gloire!), ne l'avez-vous pas vue manier l'aviron et tirer à la cordelle?

— Je l'ai vue, dit la jeune fille.

— Donc, continua le passeur, faut que le gars ait de même une créature qui le secoure de sa vaillantise, et... je l'ai trouvée.

Renée se redressa comme si un coup l'eût frappée, mais elle retint l'exclamation qui entr'ouvrit ses lèvres.

— Oui, continua Robert, j'ai trouvé là où nous irons la fille de ma propre cousine... C'est fort comme un jeune chêne et doux comme le

petit d'une brebis, juste ce que je cherchais, car il faut au gars une brave créature qui aura du cœur dans les bras, et non pas une demoiselle...

La jeune fille fit un mouvement qu'il aperçut dans l'ombre.

— Je ne dis pas ça pour vous, la Renée, ajouta-t-il avec un peu d'embarras.

— Votre fils sait-il vos intentions? demanda-t-elle sans lever la tête.

— Pas encore, répondit le passeur; j'ai voulu d'abord vous en parler, parce que, selon votre volonté, vous pouvez me rendre triste ou content.

Renée voulut l'interrompre.

— Oh! ne me dites pas le contraire, ajouta-t-il en lui prenant la main; voyons, ma pauvre fille, parlons le cœur grand ouvert, et pensons que le bon Dieu nous écoute. Si le gars est malheureux de partir, c'est rapport à vous; s'il n'a plus de goût au travail, c'est qu'il ne s'occupe que de vous. Rien ne lui fait, rien ne lui dit, si ce n'est de votre part. Vous l'avez ensorcelé!... en tout honneur, je le sais, ma fille; mais n'essayez pas de menteries avec un voisin et un ancien ami, avouez ce que vous avez dans la pensée.

— Faites excuse, maître Robert, balbutia Renée avec une fierté très émue : ce que j'ai dans la pensée ne doit être avoué qu'au prêtre qui me confesse; mais je puis vous jurer par toutes les choses saintes qu'il n'a jamais été question de rien de ce que vous dites entre votre fils et moi.

— Ainsi il ne vous a point parlé de son amitié, et vous ne lui avez fait aucune promesse?

— Jamais.

Le passeur lui saisit la main. — Alors engagez-moi votre foi que vous ne l'écouterez ni ne lui répondrez dans l'avenir, s'écria-t-il; c'est une grace que je vous demande, la Renée. Ne croyez pas que ce soit par mépris pour vous ou par mauvaiseté. Aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, je ne vous veux que du bien; mais c'est pour ça même que je vous demande de ne pas donner d'espérances à Urbain. Il y a dans mon esprit un empêchement... Puis, ni les états, ni les fortunes ne sont pour aller ensemble. Tôt ou tard, mes pauvres gens, vous le verriez tous deux; faut pas coudre le berlinge et la soie au même habit. La filleule de maître Richard a trop de mignonnerie pour devenir la femme d'un pauvre passeur de rivière. De meilleurs gars qu'Urbain seront fiers de lui donner l'anneau d'argent.

— C'est à savoir si leurs pères auront moins de fierté que maître Robert, reprit le jeune fille, dans la voix de laquelle tremblaient des larmes, bien qu'elle s'efforçât de sourire; mais alors, comme à cette

heure, je me rappellerai le quatrième commandement. Vous pouvez dormir en repos; ce ne sera jamais par ma volonté que votre fils oubliera l'obéissance.

Et comme le passeur voulait la remercier : — C'est assez, c'est assez, ajouta-t-elle précipitamment, voici qu'on vient; au nom de Dieu, la paix! On pourrait vous entendre.

A ces mots, elle se leva vivement et alla s'asseoir à l'autre extrémité du bateau.

Claude, qui avait suivi du regard toute la scène précédente, resta les yeux attachés sur la jeune fille, et s'efforça de lire sur ses traits, à la lueur des étoiles, ce que son attitude et les gestes du passeur n'avaient pu lui faire deviner; mais, gênée de cette attention, Renée se détourna, pencha la tête, et ne laissa plus voir qu'une silhouette confuse, à demi effacée dans l'ombre qui descendait sur les eaux.

Les gens dont la venue avait brusquement terminé son entretien avec le père d'Urbain étaient de nouveaux passagers, parmi lesquels se trouvait le parrain même de Renée, le *grand boisier*. Robert le reconnut de loin à sa voix haute, qui semblait imposer silence à tous les autres, et à sa démarche, dont la résolution avait quelque chose d'agressif. Il portait une limousine brune et une casquette de peau de loup dont les poils se confondaient avec ses favoris grisonnans. Les yeux petits et injectés de sang, le teint d'un rouge violacé, les narines ouvertes, la mâchoire fortement accusée, lui donnaient une physionomie violente qui frappait au premier coup d'œil. Richard s'avançait en faisant tourner dans sa main velue un fort bâton de charme, le long duquel avait été incrustée une bande de cuivre qui portait les divisions du mètre. Il entra dans le bac le dernier, sans saluer le passeur par son nom, comme l'avaient fait les autres, gagna le banc du fond, et cria de pousser.

Robert demeura immobile à l'avant, le coude appuyé sur sa gaffe.

— Eh bien! est-ce qu'il n'a pas entendu, celui-là? reprit le *grand boisier*. Holà! eh! l'endormi, en route, nous n'avons pas de temps à perdre.

Le passeur se retourna à demi avec une nonchalance affectée. — Si maître Richard est si pressé, il n'a qu'à se servir de son pont, dit-il froidement.

— Qu'est-ce que c'est, reprit le parrain de Renée, on fait donc le plaisant ce soir? Je te dis que je paie le passage; voyons, quand comptes-tu partir?

— Quand le gars sera de retour, répliqua tranquillement Robert.

— Comment! c'est ton fils que nous attendons? s'écria Richard avec un éclat de rire insolent; ah bien! à la bonne heure; soyez donc à la commodité du gars Urbain! Voyons, tu dois pourtant connaître ton

métier, depuis le temps que tu patauges dans la Vilaine. Sais-tu bien ce que c'est qu'un passeur?

— Oui, dit Robert en le regardant; c'est un homme qui n'a de complaisance que pour ceux qui ont de la politesse.

Un flot de sang monta au visage du *grand boisier*, qui se leva.

— Ah! tonnerre du bon Dieu! ne va pas m'agacer les nerfs, ou ça se gâtera, s'écria-t-il; veux-tu nous passer, dis? — Non? — Eh bien! mille diables! nous allons voir!

— Arrêtez, mon parrain, voici Urbain; nous allons partir, interrompit Renée.

Le jeune homme arrivait en effet avec le harpon, et sauta dans la barge.

— Ah! enfin! s'écria Richard; mille tonnerres! ça n'est pas malheureux...

Presque au même instant, le bac se détacha de la rive. La nuit était complétement close, on ne voyait aucune étoile dans le ciel, et les deux bords furent bientôt cachés par la brume. Les quelques passagers dispersés dans le bac gardaient le silence; on n'entendait que le frôlement de l'aviron contre les flancs de la barque et le clapotis des eaux sous la carène. Tout à coup une lueur traversa la nuit, et un coup de feu retentit sur la rive droite. Tous les regards se tournèrent de ce côté.

— Dieu nous assiste! voici quelqu'un qui chasse bien tard, fit observer un des passagers.

— Il y a des gibiers qu'on chasse mieux la nuit, répliqua le passeur.

— Lesquels?

— Ceux dont on veut se venger ou hériter.

— Eh non! ce n'est rien, interrompit brusquement le *grand boisier;* quelque mauvais gars qui s'amuse à brûler la poudre volée aux mineurs.

— Possible, dit Robert; mais on en a peut-être dit autant, voilà huit années, quand on a entendu le coup de fusil qui a tué Antoine Burel.

Richard fit un mouvement. — Au fait, ce devait être de ce côté, dit-il.

— Plus en amont, répondit le passeur; là-bas, devant la Roche-Verte.

— Encore un mauvais coup des chouans, reprit le *grand boisier;* ils avaient juré de se venger de Burel, parce que, soi-disant, il avait espionné pour les bleus. Si le garde-chasse de M. le comte n'était pas mort en prison, on aurait su de lui la vérité.

— Ça n'est pas sûr, dit Robert en secouant la tête.

— Pourquoi ça?

— Parce que j'ai idée que le garde-chasse n'était point au fait.

— Qu'en sais-tu?

— Dame! j'en sais... ce que j'ai vu.

Richard releva vivement la tête.

— Toi! s'écria-t-il, tu as vu quelque chose?.... Allons donc, quand tu as été appelé devant les juges, tu n'as rien dit.

— Nous autres, les passeurs, nous ne sommes pas de la maréchaussée, répliqua Robert sèchement.

— Et puis, on ne sait pas ce qu'une parole en justice peut faire de mal, ajouta un des passagers. M. le comte, qu'on avait l'air de soupçonner, était un homme de grande importance; qui lui aurait fait tort aurait pu s'en repentir; mais le voilà mort d'avant-hier, que Dieu ait pitié de son ame! A cette heure, maître Robert peut causer sans danger.

Le passeur ne répondit à cette invitation indirecte qu'en hochant la tête. La réserve était en effet un des caractères distinctifs de ses pareils, et ils en avaient fait en même temps un point d'honneur et une sauvegarde. Si leur poste rendait l'observation facile et permettait certaines découvertes, l'isolement les exposait sans défense aux rancunes de tous ceux qu'auraient pu compromettre leurs indiscrétions. En position de beaucoup savoir, ils devaient montrer une grande prudence, s'ils ne voulaient avoir beaucoup à craindre. Aussi, contens de faire comprendre que rien ne leur échappait, ils évitaient en général d'en dire davantage, ménageant ainsi à la fois leur réputation de clairvoyance et leur sûreté. Robert ne sembla donc point disposé à pousser plus loin ses révélations sur le meurtre autrefois commis près du passage; mais le *grand boisier* prit à tâche de l'y forcer. Il le railla avec son audace habituelle, en le mettant au défi de justifier ses prétentions. Il y avait quelque chose d'étrange dans la lutte de ces deux hommes, dans l'acharnement fiévreux que mettait l'un à faire parler et dans l'effort entrecoupé d'impatience menaçante que faisait l'autre pour se taire. Enfin Robert parut poussé à bout.

— Alors vous voulez absolument que je raconte la chose? s'écria-t-il les yeux fixés sur Richard.

— Pardieu! il me semble que tu as eu le temps de préparer ton histoire, répliqua celui-ci en ricanant; voyons, vieux farceur, qu'est-ce que tu as vu?

— J'ai vu, dit Robert lentement... j'ai vu l'assassin de Burel.

Tous les auditeurs se rapprochèrent; le *grand boisier* éclata de rire.

— Oh! fameux! dit-il, et peut-être bien même que tu lui as parlé?

— Non, reprit le passeur d'un accent que ces moqueries avaient enfin animé; mais je puis vous dire comment il a fait le coup et pourquoi on n'a pas retrouvé ses traces.

— Voyons ça! dit Richard, qui s'assit pour écouter.

— Eh bien donc! reprit Robert, c'était un soir, comme qui dirait aujourd'hui, mais beaucoup plus tard, un peu avant la mi-nuit; le ciel était si bas qu'il touchait la rivière, et il faisait une pluie si menue qu'on ne l'entendait pas tomber. J'étais là, au fond de mon bac, sous un morceau de prélart goudronné; je cherchais à dormir, mais faut croire que je sentais le malheur dans l'air, impossible de fermer les yeux. La nuit était tranquille à ce point qu'on entendait les girouettes crier là-bas et les poissons sursauter dans le chenal. Comme j'avais malgré moi l'oreille au guet, voilà que dans un certain moment je crois reconnaître les pas d'un voyageur sur la route; il me semblait approcher de la rivière; je distinguais le bruit de son bâton sur les cailloux. Je regarde; une ombre venait de paraître à la pente du coteau; elle arrivait devant la Roche-Verte, quand subitement un coup de feu part et l'abat.

— C'était Antoine Burel? interrompirent plusieurs voix.

— Comme vous dites, mes gens, reprit Robert; il avait reçu les deux balles dans le flanc, et il n'était pas encore tombé qu'il était déjà mort.

— Mais après... vous... qu'avez-vous fait? demanda Richard visiblement intéressé.

— J'allais sauter à terre et courir à la Roche-Verte, reprit le passeur; mais, comme je tirais l'amarre pour aborder, j'entends quelque chose qui tombe à l'eau; je me retourne, et qu'est-ce que j'aperçois?... Une tête qui flotte dans le courant et qui s'avance de mon côté! Je n'ai que le temps de me rejeter au fond du bac; l'assassin arrive à la nage jusqu'au plat bord du bateau, le longe main sur main, et file devant moi, la tête haute et le fusil en bandoulière.

— De sorte que vous l'avez reconnu? interrompit le *grand boisier* en se penchant vers Robert.

— Est-ce que je n'ai pas dit que c'était la nuit? répliqua celui-ci sans lever les yeux.

— Alors ça pourrait être tout de même le garde-chasse du comte, objecta un passager.

— Si le garde-chasse avait su nager, répondit Robert.

— Au fait, dit Urbain, quand il est tombé, l'an dernier, dans l'étang du manoir, il se serait noyé sans le jardinier.

— Pardieu! je gage qu'il revenait du cabaret, interrompit le *grand boisier;* il suffit de quelques verres de cognac pour paralyser le meilleur nageur. Mais attention, eh! voilà que nous arrivons. Renée, dormez-vous, ma chère? Allons, debout!

La jeune fille, qui était restée étrangère à tout ce qui s'était dit, se redressa à la voix de son parrain, réunit le vieux Barême, le petit panier, l'ombrelle déposés sur le banc, et se hâta de débarquer. Urbain, debout près de son aviron, espérait un adieu ou du moins un regard;

mais elle s'éloigna en silence, atteignit le détour du chemin, et disparut sans avoir tourné la tête.

II.

Renée tint parole : à partir de sa conversation avec le père d'Urbain, elle évita soigneusement les occasions de rencontrer son fils. Auparavant, elle avait sans cesse quelques demandes à faire au nom de son parrain ou pour elle-même, il ne s'écoulait point un seul jour sans qu'on la vît à la maisonnette du passeur, ou sans qu'Urbain se présentât à la nouvelle demeure du *grand boisier;* elle cessa tout à coup ses visites et évita celles de son jeune voisin. Celui-ci, d'abord surpris, voulut en vain découvrir la cause d'un pareil changement. Ainsi que Renée l'avait affirmé à Robert, leur intimité s'était bornée jusqu'alors à une préférence tacite qui ne pouvait donner de prétexte à aucune explication : sans engagemens réciproques, ils n'avaient rien à se demander. Le passeur était précisément intervenu à ce moment où les chaînes, déjà soudées à chaque cœur, ne s'étaient point réunies pour former un lien commun. Pris des deux côtés, ils n'avaient pu se faire aucun aveu et se trouvaient sans droits l'un sur l'autre. Il en résulta pour Renée plus de facilité à dénouer leurs habitudes familières, et pour Urbain l'impossibilité de se plaindre.

Cependant, si l'amour silencieux du jeune homme le laissait sans privilége, il n'en était ni moins ardent ni moins absolu. L'espèce de mystère même dans lequel il avait grandi lui donnait l'irrésistible élan de toute passion que l'expérience n'a point éprouvée. L'attachement le plus sincère s'amoindrit souvent à l'essai; mais, tant qu'il demeure dans le domaine de l'idéal, tout l'exalte. L'essaim des illusions l'enveloppe et l'emporte toujours plus haut, comme ces chérubins qu'on nous peint dans les ascensions de la mère du Christ. Pour tous les bonheurs de la terre, quels qu'ils soient, la réalité reste au-dessous du rêve, et l'ardeur de la possession ne peut être comparée à celle de l'espérance. Aussi l'amour inavoué d'Urbain s'était-il insensiblement emparé de tout son être; le jeune homme en avait fait l'unique objet de ses méditations; il y rapportait tous ses efforts, tous ses souhaits. Le brusque abandon de Renée lui enleva subitement cette occupation secrète de sa vie. En cessant de la voir et de l'entendre presque à toute heure comme par le passé, il sentit qu'il se faisait autour de lui une sorte de vide et de silence général. Il avait d'abord multiplié les tentatives pour se rapprocher de la jeune fille; mais, quand il reconnut l'intention visible de le fuir, il pensa que sa recherche déplaisait, et qu'il devait renoncer à tout espoir. Quelque cruelle que fût la découverte, il ne chercha point à la repousser. Esprit simple et cœur vail-

lant, il n'avait ni l'orgueilleuse habileté qui déguise la défaite, ni la lâcheté peureuse qui cherche à nier la blessure. Il se dit que son amour n'était point partagé, que sa présence devenait importune, et, sans se plaindre, sans récriminer, sans croire qu'on lui dût ce qui lui était refusé, il cessa ses poursuites avec la dignité discrète de ceux qui se respectent assez eux-mêmes pour savoir respecter les autres. Seulement l'effort le brisa : précipité tout à coup du haut de ses espérances, il demeura tellement étourdi de la chute, qu'il en devint insensible à ce qui l'entourait. La Claude, qui avait tout observé et tout compris, redoubla vainement de soins : il ne parut point y prendre garde. Vainement aussi Robert l'entretint de leur résidence prochaine; il ne parut point entendre. Toutefois, quand le passeur, encouragé par un silence dont il ne devinait point la cause, voulut en venir à l'union projetée, Urbain tressaillit, puis secoua la tête; et, comme Robert allait insister :

— Ne parlons pas de ça, mon père, dit-il avec émotion; je n'ai point maintenant l'idée au mariage, et, s'il plaît à Dieu, je resterai ce que je suis, pour vous servir.

Le passeur avait espéré que cet abattement serait une crise et que la tristesse du jeune gars n'aurait qu'un temps; contre son attente, elle augmenta de jour en jour et de semaine en semaine. Urbain ne se plaignait pas, mais il avait cessé de chanter, il ne riait plus, et, chaque fois que son père se tournait de son côté, il le surprenait les yeux fixés sur la maison neuve du coteau. Cette persistance finit par inquiéter Robert, dont le trouble se traduisit en mécontentement. Il se mit à gourmander le jeune passeur de son mutisme, de sa nonchalance et de son manque de goût à toute chose. Urbain répondit d'abord avec douceur, puis plus vivement. La bonne harmonie qui avait jusqu'alors régné chez les Letour allait s'altérant de jour en jour. Ne pouvant se satisfaire réciproquement, on finissait par s'aigrir; le lien de famille se relâchait peu à peu dans ces débats sans cesse renouvelés. Le jeune homme s'en aperçut et devint plus sombre.

On avait atteint les premiers jours de décembre; les neiges qui fondaient avaient grossi la Vilaine, qui roulait sur son lit de vase des eaux troubles déjà parsemées d'épaves emportées par les inondations. Quelques caboteurs, retenus en rivière par le mauvais temps, étaient amarrés le long du bord, et leurs équipages remplissaient les cabarets de planches élevés sur les deux rives pour les ouvriers civils et militaires employés à la construction du pont suspendu. Contre son habitude, Urbain était allé les rejoindre à plusieurs reprises, et son père, qui avait besoin de bras de renfort pour le passage, devenu plus difficile, avait dû deux ou trois fois l'y faire chercher. Le passeur supporta d'abord assez tranquillement ces absences; mais, un jour qu'Urbain

s'était attardé outre mesure, il perdit patience et éclata. Le jeune homme venait de sauter dans le bac, les joues animées et l'œil brillant d'un éclat que le passeur attribua aux libations de la cantine; il lui jeta un regard sévère.

— Si on n'a point de goût pour les gens de son logis, il me paraît qu'on en a de reste pour ceux du dehors, dit-il avec une irritation mal contenue; Dieu me damne! voilà des mois que je ne vous ai vu si vif de courage et si rougeaud de contentement.

— Faites excuse, mon père, dit Urbain, dont la voix haletait; si le sang me bout pour l'heure, ce n'est point que j'aie le cœur plus joyeux.

— C'est donc que le cognac des caboteurs était plus fort? reprit Robert ironiquement.

— Non, non, répliqua doucement le jeune homme, c'est seulement que j'ai trouvé un remède à ce qui nous chagrine.

Robert le regarda d'un air d'étonnement interrogateur.

— Voilà trop de mois que le mauvais vent souffle chez nous, reprit le jeune gars; vous, la Claude et moi, ne sommes plus ce que nous étions; ça ne peut continuer plus long-temps. — Un jour ou l'autre, quand l'épine que j'ai dans le cœur me tourmentera trop fort, je puis oublier ce que je vous dois de respect; par rancœur, vous m'ôterez votre amitié, et, après un tel bien perdu, autant vaudrait pour moi dormir sous l'eau jusqu'au jugement.

— A la bonne heure! dit Robert, adouci et touché par le ton de son fils; mais si c'est ton idée de me contenter, qui t'en empêche?

— Ah! vous le savez trop bien, mon père! s'écria Urbain en fixant les yeux sur le passeur. A des mots que vous avez dits ces jours-ci, et aux regards que je vous ai vu jeter vers la maison neuve, j'ai bien reconnu que vous étiez au fait. Pour lors, vous devez comprendre le reste. Le cœur triste fait la triste humeur.

— Et n'es-tu donc plus un homme? interrompit Robert avec une indignation tempérée de tendresse. Voyons, jour de Dieu! ton ame est à toi peut-être... Ne peux-tu la tourner d'un autre côté?

— J'ai essayé, dit le jeune garçon avec découragement, mais tout a été inutile. Tant que je serai ici, mon cœur ira du même côté que mes yeux. J'ai béau ne *la* voir ni *lui* parler : il y a autour de moi des choses qui me la montrent ou me causent d'elle. Vous-mêmes, mes chères gens, vous me la rappelez. Le seul moyen de guérir est donc de tout quitter, d'aller bien loin; aussi mon parti est pris sans rémission, mon père, et je viens vous demander mon congé.

— Toi! s'écria le passeur saisi, tu veux partir! Penses-tu bien à ce que tu dis là, Urbain? Tu veux nous laisser seuls, la Claude et moi! As-tu donc si peu d'amitié pour les tiens?

— C'est le contraire qu'il faudrait dire, mon père, reprit le jeune

homme ému; si j'avais moins d'amitié pour vous et pour la Claude, je resterais ici avec mon mal, qui me plaît encore plus que tout; mais, je le sens, tôt ou tard la tristesse serait la plus forte, et alors Dieu sait ce qui arriverait! Laissez-moi donc chercher ailleurs ma calmie. Le capitaine du lougre qui est là vis-à-vis veut bien me prendre pour matelot, et j'ai promis de m'en aller ce soir avec lui.

— Est-ce possible? s'écria Robert en changeant de visage, et tu espères partir comme ça de ta seule volonté?

— Faites excuse, mon père, faut encore que la vôtre soit d'accord.

— Et elle ne le sera jamais, interrompit le passeur avec force. N'as-tu pas de honte, malheureux, de penser à nous abandonner quand la rivière est en rage, que nous avons besoin de tes bras, et que mes vieilles forces n'ont que les tiennes pour allégeance? N'est-ce pas bien brave de laisser, au moment le plus dur, toute la peine à une fille et à un vieil homme? Veux-tu que, faute d'un aviron, il arrive aux passagers quelque malheur qui donne raison au pont?

— Pour Dieu! mon père, ne me dites point tout ça et ne travaillez pas à me retenir, s'écria Urbain dans une angoisse à faire compassion; depuis un mois, je n'y ai que trop songé pour mon repos. Croyez-moi, mieux vaut encore que je vous laisse; l'orage qui remue la rivière n'est pas le plus dangereux. Si je restais, voyez-vous, qui sait? je voudrais... je pourrais... Ah! pour notre salut à tous, mon père, ne m'empêchez point de partir.

Il y avait dans les traits, dans le geste et dans l'accent du jeune passeur une agitation un peu égarée qui saisit Robert. La Claude, attentive aux débats depuis le premier instant, s'était approchée. Ses yeux allaient d'Urbain à Robert; toutes ses facultés semblaient occupées à deviner leurs paroles dans leurs regards et dans leurs mouvemens. A l'espèce de supplication suprême jetée par son frère, elle lui prit le bras et poussa son cri convulsif. Le passeur la montra au jeune homme.

— Entends-tu la créature qui te prie à sa manière? dit-il avec émotion; elle aussi, elle a besoin de toi!

La sourde-muette l'interrompit par des gestes d'interrogation.

— Oui, répondit Robert, oui, ma pauvre fille, c'est ça tu as compris; mais ne crains rien : je le forcerai à rester avec nous.

La Claude répondit négativement.

— Quoi! reprit le passeur étonné, toi aussi tu te mets contre moi? Que signifient ces signes, voyons? — Le gars est malheureux ici. — Est-ce ma faute? — S'il reste, il arrivera malheur!... — Et quel malheur donc?

La Claude montra, par un geste énergique, les eaux noirâtres qui tourbillonnaient autour du bac, Robert pâlit.

— Qu'est-ce que tu veux dire? s'écria-t-il. Comment! Urbain pour-

rait!... Vous êtes folle, la Claude; c'est impossible! — Hein! — Vous dites que vous en êtes sûre! Il y a déjà pensé? — Par le vrai Dieu! entends-tu ce qu'elle dit, toi? Est-ce vrai, malheureux? Réponds, est-ce vrai?

Urbain s'assit sur le bord du bateau et cacha son visage dans ses deux mains.

— Quoi! reprit le passeur après un moment de silence, as-tu vraiment renié ton baptême pour vouloir mourir de ta volonté et en donnant ton ame à la damnation?

— Je vous ai averti, murmura Urbain d'une voix saccadée. Par momens le cœur me saigne si fort que je ne me commande plus et que je me sens emporté à la mort. Hier, en passant avec la Claude dans le petit bac, quand nous sommes arrivés au fort du courant, j'ai eu une tentation, c'est la vérité. Je me suis levé malgré moi en criant de tristesse, et j'ai mis le pied sur le bord du bateau. L'eau m'attirait; mais la Claude m'a retenu et m'a regardé d'un air qui m'a fait honte... J'ai repris l'aviron... seulement, mes idées me font peur, et voilà pourquoi je veux partir.

— Et qui me dit que tu seras plus sage loin d'ici? objecta Robert. Que feras-tu si tu es pris là-bas du mal du pays? Il n'y aura plus personne pour te défendre contre tes mauvaises pensées. Jureras-tu par ta communion de me revenir, sauf les jugemens de Dieu?

Urbain ne répondit pas.

— Tu vois, tu n'oses pas promettre, continua son père avec angoisse, tu n'as pas de confiance en toi-même. Ou plutôt, tiens, veux-tu que je te dise? tu as menti, malheureux! Ta partance n'est qu'un coup de désespoir; tu veux être loin de nous pour rester maître de ta vie et la mettre à terre quand elle te pèsera trop lourd. Sois franc une dernière fois; avoue, malheureux, avoue!

— Eh bien! que Dieu vous pardonne! vous avez dit ce que je n'osais pas me dire à moi-même! s'écria Urbain, dont la douleur éclata; oui, si Dieu ne me redonne le goût de vivre, il faudra en finir. Oh! ne me le reprochez pas, mon père; je me le reproche assez. Bien des fois j'ai frappé ma poitrine de rage en me disant: — Tu es un lâche! — Et le souvenir de la Renée restait toujours le plus fort. Beaucoup, à ma place, croiraient qu'elle emploie quelque méchant charme pour me perdre; mais moi, je ne l'accuse point, je ne lui en veux pas; non, après tout le mal qu'elle m'a fait, je la voudrais encore heureuse comme une reine.

— Alors, dit le passeur attendri malgré lui, c'est d'elle seule que dépend ta peine ou ton contentement.

— Hélas! reprit Urbain, dont la voix faiblissait, je ne l'ai pas voulu, mais c'est la vérité. Je ne vous dirai pas comme je l'aime, mon père;

non, j'aurais honte de l'avouer à un homme sage. Je puis vous assurer seulement qu'avec elle tout me serait bon : la misère, le plus rude travail, la mauvaise renommée; elle me serait un remède à tout. Mais que sert d'y penser? Sa gloire souffrirait trop d'être la femme d'un passeur; je vois bien maintenant qu'elle me méprise... C'est M. Lenoir qu'elle veut... Il ne quitte plus la maison neuve; aussi il n'y a pas à balancer, mon père; il faut se dire adieu, quand ce devrait être pour jusqu'à l'éternité!

Ici l'attendrissement d'Urbain lui coupa la parole, et la Claude, qui vit les larmes gonfler ses paupières, l'entoura d'un de ses bras avec des gestes de compassion et d'amitié. Robert, debout devant le frère et la sœur réunis dans cet embrassement, les regarda quelque temps en silence. Un grand combat se livrait dans son cœur et se trahissait sur son visage en rapides changemens d'expression. Enfin il passa la main sur son front comme pour chasser le nuage de pensées qui s'y était amoncelé, releva la tête et aperçut des voyageurs au sommet de la rive escarpée. Se tournant alors vers la Claude et Urbain : — Allons! s'écria-t-il brusquement, debout et aux avirons! voici qu'on arrive. Nous reparlerons de nos affaires sur l'autre bord.

Le frère et la sœur s'essuyèrent vivement les yeux et obéirent.

Les nouveaux venus étaient des charretiers de maître Richard; ils amenaient des bœufs et des chevaux d'attelage qu'on embarqua avec quelque peine. Le bac franchit assez rapidement le premier quart du passage; mais, arrivé au chenal, il dévia comme d'habitude, malgré les efforts des rameurs. Telles étaient, en effet, parfois les difficultés de la traversée, qu'on avait vu des diligences embarquées à minuit n'atteindre l'autre rive qu'à six heures du matin. Sans se prolonger à beaucoup près autant, le voyage fut assez long pour permettre à Robert de réfléchir, et, lorsqu'il arriva à l'autre bord, sa résolution était prise. Il aida lui-même à débarquer les attelages, fit à demi-voix aux charretiers une recommandation qu'Urbain n'entendit pas; puis, ramenant le bac à la cordelle jusqu'à la station de passage, il l'amarra à l'organeau et fit signe au jeune homme et à la sourde-muette de le suivre au logis.

La maisonnette du passeur était bâtie au bas de l'escarpement qui bordait la rivière. Le long du mur avaient été entassés des débris de vieux bacs, des avirons hors de service et des fragmens de cordages qu'entremêlaient des touffes de myrtes et des branches éparpillées de rosiers du Bengale, autrefois plantés par Urbain, maintenant abandonnés. L'habitation n'avait qu'un rez-de-chaussée partagé en deux pièces, la première consacrée aux usages domestiques et garnie de lits clos à battans refermés; la seconde, sans destination particulière, où les meilleurs meubles de la maison avaient été réunis. La petite fenêtre

était garnie d'un rideau de coutil à carreaux. Au plafond se balançait un navire à la voile armé de canons de cuivre; sur la cheminée, un enfant Jésus en cire, renfermé dans une cage de verre, était entouré des bustes de Paul et de Virginie; au mur enfin, on avait suspendu deux cadres de bois noir avec les portraits de la famille royale et un bénitier de faïence surmonté d'une branche de buis bénit le dimanche des Rameaux.

Ce fut là que le passeur entra avec sa fille et son fils. Le silence qu'il avait gardé jusqu'alors, son air préoccupé, le choix du lieu où l'on ne venait que rarement, tout les avait préparés à un acte sérieux. La Claude demeura près de la porte, l'air curieux et le regard aux aguets, tandis que le jeune homme s'avançait lentement jusqu'à l'armoire de chêne qui occupait le fond, et, appuyé à son angle sculpté, attendait que son père prît la parole. Celui-ci se promena quelque temps sans rien dire, alla regarder à la fenêtre, puis se remit à marcher en silence.

Après une assez longue attente, le frère et la sœur échangèrent un regard de surprise; enfin celle-ci, moins patiente, adressa à Robert son cri interrogateur.

— Patience, patience! répondit le passeur en lui faisant signe de la main.

Claude montra Urbain, qui attendait, la tête basse et les bras croisés.

— Je sais, reprit Robert; il faut que le sort du gars se décide, et ça ne tardera pas; mais il me manque encore quelqu'un.

— Qui donc, mon père? demanda le jeune homme.

— Tu vas le savoir, dit le passeur en prêtant l'oreille; car, si je ne me trompe, voici qu'on arrive.

Un pas léger venait en effet de se faire entendre dans la pièce voisine et s'arrêta à la porte. Robert alla l'ouvrir. Renée parut sur le seuil.

A sa vue, la sourde-muette et Urbain poussèrent un cri de surprise; la filleule du *grand boisier* s'arrêta confuse.

— Pardon, dit-elle sans oser lever les yeux, je croyais trouver tout seul maître Robert... On vient de me dire qu'il voulait me voir... Le garçon charretier aura fait erreur.

— Excusez-moi, ma fille, il a dit ce qu'il devait vous dire, répliqua Letour; c'était bien vous que j'attendais.

A ces mots, il la prit par la main, la conduisit à un escabeau et s'assit lui-même vis-à-vis, dans le vieux fauteuil de famille.

— Il s'agit d'une affaire qui vous intéresse comme nous, la Renée, reprit-il après une pause. Voilà trois mois passés, nous avons causé ensemble d'une chose...

— Que je n'ai pas oubliée, interrompit vivement la jeune fille.

— Vous me l'avez prouvé, pauvre créature! dit le passeur, et je vous

en remercie; mais à cette heure, faut que je vous en reparle... et peut-être bien d'une autre manière. Le bon Dieu mène le monde comme il lui plaît, ma fille, et nous autres nous flottons à sa volonté.

— Je vous écoute, maître Robert.

— Eh bien donc... pour lors... c'est pour vous dire que le gars Urbain est devenu triste, qu'il s'ennuie au pays, qu'il veut nous quitter...

La jeune fille se redressa et devint pâle.

— Ah! mon Dieu!... et... vous!... vous ne le retenez pas, maître Robert? demanda-t-elle.

— Je le voudrais, reprit le passeur; mais il ne peut, soi-disant, demeurer davantage. Il a ici une trop grosse affliction dans le cœur.

— Mais peut-être que vous pourriez... la lui retirer... objecta Renée très bas.

Urbain ne permit point à Robert de répondre. Surpris d'abord de l'entrée de la jeune fille, puis des paroles prononcées par son père, il saisit enfin avec une sorte d'emportement désespéré l'occasion qui lui était offerte.

— Non, s'écria-t-il, vous le savez trop bien que ni lui, ni la Claude, ni moi ne pouvons rien.

Et comme Renée s'était levée effrayée à cette espèce d'explosion :

— Oh! ne sortez pas! continua-t-il en faisant un mouvement vers la porte et avec une véhémence croissante; laissez-moi une fois tout dire! Avant la séparation, je veux au moins décharger mon cœur. Sachez donc bien, Renée, que, si je veux partir, c'est que je ne peux plus endurer votre mépris!

La jeune fille laissa échapper une exclamation douloureuse qui semblait protester.

— N'est-ce pas le vrai mot? reprit Urbain; quand, au lieu de vivre en bon voisinage comme autrefois, vous détournez la tête pour ne pas me voir; quand vous ne répondez plus que par oui ou non à toutes mes demandes; quand j'ai reconnu que vous ne me voulez plus de bien comme par le passé, et que peu vous importe de me voir ici ou là, en vie ou au cimetière!

La jeune fille joignit les mains et tourna vers le passeur des yeux voilés de larmes.

— Entendez-vous... ce qu'il dit? balbutia-t-elle.

— Vous n'avez qu'à lui répondre, ma fille, répliqua Robert.

— Oh! non... pas moi! reprit-elle; moi, je ne saurais pas ce que je puis dire; mais vous, maître Robert, au nom du Sauveur! dites-lui qu'il n'y a point de ma faute, qu'il fallait faire comme j'ai fait! Vous qui êtes son père, redonnez-lui de la force et de la joie.

— Ça sera difficile, dit le passeur. Je pourrais bien lui promettre que tout redeviendra comme autrefois; mais ça ne suffira plus. A cette

heure, pour le remettre debout sur son courage, faudrait lui dire que son amitié ne vous fait point affront et que la maison d'un pauvre passeur vous paraîtra aussi plaisante que la belle maison du *grand boisier*. Ne serait-ce point mentir, ma fille, dites-moi?

Renée, rouge et tremblante, ne put retenir davantage ses larmes; elle voulut cacher son visage dans son tablier; mais le passeur la pressa doucement de répondre. Alors, se penchant sur son épaule, elle murmura : — Consolez-le... n'importe comment...

Urbain, qui s'était approché pour entendre, jeta un grand cri et tomba à genoux de l'autre côté du vieillard, qui les enveloppa tous deux de ses bras. Quant à la sourde-muette, dès qu'elle eut compris ce qui venait de se passer, elle frappa l'un contre l'autre ses poings fermés, fit entendre son glapissement douloureux, et s'élança hors de la chambre en refermant la porte avec violence.

III.

L'entretien se prolongea entre la jeune fille, Urbain et le passeur. Les craintes de ce dernier, d'abord pour le bonheur, puis pour l'existence de son fils, l'avaient amené à la résolution qui venait de s'accomplir. Obligé de renoncer à ses projets malgré les raisons données à la jeune fille et des répugnances particulières dont il lui avait fait un secret, il ne voulut point que de nouvelles réflexions pussent, en ravivant les regrets, créer de nouvelles incertitudes. Ami des questions tranchées, comme tous les esprits simples et prompts, il proposa lui-même de parler sans retard au *grand boisier*.

L'inégalité de fortune des deux familles eût pu sembler un obstacle, si la filleule avait eu quelques droits sur celle de son parrain; mais, restée orpheline et sans ressources, Renée n'avait rien à attendre de maître Richard. Il ramenait trop souvent le souvenir des sacrifices auxquels l'avait forcé l'éducation de la jeune fille et l'avertissement qu'elle ne devait point attendre de dot, pour qu'on le supposât disposé à lui faire part de son opulence. L'important était donc de prévenir toute autre demande que le *grand boisier* eût peut-être d'abord agréée sans préférence, mais qu'il n'eût point manqué de soutenir ensuite avec obstination. Les assiduités de M. Lenoir, ce jeune conducteur dont Robert avait autrefois parlé, pouvaient inspirer à cet égard quelques inquiétudes. Urbain, qui s'en était montré malheureux et jaloux, les rappela de nouveau, et Renée avoua en rougissant que le jeune homme avait essayé plusieurs fois des aveux qu'elle avait eu quelque peine à interrompre. Son parrain lui-même s'était aperçu de sa recherche, et, depuis quelques jours, il y avait fait allusion plusieurs fois en riant.

Cette révélation rendait plus pressante la nécessité de parler à maître

Richard. Il était alors absent; mais il fut décidé que le passeur se rendrait chez lui aussitôt son retour, ferait connaître l'amour des deux jeunes gens, et solliciterait son agrément pour leur union. En attendant, Renée s'en retourna à la maison neuve, et les deux Letour au bateau de passage. Ils y trouvèrent la sourde-muette, qui leur jeta un regard farouche et détourna la tête; mais aucun d'eux n'y prit garde. Urbain, tout au transport de son bonheur inespéré, ne voyait ni n'entendait rien. Il marchait dans une sorte d'auréole, enivré, ébloui, et ne sentant plus la terre sous ses pieds. De son côté, Robert réfléchissait à la démarche qu'il allait faire, et semblait lutter contre quelque angoisse cachée.

Un certain temps s'écoula ainsi dans un silence qui ne fut troublé que par le galop de deux chevaux qui retentit au sommet de la colline : c'étaient le *grand boisier* et M. Lenoir. Arrivés à l'entrée du chemin tournant, ils ralentirent le pas de leurs montures, et échangèrent quelques paroles, après lesquelles le jeune conducteur se dirigea vers les ateliers, et Richard vers la maison neuve. Urbain jeta alors un regard à son père, qui répondit par un signe de tête à cette sollicitation muette, quitta le bac, et rentra au logis pour se préparer à sa visite chez le parrain de Renée.

Cependant le *grand boisier*, qui était descendu de cheval, venait d'entrer dans la première pièce du rez-de-chaussée, où sa filleule l'attendait. Le changement de fortune n'avait pu changer ses habitudes. Bien que sa nouvelle maison eût été distribuée *bourgeoisement*, comme il se plaisait à le dire, et qu'il y eût réservé un salon, une salle à manger et un bureau, la grande pièce destinée à la cuisine était la seule dont il fît ordinairement usage. C'était là qu'il prenait ses repas, qu'il recevait ses ouvriers, qu'il prolongeait les soirées d'hiver avec quelques voisins pour n'*allumer qu'une lumière et qu'un feu*, principe économique transmis par sa mère, auquel sa nouvelle position n'avait pu le faire renoncer.

Au moment où il entra, Renée venait de mettre son couvert sur le bout de la longue table de chêne placée près de la fenêtre. Dans le large foyer flambait un grand feu de traînes, devant lequel rôtissait un poulet mis en mouvement par un tourne-broche à contre-poids dont on entendait siffler le volant. Ce bruit et cette flamme firent épanouir le rude visage du *grand boisier*.

— Ah! ah! il paraît que j'arrive à point, s'écria-t-il en ouvrant ses narines aux succulentes effluves et jetant vers la volaille dorée un regard qui la dégustait d'avance. Mort Dieu! la fille, tu as bien fait d'être prête, car j'ai gagné en route la maladie des renards; je ne rêvais que poules et chapons! Voyons, à boire d'abord pour préparer les voies.

Il dégagea de son poignet la courroie qui retenait son bâton de

voyage, et le déposa derrière la porte d'entrée. La jeune fille prit le pot de cidre placé sur la table, et voulut remplir le gobelet d'argent de son parrain; mais il l'arrêta du geste.

— Non pas, non pas! reprit-il. Vingt dieux! quand on a avalé le vent de nord-ouest pendant six heures, on a bien le droit d'y mêler un peu de cognac.

Renée apporta ce qu'il demandait. Il remplit à demi son gobelet, le vida d'un seul coup, puis, s'éclaircissant la voix et s'élargissant la poitrine, comme un homme qui reprend possession de lui-même:

— Eh bien! à la bonne heure, ajouta-t-il en approchant une chaise de la table, maintenant tu peux servir : me voilà en état de grace. Tonnerre! quel dîner d'archevêque nous avons là, ma chère! Dis donc, est-ce que tu attendais quelqu'un, hein?

— Quel autre que vous pouvais-je attendre? demanda Renée.

Le *grand boisier* hocha la tête et cligna de l'œil.

— Bien, bien, dit-il en se coupant une épaisse tranche de pain bis; mais on connaît les couleurs! Je mettrais ma main au feu qu'en me voyant partir ce matin avec le petit conducteur, tu as cru que je le ramènerais ici manger la soupe?

La jeune fille voulut nier.

— Quand cela serait, continua Richard, qui, pour ne pas faire refroidir le potage, s'était décidé à prendre la soupière; le gars n'a rien de difforme, il me semble. Sans compter que c'est un fonctionnaire, comme ils disent, et qu'on l'a chargé de la réception de mes bois. Aussi que le diable me torde, si je te blâme, ma chère! tu as raison de lui vouloir du bien.

— Je puis vous jurer, mon parrain, que je ne pense point à lui, reprit Renée plus vivement.

— Pour lors tu es une ingrate, répliqua Richard, vu que lui il pense à toi.

La jeune fille fit un mouvement; il la guigna en ricanant.

— Ah! ça te fait sursauter, glorieuse que tu es! reprit-il; voyez voir ces filles! c'est plus faux que l'aunage des colporteurs. Ça n'a pas l'air de se soucier du *conjungo*, et, au premier mot de mari, ça frissonne comme un cheval ombrageux. Au reste, je ne m'en dédis pas, le petit conducteur languit après toi.

— J'espère que vous voulez rire, mon parrain, murmura la Renée, qui commençait à trembler.

— Malédiction! quand je te répète que j'en suis sûr! s'écria le *grand boisier* en frappant la table du poing; et la preuve, c'est qu'il me l'a avoué!

— Lui?

— En personne, la belle! et il n'a pas pris de chemin de traverse :

après m'avoir raconté la chose, il m'a tout simplement demandé à t'épouser.

— Mais..... vous n'avez pas répondu? interrompit la jeune fille anxieuse.

— Qu'est-ce que c'est? Vous me croyez donc bien mal élevé? reprit Richard. — Apprends, la fille, que toute demande mérite une réponse: je lui ai dit que je te parlerais de la chose, et que, pour ma part, je n'y voyais pas d'inconvéniens.

— Mais moi, je puis en voir, répliqua la Renée très troublée; au nom du ciel, mon parrain, n'encouragez pas M. Lenoir, ne lui faites aucune promesse!

Le *grand boisier* déposa son couteau et sa fourchette en se retournant vers la jeune fille.

— Comment! s'écria-t-il, voici du fruit nouveau! Tu me donnes des ordres, je crois?

— Dieu m'en garde! interrompit Renée tremblante.

— Tu refuses un gars qui me convient, continua Richard en frappant la table, tu veux faire ta volonté à la place de la mienne?

— Mais,... mon parrain,... bégaya la jeune fille.

Il lui saisit les deux mains et l'attira brusquement à lui.

— Voyons, faut que ça soit clair et limpide, ajouta-t-il en jurant; approche un peu ici, approche, je te dis, que je voie dans le blanc de tes yeux ce que tu as au fond de l'ame : c'est-il vrai que tu ne veux pas du petit conducteur, hein? — Réponds, sans phrases, oui ou non?

— Eh bien! non, bégaya Renée.

Le sang monta au visage du boisier, dont les yeux s'injectèrent.

— Non! répéta-t-il en secouant les bras de sa filleule avec colère; tu as dit non! Ah! mille bons dieux! faudra que tu m'expliques ce mot-là. Parle, mauvaise chrétienne, parle vite! je veux savoir ce qui t'empêche d'épouser le conducteur.

— Je crois que je pourrai vous le dire, *monsieur* Richard, interrompit le passeur, qui venait de pousser la porte entr'ouverte, et qui, arrêté à l'entrée, avait entendu les derniers mots prononcés par son voisin. Celui-ci fit un demi-tour vers le nouveau venu.

— Qu'est-ce qu'il te faut à toi? s'écria-t-il, qu'est-ce qui t'a demandé? que viens-tu faire ici?

— Un peu de patience, dit le passeur, vous allez le savoir.

Il avait refermé la porte derrière lui : le *grand boisier* s'aperçut alors qu'il portait son pantalon et sa veste de drap vert, et tenait à la main son chapeau neuf, costume exclusivement réservé au dimanche et aux grandes occasions. Il roulait de plus entre ses doigts un papier que l'œil exercé de l'entrepreneur reconnut aussitôt.

— Au diable! je gage qu'il m'apporte son compte? dit-il avec la mau-

vaise humeur qu'excitait invariablement chez lui la perspective d'un mémoire à solder.

— C'est la vérité, dit Robert en tendant le papier; la note des transports de marchandises faits par notre bac pour maître Richard m'est tombée tout à l'heure sous la main, et je l'ai prise à cette fin que la Renée fasse elle-même les calculs de ce qui nous est dû...

— C'est bon, interrompit le boisier, qui cherchait un subterfuge pour éloigner cette vérification; mais, quand tu es entré, il s'agissait d'autre chose.

— Ah! oui, dit Robert un peu embarrassé; maître Richard, il m'a semblé, parlait des idées de M. Lenoir à propos de la Renée...

— Qui le refuse, acheva le *grand boisier*, et il paraîtrait que tu en sais la cause, toi?

— Ça se pourrait tout de même, reprit le passeur en souriant, et m'est avis que vous devez bien aussi vous en douter, maître Richard : quand une jeunesse refuse un mari, on peut toujours croire qu'elle pense à quelque autre.

— Ah! c'est donc ça? interrompit Richard, qui fixa sur la jeune fille des yeux menaçans : la pèlerine a trouvé elle-même son pèlerin? Eh bien! sang de Dieu! je serais bien aise de le connaître! Son nom, voyons, son nom?

Renée fit un geste pour empêcher le passeur de répondre; mais il était trop avancé et eût d'ailleurs rougi de reculer.

— Notre voisin doit le connaître, répliqua-t-il, lui qui appelle tous les jours le gars Urbain pour le passage.

— Quoi! ce serait ton fils?

— Vous l'avez dit.

Le *grand boisier* frappa des deux mains sur la table et se leva.

— J'aurais dû m'en douter! s'écria-t-il : on passait le bac trop souvent, tôt ou tard le feu devait prendre aux étoupes; mais j'en suis fâché, mon vieux, le petit conducteur est mieux notre fait, et ton gars n'a qu'à chercher ailleurs.

La jeune fille baissa la tête en joignant les mains; Robert ne parut point accepter cette réponse comme définitive.

— Maître Richard doit se rappeler que rien ne peut se faire sans la Renée, dit-il, et, pour sûr, elle ne donnera son consentement qu'à celui qui aura son amitié.

— Tu crois? répondit l'entrepreneur ironiquement; eh bien! moi, je te dis que je la conduirai au prêtre comme on conduit un enfant à l'école, entends-tu bien?

— Faudra voir ça, reprit le passeur en secouant la tête, et faut croire qu'elle dira sa volonté.

— Qu'elle la dise alors! interrompit Richard; tonnerre du ciel, qui

l'en empêche? — Allons, tout de suite!... Il ne s'agit pas de pleurer en dessous et de rouler les rubans de son tablier; — parle! parle!

La jeune fille souleva les yeux, puis les rebaissa toute tremblante.

— Mon parrain doit savoir que personne n'est maître de sa préférence, dit-elle timidement.

— Au diable! Il ne s'agit point de savoir qui tu préfères, mais qui tu épouseras, reprit l'entrepreneur.

— Et pourquoi mon parrain n'écouterait-il pas la demande de maître Robert? ajouta Renée très bas.

— Pourquoi? répéta le *grand boisier;* mais, mille damnations! tu n'as donc pas compris? Je viens de te le dire, parce que le petit Lenoir te convient, qu'il a une place, qu'il peut me servir pour mes fournitures, que nous ne trouverons jamais une pareille occasion, et que c'est un vrai numéro gagné à la loterie.

— Pour vous peut-être, maître Richard, dit le passeur; mais la Renée a idée de se marier un peu pour son compte.

— Et pour celui de ton fils, pas vrai? répondit l'entrepreneur. Ah! je vois la chose à cette heure! vous avez entortillé la petite, et tu voudrais la pousser à me désobéir; mais que je sois damné si elle porte jamais le nom de ton gars!

— Faut pas jurer plus qu'on ne peut tenir, dit le passeur d'un ton de calme affecté; notre voisin oublie que la Renée ne lui est rien, et qu'il n'a aucun droit pour l'empêcher de choisir à sa fantaisie.

— Plaît-il? s'écria Richard, qui se promenait à grands pas et s'arrêta court; tu dis que la Renée ne m'est rien! Ah! vingt dieux! approche un peu ici, toi, pour lui répondre; puisque tu ne m'es rien, demande-lui pourquoi tu coupes ton pain à ma miche, pourquoi tu prends un morceau de mon toit et un coin de mon feu!

— Je sais tout ce que je vous dois, mon parrain, interrompit la jeune fille, gagnée par les larmes.

— Non, non, je n'ai aucun droit, interrompit le *grand boisier* exaspéré; pour lors, qu'il te dise qui t'a empêchée d'aller à l'hôpital, qui t'a acheté la jupe que tu portes, qui a payé ta pension au couvent.

— C'est votre intérêt, répliqua Robert, qui s'animait malgré lui à la colère de son interlocuteur; faut point parler de générosité ni de bon cœur, maître Richard; si vous avez élevé l'enfant, c'est que vous l'avez vue grandement laborieuse et avisée; vous vous êtes dit qu'un jour venant elle vous rembourserait vos avances, et de fait ce jour est venu, car ce n'est pas une petite épargne pour vous que d'avoir une domestique sans gages et un commis qui ne coûte rien.

— Eh bien! quand cela serait? répliqua l'entrepreneur, qui, comme tous les hommes violens, se réfugia dans le cynisme, faute de bonne

réponse; si ce que j'ai fait est un marché, il oblige les deux parties, pas vrai? ma dépense en argent, faut qu'on me la rende en obéissance, sans quoi on me vole! La Renée est-elle une honnête fille? pour lors qu'elle le montre par une reconnaissance qui me profite; c'est à cette condition que je la loge et que je la nourris. — Qu'as-tu à répondre?

— J'ai à répondre, dit Robert, que la fille est quitte avec vous depuis long-temps, maître Richard, et que, pour ce qui est de l'avenir, elle a une maison ici près où on la recevra, non pas comme une mercenaire qui doit payer en services ce qu'on lui donne, mais comme une fille à qui on ne demande que d'être heureuse et de bonne amitié. A cette heure, c'est à elle de se décider.

Il regardait la Renée, qui, appuyée au mur, les bras pendans et la tête baissée, semblait en proie à une hésitation pleine d'angoisse.

— Il n'y a qu'un mot qui serve, continua Robert avec un peu d'impatience; si le cœur n'est plus tourné du même côté, il faut l'avouer franchement; j'irai dire à Urbain que nous nous étions trompés.

— Ah! ne croyez point cela, interrompit la jeune fille en tendant ses mains jointes vers le passeur.

Il les saisit vivement. — Alors vous êtes toujours dans les mêmes idées? demanda-t-il en baissant la tête vers Renée.

— Toujours! répéta celle-ci, qui se pressa contre lui.

Il l'enveloppa d'un de ses bras. — Vous entendez, maître Richard, dit-il d'un ton résolu, l'enfant a fait son choix, et il ne servirait à rien de vouloir l'empêcher, vu que nous sommes là pour l'aider au besoin, et qu'elle est notre fille à cette heure.

— Oui dà! s'écria le *grand boisier* avec un éclat de colère, eh bien! qu'elle aille aux cinq cents diables! Partez, je ne vous retiens pas; mais toi, malheureuse! quand tu retourneras, à la Toussaint, sur la tombe que j'ai payée pour ta mère, souviens-toi de lui dire comment tu m'as quitté pour que j'aie une décharge devant la morte.

Renée ne put retenir un sanglot.

— Pourquoi pleurer? continua durement Richard, te souviens-tu seulement du dernier jour où elle m'a fait venir et où elle était là, sur son lit, la mort dans les yeux? Tu avais un bras sous sa tête, et tu la baisais sur ses cheveux gris... mais tu l'as déjà oublié!

— Oh! non! interrompit la jeune fille, qui à ce souvenir fondit en larmes.

— Alors, si tu t'en souviens, reprit le boisier, répète-moi un peu ce qu'elle a dit.

— Elle a dit... qu'elle me confiait... à votre générosité,... bégaya Renée.

— D'abord; mais ensuite elle t'a parlé, à toi?

— A moi... elle m'a recommandé de ne jamais oublier ce que vous feriez à mon avantage.

— Ce n'est point cela! cria l'entrepreneur en frappant du pied, elle t'a ordonné de m'avoir en grande amitié et révérence, — ce sont les mots qu'elle a dits, — de ne rien faire sans mes conseils, de m'obéir comme à elle-même... Est-ce vrai, dis?

La jeune fille fit un signe affirmatif.

— Et toi, ajouta Richard, tu as promis... promis en pleurant, comme à cette heure. La malheureuse t'a crue, elle est morte dans sa confiance, et tu lui mentais!

Renée essaya de protester.

— Tu lui mentais! répéta-t-il avec emportement, car aujourd'hui, pour suivre un amoureux, tu marches sur ta promesse, tu t'enfuis de là où ta mère t'avait mise!... Va donc! cours chercher ta honte! suis le gars Urbain, qu'il fasse de toi son plaisir! Si les morts nous voient, les os de ta mère en trembleront sous terre; mais rappelle-toi bien que ce sera à toi seule de lui rendre compte au grand jour!

Il avait fait un pas pour sortir, Renée l'arrêta. A mesure qu'il parlait, elle s'était lentement détachée du passeur. Droite, éplorée, les deux mains croisées sur sa poitrine, elle semblait se débattre dans une lutte suprême. Enfin, aux derniers mots de son parrain, elle ferma les yeux, étendit le bras de son côté et murmura : — Je tiendrai ma promesse, je ne ferai rien contre votre volonté.

Robert voulut se récrier.

— Ah! ne dites rien, mon père, ajouta-t-elle avec une supplication si tendre, que le vieillard s'arrêta tout troublé; il faut contenter celle qui est au cimetière... J'ai promis d'attendre le congé de mon parrain, je l'attendrai. Dites seulement à votre fils que, si je ne suis pas sa femme, je ne serai celle de personne.

Et, sans attendre une réponse, elle porta les deux mains à son visage, courut à une des portes, et disparut.

Il y eut après son départ un moment de silence. Robert atterré restait les yeux fixés sur la porte par laquelle elle avait fui. Le *grand boisier* s'était approché de la table; il remplit machinalement son gobelet, le vida, puis, s'adressant au passeur : — Tu as compris, dit-il d'un air sombre; voilà qui est fini... Maintenant tu peux retourner à ton bac.

Robert baissa la tête et demeura immobile.

— Eh bien! est-ce qu'il est sourd? reprit l'entrepreneur. Allons, en route! Qui t'arrête? Attends-tu donc encore quelque chose?

Son regard rencontra la note déposée sur la table.

— Ton mémoire peut-être, ajouta-t-il. Au fait, j'aime mieux régler tout de suite pour en finir... Voyons, la petite prétend qu'avec le livre c'est l'affaire d'un moment.

Il alla prendre sur une étagère le vieux Barême et l'apporta au bout de la table, où se trouvaient déjà un encrier, des plumes et plusieurs registres. A la vue du volume recouvert de parchemin, les sourcils grisonnans du passeur se rapprochèrent : un éclair traversa ses yeux, et il parut en proie à une agitation singulière; mais maître Richard ne s'aperçut de rien. Il s'était mis à relever les chiffres du mémoire où les transports effectués à son profit étaient seuls indiqués, afin d'en composer un total auquel il pût appliquer ensuite les calculs tout faits du Barême; mais, moitié par préoccupation, moitié par inexpérience, il s'embrouilla, recommença à plusieurs reprises, et finit par jeter sa plume en jurant.

— Que l'enfer confonde tes chiffres! s'écria-t-il; aussi, pourquoi m'apporter des calculs à faire quand je ne devrais avoir qu'à les vérifier? Reprends ton mémoire et établis le compte toi-même.

— C'est facile, reprit le passeur, surtout si maître Richard veut me prêter le livre.

Le *grand boisier* le lui poussa en se levant.

— Et surtout fais vite, ajouta-t-il. Ce soir, je vais à La Roche, chez le notaire; il faut qu'à mon retour tu me remettes la note. Demain tu seras payé, et puis plus rien entre nous; j'achète un bateau pour mes transports, et j'envoie ton bac au diable.

Le passeur reprit le compte avec le vieux Barême et sortit sans répliquer.

IV.

Urbain attendait le retour de son père avec anxiété; mais celui-ci trompa son impatience en lui annonçant qu'il n'avait pu voir seul maître Richard, et qu'il fallait remettre l'explication au lendemain. Il ajouta qu'il s'était assuré un tête-à-tête avec le *grand boisier* en s'engageant à lui apporter différens reçus promis depuis long-temps, et qu'il fallait réclamer à Marzeau. Ainsi qu'il le pensait, le jeune homme proposa de les aller chercher sur-le-champ et se mit en route malgré l'heure avancée.

Dès qu'il fut parti, le passeur laissa la Claude à la garde du bac et rentra au logis, où il resta long-temps enfermé. Lorsqu'il en sortit enfin, il avait repris ses habits de travail et tenait à la main son harpon nouvellement reforgé. Qui eût pu étudier l'expression de ses traits y eût remarqué quelque chose de plus sombre et de plus résolu que d'ordinaire; mais la nuit déjà descendue ne permit point à la Claude d'y prendre garde. Lorsque son père entra dans le bac, elle était accroupie selon son habitude, la tête sur ses deux mains et les coudes sur ses genoux. Le passeur ne parut point la voir au premier

instant. Il resta debout à l'extrémité du bateau, et arrêta son regard d'abord sur la maison neuve, où brillait une lumière, puis sur les coteaux et sur la rivière qu'enveloppait la brume de nuit.

L'inondation qui se retirait y avait apporté de toutes parts des arbres déracinés, des débris de toitures, des meules de paille à demi submergées qu'on voyait passer vaguement dans les ténèbres. Un vent triste, qui soufflait de l'ouest, apportait par rafales les rugissemens de la houle contre les rocs de Tréhiguier. Poussée par son souffle, la marée montante refoulait les hautes eaux de la rivière, qui revenaient sur elles-mêmes en tourbillonnant avec des rumeurs sinistres. Le passeur parut consulter tous ces signes; il s'assura que la gaffe et les avirons étaient à leur place; puis, s'avançant vers la Claude, il lui appuya la main sur l'épaule.

La sourde-muette se redressa d'un élan comme s'il eût touché à un ressort. Robert lui fit signe de le suivre à l'autre bout du bateau, et là commença entre eux un de ces entretiens par gestes dont nous avons déjà parlé. Bien qu'habituée à ce langage muet, la Claude sembla au premier instant avoir quelque peine à comprendre. Robert dut répéter plusieurs fois les mêmes explications; elle parut d'abord surprise, puis inquiète; mais il coupa court à toute observation par un geste qui ordonnait l'obéissance aveugle et immédiate. La sourde-muette s'inclina d'un air soumis, prit le harpon qu'elle cacha au fond de la barque, et s'accroupit à sa place accoutumée.

Presque au même instant une ombre parut au penchant du coteau, et une voix se mit à héler : — Hé! du passage!

— Arrive! cria Robert.

L'ombre s'engagea dans la descente, et atteignit la station. C'était le *grand boisier* en costume de voyage. Il franchit la planche d'embarquement, et gagna le milieu du bac, où il resta debout sans rien dire, enveloppé dans sa peau de chèvre et les deux mains sur son bâton. Le passeur, également silencieux, s'approcha de la planche, qu'il rejeta à terre, et s'empressa de pousser au large. La Claude saisit alors un des avirons, tandis que son père s'emparait de l'autre, et la barque, tournant sur elle-même, commença à couper en biais le fil de la rivière.

Au premier moment, on n'entendit que le bruit régulier des rames mêlé au clapotement des eaux; mais, dès que la rive eut disparu dans la nuit, le passeur ralentit le mouvement de son aviron, et, s'adressant au *grand boisier*, il dit brusquement :

— Maître Richard ne sera point parti, je suppose, sans avoir consolé la Renée par quelque bonne parole?

L'entrepreneur fit un mouvement de surprise.

— Que t'importe? répliqua-t-il; occupe-toi de ta rame, l'essoufflé, et ne bavardons pas.

— J'ai espérance, reprit Robert sur le même ton, que, la mauvaise humeur du *boisier* une fois passée, il n'aura pas abusé de ce qu'avait dit la chère créature, et qu'il ne voudra pas faire son malheur et celui du gars Urbain.

— Le malheur de ton fils? dit Richard avec un rire haineux; que je sois damné si j'en ai plus de souci que du bouillon d'eau qui passe là sous notre barque! Que me fait à moi sa tristesse ou son contentement? Est-ce qu'il y a donc quelque chose de commun entre nous?

— Qui sait? dit Robert de son même accent ferme et calme; les passeurs voient un peu dans la vie de tout le monde, maître Richard; il ne faut jamais leur heurter trop durement du coude dans le cœur, de crainte qu'ils ne se fâchent, et que de male rage ils n'aillent dire des choses qui vous mettraient dans l'embarras.

— Par tous les diables! je t'en défie, s'écria l'entrepreneur.

— N'en faites rien, reprit Robert en secouant la tête; voilà pas bien long-temps qu'en passant de même ici avec les gens de l'autre bord, vous m'avez poussé à bout, et qu'il m'a fallu raconter une histoire... que vous ne devez pas avoir oubliée.

— Moi! quelle histoire? demanda le *grand boisier;* que je sois damné si je sais de quoi tu veux parler!

— Ah! vous ne vous souvenez plus? reprit ironiquement le passeur; eh bien donc! ce jour-là vous m'avez forcé à raconter comment avait été tué Antoine Burel.

— Possible, dit Richard; qu'est-ce que ça me fait à moi?

— Ça fait, continua Robert, que, si je ne m'étais pas retenu, j'aurais pu en dire davantage.

— Quoi donc?

— J'aurais dit que je n'avais pas seulement vu l'assassin, mais aussi... que je l'avais reconnu!

— Toi! répéta Richard, c'est impossible! comment aurais-tu pu le distinguer dans la nuit?

— Au clair de lune.

— Mensonge! il n'y en avait pas.

— Vous y étiez donc pour le savoir? s'écria Robert, qui le regarda en face.

Richard se troubla et devint d'une pâleur livide.

— Misérable! bégaya-t-il, prends garde à ce que tu vas dire... Je comprends ton projet... Tu veux m'effrayer... pour me faire consentir au mariage de la Renée avec ton fils;... mais il ne suffit pas d'une accusation...

— Vous avez raison, dit le passeur; ne craignez rien, il y aura une preuve, et celle-là, vous ne la nierez pas, car vous l'aurez fournie vous-même.

— Que veux-tu dire?

— Quand l'affaire de Burel a été instruite, maître Richard s'était sagement absenté, reprit Robert; aussi n'a-t-il pas su, faut croire, qu'on avait retiré de la plaie du mort la bourre du coup de fusil qui l'avait tué. C'était un morceau de feuille d'un vieux livre, et la justice avait inutilement cherché le reste de la page; mais moi, je l'ai trouvé.

— Où cela?

— Dans votre Barème.

Le *grand boisier* ne put retenir un cri étouffé.

— Or, comme je l'ai à cette heure chez nous, continua Robert, vous concevez que je peux l'apporter aux juges, qui recommenceront l'affaire, et, une fois sur la vraie route, ils n'auront pas de peine à deviner pourquoi le contre-maître qu'Antoine Burel voulait congédier a trouvé plus avantageux de mettre lui-même son bourgeois sous terre, à cette fin de succéder à ses marchés et de faire fortune à sa place.

— Tu ne feras pas ça, Robert, tu ne le feras pas! dit Richard les dents serrées et l'œil plein de flammes.

— C'est à savoir, reprit le passeur. Je me suis tu autrefois, parce que je me disais toujours que la nuit les meilleurs yeux peuvent nous tromper; mais depuis quelques mois je suis sûr, j'ai une preuve : aussi du diable si la Renée reste plus long-temps sous votre volonté! Sa mère ne peut parler de dessous terre, sans quoi elle la dégagerait de sa promesse. — Si donc, pour lui rendre sa liberté, il faut vous ôter la vôtre, que Dieu vous secoure! aussi vrai que j'ai une barque sous les pieds, je déclarerai tout!

— Tu n'en auras pas le temps! cria Richard.

Et, se jetant sur le passeur, il le renversa au bord du bac en s'efforçant de le précipiter au dehors. Un cri sauvage et la pointe d'un fer aigu qui lui déchirait la poitrine l'obligèrent à se rejeter en arrière. La sourde-muette était devant lui le harpon à la main et prête à frapper.

— Bien, la Claude! cria Robert en se relevant; par mon salut, elle a compris la recommandation, et j'avais bien fait d'être sur mes gardes. — Allons, maître Richard, c'est fini de rire; passez à l'autre bout du bac, et pas de farces, ou je vous harponne comme un saumon! — A la rame, la Claude! nous voilà à la dérive, et, si le jusant nous prend, nous n'arriverons pas ce soir.

En parlant ainsi, le passeur avait repris à la sourde-muette son harpon et indiqué la proue au *grand boisier* d'un ton qui n'admettait

pas de discussion : celui-ci obéit lentement, et la barque, jusqu'alors presque stationnaire dans le remous formé par les mouvemens contraires du flux et du courant, recommença à avancer sous l'effort des avirons. Robert ramait à l'arrière, la main à portée de son arme et sans quitter des yeux l'entrepreneur, qui s'était assis à l'avant, ramassé sur lui-même comme une bête fauve. Étourdi par la révélation du passeur, il restait là, immobile, sans parole et sans résolution. Comme il arrive le plus souvent aux hommes dont la violence a longtemps triomphé, toute son audace s'était subitement écroulée devant ce danger inattendu; il cherchait en vain à la ressaisir; une insurmontable épouvante faisait courir le frisson dans ses cheveux, et de larges gouttes de sueur glissaient le long de ses tempes. De quelque côté qu'il se retournât, il trouvait une menace ou une honte. Tombé à la merci du père d'Urbain, il ne voyait d'autre moyen de salut que le compromis proposé; mais son orgueil se révoltait à l'idée de l'accepter. Pour échapper à Robert en se vengeant de lui, il eût donné la moitié de sa vie; mais il flottait entre mille projets aussitôt abandonnés que conçus.

Cependant le bac avançait toujours et finit par atteindre l'autre bord. Au choc de la proue contre la rive, le *grand boisier* se redressa avec un soubresaut et fit un mouvement pour s'élancer à terre; mais il s'arrêta tout à coup, parut encore balancer, et se retourna enfin vers le passeur.

— Peux-tu me jurer que tu n'as fait connaître à personne ce que tu viens de me dire? demanda-t-il sourdement.

— Maître Richard est le premier qui en ait entendu parler, répliqua Robert, et il dépend de lui d'être le dernier.

— Tu le promets?

— Sur mon honneur et sur ma part de paradis, pourvu que vous permettiez à votre filleule d'épouser Urbain!

— Qu'elle l'épouse donc et que Dieu les confonde! s'écria l'entrepreneur; mais tu me rendras le livre...

— Le jour de la noce, en sortant de l'église.

Aucune condition n'était plus propre à hâter le mariage. Loin d'y mettre de nouveaux obstacles, maître Richard s'occupa lui-même d'en presser les préparatifs. De nouvelles réflexions et des circonstances imprévues vinrent d'ailleurs modifier ses dispositions. Sa première colère apaisée, il s'était dit que le plus sûr moyen de s'assurer la discrétion du passeur était de lier à ses intérêts les intérêts d'Urbain. Il connaissait l'intelligence et l'activité du jeune homme. Une nouvelle adjudication l'appelait lui-même dans la Loire-Inférieure : il proposa de laisser à Urbain et à Renée l'administration du chantier de La Roche

et l'exploitation de la Bretèche. Le traité fut conclu et bientôt suivi de la bénédiction nuptiale.

Les invités sortaient de l'église avec les époux, lorsqu'ils rencontrèrent les principales autorités du département, qui descendaient également vers la Vilaine pour l'inauguration du nouveau pont. On l'aperçut bientôt orné de branches vertes et chargé d'une multitude qui semblait suspendue sur l'abîme comme une guirlande humaine. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans accourus de toutes les paroisses couvraient les coteaux. Le soleil, d'abord enseveli dans les brouillards de décembre, sembla vouloir saluer la nouvelle merveille; ses rayons dissipèrent tout à coup les nuées, et, tombant en nappe lumineuse, éclairèrent un navire qui passait à toutes voiles sous les pieds de la foule. A cette vue, une immense clameur d'admiration s'éleva, et les fanfares militaires, répétées d'écho en écho, allèrent porter au loin l'annonce de cette nouvelle victoire de l'industrie humaine.

Tandis que les deux rives retentissaient ainsi d'applaudissemens, une barque silencieuse traversait la rivière déserte : c'était celle de Robert. Il vit et entendit tout sans détourner les yeux, ni prononcer une parole. Seulement, arrivé sur l'autre bord, lorsque les passagers furent débarqués, il arracha la planche sur laquelle était inscrit le numéro du bac avec le nom du passage, la brisa sous ses pieds, en jeta les débris au courant, et les regarda fuir jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les eaux. C'était l'adieu dernier et irrévocable aux lieux que lui et les siens avaient si long-temps habités. Aussi, le lendemain, quand l'aube se leva sur le pont merveilleux et éclaira dans la maison neuve la fenêtre à rideaux blancs des deux nouveaux époux, la barque de Robert se perdait déjà dans les brumes de Tréhiguier, emportant le vieux passeur et la sourde-muette. Fidèles à leur destinée, ils allaient finir au loin avec ce qui finit, laissant les plus jeunes commencer avec ce qui commence.

ÉMILE SOUVESTRE.

LES FÊTES DE MAI

EN HOLLANDE.

I. — BRUXELLES ET IXELLES.

Hoffmann parle d'un promeneur solitaire qui avait la coutume de rentrer dans la ville à l'heure du soir où la masse des habitans en sortait pour se répandre dans la campagne, dans les brasseries et dans les bals *parés* ou *négligés* que l'étiquette allemande distingue si nettement. — Il était forcé alors de s'ouvrir avec ses coudes et ses genoux un chemin difficile à travers les femmes en toilette, les bourgeois endimanchés, et ne se reposait de cette fatigue qu'en retrouvant une nouvelle solitude dans les rues désertes de la ville.

Je songeais à ce promeneur bizarre le 9 mai dernier, me trouvant seul dans le wagon de Mons à Bruxelles, tandis que les trains de plaisir, encombrés de voyageurs belges, se dirigeaient à toute vapeur sur Paris. Il me fallut fendre encore une foule très pressée pour sortir de l'embarcadère du midi, et gagner la place de l'hôtel-de-ville, — afin d'y boire dans la *Maison des Brasseurs* une première chope authentique de faro, accompagnée d'un de ces *pistolets* pacifiques qui s'ouvrent en deux tartines garnies de beurre. — C'est toujours la plus belle place du monde que cette place où ont roulé les deux têtes des comtes de Horn et d'Egmont, d'autant plus belle aujourd'hui qu'elle a conservé ses pignons ouvragés, découpés, festonnés d'astragales, ses bas-reliefs, ses bossages vermiculés, — tandis que la plupart des maisons de la ville, grattées et nettoyées de cette lèpre d'architecture qui n'est plus

de mode, ont été encore décapitées presque toutes de leurs pignons dentelés, et soumises au régime des toits anguleux d'ardoise et de brique. La physionomie des rues y perd beaucoup certainement. — On restaure et l'on repeint l'hôtel-de-ville, qui va paraître tout battant neuf, ce qui obligera la ville à faire réparer et blanchir aussi cette sombre *Maison du Roi*, dite autrement *Maison au Pain*, qui semble un palais de Venise en s'éclairant toutes les nuits derrière ses rideaux rouges.

J'ai rencontré sur cette place un grand poète qui l'aime, et qui en déplore comme moi les restaurations. Nous avons discuté quelque temps sur la question grave de savoir si la partie haute de l'édifice était en brique ou en pierre, et si les ogives qui surmontent les longues fenêtres avaient été autrefois aussi simples qu'aujourd'hui, car les anciennes estampes les représentent contournées et lancéolées dans le goût du gothique efflorescent. On peut penser que les dessinateurs du XVIe siècle ont voulu parer le monument plus que de raison, et que les arcs d'ogive ont toujours eu cette simplicité de bon goût. — J'ai été assez heureux pour pouvoir raconter au savant poète une légende que j'avais recueillie dans un précédent séjour à Bruxelles. — L'architecte qui construisit cet hôtel-de-ville eut le désagrément d'abord de ne pouvoir accomplir son œuvre. L'aile gauche, établie sur un terrain peu solide, s'écroula tout entière. On pensa qu'il s'agissait d'un terrain marneux, et on planta des pilotis : la construction s'effondra une seconde fois, laissant paraître un vaste abîme. On crut qu'il y avait là d'anciennes carrières, et l'on y versa des tombereaux de gravois; mais plus on en versait, plus le trou devenait profond. Enfin le malheureux architecte fut contraint de se donner au diable. — Dès-lors les constructions s'élevèrent avec facilité. Il mourut le jour même où l'on posait le bouquet sur le toit achevé, et l'on n'apprit qu'alors le fatal secret. L'archevêque de Malines fut appelé pour bénir l'édifice. Un craquement soudain se déclara dans les murs, et tout rentra bientôt dans le troisième dessous. On aspergea le gouffre d'eau bénite; des ouvriers munis de scapulaires osèrent y descendre, et dans le fond on trouva une tête colossale en bronze qui portait des traces de dorure. C'était, selon les uns, une tête antique de Jupiter-Ammon, selon d'autres le buste officiel de Satan. Cette même tête a été appliquée depuis sur les épaules du maudit que transperce la lance de saint Michel sur la flèche du monument. On redore maintenant ce groupe magnifique, qui s'aperçoit dans un rayon de six lieues. J'ignore si les ouvriers qui restaurent la tête du diable se sont munis de scapulaires.

Du reste, Bruxelles est catholique toujours comme au temps des Espagnols. Nous savons à peine, à Paris, que le mois de mai est le mois de Marie : je l'ai appris en sortant de la place par l'angle opposé à la

Maison des Mariniers, dont on restaure aussi le toit curieux, qui représente une poupe ancienne de galère. — La rue de la Madeleine était remplie par une longue procession, au milieu de laquelle on portait une grande Vierge en bois coloriée, vernie et dorée, dont les pieds disparaissaient ainsi que l'estrade sous une montagne de bouquets. — Au-dessus des boutiques fermées, les fenêtres et les plinthes étaient garnies de branches de tilleuls, et cela jusqu'à la porte de Louvain. La garde civique, les sociétés de chant et les corporations ouvrières, avec bannières et écussons, se déroulaient sur tout cet espace. C'était un dimanche, et la kermesse d'Ixelles était annoncée aux coins des rues par d'immenses affiches.

Ixelles est un bourg situé à dix minutes de la porte de Louvain. La procession ne tarda pas à en envahir les rues, également parées de branches vertes et de poteaux soutenant de longues bandes aux couleurs nationales. Ce fut dans l'église, neuve et magnifiquement décorée, que la procession vint s'absorber tout entière pour entendre un office à grand orchestre. Les sociétés et les corporations se dirigèrent ensuite vers leurs locaux respectifs. — Les kermesses de Belgique inspireraient difficilement aujourd'hui un nouveau Rubens ou même un nouveau Teniers. L'habit noir et la blouse bleue y dominent, — ainsi que, pour les femmes, les modes arriérées de Paris. On y boit toujours de la bière, accompagnée de *pistolets* beurrés et de morceaux de raie ou de morue salée découpés régulièrement et qui poussent à boire. La musique et les pas alourdis des danseurs retentissent dans de vastes salles avec moins d'entrain qu'à nos cabarets de barrière, mais, pour ainsi dire, avec plus de ferveur. Le beau monde se dirigeait vers des casinos situés le long d'un étang chargé de barques joyeuses, et qui figure en petit celui d'Enghien. Bruxelles est la lune de Paris, aimable satellite d'ailleurs, auquel on ne peut reprocher que d'avoir perdu, en nous imitant, beaucoup de son originalité brabançonne. La fête d'Ixelles s'est terminée, comme toutes nos fêtes dominicales, par l'ascension d'un ballon jaune, qui s'est élevé très haut en emportant l'écho des applaudissemens de la foule.

En revenant, je suis entré dans l'église du Sablon, où reposent les cendres de Jean-Baptiste Rousseau, en face de l'hôtel d'Aremberg, dont l'ancien maître l'avait accueilli dans son exil. — Je me disais à ce propos, et en songeant aux nombreux exilés qu'avaient en divers temps recueillis les Pays-Bas, que leur séjour dans ces contrées à la fois étrangères et françaises avait toujours servi beaucoup à propager au dehors notre littérature et nos idées. Pour moi, j'ai toujours considéré les pays de langue française, tels que la Belgique, la Savoie et une partie de la Suisse et des duchés du Rhin, comme des membres de notre famille dispersés. N'existe-t-il pas, malgré les divisions politi-

ques, un lien pareil entre les pays de langue allemande? Je n'entends parler ici que d'une frontière morale, dont les étrangers peuvent aussi, çà et là, rejeter les limites au-delà des nôtres; mais, si le style est l'homme, il faut reconnaître que la partie éclairée et agissante des populations dont je viens de parler est de même nature que la nôtre, comme sentiment et comme esprit. — Je ne crois pas à la culture de la langue flamande, malgré les chambres de rhétorique et les concours de poésie, — et au contraire on connaît, ou plutôt on ne reconnaît pas chez nous, un grand nombre d'écrivains belges qui sont loin de se vanter de n'être pas Français. Paris absorbe tout, et, dépouillant Bruxelles de son atmosphère propre, lui rend ce qu'il lui emprunte en splendeur et en clarté. Qui oserait dire que Grétry n'est pas Français et ne voir dans Rousseau que le citoyen de Genève? Nos grands hommes appartiennent aussi à tous ceux qui, dans le monde, acceptent l'influence de notre langue et de nos travaux.

Le lendemain, je lisais les journaux au Café Suisse sur la place de la Monnaie, lorsque j'entendis des tambours qui battaient une marche. Deux porte-drapeaux les suivaient, l'un portant l'étendard belge, et l'autre l'étendard français surmonté d'un aigle. C'étaient les anciens soldats belges de l'empire français qui célébraient l'anniversaire du cinq mai, et qui, cette année, avaient remis au dix la cérémonie, afin qu'elle concordât avec la fête de Paris. Ils allaient se faire dire une messe et se livrer ensuite à un banquet fraternel. J'admirai la tolérance vraiment libérale du gouvernement belge et de la partie de la population qui, indifférente à ces souvenirs, saluait, sous un roi, ces vieux fidèles de l'empire. La même cérémonie avait lieu ce jour-là dans toutes les villes de Belgique.

En rentrant à mon hôtel, je trouvai une lettre qui m'enjoignait d'avoir à venir causer vers midi avec les employés du gouvernement. C'est la première fois que cela m'arrivait en Belgique, où j'ai passé bien souvent dans ma vie, puisque c'est la route de l'Allemagne. Un sage de l'antiquité partait pour un voyage, lorsqu'au sortir de la ville on lui demanda : « Où allez-vous? — Je n'en sais rien, » répondit-il. Sur cette réplique, on le conduisit en prison. « Vous voyez bien, dit-il, que je ne savais pas où j'allais. » Je pensais à cette vieille anecdote en traversant la cour splendide de ce même hôtel-de-ville que je n'avais admiré que du dehors. — L'employé à qui je me présentai me dit : « Vous êtes réfugié? — Non. — Exilé? — Nullement. — Cependant vous voici inscrit sur ce livre en cette qualité. — C'est sans doute qu'à la frontière on aura porté ce jugement d'un homme qui venait seul à Bruxelles, tandis que tout Bruxelles se dirigeait vers Paris. Certes, je n'y ai pas mis d'intention, j'étais parti depuis huit jours. » Déjà j'étais effacé de la liste fatale, et l'on me dit d'un ton bien-

veillant : « Où allez-vous? — En Hollande. — Vous aurez peut-être de la peine à y séjourner. — Je ne le pense pas, je n'y vais que pour voir les fêtes données pour l'inauguration de la statue de Rembrandt. — Oui, dit un employé qui dressa la tête derrière une table voisine, ils disent qu'ils ont une statue, *savez-vous?* qui est encore plus belle que la nôtre de Rubens, à Anvers. Il faudra voir cela, *savez-vous?* — Je le verrai bien, monsieur, » répondis-je. Et j'admirai cette émulation artistique des deux pays, même dans les bureaux de la police.

II. — D'ANVERS A ROTTERDAM.

Je n'étais donc pas destiné à figurer parmi les proscrits internés à Bruxelles ou dans les autres localités. Du reste, on s'aperçoit à peine de la présence d'un si grand nombre de nos compatriotes : on ne les voit ni dans les cafés, ni dans les lieux publics, ni presque dans les théâtres. La société belge n'a pas, comme on sait, de réceptions ou de soirées, et c'est dans les cercles seulement que tous les partis se rencontrent sur un terrain commun. — Êtes-vous libéral? — Êtes-vous clérical? — Ce sont les questions à l'ordre du jour. Et les Français n'ont pas même à choisir, car ces divisions sont entendues autrement qu'elles le seraient chez nous.

Après tout, l'impression qu'on emporte de Bruxelles est triste. J'ai plus aimé cette ville autrefois; je me suis trouvé heureux de respirer plus librement, au bout d'une heure, dans la solitude des rues d'Anvers. J'avais encore admiré en passant les aspects charmans du parc anglais de Laëcken; Malines, plus belle en perspective qu'en réalité; les bras de l'Escaut miroitant au loin dans leurs berges vertes et les champs de seigle ondoyant, rayés des bandes jaunes du colza en fleur. Le houblon grimpait déjà sur ses hauts treillages, réjouissant l'œil comme les pampres d'Italie et promettant à ces contrées les faveurs du Bacchus du nord. Des chevaux et des bœufs erraient en paix çà et là dans les pâturages, dont la lisière est brodée de beaux genêts d'or. — Voici enfin la flèche d'Anvers qui se dessine au-dessus des bouleaux et des ormes, et qui s'annonce de plus près encore avec son carillon monté éternellement sur des airs d'opéra-comique.

J'ai franchi bientôt les remparts, la place de Meer, la Place-Verte, pour gagner la cathédrale et y revoir mes Rubens : je ne trouvai qu'un mur blanc, c'est-à-dire rechampi de cette même peinture à la colle dont la Belgique abuse, — par le sentiment, il est vrai, d'une excessive propreté. « Où sont les Rubens? dis-je au suisse. — Monsieur, on ne parle pas si haut pendant l'office. » Il y avait un office en effet. « Pardon! repris-je en baissant la voix; les deux Rubens, qu'en a-t-on fait? — Ils sont à la restauration, » répondit le suisse avec fierté.

O malheur! Non contens de restaurer leurs édifices, ils restaurent continuellement leurs tableaux. Notez que la même réponse m'avait été faite il y a dix ans dans le même lieu. J'ai songé alors avec émotion à ce qui s'était passé un peu avant cette époque au musée d'Anvers. L'histoire est encore bonne à répéter. On avait confié la direction du musée à un ancien peintre d'histoire, enthousiaste de Rubens, quoique très fidèle au goût classique et n'admirant son peintre favori qu'avec certaines restrictions. Ce malheureux n'avait jamais osé avouer qu'il trouvait quelques défauts, faciles du reste à corriger, dans les chefs-d'œuvre du maître. Ce n'était rien au fond : un glacis pour éteindre certains points lumineux, un ciel à bleuir, un attribut, un détail bizarre à noyer dans l'ombre, et alors ce serait sublime. Cette préoccupation devint maladive. N'osant témoigner ses réserves ni s'attaquer en plein jour à de tels chefs-d'œuvre, craignant le regard des artistes étudians et même celui des employés, — il se levait la nuit, ouvrait délicatement les portes du musée et travaillait jusqu'au jour sur une échelle double à la lueur d'une lanterne complice. Le lendemain, il se promenait dans les salles en jouissant de la stupéfaction des connaisseurs. On disait : C'est étonnant comme ce ciel a bleui, c'est sans doute la sécheresse, — ou l'humidité... Il y avait là autrefois un triton... la couleur d'ocre l'aura noyé par un effet de décomposition chimique. — Et on pleurait le triton. On s'aperçut de ces améliorations trop rapides bien long-temps avant d'en pouvoir soupçonner l'auteur. Convaincu enfin de manie restauratrice, le pauvre homme finit ses jours dans un de ces villages sablonneux de la Campine où l'on emploie les fous à l'amélioration du sol.

La statue de Rubens, sur la Place-Verte, est campée assez crânement et doit consoler ce mort illustre des outrages que le bon goût lui a fait subir. Elle faisait moins bien autrefois sur le quai de l'Escaut, en face de la Tête de Flandre. Je suis entré dans un des cafés de la place pour demander une côtelette ou un beefsteak. — Nous n'avons plus de viande, me dit-on, parce que c'est demain vendredi. — Mais c'est demain que vous ne devriez pas en avoir! — Pardon, c'est que, comme on n'en vendra pas demain dans la ville, les ménages s'en approvisionnent aujourd'hui.

Je vois qu'à Anvers la religion est aussi bien suivie qu'à Londres, où l'on s'approvisionne le samedi de porter, de sherry et de gin, afin de pouvoir se griser en liberté le dimanche, seul jour où cela soit défendu.

Pourquoi ne pas dire que les salles de danse du port, vulgairement nommées *riddeks*, sont en ce moment ce qu'il y a de plus vivant à Anvers? Pendant que la ville se couche une heure après qu'elle a couché les enfans, c'est-à-dire à dix heures, les orchestres très bruyans de ces

bals maritimes résonnent le long des canaux comme au temps des Espagnols. On parle bien à Paris du bal Mabille et du Château-Rouge : je puis donc vous parler de ces réunions cosmopolites, qui ne sont qu'un peu plus décentes. — Le jour où j'arrivais à Anvers, il y avait un banquet de soixante-deux capitaines de navires dans un des plus vastes établissemens du quai de l'Escaut. Les bassins étaient si remplis, qu'un grand nombre de bricks et de frégates louvoyaient sur le fleuve en attendant leur tour. Quelle forêt de mâts, plus serrée et plus touffue qu'aucune forêt possible, car des arbres de cette taille ne sont jamais si rapprochés! Des affiches annonçaient ce même jour quatre départs pour Archangel. — Replongeons-nous dans les rues, de peur de céder à de telles séductions.

En multipliant le nombre des capitaines de haut bord par celui des simples caboteurs, des officiers et des matelots d'une telle agglomération, vous comprendrez l'éclat inoui de ces *riddecks*, survivant au siècle où Rubens y a étudié les enlacemens robustes de ses dieux marins et de ses océanides. Malheureusement l'imitation de Paris gâte tout. Plus de danses nationales, plus de costumes, excepté celui des Frisonnes, — qui viennent vous offrir, avec leurs coiffures de reines, leurs dentelles et leurs longs bras blancs, des œufs durs, de la morue découpée, des pommes rouges et des noix. Les vareuses et les chemises coloriées des matelots répandent aussi quelque gaieté dans cette foule. — De temps en temps, de belles personnes en costume de bal, et qui ne seraient désavouées dans aucun monde, forment le carré d'un quadrille tout féminin. Ensuite la valse mugit avec furie, imitant tous les balancemens de vagues que peut créer l'union du triton et de la sirène. Des familles anglaises viennent voir cela par curiosité, car il y a des estrades consacrées aux bourgeois, où l'on ne voit naturellement s'attabler que des étrangers.

Le lendemain matin, j'étais à bord du paquebot *Amicitia*, qui, tous les jours, fait le trajet d'Anvers à Rotterdam en huit heures. Les armes des deux villes décorent le bastingage. Les mains coupées du géant d'Anvers se tendent affectueusement comme pour caresser les quatre lions de gueule et de sable de l'écusson néerlandais. On n'a rien de mieux à faire alors que de s'attabler pour plusieurs heures dans la *cajute* avec la certitude d'échapper aux prescriptions sévères du vendredi belge. La viande protestante s'étale sous toutes les formes, et, toujours trop peu cuite pour nous, inonde de son sang les pommes de terre de Dordrecht. On laisse à gauche Flessingue, à droite Berg-op-Zom en fredonnant la vieille chanson française : *C'ti-là qu'a pincé Berg-op-Zom*, et l'on se fatigue peu à peu de ces méandres de bras de mer et d'embouchures de fleuves qui découpent la Zélande en guipures. A la hauteur d'un certain fort qui doit s'appeler Loo, le pavillon belge nous

avait salués une dernière fois, — puis nous avions retrouvé nos couleurs françaises, disposées en longueur et non plus en largeur. — Les douaniers des Pays-Bas inspectent les bagages et les marquent d'un crayon blanc. Puisse-t-il nous porter bonheur comme la craie dont les Latins marquaient les jours heureux!

Il n'y a rien à tirer de cette mer bourbeuse côtoyée de berges vertes, où apparaissent çà et là les grands bœufs de Paul Potter, que n'étonne plus le passage du *stamboot,* ni sa trace d'écume, ni son panache de fumée. Parfois le roulis nous apprend que nous tournons sur un bras de mer. Ailleurs, une branche de l'Escaut ou de la Meuse offre à la navigation des difficultés toujours vaincues. On frôle en passant ou l'on courbe des bois marins, de frêles genévriers qui s'amusent à verdir dans dix pieds d'eau, et qui secouent leurs panaches après notre passage comme des chats qui font leur toilette après avoir traversé un ruisseau. — Toujours sur les berges, souvent à peine perceptibles, des maisons peintes, des fabriques ou des moulins d'une carrure imposante, égratignant l'air de leurs grandes pattes d'araignées embarrassées dans les toiles! La cloche annonce enfin Dordrecht, et nous passons si près des quais, que nous voyons très bien les femmes dans leurs maisons de briques, nous inspectant à leur tour dans ces miroirs placés au dehors des fenêtres qui concilient leur curiosité naturelle avec leur réserve néerlandaise. — Puis nous n'avons plus à suivre qu'un fleuve paisible bordé de magnifiques pâturages à fleur d'eau que bornent au loin des bois de sapins et de bouleaux. La cloche retentit encore. C'est déjà Rotterdam.

Je regrette de n'avoir pu m'arrêter un instant à Dordrecht. On dit qu'il s'y trouve une statue d'Érasme lisant dans un livre en face de l'horloge publique. Chaque fois qu'une heure sonne, le philosophe tourne une des pages de bronze de son livre. Naturellement il en tourne douze à midi. Je n'ai pas vu cette statue; mais au détour du port de Rotterdam encombré de paquebots, — suivant à droite un bassin immense ombragé d'ormes où plongent les lourdes carcasses goudronnées des bateaux marchands, suivant encore long-temps la *Hochstrat* bordée de boutiques toutes parisiennes, puis tournant autour de la splendide maison de ville où il faut faire viser son passeport, — j'ai fini par rencontrer sur la place du Marché-aux-Légumes la statue du bon Érasme, qui, comme à Dordrecht, a la tête penchée sur un livre, mais qui n'en retourne pas les feuillets. On avait prétendu que, par un sentiment exagéré de propreté, les magistrats de Rotterdam faisaient écurer tous les samedis la statue de leur grand homme, ce qui finissait nécessairement par l'user. — N'est-ce qu'une fable, ou bien se sont-ils arrêtés à temps? Il est certain qu'aujourd'hui la statue est parfaitement bronzée et n'a nul besoin d'être traitée comme un chaudron. J'ai regretté de ne pas ren-

contrer sur quelque autre place une statue consacrée à Bayle. Il est vrai que ce serait la France qui la lui devrait, puisqu'il est né dans le comté de Foix; mais Rotterdam doit bien quelque chose au souvenir de cet illustre proscrit.

Au bout de la ville, au-delà d'une porte sombre qui semble un arc de triomphe des Romains, on rencontre l'embarcadère du chemin de fer d'Amsterdam, qui se dessine dans le goût du gothique anglais au milieu des villas et des jardins. Une heure après, j'arrivais à La Haye en traversant de riantes prairies éclairées du soleil couchant.

III. — LA KERMESSE DE LA HAYE.

De la station de La Haye, que les gens du pays appellent *S'Gravenhage,* il y a encore un kilomètre de marche pour gagner la ville. La nuit était venue, j'ai suivi une rue très belle, voyant peu à peu étinceler le gaz des boutiques et de plus en plus s'augmenter la splendeur des étalages, jusqu'à la place du Marché. Arrivé là, je ne sais quelle animation extraordinaire, quels sons lointains de violons et de trompettes, entremêlés de coups de grosse caisse, me révélèrent l'existence d'un divertissement public. Une petite rue très propre, mais toute bordée de fruitiers, de marchands de tabac, de merciers et de pâtissiers, me conduisit sur la droite à une grande place plus silencieuse, entourée d'hôtels et de cafés.—Plus loin, il n'y avait pas à en douter, des théâtres en plein vent, illuminés de lampions et décorés d'affiches monstrueuses, trahissaient les plaisirs d'une fête foraine. J'entrai dans un café pour prendre des informations, puis, à travers le ramage néerlandais du garçon, je finis par comprendre que j'arrivais en pleine kermesse : — la kermesse de La Haye, qui n'a lieu qu'une fois par an! C'était heureux. — Du reste, pas de journaux français sur les tables, sauf des journaux belges et *l'Écho de La Haye,* qui n'a qu'une page imprimée des deux côtés. Il paraît que le *Journal de La Haye,* qui avait pris une certaine importance dans la presse européenne, n'existe plus depuis long-temps; en revanche, *l'Écho* annonçait deux théâtres de vaudeville et un théâtre d'opéra français, plus un théâtre allemand et un théâtre flamand, sans compter une foule de cirques et de fantoccini.

Je ne tardai pas à m'engager dans la grande rue formée par les constructions légères de la fête. Le théâtre du Vaudeville jouait *les Saltimbanques,* celui des Variétés *la Dame aux Camélias;* mais est-ce bien la peine d'aller à La Haye pour y retrouver Paris? La foule augmente, et le bruit se continue au-delà d'une porte noire, bariolée d'affiches, qui est une ancienne porte de la ville, et des deux côtés règne une véritable comédie en plein vent, formulée par les dialogues bi-

zarres de cinq ou six vendeurs de poisson salé qui se disputent la faveur du public. Celui qui s'époumonne à débiter les turlupinades les plus comiques arrive à placer quelques morceaux de morue ou quelques anguilles fumées avidement reçues par les enfans, les jeunes filles et les militaires. — L'anguille fumée est un régal délicat, seulement il faut s'habituer au goût de suie qui en parfume la peau. Il y en a de toutes les tailles, depuis un cents (2 centimes) jusqu'à 10 cents.

Au-delà de la porte, il n'y avait qu'à choisir entre une grande rue de guinguettes, de cirques et de barraques consacrées à divers exercices, et une autre plus étroite qui bordait un vaste bassin au milieu duquel se trouve une île ronde habitée par des cygnes. A peine pouvait-on voir par échappées, sur l'autre bord, les toits solennels du grand palais des États reflétant dans l'eau leurs teintes plombées des pâles rayons de la lune. Mais que d'éclat, que de vie, que de mouvement dans cette rue improvisée! Pour tout dire en deux mots, la kermesse hollandaise, c'est une ville en bois dans une ville en briques. Les grandes rues, les larges places, les promenades, s'effacent pour représenter l'aspect tumultueux d'une capitale immense, — et leur attitude, ordinairement paisible, n'est plus qu'un cadre obscur qui raffermit l'effet de ces décorations inouies. — Il y avait dans cette rue une centaine de maisons, très solidement établies, peintes, vernies et dorées, qui m'ont rappelé l'aspect des plus belles rues de Stamboul pendant les nuits du Rhamazan. Toutes avaient au dedans la même disposition : une salle assez grande, éclairée par des lustres de cristaux et des bras dorés, — meublée de cabinets de laque et de bois des îles surmontés de pots de porcelaine et de chinoiseries diverses; — au fond, un vitrail de verres de couleur; des deux côtés, quatre cabinets en forme d'alcôve, dont le cintre extérieur est soutenu par des colonnes, et qui sont garnis de rideaux en toile de Perse, en brocatelle ou en velours d'Utrecht. A l'entrée trône la maîtresse de l'établissement sur un fauteuil élevé, d'où elle préside d'un air solennel à la confection de certains gâteaux de crème frite qui ont la forme de gros macarons. A ses pieds est une grande plaque de cuivre dont les bossuages donnent à cette pâtisserie la forme nécessaire. Tenant une longue cuiller avec la majesté de la déesse Hérée, elle distribue la pâte blanche dans plusieurs séries de petites cases rondes, chauffées au-dessous par la flamme d'un grand brasier. A ses côtés brillent d'immenses coquemards en cuivre jaune, aux anses sculptées, qui ne sont sans doute là que pour l'ornement. — Ce qui frappe encore plus l'étranger qui passe, c'est que chacun de ces cafés est desservi par trois ou quatre jeunes filles frisonnes qui, avec leurs casques d'or, leurs dentelles et leurs jupes du moyen-âge, se précipitent sur le passant en criant : « Dis donc, monsieur! » L'une vous enlève votre chapeau, l'autre votre manteau, la

troisième vous enlève vous-même avec la force que l'habitude du lavage des maisons et des frottemens du cuivre peut communiquer à de si beaux bras, et, quoi qu'on fasse, on se trouve bientôt attablé dans un de ces cabinets-alcôves, dont il était difficile d'abord de deviner la destination.

Une fois que vous vous êtes laissé servir un plat de crême frite imprégnée de sucre et de beurre, ou des gaufres ou toute autre pâtisserie qu'il faut digérer à l'aide de plusieurs tasses de café ou de thé, ces belles du Nord reprennent leur vertu et ne se montrent pas moins sauvages que des cigognes d'Heligoland. D'ailleurs la police l'exige. — C'est une singulière race que ces Frisonnes si grandes, si blanches, si bien découplées, et si différentes d'aspect des Hollandaises ordinaires. On ne peut mieux les comparer, je crois, qu'à nos Arlésiennes, en faisant la différence de la couleur et du climat. Sont-ce là les nixes d'Henri Heine ou les cygnes des ballades scandinaves? Elles sont très vives, très spirituelles même, et n'ont rien du calme flamand; cependant on sent une certaine froideur sous cette animation, qui étincelle comme les prismes irisés de la neige aux rayons d'un soleil d'hiver.

En Hollande, on boit le café comme du thé; seulement il est plus léger que chez nous. — Je sentis moi-même la nécessité d'en avaler plusieurs tasses, pour corriger l'amas de crême frite au beurre dont ces belles vous bourrent en éclatant de rire. — *Capitaine*, disent-elles, *capitaine! ah! capitaine!* — Et l'on se laisse faire comme un enfant, en admirant ces jolies têtes couronnées, ces longs cous onduleux et ces bras blancs irrésistibles. — Pourquoi vous appellent-elles *capitaine*, exactement comme le font les jolies Grecques dans les Échelles du Levant? C'est qu'elles sont aussi de la famille des antiques sirènes. Le long des quais sont rangés les bateaux qui transportent de ville en ville leurs kiosques chinois, que l'on démonte après les quinze jours de chaque kermesse. Le passant est toujours pour elles un navigateur, un Ulysse errant qui ne se méfie pas assez souvent des enchantemens de Circé. — Cela me fait souvenir qu'il existe au musée de La Haye trois sirènes à queues de poisson conservées en momies, et dont on serait mal venu à contester l'authenticité.

Sortons enfin de cette rue merveilleuse, et, laissant à droite la bibliothèque, suivons encore les longues allées de la place jusqu'à l'opéra français. Des deux côtés règne une exposition d'horticulture où les arbustes fleuris de l'Inde et du Japon forment une haie délicieuse, bordée sur le devant des tulipes les plus rares. Ensuite recommence une nouvelle cité de barraques, de tentes et de pavillons destinés aux saltimbanques, aux hercules et aux animaux savans. La foule se pressait surtout devant une femme à deux nez et à trois yeux, dont l'un occupe le milieu du front. Ce dernier n'est pas très ouvert, mais les

deux nez sont incontestables, et donnent à la femme, quand elle se tourne, deux profils réguliers et différens. Il faut recommander ce phénomène aux méditations de M. Geoffroy Saint-Hilaire. J'ai pu voir encore le dernier acte d'*Haydée* et complimenter l'*impresario,* qui est l'un des fils de Monrose.

Le lendemain, j'ai fait un tour dans le célèbre *bois* de La Haye, qui, comme on sait, est planté sur pilotis, ce qui a été nécessaire pour affermir le terrain. — En revanche, j'ai vu un spectacle non moins étrange que les sirènes et la cyclopesse. On va croire que je rédige une relation à la manière de Marco Polo : ce n'était rien moins qu'une troupe de singes qui folâtraient en liberté dans les tilleuls qui bordent le canal. Les corbeaux, troublés dans leur asile, ne pouvaient comprendre cette invasion d'animaux inconnus, et défendaient avec acharnement leurs malheureuses couvées. On riait à se tordre au pied des arbres. Il est assez rare de voir rire des Hollandais; mais quand ils s'y mettent, cela ne finit plus.

Les soldats du poste montraient le corps d'un corbeau auquel l'un des singes, étourdi de ses piaillemens, avait tordu le cou fort habilement. Il n'en avait aucun remords, et tantôt s'amusait à croquer des bourgeons, tantôt se livrait sur un de ses pareils à des recherches d'entomologie. — Ces singes étaient simplement les compagnons ordinaires d'un certain *compagnon d'Ulysse* pesant douze cents livres, et amené pour la fête sur un bateau dont il remplissait la cabine. Pendant le jour, on lâchait les singes pour les distraire d'une société sans doute monotone, et il suffisait de les siffler pour les faire rentrer le soir.

La kermesse continuait dans tout son éclat, lorsque j'ai repris le chemin de fer pour Amsterdam. Après la station de Leyde et celle de Harlem, où brillaient encore les dernières tulipes de la saison, le chemin de fer passe comme une ligne à peine bordée de terre entre deux mers, dont la ligne extrême coupe l'horizon avec la netteté brillante d'un damas. Celle de Harlem plus paisible et l'autre plus orageuse offrent un contraste curieux par les reflets du ciel et la teinte des eaux; mais le plus merveilleux, c'est l'œuvre de tels hommes qui, non contens de défier les élémens avec ces digues qu'on aperçoit au loin au-delà des dunes stériles, ont jeté de Harlem à Amsterdam ce formidable trait d'union dont il semble que les vaisseaux s'étonnent, comme si les oiseaux voyaient passer un cerf dans les nues, selon l'expression du poète latin.

IV. — AMSTERDAM ET SAARDAM.

L'entrée d'Amsterdam est magnifique : à deux pas du débarcadère, on passe sous une porte hardiment découpée, qui semble un arc-de-

triomphe, puis on a une demi-lieue à faire avant de gagner la place du Palais. De temps en temps, on traverse les ponts des canaux, qui font d'Amsterdam une Venise régulière dessinée en éventail. Les canaux forment, comme on sait, une série d'arcs successifs, dont le port est l'unique corde. La ville est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la peindre plus minutieusement. Les grands bassins qui coupent çà et là le dessin dont je viens de donner une idée sommaire sont, comme à Rotterdam et à La Haye, bordés de magnifiques tilleuls qui se découpent en vert sur les façades de briques, dont quelques-unes sont peintes, mais où les pignons dentelés, festonnés et sculptés du vieux temps se sont conservés mieux qu'en Belgique. On a peint et décrit les bords de l'Amstel où les couchers de soleil sont si beaux, le groupe de tours qui s'élève entre le port et le grand bassin, les hautes flèches découpées à jour des anciennes églises devenues temples protestans, — et que l'on peut toujours comparer à ces coquillages splendides où l'oreille attentive croit distinguer un vent sonore, mais d'où la vie qui leur était propre s'est retirée depuis long-temps.

Si l'on veut voir la Venise du nord dans toute sa beauté maritime, il faut d'abord parcourir le quai d'une lieue qui borde le Zuiderzée. Les vaisseaux, paisibles dans les bassins comme ces hautes forêts de pins que le vent agite à peine, font contraste à la flotte éternelle qui, de l'autre côté, sillonne la mer agitée ou paisible. Il y a là des cafés élevés sur des estacades et entourés de petits jardins flottans. Tout le quai est bordé de buffets de *restauration* — où l'on peut consommer debout des concombres au vinaigre, des salades de betterave, des poissons salés arrosés de thé et de café. On remplace le pain par des œufs durs.

Rien n'est plus engageant que les grandes affiches et les inscriptions peintes des bureaux de *stamboot* qui annoncent des départs continuels pour Leuwarden en Frise, pour Saardam, qu'ils appellent *Zaadam*, pour Groningue, pour Helgoland, pour le Texel ou pour Hambourg. Si nous ne voulons qu'admirer la magnifique perspective d'Amsterdam, mettons le pied sur le paquebot de Saardam, qui, trois fois par jour, transporte les promeneurs sur le rivage de la Nord-Hollande. Le bateau fume et se détache de l'estacade prodigieuse chargée d'un petit village de comptoirs et d'offices maritimes, de restaurans et de cafés. — Déjà toute la ligne du port vous apparaît dentelée au loin par les découpures des toits variés de dômes et de tours aux chaperons aigus au-dessus desquels se dressent, sur trois ou quatre points, de hauts clochers ouvragés comme les pions d'un échiquier chinois. Puis le panorama s'abaisse; chaque dôme, chaque flèche fait le plongeon à son tour. Seule, la vieille cathédrale, située à gauche, lève toujours son doigt de pierre, dont on aperçoit la dernière aiguille de l'autre côté du

golfe. L'étendue de la mer est vaste; cependant une ligne verte égayée de moulins trace partout, comme un mince ourlet, les derniers contours de l'horizon. On finit par reconnaître l'autre rivage en voyant s'y multiplier les moulins, qui autour de Saardam sont au nombre de quatre cents. Une petite anse ouverte au milieu des pâturages à fleur d'eau vous mène au port de la charmante ville, — que je me garderai bien d'appeler chinoise, parce que cela déplaît aux habitans. Voici le cadran d'une jolie église au toit pointu qui nous annonce que nous n'avons mis qu'une heure pour la traversée. Une nuée de cicérones en bas âge s'attache à nos vêtemens avec l'âpreté des Frisonnes de La Haye, mais avec des moyens de séduction moins infaillibles.

J'ai été obligé de me réfugier dans un café pour n'être pas mis en lambeaux. Un homme très poli est venu s'asseoir à ma table, et a demandé un verre de bière. En causant, il m'a parlé de la maison de Pierre-le-Grand, et a offert de m'y conduire. Les petits cicérones hurlaient tellement à la porte et faisaient de telles grimaces, que cet obligeant personnage crut devoir leur distribuer des coups de canne. « Monsieur, me dit-il, je me ferai un plaisir d'accompagner un voyageur qui paraît distingué, et de lui faire les honneurs de la ville. Ces drôles vous auraient volé votre argent; ils sont incapables d'apprécier les choses d'art. Je vous préviens qu'il ne faut donner que quatre sous à la maison du tsar Pierre. On abuse ici de la facilité des étrangers. Maintenant, si vous voulez voir la maison, accompagnez-moi; je vais de ce côté. »

A cent pas du port, presque dans la campagne, on rencontre une petite porte verte sur le bord d'un ruisseau. Au fond d'une cour de ferme est une maison qui a l'aspect d'une grange. C'est dans cette maison, — qui recouvre l'ancienne comme un verre couvre une pendule, — qu'existe encore la cabane parfaitement conservée du charpentier impérial. Dans la première pièce, on voit une haute cheminée dans l'ancien goût flamand, que surmonte une plaque gravée qu'a fait poser l'empereur Alexandre; de l'autre côté, un lit pareil à nos lits bretons; au milieu, la table de travail de Pierre, chargée d'une quantité d'albums qui reçoivent les autographes et les inspirations poétiques des visiteurs. La seconde pièce contient divers portraits et légendes. Les cloisons de sapin sont entièrement couvertes de signatures et de maximes, comme si les albums n'avaient pas suffi; mais chacun veut prendre une part de l'immortalité du héros. J'ai remarqué cette citation de Goethe : « Ici je me sens homme! ici j'ose l'être. » C'était un homme en effet que ce grand homme; mais abrégeons. — Mon obligeant inconnu s'était retiré par discrétion, car on permet aux curieux de méditer dans cette maison, et de se supposer un instant à la place du tsar Pierre. Ouvrier et empereur, les deux bouts de cette

échelle se valent en solidité, et il est impossible de réunir plus de noblesse à plus de grandeur. Pierre-le-Grand, c'est l'Émile de Rousseau idéalisé d'avance.

Je compris, en retrouvant l'inconnu à la porte et lui voyant un air embarrassé, qu'il obligeait *ses amis* à la manière de M. Jourdain; mais il s'y était pris spirituellement. J'offris de lui prêter un florin qu'il accepta sans difficulté.

— Maintenant, monsieur, voulez-vous venir voir Broek? cela ne coûte que quatre florins. — C'est trop. — Deux florins, et j'y perds. — Je n'y tiens pas. — Alors, monsieur, ce sera un florin,... je fais ce sacrifice par amitié.—En effet, ce n'était pas cher; il fallait une voiture pour franchir les deux lieues. Tout le monde sait que Broek est un village dont tous les habitans sont immensément riches. Le plus pauvre, n'étant que millionnaire, a accepté les fonctions de gardien des portes et de garde-champêtre à ses momens perdus. La vérité est que les paysans de ce village sont des commerçans et des armateurs retirés, chez lesquels sont venues s'amasser pendant plusieurs générations les richesses des Indes et de la Malaisie. Ces nababs vivent de morue et de pommes de terre au milieu du rire éternel des potiches et des magots. Chaque maison est un musée splendide de porcelaines, de bronzes et de tableaux. Il y a toujours une grande porte, qui ne s'ouvre que pour la naissance, le mariage ou la mort. On entre par une porte plus petite. L'aspect du village offre un carnaval de maisons peintes, de jardinets fleuris et d'arbustes bizarrement taillés. C'est là que l'on rabote, par un sentiment exquis de propreté, les troncs des arbres, qui sont ensuite peints et vernis. Ces détails sont connus; mais il y a quelque exagération dans ce qu'ont dit certains touristes, que les rues sont frottées comme des parquets. — Le pavé se compose simplement de tuiles vernies, sur lesquelles on répand du sable blanc, dont la disposition forme des dessins. Les voitures n'y passent pas et doivent faire le tour du village. Ce n'est que dans le faubourg que l'on peut rencontrer des auberges, des marchands et des cafés. Les femmes ont conservé, comme à Saardam, les costumes pittoresques de la Nord-Hollande. Les couronnes d'orfévrerie, souvent incrustées de pierres fines, les dentelles somptueuses et les robes mi-parties de rouge et de noir sont les mêmes qu'à l'époque où une reine d'Angleterre se plaignait d'être éclipsée par les splendeurs d'une cuisinière ou d'une fille de ferme. Il y a au fond beaucoup de clinquant dans tout cela; mais l'aspect n'en est pas moins éblouissant.

Il ne faut pas mépriser Saardam, où nous rentrons après cette excursion rapide. — J'ai demandé à voir le bourgmestre, et je m'attendais à voir surgir tout à coup l'ombre de Potier. Le bourgmestre était absent, heureusement pour lui et pour moi. — La mairie est si-

tuée dans une grande rue où l'esprit français a encore pénétré : ce sont deux lignes de magasins splendides, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer tout près d'un vaste canal qui suit parallèlement les jardins situés derrière. Les plates-bandes de tulipes égaient toujours les carrés de verdure découpés par des ruisseaux d'eau verte qui s'argentent ou se dorent aux derniers reflets du soleil couchant. C'est le printemps encore, tandis que Paris doit être en proie à l'été. Les maisons, peintes de toutes les nuances possibles du vert, depuis le vert-pomme jusqu'au vert-bouteille, *se doublent* dans ces eaux paisibles, comme le château du Gascon, — qui s'imagine alors qu'il en possède deux.

Le port de Saardam n'est pas non plus à dédaigner... Déjà la cloche nous appelle, et nous n'avons que le temps d'admirer la sérénité de ces rivages et de ces eaux, où dorment les lourds bateaux à voiles qui de temps en temps se réveillent pour faire le grand voyage des Indes.

V. — HET REMBRANDTS FEEST.

O Érasme! — dont je porte humblement le nom traduit du grec, — inspire-moi les termes choisis et nécessaires pour rendre l'impression que m'a causée Amsterdam au retour. Les lumières étincelaient comme les étoiles dorées dont parlent les ballades allemandes. Toi qui as fait l'éloge de la folie, tu comprendras le ravissement que j'ai éprouvé en voyant toute la ville en fête à la veille de l'érection officielle de la statue de Rembrandt. Le gouvernement n'accordait qu'un jour, mais le peuple en voulait au moins trois. On se réjouissait d'avance dans les *gastoffs* et dans les *musicos*. J'ai trouvé à la porte d'un de ces derniers une femme qui représentait très sincèrement l'image de la Folie dont Holbein a orné tes pages savantes. — C'était encore, si l'on veut, « Calliope longue et pure, » charmant de ses accords la foule assemblée dans un carrefour. Son violon, poudré au milieu par la colophane, exécutait des airs anciens d'un mauvais goût sublime. En me voyant, cette femme eut l'intuition de ma nationalité, et joua aussitôt *la Marseillaise*. La foule sympathique répétait le chœur en langue flamande. — Il est naturel du reste qu'on accueille bien les étrangers qui viennent assister à une fête artistique.

Le lendemain, toutes les maisons étaient pavoisées, ainsi que les vaisseaux du port; le canon retentissait pour marquer les pas du temps, — si précieux ce jour-là, — et les guirlandes de fleurs et de ramées s'étendaient le long de la grande rue jusqu'au *Marktplein*.

Il ne faut pas trop s'étonner de voir Rembrandt logé sur le Marché-au-beurre, puisque nous n'avons pu obtenir pour Molière, à Paris, qu'une encoignure entre deux rues, servant de fontaine, et livrée aux porteurs d'eau de l'Auvergne, qui me rappellent cette belle phrase de

M. Villemain dans *Lascaris* : « Les Arabes attachaient leurs chevaux à ces colonnes, — qu'ils ne regardaient pas! »

Toute la population d'Amsterdam était sur la place du marché lorsque la statue apparut dépouillée des voiles qui la couvraient depuis le 17 mai, époque de son installation. — On entendit sur la place un *huzza* colossal, que couvrit bientôt l'exécution à grand orchestre du chant national : *Wien Neerlands bloed in d'aderen Vloeit...* Il était midi et demi, le roi venait de paraître dans sa loge en costume d'officier de marine. Ce souverain a fort bonne mine sous l'uniforme, et se trouve parfaitement rendu dans un portrait de M. Pieneman, le célèbre peintre historique qui est à la tête aujourd'hui de l'école hollandaise. — Les honneurs de la fête étaient rendus au roi par les membres de la société *Arti et Amicitiæ,* qui avaient eu l'initiative de cette inauguration. Dans les Pays-Bas, où l'écorce monarchique couvre toujours un ancien fruit républicain, le gouvernement n'apparaît qu'à titre honoraire dans les fêtes de l'art, de la littérature ou de l'industrie. Le roi souscrit comme les autres, en raison de ses moyens.

La statue de Rembrandt n'a rien de la crânerie de celle de Rubens à Anvers. Je ne sais pourquoi les grands hommes de Hollande sont toujours représentés la tête penchée en méditant sur leurs œuvres. Érasme a le nez dans son livre; Laurent Coster, à Harlem, songe à tailler des lettres de bois; Rembrandt médite un chef-d'œuvre en croisant sur son ventre ses mains, dont l'une ramène un des coins de son manteau. Son costume de troubadour est varié d'une *trousse* dans le goût du XVIIe siècle et de souliers à bouffettes qu'on a pu porter en effet vers ce temps-là. — Sur le piédestal, on remarque les lettre R. V. R., Rembrandt van Rhyn, et l'on peut lire encore cette devise : *Hulde van het nageschlacht* (hommage de la postérité). Le statuaire s'appelle Royer, le même qui a modelé la statue de Ruyter.

Trois noms, Ruyter, Vondel et Rembrandt, brillaient partout en or sur les bannières. On m'a traduit les discours prononcés par les autorités. M. Scheltema, savant archiviste, s'est occupé beaucoup de rassembler des documens sur la vie de Rembrandt. Il a rappelé avec bonheur le souvenir d'une fête où, il y a juste deux siècles, le vieux Vondel fut couronné de lauriers par les associations de peintres et de sculpteurs. L'orateur a cherché ensuite à venger le grand artiste de diverses inculpations, qui réellement font du tort à notre pays, dans je ne sais quel article de la biographie Michaud. — Le discours du savant semblait calqué, à l'inverse, sur les argumens de l'inconnu qui a écrit cet article, dont nous ne savons même si nous devons être responsables. « On a accusé Rembrandt, a dit M. Scheltema, d'être avare et *crapuleux* (*schraapzugtig.*) » M. Scheltema a peut-être un peu trop vengé Rembrandt du reproche d'avoir fréquenté le bas peuple. Nous

possédons à la Bibliothèque nationale une collection de gravures qu'il eût été difficile à l'artiste de réaliser sans se mêler un peu à la basse société. Le beau monde était très beau sans doute du temps de Rembrandt, mais les gens en guenilles n'étaient pas à dédaigner pour un peintre. Ne cherchons pas à faire des poètes et des artistes des *gentlemen* accomplis et méticuleux. La main qui tient la plume ou le pinceau ne s'accommode des gants paille que quand il le faut absolument, pour toucher parfois d'autres mains ornées de gants paille, — et des esprits de la force de Rembrandt sont de ceux qui, comme les dieux, épurent l'air où ils ont passé.

On s'attendait à revoir le roi au grand bal que donnait la société *Arti et amicitiæ*. Il avait fort bien répondu à une allusion imprudente d'un discours municipal touchant le monument de Waterloo. — Ceci, a-t-il répliqué, *n'est pas un monument sanglant*. — Mais le souverain, un peu fatigué de la journée, avait laissé pour le représenter au bal le prince Henri, qui a seul été salué du chant : *Leve het Waderland!.. hoezée!*

En consultant mes souvenirs de cette journée du 27 mai, je suis encore frappé de l'aspect de toute cette ville en fête, des maisons pavoisées et des fenêtres ornées de guirlandes, du sol jonché de fleurs, et de ces milliers de bannières flottant au vent ou portées en pompe par les sociétés et les corporations. Le soir, tout était illuminé, et les rues qui conduisent du Marché au musée étaient particulièrement sablées et parées de verdure. Les tableaux du prince de la peinture hollandaise étaient éclairés *a giorno*, et *la Ronde nocturne* surtout était encore admirée avec délices : il aurait fallu peut-être faire venir de La Haye *la Leçon d'anatomie;* — mais le parc, véritable centre de cette solennité, nous gardait d'autres merveilles et d'autres hommages rendus à Rembrandt. Pourquoi faut-il que le grand artiste n'ait été si unanimement fêté qu'après deux cents ans dans la ville où il a passé presque toute sa vie? Ne pouvant attaquer son talent, on l'a traité d'avare : on a raconté que ses élèves peignaient sur des fragmens de cartes découpées des ducats et des florins qu'ils semaient dans son atelier, afin qu'il les fît rire en les ramassant. Ce qui est vrai, c'est que Rembrandt le réaliste employait toutes ses économies à acquérir des armes, des costumes et des curiosités qui lui servaient pour ses tableaux. Ne lui a-t-on pas reproché d'avoir épousé une paysanne et d'avoir feint d'être mort pour profiter de la plus-value d'une vente après décès? — La biographie fondée sur des preuves nouvelles que va publier dans trois mois M. Scheltema rétablira sans doute la vérité des faits. — Ne s'est-il pas trouvé même un critique qui appréciait le talent d'après une échelle arithmétique, et qui, supposant le nombre 20 comme *étalon* général, accordait à Rembrandt 15 comme composition, 6 comme

dessin, 17 comme coloris et 12 comme expression? Ce mathématicien s'appelait de Piles.

Le parc, illuminé de deux mille becs de gaz, a bien vengé l'artiste de ces obscurs blasphémateurs. Au-delà des allées d'arbres précieux et des parterres bariolés des dernières bandes de tulipes, on entrait dans une vaste salle dont les peintures latérales avaient été exécutées par les peintres actuels de l'école hollandaise; — Gérard Dow, Flinck et Eeckout, les élèves de Rembrandt, avaient leur part de cette glorification. J'ai remarqué les compositions de MM. Pieneman, Van Hove père et fils, Rochussen, Peduzzi, Israëls, Bosboom, Schwartze, Von de Laar, Calisch, etc. Chaque panneau offrait une scène de la vie artistique du maître, et j'ai trouvé très ingénieuse l'idée de le représenter peignant ses principaux tableaux. — Notamment pour *la Ronde de Nuit*, on voyait le peintre dans son atelier entouré de ses modèles en costume : les deux fiers compagnons vêtus à la mode espagnole, la jeune bohémienne en robe de soie jaune avec le gibier pendu à sa ceinture, et jusqu'au petit chien qui attend son tour pour poser. — Le *Tobie* de notre musée a aussi sa place dans ces décorations. Il serait trop long de tout décrire. Et d'ailleurs l'attente générale a été détournée bientôt par une ouverture à grand orchestre, suivie d'une représentation allégorique dans le goût flamand, qui avait lieu sur une sorte de théâtre dressé pour la circonstance. Les chambres de rhétorique et de poésie fleurissent toujours dans ce pays, et gardent éternellement les traditions du moyen-âge. Nous avons donc vu une scène où les dieux sont mêlés, et qui symbolisait cette pensée que la poésie, la philosophie et les arts devaient s'unir pour fêter le grand homme. Dame Rhétorique, dame Philosophie et dame Sapience n'auraient pas mieux parlé au XIVe siècle que ne l'ont fait les acteurs de cette *moralité* déclamant les vers de M. Van Lennep. Les dieux peints et sculptés de la salle accueillaient aussi cette composition mythologique d'un sourire bienveillant. — Ensuite a commencé le bal, et une valse échevelée, où brillaient les blanches épaules et les diamans séculaires des dames de Hollande, a couronné la fête, qui avait commencé par la distribution des lots d'une *tombola* artistique à laquelle tous les peintres du pays s'étaient intéressés par des offrandes. Cette loterie a produit plus de vingt mille florins.

GÉRARD DE NERVAL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1852.

Il n'est point aussi simple qu'on le pense de secouer tout à coup le poids d'une époque révolutionnaire. Avec la meilleure envie, on n'en est point quitte, parce qu'on se réveille un jour en se sentant délivré de quelques-unes des plus sombres perspectives qu'elle ouvrait. Quand une révolution a eu l'imprudence de placer devant elle comme des étapes sinistres des points fixes où de son propre aveu elle doit fondre de nouveau sur le pays, il est assez naturel que, suffisamment averti, on ne se pique pas trop d'arriver à ces étapes, et qu'on se laisse conduire par d'autres routes. Un coup hardi change l'avenir, mais on ne supprime point également le passé; il en subsiste toujours quelque chose à travers toutes les transformations, ne fût-ce que les résultats accomplis et les malheurs irréparables. Les conséquences de ce passé se manifestent sous bien des formes diverses; mille circonstances viennent en raviver sans cesse le souvenir et en faire un des élémens du présent. C'est là ce que nous nous disions en présence de quelques-uns des incidens les plus récens.

Le propre de la révolution de février n'est point d'avoir été sanglante de propos délibéré et d'avoir renouvelé les assises du meurtre d'autrefois. On peut lui rendre cette justice même aujourd'hui. Les morts qu'elle a laissés, c'est dans des jours de bataille qu'ils ont péri, ce qui, à tout prendre, est plus viril et plus digne d'un peuple. Son caractère essentiel plutôt, c'est d'avoir atteint immédiatement, profondément les sources mêmes de la vie morale et matérielle du pays. Sous ce double rapport, elle a laissé des traces qui lui survivent, et qu'il est facile de suivre dans l'ensemble des signes contemporains; elle a légué un héritage que nous n'avons point malheureusement la liberté de n'accepter en tout que sous bénéfice d'inventaire, et dont la ruineuse liquidation n'est pas près de finir. Il se juge depuis quelque temps dans les départemens du midi une foule de procès qui sont, en vérité, le document le plus instructif sur la moralité des propagandes révolutionnaires, et qui offrent le plus saisissant té-

moignage du degré de démoralisation et de barbarie où peuvent retomber des populations livrées à ce fléau. Vous aurez beau vous émerveiller sur le progrès de la nature morale, sur la fraternité, sur l'adoucissement des mœurs et l'élévation du sentiment humain par la civilisation : vous vous retrouverez soudainement, au bout de vos dithyrambes, en face de quelques-uns de ces actes sauvages qui ont signalé les dernières insurrections. Ici c'est l'embauchage s'exerçant sur les soldats pour arriver à l'assassinat de tous les officiers d'un régiment; là, dans une ville de l'Hérault, ce sont des bandes d'insurgés qui se réunissent contre quelques malheureux gendarmes poursuivis et traqués dans leur maison livrée aux flammes. Ils étaient cinq ou six cents peut-être pour avoir raison de trois ou quatre pauvres soldats à bout de forces, dont les cadavres eux-mêmes ont eu à subir des insultes et des mutilations inouies. Il ne faut point, sans doute, imputer à un parti, à une opinion la solidarité de tels actes; mais enfin c'étaient là des armées échauffées dans les conciliabules secrets, organisées avec leurs mots d'ordre, et qui comptaient des trente et quarante mille hommes dont quelqu'un apparemment entendait bien se servir. Ces étranges soldats, rangés en décuries et en centuries, avaient peu de principes et d'opinions politiques, soit; mais ils avaient fait de 1852 l'échéance de leurs passions et de leurs rancunes : ils savaient quels capitalistes et quels patrons il fallait rançonner, quelles maisons étaient à piller; ils avaient leurs catégories de suspects et de *riches*. Si quelque chose peut frapper à côté de ces symptômes, c'est l'attitude des classes menacées. Cette attitude, c'est l'abandon de soi-même. A Bédarieux, on n'osait pas même signer une demande de garnison de peur de se désigner aux sociétés secrètes. Voilà pourtant les progrès de la nature morale en temps de révolution! Voilà ce que peuvent produire quelques années de cette vie indéfinissable : — d'un côté, le soulèvement des passions grossières finissant par effacer de certaines ames l'instinct humain lui-même, — de l'autre, la peur, pour l'appeler par son nom, ôtant jusqu'à la faculté d'agir et de se défendre! N'admire-t-on pas ce qu'il y a dans ces extrémités de merveilleusement propre à façonner un peuple à l'exercice sévère de la liberté? Étonnez-vous ensuite que la conscience publique n'ait point les mêmes susceptibilités qu'autrefois, que les convictions fléchissent chez le plus grand nombre, que les idées les plus généreuses qu'on pouvait nourrir cèdent la place à un sentiment exclusif de conservation, et qu'il ne reste plus qu'une pensée, celle de vivre et de chercher quelque réparation dans le repos!

Ces tristes procès ouvrent donc un jour particulier sur l'état réel où nous sommes; ils sont un des élémens du bilan moral des dernières révolutions. Est-on curieux d'en connaître le bilan matériel? il est inscrit dans la loi des comptes de 1848, récemment votée par le corps législatif. Ces comptes avaient été déjà l'objet de divers rapports dans la précédente assemblée législative; on avait même proposé certaines revendications au sujet des dépenses les plus criantes et les plus illégales. Le gouvernement a pensé aujourd'hui que ces répétitions étaient trop peu de chose, mises en balance avec les désastres publics. Certes l'enseignement général suffit bien. Nous voudrions que ce résumé fût perpétuellement sous les yeux du pays dans son éloquence. Les chiffres ont une manière de parler très saisissante pour tout ce qui travaille et contribue, pour le propriétaire, l'industriel, le commerçant, le laboureur, l'ouvrier

qui vit de ses peines. Quelle étrange et instructive histoire d'ailleurs! On a eu raison de le dire : un hasard providentiel a fait que, par chacun de leurs actes, les auteurs de la révolution de février aient démenti chacune de leurs paroles et de leurs promesses. Ils s'étaient apitoyés sur les charges du peuple, et ils l'ont frappé de contributions extraordinaires; ils s'étaient élevés contre l'exagération des dépenses, et ils ont laissé un budget de 1,750 millions. Ils ont crié à la curée et à la dilapidation, et ils ont mis dans leur budget des articles comme celui-ci : « Frais de premier établissement des anciens détenus politiques promus à des fonctions publiques à partir du 24 février. » Il y a là dans ces comptes des dépenses motivées et justifiées par ce simple mot d'un commissaire : *J'ai dépensé, payez!* C'est ce qu'on peut justement appeler le style spartiate transporté dans le maniement des finances. La cour des comptes était visiblement très réactionnaire, si elle n'a point compris cette manière de démocratiser la gestion des deniers publics. Il y a là encore des sommes énormes employées à payer des exaltés pour s'éloigner de certains départemens, à payer des modérés pour se mêler aux manifestations populaires, à payer les masses qui encombraient les rues, etc., de telle sorte que tout se résout inévitablement par un mot : payer! Et finalement sait-on au juste ce que cette année 1848 a coûté à la France? 1,700 millions de plus environ dans sa dette inscrite, près de 950 millions de ressources extraordinaires absorbées, et 336 millions de nouveaux découverts qui ont pesé et pèsent encore sur nos budgets depuis cette époque. C'est quelque chose comme 3 milliards, prix coûtant d'une révolution; c'est un peu plus que le prix de l'invasion de 1814 et de 1815, selon la remarque du rapporteur du corps législatif. Et les fortunes individuelles brisées, et le travail privé suspendu, et la misère allant s'asseoir à tous les foyers! — ne voilà-t-il pas de quoi recommander glorieusement à la mémoire du pays cette année 1848, dont la liquidation se poursuit sous nos yeux au point de vue moral comme au point de vue matériel? Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'à ce terrible quart d'heure de Rabelais des révolutions, ce ne sont point les révolutionnaires seulement qui paient, c'est le pays, le pays tout entier, frappé dans sa fortune, dans sa puissance, dans sa liberté, que les factions lui ont rendue suspecte. Au fond, il faut bien le dire, ces années ne sont faites pour relever la fierté de qui que ce soit. Récemment, dans un discours prononcé sur la tombe de M. le marquis de Mornay, qui avait fait une figure honorable le 24 février, M. Guizot ajoutait qu'il s'abstenait de qualifier ce jour, parce que la veille il avait eu l'*honneur* de tomber le premier dans le désastre de son pays. Véritablement on peut se demander où est l'honneur en tout ceci. Cela nous rappelle un mot qu'on nous rapportait d'un des premiers hommes d'état de la restauration. Comme on lui vantait son ministère et ses travaux, il répondait simplement que, pour un chef du conseil qui n'avait point réussi et n'avait pu rien empêcher, il fallait être modeste. Quant à nous, qu'on nous permette de le dire, nous préférons pour un homme d'état l'honneur de rester debout à l'honneur de tomber, même la veille, surtout la veille des grandes catastrophes. S'il est même un enseignement qui ressorte avec évidence des événemens accumulés dans ces dernières années, c'est le devoir pour les gouvernemens, dans l'intérêt du pays et de leur bonne renommée, de préférer l'un à l'autre de ces genres d'honneur, parce qu'après tout tomber est à la portée de tout le monde; le difficile est de se maintenir par l'autorité d'une politique équitable, prévoyante et forte.

Ce qu'on peut dire de mieux et de plus plausible pour expliquer cette grande aventure, c'est que réellement on ignorait en France, on avait oublié de quelles pertes, de quels sacrifices de tout genre se paie une révolution, surtout quand elle met le bon marché dans son programme. Il s'était propagé cette incompréhensible idée, qui consistait à faire au gouvernement constitutionnel une sorte de point d'honneur de se défendre le moins possible; il semblait, en vérité, que le souverain mérite de ce gouvernement, c'était qu'on pût en avoir raison plus aisément. On a appris depuis ce qu'il en fallait croire, et, comme il arrive souvent, ce n'est point à ceux qui ont fait les frais de l'expérience qu'en reviennent les profits. Un des caractères les plus frappans de ces épreuves successives, c'est qu'il en résulte pour le pays toute une vie à recommencer, toute une série d'expériences à reprendre, toute une éducation à se refaire. C'est une carrière nouvelle à parcourir qui aura probablement ses signes distinctifs, ses phases et ses incidens propres. Nous avons eu déjà bon nombre de ces incidens : il serait injuste de ne point reconnaître que quelques-uns réunissaient toutes les conditions nécessaires pour défrayer amplement la curiosité publique. Il est résulté à coup sûr de l'un des plus récens que la presse, elle aussi, elle surtout, avait son éducation à faire, et que ceux qui se piquaient le plus d'orthodoxie avaient eux-mêmes bien des choses à apprendre encore. Qu'a pu raisonnablement voir le public dans l'incident dont la Belgique a été la cause innocente, et qui a amené une note du *Moniteur* suivie d'un avertissement réitéré? C'est qu'il est fort dangereux sans doute de mettre ses bonnes fortunes politiques en premiers-Paris, et qu'il vaudrait mieux en faire un peu moins d'ostentation, surtout quand on est si près des désaveux. Nous savons bien que cela est difficile avec certains tours d'esprit, et que, quand on s'attribue l'honneur et le devoir d'approcher le chef de l'état, c'est bien le moins que personne ne l'ignore. Mais quoi! on a si bien édifié le public sur les *importances* depuis quelque temps, qu'il en est devenu sceptique, et qu'il se sent très disposé peut-être à prendre au mot ceux qui l'ont si bien prêché, en leur appliquant à eux-mêmes leurs propres paroles, sauf à convenir encore que, même en ce genre, il y a importances et importances. La vanité, pour tout dire, est une terrible chose. L'illustre et malheureux Rossi avait coutume de dire, assure-t-on, qu'il passait chaque jour deux heures à en guérir ses enfans. Combien de gens à qui de telles leçons ne seraient point inutiles, ne fût-ce que pour ne point croire absolument l'univers occupé du personnage qu'ils représentent! Au fond, il peut sembler bizarre qu'un incident de ce genre ait pu prendre un instant les proportions d'un événement. Ce qui serait bien plus fâcheux encore, ce serait qu'il en résultât pour la presse des difficultés nouvelles dans la situation qui lui est faite.

Au reste, la presse n'est point sans avoir quelque chose à redouter d'un autre côté en ce moment. Depuis quelques jours, il était question de plusieurs impôts nouveaux sur les voitures, sur les chiens, etc. Il s'y joignait une taxe sur le papier, et il est facile de pressentir la gravité de ce dernier impôt pour les publications de tout genre. Ces divers projets viennent d'être présentés au corps législatif. Nous ne demanderions pas mieux que l'état trouvât de nouvelles sources de revenus dans des impôts somptuaires : il pourrait trouver assurément à en faire un utile usage; mais on peut se demander d'abord si le luxe est assez grand en France, malgré certaines apparences, pour que des

taxes de ce genre produisent beaucoup; il était rare avant 1848, parce que le nombre des fortunes considérables est extrêmement restreint : il ne s'est point certes accru depuis. Il est permis de douter qu'il y ait là des sources bien productives pour l'état, outre la diminution de travail qui peut s'ensuivre pour les classes laborieuses. Ce qu'on peut dire des impôts de luxe en général, à plus forte raison peut-on l'appliquer à la taxe sur le papier. Le plus grand risque de la taxe nouvelle, c'est que les produits ne dépassent pas de beaucoup les frais de perception, surtout si on observe que l'état est l'un des plus grands consommateurs, et que d'un autre côté l'impôt paraît devoir être rendu pour les papiers et les livres exportés. Dès-lors les produits de la taxe ne seront-ils pas hors de toute proportion avec l'inconvénient de grever d'une pareille charge une industrie déjà bien affaiblie, et qui pourtant fait vivre encore de nombreux ouvriers? Il y a d'ailleurs une considération plus sérieuse et toute morale. Les journaux sont peu populaires aujourd'hui, nous le savons : tout ce qu'on peut retirer du papier noirci de cette manière est jugé de bonne prise; mais en même temps ce sont les lettres tout entières qui seraient atteintes, et, par une contradiction singulière, elles auraient à subir cette charge nouvelle au moment où le gouvernement poursuit avec de si louables efforts, dans leur intérêt, l'abolition de la contrefaçon. Qu'arrivera-t-il? C'est que la contrefaçon peut retrouver dans cette aggravation un élément d'activité : si elle ne peut plus fonctionner ouvertement, elle se fera clandestine dès qu'on lui offrira de nouvelles chances de bénéfices en imposant à la librairie française une taxe sur le prix de ses livres; car sait-on jamais où vont des volumes isolés? Est-ce au dedans? est-ce au dehors? Est-il juste d'ailleurs que les étrangers paient les livres français moins cher que les nationaux? Quoi qu'il en soit, l'élévation du prix de nos livres restreindra inévitablement leur propagation, et par cela même risquera de porter atteinte à l'influence que notre pays exerce par sa civilisation intellectuelle et ses idées. Or, le gouvernement ne saurait le méconnaître, l'intelligence est un des premiers élémens de la prépondérance de la France. Il ne veut pas non plus doter la Belgique d'une grande industrie qu'elle tend à s'approprier : nous voulons dire la fabrication des livres français. Or, il ne faut pas qu'il l'ignore, si le papier est imposé en France, l'impression et le papier étant déjà bien moins chers à Bruxelles, il pourra encore se composer des livres à Paris, mais on les éditera et on les fabriquera le plus souvent en Belgique, où on les imprimera à 30 pour 100 de moins. Que serait alors le produit de l'impôt sur le papier? Voilà comment une simple question de taxe soulève les difficultés les plus graves. Qu'on le remarque : c'est au moment où l'intelligence, retirée du tumulte des polémiques et des passions, pourrait se consacrer à de graves et utiles travaux qu'elle serait frappée indirectement d'un impôt somptuaire. Hélas! pourtant nous n'avons guère de superflu aujourd'hui en fait d'œuvres éminentes, d'esprit, de bon goût et de littérature digne de ce nom.

Les lettres sérieuses ont déjà assez de peine à vivre au milieu des tendances et des conditions contemporaines; elles ont assez d'obstacles à vaincre. Ne faudrait-il pas songer plutôt à leur aplanir la voie, à seconder le retour des esprits vers des habitudes intellectuelles plus fortes et à favoriser les productions élevées, — œuvres de science, d'imagination, d'érudition, de critique,

d'art, qu'importe? Nous ne nous méprenons pas au surplus, c'est à l'intelligence surtout de faire beaucoup pour elle-même : elle a partagé les destinées communes depuis quelques années; elle est visiblement en proie à un travail de transition. Il y a des tendances épuisées, il y a des instincts qui renaissent, il y a des besoins qui se font sentir et des élémens nouveaux d'inspiration qui se révèlent. C'est au milieu de ce mouvement que les esprits virils, que les jeunes intelligences surtout dont le jour vient, ont à se diriger. Les uns et les autres sont tenus à coup sûr aujourd'hui à de vigoureux efforts pour réveiller l'attention publique, et où peuvent-ils trouver la nouveauté si ce n'est dans l'observation des règles de l'art, dans la pureté de l'inspiration, dans le respect des traditions, du bon sens et du goût, en mot dans tout ce qui est fait pour relever et fortifier la pensée littéraire? Il reste certainement encore à poursuivre, dans l'imagination comme dans l'histoire, dans la poésie comme dans la critique, une multitude de tentatives qui peuvent former une sorte de littérature renaissante.

Sans doute les œuvres sérieuses n'abondent point autour de nous; les moins rares encore sont des travaux d'investigation critique et d'histoire littéraire, comme le livre récent de M. Drouilhet de Sigalas sur l'*art en Italie,* sur *Dante et la Divine Comédie.* Après les innombrables études dont le grand Florentin a été l'objet, celle-ci réussit à se distinguer par l'abondance des recherches et l'habileté avec lequel tous ces élémens sont coordonnés. L'auteur se sera répété sans doute, en abordant son héros, ce mot de Montesquieu, qui résume tous les commentaires : « Parlons-en à notre aise! » Il a recomposé de son mieux la figure et l'époque, suivant l'auteur de la *Divine Comédie* dans sa vie comme dans son œuvre. Il faut savoir gré surtout au nouveau commentateur d'avoir laissé à toute cette existence de Dante, aux passions qui la troublent, aux amours qui l'enflamment, aux malheurs qui la remplissent d'amertume, ce caractère de réalité qu'un symbolisme singulier a prétendu quelquefois faire disparaître. C'est là ce qui donne plus de vie et d'intérêt à son travail. Un des côtés les plus caractéristiques de la vie de Dante, que M. Drouilhet de Sigalas indique dans son ouvrage, ce serait l'histoire de sa gloire et de son influence dans le monde de la pensée. Faite au point de vue de la France seulement, cette histoire pourrait offrir la mesure du développement des idées littéraires parmi nous. Il y a un demi-siècle, Dante n'était point connu et n'avait exercé aucune action sur les esprits en France. Aujourd'hui sa gloire est presque la nôtre; sa poésie est commentée dans les chaires comme dans les livres. Ainsi, en définitive, dans les transformations intellectuelles, à travers bien des excès et bien des imitations sans durée, il reste un fonds réel de richesses acquises. L'intelligence étend son domaine et arrive à mieux comprendre les manifestations les plus diverses de l'ame humaine; elle s'agrandit au contact de Dante ou de Shakspeare, de Cervantes ou de Tasse. L'essentiel, c'est que, dans cette assimilation permanente des plus grandes inspirations, elle n'abdique point son indépendance, ses qualités natives. Il faut que, dans ce travail, il se retrouve toujours quelque chose de cet esprit de Pascal, dont M. Havet vient de réunir de nouveau les *Pensées*, en leur consacrant, lui aussi, son commentaire. M. Havet a fait de l'auteur des *Provinciales* une étude approfondie; il a scruté le mystère de sa pensée restée incomplète et le travail

inachevé de son style, pour arriver à ressaisir tout ce qu'on peut avoir de Pascal, du Pascal des *Pensées*, récemment découvert et mis à nu. M. Havet, on le sait, avait été précédé dans cette voie par MM. Cousin, Sainte-Beuve, Faugère; il résume leurs investigations et les complète en certains points par la restitution de fragmens entiers, tels que le célèbre *Entretien avec M. de Saci*, dont le texte avait subi plus d'une altération. De l'ensemble de ces travaux, on peut le dire, il est sorti tout un homme nouveau, un penseur ému, ardent, éloquent. Pascal a aujourd'hui son édition définitive, où se trouvent réunis, à côté des *Pensées* dans leur premier jet, le *Discours sur les passions de l'amour* et les fragmens sur l'*esprit géométrique*, sur le *mystère de Jésus*, etc. Cette publication n'est point certes hors de propos, même au point de vue de notre situation intellectuelle; elle fait de nouveau intervenir au milieu de nous ce grand et puissant esprit littéraire du XVIIe siècle, que nous devrions toujours non point imiter, mais étudier et consulter. Elle sert encore à populariser, s'il se peut, cette belle et forte langue à laquelle Pascal a ajouté l'empreinte de sa vive imagination, de telle sorte que le livre de M. Havet prend presque un caractère actuel, en même temps qu'il est un des plus estimables travaux d'érudition et de critique de ces derniers temps.

D'un autre côté, où en est aujourd'hui la poésie? par quels signes se manifeste-t-elle? La poésie n'est point comme les feuilles, qui renaissent presque à heure fixe tous les printemps; elle n'a point pour elle le retour assuré des astres fidèles et des saisons heureuses. Ce qui peut la féconder est plus rare encore qu'un beau jour et qu'un rayon vivifiant du soleil. La poésie serait bien malade, s'il n'y avait d'autre témoignage que les *Dithyrambes* de M. Félix Martin. L'auteur des *Dithyrambes* a la meilleure intention de faire retentir le vers lyrique, héroïque, historique, philosophique; il n'aboutit souvent, par malheur, qu'au vers prosaïque. C'est un assez curieux et assez impuissant mélange que cette collection d'effusions poétiques sur *Kléber*, *le Poste du Château d'Eau* et *la Raison*, qui vient ici dialoguer avec l'argument. L'ambition n'y manque point; ce qui manque, c'est l'inspiration réelle et sûre d'elle-même. — Il n'y a point évidemment les mêmes prétentions dans un volume d'un titre presque mystérieux et bizarre, — *les Deux Joues*. A coup sûr, cela n'est ni humanitaire ni politique. Il faut plutôt s'attendre au retentissement des baisers. Pourquoi ne point le dire en effet? ce sont des vers d'amour, — de l'amour en sonnets. Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans ce recueil tout rose, c'est une préface des plus spirituelles, qui dénote même une plume exercée, et où l'auteur entreprend de prouver que la poésie, après tout, est de tous les temps et de toutes les heures. — Oui, sans doute, à condition que ce soit de la poésie. Les vers de M. Charles Victor, au reste, ont souvent de la grace, et une vivacité mêlée d'abandon qui ne déplaît point. L'auteur est-il jeune? Sa préface dirait presque non; ses vers diraient oui. Dans tous les cas, il sentira à coup sûr qu'on ne fait qu'une fois en sa vie un recueil de cent cinquante sonnets sur l'amour. Pourquoi n'ajouterions-nous pas ici un mot sur un autre genre de poésie dont il nous vient un spécimen de la Belgique? Ce n'est point changer de langue, et puis un livre original, fût-ce un livre de *Chansons*, venant de la Belgique, cela a encore son intérêt. L'auteur de ces *Chansons*, M. Clesse, a acquis une certaine popularité dans son pays, et il n'en est point

indigne à certains égards. M. Clesse est un ouvrier de Mons qui chante le soir, comme il le dit, pour se délasser des travaux de la journée. Content dans la situation où il vit, il fait lui-même son éloge en ne souhaitant pour ses vers que ce simple titre : « chansons d'un honnête homme! » Sans doute il serait facile de reconnaître dans les *Chansons* de M. Clesse plus d'une imitation de la France. L'influence de Béranger y est sensible souvent. L'auteur ne se défend point toujours d'une certaine inspiration factice. Il y a là cependant un nombre suffisant de morceaux d'une vive et heureuse venue, où la chanson est tour à tour railleuse ou attendrie : — *le Travail c'est la santé*, — *la Richesse du pauvre*, — *lorsque l'Hiver se prolongeait*, — *comment Joseph entend le communisme*, etc. On pourrait aisément former, non sans doute une gerbe magnifique et splendide, mais une de ces poignées que les glaneuses trouvent encore à recueillir après les moissonneurs. M. Clesse, comme tous les chansonniers, a la fibre nationale sensible, et il n'a point été le dernier, tout récemment, à mettre en vers assez francs les ressentimens de la Belgique; mais ici sommes-nous encore dans le domaine de la poésie? Nous touchons tout au moins à la politique et à tout ce qui s'y rattache.

La Belgique, en effet, vient de voir se terminer les élections et de rentrer dans sa vie ordinaire. Peut-être serait-il à propos de se demander quelle influence réelle ont pu exercer sur ce mouvement électoral les manifestations dont la Belgique a été l'objet. Il ne serait point impossible que ces manifestations aient abouti à un résultat contraire à leur but et aient singulièrement aidé le cabinet de Bruxelles à intéresser en sa faveur le sentiment national froissé. On n'a point manqué d'en tirer un argument. Quoi qu'il en soit, dans leur ensemble, les élections sont loin encore d'avoir été favorables au ministère belge. Sur 54 nominations, il en a obtenu 33; 21 appartiennent au parti catholique. Le cabinet a perdu environ 10 voix, et c'est dans le Hainaut et les Flandres surtout qu'il a vu la fortune électorale se tourner ainsi contre lui. Si l'on compare ces élections à celles qui ont eu lieu jusqu'ici depuis que le ministère actuel est au pouvoir, il est facile de mesurer les progrès de sa décadence. Du reste, on le pense, cette lutte a été vive, et aucun moyen n'a été négligé, depuis les faveurs individuelles jusqu'aux inaugurations pompeuses de chemins de fer à la veille du scrutin. Il faut le remarquer, en Belgique, le théâtre étant restreint, les luttes des partis prennent un caractère particulier de vivacité, d'exagération, et, si l'on nous passe le terme, de provincialisme. Les questions de personnes, les commérages, y jouent surtout un grand rôle; les transactions privées s'y multiplient; les mœurs politiques y sont sujettes à des influences bizarres, dont l'intensité s'accroît par l'exiguïté même du cercle où elles s'exercent. Le dernier mouvement électoral de la Belgique n'a manqué d'aucun des caractères de ces luttes réduites à des proportions assez peu héroïques. Maintenant, en présence de la décroissance visible de sa fortune, le cabinet belge se retirera-t-il? Il ne se retirera pas, parce qu'il l'a ainsi décidé après délibération. Il y a un sentiment qui paraît le dominer par-dessus tout, c'est l'amour du pouvoir. Il est parvenu à se persuader que seul il pouvait faire le bonheur du pays. Il se considère comme l'unique personnification du gouvernement possible en Belgique. Tout ce qui est dissident est presque à ses yeux traître ou ennemi. Le ministère belge actuel peut devenir, s'il n y

prend garde, un de ces cabinets destinés à pousser à bout les situations, à compromettre les opinions mêmes qu'ils représentent dans ce qu'elles ont de sensé et de légitime, et à ne s'arrêter que devant l'explosion des répulsions universelles. Ces répulsions qui ont déjà commencé à se manifester grandiront infailliblement, et il pourra en sortir une agitation très périlleuse et très redoutable, tandis que ces difficultés n'auraient pas même de raison d'être avec un cabinet plus animé du vieil esprit d'union et de conciliation qui est la garantie la plus sûre de la Belgipue. Au reste, ces complications intérieures se dessineront plus nettement sans doute quand le cabinet de Bruxelles se présentera devant les chambres renouvelées. Et qu'on remarque à un autre point de vue la singularité de la situation du ministère belge : dans les négociations avec la France pour le traité de commerce, il se trouve avoir à défendre les intérêts de la Flandre et du Hainaut, qui viennent de le désavouer en lui retirant la première huit voix, le second trois. Il résulte de tout cela évidemment que si le cabinet du roi Léopold n'est pas immédiatement menacé, il a du moins plus d'une difficulté à surmonter.

En Angleterre, les séances du parlement continuent à être aussi stériles que par le passé. Cette stérilité tient à l'état de confusion des partis, qui n'ont jamais été très nettement dessinés dans ce parlement, aujourd'hui près de sa fin. Toutes les séances restent vides, malgré le nombre des questions qui les encombrent, — affaire du séminaire de Maynooth, bill sur la Nouvelle-Zélande, bill pour l'extradition des criminels, etc. Les excentricités de M. Feargus O'Connor peuvent composer un intermède agréable, mais elles ne donnent pas aux séances du parlement la physionomie sérieuse qui lui convient, et à l'expédition des affaires urgentes la rapidité nécessaire. De compte fait, le parlement, dans cette longue session, aura voté un seul bill, et quel bill? le bill sur la milice, qui n'a pas été encore voté par la chambre des lords! Cet état d'impuissance a frappé tous les yeux, et tout récemment sir James Graham s'est levé pour le déplorer avec amertume. Ce parlement aura vu tomber un cabinet whig qu'il était impuissant à soutenir, et s'inaugurer un cabinet protectioniste qu'il a toléré sans vouloir l'appuyer. Le nouveau parlement que les électeurs du royaume-uni vont nommer sera-t-il plus homogène, composé d'élémens moins confus? Il faut l'espérer, quoique rien ne soit moins certain. Le cabinet de lord Derby réunira sans doute une grande majorité, mais les *free traders* reviendront plus décidés que jamais et peut-être même plus nombreux qu'autrefois. Les anciens amis de Robert Peel ne feront point un seul pas vers lord Derby : ils ont trop d'intérêt à rester séparés de lui; ils concilient ainsi les bénéfices du pouvoir que ne peut manquer de leur remettre un parti protectioniste qui, désavouant la protection, reconnaît qu'ils ont raison, et les bénéfices de l'opposition soutenue par les radicaux libres échangistes. L'adresse de M. Disraéli à ses électeurs de Buckingham a dû faire tressaillir de joie sir James Graham et M. Gladstone. Dans cette adresse, où il fait ses derniers adieux à la cause de la protection, M. Disraéli reconnaît comme irrévocables les réformes de Robert Peel. Il ne traite pas le grand réformateur avec sa vivacité d'autrefois, il fait presque son apologie, et, comme il faut bien qu'il justifie d'une manière ou d'une autre son ancienne opposition, il trouve moyen d'insinuer que ce n'est point Robert Peel, mais lord John Russell et les whigs qui ont fait tout le mal. Cette adresse contient donc deux

choses : une reculade et une vengeance. Ce manifeste de M. Disraéli peut être considéré comme le manifeste du gouvernement. Le ministère désavoue ainsi ses propres principes la veille des élections; sur quels principes s'appuiera-t-il donc pour demander au pays la majorité, sur quelle base s'appuieront les élections prochaines, le *free trade* et la protection n'étant plus en cause? Certes on ne peut se dissimuler qu'une telle situation a quelque chose de louche, et qu'elle manque de netteté comme de franchise.

La Suisse n'a point cessé d'être absorbée dans la lutte ouverte depuis longtemps entre le radicalisme et les élémens conservateurs de ce pays. Le théâtre change, passe d'un canton à l'autre, les phases varient : au fond, le combat est le même. Du reste, c'est un des plus intéressans spectacles que celui de ce petit pays, si essentiellement sensé et si profondément troublé un moment, luttant avec lui-même, travaillant à s'affranchir de la domination révolutionnaire par la seule autorité de la justice et du bon sens, et à reconquérir des conditions meilleures. Il y a quelques jours, c'était à Berne que le radicalisme essuyait une défaite signalée qu'il avait provoquée lui-même par la question soumise au peuple sur la révocation du grand-conseil; aujourd'hui, c'est à Fribourg qu'il est sérieusement menacé, avec cette différence qu'ici le radicalisme est au pouvoir, où il se défend avec toutes les armes à son usage contre le mouvement chaque jour plus prononcé de l'opinion. Le canton de Fribourg est un de ceux que la faction révolutionnaire a le plus audacieusement et le plus cyniquement exploités dans ces derniers temps, et ce qu'offre de particulier sa domination dans cette partie de la Suisse, c'est qu'elle a, plus qu'ailleurs encore, le caractère d'une conquête véritable, qui a livré à une minorité violente la majorité du pays. Ce sont les armes fédérales qui, en 1847, à l'époque du *Sonderbund*, ont frayé aux radicaux de Fribourg la route du pouvoir; c'est la force qui a maintenu la légalité léonine qu'ils ont créée. Arrivés au pouvoir, ils ont commencé par faire une constitution qui leur assurait le gouvernement pour neuf années, et non-seulement ils se sont très soigneusement dispensés de soumettre cette constitution à la sanction du peuple, selon la pratique ordinaire du droit public en Suisse; mais ils ont encore attaché à l'électorat la condition d'un serment qui répugnait invinciblement à la masse des habitans de Fribourg. C'était un habile moyen d'éloigner du scrutin toute opposition légale. Cette tactique a réussi un moment; les radicaux sont restés maîtres du canton. Persécutions religieuses, confiscations, extorsions fiscales, contributions de guerre frappées sur les prétendus fauteurs du *Sonderbund*, exils, suspension des droits des citoyens, rien n'a été négligé pendant ces quelques années. La majorité d'un pays finit évidemment par se lasser d'un tel régime. Les habitans de Fribourg se sont adressés plusieurs fois aux autorités fédérales, mais sans succès; aujourd'hui, par un simple mouvement tout pacifique, ils ont porté un coup décisif au radicalisme fribourgeois. Une assemblée populaire tenue il y a quelques jours à Posieux est venue révéler la force de l'opinion conservatrice. Les radicaux de Fribourg ont bien senti le danger de cette réunion; ils ont cherché à l'empêcher; ils ont fait arrêter les principaux chefs conservateurs; ils ont fait couper les ponts pour détourner les populations; ils ont fait camper leurs soldats et leur artillerie mèche allumée. L'assemblée n'en a pas moins eu lieu au jour indiqué sans aucun incident illégal, et toutes ces populations se sont réunies dans un sentiment com-

mun pour revendiquer leur liberté et se rattacher « au principe chrétien si audacieusement attaqué par les détestables doctrines de la démagogie et du socialisme. » Elles ont frappé d'une réprobation formelle, d'un vote explicite, la dictature radicale. Or sait-on dans quelle proportion les habitans de Fribourg ont pris part à cette manifestation? Il y a dans le canton moins de vingt-cinq mille citoyens actifs, et dix-huit mille ont voté les résolutions de Posieux. Le conseil fédéral avait envoyé deux commissaires qui se sont retirés convaincus de l'importance de ce mouvement. D'un autre côté, il s'est formé immédiatement un comité pour donner suite aux vœux populaires exprimés à Posieux. Ce comité, composé de quelques-uns des hommes le plus en relief, M. Charles, M. Vuilleret, M. Von der Weid, a eu de nouveau recours au conseil fédéral; il s'est adressé en même temps au grand-conseil radical de Fribourg; il ne demande rien moins que la démission du grand-conseil, l'abolition du serment pour arriver à des élections auxquelles la majorité puisse prendre part, la révision de la constitution cantonale. La difficulté est de faire déguerpir des hommes qui se sont installés pour neuf ans au pouvoir, au nom du peuple. Le grand-conseil doit se réunir extraordinairement pour délibérer. Comme on voit, hier c'était à Berne que la démagogie était battue, aujourd'hui c'est à Fribourg. Sous le coup de l'assemblée de Posieux, le grand-conseil radical du Valais s'est vu également dans l'obligation de soumettre au peuple la question de la révision de la constitution. Il n'est point sûr malheureusement que le radicalisme se retire partout sans combat; mais un des plus sûrs présages de sa défaite, c'est le réveil du bon sens populaire en Suisse. Les paysans de Berne et les vachers de la Gruyère viennent souffler sur l'édifice des songes-creux de la démagogie helvétique.

La Suisse n'a pas seulement à s'occuper de sa situation extérieure : d'autres questions d'un intérêt général s'agitent sur son territoire. L'affaire de Neufchâtel, par exemple, touche à des difficultés de droit public qui ne sont pas sans importance. Parmi leurs dispositions malheureusement très sérieuses et dont la France apprécie encore toute la gravité, les traités de 1815, rédigés par des hommes qui se piquaient d'esprit autant que de savoir-faire, ont des côtés plaisans. Sans parler du rétablissement de la principauté de Monaco, c'est ainsi qu'ils ont tenu à ce que le pays de Neufchâtel fût à la fois un canton de la république helvétique et une principauté sous la couronne de Prusse, en sorte que les Neuchâtelois n'ont jamais pu connaître exactement de qui ils relèvent et quel est réellement leur souverain. En donnant à leur constitution une forme plus unitaire en 1848, les Suisses se flattaient d'avoir tranché implicitement la difficulté. Le roi de Prusse ne gagna d'abord, à réclamer contre cette innovation pacifiquement accomplie, que d'être raillé en 1850, en plein conseil fédéral, par M. Druey, le premier personnage de la république en cette année-là. « Souvenez-vous, disait M. Druey au roi Frédéric-Guillaume, qu'un beau jour, en mars 1848, vous êtes monté à cheval portant une immense cocarde tricolore germanique... » Et le président du conseil fédéral déroulait avec une complaisance un peu lourde, mais non sans malice, tout ce que le roi de Prusse avait entrepris alors pour fondre la confédération germanique dans la Prusse. M. Druey en concluait que l'exemple donné par le cabinet de Berlin en Allemagne justifiait surabondamment la conduite du gouvernement helvétique à Neufchâtel. Depuis lors, la Prusse est revenue aux traités de 1815, comme au

seul abri qui pût la protéger contre les ambitions qu'elle avait éveillées par contre-coup en Autriche. Ayant donc renoncé à conquérir l'Allemagne malgré le droit écrit, le roi de Prusse réclame la souveraineté de Neufchâtel au nom de ce droit. Les traités de Vienne ne laissent point de doute. Du moment où la diplomatie en reconnaît l'autorité, le roi de Prusse reste légalement prince de Neufchâtel. Aussi la signification de l'acte diplomatique signé à Londres est-elle moins, aux yeux des grandes puissances, dans la réserve faite par ce protocole en faveur de la couronne de Prusse que dans l'adhésion qu'il implique, de la part des signataires, à l'arrangement territorial de l'Europe consacré par les traités de 1815.

Ces traités sont en effet, pour l'Allemagne, un sujet d'incessantes préoccupations. Voyez l'Autriche et la Prusse : quels efforts n'ont-elles point faits, l'une après l'autre, depuis 1848 jusqu'à l'heure présente, pour changer l'organisation territoriale de l'Allemagne, organisation qui repose aussi sur les traités de Vienne, et qui ne peut être modifiée sans leur porter atteinte! Ces ambitions, en se cachant aujourd'hui sous des intérêts de commerce, n'en sont pas moins vives. Dans le congrès douanier de Berlin, la Prusse ne vient-elle pas de déclarer, avec une fermeté à laquelle on n'était plus accoutumé de sa part, qu'elle veut reconstituer l'Allemagne commerciale sans l'Autriche? L'Autriche ne répond-elle pas, de son côté, qu'elle entrera dans la confédération commerciale malgré la Prusse? Les seuls états de l'Allemagne qui aient un intérêt manifeste au maintien pur et simple de la division actuelle des territoires, ce sont les états secondaires. Sous la conduite du cabinet bavarois, ces états suivent une politique à eux propre au milieu des rivalités des deux grandes puissances germaniques. « Nous ne voulons être ni Prussiens ni Autrichiens, » disait en 1850 un prince allemand, le roi de Wurtemberg. Tel est encore le sentiment qui a inspiré aux états secondaires les résolutions arrêtées par eux à Darmstadt, résolutions qui viennent de mettre en péril l'existence du *Zollverein*, et qui tiennent aujourd'hui la confédération en suspens. Même sur le terrain commercial, ces états, instruits par les dangers qu'ils ont courus en 1848 et 1849, veulent à tout prix créer un contre-poids à la Prusse. Ils ne craignent pas de faire au cabinet de Vienne une situation trop grande, capable, à son tour, de les menacer dans leur indépendance. Ils pensent que l'action de l'Autriche, pays à peine allemand par sa population, n'aura jamais en Allemagne assez de points d'appui, ne sera jamais assez réellement nationale pour tenter avec succès quelques-uns de ces projets d'unité que la Prusse, au contraire, ne cessera jamais de rêver. Le jour où le danger viendrait de l'Autriche, on verrait d'ailleurs les états secondaires, sous l'empire des mêmes instincts de conservation personnelle, chercher de l'autre côté leur appui, car leur avenir dépend tout entier du maintien de ce système d'équilibre.

Jetons les yeux vers le Midi. La situation de l'Espagne est depuis quelques jours déchargée d'un grand poids. On ne parle plus, comme on l'a fait un moment, de changemens dans les institutions publiques. Ces rumeurs, qui, fondées ou non, ont tenu en éveil les curieux politiques, se sont complétement évanouies. La reine continue d'habiter Aranjuez; le ministère ne semble point rencontrer de difficultés sérieuses et paraît d'ailleurs rester fort uni. Le général Armero, qui, on le sait, avait donné sa démission de ministre de la marine, vient d'être remplacé par le ministre de la guerre, qui aurait lui-même

pour successeur un des généraux investis d'un commandement dans les provinces. Les journaux commencent à reparaître. Dans l'ensemble du pays, toute l'attention semble se porter exclusivement vers les chemins de fer, dont la confection est devenue la préoccupation et l'affaire du moment. Faut-il conclure de ce calme politique actuel que le gouvernement ne conserve aucune intention de porter quelques changemens dans les institutions de l'Espagne? Dans tous les cas, ces modifications ne semblent devoir s'opérer aujourd'hui qu'avec le concours des cortès. Les chambres, qui ne sont aujourd'hui que suspendues, vont être probablement dissoutes, et un nouveau parlement sera appelé à prononcer sur les questions politiques qui ont pu préoccuper l'attention publique dans ces derniers temps. Tandis que les institutions constitutionnelles modernes ont à subir de si étranges variations, récemment, dans un coin de l'Espagne, dans les provinces basques, on pouvait voir fonctionner des institutions libres qui datent de quelques siècles, et auxquelles il n'a été presque rien changé. Les provinces basques, on le sait, ont conservé leurs *fueros*, qui leur font une sorte d'indépendance au sein même de l'Espagne. Elles ne sont point sujettes à la conscription, et leur portion de contributions générales est remplacée par un *don volontaire* au gouvernement de Madrid. Elles ont une organisation à part. Tous les deux ans encore, sous le chêne séculaire de Guernica, dans le Guipuzcoa, les délégués des communes se réunissent pour nommer les autorités et délibérer sur les intérêts publics; c'est cette réunion qui avait lieu il y a quelques jours, et qui présentait ce spectacle curieux d'un petit peuple se gouvernant le plus démocratiquement du monde sans révolution. Le traité de Vergara, en 1839, avait reconnu les *fueros* des *provinces*, mais à la condition d'être mis en harmonie avec la constitution, ce qui était à peu près poser le problème de la quadrature du cercle. Le gouvernement de Madrid paraît s'occuper aujourd'hui de résoudre ce problème; mais il le fait de concert avec les délégués du pays basque. La question a été posée dans la récente réunion de Guernica; toute secondaire qu'elle paraisse, cette question a assurément son importance pour l'Espagne, et elle ne laisse point d'avoir ses difficultés, qui tiennent surtout au profond attachement des Basques pour leurs *fueros*.

Dans l'autre partie de la Péninsule, en Portugal, la reine doña Maria vient de rentrer à Lisbonne, après avoir parcouru les provinces du nord. Elle a été très sympathiquement accueillie par les populations, et cela démontre bien, après tout, ce qui reste encore d'instinct monarchique dans ce petit pays, bouleversé par toutes les révolutions et toutes les ambitions. La reine, on le sait, en Portugal, n'exerce point un grand ascendant politique; c'est entre les mains du maréchal Saldanha qu'est le pouvoir réel. Or le dictateur portugais ne laisse point d'être embarrassé aujourd'hui. Il a à gouverner en face d'une chambre élue sous l'empire de la loi électorale la plus large du monde, et où domine l'élément démocratique à l'aide duquel il s'est emparé du pouvoir. Toute la question pour le maréchal maintenant semble être de savoir comment il se débarrassera de cet élément révolutionnaire, qui en est venu à être une menace sérieuse pour lui-même. Aussi est-il fort probable que les chambres portugaises ne tarderont point à être dissoutes, et que les nouvelles cortès ne seront point élues d'après la loi actuellement en vigueur. Ce serait, comme on voit, l'indice d'une tendance de Saldanha à se rapprocher du parti conserva-

teur en Portugal. La vie politique du vieux maréchal portugais compterait une évolution nouvelle; dans celle-ci du moins, le pays pourrait voir la chance de se rapprocher de plus en plus des conditions d'ordre et de régularité qui peuvent lui permettre de réparer les désastres de ses dernières révolutions.

Dans l'Europe orientale, les intérêts politiques prennent volontiers la couleur religieuse. Deux questions de ce genre mixte occupent en ce moment les esprits en Grèce et en Turquie. Comme les dieux d'Homère qui combattaient derrière les guerriers de leur prédilection, la Russie apparaît derrière les personnages ou les partis qui sont les promoteurs de ces agitations.

En Grèce, les orthodoxes, très hostiles au roi catholique, ont pris les rapports de l'église nationale avec le patriarche de Constantinople pour thème d'une violente opposition. Dans l'église d'Orient, la liturgie et l'administration ecclésiastique ne sont point réglées avec cette unité rigoureuse qui assure tant de majesté et de force à l'église catholique. La suprématie du patriarche de Constantinople, repoussée par plusieurs églises de la communauté grecque, à la tête desquelles se distingue l'église russe, n'est que nominale sur les autres. On conçoit que le gouvernement hellénique ait tenu à soustraire l'église nationale à l'action immédiate de ce patriarche, nommé par la Turquie et d'ordinaire agent trop docile de la politique russe. Un arrangement négocié en 1850, entre le patriarcat de Constantinople et la Grèce, est donc venu consacrer l'indépendance de fait dont l'église hellénique jouissait déjà. Néanmoins le parti russe, qui craint sans doute que ce malheureux royaume de Grèce ne goûte les bienfaits de l'ordre et de la paix, saisit avec empressement cette occasion de faire appel au fanatisme des populations ignorantes, trop portées déjà à la défiance envers un souverain coupable à leurs yeux de n'avoir point abjuré sa foi catholique. Les accusations du parti orthodoxe sont si peu fondées, que le parti national, exagérant de son côté ses tendances, adresse au gouvernement grec des reproches absolument opposés : il le blâme sévèrement de n'avoir point montré assez de fermeté vis-à-vis du patriarche de Constantinople, et de n'avoir point exigé de ce pontife l'indépendance de l'église grecque purement et simplement, sans conditions. De là une agitation non moins vive que celle qui a été suscitée par les orthodoxes en sens contraire. Le débat ne reste point circonscrit dans les hautes régions de la théologie et de la politique; il trouble dès à présent des deux côtés les plus humbles consciences. Les croyances catholiques du roi sont un grief pour les uns comme pour les autres. Le parti national ne s'aperçoit point assez des services qu'il rend à la Russie en joignant à cet égard l'expression de ses regrets aux déclamations des orthodoxes.

Les bruits depuis quelque temps répandus en Turquie sur un revirement qui serait survenu dans l'affaire des lieux saints révèlent suffisamment les efforts tentés par la Russie pour diminuer l'importance et l'étendue des concessions faites par le divan à la France. Ils témoignent aussi des difficultés dont la question reste entourée et de la nécessité où l'on est de se contenter de solutions qui ne sont qu'à demi satisfaisantes. Les chrétiens grecs connaissent tous les avantages qu'ils ont sur les catholiques d'Orient. Non-seulement les schismatiques possèdent une population sédentaire infiniment supérieure à celle des Latins à Jérusalem, comme dans le reste de l'empire, mais le nombre de pèlerins fervens que l'église grecque envoie chaque année à Jérusalem est hors de toute proportion avec quelques touristes, catholiques de

nom, qui vont à de rares intervalles y promener leur curiosité érudite ou leur désœuvrement. Chez les religieux grecs de la Terre-Sainte, l'argent afflue d'ailleurs de toutes parts, du mont Athos, des principautés danubiennes, où de riches monastères sont institués en vue de cette œuvre, — de la Russie, où la piété des fidèles et la politique du gouvernement ne reculent point devant des sacrifices qui ne sont pas inutiles à l'ambition du pays. Les chrétiens grecs, avec le sentiment de ces avantages et l'impulsion que la Russie leur imprime, ne peuvent accepter de plein gré l'arrangement conclu entre la Turquie et la France à Constantinople : ils s'agitent, ils font jouer toutes les influences dont ils disposent avant que cet arrangement ait reçu son application. Rien n'autorise à penser que les concessions faites récemment au protectorat français seront remises en question par le divan; mais il est impossible que de nouvelles difficultés ne renaissent pas dans l'avenir, et toujours plus menaçantes pour les Latins. Une seule solution aurait quelque chance d'être définitive : ce serait le rapprochement des deux églises. Pour l'espérer, il faut ignorer l'acharnement avec lequel elles se combattent jusqu'au sein de ces sanctuaires, les plus imposans du monde chrétien, si souvent profanés par leurs altercations et quelquefois ensanglantés par leurs rixes.

Aux États-Unis, on n'en a pas encore fini avec Kossuth. Le tribun hongrois médite, dit-on, de revenir en Europe; au moins a-t-il menacé les Yankees de son départ. La grande république a besoin plus qu'aucun autre état de nouveauté, il lui faut toujours un *lion*. Kossuth s'est trouvé tout disposé à jouer ce rôle : on l'a laissé faire; mais, triste retour des choses d'ici-bas, l'enthousiasme excité par le dictateur hongrois a moins duré que l'enthousiasme inspiré par le rossignol suédois, et l'on a même pu croire que Mlle Lola Montès, météore d'un moment, allait le faire oublier tout-à-fait. Il est triste pour un homme politique de s'avouer qu'on partage l'enthousiasme d'un peuple avec une cantatrice ou une baladine. Il a pu aussi reconnaître trop tard que ses triomphes avaient surtout pour but de contenter la vanité de l'Union; les citoyens de New-York, de Boston et de Philadelphie se sont servis de lui pour se montrer eux-mêmes, pour se donner en spectacle et dire au monde : « Nous sommes un peuple redoutable. » Kossuth a donné dans tous les piéges que lui tendait la naïveté rusée des Américains; il n'a pas su comprendre qu'aux États-Unis il devait y avoir involontairement du calcul et de l'analyse même dans l'enthousiasme. Aussi a-t-il fait sottise sur sottise, et si son départ n'est pas aussi prochain qu'il l'annonce, sa tournée peut se terminer par quelque scandale. Quoi qu'il en soit, ce voyage a déjà produit ses résultats politiques, et l'on a pu voir récemment, par le départ de M. Huselmann et la lettre qu'il a écrite au président avant de quitter l'Union, que les blessures faites à l'amour-propre de l'Autriche saignent toujours, et que les paroles imprudentes de M. Webster ne sont pas oubliées.

Le congrès s'est un peu moins préoccupé de politique d'intervention depuis les dernières mésaventures de Kossuth, et cela lui a valu d'agiter plusieurs questions dont quelques-unes intéressent l'Europe autant que l'Amérique : telle est la question de la subvention à accorder à la ligne de paquebots connue sous le nom de *ligne-Collins*, qui fait le service de l'Atlantique entre l'Amérique et l'Angleterre. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque au congrès

pour subventionner l'entreprise de M. Collins, entreprise qui a, comme on sait, abrégé merveilleusement la durée du voyage et triomphé de la concurrence anglaise. Le général Cass et divers autres orateurs ont demandé la subvention et l'obtiendront probablement. De son côté, le sénat du Massachusetts a envoyé au congrès des résolutions pour l'abaissement du port des lettres et des imprimés à travers l'Océan : il propose d'abaisser le tarif de 25 cents à 3 cents, et n'a pas de peine à démontrer que l'augmentation des lettres et des imprimés à transporter compenserait cet abaissement excessif du prix de transport. Les relations de l'Europe et de l'Amérique seraient plus suivies, plus actives, et se multiplieraient à l'infini par l'effet de cette diminution. A la chambre des représentans, on s'est occupé d'une question qui n'a pas encore reçu de solution et qui n'en recevra peut-être pas de long-temps encore, de l'*homestead bill*, mis en avant et soutenu par le parti démocratique. Il s'agit tout simplement de donner à chaque famille qui voudra la cultiver pendant cinq ans 160 acres de terre pris dans les millions de terres publiques appartenant au gouvernement fédéral. Ces terres se trouvent toutes dans les territoires nouvellement achetés, annexés ou conquis, dans l'Orégon, le Nouveau-Mexique, la Californie, etc. Ce bill serait un utile instrument de civilisation et aurait pour effet d'étendre rapidement la population dans ces immenses contrées encore incultes et désertes. Cependant il soulève de grandes questions et entre autres celle-ci : c'est que cette concession gratuite ne profiterait en rien à l'Union, qu'elle lui serait même désavantageuse, et qu'elle ne profiterait qu'aux états et aux territoires dans lesquels ces terres seront concédées.

L'affaire importante du moment, c'est toujours l'expédition du Japon. Nous avons eu les lettres officielles du ministre de la marine M. Graham, du secrétaire d'état des affaires étrangères M. Daniel Webster, et la lettre de M. Fillmore à l'empereur du Japon : elles sont conçues en termes modérés et colorent de bons prétextes l'expédition qui se prépare; mais quelle est la nature des instructions secrètes données au commodore Perry? Le public prend cette affaire très à cœur et appuie l'expédition de tous ses vœux : il se pourrait que l'expédition allât plus loin qu'on ne pense. « Le commodore Perry ne peut ignorer, écrivait récemment un journal de New-York, qu'il doit vaincre et pénétrer dans l'empire japonais; mais, s'il se bornait simplement à en faire le tour, qu'il sache qu'il ne doit plus venir montrer sa figure aux États-Unis! » Depuis le temps où les Carthaginois mettaient en croix leurs généraux vaincus, on n'a pas tenu un pareil langage. Quelques Japonais jetés par la tempête à San-Francisco ont été immédiatement recueillis et traités avec la plus grande hospitalité; ils s'embarqueront avec l'expédition et seront remis sains et saufs entre les mains du gouvernement impérial. On espère que cette tactique réussira, et que les Japonais, se laissant prendre à cette preuve d'un bon naturel, voudront bien ouvrir leurs ports. Pendant que les Américains s'apprêtent à cette expédition régulière, les aventuriers de l'Union songent, dit-on, à recommencer leurs expéditions plus qu'irrégulières contre Cuba et même à révolutionner le nord du Mexique. Il en sera très probablement de cette nouvelle aventure comme des précédentes.

La question de la présidence en est toujours au même point : les whigs du sud sont intraitables, et déclarent que le compromis doit être regardé comme

définitif. C'est dans ce sens que se sont prononcées les conventions de la Caroline du nord et de la Georgie. La Caroline du sud, cet état qui l'an dernier a mis, par son obstination à demander la séparation, l'Union à deux doigts de sa ruine, a relevé la tête et déclaré qu'elle voulait bien ajourner sa résolution définitive jusqu'au mois de juillet prochain, où les partis auront à s'entendre pour le choix d'un candidat. Si le candidat est hostile au compromis, l'agitation pour la séparation recommencera : elle le déclare. Tout est aussi incertain que par le passé; cependant, dans les états où les *whigs free soilers* dominent comme à New-York, l'union des whigs modérés qui portaient M. Fillmore et M. Webster a produit d'heureux résultats, et, dans les élections préliminaires pour le choix des délégués, M. Fillmore a obtenu la majorité. D'un autre côté, les démocrates du sud ont déclaré que leur représentant devrait s'engager formellement à maintenir la loi sur les esclaves fugitifs. Puisse le candidat définitivement élu, whig ou démocrate, être le candidat de l'Union et non le candidat des sectes! Il n'y a que ce moyen de maintenir la paix et de ne pas livrer à d'incalculables périls l'ambition croissante de la république américaine.

CH. DE MAZADE.

Nous n'avons rien dit encore à nos lecteurs du procès qui nous a été intenté pour la *Lettre* de M. P. Mérimée sur *le procès de M. Libri*, insérée dans notre livraison du 15 avril. Quand un homme dans la situation littéraire de M. Mérimée, quand un membre de l'Académie française prenait la parole dans une affaire où se trouve si gravement intéressé un de nos anciens collaborateurs, nous avons cru qu'il n'y avait nul péril pour nous à ouvrir la *Revue* à cette discussion. Devions-nous supposer qu'on pût attribuer à un homme si étranger par les habitudes de sa vie à toute polémique blessante la pensée d'un outrage à la magistrature? Ceux qui connaissent les habitudes de la *Revue* ne pouvaient non plus nous prêter, nous aimions à le croire, une pareille pensée. Dès qu'il sut qu'on lui attribuait une telle intention, l'auteur n'avait même pas hésité à protester par une lettre rendue publique. Quoi qu'il en soit, la justice a prononcé, et le 26 mai le tribunal a condamné l'auteur et la *Revue*. Il ne nous reste qu'à nous soumettre et à publier le jugement qui nous concerne.

« Attendu que de Mars, gérant de la *Revue des Deux Mondes*, a publié dans le numéro de ce journal du 15 avril 1852 un article dont Mérimée se reconnaît l'auteur, intitulé *Procès de M. Libri*, commençant par ces mots : « Vous me priez de dire, » et finissant par ceux-ci : « A Troyes plutôt qu'ailleurs; »

« Attendu que dans cet article, notamment dans les passages énoncés dans l'ordonnance de la chambre du conseil, Mérimée, en précisant certains faits qu'il déclare être à sa connaissance personnelle, signale les magistrats qui ont pris part à l'instruction de l'affaire Libri comme n'ayant apporté dans l'exercice de leurs fonctions que de l'ignorance, de la légèreté et de l'étourderie;

« Attendu que l'instruction nouvelle à laquelle il a été procédé a démontré l'inexactitude des faits par lui allégués, soit en ce qui concerne les prétendues irrégularités commises par les magistrats, soit en ce qui concerne les prétendues erreurs de l'acte d'accusation, qu'il qualifie d'œuvre d'imagination rédi-

gée d'après les mêmes principes qu'un roman ou un mélodrame, où l'art, et non la vérité, est la principale affaire;

« Attendu que si les actes du magistrat comme ceux de tout autre fonctionnaire public appartiennent à la critique, c'est à la condition que cette critique s'exercera avec mesure et convenance;

« Attendu que tel n'est pas le caractère de la critique à laquelle Mérimée s'est livré; que l'article incriminé ne saurait donc être considéré comme ne constituant qu'une simple appréciation critique d'actes et de documens émanés de la justice; qu'examiné dans ses termes, dans sa forme et dans son esprit, il présente évidemment, notamment dans les passages sus-énoncés, tous les élémens constitutifs du délit d'outrage public envers des fonctionnaires de l'ordre judiciaire à raison de leurs fonctions;

« Attendu que l'article rectificatif que Mérimée a fait paraître dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er de ce mois, et les explications qu'il a présentées depuis devant le juge d'instruction, et qu'il a renouvelées et complétées à l'audience, ne peuvent qu'atténuer et non faire disparaître le délit qui lui est reproché;

« Attendu que de Mars, comme gérant, est légalement responsable des articles qu'il publie; que d'ailleurs il reconnaît lui-même qu'il a pris connaissance dudit article avant la publication, et qu'il en a même corrigé les épreuves; que les outrages que cet article renferme n'ont pu lui échapper; qu'il doit dès-lors subir les conséquences de la publicité qu'il a consenti à lui donner;

« Attendu que de tout ce qui précède il résulte que de Mars, gérant de la *Revue des Deux Mondes*, en publiant l'article dont il s'agit, a commis le délit prévu et puni par l'art. 6 de la loi du 25 mars 1822, 59 et 60 du Code pénal; vu également l'art. 463 du Code pénal en ce qui concerne de Mars;

« Condamne Mérimée à quinze jours d'emprisonnement et à 1,000 francs d'amende;

« Condamne de Mars à 200 francs d'amende;

« Ordonne que le présent jugement sera inséré dans la *Revue des Deux Mondes* dans le délai et dans les formes prescrits par l'art. 11 du 9 juin 1819;

« Fixe, en ce qui concerne Mérimée, la durée de la contrainte par corps à une année,

« Et les condamne tous deux solidairement aux dépens. »

Maintenant que nous avons rempli l'obligation que nous a imposée la justice, elle nous permettra d'ajouter, après comme avant le jugement, que nous avons toujours professé le plus grand respect pour la magistrature française, et que jamais nous n'avons eu l'intention de l'offenser. Nous serions désolés qu'on nous pût croire capables de commettre le moindre outrage envers les personnes, à plus forte raison envers les corps constitués. V. DE MARS.

V. DE MARS.

HILDA

OU

LE CHRISTIANISME AU CINQUIÈME SIÈCLE.

I.

Dans l'une des premières années du ve siècle, à quelques lieues au-dessus de la ville de Trèves, une barque magnifiquement ornée remontait, par une belle journée d'automne, le cours tranquille de la Moselle. Douze esclaves penchés sur les rames faisaient voler rapidement cette barque entre les rives montueuses et verdoyantes du fleuve. Une tente de pourpre la recouvrait de ses replis flottans, qui frémissaient au souffle d'un vent léger. Les teintes roses que la lumière répandait dans l'intérieur y créaient un jour suave semblable aux clartés de l'aurore.

Une barque plus grande suivait la première à peu de distance; elle portait une cinquantaine d'hommes et quelques femmes. Ici l'œil plongeait sans obstacle. Le soleil frappait les têtes nues des passagers immobiles, car ils devaient toujours être prêts à recevoir un signal parti de l'embarcation élégante qui les précédait, et sur laquelle tous avaient les yeux attachés. D'ailleurs personne n'avait songé à les protéger contre les ardeurs du soleil ou les intempéries de l'air : c'étaient des esclaves.

Il y avait là des chanteurs, des joueurs de lyre et des joueuses de flûte; il y avait là des danseurs et des danseuses, des mimes et des bouffons munis de masques grotesques et de déguisemens variés pour pouvoir représenter sur-le-champ une scène mythologique ou une

aventure plaisante. Quelques-uns portaient des filets, des lignes préparées, des dards, des épieux, des flèches. Des chiens dressés à poursuivre le lièvre ou le sanglier gisaient pêle-mêle au milieu de cette foule muette. Au service de chacun d'eux était attaché un esclave qui répondait sur sa tête de l'animal confié à ses soins.

Dans la première barque, deux hommes étaient couchés sur des coussins somptueux. Leur attention n'était distraite ni par la magnificence des châteaux fuyant des deux côtés du fleuve, ni par le tableau animé qu'offraient les vendangeurs comme suspendus aux pointes des rochers, ni par les chants et les rires des mariniers dont les bateaux sillonnaient en tous sens le lit transparent de la Moselle. Tous deux semblaient rêver profondément; mais les objets de leur rêverie étaient aussi différens que leur physionomie et l'ensemble de leur personne : bien que nés de la même mère, rien ne se ressemblait moins que Marcus Secundinus Macer et Publius Secundinus Capito.

Macer paraissait avoir environ soixante ans; il était petit et maigre, il avait les joues creuses et ce teint bilieux qui annonce les ardeurs internes de l'ambition. Sa figure offrait un mélange de dignité et de finesse : on sentait que son regard sévère et par momens sombre pouvait devenir insinuant et flatteur, que ses lèvres comprimées par l'orgueil et légèrement relevées par le dédain pouvaient prendre une expression caressante et feindre un complaisant sourire. Son front chauve plissé de rides était empreint d'une certaine grandeur native, obscurcie par cette expression d'humeur chagrine que donne l'habitude des petits intérêts et des soucis mesquins.

Chef et représentant de l'illustre et opulente famille des Secundinus, qui remplit de nombreux emplois dans la province de Trèves, et à laquelle est consacré le curieux monument d'Igelstein, Macer, comme la plupart des riches propriétaires gaulois de ce temps, avait été tourmenté toute sa vie de la soif des dignités de l'empire, dignités qui n'étaient plus que de vains titres et de futiles décorations. Cette passion des honneurs, qui, dans l'âge de la république, eût produit peut-être un de ces grands patriciens qui ont laissé leur nom à l'admiration des hommes, dans les temps déplorables où Macer était tombé, n'avait fait de lui qu'un courtisan souple, intrigant et opiniâtre. Il avait passé plusieurs années à Rome, où se trouvaient quelques anciennes familles alliées à la sienne. Il y avait vécu au milieu de ces races sénatoriales chez lesquelles se maintenait une ombre de la vieille vie romaine, et que dominait un invincible éloignement pour le christianisme. L'ambitieux patricien s'était insinué un moment dans la faveur de Théodose; disgracié bientôt par l'empereur chrétien, à qui les rivaux de Macer avaient inspiré de légitimes soupçons sur la sincérité de sa foi, il avait conservé un ressentiment profond contre la religion nouvelle, et s'était

attaché avec une sorte de fanatisme sans croyance aux traditions mortes du paganisme. Macer avait partagé l'espoir que les zélateurs obstinés du vieux culte avaient mis dans l'empereur Eugène, dont ils espéraient faire un autre Julien; mais ce faible instrument du Franc Arbogaste ayant été brisé par le barbare habile qui l'avait employé un instant, le chef des Secundinus avait déserté à temps la cause d'Eugène, et il était revenu dans ses grandes possessions de la Gaule Belgique, y rapportant plus vive et plus aigrie sa double aversion pour tout ce qui était chrétien et tout ce qui était barbare. Là, parmi les jouissances du luxe et les raffinemens de la mollesse, le souvenir de ses plans renversés, de ses prétentions déçues, rongeait son ame comme une plaie cachée. Ses chagrins étaient d'autant plus cruels, que son orgueil le forçait à en déguiser la cause. Les honneurs qu'il avait obtenus dans sa ville natale lui semblaient une dérision, comparés à ceux qu'il s'était cru près d'atteindre, et cependant il en recherchait toujours de nouveaux avec une âpre avidité à travers mille petites intrigues et quelquefois par de véritables faiblesses. Il s'agitait, plein de fiel et d'ennui, dans le cercle étroit pour ses vœux où sa destinée l'emprisonnait.

Au sein d'une félicité apparente dont nul ne soupçonnait l'amertume, Macer s'était souvenu qu'il avait un fils, un peu oublié tant qu'avaient duré ses illusions ambitieuses; l'orgueil de la race avait réveillé le sentiment paternel. Il s'était pris à reporter sur ce fils les espérances auxquelles lui-même avait dû renoncer. Rêvant déjà pour son héritier alliance brillante, fortune rapide, dignités et grandeurs, il avait rappelé le jeune Lucius de l'Orient, où celui-ci vivait depuis dix ans, et c'est au-devant de ce fils impatiemment attendu qu'il s'avançait aujourd'hui sur la Moselle avec son frère Capito.

Celui-ci, plus jeune de quelques années, était un homme de grande taille et d'un embonpoint presque excessif. Il avait le teint fleuri, la bouche vermeille, de gros yeux à fleur de tête, animés sans être expressifs, la voix sonore, le geste pompeux et théâtral : on reconnaissait bien vite en lui un de ces hommes qui, sous le nom encore honoré de rhéteur, représentaient seuls la littérature romaine déchue. L'unique ambition de Capito était de faire applaudir ses périodes travaillées et vides. Nulle passion n'avait troublé sa vie, hormis la passion des petits succès et des petits vers. Pour lui, le plus haut terme de la gloire humaine était la renommée d'une foule d'illustres rivaux dont l'admiration des connaisseurs contemporains n'a pu faire arriver les noms à la postérité, et, comme il sentait en lui tout ce qu'il fallait pour obtenir cette renommée, il en jouissait d'avance paisiblement.

Capito avait eu aussi ses désappointemens. Il s'était avisé de composer un panégyrique pour l'empereur Eugène, ce rhéteur imbécile qui porta quelque temps la pourpre sous le bon plaisir d'Arbogaste, comme

un esclave porte le manteau de son maître en attendant que son maître le reprenne. Un si beau sujet l'avait magnifiquement inspiré : Capito était ravi de son œuvre oratoire, car il était parvenu à y faire entrer des expressions de Cicéron, de Pline et de Fronton, tandis que ses confrères se contentaient en général de copier un de ces trois modèles. Malheureusement la péroraison, qui devait être le morceau à effet, et dans laquelle Capito était parvenu à ne pas mettre une ligne qui fût de lui, l'avait retenu si long-temps en Gaule, qu'Eugène avait été détrôné avant que le panégyriste eût achevé sa dernière période. Arbogaste était arrivé à la fin de son empereur plus tôt que Capito à la fin de son discours. Sans se laisser décourager par cet accident, celui-ci avait bravement continué et terminé son panégyrique, pensant qu'il pourrait s'en servir un jour. En effet, quelques années plus tard, il était allé à Constantinople pour le prononcer, après quelques légers changemens, devant le berceau d'Arcadius; mais l'eunuque qui protégeait Capito ayant été renversé avec la faction arienne, dont il était un des chefs, le malencontreux orateur était revenu en Gaule, suffoqué de son panégyrique, qu'il n'avait pu placer. Il passait sa vie à le limer, le polir, l'orner, et se soulageait de son mieux, soit en le récitant à voix basse avec un charme toujours nouveau, soit en le communiquant bénévolement à ceux qu'il rencontrait, ce qui était loin de leur être aussi agréable qu'à lui. En ce moment, il répétait, suivant son habitude, un passage favori de sa harangue. Il avait commencé par la déclamer intérieurement, sans paroles; puis il l'avait murmurée à voix basse, et peu à peu il avait élevé le ton à mesure qu'il entrait dans la situation et qu'il se transportait en esprit dans le palais impérial, au milieu d'une assemblée ravie de l'entendre. Enfin, entraîné par cette illusion croissante et par l'excitation de sa propre éloquence, il s'écria tout à coup à pleine voix : « A qui te comparerai-je, ô divin Auguste, très clément et tout-puissant empereur? Te comparerai-je au ciel, à la lune, aux étoiles, à la mer, à la terre? Mais le ciel... » Macer, qui redoutait une tirade bien connue, et à qui il déplaisait d'être arraché par ces futilités à des réflexions qui lui semblaient plus sérieuses, interrompit l'orateur, en lui disant : — Ton discours est beau, mon cher Publius; tu sais combien j'admire ton éloquence; ne sois point irrité, je t'en conjure, si je ne puis prêter l'oreille à tes paroles : de moment en moment, je m'attends à voir paraître sur la rive, s'empressant vers nous de toute la vitesse de son cheval, mon cher Lucius, mon unique fils, absent depuis deux lustres, et cette attente occupe mon ame tout entière. — Puis, d'une voix basse et creuse, comme s'entretenant avec lui-même : — Oui, je l'attends, ce fils, avec une impatience mêlée de perplexité. Quel est-il? Qu'ont fait de lui ses voyages? Comment Alexandrie et Athènes vont-

elles me le rendre? Oh! pourquoi lui ai-je laissé perdre tant d'années dans les frivoles amusemens des lettres, parmi les rhéteurs et les sophistes? Il serait peut-être à cette heure arrivé assez haut pour consoler son père d'être tombé si bas.

Capito, accoutumé à être interrompu dans son débit oratoire, n'avait ressenti nul dépit de l'allocution de son frère; d'ailleurs il ressentait pour Macer un respect mêlé de crainte. Il se contenta donc de se mordre les lèvres comme pour en arrêter le mouvement, et il reprit intérieurement ce discours, pour lequel, même en gardant le silence, il était sûr de trouver en lui un auditeur qu'il ne lassait jamais.

Cependant, quelque absorbé qu'il fût par cette occupation chérie, un mouvement de surprise qui eût été facilement de l'humeur s'éleva en lui, en entendant Macer regretter le temps que son fils avait donné aux lettres et à la rhétorique. Capito s'écria avec surprise : — Très honoré frère, comment peux-tu parler ainsi? Es-tu donc ennemi de Minerve, comme le fils d'Oïlée? Oserais-tu manquer de respect aux Muses comme les filles de Piérius? Cicéron n'a-t-il pas écrit divinement : « Les lettres nous accompagnent dans la prospérité, nous consolent dans l'infortune; elles vont avec nous aux champs, à la guerre, elles charment nos journées et nos veilles? » En outre, les lettres en ce siècle ne conduisent-elles pas leur nourrisson à tous les honneurs? N'ont-elles pas dans leurs mains les trésors de Plutus, les palmes de la gloire, la corne d'abondance ravie par elles à la chèvre Amalthée? Les bancs de l'école ne sont-ils pas devenus les bancs du sénat? La chaire du professeur n'est-elle pas devenue la chaire curule du consul? que dis-je? dieux immortels! bien plus encore, le trône de la puissance impériale? N'était-ce pas un rhéteur que cet illustre empereur Eugène auquel, si son règne eût duré seulement six mois, je comptais adresser ces paroles qui terminaient noblement mon discours : Éternelle majesté?...

Macer, menacé de nouveau de ce panégyrique, qui méritait beaucoup mieux que la majesté éphémère d'Eugène le nom d'*éternel*, et s'efforçant d'échapper à son frère par un éloge, lui dit : — Combien il est à déplorer que tu n'aies pas eu le temps d'achever ton ouvrage avant que ce véritable Romain, avant que cet ennemi des superstitions nouvelles, ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant par habitude autour de lui avec défiance, quoique nul étranger ne pût l'entendre, — avant que ce prince bien intentionné pour l'antique religion et l'ancienne patrie romaine eût été renversé par un Franc perfide? Mais qu'attendre du sang barbare? Oh! quand la dernière goutte de ce sang aura-t-elle coulé sur l'arène de nos cirques? Quand aura-t-elle été bue par les tigres et les lions de nos amphithéâtres?

A ce moment parut sur un cheval blanc, portant une housse ma-

gnifique et couvrant d'écume son frein d'or, un jeune homme paré avec une élégante recherche et suivi d'un assez grand nombre d'esclaves à cheval et à pied qui entouraient une litière vide. Il avançait au petit pas, et son port respirait la mollesse. Deux esclaves, marchant des deux côtés et presque sous les pieds du coursier, soutenaient un voile au-dessus de la tête de leur maître; deux autres le précédaient pour abattre la poussière au-devant de ses pas, et répandaient sur le sol une eau parfumée.

Dès que Lucius eut aperçu la barque de son père, il mit son cheval au galop, et, se penchant sur les rênes, parut un cavalier plus exercé et plus ardent que n'aurait pu le faire croire la négligence de sa première attitude. Cependant une petite barque s'était détachée et avait apporté sur la rive les deux frères. Lucius se précipita vivement à bas de son cheval, et, après avoir touché les vêtemens et la barbe de Macer et baisé avec respect la poitrine paternelle, il fut pressé dans les bras de son père et dans ceux de son oncle, qui s'écriait en pleurant : — Non, Ulysse ne serra pas plus tendrement sur son sein le beau Télémaque après une longue absence!

Les deux frères et le jeune Lucius s'avancèrent vers une tente sous laquelle les attendait un festin somptueux que peu de temps avait suffi pour apprêter. Cette tente était placée à peu de distance du fleuve, au bas de la déclivité d'une colline, parmi de grands arbres qui balançaient dans les airs le chant de mille oiseaux. Des coussins de pourpre étaient amoncelés sur la terre verdoyante, et douze esclaves épiaient pour le prévenir le moindre souhait des trois convives. Les esclaves puisaient sans cesse dans un grand cratère plein de vin de Bordeaux, sur lequel flottaient des feuilles de roses, ou allaient, sur un signe de Macer, chercher une amphore précieuse contenant un nectar de Chios qu'avaient mûri trente consuls.

Pendant le repas, de belles esclaves, fières de paraître devant leur jeune maître, formèrent à l'entrée de la tente des danses gracieuses: des baladins s'efforcèrent d'attirer son attention par des sauts prodigieux ou des contorsions comiques. Un affranchi, qui était le poète de la famille des Secundinus, vint humblement réciter une pièce de vers dans laquelle il fêtait la bienvenue de Lucius aux lares paternels. Ensuite on joua un mime que Capito avait composé pour la circonstance, en plaçant alternativement un vers grec et un vers latin; tous les vers latins étaient tirés de Lucilius et tous les vers grecs de Lycophron.

Puis les convives, parés de couronnes de fleurs pour célébrer le joyeux retour de Lucius, remontèrent dans leur barque au moment où les premières ombres de la nuit s'étendaient sur les eaux. Bientôt la lune se leva, et ils glissèrent dans la blanche lueur accompagnés par l'autre barque, dans laquelle, parmi les sons des flûtes et des lyres,

s'élevaient des voix mélodieuses qui entonnaient en chœur le chant de Vesper.

Quand le chant eut cessé, un moment de silence le suivit. Au milieu des fêtes et des marques de joie du retour, Macer et son fils étaient un peu inquiets de la disposition dans laquelle chacun d'eux allait trouver l'autre, après tant d'années d'absence et d'un commerce épistolaire si long-temps interrompu. Pour Capito, dont nulle réflexion n'avait le pouvoir de troubler la sérénité, il ne songeait en ce moment qu'à la beauté de son mime, qu'il avait eu le plaisir de voir exécuter fort convenablement, grace aux soins infatigables qu'il mettait depuis un mois à préparer cette représentation. Étant celui des trois dont l'esprit était le moins occupé, il prit le premier la parole.

— Par Jupiter! dit-il, car il nous est permis, à nous autres lettrés, d'invoquer le père des Muses, puisque tu reviens d'Athènes, beau Lucius, tu m'apparais comme un personnage vraiment divin; tu ne me sembles pas un mortel, mais le fils d'un des dieux qui habitent l'Olympe, comme dit le poète.

— Que ne me compares-tu, dit en souriant Lucius, à Hermès venu du radieux Olympe dans les froides et ténébreuses demeures des Cimmériens, moi, transporté des brillans rivages de l'Ilissus, du pied de l'Hymette et du Pentélique, sur les rives brumeuses de ce fleuve des Gaules, aux extrémités du monde romain! Mais, cher oncle, ce n'est plus un grand avantage d'être comparé aux dieux immortels, car, en dépit de leur nom, ils semblent bien près de mourir : la fumée des sacrifices monte rarement vers eux, et ils doivent dépérir d'inanition et de langueur. Les épicuriens ont commencé par leur refuser l'existence, et les remplacent, ô honte! par des atomes et le hasard, soutenant que les uns si petits et l'autre aveugle ont fait tout ce que le vulgaire attribue à la sagesse des dieux. Puis sont venus d'autres athées plus dangereux encore, les chrétiens, qui, après avoir été long-temps le rebut de l'empire, la dérision du peuple, la matière des supplices et la pâture des lions, sont maintenant les favoris de César, du Jupiter terrestre, plus puissant aujourd'hui que le Jupiter du ciel. Que pouvaient faire les pauvres immortels contre des ennemis si divers et si puissans? Je commence à croire, ce dont j'ai douté long-temps, que les Crétois, tout menteurs qu'ils sont, pourraient bien dire vrai en montrant dans leur île le tombeau de Jupiter. Mais, laissant les immortels aux mains de la destinée qui les gouverne ainsi que nous, dis-moi, mon cher oncle, pourquoi je t'ai paru si semblable à un habitant de l'Olympe?

—Trois et quatre fois heureux, répondit Capito, celui qui, comme toi, beau Lucius, a vu le Pnyx, et le Pœcile, et le Portique, s'est promené dans le Céramique et a dormi sous les platanes du jardin d'Académus!

— Grand bonheur vraiment! dit Lucius, dont le sourire, d'abord gracieux et insouciant, devenait insensiblement plus railleur et plus amer; oui, j'ai vu le Pnyx, où tonnèrent autrefois Eschine et Démosthène, livré à des avocats bavards et à des déclamateurs puérils; j'ai vu le Pœcile, plein des souvenirs et des images de Miltiade et de Cimon, fréquenté par des disputeurs oisifs. J'ai vu sous le Portique des stoïciens prétendre que la douleur n'était pas un mal, et, surpris par un accès de goutte, s'enfuir d'un pas boiteux en criant et en gémissant comme des femmes. Je me suis promené un jour entier dans le Céramique avec un péripatéticien dont les discours m'ont fatigué l'esprit autant que la marche m'avait fatigué les jambes. J'ai cherché dans l'Académie un disciple du divin Platon, mais je n'ai trouvé qu'un pyrrhonien à qui j'ai demandé s'il existait, et qui a employé tant de temps à me donner d'excellentes raisons pour croire, pour ne pas croire et pour douter, que j'ai fini, ainsi que tu l'as dit, cher oncle, inspiré de quelque dieu sans doute, par m'endormir sous un des platanes du jardin d'Académus.

Capito était ébahi de voir un jeune homme traiter si légèrement ce qui lui paraissait sacré, les livres et les écoles les plus célèbres. Cependant, ne pouvant croire ce jugement sérieux, il reprit avec son imperturbable bonne humeur : Aimable neveu, tu nous railles agréablement! Sans respect pour notre âge vénérable, ajouta-t-il en riant et avec la satisfaction intérieure d'un homme qui a encore toutes les prétentions et qui se croit tous les avantages de la jeunesse, il n'est pas étonnant que toi, qui arrives d'Athènes, tu viennes mêler le sel attique à l'eau insipide de nos fleuves; mais si tu as été aussi froid qu'Hippolyte aux attraits de la philosophie, cette institutrice grave et un peu renfrognée, du moins il est impossible que tu n'aies pas brûlé d'amour pour la rhétorique, cette nymphe séduisante à laquelle rien ne résiste, dont la parole est de miel et la langue d'or, qui se pare pour ceux qu'elle aime des ornemens du langage et les enchaîne par les caresses de l'éloquence, plus douces que les baisers des jeunes filles.

Lucius, souriant de cette chaleur passionnée de Capito, lui dit : Cher oncle, je ne puis être de ton avis sur ce point, et, si tu avais vu les yeux noirs des vierges de l'Asie et de la Grèce, tu me pardonnerais d'avoir préféré leur sourire aux caresses de la nymphe dont tu parles. Je donnerais, je le confesse, les tropes, les figures et l'harmonie des plus belles périodes pour un vers d'Anacréon chanté par ma Lesbienne Thisbé.

— Ah! jeunesse, jeunesse légère, voilà bien tes paroles! L'âge tendre est soumis au joug doré de Vénus, dit Callimaque; mais replions, je te prie, les ailes pégaséennes de la métaphore, et parlons un langage pédestre. Dis, ne veux-tu pas t'illustrer dans l'art de bien dire, le pre-

mier des arts? Et, dans ce champ fertile, quelle portion veux-tu choisir? Qui te séduit davantage, les luttes du barreau, les déclamations de l'école, les invectives contre les tyrans, ou les éloges des empereurs? Ce dernier genre est le plus noble et le plus magnifique. Si tu suis cette route, mon expérience pourra t'y servir de guide. Mon faible talent s'est essayé dans le panégyrique, et si tu étais curieux de connaître...

— Illustre Capito, dit en l'interrompant Lucius, qu'un instinct secret avertissait d'éviter cette confidence, je ne me sens nullement tenté d'ajouter un nom de plus aux innombrables noms des rhéteurs célèbres de l'empire. — Que faire dans la carrière du barreau? — M'enrouer pour faire replacer une borne ou casser un testament? appeler à moi les mouvemens oratoires de Démosthène et de Cicéron pour prouver que Mycillus a commis un adultère, ou que Damon a volé un chevreau? — Me consacrerai-je aux déclamations de l'école? Mais quelle occupation plus misérable que de s'échauffer à froid sur une thèse imaginaire et souvent ridicule! — Me ferai-je l'accusateur des tyrans qui ne sont plus? Irai-je chercher querelle à Phalaris et à son taureau? Mais n'est-ce pas frapper l'eau d'un glaive, ou porter un coup de ceste dans le vide? — D'autre part, louer les vivans, n'est-ce pas une fonction ingrate et difficile? Comment chatouiller ces palais rassasiés d'éloges? Comment rajeunir la flatterie usée? ou comment découvrir une flatterie nouvelle? Il faut pour cela un génie que les dieux ne m'ont point départi; il faut, — pardonnez, illustre Capito, je ne connais point votre panégyrique, qui, je n'en doute pas, ne ressemble à aucun autre, — il faut se mettre l'esprit à la torture pour découvrir une louange tellement bizarre, que la bassesse ne s'en soit pas avisée, une flatterie qui étonne celui à qui elle s'adresse, et fasse dire aux auditeurs transportés d'admiration : — En vérité, nous ne savions pas que l'adulation pût aller si loin et descendre si bas!

Ici Lucius s'arrêta en voyant la surprise et la consternation qui se peignaient sur les traits de Capito. Il semblait saisi d'horreur et d'effroi; toutes ses idées étaient bouleversées; sa faconde ordinaire était muette; il ne put trouver une parole, et se contenta de lever les mains et les yeux vers le ciel avec un gros soupir de désespoir qui semblait dire : Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour pour entendre de pareils blasphèmes!

Macer ne put s'empêcher de sourire en le voyant pétrifié de la sorte par les paroles de Lucius, et, s'adressant à celui-ci : Tu es sévère, mon fils, pour la philosophie et les lettres.

— Pour la sophistique et la rhétorique, mon père.

— N'importe, mon fils, je ne me chargerai pas de les défendre contre toi. Quand ton oncle aura retrouvé son éloquence, il foudroiera tes mépris, que je trouve exagérés. Me reposant sur lui d'un soin dont il

s'acquittera mieux que moi, je proposerai à ton ambition un autre but que les palmes de l'école, un but plus sérieux. Tu appartiens à une famille antique, alliée aux Anicius et aux Flaviens, à une famille qui a fourni à l'empire des sénateurs, des consuls, un préfet du prétoire de la Gaule, un préfet du prétoire d'Italie, et un grand nombre de dignitaires du palais impérial. N'éprouves-tu pas une noble envie de marcher sur leurs traces? Tu peux aller plus loin qu'eux. Nous avons des amis à Milan et à Constantinople; il te sera facile de t'attacher à l'un des deux empereurs; la carrière des légations t'est ouverte. Si tu as du goût pour les armes, les bons généraux sont si rares aujourd'hui, qu'on est obligé d'aller en chercher, ô honte! dans les rangs des Barbares. Qui sait si tu n'inscriras pas ton nom dans les fastes consulaires? Tu ne serais pas le premier consul qu'eût vu naître la Gaule. Elle a fait plus, ajouta-t-il avec un accent qui exprimait une profonde et secrète ardeur; elle a produit plus d'un citoyen d'une extraction moins noble que la tienne qui a saisi la pourpre impériale. Rien n'est impossible, mon fils, dans nos temps de désordre et de bouleversement. Une prophétie qui court dans le pays annonce qu'un Secundinus possédera l'empire. Moi-même j'avais cru un jour que peut-être... Mais, c'en est fait, je me suis compromis pour une cause perdue; toi, mon fils chéri, mon seul fils, tu es jeune, rien ne t'arrête; marche donc avec courage dans la route où je suis tombé; marche aux honneurs, à la renommée, à la puissance; courage, Lucius! sois plus heureux que ton père.

Lucius fut touché de l'exhortation paternelle, mais ces paroles n'excitèrent pas en lui les sentimens ambitieux que Macer espérait avoir fait naître. Il reprit avec un accent affectueux et mélancolique :

— Je ne veux pas abuser votre tendresse, ô mon père chéri! La carrière des honneurs ne tente point mon indolence, ou, si vous voulez, ma faiblesse. Que sont-ils aujourd'hui, ces honneurs qu'on se dispute si ardemment? Une frivole parure aussi vaine, aussi fragile, et moins légère à porter, ajouta-t-il en souriant, que cette couronne de fleurs que je viens de poser sur mes cheveux, et que le vent qui nous entraîne effeuille dans l'onde. Les honneurs de la curie sont un embarras pesant et un impôt onéreux; les fonctions du préteur, une servitude ornée. Méritent-elles un effort ou même un désir, ces dignités de préfet du prétoire ou même de consul, titres dérisoires qu'on prodigue sans discernement, qu'on a vu Gratien donner à son pédagogue, comme il plut à Caligula de déclarer son cheval consul?

— Comparer le disert, l'ingénieux Ausone, la fleur des rhéteurs d'Aquitaine, au cheval de Caligula! interrompit douloureusement Capito.

— Quant à la guerre, je vous l'avoue, je suis un peu trop accoutumé aux loisirs élégans, aux plaisirs du cirque et de l'amphithéâtre, aux banquets et aux chants prolongés dans la nuit, pour me soucier beau-

coup d'aller camper dans les marais des Bataves ou parmi les hordes de la forêt Hercinienne, passer les nuits couché sur le roc nu ou dans la fange, afin d'avoir l'insigne joie d'égorger quelques milliers de ces bêtes sauvages qu'on appelle des Francs, des Vandales ou des Goths. Je laisse cette tâche à nos gladiateurs, qui s'en acquitteront mieux que moi. Le suprême pouvoir lui-même, le sceptre impérial que vous m'avez montré de loin, mon père, que vaut-il? Je ne donnerais pas pour le diadème d'Honorius une boucle parfumée de mes cheveux! Quel plaisir trouve-t-on à voir de plus haut se creuser le gouffre où s'enfonce l'empire, à le sentir échapper de sa main pour s'y abîmer? A d'autres le soin de mener ces funérailles! Votre sagesse, mon père, doit s'être aperçue de la décadence qui s'accroît chaque jour; il faudrait le bras d'un Atlas pour soutenir le poids d'un monde qui s'écroule, et le mien peut soulever à peine et porter à mes lèvres une grande coupe gauloise, bien que remplie d'un vin délicieux. O mon père, croyez-moi, ce temps n'est ni le temps de parler ni celui d'agir : c'est le temps de prendre en pitié la gloire des lettres et la vanité de l'ambition. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se retirer dans un *latifundium,* sur les bords verdoyans de la Moselle, auprès d'un père vénéré et d'un oncle chéri, et de contempler du temple serein de la sagesse les flots agités de la vie, les passions orageuses et les occupations insensées des hommes. Et si un jour, ce qui pourrait arriver, on se lasse de cette sagesse sublime, il reste à faire une dernière libation à la mort et à l'oubli avec une goutte d'un poison subtil tel que celui qui est sous le diamant de cet anneau; il reste à fermer mollement les yeux à la lumière et à glisser en souriant dans l'éternelle nuit d'où tout est sorti et où tout doit s'engloutir!

Macer écoutait son fils avec tristesse; chacune de ces paroles insouciantes ou amères emportait un débris de son rêve. La légèreté de la jeunesse est souvent cruelle pour l'âge avancé : d'un coup de son aile capricieuse, elle renverse les espérances que durant de longues années il a silencieusement nourries. La volage peut chercher de nouvelles illusions; mais celles qu'elle détruit en jouant sont les dernières, et ne sauraient être remplacées. Lucius ne sentait pas à quel point il déchirait le cœur de son père. Celui-ci, accoutumé à renfermer et à cacher les mouvemens de son ame toutes les fois qu'il ne lui était pas utile de les montrer, ne trahit ni par un mot ni par l'accent de sa voix la douleur profonde qu'il ressentait. Il continua à converser avec Lucius d'un ton tranquille, cachant la blessure qu'il venait de recevoir, et rêvant tout bas aux moyens de s'emparer de l'esprit de son fils et de le ramener à l'accomplissement de ses desseins.

Pour Capito, la première partie de la conversation lui avait été pénible et l'avait réduit au silence. Depuis que l'entretien roulait sur

des sujets plus graves, il n'écoutait plus; toute son application était concentrée sur un distique dont il avait conçu la pensée depuis un mois, et dans lequel il voulait célébrer le retour de Lucius. La contrariété que son neveu venait de lui causer ne l'avait point fait renoncer à une entreprise qui lui avait coûté tant de labeur, et qu'il se croyait près de mener à fin. D'ailleurs il était sans fiel et sans rancune. Puis son distique devait être si beau! et surtout, c'était la condition importante, on devait pouvoir le lire également en commençant par le premier mot et en commençant par le dernier.

Pendant qu'il était absorbé dans ses élucubrations poétiques, Macer et Lucius, sans prendre garde à lui, discouraient des événemens du jour et de la situation politique de l'empire. Peu à peu la gaieté ironique de Lucius avait fait place à une sorte de flegme désespéré qui s'harmonisait avec les réflexions inquiètes du vieux politique. Depuis long-temps Macer avait fait taire la musique, qui l'importunait. Le silence n'était entrecoupé que par le mouvement monotone et précipité des rames. La lune s'était cachée derrière un nuage noir, au travers duquel on la voyait par momens rouler et bondir. On était arrivé à un endroit où le fleuve, plus profond et plus rapide, rapprochait et resserrait ses rives escarpées; des rochers et de grandes tours s'élançaient dans les airs. L'aspect des lieux et de la nuit communiquait aux deux interlocuteurs une disposition lugubre, et redoublait la tristesse différente, mais égale, qui pesait habituellement sur leurs ames. La conversation prenait, comme le fleuve, un caractère de plus en plus sombre; ils parlaient des prédictions qui s'élevaient de partout, annonçant vaguement la fin de l'empire romain. C'étaient les *mathématiciens*, qui, malgré des persécutions acharnées, s'opiniâtraient à prophétiser une catastrophe inévitable; c'était l'ancien cycle étrusque, le cycle de la vie du peuple romain, qui allait finir; les douze siècles prédits par les douze vautours à l'aigle romaine étaient presque achevés. En même temps, les traditions chrétiennes, méprisées des vieilles familles romaines, étaient accueillies comme superstitions populaires dans un temps qui prêtait une oreille curieuse et inquiète à toutes les rêveries, à toutes les croyances, et les traditions chrétiennes annonçaient aussi, d'après l'Apocalypse et les chants attribués aux sibylles, la fin du monde confondue avec la fin de l'empire. Puis le père et le fils parlaient des Barbares, qui, des Palus Méotides au Rhin, s'avançaient de toutes parts. Macer vantait Julien, qui avait ceint de places fortes la frontière rhénane; il s'affligeait que Trèves, naguère siége de la cour impériale d'Occident, fût maintenant remplacée par Milan. Il regrettait les légions rappelées des bords du Rhin pour aller défendre l'Italie; il blâmait toutes ces mesures avec l'amertume naturelle à une ambition déçue; il éprouvait comme une secrète joie en songeant aux

maux qui pouvaient fondre sur son pays pour le punir d'avoir négligé ses services; il annonçait avec complaisance des revers, des défaites, un avenir sinistre.

Lucius semblait envisager cette perspective lugubre avec une morne et distraite indifférence. Tout à coup, rappelant par un effort sur lui-même sa gaieté railleuse, il s'écria : — Dans les grands périls, pour sauver de la fortune, aveugle reine de ce monde, ce qu'elle menace, on sacrifie un objet d'un prix égal. Eh bien! ajouta-t-il en jetant sa couronne dans le fleuve, ma couronne de fleurs pour le salut de l'empire romain!

II.

La principale propriété des Secundinus était située sur les bords de la Moselle, à quelques milles de Trèves. Elle se composait d'une habitation d'été et d'une habitation d'hiver, tournées la première au nord et la seconde au midi, ayant chacune leurs thermes et leurs portiques. Toutes deux étaient dominées par une tour élevée, du sommet de laquelle on pouvait jouir d'une vue admirable et surveiller de loin l'arrivée d'une bande de Barbares, de *Bagaudes*, ou de ces pillards qui s'étaient détachés des légions, et qui étaient parfois aussi redoutables que les Bagaudes et les Barbares; les précautions contre le danger s'alliaient dès-lors aux dispositions prises pour goûter les douceurs de la vie.

A quelque distance des deux habitations, une vaste étendue de terrain était couverte par un amas de bâtimens, de clôtures, de cours, de hangars, de granges, de greniers et d'étables, composant le *prædium*, et consacrés à l'exploitation du vaste territoire possédé par les Secundinus. Des murs récemment construits et un fossé profond entouraient les habitations, véritable fortification née du besoin de se mettre en défense contre les coups de main dont on était menacé fréquemment. Ces fortifications donnaient à l'asile de l'opulence romaine l'air d'un petit camp (*castellum*); elles annonçaient ce qui plus tard devait rappeler cette origine et porter le nom de *castel* au moyen-âge.

Entre les bâtimens et la rivière étaient des jardins, des serres, des viviers, des sources qui montaient en jets d'eau, tombaient en petites cascades sur des degrés semés de coquillages et de cailloux colorés, ou animaient des orgues qui répandaient incessamment dans les airs une plainte mélodieuse. Des rochers peints de diverses nuances brillaient parmi les arbres; des statues se détachaient sur le bleu du ciel ou sur la verdure tachée de rouge des collines de grès qui s'avançaient jusqu'au bord de la Moselle; derrière les collines s'élevaient presque à pic des montagnes dont les cimes étaient noircies de grandes forêts que la hache n'avait pas encore entamées et qui se prolongeaient jusqu'au

Rhin, et par-delà le Rhin allaient rejoindre les profondeurs inexplorées de ces bois de la Germanie où erraient les Barbares.

Tout était en mouvement et en rumeur dans l'habitation. Le peuple d'esclaves qui la remplissait avait été rassemblé pour présenter au jeune maître le spectacle de cette portion de son patrimoine, comme il allait faire la revue des troupeaux de bœufs, de brebis, de chevaux, de porcs, qu'il devait posséder un jour. Il y avait là trois mille êtres humains auxquels on refusait le nom d'hommes, attendant, quelques-uns avec des espérances corrompues, le plus grand nombre avec la stupide indifférence de la servitude, l'arrivée d'un nouveau propriétaire. Si sa venue les réjouissait, c'était seulement parce qu'elle interrompait pour quelques heures le labeur forcé, les paroles menaçantes et les coups répétés du fouet sanglant.

A l'écart de la foule se tenaient les esclaves voués à des emplois relevés ou attachés immédiatement à la personne du maître. On voyait à leur air bassement hautain qu'ils dédaignaient leurs compagnons destinés à des fonctions inférieures, quand ils eussent dû rougir encore plus de leur condition, qui dépravait et humiliait, pour ainsi dire, en leur personne, les plus nobles facultés de l'ame humaine. Parmi ceux-ci se trouvaient des lecteurs, des écrivains, des bibliothécaires et même un grammairien et un pédagogue.

Les tailleurs, les forgerons, les charpentiers, se réunissaient par groupes, chacun avec ceux de sa profession. L'importance que leur donnait l'industrie relevait un peu ceux-là de l'abaissement de la servitude. Un bon ouvrier était de fait affranchi à demi. La plupart des musiciens, des chasseurs, des pêcheurs, des cuisiniers, avaient été emmenés à la rencontre de Lucius. Ceux de leurs pareils qui étaient restés laissaient voir sur leurs fronts envieux le dépit que cette préférence leur avait causé, car les vanités jalouses tourmentent les ames les plus avilies et les conditions les plus abjectes.

Les colons se faisaient remarquer par une expression de visage un peu plus sereine; eux appartenaient à la glèbe, tyrannie moins dure et moins capricieuse que celle de l'homme. Le reste n'était qu'un amas de misérables offrant sous mille formes bizarrement variées l'aspect d'un même opprobre et d'un même malheur. Là se trouvaient pêle-mêle toutes les associations et tous les contrastes. Un pâtre sarmate gisait à terre auprès d'un coureur numide; des bouviers gaulois étaient assis avec des danseurs phrygiens; des nains contrefaits se glissaient parmi des Germains aux corps gigantesques. Ici, des visages hébétés, des regards ternes, l'air de la brutalité qui plie sans comprendre sous la force; là des yeux se dirigeant de côté, avec l'expression d'une malveillance qui se cache, d'une haine que contient la peur; plus loin, des physionomies rusées et impudentes, des physionomies de *daves* et

de satyres, qui semblaient connaître et promettaient de servir tous les vices; ailleurs, à côté d'un groupe de vieux cultivateurs aux cheveux rares et blanchis, aux mains ridées et tremblantes, et dont l'âge avait voûté le dos, se montraient quelques beaux adolescens aux chevelures longues et parfumées, destinés à remplir les coupes durant les festins. Parmi cette multitude, il y avait encore des Syriens brunis par le soleil, des Ibères prompts à la course, des Goths aux yeux bleus, des Alains aux cheveux roux, des Taifales et des Huns à la tête hideuse.

Cette cohue de tout âge, de toute forme, de toute race, se pressait dans les cours, se couchait sous les portiques, ou s'entassait confusément dans les salles destinées aux occupations champêtres, tandis que les intendans promenaient sur elle un regard rapide et sévère, et que les porte-fouets faisaient retentir le bruit des courroies toujours prêtes à frapper. Pour que l'étalage de toute cette portion de l'immeuble fût complet, on amena deux troupes tirées des retraites ténébreuses où elles étaient reléguées; c'étaient les esclaves condamnés à tourner la meule et les habitans enchaînés de l'*ergastulum*. Ces malheureux, à peine vêtus de quelques lambeaux dégoûtans, la tête rasée, le corps sillonné de coups, le visage couvert de marques imprimées par le feu, s'avancèrent deux à deux, se traînant avec peine à cause des entraves, et les yeux clignotant à la lumière inaccoutumée. On les coucha le long d'un mur, comme lorsqu'ils étaient à vendre sur le marché, étendus chacun dans sa cage de fer, pour être visités par l'acheteur et maniés jusqu'au dégoût.

Parmi ce grand nombre d'esclaves rassemblés, il y avait, comme c'était l'ordinaire, peu de femmes en proportion de la quantité des hommes. Quelques-unes se montraient çà et là auprès de ceux qui étaient leurs époux pour tout le temps qu'il plairait au maître de ne pas les séparer d'elles, tenant dans leurs bras les enfans auxquels elles avaient donné la vie, et qui ne leur appartenaient pas.

Dans l'*atrium*, au milieu d'un groupe de fileuses assises à terre sous un portique, se dessinaient entre deux colonnes de marbre blanc la haute stature, la taille élancée, le col de neige, le visage doux et sérieux d'une jeune Barbare : c'était une captive franque enlevée à ses forêts après l'égorgement de toute sa famille. Vendue par un marchand d'esclaves à Secundinus, Hilda avait d'abord refusé toute nourriture, comme un animal sauvage pris au piége. Les mauvais traitemens n'ayant rien pu sur elle, l'intendant, de crainte que la jeune fille ne mourût entre ses mains et que son maître ne lui reprochât le dommage de cette perte, avait souffert qu'une femme chrétienne pénétrât en secret jusqu'à elle pour la déterminer à supporter la vie. Cette femme était la pieuse Priscilla, qui, — après avoir été la fidèle épouse de Maxime, maintenant évêque de Trèves, alors qu'il vivait

dans le siècle, — depuis qu'il avait embrassé la prêtrise, était devenue sa chaste compagne, sa sainte sœur en Dieu. Priscilla, dont la vie était consacrée aux œuvres charitables, était surtout remplie de la plus tendre compassion pour les pauvres femmes esclaves. L'évêque, bien qu'il fût à cette époque le personnage le plus important de la cité et qu'il pût évoquer beaucoup de causes à son tribunal en les rattachant sous divers prétextes aux droits ecclésiastiques, l'évêque ne pouvait cependant entrer dans l'intérieur des familles sans la permission du chef. Il ne pouvait défendre les esclaves contre la loi, car les édits des empereurs chrétiens, en adoucissant l'esclavage à quelques égards, l'avaient laissé subsister presque intact. Tout ce que pouvait faire l'évêque Maxime, et il le faisait avec une grande chaleur et une grande habileté de zèle, c'était de protéger indirectement les malheureuses victimes de la servitude en agissant sur leurs maîtres par les exhortations pathétiques, les remontrances à la fois fermes et mesurées, en employant tour à tour et l'autorité de son saint ministère et l'ascendant de sa position sociale. Son influence immédiate n'allait pas plus loin; mais la charité est patiente et ne se rebute point, comme dit l'apôtre. Là où l'évêque ne pouvait pénétrer, il s'efforçait de faire pénétrer, par une pieuse adresse, sa sainte compagne. Priscilla gagnait la faveur des esclaves préposés à la garde des autres par de petits présens, par d'insinuantes paroles, par de vrais services. Quand elle savait un esclave malade, elle demandait à lui porter des secours qui pourraient le rendre à la santé, conserver au maître sa propriété, et par là être utiles au préposé lui-même. C'est ainsi qu'elle avait fait pour Hilda. Elle profitait de ces occasions pour répandre la foi chrétienne dans une ame déchirée ou abrutie. Elle était souvent repoussée par cet endurcissement qui naît du désespoir; mais le brisement de cœur est une préparation salutaire à l'Évangile : l'homme accablé sous le poids du malheur se tourne vers Dieu comme le moribond se tourne vers le soleil, et Priscilla eut plus d'une fois la consolation de faire entrer dans cet enfer humain un rayon de la paix céleste.

La jeune Hilda, après avoir résisté d'abord avec une fermeté farouche aux discours et aux conseils de Priscilla, avait fini par s'en laisser toucher. Une circonstance particulière avait amolli cette ame difficile à fléchir. Priscilla et Maxime, au temps de leur union, avaient eu une fille chérie morte à dix-huit ans dans leurs bras : c'était ce malheur irréparable qui les avait détournés des voies du monde et ramenés par la douleur aux voies de Dieu. Priscilla crut trouver dans le visage de la jeune Germaine quelques traits et dans sa voix quelques accens de sa propre fille. Cette ressemblance redoubla l'intérêt qu'elle ressentait pour Hilda, et donna à ses paroles, à ses supplications et à ses larmes quelque chose d'irrésistible comme le cri des entrailles maternelles.

L'œil fixe et farouche de l'orpheline se mouilla de pleurs, quand la mère désolée pressa l'orpheline dans ses bras. Il y eut entre ces deux ames veuves une rapide intelligence de douleur, une communication intime et profonde qui fondit la dureté barbare, et le christianisme descendit sur Hilda dans un baptême de larmes.

La foi, dès qu'elle fut entrée dans cette ame forte, fut inébranlable et ardente. Hilda crut comme elle avait résisté, avec toute l'énergie d'une puissante nature, pareille à ces bois qui s'embrasent difficilement, et, une fois embrasés, brûlent d'un feu qu'on ne peut éteindre. A peine convaincue, elle éprouva le besoin de répandre sa conviction autour d'elle, et bientôt il y eut dans l'habitation de Secundinus une *missionnaire* clandestine qui transmit, surtout à ses compagnes de captivité, les enseignemens qu'elle recevait de Priscilla, prêchant en secret au milieu d'elles avec toute l'ardeur que la nouveauté de la conviction ajoute à la certitude de la foi. Priscilla bénissait le ciel de l'heureux résultat de ses soins, et Maxime voyait avec joie le christianisme se glisser ainsi cette fois comme toujours, par le secours des femmes, dans une si nombreuse famille d'esclaves. Sans intervenir publiquement, il veillait en secret sur ce troupeau caché par l'intermédiaire de Priscilla, qui employait mille ruses nées d'un zèle ingénieux pour continuer de mystérieuses relations avec sa néophyte chérie.

Toutes ces précautions étaient nécessaires. Dans son aversion pour la religion chrétienne, Macer s'opposait avec opiniâtreté à ce qu'on l'introduisît au milieu de ses esclaves : il leur défendait d'aller à l'église entendre la sainte parole. Lui-même avait une chapelle devant la porte de sa maison, car il convenait à un personnage revêtu de plusieurs emplois municipaux, et peu porté à se mettre en opposition avec le pouvoir, de rendre un hommage extérieur à la religion officielle de l'état; mais il n'y entrait qu'à Pâques et dans quelques autres solennités, y faisant alors célébrer le service divin avec une extrême magnificence. Le reste de l'année, la chapelle était fermée; jamais les esclaves n'y mettaient le pied. Macer, fidèle par orgueil à l'esprit des religions antiques, n'aurait pas voulu les admettre à la communauté des choses sacrées; il ne pouvait consentir qu'ils eussent le même Dieu que lui. En outre, il craignait que certaines idées que les chrétiens répandaient, entrant dans la tête des esclaves, n'y produisissent une fermentation dangereuse pour l'autorité de leur maître. Cette égalité devant Dieu proclamée par l'Évangile effrayait et irritait le vieux patricien mécontent. Le Dieu mort du supplice des esclaves ne pouvait sans péril être annoncé aux esclaves. Les prédicateurs chrétiens ne leur disaient point, il est vrai, de se soulever; mais l'esprit de l'Évangile se trahissait sans cesse dans le langage des hommes les plus vénérés par l'église. Macer frémissait de colère en voyant la manumission

transportée de la main du préteur aux mains de l'évêque, et le fréquent usage que faisait celui-ci de cette prérogative d'affranchissement. Il citait parfois ce qu'Isidore de Péluse, auprès duquel un esclave s'était réfugié, écrivait au maître qui le réclamait : « Je ne croyais pas qu'un chrétien pût appeler son esclave celui pour qui le Christ est mort ainsi que pour lui-même. » Il voyait dans tous ces faits des symptômes subversifs du bon ordre, de la famille et de l'état, qu'il ne comprenait pas sans l'esclavage. Il s'efforçait donc de tenir ses esclaves hors de la portée du christianisme. Pour cela, il avait fait défendre sévèrement toute sorte de lecture à ceux qui connaissaient les lettres; aux autres, il avait interdit de les apprendre, n'exceptant que les lecteurs et les scribes. Pour le reste, posséder un livre était un crime qu'on punissait en marquant avec un fer chaud le front du coupable.

Le pauvre Capito, qui, sans être cruel, ne pouvait résister à la tentation d'un jeu de mots, si méchant qu'il fût d'ailleurs, avait prononcé qu'il était fort sage que ceux qui aimaient à ce point les lettres fussent *lettrés* (1). Cependant lui-même n'avait pas tardé à se mettre en contravention avec cette loi rigoureuse qu'il approuvait. Le grave rhéteur, de nature un peu épicurienne, avait arrêté ses yeux avec complaisance sur les charmes d'Hilda; il trouvait exquis les vers qu'Ausone avait adressés à la captive bien-aimée qu'il a célébrée sous le nom de Bissula. Puisque Ausone, ce modèle des rhéteurs gaulois, avait brûlé pour une esclave suève et l'avait chantée, pourquoi lui, fidèle imitateur d'Ausone en toutes choses, n'en ferait-il pas autant pour une fille de la race des Francs? C'était un plagiat de plus, et celui-ci ne lui semblait ni plus difficile ni moins agréable que tous les autres; mais, intimidé par la froide réserve et la fierté native de la Barbare, il avait cru faire merveille en prenant une voie détournée pour la séduire. Se rappelant qu'Ausone avait enseigné les lettres à Bissula, il avait proposé à Hilda de lui apprendre à lire. Il pensait que, s'il pouvait la faire jouir des chefs-d'œuvre littéraires dont il était l'auteur, elle ne saurait lui résister. Il comptait sur l'effet des vers qu'il composerait pour elle, et peut-être même sur l'admiration que ne pouvait manquer de lui inspirer son panégyrique d'Eugène, dès qu'elle serait en état d'en comprendre les beautés.

Hilda s'affligeait de ne pouvoir lire les saintes Écritures, les homélies qui circulaient parmi les fidèles, les actes des martyrs qui avaient consolé les saints évêques d'Afrique condamnés aux travaux des mines. Les sévères défenses de Macer empêchaient qu'elle pût recevoir le don précieux des lettres par aucune autre voie. Elle vit une grace du ciel, une faveur de la Providence dans cette chance d'instruction qui lui

(1) Ce jeu de mots doublement détestable est d'Ausone.

était offerte par la seule personne qui pût mettre à sa disposition les trésors dont elle était privée. Après avoir prié Dieu de pardonner et de bénir le moyen étrange qu'elle employait pour arriver à une pieuse fin, elle s'ouvrit à Priscilla, et, dans une des rares et courtes entrevues qu'elle avait avec cette sainte femme, elle lui confia la proposition de Capito. Celle-ci consulta Maxime. Maxime hésita d'abord, car il se défiait des rapports que les maîtres corrompus tentaient d'établir avec leurs belles esclaves; mais il fut bientôt rassuré par la pureté candide de l'écolière, il crut peu chrétien de supposer un motif criminel à ce qui pouvait être une offre charitable. Enfin, pour se décider, il fit ce qu'on faisait souvent dans la primitive église, il consulta la volonté divine en ouvrant une Bible au hasard, et, la réponse du livre sacré s'étant trouvée miraculeusement favorable, il permit à Hilda de faire servir à son édification ce qu'il jugeait une rencontre préparée par Dieu lui-même, se réservant dans sa prudence d'avertir la jeune fille du danger, si le danger se présentait. L'église en ces temps était accoutumée à employer de pieux et irréprochables artifices pour la propagation de la foi. D'ailleurs les desseins de Dieu pouvaient-ils être sondés? Peut-être la jeune esclave gagnerait à la foi le vieux rhéteur, et lui donnerait en échange de la science mondaine la science céleste que possèdent les enfans.

Maxime avait fait remettre à Hilda une Bible qu'elle avait cachée soigneusement. Quand elle était seule, elle s'efforçait avec une incroyable ardeur d'en épeler les divines paroles, à l'aide des leçons que Capito lui donnait dans une intention profane. Le vieux rhéteur n'était cependant pas le seul qui eût été sensible à la beauté d'Hilda. Parmi ses compagnons d'esclavage, il en était un, le plus dégradé et le plus hideux, à qui cette beauté si pure avait inspiré une passion violente : le sanglier difforme cherche les courans les plus limpides. Un homme de la race des Huns, dont le père avait été un des plus vaillans chefs d'Attila, brûlait d'un feu aussi sombre que son ame pour la charmante fille des Francs. Averti de sa laideur par les railleries des autres captives, il ressentait pour Hilda un amour plein de rage et de honte. L'expression du malheur empreinte sur ce front abject avait inspiré à la chrétienne une compassion à laquelle sa charité se reprochait de mêler une horreur involontaire. Elle avait fait effort pour s'approcher de Bléda et lui adresser quelques paroles consolantes. Cette bienveillance, dont il ne pouvait comprendre le motif, l'avait enflammé d'un fol espoir. Frappée d'une clarté soudaine en contemplant les éclairs de ses yeux, Hilda avait reculé, comme on recule au moment de marcher sur un animal immonde, et elle n'avait pu cacher le dégoût que le monstre lui inspirait. Il avait compris ce mouvement de l'ame d'Hilda, et depuis ce moment à la passion bru-

tale qui le dévorait s'était joint un sentiment de haine et un désir de vengeance. Au moment où tous les esclaves étaient rassemblés, attendant le retour de Lucius, Bléda se glissa entre les colonnes du portique sous lequel Hilda était assise, et, s'approchant avec un mélange de résolution effrontée et d'inquiétude ardente, comme un homme qui fait une tentative désespérée, il lui dit quelques mots à voix basse en lui adressant un affreux sourire. On vit tout à coup se colorer d'indignation et de pudeur le front, les joues et le col blanc de la belle Germaine. Elle se leva sans répondre, et, jetant à Bléda un coup d'œil plein d'un mépris inexprimable, elle alla se placer à l'autre extrémité de l'atrium, auprès de l'intendant des esclaves, réduite à chercher la protection de cet homme cruel. Là, elle s'arrêta, leva la tête vers le ciel, comme pour chercher une protection plus puissante; puis, calmée par un sentiment de confiance qui se peignit dans ses yeux rassurés, et comme se reprochant la colère qui venait de faire bouillonner son sang de Barbare, elle abaissa sur Bléda un regard de pitié; mais elle fut obligée de se détourner encore, car elle ne put supporter l'atroce expression de méchanceté avec laquelle cet être horrible la regardait.

En ce moment retentit la voix sonore du *silentiaire*. Le léger murmure qui sortait de cette multitude parlant à voix basse se tut soudain. Tous les fronts se baissèrent, et les trois Secundinus entrèrent dans l'atrium au milieu d'un profond silence. A peine avaient-ils fait quelques pas à travers les rangs muets des esclaves, que le Hun se mit à genoux à la place où il se trouvait, et de là se traîna, comme en rampant, sur le passage du maître. Lucius, en voyant cette figure grotesquement terrible, sourit avec mépris et détourna la tête avec dégoût; puis, comme pour effacer une image déplaisante, il laissa quelques instans errer négligemment sa vue sur les groupes de femmes esclaves. — Que veut ce chien de Scythe? demanda Macer à l'intendant. — Avant qu'il lui eût pu répondre, Bléda, soulevant sa tête carrée sur ses larges épaules et arrêtant avec une certaine fermeté son regard louche sur Macer, dit avec un accent étrange et bizarre qui semblait à peine sortir d'une poitrine humaine : « Maître, on a désobéi à tes ordres, et je te dénonce une de tes esclaves. » Le Hun s'arrêta. Macer attendait qu'il poursuivît, et toutes les esclaves tremblèrent. « Une d'elles a appris les lettres, et elle a lu les livres des Juifs, » dit Bléda. L'intendant trembla à son tour sous un regard foudroyant de Macer. — Quelle est-elle? demanda-t-il au délateur. — La voilà, reprit le Hun triomphant en montrant Hilda.

Tous les yeux se tournèrent vers la jeune fille. Elle était debout devant une colonne du portique, les yeux baissés et les mains croisées sur sa poitrine. Son attitude exprimait une soumission infinie à Dieu et une invincible fermeté vis-à-vis des hommes.

— Que la peine soit appliquée à l'esclave! dit Macer.

Hilda ne changea pas d'attitude; seulement elle leva la tête, et Lucius vit deux yeux bleus promener avec calme sur l'assemblée un regard doux et fier, puis tourner vers le ciel un regard plein d'enthousiasme.

— Qui t'a enseigné les lettres interdites à ta vile condition? dit Macer.

Capito paraissait embarrassé et regardait Hilda d'un air suppliant. Elle garda le silence.

— Où sont les livres qu'on t'a procurés clandestinement, et qui a osé le faire malgré mes ordres?

— Je ne livrerai point la parole de Dieu, et je ne trahirai point ceux par qui le Seigneur l'a fait descendre jusqu'à une misérable captive. — Et, en disant ces simples paroles, le front de la vierge était rayonnant de la joie des martyrs. Chrétienne et Barbare, l'énergie de sa race prêtait encore plus de force à l'exaltation de sa foi.

— Que la peine soit appliquée à l'esclave! répéta Macer de ce ton bref et impératif avec lequel les juges prononçaient les formules imposantes de la loi romaine.

Capito était dans un grand trouble. Se penchant vers l'oreille de son frère, il lui dit en balbutiant : Mon cher Macer, ne pourrais-tu pardonner à cette blanche dryade des forêts de la Germanie, dont les yeux ont la couleur des yeux de Pallas, selon le poète, *Glaucopis Athènè?*

— Qu'importent la blancheur de sa peau et la couleur de ses yeux? reprit Macer en promenant sur son frère un regard scrutateur qui achevait de le confondre. N'as-tu pas toi-même, sage Publius, approuvé par un mot ingénieux le choix de la peine que j'ai portée?

Capito n'avait rien à répondre; d'ailleurs, bien qu'un bon mouvement l'eût porté à faire un effort pour obtenir la grace d'Hilda, il était un peu piqué qu'elle eût recherché d'autres livres que ceux qu'il lui prêtait, et surtout des livres juifs ou chrétiens, car c'était tout un aux yeux du rhéteur. Il regrettait presque d'avoir consacré quelques soins à une créature qui s'en montrait si indigne, et se disait tout bas : C'est puiser l'eau dans le tonneau des Danaïdes que de prétendre donner du goût à une Barbare.

Cependant les yeux de Lucius n'avaient cessé de s'attacher sur Hilda, d'abord avec un sentiment de curiosité et de surprise, ensuite avec un intérêt de plus en plus vif et de plus en plus ardent. Son ame, alanguie par les voluptés de l'Ionie et de l'Égypte et un peu blasée sur les charmes des danseuses de Milet et des chanteuses d'Alexandrie, avait été comme réveillée tout à coup par l'apparition de cette blonde jeune fille, qui offrait en elle un mélange nouveau pour lui de grace et de force, de candeur ingénue et de gravité sérieuse, et qui, par sa blancheur et son immobilité, rappelait à Lucius une belle statue de Mi-

nerve. Quand les dures paroles de son père retentirent à son oreille, et qu'il vit un transport incompréhensible éclairer le front d'Hilda d'une joie sublime, le jeune voluptueux éprouva une émotion inconnue; il oublia qu'Hilda était une esclave, il ne vit plus qu'une belle jeune femme livrée devant lui au bourreau. Il frémit en songeant qu'un fer brûlant allait se poser sur ce front candide et radieux, et, s'adressant à Macer avec vivacité : Vous accorderez, mon père, à la bienvenue de votre fils la grace de cette jeune fille.

Macer le regarda d'un air de surprise et de mécontentement. La légèreté de Lucius avait froissé l'ame de son père. Il avait trouvé ce fils, en qui toutes ses affections étaient concentrées, insensible aux plus brillantes perspectives de l'ambition; il avait profondément souffert de le trouver ainsi, et maintenant cet indolent Lucius, qui n'eût pas daigné ramasser la couronne impériale, si elle fût tombée à ses pieds, semblait tout ému parce qu'on allait châtier une esclave indocile! Ce caprice impétueux de jeune homme, avec cette indifférence pour les affaires sérieuses, déplut fortement à Macer, et il répondit par un refus un peu brusque à la demande de Lucius. Lucius en éprouva un dépit violent. Il sentit l'autorité du père de famille peser tout à coup rudement sur sa tête long-temps libre. Son affection filiale avait été refroidie par la négligence prolongée de Macer. Ce n'était pas une tendresse impatiente qui les avait ramenés dans les bras l'un de l'autre, c'étaient des calculs mesquins qui les avaient rapprochés; aussi la joie du retour s'était déjà presque entièrement dissipée; déjà il y avait entre le père et le fils, bien que s'aimant au fond, un déplaisir secret et un mécontentement réciproque.

Tandis que Lucius bouleversé cherchait un moyen de fléchir son père, le voile qui fermait l'entrée de l'atrium se leva, et l'on vit s'avancer l'évêque Maxime, qui venait faire une visite solennelle au *duumvir* à l'occasion du retour de son fils. A peine Maxime avait-il prononcé quelques paroles de félicitation, que le hideux Bléda apparut dans l'atrium portant le fer rouge pour marquer le front virginal d'Hilda. L'évêque, à ce spectacle, fit un geste d'horreur. Lucius espéra, Capito reprit courage, et cette fois ce fut Macer qui parut déconcerté.

L'évêque et le duumvir étaient les deux puissances de la ville. Entre ces deux puissances rivales avaient lieu fréquemment des conflits de juridiction, des luttes d'autorité. Chaque jour, l'ascendant des évêques gagnait dans la curie; seul pouvoir qui eût une racine dans les consciences, ils attiraient insensiblement à eux tous les pouvoirs. Cet empiétement graduel, qui était dans la nature des choses, soulevait la bile de Macer, et lui semblait une odieuse usurpation sur ses droits; il haïssait cordialement Maxime, mais il cachait avec soin cette haine, qu'il n'eût pas été prudent de laisser paraître sous le pieux Honorius.

Il affectait même de montrer les plus grands égards et la plus humble déférence pour l'évêque; mais sous main il travaillait à combattre son influence, à contrecarrer ses desseins, à faire rejeter ses plans par les décurions ou à en annuler l'effet.

Maxime, qui unissait une grande prudence et même une grande finesse à ses hautes vertus, connaissait fort bien les menées de Macer, et, tout en feignant de les ignorer, il savait les prévenir. Son œil vigilant déjouait les intrigues qui eussent pu nuire aux intérêts de l'église ou aux progrès de la foi. Macer sentait toujours au-dessus de lui avec colère ce surveillant incommode; mais jamais il ne l'avait plus maudit qu'en ce moment, où il était surpris pour ainsi dire en flagrant délit de cruauté et de persécution.

Il fallut bien apprendre à Maxime ce dont il s'agissait. — Eh quoi! mon frère, s'écria l'évêque, vous êtes chrétien, et vous voulez livrer à des traitemens pareils une chrétienne, parce qu'elle a eu soif de la parole de Dieu! Vivons-nous donc sous les fils du saint empereur Théodose, ou sommes-nous retournés au temps des Néron et des Décius?

— Ma foi n'est pas suspecte, reprit Macer : je célèbre la pâque chaque année, j'ai fourni dix sesterces pour réparer l'église de Trèves, bâtie par l'illustre Hélène, mère du divin Constantin; mais la police des esclaves appartient au père de famille.

Maxime sentit que sur ce terrain Macer, protégé par la loi, était inattaquable, et, commandant à son indignation, il s'efforça de changer la résolution du duumvir en s'adressant à ses intérêts. Avec ce tact politique qui distinguait à un degré si éminent les hauts fonctionnaires de l'église dans ce grand siècle de l'épiscopat chrétien, Maxime, tout en paraissant ne s'adresser qu'à la charité de Macer, lui fit habilement sentir quel mauvais effet produirait parmi les fidèles un pareil bruit, que malheureusement il ne pourrait démentir et serait même obligé de confirmer, si on l'interrogeait. Les envieux de Macer pourraient signaler un crime de lèse-majesté dans cette persécution contre la religion impériale. Maxime fit quelques allusions adroites à des torts que Macer avait eus envers lui, pour lui montrer que, s'il ne s'en plaignait point, ce n'était pas qu'il les ignorât. Après l'avoir inquiété de la sorte et disposé par la peur à la clémence, le saint évêque retrouva toute son onction d'apôtre pour le supplier au nom de Jésus-Christ de ne pas refuser au plus humble de ses serviteurs la grace d'une pauvre fille esclave rachetée aussi bien qu'eux par le sang divin. Cette fin du discours de Maxime permettait au duumvir de fléchir sans paraître céder, et de faire, comme vaincu par la miséricorde, ce que lui suggérait la prudence.

Macer comprit sa situation à merveille : il vit qu'il serait impolitique et dangereux de blesser mortellement l'évêque par un refus dont ce-

lui-ci pouvait le faire repentir. Il prit rapidement son parti, et, pour éviter l'humiliation de paraître subjugué par l'ascendant de son rival, il lui dit en souriant : — Père vénérable, nous ne nous repentons point d'avoir protesté pour notre droit de juridiction sur notre famille, selon la coutume des aïeux, puisque nous y avons gagné d'entendre la parole toujours éloquente de votre sainteté... — Qui ne s'est pas montrée inférieure à Cicéron plaidant pour le roi Déjotarus, interrompit avec son à-propos ordinaire l'empressé Capito. — Mais nous avions déjà résolu, poursuivit Macer, à la requête de notre frère illustre et de notre fils bien-aimé, de faire grace à cette esclave, et, quant à celui qui a déplu à votre paternité comme à nous-même en paraissant en sa présence et en la nôtre, quand il n'était point demandé pour un office qui ne lui avait point été imposé, qu'il soit attaché à la meule et marqué au front avec le fer qu'il a fait rougir, pour que ses préparatifs ne soient pas perdus!

Ainsi parla Macer, qui avait besoin de se soulager, en faisant souffrir quelqu'un de la souffrance intérieure qu'il ressentait à plier sous la volonté de l'évêque, et qu'il était contraint de cacher sous un air de bienveillance et de politesse. Maxime n'avait point été dupe de la condescendance forcée de Macer, mais il parut le croire aveuglément. Il avait obtenu ce qu'il désirait, il se retira après avoir béni Hilda et quelques autres esclaves chrétiens par des regards jetés sur eux, tout en conversant de l'air le plus libre avec Macer. Il était bien aise aussi que l'héritier futur de ces immenses possessions s'annonçât dès son arrivée par un mouvement d'humanité. La beauté d'Hilda, la connaissance profonde qu'avait Maxime des faiblesses cachées du cœur, un regard de bonheur et de tendresse qu'il avait vu Lucius jeter sur la captive au moment où sa grace était proclamée, avaient bien donné au pasteur expérimenté des ames quelques soupçons sur les motifs qui avaient pu aider chez le jeune Secundinus l'impulsion de la charité; mais Maxime était loin de réprouver un sentiment bon en lui-même et inspiré du ciel, parce que la terre y mêlait quelques ombres. Bien loin de là, il songeait, en se retirant, au bien que Dieu pourrait produire par la main de l'humble esclave, choisie peut-être pour ranimer la foi de Lucius par le spectacle des plus admirables vertus chrétiennes.

III.

Maxime, en regagnant la ville, s'entretenait tout bas avec lui-même de la scène dont il venait d'être témoin et dans laquelle nous l'avons vu jouer un rôle habilement charitable. Il méditait avec tristesse sur la sévérité cruelle de ces hommes qui n'avaient conservé des anciennes mœurs romaines que leur dureté impitoyable; il bénissait Dieu de ce

qu'il avait mis ses serviteurs dans une situation où ils pouvaient protéger les misérables esclaves en se faisant craindre de leurs maîtres, et peut-être le sentiment de son triomphe sur le duumvir mêlait-il à son insu quelque peu de satisfaction terrestre aux actions de graces sincères et désintéressées qu'il rendait au Tout-Puissant.

De temps en temps, la litière qui le portait se détournait par son ordre de la grande voie qui conduisait à Trèves, et s'arrêtait à l'entrée d'un village, près d'une chaumière isolée, parfois devant un poste militaire situé dans un lieu sauvage : c'est qu'il y avait là quelque indigent ou quelque malade à visiter, quelque catéchumène à fortifier dans la foi. Après de courtes paroles pleines d'onction et de charité, le bon évêque reprenait sa route, et, rafraîchi par le bien qu'il venait de faire, lisait avec de pures délices un discours de saint Jean Chrysostome, un traité de saint Ambroise, des vers pieux de Sedulius, ou bien il cherchait le texte sur lequel il improviserait familièrement une homélie dans la prochaine assemblée des fidèles. Tout en se livrant à ces réflexions, Maxime était arrivé à la porte de sa demeure, située derrière l'église cathédrale de la ville de Trèves. Cette demeure, d'une étendue considérable, était divisée en deux parties : dans l'une, l'évêque habitait au milieu de son clergé et de jeunes enfans voués à la prêtrise, qui, avec les chantres, formaient l'école; dans l'autre, Priscilla vivait retirée avec quelques saintes veuves et quelques chastes vierges. Les deux portions de cette petite confrérie quasi-monastique se réunissaient dans l'église pour prier, mais à des places différentes, selon l'usage de ces temps.

Quand Maxime arriva près du portail de la basilique, les chants du soir achevaient de mourir sous les voûtes. Il traversa le temple magnifique que soutenaient des colonnes gigantesques de marbre africain données par l'impératrice Hélène, et dont on admire encore aujourd'hui les débris. Maxime se prosterna devant l'autel, éclairé faiblement par une lampe comme suspendue aux ténèbres qui montaient jusqu'au faîte de la basilique. Après avoir rendu graces à Dieu dans une courte prière d'avoir protégé, par l'entremise de son serviteur, une pauvre chrétienne fidèle à sa foi dans les fers, il s'achemina vers la cellule de Priscilla.

Priscilla était en oraison quand Maxime entra; elle ne leva point les yeux, ne détourna point la tête; seulement on eût connu au mouvement plus précipité de ses lèvres qu'elle priait avec plus de ferveur en le sentant près d'elle. Maxime se mit à genoux à côté de sa pieuse compagne, et tous deux restèrent long-temps ainsi, unissant leurs ames dans leur prière fraternelle et dans le sentiment commun de la présence de Dieu. Puis ils se levèrent et se saluèrent mutuellement d'un regard plein de chaste amour et d'unanime espérance. Ensuite,

s'étant assis à quelque distance, Maxime raconta ce qui s'était passé dans la villa des Secundinus. La bonne Priscilla fut vivement émue au récit de Maxime. — Dieu soit loué, dit-elle, et remercié du plus profond de nos cœurs, pour avoir donné à notre Hilda cette constance et cette fermeté dignes des premiers jours de l'église, et qui commencent à s'affaiblir dans le monde! Qu'il soit loué aussi pour avoir épargné à cette jeune fille le traitement cruel dont elle était menacée! Je donnerai une double aumône au premier pauvre qui se présentera à la porte de notre demeure. Il m'est si doux de penser que Dieu a fait descendre cette grace sur l'esclave fidèle par l'intervention de mon cher et vénérable frère Maxime!

— Sœur bien-aimée, dit l'évêque, la récompense de mes faibles œuvres est d'abord dans notre Seigneur Jésus-Christ, qui les consomme en moi malgré mon indignité; elle est ensuite dans la joie par lui permise d'accomplir ces œuvres avec la pensée que tu en seras heureuse. Il nous a placés l'un près de l'autre pour nous soutenir et nous appuyer mutuellement dans sa voie, pour nous édifier par la communion des vertus et arriver ainsi à être réunis dans son amour durant l'éternité plus intimement que nous ne l'avons été sur la terre.

— Que tes paroles sont douces à ton humble sœur! comme elles remplissent son ame du désir de faire le bien et de mériter le bonheur éternel! Ah! ce bonheur, nous le commençons ici-bas, Maxime. Aimer purement, n'est-ce pas le ciel?

— Craignons, reprit Maxime avec une tendre gravité, craignons d'amollir nos ames par ces retours trop humains même sur les plus saintes affections de notre cœur. Les anges seuls sont purs devant Dieu; nous sommes des créatures fragiles et vaines; humilions-nous dans notre faiblesse et défions-nous toujours de notre infirmité. Il vaut mieux, chère sœur, me dire à ton tour ce que tu as fait aujourd'hui, réjouir mon ame par le récit de tes actions charitables, ou bien, si quelque faute légère pèse sur ta conscience craintive, hâte-toi de la confesser à ton frère pour qu'il te donne, suivant ses lumières, d'affectueux conseils, ou lave ton ame, objet de ses plus pures tendresses, dans la piscine salutaire de la pénitence.

— La journée s'était passée comme à l'ordinaire, dit Priscilla, avec mes chères filles et mes sages compagnes, dans les chants, les oraisons et les entretiens recueillis. Des indigens ont frappé à la porte de notre maison, ils ont été nourris; des pèlerins ont reçu le léger viatique dont nos ressources nous permettent de disposer en leur faveur; mais j'éprouve un vif scrupule à t'avouer ce qui s'est passé dans l'hospice que tu as fondé pour les malades indigens.

— Ne me cache rien, sœur chérie; apprends-moi ce qui te fait rougir de la sorte et semble t'agiter comme un remords; déclare ton péché

à un pécheur pour que tous deux nous implorions ensemble la miséricorde céleste.

— Devant l'église s'est présenté... Je n'ose poursuivre.

— Poursuis sans crainte. Est-ce un voleur ou un meurtrier? Tout homme créé à l'image de Dieu doit être accueilli à l'ombre du sanctuaire, même les plus criminels, afin qu'échappant à la mort terrestre, ils aient le temps de se repentir et d'échapper à la mort éternelle.

— Mais ce n'est pas seulement un voleur ou un meurtrier; c'est bien plus, c'est le prêtre arien Mélèce, celui qui ose t'appeler hérétique, ainsi que tous les évêques de la confession du bienheureux Athanase. On l'a apporté devant l'église sur une civière, dévoré par la fièvre et demandant à être reçu dans l'hospice... J'ai hésité; mais il est vieux, il souffrait beaucoup... Bien qu'il soit un réprouvé, sa pâleur faisait peine à voir... Ton front s'est couvert d'un nuage; tu vas me condamner... Oh! pardonne. J'ai péché sans doute. J'aurais dû le repousser; je n'en ai pas eu le courage.

— Oui, je m'indigne en effet, reprit l'évêque d'un ton sévère, que ma sœur ait hésité à recevoir notre frère Mélèce dans l'asile ouvert à tous ceux qui souffrent, ariens ou catholiques, chrétiens ou païens, romains ou barbares; Mélèce est assez malheureux de fermer les yeux à la lumière. A Dieu il appartient de le juger et à nous de le secourir. —Mais j'ai tort de t'adresser cette réprimande, reprit doucement Maxime, puisque, malgré ton erreur, tu as agi selon la charité.

Priscilla regarda Maxime avec une tendre admiration. Maxime continua ainsi : — Quand crois-tu pouvoir porter quelques paroles de consolation et d'encouragement à notre pauvre Hilda?

— Une fois chaque semaine, elle va de grand matin dans une partie éloignée du *prædium*, là où sont les étables des brebis, chercher la laine qu'elle doit filer. Ce jour, j'ai coutume de me trouver dans le petit bois qui est derrière la chapelle des Secundinus; j'échange avec Hilda quelques mots rapides, je lui porte tes bénédictions et tes avis; elle m'apprend ce qu'elle a fait pour gagner à Dieu les ames de ses compagnons d'esclavage. Il ne se passe presque point de semaine sans que l'un d'entre eux ait été touché par sa parole.

— Que le Seigneur veille sur toi dès le matin, sœur chérie! dit affectueusement Maxime. Maintenant il y a un nouvel hôte dans la demeure des Secundinus; Hilda a besoin de nouveaux avertissemens contre celui qui peut être un ennemi plus dangereux que Capito. D'après quelques mots que m'a dits ce jeune homme, il me paraît, comme beaucoup d'autres, admirer la religion chrétienne sans y croire et sans la pratiquer; du moins n'a-t-il pas d'antipathie contre elle comme Macer, ni cette passion frivole pour les lettres profanes qui rend le pauvre Capito incapable d'une réflexion sérieuse. Je ne désespère pas

de Lucius. Hier, il s'est montré compatissant pour Hilda. Qu'elle recueille adroitement parmi les autres esclaves ce qu'ils diront du jeune maître, et s'il s'approchait d'elle, entraîné par un penchant coupable, qu'il rougisse en entendant sortir de la bouche d'une esclave barbare des paroles dignes de celle qui est notre fille bien-aimée! Qui sait si Dieu ne se servira pas d'elle pour le convertir, comme sainte Théodore convertit le jeune débauché auquel elle était livrée? Quel bonheur ce serait pour l'église, si le fils de l'opulent duumvir embrassait la foi!

Tandis que l'évêque, dans la confiance de son zèle, se livrait à ces lointaines espérances, une pensée pénible avait passé sur le front de sa compagne. Malgré les efforts qu'elle fit pour la cacher, Maxime s'en aperçut, et il lui demanda la cause de cette tristesse subite.

— Hélas! dit Priscilla, un mot que ta bouche a prononcé vient de réveiller en moi des souvenirs amers que je tente vainement d'écarter. Tu as appelé Hilda notre fille bien-aimée, et je n'ai pu m'empêcher, ajouta-t-elle en rougissant, de me rappeler que nous avons eu une fille jeune, belle, pieuse comme elle, que le Seigneur nous avait donnée, que le Seigneur nous a retirée. Que son nom soit béni! ajouta Priscilla en étouffant un sanglot.

Maxime pâlit à ces paroles; le cœur du père tendre battit violemment sous la robe de l'évêque : des sentimens habituellement contenus et comprimés se ranimèrent avec une sourde violence. Il s'y mêlait des souvenirs d'affection terrestre pour la femme qui était là devant lui, et qui avait été son épouse avant d'être sa sœur. D'anciens déchiremens qu'il croyait endormis se réveillèrent malgré lui dans ses entrailles : la plaie depuis long-temps fermée se rouvrit et saigna quelques instans. Il se passa au fond de son ame une lutte douloureuse qui le remplissait de confusion. Priscilla, plus confuse encore et plus troublée que lui, cachait dans ses mains son visage rouge de pudeur et baigné de larmes. Enfin l'évêque, s'élevant au-dessus de ce désordre secret par une puissante aspiration vers Dieu, dit d'une voix que sa volonté maîtrisait : — Sœur vénérée, il ne nous est pas permis de nous rappeler ce que nous fûmes dans le siècle avant d'appartenir complétement à Dieu. Celle dont tu viens de parler ne doit être nommée que dans le secret de nos prières; son nom ne doit pas être prononcé à haute voix entre nous. Nous ne devons la considérer que dans l'état glorieux où j'espère qu'elle est maintenant élevée, afin que cette sainte ne soit point pour nous une occasion de chute intérieure, en nous replongeant dans les réminiscences du siècle, mais que nous soyons réunis avec elle en ce lieu où, selon les chastes paroles de l'apôtre, il n'y a plus d'hommes et de femmes, où toutes les ames sont les épouses bienheureuses de l'époux céleste.

Après avoir dit ces paroles d'un accent ferme et convenable à la

majesté épiscopale, Maxime bénit Priscilla, inclinée devant lui, et, sans presser la main l'un de l'autre, sans oser se donner le baiser de paix, tous deux se séparèrent dans un grand recueillement et un profond silence.

Avant l'aube du jour suivant, Priscilla était dans le lieu où chaque semaine elle attendait le passage d'Hilda : c'était un ancien bois sacré, et la chapelle avait été un *sacellum* dédié aux nymphes. Sans cesse on consacrait au culte chrétien des édifices bâtis pour honorer les divinités païennes, et souvent, comme ici, on laissait subsister le bois sacré à côté de la chapelle : contraste qui peignait la société de ces temps, dans lesquels des restes de l'ancienne croyance subsistaient encore à côté de la religion nouvelle.

Bientôt Priscilla vit la jeune esclave s'avancer plus pensive qu'à l'ordinaire vers le lieu désigné. Après avoir regardé autour d'elle, avec crainte, si nul œil caché n'épiait leurs pas, les deux femmes s'embrassèrent et entrèrent dans l'intérieur du bois. Priscilla se hâta de faire à la captive les questions qu'elle avait à lui adresser. Quand elle vint à parler du jeune Romain, Hilda rougit légèrement, et dit avec quelque vivacité : — Oh ! celui-ci, c'est un noble maître, c'est un seigneur bon et humain. Si vous aviez vu avec quelle chaleur il a demandé ma grace à son père, et comme il semblait souffrir quand elle lui a été refusée ! Je n'aurais jamais cru qu'un Romain pût sentir une si tendre pitié pour une Barbare. Il n'a pas l'air sombre comme le seigneur Macer, lui; il est doux et gracieux; hier, il m'a paru ressembler au bienheureux saint George qui est peint au-dessus de la porte de la chapelle, au moment où il délivre la jeune fille promise à un dragon. Ses esclaves ont dit qu'il n'était point cruel pour eux; ils prétendent que dans le pays d'où ils viennent, et qui s'appelle Athènes, les maîtres sont meilleurs qu'ici; mais lui n'est pas de ce pays : comme la grace de son sourire et de sa voix, sa bonté lui vient de Dieu.

Priscilla fut un peu alarmée en entendant ces paroles, dans l'accent desquelles on sentait l'impétuosité d'une nature forte à travers l'ardeur d'une ame ingénue; mais elle reprit confiance en contemplant l'expression de céleste innocence empreinte sur le front et dans le regard d'Hilda. Elle se rappela les espérances que son frère avait laissé entrevoir au sujet de Lucius, avec cette ardeur de prosélytisme qui servit si merveilleusement la propagation de l'Évangile. Entraînée par l'exaltation naturelle de son ame aussi tendre que pieuse, elle s'écria : Que les saints anges te protégent, ma fille chérie ! Oh ! jamais une pensée de mon Hilda ne fera rougir le front de son père Maxime. Le Seigneur, selon ses merveilleux desseins, t'a placée dans une maison profane pour la sanctifier. Continue, vierge choisie de Dieu, continue à répandre en secret autour de toi la manne de sa doctrine, et le Dieu

protecteur des faibles et des petits bénira les efforts de l'esclave, car tout est possible à celui qui a converti le monde par la voix des publicains, des pêcheurs et des mariniers!

En achevant ces paroles, Priscilla crut entendre quelque bruit parmi les arbres; elle serra tendrement Hilda sur son cœur, et se retira, craignant d'être aperçue, comme on fait après un larcin. Hilda sortit du bois et s'avança vers la bergerie.

IV.

Au moment où Priscilla s'éloignait, Lucius s'avançait d'un autre côté. La journée de la veille avait été employée par lui à parcourir en détail avec son père toutes les parties de la villa. Capito lui avait fait les honneurs de la bibliothèque, plus fournie de livres profanes que d'ouvrages chrétiens; il avait ensuite fait admirer à Lucius les statues et les tableaux de la galerie, se gardant, comme on peut le croire, de lui épargner aucune des pièces de vers qu'il avait composées sur tous les objets d'art qu'elle renfermait. Lucius avait suivi nonchalamment Capito de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, prêtant une oreille distraite aux explications et aux vers. Le commencement de la matinée occupait désagréablement la pensée du jeune Romain; il croyait voir encore l'air dur de son père lui refusant la grace d'Hilda, la terreur et la soumission abjecte des esclaves, la figure hideuse de Bléda, qui, lorsqu'il avait été entraîné à la meule au milieu des rires stupides de ses compagnons d'infortune, avait jeté à Lucius un regard de haine et de vengeance, et ces images l'importunaient. Accoutumé à ne songer qu'à ses plaisirs, il se trouvait avec ennui jeté dans un monde moins riant; il lui semblait que les heures folâtres et insouciantes de la jeunesse étaient passées, que les soucis de l'âge mûr et les occupations sévères de la famille l'attendaient. Pour écarter ces impressions pénibles, Lucius appelait à lui l'image de la jeune Barbare telle qu'il l'avait vue sous le portique, blanche, immobile, ses grands yeux bleus levés vers le ciel dans un ravissement paisible.

Ainsi que beaucoup d'hommes de son temps, Lucius alliait à son scepticisme épicurien un penchant bizarre à la superstition et à l'extase. Il avait été comme fasciné par l'expression inspirée d'Hilda; de vagues idées de philtre et d'enchantement traversaient son esprit ardent et malade; elles avaient obsédé sa rêverie du soir et ses songes de la nuit; c'était sous leur empire qu'il avait quitté de bonne heure sa couche de pourpre, et que, marchant au hasard, il s'était avancé vers le bois sacré.

En apercevant la chapelle qui s'élevait à son entrée, en reconnaissant ce qui, dans son enfance, était encore un temple des nymphes,

il dit à demi-voix : Pauvres nymphes qu'on a chassées de votre demeure pour mettre à votre place je ne sais quel Dieu invisible et quel sage crucifié, pauvres nymphes, je vous regrette! Vous étiez plus gaies et plus gracieuses que ces jeunes femmes que les chrétiens peignent sur les murs de leurs temples, plongées dans la poix bouillante ou décollées par le glaive... Aimables exilées, adieu. Je prie Écho, votre sœur, qu'en fuyant vous avez laissée dans votre antre sonore, de vous murmurer tout bas mes adieux.

Les voilà donc l'une à côté de l'autre ces deux religions qui se sont disputé le monde! ajoutait-il en regardant tour à tour la chapelle et le bois sacré. Eh bien! l'une a triomphé; elle est sur le trône, elle est partout, et l'autre, après avoir reçu les hommages des plus beaux siècles et des premières nations de l'univers, est maintenant foulée aux pieds comme une statue mutilée qui gît dans la poudre... Pourquoi cela? Parce que le temps de cette foi est fini, parce que l'homme se lasse un jour de croire et d'adorer. La foi nouvelle a produit de grandes choses et de grands hommes; mais combien durera-t-elle? Déjà elle se divise et s'altère; déjà l'on peut prédire sa chute prochaine. C'est une mode qui passera bientôt dans l'empire, et alors qui viendra la remplacer? L'homme doit-il donc aller toujours de l'erreur au doute et du doute à l'erreur? Oh! si quelque antre, quelque trépied fatidique pouvait révéler la mystérieuse vérité! Où est la sibylle ou la pythonisse, la prêtresse de Délos ou la magicienne de Thessalie qui m'apparaisse dans les ténèbres du sanctuaire ou sous les ombres d'une forêt pour m'enseigner ce que j'ai long-temps brûlé de savoir et que je désespère d'apprendre?

En prononçant ces paroles, Lucius pencha mélancoliquement son beau visage; ses cheveux flottans se répandirent sur son front comme un voile de deuil. Quand il leva les yeux, Hilda était devant lui. Elle s'avançait lentement, le regard baissé, portant avec la grace de la force une grande quantité de laine blanche sans que son col fléchît sous le fardeau; on eût dit une belle caryatide animée. Elle était déjà tout près de Lucius quand elle l'aperçut; elle s'arrêta sur le bord d'un étroit sentier pour le laisser passer, en s'inclinant légèrement et sans lever les yeux vers lui.

— Jeune esclave, lui dit Lucius avec un son de voix d'une caressante douceur, tu es diligente comme l'abeille de l'Hymette qui voltige sur les fleurs dès le matin; à peine le soleil est levé, que déjà tu as repris tes travaux. Je dirai à l'intendant que je te permets de prolonger davantage ton sommeil, de peur que la fatigue n'altère tes beaux yeux et ne pâlisse tes joues de rose.

— Jeune maître, je te rends grace; mais je suis de la race des Francs, qui est dure à la fatigue; l'esclave doit ne rien retrancher de la tâche qui lui est imposée, afin que, l'accomplissant avec zèle, elle obtienne

la faveur d'un autre intendant que celui auprès duquel tu peux me protéger, de l'intendant céleste.

— Bizarre jeune fille qui prononces des paroles dont l'austérité conviendrait à un stoïcien avec des lèvres dignes d'Aphrodite! Mais, par Hercule! tu me plais en parlant de la sorte, comme tu me plaisais hier quand, en présence du châtiment, tu as refusé de nommer le grave pédagogue que je connais maintenant, car sa vanité m'a bientôt confirmé sans le vouloir ce qu'un coup d'œil jeté sur son air embarrassé m'avait d'abord fait soupçonner. Ainsi le sage rhéteur a trouvé moyen de s'entretenir avec sa belle écolière, jaloux de t'enseigner les lettres comme Orphée instruisait, dit-on, dans l'art de jouer de la lyre sa chère Eurydice.

— Maître, je ne nierai point ce que t'a confié le seigneur Capito; oui, c'est grace à lui que je peux lire la parole de Dieu, et, quand ce bienfait aurait attiré sur moi des châtimens mille fois plus cruels que ceux dont j'étais hier menacée, je bénirais encore la main à laquelle je le dois, et je continuerais, si on me laissait une langue pour prier, de demander à Dieu, comme je le fais jour et nuit avec ferveur, qu'il détourne des voies de la fausse sagesse celui qui y est engagé, afin que la lumière qu'il m'a transmise, hélas! sans la voir, éclaire un jour ses ténèbres.

— Charitable et inutile vœu! Mon oncle renoncerait plutôt à la vie qu'à sa muse; mais, belle captive, si un maître plus jeune et peut-être plus aimable que le docte Capito s'offrait pour t'instruire!... s'il te faisait lire, non pas les insipides compositions des rhéteurs, mais les divins chefs-d'œuvre de l'âge d'or de la poésie romaine, peut-être trouverais-tu plus de charme à ses leçons? Tu ne sais pas les délices qui attendent ton ame ingénue, quand elle s'attendrira sur les malheurs de Didon que des saints mêmes ont pleurés, quand elle s'enchantera aux accens gracieux d'Ovide ou d'Horace célébrant Corine ou Lalagé, de Tibulle soupirant les charmes de sa Délie! C'étaient de belles jeunes filles comme toi; quelques-unes avaient été esclaves comme toi, mais la main d'un maître amoureux avait brisé leurs fers.

En prononçant ces mots, que l'entraînement rapide de la passion avait appelés comme malgré lui sur ses lèvres, Lucius s'arrêta, cherchant dans les yeux d'Hilda l'impression qu'elle avait ressentie. Une rougeur légère avait passé sur son front, qui avait bientôt repris toute sa sérénité. Ses yeux, baissés un moment, s'étaient relevés, et, regardant Lucius avec candeur, elle lui dit d'une voix ferme, comme elle eût dit au temps des persécutions devant le juge qui l'aurait engagée à sacrifier aux faux dieux : « Je suis chrétienne. »

— Je le sais, dit Lucius, et moi aussi je suis chrétien. Qui croit encore au vieil Olympe? qui a peur des foudres éteintes de Jupiter ou du

trident rouillé de Neptune? Suis-je donc un paysan stupide qui se cache pour immoler à Pan une chèvre noire, ou un rhéteur opiniâtre qui se cramponne aux débris des autels tombés, et ne peut se persuader que les dieux qu'a chantés Homère et qu'a invoqués Démosthène ne soient pas des dieux? Le sage n'est point ainsi, il voit sans regret mourir les superstitions antiques; il ne rejette point le culte que ses contemporains ont embrassé; il honore avec eux celui qui a mille noms et dont personne ne sait le nom véritable. Mais ce discours est bien sérieux, belle jeune fille; que nous importent ces graves questions, ces sujets difficiles? La vie est un songe rapide; ne vaut-il pas mieux cueillir la fleur de notre jeunesse avant qu'elle ait fui sur l'aile des heures?

Hilda l'interrompit et lui dit d'un ton grave et humble à la fois: — Je suis ton esclave; ordonne-moi de me taire, et je vais retourner parmi mes compagnes filer en silence la laine de tes brebis. Puis elle ajouta avec un accent suppliant et inspiré: Veux-tu permettre à la pauvre Hilda de profiter de cette rencontre, ménagée sans doute par Dieu, pour te faire entendre une parole qui ne vient point d'elle, mais qu'elle a reçue pour la répandre à son tour, même sur toi, noble Lucius, toi que ta naissance place si fort au-dessus d'elle, mais qu'elle voit en danger de se perdre, et qui mérites d'être sauvé?

Hilda avait déposé près d'elle son fardeau; debout au pied d'un chêne, le regard animé d'un feu divin, sa belle chevelure blonde dénouée à demi, les mains levées vers le ciel, au nom duquel elle allait parler, elle apparaissait à Lucius semblable à cette prêtresse, à cette pythie prophétique qu'il invoquait tout à l'heure; il la trouvait merveilleusement belle ainsi.

— Oui, parle, lui dit-il avec un secret transport dont il s'étonnait et qu'il cherchait en vain à réprimer. Nous changeons de rôle, belle Hilda; c'est moi qui suis le disciple et toi l'instituteur, ou plutôt tu es l'hiérophante qui va initier le profane aux mystères sacrés.

— Lucius, dit Hilda, j'ai grand'pitié de toi, car tu es malheureux.

Le jeune homme fit un mouvement de surprise.

— Oui, je sais bien que tu es le fils de l'opulent duumvir Secundinus, que tu es jeune, noble, beau, ajouta-t-elle en baissant légèrement la voix, et cependant, Lucius, je sais aussi que tu n'es pas heureux, car tu ne crois point.

— Et quel dieu t'a révélé, jeune fille, ce qui se passe en mon ame? reprit Lucius avec un étonnement croissant et quelque impatience.

— Le livre qui ne ment point, répondit Hilda. N'ai-je pas lu dans ce livre: « Vanité des vanités, tout n'est que vanité? » — N'y ai-je pas lu encore: « Et j'ai dit à mon cœur: Je veux t'éprouver par la joie, je

veux goûter le plaisir; et voilà, cela aussi était vanité? » O Lucius! le livre a-t-il menti pour toi? es-tu donc heureux sans Dieu?

Ainsi l'auteur désabusé de l'Ecclésiaste avait enseigné à la chrétienne sans expérience les misères de la vie humaine, et, une secrète sympathie pour Lucius joignant sa lumière à celle de l'Écriture, Hilda, à travers les paroles légères qu'il jetait au vent, avait deviné qu'une amertume était dans son cœur. Guidée par l'instinct de la religion et de l'amour, la main de la jeune fille avait touché la blessure.

Sentant qu'une esclave ignorante pénétrait ainsi dans la portion la plus intime de son ame, Lucius oublia cet enjouement qu'il affectait; tout un monde de sentimens et d'idées qui dormaient dans son sein fit une explosion soudaine, et, changeant tout à coup de voix et de visage, il s'écria : — Non, non, je ne suis point heureux! Et comment le serais-je, quand mon esprit roule dans une incertitude qui le tue? Ah! l'homme ne peut vivre au hasard, il ne peut se borner aux biens vulgaires. Il lui faut autre chose; il lui faut une réponse à cette question que je me suis faite tant de fois : Où est la vérité?

— Cherchez, et vous trouverez, a dit le Seigneur.

— Ah! je l'ai cherchée partout, cette vérité aussi nécessaire à l'esprit de l'homme que l'est à ses yeux le soleil. Je l'ai demandée à toutes les écoles et à tous les systèmes. Avant de railler en désespéré, je me suis efforcé de croire. Simple jeune fille si calme dans ta foi naïve, tu ne sais pas les tourmens de la pensée qui se fatigue à poursuivre la certitude. Tu ne sais pas tout ce que les hommes ont imaginé pour se soustraire au supplice du doute. Tu ne me comprendrais pas, si je te racontais tous les rêves et les délires de ceux que le monde appelle des sages. Vois-tu, loin d'ici, sous un plus beau ciel, il est une ville favorisée de tous les dons de la nature et du génie : on la nomme Athènes.

— Je connais cette ville : c'est là que l'apôtre saint Paul a prêché le Dieu inconnu.

— Ce Dieu est le mien, Hilda! Eh bien! dans cette belle Athènes, parmi ses ingénieux enfans, j'ai consumé les plus heureuses années de ma jeunesse à chercher le Dieu que Paul annonçait à l'aréopage. Tantôt suspendu aux lèvres d'un maître qui prétendait me dévoiler les secrets de l'univers, tantôt courbé durant mes insomnies sur ces livres qui font l'admiration des siècles, jusqu'à l'heure où ma lampe studieuse mourait dans les rayons du matin; tantôt errant dans la nuit au bord des flots agités comme mon ame ou muets comme ma raison, — j'ai retourné dans tous les sens l'énigme de la destinée mortelle, et tout cela en vain! Oh! alors j'ai pris en pitié et en dérision cette science qui ne m'apprenait rien; j'ai brûlé ces livres menteurs; j'ai éteint ma lampe inutilement studieuse. Alors j'ai appelé à moi des

compagnons insensés et des jeunes filles folâtres, je me suis couché sur des feuilles de roses, j'ai rempli mes nuits de banquets et de chants d'amour, j'ai demandé aux voluptés d'endormir mes douleurs; mais les voluptés étaient un poison, les roses de ma couche avaient des plis qui me blessaient; le serpent était sous les fleurs. Hilda, tu l'as dit, je n'étais pas heureux.

— Et ensuite qu'as-tu fait?

— Ensuite j'ai visité une autre ville dont tu n'as pas entendu parler; le nom de cette ville est Alexandrie. Là se trouvent des hommes qui affirment avoir des communications avec les esprits célestes, qui enseignent à s'élever par la contemplation et l'abstinence à la participation des choses divines. Je me suis adressé à ces hommes, j'ai étudié leur science occulte, et comme eux j'ai combiné les nombres mystérieux, j'ai tracé les figures cabalistiques, j'ai essayé des enchantemens et des prestiges; mais bientôt j'ai ri de ma crédulité toujours déçue, je suis retombé dans les piéges de la mollesse et dans les langueurs de l'ennui. Cependant je n'ai pas entièrement renoncé à mes recherches. Partout où il y avait un culte secret, des rites étranges, je me suis fait initier sans beaucoup d'espoir, mais sans pouvoir me lasser jamais. J'ai visité la synagogue des Juifs, j'ai pénétré dans les antres de Mithra, j'ai fait ruisseler sur ma tête le sang des tauroboles.

— Et tu n'es pas entré dans l'église du Dieu des chrétiens?

— J'ai tenté aussi cette voie, mais là je n'ai pas trouvé ce que je cherchais. J'étais conduit de ce côté par les souvenirs de mon enfance, je me sentais attiré par la beauté des préceptes, je me serais senti la force de renoncer comme Augustin à toutes ces voluptés qui ne rassasiaient point mon ame; mais les mystères incompréhensibles me repoussaient; mon esprit, accoutumé à comparer les doctrines de tous les sages, en retrouvait les débris dans celle de Jésus. Je ne pouvais voir dans le Christ qu'un philosophe divin sorti d'une nation grossière, un Socrate barbare. D'ailleurs, cette religion à peine arrivée à l'empire n'est-elle pas déjà divisée en mille sectes qui se contredisent et se réprouvent? A qui entendre? à qui croire? Et la pureté des premiers temps ne s'efface-t-elle pas chaque jour? N'y a-t-il pas des évêques ambitieux, des prêtres impudiques, scandale et honte de l'église? Ah! la religion chrétienne est comme les autres : elle a de magnifiques promesses et ne sait pas les remplir; elle a voulu changer le monde, le monde ne changera point; elle se soutient par l'appui des empereurs, elle se propage par l'engouement de la foule, elle séduit de temps en temps un bel esprit à sa doctrine : elle ne pénètre point profondément dans les rangs élevés de la société ni parmi les habitans de la campagne. Le monde romain est trop vieux pour apprendre une foi nouvelle..... Mais je ne puis comprendre comment je me suis laissé

entraîner à parler de ces choses à une belle Germaine aux yeux bleus, dans le bois des nymphes. La dryade cachée sous l'écorce de ce chêne s'étonne de nos discours, et sans doute nous allons entendre partir de derrière un buisson les éclats de rire moqueurs des faunes.

— Au nom de Dieu, noble Lucius, cesse de nommer ces fausses divinités auxquelles tu ne crois point, et prête-moi une oreille sérieuse pendant quelques instans, les seuls qui me seront jamais donnés pour toucher ton ame et ouvrir tes yeux. Écoute-moi, Lucius. Beaucoup des choses que tu m'as dites, je ne les ai pas comprises; mais je sais que la réponse est dans le livre saint, qui contient toute vérité, et que je crois fermement être la parole de Dieu. Lis donc ce livre, ô Lucius, en implorant la grace d'en haut; consulte mon père Maxime, qui est plein de lumières et qui saura ce qu'il te faut dire. Ce n'est pas une Barbare ignorante qui peut lever tes doutes ou redresser tes erreurs; mais, puisque le maître a daigné ouvrir son ame devant son esclave, l'esclave parlera avec confiance à son maître. Il faut que tu saches ce que Dieu a fait pour moi, car notre langue, ô Seigneur, doit célébrer tes louanges et publier tes merveilles.

Je suis née une pauvre idolâtre, esclave du démon, mais parmi les miens je n'étais point dans la servitude terrestre; j'étais la fille d'un vaillant chef de tribu de la forêt Hercynienne. Le même jour, mon père, mon oncle et tous ses fils, excepté un seul, périrent en combattant les Romains; ma mère et ma sœur furent brûlées par les soldats dans une maison de bois; mes trois frères sont tombés ici dans l'amphithéâtre : l'un a été livré aux bêtes, et le peuple a forcé les deux autres à se combattre jusqu'à la mort. Moi, on m'a vendue à ton père. Quand je me rappelle le jour où j'entrai pour la première fois dans cette habitation, j'en frémis encore d'horreur, et je me jette à genoux pour prier Dieu de calmer les mouvemens terribles qui s'élèvent dans mon ame. Le Barbare, que vous méprisez, aime plus fortement que vous peut-être sa race et sa famille, et moi j'avais perdu la mienne en un jour. Je voulus m'étrangler avec ma ceinture; on m'attacha les mains. Je résolus de refuser tout aliment et de mourir ainsi. Quand on approchait un breuvage de ma bouche, je grinçais des dents, je les serrais avec force, et rien ne pouvait les desserrer. C'est alors que ma mère Priscilla m'apporta la sainte parole, et depuis ce temps j'ai supporté mes fers dans un esprit de paix et même de joie. Par momens, la pensée de mes forêts natales me revient et me fait tressaillir; je me vois libre et bondissant sous leur ombrage; mon père m'apparaît au milieu de ses guerriers, m'élevant dans ses bras sanglans et me serrant sur sa forte poitrine, comme il avait coutume de le faire dans mon enfance; d'autres fois, je vois ma mère et ma sœur se tordant au milieu des flammes ou mes frères s'égorgeant dans l'amphithéâtre. Alors je sens se remuer

en moi une sourde haine contre tout ce qui porte le nom romain : je pourrais étrangler l'intendant des esclaves et m'élancer d'un bond vers mes forêts; mais, en ces momens où le mauvais esprit me tourmente, une prière me calme; la pensée du Sauveur pardonnant à ses bourreaux, de Marie au pied de la croix, m'apaise. Quand il me faut supporter les humiliations et les outrages, ce qui est dur pour une fille des Francs; quand un esclave impur comme Bléda souille mes oreilles de ses paroles, quand un jeune seigneur comme Lucius me témoigne son mépris en m'offrant son amour, je sens la honte brûler mon front; mais comment me plaindrais-je, moi, indigne pécheresse, misérable idolâtre, appelée à la lumière par la miséricorde infinie, lorsque le fils adorable de Dieu a été battu de verges et souffleté? Alors que j'y songe, j'aime l'opprobre et le mépris. Hier, j'étais heureuse en pensant que j'allais souffrir pour ce divin maître, et que mon front porterait à jamais la marque de ma foi.

Lucius était entièrement subjugué par l'enthousiasme de la chrétienne; il ne trouvait plus ces paroles légères et remplies par habitude et par souvenir d'allusions élégantes au paganisme; il contemplait Hilda avec un incroyable ravissement; toutes ses idées étaient en désordre. Cette femme dont la beauté le transportait, c'était une esclave, une chrétienne, une Barbare. Cédant à un entraînement qu'il ne pouvait s'expliquer, il lui avait parlé avec un abandon qu'il n'aurait eu avec personne; il l'écoutait discourir avec autorité sur les choses célestes; elle lui apparaissait à la fois fière et humble, superbe et domptée, fille sauvage des bois de la Germanie et martyre résignée dans l'atrium paternel. Le tumulte de son ame et de ses sens ne trouvait point de paroles pour s'exprimer. Tout à coup des mots barbares, inconnus à Lucius, se firent entendre dans le bois à quelque distance. Hilda prêta l'oreille avec attention, et, quand ceux qui les prononçaient se furent éloignés, elle dit : — Ce sont des esclaves francs qui s'entretiennent d'une expédition prochaine de leurs compatriotes. Le Seigneur a permis que je fusse là pour entendre leurs discours. Ne néglige point, Lucius, cet avertissement du ciel, car je sais que les esclaves sont en général bien informés des invasions. Quand ces bruits circulent parmi eux, il est rare que ce soit sans motif. Avertis donc ton père et l'évêque Maxime, afin que ta famille et le peuple chrétien se mettent en garde contre ces idolâtres.

Hilda avait replacé son fardeau sur sa tête, et elle allait se retirer. — Nous ne pouvons nous séparer ainsi, Hilda, reprit Lucius. Ce que tu m'as dit tout à l'heure remplit mon ame d'agitation, et voici que tu nous rends un signalé service en nous avertissant des complots de nos ennemis. Il faut que je te revoie, il faut que je t'entende encore. Tes

paroles ont sur moi une incroyable puissance. Je conçois en t'écoutant que les Germains adorent dans leurs vierges quelque chose de divin.

— Il n'y a de divin que la Providence, qui se sert dans ses conseils impénétrables des plus humbles instrumens. Adieu, Lucius; ton esclave va reprendre sa quenouille et rentrer parmi les fileuses ses compagnes. Dieu bénira cette matinée pour tous deux.

— Tu ne t'éloigneras pas ainsi, reprit Lucius avec emportement, et il étendit la main pour la saisir. Hilda le regarda avec douceur et lui dit :

— Afflige, si tu veux, ta captive, et contrains-la de demeurer ici avec toi à cette heure avancée du matin, pour qu'elle soit livrée à la dérision et aux insultes; je t'ai dit que la croix m'enseignait à supporter les humiliations : tu peux en faire l'épreuve.

Lucius recula comme avec terreur.

— Oh! non, Hilda; moi te causer de la douleur! t'attirer des outrages! Jamais, de par le ciel! Mais n'y aura-t-il plus rien entre nous?

— Ni le soir, ni le matin, aucune prière ne montera de mon cœur vers Dieu où le nom du généreux Lucius ne soit prononcé avec ferveur.

— Oui, tu prieras pour ton maître, dit Lucius avec amertume; tu prieras pour moi comme pour mon père, comme pour Capito.

— Pas de même, Lucius.

Et la jeune fille s'éloigna d'un pas rapide.

Lucius demeura quelque temps immobile; il s'étonnait de cette volonté d'une esclave qui enchaînait ses pas; il était comme ébloui de ce qu'il venait de dire et d'entendre. Cet entretien avait évoqué tout un ordre d'idées et tout un ensemble de souvenirs étrangers à sa vie habituelle. Maintenant, de ces régions presque oubliées et dans lesquelles l'avaient rejeté soudainement quelques paroles d'Hilda, il retombait avec surprise et tristesse dans le vide de son existence journalière. La confusion de ses pensées était si grande, que ce fut à peine s'il se souvint qu'il avait appris d'Hilda un fait important qu'il devait sans délai communiquer à son père. Il trouva celui-ci sur le point de convoquer la curie pour délibérer sur ce qu'il avait à faire, car il avait déjà été averti qu'on avait vu quelques bandes de Francs rôder sur la lisière de la forêt et jusqu'au bord du fleuve.

Lucius, sentant le besoin d'une secousse violente pour se remettre des émotions du matin, se mit à faire les apprêts d'une grande chasse dans les forêts qui s'étendaient alors sur l'autre rive de la Moselle, ne s'inquiétant pas plus des Barbares qu'il pourrait y rencontrer que des sangliers et des ours qu'il y allait chercher. Peu jaloux d'assister à l'assemblée municipale et charmé d'éviter l'ennui des longs et inutiles discours qu'il pensait bien devoir la remplir, il préférait beaucoup faire l'essai d'un chien molosse qu'il avait rapporté de Grèce avec des

soins et des peines infinies. Déjà monté sur son cheval thessalien Pyrithoüs, il rencontra Capito, qui arrivait d'un air effaré, comme un homme qui vient d'apprendre un événement d'une grande importance.

— Eh bien! cher oncle, quelles nouvelles? lui demanda Lucius d'un air distrait.

— La plus grande nouvelle, mon fils! répondit le rhéteur. L'illustre Antonius Glabrio, la gloire de l'école d'Autun, cette rivale, s'il en est, de l'école de Trèves, vient d'arriver parmi nous, et doit lire aujourd'hui dans mon jardin, auquel j'ai donné le nom d'Académus, une déclamation qu'on dit admirable. Ce jour sera un jour célèbre dans les fastes de notre ville, un jour qui doit être marqué avec la pierre blanche, comme dit l'ingénieux Flaccus, et, ajouta-t-il d'un ton confidentiel et d'une voix que la joie rendait tremblante, j'espère faire entendre devant le Fronton éduen et la docte assemblée réunie chez moi ce panégyrique que vous ne connaissez pas encore vous-même. Beau Méléagre, au lieu d'aller poursuivre le sanglier de nos forêts sans craindre le destin d'Adonis, vous feriez mieux de venir vous joindre à nous.

— Je ne puis, dit en souriant Lucius, j'irriterais la chaste Diane, à qui j'ai fait vœu de consacrer ce jour, pour qu'elle me pardonne de n'avoir pas toujours obéi à ses saintes lois. Les Muses auront leur tour, ajouta-t-il gracieusement, et alors je saurai où trouver leur élève inspiré.

Ayant calmé de son mieux par ce compliment mythologique le dépit que son refus faisait éprouver au pauvre Capito, Lucius le salua et partit au grand galop de son cheval. Après l'élan extraordinaire qui avait emporté Lucius comme par surprise, le jeune homme était retombé dans sa légèreté et son insouciance accoutumées, et il s'écria gaiement : — Voilà qui est d'un bon augure pour cette journée menaçante. J'ai déjà échappé à deux dangers, les harangues des décurions et l'éloquence des rhéteurs, pires que le fer des Barbares. S'il faut succomber sous ce dernier fléau, soit; la crainte ne m'aura pas fait perdre une heure de plaisir. La vie ne vaut ni un regret ni une parole sérieuse. Viennent donc les Barbares! mais du moins encore cette chasse avant la destruction de l'empire!

J.-J. Ampère.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

HORACE WALPOLE.

I.

Les lettres de Mme Du Deffand à Horace Walpole parurent à Londres en 1810. Quand, un ou deux ans après, elles furent imprimées en France, elles produisirent dans le monde, je m'en souviens encore, une grande sensation. Comme, dans un pays bien gouverné, la littérature doit inspirer plus d'intérêt que la politique, elles occupèrent les salons de Paris plus que l'attente de la campagne de Russie, et l'on n'en parla guère moins que de l'incendie de Moscou et des désastres de la Bérézina. Grace à cette précieuse liberté d'esprit, les lecteurs de 1812 accueillirent, avec la curiosité la plus vive et la moins distraite, ce nouveau témoignage des idées et des mœurs du siècle qui venait de finir, et l'on se plut à retourner par l'imagination jusqu'au milieu d'une société dont tous les contemporains n'avaient point disparu. Une maîtresse du régent, une correspondante de Voltaire, une amie du duc de Choiseul, racontant avec un esprit rare ses pensées et son temps, mêlant aux anecdotes et aux portraits de piquantes réflexions, était bien faite pour captiver l'attention d'un monde qui aimait encore la conversation et qui ne parlait pas du présent. Mme Du Deffand détestait les philosophes et ne savait guère que ce qu'ils lui avaient appris. Désabusée de tout, dégoûtée de ses souvenirs, sans foi comme sans espérance, elle s'ennuyait et s'irritait de l'empire même des opinions qu'elle partageait et dont elle entrevoyait avec effroi la future application; elle jugeait avec une sagacité malveillante tout ce qui l'entourait et dénonçait d'un ton chagrin son siècle à la postérité; elle présentait sous

le sombre jour d'un déclin ce qui parut un moment briller de la lumière d'une belle aurore : elle aurait eu cent fois moins d'esprit qu'elle se fût toujours fait lire avec avidité de la société incrédule et repentante qui fleurissait il y a quarante ans.

Mais un intérêt d'un genre tout particulier s'attachait à ce remarquable livre. Cette femme blasée, ennuyée, caustique, qui ne croit à aucune affection, qui ne voit partout qu'égoïsme et sécheresse, avait sauvé son cœur sans s'en douter, et elle aimait en niant qu'on pût aimer. Ce cœur aride était sensible, et un attachement profond et pur le dominait tout entier. Vieille, débile, aveugle, elle s'était laissé aller à un sentiment incomparable, vif comme la passion, mais digne et contenu ainsi que le voulaient son âge et sa raison, et dont il est impossible de suivre les progrès, les épanchemens et les souffrances sans compassion et sans respect. Le contraste de sa décrépitude et de ses émotions n'est pas un seul instant ridicule. L'étrange spectacle d'un esprit dépouillé de toute illusion et qui retrouve à son insu la première de toutes, ce je ne sais quoi de romanesque qui persiste dans une ame refroidie, cette affection dévouée qui s'y élève au-dessus des croyances perdues, des amitiés évanouies, comme un parfum dans un désert, voilà ce qui donna surtout un attrait singulier à ces confessions d'un nouveau genre. On aimait encore à disserter sur l'amour dans ce temps-là, et le cœur de la pauvre vieille aveugle devint l'objet de cette autopsie curieuse à laquelle s'attachait volontiers la science frivole et subtile de la pathologie sentimentale.

En fait de roman, la question ordinairement posée est celle-ci : A-t-on eu raison d'en aimer le héros? L'objet de l'attachement de Mme Du Deffand n'échappa point à cet examen et se tira fort mal d'une redoutable épreuve. C'était un Anglais, spirituel apparemment, comme elle le dit sans cesse, homme du monde et de conversation, car il faut bien l'en croire, mais ombrageux, froid, même égoïste et dur, on se hâta du moins de le proclamer; un homme insensible à tout, hors aux bienséances, craignant plus d'être ridicule que de se montrer cruel et cherchant dans le jugement d'autrui la règle de ses sentimens; enfin une sorte d'Oswald de cette singulière Corinne. Nous ne prétendons point que ce jugement fût tout-à-fait juste ni complet; nous disons qu'il fut rendu, et que c'est à peu près en ces termes que les lecteurs français ont alors caractérisé Horace Walpole.

Le connaît-on beaucoup mieux aujourd'hui? Sait-on avec un peu de détail ce que fut cet homme célèbre, qui n'a pas été sans influence sur les opinions et les goûts de la société anglaise, qui enrichit la littérature de son pays, et peut-être lui ouvrit une voie nouvelle par ses ouvrages de critique et d'imagination, qui certainement s'éleva par ses mémoires, et encore plus par ses lettres, à un rang très distingué dans

les deux genres où la France s'imagine parfois qu'elle est sans rivale. Chez celui qui porta ce nom historique de Walpole, qui en continua et en changea l'illustration, sait-on bien quel fut l'homme du monde, l'homme politique, l'homme de goût, l'homme enfin et sa nature individuelle? Il nous semble qu'on ne le sait guère et qu'il serait intéressant de chercher à l'apprendre. Cela est facile aujourd'hui. Tout ce qu'il a écrit est, ou bien peu s'en faut, imprimé. Des notices et des notes excellentes ont été attachées à ses œuvres; sir Walter Scott et lord Dover ont écrit sa biographie; M. Eliot Warburton a, l'année dernière, publié sur lui des mémoires; M. Macaulay l'a caractérisé dans un de ses brillans et solides essais: nous allons raconter sa vie, ce sera le meilleur moyen de le peindre et de le juger.

Horace Walpole, né à Londres le 24 septembre 1717, était le troisième et plus jeune fils de sir Robert Walpole, le ministre célèbre et contesté qui gouverna vingt-et-un ans la Grande-Bretagne. Sa mère, Catherine Shorter, était petite-fille de sir John Shorter, lord-maire de Londres en 1688, l'année de la révolution. Ses deux frères, lord Walpole et sir Édouard, ne méritèrent jamais que l'histoire parlât d'eux. Cependant il ne paraît pas que son enfance ait beaucoup occupé l'attention de son père. Sa santé était délicate; sa vie semblait fragile, quoiqu'elle ait duré quatre-vingts ans. Sir Robert était pour ses enfans bon et facile; mais ses goûts et ses affaires laissaient dans son existence peu de place aux tendres soins d'une inquiète paternité. C'était un homme tout pratique, d'un esprit positif et peu cultivé, gardant toutes ses facultés pour la politique, n'interrompant son travail que par des plaisirs qui paraîtraient aujourd'hui plus dignes d'un gentilhomme campagnard que d'un premier ministre. Il abandonnait donc à sa mère le jeune fils qui conserva toujours pour elle la plus vive tendresse. A dix ans, l'enfant entra à l'école d'Eton, de toute l'Angleterre l'établissement d'instruction secondaire qui ressemble le plus à nos colléges et qui a produit le plus d'hommes distingués. Il y rencontra Thomas Gray, le poète lyrique, qui, de son camarade, devint son ami, et à qui, plus tard, la seule vue d'Eton dans le lointain devait inspirer une ode touchante et célèbre (*A distant prospect of Eton college*); Richard West, qui mourut jeune et qui annonçait, à les en croire, un talent supérieur pour la poésie; Thomas Ashton, qui se consacra à l'église et à la prédication. Ils appelèrent l'amitié qu'ils formèrent ensemble la quadruple alliance; mais elle ne devait pas résister au temps et régner à jamais dans son cœur comme celle qui l'attacha dès l'enfance au fils de la sœur de sa mère, à Henry Seymour Conway, destiné à jouer un rôle distingué dans l'armée et dans le parlement. Condisciple de ce cousin, dont les qualités personnelles étaient attrayantes, il s'habitua de bonne heure, quoique plus âgé de deux ans,

à se dévouer à lui. Il le jugea presque toujours avec une bienveillance voisine de l'admiration et n'éprouva d'ambition que pour lui. Cette amitié est celle qui honore le plus sa vie et qui répond le mieux aux reproches dirigés quelquefois contre la sécheresse de son cœur. On le voit se refroidir ou rompre avec Gray, avec Bentley, avec le poète Mason, même avec George Montagu, son camarade d'Eton et de Cambridge, auquel devait l'attacher une intimité de trente ou quarante ans. Son caractère avait ses inégalités; son esprit n'était pas sans ombrages. Pour Conway, pour tout ce qui le touche, pour sa femme, pour sa fille, il est constamment le même; il le suit, général ou ministre, avec anxiété dans la carrière, et l'on peut dire qu'après la mémoire de son père, la fortune de Conway fut sa seule passion politique.

En 1734, Horace était entré à l'université de Cambridge, où il avait retrouvé Gray et Montagu. Il poursuivit ses études à King's College: elles n'étaient point finies et il n'avait que vingt ans, lorsqu'il perdit sa mère. Gray, qui écrivait à leur ami commun Richard West le 22 août 1737, interrompt ainsi brusquement sa lettre : « Mais, pendant que je vous écris, j'apprends la triste nouvelle de la mort de lady Walpole. Pardonnez-moi si la pensée de ce que doit ressentir mon pauvre Horace m'oblige à finir. » Il *ressentit* en effet vivement cette perte, et dix-sept ans après il s'occupait encore d'élever à sa mère, dans Westminster, un monument dont il composait l'inscription. On a déjà vu que ses rapports avec son père n'étaient pas intimes. L'homme d'état méritait parfaitement l'éloge que lady Mary Wortley Montagu lui donne dans des vers sur son portrait; il était *un mari facile*. Cependant on a dit qu'il trouvait que le visage de son troisième fils rappelait trop fidèlement les traits d'un lord Hervey, homme d'un esprit remarquable et frère de celui qui fut le rival de Pope. « Mon père, dit Horace quelque part, ne montrait aucune partialité pour moi. » Et en effet il ne parut l'apprécier et presque le connaître que dans les dernières années de sa vie, après sa chute éclatante. A peine veuf, il s'était hâté d'épouser la mère d'une fille naturelle qu'il aimait, qu'il parvint plus tard à faire, par décision royale, traiter en fille de comte, et qui devint lady Mary Churchill. Quant au jeune homme, il eut, par une bonne sinécure, les moyens de soutenir son rang et d'aller faire sur le continent le voyage obligé des débutans de sa condition. Le 10 mai 1739, il partit, dans la compagnie de Gray, pour Paris, où il devait retrouver son cousin Conway. Rien n'annonce que cette fois il ait vu autre chose en France que les objets extérieurs et qu'il y ait appris rien de plus qu'à mieux parler la langue. Sa correspondance de cette époque offre peu d'intérêt. Vers la fin de l'été, les deux amis étaient en Italie. Ils visitèrent Rome, Naples, Florence, Venise. Aidé de son compagnon, qui a laissé de ce voyage des lettres et des notes assez intéressantes, Ho-

race acquit le goût des arts, apprit à aimer la peinture et la musique, et se forma même des idées alors nouvelles sur les genres et les âges divers de l'architecture; mais il est rare qu'un voyage qui se prolonge laisse parfaitement unis deux amis qui le font ensemble. La monotonie d'un commerce exclusif engendre l'ennui, et la gêne résulte de la nécessité de se concerter toujours. Gray et lui finirent par se brouiller et se séparèrent à Reggio. « J'ai conscience, écrivait Walpole à William Mason trente-deux ans après, que, dans le principe, le tort était de mon côté. J'étais jeune, trop attaché à mes plaisirs, même, je n'en doute pas, trop enivré par l'indulgence, par la vanité et par l'insolence de ma situation de fils d'un premier ministre, pour n'avoir pas manqué de ménagement envers la sensibilité d'un homme que, je rougis de le dire, je savais mon obligé, d'un homme que ma présomption et ma folie m'empêchaient de trouver très supérieur en talens, quoique j'aie depuis lors senti mon infériorité infinie par rapport à lui. Je le traitais insolemment; il m'aimait, et je ne le croyais pas. Je lui reprochais la différence qui était entre nous, tandis qu'il agissait avec la conviction d'être mon supérieur. Souvent je ne tins aucun compte de son désir de voir tels ou tels lieux, ne voulant pas m'arracher à mes plaisirs pour les visiter, quoique je lui offrisse de l'y envoyer sans moi. Pardonnez-moi de dire que son caractère n'était pas conciliant, en même temps que je conviens avec vous qu'il aurait eu la conduite la plus amicale que j'aurais eu l'idée d'en prendre avantage. Il me dit franchement mes torts; je déclarai que je n'avais nulle envie de les entendre et que je ne me corrigerais pas. Vous ne serez point étonné qu'avec la dignité de son caractère et la négligence obstinée du mien, la brèche ait dû s'élargir jusqu'à ce que nous devinssions incompatibles. » Mason, qui écrivait la vie de Gray, fut autorisé à y insérer quelques mots dans le même sens, et d'ailleurs, long-temps avant la mort du poète, une réconciliation avait rapproché les deux amis de collége. Quoique l'intimité ne soit jamais redevenue parfaite, car l'un avait beaucoup de raideur et l'autre une certaine irritabilité, la perte de Gray a inspiré à Walpole une de ses lettres les plus touchantes.

C'est à Florence où il résida quelque temps qu'il mena avec le plus de suite et de dissipation la vie du monde. Il y trouva bonne compagnie, des Françaises spirituelles, des Anglais d'un commerce agréable, John Chute, homme de goût et d'esprit, qu'il représente comme très aimable, et M. Mann, plus tard sir Horace Mann, chez lequel il logeait, et qui, en qualité d'envoyé près la cour de Toscane, lui faisait avec empressement les honneurs de la résidence. Sous des titres différens, ce diplomate occupa le même poste jusqu'en 1786, sans revenir en Angleterre. Walpole, qui partit bientôt, ne le revit jamais; mais il s'était étroitement attaché à lui, et, en revenant en Angleterre, de Ca-

lais où il attendait le vent ou la marée, il entama avec lui une correspondance qui dura quarante-cinq ans. « Je ne me pique pas de faire celle-ci plus longue, lui écrivait-il le 25 août 1784, parce que je n'ai pas plus de matière. En bonne conscience, je puis bien me permettre une courte épître de temps en temps. J'ai compté combien de lettres je vous ai écrites depuis que j'ai débarqué en Angleterre, en 1741; elles se montent, — chose prodigieuse, — à plus de huit cents, et nous ne nous sommes pas rencontrés dans ces quarante-trois ans. Une correspondance de près d'un demi-siècle n'a pas, je suppose, sa pareille dans les annales de la poste aux lettres. » Cette correspondance, en effet, est un monument unique : elle serait seule parvenue à la postérité, qu'elle assurerait à son auteur une renommée durable. Qu'on y songe, pendant quarante-cinq ans, un homme de beaucoup d'esprit, placé au centre de la société anglaise, persiste à tenir un ami absent au courant de tous les événemens du monde où il vit. La politique et la littérature, les intrigues et les plaisirs de son temps, il aborde tout avec complaisance, il raconte tout avec détail, puisqu'il écrit de loin à quelqu'un qui veut tout savoir et qui ne peut abuser de rien. Qu'on ne s'étonne donc pas si ce recueil est à la fois une lecture piquante et un ouvrage historique : c'est la peinture familière de l'Angleterre pendant un demi-siècle, et le peintre était un admirateur enthousiaste de Mme de Sévigné.

Horace Walpole revint en Angleterre au mois de septembre 1741. Il y arrivait pour représenter dans un nouveau parlement, élu au mois de juin précédent, le bourg de Callington, dans le Cornouailles. Il trouva le monde politique fort agité : la crise éclatait où devait succomber son père après tant d'années d'un grand pouvoir. Il faut ici rappeler en peu de mots quelle fut l'administration de Robert Walpole.

Une réaction s'est faite en faveur de sa mémoire : comme toutes les réactions du monde, elle a dépassé le but. Sans doute l'histoire ne doit pas confirmer à Walpole le titre injurieux qu'il reçut de son vivant, le titre de père de la corruption; mais il ne faut pas non plus, comme un écrivain recommandable, lord Dover, l'appeler *la gloire des whigs*. Il n'inventa pas la corruption, il la trouva tout établie. Au siècle dernier, le parlement d'Angleterre, définitivement promu par la révolution au rang qui lui était dû, ne rencontrait pas dans sa constitution propre de suffisantes garanties contre l'abus de ses justes prérogatives. Trop d'élections étaient illusoires et vénales, et le secret de ses débats le dérobait au contrôle de l'opinion; il manquait de responsabilité, condition funeste pour toute puissance en ce monde. Le pouvoir exécutif était sa proie ou son instrument. Pour le prendre ou pour le garder, tout était permis. Des abus consacrés offraient un prix à toutes les cupidités. L'avarice se cachait derrière l'ambition,

qui ne se cachait de rien. Les mœurs publiques toléraient même ce qui ne s'avouait pas. Les passions que la liberté engendre et nourrit étaient envenimées par les souvenirs et les ressentimens qu'une révolution récente encore laissait après elle : l'intérêt liait les majorités que formait l'esprit de parti et que divisait l'intrigue. Walpole ne valait pas mieux que son temps, et ne songeait nullement à l'améliorer. Loin de rêver des réformes, il se plaisait à dire qu'il n'était ni un saint ni un Spartiate. Loin de chercher à supprimer ou à diminuer la corruption, il l'employait hardiment, habilement, avec une sorte de dignité, plus exact à payer ses amis qu'empressé d'acheter ses adversaires, craignant de dégrader le pouvoir s'il permettait que l'on gagnât plus à l'attaquer qu'à le servir; mais il n'est pas vrai qu'il ne gouvernât que par la corruption : elle ne saurait être l'unique moyen d'un pouvoir durable. L'esprit ferme et droit de Walpole, sa connaissance des hommes, son adresse à les conduire, son expérience des affaires, sa fidélité invariable à sa cause, sa modération dans l'exercice du pouvoir comme son opiniâtreté à le conserver, son mépris pour les plaisirs de l'imagination et pour les amusemens de la vanité, enfin un certain accord de toutes les qualités utiles qui suffisent à l'homme d'état et qui ne suffiraient pas au grand homme, voilà ce qui explique, mieux que toutes les déclamations satiriques sur les mœurs parlementaires, voilà ce qui justifie même la réussite et la durée de son administration. L'histoire, en le jugeant, doit tenir compte des circonstances au sein desquelles il a vécu, se rappeler la triste condition des choses humaines, et reconnaître, en le comparant, que la part du bien fut supérieure à celle du mal. La cause des whigs, celle de la révolution de 1688 (c'est la cause même du gouvernement libre), peut opposer son nom à celui des plus sages ministres dont se vante le pouvoir absolu. Grace à une habileté de bon sens plus que de génie, il est du petit nombre de ceux qui ont prouvé la possibilité de fonder par une révolution et de gouverner dans la liberté; mais il ne faut rien exagérer, l'homme et le ministre sont sans éclat, et, comme le dit lord Mahon, il y a entre Chatham et Walpole la différence de la gloire au succès.

Dévoué dès sa jeunesse à la cause de la monarchie nouvelle, ou, comme on parlait alors, de la succession protestante, secrétaire de la guerre, puis trésorier de la marine sous la reine Anne et le ministère de Godolphin, il quitta le pouvoir avec les whigs. Injustement accusé, mis à la Tour, il se vit deux fois expulsé du parlement, et n'y rentra qu'après l'avénement de la maison de Brunswick et la chute du cabinet d'Oxford et de Bolingbroke. Nommé payeur-général de l'armée par l'administration de Townshend et de Stanhope, il devint bientôt chancelier de l'échiquier et premier lord de la trésorerie (octobre 1715),

sans devenir premier ministre, quoiqu'il fût bien, autant que Stanhope, le guide ou le *leader* de la chambre des communes; mais ce ministère ne resta pas long-temps uni. Lord Townshend s'aperçut qu'il en était le chef plutôt que le maître, et un jour son mécontentement alla grossir cette réunion de jacobites, de tories et de whigs détachés qui formait l'opposition, en sorte qu'elle se trouva en majorité. Le roi le remercia de ses services, et sa retraite entraîna la démission de Walpole, son beau-frère, et celle de William Pulteney, secrétaire de la guerre (1717).

Walpole ne tarda pas à devenir l'orateur et le chef redoutable d'une hostile coalition. C'est un moment qui se retrouve dans la vie de presque tous les hommes d'état des pays libres que celui où, au grand scandale des gens paisibles, ils retournent contre le pouvoir les armes que dans le pouvoir ils ont eux-mêmes repoussées, et rallient à tout risque des oppositions diverses pour les conduire en colonne d'attaque à l'assaut du gouvernement. Walpole, Chatham, Pitt, ont eu de ces retours offensifs; mais personne plus que le premier ne l'a fait avec une audacieuse résolution. Il attaqua les armées permanentes, les lois sur la discipline militaire, il fit alliance avec les chefs du jacobitisme qui l'avaient mis en prison; mais, quoique sa réputation ne s'abaissât pas dans l'opposition, et qu'il grandît encore comme *discuteur* parlementaire, comme *debater,* suivant l'expression anglaise, il ne réussit pas à ébranler le ministère de Stanhope et de Sunderland, et il fallut qu'en 1720 il traitât avec eux et même à de modestes conditions. Il redevint payeur-général, et Townshend ne fut que président du conseil. Bien prit à Walpole qu'un bill imprudent vînt, à l'effet de consolider en un seul fonds toute la dette publique, donner à la compagnie de la mer du Sud la faculté de racheter avec son papier les huit millions sterling d'annuités créées dans les deux derniers règnes, et, par le crédit hyperbolique et factice qu'y gagna cette institution, provoquer une crise d'agiotage qui peut se comparer à la crise analogue amenée presque en même temps par le système de Law dans un pays voisin. Cette illusion d'une richesse imaginaire, exploitée par la crédulité et par la fraude, fut bientôt suivie d'une réelle ruine et d'une alarme universelle. Tous les yeux se tournèrent vers Walpole, seul jugé capable de restaurer l'ordre financier et le crédit public. Il reprit les fonctions de chancelier de l'échiquier et devint le maître de la situation (octobre 1720). Peu après, par la mort de Stanhope, bientôt suivie de celle de lord Sunderland, à qui il avait succédé comme premier lord de la trésorerie, il vit son autorité s'accroître encore, et, sous son influence, la tranquillité renaître dans le parlement et dans le pays. Le parti whig tout entier fut avec le pouvoir, et les autres partis rentrèrent dans le silence. Pendant plusieurs années, l'histoire

parlementaire de la Grande-Bretagne cesse d'offrir aucun intérêt. L'avénement même du nouveau roi, George II (1727), ne fut pas une crise sérieuse : il régna; Walpole gouvernait.

La paix au dehors et la prospérité intérieure, tel était le programme de son administration, et il le réalisa long-temps avec un succès incontesté; mais il est rare qu'un pouvoir vieillisse sans déclin. L'habitude de réussir l'engourdit; il s'imagine que, pour être, il suffit d'avoir été; il s'obstine dans la servile imitation de ses propres exemples, et prend à la longue la routine pour l'expérience. Comme un artiste gâté par des succès devenus faciles, il se néglige ou charge sa manière. Ses défauts s'exagèrent, quand ses qualités ont perdu le prestige de la nouveauté. Les choses et les hommes ont beau changer autour de lui, il ne peut se résoudre à en tenir compte, à consulter les nouveaux besoins qui se produisent, à ménager les nouveaux personnages qui s'élèvent. Tout gouvernement fait des fautes, et toute faute nuit. Avec le temps, la somme de celles qu'on a commises augmente, et peu à peu s'accroît avec elle le montant des griefs, le nombre des mécontens, la force des ennemis. Les ressentimens s'accumulent, les hostilités s'agglomèrent, les prétentions se concertent. Aux rivaux humiliés, aux collègues congédiés s'unissent et les opposans systématiques, et les malveillans en permanence, et les novateurs spéculatifs, et les jeunes ambitieux, ces hommes d'état de l'avenir. Ainsi le pouvoir le mieux assis se sent tout à coup chanceler en présence d'une masse d'adversaires conjurés qui s'est formée sous ses yeux, par sa faute et cependant à son insu. Vienne une question favorable, vienne un mouvement d'opinion qui donne à l'armée de l'opposition un cri de guerre et un terrain pour combattre, sa victoire est certaine.

Walpole avait devant lui le bataillon des jacobites, dirigé même de loin par Bolingbroke. Que fait-il? Il laisse hors du pouvoir son ancien collègue Pulteney, qui bientôt s'entend avec son vieil ennemi. Il avait dans le cabinet deux secrétaires d'état d'une réelle valeur, Carteret et Townshend; tous les deux lui portent ombrage. Le premier fait place en grondant au duc de Newcastle, qui peut trahir, mais qui ne peut pas résister; le second est congédié plus tard, après une rupture offensante, et il ne se venge pas; mais lord Harrington, son successeur, n'apporte ni puissance ni éclat, et le principal ministre semble chercher sa force dans la faiblesse de ses collègues. Cependant aux dangereuses recrues qu'il envoie lui-même à l'opposition déjà formidable, car elle va du jacobite Shippen au républicain Samuel Sandys, viennent s'unir les jeunes whigs, *les enfans*, comme il les appelle, et parmi eux brille au premier rang William Pitt avec la verve d'une intempérante éloquence, d'une jeunesse superbe, d'un caractère audacieux, d'une ambition généreuse, — William Pitt, qui avait trop de fougue,

trop d'emportement, trop de talent peut-être, pour que la froide raison de Walpole aperçût combien il était redoutable, et rendît justice à une supériorité qui différait tant de la sienne.

Walpole avait abusé de sa maxime favorite : *Quieta non movere.* Il arrive à la longue des momens où le repos semble fatiguer les peuples, où ce qui est tranquille s'agite de soi-même. La paix avait cessé de plaire. Un traité entre l'Angleterre et l'Espagne accordait aux deux nations le droit de recherche en mer des marchandises de contrebande sur leurs navires respectifs. L'exécution toujours difficile, toujours irritante, d'une convention semblable excitait de vives plaintes. Le commerce anglais et surtout la puissante compagnie de la mer du Sud en faisaient grand bruit. On alléguait des iniquités et des violences que ne reconnaissait ni ne réparait la diplomatie fière et indolente du cabinet de Madrid. L'opposition se jeta sur ces griefs et les envenima. Le ministère essaya de pallier le mal par une nouvelle convention, acte incomplet et provisoire qui ajournait les questions à résoudre et qui ne calma aucun mécontentement. L'esprit de parti eut beau jeu pour attiser l'irritation générale. Rien ne fut épargné; on se servit de toutes armes. C'est l'époque où retentit cette anecdote célèbre que Burke appelait *la fable des oreilles de Jenkins.* On sait que ce patron d'un sloop de la Jamaïque comparut devant un comité du parlement, et raconta qu'ayant été visité par un garde-côte espagnol qui ne trouva à son bord rien de prohibé, le capitaine, pour se venger, lui avait coupé une oreille et dit de la porter au roi d'Angleterre, ajoutant que, si sa majesté était là, il la traiterait de la même façon. Un membre lui demanda ce qu'il avait senti en ce moment. « En ce moment, répondit-il, je recommandai mon ame à Dieu et ma cause à mon pays. — Nous n'avons plus besoin d'alliés pour nous mettre en état de nous faire justice! s'écria Pulteney; l'histoire de Jenkins nous lèvera une armée de volontaires. » C'était un homme bien éloquent que ce matelot, disait Mirabeau à la constituante, et il en concluait que le droit de paix et de guerre ne devait pas être laissé aux assemblées.

Le parlement d'Angleterre n'avait pas ce droit; mais l'opinion du dehors pesait sur lui : il pesait avec elle sur ce ministère. L'opposition avait rallié ses bataillons divers sous le nom neutre et honoré de patriotes, et le patriotisme, *ce transport d'écoliers,* comme disait Walpole, réclamait à grands cris la guerre, qui parut bientôt inévitable. Le ministre n'était pas convaincu, il ne la trouvait ni juste ni politique; mais, de ce thème d'opposition, on était parvenu à faire un vœu national : il crut qu'il fallait céder ou se retirer, et il préférait le pouvoir à ses convictions. Il avait fini, comme bien des ministres, par penser qu'avoir la majorité était le but et non le moyen. Par lui dirigée d'ailleurs, la guerre lui paraissait moins dangereuse; elle serait moins

durable; il l'arrêterait le jour où l'opinion commencerait à tourner. Il déclara donc la guerre (octobre 1739), tout en se moquant de l'allégresse publique par laquelle cette déclaration fut accueillie, et c'est assurément la plus grande faute de sa vie. L'opposition avait, de mauvaise foi, réclamé la guerre pour le perdre; de mauvaise foi, il accorda la guerre à l'opposition pour la désarmer et la compromettre : la guerre ne réussit ni à l'opposition ni à lui.

Conduite sans ardeur et avec une habileté médiocre, elle irrita les sentimens qu'elle était destinée à satisfaire. Les difficultés, les lenteurs, les revers, tout fut imputé au pouvoir. La guerre ne profitait nullement au commerce, qui l'avait réclamée; elle menaçait d'amener à sa suite une rupture avec la France, et cela dans le moment où la prétention de Marie-Thérèse à l'empire mettait en feu le continent. La situation devenait sombre et critique, quand il fallut élire un nouveau parlement (1741), et on le réunissait à peine, lorsque Horace Walpole arrivait d'Italie pour y siéger auprès de son père, plus que jamais menacé par les partis et la multitude. Expiant le tort d'un caractère trop impérieux, d'une politique trop exclusive, d'une supériorité trop intolérante, d'un orgueil trop confiant, il voyait toutes les colères amonceler tous les périls sur sa tête, et ces derniers mots n'étaient pas pris dans ce temps-là pour une pure métaphore. La haine qu'il inspirait était l'unique lien qui tenait ensemble les oppositions coalisées; sa perte était le but commun, et le cabinet, le roi, la majorité même s'aperçurent bientôt qu'il n'y avait à sacrifier qu'un seul homme. Il devenait difficile de garder à cet homme une héroïque fidélité, et lui-même ne tarda pas à sentir combien est précaire et trompeur le dévouement des intérêts; ébranlé déjà par des élections violemment disputées, ne pouvant, d'après ses calculs, espérer dans la nouvelle chambre qu'une majorité de 16 voix, il livra un combat désespéré que nous laisserons raconter à son fils. Ce dernier a tout écrit à son ami Horace Mann.

« 10 décembre 1741.

« .... Vous allez être presque aussi impatient d'avoir des nouvelles du parlement que moi de Florence. Les lords ont abordé vendredi le discours du roi. Lord Chesterfield a fait un très beau discours contre l'adresse, tout dirigé contre la maison d'Hanovre (1). Lord Cholmley lui a, dit-on, bien répondu. Lord Halifax a très mal parlé, et la réponse a été faite par le petit lord Raymond, qui veut toujours lui répondre. Votre ami lord Sandwich a extrêmement outragé sa grace de Grafton, qui était souffrant, et qui s'est jusqu'au

(1) C'est le lord Chesterfield célèbre par son esprit et par ses lettres. Le gouvernement le soupçonnait alors d'être entré en communication avec les Stuarts, depuis que, pour son opposition au bill de l'excise, Walpole l'avait destitué de la place de grand-maître de la maison du roi (*lord stewart of the household*).

bout tenu hors de sa place en le rappelant à l'ordre. C'était indécent, de la part d'un enfant comme lui, envers un homme de ce rang et de cet âge. Le sang des Fitzroy ne le pardonnera pas aisément (1). La cour a eu une majorité de 41, y compris quelques nouveaux convertis.

« Mardi, nous avons eu le discours (2). Il y avait grand désaccord dans le parti. Les jacobites, avec Shippen et lord Noël Somerset à leur tête, étaient pour une division, Pultney (3) et les patriotes étaient contre. Le mauvais succès dans la chambre des lords les avait effrayés. Nous n'avons pas eu de division, mais une très chaude bataille entre sir R. (Walpole) et Pultney. Ce dernier a fait un beau discours, très personnel, sur l'état des affaires. Sir R., avec autant de santé, d'entrain, de force et d'autorité que jamais, lui a répondu pendant une heure. Il a dit qu'il y avait long-temps qu'on l'accusait de toutes nos mauvaises fortunes; mais avait-il fait naître la guerre d'Allemagne ou voulu la guerre avec l'Espagne? Avait-il tué le défunt empereur ou le roi de Prusse? Était-il le conseiller de ce prince ou le premier ministre du roi de Pologne? Avait-il allumé la guerre entre la Russie et la Suède? Quant à nos troubles intérieurs, il a dit que toutes les souffrances de la nation étaient dues aux patriotes. A cela ils ont beaucoup ri. Mais avait-il besoin d'en chercher les preuves? Il a ajouté qu'on parlait beaucoup d'un équilibre des forces dans le parlement et de desseins formés contre lui. S'il en était ainsi, le plus tôt qu'il saurait à quoi s'en tenir serait le mieux; si donc quelqu'un voulait proposer un jour pour examiner l'état de la nation, la motion aurait son appui. M. Pultney l'a faite aussitôt, sir R. l'a appuyée, et elle est fixée au 21 janvier. Sir R. a répété quelques mots de lord Chesterfield dans la chambre des pairs, que le temps était venu de dire la vérité, la franche vérité, la vérité anglaise, et il a fait quelque allusion à l'accueil que sa seigneurie a reçu en France (4). Après ces discours d'une telle importance et de tels hommes, M. Lyttleton s'est levé pour défendre ou plutôt pour flatter lord Chesterfield, quoique tout le monde eût déjà oublié que son nom avait été prononcé. Danvers, qui est un grossier et rude animal, mais qui, par-ci par-là, lâche quelques traits piquans, a dit que M. P. et sir R. ressemblaient à deux vieux entremetteurs débauchant les jeunes membres.

« Ce jour a été un jour de triomphe; mais hier (vendredi) les banderoles de la victoire ne se sont pas si brillamment déployées. C'était le jour où l'on recevait les pétitions. M. Pultney a présenté une énorme bande de parchemin qu'il ne pouvait, disait-il, qu'à peine soulever. C'était la pétition de Westminster, et elle doit être discutée mardi prochain, jour où nous aurons la tête cassée par la populace. Si donc vous n'entendez point parler de moi par le prochain courrier, vous conclurez que ma cervelle est un peu endommagée. Après cela, nous avons passé à une pétition du Cornouailles, présentée par sir William Yonge, laquelle a amené un débat et une division où, ma foi, nous

(1) Charles Fitzroy, second duc de Grafton, était fils d'un fils naturel de Charles II.

(2) Ce qu'on appelait jadis le discours de la couronne.

(3) Walpole écrit ainsi ce nom, qu'on écrit ordinairement Pulteney.

(4) On disait que lord Chesterfield avait fait le voyage de France pour aller à Avignon demander au duc d'Ormond d'obtenir du prétendant le concours absolu des jacobites dans toutes les mesures que prendrait l'opposition contre Walpole.

n'avons été que 222 contre 215. — Comment trouvez-vous une majorité de 7? L'opposition a triomphé hautement, et elle a eu raison. Une ou deux victoires pareilles, comme disait Pyrrhus, le membre pour la Macédoine, consommeront notre ruine. Je regarde maintenant que la question est Downing-Street (1) ou la Tour. Viendrez-vous voir quelqu'un, s'il lui advient de loger au second endroit? Il s'y trouve mille jolies choses pour vous amuser : les lions, la salle d'armes, la couronne, et la hache qui trancha la tête d'Anne Bullen. J'ai le projet de demander la chambre où les deux princes furent étouffés (2). Dans les longues soirées d'hiver, lorsque la compagnie manquera, car je ne suppose pas que beaucoup de monde me vienne voir alors, on peut se mettre à griffonner des vers contre Richard au dos voûté et des élégies sur les doux enfans. Si je meurs là, et que mon corps soit jeté dans un bois, je suis trop vieux, n'est-ce pas? pour être enterré par des rouges-gorges.

« Bootle, le chancelier du prince (3), a fait un très long et stupide discours; après quoi, sir R. l'a appelé et lui a dit : « Frère Bootle, prenez garde de ne pas gagner mon ancien surnom. — Quel était-il? — Brouillon (*Blunderer*). » Vous ne pouvez comprendre combien j'ai été heureux des grands et mérités applaudissemens qu'a obtenus le frère de M. Chute, le légiste. Je n'ai jamais entendu discours plus clair et plus beau. Lorsque je suis rentré : « Cher monsieur, ai-je dit à sir R., j'espère que M. Chute gagnera son élection pour Heydon. Ce serait une grande perte pour vous. » Il m'a répondu : « Nous entendons bien ne pas le perdre. » Moi qui ne me mêle de rien, ni surtout d'élections, et qui ne vais point aux comités, je m'intéresse excessivement pour M. Chute (4). »

« Mercredi soir, onze heures, 16 décembre 1741. Rappelez-vous ce jour.

« *Nous voilà de la minorité; entends-tu cela? hé* (5)! Mon cher enfant, puisque vous voulez avoir l'explication de ces vilains mots, ils signifient que nous sommes métamorphosés en minorité. C'était le soir où l'on devait choisir un président pour le comité des élections : Gyles Earle, comme dans les deux derniers parlemens, était nommé par la cour; le docteur Lee, un juriste, par l'opposition, homme d'une honorable réputation. Earle était précédemment de la dépendance du duc d'Argyle; il est remarquable par la cupidité et par l'esprit, et il en a largement dépensé de son esprit contre les Écossais et les patriotes. C'était une journée fort attendue, et les deux partis avaient rassemblé toutes leurs chances. J'excepte environ vingt membres qui sont à Londres, mais qui se réservent pour voter sur une seconde question, s'il peut y avoir

(1) La rue près de Whitehall, où étaient, où sont encore l'office du premier lord de la trésorerie et les principaux ministères.

(2) Toutes les curiosités dont il est ici question, excepté les lions qui ont été transportés au jardin zoologique, se voient encore à la Tour de Londres. On sait que c'est dans une chambre de cet édifice que les enfans d'Édouard IV furent tués par ordre de Richard III. Cet événement tragique a été l'objet de beaucoup de fables populaires.

(3) Sir Thomas Bootle, chancelier du prince de Galles, qui était dans l'opposition et qui fut le père de George III.

(4) Francis Chute, le frère d'un de ses amis de Florence. Son élection fut cassée.

(5) En français dans l'original.

une majorité décidée d'un côté ou de l'autre. N'avez-vous pas vu pareille chose dans l'histoire, des gens qui ne se soucient pas de se trouver, contre leur intention, du côté le plus faible? Bref, les plus déterminés malades ont été arrachés de leurs lits; le zèle est venu en robe de chambre. Il y avait deux vastes dîners à deux tavernes, pour l'un et pour l'autre parti. A six heures, nous sommes entrés en séance. Sir William Yonge, appuyé par mon oncle Horace, a proposé M. Earle; sir Paul Methuen et sir Watkin Williams Wynne ont proposé le docteur Lee, — et ils l'ont emporté à une majorité de quatre, 242 contre 238, — le plus grand nombre, je crois, qui ait jamais perdu une question. Vous n'avez pas une idée de leur huzza! Concevez ce que doit être pour eux une victoire après vingt ans entiers de défaites. Nous avons eu un vote de perdu à cause d'un membre arrivé trop tard, un autre qui nous a abandonnés pour avoir été mal traité hier par le duc de Newcastle. — Ce pourquoi, selon toute probabilité, il le traitera bien demain. — Je veux dire pour nous avoir abandonnés. Sir Thomas Lowther, oncle de lord Hartington, a été apporté par lui, et il a voté contre nous. Le jeune Ross, fils d'un commissaire des douanes, et sauvé du déshonneur de refuser d'aller aux Antilles, quand c'était son tour, par sir R., qui lui a donné une lieutenance, a voté contre nous, et aussi Tom Hervey, qui est toujours avec nous, mais qui est fou tout-à-fait. Et quand on lui a demandé pourquoi il nous avait désertés, il a répondu : « Jésus sait ce que je pense! Un jour je blasphème, et le jour suivant je prie. » Ainsi vous voyez quels accidens ont été contre nous; autrement, nous gagnions notre partie. On nous crie que sir R. a mal fait ses calculs. Comment faire des calculs avec des hommes tels que Ross et cinquante autres qu'il pourrait nommer? Il n'était pas très agréable d'être regardés en face pour voir comment nous supportions cela. Vous pouvez deviner comment je le supportais, moi qui prends si peu d'intérêt à aucune chose. J'ai eu l'avant-goût de ce que je dois attendre de toute sorte de gens. Au moment où nous venions de perdre la question, j'ai fui l'excessive chaleur de la chambre dans le cabinet de l'orateur, et il y avait là une quinzaine des nôtres. Un sous-portier crut qu'une nouvelle question était posée, ce qui n'était pas, et, sans nous en avertir, il ferma la porte sur nous. Quand je lui demandai comment il osait nous clore de la sorte, sans nous appeler auparavant, il me répondit insolemment que c'était son devoir et qu'il le ferait encore. Quelqu'un du parti était venu lui en donner l'ordre, lui disant qu'il serait puni, s'il faisait autrement. Sir R. est très animé et toujours en confiance. J'ai si peu d'expérience, que je ne serai étonné de rien, quelques scènes qui doivent s'ensuivre. Mon cher enfant, nous avons triomphé vingt ans. Est-il étrange qu'enfin la fortune nous délaisse, et ne devions-nous pas toujours nous y attendre, surtout dans ce royaume? On fait grand bruit de l'année quarante et un, et l'on se promet tous les troubles qui ont commencé il y a cent ans à la même date. J'espère que leur pronostic est faux; mais, en dût-il être ainsi, je saurais être heureux ailleurs. Une réflexion me soutiendra, très douce, quoique très mélancolique, c'est que, si notre famille doit être la victime sacrifiée qui la première calmera la discorde, du moins *une personne*, *celle* de la famille qui avait tout l'intérêt de mon cœur, et qui aurait le plus souffert de notre ruine, est à l'abri, tranquille au-dessus de la fureur du désordre. Rien dans le monde ne peut désormais atteindre son repos.

« Demain et vendredi, nous discutons l'élection de Westminster. Ne soyez pas étonné si par le prochain ordinaire vous apprenez que nous l'avons perdue également. Bonne nuit. »

« Jeudi, six heures, 17 décembre.

« ..... Votre ami M. Fane n'a pas voulu hier soir venir voter pour nous, et il ne votera pas jusqu'après l'élection de Westminster (1). Il est entré au parlement par le duc de Bedford et se refuse à le désobliger dans cette occasion. Nous nous étions flattés d'un meilleur succès, car vendredi dernier, après avoir siégé jusqu'à deux heures du matin, nous avons emporté une élection du Cornouailles en quatre divisions, la première avec une majorité de six, puis de douze, puis de quatorze, puis enfin de trente-six. Vous ne pouvez imaginer le zèle des jeunes gens de chaque côté. Lord Fitzwilliam, lord Hartington et mon ami Coke, parmi les nôtres, sont aussi ardens que possible. Lord Quarendon et sir Francis Dashwood sont aussi violens de leur côté. Le premier parle souvent et bien. Mais je ne vous entretiens que du parlement. C'est qu'en vérité toutes nos idées en sont remplies, et vous-même n'êtes pas fâché d'être au courant d'affaires si importantes. L'opposition, qui invente toute sorte de moyens pour tuer sir R., projette de nous faire siéger les samedis. Que cela est ignoble, infâme! quel scandale! Ne pouvant le renverser par les moins plausibles moyens, l'assassiner en lui refusant le grand air et l'exercice!

« Il s'est passé une chose étrange samedi dernier, bien étrange, mais bien anglaise. Un certain Nourse, un vieux joueur, a dit dans un café qu'un membre, M. Shuttleworth, ne faisait que semblant d'être malade. Cela fut dit à lord Windsor, son ami, qui s'est querellé avec Nourse, et celui-ci lui a envoyé un cartel. Mylord a répondu qu'il ne voulait pas se battre avec lui, qui était trop vieux. L'autre réplique qu'il n'est pas trop vieux pour se battre au pistolet. Lord Windsor refuse encore. Nourse, furieux, rentre chez lui et se coupe la gorge. Voilà une des sottes façons dont les hommes sont faits. »

« Veille de Noël, 1741.

« ..... Jeudi dernier, je vous ai écrit un mot de notre échec pour l'élection du président du comité. Cet hiver n'est que hauts et bas. Le jour suivant, vendredi, nous avons eu victoire complète. M. Pultney réclama tous les papiers et lettres, etc., de la correspondance entre le roi et la reine de Hongrie et leurs ministres. Sir R. consentit à donner toutes les pièces relatives à cette affaire, en ne demandant d'exception que pour les lettres écrites par les souverains eux-mêmes. Il y eut division, et nous l'emportâmes à 237 contre 227. Ils demandèrent alors les pièces qui concernent la France, la Prusse et la Hollande. Sir R. les pria de différer la demande de celles de la Prusse jusqu'à la fin de janvier, époque où une négociation serait terminée avec cette puissance, qui pourrait la rompre, si elle apprenait qu'on dût la rendre publique. M. Pultney

(1) A Westminster, le gouvernement avait porté sir Charles Wager, premier lord de l'amirauté, et lord Sundon, un des lords de la trésorerie, contre l'amiral Vernon et Charles Edwin, qu'on appelait Numps Edwin. Les premiers triomphèrent; mais, le public étant fort agité et menaçant, on avait, par l'ordre de lord Sundon, précipité la clôture et fait venir des troupes. La proclamation du résultat s'était faite au milieu des soldats.

persista; mais son obstination, qui pouvait porter un tel préjudice au public, révolta même ses propres partisans, et sept d'entre eux parlèrent contre lui. Nous gagnâmes la question à 24 voix, et une autre à 21, le samedi d'après. Lundi et mardi, nous sommes arrivés à l'élection de Westminster. Murray (1) parla divinement. Il était leur conseil. Lloyd lui répondit extrêmement bien; mais, en résumant les preuves des deux côtés et dans sa réplique, Murray a été au-dessus de ce qu'on a jamais entendu au barreau. Ce même jour (mardi), nous en sommes venus à juger la cause, et à dix heures nous avons voté et perdu. Ils ont eu 220 voix, nous 216. L'élection a donc été déclarée nulle. Vous voyez que le nombre quatre leur porte bonheur. Nous avions dans la ville quarante-et-un membres qui n'ont pu ou voulu venir. Le temps est la pierre de touche des consciences flottantes. Tous les procédés, argent, promesses, menaces, tous les moyens de la première année 41 ont été employés, et l'intérêt personnel, sous la forme de membres écossais, même de plusieurs membres anglais, agit au profit de leur parti et au détriment du nôtre. Lord Doneraile, un jeune Irlandais, élu par la protection de la cour, s'est vu attaqué par une pétition, quoique son compétiteur n'ait eu qu'une seule voix. Ce jeune homme a parlé aussi bien qu'homme ait jamais parlé dans sa propre cause. Il a insisté pour que la pétition fût entendue, et il a conclu en déclarant que sa cause même était sa défense et l'impartialité son appui. Savez-vous qu'après cela il est allé s'engager, si l'on retirait la pétition, à voter avec eux dans l'affaire de Westminster? Ses amis lui reprochèrent si fortement sa faiblesse, qu'il en fut fâché et alla trouver M. Pultney pour se dégager. Celui-ci dit qu'il avait sa parole et ne la lui rendrait pas, quoique lord Doneraile déclarât que c'était contre sa conscience. Et cependant il a voté la première question avec eux, et il nous a fait perdre celle de la censure du haut-bailli à une seule voix, car on a été cette fois 217 contre 215. Le changement d'un seul vote aurait produit l'égalité, et l'orateur, je suppose, se serait alors prononcé pour le parti de l'indulgence et aurait décidé pour nous. Après cela, M. Pultney, avec une humanité affectée, a consenti seulement à mettre le haut-bailli sous la garde du sergent d'armes. Puis une majorité de six voix a voté que les soldats qu'on avait envoyé chercher, après la clôture du *poll*, pour sauver la vie de lord Sundon, étaient venus militairement et illégalement, et avaient influencé l'élection. En somme, on a décidé, comme M. Murray le leur avait dicté, qu'aucun magistrat civil, sous quelque prétexte que ce soit, fût-il hors d'état de réprimer une émeute à l'aide de la milice et des constables, ne peut appeler le secours de l'armée. N'est-ce pas là faire la besogne des jacobites? Ont-ils une autre idée que de rendre vain l'acte sur les émeutes (*riot act*)? Et alors ils pourront se soulever pour le prétendant toutes les fois qu'il leur plaira. Ensuite ils ont fait la motion de punir le juge Blackerby pour avoir appelé les soldats, et quand on a demandé qu'il pût être entendu dans sa défense, ils ont dit qu'il avait déjà confessé son crime. Songez un peu, sans être accusé, sans savoir ou sans qu'on lui eût dit que c'était un crime, un homme témoigne dans une autre cause, qui n'est pas la sienne, et puis on appelle cela s'accuser soi-même! et on le veut

(1) William Murray, si célèbre depuis, comme magistrat du parti de la cour, sous le nom de lord Mansfield.

condamner en conséquence! Vous voyez à quelle justice nous devons nous attendre, s'ils gagnent actuellement la majorité; mais un de leurs chefs a trouvé la pilule trop forte à avaler. Sir John Barnard (1) leur a proposé et persuadé d'accorder à l'inculpé un jour pour être entendu. Au total, nous sommes restés en séance jusqu'à quatre heures et demie du matin, la plus longue séance qu'on ait jamais vue. Je ne dis rien de moi, car je pouvais à peine parler lorsque je suis sorti; mais sir Robert était aussi bien que possible, et parlait avec autant de feu que jamais à quatre heures. Pour aujourd'hui, ils ne le tueront pas; je ne réponds de rien pour un autre jour. Quand il est sorti, Whitehead, l'auteur des *Mœurs* (2), et agent de l'opposition avec un chirurgien nommé Carey, a dit : « D— (damnation)! comme il a l'air bien portant! » Immédiatement après leur succès, lord Gage est sorti et a demandé à la populace de ne rien faire; mais hier au soir nous avons eu des feux de joie par toute la ville, et nous aurons, je suppose, de grandes émotions de la foule pour la nouvelle élection.....

« Sir Robert est très confiant. J'espère pour lui, pour son honneur et pour la tranquillité de la nation, qu'il l'emportera; mais, dès qu'il aura une majorité assurée, je le presserai vivement de résigner. Il a une constitution à durer plusieurs années et à jouir de quelque repos. Et pour mon compte (et mes frères sont tous deux d'accord avec moi), nous désirons de tout notre cœur voir finir son ministère. Si j'en juge par moi-même, ceux qui aspirent à prendre notre place ne désirent pas la fin de tout cela plus que nous-mêmes. Il est fatigant de supporter tant d'envie et de malveillance sans les mériter. *Otium Divos rogo.* Mais adieu la politique pour trois semaines. »

« Vendredi 22 janvier 1742.

« Ne vous étonnez pas que je ne vous aie point écrit hier, mon jour accoutumé. Vous aurez pitié de moi quand vous saurez que j'ai été enfermé dans la chambre des communes jusqu'à une heure du matin. J'en suis sorti plus mort que vif, et j'ai été forcé de laisser sir R. souper avec mes frères. Il était tout entrain et tout feu. Il dit qu'il est plus jeune que moi, et vraiment je le crois en dépit de ses quarante ans de plus. J'ai mal à la tête ce soir, mais nous nous sommes levés de bonne heure, et si je n'écris pas le soir, quand trouverai-je un moment de libre? Maintenant vous voulez savoir ce que nous avons fait la nuit dernière. Attendez, je vous le dirai tout à l'heure en son lieu. Cela a bien été, et grande est la conséquence. — Mais je vais tout vous conter.

« Notre congé finissait lundi dernier, et jamais à l'école je n'ai joui autant des jours de fête; mais *les voilà finis jusqu'au printemps* (3). Mardi (car vous voyez que je vous écris un journal complet), nous avons siégé pour une élection écossaise... J'en viens maintenant à la journée d'hier. Nous nous sommes réunis, ne nous attendant pas à de grandes affaires. Cinq des nôtres étaient allés à l'élection de York, et les trois lords Beauclercs aux funérailles de leur mère à Windsor, car cette vieille beauté de Saint-Albans est morte enfin. On comptait sur tout cela pour avoir la majorité, et vers trois heures, lorsque nous

(1) Membre pour la Cité, le modèle du marchand anglais, selon lord Mahon, très considéré et très influent dans l'opposition.

(2) Un méchant écrivain poursuivi pour un poème satirique intitulé *Manners.*

(3) En français dans le texte original.

pensions à lever la séance, ils ont jeté en avant leurs plus violentes questions. L'une était une motion tendant à obtenir l'autorisation de présenter le bill sur les places (*place bill*), à l'effet de limiter le nombre des gens en place dans la chambre. On ne s'y est point opposé par bienséance, l'usage étant de le laisser passer aux communes, et il est rejeté par les lords. Seulement, le colonel Cholmondoley a demandé si le projet était de limiter le nombre de ceux qui avaient des promesses de places, aussi bien que le nombre de ceux qui en occupent actuellement. Il faut vous dire que nous sommes un vrai conclave. On achète des votes avec des réversions de place au prochain changement de ministère. Lord Gage donnait au café de Tom le compte des changemens projetés; Pultney devait être chancelier de l'échiquier, Chesterfield et Carteret secrétaires d'état. Quelqu'un demanda qui devait être payeur-général? Numps Edwin, qui était là, répondit : « *Nous* n'avons pas encore pensé à si petite chose... »

« Ce jeudi dont je vous parle, à trois heures. M. Pultney s'est levé et a demandé la formation d'un comité secret de vingt et un membres. Cette inquisition, ce concile des dix, devait siéger pour examiner telles personnes et tels papiers qu'il lui plairait, et se réunir où et quand il le voudrait. Il a beaucoup protesté que la mesure n'était dirigée contre *aucune personne*, mais tendait purement à donner un avis au roi, et, sur ce pied-là, on a débattu la chose jusqu'à dix heures du soir, où lord Perceval a lourdement découvert ce qu'on avait voilé avec tant d'art, déclarant qu'il entendait voter un comité d'accusation. Sir Robert s'est immédiatement levé, et il a protesté qu'il n'aurait point parlé, n'était ce qu'il venait d'entendre en dernier lieu; mais que cela, il devait le prendre pour lui. Il a dépeint la malice de l'opposition, qui, depuis vingt ans, n'avait pu l'atteindre, et qui en était réduite à cet infâme détour. Il l'a défiée de l'accuser, demandant seulement que, si elle le faisait, ce fût d'une manière ouverte et loyale. Il a parlé de M. Doddington (1), qui avait appelé son administration infâme, comme d'un homme aimant à se mortifier, lui qui, pendant seize ans, avait condescendu à supporter sa part d'odieux. Quant à M. Pultney, qui venait de parler une seconde fois, sir R. a dit qu'il avait commencé le débat avec un grand calme, mais qu'il fallait lui rendre justice; il avait fait amende honorable en finissant. En un mot, jamais l'innocence ne fut si triomphante!

Il y a eu plusieurs glorieux discours des deux côtés, deux de M. Pultney, ceux de W. Pitt et de George Grenville (2), de sir Robert, de sir W. Yonge, de Harry Fox, de M. Chute et de l'attorney général. Mon ami Coke, parlant pour la première fois, l'a fait admirablement bien et a rappelé combien est grande

(1) Bubb Doddington, fameux par ses variations, ses intrigues et ses trahisons, venait de quitter le poste de lord de la trésorerie. Il a laissé un journal curieux d'une partie de sa vie politique, et il parvint à la pairie un an avant de mourir.

(2) George Grenville, beau-frère de Pitt, fut premier ministre en 1763. William Yonge était secrétaire de la guerre. H. Fox, le premier lord Holland, figura dans plusieurs ministères et fut le père de Charles Fox. L'attorney général se nommait sir Dudley Ryder.

au dehors la réputation de sir Robert. Sir Francis Dashwood (1) a répondu qu'il avait trouvé tout le contraire et que les étrangers parlaient toujours avec mépris du *chevalier de Walpole*. C'était par trop fort, et il a été rappelé à l'ordre; mais il s'en est assez bien tiré en disant qu'il savait qu'il était contraire à la règle de nommer un membre, mais qu'il ne l'avait fait qu'en répétant les paroles d'un Français impertinent.

« Mais jamais, de tous les discours, aucun ne fut plus rempli d'esprit que le dernier de M. Pultney. « J'ai entendu, a-t-il dit, représenter ce comité comme le spectre le plus effrayant. On l'a comparé à tout ce qui est terrible; on l'a comparé à un roi, à l'inquisition; ce sera un comité de sûreté; c'est un comité de danger; je ne sais vraiment ce qu'il doit être. Un gentleman, je crois, l'a appelé un nuage (c'était l'attorney); un nuage! Je me rappelle que Hamlet prend Polonius par la main, et, lui montrant un nuage, lui demande s'il ne trouve pas que cela ressemble à une baleine. » Eh bien! enfin nous avons eu une division à onze heures, et ce fameux comité a été rejeté par 253 contre 250, le plus grand nombre qui se soit jamais trouvé dans la chambre et le plus grand nombre qui ait jamais perdu une question.

« C'était le plus choquant spectacle que de voir les malades et les morts apportés là des deux côtés. Des gens sur des béquilles et sir William Gordon sortant de son lit avec un vésicatoire sur la tête et un morceau de flanelle qui pendait de dessous sa perruque. J'avais peine à en avoir pitié à cause de son ingratitude. Le jour d'avant la pétition de Westminster, sir Charles Wager avait donné un vaisseau à son fils, et le lendemain le père est venu voter contre lui. Le fils a été renvoyé depuis; mais on l'a caché au père, de peur qu'il ne s'absentât. Cependant, comme nous avons aussi de bonnes ames dans nos rangs, un de ses compatriotes est allé le lui dire dans la chambre. Le vieux homme, qui avait l'air d'un Lazare ressuscité, a supporté le coup très résolûment et a dit qu'il savait bien pourquoi on lui donnait cette information, mais que, lorsqu'il croyait son pays en danger, il ne voulait pas se retirer. Si près de la mort, il est indifférent pour lui d'être mort il y a deux mille ans ou demain; c'est vraiment un malheur qu'il n'ait pas vécu du temps que cette insensibilité eût été une vertu romaine.

« Il n'est artifices ni menaces que l'opposition ne mette en pratique. Ils ont menacé un membre de la suppression d'une survivance pour son fils, s'il ne votait avec eux. A Totness, il est venu une lettre au maire de la part du prince de Galles et signée par deux lords des siens, pour recommander un candidat en opposition avec le solliciteur-général. Le maire a envoyé la lettre à sir Robert. Ils ont tiré des Écossais le plus grand parti. Il y a un jeune Oswald qui s'était engagé à sir Robert et qui a voté contre lui. Sir R. a envoyé un de ses amis pour le lui reprocher. Au moment où cette personne qui avait pris l'engagement pour lui est entrée dans sa chambre, Oswald lui a dit : « Vous avez été près de m'entraîner dans une belle erreur! Ne m'aviez-vous pas dit que sir Robert aurait la majorité? »

(1) Il fut ministre avec lord Bute; plus tard, connu sous le nom de lord Le Despenser.

« Après le débat terminé, M. Pultney avoua qu'il n'avait jamais entendu une si belle discussion de notre côté, et il dit à sir R. : « En vérité, personne ne s'en acquitte aussi bien que vous. — Si fait, répondit sir R., Yonge s'en est acquitté mieux. » M. P. reprit : « C'était beau, mais cela ne valait pas ce que vous avez dit. » Ils le reconnaissent tous, et leur plan est maintenant de persuader à sir R. de se retirer avec honneur. Toute la soirée, le bruit a couru par la ville que lui et mon oncle devaient être envoyés à la Tour, et le peuple a loué des fenêtres dans la Cité pour les voir passer; mais pour cette fois je crois que nous ne donnerons pas le spectacle d'une parade aussi historique.

« Le soir du comité, mon frère Walpole (1) avait reçu deux ou trois invalides dans sa maison, voulant les conduire dans la chambre par son entrée, parce qu'ils étaient trop mal pour faire le grand tour par Westminster-Hall; les patriotes, qui ont beaucoup plus d'invention que leurs prédécesseurs de grecque et romaine mémoire, avaient pris la précaution de boucher le trou de la serrure avec du sable. Combien l'éloquence de Tite-Live eût été embarrassée, s'il y avait eu des portes de derrière et des trous de serrure au temple de la Concorde!

« Il y a peu de jours, un état des officiers en garnison à Port-Mahon a été produit devant la chambre des lords. Malheureusement il paraît que les deux tiers du régiment se sont trouvés absens. Le duc d'Argyle a dit : « Un semblable état est un libelle contre le gouvernement. » Et de tous les assistans, celui qui se leva fut le duc de Newcastle pour tomber d'accord avec lui. Rappelez-vous ce que je vous ai dit déjà une fois de son union avec Carteret...

« L'autre soir, l'évêque de Canterbury était avec sir Robert, et, en s'en allant, il lui dit : « Monsieur, je lisais dernièrement de Thou; il parle d'un ministre poursuivi long-temps par ses ennemis, et qui les vainquit à la fin. » La raison qu'il en donne est : *Quia se non deseruit.* »

« Londres, 4 février 1741-2.

« Je suis malheureux de n'avoir pas plus de temps pour vous écrire, surtout quand vous devez avoir besoin d'en tant apprendre de ce que j'ai à vous dire; mais pour huit ou quinze jours je serai si affairé, que j'aurai peine à savoir ce que je dis. Je suis assis à vous écrire, recevant toute la ville qui vient en foule dans cette maison. Sir Robert a déjà eu trois levers ce matin, et les salons sont encore encombrés, et l'encombrement vient jusqu'à moi. Vous croirez que c'est le prélude de quelque victoire. Bien au contraire, lorsque vous recevrez cette lettre, il n'y aura plus de sir Robert Walpole. Vous devrez le connaître à l'avenir sous le titre de comte d'Orford. L'autre nom, si odieux à l'envie, expire la semaine prochaine avec son ministère.

« Comme explication de ce changement, je vous dirai que la semaine dernière nous avons délibéré, dans la chambre des communes, sur l'élection de Chippenham, à propos de laquelle Jack Frederick et son beau-frère, M. Hume, pétitionnaient de notre côté contre sir Edmund Thomas et M. Baynton Rolt. Les deux partis en avaient fait la question décisive; mais tous nos gens ne furent pas également fidèles, et, sur la question préjudicielle, nous n'eûmes que deux

(1) Robert, lord Walpole, était auditeur de l'Échiquier et habitait, en cette qualité, une maison attenante au bâtiment de la chambre des communes.

cent trente-cinq voix contre deux cent trente-six; ainsi nous perdîmes d'une voix. Depuis ce jour, mes frères, mon oncle, moi et quelques-uns de ses amis particuliers, nous avons persuadé à sir R. de résigner. Il est resté indécis jusqu'à dimanche soir. Mardi, nous devions finir la question de cette élection, et nous l'avons perdue à seize voix. Sur quoi, sir R. a déclaré à quelques intimes dans la chambre sa résolution de se retirer, et il en avait le matin envoyé prévenir le prince de Galles. Il est entendu par les chefs du parti qu'on n'entreprendra rien de plus contre lui. Hier (mercredi), le roi a ajourné les deux chambres pour une quinzaine, afin de faire les arrangemens. La semaine prochaine, sir R. donne sa démission et va à la chambre des lords. Le seul changement arrêté jusqu'ici, c'est que lord Wilmington sera à la tête de la trésorerie; mais d'innombrables autres mutations et bouleversemens doivent suivre. Le prince fera son raccommodement, et les whigs-patriotes entreront. Il y a eu quelques feux de joie hier au soir, mais ils étaient fort peu à la mode (*unfashionable*), car jamais ministre tombé ne fut aussi entouré. Lorsqu'il a baisé la main du roi pour prendre son premier congé, le roi s'est jeté à son col, a pleuré, l'a embrassé et lui a demandé de le voir souvent. Il restera à Londres, et soutiendra le ministère dans la chambre des lords. »

Voilà les scènes du drame appelé gouvernement représentatif. Peut-être trouvera-t-on aujourd'hui quelque plaisir à ce spectacle :

Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

Spencer Compton, comte de Wilmington, qui de président du conseil passa au titre, au titre seulement de premier ministre, fut désigné par Walpole, qui cependant ne conseilla ce choix au roi George II qu'après avoir fait offrir à Pulteney la mission de composer un ministère; mais, indécis dans l'action, embarrassé de ses engagemens, sentant bien que l'opposition avait promis par-delà sa puissance, Pulteney déclina la première place, s'inquiétant d'une seule chose, c'est qu'elle n'échût pas à lord Carteret, qui dut se contenter du poste de secrétaire d'état. Le duc de Newcastle restait avec tout le monde, et le chancelier lord Hardwicke, qui, ainsi que lui, s'était conduit en vue d'un tel dénoûment, n'hésita pas à conserver à un cabinet de coalition l'autorité de sa sagesse et de son expérience. La chambre des communes était, comme on le voit, faiblement représentée dans le pouvoir, car Sandys, nommé chancelier de l'échiquier, comptait peu. De là devait naître un jour la fortune de Henry Pelham, qui ne voulut rien de la dépouille de Walpole, et resta payeur-général de l'armée. Pulteney, qui promettait de soutenir et se flattait de conduire le ministère, vit bientôt qu'il aurait trop de responsabilité pour trop peu de pouvoir, et se laissa persuader de demander la pairie, qu'il accepta ensuite en hésitant. « J'ai tourné la clé sur lui, s'écria Walpole, qui lui avait valu cette faveur. » Et quand, à la fin de la session, le nouveau comte de

Bath vint prendre séance à la chambre haute, le nouveau comte d'Orford traversa la salle, et lui dit : « Eh bien! mylord, nous voilà donc ici les deux garçons les plus insignifians de l'Angleterre. »

La chute du ministre trop long-temps puissant devait désarmer ses ennemis; elle ne désarma pas la multitude. Le peuple, disait-on, demandait vengeance. La nouvelle majorité aurait été fort embarrassée de lui donner satisfaction. Quelques hommes, implacables par nature ou peut-être par calcul, insistaient bien pour une accusation, tout au moins pour une enquête. On fit même passer à trois voix de majorité la création d'un comité chargé d'y procéder, et ce jour (23 mars), Horace Walpole prit la parole pour la première fois. Il prononça pour la défense de son père quelques mots préparés et mesurés, qu'il nous a conservés dans une de ses lettres, et que loua M. Pitt en combattant ses conclusions. Les apparences furent quelque temps menaçantes; on prononçait des mots sévères, violens. Le comité était hostile en majorité, et les souvenirs des procédés de la guerre civile n'étaient pas tellement effacés, qu'on ne pût concevoir des doutes inquiétans sur le sort d'un ministre poursuivi par le cri populaire; mais le temps apaisa les haines en détournant la défaveur publique sur les hommes que l'opposition cédait au pouvoir. Trahi par quelques-uns, Walpole trouva des amis fidèles. Les crimes qu'on lui imputait étaient imaginaires; les reproches fondés ne purent être justifiés, ou portaient sur des faits autorisés par cent exemples, imités par ses successeurs. On eût, en le frappant, atteint les ministres qu'on appuyait, et lorsqu'après trois ou quatre mois de recherches minutieuses et de vains débats, le comité fit son rapport, la futilité des conclusions parut ridicule. « C'est un rapport qu'il faut imprimer, disait-on, car autrement le roi ne pourrait le lire, et c'est une lecture qui lui fera plaisir. »

Walpole était vengé. Au tour de ses ennemis de compter avec l'opinion. Son fils apprenait à se moquer du monde politique. Cette première expérience des affaires eut sur lui une durable influence. Elle ne le détacha pas de la cause ni de la constitution que son père avait servies; mais elle lui inspira tout à la fois un grand dédain pour le public, des ressentimens contre certains hommes d'état, de la défiance envers tous, et le goût de les peindre plus que de les imiter. Son début comme orateur lui laissa un bon souvenir, mais peu d'envie de recommencer. Son tour d'esprit et peut-être sa constitution délicate ne lui promettaient pas les grands succès de la tribune, et l'on dit qu'il ne parla que deux ou trois fois pendant les vingt-sept ans qu'il siégea sur les bancs parlementaires. Il n'avait rien de cette force et de cette égalité de tempérament, de ce fonds de bonne humeur qui s'unissait, chez son père, à l'activité ardente d'une infatigable ambition. Il faut

qu'un homme d'état ait à la fois de grandes passions et une grande indifférence.

Mais, si Horace Walpole ne ressemblait nullement à son père, il le comprenait, il l'admirait, et le dévouement qu'il lui montra dans ces occasions critiques dut le rapprocher et le faire, pour ainsi dire, connaître de lui. Le vieux ministre avait trop de pénétration pour ne pas apprécier à sa manière le plus distingué ou plutôt le seul distingué de ses fils. Dans sa retraite, il aima à l'avoir auprès de lui; il l'entretint des souvenirs de sa vie, qui n'ont pas tous été perdus pour l'histoire, grace aux lettres et aux mémoires du jeune confident. Il l'obligeait à faire d'assez longs séjours à Houghton, dans le château qu'il avait bâti en Norfolk, et qui devint sa résidence de prédilection. La magnificence du lieu, la disposition d'une belle bibliothèque, la vue d'une précieuse collection de tableaux, ne dédommageaient pas toujours Horace de l'ennui attaché pour un bel esprit difficile et mondain à la vie de campagne de la vieille Angleterre. Lord Orford avait les anciennes mœurs; c'était, dit lady Mary Wortley Montagu,

The gay companion and favourite guest.

Il avait vécu dans les affaires, et non dans le monde; il aimait les exercices en plein air, les longs repas, les conversations franches et joyeuses, et son esprit, plus vif que délicat, s'y plaisait aux accès d'une gaieté que son fils devait souvent trouver grossière. « Quand Walpole ne parle pas d'affaires, disait un de ses contemporains, il parle de femmes. La politique ou les gros mots, voilà son goût. »

Horace écrivait d'Houghton à M. Chute (20 août 1743) :

« J'ai chaque jour devant mes yeux de lamentables exemples des qualités stupéfiantes du bœuf, de l'ale et du vin..... Je m'imagine voir journellement des hommes qui sont des montagnes de roastbeef... Pourquoi pas? Je jurerais que je n'aperçois aucune différence entre un *country gentleman* et un aloyau... Bien mieux, l'aloyau ne fait pas autant de questions. Oh! mon cher monsieur, ne trouvez-vous pas que les neuf dixièmes de ce monde ne sont bons qu'à vous faire désirer d'être le dixième restant? Je suis si loin de m'accoutumer à l'humaine espèce en vivant avec elle, que ma férocité naturelle et ma sauvagerie ne font qu'empirer chaque jour. Ils m'excèdent, ils me fatiguent; je ne sais que faire d'eux, je ne sais que leur dire. J'ouvre à grand bruit les fenêtres et me figure que je manque d'air. Quand je puis me sauver, je me déshabille, et je crois avoir encore du monde dans mes poches, dans mes cheveux, sur mes épaules.... C'est, j'en ai peur, que je deviens vieux; mais il me semble à la lettre avoir tué un homme qui s'appelait Ennui, car son spectre est toujours devant moi. On dit qu'il n'y a pas de mot anglais pour dire *ennui*. Je pense que vous pouvez le traduire le plus littéralement possible par ce qu'on appelle « entretenir le monde » ou « faire les honneurs. » Cela consiste à rester assis

une heure avec quelqu'un que vous ne connaissez pas et dont vous ne vous souciez pas, à lui parler du vent et du temps qu'il fait, à lui adresser mille sottes questions qui toutes commencent par : « Je pense que vous vivez beaucoup à la campagne » ou « je pense que vous n'aimez pas ceci ou cela. » Oh! c'est épouvantable! — Je vous dirai ce qui est délicieux, — le Dominiquin! Mon cher monsieur, si jamais il y eut un Dominiquin, si jamais il y eut un tableau original, celui-là en est un. Je suis parfaitement heureux, car mon père en est aussi transporté que moi; il l'a fait suspendre dans la galerie où sont tous ses tableaux les plus capitaux, et lui-même convient que celui-là les bat tous, excepté les deux Guide. »

Il s'agit d'un tableau que Mann avait envoyé d'Italie (1) et qu'Horace donnait à son père. Il s'efforçait de lui inspirer ou de lui supposer ses goûts. A Houghton, il fit une fois un sermon sur la peinture et le prêcha devant le comte d'Orford et son chapelain, homélie composée pour la conversion des incrédules sur ce texte : « Ils ont des yeux et ils ne voient point, » et bientôt après (août 1743) il écrivit et dédia à son père, sous le titre d'*Ædes Walpolianæ*, une description de Hougton-Hall et des collections qu'on y admirait : c'est un catalogue raisonné, entremêlé de réflexions et de citations, dans le genre des ouvrages qu'il avait lus en Italie, sur les palais et les galeries célèbres de Rome, de Venise et de Florence. La collection de Walpole n'existe plus en Angleterre; elle fut vendue en 1780 par son petit-fils, qui était fou et ruiné, au grand désespoir de son fils, qui eût mis à la conserver son orgueil de famille. L'impératrice de Russie l'acheta 45,000 livres sterling; elle contenait de très belles choses, peut-être l'original de la Joconde de Léonard de Vinci.

Les *Ædes Walpolianæ* ne peuvent plus guère intéresser que ceux qui s'occupent de l'histoire des ouvrages de l'art; mais la préface mérite encore d'être lue : elle contient quelques vues sur les destinées de la peinture depuis l'antiquité et une appréciation des écoles principales et des grands maîtres dans les temps modernes. On peut ne pas souscrire à tous les jugemens de l'auteur : on peut le trouver injuste pour Michel-Ange qu'évidemment il ne sent pas, trop enthousiaste de Carlo Maratti et des Carrache, trop prévenu en faveur du Guide et de l'école de Bologne, trop sévère pour Andrea del Sarto, et même pour l'école hollandaise; mais ce qu'il dit de Raphaël, du Corrége, du Titien, de Lesueur, de Claude Lorrain, peut se dire encore, et les connaisseurs aimeront à discuter cette conclusion :

« Je puis admirer la grace et le fini exquis du Corrége, mais je ne puis fermer les yeux sur son dessin fautif et contourné. J'admire la grace plus majes-

(1) *La Vierge et l'enfant Jésus*. Les deux Guide étaient *une Adoration des Bergers* et *une Assemblée de docteurs de l'église discutant l'immaculée conception*. Voy. Ædes Walp., Orford's Works, t. II.

tueuse du Parmesan, mais je voudrais que la longueur des membres et des cols qui forme ces airs gracieux fût naturelle. Il manquait au Titien d'avoir vu l'antique, au Poussin d'avoir vu Titien. Lesueur, que je regarde comme égal au Poussin pour le dessin et l'expression, et comme le second après Raphaël pour les grandes conceptions de ses têtes et de ses attitudes, manquait de coloris comme le premier et n'avait pas les belles draperies du dernier. L'Albane n'a jamais peint un tableau où il n'y eût des figures raides et sans grace, et, n'ayant presque jamais réussi dans les grands sujets, il doit être effacé de la liste des peintres parfaits. Le Dominiquin, dont on s'accorde à regarder *la Communion de saint Jérôme* comme le second tableau qu'il y ait au monde, était généralement cru de couleur, dur de contours, et manquait de la science du clair-obscur. En un mot, dans mon opinion, toutes les qualités du peintre parfait ne se sont jamais rencontrées que dans Raphaël, le Guide et Annibal Carrache. »

Dans les arts comme en beaucoup d'autres choses, Horace Walpole avait du goût plutôt qu'un excellent goût. Il faut le louer d'avoir éveillé le sentiment du beau chez ses compatriotes, de l'avoir dirigé vers des objets méconnus ou négligés, en leur apprenant à comprendre des beautés de styles divers ou de différentes époques. Une vraie originalité et même un léger penchant au paradoxe lui servirent à devancer et à exciter en divers genres le mouvement des esprits. Par exemple, ces collections que la richesse et la puissance britannique commençaient à former pouvaient bien être un luxe plus qu'un plaisir pour cette aristocratie, qui ressemble par quelques côtés à celle de Rome. Plus d'un pair du royaume avait dit peut-être le mot de Flaminius à Corinthe. On ne sait si lord Orford jouissait bien savamment des richesses accumulées dans le château qu'il avait élevé sur l'emplacement de la modeste maison de ses pères : il ne voyait là, je suppose, que les décorations de sa grandeur; mais son fils, qui puisait dans ses conversations intimes tant de souvenirs destinés à défrayer d'amusans mémoires, devait en échange lui offrir des jugemens, des comparaisons ou des réflexions ingénieuses qui entr'ouvraient aux yeux d'un vieux ministre le monde enchanté des choses de l'imagination.

Cependant les jours de Robert Walpole étaient comptés. Il mourut de la pierre le 28 mars 1745, ayant assez vécu pour voir l'opinion revenir à lui. C'était la conduite de ses successeurs qui la lui ramenait. Tous l'imitaient sans le faire oublier.

Lord Orford en mourant ne laissa pas une fortune proportionnée aux suppositions envieuses de ses ennemis. Il devait plus d'un million de francs, et son revenu foncier était estimé nominalement à deux cent mille. Son fils aîné, qui héritait du titre et du domaine, et qui devait, six ans après, mourir fort dérangé, aurait été tout-à-fait gêné sans son oisive et productive place d'auditeur de l'échiquier. C'était

presque exclusivement aux dépens du trésor public que Walpole avait pourvu ses deux autres fils, sir Édouard et Horace. On sera peut-être curieux de connaître comment était constituée la fortune d'un troisième fils de premier ministre, et ce que permettaient alors les mœurs publiques et des usages qui n'ont pas encore complétement disparu. Horace reçut par testament 5,000 livres sterling d'argent comptant, qu'il ne toucha pas en entier, et la jouissance temporaire de la maison où son père mourut, dans Arlington-Street, et qu'il avait encore pour trente-six ans. Ainsi doté et dans sa condition, le jeune homme eût été pauvre, si les sinécures n'y avaient mis ordre. Il avait reçu dans son enfance deux petites places qu'il garda toujours, celles de clerc des extraits et de contrôleur du grand rouleau de l'échiquier, qui lui rapportaient 300 livres par an. A vingt ans, il fut nommé huissier de l'échiquier, titre qui valait annuellement de 1,800 à 2,000 liv., et il y joignit un revenu de la moitié sur l'office de collecteur de la douane, accordé pour la vie à son père et à ses deux aînés. Toutes ces places étant données par lettres-patentes (*patent place*), c'est-à-dire par un brevet irrévocable, constituaient pour le titulaire une sorte de propriété : toutes étaient des sinécures, ou du moins le peu de fonctions qu'elles imposaient étaient exercées par un suppléant (*deputy*). Quelles étaient, par exemple, les fonctions de l'huissier de l'échiquier? D'abord ouvrir et fermer les portes de l'échiquier, ce qui aurait, à la rigueur, obligé le titulaire à se tenir de garde aux audiences du premier lord de la trésorerie, en l'autorisant même à percevoir un droit sur chaque visiteur, faculté dont Horace Walpole, dans un mémoire justificatif, se défend d'avoir jamais usé; mais le principal revenu résultait de l'obligation de fournir à l'échiquier le papier et les objets de bureau nécessaires, apparemment d'après un tarif ou un forfait avantageux, car Walpole ne nie pas qu'une certaine année il en ait tiré 4,200 livres, c'est-à-dire 105,000 francs. Voilà donc le lot d'un cadet de famille ministérielle, qui n'a jamais rempli aucun emploi, qui n'a rien été que membre des communes. Et cette situation, regardée long-temps comme toute naturelle, pouvait très bien s'avouer. S'il fut une fois obligé de l'expliquer au public, c'est vers 1782, quand les idées de réforme se mirent à poindre. Les sources occultes de revenus prélevés sur les fonds destinés à l'entretien, à la défense, à la grandeur de l'état, furent alors découvertes en plein parlement, et Burke avait commencé cette guerre aux abus qui dure encore. On a depuis beaucoup supprimé, beaucoup réduit. Ces dernières vingt années ont fait beaucoup; mais on dit que tout n'est pas fini, et la sévérité de M. Hume n'a pas encore complète satisfaction.

Grace à ces singuliers usages, Horace, sans patrimoine, n'était pas

sans fortune. Il ne se plaignit jamais de la sienne; il en usa agréablement, quelquefois noblement, témoin les jours où il la mit aux ordres de Mme Du Deffand et du général Conway. Comme il ne se maria point, il fut riche toute sa vie, et ne le devint guère plus, quand sur ses vieux jours il réunit les titres et les débris des biens de l'aîné de sa famille. Il n'était ni prodigue ni magnifique, mais il tenait à mener facilement la vie du grand monde, en se passant les fantaisies d'un homme qui aime également en toutes choses le beau, le joli et le curieux. Son rang et son nom le plaçaient naturellement au milieu de la meilleure compagnie de Londres. On y avait beaucoup d'esprit alors; le règne de la reine Anne avait répandu l'amour des lettres: d'éminens écrivains, en se mêlant soit aux affaires, soit aux luttes de la presse, soit aux plaisirs de la société, avaient propagé jusqu'au sein de l'aristocratie politique l'estime et l'admiration du talent. Les Pope avaient produit des Bolingbroke. Toutefois cet esprit du monde, encore que cultivé et brillant, n'excluait ni les travaux ni les passions de la politique, et ôtait peu de chose à cette vigueur native du tempérament moral des Anglais. L'énergie du caractère national se montrait dans les entreprises audacieuses, dans les luttes opiniâtres de la vie publique et même dans les plaisirs violens ou les hardis excès d'une société libre et riche qui ne relevait en tout que de ses volontés. En même temps, les développemens du commerce, l'énormité des traitemens et des pensions, l'usage et l'abus du crédit, la spéculation effrontée sur les fonds, les marchés et les emprunts, commençaient d'accumuler les valeurs mobilières dans quelques mains puissantes et de former ces grandes fortunes qui ne cessent pas d'étonner notre pauvreté. La dette de l'état, immense pour le temps, était un capital toujours réalisable et toujours productif que se partageaient les habiles, et, malgré la cherté toujours croissante, le luxe ne se ralentissait pas; mais il avait quelque chose de la solidité de la société dont il était la parure : les manoirs de famille, les grands parcs, les collections de livres, de tableaux et d'antiquités, les vieilles et précieuses vaisselles d'or et d'argent, tous ces trésors durables qui font partie de l'apanage patrimonial, étaient chaque jour plus appréciés, plus recherchés, et l'Angleterre commençait à devenir ce qu'elle devait être chaque jour davantage, le dépôt de toutes les richesses transportables de l'univers.

Voilà le monde dans lequel entre le jeune Walpole. Il n'en a pas toutes les passions; il lui manque cette vigueur physique et morale qui permet de jouir avec plénitude de tous les biens de la vie et d'exercer dans toute leur étendue les facultés de notre nature. Il comprendra donc finement ce monde où il doit vivre, il saura l'observer et le peindre, mais il ne le dominera pas; il n'en sera ni le maître ni l'esclave; il

se contentera de l'amuser et de l'instruire; il lui donnera des goûts et des idées. On peut trouver encore en Angleterre des traces intellectuelles de son passage.

En toutes choses, il fut ce qu'on peut appeler un amateur. Nous ne l'avons vu s'intéresser à la politique qu'à la suite de son père. La fidélité à ce grand souvenir ou à quelques amitiés le maintint quelque temps et l'anima seul dans la carrière; mais, moqueur et délicat, attaché à ses aises, à ses manies, il ne pouvait respirer à pleine poitrine dans cette atmosphère orageuse. Témoin du combat, il jugeait les coups et n'aurait su ni les porter ni les parer. Dans le monde même, il eut des penchans, non des passions; il ne rechercha aucun plaisir avec excès. Il aima les arts, les livres, les bâtimens, les jardins; il s'y connaissait, mais en rien il n'était artiste et se montrait plus critique que créateur. Il toucha à l'érudition, mais il ne s'y plongea pas, et, quoiqu'il essayât d'y porter l'exactitude et la précision, il n'y prétendait ni à l'étendue ni à la profondeur, se piquant toujours de paresse et d'ignorance. Enfin la littérature même l'a plus diverti qu'occupé, sa poésie ne s'élève pas au-dessus des vers de société, et ses ouvrages d'imagination, pour n'être pas sans mérite, ne sont rien de plus que de brillans passe-temps. Une certaine solidité manque à tout ce qu'il compose; il ne saurait communiquer à ses œuvres faciles ce que donne seule la force de la méditation ou celle de l'émotion; il ne faut les considérer que comme d'heureuses tentatives qui ont excité à mieux faire. On ne saurait, au reste, priser moins haut le métier d'auteur; il semble tout à la fois craindre la responsabilité, fuir le pédantisme, dédaigner l'inutilité pratique de l'écrivain de profession. La peur de la critique est, avec un fonds d'aristocratique vanité, pour beaucoup dans ce travers, celui de tous ses travers qui a le mieux mérité le reproche d'affectation adressé par M. Macaulay à son esprit, à son caractère, à sa vie. On ne fait rien tout-à-fait bien, si l'on ne s'y met tout entier. Ne nous étonnons donc pas si Walpole, distingué en tant de choses, n'est comme auteur supérieur en aucune. Ses œuvres sont remarquables presque toujours, jamais excellentes, ou plutôt il n'a dû exceller que dans un genre, celui où il est permis de toucher à tout et interdit de rien approfondir, où la variété des tons doit s'unir à la diversité des sujets, où l'on peut être superficiel à propos et décider avec de l'esprit ce qui veut de l'étude et de l'expérience, où rien n'est défendu, excepté de s'appesantir et de s'étendre, où tout est permis, même le parfait, même le sublime, pourvu qu'on ne les ait pas cherchés et qu'on les rencontre en passant. On devine que je veux parler du genre épistolaire; mais n'anticipons pas : que nous resterait-il à dire pour un second article?

CHARLES DE RÉMUSAT.

LES NOIRS LIBRES

ET LES NOIRS ESCLAVES

AUX ANTILLES, AUX ÉTATS-UNIS ET A LIBÉRIA.

Lorsqu'en 1787 Wilberforce fit dans le parlement britannique sa première motion pour l'abolition de la traite des noirs, il rencontra en face de lui l'opposition de tous les hommes quelque peu soucieux des intérêts commerciaux de l'Angleterre. Il ne se découragea pas cependant, il redoubla d'efforts, et aujourd'hui la question de la traite a pris place, avec celle de l'émancipation des noirs, parmi les plus graves qui s'imposent à la sollicitude des pays civilisés. Quel que puisse être toutefois le succès des mesures prises pour arriver à la suppression de la traite, ce n'est point sur cette face du redoutable problème posé par Wilberforce aux économistes et aux hommes d'état des deux mondes que notre attention voudrait se porter aujourd'hui. Sans nous préoccuper ici de la répression plus ou moins complète du trafic des esclaves, il nous paraît intéressant d'examiner où en sont les tentatives d'émancipation, où en est le travail des noirs, soit dans les pays où l'esclavage dure encore, soit dans ceux où il a été brusquement supprimé. Ce n'est pas le tout d'avoir rendu la liberté à des populations esclaves : qu'y a-t-il à faire pour elles et pour les nations émancipatrices? C'est là une question nouvelle, non moins importante que la première, et dont cette étude a pour but de montrer les difficultés.

Le bill d'émancipation a été adopté en 1833 par les deux chambres du parlement d'Angleterre. Le terme de l'esclavage a été fixé pour les colonies anglaises au 1er août 1848; huit cent mille esclaves devaient profiter de la mesure, et une indemnité de 20 millions de livres sterling était allouée aux propriétaires dépossédés. Le bill a reçu sa pleine exécution, et l'expérience tentée par l'Angleterre compte dès ce moment dix-huit ans de date. En 1848,

la France est entrée dans la voie ouverte par l'Angleterre avec la chevaleresque étourderie qui marque trop souvent ses élans nationaux. Pour ces deux pays, il ne s'agit plus de projets à discuter : l'œuvre d'émancipation est commencée; il s'agit de l'apprécier dans ses résultats, de la diriger, s'il se peut, dans ses conséquences. C'est là une tâche qu'on ne peut mener à bien sans connaître à fond la race noire telle qu'on peut l'observer sous trois régimes bien distincts : — le régime de l'esclavage à Cuba et dans les états du sud de l'Union, — celui de la liberté sur quelques autres points des États-Unis et aux Antilles, — le régime enfin de l'indépendance complète à Libéria et à Maryland-in-Libéria, sur la côte d'Afrique. Quant au régime auquel est soumis l'empire d'Haïti sous le sceptre de Faustin Ier, nous pensons qu'il est à peu près inutile d'en parler. C'est le comble de la désorganisation, de l'incurie, et ce sera bientôt le retour à l'état sauvage, si une circonstance quelconque ne vient pas rendre la vie à cette splendide et malheureuse contrée.

Les souvenirs d'un récent voyage dans diverses contrées tant libres qu'esclaves du Nouveau-Monde nous aideront peut-être à jeter quelque lumière sur ces trois aspects essentiels d'un sujet qui intéresse si vivement l'avenir de nos colonies. Après avoir vu ce qu'ont produit tour à tour pour la race noire l'esclavage et la liberté, nous serons plus à même d'apprécier ce qui a été fait, ce qui reste à faire pour elle dans les possessions de l'Angleterre et de la France.

I.

Le travail des noirs esclaves est soumis à deux systèmes d'une nature bien différente : le système espagnol, qui procède par la rigueur et les privations; celui des Américains du nord, qui tempère la fermeté indispensable par une intelligente humanité.

Imposer le travail aux noirs par une discipline rigoureuse et souvent inhumaine, économiser le plus possible sur leur nourriture et leur bien-être, puis, quand ils meurent à la peine, se tuent de désespoir, ou parviennent à s'enfuir, les remplacer comme un meuble usé, — tel est, en quelques mots, le système d'un grand nombre de propriétaires d'esclaves à Cuba. Je ne connais pas de plus affreux spectacle que celui d'une des principales sucreries de cette île, lorsque le maître est absent et qu'il se confie à un gérant inhumain. Celui-ci n'a même plus le stimulant de son propre intérêt, qui le porterait à ménager sinon son esclave, au moins son argent. J'ai eu pendant huit à dix jours ce spectacle sous les yeux, et j'avoue que, malgré tout mon désir d'étudier les curieux ressorts de ces usines, qui, pour les proportions, n'ont pas de rivales dans le monde, j'avais hâte de partir. Comme adieu toutefois, j'ai laissé cet avis à mes hôtes : « Ce que vous faites là est aussi maladroit que cruel; si vous bannissez de votre ame tout sentiment d'humanité, vous devriez au moins conserver l'instinct de votre intérêt. Comment ne comprenez-vous pas que vous diminuez votre capital en multipliant ainsi les cas de mortalité, d'affaiblissement ou de fuite, et que les économies faites sur la nourriture, les vêtemens et le logement, vous les dépensez en frais de surveillance et en primes à payer aux *rancheros!* »

Le *ranchero* est une invention tout espagnole : c'est simplement un chasseur d'hommes. On a son *ranchero* dans sa commune comme on a son garde dans ses bois. Quand un esclave s'enfuit, on donne son nom et son signalement au *ranchero*, qui siffle ses chiens, prend son fusil, son sabre, et part pour la chasse. Ces chiens, d'une intelligence et d'une vigueur remarquables, sont dressés à chasser les nègres comme les nôtres le lièvre. Quand ils sont une fois sur la piste du fugitif dont on leur a fait flairer les effets, rien ne peut les détourner : quel que soit le temps et l'espace, il faut qu'ils atteignent leur proie. — On a vu, me disait un habitant, un de ces animaux rester obstinément au bord d'un étang, bien qu'il n'y eût aucune trace de nègre marron, et, le *ranchero* ayant voulu avoir l'explication de cette persistance, on finit par trouver un noir caché à une grande distance; il s'était plongé dans l'eau jusqu'au cou, et sa tête était cachée par une touffe d'herbes fort épaisse. Lorsque les chiens, au nombre de deux ordinairement, atteignent le noir, ils le saisissent chacun par un bras sans lui faire de mal, s'il ne résiste pas, ce que le nègre se garde bien de faire le plus souvent, parce qu'il sait qu'il serait dévoré. Le *ranchero* arrive, met les menottes au fugitif et le ramène tranquillement à l'habitation, où on lui compte 20 piastres, taux fixé de la prime pour un cas ordinaire. S'il y a eu des circonstances exceptionnelles, s'il a fallu combattre ou poursuivre au-delà d'une certaine limite, la prime est plus élevée. Il ne faut pas croire toutefois que ce soit par humanité qu'on dresse les chiens à ne pas blesser les nègres marrons; c'est surtout, — comme me le disait naïvement un *majoral*, — pour ne pas leur ôter de la valeur. Il y a même des cas ou le *ranchero* est responsable des avaries causées à la propriété du colon.

Certes, voilà une organisation complète et un système établi d'ensemble sur des bases que l'on croit à la fois économiques et justes. La grande raison que l'on donne, quant à ce dernier point, c'est que les nègres seraient encore plus mal à la côte de Guinée qu'à Cuba, et que dès-lors ils n'ont pas le droit de se plaindre. Dieu me garde de sembler même contester ici la générosité, la noblesse et les autres grandes qualités du caractère castillan! j'en ai eu trop d'exemples pour mon compte, et je serais trop mal venu à mes propres yeux si je pouvais laisser le moindre doute à cet égard; mais l'impartialité exige pourtant que l'on dise ce que l'on a vu, ce que l'on a constaté soi-même par des observations attentives et répétées. D'ailleurs les Espagnols sont les premiers à convenir qu'ils ont dans leur organisation morale et physique certaine âpreté qui les rend moins sensibles que d'autres peuples à l'aspect des misères humaines. En rendant hommage à ce qui est chez eux noble et bon, nous ne saurions fléchir devant l'obligation de signaler ce qui nous paraît répréhensible. Or le système de gestion des habitations de Cuba nous paraît exiger des réformes radicales aussi bien dans l'intérêt de l'humanité que dans celui des planteurs eux-mêmes. Je ne prétends pas que ce système soit pratiqué sans exceptions; mais c'est de l'application générale qu'il faut surtout se préoccuper (1).

(1) Dans un article publié ici même, *les Esclaves dans les Colonies espagnoles* (livraison du 1er juin 1841), Mme la comtesse Merlin avait déjà parlé des *condamnables rigueurs des majorales*, et surtout de *la férocité des contra-majorales, dont l'effet est d'exciter*

Ces exceptions mêmes dont nous parlons s'expliquent par les mœurs créoles plutôt encore que par des préoccupations d'humanité. Les habitans des colonies espagnoles, ceux des villes un peu importantes, telles que la Havane, aiment le faste et la représentation; ils se plaisent à étaler aux yeux et de pompeux équipages et de brillantes toilettes; ils s'entourent d'un nombreux domestique, ils jouent souvent et très gros jeu; tout cela, on le conçoit facilement, entraîne de grands besoins d'argent. La vie molle des climats chauds en outre porte à la satiété, à l'indolence, et conséquemment au caprice. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve chez le même individu des dispositions qui modifient radicalement sa manière d'agir à l'égard de ses serviteurs, surtout lorsque ses serviteurs sont sa propriété aussi bien que son cheval ou son chien. Il met entre les nègres de sa domesticité et ceux de son habitation la même différence que celle qui existe entre son cheval de promenade et le cheval de labour, entre le mignon *king Charles* et le rude chien de son *ranchero*. Comme il réside peu sur ses terres, il en abandonne l'administration à ses intendans qui, à leur tour, se reposent sur leurs inférieurs des soins du détail. De là la différence radicale entre les esclaves ou animaux de luxe et ceux qui sont de pure utilité. Pour les uns, les brillans harnais, la nourriture délicate, l'indulgence souvent excessive; pour les autres, le labeur écrasant sous le soleil des tropiques et les mauvais traitemens, s'ils se permettent le moindre murmure. Aux uns on demande les jouissances du luxe et de la vanité, aux autres l'argent qui doit y pourvoir.

Si nous passons de Cuba aux pays à esclaves des États-Unis, nous serons frappés d'un contraste qui n'est pas à l'honneur, il faut bien le dire, des propriétaires espagnols. Les noirs mieux traités produisent davantage, et les chances de mortalité sont moins nombreuses. Avant toutefois d'arriver à la situation de l'esclavage dans les états du sud de l'Union, il faut dire un mot du recrutement des noirs, tel qu'il se pratique à Cuba : c'est encore là un des côtés répréhensibles du système espagnol.

Dans les colonies hispano-américaines, le seul moyen de pourvoir à l'insuffisance des bras est, on le comprend sans peine, de recourir à la traite. Le gouvernement espagnol, qui a adhéré aux conventions proposées par l'Angleterre pour la suppression du commerce des esclaves à la côte d'Afrique, exécute sa promesse, en ce sens qu'il ne tolère pas que ses sujets s'y livrent sous aucun prétexte, et que les autorités sévissent contre les traitans lorsque ceux-ci se laissent prendre; mais, si les croisières anglaises et françaises de la côte d'Afrique ne peuvent pas arriver, malgré leur vigilance, à détruire la traite, faut-il s'étonner que la surveillance du gouvernement espagnol soit parfois en défaut? Son premier intérêt, après tout, est la prospérité de Cuba

la révolte dans les ateliers exaspérés. Elle s'attachait cependant à faire ressortir ce qu'il y avait de paternel dans certaines lois relatives aux esclaves de Cuba et dans la conduite de certains maîtres vis-à-vis de leurs noirs. Qu'il y ait à Cuba, dans les villes surtout, des esclaves traités avec douceur, placés même dans une condition relativement presque heureuse, je suis loin de le contester; mais j'ai dû comparer le système espagnol en matière d'esclavage au système des Américains de l'Union, et l'avantage de l'humanité comme de la sagesse me paraît appartenir sans le moindre doute à ces derniers.

et de Porto-Rico, et peut-on empêcher toujours les autorités locales de favoriser sous main les déchargemens des navires négriers et l'internement de leurs cargaisons? Quant aux habitans, qui ont ordre de signaler les passages de nègres *neufs* sur leurs terres, on a l'attention de les prévenir du jour où le convoi doit se mettre en marche; ils ont soin alors d'aller, soit à la ville voisine, soit dans une autre partie de leur canton, et de se montrer en public, afin de pouvoir établir l'alibi et de pouvoir jurer en sûreté de conscience qu'ils ne savent rien de ce qu'on leur demande. J'étais un jour sur une grande habitation du canton de Banaguises, et le propriétaire m'exprimait son mécontentement de ce qu'il appelait un manque de procédé de ses voisins. Or ceux-ci avaient fait passer tout simplement un convoi de deux mille noirs neufs sans le prévenir, et le propriétaire me disait avec raison : « Voyez un peu dans quelle position on me mettrait si le juge venait à me déférer le serment; si au moins j'avais été prévenu, j'aurais pu aller dîner à Cardenas. »

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la colonie placée dans ces conditions manque de bras : le prix modéré des noirs prouve le contraire. Lorsque j'ai quitté Cuba, le cours était à peu près établi de la manière suivante : noir neuf de traite, de 350 à 400 piastres; noir d'habitation formé au travail de la terre, 450 et 500 piastres; noir intelligent et connaissant un métier, de 700 à 1,000 piastres; les femmes se paient aussi cher que les hommes, et il est entendu que l'on n'établit les prix généraux que pour les individus jeunes et valides. Quant aux enfans, vieillards ou esclaves tarés par suite de blessures ou infirmités, on traite à l'amiable. Une raison qui tend aussi à maintenir le prix des esclaves à un taux modéré, c'est qu'il y a une loi qui force le maître à affranchir son esclave, lorsque celui-ci peut offrir 400 piastres pour son rachat. Or, si le prix des noirs s'élevait de beaucoup au-dessus de ce taux de 400 piastres, il s'établirait une industrie de rachat et de revente qui ramènerait bien vite le cours à ses limites naturelles. Dans l'état actuel, il y a même quelques cas où le nègre trouve à emprunter les 400 piastres qui lui sont nécessaires pour se racheter; il se revend ensuite plus cher, et partage la différence avec son bailleur de fonds. Il arrive aussi quelquefois que des individus parcourent les habitations, cherchent à débaucher les nègres, les font déserter, et vont les revendre dans un autre quartier de l'île. Quant à la traite, les navires négriers sont armés dans les petites baies écartées par des gens fort au fait, et l'on estime que trois sur cinq réussissent, ce qui est réputé suffisant pour alimenter le marché et assurer un beau bénéfice aux traitans.

Aux États-Unis, les choses se passent tout différemment. La traite a cessé, aussi bien de fait que de droit, par la grande raison (où la morale n'a que voir) que la population noire va sans cesse en augmentant sous l'influence d'un bon régime et d'un bon climat, tandis qu'aux Antilles espagnoles il n'y a que la traite qui puisse remédier à la diminution des travailleurs incessamment décimés par les mauvais traitemens et les privations. La population esclave de l'Union était, en 1840, de 2,487,115 individus des deux sexes et de tout âge; le dernier recensement général, fait en 1850, la porte à 3 070,374 : c'est donc, en dix ans, une augmentation de 583,619 individus ou

23 et demi pour 100 sur la totalité. Écartant d'abord ceux des états dans lesquels l'esclavage est aboli en principe et doit s'éteindre avec le temps, tels que le Delaware, New-Jersey, Pensylvanie, etc., et en tenant compte seulement des états qui entendent, quant à présent, conserver l'esclavage, on trouve les rapports suivans :

	1840 Chiffre de la population esclave.	1850 (1) Chiffre de la population esclave.	AUGMENTATION en nombre total.	AUGMENTATION en centièmes.	DIMINUTION en nombre total.	DIMINUTION en centièmes.
	individus.	individus.				
Virginie.	448,987	460,000	11,000	2 1/2 p. 100		
Caroline du nord.	245,817	280,000	34,200	14 —		
Caroline du sud. .	327,038	350,000	23,000	7 —		
Georgie..	280,944	365,000	84,000	30 —		
Alabama.	253,532	330,000	76,500	30 —		
Mississipi.	195,211	320,000	124,800	64 —		
Louisiane.	168,452	200,000	31,500	19 —		
Arkansas.	19,935	45,000	25,000	125 —		
Missouri.	58,240	91,500	33,300	57 —		
Tennessée..	183,059	250,000	67,000	37 1/2 —		
Kentucky..	182,258	211,000	28,800	16 —		
Maryland..	89,145	90,300	1,200	1 1/2 —		
Floride.	25,517	22,000	»	» —	3,500	14 p. 100
Texas (2).	»	50,000	50,000	» —		
			590,300			
		A déduire. . .	3,500			
			586,800			

Il résulte des chiffres comparés des deux recensemens que le Maryland et la Floride sont restés à peu près stationnaires, que l'augmentation a été médiocre dans les Carolines, la Louisiane et le Kentucky, assez forte dans la Georgie, l'Alabama et le Tennessée, très importante dans le Missouri, le Mississipi et surtout l'Arkansas. Quant à la Virginie, qui paraît n'avoir éprouvé qu'une assez faible augmentation de 2 et demi pour 100, il y a lieu à une observation particulière. La Virginie se partage en deux portions, qu'on pourrait appeler, comme en Suisse, des demi-états; la ligne de partage est la double chaîne des Alleghanys, qui traverse tout le territoire de la Virginie du nord-est au sud-ouest. Entre les montagnes et les états de la Pensylvanie et de l'Ohio au nord et le Kentucky à l'ouest, le système de l'esclavage est aboli de fait, et partout on y a substitué au travail des noirs celui des cultivateurs blancs et notamment des engagés allemands et irlandais. Le climat et la nature du terrain se prêtant aux cultures européennes, les propriétaires ont eu plus d'avantage à vendre leurs esclaves, tandis que, dans la partie comprise entre les montagnes et la mer à l'est et la Caroline du nord au sud, on a conservé les anciennes cultures, dont la principale est celle du tabac. Quant aux

(1) Les recensemens partiels de 1850 n'ont encore donné que des nombres ronds, c'est pourquoi je n'ai pu consigner les chiffres d'augmentation que de la même manière.

(2) Non admis dans la fédération en 1840.

esclaves, devenus trop nombreux pour la quantité de terre cultivable, beaucoup d'habitans ont imaginé de s'en faire éleveurs et d'en faire le commerce avec les états du sud-ouest et du sud, dont les plantations de coton et de canne à sucre ont pris un développement énorme. La Virginie fait donc une grande exportation d'esclaves, et c'est ce qui explique comment la population noire, bien que dépassant quatre cent quarante-huit mille individus en 1840, ne s'est accrue néanmoins que de onze mille dans une période de dix ans. Le Maryland est à peu près dans la même position; aussi sa population noire est-elle restée stationnaire.

Ces résultats suffiraient à prouver que le système américain est non-seulement le plus humain, mais encore le seul profitable aux possesseurs d'esclaves. J'ai visité un assez bon nombre de plantations à la Louisiane, j'ai partagé la nourriture des noirs, j'ai assisté à leurs travaux, j'ai vu soigner leurs enfans, je suis entré dans leurs cases, j'ai été plusieurs fois aux ventes publiques qui se font à la Nouvelle-Orléans, j'ai enfin interrogé jusqu'à l'indiscrétion peut-être des propriétaires des divers états à esclaves, et j'ai cherché, par tous les moyens en mon pouvoir, à me former une opinion basée sur les faits. Je puis affirmer qu'il n'est pas possible de mieux traiter les noirs qu'on ne le fait aux États-Unis. Je suis très convaincu que la condition physique des esclaves de l'Union est infiniment meilleure que celle de la généralité des populations agricoles et ouvrières dans notre vieille Europe, et je pourrais citer à l'appui mille faits que j'ai vus moi-même, ou qui m'ont été rapportés par les personnes les plus dignes de foi. Il y a sur une des habitations de la paroisse Saint-Jacques, où j'ai passé quelques jours, dix, peut-être quinze nègres qui ont depuis long-temps amassé une somme suffisante pour se racheter; ils se gardent bien de le faire, et, quand on en parle à l'un d'eux, il répond : « Je suis bien traité et pas trop surchargé de travail; si je suis malade, on me soigne; si ma femme est grosse, on l'accouche et on élève mon enfant; quand je deviendrai vieux, je n'aurai plus qu'à me reposer, et vous voulez que je quitte tout cela pour un avenir incertain! » J'ai vu aussi une dame, au moment de partir pour la France avec ses enfans, emmener avec elle la négresse esclave qui servait de bonne à ces derniers. Arrivée à New-York, la négresse est prise d'un tel désir de retourner à la Nouvelle-Orléans, que sa maîtresse compatissante se croit obligée de la renvoyer. L'esclave retourne prendre sa chaîne et ne donne pas un regret, pas une pensée peut-être à la liberté qui lui était acquise, si elle mettait le pied sur le sol de la France, sans même qu'elle eût à en témoigner sa reconnaissance à personne. — Le docteur M... avait emmené trois de ses noirs domestiques à New-York. L'un d'eux, très bon cocher, fut circonvenu par les anti-slavistes et quitta son maître qui refusa de le faire réclamer, comme la loi du pays lui en donnait le droit, disant avec raison que, puisque son esclave n'avait pu être retenu par les bons traitemens, il ne le serait pas par la justice, et que d'ailleurs il désirait n'être servi que par affection. Au bout de quelque temps, le noir demanda à rentrer chez le docteur M..., qui ne voulut pas y consentir. Le maître se laissa fléchir enfin par de nouvelles instances, mais il condamna le fugitif à cinq ans... de liberté! A l'expiration des cinq années, l'esclave rentra repentant chez son maître, et depuis lors il n'a donné lieu à aucune plainte.

— Sur plusieurs habitations de la Pointe-Coupée, près de Bâton-Rouge (Louisiane), d'honorables propriétaires, en vue de moraliser leurs esclaves, ont déclaré que les enfans provenant de mariages réguliers naîtraient libres. Un certain nombre de noirs se trouvent dans cette position favorable, et cependant pas un ne quitte l'habitation sur laquelle il est né; chacun d'eux au contraire donne son temps et son travail pour la nourriture et le vêtement, habite la case de sa famille et ne songe nullement à revendiquer l'effet des promesses du maître.

Entre le système espagnol et le système américain, la question n'est pas difficile à juger, les faits parlent d'eux-mêmes. Est-ce qu'il a jamais été question aux États-Unis de ces populations souffreteuses, étiolées, à l'œil morne, à la contenance avilie, qui font naître à chaque pas les plus sombres pensées, lorsqu'on parcourt les habitations de l'intérieur de Cuba? Est-ce qu'il n'est pas de notoriété publique que jusqu'ici aucune colonie, soit insulaire, soit continentale, n'avait pu se soutenir sans avoir recours à la traite, à l'exception de la Barbade? Les États-Unis sont venus prouver, par une conduite à la fois humaine, intelligente et raisonnée, qu'après tout la douceur et les soins physiques sont la meilleure des spéculations. Les nègres sur le sol des états à esclaves de l'Union vivent sinon libres, du moins souvent heureux à leur manière, sans souci des biens qu'ils ne connaissent pas ou n'apprécient guère, et ils arrivent sans préoccupations au terme de leur carrière, tandis qu'aux colonies espagnoles rien ne peut donner l'idée d'un semblable bien-être. A quelque point de vue que l'on envisage la question, la condition du noir esclave aux États-Unis est même préférable à celle du noir ou de l'homme de couleur libre. Le nègre né sur l'habitation ou près du foyer de son maître ne comprend pas que la nature lui ait assigné un autre rôle à jouer dans le monde que celui dont il se voit chargé dès sa naissance. Le but qu'il se propose dans le cours de sa vie, c'est l'amélioration de sa condition matérielle. Lorsqu'il est bien traité, il se regarde comme faisant partie de la famille, il s'identifie avec elle, et l'histoire des colonies compte par milliers les traits d'attachement et d'abnégation des esclaves pour leurs maîtres. La position du travailleur noir, une fois acceptée par lui, devient nette et facile, parce que, d'une part, l'obéissance est une chose qui lui semble si naturelle, qu'il ne songe pas à s'y soustraire, et que, de l'autre, le maître, ne voyant jamais contester son droit ni son autorité, se laisse toucher d'ordinaire par les preuves de soumission et de dévouement qu'il recueille. Aux États-Unis, le génie commercial, de concert avec les sentimens d'humanité, démontre l'absurdité des mauvais traitemens infligés aux esclaves par la perspective de la diminution du capital engagé. Il est donc certain que l'état physique de la race noire y est satisfaisant. Dans les colonies espagnoles, la population esclave est au contraire soumise à des chances nombreuses de désertion, de dépérissement ou de mortalité. Le système pratiqué par les Américains du nord est celui d'une surveillance paternelle; celui des Espagnols repose sur l'emploi incessant des moyens de répression. Ne peut-on pas tirer de ce contraste quelques indications sur le caractère de la race noire, sur les lois qui régissent son travail? Insensible aux mauvais traitemens, elle ne résiste pas autant qu'on le croit à l'action d'une autorité bienveillante. C'est là un trait essentiel dont il faut tenir compte avant de l'ob-

server sous un autre aspect, — libre au milieu d'une société régulière comme dans les grandes villes des États-Unis, ou bien livrée en quelque sorte à elle-même dans la colonie de Libéria.

II.

Si pour les noirs esclaves les Américains du Nord se montrent aussi prévoyans qu'humains, ils ne traitent pas, on doit le dire, avec la même bienveillance les noirs ou gens de couleur libres qui vivent sur le sol de l'Union. La situation faite à ces malheureux est, selon moi, intolérable, et je ne comprends pas que ceux d'entre eux qui ont des moyens d'existence et le moindre sentiment de dignité personnelle puissent accepter la place qui leur est assignée dans le pays le plus libre de la terre. Nés citoyens américains, ils ne participent à aucun des droits et des avantages soit de la constitution fédérale, soit des constitutions particulières d'états. Si un homme de couleur se présentait aux élections même dans un état où la loi n'a pas établi de distinction entre les races, s'il tentait d'y déposer son vote, il serait honteusement chassé; sa vie peut-être, s'il insistait, ne serait pas en sûreté. Admissible à tous les emplois en vertu d'un droit écrit, incontestable autant qu'incontesté, il a la certitude d'avance de n'en occuper jamais aucun qui ait la moindre importance. Quelque honnête ou riche qu'il soit, il n'oserait monter dans un omnibus et s'asseoir à côté d'un ouvrier blanc portant un tablier de cuir. J'ai vu à New-York un homme de couleur revêtu cependant d'un caractère presque officiel, puisque c'était l'envoyé de Soulouque, refuser de monter dans un omnibus et donner pour excuse à la personne qui le pressait la crainte d'être insulté. Au théâtre, dans les wagons des chemins de fer, bien plus dans les églises, partout enfin où il peut se trouver en contact avec la race blanche, l'homme de couleur a sa place à part. Dans les hôtels, il y a une table séparée pour les domestiques blancs, et il n'est pas une fille de chambre ou un garçon d'écurie qui ne se levât de table, si le maître de la maison tentait d'y faire asseoir le noir libre le mieux élevé. Et il ne faut pas croire que ce soit seulement dans les états à esclaves qu'existe un préjugé aussi enraciné; la vertueuse ville de Boston, par exemple, qui regorge de grands philosophes, de sages moralistes et d'anti-slavistes fervens, en est atteinte comme toute autre ville de l'Union. J'ai voyagé avec un négociant recommandable qui allait placer dans un collége de l'ouest un jeune garçon des mieux doués, des plus intelligens, et dont le teint était fort clair, mais dont l'origine maternelle n'était pas très nettement établie au point de vue de la couleur. J'ai été peu surpris d'apprendre que l'un des élèves qui connaissait la famille du nouveau venu l'avait dénoncé et qu'on avait été obligé de l'envoyer en France pour faire son éducation. — L'abbé M., ecclésiastique des plus charitables et des plus éclairés, a fait à la Nouvelle-Orléans la triste expérience de ce que peut le préjugé. N'étant jamais venu en Amérique, il ignorait à quel point il y avait des ménagemens à garder, et tenta, en prenant possession de sa cure, d'effacer, dans la maison de Dieu du moins, la ligne de démarcation qui existait entre les personnes d'origines différentes. Il déclara en conséquence à ses paroissiens qu'à l'avenir les bancs seraient loués et les places occupées indifféremment par tous les membres

de la communauté. A l'instant même, les blancs protestèrent, renvoyèrent les clés de leurs bancs et menacèrent de supprimer toutes leurs souscriptions. Or, comme aux États-Unis l'état n'intervient en rien dans les affaires de religion, qu'il n'y a pas de budget ecclésiastique et que les fidèles de chaque communion sont obligés de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte, le pauvre abbé dut revenir sur ses pas et rétablir la séparation des races.

Il faut bien dire aussi, pour être juste, que les gens de couleur donnent eux-mêmes de la force au préjugé par le mépris qu'ils affectent pour leur propre race. Les femmes, entre autres, ne se font aucun scrupule d'afficher leurs répugnances à cet égard et de repousser toute proposition d'alliance avec un homme de couleur; elles préfèrent de beaucoup, et ne se gênent pas pour le dire, rechercher l'intimité d'un blanc au risque de tous les inconvéniens qui en résultent pour elles et pour leurs enfans. Voilà le fâcheux effet des situations équivoques, et, à l'égard des affranchis, je crois qu'aux États-Unis tout le monde est dans le faux. L'esclavage existe encore dans quatorze états sur trente et un, et là on concoit, au point de vue de l'intérêt matériel, que la séparation des castes se maintienne; dans les autres états, on le comprend d'autant moins que les prétentions à la philosophie et à la charité chrétienne sont plus grandes. Comment admettre, en effet, que tel puritain du Massachusets ait passé la moitié de sa vie à délayer de longues tirades négrophiles, qu'il soit membre de toutes les sociétés anti-slavistes, et qu'il chasse de chez lui son fils unique parce qu'il aura épousé une quarteronne, fût-elle la plus honnête fille de l'Union? Deux faits prouveront d'ailleurs mieux que tous les raisonnemens ce qu'on entend au fond par l'esprit anti-slaviste aux États-Unis. Un citoyen de Boston hérite d'une grande et belle habitation que lui lègue un oncle mort à la Louisiane. Ce Bostonien était un anti-slaviste prononcé; mais, en bon calculateur yankee, il remarque que les trois cents nègres qui peuplent sa nouvelle propriété représentaient, à raison de 350 piastres l'un dans l'autre et par tête, la somme assez ronde de 110,000 piastres, près de 600,000 francs. Pour tout concilier, la morale et le commerce, il convoqua un *meeting* négrophile et lui dit : « J'ai en ma possession, par suite d'un malheur que je ne pouvais prévoir, trois cents de nos frères noirs. Ma conscience et mes opinions bien connues me défendent de les garder; cependant il n'est pas juste que, si je leur rends une liberté qui est leur droit, le détriment en retombe en totalité sur moi. Je vous propose en conséquence de faire une souscription pour racheter mes trois cents esclaves, et je consens à y entrer pour un tiers, à la condition que les sociétés anti-slavistes couvriront les deux autres tiers. Je supporterai très volontiers la plus forte part du sacrifice, on ne peut raisonnablement m'en demander davantage. » L'orateur fut interrompu par des murmures d'admiration, les journaux des états du nord le comblèrent d'éloges; mais l'impartiale histoire rapporte que la feuille de souscription resta d'une blancheur irréprochable. Quant au nouveau planteur, il mit sa *négrophilie* de côté pour le moment, garda son habitation, et ses noirs pour la faire valoir.

Un riche habitant était mort dans un état à esclaves, le Kentucky, et, par son testament, il donnait la liberté à tous les siens. De plus, il voulait assurer leur avenir, et enjoignait à son exécuteur testamentaire d'acheter dans un

état libre, l'Ohio, des terres en quantité suffisante, de les allotir, d'y faire construire des maisons et des bâtimens d'exploitation, et de les pourvoir de bestiaux, de semences et d'instrumens aratoires. On se conforma à la volonté du généreux donateur, et d'abord les choses se passèrent régulièrement; mais, lorsque le fidèle mandataire arriva à la tête de son noir convoi pour installer les affranchis et les mettre en possession de leurs propriétés et de leurs droits de citoyens, il trouva sur la rive toute la population blanche du canton, armée jusqu'aux dents, qui lui signifia qu'on ne souffrirait pas qu'on fondât au milieu d'elle une *colonie de vils nègres*. Le projet dut être abandonné.

L'anti-slavisme des états du nord serait-il un leurre et cacherait-il d'autres intentions? Faut-il croire, comme je l'ai entendu affirmer, que les états du nord veulent usurper sur ceux du sud et de l'ouest une suprématie qui leur permette, dans l'intérêt de leurs fabriques, de régler à leur gré les tarifs de douane et de traiter leurs confédérés en véritables tributaires? Faut-il admettre, comme des gens fort sérieux me l'ont dit, que c'est le résultat, en grande partie, des machinations de l'Angleterre, jalouse de la prospérité croissante des États-Unis et dépitée de l'insuccès de l'émancipation aux Indes occidentales? Ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que des faits journaliers et des préjugés révoltans démontrent jusqu'à l'évidence la mauvaise foi ou l'inconséquence absurde de certains négrophiles du nord. Il faut bien ajouter aussi que l'anti-slavisme n'est pas seulement une opinion religieuse ou humanitaire; c'est, pour beaucoup de gens, un très bon métier et une base d'influence assez considérable. Pour soutenir la thèse et propager la doctrine, il faut des comités, des journaux, des missionnaires, des employés de toute sorte, et bon nombre d'individus, que la condition des noirs touche peu, seraient néanmoins très fâchés que la question perdît de son importance, ou, à plus forte raison, qu'elle fût abandonnée tout-à-fait, car tel lui a dû un siége au congrès, tel autre le bien-être de sa famille.

Quoi qu'il en soit de la fâcheuse condition faite aux noirs libres des États-Unis, on y poursuit, on le voit, avec une infatigable ardeur, la solution du grand problème de l'émancipation. Il faut examiner un moment cette question telle que la comprennent les vrais philanthropes et les propriétaires d'esclaves éclairés et consciencieux.

Dans l'état actuel de la civilisation, il n'est contesté par personne que l'esclavage soit un fait anormal et affligeant. Tous les cœurs généreux, tous les bons esprits désirent sincèrement en finir avec cette odieuse anomalie, et les citoyens américains plus que les autres, car il y a là le germe d'une dissension funeste pour leur puissante république. La difficulté n'est donc pas de savoir si on en finira, mais comment on en finira; le grand agent, le principal instrument de cette mesure capitale, c'est évidemment le temps. Les résultats déplorables d'une émancipation anticipée dans les colonies anglaises sont là pour ouvrir les yeux aux plus prévenus; par suite d'une précipitation inepte ou coupable, maîtres et esclaves ont été confondus dans une même ruine. Voilà l'écueil qu'il faut éviter, et il faut avant tout que le travail libre puisse être substitué au travail esclave pour la culture du tabac, de la canne ou du cotonnier. Quant aux végétaux qui croissent sous des latitudes tempérées, il n'y a pas à s'en occuper, car l'expérience prouve que les travailleurs blancs

font mieux et plus vite que les noirs, et l'émigration incessante des Européens paraît devoir être suffisante pour combler les vides. L'exemple de la Virginie prouve d'ailleurs que la différence de travail est surtout une différence de climat, puisque le travail noir s'est supprimé de lui-même dans la moitié de l'état; il en serait donc ainsi sur le reste du territoire, s'il était démontré qu'il n'y a pas dommage grave pour la propriété.

Dans les états du nord, l'esclavage a été supprimé sans peine et sans secousse, parce que les noirs n'étaient guère depuis long-temps employés que dans l'intérieur des maisons à des travaux domestiques; mais, lorsque la question de l'émancipation touche à la mise en valeur même de la propriété, on conçoit qu'elle prend un caractère beaucoup plus grave. Déjà cependant des tentatives sérieuses ont été faites; un des habitans considérables de la Louisiane a employé des travailleurs irlandais, et n'a pas eu trop à se plaindre des résultats pour certains genres d'occupations, surtout pour celles qui regardaient la cuisson et la préparation du sucre. Pour toutes les professions qui touchent à l'industrie proprement dite, le travail blanc est encore supérieur; mais la grande difficulté est dans la culture. Nos ouvriers en cuirs vernis, nos verriers, nos boulangers, nos forgerons, bien d'autres encore supportent dans leurs travaux un degré de chaleur fort intense; mais ils se sentent délassés et rafraîchis dès qu'ils ont quitté l'atelier, et l'énergie de notre atmosphère répare bientôt leurs forces, leur permet de reprendre et de soutenir long-temps une lutte dans laquelle ils succomberaient bien vite sous l'influence d'un climat tropical. Jusqu'à présent, on ne peut rien dire de concluant du travail blanc en ce qui concerne le labourage, la récolte et les autres occupations des champs qui exigent des corps acclimatés (1). Les États-Unis ne doivent donc pas se lasser de multiplier les tentatives, d'examiner, par exemple, le parti à tirer des divers agens mécaniques déjà inventés pour économiser les bras, d'en chercher d'autres, de préparer enfin par tous les moyens possibles la solution d'une si grande question.

Lorsqu'on entrevoira l'époque à laquelle l'émancipation sera praticable, que de précautions ne faudra-t-il pas encore pour préparer les affranchis à user convenablement de leur liberté! Puis, si on proclame tout d'un coup l'émancipation, n'y aura-t-il pas lieu à une indemnité que l'état seul peut et doit payer? Or jusqu'à présent les états du nord, qui reprochent avec tant d'amertume à leurs confédérés de l'ouest et du sud la honte de l'esclavage, n'ont jamais parlé de les indemniser, bien loin de là. Cependant le dernier recensement évalue le nombre des esclaves à plus de trois millions, dont la valeur, au prix moyen actuel de 350 piastres, représente l'énorme somme de plus d'un milliard de piastres. Comment veut-on que le gouvernement fédéral puisse jamais grever le trésor d'une pareille charge, et procéder à l'émancipation par l'indemnité? En présence des immenses difficultés qui s'offrent de tous côtés, quand on veut arriver à un résultat définitif, honnête et pratique,

(1) On a fait venir à la Martinique des Lorrains qui, chaque année, on le sait, vont faire au loin la moisson et sont habitués à travailler au soleil. Jusqu'ici l'on ne voit pas que l'expérience ait donné des résultats bien significatifs. Quant à Cuba et à Porto-Rico, on n'y pense pas qu'en aucun cas on puisse se passer du travail des noirs, et d'ailleurs les colons espagnols ne sont pas gens à pousser bien loin leurs études à ce sujet.

on ne peut qu'appeler le temps à son secours, et attendre qu'il vienne en aide au génie inventif du siècle. Les États-Unis sont dans la meilleure position pour procéder avec maturité à l'expérience de l'émancipation, puisque la situation matérielle de la population noire est aussi satisfaisante que possible; mais, si les propriétaires d'esclaves ont le droit de se plaindre que l'émancipation projetée les expose à une spoliation injuste, ils sont tenus de chercher avec ardeur les moyens de conjurer l'orage, d'obéir à la nécessité des temps, et de se délivrer eux-mêmes de la triste obligation de posséder, à titre de bétail, une foule de créatures humaines.

Aujourd'hui, l'esclavage, déjà aboli de droit ou de fait dans la majeure partie des états de l'Union, tend de plus en plus à se restreindre dans les autres. Dans la Virginie, la moitié du territoire est déjà rendue à la culture libre; le Maryland et le Kentucky font des efforts sérieux pour abolir l'esclavage; le Delaware a presque accompli sa tâche, puisqu'il n'y restait, d'après le recensement de 1850, que deux mille trois cent trente-deux individus non libres : les états du nord ont rempli la leur. Dans un temps assez rapproché donc, on peut admettre que le nombre des états anti-slavistes sera augmenté dans une forte proportion, puisque, d'un côté, le Maryland et le Delaware seront complétement affranchis, et que, de l'autre, les territoires dont l'annexion est prochaine, tels que le Nouveau-Mexique et l'Utah, n'entreront dans la confédération qu'à la condition de ne pas tolérer l'esclavage chez eux. Alors il y aura vingt états libres contre treize à esclaves, et le parti anti-slaviste dictera la loi dans le congrès. Ce moment sera suprême pour les États-Unis, car si les états à esclaves sont les moins nombreux, ils sont de beaucoup les plus militaires, et c'est toujours chez eux, dans toutes les grandes occasions, que les armées de la république se sont recrutées des plus intrépides volontaires. Qu'on juge de ce que serait une guerre civile dans un pays qui compte près de deux millions de miliciens parfaitement dressés au maniement des armes. Si cependant on doit reconnaître qu'il faudra une grande prudence de part et d'autre pour éviter une conflagration, il faut espérer que des hommes tels que ceux qui se sont déjà jetés avec courage et succès au milieu des plus ardentes rivalités et ont réussi à faire entendre la voix de la conciliation se retrouveront encore, et feront adopter un nouveau compromis. Les anti-slavistes me semblent d'autant plus imprudens ou plus coupables dans cette occasion, qu'ils se jouent de la fortune de leurs concitoyens sans y mettre rien du leur. Si au moins ils paraissaient disposés à contribuer de leur bourse à la légitime indemnité qui sera due aux propriétaires d'esclaves, on pourrait croire à leur bonne foi; mais c'est tout le contraire, et ils s'engagent dans la question sans se demander si les propriétaires du sud et de l'ouest ne seraient pas ruinés par l'anéantissement du capital énorme que représente la valeur actuelle des esclaves et par l'impossibilité de cultiver leurs terres, inaccessibles jusqu'ici au travail des blancs. Il y a là une difficulté si effrayante, une injustice si monstrueuse, que l'on se prend à croire que tout le monde reculera et attendra que le temps et les efforts des hommes à la fois désintéressés et clairvoyans aient pu amener une solution convenable et pacifique. Il est hors de doute, quant à présent, que si l'on veut précipiter les choses, il y aura ruine pour tout le monde sans avantages pour personne,

pas même pour les affranchis. Les habitans du sud et du sud-ouest perdant à la fois et le prix de leurs noirs et leurs moyens de production sur une terre brûlée, les fabricans du nord manquant de coton et d'autres matières premières et voyant se fermer pour eux le marché si important des états à esclaves, les noirs enfin se trouvant livrés sans frein à une liberté pour laquelle ils n'ont pas été préparés, — qui peut dire si la confédération elle-même ne succombera pas dans la lutte et ne faillira pas ainsi au magnifique avenir qui paraît lui être destiné?

Avec le temps, on l'a déjà dit, l'esclavage se circonscrira tout naturellement dans les contrées où le travail noir est seul possible à présent, et, vienne quelque circonstance favorable, quelque procédé de culture auquel on n'a pas encore songé, les habitans de ces contrées seront peut-être les premiers eux-mêmes à provoquer l'émancipation et à en discuter les moyens, car, à peu d'exceptions près, les propriétaires d'esclaves sentent les difficultés de leur position et ont grande hâte d'en sortir. Déjà même on s'est préoccupé du sort des malheureux noirs que l'émancipation jetterait brusquement en dehors des habitudes de toute leur vie. Des établissemens ont été créés dès 1820 pour préparer les noirs à l'exercice de la liberté. Les colonies de Libéria et de Maryland-in-Libéria ont été fondées à cette époque sur les bords du Mesurado et au cap Palmas, à la côte ouest d'Afrique. Il est triste cependant d'avoir à constater que, malgré les facilités de toutes natures, malgré les incitations, malgré l'état d'infériorité avilissante dans lequel les noirs libres sont tenus aux États-Unis, ils aiment mieux y rester que d'aller en Libéria jouir de tous les droits d'hommes et de citoyens. La population actuelle des noirs et hommes de couleur libres des États-Unis était, en 1840, de 386,245. Le recensement de 1850 l'évalue à 428,637, et la population de Libéria originaire des États-Unis est de 8 à 10,000 ames. Or presque tous les hommes de couleur, en Amérique, végètent dans les rangs inférieurs de la société et se consacrent à peu près exclusivement aux humbles fonctions de la domesticité. Que prétendent donc les négrophiles du nord? Est-ce que les faits ne parlent pas assez haut? Est-ce que les comités anti-slavistes n'ont pas à se reprocher d'entraver tant qu'ils le peuvent l'action des sociétés colonisatrices, dans la crainte de voir diminuer leur importance? Sur une population de 3,070,734, recensement de 1850, il y a eu dans l'année 1,011 fugitifs, et presque tous par peur de châtimens mérités à la suite de vols ou autres délits graves, et cela malgré les excitations les plus vives et les plus faciles des états libres, de quelques états même limitrophes des états à esclaves. Le Kentucky, par exemple, n'est séparé de l'Ohio que par une rivière; l'Illinois et le Missouri sont dans la même position; bien plus, le Missouri et l'Iowa n'ont entre eux qu'une limite purement géographique. C'est sur ces points indiqués que l'anti-slavisme entretient ses agens les plus actifs, parce que les occasions sont de tous les instans et les obstacles à peu près nuls. Eh bien! toutes les excitations, toutes les facilités ont produit en un an 1,011 évasions, beaucoup moins qu'il n'y a eu d'affranchissemens volontaires (1); est-ce clair?

En présence de ces faits concluans, du bien-être matériel des esclaves, de

(1) Ils se sont montés à 1,467 en 1850.

leur peu de besoins physiques et moraux, en présence surtout des dommages incalculables qui résulteraient pour tout le monde, et sans compensation aucune, d'une émancipation prématurée, je reste convaincu que la précipitation serait un crime et que la temporisation est un devoir. Il n'en convient pas moins de prendre en sérieuse considération les tentatives des amis éclairés de la race noire, la colonisation de Libéria par exemple, et de chercher dans la situation présente de cet établissement les indices de l'avenir qui est réservé à une fraction des plus intéressantes de la race nègre.

III.

Le 31 décembre 1816, à l'instigation de M. Élias Caldwell, on vit se réunir, sous la présidence du célèbre Henry Clay et dans le palais du Capitole à Washington, le premier *meeting* convoqué dans la pensée d'aviser aux moyens d'améliorer la condition des noirs et hommes de couleur libres aux États-Unis. Deux grands obstacles étaient principalement à surmonter, et, si l'on ne pouvait les aborder de front, il fallait au moins les tourner. Ces obstacles, c'étaient le préjugé enraciné des hommes de race blanche contre ceux de race africaine et l'apathie de ces derniers. Nous avons eu l'occasion de faire remarquer combien, malgré leur passion pour la liberté et leur haine apparente des distinctions sociales de l'Europe, les Américains du nord s'écartaient des principes vraiment libéraux en ce qui touchait les gens de couleur. D'un autre côté, il est hors de doute que le nègre éprouve une grande répugnance à quitter la terre qui l'a vu naître, la famille au sein de laquelle il a été élevé, le maître même qu'il a servi et dont il a reçu de bons traitemens. L'infériorité notoire de son intelligence, l'habitude de toujours compter sur autrui pour subvenir à ses besoins, la crainte d'un effort, sont autant de liens qui le retiennent et le détournent de tout ce qui sent l'aventure. Ces dispositions bien connues des noirs expliquent les difficultés de l'entreprise dont le *meeting* de 1816 posait le principe et l'insignifiance de ses progrès pendant un assez long espace de temps.

En 1820, on convint définitivement d'un mode d'exécution qui paraissait répondre aux principales objections. Il fut décidé qu'une ville serait fondée à la côte ouest d'Afrique et destinée à devenir le centre et la capitale d'un nouvel état peuplé d'hommes de race africaine élevés au niveau de la civilisation actuelle et dotés de la plénitude de leurs droits civils et politiques. Tel était le but que s'était proposé déjà la société organisée en 1816, sous le titre de *Société américaine pour la colonisation des hommes de couleur libres des États-Unis* (1). Du reste, ni le lieu ni les moyens d'exécution n'avaient été précisés dans l'origine, et on laissait au temps et à la philanthropie éclairée des membres le soin d'indiquer les meilleures et les plus pratiques combinaisons. Quant aux ressources financières, on ne pouvait compter que sur des souscriptions particulières; quelques états cependant accordèrent des subventions.

L'Afrique était la contrée qui se présentait en première ligne à l'esprit de

(1) *American colonization society for colonizing the free people of colour of the United-States.*

tous pour l'établissement des nouvelles colonies. Là, le nègre se retrouvait chez lui, et les progrès de l'émigration noire ne pouvaient risquer de porter ombrage à aucune puissance blanche. A pareille distance, les colons blancs les plus obstinés dans leurs préjugés pouvaient reconnaître les droits politiques et civils de leurs anciens esclaves; ils pouvaient même sans crainte se faire honneur de principes libéraux et figurer dans des *meetings* anti-slavistes.

En 1820 (1), le premier bâtiment de la Société de colonisation, *l'Élisabeth*, mit à la voile pour la côte d'Afrique, et débarqua quatre-vingts émigrans noirs et plusieurs agens chargés de préparer les voies à une installation régulière. Le point fut, dit-on, mal choisi : le climat était fort malsain, la saison défavorable, et la mortalité fut effrayante parmi le personnel de cette première expédition; on l'évalue à un tiers. Loin de se décourager, la société prépara une tentative nouvelle en 1821, et cette fois l'émigration fut dirigée sur Sierra-Leone, avec ordre d'attendre que tout fût prêt aux lieux désignés pour un établissement définitif. On négociait cependant avec les chefs indigènes, et le 15 décembre 1821 fut signé un traité qui livrait à la Société de colonisation américaine un territoire qui s'étendait à partir du cap Mesurado sur une longueur de côtes et une profondeur dans l'intérieur assez restreintes d'abord (on l'évaluait à 130 milles de côtes sur 40 milles de profondeur, soit 209 kilomètres sur 64), mais qui successivement a été augmenté de diverses annexes. Les dimensions du nouvel état peuvent être aujourd'hui calculées sur une longueur de côtes de près de 800 kilomètres et une profondeur de 130 kilomètres dans l'intérieur du pays. Le premier contrat, signé par la société avec les chefs indigènes, est assez curieux pour mériter d'être transcrit ici. En voici la traduction :

« Qu'il soit fait savoir à tous que ce contrat a été fait le 15 décembre 1821 entre le roi Peter, le roi George, le roi Zoda, le roi Long Peter, leurs princes et leurs chefs, — d'une part;

« Le capitaine Robert T. Stockton et le docteur Eli Ayres, — d'autre part.

« Attendu que certaines personnes, citoyens des États-Unis d'Amérique, ont le désir de s'établir sur la côte ouest de l'Afrique, et qu'elles ont chargé avec pleins pouvoirs le capitaine Robert T. Stockton et le docteur Eli Ayres de traiter et acheter de nous le territoire de... (Suit la description du territoire.

« Étant pleinement convaincus des intentions justes et pacifiques desdits citoyens, et étant désireux de leur prouver la réciprocité de leur amitié, et toutefois en considération de ce qu'il nous a été payé comptant, nommément six mousquets, une boîte de perles de verre, deux boucauts de tabac, un baril de poudre, six barres de fer, dix pots de fer, douze couteaux et douze fourchettes, douze cuillers, six pièces de toile de Guinée bleue, quatre chapeaux, trois habits, trois paires de souliers, une boîte de pipes, un baril de clous, trois miroirs, trois pièces de mouchoirs, trois pièces de calicot, trois cannes, quatre parapluies, une boîte de savon et un baril de rhum;

« Et qu'il nous sera payé plus tard ce qui suit :

« Six barres de fer, une boîte de verroterie, cinquante couteaux, vingt miroirs, dix pots de fer, douze fusils, trois barils de poudre, douze plats, douze

(1) Dès 1818, MM. Mills et Burgess avaient visité l'Afrique, afin de chercher un point favorable pour le premier établissement. Leur voyage était resté sans résultat.

couteaux, douze fourchettes, vingt chapeaux, cinq barils de bœuf, cinq barils de porc, dix barils de biscuit, douze carafes, douze gobelets de verre et cinquante souliers;

« Pour toujours cédons et abandonnons les terres ci-dessus décrites à Robert T. Stockton et Eli Ayres, afin qu'ils puissent les posséder et les consacrer à l'usage desdits citoyens américains.

« Ont signé :

« Capitaine R.-T. Stockton,

« Eli Ayres, docteur-médecin (1). »

Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, après de cruels désappointemens, le traité étant scellé et ratifié, la Société de colonisation fut mise en possession d'un territoire convenable et, ce qui était encore plus important, d'un lieu salubre pour y former un établissement. Les pauvres colons originaires, qui, d'abord installés à l'île de Sherbro, se trouvaient alors à la baie de Tourra, furent transportés à leur résidence définitive. Des dangers et des obstacles de toute nature accueillirent leurs premiers efforts; mais ils en triomphèrent à force de courage et de persévérance, et le 25 avril 1822 le pavillon américain flotta sur le cap Mesurado.

La première année de l'établissement fut marquée par une attaque furieuse des populations environnantes qui n'avaient pas approuvé la cession faite par les rois signataires du traité du 15 décembre. L'agent de la Société de colonisation, M. Ashmun, sauva la colonie naissante par son intelligence et son courage, puis il alla aux îles du Cap-Vert rétablir sa santé, détruite par des fatigues inouies, et revint en août 1824 avec le révérend docteur Gurley, qui avait mission de régler quelques différends et de constater la position de la colonie. Le révérend docteur Gurley apporta la nouvelle que l'établissement de la Société américaine prendrait désormais le nom de *Libéria,* qui rappelait son origine et son but, et que la ville fondée au cap Mesurado prendrait celui de *Monrovia,* en l'honneur de M. Monroë, président des États-Unis, qui avait toujours montré la plus vive sympathie pour la Société de colonisation et les émigrans.

Des progrès de quelque importance se firent remarquer à partir de 1824. On bâtit à Monrovia des maisons en pierre, un petit fort armé de six canons, des chapelles, des écoles, un hôpital. On commença à cultiver les terres, on fit de nouvelles acquisitions de territoires négociées avec les chefs indigènes qui commandaient sur les bords de la rivière Saint-Paul, et l'arrivée de nouveaux émigrans permit de fonder une seconde ville, qui prit le nom de Caldwell, en l'honneur du promoteur du premier *meeting* convoqué dès 1816 à Washington. En 1828, M. Ashmun, épuisé par ses travaux, quitta Libéria et mourut peu de jours après son arrivée aux États-Unis; il fut enterré à Newhaven, où la Société de colonisation lui fit élever un monument.

Depuis quelque temps déjà, on avait monté une imprimerie à Monrovia; Jean-Baptiste Russwurm fit paraître, en 1829, le premier journal sous le titre de *Liberia Herald.* Cette publication fut accueillie avec un grand intérêt aux

(1) Les chefs nègres avaient apposé une croix pour signature en regard des noms de MM. Stockton et Ayres.

États-Unis. A cette époque aussi, deux missionnaires américains firent un voyage dans la Libéria et rendirent un compte favorable de ses progrès moraux et matériels, engageant les hommes de couleur libres des États-Unis à rejoindre leurs frères et à aller chercher auprès d'eux les bienfaits de la liberté politique, de l'éducation et du bien-être. Deux nouveaux établissemens furent ensuite formés, l'un dans le pays de Bassa, l'autre au cap Monte, le premier distant de soixante-cinq milles sud de Monrovia (cent quatre kilomètres), le second à quarante-huit milles (soixante-dix-sept kilomètres) nord. Ces deux points avaient depuis long-temps attiré l'attention de M. Ashmun. La colonie continua de prospérer sous l'administration du docteur Mechlin, venu en Afrique en qualité de médecin. M. Mechlin traita d'abord avec le chef Bob-Grey, en qui il trouva un appui énergique et une grande disposition à adopter les idées européennes, et le pays de Bassa vit naître une nouvelle ville à laquelle on donna le nom d'Edina, en l'honneur des citoyens d'Édimbourg qui avaient envoyé des secours à la Libéria. L'établissement d'Edina fut marqué par l'abolition d'un odieux monument de la superstition des natifs. C'est là qu'était le trop fameux *buisson du diable*, autour duquel se rassemblait le peuple, lorsqu'une calamité quelconque, toujours attribuée à la sorcellerie, venait fondre sur la contrée. Le *grand diable* désignait un individu qui devait être soumis à une terrible épreuve : on le forçait de boire l'énorme quantité de deux gallons (huit litres environ) d'une liqueur empoisonnée extraite d'un arbre nommé *sassy*. Si le patient rejetait immédiatement la liqueur, il était déclaré innocent; mais si son estomac trop robuste la conservait, il tombait bientôt dans un état affreux et se voyait alors pourchassé sur une plage de sable à coups de couteau et de bâton jusqu'à ce qu'il succombât sous la double atteinte du poison et des blessures. Le *buisson du diable* fut rasé, et à sa place s'éleva une chapelle de chrétiens baptistes.

Un établissement au cap Monte n'était pas sans difficultés. Les Anglais avaient échoué à plusieurs reprises dans leurs négociations avec les chefs indigènes pour se faire concéder un territoire. Le gouverneur Mechlin parvint enfin à obtenir l'autorisation d'y fonder un comptoir de commerce, qu'il fit ensuite fortifier. Il obtint en outre que la traite serait supprimée sur le point qui avait été long-temps l'un des principaux marchés des trafiquans d'esclaves. Plusieurs des chefs voisins pressentirent assez promptement les avantages que leur procureraient des relations intimes avec les Libériens et demandèrent à être admis dans le nouvel état, ce qui amena la suppression de quatre petites souverainetés. D'autres chefs au contraire virent avec jalousie les progrès de la nouvelle colonie, contre laquelle ils entamèrent des hostilités qui furent promptement et énergiquement repoussées par le gouverneur Mechlin. Les succès de cet habile administrateur amenèrent la pacification et la soumission de cinq nouveaux chefs.

De 1829 à 1834, la colonie poursuivit ses progrès avec lenteur, mais sans troubles. L'année 1834 fut marquée par des embarras assez sérieux; les chefs de l'intérieur se livrèrent entre eux à des guerres cruelles; le commerce, l'approvisionnement même de la Libéria, en furent sensiblement affectés. On décida alors d'envoyer une ambassade auprès du plus puissant des chefs ennemis, le roi Boatswain, pour tenter de ramener la paix. Cette ambassade

n'eut pas tout le succès désirable, mais elle contribua puissamment à faire apprécier à sa valeur l'état de Libéria et à faire pénétrer des germes d'humanité et de civilisation parmi des tribus sauvages. Un missionnaire attaché à l'ambassade parvint même à fonder une école à Bo-Poro, capitale des états du roi Boatswain, et à donner à quelques-uns des naturels le désir d'apprendre l'anglais. Le roi envoya immédiatement à Monrovia une caravane composée de trois cents hommes qui conduisaient une grande quantité de marchandises, et particulièrement du riz, de l'ivoire, des étoffes et du *camwood* (1).

En 1835, la société particulière de la *colonisation des jeunes gens de la Pensylvanie* (2) envoya des agens chargés de traiter avec le gouvernement de Libéria pour la fondation d'une nouvelle colonie. Le point choisi fut Bassa-Cove, sur la belle rivière Saint-Jean, vis-à-vis Edina, et ce choix était d'autant plus heureux, qu'indépendamment de ses avantages naturels pour le commerce intérieur et extérieur, on avait l'espoir fondé de détruire encore un des principaux foyers de la traite des noirs. Bien que reliée à la colonie mère et devant agir d'accord avec elle, cette nouvelle colonie manifesta le désir d'introduire dans son administration intérieure certaines prescriptions particulières tendant à moraliser aussi bien les colons que les indigènes avec lesquels on pourrait établir des rapports. En conséquence, on demanda aux nouveaux colons de consentir : 1° à l'entière abstinence de toute liqueur spiritueuse, — 2° à une renonciation complète au commerce des liqueurs spiritueuses et aux arts de la guerre, — 3° à la propagation immédiate du christianisme parmi les populations idolâtres du voisinage. Le noyau de la nouvelle colonie fut composé avec grand soin d'hommes connus pour leur habileté dans divers métiers aussi bien que pour leurs sentimens honorables. On y comptait cent vingt-six personnes, et, parmi elles, des forgerons, des charpentiers, des cordonniers, des tisserands, des tailleurs, des fileurs, des briquetiers et des maçons. — Avant de s'embarquer pour l'Afrique, ils se constituèrent en société de tempérance, et jamais peut-être commencemens d'établissement n'eurent lieu sous de plus favorables augures. Reçus à bras ouverts dans la Libéria, les nouveaux arrivans furent conduits à Bassa-Cove, où ils se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Au bout de sept mois, les émigrans étaient logés convenablement dans dix-huit bonnes maisons, entourées de terrains cultivés donnant l'espoir d'une abondante récolte. Une maison pour le gouvernement fut construite; elle avait 50 pieds de long sur 20 de large, deux étages et un jardin de deux acres bien fourni et bien clos. — Tout allait donc au mieux, lorsqu'on s'aperçut d'un refroidissement sensible dans les relations avec les naturels. Le chef de la colonie, homme faible et confiant, refusa les secours qu'on lui offrait, et, malgré l'évidence, ne voulut jamais croire aux mauvaises intentions de ses voisins. Le lendemain du jour où les volontaires d'Edina venus au secours des émigrans et renvoyés par leur chef repassaient la rivière Saint-Jean, Bassa-Cove fut attaqué par les sauvages, dix-huit habitans furent tués ou blessés; le reste s'enfuit, les maisons furent incendiées et les plantations détruites. Les assaillans, enflés par ce suc-

(1) Bois de teinture de l'espèce du bois de Nicaragua et donnant une couleur rouge

(2) *Pensylvania young men's colonization society.*

cès facile, voulurent attaquer Edina même; mais l'assistance du chef indigène Bob-Grey et la bonne contenance des habitans les forcèrent à reculer. On apprit alors qu'un chef noir, Joé-Harris, avait dirigé l'attaque, à l'instigation du capitaine d'un bâtiment négrier qui l'avait menacé d'aller faire la traite ailleurs, s'il ne se débarrassait du voisinage des Américains. Joé-Harris ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait fait une grande faute; il envoya proposer, avec des réparations pour les dommages causés, une cession de territoire et toutes garanties pour l'avenir. Le village fut rebâti, par mesure de sécurité, à deux milles au nord de celui qui avait été détruit et s'était d'abord appelé Port-Cresson. Le nouvel établissement fut mis à l'abri des attaques des négriers, et, sous le nom définitif de *Bassa-Cove,* fit de rapides progrès.

L'année 1839 marque une date solennelle pour l'état naissant : elle fut signalée par l'entrée de la Libéria dans les voies d'une organisation politique régulière. Des établissemens particuliers avaient été fondés par diverses sociétés de colonisation, et on n'avait jamais pu s'entendre sur des mesures d'intérêt général. On sentit alors le besoin de centraliser le pouvoir. Un comité fut nommé pour rédiger un projet de constitution avec l'approbation de la Société américaine de colonisation, et le projet devint définitivement la loi du pays en avril 1839; en voici les principaux articles :

« Article 1er. — Les pouvoirs législatifs seront remis aux mains d'un gouvernement et d'un conseil, mais les lois édictées par eux pourront être révoquées par le conseil de colonisation.

Article 2. — Le conseil se composera de représentans élus par le peuple et dans une juste proportion. Le territoire sera divisé en deux comtés. Les districts de Monrovia, Caldwell, Millsburg et New-Georgia constitueront un comté qui prendra le nom de comté de Mesurado et enverra six représentans. Bassa-Cove, Marshall, Bexley et Edina formeront un comté sous le nom de Bassa et enverront quatre représentans.

« Article 15. — Le pouvoir judiciaire sera confié à une cour suprême et à telles cours inférieures que le gouvernement et le conseil pourront instituer. Le gouverneur sera *ex officio* chef de la justice de Libéria.

« Article 20. — L'esclavage n'est pas admis.

« Article 21. — Le commerce des esclaves est interdit à tous les citoyens de la Libéria, soit en dedans, soit en dehors des frontières de l'état.

« Article 23. — Le droit au jugement par jury et le droit de pétition seront inviolables.

« Art. 25. — Tout citoyen mâle âgé de vingt et un ans jouira du droit de suffrage.

« Article 26. — Toutes les élections auront lieu au scrutin. »

Une discussion assez vive s'était élevée dans le comité de rédaction de la constitution sur la question des récompenses à donner aux missionnaires, agens et autres personnes de couleur blanche qui avaient rendu des services au pays. Le président voulait qu'on leur accordât des terres, mais le comité s'y opposa, et on finit par déclarer à l'unanimité, et avec l'approbation de la Société de colonisation, qu'aucun blanc ne pourrait être propriétaire foncier en Libéria. C'était, selon moi, une prescription fort sage, car l'activité et l'intelligence pratique des blancs n'auraient pas tardé à envahir toutes les positions,

tous les hauts emplois, et à détruire le principe d'un établissement qui portait en lui d'incontestables germes de fécondité.

Le nouveau gouverneur, M. Buchanan, et la législature libérienne s'occupèrent d'abord d'organiser le service des postes, puis ils émirent des résolutions au sujet des asiles, des maisons d'éducation; enfin la machine fonctionna régulièrement et utilement. Quelle était toutefois la position réelle de la colonie à cette époque où elle commença à vivre de la vie des nations? Il est assez difficile de le savoir d'une manière précise, soit que l'on ait négligé les détails statistiques, soit qu'on ait cru préférable de ne pas publier le chiffre bien faible encore de la population qu'avaient pu, après dix-huit ans d'efforts et de dépenses, réunir les diverses sociétés de colonisation américaine. On trouve bien, dans les documens publiés, que la Libéria comptait alors neuf villes, et qu'elle pouvait mettre à la disposition des colons 500,000 acres des terres les plus fertiles, qu'il y avait quatre imprimeries et deux journaux, vingt et une églises avec trente ministres, dix écoles de tous les jours et d'autres pour le dimanche; mais nous sommes beaucoup moins édifiés sur la population, le commerce, la production agricole et la marine : en portant la population totale à trois ou quatre mille individus émigrés des États-Unis, on ne saurait être cependant fort loin de la vérité.

En 1841 mourut le gouverneur Buchanan, auquel succéda M. Roberts. Les premiers momens de l'administration de ce nouveau chef furent occupés par les soins à donner à l'instruction publique, qui prenait une grande extension. Les naturels eux-mêmes attiraient les missionnaires et envoyaient leurs enfans dans les écoles de Libéria, quand ils le pouvaient. On fut ensuite obligé de faire régler des difficultés qui survenaient avec les bâtimens anglais qui fréquentaient la côte d'Afrique, et prétendaient arguer de traités faits antérieurement avec des chefs de l'intérieur pour commercer à leur guise sans payer aucuns droits au gouvernement de Libéria. Puis, des discussions s'étant élevées entre des chefs indigènes, le gouverneur Roberts intervint comme médiateur et rallia tous les intéressés à un traité d'amitié et d'alliance avec la Libéria après les avoir conciliés entre eux. Ce traité fut un véritable triomphe pour la Libéria, car toutes les parties intervenantes s'engageaient à supprimer à jamais le commerce des esclaves sur leur territoire, et à ne plus user, dans les procès criminels, des abominables épreuves par le poison; les lois de la colonie libre devaient être seules appliquées.

Ce traité, aussi remarquable par les sentimens d'humanité qu'il révélait chez de petits tyrans indigènes jusqu'alors inaccessibles à la pitié que matériellement avantageux pour le nouvel état, auquel il conquérait d'utiles alliés, fut signé le 22 février 1843. Un autre, non moins utile, fut conclu la même année avec les habitans du pays de Kroo, qui s'étend depuis Sinou jusqu'à trente milles vers le cap Palmas. La population, évaluée de trente à quarante mille ames, est à la fois honnête, active, économe et industrieuse. Les habitans du pays de Kroo sont les meilleurs marins et les pilotes indispensables de la côte, qu'ils parcourent sur une longueur de quinze cents milles. Ils ne se sont jamais livrés directement au commerce des esclaves, mais ils sont les auxiliaires obligés des traitans, qui ne pourraient rien faire sans eux. La convention entre le chef de Kroo et le gouverneur Roberts stipule qu'aucun étran-

ger, à l'exception des citoyens appartenant à la Libéria ou à la Société de colonisation américaine, ne pourra posséder, acheter, louer ou se faire concéder quoi que ce soit dans le pays de Kroo. Cette condition avantageuse, indépendamment de ce qu'elle ouvrait un large débouché à la Libéria, lui assurait une grande exportation de *camwood* et d'huile de palme, et la débarrassait des inquiétudes que lui donnaient constamment les trafiquans étrangers.

En 1844, M. le prince de Joinville visita la Libéria avec intérêt et y prit de nombreuses informations. L'année 1845 fut aussi marquée par un fait digne d'attention. Le chef Bah-Gay, qui commandait dans le pays de Petit-Bassa, se vit menacé par un voisin puissant qui voulait le contraindre à reprendre le trafic des esclaves. La population entière se souleva et demanda à entrer dans la communauté libérienne; l'annexion fut proclamée par le traité du 5 avril.

Les années 1846 et 1847 prendront la première place dans l'histoire du pays, puisque c'est pendant cette période que fut préparée et proclamée son indépendance. Nous avons vu que des difficultés avaient surgi à propos du refus que faisaient les trafiquans anglais de payer des droits au gouvernement de la colonie. Après d'assez longues négociations à Washington et à Londres, le gouvernement anglais finit par déclarer qu'il ne pouvait reconnaître à aucune société particulière, *quelque respectable qu'elle fût d'ailleurs*, le droit de prélever un tribut quelconque sur ses nationaux, et que, tant que la colonie de Liberia ne serait qu'une émanation de la Société de colonisation des États-Unis, les navires et les marchandises couverts du pavillon britannique n'y seraient soumis à aucune taxe. La position était fort délicate pour la Libéria, qui n'avait ni la force ni le droit à invoquer en sa faveur. Elle n'eut donc plus qu'une ressource pour faire consacrer son établissement : ce fut de proclamer son indépendance, malgré la faiblesse de sa population et l'exiguité de ses ressources. La Société de colonisation des États-Unis abandonna généreusement toutes ses terres au nouvel état libre, et ne se réserva que la portion du territoire nécessaire aux progrès de l'émigration, avec un prélèvement de 10 pour 100 sur les ventes de terres applicables aux besoins de l'éducation. Le peuple fut alors consulté, une convention réunie, une constitution rédigée, et la déclaration fut faite et envoyée à toutes les nations civilisées. Enfin, le 24 août 1847, après un service religieux solennel, on hissa le pavillon national libérien (1), et le nouvel état entra dans l'ère de son indépendance politique, civile et religieuse.

Le peuple ayant pleinement accepté la constitution, les premières élections eurent lieu le 27 septembre. Joseph-J. Roberts fut nommé président pour deux ans, et Nathaniel Brander vice-président. Quelques semaines après, l'escadre américaine des côtes d'Afrique et un sloop de guerre anglais vinrent en rade de Monrovia reconnaître la nouvelle république et saluer le pavillon li-

(1) Le pavillon libérien se compose de six bandes rouges et cinq blanches alternant dans le sens longitudinal; — en haut, dans l'angle gauche, un carré bleu couvrant cinq bandes avec une seule étoile blanche au milieu. Le sceau de l'état représente une colombe volant, et dans ses pattes une légende; une mer avec un navire sous voiles et le soleil levant; un palmier ayant à son pied une charrue et une bêche. Autour de ces emblèmes les mots : *République de Libéria*, et la devise nationale : *The love of liberty brought us there* (l'amour de la liberté nous a conduits ici).

bérien de vingt coups de canon. La proclamation de l'indépendance rappelait que le peuple de Libéria était originaire des États-Unis, qu'il y avait été privé de ses droits de citoyens aussi bien par les lois que par les préjugés des blancs; que, tout espoir de retour à des sentimens plus favorables à la race noire étant perdu, on avait dû songer à fonder un asile pour les victimes d'une exclusion imméritée. On déclarait que la côte ouest de l'Afrique avait été choisie, et que, grace à la bienveillante et philanthropique sollicitude de la Société de colonisation, l'état de Libéria serait à l'avenir le point de ralliement des noirs et hommes de couleur qui voudraient jouir des avantages civils et politiques que Dieu a concédés à toutes les races. On proclamait aussi que, sur cette plage lointaine, des milliers d'hommes libres étaient déjà réunis et que de grandes espérances étaient déjà réalisées, que des temples y étaient élevés au vrai Dieu, que des tribunaux y rendaient la justice et que des écoles y distribuaient les bienfaits de l'éducation. Bien plus, les Africains natifs, se prosternant au pied de l'autel du Dieu vivant avec les citoyens de la Libéria, avouaient que la lumière du christianisme avait pénétré jusqu'à eux, et que le trafic maudit des esclaves recevait un coup mortel partout où s'étendait l'influence du nouvel état. Par toutes ces considérations, on faisait appel à toutes les nations civilisées, et on sollicitait leur bienveillance et leur appui en faveur de la république naissante. Quant à la constitution, elle proclamait l'interdiction formelle du trafic des esclaves dans l'état de Libéria : aucun de ses citoyens ne pourrait s'y livrer ni au dedans ni au dehors de ses frontières. Le pouvoir législatif était confié à un sénat et à une chambre des représentans. Le sénat devait être composé de deux membres élus par chaque comté; pour être sénateur, il fallait être résidant dans le pays depuis trois ans, avoir au moins vingt-cinq ans et posséder un revenu de 200 dollars (1,050 fr.). Pour la chambre des représentans, deux ans de résidence, vingt-trois ans d'âge et la possession constatée de 50 dollars formaient les principales conditions d'éligibilité. Quant au nombre de représentans, il devait être fixé en raison de la population. Pour la première élection, on divisait le territoire en trois comtés : 1° celui de Mesurado, qui élisait quatre députés; 2° celui de Bassa, trois; 3° celui de Sinou, un. Il devait y avoir ensuite un député par mille ames d'augmentation dans la population. Le pouvoir exécutif était dévolu à un président âgé au moins de trente-cinq ans, ayant cinq ans de résidence et possédant six cents dollars. Le pouvoir judiciaire était attribué à une cour souveraine de justice et à des tribunaux inférieurs institués par la législature.

La première session du nouveau parlement s'ouvrit au commencement de 1848. Après l'installation des chambres, le président Roberts, assisté de deux commissaires, partit pour visiter les États-Unis et les principaux états de l'Europe. Il fut parfaitement accueilli partout, ainsi que ses compagnons; l'Angleterre fit un traité de commerce sur le pied d'une complète égalité, et gratifia la Libéria d'un joli cutter de guerre armé de quatre canons. La France reconnut immédiatement le nouvel état, lui fit cadeau de quelques armes et donna l'ordre à son commandant de la station d'Afrique d'aller se mettre en rapport avec le gouvernement libérien et de l'aider à détruire la traite sur son territoire. La frégate *la Pénélope* arriva sur la rade de Monrovia à la fin de février 1849, et salua de vingt et un coups de canon le pavillon du nouvel

état; notre division fut on ne peut mieux reçue, et les banquets, les toasts, les discours signalèrent cette démarche bienveillante de la France.

Peu de jours après la visite de *la Pénélope*, le président Roberts, à la tête d'un détachement de milice libérienne, s'embarqua sur le bâtiment français à vapeur *l'Espadon*, qui, accompagné de la corvette américaine *Yorktown* et du brick anglais *Kingfisher*, se dirigea vers New-Sesters, afin d'y détruire un des principaux établissemens négriers de la côte. L'expédition réussit, grace surtout à *l'Espadon*, qui, vu son faible tirant d'eau, put s'approcher de la côte et protéger de son artillerie le débarquement et les opérations de la colonne libérienne. Trois mille cinq cents esclaves furent rendus à la liberté, les barracons des traitans furent incendiés, l'établissement détruit, et l'un des principaux foyers de ce honteux trafic fut supprimé. Une expédition du même genre eut lieu à *Trade-Town* et réussit également. Le parlement de Monrovia exprima dans une adresse ses remercîmens et sa reconnaissance pour la France et pour les officiers de notre marine.

Rien de saillant ne s'est produit dans le nouvel état de Libéria depuis la fin de février 1849. Les deux dernières années paraissent s'être écoulées paisiblement; les institutions se consolident et fonctionnent avec régularité; la population américaine a peine à s'augmenter, et on ne l'évaluait pas à plus de dix mille ames en 1851. Des souscriptions sont ouvertes dans tous les états de l'Union, et plusieurs législatures ont même voté des fonds pour favoriser l'émigration à la côte d'Afrique. Les prédications, les raisonnemens les plus forts sont employés; cependant rien n'ébranle la masse des gens de couleur des États-Unis, rien ne les tire de leur apathie, rien ne leur donne le sentiment de la dignité du citoyen.

La colonisation de la côte ouest de l'Afrique aura eu toutefois deux excellens résultats, que l'on ne peut assez proclamer dans l'intérêt de l'humanité : elle aura contribué plus que toutes les escadres et les croisières à supprimer la traite, et elle aura porté le flambeau de la civilisation parmi les peuples barbares de la Guinée. Chaque jour, de nouvelles tribus se rangent sous la bannière de Libéria et d'une colonie voisine dont nous allons parler, Maryland; le rapport fait au congrès par le révérend Gurley, envoyé spécial du gouvernement des États-Unis (Washington, 14 septembre 1850), constate qu'une population indigène de trois cent mille ames vit sur le sol des deux colonies, se conforme à leurs lois et s'efforce de se plier à leurs coutumes. Plus de cinquante mille individus ont appris l'anglais; les missionnaires sillonnent le pays dans tous les sens, et rallient chaque jour de nouveaux adhérens à la sainte cause du christianisme. En même temps l'éducation publique se répand, et de nombreuses écoles pourvoient à ses nécessités; le besoin d'apprendre gagne de proche en proche, et il n'est pas rare de voir arriver de l'intérieur des enfans qui ont fait de 6 à 800 kilomètres pour venir demander à Monrovia ou à Caldwell les connaissances que leur refuse leur pays natal. Le commerce se développe aussi dans des proportions considérables. Dès 1849, quatre-vingt-deux bâtimens de commerce avaient déjà visité Monrovia, et y avaient échangé des marchandises contre des produits naturels de l'Afrique montant à environ 3 millions de francs. L'accroissement se soutient d'année en année; on en trouve la preuve dans une lettre officielle adressée par M. Lewis, secrétaire

de la trésorerie, à M. Gurley : « La Libéria reçoit de l'extérieur des objets de consommation de toute nature, vêtemens, meubles, vivres, armes, papier, etc..... et aussi beaucoup d'articles pour l'approvisionnement des populations de l'intérieur, car on prétend qu'il n'y a pas moins de deux millions d'indigènes qui reçoivent par les colonies américaines les objets dont ils ont besoin. Les principaux articles d'exportation sont l'huile de palme, le *camwood*, l'ivoire, le riz, la poudre d'or. On a fait des essais de plantation de tous les végétaux des climats chauds et même tempérés : le coton, la canne à sucre, le café et le cacao, qui n'exigent pas de fortes dépenses, paraissent devoir être une source de grands bénéfices. Le cafier croît naturellement dans les forêts, et donne des produits que l'on compare à ceux de l'Yemen, connus sous le nom de café moka. Il suffit de brûler la terre, et, après un léger labour, d'y planter des boutures du cafier indigène à raison de 250 pieds par acre (48 ares). Au bout de trois ans (on a même vu des cafiers rapporter au bout de deux ans), on récolte trois à quatre livres de café par pied ; à six ans, on obtient le maximum de production, qui est de six livres anglaises en moyenne. Les fermes de la Libéria se couvrent donc de cafiers, sur lesquels on fonde de grandes espérances, et le comté de Bassa paraît être celui où cette culture réussit le mieux. Le cacao semble aussi destiné à devenir l'objet d'une forte exportation. Les végétaux purement alimentaires, tels que la cassave, l'igname, la pomme de terre, l'arrow-root, le blé même, ont parfaitement réussi. Il faut tenir compte toutefois de la différence des terrains et des expositions. »

L'agriculture ne s'est pas encore établie sur une grande échelle, et ce qu'on appelle *fermes* en Libéria ne ressemble guère qu'à nos vergers ou à nos jardins potagers. L'obligation de pourvoir d'abord à la nourriture de la famille a dû nécessairement s'opposer au développement des établissemens ruraux dans une colonie naissante; mais on arrivera sans aucun doute à fonder, comme partout ailleurs, des plantations importantes, dès que le temps, le commerce et l'économie auront augmenté les capitaux et la connaissance des ressources du pays. Une circonstance bizarre a d'ailleurs entravé jusqu'ici les tentatives de grande culture. Les animaux de trait et de somme manquent complétement dans la Libéria. On a apporté des chevaux des États-Unis, des ânes du Cap-Vert; aucun n'a vécu, et cependant cette partie de l'Afrique ne paraît différer en rien d'autres contrées de ce même continent, où l'on élève avec succès de très belles races de chevaux, de vaches et d'autres animaux utiles. Il faut croire que jusqu'ici les essais ont été mal conduits, et que la facilité des transports par eau, jointe au faible développement des cultures, n'aura pas fait sentir aux Libériens la nécessité de se pourvoir d'animaux qui sont les instrumens obligés des travaux agricoles. Les bâtimens qui arborent le pavillon national sont encore peu nombreux. Cependant on a commencé à construire ou plutôt à faire construire aux États-Unis plusieurs navires de divers tonnages; mais la création la plus véritablement utile est celle d'une ligne de paquebots à voile qui circulent entre Baltimore et Monrovia, et établissent des communications fréquentes et régulières entre la métropole et ses intéressantes colonies.

Le climat est chaud, comme on peut le croire d'une contrée aussi voisine

de l'équateur; cependant il n'a rien d'excessif, et le thermomètre de Farenheit se maintient toujours entre 65 et 87 degrés (20 et 30 degrés centigrades environ). Le pays est salubre, et jamais, disent les documens authentiques, on n'y voit de maladies épidémiques. Les indigènes et les personnes bien acclimatées jouissent d'une santé parfaite; les arrivans sont sujets à une fièvre d'acclimatement assez dangereuse, et due, à ce qu'il paraît, à des marécages alimentés par la saison des pluies. On a commencé quelques travaux de desséchement; mais, en attendant qu'ils aient pu donner des résultats appréciables, il y a une précaution bien simple à prendre, précaution infaillible au dire d'un missionnaire qui a fait de nombreuses observations à ce sujet : elle consiste simplement à ne pas séjourner au bord de la mer en arrivant dans la Libéria, à aller se fixer dans l'intérieur, et à ne se rapprocher du littoral qu'au bout d'un certain temps.

Les revenus de l'état consistent dans un simple droit *ad valorem* perçu sur les marchandises importées; ce droit est de 6 pour 100; il faut y ajouter une surtaxe sur quelques articles, tels que les armes à feu, le tabac, le sel et les liqueurs spiritueuses. Il est perçu aussi un droit de patente sur les négocians et détaillans. Le tout peut monter à 20 ou 25,000 dollars par an.

La force armée du pays se compose de mille à quinze cents hommes de milice. Le territoire est ainsi délimité quant à présent : il a pour frontière nord la rivière de la Manna, par 6 degrés 62 minutes de latitude nord, et n'est plus séparé de la colonie anglaise de Sierra-Leone que par le district des Gallinas, le marché principal du commerce des esclaves. Au sud, il a pour limite la rivière de Grand-Sesters, par 4 degrés 35 minutes nord, et il confine avec la colonie de Maryland-in-Libéria. On fait depuis long-temps des tentatives pour acheter le territoire des Gallinas, ce qui expulserait définitivement la traite de la côte des Grains. Le développement de la frontière maritime est de 350 milles anglais (563 kilomètres), la profondeur moyenne est de 40 milles anglais (64 kilomètres).

Dans ses conditions actuelles, la république de Libéria se suffit à elle-même, et peut résister aux attaques des rois indigènes et des négriers. Elle trouverait d'ailleurs un secours efficace dans les tribus alliées et dans les croiseurs des grandes puissances en cas de péril extrême; mais elle a prouvé jusqu'ici qu'elle avait assez d'énergie pour se tirer d'embarras dans la guerre, et assez de bon sens et de véritable esprit public pour prospérer dans la paix avec les institutions les plus libérales.

Appuyée sur un sol d'une rare fécondité, trouvant la main-d'œuvre à bon marché (1), animée de l'esprit de la religion, de la liberté et du travail, se recrutant parmi des populations primitives, dont elle adoucit les mœurs sans détruire la puissance productrice, dont elle éclaire l'esprit sans obscurcir l'intelligence, la république de Libéria peut raisonnablement compter sur un avenir calme et prospère. C'est peut-être un grand bonheur pour elle que les louables excitations des sociétés de colonisation américaines n'aient agi que sur la partie saine de la population de couleur des États-Unis, et soient restées sans effet sur les masses abâtardies. Celles-ci n'auraient apporté dans la

(1) Le travail agricole est évalué à 1 fr. 25 cent. par jour.

colonie naissante que les goûts de luxe que crée la civilisation, et seraient restées étrangères aux nobles sentimens qui font le citoyen d'un état libre et laborieux.

Il est peut-être réservé à la nouvelle communauté de résoudre un grand problème en montrant ce que peut la race noire prise dans son état natif, dégagée à la fois et des traditions abrutissantes de l'esclavage et du dévergondage social d'Haïti. Si la race noire a eu ses Dessalines, ses Christophe et ses Soulouque, elle a eu aussi ses Ashmun et ses Roberts. Les premiers l'ont avilie et déshonorée; que les autres la réhabilitent, et ils auront bien mérité de la Providence et de la civilisation.

Une autre colonie voisine de Libéria s'est dévouée à la même œuvre : c'est celle de *Maryland-in-Libéria*. Aucun des états de l'Union n'a fait plus d'efforts que le Maryland pour se débarrasser de la lèpre de l'esclavage. Ces efforts sont attestés par une foule de mesures émanant de la législature locale et d'actes de coopération dus aux bons sentimens des citoyens. Le Maryland ne pouvait donc rester étranger au mouvement provoqué, en 1816, à Washington par M. Elias Caldwell; il suivit avec un intérêt soutenu toutes les opérations de la Société de colonisation, et lorsque les choses en furent arrivées au point de faire considérer comme viable l'établissement de la côte d'Afrique, en 1827, la législature vint en aide aux souscriptions particulières et vota un fonds annuel de 1,000 dollars (5,250 francs) dont le montant devait être versé dans la caisse de la société. En 1831, l'idée prévalut qu'il serait mieux que l'état du Maryland fît lui-même ses propres affaires et n'acceptât pas aveuglément les résultats d'actes sur lesquels il ne pouvait exercer aucun contrôle; de là la fondation d'une association particulière sous le nom de *Société de colonisation de l'état du Maryland* (1). Son but était de centraliser dans ses mains toutes les ressources que l'état pouvait fournir pour contribuer à l'œuvre commune, tout en restant sous le patronage de la Société américaine.

Une première expédition fut faite à Monrovia; des malentendus firent échouer ses tentatives. La division se mit entre les deux sociétés, et celle du Maryland prit la résolution fort grave de fonder, en dehors de la Libéria, une autre colonie qui ne relevât que d'elle seule. Le cap Palmas, situé par 4 degrés 23 minutes de latitude nord (2 degrés environ plus sud que le cap Mesurado par conséquent), fut choisi pour le lieu d'établissement, et en novembre 1833 le navire l'*Ann* quitta Baltimore, sous la conduite du docteur Hall, emmenant avec lui dix-huit émigrans et quelques missionnaires méthodistes et presbytériens. Le projet étant de fonder une colonie destinée à devenir plus tard un état libre, on s'était occupé dès l'origine de ses institutions politiques, et le docteur Hall emportait avec lui une déclaration des droits et une ordonnance de gouvernement qui devait avoir force de loi jusqu'au jour où la colonie pourrait s'administrer elle-même. En outre, un des principes fondamentaux de la nouvelle société devait être l'abstention des liqueurs fermentées; on la constitua donc en société de tempérance et on fit voile pour le cap Palmas. Le docteur Hall toucha à Monrovia et y ramassa quelques colons provenant de la première expédition; il arriva enfin à sa destination à la tête de cinquante-quatre hommes.

(1) *Maryland state colonization society.*

Les chefs indigènes avaient été prévenus pendant que l'*Ann* séjournait à Monrovia. On les trouva réunis et disposés à traiter d'une portion de leur territoire. Une difficulté grave surgit tout d'un coup cependant, quand les naturels entendirent parler de l'interdiction formelle des liqueurs fortes : ils invoquèrent leur goût prononcé, un usage de trois siècles ; mais le docteur Hall tint bon et vainquit la résistance des chefs. L'*Ann* retourna à Monrovia chercher les familles des nouveaux colons, débarqua tous les objets destinés à leur installation, et revint donner à Baltimore de bonnes nouvelles de la première expédition faite par l'état de Maryland livré à lui-même. D'autres bâtimens suivirent l'*Ann*, apportant de nouveaux colons et de nouveaux secours. Enfin, en 1835, le *Bourne* trouva la colonie solidement établie et à l'abri des craintes que l'on avait pu concevoir au lendemain de l'installation.

Cependant, après le départ de l'*Ann*, le roi du cap Palmas avait élevé le prix du riz. Le docteur Hall comprit tout de suite que céder à cette première exigence, c'était frayer la voie aux prétentions, aux violences les plus injustes. Il se rendit donc près du roi et lui déclara que, s'il ne pouvait obtenir du riz à un prix raisonnable, il allait envoyer un bâtiment en chercher ailleurs. Le roi menaça de couler le bâtiment, le docteur Hall menaca de brûler la ville. Après une violente altercation, le premier céda, et les choses rentrèrent dans l'ordre. Ce fut la première et la seule difficulté qu'éprouva la colonie du cap Palmas, plus heureuse en cela que sa voisine et sa devancière. Cette petite crise eut même pour Maryland une conséquence favorable, car des tribus indigènes, frappées de l'attitude des colons en présence d'une lutte qui paraissait inévitable et où trente-cinq hommes auraient eu à en combattre quinze cents, désirèrent aussi se mettre sous la protection d'un pays qui produisait de si énergiques citoyens. Un de leurs principaux chefs partit donc pour l'Amérique du Nord et alla demander des lois à la Société de colonisation.

L'année 1837 est le point de départ de l'existence morale et politique de la colonie du Maryland. A cette époque, on commença à confier l'administration aux gens de couleur eux-mêmes, et on promulgua un code de lois basé sur la déclaration des droits qui avait été, dès l'origine, donnée au docteur Hall chargé du gouvernement temporaire. Le commerce n'avait pu se faire jusqu'alors que par voie d'échange ; à défaut de numéraire, on créa une petite quantité de papier-monnaie ayant une valeur réelle en denrées et toujours échangeable au magasin public au cours du marché. La nature et la valeur du billet étaient rendues intelligibles aux indigènes par des figures d'objets naturels ; cette combinaison ingénieuse réussit très bien et a été employée jusqu'ici.

En 1841 eut lieu, à Baltimore, un *meeting* général de la Société de colonisation dans lequel, après avoir signalé de nouveau la fausse position des gens de couleur libres aux États-Unis et l'impossibilité où ils seraient toujours d'y jouir de droits égaux à ceux des autres citoyens, on continua à redoubler d'efforts pour faire prospérer la colonie d'Afrique. On prit en conséquence quelques mesures, dont la plus utile fut l'achat d'un navire destiné à servir de paquebot et à établir une communication régulière entre Maryland-in-Libéria et Baltimore. Deux années auparavant, les ressources financières de la société avaient été épuisées et l'on avait résolu de suspendre les expéditions, ce qui était d'ailleurs considéré comme utile, afin de laisser aux premiers

émigrans le temps d'asseoir leur existence et de ne pas les accabler du poids des soins continuels à donner aux nouveaux venus. L'expérience prouva que la mesure était bonne, car les renseignemens parvenus au *meeting* de 1841 établissent que la colonie était alors en pleine prospérité. Deux jolis villages, Harper et Mont-Tubman, étaient reliés par une avenue plantée, le long de laquelle étaient distribués les terrains cultivés par les colons. L'état sanitaire était des meilleurs et prouvait que l'emplacement avait été des mieux choisis; sur une population de cinq cents personnes, la mortalité était de neuf individus contre dix-sept naissances.

En 1843, on put songer à augmenter le territoire, et à cet effet on acheta le district de Fishtown, qui renfermait un havre excellent et fut signalé comme un point de mouillage et de ralliement pour l'escadre américaine. Cette importante acquisition fut suivie en 1846 de celle des districts de Tabou, Tahoc, Grand-Bereby, Petit-Bereby, de Bassa et de Garraway, qui complétèrent au Maryland-in-Libéria une frontière maritime de 130 milles anglais (210 kilomètres). A cette même époque (1843), on sentit le besoin de créer des ressources à la colonie, afin de lui préparer les moyens de se maintenir par elle-même. On autorisa donc le gouverneur à percevoir sur les marchandises un droit *ad valorem* qui variait de 5 à 10 pour 100, un droit de phare pour celui qui avait été construit sur le cap Palmas, et à délivrer des licences pour le commerce à ceux qui se montraient capables et dignes d'en profiter. Le commerce régulier prit donc son essor, et depuis lors il a paisiblement et heureusement continué sa course. Il porte sur les mêmes objets que celui de la Libéria; l'agriculture s'est développée avec facilité sur cette terre féconde, de petits navires ont été construits et font un cabotage profitable; la colonie enfin paraît être dans des conditions tout-à-fait normales pour assurer sa prospérité et son indépendance. Le gouverneur Russwurm est un homme de couleur fort capable et dont on fait grand cas aux États-Unis. La population émigrante se montait, lors du dernier rapport fait à l'administration de Baltimore (janvier 1850), à 804 individus, 388 hommes, 416 femmes (1). On calculait que l'influence plus ou moins directe de la colonie s'étendait sur une population indigène de 100,000 ames environ. La défense du pays est confiée à une milice composée de cent soixante-quinze hommes partagés en deux compagnies, une d'infanterie et une autre d'artillerie, toutes deux bien armées, bien habillées uniformément et exercées chaque semaine. Le pavillon adopté est celui des États-Unis, à l'exception des étoiles, qui, dans le champ bleu, sont remplacées par une croix blanche aux bras égaux. Le territoire est compris entre la rivière de Grand-Sesters par 4 degrés 35 minutes nord, qui forme la frontière de l'ouest, et la rivière San-Pedro par 5 degrés nord, qui établit à l'est la limite de l'état.

Le revenu public ne s'élevait encore qu'à 2,000 dollars environ d'après les derniers renseignemens; mais la Société de colonisation pourvoit au surplus

(1) Les nouveaux émigrans sont entretenus gratuitement pendant six mois, après quoi il doivent pourvoir à leurs besoins. On leur fournit, à leur arrivée, une maison et cinq acres de terre s'ils sont mariés, la moitié s'ils sont célibataires, ce qui est plus que suffisant dans une contrée aussi favorisée du ciel. S'ils veulent une plus grande étendue de terre, ils peuvent en acheter à raison de 1 dollar l'acre.

des frais d'administration, qui du reste sont réglés avec une stricte économie. Les deux villages renferment tous les édifices publics nécessaires à la défense, au culte religieux, à l'éducation et au gouvernement du pays. Deux petits forts convenablement armés protégent les abords du cap Palmas.

Telle est cette petite, mais fort intéressante colonie, qui s'élève à côté de l'état plus puissant de Libéria. Depuis 1832, époque de sa fondation, elle a justifié les espérances des amis de l'humanité par la sagesse et l'énergie de ses citoyens. Il est à remarquer que l'établissement de Maryland-in-Libéria n'a entraîné que des dépenses extrêmement modérées, grace à la haute intelligence et à l'esprit pratique du comité d'administration de Baltimore. Les comptes de gestion font foi que de 1831 à 1850, en dix-neuf années, il n'a été déboursé que 285,964 dollars 43 cents (soit en argent de France 1,500,000 fr. environ, à 5 fr. 25 cent. le dollar), et encore faut-il déduire une somme de 300,000 fr. provenant des bénéfices faits par la société dans le commerce de la côte d'Afrique et appliquée à l'œuvre. C'est donc en réalité 1,200,000 fr. que l'on a dû demander tant à l'état du Maryland qu'aux souscriptions particulières, et c'est avec ces faibles ressources qu'on a transporté, logé et établi convenablement huit cents personnes, qu'on a préparé l'établissement d'un beaucoup plus grand nombre, et qu'on a répandu la double lumière du christianisme et de la civilisation sur des peuplades entières, croupissant jusqu'ici dans la misère et l'ignorance, et voués aux coutumes les plus barbares, à commencer par le trafic des esclaves. Il n'y a pas en vérité assez d'éloges pour les hommes qui ont obtenu de pareils résultats avec d'aussi faibles ressources.

IV.

Que conclure des dispositions de la race noire, telle que nous venons de l'observer, à Cuba, aux États-Unis et à Libéria? Le régime de la discipline impitoyable est contraire, on l'a vu, aux intérêts des propriétaires d'esclaves aussi bien qu'affligeant pour l'humanité. Le système de protection sévère, mais bienveillante, exercé aux États-Unis, a le double avantage de se concilier tout à la fois avec les exigences d'une philanthropie éclairée et celles d'une sage économie politique. Enfin le régime d'indépendance combiné avec une salutaire intervention de l'enseignement religieux est consacré aujourd'hui à Libéria par des résultats de plus en plus satisfaisans.

La France et l'Angleterre n'ont plus à se préoccuper du système espagnol, ni même du système des Américains du nord, qui s'appliquent l'un et l'autre au travail servile : c'est à des noirs émancipés qu'elles ont affaire. Il reste à choisir, pour elles, entre la conduite que tiennent les Américains du nord vis-à-vis des noirs libres sur leur propre territoire, ou les doctrines de charité, de discipline religieuse qui ont servi de base aux deux établissemens de Libéria. Entre ces deux directions, c'est la seconde surtout qui nous paraît convenir au caractère des populations coloniales de l'Angleterre et de la France. Seulement il y a dans les possessions des deux pays diverses mesures à prendre pour assurer une pleine efficacité à l'œuvre de moralisation qui est devenue le complément indispensable de l'affranchissement.

L'expérience de l'émancipation a été, il faut le dire, ruineuse pour la plu-

part des colonies britanniques. Les Antilles anglaises, sauf la Barbade (1), sont tombées à un degré plus ou moins grand de misère. La Trinidad, ce prodige de fertilité, se débat sous les étreintes de l'émancipation et fait des efforts inouis pour organiser son travail à des conditions tolérables : elle tire de l'Inde des légions de coulis (2) qu'elle emploie seuls ou met aux prises avec

(1) La Barbade est dans une condition tout exceptionnelle, et c'est à cela qu'elle doit d'avoir échappé au désastre général. Son sol est absolument plat; il n'y a aucune forêt qui puisse offrir asile et alimens aux vagabonds. Toute l'île est plantée en cannes, divisée en propriétés closes et bien gardées. La population est immense; supérieure par mille carré à celle de notre département du Nord, elle ne le cède qu'à celle des districts les plus peuplés de la Chine. Dès-lors, point de place pour les paresseux : il faut travailler, voler ou s'expatrier; travailler est le plus sûr, et le noir de la Barbade travaille. Le planteur, trouvant la main-d'œuvre à bon marché (75 cent. par jour, nourriture comprise), se lance de son côté dans la voie des améliorations et lutte avec succès contre les colonies les plus favorisées.

(2) Les *coolies* ou *coulis* sont des travailleurs libres importés de l'Inde dans les colonies anglaises. On forme avec les coulis des contrats qui les lient pour un temps plus ou moins long par l'intermédiaire d'agens qui s'en font une spécialité. Une fois établis dans une colonie, ils sont justiciables des autorités du pays, qu'ils ne doivent pas quitter avant le temps prescrit, sous peine de perdre leurs droits au rapatriement gratuit. Les coulis importés à la Trinidad jusqu'à ce jour ont coûté fort cher : ils forment à peu près la moitié des travailleurs à la terre; malheureusement ils sont livrés à eux-mêmes sans aucune loi ni règlement pour réprimer leurs habitudes de vagabondage. Les bons travailleurs ont perdu au moins le quart de leur temps à aller d'une habitation à l'autre, et les changemens de résidence n'ont presque jamais eu de cause sérieuse. La colonie est tenue de les renvoyer gratis dans leur pays, s'ils le demandent, après qu'ils ont toutefois justifié d'un séjour de cinq ans. Une enquête faite par le gouvernement en 1850 constate que pas un seul ne consentira à rester après le temps fixé. Malgré tous ces inconvéniens, les habitans propriétaires sont tous d'accord sur ce point, que les coulis ont sauvé la colonie. — Le gouvernement local a rendu récemment une loi pour subvenir aux dépenses qu'occasionnera l'introduction de mille coulis par an à partir de 1851. Les conditions seront plus favorables, puisque chaque individu ne coûtera que 9 livres (225 fr.), au lieu de 17 livres (425 fr.) qu'ont coûtées par tête les premiers Indiens. Les nouveaux travailleurs seront forcés de travailler sous peine d'une amende de 5 shellings (6 fr. 25 cent.) par mois, et, à défaut de paiement, ils pourront être mis en prison ou même condamnés aux travaux forcés en cas de rébellion. Les coulis ne travaillent pas plus que les nègres, mais on préfère en général leur ouvrage, parce qu'il est fait avec plus de soin. Les travaux hors de la récolte se font à la tâche, qui comporte sept heures de travail par jour et se paie 30 cents, soit 1 franc 62 cent. Dans le temps de la récolte, la tâche revient à 2 fr. 16 cent. par jour et est fixée d'après la quantité de *vezou* (jus de canne) que peut fournir la machine. Si les travailleurs ne remplissent pas leur tâche, ils subissent une réduction dans le salaire. La main-d'œuvre étant considérée comme trop chère à la Trinidad, il serait fort à désirer que l'importation des coulis fût assez forte pour que le salaire pût être abaissé d'un quart au moins. On a vu, en effet, que la colonie ne pouvait produire le sucre à moins de 3 piastres le quintal anglais, ce qui rend sa position précaire. Il est à remarquer aussi que les premières importations de coulis ont été mal faites. Les agens dans l'Inde ont envoyé un ramassis de gens de tous métiers et même des individus ne connaissant aucun métier, de véritables vagabonds, au lieu des laboureurs exercés qu'ils s'étaient engagés à fournir. Le gouvernement de la Trinidad a maintenant des agens à lui, et il est à peu près certain d'importer de bons travailleurs adonnés à l'agriculture dès leur jeunesse. Il reste environ huit mille coulis de la première immigration, et l'on voudrait

les noirs pour tâcher d'exciter quelque peu d'émulation. On ne peut toutefois se dissimuler que la position des planteurs ne soit des plus précaires, et chaque fois que le prix du sucre vient à baisser au-dessous de 3 piastres le quintal anglais (46 kilogr.), la colonie est en péril. En 1847, le prix du sucre étant tombé à 2 piastres un quart, la moitié des habitans a fait faillite; or il est certain que Cuba peut produire sans perte à 2 piastres et demi, à 2 un quart même dans certaines localités, et qu'elle tient dans ses mains le sort des autres Antilles.

C'est surtout la Jamaïque qui est dans un état navrant. On voit de tous côtés de magnifiques habitations désertées par leurs propriétaires et envahies par une végétation parasite; je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait au mois d'avril 1851 plus de la moitié des maisons de Kingston à louer, et un planteur, autrefois riche, me disait qu'il serait bien heureux de trouver 15,000 francs d'une propriété dont, avant l'émancipation, il avait refusé 250,000 francs. — Il faut dire cependant, pour être juste, qu'il y a aussi un peu de la faute des habitans, qui, après avoir touché une large indemnité (50 livres ou 1,250 francs par tête d'esclave à tout âge), n'ont pris aucune résolution d'ensemble, et ont laissé monter le salaire jusqu'au taux fabuleux d'une piastre par jour. Les noirs qui avaient un peu d'intelligence et de bonne volonté ont profité de cette bonne chance, et aujourd'hui que les ressources financières des colons sont fort amoindries, quand elles ne sont pas détruites, on ne trouve plus à faire cultiver dans des conditions normales.

La position de la France, en ce qui touche ses colonies, n'a pas de rapport intime avec celle de l'Angleterre. Les deux nations ne sont pas parties du même point et n'obéissent pas à la même idée. A la Martinique, les noirs ont fait preuve de modération, et même, dans quelques parties de l'île, de reconnaissance pour les patrons qui cessaient d'être leurs maîtres. La main-d'œuvre s'est d'abord établie à un taux presque raisonnable (de 1 fr. à 1 fr. 15 cent. par jour). Peu à peu, cependant, les menées démagogiques ont produit leur effet : des désordres ont éclaté; des habitudes de vagabondage se sont répandues parmi les noirs; les travailleurs sont devenus exigeans. Les bras ne manquent pas à la Martinique; ce qui fait défaut, c'est la volonté du travail. Heureusement les capitaux, quoique rares, peuvent encore se réunir en nombre suffisant pour maintenir la culture sur un pied assez satisfaisant. C'est un obstacle moral plutôt que matériel qui entrave la reprise des travaux, et quelques mesures intelligentes pourraient avoir raison de cette difficulté passagère (1).

A la Guadeloupe, la crise a été plus violente. Les prédications *schœlchéristes*, ainsi que les appellent eux-mêmes les noirs, ont promptement porté des fruits sanglans. Les populations émancipées se sont livrées aux saturnales les plus

en importer douze mille nouveaux, ce qui est jugé nécessaire, tant pour bien exécuter tous les travaux des champs que pour faire baisser le prix de la main-d'œuvre et établir une concurrence réelle entre les coulis et les noirs émancipés.

(1) M. le capitaine de vaisseau Bouët-Willaumez, ancien gouverneur du Sénégal, a constaté dans cette *Revue* même, livraison du 1er juin, d'après des indications récentes, le réveil du travail dans nos colonies. Les observations que j'ai recueillies, sans contredire ces indications, se rapportent à une époque encore trop rapprochée de l'émancipation pour que la renaissance de l'activité coloniale fût déjà complète.

odieuses; elles ont détruit par le feu une assez grande quantité d'habitations que les propriétaires ruinés sont hors d'état de reconstruire, ce qui provoque forcément l'inculture des terres; puis, lorsque la fougue des passions s'est un peu calmée, on est allé dans les bois vivre à l'état sauvage. Les ressources précaires de ces masses égarées ont été bientôt épuisées, et la misère, la maladie, sont venues à leur tour prêcher le repentir. On prétend qu'à la suite de ces deux années néfastes, où la colonie a été livrée aux plus cruelles alarmes, le dixième de la population noire aurait été moissonné; il est du moins de notoriété publique que la mortalité a été grande. Enfin, dans le courant de 1850, on a vu reparaître des symptômes d'activité régulière. On a replanté des cannes, on a engagé des ouvriers à des prix modérés (75 à 80 cent. par jour, nourriture comprise), et les affaires ont marché. Les derniers renseignemens constatent que les travaux tendent à se développer, et la main-d'œuvre à augmenter par conséquent. Toutefois on ne pensait pas pouvoir dépasser le chiffre de 45,000 barriques. On pensait que la Martinique pourrait se trouver dans des conditions analogues (1).

Absence presque complète de travail dans la plupart des colonies anglaises, ralentissement notable dans nos possessions, — ce sont là deux faits contre lesquels il n'est pas impossible, nous le croyons, de réagir dans une certaine mesure en interrogeant, à l'exemple des Américains, le caractère de la race noire et en s'appliquant à y conformer sa conduite.

Le nègre est doux et bon, surtout dans nos colonies, quand ses passions ne sont pas surexcitées; mais il n'a aucun sentiment de sa dignité d'homme. De l'absence de besoins matériels et d'amour-propre bien entendu résulte donc la grande plaie des colonies, le vagabondage. C'est là l'ennemi qu'il faut combattre à outrance, et ce n'est pas toujours chose facile, pour peu que les localités se prêtent à seconder les mauvais instincts. — Les immenses forêts de Saint-Domingue, de la Trinidad, celles même de la Martinique et de la Guadeloupe, quoique moins étendues, servent d'asile à des milliers de vagabonds auxquels elles fournissent de plus une portion de nourriture que complète la maraude de nuit. Les villes même, Saint-Pierre-Martinique entre autres, regorgent également de fainéans. — Il faut rendre à tout prix ces bras inoccupés au travail, et, puisque les circonstances paraissent plus favorables en ce moment, il faut les seconder avec énergie.

Le vagabondage (2) peut et doit être combattu par des mesures rigou-

(1) Ce qui a apporté quelque soulagement à certains planteurs, aux petits surtout, lorsqu'ils ont été placés convenablement, c'est la coopération qu'ils ont trouvée dans les usines centrales de l'ancienne compagnie des Antilles Ces usines sont au nombre de trois à la Guadeloupe et une à la Martinique; elles reçoivent toutes les cannes qu'on veut leur envoyer, en constatent le poids brut à l'entrée, et rendent au planteur 5 pour 100 de ce poids en sucre, ou bien elles en tiennent compte en argent au cours du jour. J'ai visité ces usines avec soin et intérêt; celles dites de Saint-Marc à la Guadeloupe, et de Fort-de-France à la Martinique, m'ont paru médiocrement installées et peu actives; celle de Bellevue (Guadeloupe) n'était pas encore rouverte, mais on se préparait à reprendre les travaux; quant à celle de Marly (Guadeloupe), elle était en pleine activité et administrée avec une grande intelligence.

(2) Il y a déjà un commencement d'atelier au Piton, près de Fort-de-France, à la Martinique, mais sur une trop petite échelle.

reuses, telles que l'emploi de tout vagabond dans les travaux publics. Les routes sont dans un état déplorable, et pendant long-temps encore pourront fournir de l'occupation pour bien des bras (1). — Le percement des bois, le défrichement, doivent attirer une sérieuse attention, et l'on se souviendra que c'est au déboisement de son sol que la Barbade a dû son salut dans le désastre des colonies anglaises. La vanité et la passion des colifichets peuvent être aussi exploitées par des faveurs accordées à l'exportation sur une foule de menus objets.

Avant tout cependant il faut, dans l'ordre moral, faire appel à la charité des ministres de la religion, des missionnaires particulièrement. C'est par les sentimens religieux et la prédication que les États-Unis ont obtenu des résultats si remarquables et si satisfaisans à la côte d'Afrique, et ce sera toujours le meilleur moyen, le seul peut-être de mener à bonne fin l'expérience de l'émancipation.

Si on reste trop en arrière de la rude tâche que l'on a à remplir, voici sans doute ce qui arrivera. Les riches planteurs seront forcés d'abandonner leurs habitations et d'allotir leurs terres pour les louer en détail, comme quelques-uns l'ont déjà fait à la Guadeloupe et ailleurs. Les noirs alors se partageront en deux classes : les laborieux et les intelligens s'établiront sur quelques coins de terre dont la fertilité aide si puissamment au travail ; ils y bâtiront des cases pour eux et leurs familles, formeront un petit jardin potager, élèveront quelques volailles, et en très peu de temps n'auront plus rien à demander à personne. Quant aux paresseux, ils resteront dans leur état de vagabondage, jusqu'à ce que la misère et la maladie viennent en faire justice, comme à la Guadeloupe, à la Jamaïque, à Haïti. Alors le commerce et la navigation de la France avec ses colonies seraient perdus.

Quant aux colonies à esclaves, il est évident que l'on ne peut procéder avec trop de circonspection, afin d'éviter les secousses et de faciliter la transition. Si les colons espagnols consultent leurs intérêts, ils renonceront à un système qui fait dépendre le recrutement de la population noire de Cuba d'un recours incessant à l'expédient de plus en plus compromis de la traite. Pour les États-Unis, ils n'ont qu'à persévérer dans la bonne voie où ils sont, en cherchant encore à perfectionner les moyens mécaniques qui jouent déjà un si grand rôle dans leur industrie, et à substituer de plus en plus le travail libre au travail esclave. L'émancipation devenant imminente, ils l'auront ainsi rendue moins onéreuse pour eux et plus utile pour les affranchis ; ils n'auront plus alors qu'à s'applaudir d'avoir obéi à l'un des sentimens les plus honorables qui puissent naître dans le cœur de l'homme et du chrétien.

CASIMIR LECONTE.

(1) Parmi les facilités que rencontre le vagabondage, il faut peut-être compter aussi le grand nombre de cases inoccupées qu'on laisse ouvertes aux premiers venus. Plusieurs fois déjà il a été question de les brûler, car, lorsqu'elles ne servent pas d'abri aux noirs oisifs, ces cases deviennent des repaires de serpens qui, depuis l'émancipation, pullulent d'une manière effrayante, à la Martinique principalement, et causent des accidens assez nombreux.

SOUVENIRS

DE LA

VIE MILITAIRE EN AFRIQUE.

LE DAHRA.

BOU-MAZA. — LE COMMANDANT CANROBERT.

I.

— Le salut soit sur vous!

— Sur toi soit le salut!

— Que la paix et la bénédiction accompagnent vos pas!

Lorsque nous eûmes épuisé les interminables formules de la politesse arabe, nous prîmes place sur les coussins de la tente de Mustapha-ben-Dif, chef d'une cinquantaine de cavaliers indigènes qui servaient d'éclaireurs et de courriers à la colonne de Mostaganem. La soirée était belle, l'air tiède; un vent léger de terre apportait le parfum des grandes herbes et des fleurs du printemps. L'étoffe de laine blanche relevée à l'aide de longs fusils permettait au regard de s'étendre au loin sur le bivouac que les feux d'oliviers éclairaient de leur flamme bleuâtre, et bercés doucement par le murmure de la houle de mer mourant, à un quart de lieue de là, contre la falaise boisée, nous échangions les nouvelles avec ce compagnon de nos courses.

Mustapha-ben-Dif pouvait avoir trente-cinq ans. De moyenne taille, les épaules larges et bien découplées, les traits vifs et mobiles, il res-

semblait dans son repos au tigre guettant sa proie. A la moindre émotion, son œil brun, devenu noir de geai, s'éclairait d'une lumière soudaine; le sang courait sous la paupière, la bête du combat se réveillait. De cette race d'hommes du *marghzen*, soldats toujours au service du *commandement*, qu'il fût turc ou chrétien, Mustapha rendait de grands services, et tous, nous prenions plaisir à l'interroger sur le pays et les souvenirs d'autrefois. Aussi, quand, au mois d'avril 1845, la colonne de Mostaganem, forte de douze cents hommes d'infanterie, d'une batterie d'artillerie de montagne et d'un escadron du 4e chasseurs d'Afrique, se mit en marche pour gagner le Dahra, ce fut une vraie joie dans nos rangs de voir Mustapha-ben-Dif, suivi de son guidon et de ses cavaliers bien connus, marcher derrière le chef du bureau arabe, le commandant Bosquet. Nous partions à une époque où les pluies sont encore redoutables, avec la crainte de ne point trouver de résistance; mais, si la *poudre* faisait défaut, la chasse au moins promettait des distractions nombreuses, et de plus, soldats, nous ne connaissions point encore ce droit nouveau, le droit aux commentaires, dont la révolution de février voulut gratifier l'armée, et que celle-ci dédaigna fort heureusement pour la France. — Le général de Bourjolly avait donné l'ordre de marcher. Soigner nos chevaux si l'occasion se présentait, courir sus à l'ennemi, à ce nouveau chérif Bou-Maza dont les récits populaires racontaient déjà tant de merveilles, telles étaient nos seules préoccupations.

Dahra veut dire en arabe le nord; on appelle ainsi, aux confins des provinces d'Oran et d'Alger, une partie montagneuse du pays comprise entre le Chéliff et la mer, de Tenez à l'embouchure du fleuve, qui, après avoir coulé vers l'ouest, tourne brusquement au nord et isole ainsi ce territoire de deux côtés. La population de cette contrée, longue de cinquante lieues environ sur vingt de large, est kabyle. Les terres, remarquables par leur fertilité, sont bien cultivées. On y trouve des vergers magnifiques, et la principale branche du commerce consiste dans la vente des figues séchées; mais, protégés par le fleuve, recevant rarement la visite des agens de l'autorité, les gens du Dahra ont une autre industrie plus fructueuse encore : les uns sont voleurs, d'autres recèlent et gardent les objets dérobés. Ces derniers, pour la plupart, habitent la petite ville arabe de Mazouna. Les subdivisions de Mostaganem et d'Orléansville sont chargées de maintenir l'ordre dans le Dahra. Celle de Mostaganem étend son autorité sur la partie riveraine de l'embouchure du Chéliff, qui est la moins accidentée. La subdivision d'Orléansville, au contraire, a dans son ressort les populations les plus sauvages et les plus remuantes. La ville de Tenez, située sur le bord de la mer, à la limite est du Dahra, est l'un des points principaux d'où s'exerce la surveillance; mais, quand des opérations plus considérables sont re-

connues nécessaires, les troupes de Mostaganem, d'Orléansville et de Tenez combinent leurs manœuvres pour atteindre et frapper l'ennemi.

C'est pour prendre part à l'une de ces opérations que notre colonne venait de se diriger vers le Dahra. Elle s'en allait poursuivre Bou-Maza de concert avec le colonel de Saint-Arnaud, et ramener le calme dans ces tribus que la présence du chérif avait mises en émoi. Le général de Bourjolly faisait sur la route rentrer quelques impôts en retard, et nous étions depuis deux jours arrêtés au milieu de rians jardins, près de la source d'Aïn-Tetinguel, dont les eaux, jaillissant d'une roche à fleur de terre, vont, après une course d'un quart de lieue, se jeter dans la mer.

La réunion était peu nombreuse ce soir-là chez Mustapha. Deux de ses parens, l'Hadj-Mohamed et Muley-Brahim, toujours associés à ses courses et à ses aventures, écoutaient les paroles qu'un étranger prononçait à voix basse, comme s'il eût redouté une oreille indiscrète. Dès que nous parûmes au seuil de la tente, l'étranger se tut; mais Mustapha lui dit alors : — Parle sans crainte; ceux-ci sont mes amis, et le secret m'est inconnu pour eux.

Cet homme jeta sur nous un regard de défiance et sembla hésiter un moment. Il avait le nez recourbé comme le bec d'un aigle; l'ovale de son visage était allongé, les pommettes de ses joues saillantes; le front, dégagé, droit, s'arrêtait par une ligne précise sur des sourcils nettement dessinés. Rassuré (car sans doute il nous prenait pour des gens qui ne pourraient comprendre son langage), il continua ainsi : « Par mon œil, Mustapha, je te le dis, je l'ai vu, et le frémissement a couru mes os. — Le Bou-Maza est parti, il y a quatre jours passés, quand le soleil venait de se coucher. Cent cinquante de ses cavaliers le suivaient, ayant pour guide Aïssa-Bel-Djinn, heureux de venger dans la mort les douleurs que Bel-Cassem avait amenées sur les siens. Leur haine, tu le sais, était profonde, et plus d'une fois ces frères d'une même tribu ont essayé leurs forces; les Sbéahs (1) sont prompts à la colère, et l'injure chez eux appelle toujours le sang. Les cavaliers marchèrent la nuit entière, et, à la première aube du jour, les canons de leurs fusils entouraient la tente de Bel-Cassem. — Aux aboiemens des chiens, nous saisîmes nos armes et courûmes à la défense; mais il était trop tard, et, sautant sur Bel-Cassem, ces ravisseurs le renversèrent. Quand des cordes eurent étroitement serré ses membres, ils amenèrent au Bou-Maza celui que les Français avaient nommé leur caïd. Alors j'ai entendu ceci : — C'est toi, Bel-Cassem, qui as semé le mal et servi le chrétien. L'heure du châtiment est arrivée pour toi.

« Bel-Cassem, élevant la voix, répondit : — Hier, j'envoyais vers toi

(1) Tribu très sauvage et toujours en querelle, établie moitié dans le Dahra, moitié sur l'autre rive du Chéliff.

un des miens te porter des paroles d'amitié, et tu me réponds par la trahison. Ma main a frappé pour ma protection, mais les tiens sont plus nombreux.

— Fils de chien, tu oses parler! reprit le chérif, et, se dressant sur ses étriers : Vous autres, écoutez, que mon commandement s'accomplisse! Je viens d'en haut, et je porte la volonté du Puissant. Prenez cet homme; que le fer rougi au feu entre dans sa chair; que ses yeux cessent de voir et restent suspendus à sa joue par un lien de chair; que de chacun de ses membres brisés un à un il sorte une douleur nouvelle!

« Bel-Cassem fut saisi, je te le dis, je l'ai vu, — le feu allumé, le fer placé dans la flamme, et la chair cria sous le fer rougi; puis le *chaous* s'approcha, entra le doigt dans son œil, et, le tirant à lui, le laissa accroché par un lien de chair. Il fut fait pour le second œil comme il avait été fait pour le premier. On prit ensuite un yatagan, et à l'aide du revers chaque membre fut brisé un à un. Le chaous regardait le chérif, attendant son ordre. Ayant rassasié son œil à cette vue, le Bou-Maza dit : — Vous autres, vous avez été les témoins de la justice; allez, que tous le sachent : ainsi seront punis les serviteurs du chrétien. — La douleur en ce monde, la mort pour aller souffrir en l'autre, les attendent. — Et, armant son pistolet, il brisa la tête de Bel-Cassem d'un seul coup. — En vérité, cet homme est un maître du bras, et le commandement parle par sa bouche.

« Je croyais ma dernière heure venue, et j'étais dans l'attente du plaisir de Dieu, quand un de ceux du chérif me reconnut. — Un jour qu'il était poursuivi, je lui avais donné asile. A cette heure, j'eus la récompense du bien : il me laissa fuir. Alors j'ai couru vers les vôtres d'Orléansville, et j'ai tout raconté. Ils m'ont donné des lettres pour les soldats de Mostaganem, et s'étaient déjà mis en route afin de suivre la vengeance. Sur mon chemin, j'ai appris que la poudre avait parlé, et depuis je n'ai rien su. »

— Il a fait cela? reprit Mustapha avec le ton d'un homme qui ne peut s'empêcher de ressentir une certaine admiration, et, après avoir réfléchi, il ajouta : Quelles sont les paroles des gens sur le Bou-Maza?

— Son nom est dans la bouche de tous, il remue les cœurs et agite les esprits. Quelques-uns m'ont dit qu'il venait de l'ouest, d'autres des *Cheurfas des Flittas* (1). Dans la vérité, nul ne le sait, et si le sang de Bel-Cassem ne s'était point mis entre lui et moi, j'aurais été son serviteur, car la terre ne peut produire un homme du ciel, et, envoyé de Dieu, il arrive du ciel.

Mustapha-ben-Dif, qu'un long séjour dans nos rangs avait déjà

(1) On nomme ainsi une fraction de la tribu des Flittas qui prétend descendre de la sœur du prophète.

rendu sceptique, échangea avec nous un sourire de doute. L'homme des Sbéahs le saisit au passage, et, craignant aussitôt de s'être compromis en montrant ses pensées dans toute leur vérité, il reprit avec la volubilité d'un Arabe tombé dans un piége : — Il est fils du démon et en possède les ruses. Ainsi il se revêt de l'apparence d'en haut et trompe les faibles d'esprit; mais mon cœur est droit. Louange à Dieu! je sers ceux qui connaissent la justice et le bien.

Coupant court à ce flot de paroles qui menaçait de n'avoir point de fin, Mustapha continua sans s'émouvoir à recueillir les renseignemens sur le chérif. — Comment est-il? quel est son aspect?

— La jeunesse est son partage, répondit le Sbéah; il possède la beauté, son regard commande, son front est marqué d'une étoile. Ils disent que la prière est constamment dans sa bouche; la sainteté est sa compagne, et le respect l'entoure. Plusieurs m'ont raconté que, durant de longs mois, il est demeuré chez une femme pauvre des Ouled-Youness (1). Là, ses journées se passaient dans le Seigneur, il priait et attendait. — Le premier signe de sa puissance se montra sur une créature de Dieu. Une chèvre de la montagne devint sa servante, obéissante et soumise à son regard. Ceux qui le rencontraient alors en étaient surpris et l'appelaient le *bou-maza* (père de la chèvre); mais leurs yeux ne voyaient point encore, car l'*esprit* lui ordonnait de garder le repos. Un jour pourtant, quand le soleil en se couchant marque l'heure de la prière, l'*esprit* lui enjoignit de quitter sa retraite. Alors, disent ces enfans de la ruse, le tonnerre se fit entendre, et, guidé par les éclairs, il marcha jusqu'à la tente de El-hadj-Mohammed-el-Jounsi, et, d'une voix qui dominait l'orage, lui commanda d'abandonner son sommeil et de l'écouter. El-hadj-Mohamed se leva et vit le feu du ciel briller à l'extrémité de sa main; et quand il parlait, chacun de ses doigts lançait des étincelles. Alors il crut et réunit les siens, et les paroles du Bou-Maza entraînèrent les cœurs. Il disait : — La mort me précède, elle frappe l'ennemi, c'est mon bouclier pour mes compagnons. Les biens de ce monde seront leur récompense, et durant ce temps ceux dont les jours auront été marqués auront les jouissances de l'autre. — Tous pourtant ne croyaient point. Alors, rapportent les semeurs du mal, quelques jours étant passés, il partit en razzia, et, dans la défense, un coup de feu lui fut tiré; mais du fusil sortit une eau limpide qui tomba aux pieds de son cheval. L'animal fit un bond, les crins de sa queue devinrent des flammes, et les balles s'en échappèrent par milliers, atteignant les fuyards à travers les rochers. Le mois qui suivit, il avait de nombreux cavaliers, des chaous, un secrétaire, un trésorier, et son grand drapeau rouge était planté près du

(1) Tribu kabyle dont le territoire est situé sur le bord de la mer.

marabout de Si-Aïssa-ben-Daoud. — Ils racontent, les maudits, afin d'augmenter son renom, qu'un prodige du ciel s'accomplit dans ce lieu. Comme il causait avec les siens en sa tente, un homme de la montagne voulut lui parler. Le chaous, sur l'ordre du Bou-Maza, le fit entrer. Alors, prenant son pistolet et lui montrant le canon, le Kabyle dit : — Les gens m'ont assuré que tu t'annonces envoyé de Dieu. Dans ta course, plus rapide que celle du lion, tu dois rassasier les vautours des cadavres des chrétiens; un fleuve de sang les rejettera dans la mer, d'où ils sont venus. Je veux savoir la vérité. Si tu viens d'en haut, ce pistolet sera sans force contre toi; si tu as menti, la balle qu'il renferme dévoilera ton imposture. — Le Bou-Maza, se levant, répondit : — Que la preuve de la vérité soit donnée ! — Le Kabyle alors arma son pistolet, lâcha la détente; mais le pistolet resta muet. Trois fois il en fut ainsi, et trois fois, disent ces menteurs, le pistolet ne partit point. Ces récits courent le pays; beaucoup croient et tous espèrent. »

L'homme des Sbéahs parlait encore, quand le chaous du bureau arabe vint le chercher; les lettres étaient prêtes; il allait repartir en courrier pour la colonne d'Orléansville. Nous restâmes seuls dans la tente.

— Que penses-tu de tout cela, Mustapha? lui dis-je.

— Moi, rien de bon. Je vous connais trop bien pour douter que votre bras ne l'emporte; mais le trouble vous viendra par cet homme, car le cœur de l'Arabe est tortueux. Peut-être maintenant parviendrez-vous à étouffer le feu.... J'en doute. Le tison restera enfoui sous la terre, et, dans les temps qui s'avancent, il faudra du sang pour l'éteindre. Voilà deux années que les Arabes ont la paix et de belles récoltes. Le repos leur pèse, ils courront à ce prophète.

— Tu le crois ?

— Oui.

— Mais qui les porte ainsi au trouble ?

— Tu le sais bien, car tu connais les croyances qui les agitent et tout ce qu'ils attendent. Pour moi, je ne puis m'empêcher de rire quand je les entends; mais tous n'ont pas vécu près de vous, et l'erreur est leur vêtement.

Mustapha-ben-Dif avait raison. — Quand je le quittai, tout en traversant le bivouac enseveli déjà dans le repos, je songeais aux difficultés sans cesse renaissantes, à cet édifice dont la base semblait reposer sur un sable mouvant toujours près de s'effondrer sous nos pas. Avec les Arabes, en effet, nous n'avons pas seulement à lutter contre les instincts guerriers; la superstition religieuse et les prophéties (1).

(1) Bien des années avant notre venue, un saint marabout, Si-Akredar, l'avait annoncée en ces versets qui couraient le pays :

« Leur arrivée est certaine dans le premier du 70e, car, par la puissance de Dieu, je

qui font partie de leur foi, sont nos plus redoutables ennemis, car presque tous ont en elles une confiance absolue, et si les unes annonçaient notre arrivée, d'autres parlent de notre départ et prédisent les hommes merveilleux par lesquels doit s'accomplir l'œuvre de régénération du monde. Quant à celui qui doit exécuter ces prodiges, les prophéties le disent encore : c'est le *Mouley-Sâa*, le maître de l'heure. Tout a été décrit, son nom, semblable à celui du *prophète*, les signes qui doivent distinguer sa figure, son caractère, ses traits. Une prophétie même annonce qu'il sortira du Dahra, et les poètes errans ont entretenu cette croyance en la chantant de *douar* en *douar* à travers le pays. Voilà pourquoi les Arabes se fient si peu à la durée de notre autorité, et sont toujours portés vers ceux qui se disent envoyés de Dieu. Voilà pourquoi encore tous ces imposteurs se nomment Mohamed-ben-Abdallah, du nom du prophète et de celui de son père, et ce qui mit le Bou-Maza en si grand crédit, car il parut dans le Dahra, et sa figure répondait au signalement mystérieux. On retrouvait jusqu'à l'étoile gravée sur le front. Ce fut ainsi que le Bou-Maza puisa les élémens de sa force dans la superstition de tous. Nous croyions pourtant alors que ce commencement de révolte serait facilement réprimé par la colonne d'Orléansville, à laquelle nous devions prêter notre appui durant quelques jours seulement.

Le lendemain de cette conversation avec Mustapha-ben-Dif, nous

suis instruit de l'affaire. Les troupes des chrétiens viendront de toutes parts; les montagnes et les villes se rétréciront pour nous. Ils viendront avec des armées de toutes parts, fantassins et cavaliers; ils traverseront la mer.

« Ils descendront sur la plage avec des troupes semblables à un incendie violent, à une étincelle volante.

« Les troupes des chrétiens viendront du côté de leur pays; certes, ce sera un royaume puissant qui les enverra.

« En vérité, tout le pays de France viendra. Tu n'auras pas de repos, et la cause ne sera pas victorieuse. Ils arriveront tous comme un torrent pendant une nuit obscure, comme un nuage de sable poussé par les vents.

« Ils entreront par la muraille orientale.

« Tu verras les chrétiens venir tous dans des vaisseaux.

« Les églises des chrétiens s'élèveront, la chose est certaine; tu les verras répandre leur doctrine. »

Notre venue dans le pays était prédite, notre départ est également annoncé, et Si-Aïssa-el-Lagrhouati, autre marabout vénéré, l'a confirmé en ces termes :

« Publie, ô crieur, publie ce que j'ai vu hier en songe! La calamité qui viendra est un mal qui surpassera tous les maux imaginables; les yeux n'ont rien vu de pareil. L'homme abandonnera son enfant. Il nous viendra un bey soumis aux chrétiens. Son cœur sera dur; il se lèvera contre mon maître, d'origine noble, dont le cœur est doux, qui est beau et prudent, et dont le commandement est juste.

« Publie, dis : Tranquillisez-vous, celui qui est arrivé les a dispersés; ils se sont réfugiés derrière l'étang salé, ils sont montés sur la cime du Kahars; les chrétiens ont quitté Oran. »

suivions, en quittant Aïn-Tetinguel, un sentier tracé sur la crête des collines qui longent la mer, et, après huit heures de marche, quand nous eûmes descendu une ravine couverte de mélèzes et de pins maritimes, le général de Bourjolly établit le bivouac de l'autre côté d'une rivière, limite des subdivisions d'Orléansville et de Mostaganem, au pied du réseau de montagnes habitées par les Achachas, les Ouled-Youness et les Mediounas, tribus contre lesquelles nous devions opérer. Durant toute cette journée, nous n'avions point aperçu un seul Kabyle. Ces champs bien cultivés, ces vergers en fleurs étaient déserts : les oiseaux seuls n'avaient point abandonné la terre; mais la solitude nous importait peu, et, comme de coutume, la gaieté et l'insouciance nous tenaient compagnie.

Vers midi pourtant, plus d'un fantassin secoua la tête en voyant les gros nuages venus de l'ouest couvrir le ciel; bientôt la pluie tomba en torrens, et, lorsque la trompette de l'état-major sonna la halte, nous étions mouillés jusqu'aux os. Aussitôt la ruche de se mettre à l'œuvre, chacun de courir abattre le bois, dresser les petites tentes, allumer de grands feux, préparer le repas bien gagné; mais l'heure du repos n'était point arrivée pour l'escadron de cavalerie du 4e chasseurs : il fallait encore escorter le général, qui s'en allait au rendez-vous pris avec M. de Saint-Arnaud, à mi-chemin des deux camps. Durant deux heures, nos pauvres chevaux suivirent les sentiers détrempés, gravissant avec peine ces terrains glissans; enfin nous rejoignîmes le colonel de Saint-Arnaud, arrivé le premier au rendez-vous avec son chef d'état-major, le capitaine de Courson, et l'escadron de spahis que le capitaine Fleury venait de former à Orléansville. Pendant que nos chefs conféraient de nos destinées, les escortes se mêlèrent, les poignées de mains et les récits s'échangèrent. Depuis le 14 avril, jour de sa sortie, la colonne d'Orléansville, plus heureuse que celle de Mostaganem, avait déjà eu trois engagemens sérieux. Le 14, c'était avec le Bou-Maza en personne. Dans le pays de Krenouan, le drapeau rouge du chérif avait eu l'audace d'attendre la charge de notre cavalerie : mal lui en prit, car les cadavres des Kabyles jonchèrent la plaine de Gri, et le soir, en rentrant au bivouac, nos cavaliers, alertes encore malgré leur marche de vingt lieues, étaient chargés de dépouilles. Malheureusement le 17 ils avaient eu à regretter la mort d'un brave officier, le lieutenant Béatrix, chef du bureau arabe de Tenez, qui fut écharpé avec quatre de ses *marghazenis* (1) avant que l'on eût pu arriver à temps pour les dégager.

La conférence durait toujours, elle semblait très animée, et le colonel de Saint-Arnaud, avec son entrain et son mouvement accou-

(1) Cavaliers du *marghzen* spécialement attachés au service de l'autorité.

tumés, tantôt indiquait sur une carte au général de Bourjolly le tracé du terrain, tantôt lui désignait du doigt les pays environnans. Du point où nous étions arrêtés en effet, la vue s'étendait au loin, et l'on découvrait le plateau de Bâl, une des positions stratégiques les plus importantes de ce réseau de montagnes. Large et fertile, ce plateau avait pour base des escarpemens rocheux et boisés. Des ravines difficiles ne permettaient de l'aborder que par d'étroits sentiers, et de ce point central une marche de quelques heures pouvait porter les troupes, au gré du chef, dans plusieurs vallées différentes. C'était du côté de la mer, entrevue par une échappée d'horizon, au-delà de l'escarpement de gauche, sur les contreforts de la grande montagne des Ouled-Youness, que la colonne d'Orléansville avait livré son troisième combat aux cavaliers du chérif. Les compagnies de chasseurs d'Orléans s'y étaient trouvées la veille très vigoureusement engagées.

« Il n'y a pourtant qu'un homme de plus! » disait Louis XIV apprenant que Vendôme, à peine arrivé en Espagne, avait déjà rétabli les affaires de la France en gagnant une bataille. A la guerre en effet, un vaillant chef, secondé par de braves soldats, devient le Briarée de la fable, le géant aux cent bras, dompteur du péril. Ce fut pour les chasseurs d'Orléans une heureuse chance d'avoir à leur tête le 18 le commandant Canrobert (1) : la rapidité de son coup d'œil, la précision de ses ordres, son énergique entrain, la confiance qu'il leur avait inspirée à tous depuis long-temps, les tirèrent du danger. Le 18, la colonne d'Orléansville s'était établie sur le plateau de Bâl. — A deux heures et demie, le colonel de Saint-Arnaud ordonna deux reconnaissances. L'une d'elles, confiée au commandant Canrobert, devait s'avancer dans la direction du sud-ouest, et, si l'on ne découvrait point l'ennemi, traverser le ravin de l'Oued-Met-Mour, puis fouiller les contreforts du piton des Ouled-Youness. Quelques spahis comme éclaireurs et trois cents hommes d'infanterie formaient l'effectif de la petite troupe. Les spahis n'avaient signalé aucun ennemi; l'on traversa l'Oued-Met-Mour. Sur le flanc droit, la section de carabiniers qui formait l'avant-garde fut

(1) Le commandant Canrobert se faisait remarquer par sa présence d'esprit dans les circonstances critiques. Le trait suivant peut en donner l'idée. En 1848, alors colonel des zouaves, il se rendait du poste d'Aumale à Zaatcha pour prendre sa part du siége. Le choléra s'était mis dans sa colonne et la décimait pendant la marche. On avançait avec peine, et les bêtes de somme étaient encombrées de mourans. On vint l'avertir, au moment le plus pénible, que les tribus nomades du sud se disposaient à l'attaquer. Il fallait à tout prix éviter l'engagement, car les transports manquaient pour les blessés. Le colonel aussitôt prend ses dispositions de combat, et, partant en avant avec son interprète, fait crier aux nomades ces paroles : — « Vous autres, sachez-le, je porte la peste avec moi, et, si vous ne me laissez passer moi et les miens, je la jette sur vous. » Les Arabes, qui depuis plusieurs jours pouvaient suivre la trace de la colonne aux tombes fraîchement creusées, saisis de terreur, n'osèrent attaquer et laissèrent passer.

alors légèrement attaquée, et tous les regards se portaient déjà de ce côté, quand d'un pli de terrain, d'une ravine boisée, vers la gauche, partirent des cris, des hurlemens. Au même moment, deux mille Kabyles bondissent furieux sur les chasseurs. Le commandant Canrobert aussitôt rallie la section de carabiniers et s'élance contre l'ennemi. Surpris d'une telle audace, celui-ci hésite, et nos chasseurs peuvent atteindre le sommet d'un plateau rocheux et boisé d'une bonne défense. Ils tiendront là jusqu'à l'arrivée du renfort que la fusillade fera venir du camp de Bâl. Reculer, traverser le ravin est impossible; ce serait vouer à la mort la moitié de la troupe et doubler la confiance des Kabyles. Les tirailleurs s'embusquent : deux réserves les appuient, prêtes à courir où besoin serait. Les balles kabyles s'abattent sur le plateau; c'est une grêle. Les chasseurs d'Orléans, accroupis contre terre, ménagent leurs munitions et visent à coup sûr; chaque cartouche porte la mort; le commandant Canrobert encourageait les soldats, les animait de sa parole. Cette défense acharnée irrite les Kabyles; l'ivresse furieuse de la bête fauve les gagne; ils se ruent contre la troupe, s'efforcent d'enlever les soldats corps à corps : alors la baïonnette joue à son tour, et le large sabre décime ces sauvages. Cependant les rangs s'éclaircissent : déjà Gilmaire et Bommont, deux braves sous-officiers, ont été frappés au cœur, huit autres cadavres sont étendus dans la petite clairière, et vingt blessés témoignent de l'ardeur de la lutte. Tous ces hommes grandissent avec le danger. Le sergent Lajus voit des chasseurs compromis; il s'élance, les dégage, tombe blessé deux fois et doit lui-même la vie au clairon Danot (1), dont la baïonnette tue trois Kabyles à ses pieds. Les capitaines Esmieu de Cargouet, Olagnier, Choppin sont partout. Chefs et soldats, sûrs d'eux-mêmes, vengent leurs pertes dans le sang ennemi. Enfin, derrière le contre-fort de la montagne, on entend le clairon qui sonne la charge et répète le refrain du bataillon : c'est la compagnie du lieutenant Bonnet soutenue par l'infanterie de ligne du lieutenant-colonel Claparide. En débouchant, le lieutenant Bonnet juge le terrain d'un coup d'œil, et, sans attendre des ordres, prend en flanc les Kabyles. Ceux-ci le croient suivi de toutes les troupes du camp : ils s'arrêtent. Le commandant Canrobert a vu leur indécision. Une compagnie garde les morts et les blessés sur les plateaux; le reste de la troupe prend l'offensive, charge à la baïonnette,

(1) Ce clairon était resté au 5e chasseurs d'Orléans. Le 4 décembre 1851, le général Canrobert avait, à Paris, sous ses ordres son ancien bataillon. Il retrouva Danot, et, voulant le faire décorer, le prit avec lui pour sonner ses commandemens. Arrivé au boulevard Poissonnière, le clairon se tenait contre le cheval du général au moment de la fusillade la plus vive. Ce bon soldat, qui avait échappé aux dangers de l'Afrique, tomba frappé d'une balle française aux pieds de son chef, à deux pas de la maison où demeurait sa famille.

brise les Kabyles et rejoint les renforts à mi-côte. Tous réunis retournent chercher les morts et les blessés; on se replia sur le camp, et un dernier mouvement offensif du capitaine Esmieu de Cargouet termina la lutte. Dans la mêlée, deux blessés avaient été enlevés par l'ennemi. Lorsque la nuit fut venue, les avant-postes du camp de Bâl virent les Kabyles allumer un grand feu sur un piton, à l'abri de nos balles; la flamme rougeâtre des pins éclairait ces figures sinistres. Le *tam-tam*, frappé à coups redoublés, semblait leur donner le vertige. Les soldats regardaient sans comprendre; bientôt ils eurent l'explication de cette joie féroce. Les cadavres de leurs malheureux camarades furent apportés. Au milieu des hurlemens, ils furent piétinés, profanés, outrageusement mutilés, puis les deux corps furent saisis et jetés dans le brasier. — La chair humaine est lente à brûler, elle roussit d'abord, la tête seule prend feu, et des yeux sortent des jets de gaz enflammés. Ce hideux spectacle avait rempli les soldats de fureur, tous s'étaient promis de ne point faire quartier quand l'occasion se présenterait. N'en déplaise aux philanthropes, qui, dans un bon fauteuil, au coin d'un bon feu, à l'abri du froid, de la pluie et du danger, font de belles phrases sur l'humanité, ils avaient grand'raison. Volontiers on joue sa vie, le soldat sait qu'il porte une livrée de mort qui lui vaut l'honneur au jour du repos; mais la rage lui viendra toujours à la pensée de la mutilation.

Pendant que nos camarades d'Orléansville nous racontaient ces épisodes du début de la course, les deux chefs avaient terminé leur conférence. Le général de Bourjolly et le colonel de Saint-Arnaud étaient convenus d'une opération pour la nuit même. En arrivant au camp, l'état-major donna les ordres; mais le soir, au moment de nous mettre en mouvement, un courrier arabe apporta au général des dépêches qui lui apprenaient qu'une puissante tribu kabyle, les Beni-Hidja, dont le territoire est proche de Tenez, entraînée par son caïd Mohamed-ben-Hini, homme fanatique et d'une grande énergie, avait attaqué un petit camp établi dans une vallée voisine de la ville. La route qui relie Tenez à Orléansville se trouvait coupée; des Beni-Hidja, l'insurrection pouvait s'étendre à l'ouest, gagner les Beni-Menacers et la Mitidja même, si l'on n'appliquait promptement le remède nécessaire. Le colonel de Saint-Arnaud, en prévenant le général de Bourjolly de ces événemens, lui annonçait qu'obligé de se porter en toute hâte dans la direction de Tenez, il ne pouvait exécuter le mouvement convenu pour la nuit.

Aussitôt les dépêches reçues, le contre-ordre fut donné, et le général modifia son plan d'opérations. — Nous allions nous borner à maintenir l'ordre parmi les tribus du Dahra comprises dans la subdivision de Mostaganem. Huit jours après, notre colonne se trouvait encore au même bivouac, sur les bords de l'Oued-Khamis, attendant, dans ces

terrains pierreux, près des beaux arbres qui alimentaient nos feux, la fin des pluies; mais les nuages couvraient toujours le ciel, et l'Oued-Khamis roulait des torrens d'eau boueuse. Les vivres commençaient à diminuer; nous devions recevoir bientôt un convoi d'approvisionnemens; on craignait pourtant que, si le mauvais temps continuait, la rivière débordée ne lui permît pas de nous rejoindre. Le général crut prudent de ne point tarder davantage à passer la rivière, et, par son ordre, un des officiers de cavalerie, monté sur un des meilleurs chevaux de la colonne, fut chargé de trouver un passage. Une petite escorte devait le préserver des rôdeurs et le retirer de l'eau, s'il arrivait accident, car l'entreprise n'était pas sans danger. Quatre fois le pauvre cheval fendit le torrent; quatre fois, luttant contre le flot, il dut revenir sans avoir trouvé un gué favorable. Partout des pierres, des troncs énormes, des difficultés trop grandes pour l'infanterie. Comme l'officier repassait encore, cherchant toujours, la pauvre bête s'abattit. Cheval et cavalier furent roulés; mais, par un violent effort, ils se tirèrent d'embarras et abordèrent à la rive. Il fallut cependant encore se remettre en mouvement : le gué n'avait pas été trouvé, et l'ordre devait s'exécuter. Cette fois-là, plus heureux, l'officier rencontra un endroit où le fond était uni. L'infanterie aurait de l'eau jusqu'à l'aisselle, mais à la rigueur on passerait. La position devenait trop critique, si le mauvais temps continuait, pour que le général ne se décidât pas sur-le-champ. Ordre fut donné de plier les tentes et de lever le bivouac. Pendant ce temps, M. de Berckheim, qui commandait notre artillerie, disposait une cinquenelle à l'aide de laquelle les fantassins pourraient lutter contre la violence du courant. Les artilleurs établirent avec peine cette corde solidement amarrée aux deux rives, et l'infanterie commença à s'ébranler. Plusieurs avaient ôté leurs souliers, les cartouches étaient placées sur le haut des sacs, et ils entraient bravement dans cette eau glacée qui tourbillonnait autour d'eux, se tenant accrochés au câble. La plupart passèrent sans encombre; quelques-uns pourtant, saisis de vertige, lâchèrent prise et furent entraînés. Heureusement, si les fatigues et les souffrances furent grandes, personne ne périt. Trois mulets seuls se noyèrent. Les malheureux petits bourriquots de l'infanterie eurent bien de l'embarras, un surtout excita nos rires. Ce bourriquot, dépouille opime de la bataille d'Isly, dont il avait gardé le nom, était gris-blanc, l'œil plein d'intelligence, j'allais dire la mine fière. On l'avait affublé d'un gros nœud rouge qu'il portait toujours en tête du convoi, car il ne pouvait souffrir de se voir dépassé. Ce bonhomme d'âne avait une si drôle de physionomie, que la colonne entière le connaissait, l'aimait, le caressait. Quant à son conducteur habituel, ordonnance d'un officier d'infanterie, il l'adorait. Aussi vraiment la figure du pauvre soldat faisait-elle peine,

quand il vit tous les dangers que son ami allait courir. Entre camarades, on a l'ame bonne. Il en appelle deux, tous se mettent à l'œuvre. Le bourriquot est déchargé, le poids réparti sur leurs épaules, et Isly triomphant arrive sur l'autre rive.

Durant toute cette pénible opération, la gaieté de nos soldats était inépuisable : quolibets et moqueries ne manquaient pas aux maladroits; chacun, ayant gagné la terre ferme, se secouait comme un caniche qui a pris un bain, et n'y songeait plus. Le général de Bourjolly, à cheval au milieu de l'eau, soutenait de ses paroles et de son commandement ses soldats. Il ne se retira que lorsqu'il eut vu M. de Berckheim replier la cinquenelle et les artilleurs reprendre leur rang dans la colonne.

Nous venions de recevoir les dernières pluies. Le surlendemain, le temps s'était remis au beau, et quinze jours après nous avions achevé les opérations dans la partie du Dahra qui dépendait de la subdivision de Mostaganem. Appelé par d'autres affaires, le général de Bourjolly marcha vers le sud, vers les limites du Tell et du Serrsous. Le territoire d'Orléansville restait en pleine agitation sous l'impulsion de l'insaisissable Bou-Maza, Orléansville même avait été attaqué. Enfin, après trois mois d'une course au clocher qui ne lui laissa ni trêve ni repos, au commencement de juillet, lorsque la colonne de Mostaganem, retournant prendre un repos bien mérité, renforçait, en prévision des éventualités futures, la garnison du poste d'observation du Khamis des Beni-Ouragh, dans les montagnes situées sur l'autre rive du Chéliff, la révolte semblait comprimée dans toute l'étendue de la subdivision. Il n'en était rien pourtant. Cette sourde inquiétude qui minait alors nos possessions d'Afrique, et qui s'était fait jour par des éruptions prématurées, allait éclater bientôt de l'ouest à l'est comme un ouragan de feu.

Deux mois plus tard, vers la mi-septembre, les douze cents hommes de Mostaganem avaient à supporter dans les bois des Flittas l'effort du pays tout entier essayant de secouer le joug. Nous apprenions en même temps le massacre de nos frères d'armes à ce marabout de Sidi-Brahim, dont nul n'oubliera jamais le nom de funèbre mémoire. La colonne d'Orléansville vint alors nous prêter son appui; mais le colonel de Saint-Arnaud dut bientôt retourner dans sa subdivision, sérieusement menacée. Le maréchal Bugeaud, voulant à cette époque rendre plus mobiles les troupes d'Orléansville et leur faire prendre part à ses opérations de l'Ouar-Senis, donna l'ordre à M. Canrobert, devenu lieutenant-colonel, de prendre le commandement de la ville de Tenez, et forma une colonne de douze cents hommes, avec laquelle le lieutenant-colonel devait maintenir toujours libres les communications entre les deux villes et mater toute cette partie montagneuse et difficile du Dahra, qui n'avait pas été la dernière, comme bien on le pense, à

prendre sa part de l'insurrection générale. Les courses de cette colonne durèrent du 1er décembre 1845 au 26 mai 1846, époque de la pacification générale. Ce fut alors seulement que mon escadron, parti de Mostaganem dans la province d'Oran pour opérer dans les montagnes kabyles, bien au-delà d'Alger, put revenir dans son ancienne garnison.

Des six officiers et des cent vingt chasseurs à cheval qui avaient passé l'inspection du départ, deux officiers et soixante-sept hommes serraient seuls la main de leurs camarades du 1er escadron, détachés dans la subdivision pendant toute la révolte, quand nous traversâmes Orléansville pour rentrer à Mostaganem. Je me rappelle encore cette soirée de la rencontre où nous recevions l'hospitalité du capitaine Fleury. Un bol de punch flamboyait sur une grande table chargée de verres et de cigares. Chacun avait pris place comme il avait pu, et sur le beau canapé en cotonnade rouge, et sur les chaises de paille, et sur les coussins, voire sur l'étroit matelas caché sous un *haïk* arabe. Pour charmer les loisirs et réveiller les échos de France, nous avions un brigadier, ancien élève du Conservatoire, qui chantait d'une fort belle voix de ténor *la Juive, Robert-le-Diable, les Huguenots, le Domino noir*. Biais, le capitaine en second, à moitié guéri d'une blessure à la cuisse, entonnait les chansons inventées par les routiers de l'univers depuis plus de mille ans, et l'on buvait, et l'on causait. Chacun racontait ses fatigues de la campagne; on parlait tous à la fois, éprouvant par avance ce plaisir des *grognards* rappelant les vieux souvenirs de leurs jeunes années.

C'est ainsi que j'appris les marches de la colonne de Tenez. Pendant que nous courions le sud de l'Afrique, ce petit corps de troupes maintenait le Dahra, toujours si dur à l'obéissance. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de raconter les fatigues d'une colonne perdue et oubliée dans le grand mouvement de 1845. Par quels efforts, par quelles peines alors chacun a-t-il noué les mailles du filet que nous avons dû jeter sur l'Afrique entière avant de la dominer? Quelques épisodes des six mois de courses de la colonne de Tenez durant l'hiver de 1845 à 1846 aideront à le faire comprendre.

II.

« Si ta dent est petite, dit le proverbe arabe, qu'elle ait le venin de la vipère. Vienne la mort du venin ou de la force, la mort reste la mort; il n'y en a qu'une. » Ce dicton devint la devise du lieutenant-colonel Canrobert. Frapper vite et fort, se multiplier pour être partout, choisir toujours les positions militaires qui commandaient le pays, et ramener ainsi les tribus sous le joug, remplacer le nombre par une activité et une énergie constantes, telle fut la règle adoptée dans cette

campagne, car le maréchal n'avait pu réunir qu'à grand'peine, et en les prenant dans tous les corps, les douze cents hommes de la colonne. Deux cents zouaves, cinq cents chasseurs d'Orléans, du 5e bataillon, qui, sous les ordres du commandant Soumain, gardaient leurs traditions de dévouement et de courage, trois cent cinquante hommes du 64e de ligne, trente sapeurs du génie, cinquante hommes du 6e léger, une demi-section d'artillerie de montagnes, un peloton de chasseurs à cheval d'Afrique, enfin les trente cavaliers arabes du capitaine Lapasset, remplaçant au bureau arabe le lieutenant Béatrix, tué si malheureusement le mois d'avril précédent, c'étaient là toutes les forces qui composaient la colonne chargée de dompter l'insurrection du Dahra.

La chasse commença aussitôt, et la tribu kabyle des Beni-Hidja, dont le chef, Mohamed-ben-Hini, coquin vénéré, leur soufflait son fanatisme et son courage, fut châtiée des premières. Le 17 décembre, la colonne gravissait les pentes du col de Sidi-Bousi. Son arrivée mettait en émoi ces populations sauvages; il semblait voir une fourmilière qu'un voyageur eût remuée du bout de son bâton. Le long des hauteurs de droite, les Kabyles couraient, glapissant, criant, hurlant; bientôt les coups de fusil se font entendre, le bruit du tambourin les enivre; aussitôt trois compagnies d'infanterie, 64e de ligne, zouaves et chasseurs d'Orléans, sous le commandement du capitaine Esmieu, de ce dernier corps, sont lancées au pas de charge. C'est à qui se distinguera. La tunique noire des chasseurs d'Orléans, la capote grise de la ligne, le turban vert des zouaves, remplacent dans ce *steeple-chase* les casaques aux nuances diverses des jokeys. Le coup de feu et la baïonnette fraient un passage; chacun cherche à se devancer, s'appuyant sur son camarade. Comme toujours, plus d'une aventure signala ces rencontres. — Deux zouaves tournent un buisson, un d'entre eux reparaît à quelques pas de là, immobile, l'œil au guet, faisant le coup de feu. Un sergent accourt pour les dégager, les croyant blessés. Il n'en était rien. Un des zouaves avait rencontré dans le fourré une jeune personne kabyle fort jolie, et lui faisait la cour avec de douces paroles au milieu des balles, pendant que le camarade veillait et protégeait ces nouveaux amours. A trois heures, les hauteurs étaient dégagées, et une demi-heure après nos troupes s'établissaient dans les vallons du versant opposé, entre les sources de l'Oued-bou-Cheral et de l'Oued-bou-Rhaseur. Durant la nuit, les Kabyles tentèrent encore l'attaque, mais sans succès; nos grand'gardes les tinrent en respect.

Passer la nuit en grand'garde n'éveille dans la pensée de ceux qui n'ont point fait la guerre, et surtout la guerre de partisans, que l'idée d'un certain nombre d'hommes dormant à deux ou trois cents pas en avant d'une troupe, pendant que l'un d'entre eux se promène de long

en large le fusil au bras. C'est ainsi qu'au Cirque des boulevards les pièces militaires nous les représentent; mais, en Afrique, les grand'-gardes de nuit ne ressemblent guère à cela : on n'y dort pas, chacun veille. Si la pluie tombe, si le vent du nord souffle et glace, point de feu pour réchauffer les membres fatigués par la marche du jour : la flamme trahirait le poste; il faut veiller toujours près de ses armes, et ceux qui sont en faction, accroupis dans les buissons, guettent du regard le moindre indice, tendent l'oreille au moindre bruit, chassant le sommeil qui alourdit la paupière. Le salut de tous peut en dépendre. Bien mieux, si l'ennemi attaque, vous ne devez pas tirer; la baïonnette est au bout du fusil pour la défense; point de fausses alertes; à tout prix, ne troublez pas le sommeil du bivouac. Tel est le point d'honneur. C'est ce que savait bien le sergent du 64e qui, cette nuit-là, commandait un poste avancé. — Une colonne kabyle se glisse le long d'une pente boisée pour enlever le petit poste. La sentinelle se replie en rampant et la dénonce. Le sergent ne veut en croire que ses propres yeux, car la nuit les objets semblent parfois grandir, le soldat aurait pu s'effrayer. Il voit que sa troupe est trop faible pour résister. Aussitôt il donne l'ordre de se retirer, et gagne un point de bonne défense à cinquante pas de là. L'ennemi arrive, croit le poste abandonné et s'établit tranquillement. Le sergent alors revient brusquement, charge à la baïonnette comme s'il eût eu avec lui les forces du camp; les Kabyles se sauvent dans toutes les directions, le laissant maître du piton confié à sa garde.

Les Beni-Hidja commençaient à recevoir le châtiment de leur révolte, lorsqu'il fallut se rapprocher de Tenez. Le Bou-Maza venait de pénétrer dans le Dahra, et le colonel devait, tout en assurant la sécurité de plusieurs convois destinés à l'approvisionnement d'Orléansville, se tenir prêt à se porter dans la direction où le Bou-Maza rendrait sa présence nécessaire. La mauvaise saison vint alors ajouter de nouvelles souffrances aux fatigues des marches incessantes. Dans toute l'Algérie, les premiers jours de janvier 1846 furent marqués par des temps affreux. Tandis qu'à Sétif huit cents hommes périssaient dans la neige, plus d'un soldat eut les pieds gelés dans la province d'Oran. La petite colonne de Tenez prit aussi sa part de ces misères, et le 6 janvier, comme elle était en marche, un brouillard épais l'enveloppa tout entière; l'on avançait ainsi en pays ennemi, à travers un terrain coupé de ravines et de bois épais, transi par les rafales de vent et de pluie qui se succédaient à chaque moment. Toutes les dix minutes, le clairon qui marchait en tête sonnait, et les clairons et les tambours de chaque corps répétaient successivement en terminant la sonnerie par le refrain du régiment. L'on s'assurait ainsi que la colonne s'avançait en

bon ordre : les flanqueurs, repliés par petits groupes dans le convoi, l'auraient protégé au besoin contre les embuscades; mais, si le proverbe dit que le soleil luit pour tout le monde, amis et ennemis se valent par le froid et le brouillard : tous sont également engourdis. La colonne ne fut pas attaquée. Continuant avec cette résignation patiente que donnent l'habitude de la souffrance et la confiance dans le chef, elle arriva sans encombre au centre de beaux villages kabyles que leurs habitans, les Larmounas-Baharis, avaient abandonnés. Là le lieutenant-colonel jugea prudent de s'arrêter; la tempête, loin de diminuer, semblait augmenter encore. A peine les faisceaux formés, les soldats coururent aux maisons, enlevant aux toitures ces longues perches de bois bien sec qui font de si belles flammes. On les entassa en pyramides immenses, et pendant dix-huit heures, tant que l'ouragan dura, les feux furent soigneusement entretenus. Une autre bonne fortune leur était réservée : les Kabyles avaient laissé les provisions au logis; des repas copieux aidèrent nos soldats à supporter le froid et la pluie. Enfin l'on put se remettre en mouvement et reprendre cette course au clocher qui ramenait peu à peu les populations sous notre autorité.

Le 20, les troupes rentraient à Tenez pour remplacer les souliers usés, réparer les capotes mises en pièces par les buissons; mais le repos fut court. Le 21, le colonel de Saint-Arnaud, commandant la subdivision, modifiait la composition de la colonne, remplaçant les zouaves par le 1er bataillon du 36e de ligne, et prescrivait au lieutenant-colonel Canrobert de se montrer à l'ouest du cercle pour y châtier quelques tribus encore rebelles et balancer l'influence du chérif Bou-Maza. La petite colonne se dirigea vers le plateau de Tadjena, une des positions stratégiques du Dahra. De ce point élevé, une troupe peut se porter dans trois directions différentes, frappant également les gens du Chéliff et ceux du bord de la mer. L'eau était bonne, le bois abondant, la nourriture des chevaux facile; c'était un bon repaire pour attendre l'occasion favorable, qui ne devait pas tarder.

Les espions annoncèrent que le Bou-Maza se trouvait chez les Medjounas, occupé à réunir du monde, et que la fraction des Sbéahs dite Mchaias s'occupait de ses labours : confiante dans son éloignement de Tenez et d'Orléansville, elle négligeait de se garder. A neuf heures du soir, le lieutenant-colonel recevait ces renseignemens; à onze heures et demie, les hommes, réveillés au milieu de leur sommeil, prenaient les armes. Cinq cents fantassins d'élite sans sac, la cavalerie, le *goum* (1), composaient la petite colonne qui devait tomber au point du jour sur les récalcitrans. On avançait dans le plus grand ordre, dans le plus

(1) Cavaliers irréguliers arabes.

profond silence; pas une pipe n'était allumée. Quand la nuit est noire, la moindre lueur trahit la présence. Enfin, au premier crépuscule, comme l'aube blanchissait l'horizon, on avait atteint la partie du pays où s'étaient réfugiées les fractions ennemies, et nos soldats distinguent les tentes dans la vallée et sur les pentes montagneuses. La surprise a réussi, toute fatigue disparaît; un instant auparavant, le fantassin traînait la jambe; maintenant vous pouvez lui faire donner la chasse durant dix lieues sans qu'il y songe. Les ordres sont transmis rapidement. La cavalerie et le goum se diviseront et suivront les hauteurs pour atteindre le col qui fermait la vallée, unique passage par lequel les populations que l'infanterie pourchasse puissent tenter la fuite. La cavalerie part au galop, les deux tiers de l'infanterie sont déployés en tirailleurs, le reste forme troupe de soutien. Bientôt les premiers *douars* sont atteints, le cri d'alarme retentit, les coups de feu s'échangent, l'effroi est dans la vallée entière. Femmes, hommes, enfans, s'élancent du côté de la seule issue que le terrain leur offre; mais ils trouvent les chasseurs et le goum : les balles se croisent, les sabres des chasseurs en percent un grand nombre, et cent cinquante cadavres restent étendus sur le sol. Les troupeaux, les femmes et les enfans, quelques Kabyles aussi sont rejetés dans la direction de l'infanterie, et la razzia entière se trouve réunie au centre de la vallée. Quand les grillades de mouton eurent réparé les forces de la troupe, les clairons sonnèrent de nouveau la marche, et le long convoi prit la direction du plateau de Tadjena, où l'attendait l'autre moitié de la colonne. A neuf heures et demie, chacun reprenait sa place au bivouac, après vingt-deux heures de course. — Des gardes furent données aux prisonniers; on plaça les femmes et les enfans sous des tentes de campement, afin de les préserver du froid. Ces pauvres malheureuses accroupies à terre, les enfans attachés derrière le dos comme un paquet, couvertes de haillons, de poussière, de saleté, offraient un triste et répugnant spectacle. Malgré la boue et les immondices dont les femmes arabes se couvrent la figure quand le sort de la guerre les fait tomber dans les mains ennemies, quelques-unes pourtant étaient charmantes. Celles-ci ne détournaient que bien peu la tête, et laissaient entrevoir leur visage. Que voulez-vous? femme jolie, même dans les sentiers d'Afrique, n'ignore point sa beauté. La bonté de cœur de nos soldats était vraiment touchante. Ces hommes si rudes à la besogne, ces coureurs de halliers, ces gens que l'on représente affamés, désireux de sang, la lutte terminée, on les voit jouer avec les enfans, prendre soin de ceux qui souffrent, approcher pendant la route de leurs petites lèvres, que la soif dessèche, la gourde portée par chacun d'eux à sa ceinture. Parmi nos prisonniers se trouvait une petite fille

de cinq à six ans, l'œil brun, le sourire malin, les dents d'ivoire, quelque chose de leste et d'accort qui vous intéressait à elle. La pauvre petite marchait seule, et de bien grosses larmes roulaient dans ses petits yeux. Un sergent qui parlait un peu arabe lui dit de bonnes paroles pour la rassurer. Alors l'enfant raconta qu'une balle perdue avait tué sa mère, que son père était mort percé par le sabre d'un chasseur à cheval, et qu'elle restait seule, ayant bien peur; puis aussi elle montrait son pied tout saignant, car en essayant de fuir elle s'était blessée. Il y avait tant de gentillesse dans cette enfant, que la pitié gagna le sergent : il la prit sur son épaule, et, quand un chasseur à cheval passa près de là, il la lui remit en dépôt, afin qu'elle pût continuer la route sans fatigue. Voilà notre petite fille fièrement campée à l'avant d'une selle, toute rassurée déjà, commençant à sourire et à jouer avec la barbe du chasseur. En arrivant au bivouac, ce fut bien une autre fête : le sergent vint la chercher, on soigna son pied, on lui donna de la nourriture, et, quand on repartit, la cantinière du bataillon l'emmenait sur ses mulets, et l'enfant réjouissait toute la compagnie par ses drôleries et sa bonne humeur. Tous l'aimaient. Le capitaine voulut l'adopter. Bien lui en prit, à ce brave capitaine. Il avait une sœur mariée et sans enfans. L'année d'ensuite, revenant en France, il amena la petite avec lui, et, comme toujours, elle exerça son charme. Le frère l'aimait, la sœur l'adora, ne voulut pas s'en séparer, et la retint de force. L'année dernière, la petite fille du Dahra, élevée, si je ne me trompe, dans un pensionnat de Tulle (1), devenait une jeune fille qui tenait toutes les graces que l'enfant avait promises. Dans quatre ans, elle aura seize ans et de la pudeur, portera des robes longues, baissera les yeux, dansera la valse à deux temps, et se mariera par-devant M. le maire, toutes choses, sauf les seize ans, complétement inconnues dans le Dahra.

Les savans nient le mouvement perpétuel; évidemment les membres illustres de l'Académie des sciences n'ont point fait à cette époque les campagnes d'Afrique : ils ne douteraient plus de son existence. Une course finie, dans la nuit même une autre commençait. Cependant le Bou-Maza ne pouvait voir ruiner son influence sans essayer de lutter, et le 28 janvier, comme les troupes étaient revenues sur le plateau de Tadjena, point d'où rayonnaient alors toutes les opérations, des cavaliers du chérif annonçaient son retour en échangeant quelques coups de fusil avec nos tirailleurs. Le lendemain 29, l'ennemi couronnait les monticules couverts de mélèzes et de chênes verts, situés sur la rive

(1) M. Alexis de Valon, de si regrettable mémoire, m'a souvent parlé de cette enfant et de sa mère adoptive.

gauche de l'*Oued-Sidi-Salem*, une des vallées qui s'ouvraient au nord-ouest de Tadjena. Le lieutenant-colonel Canrobert, voulant s'assurer de sa force, l'envoya reconnaître par le capitaine Lapasset, chef du bureau arabe, qui avait, outre ses cavaliers, trois compagnies d'infanterie, deux du 5e bataillon de chasseurs d'Orléans et une du 36e. Quelques groupes ennemis, d'où se détachaient un petit nombre d'éclaireurs, se montraient seuls. Du haut des pitons, les cavaliers arabes des deux partis commencèrent à échanger les injures. Leur voix, comme celle des héros d'Homère, portait à des distances fabuleuses les malédictions et les menaces. Bientôt pourtant la poudre parla à son tour, mais avec mollesse; les tirailleurs ennemis se retiraient peu à peu, cherchant à attirer nos soldats vers une suite de ravines et de contreforts d'où l'on pouvait les harceler à coup sûr et les couper du camp. Heureusement les officiers, vieux renards d'Afrique, étaient habiles à sentir la ruse. Ils n'avançaient qu'avec précaution, se tenant toujours sur leurs gardes, quand d'une ravine déboucha tout à coup sur eux une charge furieuse que le Bou-Maza menait en personne. Mohamed-ben-Hini, le fameux et redoutable agha des Beni-Hidja, l'agha Oulid-Derbal, renommé pour sa courageuse audace, étaient avec lui. La petite troupe, faisant bonne contenance, serra les rangs; les fusils ne partaient qu'à coup sûr, chaque balle envoyait la mort. Neuf chasseurs d'Orléans furent tués, vingt-quatre sous-officiers et soldats blessés mortellement, tant la mêlée avait été rude. La perte des Kabyles fut plus sensible encore : Mohamed-ben-Hini tombait frappé de sept balles, et la baïonnette d'un chasseur faisait sauter l'œil et le crâne d'Oulid-Derbal. Leurs gens n'osèrent attaquer nos soldats, quand la reconnaissance se replia sur le camp.

Le lendemain, un convoi venant d'Orléansville devait suivre la route de Tenez. Le lieutenant-colonel craignait que l'ennemi, en s'embusquant dans les ravines durant la nuit, n'essayât de le couper; mais les éclaireurs n'aperçurent nulle trace, et vers midi, quand de la grande halte on eut vu le convoi poursuivre tranquillement sa marche, la colonne se mit en mouvement dans la direction de la vallée de Sidi-Brahim. Au dire des espions, le Bou-Maza s'était porté de ce côté. Les nouveaux renforts envoyés par le colonel de Saint-Arnaud allaient permettre de le poursuivre plus vivement encore.

Le passage qui conduit de la vallée de l'Oued-Sidi-Salem à la vallée de l'Oued-Sidi-Brahim est dégarni de bois, c'est un col grisâtre et schisteux, raviné par les pluies, dominé par des crêtes dentelées. Un étroit sentier serpente à travers ces ondulations de terrain et débouche sur un petit plateau d'où l'on aperçoit la rivière, et sur les contre-forts opposés — le marabout de Sidi-Brahim. Autour de ce marabout, le

long des pentes qui conduisaient à la rivière, dix-huit cents Kabyles environ se trouvaient rassemblés; sur leur droite, à trois cents mètres, un groupe de deux cents cavaliers était réuni autour d'un grand drapeau facile à reconnaître pour celui du chérif. Le lieutenant-colonel, prévenu sur-le-champ par les éclaireurs, se hâta de gagner la tête de colonne. Tandis que les soldats, sortant un à un de la gorge, se massaient lentement, mettant pied à terre, il examinait le terrain et donnait les ordres pour l'attaque. Un bataillon du 36e de ligne et un détachement du 3e chasseurs d'Orléans devaient garder le convoi. Le reste de l'infanterie, légion étrangère et 5e bataillon de chasseurs d'Orléans, sous les ordres du commandant Soumain, traverserait la rivière et aborderait de front l'ennemi pendant que le lieutenant-colonel, avec la cavalerie et le goum du capitaine Lapasset, gagnerait sur la gauche, par un mouvement tournant, les sommets des crêtes et prendrait les Kabyles entre deux feux. Le signal est donné; la manœuvre commence. Embusqués dans les rochers, tapis dans les buissons et les fourrés qui les protégent, les gens du chérif engagent une vive fusillade. Les chasseurs les abordent à la baïonnette, les pourchassent dans leurs repaires. La cavalerie, qui a gravi les escarpemens de gauche, paraît contre le marabout et descend à la rencontre de l'infanterie. Les Kabyles surpris hésitent, tentent la fuite, ne songent plus qu'à se dérober à nos coups; mais les soldats, acharnés à la vengeance, les poursuivent sans relâche, sans pitié. Tout le terrain se couvre de morts, et le Bou-Maza, témoin impassible de la ruine des siens, s'éloigne en toute hâte sans essayer de leur porter secours. A deux heures commençait l'attaque; à cinq heures, la lutte était terminée, nos soldats essuyaient la sueur glorieuse du combat, — et à six heures blessés et survivans étaient établis au bivouac, sur la rive gauche, non loin de l'endroit où flottait le drapeau du chérif.

Cette bonne rencontre, où la hardiesse et la rapide décision du chef avaient valu une fois de plus le succès à nos armes, changea la situation des affaires. Le Bou-Maza fut contraint de se retirer dans la partie la plus difficile du Dahra, et plusieurs tribus se rapprochèrent de nous. La colonne d'Orléansville, qui avait alors quelques instans de répit, vint à cette époque réunir ses forces à celle de Tenez; mais leur action commune ne fut pas de longue durée. Elles avaient à peine eu le temps d'exécuter par une marche de nuit un coup de main sur les Ouled-Youness, cette tribu berceau de la révolte, qu'un ordre du gouverneur-général rappela les troupes d'Orléansville près de lui, et le lieutenant-colonel Canrobert dut pourvoir seul de nouveau à toutes les éventualités. Du marabout d'Aïssa-ben-Daoud, sur le penchant du coteau qui borde la plaine de Metaouri, non loin de la vallée du Chéliff, le colonel maintenait

le pays par des courses rapides, cherchant par tous les moyens à priver le chérif des ressources qu'il trouvait dans le Dahra. Le 15 février, les Madiounas, puissante tribu de la subdivision de Mostaganem, payaient d'un seul coup tout l'arriéré de leurs méfaits, et pour quelque temps du moins étaient mis hors d'état de venir en aide au Bou-Maza. Ils furent tondus jusqu'à la peau, ces pauvres Madiounas, et les plus avides au pillage furent leurs frères de Mazouna, les recéleurs habituels de leurs rapines. Comme il s'agissait avant tout de diminuer leurs ressources, le lieutenant-colonel n'avait rien trouvé de mieux que de s'adjoindre huit cents hommes de Mazouna. Avec de pareils vautours, la besogne devait être bien faite. Le spectacle, au reste, était curieux. Sur les hauteurs, une partie de la troupe se tenait en observation, maintenant les Kabyles à distance, pendant que le reste des soldats pénétraient dans les maisons (1). Alors jarres, burnous, peaux de bouc, haïcks, étaient jetés pêle-mêle devant la porte avant qu'on livrât les maisons aux flammes. D'autres se répandaient dans les vergers, semant partout la ruine et la désolation, et au milieu de tous, dans cette curée, le Juif, poursuivant le gain, chargeait ses mulets de dépouilles, ne laissait traîner ni un vase ni un lambeau d'étoffe. Bientôt l'œuvre de destruction, cette cruelle nécessité de la guerre, fut accomplie, et le clairon sonna le ralliement. Peu à peu, durant ce temps, les groupes ennemis semblaient augmenter, l'agitation devenait plus grande, le bourdonnement précurseur se faisait entendre. Comme toujours, le moment du retour fut le signal de l'attaque. De droite, de gauche, de tous côtés, les hurlemens et les coups de fusil éclatèrent en même temps. Nos troupes se retiraient en bon ordre, les lignes de tirailleurs repoussaient toutes les attaques. Emportés pourtant par l'ardeur de la lutte, plusieurs tirailleurs abusent de leurs cartouches. Les Kabyles s'aperçoivent que le feu diminue, les balles n'arrêtent plus leur élan. Sur un petit plateau qui précède l'Oued-Tancer, au moment où l'on allait envoyer des troupes fraîches aux lignes de tirailleurs, ils se précipitent, cherchant à les entamer; mais le colonel avait prévu ce mouvement, et la petite cavalerie de la colonne, que le capitaine Lapasset accompagnait avec les cavaliers indigènes, avait, par son ordre, suivi au galop un pli de terrain qui dérobait son approche. Ils arrivent, tombent sur les Kabyles, les percent de leur sabre. Le capitaine Lapasset est blessé; on perd quelques hommes; l'ennemi est repoussé au loin et n'ose plus renouveler son audacieuse attaque.

Nos soldats ne détruisaient pas toujours. Loin de là, pour protéger

(1) Les Kabyles, on le sait, ne vivent point sous la tente, ils habitent des maisons solides et bien bâties.

les *douars* restés fidèles, quittant le fusil, ils prenaient parfois la truelle, et, redevenus travailleurs, on les voyait construire les abris qui devaient sauvegarder nos alliés quand ils seraient forcés de s'éloigner et de les laisser à leurs seules forces. A Saardoun, le 23 février, capotes et tuniques étaient mises bas, et la colonne entière en manches de chemise, remuant de grosses pierres, élevant une large muraille, présentait l'aspect d'une troupe de maçons limousins. Saardoun est, en effet, une des positions les plus sûres du Dahra. A droite et à gauche, les berges inaccessibles de deux ravins garantissent ce lieu contre toute attaque. Une seule issue était ouverte à l'ennemi : un mur de plus de 500 mètres de développement allait la lui fermer. Officiers et sous-officiers surveillaient les travaux, encourageant les soldats. Ceux-ci n'en avaient pas besoin, car l'ardeur était si grande, qu'en trois jours *cette nouvelle muraille de la Chine* était achevée. Oh! les vaillans soldats que ces hommes façonnés par l'Afrique! Ils sont bons à tout, rien ne leur est impossible, et jamais on n'entendit ni une plainte, ni un murmure durant ces courses continuelles si pénibles de la fin de février et du commencement de mars.

Il fallut bien encore pourtant rentrer à Tenez, chercher des vêtemens de rechange, remplacer les souliers usés, radouber en quelque sorte la colonne. Cela fait, on rejoignit en toute hâte le colonel de Saint-Arnaud. Le 15 mars, laissant le camp établi à Sidi-Yousef sous la garde des malingres et d'un bataillon du 58e de ligne, le colonel se portait chez les Madiounas, toujours prêts à la révolte. Durant la marche, comme l'on arrivait à la vallée de l'Oued-Morglas, le colonel de Saint-Arnaud donna l'ordre au lieutenant-colonel Canrobert de suivre les crêtes qui bordaient la rive gauche du petit ruisseau, pendant que le capitaine Fleury, avec son escadron de spahis et soixante chevaux du 5e chasseurs de France, prendrait le milieu de la vallée, prêt à sabrer les Kabyles que les zouaves lui rejetteraient. Quant au gros de la colonne, il suivait avec le colonel de Saint-Arnaud. A l'extrémité de la vallée, la cavalerie, formant un arc de cercle, devait se rabattre vers les zouaves, à la hauteur d'un plateau rocheux indiqué d'avance.

Le capitaine Fleury s'avançait avec une grande prudence; quelques spahis des mieux montés sondaient, à deux cents pas en avant, tous les replis de terrain, car en Afrique, à chaque moment, on est exposé à voir l'ennemi surgir de terre. Dans la plaine qui paraît la plus unie à l'œil, les eaux creusent souvent des ravines profondes, abris pleins de sûreté. Là s'établissent, comme des oiseaux de proie, les cavaliers ennemis prêts à profiter de la moindre négligence. Malgré ce danger des attaques imprévues, les chefs de colonne sont obligés de lancer souvent au loin, sans point d'appui, leurs reconnaissances

de cavalerie. Il faut à tout prix battre les Arabes, et on ne le peut qu'en prenant leurs propres armes, la légèreté et la mobilité. Aux officiers à qui ces missions importantes sont confiées, il appartient de juger le terrain, le danger, l'occasion. Une grande responsabilité pèse sur eux; avant tout, ils doivent se tirer d'affaire, ne point attirer d'embarras à la colonne, éviter le danger ou lui tenir tête, mais dominer toujours et triompher de la résistance. C'est ce qui arriva dans cette circonstance aux spahis et aux chasseurs; ils avaient tué quelques Kabyles et poursuivaient leur marche, quand, dans un bas-fond, au milieu de jardins de figuiers, les éclaireurs aperçurent huit cents cavaliers ennemis environ, bien montés, bien équipés, entourant le drapeau du chérif. Charger des forces aussi considérables avec cent spahis et soixante chevaux de France, lourds, difficiles à manier et montés par des hommes qui n'avaient point l'habitude de cette guerre, c'eût été commettre une grande imprudence. Il fallait sans hésiter gagner les crêtes voisines, mettre pied à terre et se défendre au fusil jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qu'un passage difficile avait retardée, puis se lancer dès que l'on aurait un bataillon de soutien pour recueillir les blessés, et se replier au besoin. Le capitaine Fleury donne sur-le-champ l'ordre de faire tête de colonne à gauche, au trot. Les spahis, plus lestes et mieux montés que les chasseurs de France, tiennent l'arrière-garde. Cette petite troupe est alors semblable à un vaisseau qui vire de bord, exposé par le flanc au coup de la lame, jusqu'à ce qu'il ait terminé son *embardée*. Les cavaliers ennemis prennent le galop, rasent nos lignes en poussant les hurlemens de combat, envoient leurs balles, pénétrant parfois à travers le peloton de tirailleurs. Les plus vigoureux des spahis assurent ainsi la marche de la troupe, qui parvient à gagner les crêtes rocheuses. Aussitôt, mettant pied à terre, comme des sangliers acculés, ils vont tenir ferme jusqu'à l'arrivée des zouaves, accourant au bruit de cette fusillade, pressée comme les coups de la grêle. Un grand nombre dans les rangs sont frappés. Une balle traverse la cuisse du capitaine en second Biais. L'escadron se battait comme se seraient battues de vieilles troupes d'élite. Le capitaine Fleury, droit sur ses étriers, veillait à tout, plaçant des hommes sûrs aux postes les plus dangereux, les entraînant par son sang-froid et son ardeur. Le grand cheval bai qu'il montait, un colosse, piaffait sous les balles, car, point de mire des Arabes, elles volaient autour de lui. Comme d'un bond il le lançait pour donner un ordre, un cavalier ennemi plus adroit l'ajusta. La balle, traversant le poitrail, abat le noble animal sans vie sur le rocher, et, dans la chute, la cheville du capitaine Fleury est démise; mais en pareil moment le sang court vite et tue la douleur, celui qui commande n'a pas le temps de souffrir. Ali, le trompette,

amène son cheval et le donne à son chef. Au même instant, les zouaves arrivent; l'aspect du combat change aussitôt. — « En avant! en avant! » La sonnerie commande la charge, les spahis reprennent l'élan et suivent leurs officiers au gros de la mêlée; les zouaves les appuient en courant, et les Arabes se dispersent comme des sauterelles chassées par le vent.

Le lieutenant-colonel Canrobert, ralliant toutes les troupes, reprit la direction de la colonne. Morts et blessés se faisaient contrepoids sur les cacolets, et les chasseurs d'Orléans protégeaient l'arrière-garde avec leurs grosses carabines. Un groupe de cavaliers qui se tenait à petite distance reçut une de leurs décharges : il tourbillonna et disparut. Le soir, un transfuge apprenait aux chasseurs que le Bou-Maza lui-même avait le bras cassé et citait le nom des gens de marque atteints par nos balles, percés par le sabre des spahis.

Les colonnes se portaient un mutuel secours, réunissant par momens leurs forces pour frapper un coup décisif, achever de rompre le faisceau, ramener la tranquillité. La fin de mars, le mois d'avril tout entier et le commencement de mai furent ainsi employés à des marches sans fin, à des surprises, à des combats. — Dans les courses de taureaux, quand on veut appeler l'attention de l'animal en fureur sur un nouvel assaillant, on agite devant ses yeux un manteau rouge qui a le don d'irriter sa colère. Tel fut souvent à cette époque le rôle rempli par les troupes de Tenez; plusieurs fois elles durent attirer l'effort de l'ennemi pour donner le temps aux autres colonnes d'opérer leurs mouvemens d'ensemble. Le lieutenant-colonel Canrobert s'acquittait toujours avec bonheur de ces périlleuses missions. Admirablement renseigné, il ne perdait ni une heure, ni une occasion, et la rapidité de sa décision, les ressources de son esprit, tiraient parti des difficultés mêmes. Vers la fin d'avril, il en donna une preuve nouvelle. La petite colonne s'était avancée dans la direction des troupes de Mostaganem; mais le général Pélissier, retenu chez les Beni-Zeroual, manqua au rendez-vous, et, au lieu de soldats amis, le lieutenant-colonel trouva sur l'Oued-Tancer toutes les forces des révoltés. Son camp avait été vigoureusement attaqué; tout annonçait que les montagnards étaient disposés à une lutte ardente. Il fallait mettre à profit leur audace. Le lieutenant-colonel Canrobert prit aussitôt la résolution de se défendre de façon à redoubler leur confiance. Pendant ce temps, le colonel de Saint-Arnaud, qui se trouvait à huit lieues de là, serait prévenu, et, une fois les troupes d'Orléansville à bonne portée, le lieutenant-colonel commencerait à se retirer lentement, excitant encore l'ennemi par sa marche rétrograde, jusqu'au moment où, faisant demi-tour, il rejetterait brusquement les Kabyles sur la cavalerie d'Orléansville, comme

un volant que le joueur renvoie à l'aide d'une raquette vers son compagnon. Pour faire prévenir le colonel de Saint-Arnaud, un homme dévoué et hardi était nécessaire, car l'ennemi entourait le bivouac. Si-Hadj-Moktar, vieux cavalier du marghzen, rompu à toutes les ruses, fut mandé à la tente du lieutenant-colonel.

— Écoute, lui dit-il, et retiens mes paroles. Voilà une lettre pour le colonel d'Orléansville. Peux-tu passer et la porter?

Hadj-Moktar réfléchit un instant, puis reprenant :

— Quand la nuit sera venue, s'il plaît à Dieu, je passerai, et demain au point du jour ils auront la lettre.

— Que veux-tu pour ta récompense?

— Je suis vieux et mes jours sont comptés. Vous m'avez donné la nourriture et le vêtement, je n'ai besoin de rien; mais, si je laisse ma vie dans l'entreprisse, jure-moi que ta protection couvrira ma vieille mère.

— Quoi! rien pour toi?

— Que me faut-il à moi! Non, rien.

— Tu as ma parole.

Et le vieux cavalier à barbe blanche passait heureusement, pendant la nuit, à travers les lignes ennemies. — Dès que le colonel de Saint-Arnaud eut pris connaissance de la dépêche, il donna ses ordres, d'après la position occupée par le lieutenant-colonel avec son habileté accoutumée, et se mit en mouvement. Tout réussit comme les deux chefs l'avaient pensé : les Kabyles, pris tout à coup entre deux feux, eurent à supporter des pertes nombreuses, et le soir les deux colonnes partageaient le même bivouac.

Au milieu de ces combats et de ces marches de chaque jour, l'œuvre laborieuse avançait cependant. Le 10 mai, quittant le général Pélissier, venu de Mostaganem, le lieutenant-colonel Canrobert marchait vers les Achachas, les seuls du Dahra qui n'eussent pas de nouveau subi le joug. Douze compagnies sans sacs gravirent les pentes boisées, et, formant l'éventail sur le plateau, au milieu des vergers de figuiers et des lentisques, marchèrent dans la direction de la mer. Plus d'une fois les difficultés du terrain les arrêtèrent, et des Kabyles embusqués en profitèrent pour tirer en sûreté. Enfin l'on atteignit les escarpemens du rivage. Dans ces grandes roches bizarrement entassées comme un chaos, on voyait les Kabyles courir et ramper. Les soldats, ardens à la recherche, fouillent les replis; ces fanatiques se défendent avec acharnement : chaque pierre est un rempart, chaque ravine un abri; le cercle pourtant diminue, le serpent resserre ses anneaux. A travers ces rochers qui par instans se creusent et s'entr'ouvrent pour s'entasser plus loin en blocs énormes surplombant la mer elle-même, le rou-

lement des fusils courait comme un lointain orage. Pourchassés d'embuscades en embuscades, de retraites en retraites, la mort atteint enfin les Kabyles. Ils luttent encore, mais la terre leur fait défaut; alors ils s'élancent dans la mer, y cherchant un abri contre nos balles. Les chasseurs d'Orléans les visent comme des goëlands. Ils nagent au loin, évitant la portée des coups; les courans du large saisissent ces malheureux, les entraînent dans la haute mer; ils se débattent et disparaissent un à un.

Ce fut le dernier effort de l'insurrection dans le Dahra. Le soir, les chefs des Achachas imploraient l'*aman*, et, à quelques jours de là, le lieutenant-colonel Canrobert, ayant heureusement accompli la mission qui lui avait été confiée, annonçait au maréchal Bugeaud lui-même cette bonne nouvelle. Le vieux maréchal fit à son jeune lieutenant l'accueil que méritaient ses services, lui promettant en récompense, avec cette familiarité paternelle qui était un de ses grands charmes, que jamais circonstance difficile ou périlleuse ne se présenterait sans qu'il ne songeât à lui. — S'il quittait l'Afrique, reprenait-il en souriant, son successeur saurait remplir son engagement. — La Grande-Kabylie, la prise du bey Ahmet, Zaatcha, où, colonel des zouaves, il montait à la brèche en tête d'un peloton d'élite, lui le premier, restant le seul qui ne fût pas touché par les balles, Narah, l'Aurès, bien d'autres lieux encore, ont tenu la parole donnée à Orléansville. — Au reste, à cette époque, le vieux maréchal semblait rajeuni. Durant la glorieuse campagne d'hiver qui venait de se terminer, il avait une fois de plus dominé le pays, et un légitime orgueil brillait sur son front lorsque, la veille de son départ, réunissant les officiers de la subdivision avant de continuer sa route vers Alger, il leur disait : « Une armée qui sait obéir, messieurs, une armée qui sait souffrir est l'espoir et la force d'un pays. Vous avez montré durant cet hiver ce que vous valiez. Le temps ne vous verra jamais faillir à la France. »

Depuis lors, le temps a prouvé que le maréchal avait dit vrai.

PIERRE DE CASTELLANE.

THOMAS CARLYLE

ET

JOHN STERLING.

I. *Latter Days Pamphlets*, by Thomas Carlyle, London, 1850. — II. *The Life of John Sterling*, by Th. Carlyle, 1 vol. in-8°; London, 1852, Chapmann and Hall. — III. *Essays and Tales*, by John Sterling, *with a Memoir of his life*, by Julius Charles Hare, London, John Parker.

Thomas Carlyle est l'écrivain qui s'est le plus occupé de son temps; toutes ses pensées, tous ses écrits se rapportent à l'époque actuelle. Le spectacle des faits contemporains, les éruptions révolutionnaires, l'anarchie européenne, la révolution française et ses deux filles cadettes, les révolutions de juillet 1830 et de février 1848, les actions et les réactions politiques, le chartisme, le radicalisme, le bégaiement à peine articulé des doctrines modernes, les psalmodies routinières et monotones des doctrines anciennes, voilà ses sujets d'inspiration, la matière première de ses écrits, *raw material*, comme disent les Anglais. Ses sources d'inspiration ne sont pas plus lointaines que celles-là, le métal dont il se sert n'est pas plus beau ni plus pur que celui-là. De science pure, de pratique de l'art pour l'art, il ne s'en est jamais occupé; du passé lui-même, du passé historique, il n'aime à s'en informer qu'autant que ce passé contient encore des enseignemens pour le présent, qu'autant qu'il est encore le présent sous une ancienne forme. La guerre des deux roses est sans doute une chose fort dramatique, dirait-il, où le vieux sang normand coula à flots; mais la révolution française est encore bien plus dramatique : c'est un drame où nous

sommes à la fois acteurs et spectateurs. Les invasions des pirates danois et les exploits des anciens rois saxons sont encore intéressans pour nous; mais les pirates et les hordes modernes, — chartistes, révolutionnaires, Irlandais affamés, tailleurs anglais réduits à la détresse, fermiers ruinés ou marchant à grands pas vers la ruine, — sont un sujet infiniment plus intéressant, d'autant plus que nous n'avons, pour repousser ces modernes envahisseurs, ni roi Alfred ni roi Édouard. Les philosophies et les doctrines anciennes sont de bons motifs d'étude, ne fût-ce que pour nous apprendre qu'autrefois il y avait des hommes qui avaient de fortes croyances, et qui vivaient grace à ces croyances; mais il serait beaucoup mieux de vivre nous-mêmes et d'avoir comme eux des croyances. Autrement, quel bien peut nous faire l'étude de toutes ces choses depuis long-temps mortes et de tous ces dangers depuis long-temps passés? Les dangers ont toujours entouré la vie humaine, toujours aussi les croyances ont soutenu la vie humaine contre les dangers : voilà ce que nous apprennent toute histoire, toute philosophie et même toute religion. — La guerre des deux roses fut terrible; mais les menaces du chartisme, si vous n'y prenez garde, ne le seront pas moins. Les croyances du moyen-âge ou de nos pères du XVIIe siècle étaient grandes certes, mais dignes d'une meilleure récompense que les éloges historiques dont leurs fils les accablent : elles étaient dignes d'être continuées et perpétuées. Toute science donc qui n'a pas un rapport immédiat avec le temps présent est comme une médecine tombée en désuétude, qui ne s'appliquerait qu'à des maladies dès long-temps évanouies, ou à une médecine hypothétique, qui ne s'appliquerait qu'à des maladies futures ou à des *cas* imaginaires. Toute littérature, tout art, tout système qui n'est pas un acte, qui ne passe pas dans la vie des générations actuelles, est purement chimérique et inutile. C'est un dilettantisme stérile qui est une manière de scolastique, bien qu'il lui arrive quelquefois de déclamer contre la scolastique. C'est une scolastique qui n'a pas même le courage de son aînée, celui de juger et de brûler les hérétiques, les philosophes, les protestans, mais qui de son coin académique, lâche et niaise, incapable de dire un mot sincère et tremblant de se compromettre, ne sait que persifler et railler. Dans un temps où il n'existe plus d'aristocratie pour prendre soin des populations, et où les prêtres qui ont charge d'ames ne sont plus écoutés qu'à peine, une seule chose subsiste encore : la presse avec son bruit incessant; elle seule parvient encore à se faire entendre, et le métier de l'écrivain est le plus misérable des métiers, s'il ne sert qu'à augmenter le mal dont nous souffrons, ou si, désertant par bon goût le spectacle de ces douleurs, l'écrivain se retourne pour suivre une pensée égoïste et prendre un frivole plaisir aux peintures des douleurs et des dangers des hommes d'autrefois.

Telle est la manière dont Thomas Carlyle comprend les devoirs de l'écrivain dans tous les temps et plus spécialement encore dans le nôtre. Dans les brusques apostrophes, dans les anathèmes qu'il n'épargne pas à son époque, il est facile d'observer une tendresse et une sympathie pour ses semblables plus grandes, je crois, que chez aucun autre penseur contemporain. Les préoccupations habituelles de l'écrivain, les réserves, les réticences ne sont point son fait : il va droit au but, sans s'inquiéter des considérations d'hommes et de choses, comme un boulet de canon qui fait sa trouée fatalement, et sans savoir si celui qu'il va blesser est un des principaux officiers ou bien un des derniers soldats de l'armée. « Quel est donc cet homme? disait la reine Marie Stuart un jour que John Knox était venu lui faire des remontrances; quel est donc cet homme qui vient ici en remontrer aux rois du royaume? — Un sujet de ce même royaume, madame, » répondit le terrible sectaire. Cette belle parole, Carlyle l'a répétée, sous des formes diverses, toutes les fois qu'il a fait entendre quelques-unes de ses éloquentes accusations; c'est pour ainsi dire sur cette parole qu'il s'appuie pour justifier sa perpétuelle dénonciation des faits contemporains. A celui qui lui demanderait : — Et qui êtes-vous donc, vous qui attaquez ainsi votre époque? il répondrait comme il a répondu plus d'une fois : — Un homme vivant dans cette époque, qui en souffre, qui en redoute les malheurs, et qui, en l'attaquant, se défend personnellement et combat pour sa vie, que vous tous, volontairement ou involontairement, vous gênez, vous souillez, vous arrêtez par vos persiflages, vos scepticismes, vos sensualités et vos impiétés. Je ne parle pas au nom des whigs et des tories, des radicaux ou des prêtres, je parle en mon nom; je parle non comme un esclave d'un parti, mais comme un homme. — Personne n'a autant que lui surveillé les tendances de son temps, personne n'a suivi ainsi pas à pas ses contemporains en les avertissant : — Prenez garde, il y a là une fosse, ici un tronc d'arbre, là-bas un marais, plus loin un sentier dangereux! — Ce métier de gardien du phare protecteur des vaisseaux en détresse, de veilleur de nuit sonnant les heures et rappelant à la fois à la conscience des hommes l'éternité qui subsiste immobile et le temps qui s'enfuit, personne ne l'a jamais accompli avec autant de zèle, d'ardeur, d'amour pour ses semblables et de patriotisme que lui. Anglais et protestant jusque dans ses dernières et ses plus minces fibres, l'image de la patrie en détresse et qui pourrait sombrer si l'on n'y portait promptement secours, l'image de la vie humaine qui court risque de se matérialiser et de se pervertir entièrement, le remplissent d'anxiété, de colère et d'éloquence. Et en vérité, si, comme cela lui est probablement arrivé, il s'est interrogé, il a dû s'avouer qu'il avait trouvé sa récompense, car, en étudiant attentivement ses écrits, je me suis souvent demandé si au fond il y avait plus de talent chez lui que chez tel ou tel autre écrivain ingénieux, spirituel et sceptique, vivant

près de lui ou près de nous : peut-être n'y en avait-il pas davantage primitivement; mais son zèle pour ses semblables et son amour de la patrie lui ont donné une force que tous les ingénieux artifices de l'étude ne lui auraient pas donnée, et ont répandu dans toutes ses pages une chaleur, une vie, un mouvement, que les combinaisons, les procédés n'auraient jamais été capables de leur communiquer. Ce n'est pas la première fois que la conscience accomplit de tels miracles. Carlyle a considéré son métier d'écrivain non comme un métier d'artiste, mais comme un métier de soldat, et il a obtenu par ce moyen la puissance d'être un artiste, et un artiste des plus amusans. Rien n'est difficile à suivre comme un traité de métaphysique, ou difficile à comprendre pour ceux qui n'y sont pas habitués comme un plan de bataille; mais à coup sûr rien n'est émouvant comme l'exécution de ce même plan de bataille, comme cette géométrie transformée en action héroïque; rien n'est amusant, se dit-on aussi après la lecture de Carlyle, comme la philosophie en action. Les différens systèmes philosophiques si tristes, si mornes, quand ils sont présentés sous leur forme sèche et abstraite et séparés de l'existence, comme on se plaît à les suivre ici dans leurs principes et leurs conséquences, à travers les friponneries de Cagliostro, les fureurs des jacobins à demi héroïques, le combat de la vie de Samuel Johnson, à travers les longues années méthodiques et sérieuses de Goethe ou les jours rapides de Burns, la jeunesse orageuse de Mirabeau ou la jeunesse silencieuse de Cromwell!

Carlyle est très Anglais et très protestant, c'est-à-dire par conséquent très pratique, très réaliste et très iconoclaste. Comme tous ses compatriotes, il ne demande pas pour apprécier une chose : Quelle apparence a-t-elle, ou quelle forme? mais : Combien pèse-t-elle et que vaut-elle intrinsèquement? Il va, brisant les idoles, sans s'inquiéter des clameurs de leurs adorateurs. — Vous fallait-il donc des images? leur dit-il, j'en suis fâché, mais les voilà à bas. — Il n'a qu'un cri : A bas les masques! afin qu'on puisse voir les vrais visages. Assez de comédie, d'hypocrisie, de mensonges philosophiques, de faux sentimens philanthropiques! On lui a beaucoup reproché, et tout récemment encore on lui reprochait amèrement dans une *revue* américaine son trop grand amour de la force et du succès; mais il est visible que cette admiration n'est chez lui, comme chez beaucoup d'autres dans le temps où nous vivons, qu'une réaction contre tous les artifices logiques, diplomatiques, religieux, dont nous avons tant souffert depuis cinquante ans et dont nous souffrons encore. Voir perpétuellement autour de soi et devant soi des hommes qui griment leurs visages, qui savent l'art des demi-mensonges, des trois quarts de mensonge et des mensonges entiers, qui sourient par réserve devant une chose qui mérite le rire, qui se contentent de hausser les épaules ou, plus simplement encore, de se taire devant une chose qui mérite l'indignation et

la flétrissure, c'est un supplice que beaucoup parmi nous ont pu éprouver et ont éprouvé. Mais la force, mais le succès, voilà qui est clair, net, sans réplique, dans un temps où tout le monde tremble, où personne n'ose faire le bien qu'avec réserve et le mal qu'avec mesure, dans un temps qui a remplacé par la crainte et la timidité les antiques vertus nommées humilité et modestie, et où les criminels eux-mêmes tiennent à être des dialecticiens et à atténuer leurs crimes par d'hypocrites explications! Honneur à ceux qui ont encore le courage et l'audace d'être bons et mauvais, et d'accomplir leurs crimes et leurs bonnes actions conformément aux lois éternelles de la nature humaine! De là provient, je pense, l'admiration de Carlyle pour les caractères énergiques, pour les audacieux, pour tous ceux qui, selon le mot de Mirabeau, connaissent l'*art d'oser*. L'action, l'action, non les paroles ou les écrits,—voilà le seul moyen de guérir ces générations modernes fatiguées d'écrire, plus fatiguées de lire, accablées depuis tant d'années de romans, de drames et de systèmes philosophiques; voilà, pour les générations qui vont à leur tour paraître sur la scène du monde, le moyen d'échapper aux vices de leurs aînées. L'allocution qui termine un de ses derniers pamphlets, et qu'il adresse aux jeunes générations de la Grande-Bretagne, peut s'adresser aussi avec profit à toutes les jeunes générations de l'Europe, et renferme, avec des conseils pour l'avenir, une confession sincère des erreurs du passé. « Ne sois pas un orateur public, s'écrie-t-il éloquemment, ô brave jeune homme anglais, toi dont les destinées vont commencer; n'en appelle pas au vulgaire à longues oreilles, ne t'adresse pas à lui; déteste le profane vulgaire et souhaite-lui le bonsoir. Appelles-en aux dieux par des œuvres silencieuses, et, sinon par des œuvres, par des souffrances silencieuses, car les dieux gardent pour toi de plus nobles siéges qu'il n'y en a dans le cabinet des ministres. Tu as du talent pour la littérature : ne le crois pas, sois lent à le croire. La nature ne t'a pas ordonné précisément de parler ou d'écrire, mais elle t'ordonne péremptoirement de travailler; et, sache bien ceci, il n'a jamais existé de talent, même pour la littérature réelle (car nous ne parlons pas des talens qui se sont perdus et condamnés à faire de la fausse littérature), qui, primitivement, n'ait été un talent capable de choses infiniment meilleures encore. Sois plus réservé qu'enthousiaste à l'endroit de la littérature. Travaille, travaille là où tu te trouveras; accomplis, accomplis l'œuvre qui se trouvera à la portée de ta main; accomplis-la avec la main d'un homme et non d'un fantôme, et que l'accomplissement de cette œuvre soit ta grande récompense, ta bénédiction et ton bonheur secrets! Que tes paroles soient peu nombreuses et bien ordonnées. Aime le silence plutôt que le discours dans ces jours tragiques où, à force de parler, la voix de l'homme est devenue pour l'homme un jargon inar-

ticulé, où les cœurs, au milieu de ce tumulte et de ce bavardage, restent muets et tristes en face les uns des autres. Ingénieux, spirituel!... oh! par-dessus tout, ne sois ni ingénieux ni spirituel : aucun de nous n'est obligé d'être spirituel, mais nous sommes tous obligés d'être sages et vrais sous les plus terribles pénalités.

« Brave jeune ami, qui m'êtes si cher, que je *connais en un certain sens,* bien que je ne vous aie jamais vu et que je ne doive pas vous voir, vous êtes, ce qui ne m'est plus permis, dans le cas heureux d'apprendre à *être* quelque chose et à *faire* quelque chose, au lieu de parler éloquemment sur ce qui se fait, ce qui a été et peut être fait : les vieux sont ce qu'ils sont et ne se corrigeront pas; notre espoir est donc en vous. L'espérance de l'Angleterre et du monde, c'est qu'il peut y avoir encore des millions d'êtres sincères et vrais au lieu des quelques *unités* vraies et sincères qui existent aujourd'hui. Marchez donc avec courage; *macte, i fausto pede,* et puissent les générations futures, après avoir fait connaissance de nouveau avec la vertu du silence et avec tout ce qui est noble, sincère et divin, jeter sur nous, quand elles regarderont en arrière, des regards de pitié et d'incrédule étonnement! »

Oui, en vérité, ces conseils sont salutaires, mais ces regrets du passé ne sont pas justifiés par les écrits de Carlyle. Ce n'est pas à lui qu'il appartiendrait de faire de telles confessions, car ses écrits sont de véritables actions, de véritables devoirs accomplis. Bien des hommes appartenant à la même génération que lui, vivant dans un autre pays que le sien, auraient plutôt sujet de se frapper la poitrine et de dire tout haut : Nous avons eu tort. — Mais, qu'on se rassure, ils ne le feront pas.

Quant aux théories et aux idées de Carlyle, — idéal réalisé, culte des héros, théorie du silence, identité de la puissance et du droit, explication de la révolution française, nécessité des symboles, — nous en avons dit ici même (1) tout ce qu'on peut en dire, et nous ne croyons pas nécessaire d'y revenir. Nous avons voulu, à l'occasion du portrait qui accompagne ces pages, revenir sur l'homme plutôt que sur le philosophe et reproduire les traits de la nature morale de l'écrivain à côté de ses traits physiques. Nous avons dit ce qui faisait son originalité comme écrivain : l'amour de son temps, quelque déplaisant qu'il soit d'y vivre, et la mission qu'il s'est donnée de redresser partout les injustices, de relever les erreurs morales, les idées fausses, d'attaquer l'aveugle philanthropie et le sec égoïsme de ses contemporains. La vie de ce penseur éminent et singulier achèvera d'éclairer son caractère et ses écrits.

Thomas Carlyle est né vers 1796, dans un petit village sur les confins de l'Angleterre et de l'Écosse, Middlebie, si nous ne nous abusons pas. Son père était un brave fermier du pays, un homme rigide et re-

(1) Voyez la livraison du 15 avril 1849.

ligieux, universellement respecté des habitans d'alentour comme étant le meilleur, le plus sagace et le plus intelligent d'entre eux. C'était lui qui arrangeait les différends entre les voisins, arrêtait les procès; c'était lui qui était le plus consulté dans toutes les affaires d'une délicate moralité et qui requéraient, pour être appréciées, un jugement à la fois solide et subtil; c'était lui qui était le plus écouté dans toutes les affaires de la localité. En un mot, le père de Carlyle n'est pas sans quelque analogie avec le père de notre Diderot, dont Carlyle lui-même a tracé un si beau portrait, qui était l'arbitre de son quartier et qui évitait à ses voisins, par sa sagesse et son expérience, les procès, les inimitiés, les désastres domestiques. Carlyle a ressenti vivement et a exprimé plus d'une fois sa reconnaissance envers Dieu qui lui avait donné un tel père. Fier de sa naissance à la fois populaire et noble, il a pu dire souvent de lui-même ce qu'il dit quelque part à propos de Burns ou de Diderot, deux plébéiens comme lui : « Combien de rois, combien de princes ne sont pas aussi bien nés! » Les opinions de Carlyle pourraient s'expliquer, pour ainsi dire, par sa naissance et par la première éducation qu'il a reçue; d'un cœur très sympathique au peuple, il n'en a pas moins des opinions aristocratiques très prononcées : c'est que tout jeune il avait pu apprendre, en voyant son père, combien est respectable le peuple, et, en écoutant ses leçons, combien méprisable est la populace. Tel est le sentiment qui vibre dans tous les écrits de Carlyle. A un certain moment, il a pris en main la cause du peuple au point de s'attirer la sympathie des chartistes, et il n'a cessé pendant toute sa vie de cracher sur les coquins. Sa première éducation fut toute rustique et populaire, et il lui en est toujours resté quelque chose; lui-même, dans le *Sartor resartus*, a pris soin de nous informer des impressions de son enfance et de l'influence que ces impressions, la nature des lieux, des paysages, des spectacles environnans, ont eue sur son esprit. Les foires aux bestiaux auxquelles son père le menait quelquefois, l'apparition renouvelée deux fois par jour de la malle-poste qui passait en haut du village et lui semblait une sorte de véhicule mystérieux et un petit monde ambulant qui, venu on ne sait d'où, se dirigeait vers un but inconnu, — tout cela est décrit dans le *Sartor resartus* avec la fraîcheur et la vivacité qu'ont toujours les premières impressions de l'enfance naïve. Et à ce sujet qu'on nous permette une réflexion physiologique. Examinez le portrait de Carlyle : ne trouvez-vous pas que tous les traits qui composent cette tête solide ont un caractère rustique moralement et physiquement? La force, la santé sont visibles; le lent travail des années a creusé ces traits sans les bouleverser, il ride visiblement ce visage et l'amaigrit, mais il ne le plisse pas. L'austérité, l'obstination, la persévérance, la patience, l'infatigable courage qui ne se rebute pas et va toujours tout droit malgré les

obstacles, toutes ces qualités et ces vertus de la race rustique sont écrites sur ce visage sérieux, sévère, un peu dur. J'ai vu il y a quelques années déjà un portrait de Carlyle plus jeune : les mêmes qualités y étaient empreintes; seulement, la jeunesse, l'éducation, la culture intellectuelle, donnaient à ces traits une apparence plus mondaine en quelque sorte; le gentleman y recouvrait la race et le sang. Mais, chose bizarre, à mesure que les années se sont écoulées, le caractère rustique a reparu et efface à son tour toutes les qualités acquises. C'est un phénomène que chacun a pu observer plus d'une fois, et qui trouve ici une nouvelle confirmation.

Outre cette éducation première, la plus importante de toutes, Carlyle en reçut une autre à Annan, et là il eut pour camarade de classe Édouard Irving, qui, plus tard, devenu célèbre par son éloquence sous le titre du révérend Édouard Irving, devait être regretté publiquement par son vieux compagnon Carlyle en termes pénétrans et d'une chaleureuse affection. Là il reçut les premiers élémens d'une éducation classique. A son grand ennui, s'il faut en croire son pseudonyme *Herr Teufelsdrök*, il dut apprendre les déclinaisons, les conjugaisons, et se démêler avec les syntaxes grecque ou latine. Cependant l'ambition paternelle, bien conseillée cette fois, et probablement par les indices d'intelligence que donnait le jeune homme, lui fit prendre la route de l'université d'Édimbourg, où il séjourna deux ans, tout en retournant chez son père passer le temps des vacances, jouir de nouveau des lieux qui lui étaient chers, et chercher à retrouver ses vieux souvenirs et les impressions de l'enfance. La tournure de son esprit était dès-lors à la fois spéculative et poétique; il s'attachait avec ardeur à l'étude des mathématiques, mais tout en commençant à s'inquiéter des arcanes de *Faust* et de *Wilhelm Meister*, et en s'appliquant à les pénétrer. Un fait qui peint bien cette tournure d'esprit, c'est que, quelques années après sa sortie de l'université, il fit paraître coup sur coup une traduction de la *Géométrie* de Legendre, suivie d'un *Traité des proportions*, et une traduction du *Wilhelm Meister* de Goethe. Au sortir de l'université, il paraît avoir balancé quelque temps pour le choix d'une profession. D'abord il eut l'intention d'entrer dans l'église; mais des craintes qu'il est facile de comprendre le détournèrent de ce projet. Sa grande franchise de caractère et sa liberté d'esprit plus grande encore, s'il est possible, lui firent redouter, selon toute probabilité, d'avoir à enseigner certaines choses dont il ne serait pas convaincu, et d'être obligé de faire des transactions trop fréquentes avec sa profession. Il abandonna donc ce dessein, et, en attendant qu'il eût fait choix d'une carrière, il enseigna les mathématiques dans son pays. Ce professorat provisoire dura environ deux ans.

C'est vers 1823, c'est-à-dire par conséquent vers sa vingt-septième

année, qu'après avoir long-temps hésité, Carlyle se décida à garder son entière liberté et embrassa la profession d'homme de lettres, profession qu'il a si bien définie lui-même dans sa *Vie de John Sterling*, « profession anarchique, nomadique, entièrement aérienne et inconditionnée. » Une encyclopédie écossaise reçut ses premiers essais sur Montesquieu, Montaigne, les deux Pitt. La traduction de la *Géométrie* de Legendre et celle de *Wilhelm Meister*, dont nous avons parlé, suivirent ces débuts, et bientôt, abondant dans cette direction et creusant cette veine de la philosophie allemande, il publia sa *Vie de Schiller*, d'abord pièce à pièce dans le *London Magazine*, dont Hazlitt et Charles Lamb étaient alors collaborateurs. Cette *Vie de Schiller*, le premier essai remarquable de Carlyle, nous donne bien l'idée de l'état d'esprit de l'auteur à cette période, lorsqu'il était dans toute la fougue de ses élans mystiques et enthousiastes et qu'il méditait une réaction contre les théories matérialistes, sceptiques, qui régnaient alors en Angleterre et qui y ont régné officiellement au moins depuis Priestley jusqu'à Malthus. L'influence de Bentham était alors toute puissante; l'*utile* était considéré comme le fondement de la société, le but de toute législation, le mobile légitime des actions humaines. Cette doctrine déshonorante pour l'humanité, bien digne d'être prêchée par l'homme qu'Édouard Gans trouva, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, s'inquiétant encore de sa réputation, au lieu de mettre son ame en état de partir décemment pour l'autre monde, avait deux vices principaux : d'une part, elle pesait comme un cauchemar sur l'esprit de toutes les ames jeunes et vraiment libérales et généreuses, obscurcissant de son ombre sordide toutes leurs inspirations, accueillant toutes leurs paroles avec un rire sarcastique; d'un autre côté, elle allait détruisant les bases de la constitution anglaise, minant les pouvoirs héréditaires, infectant les classes moyennes de ses poisons et les excitant contre l'aristocratie. En un mot, cette doctrine salissait la conscience humaine et mettait l'Angleterre en danger. Dans tous les temps, les gens qui pensent et qui font profession de penser peuvent, tout aussi bien que les autres classes de la société, être divisées en deux catégories, les penseurs bien nés et la populace. Bentham était le chef de cette populace, mot qui ne doit être pris, bien entendu, que dans un sens tout intellectuel. Lisez, si cela vous est possible sans dégoût, ce fameux *Traité de législation* où tous les vices sont pesés dans un des plateaux de la balance utilitaire et toutes les vertus dans l'autre, et vous apprendrez mieux qu'à l'école d'un brahme indien que toutes les actions sont indifférentes. Au moins les crimes et les vertus, dans les immorales théories de l'Orient, ne sont indifférentes qu'aux yeux de l'Être éternel et infini; mais, dans Bentham, elles sont indifférentes pour l'homme. L'avarice est utile, car c'est un moyen excellent de rassembler des capitaux; la prodigalité est

utile, car c'est une bonne méthode pour répandre et faire circuler la richesse; l'usure est utile même moralement, elle donne une bonne leçon d'économie à ceux qui sont ses victimes; la vanité pousse au luxe et fait marcher le commerce. Volontiers Bentham dirait comme ce brave voltairien, M. Andrieux, si je ne m'abuse : « Le parricide est sans doute un crime, mais c'est surtout une faute de goût. » C'est contre cette abominable doctrine, qui, si elle eût été acceptée, aurait conduit l'Angleterre à sa ruine, que Carlyle réagit surtout.

Avant lui et à côté de lui, il s'était bien élevé quelques voix pour protester, mais elles étaient timides. L'éloquent Coleridge n'était pas de force à entreprendre la lutte. Carlyle est le seul qui, à cette époque, ait osé s'élever contre ces tendances impies et immorales; c'est le seul qui, en dehors du monde officiel et au milieu de cette renaissance du XVIIIe siècle qui a rempli les années de la restauration, ait osé soutenir que la religion était une chose éternelle et sans laquelle la vie humaine n'était pas possible, que l'aristocratie était une institution fondée sur la nature même de l'homme, indestructible dans son essence, passagère et périssable dans ses formes; que la révolution, considérée comme fait, était un événement à jamais mémorable, mais que, considérée comme doctrine, elle n'avait aucune durée; que le peuple devait être aimé, surveillé, instruit, et non pas laissé libre de se pervertir, de tomber dans la misère ou de rechercher l'ignorance selon sa volonté, ainsi que le prétendaient les radicaux. Il opposa à toutes les théories politiques courant alors le monde les trois paroles que Schiller considère comme les paroles essentielles et seules capables de conserver sa valeur à la vie humaine. Il enveloppa toutes ses idées sous une forme singulière, énigmatique, qui conservait à ces pensées toute leur valeur mystérieuse, éloignait le vulgaire, faisait rire les sots, et attirait au contraire tous les esprits capables de réflexion. A quel parti appartenait-il? Était-il tory? On l'aurait dit à le voir prendre la défense du protestantisme. Était-il whig? On l'aurait dit en le voyant, lui aussi, réclamer la réforme et demander qu'on fît disparaître ces abus du passé qui gênaient la vie humaine. Était-il radical? Non : c'était la seule chose dont on ne pût l'accuser; mais plus tard, en lui voyant prendre la cause du peuple avec une énergie et une vigueur singulières, beaucoup de gens pensèrent qu'il était devenu chartiste, comme après la publication des *Latter days Pamphlets* on l'a accusé d'absolutisme, comme après la publication de *John Sterling* on l'a accusé d'être athée. Eh! non, bonnes gens, il n'était, il n'est rien de tout cela; c'était et c'est tout simplement un homme qui, connaissant son époque et sachant bien que toutes ses opinions ne sont que des fantaisies, fantaisies passionnées qui engendrent des actions folles et des réactions terribles, s'est dit qu'avant tout, dans un temps où l'esprit

de l'homme n'a pas de croyance fixe et où la vie des nations n'a pas de forme déterminée, l'important était de tenir la balance en équilibre, pour empêcher les divers élémens nécessaires de l'existence de se détruire mutuellement et en aveugles au milieu de ces conflits sans cesse renaissans.

L'influence de Carlyle, pour le dire en passant, n'a jamais été officielle, et elle n'en a été que plus grande; ses livres ont fait scandale; bruyamment attaqués, bruyamment discutés, c'est à peine s'ils ont été défendus. Il a laissé le bruit se faire autour de son nom et a laissé ses idées faire leur chemin dans le monde sans grandes préoccupations personnelles. L'influence que ces écrits ont exercée a été toute latente, silencieuse presque, malgré le bruit qui se faisait autour de son nom; ses idées ont été habillées sous toutes les formes, sous forme aristocratique, sous forme démocratique, mais il est facile de reconnaître les traces de sa pensée dans les livres les plus remarquables de la littérature anglaise moderne. Tennyson est le plus éminent des poètes contemporains anglais; qui sait la part qui revient à Carlyle dans la formation de ce talent? qui sait même ce qui lui revient dans les romans politiques de M. Disraéli, sans que pourtant ni l'un ni l'autre ne soient probablement très envieux de reconnaître cette influence? Il a contribué plus que personne aussi à mettre fin à l'école byronienne, et, grace aux idées qu'il a émises sur la littérature et l'art, à faire triompher tardivement Wordsworth, aujourd'hui autant admiré qu'il fut jadis dédaigné, sur les ruines de l'école satanique. Il n'y a pas jusqu'à la littérature révolutionnaire ou socialiste qui ne lui doive ses meilleurs écrits. *Le Purgatoire des Suicidés,* composé par un cordonnier chartiste, Thomas Cooper, est dédié à Carlyle, et cet autre livre si curieux, *Alton Locke,* est l'œuvre d'un de ses disciples les plus fervens. Sans fonder d'école, sans aspirer à cette gloire menteuse d'exercer une dictature spirituelle, si commune parmi nous et si stérile, il a exercé et il exerce un empire qu'ont reconnu et que reconnaissent *in petto* les partis les plus contraires, quelquefois sans vouloir l'avouer. En Amérique, son influence a été très grande, et j'espère qu'elle s'accroîtra de jour en jour et qu'elle parviendra à y dompter le benthamisme, qui a grand besoin d'y être muselé. Les Allemands, à leur tour, s'empareront tôt ou tard de cette philosophie, qui est issue directement de la leur; elle leur servira à reprendre leur tradition philosophique, aujourd'hui brisée, et à se débarrasser tout-à-fait des malheureux qui l'ont déshonorée et de ces *pourceaux* de l'athéisme, anathématisés, mais trop tard, hélas! par le pauvre Henri Heine, à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup souffert.

Et en effet la philosophie de Carlyle a sa source dans la philosophie allemande. Avec son œil pénétrant et son sens pratique anglais, il a

admirablement vu tout le parti qu'on en pouvait tirer. Il ne s'est pas amusé à prendre au sérieux les échafaudages métaphysiques qu'il avait sous les yeux et à se perdre dans d'interminables et inutiles dissertations sur le *moi* et le *non moi*, l'*objectif* et le *subjectif*, l'esthétique transcendantale, les catégories et les antinomies. Il a senti que l'esprit qui avait élevé ces ingénieuses constructions était plus important que ces constructions mêmes, que le sentiment qui avait donné naissance aux systèmes était plus philosophique encore que les systèmes. Rationalisme de Kant, panthéisme de Goethe, quand donc aurons-nous cessé de discuter sur les étiquettes? Ce n'est pas ainsi qu'ils doivent être jugés. Dans quel état Goethe et Kant, pour ne prendre que ces deux noms, trouvèrent-ils l'homme et la société? Quelle idée se formèrent-ils de la vie et quel but poursuivirent-ils en vertu de cette idée? Goethe trouva un univers entièrement desséché, des théories (il s'en est plaint lui-même) qui représentaient l'univers comme une immense manufacture, ou mieux comme une cuisine gigantesque où tout ce que nous voyons et nous sentons, depuis les cailloux jusqu'à la pensée de l'homme, était élaboré et préparé à point; un univers composé de machines, de rouages, de tourne-broches, de fourneaux, l'idéal enfin du XVIIIe siècle. Goethe parut, anima cette matière, la revêtit de ses plus riches couleurs, et nous montra, au lieu de ce mécanisme arrangé et mis en mouvement par le hasard, la lutte des forces vives de la nature. Voici le grand service qu'a rendu Goethe; il a mis fin au XVIIIe siècle d'un certain côté, il a fermé une de ses issues, et celle-là ne se rouvrira jamais. Le service qu'a rendu Kant n'est pas moins grand et ne consiste pas plus dans la théorie des antinomies que le service rendu par Goethe ne consiste dans son système panthéistique. Tous les efforts de la métaphysique, lorsque Kant apparut, avaient pour objet de rendre l'homme un être aussi terrestre et temporel que possible; aucune destinée ne paraissait, aux yeux des philosophes de cette époque, plus belle et plus digne de l'homme que celle qui le condamnerait à vivre renfermé et claquemuré dans le temps et dans l'espace; l'homme avait à se mouvoir dans ces étroites barrières mathématiques. Kant arriva et retrouva l'homme spirituel; d'un coup de plume, il effaça le temps et l'espace, les réduisit à n'être plus que des organes de l'esprit, et il replongea l'homme dans l'infini et dans l'éternité. Il ferma, lui aussi, une des issues du XVIIIe siècle, et pour toujours sans doute, malgré les efforts que fait de temps à autre pour la rouvrir la bête obscène du sensualisme et de l'impiété savante et didactique.

Carlyle a compris tout cela et ne s'est pas inquiété de chercher les erreurs de détail. Il a accepté le point de vue et le sentiment général, et, quant aux théories, il les a faites siennes par un procédé d'assimi-

lation qui lui est propre, et qui est très pratique et très anglais. Il a transformé chaque syllogisme en fait et l'a justifié par l'histoire contemporaine, de sorte que nous sommes étonnés et ravis en voyant que toutes les entités métaphysiques, qui nous paraissaient des abstractions, marchent, parlent, sont capables de bien et de mal. Toutes les doctrines de la philosophie allemande se trouvent dans les écrits de Carlyle, mais il faut décomposer ces écrits pour les y trouver et les soumettre à une analyse pour ainsi dire chimique; elles circulent dans toutes ses pages, mais comme les élémens chimiques, le fer, la soude et les sels, circulent dans le sang qui gonfle notre cœur et dans les larmes que nous arrache la tendresse ou la douleur.

C'est sans doute à l'occasion de la *Vie de Schiller* que commencèrent les rapports de Carlyle avec Goethe, rapports qui furent fréquens et nombreux. Nous le voyons, dans ses lettres à Goethe, remis de toutes les maladies morales de l'époque dont il s'est plaint si éloquemment dans le *Sartor resartus*, car lui aussi, l'ennemi déclaré de la sentimentalité, a eu, paraît-il, sa période de désolation et de gémissemens, de byronisme et de werthérisme, comme tout le monde dans notre temps. Dans une de ces lettres, datée de 1826, il est évident que la crise, si elle a jamais été bien forte (ce qu'il nous est difficile de croire), est complétement passée, et que Carlyle avait mis à profit cette recommandation qu'il se donne à lui-même : « Ferme ton Byron, ouvre ton Goethe. » Déjà marié à cette époque, il décrit le petit coin de terre où il vit en Écosse, son pays natal, avec sa compagne, et le sentiment du bonheur domestique se mêle à cette description locale : « Ici, écrit-il à Goethe, non sans efforts, nous nous sommes bâti et monté une maison propre et *substantielle;* ici, en l'absence de tout emploi et de tout service professionnel, nous vivons cultivant la littérature avec diligence et selon notre méthode particulière. Nous souhaitons une joyeuse croissance aux roses et aux fleurs de notre jardin, et nous espérons que la santé et que les pensées paisibles viendront en aide à nos espérances. Les roses ont encore besoin d'être plantées en partie, mais elles fleurissent déjà dans notre esprit par anticipation. Ici, Rousseau aurait été aussi heureux que dans son île de Saint-Pierre. » Là, il vécut au sein de la solitude, continuant à habiter parmi les lieux où s'était écoulée son enfance, et amassant lentement, concentrant en lui les pensées qu'il allait laisser couler de son esprit sans interruption pendant les vingt années suivantes. Il n'a vu Londres que vers sa vingt-huitième ou sa trentième année. Son premier séjour dans cette ville date de 1826 : il n'y resta que peu de temps et revint dans sa chère Écosse, qu'il quitta à peu près définitivement vers 1830, quand son nom commença à jeter de l'éclat.

C'est dans sa solitude de l'Écosse qu'ont été écrits ses premiers et

admirables essais sur la littérature allemande publiés dans la *Revue d'Édimbourg* et dans le *Foreign Review*. Il y a dans ces articles tout un premier Carlyle, jeune, laborieux, plein de hardiesse, mais d'un calme qu'il perdra tout à l'heure, apportant dans ses compositions un soin dont il s'est moins soucié depuis. Le feu volcanique, les flammes et les laves qui vont bientôt s'échapper de toutes parts courent cachés sous la terre, et leur chaleur communique à ces pages une beauté sombre et un peu morne. Il y a, entre l'essai sur Jean-Paul Richter et les traits les plus éloquens du *Sartor resartus* et de tous les livres composés à partir de celui-là, la même différence qu'entre une campagne italienne et une terre étouffante des tropiques. La sympathie de la jeunesse éclaire ces premiers écrits; de belles pensées dans toute leur fraîcheur, et qui viennent à peine de germer dans l'esprit, s'y ouvrent, enveloppées dans de riches images; tout y est bien ordonné, méthodiquement placé. A partir du *Sartor resartus* et de sa collaboration au *Fraser's Magazine*, tout change, et alors commence sa seconde manière, dont l'expression la plus éclatante est l'*Histoire de la Révolution française*. Dans tous les écrits de cette période se répand une même couleur noire et effroyable; sur un fond orageux des éclairs lancent leurs jets rapides et lumineux, la foudre gronde et éclate; toutes les puissances infernales crient et hurlent, emportées sur l'aile des vents rapides et des tourbillons des tempêtes. Mais de temps à autre aussi un nuage se déchire et laisse voir une petite étoile souriante sur un ciel d'un azur parfait, et, pendant que l'orage passe sur nos têtes et nous effraie, nous nous sentons rafraîchis par un air pur et doux, qui semble nous dire que toutes ces forces déchaînées de la nature ne doivent pas nous effrayer, et que le calme renaîtra. Rien n'égale la puissance des descriptions de Carlyle : les images, chez lui, se reflètent mieux que dans une chambre noire; les personnages ensevelis reprennent leurs grimaces et leurs rides; ils gambadent, courent et vivent comme par le passé. Qui a connu une fois son Cagliostro, son cardinal de Rohan, son Barrère, son Robespierre, son Danton, ne peut plus les oublier. Ses récits de la terreur sont les plus beaux que l'on ait tracés de cette sombre époque; toute l'ame de cette période révolutionnaire a passé dans ces pages; l'écho des phrases vous renvoie les refrains de *la Marseillaise* et de l'horrible *Carmagnole*. Le récit des trois mois qui s'écoulent de septembre à décembre 93, et pendant lesquels la guillotine fit sa plus riche moisson de têtes illustres dans tous les partis, laisse une impression d'effroi qui glace et arrête le sang dans le cœur comme une peur soudaine et frappe d'immobilité comme les regards du basilic. Philippe d'Orléans ouvre la marche des suppliciés, que suivent Barnave, Marie-Antoinette, les trente-deux girondins, Mme Roland, et tout un cortége de victimes nobles et jeunes qui

tombent sous le couteau, « pressées, dit l'auteur, comme les feuilles sèches en automne. » C'est un récit merveilleux. De tous les livres qui ont été écrits sur la révolution, c'est celui qu'on lira le plus longtemps, et dont la signification s'épuisera le moins vite. Les différentes histoires qui ont été écrites sont déjà dépassées, et leurs théories reconnues fausses. Les *Considérations* de M. de Maistre, le livre le plus remarquable que la France ait produit sur ce sujet, le plus prophétique et le plus profond, est dépassé lui-même. Seule, la théorie de Carlyle résiste, et, selon toute probabilité, triomphera des événemens futurs, comme elle a déjà triomphé des événemens des dernières années, qui lui ont donné pleinement raison.

A partir du livre intitulé *Chartisme,* la manière de Carlyle se gâte; ses couleurs deviennent de plus en plus sombres; il tourne *au noir.* Tous ces écrits, très remarquables d'ailleurs, et qui ne pourraient être d'un autre que de lui, ont deux grands défauts : ils sont confus et brisés. Il y a bien des théories originales, bien des idées neuves dans le *Chartisme,* le *Past and Present,* les *Lettres de Cromwell,* les *Latter days Pamphlets;* mais elles y sont éparpillées, émiettées, et perdues au milieu d'un véritable chaos d'invectives, d'apostrophes, de colères et de plaisanteries. Les *Latter days Pamphlets* surtout, qu'on a déjà fait connaître aux lecteurs de la *Revue* (1), portent à toutes les pages l'empreinte de ces défauts. La révolution de février avait mis le brave Carlyle en fureur, et alors insurrections, parlemens, politique de lord Palmerston, rois fuyant devant l'émeute, littérature contemporaine, réactions politiques, rien ne fut à l'abri de ses coups. Toutes les choses dont un Anglais est fier, son parlement, sa liberté, son progrès matériel, il foulait tout cela aux pieds. Les philanthropes comme John Howard, les capitalistes et constructeurs de *rail-ways,* le cabinet de lord John Russell, tout cela fut confondu dans le même anathème. Il n'y avait qu'un point sur lequel il semblait s'accorder avec l'esprit et les institutions de son pays, c'est le protestantisme. L'agression papale, comme on dit de l'autre côté du détroit, lui a inspiré le dernier et le plus remarquable, à notre avis, de ses huit pamphlets, intitulé *Jésuitisme,* écrit infiniment curieux et neuf, mais dans la discussion duquel, pour plusieurs raisons que l'on comprendra sans doute, nous ne nous soucions pas d'entrer. Ces pamphlets, accueillis par des clameurs lors de leur première apparition, ont eu la fortune de tous les écrits de Carlyle. Deux ans se sont passés, et leur mérite peut frapper maintenant tous les yeux. La plupart de leurs prédictions se sont réalisées; il avait frappé juste, quoiqu'il eût frappé trop fort et avec toute la colère dont l'Europe a été saisie dans les der-

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1850.

nières années. Il avait déclaré le parlement d'Angleterre atteint d'une langueur qui pourrait être mortelle; on a beaucoup ri à cette époque, et pourtant que disait récemment encore le *Times?* que disait au sein de ce parlement lui-même sir James Graham, un homme compétent en matière parlementaire, pas plus tard que la semaine passée? Il avait déclaré que le gouvernement de la Grande-Bretagne allait, si l'on n'y mettait ordre, cesser bientôt de fonctionner, que la tradition politique avait besoin d'être abandonnée, parce qu'elle devenait la routine, et qu'il était urgent qu'il apparût un véritable réformateur. Est-ce que ce qui se passe depuis un an en Angleterre n'a pas dessillé tous les yeux? est-ce que la nécessité d'un grand homme d'état novateur ne se fait pas sentir de plus en plus? Les événemens qui se sont produits en Europe depuis le 2 décembre ont donné pleinement raison à Carlyle, et quant à sa théorie industrielle dont on a tant plaisanté, à ses capitaines du travail, à sa règlementation militaire de l'industrie, je ne voudrais point parier que cette idée n'ait pas germé dans d'autres têtes que la sienne.

Depuis de nombreuses années déjà, M. Carlyle vit à Chelsea. Tous les visiteurs s'accordent à le représenter comme un homme excellent, plein d'*humour* et d'éloquence dans la conversation, satirique sans être aucunement frondeur, un peu agressif, mais toujours sous l'empire d'un sentiment noble et l'impression de dépit que fait sur lui une idée fausse ou légère. Il aime peu, je le crois, la contradiction, et estime encore moins les gens avec lesquels il ne se trouve aucun point de ressemblance. Grand ennemi du sentimentalisme, contre lequel il gronde, il n'en est pas moins affable et généreux envers tout malheur véritable, que ce soit le malheur d'un roi ou d'un mendiant. Les véritables malheurs de la vie, les chagrins infinis, comme il le dit lui-même, n'ont pas trouvé d'interprète plus ému, et un homme qui a peu de traits communs avec lui, et qui aime autant la sentimentalité et le dilettantisme que Carlyle les déteste, lui a rendu ce témoignage, — que toutes les fois qu'un infortuné s'était adressé à lui, les consolations et les secours n'avaient jamais été en retard.

J'arrive au dernier ouvrage de Carlyle, la *Vie de John Sterling.* Qu'était-ce que John Sterling? Un littérateur ami de Carlyle, mort avant l'âge, emporté par une maladie de poitrine; un des fondateurs du journal littéraire bien connu sous le nom d'*Athenæum,* homme de talent, intelligence vive et douce, cœur excellent. Sterling n'a pas laissé une grande réputation : il est au nombre de ces travailleurs laborieux et dévoués qui, tout en contribuant par leurs écrits à modifier l'esprit de leur temps et à façonner l'opinion publique, n'atteignent jamais pourtant à une grande renommée, faute d'avoir pu élever un monument littéraire d'abord, et ensuite faute de pouvoir

se résigner à *chauffer leurs succès*, comme on dit en argot littéraire. Les hommes de cette sorte manquent d'esprit d'intrigue et de bassesse, travaillent avec persévérance, vivent inconnus, meurent obscurs et s'en soucient peu. Dès-lors à quoi bon entreprendre une biographie détaillée de quelqu'un de ces personnages condamnés à l'oubli? pourquoi troubler le repos de leurs cendres et faire apparaître leur spectre devant le public? Quelques lignes nécrologiques dans le coin d'un journal ne suffisent-elles pas? Carlyle ne l'a pas pensé, et pour trois raisons. La première raison est toute systématique et dérive de ses opinions sur la biographie, qui lui paraît le meilleur cours de morale et de philosophie qu'il soit possible d'offrir au public, un cours de morale relevant directement de la vie, vérifié et justifié à chaque instant par les faits et l'expérience. « L'homme est toujours intéressant pour l'homme, » a-t-il répété bien souvent, et rien ne nous semble plus vrai. « J'ai souvent remarqué qu'une esquisse véridique de l'homme le plus humble, qu'un récit de son pèlerinage à travers la vie, sont capables d'intéresser le plus grand des hommes; que tous les hommes étant frères à un certain degré, peu appréciable d'ailleurs, la vie de chaque homme se présente comme l'emblème étrange de la vie de chacun de nous, et que les portraits, lorsqu'ils sont excellens, sont, de toutes les peintures suspendues à nos murailles, celles qui nous vont le plus au cœur. Les avertissemens et la moralité contenus dans cette petite œuvre ne manqueront donc pas de se présenter au lecteur, s'il sait lire honnêtement. » La biographie, telle que Carlyle la comprend, n'est donc pas seulement un cours de morale, elle est une œuvre d'art. Qui n'a pas éprouvé, en effet, l'impression profonde que nous laissent les portraits des vieux maîtres, et qui n'a pas mille fois détourné les yeux de quelque grande page historique ou sacrée pour aller contempler quelqu'un des portraits de Titien ou de Van Dyck? Une bataille, un massacre, un fait quelconque reproduit sur la toile, ne me reproduisent jamais qu'un fait, une bataille ou un massacre. Ces visages au contraire, avec leurs rides, leurs yeux farouches ou doux, leurs lèvres méprisantes ou calmes, leur tête hautaine ou souriante, m'expliquent non-seulement tous les faits de leur vie, mais ils font soudain apparaître ceux même qui étaient en germe en eux et qui n'ont pas pu éclore : chacune de ces rides cache une ruse diplomatique, ces regards annoncent des batailles sans nombre. Les portraits, en un mot, doivent toute leur excellence à ceci : c'est qu'ils nous racontent non-seulement ce qui a été, mais ce qui aurait pu être; ils nous font sentir toutes les capacités latentes de l'individu, tout le travail intérieur, toute la partie mystérieuse de l'homme, la meilleure, c'est-à-dire celle qui n'est pas encore parvenue à pouvoir s'exprimer et s'incarner dans un fait concret, authentique. La théorie de Carlyle sur la

biographie est donc vraie. Il en a fait maintes fois les plus belles applications, et tout récemment encore dans la *Vie de Sterling.*

Sterling, en mourant, après avoir trié ses papiers et en avoir brûlé beaucoup, confia le soin de la publication à deux de ses amis, Thomas Carlyle et l'archidiacre Charles Hare, recteur d'Herstmonceux, membre de l'église anglicane, un des premiers maîtres de Sterling et un de ses amis les plus dévoués. Après les conférences et les négociations ordinaires dans ces sortes d'affaires littéraires, Carlyle laissa le soin de l'édition à l'archidiacre Hare, qui, en 1848, publia, sous le titre de *Contes et Essais de John Sterling,* deux volumes considérables, édités avec soin. La *Vie de Sterling,* écrite par son éditeur et placée en tête du premier volume, est un excellent travail littéraire; mais, en sa qualité de membre de l'église, l'archidiacre Hare, ainsi que cela est trop fréquent chez tous les ecclésiastiques, s'est cru obligé d'appuyer très vivement sur l'*inorthodoxie* de Sterling, qui était pourtant chrétien, et de réfuter longuement quelques-unes de ses opinions religieuses. Il a donné à ses quelques assertions théologiques, erronées ou non, l'importance d'une erreur capitale, si bien que la vie de Sterling, racontée par l'archidiacre Hare, paraît n'avoir été remplie que de disputes théologiques. C'est là le second motif qui a déterminé Carlyle à prendre la plume et à présenter lui-même au public la vie de son ami. Il a eu raison, quoi qu'en aient dit certains critiques, et il n'a pas eu besoin, comme on l'a prétendu, de se transformer en athée pour soutenir la mémoire de Sterling. Le monde est plein, à l'heure qu'il est, de gens intolérans qui veulent nous forcer à croire plus que nous ne pouvons, et qui préféreraient une hypocrisie à un doute honnêtement exprimé. C'est là où nous en sommes arrivés, à la suite d'actions et de réactions successives. Bien heureux, dans notre siècle, est celui qui croira à quelque chose! il n'a pas besoin d'être tourmenté ni forcé pour accepter les choses auxquelles il ne peut pas croire. Exprimer franchement tout ce que la conscience nous fait un devoir d'exprimer, voilà notre première obligation morale, l'exprimer avec précision, sans mettre de faux poids dans la balance pour la faire pencher. Se taire sur les choses qu'on ne peut se résoudre à accepter, cela peut être quelquefois un devoir de prudence et une marque de respect; mais quelquefois aussi cela peut être une lâcheté. Disons donc toujours ce que nous pensons, sans insolence et sans orgueil, modestement et fermement; n'y ajoutons pas, n'y retranchons rien; mais malheur à celui qui vient affecter des sentimens qu'il n'a pas, et honte à celui qui voudra nous forcer à en affecter d'autres que ceux que nous avons! De toutes les formes du mensonge, celle-là est la plus désastreuse.

Il y a une troisième raison que Carlyle ne dit pas et qui probablement l'aura déterminé encore à écrire la *Vie de Sterling.* Il avait ren-

contré un homme doué de toutes les qualités qui ne sont pas précisément abondantes dans notre siècle, la sincérité, la candeur, la piété, la modestie : et pourquoi ne pas raconter la vie d'un tel homme? Est-ce qu'il n'est pas un héros dans son genre au milieu du monde où il vivait, et ces qualités, pour être restées obscures, en étaient-elles moins réelles? Il ne mentait pas, donc c'était un grand homme; il était candide comme un enfant, donc c'était un héros; il était désireux du bien et affamé de foi religieuse, donc c'était une merveille : raisonnement que nous trouvons, quant à nous, parfaitement logique, eu égard au temps où nous sommes. Carlyle a donc écrit la *Vie de Sterling*, et il a retrouvé pour décrire les incidens de cette courte carrière toutes les couleurs sobres et toute l'ordonnance artistique de ses premiers ouvrages. Rien ne ressemble plus que ce nouveau livre à ses anciennes biographies : c'est une de ses meilleures productions, une des mieux faites, sinon une des plus profondes; nous l'avons trouvée pleine de détails intimes et de faits qui peignent la vie anglaise. Nous allons essayer de réduire ce portrait à une simple miniature, certain qu'il y a intérêt et profit à contempler le médaillon d'un homme de notre temps, qui a vécu de la même vie que nous et a eu mêmes doutes et mêmes douleurs, et qui est un des meilleurs échantillons de la nature humaine à notre époque.

John Sterling, né en 1806 à Kaimes-Castle, en Écosse, d'une famille d'origine irlandaise, eut pour père un homme célèbre lui-même, Édouard Sterling, rédacteur principal du *Times* pendant de longues années. Militaire dans sa jeunesse, vif et actif, Édouard Sterling avait toutes les qualités requises pour le journalisme. Délaissant donc le métier des armes et celui de fermier qu'il essaya aussi, il fit ses débuts en 1811 par un pamphlet intitulé *Réforme militaire*, et l'année suivante il engagea avec le *Times* une correspondance, sous le pseudonyme de *Vetus*, qui fut très remarquée alors, et dans laquelle il traitait des événemens et des questions à l'ordre du jour, de la guerre étrangère, de Napoléon et de Wellington. Cette correspondance, toute gratuite et toute volontaire de sa part, noua ses rapports avec le *Times*, et dès-lors il ne cessa d'y collaborer jusqu'en l'année 1840, où il prit définitivement sa retraite. Improvisateur littéraire des plus remarquables, habile à saisir jour par jour les nuances des questions politiques, doué d'un solide tempérament (chose essentielle pour un journaliste), « impétueux, rapide, *explosif*, » il avait été surnommé par Carlyle le capitaine *Tourbillon*. Il changeait souvent d'opinion sur les hommes, mais seulement sur les hommes d'une valeur douteuse ou secondaire, qui effectivement sont fort difficiles à juger, très fuyans et très insaisissables; mais il restait très attaché aux hommes d'une valeur incontestable, et il soutint toute sa vie sir Robert Peel et Wel-

lington. Carlyle cite une lettre de Peel écrite à Édouard Sterling après sa première administration et la réponse de ce dernier, et il a raison d'ajouter que cette correspondance est honorable pour tous les deux. Robert Peel n'avait jamais vu le journaliste qui avait défendu son administration avec une constance et une vigueur singulières, Édouard Sterling n'avait jamais vu l'homme à la défense duquel il s'était dévoué : curieux exemple des mœurs politiques anglaises! A cette admiration constante et immuable pour Peel et Wellington, Édouard Sterling joignait une haine également constante et immuable pour O'Connell : ce sont les seuls hommes qu'il ait honorés de sentimens invariables. Tel était le père de John, — Édouard Sterling, — dont la plus grande période de célébrité est comprise entre 1830 et 1840.

La première enfance de John Sterling s'écoula en Écosse, parmi les cascades, les bruyères et les montagnes de ce pittoresque pays. Il ne conserva que peu de souvenirs de ses premières impressions, qui ne commencent à prendre racine dans sa mémoire qu'au milieu d'un tout autre paysage plus bruyant et moins naturellement beau certainement, la ville de Paris elle-même. 1814 était arrivé, la première restauration accomplie, et toute l'Europe, comptant sur la paix, se précipitait sur Paris et lui faisait subir une invasion nouvelle plus pacifique que l'autre, mais conséquence naturelle de celle-là. Édouard Sterling, alors établi dans le pays de Galles, part poussé par son esprit aventureux et par de vagues espérances, emmenant avec lui toute sa famille, et va s'établir à Passy. Ce spectacle nouveau n'apportait pas à l'esprit de John, comme les paysages du pays natal, des impressions lentes et suaves. « Les choses nouvelles et les expériences nouvelles se précipitaient dans mon esprit, écrivait-il plus tard, non par flots, mais par cascades énormes comme le Niagara. » Tout à coup un bruit soudain fait tressaillir la terre, c'est le retour de l'île d'Elbe. L'Europe est de nouveau en émoi, et, au milieu de cette confusion nouvelle, la famille Sterling se voit forcée de fuir au plus vite et d'aller revoir des rives plus paisibles et moins sujettes au changement.

Édouard Sterling se fixa dès-lors à Londres et n'en sortit plus. Sa famille était nombreuse; la mort la réduisit à deux enfans, John et un autre garçon du nom d'Anthony, qui plus tard embrassa le métier des armes. Cinq fois en six années, John eut à suivre le convoi de ses frères, dont trois moururent en une même année. C'est un de ces premiers enseignemens qui ne s'oublient jamais, et où Sterling put apprendre ce que sont l'angoisse et la douleur. Quant à son éducation, elle se faisait comme elle pouvait au milieu de ces changemens et de ces désastres répétés. Jamais enfant n'a changé aussi souvent de maîtres que John Sterling. Il va de Greenwich à Blackheath, de Glasgow à Cambridge; sans cesse il passe de la direction d'un professeur sous

la direction d'un autre. Singulière destinée que celle-là! Il était dit que rien ne serait stable dans sa vie. Nous le verrons plus tard allant de Londres à Bordeaux, de Bordeaux à Madère, de Madère à Naples, fouillant tous les coins et recoins de l'Angleterre pour y trouver un lieu où il puisse goûter la paix et recouvrer la santé. Dès l'enfance, l'esprit aventureux de son père l'oblige à changer de résidences et de précepteurs. Son esprit était aussi mobile et sujet au changement que sa vie; c'était un esprit rapide, prompt, facile, ayant beaucoup des qualités d'improvisateur de son père, incapable de laisser le lent travail de la pensée concentrer en lui les forces de l'imagination, « un esprit, dit Carlyle, qui brillait comme un éclair sans jamais pouvoir arriver à faire gronder le tonnerre. » Ses sentimens étaient également rapides, doux, sans grande profondeur. C'était un homme aimable, manquant un peu de force et de caractère; un certain nomadisme enveloppe sa vie tout entière, la dirige et la pousse où il lui plaît, et son éducation première y est probablement pour quelque chose. Ses études brillantes manquèrent ainsi de méthode, de discipline et d'unité. « Sterling, dit M. Hare, qui avait été son maître, ne fut jamais un *scholar* dans le sens véritable du mot; il n'était ni un philologue, ni un archéologue, ni un érudit, » mais il rachetait ces défauts par une compréhension intelligente de l'antiquité. Il avait à un certain degré le sentiment de la vie antique, et il l'a reproduit dans quelques-uns de ses écrits avec grace et douceur. Certains de ses essais, *Cydon, le Peintre lycien,* entre autres, ont une certaine tournure classique fraîche et rose, mais qui manque de la robuste santé antique. Les bruits de la vie contemporaine envahissaient plus qu'il n'eût été nécessaire cette existence qui aurait dû être paisible. Encore un des caractères de l'éducation de ce temps-ci! Livres et journaux modernes étaient dévorés par le jeune écolier, qui avait lu déjà, à une époque assez précoce, toute la *Revue d'Édimbourg,* étrange lecture pour un écolier! A Cambridge, où il se rencontra avec plusieurs jeunes gens qui devaient devenir célèbres plus tard, les débats étaient fréquens entre les jeunes amis sur les affaires politiques et même ecclésiastiques, et un certain radicalisme était alors l'esprit régnant dans l'université de Cambridge, comme partout en Europe, durant ces années pleines d'espérance et d'enchantement de la restauration, où le monde entier se mit à croire au règne prochain de l'âge d'or, et qui n'ont de ressemblance qu'avec les premières années, pleines d'espérance aussi, du règne de Louis XVI. Sterling respira donc l'air de son temps; il avait embrassé avec ardeur déjà les espérances du libéralisme, soufflant alors sur le monde, lorsqu'il quitta l'université en 1827.

Le voilà libre désormais de s'élancer dans la carrière : quelle direction va-t-il prendre? C'est un problème des plus ardus dans notre

temps que le choix d'une profession, et surtout pour les esprits de la trempe de celui de Sterling. Quelle profession embrasser, lorsqu'on est convaincu qu'on a un devoir à remplir, mais qu'on ne sait pas au juste lequel, ou lorsqu'on est même inquiet de savoir si l'on en a un, et s'il existe telle chose qui s'appelle devoir et obligation, questions dont personne n'est sûr aujourd'hui, et que tout jeune homme sérieux se pose au moment d'entrer dans la vie? Ce qui distingue la vie contemporaine de la vie d'autrefois, c'est l'entier abandon où l'homme est laissé par son semblable, même par ceux qui lui sont le plus attachés; des instincts mal démêlés sont la seule chose qui guide l'enfant et qui l'engage dans la route qu'il doit suivre. Pourquoi la suit-il? il n'en sait rien, et, à l'époque où il songe à la poser, cette question devrait être résolue depuis long-temps. John Sterling en était là à sa sortie de l'université. La carrière d'avocat ou de médecin ne pouvait lui convenir. L'administration ou l'industrie exigent des habitudes sédentaires et régulières, et Sterling avait un défaut qui est celui de beaucoup d'autres: il était dans un état de permanente agitation et ne pouvait tenir en place. Un faible tempérament, déjà atteint par la phthisie, l'empêchait d'ailleurs d'accepter des occupations trop régulières. Dans de pareilles conditions, il n'y a, selon nous, que trois manières de régler sa vie : ou bien en faire une vie de plaisirs, épicurienne, mais d'un épicuréisme agité, fiévreux et mondain, ou bien se faufiler et se plonger ensuite dans la vie publique, — affaires politiques, diplomatie, parlemens, si toutefois l'on vit dans une époque de parlemens, — ou bien enfin se jeter dans la carrière la plus orageuse, la plus instable qu'il y ait au monde, la carrière littéraire, et c'est à ce parti que s'arrêta Sterling, après avoir fait quelques tentatives sans résultat auprès de divers membres du parlement pour entrer dans la carrière diplomatique. Au sujet de toutes ces tribulations et de l'insouciance avec laquelle les hommes de notre temps laissent les diverses aptitudes qui pourraient être utiles s'épuiser ou se perdre, Carlyle se demande très justement si les chefs de la société ne pourraient pas, avec de l'intelligence et de la pénétration, remédier à un pareil état de choses. N'y a-t-il donc au monde que ces deux ou trois carrières, baptisées de nos jours du nom de carrières libérales, et n'y a-t-il pas des milliers de moyens d'employer certaines aptitudes, certains caractères à tournure bizarre? Évidemment oui, mais seulement dans les temps qui ont une manière de vivre large et précise à la fois; les anciennes sociétés, l'église du moyen-âge elle-même, étaient, sous ce rapport, plus avancées que nous. « Un jour, dit Carlyle, les hommes penseront à la force qu'ils laissent éparpiller dans chaque génération et au dommage fatal qu'ils causent à l'humanité par cette négligence. »

John Sterling se résolut donc à embrasser la carrière littéraire, et

alors se présenta la question des débuts. Un journal qui existe encore aujourd'hui, l'*Athenæum*, excellent recueil littéraire, venait d'être fondé. Sterling, par l'intermédiaire de quelques amis, y fut introduit, et fournit à l'*Athenæum* une série d'articles historiques et de petites compositions allégoriques très remarquables, si l'on songe à l'âge de l'écrivain : il avait alors vingt-deux ans. Les petits contes allégoriques qu'il y donna et que j'ai sous les yeux rappellent sous une forme moderne et romantique les compositions du même genre publiées dans les journaux d'Addison et de Johnson, et ceci me fournit l'occasion de dire en passant qu'il y a bien plus qu'on ne le croit de cette tradition allégorique dans la littérature anglaise moderne; les *magazines* et les recueils anglais en témoignent. Ces articles étaient écrits dans *Regent-Street*, où il habitait alors et où se réunissait souvent toute la jeunesse littéraire du temps, les amis de Sterling et, par occasion aussi, les amis de ses amis, figures passagères, ombres qui ne laissaient pas de traces dans sa vie. Ouvert, cordial, généreux, très insouciant, très enclin à s'enchanter du présent, tel était Sterling à cette époque. A toutes ces qualités il ajoutait une activité singulière, une grande ardeur pour le travail et une grande facilité à changer de place et de lieu. Sterling ne prenait guère racine nulle part; il n'aimait pas l'assiduité, et les douceurs de l'habitude avaient peu de prise sur lui; il va ici et là indifféremment, avec la vélocité d'une locomotive, près des lacs de Cumberland rendre une visite à Wordsworth, à Highgate chez Coleridge, à Paris, où il est mis en rapports avec l'école saint-simonienne qui commençait alors; puis il revient à Londres pour écrire quelque article sur Fanny Kemble, par exemple, qu'il connaissait et admirait d'une admiration qui touchait à des sentimens plus tendres, paraît-il, ou pour causer avec ses amis de réforme électorale, de libéralisme, des espérances de l'humanité, de la mort prochaine de la superstition. Vifs mouvemens, passions légères, ardeurs à fleur d'ame, limpides désirs, voilà de quoi se compose la jeunesse de Sterling.

Deux événemens vinrent clore d'une manière solennelle et tragique cette période de jeunesse et de radicalisme. Sterling visitait souvent Coleridge, qui, comme un sage retiré du monde, vivait alors à Highgate-Hill, chez les époux Gilman, et qui là rendait ses oracles à la jeune génération avide de l'entendre. Les conversations de Coleridge étaient alors célèbres dans toute l'Angleterre, et, si nous en jugeons par certains spécimens, elles méritaient leur réputation : elles étaient surtout remarquables par le phénomène que les psychologues ont baptisé du nom *d'association des idées*. Coleridge était alors, en 1828, resté, sous le rapport de l'éloquence, tel que Charles Lamb, son collègue à l'hôpital du Christ, nous le décrit dans son adolescence, discutant avec animation sur les mystères de la cabale et des alexandrins. C'était un homme

remarquable que Coleridge, qui n'est pas encore jugé, et qui me semble avoir eu surtout plus qu'aucun autre homme de notre siècle le sentiment du surnaturel. Tout tendait chez lui vers ce but invisible; malgré toute sa métaphysique et ses études philosophiques, il n'avait rien du rationaliste, et la logique le gênait plus qu'elle ne l'aidait. Coleridge n'a eu qu'un malheur, c'est d'avoir voulu être un métaphysicien. La logique, la dialectique et tous les talismans de l'esprit philosophique ont été pour lui de véritables sortiléges, ont enchaîné son talent et brisé ses ailes bien plus encore que cette déplorable habitude de l'opium qu'il avait contractée à l'époque dont nous parlons. Les syllogismes, l'avidité de savoir, le kantisme, et le plaisir de pénétrer la pensée d'autrui, trop de dilettantisme, trop peu de méthode et trop de potions d'opium le réduisirent à l'impuissance. Un singulier mélange que Coleridge! le mélange d'une belle ame, d'un remarquable esprit et d'un assez triste caractère! Il connaissait pourtant ses infirmités morales, et était capable de les avouer indirectement dans les rapides momens où, l'enivrement de la parole cessant, il pouvait faire un retour sur lui-même. Carlyle cite un mot de lui qui nous a causé une impression douloureuse, et dont il n'a pas l'air de soupçonner la tristesse. « Ah! votre thé est trop froid, monsieur Coleridge, disait en présence de Carlyle son hôtesse, Mme Gilman. — C'est mieux que je ne mérite, grommela-t-il dans un sourd et bas murmure à moitié courtois, à moitié pieux, dont j'entends encore l'accent, c'est mieux que je ne mérite. » A cette époque, Coleridge n'était plus le radical d'autrefois, le rêveur et utopique inventeur de la *pantisocratie;* il avait mis tout cela de côté, et était tombé dans l'extrême opposé. Il était parvenu à se débarrasser de son scepticisme, et « il possédait seul, ou à peu près seul alors en Angleterre, dit Carlyle, le secret de croire par la raison ce que l'entendement avait rejeté comme incroyable. Il pouvait encore, après que Voltaire et Hume avaient fait tous leurs efforts pour abattre son courage, se redresser, se proclamer un chrétien orthodoxe, et dire à l'église d'Angleterre: *Esto perpetua.* C'était un homme sublime, et qui, seul dans ces jours ténébreux, avait sauvé la couronne spirituelle de son humanité, qui avait pu échapper au matérialisme et aux déluges révolutionnaires, et conserver sa croyance en Dieu, la liberté et l'immortalité. Les intelligences pratiques du monde se souciaient peu de lui, et le considéraient avec dédain comme un rêveur métaphysique; mais, pour les esprits de la jeune génération qui s'élevait, Coleridge avait un caractère sublime, et il apparaissait comme une sorte de mage enfermé dans le mystère et l'énigme. » C'est près de cet homme que Sterling passait souvent de longues heures; il écoutait avec enthousiasme ses révélations du monde surnaturel, et ses mille aperçus sur les hommes et les choses, les arts et les sciences, se per-

mettant de loin en loin quelque timide objection : chose difficile! car sur trois heures Coleridge parlait environ deux heures trois quarts. L'influence de ces conversations sur l'esprit de Sterling est facile à deviner : de nouveaux doutes entrèrent en lui, des questions qu'il n'avait point aperçues se dressèrent tout à coup devant lui; tout un côté des choses humaines lui fut révélé, et sa foi dans le radicalisme et le bonheur prochain de l'humanité commença à chanceler.

Un autre événement qui eut pour John Sterling des conséquences à la fois heureuses et malheureuses vint souffler pour toujours sur sa flamme radicale, après l'avoir ranimée un moment. Sterling avait des connaissances de tout genre, et, au sortir de ses conversations mystiques avec Coleridge, il allait souvent converser de révolutions et de constitutions avec le général Torrijos. Les oublieuses générations présentes ne se rappellent point ce qu'était le général Torrijos très probablement; dans quelque vingt ans, bien des hommes célèbres qui nous occupent aujourd'hui seront passés comme lui à l'état de mythes et d'énigmes. Nous soufflons de grands hommes, et nous les regardons un instant comme les enfans leurs bulles de savon; nous inventons des personnages célèbres à qui nous préparons par là les plus tristes destinées, bien heureux quand le sort de Torrijos ne leur est pas réservé. Les rues de Londres, à cette époque, étaient souvent parcourues par de sombres personnages, à la mine tragique, au teint olivâtre, revêtus de longs manteaux qui montraient la corde : c'était un essaim d'Espagnols exilés à la suite du Trocadéro, premier flot de ces émigrations successives qui ont porté en Angleterre tant de royautés en débris, tant de partis vaincus, tant de personnages autrefois puissans. La liste en est longue, et vous la connaissez : branche aînée des Bourbons, famille Bonaparte, maison d'Orléans, Bourbons d'Espagne, ministres autrichiens, exilés hongrois, généraux polonais, révolutionnaires italiens, absolutistes, radicaux, constitutionnels, socialistes français, tous les partis de toutes les nations de l'Europe! Torrijos était le chef de ces infortunés : c'est à lui qu'ils s'adressaient pour obtenir des secours, contracter quelque emprunt, trouver une occupation ou donner dans les familles anglaises des leçons d'espagnol. Sterling le rencontrait souvent chez un de ses amis, M. Barton. Les instincts chevaleresques, la fierté et la hautaine politesse des Espagnols sont des qualités très propres à gagner le cœur des Anglais, car ce sont peut-être les deux peuples qui au fond, et quand on veut bien ne pas s'en tenir aux apparences, ont le plus de points de contact et de secrètes affinités. Sterling le prit bientôt en affection. A cette époque (1829), Torrijos n'avait qu'une idée fixe : trouver de l'argent, acheter des armes, réunir autour de lui les exilés et faire une descente en Espagne. Il était certain de réussir, aucune objection n'était valable. Il avait ce

défaut commun à tous les exilés, et que nous avons pu de nos jours connaître par expérience, de croire que le temps s'est arrêté pour leur pays depuis qu'ils en sont partis. Ils croient que les cœurs sont les mêmes, les dispositions d'esprit les mêmes, et qu'ils vont tout retrouver à la même place en arrivant. Les malheureux! ils croient à la fidélité de la mémoire humaine; ils disent : — Voyez, reconnaissez-nous! — et les enfans se mettent à rire en les voyant comme affublés d'un costume vieux de dix ans. Telle était donc l'idée fixe de Torrijos, servie à souhait, caressée par les illusions des jeunes libéraux anglais de la compagnie de Sterling. On ouvre une souscription, tous ces jeunes Anglais feront partie de l'expédition, et la monarchie espagnole n'a qu'à se bien tenir.

Sur ces entrefaites arrive de l'armée des Indes un jeune lieutenant, Irlandais de naissance, cousin de John Sterling et nommé Robert Boyd. Il avait reçu quelque outrage, avait abandonné sa carrière, et, possesseur de 5,000 livres sterling, il méditait de partir avec quelques amis pour les îles Philippines et d'aller ainsi, dit Thomas Carlyle, à la conquête de la toison d'or. Sterling, alors dans tout le feu de son enthousiasme révolutionnaire, démontre à Robert Boyd que la prise d'Ilion serait bien préférable à la conquête de la toison d'or, et il le décide à placer sa fortune dans l'entreprise Torrijos et compagnie. Boyd cède sans trop de résistance; un vaisseau et des armes sont achetés. Sterling va faire ses adieux à tous ses amis et en dernier lieu prendre congé de la belle miss Suzanne Barton. « Et ainsi donc, dit-elle, vous partez pour aller en Espagne, au milieu de la guerre et des périls de l'insurrection, et avec votre faible santé. Oh bien! alors nous ne vous reverrons jamais plus, » et elle fond en larmes. Sterling, avec cette rapidité de sentiment qui lui était propre, lui tend la main; miss Barton l'accepte, et un mariage est résolu. Adieu donc à la romantique Espagne! Une charmante histoire, n'était qu'elle est obscurcie par une toute petite tache, l'étourderie de Sterling, qui fit une victime de son propre cousin Boyd! L'expédition parvint à s'embarquer malgré la vigilance du gouvernement anglais, et fut obligée de séjourner à Gibraltar pendant l'année 1830, où la révolution de juillet vint un instant ranimer les espérances déjà abattues de Torrijos. Enfin, dans l'année 1832, malgré l'opposition du gouverneur de Gibraltar, Torrijos, obstiné et n'ayant plus d'Anglais avec lui que Robert Boyd, naturellement très intéressé dans l'entreprise, met à la voile avec cinquante-trois compagnons, se fiant à la fortune. L'expédition se termina comme se terminent toutes les entreprises de ce genre, par une exécution militaire. Quelques coups de fusil sont tirés, quelques hommes tombent; les journaux du lendemain enregistrent le fait, puis arrivent le silence et l'oubli. Sterling n'oublia jamais, lui; mais il resta toujours muet sur

cet événement. Le repentir cloua ses lèvres, et ces coups de feu sous lesquels tombèrent Boyd et Torrijos abattirent pour toujours ce qui restait en lui de radicalisme.

Alors commence une nouvelle période, la période religieuse, qui, sans durer plus long-temps que la première, détermina pourtant la tournure de ses pensées ultérieures. La religion ne dura pas plus long-temps chez lui à l'état de passion que le radicalisme, mais elle y resta jusqu'à sa mort à l'état de ferme sentiment. Il se maria, ainsi que nous venons de le voir, en 1830, et aussitôt après son mariage les symptômes de la maladie qui l'emporta se déclarèrent. Il fallut changer de climat; il partit pour l'île Saint-Vincent, où sa famille possédait quelques propriétés, et là il fut témoin et faillit être victime d'une des plus effroyables tempêtes dont nous ayons jamais lu la description. Il revint en Angleterre en 1832, enflammé du désir d'effacer ses erreurs par une vie toute religieuse. Dans un court séjour à Bonn, il rencontra son ancien maître, l'archidiacre Hare, dès-lors recteur d'Herstmonceux, et lui manifesta le désir d'entrer dans les ordres. M. Hare l'y encouragea vivement et lui donna l'assurance que, si son vicariat (*curacy*) devenait vacant, il serait charmé de le lui donner. Quelque temps après, en effet, nous le retrouvons à Herstmonceux, près de l'archidiacre Hare, déjà ordonné diacre et se consacrant tout entier à ses nouvelles fonctions. L'apôtre saint Paul était le modèle idéal qu'il s'était donné, un grand modèle et qu'il est difficile de suivre, ainsi que le dit Carlyle. Toutefois John Sterling appréciait très bien toute l'étendue de ses devoirs et la manière dont il devait s'efforcer de suivre son maître divin. « Aujourd'hui, écrivait-il à cette époque, ce n'est plus à Jérusalem, à Damas ou à Éphèse que Paul voyagerait; chaque maison de sa paroisse serait aujourd'hui ce que fut autrefois pour lui chacune de ces grandes cités, un lieu où il mettrait tout son être et répandrait tout son cœur pour la conversion, la purification, l'élévation de ceux qui seraient placés sous son influence. L'homme entier travaillerait à ce but; tête, cœur, corps, science, temps, persuasion, il mettrait tout au service de ce dessein. » Et voilà Sterling allant de cabane en cabane, relevant les courages abattus, soulageant les pauvres, instruisant les ignorans. Cette belle fièvre de religion, toute passagère qu'elle ait été, n'a donc pas été sans influence. A Herstmonceux, bien des pauvres, nous dit M. Hare, se souviennent encore de lui, surtout un pauvre cordonnier, jadis dans la détresse et aujourd'hui, grace aux secours et aux encouragemens de Sterling, élevé à une meilleure position. Ah! que sont toutes les œuvres littéraires à côté de celles-là! Ce cordonnier n'est-il pas une des œuvres de Sterling, une œuvre vivante, l'enfant de sa charité et de son intelligence à la fois? Mais cette œuvre est bientôt interrompue, la mauvaise santé revient, et

en février 1834, après avoir consulté ses médecins, il se décide à abandonner ses nouvelles fonctions. Cependant sa mauvaise santé ne fut que la cause extérieure de son départ, nous dit M. Hare. Quelle était donc la véritable cause? Quelques doutes qu'il n'avait pu dompter, quelques dogmes qu'il ne pouvait accorder avec ses opinions. Sterling aima mieux abdiquer ses fonctions que de se résigner à enseigner des choses auxquelles il ne pouvait croire. Ceux qui savent ce que vaut la vérité ne blâmeront pas la résolution de Sterling.

Sterling se résigna dès-lors à reprendre son ancienne carrière littéraire; mais alors commença pour lui une existence étrange, composée de migrations perpétuelles. Nous avons vu Sterling à la recherche d'une croyance, le voilà maintenant à la recherche de la santé. Il parcourt l'Angleterre et l'Europe, traînant sa famille après lui, passant l'été à Londres, partant, l'automne et l'hiver, pour des climats plus chauds. Lié dès-lors très intimement avec Carlyle, il passait fréquemment des journées entières avec lui, arrivait le matin à Londres venant de Bayswater ou de quelque autre résidence, l'entreprenait sur la philosophie allemande ou sur quelque point de morale ou de théologie, lui parlait de Schleiermacher, lorsque Carlyle avait envie de parler de Goethe ou de Jean-Paul, ses auteurs favoris, et le mettait au désespoir par sa timidité métaphysique, car Sterling, ainsi que nous l'avons dit, resta toujours très religieux, et Carlyle nous apprend que, dans toutes leurs discussions, il faisait remarquer à tout propos la nécessité de reconnaître à Dieu la personnalité. Si par hasard il était trop pressé par ses affaires, il prenait Thomas Carlyle avec lui, le faisait monter en voiture à ses côtés, continuait ses discussions au milieu du tumulte des rues de Londres, descendait pour ses affaires, remontait et reprenait la conversation. C'était un personnage très vif, comme on le voit, trop vif; d'une conversation brillante, il donnait le ton et dominait les causeries d'un certain club qu'il avait fondé et qui portait son nom, club Sterling, parmi les fondateurs duquel je trouve inscrits les noms de Carlyle, de Tennyson, de Thirlwall et de John Mill. Au milieu de cette vie agitée et maladive, Sterling continuait toujours à s'occuper de littérature, et c'est à cette époque qu'il commença à éditer quelques poèmes qui, réunis sous le nom de *la Fille du Fossoyeur*, passèrent inaperçus du public. La poésie, c'était là son *faible* et son penchant, malgré les avertissemens réitérés de Carlyle, qui, tout en trouvant à ses vers autant de mérite qu'à beaucoup d'autres plus goûtés du public, ne leur reconnaissait aucune originalité véritable. Sterling ne cessa d'écrire des poèmes jusqu'à sa mort, et, s'il faut en croire son biographe, son talent arrivait à une véritable originalité, lorsqu'il succomba sous cette maladie qui l'avait agité et poussé durant toute sa vie comme un taon voyageur.

Le meilleur de son temps était absorbé par ses déplacemens continuels. Il va pour réparer sa santé à Bordeaux, chez un oncle de sa femme, riche marchand anglais, et là visite tout naturellement la maison de Montaigne et les lieux témoins de la mort des Girondins, sur lesquels il envoie à Carlyle quelques renseignemens pour son *Histoire de la Révolution*. Chassé de Bordeaux par le choléra, il va à Madère, et là écrit quelques-uns de ses meilleurs essais pour le *Blackwood's Magazine*, dont le directeur, le célèbre professeur Wilson, si connu sous le pseudonyme de Christophe North, appréciait et aimait beaucoup Sterling. Il quitte Madère, arrive en Angleterre; à peine a-t-il touché ces rivages, que le mal reparaît et qu'il faut fuir de nouveau. Il s'enfuit en Italie et retrouve la santé au milieu des palais de marbre, des jardins et des églises catholiques. De Florence et de Rome sont datées bien des lettres à ses parens et à ses amis sur les arts et les cérémonies religieuses; mais aucune n'a pour nous l'importance de celle qu'il écrit à son fils, enfant de sept ans, et qui révèle tout un homme. La longueur de cette lettre ne nous permet de la faire connaître qu'en abrégé et par un seul extrait. Il engage son jeune enfant à l'étude, lui fait la description animée de tout ce qu'on peut apprendre dans les livres, et il termine ainsi, après lui avoir dit que tout Anglais doit désirer savoir comment l'Angleterre est arrivée à posséder son parlement, ses lois et ses flottes, qui voyagent sur toutes les mers du monde : « Mais il y a une obligation plus sérieuse encore pour vous, mon cher enfant, c'est d'être obéissant et doux, de commander à votre caractère, de penser au plaisir des autres plutôt qu'au vôtre propre, de penser plutôt à ce que vous devez faire qu'à ce que vous aimez à faire. Si vous voulez être bon et sage, vous trouverez dans les livres un grand secours pour arriver à la sagesse aussi bien qu'à la science, et au-dessus de tous les autres livres s'élève la Bible, qui nous enseigne la volonté de Dieu et le grand amour de Jésus-Christ pour Dieu et les hommes. » Nous n'ajouterons qu'une réflexion : le ton de cette lettre écrite à un jeune enfant de sept ans est tel qu'on en écrirait à peine une semblable chez nous à un jeune homme de seize ans. Cette lettre explique pourquoi il n'existe que dans les pays protestans une littérature pour les enfans qui soit autre chose qu'un recueil de contes ridicules et de maximes niaises. En Angleterre, comme dans tous les pays où le protestantisme est établi, on traite les enfans, non comme des idoles ou de jolis petits animaux, mais comme de petits hommes ayant en eux le germe de leur vie future et capables de responsabilité. Le mot de Wordsworth : « L'enfant est le père de l'homme, » y est accepté comme une vérité.

Sterling revient d'Italie : nouvelle fuite, cette fois au sein de l'Angleterre, à Clifford, près de Bristol, où il écrivit son article sur Car-

lyle, une des meilleures choses qui aient été écrites sur lui, bien que ce soit plutôt une description qu'une explication du génie du philosophe. De Clifford il va à Falmouth, afin de s'embarquer pour Madère; une fois arrivé à Falmouth, il trouve le climat doux, la société agréable, et il y séjourne deux hivers. Là Sterling vécut dans l'intimité d'une singulière société, la société des sectaires. Il se trouva mis en relations avec quelques-unes des familles célèbres du quakerisme, la famille Fox entre autres, une de ces familles religieuses connues de toute l'Angleterre, et qui exercent sur leur secte la même influence que les familles des Russell, des Stanley exercent sur l'état. Ces familles opulentes et sévères, pleines d'intelligence et de goût pour les choses intellectuelles, sont dans chaque ville de véritables centres que visitent au moins une fois dans leur vie toutes les supériorités scientifiques ou littéraires du pays. « Des gens très dignes, très respectables, et avec lesquels il m'est très agréable de vivre, écrit Sterling; ils sont en relations avec toutes les célébrités quakers, les Gurney, les Fry, etc., et aussi avec Buxton l'abolitioniste. Il est très drôle de les entendre parler de tous les sujets ordinaires de la vie, de la littérature et de la science. Connais-tu Wordsworth? vous demandent-ils. As-tu vu le couronnement? Veux-tu prendre quelque rafraîchissement? Ils sont vraiment très agréables à connaître. » Mais bientôt il fallut abandonner cette société, et fuir de nouveau en Italie. A son retour, le malheur, qui ne le quittait plus, frappa sur lui à coups redoublés. L'affection qui le consumait prit un caractère plus grave dès les premiers mois de 1843, et en ce moment même il apprit la nouvelle de la maladie de sa mère, qui ne devait plus se relever. Quelques jours après la mort de sa mère, sa femme meurt après avoir donné naissance à une petite fille; le vieux Édouard Sterling, alors retiré de la rédaction du *Times*, frappé par ces coups redoublés, devient infirme. John Sterling ne survécut pas longtemps à tous ces malheurs qui venaient de le frapper avec la rapidité de la foudre, et il mourut au milieu de l'année 1844, après avoir écrit à son fils Édouard, alors à Londres, une lettre dont nous détachons ce fragment : « Londres était une partie de moi, et j'étais une partie de Londres. Lorsque je pense que vous vous promenez dans les mêmes rues, le long des mêmes rivières que moi autrefois, lorsque j'étais plus jeune encore que vous ne l'êtes, j'ai envie de fondre en larmes, non de chagrin, mais par un sentiment qui ne peut être exprimé. Tout est si merveilleux, si grand et si saint, si triste, et triste sans amertume cependant, si plein de la mort et si voisin du ciel! Pouvez-vous comprendre quelque chose à tout ceci? Si vous le pouvez, alors vous commencerez à comprendre quelle chose sérieuse c'est que la vie, combien il est indigne et stupide de la dépenser sans souci, quelle créature misérable, insignifiante, indigne on arrive à être lorsqu'on n'emploie

pas toute sa force, comme un chasseur qui tend un arc, à accomplir la tâche qui nous est dévolue. »

Telle est la vie de John Sterling. Nous ne ferons sur cette existence qu'une seule observation : Sterling a été, comme tout le monde dans notre siècle et surtout comme tous les hommes spécialement attachés à une profession intellectuelle, inquiet et tourmenté. Il a erré de système en système, cherchant une croyance, interrogeant tous les bruits. De pareilles existences, surtout pour un tempérament de la vivacité de Sterling, sont pleines de périls. Parmi tous les hommes qui ont eu les mêmes doutes et les mêmes tourmens, bien peu ont échappé à ces périls. Tous ont commis quelques crimes intellectuels; le désespoir, le mépris, le cynisme, la colère, que sais-je encore? se sont emparés d'eux et en ont fait leurs victimes; mais Sterling est véritablement une exception : il a eu l'art, l'adresse, la vertu d'échapper à tous ces périls. Avec un sens singulièrement pratique, il a su tirer parti de tous ses doutes, il les a utilisés, il a su les transformer en élémens de piété et de religion; il a marché légèrement sur le bord des abîmes, comme les croyans sur le pont d'acier de Mahomet. La souplesse, l'agilité qu'il a employées à franchir les sentiers dangereux, sont remarquables. Ses écrits ne témoignent pas d'un grand esprit, mais d'une intelligence singulièrement claire et aimable. Ce qui les distingue surtout à partir de sa conversion, c'est un profond sentiment d'humilité. Je ne sais si toutes les opinions de Sterling étaient bien orthodoxes; mais ce que je sais, c'est que le sentiment chrétien domine dans la moitié au moins de ces pages légères, lumineuses et douces. Si la première vertu d'un chrétien c'est la bonne volonté, incontestablement Sterling l'avait. Il revient toujours à cette nécessité de la bonne volonté dans ses écrits; c'est sur elle qu'il établit le fondement de ses pensées, c'est au moyen d'elle qu'il classe les hommes et les sépare, selon qu'ils possèdent à des degrés divers cette vertu indispensable. Oui, c'est bien un enfant de ce siècle; mais le vent révolutionnaire et sceptique lui a à peine donné un frisson qui s'est, grace à sa frêle constitution, fait sentir plus ou moins durant toute sa vie.

Comme écrivain, on peut diviser ses écrits en deux catégories : les écrits insérés dans l'*Athenæum*, où se montre sa première manière, imitation et souvenir de la littérature antique, et ses essais écrits pour le *Westminster Review* ou le *Blackwood's Magazine*, où la philosophie germanique a laissé des traces, et où l'esprit du christianisme domine tout-à-fait. Ce que je préfère de lui, c'est une série de pensées intitulées *Cristaux d'une caverne* et *Sayings and Essayings* (*Dires et Essais*), où il se montre à nous comme une sorte de Novalis qui se sert d'une lorgnette pour regarder les objets, et de la lampe des mineurs d'Humphry Davy pour pénétrer dans les galeries secrètes de

l'ame humaine, mais qui ne possède pas cet œil subtil et pénétrant semblable à celui du lynx au moyen duquel Novalis pénètre dans les profondeurs de la terre et assiste à la combinaison des pensées morales. Comme critique, il a plus d'intelligence que d'originalité véritable: il comprend tout très rapidement, mais on ne voit pas qu'il ait de préférence marquée. Sterling manque de force et de personnalité; tout prend chez lui les couleurs de la jeunesse et de l'aurore; ses images ressemblent à des lumières rosées tombant sur de minces surfaces d'albâtre éblouissant de blancheur, et ses pensées glissent, apparaissent et disparaissent comme des îles verdoyantes qui flotteraient sur la mer. Tout chez lui est à l'état de pur sentiment, et les instincts robustes ne dominent pas.

Maintenant nous prendrons congé de John Sterling et de son célèbre biographe. M. Carlyle nous est sympathique à bien des titres et entre autres à celui-ci : c'est que, de tous les écrivains, lui seul a pu donner une réponse approximative aux questions que nous nous étions posées. Là est le service qu'il a rendu à une foule d'esprits de notre temps et dont, pour notre part, nous lui sommes reconnaissans. Il nous a enseigné à nous défier de bien des choses, — à en mépriser un certain nombre d'autres, à savoir distinguer une pensée d'une formule, ce que des gens même très illustres ne savent pas faire, à ne compter qu'avec les faits et à ne tenir aucun compte des théories et des axiomes intitulés principes, qui ne sont le plus souvent que des chimères relevant de la volonté pervertie ou faussée d'un sectaire, ou de l'imagination et de la subtilité d'un esprit astucieux et trompeur. Depuis que nous l'avons lu, nous savons qu'il existe, parmi les politiques, les philosophes et même ailleurs, deux classes d'hommes : les uns, qui poursuivent un but personnel, égoïste et momentané, et dont nous devons nous défier; les autres, qui poursuivent un but humain et éternel, et auxquels nous devons nous soumettre. Carlyle, très partisan du respect, n'en est pas un partisan aveugle, comme on voit; il nous apprend qu'il est des hommes à qui il est impossible de l'accorder sans lâcheté, et qu'il en est d'autres à qui on ne peut le refuser sans crime. Toutes ces pensées, et bien d'autres encore, nous les avons trouvées, chez lui, exprimées sous une forme singulière, mais vibrante et familière, qui va directement à l'ame et la force de s'étonner. Parmi tous les hommes qui font profession de penser aujourd'hui, c'est celui que nous préférons, et c'est le seul qui nous paraisse réellement sérieux, parce que c'est le seul auquel nous puissions, sans crainte, sans réticence et sans avoir besoin de recourir à des commentaires et à des *distinguo* de tout genre, attribuer une entière bonne foi.

ÉMILE MONTÉGUT.

SOUVENIRS D'ORIENT.

A UN COMPAGNON DE VOYAGE.

Les chants que l'on entend le soir dans la campagne,
Plus ils vont s'éloignant, plus leur charme nous gagne;
Un peu rauques d'abord, ils se fondent en chœur;
Ainsi des souvenirs qui bercent notre cœur.
Ami, chacun des pas qu'on fait vers la vieillesse
Adoucit les échos lointains de la jeunesse,
Et du temps écoulé tout nous devient plus cher,
Jusques au souvenir du mal qu'on a souffert.
Notre premier voyage, à chaque jour qui passe,
Ne se pare-t-il pas d'une nouvelle grace?
Ah! l'heure du départ, comme je la revois!
Nous étions ce jour-là plus riches que des rois,
Car nous avions vingt ans et la foi de notre âge;
Les vastes horizons tentaient notre courage;
Enfans cruels, encore ignorans des douleurs,
A peine songions-nous à nos mères en pleurs!
Emportés hors de nous par une ardeur sauvage,
Nous vîmes sans pâlir décroître le rivage,
Nous allions devant nous, certains de l'avenir,
Heureux d'être partis et sûrs de revenir.

Nous avions fréquenté déjà dans plus d'un livre,
Et ce vert Mont-Olympe où les dieux ont dû vivre,
Et sur son piédestal le divin Parthénon,

Et cette solitude où respira Memnon,
Et Stamboul, et Médine, et Sham fertile en pommes,
Où la tradition place les premiers hommes,
Jérusalem pleurant au milieu des déserts,
Et Bethléem, berceau du nouvel univers :
Ce qui nous attirait surtout vers ces lectures,
C'était, tu t'en souviens, l'amour des aventures.
Aussi, quand à Beyrouth, pour la première fois,
Hors des chemins battus et des communes lois,
Montés sur des chevaux aux jambes de gazelle,
Les outres pleines d'eau pendant à notre selle,
Nous vîmes un matin défiler devant nous
Notre humble caravane avec ses longs burnous,
Glissant dans nos fusils des balles de calibre,
Il nous sembla vraiment humer un air plus libre.
L'existence nomade et le gîte incertain,
Les Bédouins passant à l'horizon lointain,
La tente en poil de chèvre et le temple de marbre,
Et le repas frugal pris à l'ombre d'un arbre,
Derrière un pan de mur le berger endormi,
Et l'hôte inattendu qui devient un ami,
Et la halte joyeuse à la source d'eau fraîche,
Les hasards du voyage, et la chasse, et la pêche,
Les chacals se glissant à travers les moissons,
Et les bruns sangliers fuyant dans les buissons. —
Tout ce monde inconnu que poursuivaient nos rêves
Déroulait devant nous ses merveilleuses grêves.
Après avoir erré sous un soleil de plomb,
La lente caravane, auprès d'un mamelon,
S'arrêtera le soir, de fatigue épuisée;
La nuit descend du ciel, humide de rosée;
On allume le feu; déjà les cavaliers
Cueillent pour l'attiser le bois mort des halliers;
Le chameau s'agenouille au bruit du fouet tartare,
Les chevaux entravés vont paissant l'herbe rare;
A la clarté du feu naissent les gais propos;
Puis le silence vient : c'est l'heure du repos.
Mêlé pendant un jour à ces mœurs primitives,
Le voyageur s'émeut de ces scènes naïves;
Couché dans son manteau sur le sable, et des yeux
Embrassant vaguement l'immensité des cieux,
Il rêve de harems et de femmes voilées,
De célestes houris, d'almehs échevelées,

De filles du désert au superbe maintien
Et des palais dorés du conteur indien.

O divine folie! adorable jeunesse!
Tu nous versais alors ton immortelle ivresse,
Et ta chanson joyeuse, après dix ans passés,
Trouve encore un écho dans nos cœurs apaisés!
La goutte d'eau limpide, après un jour de fièvre,
Comme un présent du ciel tombe encor sur ma lèvre!
Les yeux remplis de sable et les membres perclus,
Les fatigues, la faim, je ne m'en souviens plus!
Je n'entends que le bruit de tes mille fontaines,
O Damas souriante au bout des longues plaines!
Je m'abrite à vos murs, couvens hospitaliers
Dont la porte s'ouvrait aux poudreux cavaliers!
— O mon cher compagnon, si de longues années
Blanchissent sur nos fronts de neige couronnées,
Au clair pétillement d'un fagot de genêts
Quand nous réchaufferons nos pieds sur les chenets,
Bien abrités du vent qui gronde à la fenêtre,
Vieillards glacés par l'âge et friands de bien-être,
Blottis dans nos fauteuils, et, faute d'avenir,
Nous retournant tous deux vers un doux souvenir,
En dépit de la goutte et de la sciatique,
Nous toucherons encor le sol asiatique,
Et nous te reverrons du coin de notre feu,
O soleil qui souris dans un ciel toujours bleu!

AU SULTAN ABDUL-MEDJID.

I.

Abdul-Medjid! ô sultan redouté,
A Beylerbey, dans ton palais d'été,
D'un œil de maître tu regardes
Constantinople ouvrant sa Corne d'or,
Ces trois cités qui dorment près du port
Sous les tours où veillent tes gardes!

Ils sont à toi, tous ces rians jardins
Se déployant sur de vastes gradins,
Et ces maisons aux couleurs vives,

Et près de l'eau ces beaux villages blancs
Pareils de loin aux vols de goëlands,
  Hôtes paisibles de ces rives;

Les dômes bleus, les légers minarets,
Les champs des morts ombragés de cyprès,
  Ces caps, ces golfes et ces îles,
Et ce vallon qui réunit deux mers
Où les vaisseaux des continens divers
  Passent à l'ombre de tes villes;

A toi Beyrouth, Ismir et Bassorah,
A toi Mossoul et la verte Angorah,
  A toi Bagdad bâtie en briques,
Alep aux khans encombrés de chameaux,
Diarbékir, Damas aux belles eaux,
  Et Brousse, et ses mille fabriques!

Fils du prophète, ô sublime sultan,
Dans ton palais de richesse éclatant,
  Entouré de tes capitaines,
Plein des soucis d'un pays à changer,
Entendras-tu ce salut étranger
  Qui te vient des rives lointaines?

II.

Je me souviens qu'un jour, au milieu des rumeurs,
Au port de Scutari, je vis sur la jetée
Aborder ton caïk aux quatorze rameurs;
Le canon ébranlait la ville épouvantée.
Sur ton front éclatait l'étoile en diamans,
La foule devant toi s'inclinait jusqu'à terre,
— Ton règne commençait, tu n'avais pas vingt ans! —
Quand sur le quai désert je restai solitaire,
D'un si nouveau spectacle ému secrètement,
Je doutai de ta force et de ta destinée,
Et, craignant pour ton ame un tel enivrement,
Je plaignis la Turquie à la nuit condamnée.
Mais Dieu, qui t'a marqué pour un plus haut destin,
A mesuré ton cœur à ta haute fortune;
Ton front n'est pas de ceux que le vertige atteint,

Toi qui vis au-dessus de la hauteur commune!
O maître souverain sur deux mondes dressé,
Tu touchais de la main, suivant ta fantaisie,
L'avenir lumineux, ou le sombre passé;
Vivant avec l'Europe, — ou mort avec l'Asie!
La vie a triomphé : le sort en est jeté!
De son trône descend l'orgueilleuse ignorance;
Et l'école est ouverte où croît en liberté
Tout un peuple d'enfans rendus à l'espérance.
Tes sujets devenus égaux devant la loi,
Les chrétiens accueillis, l'industrie honorée,
Les intrigans de cour rejetés loin de toi,
Et la peste elle-même en ses déserts rentrée;
Tous les fils du pouvoir en ta main réunis,
La féodalité découragée ou morte,
Et ton foyer ouvert à de nobles bannis :
Quels travaux accomplis par ta main juste et forte!
Ce n'est pas en un jour qu'un monde est transformé;
Mais le bon grain fermente, et dans ses flancs antiques,
Où dans l'ombre déjà la semence a germé,
La terre sent courir des frissons prophétiques!

III.

L'ère des combats va finir!
Un nouveau siècle vient d'éclore
Qui fécondera l'avenir,
Et ton règne est comme une aurore.
Du haut des coteaux du Bosphore,
Vois tes nations rajeunir.

De la Mecque au pays bulgare,
Dans le vieil empire ottoman
Le Grec, le Slave, le Tartare,
L'Arménien, le Turcoman,
Le Juif, l'Arabe et le Rouman,
Abjurent leur haine barbare.

Flottant sur l'onde des ruisseaux,
Les vieux chênes des deux Belgrades
Descendent dans les vastes eaux,
Et les pins légers des Sporades

Dans les bleus chantiers de tes rades
Se changent en hardis vaisseaux!

Le bruit des métiers et des forges
Trouble les échos du Thabor;
L'Olympe, du fond de ses gorges,
Verse le vin, l'argent et l'or,
Et la terre livre un trésor
De fruits, de blés, de foins et d'orges.

Damas trempe le fer rougi
Dans les eaux vives de ses fleuves;
Enfin le soufflet a mugi
Dans ses manufactures veuves,
Et l'acier fin des lames neuves
Sort des flots clairs du Baradji.

O Stamboul! ô mère du monde!
Centre du nouvel univers,
Quelle foule empressée abonde
Dans tes bazars toujours ouverts :
L'Angleterre y jette ses fers,
Et nous les vins de la Gironde.

Des ports de Sidon et de Tyr,
Des montagnes de la Judée
Rouges du sang d'un Dieu martyr,
Et des plaines de la Chaldée,
Et de l'Égypte fécondée,
Des hommes nouveaux vont sortir!

Arrière les chevaux numides!
Ils arrivent comme un torrent,
Emportés par des chars rapides
Qui dépasseraient en courant
La jument noire du Koran,
El-Borak aux pieds intrépides!

Sur la route qu'ils fouleront
La terre deviendra féconde!
Des fils magiques porteront
Tes volontés au bout du monde;
Et de Bagdad à Trébizonde
Les arts et les blés fleuriront!

IV.

C'est la réalité; ce n'est point un mirage :
C'est la divine fin promise à ton courage.
Saisis d'un bras hardi le sceptre redouté
Qui s'échappe des mains de la Fatalité.
La nature, elle seule, a des lois éternelles :
Pour un peuple nouveau dicte des lois nouvelles!
Mahomet t'applaudit. Marche, conduit par Dieu.
N'épuise pas ton cœur en un regard d'adieu;
Ne te retourne pas, marche, comme Moïse,
Les yeux toujours fixés sur la terre promise!

V.

C'est qu'elle était belle vraiment,
Dans sa nonchalance superbe,
Cette vieille Turquie où l'herbe
Disputait le sol au froment;
Cette Turquie, avec son faste,
Ses vêtemens d'or étoilés,
Et son désert toujours plus vaste,
Et ses remparts démantelés!

Il attirait la poésie
Ce beau pays des contes bleus,
Où, sur un terrain fabuleux,
Dansait la jeune fantaisie.
Elle aimait ce ciel indulgent,
Ces hordes indisciplinées,
Ces longs fusils brodés d'argent,
Et ces lames damasquinées.

La Poésie a des lauriers
Aujourd'hui pour une autre gloire,
Et recommande à la mémoire
D'autres noms que les noms guerriers.
Elle réserve son sourire
A l'inaltérable équité,
Et les caresses de sa lyre
A la paix, à la liberté!

VI.

Salut donc à ton nom! empereur magnifique!
Sultan Abdul-Medjid! conquérant pacifique!
Héros du progrès régulier!
Salut, fils de Mahmoud, jeune homme au doux visage,
Abdul-Medjid le juste! Abdul-Medjid le sage,
Abdul-Medjid l'hospitalier!

LE PONT DES CARAVANES.

Dans un faubourg de Smyrne, auprès d'un cimetière,
Court sur le sable fin une fraîche rivière,
Que franchit un pont délabré;
Un Turc, ami de l'ombre et du loisir tranquille,
Près de là, dans un arbre, a construit un asile
Pour le voyageur altéré.

Autour du tronc noueux, un escalier de planches
Conduit à ce café suspendu dans les branches
A l'abri des feux du soleil,
Où, dans un berceau vert, sous les feuilles tremblantes,
Les fumeurs, inclinant leurs têtes indolentes,
Rêvent dans un demi-sommeil.

La verdure au regard laisse plus d'un passage
Où s'encadre au soleil un coin de paysage.
Ici la rivière et ses bords,
Là les maisons de Smyrne et leurs façades peintes,
Et plus loin des mûriers, des joncs, des térébinthes,
Ou les cyprès du champ des morts;

Parfois, sur le chemin, quelques femmes chrétiennes,
Des Grecques d'Ionie, ou des Arméniennes,
Sous le *féredjé* violet;
Les femmes du harem que suivent des esclaves;
Ou des Francs inquiets, ou des *effendis* graves
Égrenant leur long chapelet;

D'autres fois ce seront des paysannes grecques
Amenant au marché des fleurs et des pastèques;
Des jardiniers de Bournabat
Chargés de paniers pleins de figues et d'olives,
Ou des cavaliers turcs, ou des familles juives
Qu'un mulet porte dans son bât.

Sur le pont les chameaux passent en longues files,
Balançant gravement sur leurs longs cous mobiles
Leur tête au regard bienveillant;
Un nègre sérieux et monté sur un âne
Traîne derrière lui la longue caravane,
Qui le suit d'un pied nonchalant.

En les voyant ainsi s'en aller par centaines,
L'esprit déjà bercé d'aventures lointaines,
On les suit de l'œil en rêvant :
Ce pont, c'est le chemin de l'Inde et de la Perse!
Sur ses cailloux luisans passe tout le commerce
Que fait Smyrne dans le Levant.

O fleuve du Mélès! ô pont des caravanes!
Que de fois j'ai cherché l'abri de vos platanes!
Je vieillis sans vous oublier;
Car le vent du matin, m'enivrant par bouffées,
M'entretenait de gloire et de contes de fées
Sous votre ombrage familier.

LE DROMADAIRE.

Regardez-le passer, dans l'ombre de la rue,
A travers cette foule au spectacle accourue,
Le grand dromadaire au poil roux :
Un singe galonné gambade sur sa bosse,
Et les enfans de rire! — et le cornac féroce
Le force à plier les genoux.

Ils se montrent du doigt la bête ridicule
Qui marche d'un pas lourd et dont la tête ondule
Au bout d'un cou mal emmanché,
Ses longs membres osseux chargés d'un corps énorme

Et son dos inégal, et sa croupe difforme
Et son flanc creux et déhanché.

Lui, calme, indifférent à cette foule vile,
D'un air mélancolique il traverse la ville
Pleine de boue et sans soleil;
Son œil intelligent, doux comme un œil de femme,
Dans un rêve lointain voit, sous un ciel de flamme,
Une plaine au sable vermeil,

Les déserts de l'Asie où règne le silence,
Où l'Arabe en passant accroche de sa lance
Les verts éventails des palmiers,
Et le gras pâturage où paissent les chamelles,
Et le pâtre qui fait jaillir de leurs mamelles
Le lait sous ses doigts familiers.

O dromadaire ami, voyageur intrépide,
Toi qui fais fuir le sol dans ta marche rapide
Sans craindre la soif ni la faim,
Roi frugal du désert, coureur inépuisable
Dont le pied hasardeux franchit les mers de sable,
O compagnon du pèlerin!

Ton instinct au désert devine la tempête,
Et ton flair délicat, la source d'eau secrète!
O richesse de l'Orient,
O noble dromadaire, hôte de la famille,
Dans ton pays natal, plus d'une jeune fille
Flattait ton col en souriant!

Est-ce toi que j'ai vu, sous un ciel sans nuage,
Au milieu des buissons passer comme un orage
Sur les bords déserts du Jourdain?
— O toi qui partageais le café de ton maître,
Hadjin impétueux, comment te reconnaître
Dans ce rôle de baladin?

Pardonne à ces enfans d'une terre étrangère :
— Leur cœur n'est pas méchant, mais leur tête est légère; —
Pardonne à leur triste gaîté,
Car ils ne savent pas que sous ta rude écorce
Sont cachés des trésors de courage et de force,
De patience et de bonté!

CHARLES REYNAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1852.

La première session législative, sous l'empire de la constitution actuelle, vient de se clore. Plus de six mois déjà sont écoulés depuis les événemens d'où est née cette constitution; trois mois maintenant nous séparent du jour où les corps délibérans qu'elle avait créés venaient prendre la place presque chaude encore des assemblées anciennes, toujours plus habiles à disputer le pouvoir qu'à le garder. C'étaient des conditions bien autres, assurément. Dans la situation telle qu'elle s'offrait à l'ouverture de la session, tout était nouveau, autant du moins qu'on puisse ainsi parler dans un pays qui a connu et expérimenté tant de régimes; tout était à essayer. Il eût été difficile que les travaux législatifs ne se ressentissent point des circonstances générales qui venaient de changer si complétement les destinées de la France. Il serait bien plus extraordinaire encore que cette application qui vient de se faire du régime nouveau n'offrît aucune révélation utile, n'eût laissé voir aucune lacune ou aucune complication de nature à appeler l'attention des pouvoirs publics. Ce qu'on peut remarquer, c'est le calme profond dans lequel s'est accomplie cette première expérience des institutions nouvelles. Il y a trois mois, M. le président de la république ouvrait la session par un discours où se manifestait tout entière la pensée du 2 décembre; il vient aujourd'hui de la terminer par un message qui caractérise suffisamment notre état politique au moment de l'interruption de la législature. On ne saurait méconnaître ce que le prince Louis-Napoléon sait mettre d'habileté et de force dans les occasions où il croit devoir s'adresser au pays ou aux corps publics. C'est une langue politique qui aime à écarter les voiles et les fictions, pour laisser voir la main qui agit, la réalité des choses. Cette réalité, on le sait, c'est la transformation complète des conditions de gouvernement parmi nous, — un pouvoir « qui n'est plus ce but immobile contre lequel les diverses oppositions dirigeaient impunément leurs traits, » selon les termes mêmes de M. le pré

sident de la république. Peut-être seulement pourrait-on se demander si c'est bien impunément que les oppositions d'autrefois ont dirigé leurs coups contre les gouvernemens. Le message du 28 juin n'est point un exposé de la situation générale du pays. Dans ses élémens principaux et essentiels, extérieurs ou intérieurs, cette situation n'a point changé au surplus depuis quelques mois. Quant au détail ordinaire des affaires, le procès-verbal du corps législatif en offre le plus complet résumé, — complet, disons-nous, et ce n'est point sans raison. Les plus importans travaux se sont trouvés accumulés à la fin de la session. Mentionnons rapidement quelques-unes des lois principales, quelques-uns des incidens qui ont signalé les derniers jours de cette législature à peine close.

Des divers projets soumis au corps législatif, il y en a sur lesquels il n'a point eu à émettre un vote, et il y en a qui ont suivi leur cours régulier. Ce qui n'a pas été voté, c'est cet ensemble d'impôts nouveaux dont on avait proposé de frapper les voitures, les chevaux de luxe, le papier, etc. Le gouvernement a retiré ses projets, ou du moins il les a ajournés. Cet ajournement est-il indéfini, ou les taxes nouvelles se représenteront-elles encore à la prochaine session? Toujours est-il que le gouvernement a eu la louable pensée de soumettre ces projets d'impôts à une étude plus approfondie. Il n'est point impossible, à notre avis, que cette étude ne conduise à abandonner quelqu'une de ces taxes, celle sur le papier entre autres. Si le corps législatif n'a point eu à se prononcer sur cette question toujours difficile des nouveaux impôts, il a eu à voter, ce qui n'est pas moins important, le budget de 1853. Aujourd'hui surtout, c'est dans les matières de finances que peut naturellement s'exercer l'action législative, et on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait dans notre situation financière de quoi appeler l'attention d'un corps qui a pour mission principale de contrôler les dépenses publiques. L'équilibre est un mot depuis long-temps malheureusement rayé de nos budgets. Quelques efforts qu'on fasse pour sauver du moins les apparences, la réalité reste la même; c'est toujours au fond, sous une forme ou sous l'autre, le déficit. Pour 1853, ce déficit est encore de 40 millions, et il faut remarquer qu'il n'est ramené à ce chiffre que par l'inscription aux recettes de ressources extraordinaires, — telles que les remboursemens des compagnies de chemins de fer. Qu'on joigne à ceci une dette flottante qui s'élève à plus de 700 millions! La commission du corps législatif s'est livrée à une consciencieuse étude de tous ces élémens de la situation des finances. Elle a proposé diverses diminutions de dépenses qui n'ont point toutes reçu l'assentiment du conseil d'état, comme l'exige la constitution pour tout amendement. Quelques-unes cependant ont été acceptées; le temps pressait d'ailleurs, et le budget a été voté avec peu de modifications. Une des préoccupations les plus naturelles et les plus vives peut-être aujourd'hui, c'est celle des finances qui fléchissent sous le poids de nos dernières révolutions, et c'est probablement pour répondre à cette pensée que M. le président de la république, dans son message d'avant-hier, annonçait la préparation de projets destinés à diminuer les charges de l'état. Les chemins de fer ont eu aussi leur part dans les derniers travaux du corps législatif. Les chemins de Paris à Cherbourg et de Bordeaux à Cette ont été votés; il en est de même de la loi qui concède à la même compagnie le chemin de Lyon à la Méditerra-

née et les diverses lignes secondaires qui doivent, en se reliant, sillonner cette portion du midi. Ainsi se complète par degrés l'immense réseau dans lequel la France se trouvera bientôt enveloppée, et qui contribuera, il faut le croire, au développement de tous les intérêts. Si vous ajoutez à ces divers actes le projet destiné à régler l'organisation des conseils-généraux, ce sont là quelques-uns des principaux objets sur lesquels le corps législatif a eu à porter son attention jusqu'à la dernière heure de la session.

Mais, quel que soit l'intérêt qui puisse s'attacher à ces derniers travaux législatifs, quelque place qu'ils occupent légitimement dans l'ordre administratif, économique, financier, matériel, ce n'est point là peut-être que s'est portée la curiosité la plus vive. Si quelque chose était fait pour étonner, ce serait qu'il pût entrer dans la pensée de qui que ce fût de suspendre tout à coup et complétement la discussion dans un pays comme le nôtre. L'esprit de discussion ne quitte point ce monde, tout au plus se transforme-t-il et se met-il à la recherche d'alimens nouveaux. Il n'a plus le domaine purement politique, il lui reste le domaine moral, philosophique, théorique, et prenez bien garde que plus que jamais, comme quelque derviche hurleur, il ne continue à pirouetter sur la pointe de l'absolu. Les questions de changement de systèmes ou de personnes deviennent pour lui un cas réservé, — il ira réveiller quelque question de science, de littérature, d'enseignement propre à ranimer la lutte et à marquer le sens dans lequel marche l'intelligence publique. Telle est, sans nul doute, la discussion soulevée par M. l'abbé Gaume dans un livre, — *le Ver rongeur,* — dont nous avons dit un mot. La pensée de l'auteur, on ne l'a pu oublier, c'est que le monde moderne est redevenu païen par l'étude des Grecs et des Latins qui forme la base de l'enseignement, c'est que les sociétés contemporaines doivent le mal qui les ronge au culte de l'antiquité classique que la renaissance est venue remettre en honneur au détriment de ce que M. l'abbé Gaume appelle la littérature classique chrétienne du moyen-âge. Depuis lors, la controverse s'est singulièrement agrandie et même aggravée, dirons-nous. La polémique quotidienne, en s'en emparant, lui a communiqué ses ardeurs; l'intervention de quelques-uns des plus éminens prélats est venue lui prêter une importance qu'elle n'aurait point eue peut-être. *Le Ver rongeur* a eu en effet ses approbateurs et ses contradicteurs dans l'église. M. l'abbé Gaume, aujourd'hui encore, poursuit ses agressions dans une série de *lettres* adressées à M. l'évêque d'Orléans, qui avait défendu les études classiques avec un remarquable esprit de modération et de justice. Joignez à tout ceci, au fond, comme élément essentiel, le problème tout entier de l'éducation publique remis en question dans ce qu'il a de plus intime et de plus délicat; — cela ne suffit-il pas pour faire de cette controverse un des épisodes les plus curieux, les plus bizarres peut-être, mais aussi les plus graves du moment où nous vivons? Nous n'avons point le dessein de l'éluder. Qu'on nous permette toutefois une double observation préalable. Jusqu'à quel point est-il utile de faire intervenir la religion au plus fort de ces mêlées de la plume? jusqu'à quel point est-il nécessaire que les chefs les plus élevés de l'église se saisissent de l'arme des polémistes quotidiens? Ce n'est point à nous de le dire; il en résulte seulement un fait du domaine public : c'est que, quand les évêques se font journalistes, les jour-

nalistes, à leur tour, se font évêques, et prononcent doctoralement sur tout, comme d'habitude, justement parce qu'ils n'ont qualité pour prononcer sur rien. Un autre danger que nous signalerions volontiers, c'est celui qui consiste à transformer en sujet de polémiques bruyantes, en thème d'innovations préconçues, l'éducation publique, c'est-à-dire la chose qui a le plus besoin de traditions, de pratique, d'expérience et, si l'on nous passe le mot, d'obscurité; — oui, d'obscurité, car ce n'est que dans le silence, à l'abri des surexcitations extérieures et par une vigilance assidue, que s'accomplissent les réformes vraies, justes et efficaces. Dès que le bruit des polémiques intervient, l'esprit de système l'emporte; il s'exalte par la contradiction, s'obstine dans ses expériences. Or quel est le champ d'expérimentation? C'est l'ame de la jeunesse, c'est l'intelligence de toute une génération. Il arrive infailliblement de la sorte qu'on compromet les choses qu'on voudrait le mieux défendre, — la religion d'abord, en mettant sous son voile les vues particulières d'imaginations souvent chimériques, et l'éducation publique ensuite, en dénaturant ses conditions les plus essentielles. Ces inconvéniens, nous l'avouons, ne nous semblent point suffisamment compensés par les avantages qui résultent, pour la société et pour l'église elle-même, de la célébrité que M. l'abbé Gaume s'est acquise en renouvelant, sous une autre forme, la vieille querelle des anciens et des modernes.

Si M. l'abbé Gaume voulait dire que le paganisme en lui-même n'est point une chose bonne à enseigner, s'il voulait prouver que la renaissance a trouvé parfois des zélateurs excessifs, qu'il y a eu dans ce mouvement des enivremens singuliers, des puérilités bizarres, il n'y aurait assurément rien à dire, si ce n'est que ces vues ne brillent point par la nouveauté; mais il est évident que c'est l'antiquité tout entière qui est mise en cause dans tout ce qu'elle a produit, pensé, légué après elle. Aux yeux de M. l'abbé Gaume, la merveille de la latinité, ce n'est plus la langue de Rome du temps d'Auguste, c'est l'idiome du VIIIe siècle, c'est la langue des *classiques* du moyen-âge. Il est vrai que ces classiques rudoyaient quelque peu la grammaire et n'avaient nulle frayeur des solécismes ou des barbarismes, comme il résulte d'une lettre de saint Grégoire; mais il paraît que ce n'est plus un inconvénient pour l'enseignement d'une langue. Sérieusement, en quoi peut-il être nécessaire de voir dans Horace et Virgile de mauvais poètes pour trouver que Grégoire-le-Grand, saint Léon, saint Thomas, ont été de grands chrétiens, de grands docteurs, de grands esprits, même avec leurs barbarismes? M. l'abbé Gaume, qui est fréquemment sujet à des confusions de ce genre, semble ne point comprendre que dans l'antiquité réputée classique jusqu'ici il y a des choses bien diverses. Il y a tout ce qui est transitoire et périssable dans sa corruption, tout ce qui constitue le paganisme, dont les fictions sont venues s'évanouir à la lumière du christianisme, et il y a cette admirable culture appliquée aux choses d'un ordre naturel et qui touchent à l'homme de tous les temps, de toutes les civilisations. Le souffle chrétien a purgé le monde antique de ses dieux, et il est resté des esprits merveilleusement doués, décorant de poésie, comme Homère, la vie guerrière et domestique de la Grèce, créant les plus fortes méthodes comme Aristote, plongeant, comme Platon, jusqu'où l'œil humain peut aller dans les profondeurs métaphysiques, décrivant les beautés

naturelles comme Virgile, cherchant les lois du devoir comme Cicéron ou les lois de l'invention poétique comme Horace, et accomplissant cette œuvre dans des idiomes qu'ils ont immortalisés, avec un art dont la perfection est demeurée un modèle. C'est par ce côté, c'est par l'éclat de cette culture savante que l'antiquité a sa place dans la civilisation générale, qu'elle a fasciné les intelligences, et qu'elle est venue, à un moment donné, contribuer à la formation des littératures modernes. Et qui a le plus propagé l'étude et le goût de l'antiquité classique? Ce sont les plus grands esprits de l'église, des papes, des cardinaux, les corporations religieuses les plus illustres, héritières naturelles de ces moines du moyen-âge qui d'une main défrichaient le sol de l'Europe et de l'autre copiaient et multipliaient les manuscrits. Toute la question aujourd'hui est de savoir si l'église s'est trompée dans la constante protection qu'elle a donnée aux lettres, si tant de savans hommes ont été les complices ou les dupes d'une mystification païenne qui dure encore. Oui, indubitablement, aux yeux de M. l'abbé Gaume, si l'adultère n'est pas chassé du monde, c'est à cause de Mars et de Vénus; si les hommes d'argent achètent l'honneur des femmes, c'est parce qu'ils ont appris la fable de Jupiter se changeant en pluie d'or. Le paganisme est partout, dans la littérature principalement, on le conçoit. M. l'abbé Gaume pousse même assez loin la plaisanterie, et c'est bien le moins que nous signalions après lui à la vindicte publique, comme un des païens les plus notoires, — qui? l'auteur des *Mémoires d'un colonel de hussards*, M. Scribe en personne! Quant aux romantiques, M. l'abbé Gaume aurait bien tort d'être trop sévère à leur égard, car il a parmi eux d'incontestables prédécesseurs dans plus d'un de ses aperçus et de ses jugemens de fantaisie. En revanche, il y a parmi nous plus d'un esprit savant et bien inspiré qui avait découvert avant l'auteur du *Ver rongeur* les beautés de la littérature chrétienne, sans se croire obligé pour cela d'établir entre les anciens et les chrétiens, au point de vue littéraire, cet antagonisme oiseux dont le révérend père Pitra et M. l'évêque d'Orléans font aujourd'hui justice.

Un des caractères les plus singuliers, au reste, de cette controverse, c'est qu'elle arrive parfois à de tels résultats, si complétement inattendus, qu'on ne sait plus trop en réalité ce qu'on y pourrait opposer, sans que cela tienne assurément à la puissance des argumens. On l'a dit depuis long-temps, il n'y a rien de plus difficile à prouver qu'une vérité élémentaire et de sens commun. Quand M. l'abbé Gaume, dans ses récentes *Lettres*, dit que « la clarté, la flexibilité, la grace, l'ordre logique des idées étaient peu connus des auteurs païens,» que peut-il y avoir à répondre? Quand l'auteur du *Ver rongeur*, en parlant de Fénelon, signale en lui l'absence de « la vie, de la chaleur douce et pénétrante, de la touche du cœur, » comment prouver que ce sont là justement quelques-unes des qualités les plus distinctives de l'illustre archevêque de Cambrai? Et de quelle façon sérieuse vous y prendrez-vous pour détruire l'étrange construction de philosophie historique et littéraire que voici : une langue ou une littérature est l'expression de la société; or la société chrétienne du moyen-âge est très supérieure à la société romaine, donc la langue latine du VIIIe ou du IXe siècle est plus parfaite que la langue de Cicéron et de Virgile. Nous prendrons la liberté de recommander à M. l'abbé Gaume le syllogisme correspondant. Les Grecs d'aujourd'hui, bien que dissidens, sont cependant encore plus

chrétiens que les Grecs anciens, donc la langue grecque moderne est supérieure à la langue d'Homère. On peut oser croire l'argument tout-à-fait invincible. Et pensez-vous qu'on s'arrête en si beau chemin dans cet assaut livré à l'antiquité classique? Aujourd'hui c'est dans le XVIIe siècle même qu'on poursuit l'influence antique. Le *grand siècle*, comme on dit d'un ton d'ironie, est tombé en défaveur. L'époque qui a produit dans l'art littéraire *Polyeucte* et *Athalie* est infectée de paganisme. L'homme qui a fait essuyer au protestantisme sa plus décisive défaite par l'*Histoire des variations*, Bossuet, n'est plus que le détracteur des cathédrales gothiques ou le téméraire instituteur de M. le dauphin, pour avoir fait lire au jeune prince Virgile, César, Térence. Soit, Bossuet a méconnu les cathédrales gothiques, et on en est arrivé aujourd'hui à mieux comprendre l'originalité et la grandeur de ces travaux de l'art chrétien, de même que de beaucoup d'autres productions qui ont précédé la renaissance; mais s'explique-t-on bien comment s'est opéré ce changement dans les idées? C'est, sans aucun doute, parce que le sentiment de l'art dans ses manifestations diverses s'est développé. Et comment ce sentiment s'est-il développé et élargi? C'est par la contemplation intelligente des monumens les plus opposés du génie humain, par l'étude comparative de toutes les époques, de toutes les civilisations, de tous les genres d'inspiration. C'est ainsi qu'on en est venu à ne plus sacrifier la cathédrale de Strasbourg au Parthénon, Dante à Homère, Shakspeare à Virgile; mais nous cherchons vainement ce qu'il peut y avoir ici de nature à justifier le point de vue exclusif où se place l'école à laquelle M. l'abbé Gaume appartient. N'est-ce donc point en toute justice que M. l'évêque d'Orléans pouvait signaler éloquemment le trouble et les excès où tombent parfois certaines intelligences emportées par un zèle plus ardent qu'éclairé? L'auteur du *Ver rongeur*, dans un de ses précédens ouvrages, annonçait la fin du monde. C'est là un point sur lequel ni M. l'abbé Gaume ni nous ne pouvons nous prononcer. Il y aurait bien toutefois de quoi faire réfléchir, si un des pronostics de cette fin suprême des temps devait être la confusion des esprits et des langues.

Rentrons dans la réalité et dans l'application plus directe de ces doctrines à l'enseignement. Que M. l'abbé Gaume croie juste de ne point offrir à de jeunes imaginations *la Magicienne* de Théocrite, l'ode *à Lydie* ou *l'Art d'aimer* d'Ovide, qu'il y ait lieu à un choix sévère dans la littérature grecque ou latine, qui pourrait différer de sentiment avec lui? Mais d'un autre côté, sans établir d'ailleurs nulle comparaison, placerez-vous indistinctement sous les yeux de la jeunesse tous les récits et toutes les peintures de la Bible elle-même? Pensez-vous qu'il suffise, pour faire un chrétien, de prendre un peu de latin dans les *classiques* du moyen-âge, au lieu de le prendre dans Virgile ou dans Tacite? Et que peut prouver cela? C'est qu'évidemment au-dessus de ces questions qui semblent placer le problème tout entier de l'éducation dans le choix systématique de tels ou tels livres, il y a l'esprit qui préside à l'enseignement et lui communique sa vertu, il y a la direction, l'action permanente du maître qui doit suivre l'enfant de l'œil, observant et rectifiant ses impressions, développant son esprit, épurant son goût, éclairant son imagination et combinant en lui les connaissances avec le sentiment religieux et moral. C'est là et point ailleurs qu'est le secret de l'éducation publique, et c'est ce qui fait

que les maisons religieuses où le maître est sans cesse auprès de l'enfant ont eu et peuvent avoir encore une telle supériorité. Observez autour de vous les symptômes les plus alarmans : s'il est vrai que le niveau des études et des esprits ait baissé, en quoi l'antiquité classique a-t-elle pu contribuer à ce résultat? Est-ce la faute de ce genre d'enseignement si de tous côtés règne le besoin d'une instruction superficielle et hâtive? Est-il donc nécessaire d'aller rechercher cette cause lointaine pour expliquer les déviations morales de notre temps? Vous supprimerez l'étude des classiques grecs et latins pour supprimer les exemples antiques, mais cela ne suffira point; il faut aussi supprimer l'histoire, enseignement permanent, et en supprimant l'histoire ce ne sera point assez encore : il restera au fond de l'homme un genre de paganisme qu'il n'est pas besoin d'aller chercher à Rome ou à Athènes parce qu'il est de tous les temps, qui est le résumé de toutes les ardeurs, de toutes les passions, de tous les sensualismes, de tous les matérialismes se combinant aujourd'hui avec une sorte de délabrement intellectuel. Comment peut-on remédier à ce mal? D'abord par l'action religieuse et morale sans doute, et ensuite en relevant les intelligences, en ranimant en elles le goût des mâles connaissances, en les retrempant dans ces vigoureuses disciplines littéraires dont l'antiquité justement offre de salutaires exemples. Voilà pourquoi M. l'évêque d'Orléans nous semble bien autrement comprendre le problème contemporain de l'éducation publique quand il dit avec la simple éloquence du bon sens : « Fortifions nos études, affermissons nos esprits, attachons-nous plus que jamais aux méthodes éprouvées par le temps, consacrées par l'expérience. »

A vrai dire, ce qu'on peut craindre moralement aussi bien que littérairement, ce n'est point le culte intelligent de l'antiquité classique, c'est l'étude capricieuse et légère qui calque des images et des pensées, ne saisit que les traits extérieurs sans pénétrer l'essence des choses, sans se rendre compte de la différence des temps et des civilisations, et sans distinguer entre ce qui est l'immortelle expression de la vérité humaine et ce qui tient aux lieux, à l'époque, à tout un ensemble local évanoui. Il reste toujours à se poser cet éternel problème : — Dans quelle proportion est-il juste et possible de s'approprier l'inspiration antique? Dans quelle mesure peut-on aller puiser à ce *large fleuve de poésie,* comme disait Dante de Virgile, qu'il appelait *son maître* et *son auteur?* C'est une question qui se posait encore l'autre soir au Théâtre-Français en présence de l'œuvre nouvelle de M. Ponsard, — *Ulysse,* — faite uniquement et absolument avec quelques livres du poème homérique. S'il ne s'agissait que de rajuster et de décalquer quelques scènes de l'Odyssée, on pourrait se demander simplement : A quoi bon refaire ce qu'Homère a fait? Il faut donc en conclure que ce n'est point en cela que peut consister l'art moderne, et qu'on ne saurait reproduire qu'avec des combinaisons nouvelles, sous une forme appropriée à nos goûts et à notre civilisation, ces vives et primitives images de la vie humaine. Là est la difficulté de cette sorte de tentatives. Combien de poètes s'y sont essayés dans une mesure diverse, avec un esprit différent, depuis le XVIIe siècle jusqu'à André Chénier! Il faut un mélange singulier de connaissances et d'instinct poétique, de réflexion et de goût, pour arriver à fondre dans une invention nouvelle l'élément antique, pour faire la part de la vérité purement humaine et de la vérité historique. Racine

avait peint l'homme et sacrifié l'histoire; de nos jours, on a cherché à peindre l'histoire en sacrifiant l'homme. A laquelle de ces deux écoles appartient *Ulysse?* Il est à craindre que M. Ponsard n'ait réussi qu'à réunir les inconvéniens des divers procédés appliqués jusqu'ici à l'étude et à la reproduction de l'antiquité pour aboutir à un genre auquel Voltaire a donné un nom. *Ulysse* a cela de particulier, qu'il n'y a ni le développement des passions et des caractères où se manifeste la vérité humaine, ni les larges peintures locales où éclate la vérité de l'histoire. Et ce qui est plus singulier, c'est que l'infériorité de l'œuvre nouvelle de M. Ponsard à ces divers points de vue n'est pas compensée par la grandeur du style et l'éclat de la poésie. S'il y a quelque chose d'évident aujourd'hui, c'est que M. Ponsard est moins propre à ressaisir l'inspiration grecque que l'inspiration latine. N'est-il point vrai en effet qu'il faut plus d'instinct poétique, plus de grace dans l'esprit, plus de vivacité dans l'imagination pour peindre heureusement certains aspects de la vie grecque que pour reproduire les fortes scènes de la vie romaine? Et ne sont-ce pas là justement les qualités qui manquent le plus à l'auteur d'*Ulysse?* C'est une destinée singulière que celle de M. Ponsard : chacune de ses œuvres nouvelles est écoutée avec intérêt, et son talent semble toujours stationnaire. *Lucrèce* a été son coup de fortune; depuis, il n'a point retrouvé cette veine heureuse, et il est fort à craindre que son inspiration laborieuse ne la retrouve pas. Rien ne le prouve mieux, à coup sûr, que le peu de fruit qu'il a tiré de ces grands tableaux de la vie domestique et rustique dont l'Odyssée est l'immortel modèle.

Ce n'est point, du reste, au sujet des poèmes homériques seulement que se peut poser la question de savoir de quelle manière il faut comprendre, étudier et s'approprier les inspirations différentes de la nôtre : c'est au sujet de toutes les grandes poésies. Dans quelle mesure peut-on s'inspirer de Dante, de Shakspeare et même des poètes du XVIIe siècle, qui sont déjà pour nous des anciens? Il n'y a qu'un moyen évidemment, qui serait de rechercher leur esprit, de voir comment ils ont exprimé tous les sentimens qui s'agitent au fond de l'ame humaine, de les rapprocher de leur siècle, de s'initier au secret de leurs conceptions et de leurs travaux. Voilà ce qui donne du prix à des études comme celles de M. Guizot sur *Shakspeare et son temps*, sur *Corneille et son temps*. Ce sont des essais d'autrefois que l'illustre historien recueille aujourd'hui et qui conservent assurément leur intérêt. De quelque manière qu'on juge M. Guizot sous d'autres rapports, il offre à coup sûr le spectacle d'une grande intelligence appliquée à la politique, à l'histoire, à la littérature. D'autres peuvent amasser de plus amples informations sur Shakspeare et sur Corneille; nul ne saisit mieux que lui les lois générales du développement intellectuel, et nul ne les retrace avec plus de supériorité. M. Guizot est tout l'opposé d'une école politique qui existe depuis long-temps, école d'hommes d'état qui se piquent surtout d'être des hommes pratiques, et qui, pour le mieux prouver, entretiennent le moins de commerce possible avec toutes les choses intellectuelles. S'ils ont des connaissances, ils les oublient et se hâtent de se débarrasser de ce lest incommode. Nous sommes un peuple tellement mal famé pour son esprit et son amour de la littérature, que nous craindrions de le montrer souvent dans les choses qui passent pour

plus sérieuses. Voyez cependant le pays pratique par excellence, l'Angleterre : là, les hommes d'état les plus éminens citent quelquefois Virgile et Horace en plein parlement. C'est qu'après tout la culture de l'esprit n'est point aussi inutile qu'on le pense, même dans la politique. L'intelligence littéraire a toujours sa place et son rôle; ce n'est point l'historien de Shakspeare et de Corneille qui en doute, lui qui, dans une préface éloquente, rappelle quelques-uns de ses mauvais jours pour la montrer supérieure aux épreuves.

Tournons nos regards vers l'extérieur. La Belgique, remise de sa récente agitation électorale, reste encore dans la situation incertaine créée par le résultat du scrutin. Ce n'est point, comme nous l'avons dit, que ce résultat fût décisif pour déterminer quelque changement subit; mais les pertes éprouvées par le ministère étaient assez réelles pour lui susciter quelque embarras, ne fût-ce que par cette question universellement posée de savoir s'il resterait au pouvoir. Le cabinet lui-même n'a rien décidé encore, à ce qu'il semble, à ce sujet; quelques-uns de ses membres sont hors de Bruxelles, le roi Léopold lui-même est à Wiesbaden. Cela n'empêche point, au reste, que l'existence du cabinet belge ne soit très réellement en question, et que sa retraite ne doive être l'objet d'une prochaine délibération en conseil. Le ministère se décidera-t-il à garder le pouvoir ou à se retirer? Il est fort probable qu'il ne se dessaisirait pas du gouvernement, s'il n'y avait que M. Rogier. M. Rogier a une raison très péremptoire, c'est qu'il aime le pouvoir; il s'y croit indispensable, et il souffre naturellement de voir mal aller les affaires de son pays lorsqu'il n'est plus ministre. Quant aux autres membres du cabinet, plusieurs ne comptent pas comme hommes politiques. Le ministre de la justice, M. Tesch, penche ouvertement pour la retraite, dans l'intérêt même de l'opinion libérale. Le ministre le plus important avec M. Rogier, M. Frère-Orban, serait lui-même assez disposé à se retirer. Ses motifs peuvent être tirés également d'un intérêt de parti, mais peut-être tiennent-ils aussi à des considérations personnelles. M. Frère, jeune encore, semble se soucier assez peu de rester lié à la fortune sur le retour de M. Rogier. Si on pouvait douter d'ailleurs de l'activité et de l'ardeur libérale de M. Frère, on n'aurait qu'à jeter les yeux sur une brochure qu'il a publiée récemment sous le nom de Jean Van Damme en réponse à M. de Decker. Cela peut prouver du moins qu'en Belgique les ministres ont les loisirs nécessaires pour écrire des brochures. Toujours est-il que M. Frère, se sentant un avenir politique, ne semblerait point éloigné de quitter le ministère. Telle est aujourd'hui la situation; elle se dessinerait indubitablement mieux encore, si, comme on l'a dit, les chambres sont convoquées vers la mi-juillet. Une des difficultés les plus épineuses pour le ministère de Bruxelles, c'est toujours le traité de commerce avec la France. Le cabinet a cherché à donner une satisfaction aux Flandres en envoyant à Paris un négociateur spécial, M. Charles Liedts, ancien président de la chambre des représentans, ministre d'état, gouverneur du Brabant et même désigné comme ministre probable ou possible en cas de retraite du ministère actuel. Les négociations se poursuivent activement aujourd'hui dans des conférences régulières. Nous osons croire qu'elles aboutiront : une conclusion est d'autant plus urgente, que la convention de 1846 expire, comme on sait, le 10 août prochain; mais d'ici là même le cabinet belge existera-t-il?

La Hollande vient d'avoir, elle aussi, son mouvement électoral et même sa crise ministérielle. C'est pour la seconde chambre qu'ont eu lieu des élections. Le résultat du scrutin dans son ensemble ne modifie point essentiellement la situation politique du pays : si l'un des partis avait gagné quelque chose dans cette lutte, ce serait le parti historique-réformé. Au fond, l'attention publique ne laissait point d'être vivement préoccupée de l'issue du mouvement électoral, qui pouvait influer sur le sort du ministère néerlandais. Celui-ci avait subi divers échecs qui semblaient devoir se multiplier encore. Le ministre des finances avait dû retirer un projet d'impôt sur la rente; le ministre de la justice n'avait pu faire accepter une loi créant une nouvelle organisation judiciaire. La chambre paraissait peu favorable au règlement proposé de la dette russe, à une loi sur l'administration des pauvres que l'on accusait de trop s'immiscer dans les affaires intérieures des diaconies. Bref, il est résulté de toutes ces difficultés la démission du ministre de la justice et du ministre de la guerre, ainsi que le constate la réponse de l'un des ministres restans, M. Thorbecke, à une interpellation dans la seconde chambre. Ce n'est point une retraite totale du cabinet hollandais, c'est une recomposition. Les nouvelles des Indes orientales, toujours importantes pour la Hollande, sont assez satisfaisantes, malgré une sédition qui a éclaté à Sumatra, mais qui ne paraît pas devoir se prolonger en présence d'une répression sérieuse.

En Angleterre, le parlement est à la veille de clore sa session. Ses dernières séances ont été tristement occupées. Il se sépare, non pas comme autrefois, avec la satisfaction d'avoir accompli quelque grande réforme, mais après les plus pitoyables débats dont l'histoire parlementaire de l'Angleterre fasse mention : nous voulons parler de l'affaire Mather. Les débuts diplomatiques de lord Malmesbury n'ont pas été heureux, il faut en convenir, et lord John Russell n'a pas eu de peine à triompher de ce faible adversaire. Quelle négociation! Lord Malmesbury, au lieu d'avoir une opinion sur les indemnités qu'il doit réclamer à la Toscane, commence par aller chercher l'avis de la partie intéressée, ce qui est à peu près comme si un juge, pour rendre un arrêt, commençait par prendre l'avis du plaignant. M. Mather père, qui paraît avoir profité des leçons du juif Pacifico, commence par réclamer, non une réparation qu'on ne songeait pas à refuser, mais une somme d'argent, et quelle somme! 5,000 livres sterling tout modestement! Lord Malmesbury, avec la politesse qui doit naturellement caractériser un lord anglais, s'empresse d'adresser ces réclamations au gouvernement toscan, tout en ayant soin de déclarer qu'il trouve la demande exorbitante. Voilà ce que je vous réclame, ne me l'accordez pas; tel est le résumé des dépêches de lord Malmesbury à M. Scarlett, autorisé à réclamer la somme plus modique de 1,000 livres sterling. Alors commence entre le gouvernement toscan et l'agent anglais à Florence une série de négociations dans lesquelles les deux parties marchandent et se débattent comme acheteurs et vendeurs. — 1,000 livres sterling! — non; — 500! — non, 220, plus la grace de deux jeunes Anglais condamnés pour offenses politiques. Pendant ce temps, les interpellations se succèdent au parlement; lord Malmesbury répond tant bien que mal et envoie à son subordonné des instructions dont le sens le plus clair est celui-ci : Finissez-en. Acceptez tout, et que je n'entende plus parler de cette affaire. — Et puis, lorsque lord John Russell vient demander des explications sur

cette inconcevable politique, lord Malmesbury déclare qu'il est très occupé, qu'il ne peut penser à tout, et qu'il ne savait pas, avant d'y avoir participé, quelle chose difficile est le gouvernement. Singulière explication et comme aucun ministre anglais n'en avait encore donné! Mais nous sommes de l'avis de lord Malmesbury, cette affaire, ainsi que les autres du même genre, commencent à fatiguer le public. Enfin sir Henri Bulwer est venu fort à propos pour arranger l'affaire; tant mieux, et puissions-nous ne plus entendre parler de pareils incidens, qui, trop fréquemment renouvelés, finiraient par compromettre la paix du monde, et par amasser contre l'Angleterre (que son gouvernement y songe) une nuée de griefs, qui nécessairement entraîneraient des orages!

Les signes de tempêtes futures ou même prochaines ne manquent pas d'ailleurs en Angleterre. Que veulent donc dire les nouvelles rigueurs exercées contre les catholiques? Lord Derby, après ses rétractations et celles de M. Disraéli à l'endroit du libre-échange, voudrait-il donc faire les élections en s'appuyant sur les passions populaires et le fanatisme religieux réveillés dans ces dernières années. Les fureurs religieuses recommencent; nous ne voyons guère que sir Robert Inglis qui puisse s'en féliciter. Les deux religions catholique et protestante se regardent d'une manière menaçante, et leur colère mutuelle croît d'heure en heure. En Irlande, l'agitation catholique, qui ne manque pas de se ranimer à l'approche des élections, se réveille, plus forte que jamais, sous l'impulsion d'un clergé mécontent des mesures adoptées l'an dernier contre ses fidèles. En Angleterre, le ton des journaux, même du *Times*, l'organe le plus modéré pourtant de la Grande-Bretagne, devient de plus en plus insultant; le parlement a occupé les dernières heures qui lui restaient à agiter l'affaire de M. Bennett, exclu du vicariat de Frome par l'évêque de Bath, sous prétexte de puseyisme, de pratiques et de sympathies *papistes;* la reine lance des proclamations pour interdire les processions catholiques. Sommes-nous donc à la veille de voir effacer le bill d'émancipation? Tel est l'état actuel des choses. Ce parlement qui s'était réuni en pleine tranquillité se sépare au milieu de l'agitation.

En Allemagne, l'incident le plus remarquable de cette dernière quinzaine est le voyage de l'empereur d'Autriche en Hongrie. François-Joseph avait parcouru successivement la plupart des grandes provinces de ses états, et s'était montré tour à tour aux Italiens et aux Polonais de la Galicie; il a voulu aussi visiter la contrée la plus cruellement éprouvée par les événemens des dernières années; il a désiré connaître par ses yeux les sentimens de cette Hongrie qui a failli être si funeste à l'empire. Au moment même où le jeune souverain allait entreprendre ce voyage d'exploration parmi des populations hier encore armées contre lui, l'empereur de Russie, rentré dans ses états à la suite de son excursion en Allemagne, recourait à une mesure qui attestait l'opiniâtreté des Polonais dans le système d'abstention qu'ils pratiquent depuis si long-temps envers le gouvernement russe. Le tzar publiait un oukase pour enjoindre à la jeune noblesse polonaise de prendre à l'avenir du service sous peine de s'y voir contrainte. L'empereur d'Autriche n'allait-il pas de son côté, en parcourant la Hongrie, rencontrer sinon des sentimens hostiles, au moins une froide réserve? Le craindre, c'eût été peu connaître le caractère

du peuple magyar et la nature des idées qui l'ont entraîné, en 1848, dans une lutte, nous dirions presque involontaire, bien qu'une fois engagé, il y ait déployé beaucoup de passion. La presque totalité des soldats et des chefs n'avait aucune notion de la démocratie, et ne songeait nullement à ce que l'on entend d'ordinaire par le mot de révolution. Bien plus : si la guerre est devenue par la suite une guerre d'indépendance contre l'Autriche, elle n'était à l'origine qu'une guerre de suprématie entre les Magyars et les Slaves de Hongrie. Les circonstances ont donc fait beaucoup plus pour mettre la Hongrie directement aux prises avec l'Autriche que les combinaisons des hommes de parti portés par les événemens à la tête de l'insurrection. Parmi eux, Kossuth est le seul qui eût la nature et les instincts d'un tribun démocratique. Aussi est-il renié aujourd'hui non pas seulement par Georgey dans ses récens mémoires, mais par ceux mêmes qui accusent Georgey d'avoir mis beaucoup d'obscurité dans sa conduite, notamment par Batthyani et par tous les hommes qui ont exercé sur les masses magyares une influence sérieuse. Les Magyars, en effet, sont essentiellement conservateurs, et nous ajouterions volontiers foncièrement Autrichiens.

Le jeune empereur d'Autriche a donc été accueilli par des fêtes qui se sont renouvelées partout sur son passage, à Buda-Pesth et à Temesvar, au milieu des traces de destruction encore fumantes, à Debreczin même, dans cet immense village, foyer de magyarisme, auprès duquel le gouvernement insurrectionnel avait naguère trouvé une hospitalité chaleureuse derrière les marais de la Theiss et les steppes. Cependant la politique toute seule ne suffirait point à expliquer l'empressement enthousiaste avec lequel toutes les classes de la population magyare sont accourues au-devant de l'empereur. Il faut se rappeler qu'en Hongrie rien ne se fait sans que le lyrisme y soit pour quelque chose. On n'y parle point, on y chante; c'est un hymne perpétuel, soit qu'il s'agisse des malheurs ou des gloires, des tristes pressentimens ou des espérances du pays. Les Magyars sont restés un peuple jeune à travers toutes les phases de leur histoire politique ou littéraire, sans avoir pour ainsi dire d'âge mûr. Pour peu qu'ils soient émus, leur imagination s'exalte immédiatement au ton de l'épopée. Qu'a donc fait l'empereur pour inspirer à ce degré l'enthousiasme d'un peuple qui lui livrait, il y a trois ans, de si rudes batailles? Il a fait plus que s'il eût, en un clin d'œil, réparé tous les désastres causés par la guerre, et que s'il eût doté la Hongrie des institutions les plus parfaites : il s'est montré sous l'uniforme magyar, il a parlé en langue magyare. Du moment où l'empereur fait aux Magyars, en les visitant, la concession d'emprunter à leur nationalité son costume et sa langue, le passé n'est plus rien pour eux; les voilà qui se déclarent prêts à mourir pour François-Joseph, comme autrefois leurs grands-pères pour Marie-Thérèse, et la Hongrie retentit de nouveau du célèbre *moriamur pro rege nostro!*

Sans nul doute, la haute aristocratie va tenter de se faire de cet enthousiasme un argument en faveur de la vieille constitution hongroise, dont elle réclame avec beaucoup d'activité, depuis deux ans, le rétablissement; mais la centralisation et la bureaucratie sont déjà entrées en quelque sorte en possession du sol. Le gouvernement autrichien a trop d'avantages à ce qu'elles ne rendent point les positions qu'elles ont prises à la fois sur la féodalité et sur

la nationalité magyares, pour qu'il soit permis de penser que la constitution d'avant 1848 sera rétablie tout entière. L'Autriche se gardera bien de laisser ainsi échapper la grande compensation qu'elle a retirée des sacrifices d'amour-propre, d'hommes et d'argent que lui a coûtés la guerre de Hongrie.

Dans l'empire ottoman, les tiraillemens sourds qui se sont quelquefois révélés au sein de la haute administration deviennent plus vifs et plus apparens. Une entreprise aussi vaste que le rajeunissement de l'islamisme et de la race turque ne pouvait assurément s'accomplir sans rencontrer beaucoup d'obstacles. Les populations peu éclairées, les fonctionnaires gênés d'avoir des lois à respecter, devaient plus d'une fois résister à l'action du gouvernement et paralyser ses meilleures intentions. Enfin le vieux système, menacé dans ses principes mêmes, devait rencontrer souvent auprès du trône des organes officieux et passionnés. Jusqu'à ce jour, l'influence des hommes servilement attachés à la tradition a toujours fini par céder devant l'habileté et l'ascendant de ce parti, dès à présent nombreux, qui professe que l'avenir de la Turquie dépend de sa régénération politique et administrative. Toutes les fois que les Turcs de la vieille école sont rentrés au pouvoir, les événemens sont venus promptement montrer combien leur politique est impuissante et dangereuse. Par la force même des choses, le sultan a toujours été obligé de se séparer d'eux et de revenir à leurs adversaires, pour réparer les fautes d'un système qui n'est plus de ce siècle. Il paraîtrait cependant que les ennemis du grand-vizir Rechid-Pacha, en qui se personnifie le ministère de la réforme, ont repris depuis quelque temps plus de hardiesse et retrouvé plus d'accès dans les hautes régions d'où le pouvoir émane.

Tous ceux qui portent intérêt à la prospérité de la Turquie verraient avec peine la politique libérale abandonnée par le sultan. Nous ne dirons point, avec l'ancien ambassadeur anglais, aujourd'hui lord Stratford, parlant à ses compatriotes les Anglais d'Orient, que l'administration ottomane est bien loin d'être régénérée, et qu'il reste à faire beaucoup plus que l'on n'a fait encore. Non, lord Stratford est injuste à force de franchise. Dans un pays où les innovations éveillaient de si profondes défiances, où l'ascendant des mœurs se joignait à la puissance de la religion pour repousser toute réforme, l'œuvre la plus difficile était d'oser proclamer des principes nouveaux, dût-on rencontrer mille obstacles et échouer quelquefois dans l'application. Un grand pas a donc été fait : ces principes ont été proclamés; mais est-ce bien au moment où ils commencent à porter leurs fruits, où une politique intelligente raffermit l'autorité du sultan sur les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe et rétablit la suzeraineté de l'empire sur l'Égypte elle-même, est-ce en un moment si décisif qu'il convient de renoncer au système qui a préparé tous ces résultats? La situation est par elle-même si claire, que le sultan, nous le croyons, n'a pas besoin de faire l'essai d'un nouveau ministère rétrograde pour reconnaître les services éminens que le parti de la réforme rend tous les jours à l'empire. Indépendamment même de ses actes, la seule confiance qu'il inspire aux populations est une force pour le gouvernement. Un ministère peu favorable ou hostile à la réforme ne causerait que des inquiétudes d'une extrémité de l'empire à l'autre. Alors les critiques que lord Stratford a adressées à l'administration ottomane, en faisant ses adieux à la Turquie, cesseraient d'être exagérées.

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

Je ne suis pas de ceux qui reprochent à M. Ponsard d'avoir choisi Ulysse pour le héros d'une tragédie, encore moins de ceux qui considèrent la forme tragique comme un non-sens dans notre temps. Je crois la tragédie tout aussi logique, tout aussi acceptable que la comédie, n'en déplaise aux esprits exclusifs qui veulent absolument fondre la comédie et la tragédie dans le drame. Bien qu'il soit de mode aujourd'hui de traiter les sujets antiques comme de vieilles guenilles, je persiste à penser que la poésie peut au XIXe siècle, aussi bien qu'au XVIIe, choisir ses héros dans la vieille Grèce et dans la vieille Italie, sous la tente des patriarches, parmi les pâtres de Chaldée, ou dans la terre des Pharaons. Schiller et Goethe, que personne sans doute n'accusera d'avoir dédaigné ou méconnu les leçons de Shakespeare et de Calderon, n'ont pas cru que la forme tragique fût incompatible avec l'esprit de notre temps. Goethe n'a pas craint de mettre *Iphigénie* sur la scène après Euripide, et Schiller a écrit *la Fiancée de Messine* avec autant d'ardeur et de conviction que *Don Carlos, Wallenstein* et *Guillaume Tell*. Il ne faut pas s'inquiéter des esprits frivoles qui ne demandent au théâtre qu'un amusement stérile, et pour qui la tragédie est synonyme d'ennui. Que répondre, en effet, à ces ames indolentes et blasées qui préfèrent *la Tour de Nesle* à *Cinna?* Il est vrai que *Cinna* est moins amusant; mais de tels argumens ne comptent pas dans la discussion. A mes yeux, la tragédie, la comédie et le drame sont trois formes également légitimes. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de remonter jusqu'aux sources, de consulter les documens originaux, d'aborder l'antiquité directement, d'interroger Eschyle et Sophocle, et de leur demander le secret de la grandeur et de la simplicité. C'est à cette condition seulement que la forme tragique pourra se rajeunir et se renouveler.

Le XVIIe siècle ne comprenait pas l'antiquité comme nous la comprenons aujourd'hui. Il rêvait une Grèce, une Italie à l'image de la France, et préférait les tirades sentencieuses d'Euripide aux mâles accens d'Eschyle, au dialogue pathétique de Sophocle. Aussi, malgré les mérites très réels qui le recommandent, Racine ne saurait être accepté comme peintre fidèle de la vie antique. Qu'il nous transporte en Aulide ou dans le palais des Césars, il songe trop souvent à la cour de Versailles. L'hommage éclatant qu'il rend au gendre d'Agricola ne saurait fermer nos yeux à la couleur toute moderne de plusieurs scènes de *Britannicus*. Néron et Agrippine, étudiés avec une grande finesse, et très vrais, humainement parlant, ne sont pas précisément des personnages romains. *Athalie* même, si vantée pour le caractère biblique, ne s'accorde guère avec le Livre des Rois. Pour les spectateurs, pour les lecteurs du XVIIe siècle, *Athalie* était un poème plein de hardiesse et de nouveauté; pour nous, je veux dire pour tous ceux qui connaissent le Livre des Rois, c'est une imitation timide et infidèle de la chronique hébraïque; ce n'est pas même le profil de la vérité. Le poète n'a tenu compte ni des temps ni des lieux, et s'est contenté de fouiller dans l'ame d'Athalie et de Joad pour nous montrer toutes les souillures de l'usurpatrice, toute la grandeur du prêtre fervent et dévoué. Corneille, dont Voltaire a tant célébré l'ame romaine, ne traitait pas l'antiquité avec plus de scrupule que Racine. Il suffit de lire dans Tite-Live le récit du combat des Horaces et des Curiaces pour comprendre que, s'il était

Romain par le sentiment, il n'attachait pas grande importance aux détails de la vie romaine. Il y a dans les pages de l'historien tout un côté religieux que le poète normand ne laisse pas même entrevoir.

Ainsi le XVIIe siècle, si justement préoccupé de l'analyse de l'ame humaine et qui doit à cette analyse même la meilleure partie de sa gloire, a légué aux poètes de notre temps le soin d'ajouter à l'éternelle vérité la vérité locale et historique. M. Ponsard ne paraît pas avoir compris la question poétique telle que je viens de l'exposer. Au lieu d'ajouter la vérité de temps et de lieu à la vérité purement humaine, il a substitué la seconde à la première; il a renoncé à l'analyse de l'ame humaine et s'est contenté de nous montrer les détails de la vie antique : il a sacrifié le nécessaire au contingent. C'est, à mes yeux, une façon très mesquine de concevoir le renouvellement de la forme tragique. Il s'est trompé comme les peintres qui croient dépasser Raphaël et Nicolas Poussin, parce qu'ils connaissent ou pensent connaître le costume de Jacob et l'architecture du temple de Salomon. Comme eux, il n'a saisi que le côté accidentel de la vérité; comme eux, il a oublié l'ame des personnages et l'analyse des sentimens qui les agitent pour étudier la forme des manteaux, des armes et des meubles. Or l'archéologie ne pourra jamais remplacer la philosophie. Si Raphaël et Poussin, si Corneille et Racine occupent une si grande place dans l'histoire de l'esprit humain, c'est pour avoir sondé toutes les passions, c'est pour les avoir exprimées dans une langue éloquente. Il n'est pas difficile d'en savoir plus qu'eux sur les détails de la vie antique; mais, pour faire un heureux emploi de l'érudition, il faut, avant tout, s'efforcer de sentir et de penser comme eux.

Le procédé suivi par M. Ponsard équivaut à l'abdication complète de toute personnalité. Il n'y a pas dans la tragédie nouvelle une scène qui relève de l'invention. Une paire de ciseaux a suffi pour découper dans l'Odyssée tous les passages qui se rapportent à la reconnaissance d'Ulysse par Eumée, par Télémaque, par Euryclée, et enfin par Pénélope; une aiguille a suffi pour les assembler. La volonté et la réflexion ne sont pas intervenues une seule fois dans la composition de cette œuvre singulière, ou plutôt, à parler franchement, il n'y a là ni œuvre ni composition. La conversation d'Ulysse et d'Eumée, l'épreuve de l'arc, le massacre des prétendans, racontés par Homère dans une langue tantôt naïve, tantôt énergique, perdent sous la plume de M. Ponsard leur physionomie primitive : la naïveté devient trivialité, l'énergie grossièreté. En un mot, c'est une méprise complète. L'auteur intervertit l'ordre des incidens et ne s'aperçoit pas que le poète grec les a disposés avec un art profond, de façon à tenir en haleine la curiosité du lecteur, et le récit qui nous a charmés perd à ce jeu toute sa vivacité, tout son attrait.

Je ne veux pas rappeler à M. Ponsard de quelle manière Eschyle, Sophocle et Euripide ont mis en scène le héros d'Homère : ce serait abuser du passé. Je me contenterai de lui dire que les lois de l'épopée n'ont rien de commun avec les lois du poème dramatique. Les détails les plus naïfs et les plus vrais, qui nous enchantent sous la forme narrative, nous semblent trop souvent puérils sous la forme dramatique. Il est difficile de saisir la limite où finit la naïveté. M. Ponsard a cru pouvoir mettre en scène indistinctement tous les détails de la vie familière qu'il rencontrait dans l'Odyssée : la froideur de l'auditoire a

dû lui montrer qu'il s'était trompé. Le poème dramatique ne peut se passer de l'analyse des caractères, du combat des passions; à mesure que la civilisation se développe, à mesure que l'instruction devient plus générale, le spectateur demande plus impérieusement que la philosophie prenne possession du théâtre. Or M. Ponsard n'a tenu compte ni de son temps, ni de son pays. Il a détaché quelques pages de l'Odyssée, et n'a pas compris la nécessité d'analyser ce qu'Homère s'était contenté d'énoncer. Aussi les spectateurs sont demeurés indifférens, et la chose n'était pas difficile à prévoir. Ulysse, Pénélope, Télémaque, Eumée, sont à peine esquissés. Je vois en eux plutôt des comparses que des personnages. Quant aux passions qui les animent, l'auteur se borne à les indiquer. Dans la crainte de se fourvoyer, il se contente de traduire les passages qu'il a choisis; mais comment les traduit-il? Tantôt d'une manière littérale, plate et prosaïque, tantôt d'une manière très infidèle.

M. Ponsard ne paraît pas se douter de l'importance de l'unité dans le style. Tantôt il emploie la périphrase, comme s'il voulait se séparer de la foule; tantôt il descend aux expressions les plus vulgaires, comme s'il voulait effacer de notre mémoire l'origine et le rang de ses héros. Ainsi non-seulement les personnages n'existent pas en tant que personnages dramatiques, mais la langue qu'ils parlent est une langue bariolée; non-seulement dans la composition de cette tragédie il n'y a pas trace de philosophie, mais le style ne vaut pas mieux que l'invention. Télémaque, s'adressant à sa mère, lui dit : « Je ne m'oppose pas à cette idée. » Je conçois qu'on s'oppose à la volonté, mais s'opposer à l'idée, n'est-ce pas là tout simplement du jargon? Eumée, s'adressant à Télémaque, lui dit, en lui montrant Ulysse déguisé en mendiant et couvert de haillons : « Pour cet étranger, nous avons devancé les heures du manger. » Est-ce là de la naïveté? Je laisse au lecteur le soin de répondre.

Nul sous le rapport philosophique, nul sous le rapport littéraire, car cinquante vers bien tournés ne suffisent pas pour obtenir l'approbation des hommes de goût, le poème de M. Ponsard peut-il contenter les antiquaires? Pour résoudre cette question, il me suffira de rappeler la manière dont il parle des bacchantes. Les suivantes infidèles, pour excuser leur conduite, ne craignent pas de se comparer aux bacchantes. Or, je le demande à tous ceux qui connaissent les mystères du paganisme, est-il permis de voir dans les bacchantes le type de la vie lascive? Pour se rendre coupable d'une pareille bévue, il faut n'avoir jamais lu ni Théocrite ni Virgile; il faut avoir oublié la mort de Penthée : les bacchantes étaient si amoureuses du plaisir, si passionnées pour le libertinage, qu'elles lapidaient les hommes assez hardis pour vouloir assister à leurs mystères! Elles étaient donc *inhumaines* dans le sens le plus rigoureux du mot. Pourtant M. Ponsard n'est pas étranger à l'antiquité; comment donc est-il arrivé à calomnier les bacchantes? A-t-il cru pouvoir compter sur l'ignorance de l'auditoire? Ce serait une excuse par trop singulière. Quoique l'étude de l'antiquité ne soit pas à la mode, il se rencontre toujours dans une salle quelques hommes amoureux du passé, qui connaissent les bacchantes autrement que par les chansons de Panard et de Collé, et qui ne vont pas chercher dans les couplets du Caveau le secret des fêtes païennes. En vérité, plus j'y pense et plus j'ai peine à m'expliquer une telle étourderie, car je ne veux pas croire que M. Ponsard ignore la mort de

Penthée. Pourquoi cette étourderie n'est-elle pas la seule que j'aie à relever? Ulysse, rappelant à Pénélope la forme du lit nuptial, parle d'un olivier qu'il a taillé avec l'équerre. Ulysse était sans doute un habile homme, un rusé compagnon; mais, s'il n'avait eu que l'équerre pour tailler l'olivier, il aurait eu grand'peine à construire le lit nuptial. Est-ce que par hasard l'auteur aurait cru que l'équerre sert à équarrir? Je n'ose l'affirmer, et pourtant c'est la seule manière d'expliquer le langage d'Ulysse; je dis expliquer et non pas justifier. Minerve, à son tour, ne parle pas toujours comme la déesse de la sagesse et se permet parfois d'étranges expressions. Quand elle se prépare à changer les traits d'Ulysse, elle lui annonce qu'elle va détacher ses cheveux de son front chauve. Il serait difficile de pousser plus loin la naïveté : dépouiller un front chauve, la belle merveille! Pour opérer un tel prodige, l'intervention de Minerve n'est pas nécessaire : c'est une œuvre aussi difficile que d'enfoncer une porte ouverte ou de brûler une maison réduite en cendres.

Je regrette d'avoir à parler si sévèrement d'un homme qui a plus d'une fois montré un véritable talent; mais il y a si loin de *Lucrèce* et de *Charlotte Corday* à la tragédie d'*Ulysse*, qu'il m'est impossible de tenir un autre langage. Si *Lucrèce* n'avait pas la grandeur et l'austérité que nous trouvons dans le récit de Tite-Live, elle nous intéressait du moins par l'expression de ses sentimens; si les personnages groupés autour de *Charlotte Corday* composaient plutôt une suite de tableaux qu'une action dramatique, du moins ils étaient étudiés et rendus avec soin. L'auteur avait sondé l'ame de Marat, de Danton et de Robespierre, et la scène du triumvirat nous reportait aux meilleurs temps de notre poésie. Dans la tragédie d'*Ulysse*, je ne trouve rien de pareil. L'auteur nous offre quelques miettes d'Homère, et croit qu'à l'ombre de ce grand nom il peut défier la raillerie et l'indifférence. Qui oserait blâmer cette tragédie? Qui oserait la déclarer ennuyeuse, inanimée? Ne serait-ce pas s'exposer au reproche d'ignorance? Si telle a été la pensée de M. Ponsard, je dois lui dire qu'il s'est lourdement trompé. Ceux qui ne connaissent pas l'antiquité n'ont vu dans sa tragédie qu'une série de conversations sans intérêt et sans but, un assemblage de scènes cousues au hasard. Quant à ceux qui connaissent l'antiquité, leur ennui s'est bientôt changé en dépit, car il n'est pas permis de toucher à Homère pour le traiter avec un tel sans-façon. Il n'est pas permis de mettre en scène Pénélope, c'est-à-dire le type de la fidélité, de la chasteté, pour la réduire aux proportions d'un personnage vulgaire, en mêlant aux pensées les plus hautes des lieux communs qui depuis long-temps ont lassé toutes les oreilles. Si Homère est le plus divin des poètes, la prétendue tragédie de M. Ponsard est tout simplement une impiété. GUSTAVE PLANCHE.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre-Français vient de faire une tentative qui n'aura pas de suites fâcheuses, grace à la vigilance du public, qui a conservé dans ce vieux sanctuaire de l'esprit national une partie de son initiative bienfaisante. Une tragédie de M. Ponsard, *Ulysse*, accompagnée de chœurs de la composition de M. Gounod, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettait. C'est le spectacle des passions humaines à travers les mœurs et les idées contemporaines qu'on va chercher au théâtre, et non pas des commentaires historiques qui exigent du

spectateur plus de tension d'esprit que d'émotion. Dans la décadence du théâtre grec, les tragédies qu'on jouait à la cour des Ptolémées ressemblaient beaucoup aux drames modernes, elles étaient remplies également de curiosités historiques qui faisaient les délices des nombreux érudits qui remplissaient la grande ville d'Alexandrie. Eschyle, Sophocle et Euripide étaient plus simples et plus naïfs que leurs doctes successeurs : ils leur ont survécu, tandis que le temps n'a pas daigné respecter les œuvres éphémères des poètes alexandrins.

L'alliance de la poésie et de la musique remonte aux premiers jours de l'esprit humain : c'est le caractère propre à l'enfance de tous les arts de se produire ensemble dans une manifestation confuse de la vie, comme on peut l'observer chaque jour dans le petit enfant qui gesticule, tressaille et balbutie des mots inarticulés, enveloppés d'une sonorité presque musicale. Plus tard, lorsque les organes auront pris de la consistance, la sensibilité, condensée d'abord dans une source unique et troublée, se distribuera dans différens canaux d'où naîtront les nuances fondamentales de l'esprit et du sentiment, de la réflexion et de la spontanéité. Telle est également l'origine des beaux-arts, particulièrement celle de la poésie, de la musique et de la danse, que les Grecs primitifs ont confondues sous la dénomination commune de *choristique*. De ce mélange confus de danse, de mimique, de poésie et de musique, sont nées plus tard la tragédie et la comédie, auxquelles se mêlaient encore, dans de moindres proportions, la danse et la musique comme des restes du chœur dionysiaque, qui avait été la seconde manifestation de l'instinct dramatique, car il n'est pas inutile de rappeler encore une fois que le chœur, qui jouait dans la tragédie grecque un rôle abstrait et symbolique, n'avait rien de commun avec ce qu'on a essayé dans les temps modernes. C'était un écho de la conscience publique qui intervenait dans les grandes péripéties, soit pour blâmer une action impie, soit pour célébrer et soutenir une vertu méconnue. Le chœur de la tragédie grecque, en un mot, était un débris de l'enfance de l'art; il reproduisait, au milieu d'une civilisation déjà avancée, le souffle lyrique de la poésie primitive. « Dans l'origine, remarque Lucien, les mêmes personnes chantaient et dansaient en même temps; mais, comme on s'aperçut que l'agitation de la danse gênait la respiration, on jugea plus à propos de faire chanter les uns et danser les autres. » Cette explication singulière ne fait pas honneur à la perspicacité du philosophe grec. Si Lucien eût pénétré plus avant dans la nature des choses, il aurait vu que la séparation de la danse, du chant, du récit et de la gesticulation, qui formaient à l'origine un tout confus, était le résultat inévitable du progrès de l'esprit humain, qui va d'abord du complexe au simple pour revenir plus tard à l'unité savante.

La question de savoir quelle part avait la musique dans la tragédie grecque et de quelle nature était cette musique est l'une des questions les plus controversées qui existent. Les érudits de la fin du XVIe siècle, en cherchant la solution de cette énigme de l'histoire, ont trouvé une forme presque nouvelle de l'art, l'opéra, qui est né à Florence vers 1590. Nous disons que l'opéra est une forme presque nouvelle de l'art dramatique, car, indépendamment de l'église, qui avait conservé dans son sanctuaire l'usage de mêler le chant à son drame mystique, mélange de récitatif, de mélodies et de déclamation, il

est certain aujourd'hui que la société laïque du moyen-âge a connu aussi une sorte de légende dramatique où la musique intervenait. Le plus connu de ces drames mêlés de musique, et qu'on peut considérer comme l'origine de notre opéra-comique, est celui intitulé : *le Geus de Robins et de Marion*, qu'Adam de la Hale, poète et musicien célèbre du XIIIe siècle, paraît avoir composé à Naples vers 1285. On le voit, il n'y a jamais dans l'histoire de solution de continuité, et si, comme l'a dit tout récemment M. Vitet dans sa belle étude sur *la Chanson de Roland*, les arts du moyen-âge sont inférieurs, par la forme, à ceux de l'antiquité, ils en ont du moins conservé le principe, lequel, vivifié par une civilisation nouvelle, produira dans la suite des temps des développemens inespérés. Si c'était ici le lieu d'examiner quel était le caractère de la musique chez les Grecs et par quelles propriétés elle différait de la musique européenne, nous pourrions dire qu'il est à peu près certain que les compatriotes de Phidias, d'Apelle et de Sophocle ne connaissaient pas l'harmonie telle qu'elle s'est constituée chez nous depuis le XVIe siècle. La division de leur échelle et la diversité de leurs modes, qui n'étaient pas sans présenter un grande analogie avec les différens dialectes qui modifiaient la trame de la langue nationale, nous donnent lieu de croire que la musique des Grecs était à la musique moderne ce que le plain-chant d'avant le XVIe siècle est à la musique figurée et idéale, une forme primitive qui n'admettait qu'un petit nombre d'accens et de couleurs. Mêlée à la poésie dont elle était un élément secondaire, elle en subissait les lois et servait de véhicule à la parole sans en dépasser beaucoup la sonorité. Non-seulement les Grecs ne faisaient parcourir à la voix humaine qu'un petit nombre de degrés, une quinte par exemple, prise dans la partie moyenne de l'échelle, mais ils voulaient encore que le chanteur restât dans les limites d'une sonorité modérée. Dans le dixième livre de ses Confessions, saint Augustin rapporte que saint Anastase faisait chanter les psaumes dans son église d'une voix si modérée, que le chant qui en résultait était plus voisin de la parole que de la musique; *qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicinior esset, quam canenti.* Saint Isidore confirme le même fait en disant que c'était la coutume générale de l'église primitive de chanter d'une voix qui ne s'élevait guère au-dessus de la sonorité de la parole. Tel a dû être aussi le caractère de la mélopée grecque, qui a donné lieu à tant de divagations.

Si nous sommes entré dans ces détails historiques sur l'idée qu'on peut se faire du rôle que la musique a joué dans la tragédie grecque, c'est pour en finir une bonne fois avec ces prétendues imitations de l'antique, qui n'ont jamais produit que des pastiches sans originalité. La musique moderne est un art émancipé, qui vit de sa propre vie, et qui ressemble fort peu à ce qu'on appelle la mélopée grecque, dont la restauration, si elle était possible, nous ramènerait à l'enfance de l'art. Que le Théâtre-Français reste donc dans son domaine et que l'Opéra reste dans le sien. Ce sont deux manifestations très différentes de l'art, dont la confusion ne pourrait que nous appauvrir. Lorsque Racine, au déclin de sa carrière, fit *Esther* et *Athalie*, les chœurs, trop nombreux, qui interviennent dans ces deux chefs-d'œuvre y sont du moins amenés avec un art suprême qui n'altère point les proportions de l'ensemble, et laisse à la poésie son libre développement. Les chœurs, mis en musique par un compositeur obscur de l'époque, Jean-Baptiste Moreau, et dont

Racine se plait à louer le mérite dans la préface d'*Esther*, étaient d'ailleurs justifiés par la nature même du sujet que le poète avait choisi, tandis qu'on ne saurait en dire autant de ceux qui encombrent la nouvelle tragédie de M. Ponsard.

M. Gounod, qui en a fait la musique, est un jeune compositeur dont la réputation honorable ne remonte pas au-delà de quelques années. Lauréat de l'Institut, M. Gounod a fait le voyage de Rome, dont le séjour semble avoir communiqué à son esprit un goût assez vif pour les idées religieuses et pour la belle musique qu'elles ont inspirée aux grands maîtres du XVIe siècle. De retour en France, M. Gounod a long-temps hésité entre la voie du siècle et celle du sacerdoce, qu'il faillit embrasser, si une femme d'esprit et une artiste d'un grand mérite, qui s'intéressait à son avenir, n'eût fait ouvrir brusquement les portes de l'Opéra à son premier ouvrage, *Sapho*, qui lui a valu les encouragemens du public et l'estime des connaisseurs. Il y avait dans *Sapho*, au milieu de beaucoup de tâtonnemens et d'effets prétentieux, une certaine élévation de style et quelques morceaux qui annonçaient un musicien nourri de bonnes études. M. Gounod a confirmé depuis l'opinion favorable qu'on avait conçue de son avenir par différentes compositions qui ont été exécutées aux concerts de la société Sainte-Cécile.

La partition que l'auteur de *Sapho* a écrite pour la tragédie de M. Ponsard s'ouvre par une courte introduction symphonique, qui n'a rien de bien saillant. Un premier chœur de naïades ne se fait pas autrement remarquer que par la simplicité de sa contexture, tandis que celui qui vient après, et qui est aussi chanté par les mêmes naïades, est mieux dessiné, et l'accompagnement, simple et de bon goût, où la harpe se marie à quelques légers battemens de triangle, est fort bien approprié au caractère idéal des personnages dont il exprime le ravissement. Tout cela d'ailleurs est fort court et ne fait que disposer le spectateur au développement de la fable dramatique. Au premier acte, où le chant surabonde et entrave l'action qu'on voudrait plus rapide, le premier chœur des porchers exprimant l'horreur qu'ils éprouvent pour l'avidité et l'insolence des prétendans de Pénélope est d'un accent plus bizarre que véritablement original. Fort difficile à bien chanter, parce que le motif n'en est pas très saisissable et que l'harmonie en est beaucoup trop recherchée pour un morceau d'ensemble qui vise à la simplicité antique, ce chœur, d'ailleurs trop long, ne produit pas l'effet que s'en était promis le compositeur. Celui qui vient après, et que chantent également les porchers d'Eumée en invoquant le dieu des vendanges, est plein de couleur et de franchise. Présenté par les ténors, le thème est bientôt attaqué par les basses, et la réunion des deux parties produit un ensemble d'une grande et belle sonorité. Ce chœur, qui a été redemandé, est le meilleur de l'ouvrage, et l'accompagnement, simple et original, se développe entre deux notes capitales, la *tonique* et la *dominante*, que lance alternativement le cor, et qui impriment à ce morceau un caractère vraiment héroïque. Le troisième chœur des porchers, qui termine le premier acte, nous a paru ressembler à une mélodie de plain-chant mise en faux-bourdon. Le second acte, au contraire, commence par un très joli chœur de femmes que chantent les servantes infidèles de Pénélope :

Voici l'heure ténébreuse,
L'heure du plaisir;

Voici la nuit amoureuse
Propice au désir.

Accompagnée par un dessin charmant et continu des premiers violons entremêlé de quelques soupirs qu'exhale la flûte, la mélodie suave qui forme le thème de ce chœur se balance sur un rhythme plein de morbidesse. Le chœur des suivantes fidèles, qui est, pour ainsi dire, l'anti-strophe de celui qui précède, est d'un caractère plus sévère, dont on n'a pas le temps d'apprécier toute la distinction. L'acte se termine par la répétition du premier chœur. La mélopée que déclame le coryphée Phemius au commencement du troisième acte, au moment où les amans de Pénélope s'abandonnent à la joie bruyante et immodérée du festin, n'est pas heureuse, et rappelle une foule de lieux communs mélodiques qui ont été inspirés par le même sujet. Le chœur qui s'enchaîne à cette mélopée vulgaire, sans être non plus très original, est mieux réussi, surtout dans la péroraison, où l'entrée successive des ténors, des basses et de toutes les voix de femmes réunies, produit une explosion d'un effet vigoureux. Enfin la pièce se termine par un chœur d'une allure solennelle dans lequel tout le monde a retrouvé une réminiscence assez heureuse d'un chœur de Handel.

Quatorze morceaux d'ensemble entremêlés de nombreux épisodes symphoniques, c'est évidemment un peu trop de musique pour une tragédie. Ces morceaux d'ailleurs n'y sont pas toujours amenés par la logique des situations, par le besoin de faire intervenir les personnages secondaires dans le développement de la fable. Dans un poème où l'action est presque nulle et dont les principaux événemens sont prévus d'avance, la musique semble encore plus un hors-d'œuvre que dans un drame plein d'incidens. Forcé de se tenir dans le cercle étroit que lui avait tracé le poète, le compositeur s'en est tiré avec une grande habileté en variant autant que possible l'expression de sentimens qui sont presque tous de la même nature. Le second chœur des porchers, d'une couleur si vigoureuse, au premier acte, celui que chantent les suivantes infidèles et l'anti-strophe d'un accent plus sévère et plus noble des suivantes fidèles au second acte, ainsi que le chœur plus complexe du troisième acte, où sont combinés tous les élémens dont pouvait disposer le compositeur, sont des morceaux remarquables qui font honneur à M. Gounod. Sans doute, les idées de M. Gounod ne sont jusqu'ici ni très variées, ni très abondantes, ni très neuves. On retrouve dans les chœurs d'*Ulysse* beaucoup de réminiscences de son opéra de *Sapho*; cela s'explique et s'excuse en partie par l'analogie des deux sujets, et peut-être aussi par le rapprochement qu'on pourrait facilement établir entre le talent de M. Émile Augier et celui de M. Ponsard. Il est temps que M. Gounod change de thème et qu'il entre franchement dans le domaine de l'art moderne. Disciple de Gluck et de Sacchini, dont il semble combiner la manière solennelle avec la fluidité, la grace et la lumière de Mozart, M. Gounod est un artiste de mérite, un musicien de bonne race, dont le goût et la distinction de style promettent un compositeur à la France.

Le théâtre de l'Opéra-Comique a fait aussi une petite évolution en dehors de son répertoire habituel. Le sujet de Galatée, l'une des plus admirables fictions de la poésie antique, qui a été si souvent arrangé pour le théâtre,

que Rameau a mis en musique en 1748, et dont Rousseau a fait une scène bien connue, vient de subir une nouvelle transformation et de passer à l'état d'opéra-comique en deux actes. Tel est le sort des plus belles choses de ce monde! Le poème de MM. Jules Barbier et Michel Carré pourrait être plus intéressant, mais il y a dans la musique de M. Victor Massé des choses gracieuses et un parfum de poésie qui en a fait le succès. L'ouverture, trop longue et un peu décousue, renferme un joli motif, un *andantino* que le jeune maestro a utilisé dans le courant de son agréable partition. Deux chœurs, un trio qui renferme quelques détails ingénieux, tels sont les principaux morceaux qu'on remarque au premier acte. Au second acte, on peut signaler le petit air de la paresse que chante l'esclave Ganymède, un duo charmant entre ce même Ganymède et la belle Galatée, et puis les couplets si heureusement interprétés par Mme Ugalde, qui a donné au rôle de Galatée un air narquois et mutin qui est à la poésie antique ce que les jolies statues au nez retroussé de Coustou qui ornent le jardin des Tuileries sont à la Vénus de Médicis et à la Diane chasseresse. Mme Ugalde, qui est une femme d'esprit, se sera dit sans doute : « Le public qui m'applaudit au théâtre où je règne et gouverne n'est pas un public d'érudits qui se plaisent à feuilleter les poètes grecs. Si je donnais à Galatée un air par trop solennel, il n'y comprendrait rien, et j'y perdrais ma peine. » Aussi l'aimable cantatrice a-t-elle tourné la difficulté, et elle boit le vin de Chypre avec la désinvolture d'une franche Parisienne qui sable du vin de Champagne mousseux en riant aux éclats. Mme Ugalde, aidée de M. Sainte-Foy, qui est certainement l'un des comédiens les plus intelligens de Paris, a fait le succès de la jolie partition de M. Victor Massé, dont le talent s'épure et commence à s'épanouir.

On a repris à l'Opéra-Comique *les Voitures versées* de Boïeldieu, où M. Bussine chante avec succès le rôle qui a été créé il y a trente ans par Martin. Il dit avec assez de bonheur le bel air de baryton :

Apollon toujours préside
Au choix de mes voyageurs,

ainsi que le charmant nocturne : *Au clair de la lune,* où brillent également le talent et la bravoure de Mlle Miolan. *L'Irato* de Méhul a été repris aussi avec succès, ce qui semble contrarier beaucoup les compositeurs à la mode. Le public, qui fort heureusement n'est d'aucune école et d'aucune coterie, prend son bien partout où il le trouve, et ce n'est pas sa faute si les opéras d'aujourd'hui sont moins amusans que ceux que l'on composait au commencement du siècle.

P. SCUDO.

LA CONTREFAÇON BELGE DEVANT LA COUR D'APPEL DE PARIS.

Au moment où les agens accrédités du gouvernement belge suivent à Paris les négociations qui ont pour but de renouveler le traité commercial de 1846 entre la France et la Belgique, et de supprimer enfin l'industrie de la contrefaçon littéraire, si souvent condamnée en Belgique même, où elle est surtout exercée par des étrangers, il n'est peut-être pas inutile de dire un mot des tentatives faites, en dehors de l'action diplomatique, pour abolir cette guerre de course à l'esprit des gens.

Depuis vingt ans, l'imprimerie et la librairie françaises, accusées de mettre

leurs produits à un prix trop élevé, n'ont pourtant reculé devant aucun sacrifice pour faire tomber des accusations qui étaient trop souvent le résultat des manœuvres des contrefacteurs, car personne n'ignore que les livres ont plus ou moins de valeur selon l'exécution typographique, le format et le papier, en dehors même du prix des manuscrits et des frais de premier établissement, dont les contrefacteurs ne se soucient guère. Or les contrefaçons de Bruxelles, généralement en petit format, ne pouvaient, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec les éditions originales de Paris, presque toujours en format in-8° ou grand in-18 de bibliothèque. Depuis plusieurs années d'ailleurs, les éditeurs ont augmenté leur tirage, et le prix des livres français a diminué en proportion; les éditions en format in-18 se sont multipliées, et ont presque partout été préférées aux contrefaçons belges. On peut dire que les livres français sont actuellement les moins chers d'Europe, surtout bien moins chers que les livres originaux publiés en Belgique, et, une fois la contrefaçon éteinte, on peut croire que, le tirage des livres français augmentant encore, le prix en diminuera sans doute aussi généralement.

Telle est la vérité des faits; mais les contrefacteurs avaient intérêt à l'obscurcir, et rien n'a été épargné pour atteindre le but de leurs spéculations et écouler ainsi leurs produits équivoques au détriment des véritables producteurs. Qu'ont fait alors les éditeurs français? Ils ont publié des éditions spéciales pour les pays étrangers, qui payaient souvent de cette facon nos livres moins cher que les nationaux mêmes. La contrefaçon ne se tint pas pour battue cependant : elle abaissa de nouveau ses prix, au risque de se ruiner, au risque surtout de ruiner ses propres actionnaires, qui ne le savent que trop à Bruxelles. Quelques écrivains français, voyant cette guerre d'un nouveau genre qui leur était déclarée par la spéculation étrangère, s'interposèrent de leur côté, et, dans leur naïve confiance, ils crurent pouvoir proposer d'honnêtes transactions aux contrefacteurs, qui les accueillirent avec le sourire de gens sûrs d'avance de leur capture et peu soucieux du reste de livrer au public un produit meilleur. Nous pourrions citer des faits nombreux à l'appui de nos assertions; nous nous contenterons de parler de ce qui nous touche personnellement.

En 1848, après la révolution de février, le fondateur de la *Revue des Deux Mondes* pensa qu'il y avait assez long-temps que les contrefacteurs Meline et Cans de Bruxelles s'emparaient d'une œuvre qui nous avait coûté à tous tant d'efforts et de sacrifices. Plusieurs voyages furent entrepris au dehors, surtout dans les Pays-Bas et sur les bords du Rhin, pour appeler à nous un public nombreux que nous enlevait la contrefaçon. Il paraît que la tentative avait assez bien réussi, puisque le libraire Meline prit le parti de venir à Paris nous proposer une transaction. Ce n'est qu'avec une certaine défiance que les ouvertures furent acceptées; mais on avait soin de nous faire observer que c'était alors le seul moyen de mettre fin à la contrefaçon, on stipulait d'ailleurs qu'on y renonçait pour l'avenir. C'était donc à nos yeux (et nous ne le cachions certes pas) une espèce de rançon qui devait nous racheter désormais de l'industrie de ces messieurs : nous adhérâmes à la transaction qu'on nous proposait, en l'entourant toutefois de précautions et de stipulations qui devaient être rigoureusement exécutées. Hélas! y a-t-il sérieusement quelque chose à prévoir et à stipuler avec les praticiens de la contrefaçon? Il faut

croire que non, car, une fois en possession de cet arrangement et à l'abri de nos réclamations effectives loin de notre frontière, les libraires Cans et Meline n'ont pas tardé à violer toutes les clauses essentielles de la transaction (eux-mêmes ont pris soin d'en administrer les preuves dans un factum qu'on ne descend pas à discuter); puis, quand on les a rappelés à l'exécution scrupuleuse des conventions en invoquant le tribunal arbitral prévu par un des articles, ils ont dénié le tribunal arbitral qu'ils avaient eux-mêmes institué, et ont définitivement déchiré leur contrat.

De là un procès qu'ils ont perdu sur tous les points au tribunal de commerce de Paris le 26 mai 1851. Ces messieurs, qui avaient d'abord récusé toute justice en déchirant de leur autorité privée un contrat sérieux (c'est un député belge, un législateur qui donne cette preuve de son respect à la loi!), ont déféré ce jugement à la cour d'appel de Paris. Factum imprimé, lettres privées de tierces personnes livrées à la publicité (avec ou sans autorisation, nous ne savons), tout a été mis en œuvre; mais tout est venu échouer à la cour d'appel devant la parole austère et éloquente de M. Paillet, devant cette belle plaidoirie qui n'a rien laissé debout des argumentations de nos adversaires. L'arrêt ne s'est pas fait attendre, et, par l'organe de l'éminent jurisconsulte qui la préside, la première chambre de la cour d'appel a fait bonne justice des singulières prétentions qu'elle avait pu lire dans le factum du législateur belge. Le 22 juin 1852, les deux contrefacteurs ont donc été condamnés de nouveau à cesser leur contrefaçon de la *Revue*, à payer tous les dépens, ainsi que des dommages-intérêts par état. Nous allons voir maintenant quel cas feront de cet arrêt le député belge Cans et son honorable associé. Nous verrons si, après avoir provoqué la décision de la cour d'appel, ils accepteront sa justice et exécuteront son arrêt.

Quoi qu'il en soit, cet exposé rapide de nos efforts et de nos concessions pour éteindre la contrefaçon belge en ce qui nous touche vaut peut-être la peine d'être mis sous les yeux des négociateurs envoyés à Paris pour y conclure un traité international destiné à faire disparaître du sol de la Belgique une industrie qui est en contradiction flagrante avec la vieille probité belge, et qui a été et peut être encore la source de plus d'une difficulté sérieuse pour le cabinet de Bruxelles.

V. DE MARS.

RECUEIL DES MONUMENS INÉDITS DE L'HISTOIRE DU TIERS-ÉTAT, par M. Augustin Thierry (1). — « Il n'y a plus de tiers-état en France; le nom et la chose ont disparu dans le renouvellement social de 1789; mais ce troisième des anciens ordres de la nation, le dernier en date et le moindre en puissance, a joué un rôle dont la grandeur, long-temps cachée aux regards les plus pénétrans, apparaît pleinement aujourd'hui. Son histoire, qui désormais peut et doit être faite, n'est autre que l'histoire même du développement et des progrès de notre société civile depuis le chaos de mœurs, de lois et de conditions qui suivit la chute de l'empire romain jusqu'au régime d'ordre, d'unité et de liberté de nos jours. » On ne saurait mieux exprimer que par ces paroles de l'illustre éditeur l'esprit et la valeur historique de la collection publiée par ses soins. Si la formation de l'unité nationale est le fait dominant de notre histoire, si le tiers-état a été le noyau de cette unité, l'histoire du tiers est la

(1) Première série : *Chartes, coutumes, actes municipaux*, etc. — *Région du nord.*

véritable histoire de France, celle dont les documens ont le plus de droit à notre intérêt. Il s'est trouvé en effet que ces classes, en apparence reléguées hors de l'histoire, qui n'ont ni chroniqueur ni annaliste, sont précisément celles qui ont le plus contribué à l'œuvre des temps modernes, et dont l'action, lente et cachée, a laissé le plus de résultats. Du programme de Sieyès, la première partie est au moins une erreur historique. A cette question : Qu'est-ce que le tiers-état dans notre histoire? le théoricien peut être tenté de répondre : Rien; l'historien critique est en droit de répondre : Tout, ou presque tout. L'idée de droit, d'ordre, d'administration politique lui appartient en propre. C'est le tiers-état qui, abaissant vers lui ce qui était au-dessus et élevant jusqu'à lui ce qui était au-dessous, a déterminé le niveau de la nation; c'est lui qui a donné, dans ses institutions municipales, le modèle d'un gouvernement libre, régulier, responsable, d'une gestion financière, d'une législation équitable, en contraste avec l'arbitraire, l'anarchie, les ressources frauduleuses, le manque total d'esprit d'administration qui caractérisaient la féodalité.

L'idée d'une collection des monumens de l'histoire du tiers-état appartient à M. Guizot, ministre de l'instruction publique en 1836. L'église a ses collections de conciles, ses archives diocésaines et monastiques, ses recueils hagiographiques. La noblesse occupe presque à elle seule toute la scène de l'histoire; chroniqueurs, annalistes, jongleurs, trouvères n'ont écrit ou chanté que pour elle; ébloui de ses prouesses, le monde n'a eu d'yeux que pour la brillante parade qu'elle a déployée durant dix siècles aux yeux du monde. Mais le vilain, qui pouvait songer à faire son histoire, à lui chercher des titres de noblesse? Elle existe pourtant, cette histoire; ils existent, ces titres cachés de probité, de patience obscure, de vertus héréditaires, et le vilain, devenu noble à son tour, ne pouvait oublier ceux qui, dans l'ombre, contribuèrent à fonder cette tradition d'ordre, de travail, d'économie que l'homme du tiers léguait à son fils, comme le preux sa tradition d'honneur et de bravoure.

L'idée de la collection une fois arrêtée, il restait à en tracer le cadre et à décider quels matériaux devaient y entrer. Le caractère indéterminé des documens sur l'histoire du tiers-état rendait ce choix fort difficile, et il ne fallut rien moins que le profond sentiment historique de M. Augustin Thierry pour tracer des lignes sûres dans cet espace sans limites. Les monumens historiques du tiers-état parurent se ranger naturellement sous quatre chefs, donnant lieu à autant de collections distinctes : 1° documens relatifs à l'état des personnes roturières; 2° documens relatifs à la bourgeoisie considérée dans ses diverses corporations; 3° documens relatifs à l'état des villes, bourgs ou paroisses; 4° documens relatifs au rôle du tiers dans les assemblées d'états-généraux ou provinciaux.

De ces quatre catégories, M. Augustin Thierry a cru devoir ajourner la première et la réserver pour servir de complément aux trois autres : la deuxième et la troisième catégorie sont inséparables, à cause des rapports étroits qui unissaient au moyen-âge la vie municipale et la vie industrielle. Quant aux états-généraux, ils intéressent également la noblesse et le clergé, et, bien qu'ils se rattachent plus spécialement à l'histoire du tiers-état, en ce sens qu'ils sont la racine du régime constitutionnel, lequel est lui-même la dernière expres-

sion de l'œuvre du tiers, il serait difficile d'isoler dans les actes de ces assemblées ce qui appartient exclusivement à l'un des trois ordres.

L'histoire municipale et industrielle de la France, tel est l'objet que M. Augustin Thierry a assigné à la collection confiée à ses soins. Le cadre ainsi arrêté, les difficultés n'étaient qu'à demi résolues. L'histoire du tiers-état en effet n'est pas, comme celle de la royauté, une et continue; comme celle du clergé et de la noblesse, attachée à de grands événemens. Elle est toute locale : sur mille points à la fois, le progrès social s'exprimait par des faits isolés, sans connexion apparente les uns avec les autres. A part trois ou quatre grands événemens, où l'idée d'une action commune et centralisée à Paris se montre comme un pressentiment de l'avenir, tout se passe à la commune. L'histoire du tiers-état, ce serait celle de toutes les municipalités et de toutes les corporations de France. M. Thierry l'a compris : renonçant à l'idée séduisante au premier coup d'œil d'une collection systématique de pièces rassemblées en vue d'un but déterminé sur tous les points du territoire, il s'est attaché à l'histoire complète et suivie de chaque grand centre de vie municipale. La France s'est présentée à lui, sous ce rapport, comme divisée en trois régions : celle du nord, ou des communes jurées; celle du midi, ou des municipalités consulaires; celle du milieu, d'un caractère plus indécis et intermédiaire entre les deux autres. Dans la région du nord, Amiens réclamait la première place. Le volume que nous annonçons renferme toutes les pièces de l'histoire municipale d'Amiens jusqu'à la fin du XIVe siècle. Deux autres volumes seront nécessaires pour compléter cette histoire.

Dans une introduction générale, qui est un livre à elle seule, M. Augustin Thierry a essayé d'apprécier le rôle du tiers-état dans le développement de la nationalité française et de retracer les phases diverses de cette lutte qui s'est terminée par un des triomphes les plus absolus dont l'histoire ait gardé le souvenir; trop absolu sans doute, puisqu'il devait être suivi de réactions si passionnées! La *Revue* a déjà publié quelques parties de ce beau travail; plus tard, quand l'ensemble aura paru, elle devra s'en occuper avec l'attention spéciale que commande cette grande page d'histoire philosophique. Nous ne ferons qu'un vœu : c'est que M. Thierry, en reproduisant sa pensée à une autre date et pour un autre public, ne se croie pas obligé de la modifier. Écrites, conçues du moins avant 1848, ces belles pages ont causé peut-être à leur auteur, se relisant lui-même, plus d'un amer retour. Plus d'une fois il a pu croire l'œuvre de sa vie menacée ou démentie; mais il y a des temps où il est beau de ne rien apprendre et de ne rien oublier. M. Thierry est de ceux qui n'ont pas de leçons à recevoir des agitations de tous les jours. A celui qui a vu se dérouler tant de fois dans l'histoire le caprice apparent des choses humaines, qu'importe un incident de plus? Pour celui qui possède si éminemment l'expérience du passé, l'expérience du présent doit, ce semble, être peu de chose.

E. RENAN.

V. DE MARS.

HORACE WALPOLE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Horace Walpole, à vingt-cinq ans, avait vu, dans la lutte où succomba son père, toutes les passions publiques soulevées, sans de grandes causes, contre un pouvoir qu'il aimait : il avait appris à connaître l'esprit de parti. Il lui restait à savoir comment l'opposition se dément en touchant aux affaires : celle de 1742 n'y manqua pas. Son gouvernement ne justifia pas sa victoire. On maintint ce qu'on avait attaqué; on recommença ce qu'on avait blâmé; on mérita toutes les accusations qu'on avait portées. Ces disparates, trop communes en ce monde, suggèrent presque toujours aux esprits superficiels et satiriques les conclusions du scepticisme; ils cessent de croire aux principes, ne pouvant plus croire aux hommes. Si cependant Walpole jugea son temps avec une incrédulité moqueuse, s'il douta toute sa vie de la sincérité des orateurs populaires, si toute sa vie il fit du mot de patriotisme le synonyme d'hypocrisie, il ne devint pas l'ennemi des institutions nationales, il ne trouva pas que les torts des personnes fussent la condamnation des choses, et il garda son attachement de tradition et de famille aux auteurs et aux principes de la révolution. C'était un whig fidèle, même passionné. Quoique partisan de la maison de Hanovre, quoique indulgent même pour George III, il parle plus que légèrement des princes, et s'explique sur le compte de la

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

royauté avec une liberté presque républicaine. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques, » écrivait-il encore en 1766, et l'on a cité souvent ce qu'il raconte à George Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner; mais aux deux côtés de mon lit j'ai suspendu *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit : *Major Charta*, vu que je pense que, sans la seconde, la première, par le temps présent, serait de très médiocre importance. » Ainsi ce frivole homme du monde, cet élégant oisif qui se pique peu de rigorisme et d'inflexibilité, ne se dégoûta pas, pour quelques mécomptes, des lois de son pays : il se contenta d'en juger sévèrement les mœurs. Il se vengea sur les vices et les ridicules de son époque. Il lui arrive de parler de sa nation comme de la plus extravagante de toutes. Il a écrit un essai pour prouver que les Anglais sont incompréhensibles. Le contraste des sérieuses passions d'un peuple libre avec les futiles travers d'une société raffinée est pour lui un perpétuel sujet de malignes observations : on croirait par momens qu'il ne méprise rien tant que l'Angleterre; mais, heureusement pour ses compatriotes, il voyagea en France.

Attendons-nous donc à le voir dénigrer à plaisir les administrations qui se succéderont sous ses yeux. Ce n'est pas qu'il les attaque par ses votes; il ne se presse point de passer dans l'opposition; il ne dément pas le nom qu'il porte, et ce n'est pas au pouvoir qu'il en veut. Après son père, la politique du gouvernement resta dans le sens de la révolution, — conservatrice de 1688 : à cela il ne pouvait trouver à redire; mais on ne réformait aucun abus; la corruption gardait son niveau. Seulement ceux à qui elle profitait la trouvaient excellente, après l'avoir condamnée. Walpole ne se lassait pas de le leur rappeler. Il n'oubliait qu'une chose, c'est qu'en les jugeant il condamnait souvent lui-même, à son tour, ce qu'il avait autrefois approuvé.

On sait qu'à la mort de lord Wilmington (1743), le frère du duc de Newcastle, Henry Pelham, était devenu premier ministre, et cela par les conseils du comte d'Orford, qui réussit de nouveau à évincer Pulteney. Il eut même encore, avant de mourir, le plaisir d'aider le cabinet à se délivrer de lord Granville, qui conserva seulement une secrète influence auprès du roi, et une administration terne et prudente se forma, qui gouverna paisiblement l'Angleterre jusqu'en 1754. On a nommé Pelham un diminutif de Walpole; il n'avait, en effet, qu'une réduction des talens de son modèle, dont il atténuait les défauts aussi bien que les qualités. Moins décidé, moins courageux, mais moins tyrannique et moins confiant, il sut amortir toute opposition. On eût dit que les partis avaient abdiqué. Horace ne pouvait revenir de cet apaisement général; il en arrivait à douter de la réalité des passions humaines, et, poursuivant d'un ressentiment fidèle les vain-

queurs et les déserteurs de son père, il aimait à les voir se démentir et s'abaisser sous la domination médiocre qu'ils subissaient sans envie, car c'est quelquefois une consolation que d'être dispensé de lever les yeux pour regarder le pouvoir.

De grandes affaires échurent cependant à cette administration sans grandeur. Elle eut au dehors une guerre sérieuse à soutenir, au dedans une sérieuse rébellion à réprimer. En 1745, la fortune des armes était favorable à la France : c'était l'année de la bataille de Fontenoy; un bruit courait que le détroit serait franchi.

« C'est tout-à-fait la mode, écrit Walpole, que de parler de l'arrivée des Français. Nul n'y voit autre chose qu'un sujet de conversation, et non matière à précaution. Vous rappelez-vous qu'un bruit s'étant répandu que la peste était dans la Cité, tout le monde courut à la maison où elle était pour la voir? Vous remarquerez que je ris aussi, car je ne voudrais pas, pour le monde entier, être assez *désanglaisé* pour faire autrement. Je suis persuadé que si le comte de Saxe était avec dix mille hommes à une journée de marche de Londres, le peuple louerait des fenêtres à Charing-Cross et à Cheapside pour le voir passer. C'est notre trait caractéristique que de prendre les dangers pour des spectacles et les malheurs pour des curiosités. »

Tout se réduisit à la descente en Écosse du fils du prétendant. Son entreprise, qui ne fut en définitive qu'une aventure romanesque, débuta assez brillamment pour donner l'alarme à Londres.

« C'est qu'en vérité, monsieur Montagu, ceci n'est pas plaisant. Je serais singulièrement ennuyé d'être un martyr de loyauté en habit râpé, grelottant dans une antichambre à Hanovre, ou réduit à enseigner le latin et l'anglais aux jeunes princes à Copenhague.... M'écrirez-vous quelquefois dans mon grenier de Herenhausen?... Lord Granville et sa faction s'obstinent à persuader au roi que l'affaire n'est d'aucune conséquence, et, pour le duc de Newcastle, il est content quand les rebelles font des progrès, comme réfutation des assertions de Granville. »

Mais l'esprit public se réveilla, et le duc de Cumberland gagna la bataille de Culloden le 16 avril 1746. Depuis ce jour, il n'a plus été question des Stuarts. Un ministère indécis et divisé sauva l'état, quoiqu'il eût l'air de ne pouvoir se sauver lui-même. « M. Pelham est en détresse, dit Walpole, avec d'énormes majorités. » Lord Granville parvint en effet à le supplanter pendant deux jours et à former ce cabinet éphémère qu'on appela par ironie *la longue administration*. Walpole s'en constitua l'historiographe, et son récit de ce coup d'intrigue est une de ses plus amusantes lettres. Dans d'autres du même temps, il raconte avec une émouvante vérité le procès et le supplice des lords écossais pris les armes à la main. C'est un grand tableau d'histoire, que nous regrettons de ne pouvoir encadrer ici; mais, si nous le suivions dans toutes les scènes de la politique qu'il a vues et retracées,

cette étude serait sans fin, et cependant nous n'en aurions pas épuisé le sujet, car la politique n'était pas l'unique affaire de Walpole. Il était surtout un homme du monde, et il peint la société aussi bien qu'il l'observe. Pour le connaître tout entier, il faudrait donc, quand il sort de Westminster, le suivre à l'opéra ou au Wauxhall, il faudrait l'entendre parler de la beauté des deux miss Gunning, des bons mots de Selwyn et de Chesterfield, des caprices de lady Townshend et de lady Caroline Petersham; mais ce serait là encore un récit infini, et tenant pour accordé que notre héros vivait dans la meilleure compagnie de Londres, également habile à l'amuser, à la juger, à la décrire, j'arrive brusquement au grand événement de sa vie. Dans le mois de mai de 1747, il acheta Strawberry-Hill.

Pour peu qu'on ait passé huit jours en Angleterre, on a vu Richmond, et, si l'on a vu Richmond, on a remonté le cours tranquille de la Tamise, qui, d'un large bras de mer agité et noirci par *tous ces mille vaisseaux* pressés entre deux lignes immenses de magasins couleur de suie, devient, à quelques milles de Londres, une jolie rivière toute champêtre, dont les eaux limpides et lentes baignent à pleins bords deux rives d'un vert éclatant. Là les yeux enchantés n'aperçoivent qu'humides prairies, arbres épais, élégantes habitations, enfin le plus riche paysage de l'Angleterre noyant ses masses de verdure et de fraîcheur dans cette vapeur bleuâtre qui prête à la campagne un charme fantastique. Sur la rive gauche, en face de la colline boisée de Richmond que Thompson a chantée, s'étend le bourg de Twickenham, illustré par la présence de Pope, et qui offrit un riant asile à de nobles exilés. Là, sur cette allée de jardin qu'on appelle la route de Hampton-Court, il y avait, cent ans avant nous, une chétive maison des champs, séparée de la rivière par deux ou trois prés. Elle avait été bâtie par le cocher d'un grand seigneur, puis habitée successivement par un poète, par un évêque, par des pairs du royaume, et elle l'était enfin par une marchande fort en vogue à Londres, et qui la vendit à Walpole comme un des joujoux dont elle faisait le commerce. Du moins s'en empara-t-il avec une joie d'enfant, charmé d'avoir beaucoup à créer, car il n'y trouvait guère à conserver que la place, l'herbe et la vue. Il commença par lui donner, au lieu du nom vulgaire de Chopp'd Straw-Hall, un nom qu'il découvrit dans quelque vieux titre, celui de Strawberry-Hill (colline aux fraises), et il s'occupa sans délai d'en faire une résidence à son gré. Une description complète et minutieuse nous serait facile. Comme il passa vingt-cinq ans à l'agrandir, à l'embellir, et toute sa vie à l'admirer, ses lettres sont une continuelle peinture tantôt du site, tantôt du jardin, tantôt du bâtiment, avec toutes les merveilles et toutes les frivolités qu'il y avait réunies. Ses projets, ses travaux, ses plantations, ses constructions, la distri-

bution des appartemens, les détails de l'ameublement, il explique tout à ses amis; il demande leur avis, emploie leur talent, appelle des artistes, et ne proclame son œuvre finie qu'après l'année 1772. Alors il ne peut résister au plaisir d'écrire et enfin d'imprimer une *Description de la villa de M. Horace Walpole.* Ce sont de nouvelles *Ædes Walpolianæ,* qui ne lui donnèrent que du plaisir, tandis qu'il eut la douleur de voir un jour Houghton abandonné et dépouillé de ses plus nobles ornemens. Il jouit jusqu'à la fin de Strawberry dans tout son éclat. Le précieux mobilier n'en a disparu qu'il y a quelques années, à la voix du crieur public, et la maison est restée debout, quoique dégradée, car c'était un bâtiment de fantaisie, une fabrique de jardin plutôt qu'un manoir durable. Cependant on en peut juger encore l'architecture. La postérité, à laquelle, par des écrits durables, Walpole a recommandé son œuvre de prédilection, a beaucoup rabattu de l'admiration qu'il aurait voulu lui en donner. Elle trouve que le souvenir du maître du lieu vaut mieux que le lieu lui-même, et elle n'en peut guère aimer que ce qu'il n'a pas fait et ce que le temps ne détruit pas, le paysage; mais, telle qu'elle est, cette habitation est un monument dans l'histoire de l'art des jardins, de cet art si cher aux Anglais, et le seul dans lequel ils soient des maîtres. Walpole s'y connaissait. Il était lié avec Kent, le célèbre dessinateur des parcs de son temps. Il a écrit sur l'art dont il l'appelle le Calvin, pour l'avoir réformé, un essai traduit par le duc de Nivernais, et qui se lit encore avec un vrai plaisir. Une partie intéressante de sa correspondance contient le récit de ses voyages dans quelques-uns des grands châteaux et des lieux pittoresques de l'Angleterre : les sites et les fleurs, les arbres et les eaux, les ruines et les maisons, les tableaux, les sculptures, les meubles, tout attire ses regards, tout provoque ses réflexions. Nul doute que ses entretiens et ses lettres n'aient contribué à ranimer, à répandre et à diriger ce goût des Anglais pour les souvenirs du passé et pour les beautés de la campagne qui a couvert leur pays d'habitations curieuses comme l'histoire, charmantes comme la nature.

Strawberry-Hill était sans histoire; mais la vue n'avait besoin que d'être encadrée par des massifs, et le jardin était fort joli, trop orné cependant, car le propriétaire aimait les bagatelles; c'était un des faibles de son esprit. A ses admirations il mêlait des caprices, et il parle de ses poissons rouges avec autant de complaisance que de ses bustes antiques. C'est un peu ce goût pour le singulier et l'artificiel qui le porta à transformer un rustique cottage en monument gothique. Il eut le premier, un des premiers du moins, l'idée de relever ce style d'architecture du discrédit où l'avait jeté l'imitation des Italiens. Il en sentait vaguement les mérites, il en comprenait les raisons et les origines, il en étudiait même les âges et les formes, et il commençait, il

cherchait du moins cette science du gothique qui s'est retrouvée après lui et qui fut une mode avant d'être une science. Lorsqu'un genre s'établit, lorsqu'une école se forme, il est rare qu'elle débute par le beau et par le vrai. Ceux qui ouvrent le chemin sont sujets à s'égarer, et l'exagération, chose singulière, précède souvent la simplicité. Les idées de Horace Walpole sur l'art gothique paraissent assez saines lorsqu'il écrit, sa critique est judicieuse, ses admirations motivées, et il a bien apprécié plusieurs des monumens laissés par le moyen-âge sur le sol britannique; mais la pensée de fabriquer du gothique en petit, de l'appliquer aux usages modernes, n'est pas à l'abri de la censure; elle est d'une exécution difficile, et elle a donné naissance à bien des essais lamentables. Le sien même est médiocrement heureux. Cet édifice en plâtre, avec ses tours, ses créneaux, ses galeries, ses ornemens pointus, est un pastiche indécis et mesquin, lourd et maniéré, un peu château, un peu chapelle, une vraie décoration de théâtre qui lui servit à signer indifféremment ses lettres *le lord* ou *l'abbé* de Strawberry-Hill. De là sont venues d'innombrables imitations qui n'avaient même plus le mérite d'être l'œuvre d'une manie originale. Certaines formes, belles dans les grandes proportions, convenables dans un édifice sérieux, assorties à une destination religieuse ou guerrière, ont été transportées dans la médiocrité de nos habitations domestiques, et les motifs d'architecture qu'admettait une église ou une forteresse ont figuré dans une laiterie ou décoré un colombier. Le château de Walpole ne prétend pas même à l'illusion de la réalité; il n'est pas construit en matériaux solides. C'est une croquante féodale qui aurait besoin d'être souvent recrépie, souvent repeinte, fort inférieure aux derniers progrès de l'art rétrospectif dont elle est un début. Cet art contestable, on l'a perfectionné sans cesser d'en abuser. Abbotsford, par exemple, où Walter Scott a tour à tour transporté et imité de précieux débris de l'abbaye de Melrose, est un spécimen plus heureux de cette sorte de rénovation archéologique. La magnificence d'Eaton-Hall, château gothique moderne des Grosvenor, dans le voisinage de Chester, étonne les yeux éblouis. Des architectes intelligens ont reproduit avec un vrai succès le style anglo-normand dans quelques-unes des nombreuses églises élevées depuis ces derniers trente ans, et quoiqu'on puisse reprocher un peu de monotonie à son excessive richesse, le nouveau palais des deux chambres de parlement est un de ces monumens grandioses qui illustrent un artiste et honorent une nation.

Mais il faut se rappeler que Walpole commençait. En cela comme en beaucoup d'autres choses, il donnait l'éveil. Peut-être le gothique lui plaisait-il, parce que c'est ce que les gens du métier appellent un style amusant. Il s'amusait beaucoup, en effet, à Strawberry. Autels antiques, sculptures romaines, colonnettes ou moulures arrachées à

d'anciens châteaux ou à de vieux monastères, armures, lampes, vitraux, il mêlait tout avec des escaliers, des cheminées, des fenêtres, des plafonds qu'il faisait dessiner par des artistes modernes, et il formait un assemblage incohérent de styles et de genres où se disputaient, confondus, le factice et le réel. A côté des objets d'un art véritable que sir Horace Mann lui envoyait de Florence, à côté des tableaux d'Holbein ou de Van Dyck, des bronzes de Cellini, des émaux de Petitot, il accumulait des curiosités de bric-à-brac et toutes ces raretés vulgaires qu'on recherche encore aujourd'hui, et qui me semblent plus faites pour une boutique que pour un musée.

« On pourra, dit-il dans la préface de son ouvrage sur Strawberry, trouver un plaisir d'un moment dans la lecture de ce catalogue. A d'autres il procurera une autre sorte de satisfaction, celle de la critique. Dans une maison qui non-seulement affecte une architecture surannée, mais qui prétend à l'observation du costume jusque dans l'ameublement, le mélange des portraits modernes, de la porcelaine française et de la sculpture grecque et romaine peut paraître hétérogène; mais, en vérité, je n'ai pas entendu faire une maison gothique au point d'en exclure la commodité et les raffinemens actuels du luxe. Le dessin de l'intérieur et de l'extérieur est strictement ancien, mais les décorations sont modernes. C'est le vers de Pope :

Gothique Vatican de la Grèce et de Rome.

Nos ancêtres n'auraient-il pas, avant la réformation de l'architecture, déposé dans leurs sombres châteaux d'antiques statues et de beaux tableaux, des vases de prix et des porcelaines d'ornement, s'ils en avaient possédé? Mais je ne prétends pas défendre par des argumens une maison de fantaisie; elle a été bâtie pour satisfaire mon goût et, dans une certaine mesure, pour réaliser mes propres visions. J'ai décrit ce qu'elle contient; si je pouvais décrire la riante, mais tranquille scène où elle est placée, et ajouter la beauté du paysage au caractère romantique du manoir, ce tableau ferait naître des sensations plus agréables qu'une sèche nomenclature de curiosités. »

Quoi qu'il en soit, Strawberry-Hill devint la passion de son maître. Il fit bientôt à ce lieu favori une renommée qui le mit à la mode. Non-seulement il y recevait des amis, des voisins, notamment Kitty Clive, une actrice célèbre et spirituelle, qui habitait Twickenham, et pour laquelle il eut, dit-on, un penchant un peu plus vif que le goût de l'esprit et du talent; mais les beautés en vogue, des orateurs célèbres, des étrangers de distinction, surtout des femmes françaises auxquelles il adressait des madrigaux et dont il se moquait dans ses lettres, venaient faire à Strawberry des parties de curiosité et de conversation.

C'est là qu'il concentra tous ses goûts. Il animait ce séjour par la diversité des études et des plaisirs. Un des premiers qu'il se donna fut d'y établir une imprimerie. Il n'imprimait pas lui-même, mais il regardait faire. De sa presse sont sortis quelques ouvrages tirés à peu

d'exemplaires et encore recherchés des curieux. Il commença par deux odes inédites de son ami Thomas Gray (1757); il se fit même éditeur d'ouvrages anciens, d'un Lucain, par exemple, annoté par Bentley. Le plus souvent, il n'imprimait que des opuscules de société, les siens ou ceux de ses amis; mais ce goût de typographie le conduisit à de plus sérieuses compositions. Pendant long-temps il n'avait fait que de petits vers, rarement jolis, souvent médiocres, ou des essais anonymes, insérés dans le journal *the World*, modeste successeur des recueils fondés par les Steele et les Addison. C'étaient en général des fictions satiriques sur les mœurs et les événemens du jour, et quelques-unes eurent du succès; mais le piquant en est fort émoussé. Ce genre d'ouvrages ne satisfaisait pas d'ailleurs l'esprit de recherche, la curiosité savante, que l'amour des arts et des choses du passé avait fini par lui inspirer. Il y avait en lui du connaisseur et de l'antiquaire; il aimait les monumens historiques, il quittait sans regret ses porcelaines de Saxe ou du Japon pour étudier une généalogie ou comparer des portraits de famille. Il eut d'abord l'idée de faire, avec une exactitude d'érudit, une édition des *Mémoires de Grammont :* ce livre plaisait infiniment à son genre d'esprit, qui goûtait l'exquis, ne craignait pas le hasardé, et pouvait descendre jusqu'à la mauvaise frivolité, quand il avait épuisé la bonne. Les *Mémoires de Grammont,* avec le rare mérite d'être écrits par un Anglais dans le meilleur français, ont encore ce trait singulier de représenter l'Angleterre à la française. Hamilton semble ne connaître que Versailles et juger la cour de Charles II en courtisan de Louis XIV : il parle de son propre pays comme un étranger, et l'on croirait, en le suivant, voyager en Angleterre avec Saint-Évremond ou Bussy-Rabutin; mais l'ouvrage n'en est pas moins piquant pour avoir l'air d'un roman historique, où l'on ne sait ce qui domine de l'histoire ou du roman. Pour achever de donner à ces *Mémoires* une couleur de fiction, les premiers imprimeurs avaient étrangement défiguré les noms des lieux et des personnes, et, pour un Anglais, la société qu'on y dépeint était vraiment méconnaissable. Walpole entreprit de tout rectifier, de tout éclaircir, et nous lui devons le premier essai d'une édition classique du livre que Chamfort appelait ironiquement le bréviaire de la noblesse française. On peut croire que le personnage du comte Hamilton était fort du goût de son éditeur, et que, sans se l'avouer, il n'était pas éloigné de se modeler sur lui. Écrire avec légèreté, observer avec finesse, avoir du talent autant qu'un homme du monde en peut montrer sans changer de condition, telle fut l'ambition constante de Walpole, et on le voit s'attacher de préférence aux auteurs qui ont eu le mérite sans le métier, et qui sont arrivés à la renommée sans faire état de la poursuivre. De là son enthousiasme pour Mme de Sévigné. C'est lui qui, en écrivant, ima-

gina de l'invoquer sous le nom de *Notre-Dame-des-Rochers*. En tous genres, il recherche dans les livres un je ne sais quoi d'aristocratique qui ne sente pas la profession littéraire. Peut-être est-ce pour cela que, de nos grands écrivains de son temps, il n'apprécia vraiment que Montesquieu. Certes, de hautes raisons justifieraient cette préférence : la sagacité profonde de l'habile observateur des affaires humaines ne pouvait lui échapper, le célèbre tableau qu'il a fait de l'Angleterre devait gagner son cœur de whig; mais je suis persuadé que l'allure dégagée, le ton épigrammatique du grand publiciste, son excessif soin d'éviter la pédanterie, son élégance un peu cherchée, entraient aussi pour beaucoup dans l'admiration de Walpole, et ce n'est pas lui qui eût reproché à l'*Esprit des Lois* de rappeler les *Lettres persanes*. Il a, lui aussi, dans quelques-uns de ses essais, employé la fiction, pratiqué l'art des allusions, caché la satire politique sous un voile imaginaire. En tout, son goût pour la littérature française est capricieux. Quoique accusé souvent de gallicisme dans ses idées et dans son style, il ne trouve pas à son gré nos classiques du XVIIe siècle; il juge nos poètes dédaigneusement, et pourtant sa sévérité vaut encore mieux que son indulgence. Combien il est difficile d'opiner sur une littérature étrangère, sans commettre de ces erreurs énormes qui donneraient des doutes sur l'universalité des règles du goût! Où l'amour du joli ne peut-il pas égarer celui-là même qui est fait pour sentir le beau! Passons à l'admirateur de Mme de Sévigné et d'Antoine Hamilton le cas qu'il fait de Marivaux, car enfin c'est un observateur d'une vue très fine, et *Marianne* est un charmant roman; mais, en passant par Marivaux, Walpole arrive... devinez..., à Crébillon fils : il le trouve si admirable, qu'il donne soixante guinées pour avoir son portrait.

C'est une alliance souvent malheureuse que celle de l'esprit du monde et de la manie d'écrire. Walpole, qui n'eut pas trop à s'en plaindre pour son propre compte, céda sans doute au désir de se trouver d'illustres prédécesseurs, quand il conçut l'idée du livre qu'il intitula : *Catalogue des auteurs royaux et nobles de l'Angleterre avec la liste de leurs ouvrages* (1758). C'est un recueil de courts articles de biographie et de critique sur tous les rois, princes ou pairs qui ont écrit, à commencer par Richard Cœur-de-Lion, qui aurait, chose assez étrange, fait des vers dans la langue des troubadours, jusqu'à ceux des contemporains de l'auteur qui tournaient bien ou mal des pamphlets ou des chansons. La lecture d'un tel ouvrage ne peut être fort divertissante, quoiqu'il soit écrit avec une élégante brièveté. On ne sait trop quel but s'est proposé l'auteur, s'il n'a cédé à ses penchans d'archéologie aristocratique et au simple plaisir de chercher de grands noms dans de vieux livres, car sa critique ne se laisse séduire ni par le titre ni par le rang. Sa justice littéraire est égale pour tous, et donne

raison à une remarque de Walter Scott : c'est qu'il serait difficile de dresser, par aucun procédé ou principe de division, une liste de pareil nombre d'auteurs plébéiens qui en contînt aussi peu dont le génie fût digne de quelque souvenir.

Walpole fut mieux inspiré dans le choix d'un autre sujet d'ouvrage qui tient cependant aussi du catalogue. Un graveur de Londres, George Vertue, qui consacrait son burin à la reproduction de l'œuvre des maîtres de la peinture anglaise, avait eu l'idée d'écrire leur histoire, ou tout au moins un catalogue critique de leurs tableaux. Il ne manquait pas d'instruction, et il avait passé beaucoup de temps à recueillir des documens; mais il était mort avant de commencer, et Walpole avait acheté tous ses papiers à sa veuve. Le sujet rentrait dans ses études. Il s'agissait d'art et de souvenirs. Il mit en ordre tous ces matériaux, les compléta par ses propres recherches, rédigea de nouveau toutes les notes laissées par Vertue, et fit, sous le titre modeste de *Anecdots of painting,* une histoire de la peinture en Angleterre (1762). La contrée, il en convient, a produit peu de bons artistes, et c'est pour cette raison que leur histoire ne mérite que le titre d'anecdotes; mais peut-être, en composant leur biographie, en jugeant leurs talens, éveillera-t-il le goût d'un siècle qui devrait être favorable aux arts. Il leur manque les encouragemens du public, l'enthousiasme de la foule, une destination nationale, et c'est pour essayer de leur gagner tout cela que l'auteur écrit. L'ouvrage dénote d'attentives recherches et un goût exercé. On doit remarquer les premiers chapitres sur les origines de la peinture moderne et les articles consacrés à Holbein, à Rubens, à Van Dyck, à Inigo Jones, à sir Peter Lily, à Wren, à Kneller, à Hogarth, car il mêle les architectes aux peintres. En effet, tous les arts du dessin se tiennent. Aussi, cherchant toujours à compléter un livre qu'il corrigea sans cesse, il y ajouta par la suite un dernier volume sur la gravure, et dès le principe il y avait inséré un chapitre étendu sur l'histoire de l'art des jardins modernes. C'est là qu'on trouve ce trait souvent cité : « Quand un Français parle du jardin d'Éden, il pense à Versailles. »

De pareils travaux n'arrachaient pas Walpole à la vie du monde; ils entretenaient au contraire son esprit des idées qui devaient faire le fond de ses conversations. On en peut juger par ce qu'il écrit à ses correspondans. Montagu, vivant beaucoup à la campagne, se connaissait en parcs et en beaux châteaux. John Chute s'entendait aux arts, et son opinion était comptée, quand il fallait juger d'un bâtiment ou d'un portrait, d'un monument historique ou du dessin d'un candélabre. Gray était devenu un poète éminent, mais il étudiait assidûment l'histoire dans les monumens autant que dans les livres. Bentley, fils du savant célèbre, avec une érudition héréditaire, unissait un certain ta-

lent à manier le crayon et le pinceau, et on lui doit quelques gravures qui décorent médiocrement, il est vrai, les ouvrages et les éditions de son protecteur. Même dans ces salons où Walpole passait tout le temps qu'il ne donnait ni à Strawberry ni au parlement, dans ces parties de plaisir au Ranelagh, dans ces dîners ou ces soupers brillans, à l'opéra où il admirait en amateur habile la musique italienne et la danse française, pense-t-on qu'il ne fît pas la légère propagande de ses goûts et de ses idées? et ce causeur renommé ne devait-il pas mettre à la mode tout ce qui amusait son esprit? Le mélange remarquable que font les Anglais de la conservation du vieux et de la recherche de l'original, ce concours piquant d'archéologie et d'innovation qui les caractérise dans l'art comme dans la politique, qui produit des choses excellentes et des choses bizarres, qui explique les grandeurs et les puérilités de cette société incomparable, ne doit-il pas quelque chose, surtout en ce qui touche les superfluités élégantes de la vie, au dilettantisme de Walpole? et n'a-t-il pas eu de bonne heure, comme homme d'esprit paradoxal, quelques-unes des idées qui sont devenues les lieux communs du génie national?

Mais, pendant qu'il s'amusait ainsi, le gouvernement avait marché, et les affaires publiques changaient de face. Nous avons laissé Pelham dominant et l'opposition silencieuse. La paix de 1749 avait comblé tous les vœux. Cinq ans se passèrent d'indifférence publique et de quiétude ministérielle. Le parlement semblait unanime, car les deux personnages qui auraient pu le diviser, et dont la rivalité secrète se trahissait quelquefois, sentaient chacun le besoin de ménager le gouvernement auquel l'un et l'autre s'étaient rattachés, attendant l'occasion, lente à paraître, de le dominer. Fox était secrétaire de la guerre, et Pitt se contentait du poste lucratif de payeur-général. Quoique ces situations n'imposassent pas alors une aussi rigoureuse solidarité avec le cabinet qu'on l'exige aujourd'hui, l'un et l'autre se contenaient en rongeant leur frein, lorsque la mort inopinée de Pelham vint leur rendre la liberté (1754). Ce fut comme le réveil de toutes les ambitions.

Au premier moment, la plus mesquine de toutes l'emporta; le duc de Newcastle succéda à son frère. Ce personnage jouissait du privilége d'exciter les railleries, non-seulement de Walpole, qui ne le pouvait souffrir, mais de tous les gens d'esprit de son temps. Ses ridicules ont passé à la postérité, et l'histoire continue de se moquer de lui. Bavard, timide, ignorant, plein de petitesses et de manies, il a cependant été près de quarante ans ministre; il a fait partie de plusieurs cabinets dont deux, celui de Robert Walpole et celui de Pitt, ont laissé une grande renommée. Il a su céder à propos la première place à son frère, plus capable et moins connu, et dont il demeura le fidèle et l'utile auxiliaire. Enfin lui-même il parvint à ce rang suprême. Attaqué d'a-

bord, puis ménagé, recherché par les plus habiles et les plus éclatans de ses rivaux, il fut forcé sans doute de traiter successivement avec eux, mais il les força également à transiger avec lui, et il sut tour à tour les exclure, les accepter et les renvoyer. Cette conduite, si long-temps heureuse, quelquefois judicieuse, jamais inspirée par un noble sentiment ni par une grande vue, est-elle cependant le triomphe exclusif de la platitude et de l'ineptie? On s'accorde à reconnaître en lui le plus persévérant et le plus actif des intrigans. Il ajoutait apparemment à ce don, si c'est un don, un certain bon sens pratique, l'art de connaître et de gagner les hommes par leurs plus petits côtés, une aptitude d'instinct perfectionnée par l'expérience, et il faut croire que ses manies et ses travers, sujet éternel de risée, sa fausseté notoire qui trouvait des rieurs plus que des dupes, ses discours remplis de non-sens, ses bévues, le divertissement du beau monde, devaient dissimuler quelques qualités sérieuses dont elles assuraient le succès en les dérobant à la défiance et à l'envie.

Cependant, s'il ne voulait gagner du temps, la formation du cabinet de 1754 fut une imprudence. Il s'exposait, avec trop peu de moyens de défense, à la coalition certaine de Fox et de Pitt. Vainement fit-il avocat-général Murray, qui devint le principal orateur ministériel. Murray avait beaucoup de talent, mais il était surtout homme de loi, et la politique n'était que l'instrument de sa fortune judiciaire. Pitt entreprit de le réduire au silence en l'intimidant, et Fox se chargea de mettre en pleine lumière l'insuffisance des ministres à département. S'ils n'enlevèrent pas la majorité au cabinet, ils lui ôtèrent cette confiance en lui-même sans laquelle tout gouvernement est impossible. En même temps, une rupture long-temps prévue éclata entre la France et l'Angleterre, et la guerre en Amérique répondit à celle dans laquelle le grand Frédéric tenait fixés les yeux de l'Europe. Son oncle, George II, n'avait pu, comme prince allemand, rester étranger à la lutte continentale; la Grande-Bretagne appuyait par des subsides les puissances auxquelles elle refusait le secours de ses armes. C'étaient de trop grandes affaires pour un ministère qui ne se connaissait qu'aux expédiens. On avait destitué Pitt et disgracié Fox sans le destituer. On voulut abdiquer aux mains de lord Granville, qui cette fois n'accepta pas, et il fallut donner les sceaux de secrétaire d'état à Fox, qui oublia que Pitt restait dehors. Aussi, dès le début de la session, s'éleva-t-il sur les traités qui mettaient les Hanovriens et les Hessois à la solde de l'Angleterre un débat terrible. On obtint la majorité sans doute, et même elle fut très forte. L'opposition n'avait qu'un état-major, disait-on, et manquait de soldats; mais la vie parlementaire s'était ranimée, les passions recommençaient à gronder par la voix de l'éloquence. L'Angleterre est revenue, écrivait Walpole à Bentley.

Il était lié avec Fox; mais il lui en voulait de s'être uni au duc de Newcastle, et au chancelier, de travailler, de réussir peut-être à les sauver. Il n'aimait pas le rival de Fox; mais Pitt le vengeait de Newcastle et du chancelier, et lui donnait le plaisir d'entendre éclater sur la tête des anciens ennemis de son père les foudres qui avaient abattu sir Robert. Puis il admirait l'art et le talent, et ses ressentimens ne tinrent pas contre son admiration. Dans les derniers débats, un jeune homme, Gerrard Hamilton, avait débuté par un discours remarquable qu'il n'égala jamais et qui l'a fait appeler Hamilton au seul discours (*single-speech*). Walpole lui donne de grands éloges en écrivant au général Conway, et il ajoute :

« Vous demandez : Que pouvait-il y avoir au-dessus? Rien, hormis ce qui a été au-dessus de tout ce qui fut jamais, et c'est Pitt. Il a parlé après une heure du matin et pendant une heure trente-cinq minutes, et cela avec plus de verve, d'esprit, de vivacité, de beau langage, de hardiesse, bref d'étonnantes perfections, que vous-même, qui êtes habitué à lui, ne le pouvez imaginer. Il n'a pas été injurieux, et cependant il a été agressif de tous les côtés; il a ridiculisé milord Hillsborough, mis en croix le pauvre sir George (Lyttelton), terrifié l'attorney général, flagellé milord Granville, décrit milord de Newcastle, attaqué M. Fox et même remonté jusqu'au duc de Cumberland... »

« Pitt s'est surpassé lui-même, écrit encore Walpole à Bentley, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a surpassé Cicéron et Démosthène. Quelle figure feraient-ils avec leurs oraisons de cabinet, formalistes, travaillées, *vis-à-vis* de sa mâle vivacité et de son écrasante éloquence?... Ses antagonistes s'efforcent de le désarmer; mais, aussitôt qu'ils lui enlèvent une arme, il en trouve une meilleure; je ne l'aurais jamais soupçonné d'avoir un arsenal universel. Je lui savais une tête de Gorgone composée de baïonnettes et de pistolets; mais je ne pensais guère qu'il pût toucher mortellement avec une plume. Lors du premier débat sur ces fameux traités, mercredi dernier, Hume Campbell, que le duc de Newcastle avait retenu comme l'avocat le plus outrageant qu'il pût lancer contre Pitt (et plus tard peut-être contre Fox), attaqua le premier pour ses éternelles invectives. Oh! depuis la dernière philippique, de mémoire de Billingsgate (1), vous n'avez rien entendu de pareil à l'invective par laquelle Pitt a répondu. Hume Campbell était anéanti. Pitt, comme une guêpe irritée, a paru laisser son aiguillon dans la plaie, puis il a pris un style de moquerie et de repartie délicate. Mais songez combien il faut que le ridicule soit manié avec agrément pour se soutenir et s'élever d'attaque en attaque pendant une heure et demie! Un jour ou l'autre, vous verrez peut-être quelqu'un des traits brillans que j'ai recueillis. J'ai écrit sous sa gravure ces vers : « Trois orateurs séparés par des siècles ont illustré la Grèce, l'Italie et l'Angleterre; le premier l'emportait par l'élévation de la pensée, le second par le langage, mais le dernier par l'une et l'autre. La puissance de la nature n'avait su aller plus loin. Pour faire le troisième, elle a réuni les deux premiers. »

(1) Rue de Londres près de la Tamise, que l'on cite, comme à Paris les halles, pour le langage violent et injurieux.

Cependant la guerre ne tournait pas à la gloire de l'Angleterre. La prise de Port-Mahon avait soulevé les esprits et contre le ministère et contre l'amiral Byng. Las de son impopularité, importuné des ombrages et des menées du duc de Newcastle, qui retenait tout et ne gouvernait rien, Fox annonça subitement sa démission. Sa place fut offerte à Pitt, qui exigea la retraite du premier ministre, et le cabinet du duc de Devonshire fut formé. Ce fut le destin et le caractère de Pitt que de ne se donner à aucun parti et de n'en avoir aucun. Avec la supériorité d'un esprit plein de grandeur et d'inégalités, avec la puissance d'une éloquence plus passionnée que judicieuse, il ne pouvait le disputer, pour l'autorité sur la chambre, ni à l'influence pratique de Fox, ni à l'immense patronage de Newcastle. Il était le maître de la situation, ce que les Anglais appellent le *lord of the ascendant,* et il n'avait pas la majorité dans le parlement. Les deux Grenville, ses beaux-frères et ses collègues, ne la lui donnaient pas, et il fut évident, dès sa formation, que son ministère ne durerait pas six mois. Le roi, qui le supportait à regret, saisit la première occasion de le dissoudre, et essaya cette négociation que lord Waldegrave a si bien racontée dans ses intéressans mémoires; mais, quand elle eut échoué, la couronne fut clairement à la discrétion de ces trois hommes, Newcastle, Fox et Pitt. Tous trois avaient appris à transiger. Fox, dégoûté de la responsabilité, ne demandait que le poste de payeur-général. Le vieux duc comprenait que le titre de premier ministre devait perdre de sa réalité, quand le gouvernement de la chambre des communes en était séparé. Pitt leur donna satisfaction à tous deux, et, content des fonctions de secrétaire d'état auxquelles il fut convenu que se rattacherait toute la direction de la guerre et de la diplomatie, il forma avec eux cette administration qui a fait l'honneur de son nom et la douleur de la France.

Horace Walpole parlait légèrement de la gloire des armes : il n'y voyait qu'une vanité de roi ou de nation; il ne put jamais admettre les raisons de la guerre de sept ans; il conserva long-temps contre le grand Frédéric une aversion qui ne céda qu'à la séduction de vingt victoires, et il tarda tant qu'il put à comprendre le patriotisme ardent et fier qui poussait Pitt au gouvernement dans un temps de sanglans combats. Il était froissé dans son humanité et indigné dans sa justice par les fureurs qui s'élevaient contre l'amiral Byng, et il prit une part active et zélée aux efforts tentés pour le sauver auprès des chambres et de l'administration. Toute cette tragédie est vivement racontée dans ses mémoires et dans ses lettres, et le rôle qu'il y joua lui fait un véritable honneur : il aperçut aisément quel péril affreux menaçait une tête d'avance sacrifiée. Rien n'indique que Byng eût manqué de résolution ni de dévouement, et son procès prouve surtout l'insuffisance des ordres donnés et des dispositions prises par le gouvernement :

c'est le cabinet qui avait mal défendu Port-Mahon. Mais un peuple irrité demandait vengeance, et, comme sa colère pouvait se porter de l'homme de guerre sur les anciens ministres, ceux-ci étaient les plus ardens à l'accuser : il leur fallait qu'il fût coupable pour ne pas le devenir eux-mêmes. Le roi, très sensible à l'honneur de ses armes, ne voulait pas le déclarer compromis par la faute d'un cabinet auquel il s'était associé, et répugnait visiblement à la clémence. Quoique les deux chambres sentissent bien avec quel emportement Byng était poursuivi et peut-être jugé, elles n'osaient résister; l'ancienne majorité tenait à épargner aux ministres qu'elle avait soutenus la responsabilité d'une défaite. Les nouveaux ministres craignaient de se compromettre en bravant, pour sauver un malheureux, l'opinion du public et celle du roi, les calculs de la majorité et ceux de leurs prédécesseurs; ils avaient peur de paraître se venger de leurs ennemis en écoutant la justice et l'humanité. Déplorable exemple du rôle cruel que l'esprit de parti peut jouer dans les questions d'où il devrait être le plus sévèrement banni ! Affranchi de ces tristes ménagemens, Walpole se jeta avec ardeur dans toutes les démarches qui tendaient au sursis ou à la grace, et ce n'est pas sa faute si son dévouement à cette œuvre d'humanité fut, d'une manière sanglante, déçu par l'événement.

On trouvera que nous nous arrêtons trop long-temps à la politique, mais par là encore nous faisons connaître Walpole, car nous puisons tout dans ses lettres et dans ses mémoires : nos jugemens sont les siens, et nous ne parlons que d'après lui.

Ces violences cependant n'étaient pas faites pour le réconcilier avec la guerre. Il commença par la maudire, et déclama, tant qu'il le put, contre les fureurs héroïques; mais quand il vit la victoire couronner les hardis desseins du cabinet, de vastes conquêtes s'accomplir coup sur coup dans toutes les parties du monde, le pays s'enorgueillir de son gouvernement, et à sa tête un ministre fier, audacieux, heureux dans ses conceptions et dans ses choix, célébré par la marine et par l'armée, glorifié par une nation reconnaissante de la gloire qu'elle lui devait, conduire, du sein d'un parlement unanime et silencieux, sa patrie au faîte de la grandeur, il céda à l'enthousiasme universel, et finit par croire aussi que la nation britannique était le peuple romain des temps modernes. « Vous avez, dit-il à sir H. Mann, laissé votre patrie une petite île, qui vivait de ses ressources; vous la retrouveriez la capitale du monde, et, pour parler avec l'arrogance d'un Romain, vous verriez la rue de Saint-James remplie par la foule des nababs et des chefs américains, et M. Pitt, entouré, dans sa ferme de la Sabine, de monarques de l'orient et d'électeurs du septentrion, qui attendent, pour avoir audience, que la goutte ait quitté son pied... Ce serait une honte que d'attribuer notre splendeur à rien qui ne fût M. Pitt. »

La mort de George II ne parut pas d'abord troubler le cours de cette triomphante politique; mais, avec son successeur, destiné à tant de misères, et dont le long règne devait laisser l'Angleterre si puissante, le torisme monta sur le trône. Les habitudes contractées dans la petite cour de sa mère, la princesse de Galles, un esprit étroit et défiant, la prétention obstinée moins de gouverner que de choisir arbitrairement les dépositaires du gouvernement, une répugnance d'instinct et de routine contre toute réforme, le goût des subalternes et des médiocres, une probité sans loyauté, une opiniâtreté sans lumières, devaient faire de George III un roi dangereux pour la constitution britannique, si la démence ne l'eût remis à sa place en le désarmant pour jamais. Au commencement de son règne, il conçut la pensée de ressaisir la prérogative aliénée, disait-il, par son grand-père, et, comme celui-ci avait réussi dans la guerre, il ne crut pouvoir l'effacer que par la paix. Cette paix, un peu précipitée, détermina la retraite de Pitt; le duc de Newcastle ne put même se maintenir qu'autant qu'il le fallait pour bien constater qu'il avait abandonnné son noble collègue et leur politique commune. Lord Bute, son successeur, installa au pouvoir l'esprit tory, aggravé par le favoritisme, et après lui le caractère impérieux de George Grenville, qui n'était rien moins qu'un favori, fit faire de nouveaux pas dans le sens du pouvoir arbitraire par les fautes célèbres qui suscitèrent Wilkes et Junius, et provoquèrent la révolution d'Amérique.

C'est alors qu'Horace Walpole fut décidément de l'opposition. Il suivit son meilleur ami, le général Conway, qui s'élevait à un rôle parlementaire important, et qui, pour son vote dans une question fameuse, celle de savoir si les mandats d'arrestation pouvaient être généraux et non nominatifs, se vit destituer de ses charges de cour et de ses commandemens militaires. Sa cause, qui devint une affaire de principe, fut chaudement épousée par Walpole; il écrivit même un pamphlet pour la défendre, et il offrit sa fortune à son ami. Cependant il commença dès-lors à se dégoûter de la vie publique : la jeunesse était passée, il avait quarante-sept ans (1764). La goutte, dont il avait, fort jeune, ressenti les atteintes, revenait, à de plus courts intervalles, lui rendre plus nécessaires la retraite et l'inaction. Sa passion pour Strawberry-Hill était dans toute son ardeur. Ses relations et ses travaux littéraires prenaient une grande part de son activité. Enfin il projetait un voyage à Paris, où le frère aîné de Conway, le comte de Hertford, remplissait les fonctions d'ambassadeur. En attendant qu'il l'y rejoignît, il s'était chargé du soin de le tenir exactement informé de tous les mouvemens de la politique et de la société. Il lui écrivait sans cesse avec la confiance d'un ami qui est sûr d'être compris, avec l'attention d'un ami qui veut plaire, enfin avec l'habileté d'un ami qui veut per-

suader, car il s'attachait à maintenir le bon accord entre deux frères, dont l'un servait le pouvoir, et l'autre l'opposition. Cette partie très remarquable de sa correspondance, publiée séparément en 1825, a été un des meilleurs fondemens de sa réputation épistolaire.

Dans une lettre du 27 janvier 1765, il dit à lord Hertford, en lui envoyant un livre : « Ce roman est fort en vogue. L'auteur n'en est pas connu; mais, s'il arrivait que vous ne l'aimassiez pas, je vous donnerais une raison qui vous prouverait que vous n'avez pas besoin de le dire. » Cette raison, c'est qu'il en était l'auteur. *Le Château d'Otrante* parut d'abord comme une histoire traduite par William Marshal, d'un original italien d'Onuphrio Muralto, chanoine de l'église de Saint-Nicolas d'Otrante; mais il eut un assez grand succès pour que l'auteur jetât bientôt le masque, et c'est assurément celui de ses ouvrages qui l'a le mieux placé dans l'histoire littéraire de son pays. C'est le produit d'un rêve. Une nuit, à Strawberry-Hill, il se sentit transporté dans un vrai château gothique, et crut voir s'agiter du haut d'une balustrade une tête gigantesque couverte d'un casque; poursuivi de cette image, il l'introduisit dans le merveilleux d'une histoire de chevalerie, où il se proposa de mêler les sentimens naturels aux événemens mystérieux des âges de crédulité. Il avait très bonne opinion de cet ouvrage, celui de tous qu'il eut le plus de plaisir à composer, du moins il le dit à Mme Du Deffand, et ne cache pas qu'il le regardait comme une création d'un genre nouveau. Au reste, l'admiration que ce roman inspirait à lord Byron répondait aux espérances de l'auteur, et Walter Scott, qui lui a fait l'honneur d'être son biographe, trouve dans *le Château d'Otrante* une fable bien conçue, des caractères bien tracés, des effets sublimes, un style excellent. Nous qui ne sommes ni poète ni romancier, nous demanderons à être moins indulgent. L'auteur de *Waverley* peut distribuer librement des lots magnifiques dans ce vaste domaine de la fiction qu'il a parcouru tout entier. Guillaume-le-Conquérant, partageant l'Angleterre à ses vassaux, ne craignait pas plus que lui d'y perdre son royaume. *Le Château d'Otrante* est un ouvrage de bon goût et de bon sens, où l'on ne trouve ni l'entortillage de sentimens ni les couleurs fausses de la chevalerie de convention. L'auteur fait un effort sincère pour se placer dans les croyances du moyen-âge, et pour composer un récit moitié légende, moitié conte de fée, qu'un jongleur pût raconter au foyer des nobles dames. Le merveilleux, médiocrement inventé, est présenté simplement et sans exagération dans les moyens de terreur. Le dialogue est raisonnable, passablement spirituel, et le style nous semble naturel et élégant; mais une vive imagination, mais une forte conception des caractères, mais une reproduction animée des mœurs du temps, mais un art véritable de raconter et de peindre, où trouver tout cela dans ce récit d'une aven-

ture invraisemblable et commune, dans un tissu de rencontres mal motivées, de brusques reconnaissances, de prodiges obscurs et vagues? Les sentimens sont vrais, mais ils ont quelque chose de banal. Les croyances du temps n'y sont pas décrites avec ces traits naïfs qui persuadent le lecteur et l'enlèvent au sien. Les chevaliers de Walpole sont comme ceux de Voltaire dans ses contes, ou de Sedaine dans ses opéras comiques, et le sujet mis en dialogue ferait un de ces mélodrames classiques qu'on aimait en France il y a quarante ans. Un chevalier qui revient de la croisade retrouve son château et son fief au pouvoir d'un usurpateur; de bons moines prennent parti pour lui, des miracles lui viennent en aide, et le tyran finit par succomber. Nous demandons pardon à sir Walter Scott; mais, en lisant un tel récit, il ne faut pas se rappeler un certain chevalier qui revint aussi de la croisade en de semblables circonstances, et qui s'appelait Ivanhoë, ou l'on s'expose à trouver l'inventeur du XVIIIe siècle un bien pauvre poète auprès du chroniqueur anglo-saxon que notre siècle a vu naître.

Cette fois encore pourtant l'idée de Walpole est bonne. Concevoir que le roman de chevalerie pouvait être dépouillé de ses formes conventionnelles pour devenir une peinture idéale et vraie de l'humanité d'un autre âge, c'était découvrir et marquer un but nouveau à l'imagination des conteurs, et, de même que dans ses retours vers l'architecture gothique il a réussi, non à la reproduire, mais à la faire comprendre, et plus tard mieux imiter, ainsi sa tentative dans le genre romanesque a dû suggérer aux artistes d'une autre époque des combinaisons nouvelles, et tout à la fois leur inspirer l'amour et leur révéler le secret du passé. Le mot du prédicateur : « Faites ce que je vous dis, ne faites pas ce que je fais, » est l'éternelle devise des esprits critiques qui se sont mêlés d'inventer.

Walpole était encore dans la primeur de son succès, lorsqu'il résolut d'exécuter ce voyage en France long-temps projeté. La chute de Grenville et les refus capricieux de Pitt venaient d'amener au pouvoir le général Conway avec le titre de secrétaire d'état, sous la direction du marquis de Rockingham. C'était une administration de jeunes whigs, où prévalaient un esprit bienveillant, un désir sincère de servir la nation et de lui plaire, enfin une bonne intention générale soutenue par le talent facile de Conway, mais destituée de l'autorité d'une grande expérience ou d'un grand caractère, un pouvoir enfin sans commandement. Walpole avait assisté son ami dans la formation laborieuse du cabinet, dont il espérait peu. Il s'attendait qu'il lui serait fait des offres qu'il était, dit-il, résolu à refuser. Conway, d'un caractère noble, mais léger, n'y songea pas, et Walpole ne crut pouvoir mieux lui témoigner sa froideur qu'en le quittant dans le pouvoir après l'avoir suivi dans l'opposition. Il partit pour Paris le 9 septembre 1765, et il y resta huit mois.

Un Français qui ouvre sa correspondance doit courir à ses lettres de Paris. Ce ne sont pourtant pas les meilleures. On y trouve quelques anecdotes piquantes, quelques appréciations justes, mais de l'incertitude et de l'incohérence dans les impressions. Il y a du parti-pris dans certains jugemens. Walpole est sévère dans l'ensemble, quoiqu'il loue beaucoup dans le détail. Passons-lui de dire que Paris est sale et ses rues étroites, de trouver, au souvenir de Windsor ou de Richmond, la campagne poudreuse, la végétation pauvre et la verdure un peu grise. Ayant cent fois tourné en ridicule les mœurs politiques de l'Angleterre, il est bien en droit de se moquer de nos querelles de parlement et de nos intrigues de cour, et l'on ne saurait se beaucoup fâcher quand il dit : « En tout, je ne voudrais pas n'être point venu ici, car, puisque je suis condamné à vivre en Angleterre, c'est un soulagement que d'avoir vu que les Français sont dix fois plus méprisables que nous. » Pardonnons ces traits d'une misanthropie caustique, où j'entrevois plus de prétention que de mauvaise humeur; mais je voudrais qu'il jugeât la France avec plus d'esprit, c'est-à-dire qu'il pénétrât plus avant dans le secret de cette société singulière qui fut pendant un siècle le spectacle du monde, et qui lui préparait un autre siècle d'étonnement. Évidemment, il marche en France dans une certaine obscurité; il le dit lui-même et il s'en prend à la langue, qu'il parlait malaisément. Avec toute l'intelligence possible, on ne comprend guère un pays, quand on y trouve la conversation difficile. Il se plaisait cependant à Paris; on lui faisait bon accueil, et il y était sensible. Il s'y amusait, mais il n'était pas à son aise, *amused, but not comfortable;* le monde le divertissait sans lui plaire.

Il n'aimait donc pas les philosophes? va-t-on nous dire; car, au XVIIIe siècle, c'était la question. Non, il ne les aimait pas. D'abord il croyait devoir à sa réputation d'élégance de détester les pédans, à ses prétentions aristocratiques de dénigrer la profession d'homme de lettres, à son expérience politique de mépriser la vanité qui régente l'univers sans l'avoir gouverné. Tout le monde ici est philosophe, dit-il, et il trouve qu'on y a perdu la gaieté et la bonne grace en devenant lourd et vide, tranchant, disputeur, fanatique. Selon lui, la guerre est déclarée au papisme, avec tendance, pour un grand nombre, au renversement de la religion, et, pour un plus grand nombre encore, à la destruction du pouvoir royal. Il entend et lit des choses qu'on n'aurait osé prononcer du temps de Charles Ier.

« Les Français affectent la philosophie, la littérature et la liberté de penser. La première ne m'a jamais dominé et ne me dominera jamais. Des deux autres je suis las dès long-temps. Le libre-penser, on le garde pour soi; il n'est certainement pas fait pour la société. On règle une fois pour toutes sa manière de penser, ou bien l'on sait qu'elle ne peut être réglée, et quant aux

autres, je ne vois pas pourquoi il y aurait moins de bigoterie à tenter des conversions contre que pour la religion. J'ai dîné aujourd'hui avec une douzaine de savans, et, quoique tous les domestiques fussent là pour le service, la conversation a été beaucoup moins retenue, même sur l'Ancien Testament, que je ne le souffrirais à ma table, en Angleterre, ne fût-ce en présence que d'un seul laquais. Quant à la littérature, elle est très amusante, lorsqu'on n'a pas autre chose à faire; mais je trouve que dans la société, c'est une pédanterie fatigante que de la professer en s'y complaisant. Et d'ailleurs, dans ce pays-ci, on est bien sûr que c'est uniquement une mode d'un jour. Leur goût est en cela le pire du monde. Croirait-on que, lorsqu'ils lisent nos auteurs, Richardson et M. Hume soient leurs favoris? Le dernier est traité ici avec une parfaite vénération. Son histoire, si falsifiée en beaucoup de points, si partiale en autant d'autres, si inégale dans ses différentes parties, est regardée comme le modèle des livres. »

Ce jugement est tout britannique, sensé, pratique et inconséquent.

On doit être impatient de savoir comment Walpole fit connaissance avec Mme Du Deffand, car enfin il est temps que le roman commence. Il préférait de beaucoup, à Paris, les femmes aux hommes. Il ne cache pas qu'elles le trouvaient aimable. Lady Hervey, une de ses meilleures amies, à qui il écrit beaucoup, lui avait donné une lettre pour Mme Geoffrin, dont il ne tarda pas à reconnaître le bon cœur et le bon esprit. Or Mme Geoffrin n'était pas bien avec Mme Du Deffand; elle avait pris parti contre elle pour Mlle de Lespinasse et pour d'Alembert lors de leur rupture si connue. Aussi, la première fois que Walpole parle de celle qu'il devait sincèrement aimer, il dit :

« Toute femme ici a un ou deux auteurs plantés dans sa maison, et Dieu sait comme elle les arrose! Le vieux président Hénault est la pagode chez Mme Du Deffand, une vieille et aveugle débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé hier soir (5 octobre 1765). »

Trois mois après, il écrivait à lady Hervey :

« Vous rirez tant qu'il vous plaira avec lord Holland de ma crainte d'être trouvé *charmant*. Cependant je ne nierai pas mon effroi, et assurément rien n'est si fort à redouter que d'avoir ses membres sur des béquilles et son intelligence en lisières. Le prince de Conti s'est moqué de moi l'autre jour à ce même sujet. Je me plaignais à la vieille aveugle charmante Mme Du Deffand de ce qu'elle me préférait M. Crawford. « Quoi! dit le prince, est-ce qu'elle ne vous aime pas? — Non, monsieur, lui dis-je, je ne lui plais pas plus que si elle m'avait vu. »

Peu après, en la comparant à Mme Geoffrin, qu'il trouve *une femme extraordinaire* et dont il peint avec un peu moins de bienveillance l'habile esprit de conduite, il ajoute :

« Sa grande ennemie, Mme Du Deffand, qui a été pendant un temps très court la maîtresse du régent, est maintenant fort vieille et tout-à-fait aveugle;

mais elle conserve tout, vivacité, esprit, mémoire, jugement, passions, agrément. Elle va à l'Opéra, aux spectacles, aux soupers et à Versailles; elle donne à souper elle-même deux fois par semaine, se fait lire toutes les nouveautés, compose des chansons et des épigrammes nouvelles, et cela admirablement, et se souvient de tout ce qui s'est passé depuis ces quatre-vingts dernières années. Elle correspond avec Voltaire, dicte pour lui de charmantes lettres, le contredit, n'est dévote à lui ni à personne et se moque à la fois du clergé et des philosophes. Dans la dispute, et elle est sujette à y tomber, elle est très animée, et pourtant presque jamais elle n'a tort. Son jugement sur tous les sujets est aussi juste que possible; sur toutes les questions de conduite, aussi fautif que possible, car elle est tout amour et toute haine, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, encore en peine d'être aimée, non par des amans bien entendu, et ennemie violente, mais ouverte. Comme elle ne peut avoir d'amusement que la conversation, la moindre solitude et le moindre ennui lui est insupportable et la met à la discrétion de quelques êtres indignes qui mangent ses soupers, lorsqu'il n'y a personne d'un plus haut rang, qui devant elle se font des clignemens d'yeux et se moquent d'elle, gens qui la haïssent, parce qu'elle a dix fois plus d'esprit qu'eux, mais qui n'osent la haïr que parce qu'elle n'est pas riche. »

Voilà un portrait qui suppose tout au moins une bienveillance intelligente et qui se concilie avec un commencement d'amitié. Walpole l'écrivait trois mois avant de la quitter, et, dans ces trois mois, il faut croire qu'il apprécia de plus en plus cet esprit qui allait au sien, dont les idées pouvaient aisément se marier à ses idées, et surtout que, touché d'une compassion généreuse pour une pauvre femme livrée par ses infirmités à la merci de quelques amitiés parasites, il répondit par les soins d'un attachement désintéressé, par les conseils d'une raison indépendante, par le charme d'un entretien d'un tour nouveau, aux effusions spirituelles d'une ame qu'enchantaient à la fois le plaisir d'un succès inattendu et la douceur d'aimer encore. Lui-même, en la quittant, il se sentait les devoirs et les besoins de l'amitié; il lui écrivait le premier et avant même d'être à Londres, sans négliger de lui recommander la discrétion, car il craignait jusqu'au ridicule d'être aimé. On s'en doute en lisant ce qu'elle lui répond :

« Je commence par vous assurer de ma prudence; je ne soupçonne aucun motif désobligeant à la recommandation que vous m'en faites; personne ne sera au fait de notre correspondance, et je suivrai exactement tout ce que vous me prescrirez... Vous êtes le meilleur des hommes et plein de si bonnes intentions qu'aucune de vos actions, qu'aucune de vos paroles ne peuvent jamais m'être suspectes. Si vous m'aviez fait plus tôt l'aveu de ce que vous pensez pour moi, j'aurais été plus calme et par conséquent plus réservée. Le désir d'obtenir et de pénétrer si l'on obtient donne une activité qui rend imprudente. Voilà mon histoire avec vous : joignez à cela que mon âge et que la confiance que j'ai de ne pas passer pour folle doit donner naturellement la sécurité d'être à l'abri du ridicule. Tout est dit sur cet article. Je veux être à

mon aise et vous dire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je ne vous aime, que je crois que l'on est récompensé tôt ou tard suivant ses mérites, et comme je crois avoir le cœur tendre et sincère, j'en recueille le prix à la fin de ma vie. »

On a dit que les lettres de Walpole à Mme Du Deffand n'avaient pas été conservées; elles méritaient de l'être à en juger par les passages cités en note au bas de celles de sa correspondante. L'Anglais était inquiet de son style; il craignait que son esprit ne perçât pas à travers son français. Peut-être aussi avait-il sur la conscience les ombrages et les rudesses dont il payait quelquefois le tendre dévouement qui aurait dû désarmer l'orgueil, ne fût-ce que par la pitié. Il aura désiré n'être pas jugé sur pièces, et ses éditeurs auront respecté ou partagé ses craintes. Nous doutons qu'ils aient eu raison. Cette réserve a pu lui nuire. Ses lettres françaises n'auraient pas déprécié son esprit, et elles auraient prouvé que, s'il eut dans ses rapports avec Mme Du Deffand les craintes puériles, les soupçons d'une vanité inquiète, et par suite la sécheresse et la dureté que les hommes portent même dans des affections plus vives et plus puissantes, il ne fut pas insensible au dévouement qu'il inspirait. Il aima Mme Du Deffand comme on pouvait l'aimer et comme il pouvait aimer. Il parle d'elle avec estime, avec respect, avec tendresse à ses autres amis. Il est fier de lui plaire et ne s'en défend pas. Sa correspondance avec elle fut toujours exacte et soigneuse; il retourna quatre fois à Paris, et il ne cachait point que c'était pour elle. Il n'y revint plus lorsqu'il l'eut perdue. Il avait assurément la personnalité d'un vieux garçon et cet ombrageux sentiment d'un certain décorum qui appartient à son pays; mais cela empêche-t-il d'être touché d'une affection vraie et d'y répondre sincèrement? Il était insupportable, d'accord; il n'était pas indifférent.

Tout le monde a lu les lettres de Mme Du Deffand. Walpole les comparait à celles de Mme de Sévigné, et, pour lui, ce n'était pas peu dire. En cela comme sous d'autres rapports, son admiration pour sa vieille amie nous semble excessive. La triste humeur, le fonds d'ennui, la défiance morose, surmontent la distinction de l'esprit même, et ôtent, non le piquant, mais le charme, à cette correspondance singulière qui, pour la valeur littéraire, rappellerait plutôt les lettres de Mme de Maintenon que les épîtres inimitables de *Notre-Dame des Rochers*. Mme de Maintenon a, comme Mme Du Deffand, l'esprit juste, élégant, naturel, avec de grands préjugés. Mme de Maintenon était aussi ennuyée qu'elle, elle peignait l'ennui comme elle, mais elle n'aimait pas Louis XIV.

Au reste, Walpole faisait bien de remplir et d'animer sa vie par de nouvelles préoccupations. Le moment approchait où il allait dire adieu à la politique. En revenant en Angleterre, il trouva le ministère Roc-

kingham sur son déclin. Ce cabinet avait essayé d'apaiser les colonies d'Amérique, dont les mécontentemens commençaient à devenir un danger, en défaisant l'œuvre de George Grenville et en rapportant l'acte du timbre. De bonne heure Walpole fut, à l'égard de l'Amérique, pour la politique modérée et conciliatrice; mais il fallait du temps pour que cette politique triomphât, elle n'était pas même populaire, et, si le ministère l'avait suivie, on l'imputait autant à sa faiblesse qu'à sa générosité. L'opinion publique ne le prenait que comme l'avant-coureur de Pitt. Pitt en jugea de même, et il composa cette administration du duc de Grafton, dont j'ai essayé, dans ce recueil, de caractériser la singulière existence (1). Conway y conserva sa place, autorisé tout à la fois et blâmé par ses anciens collègues, approuvé et soutenu par Walpole, qui redevint ministériel, et le nouveau lord du sceau privé, complétant la bizarrerie de sa conduite, en ce moment décisif où il pouvait coaliser sous sa direction suprême toutes les forces et toutes les gloires du parlement, échangea le nom de Pitt contre celui de comte de Chatham. Il ensevelit ainsi dans l'oisiveté d'une sinécure le talent de l'homme d'état, dans l'impuissance de la chambre des lords l'éloquence de l'orateur, et dans les loisirs des eaux de Bath et de la vie des champs les ennuis et les souvenirs d'un ministère qu'il abandonnait, pour ainsi dire, comme un enfant mal né.

La position de Conway fut souvent difficile dans cette nouvelle administration, qui, formée pour être plus libérale (je parle le langage de ces derniers temps), l'était moins que celle qu'elle avait remplacée; et, comme il avait un grand défaut, l'irrésolution, il eut souvent besoin d'être encouragé et conseillé par Walpole, qui, sans cesser d'apprécier son caractère aimable et désintéressé, son esprit flexible et étendu, avait aperçu ce qui pouvait lui manquer en solidité, en énergie, en ascendant sur les hommes. Cette découverte, ses mécomptes personnels, et les difficultés qu'il eut à combattre dans les négociations ministérielles auxquelles il fut mêlé, achevèrent de lui rendre la vie des affaires importune, et. dans les derniers temps de la session, il écrivit au maire de King's-Lynn, le bourg qui avait élu son père, puis son frère aîné, puis lui-même, avec une invariable fidélité, pour notifier sa résolution de quitter le parlement. Cette résolution, il l'accomplit l'année suivante (1768).

« Je ne crois pas, écrit-il à Montagu, que je m'en repente jamais. Que pourrais-je voir encore, sinon les fils et les petits-fils recommençant les mêmes fautes, rejouant le rôle que j'ai vu jouer aux pères et aux grands-pères? Pourrais-je entendre une éloquence supérieure à celle de milord Chatham? Y aurait-il jamais des talens égaux à ceux de Charles Townshend? George Grenville cessera-t-il d'être le plus fatigant des hommes?... »

(1) Voyez *Junius* dans les livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1851.

L'année même où Walpole quitta la chambre des communes, il publia ses *Doutes historiques sur la vie et le règne de Richard III*. C'est là, ne lui en déplaise, un ouvrage où il a pris toutes les allures d'un écrivain de profession. Il n'avait pas une foi bien robuste dans l'histoire, comme tous les gens qui ont vu les affaires de près et qui la trouvent, à la prendre telle qu'elle a été écrite, insuffisante, incomplète, dirai-je le mot? invraisemblable. L'idée lui était venue que le portrait de Richard III par les historiens pouvait bien être un caractère fabriqué par le préjugé et l'imagination. Quant aux événemens de sa vie, il lui semblait que, même avant Shakspeare, l'histoire en avait fait une tragédie. La plupart de ses crimes lui paraissaient peu probables, étant, suivant toutes les apparences, contraires à ses intérêts. En vertu de cette idée, qui n'est pas la meilleure du monde pour juger les hommes, car leur intérêt est moins puissant que leur nature, et il est subordonné à la portée de leur intelligence, Walpole entreprit de critiquer l'histoire du célèbre usurpateur, discutant avec beaucoup de sagacité et de méthode les témoignages de l'auteur de la chronique de Croyland et de sir Thomas More, qui sont les principaux accusateurs du duc de Gloucester au tribunal de la postérité. De cet examen, les crimes de Richard III sortent obscurs et douteux. Non-seulement Henri VI, non-seulement Clarence, non-seulement Hastings cessent d'être les victimes avérées d'une cruauté notoire, mais le meurtre même de ces jeunes enfans d'Édouard IV, tant lamenté, tant célébré par l'histoire, la poésie, la peinture, devient un récit hasardé, défiguré, que la malveillance et la pitié ont accueilli de concert, et que l'imagination a rendu populaire. On convient généralement que Walpole a mieux prouvé son talent que sa thèse; il a médiocrement ébranlé la croyance des doctes et du public, et Richard III, pour l'histoire, est toujours le bossu que vous savez, le héros moqueur, audacieux, pervers que Shakspeare a fait revivre. L'ouvrage destiné à le réhabiliter n'en fut pas moins remarqué à sa naissance; il est cité comme un modèle de ce genre de discussion. Il doit arrêter tout historien dans sa marche, pour le forcer à l'examen. A peine publié, il provoqua les objections d'érudits estimables auxquels il fallut bien répondre, et Walpole, touché au vif par les critiques, se livra vaillamment aux devoirs du métier. Il disputa, il répliqua, il rompit même avec la société des antiquaires, dont il était membre, parce qu'elle avait entendu ses adversaires. Ainsi complété par des dissertations polémiques, son livre est l'œuvre non d'un érudit, mais d'un écrivain qui saurait l'être, et l'on peut y étudier l'art de discuter sans ennui et de séparer l'exactitude de la pédanterie. Il a été plus d'une fois réimprimé, et il en existe une traduction attribuée à Louis XVI, qui certes était bien désintéressé dans la réhabilitation des tyrans.

Quand l'ouvrage parut, le bruit en vint jusqu'à Voltaire, qui aimait l'Angleterre et ne haïssait pas les paradoxes historiques. Il écrivit à l'auteur pour le lui demander, demande qui flatta et embarrassa Walpole. Il avait peu de goût pour Voltaire malgré sa prédilection pour les esprits élégans, et il abhorrait la domination littéraire. Il répondit pourtant d'assez bonne grace; mais, tout en lui adressant et en lui recommandant avec modestie ses *Doutes historiques*, il se crut obligé, par franchise ou fierté britannique, de lui confesser que, dans un autre ouvrage, il avait pris la liberté de défendre Shakspeare contre les critiques du plus bel esprit du siècle. En effet, dans la préface de la seconde édition du *Château d'Otrante*, il avait soutenu que l'union du sublime et du naïf ajoutait au pathétique dans les ouvrages d'imagination, osant ainsi combattre quelques idées hasardées avec légèreté dans le célèbre commentaire sur Corneille. Mme Du Deffand, à qui il communiqua sa lettre après l'avoir envoyée, s'effraya et prévit quelque orage du côté de Ferney. Elle trouvait imprudente l'offre faite à Voltaire de lui adresser cette dangereuse préface. Elle connaissait l'homme et le croyait incapable de pardonner un écrit où se lisait tout simplement cette phrase : « Voltaire est un génie, mais non de la grandeur de Shakspeare. » Walpole fut inflexible. Quoiqu'il aimât fort Marivaux et Crébillon fils, il sentait profondément Shakspeare. Médiocrement touché de la tragédie française, il la jugeait avec sévérité, mais avec goût. « Ce sont nos auteurs tragiques que j'aime, c'est-à-dire Shakspeare, qui est mille auteurs. » Ces mots sont d'une lettre en français à Mme Du Deffand, et il lui dit ailleurs : « Moi, je me ferais brûler pour la primauté de Shakspeare; c'est le plus beau génie qu'ait jamais enfanté la nature. » Avec cette ardeur pour le martyre, il devait braver l'intolérance que Voltaire portait dans le culte de son propre génie; mais les terreurs de Mme Du Deffand ne furent pas justifiées. Voltaire répondit avec politesse par une petite dissertation littéraire où il reproduit ses critiques accoutumées, et, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, Walpole, au lieu de s'entêter, termina l'affaire en écrivant, dans une lettre pleine de complimens, qu'on doit excuser Shakspeare de ses fautes, parce qu'il n'existait pas de son temps un Voltaire pour lui apprendre à les éviter.

Il n'avait pas été aussi heureux avec Rousseau, avec lequel aussi il s'était fait une affaire. Dans son voyage à Paris, un soir, à souper chez Mme Geoffrin, il amusa la compagnie par quelques traits contre les singularités affectées de l'auteur d'*Émile*, alors intimement lié avec Hume, et il imagina de composer une lettre, au nom du roi de Prusse, pour engager Jean-Jacques à venir dans son royaume. La plaisanterie est assez froide. On ne peut guère en citer qu'une bonne phrase : « Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs,

choisissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je puis vous en procurer. » N'importe, la lettre fut montrée à Helvétius et au duc de Nivernais, elle courut Paris et mit son auteur à la mode. Lui-même il la transmit à Conway, et elle parut dans le *London Chronicle*, auquel, en arrivant peu après en Angleterre, Rousseau ne manqua pas d'adresser une réclamation solennelle. Au bout de six mois, il était, comme on sait, brouillé avec Hume, et il s'en prenait à lui de ce que la moqueuse lettre avait été écrite ou publiée. Hume invoqua le témoignage de Walpole, qui le lui donna avec une certaine hauteur. Sa réponse contient ces mots : « J'ai un profond mépris pour Rousseau, et suis parfaitement indifférent à ce que les *literati* de Paris pensent de cette affaire. » Son indifférence n'était pas telle que, la querelle de Hume et de Jean-Jacques ayant, contre son espérance, donné lieu à une polémique imprimée, il ne se plaignît au premier de ce qu'il avait publié tout cela, prononcé son nom, cité sa lettre. Il s'ensuivit une correspondance aigre-douce de laquelle il sortit brouillé avec Rousseau, Hume et d'Alembert, plus que jamais enragé contre les *literati* et les philosophes, expiant lui-même désagréablement l'importance fort littéraire qu'il attachait à ses amusemens de société, et accusé, en fin de compte, d'avoir abusé de sa situation élevée et indépendante pour se moquer d'un pauvre homme proscrit pour son génie, malheureux par son caractère, au moment même où il invoquait cette hospitalité britannique qui n'a manqué jamais aux exilés. « Je m'amuserai beaucoup, écrivait l'évêque Warburton, de voir un fou aussi séraphique que Rousseau (*so seraphic a madman*) attaquer un fat aussi insupportable que Walpole, et je pense qu'ils sont faits l'un pour l'autre. »

On devine comment les prétentions et les dédains de Walpole devaient le faire juger de cette secte écrivante dont il affectait si fort de se distinguer, et qu'il rudoyait et courtisait tour à tour. Il lui en coûta cher quelquefois, et c'est le lieu de raconter un événement un peu postérieur qui lui fit beaucoup de tort et assez de chagrin. Un autre Rousseau, un jeune poète alors inconnu, devenu le type de cette misère particulièrement cruelle que peut engendrer le triste assemblage de la pauvreté, de l'orgueil et du talent, Thomas Chatterton, écrivit en 1769 à Walpole, qui ignorait jusqu'à son nom, pour lui proposer des renseignemens sur quelques anciens peintres qu'il disait avoir découverts à Bristol, sa ville natale, et pour lui soumettre deux ou trois stances de Rowley, moine inconnu du xve siècle, et dont les manuscrits s'étaient offerts à lui dans un coffre poudreux de l'église de Redcliffe. Il ajoutait qu'il avait dix-huit ans à peine, qu'il travaillait comme apprenti chez un homme de loi, et que cette profession lui était insupportable. Walpole crut que ce jeune homme, qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne devait jamais voir, désirait une place. Il s'applaudit d'abord

que Bristol eût produit des peintres et des poètes ignorés; puis, averti déjà par la récente supercherie de Macpherson, dont il avait été dupe quelque temps, il conçut des doutes sur l'authenticité d'un chant composé en l'honneur de Richard Ier, absent ou prisonnier. Il consulta Mason et Gray, qui les confirmèrent sans hésiter, et, dans une réponse encore bienveillante, il ne cacha point ses soupçons à son mystérieux correspondant. Celui-ci répliqua en affirmant de nouveau sa découverte et en redemandant sèchement ses fragmens. Walpole négligea de répondre; il fit un voyage à Paris et trouva au retour une dernière lettre où la demande était renouvelée en termes blessans. Il renvoya les manuscrits sans répondre. Chatterton irrité ne lui pardonna pas; il se vengea comme se venge un auteur offensé; il introduisit dans quelque conte un érudit sceptique qu'il appela le baron d'Otrante; puis, l'année d'après, il vint de Bristol à Londres, il écrivit, il s'agita, il languit, et enfin il s'empoisonna au mois d'août 1770. Walpole n'en avait plus entendu parler, et il ne songeait guère à l'incident qui le regardait, lorsque deux ans après il lut, dans une édition des *Œuvres diverses de Chatterton,* que le poète était mort faute de secours, qu'il avait en vain imploré la générosité d'un grand personnage, et que l'insensibilité de Walpole était la cause de sa fin. L'atteinte était rude pour une ame irritable qui se sentait innocente. On renouvela le reproche de divers côtés; les poètes n'avaient pas alors perdu l'habitude de mendier et de recevoir. En cela, ils étaient encore du XVIIe siècle, et l'orgueil des protecteurs attitrés pouvait se reprocher un abandon même involontaire. Walpole, offensé, fut obligé d'écrire aux journaux; il multiplia d'importunes apologies. D'abord Rowley n'existait pas (et c'est, malgré de longues et vives controverses, l'opinion qui a décidément triomphé). Il avait donc soupçonné qu'on le voulait prendre pour dupe. On ne devait pas encourager le mensonge. Puis Chatterton ne lui avait rien demandé; il n'avait point parlé de son dénûment; son talent ne pouvait se deviner par avance. Ce n'était d'ailleurs qu'après avoir quitté sa province, ce n'était qu'à Londres, environ deux ans après leur correspondance, qu'il avait conçu et accompli la pensée d'un suicide. Enfin il y avait absurdité à rendre Walpole responsable de la mort d'un inconnu. Son innocence, en effet, nous semble évidente, et l'on est aujourd'hui unanime pour l'absoudre; mais il lui fallut se défendre à plusieurs reprises. Son esprit dédaigneux, son caractère ombrageux ne le faisaient pas aimer. Il était peu généreux envers les artistes; il soutenait systématiquement que les auteurs ne doivent point avoir de patrons, et il se conduisait en conséquence. La mort de Chatterton fut donc exploitée contre lui. Au reste, ce suicide célèbre, qui ne peut être plaint qu'à la condition d'être blâmé, a de tout temps servi d'acte d'accusation contre la société. L'égoïsme règne assurément, et ni l'es-

prit ni le talent ne préservent toujours des rigueurs du sort et de la dureté des hommes; cependant, même pour ne pas mourir de faim, il est bon d'avoir de l'esprit et du talent, et aucune supériorité n'est un malheur. Chatterton avait droit, je le veux, à toute sorte de sympathies, et méritait de devenir un personnage intéressant et romanesque; mais Walpole ne pouvait s'en douter. La société non plus ne saurait découvrir le génie tant qu'il n'a rien dit. Faites-lui sommation par des chefs-d'œuvre, et puis vous vous plaindrez ensuite si elle ne répond pas.

Voltaire, Rousseau, Chatterton, auraient peut-être exercé sur l'aristocratique écrivain de bien autres vengeances, s'ils avaient su qu'il s'était rendu coupable de la plus hasardeuse des œuvres, d'une œuvre qui, soit par le genre, soit par le sujet, les aurait tous diversement excités et mis en disposition malveillante : Walpole avait fait une tragédie, une tragédie en cinq actes et en vers. *Sit mihi fas audita loqui*, telle en est l'épigraphe, et ce qu'il avait entendu, c'est que l'archevêque Tillotson avait reçu d'une grande dame, au lit de mort, ce tragique aveu : une passion monstrueuse, plus monstrueuse que celle de Phèdre, l'avait livrée à son propre fils, qui, ignorant son crime, était plus tard devenu innocemment amoureux de sa sœur naturelle, et l'avait épousée. Voilà le sujet qui se trouve, je crois, aussi dans les contes de la Reine de Navarre. Ces noires combinaisons de la passion et de la fatalité semblent, au premier abord, parfaitement dramatiques; mais, à moins qu'elles ne soient consacrées, comme dans l'antiquité, par quelque tradition poétique et populaire, elles ont rarement les conditions que l'art véritable doit exiger des sujets auxquels il se consacre. Supposez qu'on inventât de nos jours l'aventure d'Œdipe et qu'on la mît au théâtre, elle ne serait pas supportable, et l'on peut remarquer que Shakspeare, qui a poussé si loin le pathétique et le terrible, n'a guère recours à ces horreurs compliquées qui attirent les imaginations faibles ou blasées. C'est le crime simple qu'il sait peindre; ce sont les excès pour ainsi dire naturels des passions ordinaires, la haine, la jalousie, l'ambition, la vengeance. Ses grands coupables ne sont pas des curiosités; et, si l'on ose parler ainsi, ce qu'ils ont fait pouvait arriver à tout le monde. En général, les chefs-d'œuvre de l'art se fondent sur une idée commune.

« C'est la mode, dit lord Byron, de déprécier Horace Walpole, d'abord parce qu'il était un *nobleman* (un grand seigneur), et secondement parce qu'il était un *gentleman* (un homme du monde); mais, pour ne rien dire de ses incomparables lettres, ni du *Château d'Otrante*, il est le dernier des Romains, l'auteur de *la Mère mystérieuse*, tragédie du premier ordre, qui n'est pas une langoureuse pièce d'amour. »

Il nous est impossible de souscrire à cet éloge, et peut-être les deux

motifs que Byron prête à la sévérité expliqueraient-ils aussi son excessive bienveillance. Au reste, la mémoire de Walpole peut se consoler de notre froideur, ayant pour elle Byron et Scott. La pièce, à nos yeux, pèche par le fond et par la conduite : elle manque d'intérêt et d'action, et n'offre ni nouveauté ni profondeur dans les caractères; mais le dialogue a beaucoup de mérite, le style nous semble précis, ferme, élevé. Il y a de beaux vers dans le genre sentencieux, d'heureuses pensées exprimées heureusement. Je ne sais si Walpole pouvait faire une tragédie, mais il pouvait l'écrire.

Quoique après sa tragédie il n'ait plus produit d'ouvrage un peu considérable, la littérature devint de plus en plus son occupation, ou du moins sa distraction favorite. Il réimprimait ses anciens écrits; il les complétait, il les défendait. Il entretenait avec des écrivains, avec des antiquaires, une correspondance animée qui prouve l'activité et les ressources de son esprit. Ses lettres à Dalrymple, à Cole, et plus tard à Mason et à Pinckerton, ne sont pas les moins précieuses qu'il ait laissées. En 1771, il perdit Gray. Il était depuis quelques jours à Paris, lorsqu'il lut la nouvelle de sa mort dans un journal; il écrivit aussitôt au révérend M. Cole :

« Je prie Dieu que vous me puissiez dire que la nouvelle n'est pas vraie, et pourtant il me faut rester quelques jours dans cette cruelle incertitude. Personne de ma connaissance n'est à Londres. Je ne sais à qui m'adresser, si ce n'est à vous. — Vainement, hélas! je le crains; trop de circonstances me disent que c'est vrai. Les détails sont précis. Un second papier arrivé par le même courrier ne contredit pas l'autre, et, ce qui est pire, je l'ai vu quatre ou cinq jours avant de partir. Il était allé à Kensington pour changer d'air; il se plaignait d'une goutte vague; il la sentait dans son estomac. Je le trouvais effectivement changé, et il avait mauvaise mine. Cependant je n'avais pas la moindre idée de danger. Je me suis élancé de mon fauteuil à la lecture de l'article; un boulet de canon ne m'eût pas surpris d'avantage. Après le premier choc, la douleur est venue, et mes espérances sont trop faibles pour l'adoucir. Si personne n'a la charité de m'écrire, mon anxiété se prolongera jusqu'à la fin du mois... Si l'événement n'est que trop vrai, rendez-moi aussi, je vous prie, le triste service de me dire toutes les circonstances que vous savez de sa mort. Notre longue, bien longue amitié me rend cher tout ce qui le concerne. Quels écrits a-t-il laissés? »

Cette perte l'attacha par des liens plus étroits à William Mason, le poète, qui était l'ami et le légataire de Gray, et qui fut chargé de revoir et de publier ses manuscrits. De là un commerce de lettres qui se prolongea jusqu'en 1784, la partie la plus littéraire peut-être de la correspondance de Walpole. Cette liaison finit cependant par une rupture. Le poète avait, sous l'influence de Walpole, adopté les idées de l'opposition. Il écrivait, sans se nommer, dans quelques journaux; il publiait même des satires politiques, dont on croit que Walpole fournissait les

idées. Celui-ci avait fini par le regarder comme à lui; mais il advint qu'un jour Mason fit acte d'indépendance : il se sépara de son exigeant ami, en se montrant, vers 1784, avec M. Pitt, plus réformiste que lui, et contre M. Fox, plus attaché que lui à la prérogative royale. Ce désaccord mit un terme à l'amitié et à la correspondance. On voit que la politique ne perdait pas tous ses droits sur Walpole; il continue d'en suivre les mouvemens avec une attention plus désintéressée qu'impartiale; il écrit sur les affaires un peu à tout le monde, à Conway, à lord Hertford, à Montagu, mais surtout à sir Horace Mann, à qui il ne cessa jamais d'envoyer son journal. Le temps néanmoins en affaiblit un peu la vivacité, en amortit un peu la couleur : écrire pendant trente ou quarante ans à un ami absent, qu'on n'a vu que quelques mois dans toute sa vie, est une chose singulière; l'intimité ne peut continuer d'être la même avec un homme qu'on ne connaît que de souvenir, qui a vieilli loin de vous, qui a changé sans vous, et qui reçoit en idées beaucoup plus qu'il ne donne. Cependant c'est bien pour la politique les lettres à sir Horace Mann qu'il faut placer les premières, comme pour la littérature, à l'époque où nous sommes arrivés, les lettres à Mason; pour les choses de la vie du monde, les lettres à la comtesse d'Ossory. Cette nouvelle correspondante commence à paraître en 1769. On sait, par Junius, que le duc de Grafton n'était pas un mari fidèle; il paraît qu'il en fut puni par le talion, et, après une rupture qui fit un peu d'éclat, sa femme, devenue libre par acte du parlement, épousa John Fitz-Patrick, comte de Upper-Ossory. C'était une personne dont l'esprit facile et piquant plaisait infiniment à Walpole. Il lui écrit avec beaucoup de liberté et d'envie d'être aimable, et, pendant plus de vingt-cinq ans, il l'amuse de ces causeries épistolaires qui nous donnent le mieux l'idée de sa vraie conversation; il lui disait les choses qu'il ne pouvait dire à Mme Du Deffand, qui ne connaissait pas Londres, à Horace Mann, qui l'avait oublié.

Il ne devait pas d'ailleurs conserver long-temps la première. Au mois de septembre 1780, elle mourut en lui laissant ses papiers et son petit chien. Le tout fut transporté à Strawberry-Hill, et les manuscrits que Walpole a toujours soupçonnés de n'être pas intacts, quand on les lui remit, ont servi à compléter l'édition des lettres en 1810. Ce qui en reste a été acheté, par M. Dyce Sombre, à la vente du mobilier de Strawberry, et paraît contenir des choses qu'il serait curieux de publier, — un journal de Mme Du Deffand, par exemple. Quand Walpole la perdit, il ne l'avait pas vue depuis assez long-temps, mais il n'avait pas cessé de s'occuper d'elle. Leur correspondance ne s'était pas ralentie; il lui avait dédié son édition des *Mémoires de Grammont*. Quand les mesures financières de l'abbé Terray menacèrent de la ruiner, il lui offrit le secours de sa fortune avec beaucoup de sim-

plicité et d'insistance. Si on recherche avec soin la source des torts qu'il put avoir avec elle, et qui se réduisent à quelques paroles dures, on est conduit à les attribuer presque exclusivement, non à la crainte des salons, mais à celle de prêter à rire aux gens qui décachetaient les lettres de par le roi. Cette puérilité a perdu son cœur de réputation.

Cependant le spectacle de l'Angleterre ne cessait pas d'être fort animé. Dès 1768, lord Chatham avait abandonné le ministère qu'il n'aurait jamais dû former. Bientôt le duc de Grafton quitta la partie, et lord North devint le chef de cette administration si opiniâtre, si imprévoyante, qui n'en devait pas moins durer douze ans, tout en prouvant que beaucoup de fermeté, d'application, de sang-froid et d'expérience peuvent faire un très mauvais gouvernement. C'est le temps des grandes scènes populaires. Wilkes continua d'agiter la Cité, dont Chatham redevint l'idole. Ses rares et théâtrales apparitions dans la chambre des lords étaient autant d'événemens, et son éloquence toujours pleine d'éclat et de véhémence, mais flottante au gré d'une imagination passionnée dans la liberté inconséquente d'une opposition violente et décousue, prêtait à ses derniers jours une grandeur pathétique où l'histoire de l'art trouve peut-être plus à admirer que l'histoire politique. En même temps, Burke se saisissait de l'attention du monde par la puissance de sa plume et de sa parole, et portait dans la discussion des affaires une richesse d'idées jusqu'alors inconnue. Il marchait au premier rang de ces whigs réformateurs, destinés à représenter un jour, après de laborieux efforts et de longs revers, le libéralisme dans le gouvernement. Sans les suivre en toutes choses, et quoiqu'il dût les abandonner plus tard, Walpole inclinait à l'opposition; son esprit aimait la critique, et la critique, c'est de l'opposition; il goûtait le talent, et le talent était du côté de l'opposition. Conway s'était retiré du pouvoir en demeurant fidèle aux principes d'une modération libérale. Enfin, sur la grande question de l'Amérique, Walpole n'avait jamais approuvé la politique inaugurée par Grenville, et qui, à travers huit ans de combats, alla expirer sur les remparts de Yorktown. George III ne connaissait que la force, et ni lui ni son gouvernement ne savait l'employer. Walpole, qui n'admirait ni la force ni la guerre, ne pouvait applaudir à une conduite qui, après avoir mis les armes aux mains de la métropole et de ses colonies, devait donner à la France l'occasion de les reprendre et de se venger de la paix de 1763. Quoique peu ami des réformes qui lui paraissaient introduire le puritanisme dans la politique, quoique ennemi des révolutions qu'il commençait à redouter et qui menaçaient de compromettre, en la dépassant, sa chère révolution de 1688, il applaudit ou du moins souscrivit à cette indépendance américaine, qui, semblable à la Cornélie des Gracques, devait être l'irréprochable et noble mère d'autres révo-

lutions plus grandes, moins innocentes peut-être. Cette future transformation du monde, il en apercevait les signes précurseurs dans ses voyages en France, dont le dernier est de 1775. Il voyait venir un état social nouveau dont il ne se rendait pas compte, mais qu'*a priori* il n'aimait pas. La paix de 1783 fut le terme d'une grande période de l'histoire politique de l'Angleterre. A partir de cette époque, on sent comme un vent qui précède l'orage : ce sont les approches de la révolution française. Walpole, qui la pressent plutôt qu'il ne la prévoit, éprouve à l'aspect des affaires humaines, et même de celles de son pays, une sorte de malaise et d'inquiétude; il blâme, il gronde, il s'attriste, il se décourage, il trouve que tout est changé, et, bien entendu, dégénéré. C'est *l'âge des avortemens*, dit-il quelquefois, car on le disait aussi de ce temps-là. Dans ses momens d'impartialité, il s'en prend à la vieillesse. Ses lettres sont remplies de réflexions chagrines, sans amertume toutefois, sur les changemens qui s'accomplissent autour de lui. Il n'est pas toujours bien assuré que ce soit le monde, et non pas lui, qui ait tort. Il a vu trop de choses; il ne peut croire qu'il ait tant vécu. Il devient, par l'effet du temps, comme étranger dans son propre pays. Ce pays est-il en déclin? le peuple anglais ne serait-il que *les restes d'un grand peuple?* Et il répète souvent cette triste réflexion : « Le monde est une comédie pour l'homme qui pense, une tragédie pour l'homme qui sent. »

Ses découragemens cependant ne l'avaient pas empêché de se prendre d'un goût vif pour un jeune homme qui commençait, avec de tout autres espérances, une brillante carrière, et qui voyait sous un tout autre jour le monde et l'avenir. Le fils de lord Holland, Charles Fox, était entré à vingt ans au parlement (1768), avec un esprit plein de feu, avec un cœur franc et passionné, aimant à la fois et indistinctement tout ce qu'il est honorable, tout ce qu'il est naturel et tout ce qu'il est dangereux d'aimer, les affaires et les plaisirs, le monde, les lettres, la politique, la liberté, la gloire. Il menait une vie d'amusement, même de désordre, et discutait dans le parlement avec une solidité de dialectique qui rappelait son père, avec une chaleur presque aussi vive et plus naturelle que celle de lord Chatham. Walpole fut, à son début, frappé de ses grandes qualités; il les déclarait surprenantes, il louait sa sincérité, il admirait son bon sens. Il le plaignait des fautes de sa jeunesse, mais il y trouvait une singularité de plus qui faisait encore ressortir ses talens. Il comparait ses dettes à celles de César, auxquelles le cardinal de Retz comparait les siennes.

« 1770. Le jeu d'Almack's, qui a pris le pas sur celui de White's, équivaut au déclin de notre empire ou de notre république, comme vous voudrez..... Charles Fox brille également là et à la chambre des communes. Il a eu vingt et un ans il y a eu hier huit jours, et il est déjà un de nos meilleurs orateurs.

Hier, il a été fait un des lords de l'amirauté. Nous ne sommes pas un grand siècle, mais sûrement nous tendons à quelque grande révolution. — 1772. Je suis allé l'autre jour à la chambre pour entendre Fox, contrairement à la résolution que j'avais prise de n'y jamais remettre le pied. Il est étrange combien la perte de l'habitude vous rend embarrassé : le cœur me battait comme si j'allais parler moi-même. Mon attente fut remplie. Le talent de Fox est étonnant à un âge si peu avancé et surtout sous l'influence d'une vie si désordonnée. Il arrivait de Newmarket, était resté à boire toute la nuit, et ne s'était pas couché. Comme de tels talens rendent risibles les règles de Cicéron pour faire un orateur! Ses harangues si travaillées sont puériles auprès de la virile raison de cet enfant. — 1783. Son éloquence supérieure n'est pas sa première qualité. Toute sa conduite est mâle et empreinte d'un sens ferme, d'un sens commun de premier ordre, la plus utile de toutes les qualités. Bref il a ce qu'il faut, et avec cela fermeté, franchise, la plus parfaite bonne humeur..., une manière libérale d'agir qui est de mon goût; c'est la simplicité de mon père... Je le crois la meilleure tête de l'Angleterre. »

En même temps, et comme en regard de Fox, s'élevait un autre orateur, plus jeune, rival déjà, pas encore adversaire. Impérieux comme son père, éloquent autant que lui peut-être, mais autrement que lui, capable, laborieux, sec et cassant comme son oncle, le second Pitt tenait à la fois de Chatham et de Grenville, et il devait, illustrant un nom déjà glorieux, offrir aux hommes d'état un nouveau sujet d'études: des fautes à éviter, des exemples à suivre, un modèle imposant et dangereux. Sa place est grande dans l'histoire de l'art de gouverner. Son mérite cependant n'était pas du goût de Walpole, et il a de la peine à lui rendre pleine justice. Par une de ces inconséquences qui se rencontrent souvent dans nos préférences, il appuie de ses sympathies le ministère hasardeux de Fox; il fait comme Burke, destiné à devenir plus tard l'apôtre du torisme; il approuve le jeune ministre dans ces plans d'organisation de l'Inde qui l'ont fait accuser d'abandon de la prérogative royale, et ne voit pas sans une froideur assez malveillante Pitt, jusque-là au moins aussi réformiste que Fox, commencer à vingt-quatre ans cette administration célèbre qui devait, avec de courtes interruptions, se prolonger jusqu'à sa mort.

« 1781. Le jeune Pitt a encore hier déployé l'art oratoire paternel. L'autre jour, il a répondu à lord North, et l'a mis en pièces. Si Charles Fox était sensible à ces choses-là, on croirait qu'un tel rival, avec une réputation sans tache, devrait l'exciter. Eh quoi donc! si un Pitt et un Fox allaient encore être rivaux? — 1782. Il va être secrétaire d'état, et à vingt-deux ans! Il y a là quelque gloire... Comme compétiteur de M. Fox, il n'est nullement un rival à son niveau. Juste comme leurs pères, M. Pitt a l'éclat du langage, M. Fox la solidité du sens et de si lumineuses facultés pour la montrer dans tout son jour, que la pure éloquence n'est qu'une pierre de Bristol auprès de ce diamant de raison... Quoique M. Pitt soit meilleur logicien que son père, il n'a ni la même fermeté ni la même persévérance.

« 1784. M. Pitt a bravé la majorité de la chambre des communes... C'est assurément un jeune homme extraordinaire; mais est-ce un être surnaturel? — 1785. Notre novice enfant de ministre s'est très témérairement et très imprudemment jeté dans une grande difficulté... Son ignorance et son inexpérience ne sont aucunement tempérées par sa vanité et son insolence... Il a certainement des talens parlementaires merveilleux, il n'a pas encore prouvé qu'il en eût d'autres. »

Mais l'histoire de Burke fut celle de Walpole ou du moins de son esprit; elle fut l'histoire de beaucoup d'Anglais, ancien whigs, orangistes, ennemis de l'absolutisme, révolutionnaires de 1688; elle fut celle de Washington, de ce héros d'une révolution républicaine, qui ne put jamais se fier à la révolution française. Cet événement sans exemple, cette crise immense, dont le terme recule sans cesse dans un obscur et lointain avenir, répandit dès son origine dans le monde l'enthousiasme et l'effroi; il inquiéta, il intimida, il blessa même des amis de la liberté. Walpole fut de ces derniers; sa politique était très anglaise, c'est-à-dire que ses opinions libérales avaient un fondement historique; il tenait à la liberté comme à une tradition nationale. La constitution de son pays lui était chère comme l'honneur de sa famille. La Grande-Bretagne est un état libre assurément, mais c'est un ancien régime, et cet esprit de rénovation totale, auquel nos pères étaient condamnés peut-être, aurait été et serait encore, en Angleterre, subversif de la liberté. Prescription et novation sont les deux élémens nécessaires de toute société bien conduite, et quand la nécessité force à exclure absolument l'un des deux du gouvernement, à le sacrifier du moins à l'autre, tout devient difficile, périlleux, longtemps instable, et la société court les aventures. Là où manque la tradition, il ne reste qu'une chose, le raisonnement, et c'est pour cela qu'il fallut à la révolution française s'appuyer sur la philosophie du XVIIIe siècle. Or celle-ci, on le sait, ennuyait Walpole; peut-être choquait-elle plus son goût que sa raison, mais enfin elle le choquait; le caractère qu'elle imprima, le langage qu'elle dicta à la révolution, le révoltèrent dès les premiers jours. Lorsque la scène devint sombre et sanglante, son aversion pour la guerre, qui lui avait à peine permis de tolérer la guerre de sept ans, son humanité, qui, même avant Fox et Wilberforce, lui avait inspiré de nobles vœux pour l'affranchissement des noirs, se soulevèrent ensemble à la vue de la France changée en lieu de supplice et de l'Europe devenue un vaste champ de bataille. L'admirateur de Montesquieu ne pouvait goûter l'application brutale des théories absolues de Rousseau, et il fut de ceux qui avaient reçu le fameux livre de Burke sur la révolution comme une œuvre de prophète. Une génération entière partagea et ces indignations et ces craintes. Burke écrivit pour elle, il contribua sans doute à répandre

sur notre compte bien des jugemens dont la France doit appeler; mais, après tout, elle ne peut ni s'étonner ni se plaindre si, en décrétant la terreur, elle l'a inspirée.

On peut trouver Walpole très inconséquent; les Anglais le sont souvent, et c'est par là qu'ils sont politiques. Le nôtre vante la révolution de 1688, et il ne peut souffrir celle de 1789; il respecte peu les religions établies, prédit la fin du catholicisme, ne ménage ni Luther, ni Calvin, ni l'université d'Oxford, professe le déisme avec Gray et Mme Du Deffand, et puis il s'indigne des témérités religieuses de la nation française. Il se dit, ou peu s'en faut, républicain, ne regrette rien de ce qu'on a fait aux Stuarts, et puis il se lamente sur la chute de la monarchie de Versailles. Je signale ces contradictions, je ne les accuse pas. Tant que la France n'aura pas su les résoudre, elle n'a pas le droit de s'en plaindre.

Walpole septuagénaire et tory détourna ses yeux de la politique, il n'y jeta plus que de loin en loin un triste regard; mais il consacra autant d'instans qu'il put à ses anciens goûts, dont aucun ne l'abandonna; ses facultés, que ses infirmités respectèrent jusqu'au dernier jour, lui permirent de cultiver toujours les lettres, les arts, la société. La goutte même n'altérait ni son esprit ni son humeur, et lui interdisait rarement la vie du monde. Il avait cessé d'habiter dans Londres la maison léguée par son père et dont le bail ou plutôt l'usufruit expira en 1779. Il s'était logé dans Berkeley-square, où il demeura jusqu'à sa mort. Il laissa dans Arlington-street une maison qu'une entrée de château-fort gothique fait quelquefois prendre pour la sienne, et qu'il avait bâtie pour une de ses amies, lady Pomfret; mais son établissement à la ville n'eut jamais rien de remarquable. C'est à la campagne qu'il se livrait à ses penchans, qu'il jouissait de son luxe, qu'il recevait du monde et qu'il voulait être aimable. On a plus d'un récit de la vie qu'il menait à Strawberry-Hill. Pinckerton dans le *Walpoliana*, miss Hawkins dans ses *Réminiscences*, ont décrit sa personne, ses habitudes, ses manières, et Reynolds a fait son portrait en 1757. Nul homme ne peut être, si l'on veut, aussi bien connu, nulle existence ne serait plus facile à raconter jusque dans ses détails de chaque jour. Douze à quinze volumes de correspondance divulguent bien des secrets et nous apprennent jusqu'aux visites qu'il a faites ou reçues. Quand on parcourt les appartemens délabrés de sa villa tant prônée, il est facile de s'y représenter un gentilhomme mince et pâle, avec une physionomie intelligente, de beaux yeux noirs et vifs, un regard pénétrant, un sourire triste, un air de faiblesse maladive et même un peu féminine, des manières aisées, polies, distinguées, une démarche ralentie par la goutte, soigné dans sa mise, habillé de couleurs claires, la tête toujours nue, les cheveux sans poudre, du moins en été, et

causant du matin au soir, d'une voix plus agréable que forte, sur tous les sujets qui permettent d'être spirituel. Délicat et sobre dans son régime un peu artificiel, il prolonge ses repas et ses soirées. Entouré de livres et de tableaux, de chefs-d'œuvre et de colifichets, des produits de l'Italie et de la Chine, de débris du moyen-âge et de toutes les raretés que Voltaire célèbre dans *le Mondain*, il devise avec complaisance sur la politique, sur les arts, sur les souvenirs de l'histoire et sur les médisances de la journée. Il conte des anecdotes, aiguise des pensées, hasarde des jeux de mots, et fait le plus grand charme des réunions choisies qu'attirent chez lui la renommée du lieu et celle de l'hôte. Il aime peu, mais il cherche beaucoup à plaire et donne à tous ses défauts un voile, à toutes ses qualités un relief, — la coquetterie.

Walpole vécut trop long-temps pour ne pas perdre beaucoup d'amis, Gray, Montagu, Cole, d'autres encore. Sir Horace Mann ne mourut qu'en 1786, sans l'avoir revu depuis quarante-cinq ans. Conway vieillit avec lui et ne lui fut enlevé qu'en 1795; il était feld-maréchal et avait depuis long-temps renoncé aux affaires publiques. Mais c'est surtout la société des femmes qui fut jusqu'au dernier moment le charme de la vie de Walpole. Leur présence animait son esprit; il leur faisait les honneurs de sa retraite avec une politesse empressée et une galanterie quelque peu surannée. De toute sa famille, il n'avait aimé que ses nièces, qui étaient belles et distinguées. L'une d'elles, lady Waldegrave, qui s'éleva au rang de duchesse de Gloucester, est par lui dépeinte sous les couleurs les plus attrayantes. Il parle avec orgueil de ses vertus et de sa beauté. L'aimable femme de Conway, lady Ailesbury, partagea constamment, avec son mari, le tendre attachement qu'il continua à leur fille unique, mistress Damer, femme agréable, spirituelle, heureusement douée pour les arts et qui enrichit de ses dessins et de ses sculptures le musée de Strawberry. Lady Ossory animait la verve épistolaire de Walpole aux dépens de la société contemporaine. Miss Hannah More, connue par des ouvrages empreints d'un talent élevé et sérieux, s'adressait à un autre côté de son esprit, et il entretenait avec elle d'intéressantes relations. Il avait soixante et onze ans, lorsque le hasard mit sur son chemin et rapprocha de lui, d'une manière durable, les deux personnes qui devaient embellir ses derniers jours et rendre les plus grands services à sa mémoire.

« Je n'ai pas recueilli de récente anecdote dans nos champs, écrit-il le 11 octobre 1788 à lady Ossory; mais j'ai fait, ce qui vaut beaucoup mieux pour moi, une précieuse acquisition, c'est la connaissance de deux demoiselles du nom de Berry, que j'ai rencontrées l'hiver dernier, et qui ont par hasard pris une maison ici avec leur père pour cette saison... Il les a conduites, il y a deux ou trois ans, en France, et elles en sont revenues les personnes de leur âge les plus instruites et les plus accomplies que j'aie vues. Elles sont extrê-

mement sensées, parfaitement naturelles, franches, sachant parler de tout. Rien d'aussi aisé et d'aussi agréable que leur entretien; rien de plus à propos que leurs réponses et leurs observations. L'aînée, à ce que j'ai découvert par hasard, entend le latin, et parle français absolument comme une Française. La plus jeune dessine d'une manière charmante... Leur figure a tout ce qui plaît. Marie, la plus âgée, a un visage doux avec de beaux yeux noirs, qui s'animent quand elle parle, et la régularité de ses traits emprunte à sa pâleur quelque chose d'intéressant. Agnès, la cadette, a une physionomie agréable, intelligente, qu'on ne peut dire belle, mais presque... Le bon sens, l'instruction, la simplicité, la bonne grace, caractérisent les Berrys... Je ne sais laquelle j'aime le mieux. »

Ce fut une singulière bonne fortune pour Walpole que de rencontrer ainsi à la campagne et tout près de lui une société telle qu'il l'aurait cherchée, telle qu'il l'aurait choisie. Lui-même il était pour elle une ressource précieuse. Ses livres, ses tableaux, son jardin, et mieux encore, ses souvenirs et sa conversation, tout devait intéresser deux jeunes personnes distinguées qui recevaient là, pour ainsi dire, la dernière éducation de leur esprit. Il s'habitua à les aimer comme sa vraie famille; il leur consacra les soins d'une amitié délicate, empressée, charmée. On dit même qu'il comprit mieux alors les sentimens que Mme Du Deffand avait éprouvés pour lui, et, soit qu'il voulût assurer et relever la fortune d'une famille profondément intéressante, soit que la beauté et la jeunesse eussent produit sur son cœur une impression qu'il s'avouait à peine, il offrit à miss Mary Berry de prendre son nom. C'était lui proposer de devenir comtesse d'Orford, car, bien qu'il n'eût jamais voulu se faire recevoir à la chambre des lords, il avait hérité par la mort de son neveu, en 1791, du titre de son père et des restes de la fortune laissée à l'aîné de la famille; mais il s'adressait à une ame élevée, sincère, et n'obtint qu'une tendre et pieuse reconnaissance que plus d'un demi-siècle n'a point affaiblie. Miss Mary Berry, qui n'a perdu sa sœur qu'il y a quelques mois, conserve, dans un âge très avancé, toutes les facultés d'un esprit rare. Aimée et vénérée de l'élite de la société anglaise, elle l'entretient encore de l'homme remarquable dont la renommée doit tant à ses soins.

Horace Walpole mourut le 2 mars 1797; il était donc dans sa quatre-vingtième année. Ses infirmités avaient, dans les derniers temps, altéré son humeur, mais non son esprit, et il écrivait encore, le 15 janvier, à lady Ossory :

« Vous m'affligez infiniment en montrant mes futiles billets, et je ne saurais concevoir qu'ils puissent amuser personne. Mon éducation à la vieille mode me pousse de temps en temps à répondre aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire; mais, en vérité, c'est bien contre mon gré, car il est rare que j'aie rien à dire d'intéressant. Je sors à peine de chez moi, et seule-

ment pour aller dans quelques maisons particulières où je ne vois personne qui réellement sache la moindre chose, et ce que j'apprends me vient des journaux qui prennent leurs nouvelles dans les cafés; ainsi je n'en crois ni n'en répète rien. A la maison, je ne vois qu'un petit nombre de vieilles bonnes ames charitables, sauf à peu près quatre-vingts neveux ou nièces qu'on m'amène environ une fois l'an pour venir admirer le Mathusalem de la famille, et tout cela ne parle que de ses contemporains, qui ne m'intéressent pas plus que s'ils parlaient de leurs poupées ou de leurs balles et de leurs raquettes. Le résultat de tout cela, madame, ne doit-il pas faire de moi un correspondant bien amusant, et de pareilles lettres peuvent-elles valoir la peine d'être montrées? Puis-je enfin avoir aucune vivacité d'esprit, étant si vieux et réduit à dicter? — Oh! ma chère bonne madame, dispensez-moi de cette tâche, et songez combien y doit ajouter la crainte qu'on ne montre mes lettres. Je vous en prie, ne m'envoyez plus de pareils lauriers; je ne les désire pas plus que leurs feuilles, quand elles sont ornées de clinquant et plantées sur les gâteaux des rois étalés à Noël dans les boutiques de pâtissiers. Je me contenterai de quelques brins de romarin jetés après moi, quand le ministre de la paroisse rendra ma poussière à la poussière. Jusque-là, madame, agréez, etc. »

On trouvera sûrement que nous en avons trop dit d'un personnage qui n'est pas de premier ordre; mais on ne pouvait, ce semble, intéresser qu'en arrivant aux détails. Quand le grand mérite d'un homme consiste dans ses goûts et ses idées, quand sa vie se compose des événemens de son esprit, il faut n'en point parler, ou pénétrer dans son intimité, et le faire, autant qu'on peut, causer avec le public. Horace Walpole méritait-il tant de soins? Spectateur de la société anglaise pendant la plus grande partie du dernier siècle, mieux que personne il l'a fait connaître. Durant près de soixante ans, il l'a suivie dans ses affaires, comprise dans ses opinions, observée dans ses mœurs, dirigée dans ses goûts, laissant çà et là autour de lui des traces de l'influence de ses écrits, de ses entretiens et de ses exemples. Il n'est grand en rien, supérieur que dans ses lettres, mais il est lui-même en tout, et la distinction ne lui manque en aucune chose. Quand on aura dit qu'il était un peu sec, un peu dédaigneux, un peu difficile, quand on aura ajouté qu'il n'était pas exempt de prétention ni d'exigence, que sa nature délicate le rendait irritable et ôtait à son commerce le charme de l'abandon, la part du mal sera faite, et, franchement, dans ce qu'on appelle le monde, est-ce là un fardeau bien lourd à porter? Doit-il être classé dans la mauvaise moitié? Ses défauts peuvent-ils suffire à motiver la sévérité malheureusement très spirituelle de M. Macaulay? Il prend la peine de l'accabler dans un de ses plus piquans essais. « Walpole, dit-il, était tout affectation. » Et il développe ce texte avec une verve impitoyable. Cependant voici ce que lui disait Mme Du Deffand : « Votre désir de plaire ne vous porte à aucune affectation. » Sans doute on n'est pas obligé d'avoir pour Rodrigue les yeux

de Chimène, mais pourtant les femmes d'esprit se connaissent en naturel, et ce n'est pas toujours se tromper sur quelqu'un que de l'aimer.

Les Anglais ne terminent pas une biographie sans parler de testament. Les lois et les mœurs du pays donnent pour eux un assez grand intérêt aux actes de dernière volonté. Les biens de famille de Walpole passèrent au fils de sa sœur, à lord Cholmondeley, dont le représentant actuel est encore, à l'heure qu'il est, propriétaire du domaine de Houghton. Strawberry-Hill fut légué à mistress Damer, et a passé, par substitution, je crois, aux héritiers de lady Waldegrave. Mais Walpole a laissé d'autres biens; ce sont ses écrits. De ceux-là aussi, il a disposé par testament, et, grace au ciel, cette partie d'héritage a été la mieux conservée. Long-temps avant sa mort, il avait projeté et commencé une édition de ses œuvres. Ne l'ayant pu continuer, il en commit le principal soin à M. Robert Berry, le père de ses jeunes amies, qui furent aussi ses légataires. L'aînée était éminemment propre à seconder et plus tard à remplacer son père dans le travail d'éditeur; elle a publié pour son compte un Tableau comparatif des mœurs de la société en France et en Angleterre et quelques écrits moins considérables qui n'ont pas été moins remarqués. Les papiers de lord Orford ne pouvaient être mieux placés qu'en ses mains. Dès l'année 1798, il parut une édition en cinq volumes in-4°; elle contient tous les ouvrages littéraires, petits ou grands, et quelques lettres choisies : le temps seul pouvait permettre la publication du reste. En 1810, miss Berry donna à la France et à l'Angleterre les lettres de Mme Du Deffand. Cette édition, plus complète qu'aucune de celles de Paris, car la censure française a prescrit d'inexplicables suppressions, laisse désirer les réponses de Walpole qu'on prétend perdues ou détruites, ce dont je m'obstine à douter. Depuis lors, des éditeurs habiles ont imprimé les lettres anglaises, dont les recueils partiels ont été réunis dans une collection générale en 1840. Dans le sixième et dernier volume, miss Berry a inséré, avec les lettres adressées à elle et à sa sœur, une préface vivement écrite, où elle défend son vieil ami contre les rigueurs de M. Macaulay; mais cette collection générale est devenue incomplète, par la publication postérieure de la dernière série des lettres à sir Horace Mann, de celles à W. Mason, de celles à la comtesse d'Ossory. Il n'est guère probable qu'il reste encore beaucoup à publier, et le moment serait venu de refaire un recueil définitif qui, à son tour, mériterait d'être traduit.

Quant aux mémoires, ils se divisent en trois séries. La dernière écrite, publiée avec les lettres et qui contient les récits de plus vieille date, se compose des amusans souvenirs recueillis, en 1788, pour les deux miss Berry sous le titre de *Réminiscences*. C'est un tableau anecdotique de la cour de George Ier et même de celle de George II au commencement de son règne. L'esprit et le naturel recommandent ces récits, dont

l'exactitude parfaite a été contestée pour quelques détails, mais qui ont au plus haut degré le genre de mérite littéraire permis à ces sortes d'ouvrages. On y reconnaît un digne éditeur des *Mémoires de Grammont.*

En 1822, il parut deux volumes in-4° sous ce titre : *Mémoires des dix dernières années du règne de George II.* Walpole y attachait un grand prix; il les écrivait même avec un peu de mystère, il craignait presque qu'on ne vînt les saisir chez lui et lui en faire un crime d'état, d'après la maxime de Jeffries : *Scribere est agere,* et une fois il les enterra par précaution au pied d'un chêne de son jardin. Il les a laissés bien scellés dans une cassette que son petit-neveu, lord Waldegrave, ne devait ouvrir qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Ce dépôt passa des mains de ce dernier dans celles de feu lord Holland, qui l'a livré au public. Après lord Holland, la seconde série des mémoires, conservée avec les mêmes soins et comprenant les vingt et une premières années du règne de George III, a été remise au duc de Grafton et publiée en 1845 par les soins de sir Denis Le Marchant.

Ces mémoires sont un livre piquant et un monument historique. L'auteur a écrit avec indépendance et, nous le croyons, avec sincérité. Il voit juste et il dit vrai toutes les fois que ses préventions personnelles ne le trompent pas. « Il a, dit-il, vécu en méprisant l'hypocrisie, et il écrit comme il a vécu. » Ailleurs encore il s'écrie : « Arrière, flatterie! Dis la vérité, ma plume! » Cependant toute la bonne volonté du monde ne supprime point la passion, et l'on ne peut citer Walpole comme un témoin impartial, mais comme un intelligent, un clairvoyant témoin et un écrivain vif et élégant. Ses jugemens et ses récits jettent une grande lumière sur des parties assez obscures de l'histoire politique de son pays, et il retrace d'une manière animée des scènes parlementaires que, faute de comptes-rendus officiels, on connaîtrait mal sans lui. Il aime les portraits, et ceux qu'il trace des deux rois, de son père, de Bolingbroke, de Pulteney, de Grenville, de Pelham, de Newcastle et de lord Chatham sont dignes des meilleurs peintres. Il s'occupe même quelquefois de la France, et donne sur l'histoire secrète de son gouvernement des détails assez étendus qu'il recueillait dans le salon de Mme Du Deffand et dans l'intimité de Mme de Choiseul; mais le plus grand prix de ces mémoires, le voici pour nous comme pour lui : « Les débats d'une nation libre parvenue au faîte de sa gloire peuvent, dit-il, être dignes de l'attention des temps futurs. Nos descendans verront ce qu'étaient leurs ancêtres dans les armes et dans l'éloquence, de quelle liberté ils jouissaient dans la discussion de leurs intérêts. Fasse le ciel qu'ils ne lisent pas ces récits avec un soupir, les lisant dans l'ignorance et dans l'esclavage! »

CHARLES DE RÉMUSAT.

SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

LUÇON ET LA DOMINATION ESPAGNOLE AUX PHILIPPINES.

Nous avions visité, sur les côtes septentrionales de la Chine, les ports dont le traité de Wam-poa nous ouvrait l'accès. Entre les Anglais et les Chinois, il n'y avait plus à Canton de question pendante. Le moment semblait donc venu de tourner nos regards vers les parties jusqu'alors négligées, mais non point oubliées, de la station que le gouvernement français avait confiée à notre surveillance. Cette station n'avait jamais été limitée aux rivages du Céleste Empire : elle s'étendait vers le sud jusqu'au détroit de la Sonde, vers l'est jusqu'aux dernières dépendances des Philippines; elle embrassait ainsi la totalité de l'Archipel indien, les Indes néerlandaises comme les colonies espagnoles. On franchit sans peine, en cinq ou six jours, les deux cents lieues qui séparent la rade de Macao de celle de Manille. Les vents de nord-est et ceux de sud-ouest favorisent presque également, pendant les deux moussons, le voyage vers les Philippines et le retour vers les ports du Kouang-tong. Il nous fallait, au contraire, deux ou trois mois de liberté pour songer à pousser nos croisières jusqu'au port de Batavia; ce n'était point seulement six cents lieues que nous allions mettre entre nous et les côtes de Chine; c'étaient les lenteurs d'une traversée à contre-mousson, soit pour aller à Batavia, soit pour en revenir, que nous devions nécessairement prévoir. — Heureusement

l'étrange issue des complications de la politique anglo-chinoise au mois d'avril 1849 ne nous laissait aucun doute sur les dispositions conciliantes qui animaient l'Angleterre depuis la dernière crise européenne. En présence de cet horizon si subitement dégagé, nous ne craignîmes plus d'accueillir un projet qui devait conduire *la Bayonnaise* vers les colonies les plus lointaines de l'Archipel indien.

On a évalué à deux millions de kilomètres carrés la superficie de toutes les îles dont se compose cet immense archipel : c'est près de quatre fois la surface de la France. Le territoire seul de Bornéo est plus vaste que celui de nos quatre-vingt-six départemens; celui de Sumatra en égale presque l'étendue. L'Espagne et la Hollande se sont partagé ce magnifique domaine; leurs prétentions ont à peu près réussi à en exclure les autres puissances. Au sud de la ligne, du détroit de Singapore aux côtes de la Nouvelle-Guinée, se développent, sur un double rang et sur un espace de six cents lieues, de l'est à l'ouest, les colonies néerlandaises. Au nord de l'équateur, du 7e au 20e degré de latitude, le groupe des Philippines reconnaît la domination espagnole. Il n'existe entre ces possessions européennes qu'une zone peu considérable dont les rivalités de la Hollande et de l'Espagne, mieux encore que la résistance des indigènes, avaient jusqu'ici protégé l'indépendance, et que l'Angleterre s'est empressée de choisir pour le théâtre de ses envahissemens.

La plupart de ces colonies ne contribuent guère à augmenter les revenus de l'Espagne ou de la Hollande; leur sol vierge n'a point de population qui puisse ou qui veuille en exploiter les richesses. Bornéo, Sumatra, Mindanao, Célèbes, attendent encore le flot des émigrations chinoises et l'action fécondante de l'industrie européenne. Deux îles seules, Java dans les Indes néerlandaises, Luçon dans les Philippines, présentent au milieu de ces archipels en friche une heureuse exception. Sur un territoire dont la superficie est à peu près le quart de celle de la France, cinq fois celle de la Sicile ou de la Sardaigne, Java rassemble une population de 9,529,000 ames. Luçon a peu de chose à envier à sa puissante rivale sous le rapport de l'étendue et de la fertilité (1); c'est par le nombre de ses habitans qu'elle lui est inférieure. Les derniers relevés officiels ne portent pas au-delà de 2,330,000 ames la population *utile* des Philippines. Quand bien même on y voudrait

(1) La superficie totale de Java et de Madura est de 134,000 kilomètres carrés.

Celle de Luçon de.	112,000	—
De la France sans y comprendre la Corse. . . .	519,000	—
De la Sicile.	27,000	—
De la Sardaigne.	26,000	—
De Bornéo.	699,000	—
De Sumatra.	440,000	—

ajouter le chiffre si vague et si contesté des tribus indépendantes qui habitent le centre de l'île, Luçon ne rassemblerait encore sur son vaste territoire qu'une population moins dense que celle de la Corse. L'île de Java est, proportionnellement à son étendue, plus peuplée que la France.

Les habitans du groupe espagnol et du groupe néerlandais ont entre eux des analogies assez nombreuses, assez essentielles surtout, pour qu'on puisse, sans s'arrêter aux traits particuliers qui les distinguent, leur assigner une commune origine. Les traditions que conservent les livres sacrés de l'Inde, les rapports qui unissent les divers dialectes de l'archipel, la disposition géographique des grandes îles échelonnées, pour ainsi dire sans interruption, des côtes de l'Indoustan jusqu'aux rivages de la Chine, la couleur cuivrée qui distingue ces insulaires des autres familles de l'espèce humaine, tout en un mot justifie une pareille hypothèse, et rien ne la repousse. Les premiers habitans de l'Archipel indien ont dû être ces hideuses peuplades au teint d'ébène et aux cheveux laineux qui occupent encore sans partage les îles de la Papouasie. La lente succession des siècles, en ces temps reculés dont la tradition même a perdu la mémoire, avait dispersé la famille indo-chinoise sur les bords du continent asiatique. Des convulsions intérieures ont obligé ces tribus sémitiques à franchir la mer de Formose et le détroit de Malacca. Les peuplades noires ont reculé devant ce double torrent. Dans l'île de Java, les premiers possesseurs du sol ont complétement disparu; l'inondation sur ce point fut assez puissante pour les submerger. Dans l'île de Luçon au contraire, dans celle de Mindanao, dans le groupe intermédiaire auquel les Espagnols ont imposé le nom d'îles *Bisayas*, l'invasion n'arriva qu'affaiblie par la distance trop considérable du continent asiatique : aussi retrouve-t-on dans cette partie de l'archipel les débris des tribus primitives errant encore au milieu des forêts qui leur servirent à cette époque de refuge. A Java comme à Luçon, les migrations conquérantes comptaient probablement plus de guerriers que de femmes : il fallut que les fils de Sem mêlassent leur sang à celui des fils de Cham; de ce mélange est sortie la race malaise, au teint cuivré, à la face mongole. Des invasions postérieures ont pu modifier les caractères physiques et les instincts des peuples qui habitent les divers groupes de l'archipel d'Asie. Sur ce point l'élément noir a pu prédominer, sur cet autre l'élément indo-chinois; mais je ne saurais croire que le nom de Tagals à Manille, d'Illanos à Mindanao, de Javanais dans les provinces orientales de Java, de Sondanais dans la partie occidentale de la même île, de Bouguis et de Macassars dans la mer de Célèbes, suffise à révéler l'existence de races distinctes. Du détroit de la Sonde aux rivages de Formose, je n'ai trouvé que les empreintes plus ou moins altérées d'un

type primitif, que les rejetons d'une même souche, que les variétés d'un même peuple.

C'est à ces populations malaises, supérieures sans contredit aux nègres de l'Afrique et de la Papouasie, inférieures aux Européens et aux Mongols, que l'Espagne a fait subir l'empire de ses croyances religieuses, la Hollande l'ascendant de sa politique et la puissance de ses armes. L'abolition de la traite et l'affranchissement graduel des esclaves ont accru depuis 1815 l'importance de ces possessions asiatiques. La production des denrées tropicales tend à se concentrer dans les colonies situées à l'est du cap de Bonne-Espérance. Quant aux Philippines, si elles n'ont point profité au même degré que les îles de la Sonde du déplacement d'intérêts opéré par la politique anglaise, c'est que la Hollande et l'Espagne n'ont point reçu du ciel le même génie en partage. Ces deux puissances n'ont pas non plus rencontré dans la Malaisie des conditions complétement identiques. La population des Philippines, quand les Espagnols y débarquèrent, était idolâtre : elle était à peine sortie des limbes de la vie sauvage et ne connaissait d'autres liens sociaux que ceux de la tribu. Les brahmes et les Arabes avaient déjà apporté aux Javanais le bienfait de leur civilisation. Il eût été aussi difficile d'asservir la population de Luçon au travail que de conquérir les mahométans de Java aux doctrines évangéliques. La Providence sembla diriger à dessein les compatriotes de Las-Casas et de Fernand Cortez vers le point où il y avait un peuple à convertir, les marchands des Provinces-Unies vers celui où il y avait une organisation despotique à exploiter.

Plus d'une fois pendant notre séjour à Macao, nous avions entendu opposer les possessions espagnoles aux Indes néerlandaises. Dans les premières, la conquête semblait se justifier par le sort qu'elle avait fait aux populations indigènes; dans les secondes, par l'habile direction qu'elle avait imprimée au travail de la race malaise. Nous savions cependant que ces deux politiques nées d'inspirations contraires et servies par des circonstances différentes n'avaient échappé ni l'une ni l'autre à la critique. On reprochait à la Hollande d'avoir été entraînée par ses besoins et par ses tendances positives au-delà des limites d'une sage exploitation. On se plaignait que l'Espagne, au détriment de la société européenne, eût été pour les Indiens des Philippines une mère trop faible et trop indulgente. Quelque fondé que pût être ce double reproche, ils semblait néanmoins difficile que la condamnation des tendances débonnaires de l'Espagne n'impliquât point dans une certaine mesure la justification du système opposé. Il importait donc de ne pénétrer dans les Indes néerlandaises que préparé par l'étude attentive des colonies espagnoles. Telle fut aussi la marche que nous suivîmes. Ce ne fut qu'après diverses stations sur la rade de Manille que

nous fîmes route vers l'île de Java, heureux de pouvoir comparer l'un à l'autre deux modes de colonisation qu'on ne saurait bien apprécier sans en avoir observé isolément les inconvéniens et les avantages.

I.

L'archipel des Philippines, situé entre les côtes de Chine et les possessions hollandaises, se compose de onze ou douze îles principales, entourées d'une soixantaine d'îlots, dont l'Espagne a formé trente-quatre provinces. Bien que séparées par une distance de quatre cents lieues des autres groupes, les Mariannes, où nous avions conduit, en 1848, *la Bayonnaise*, n'en sont pas moins rattachées par le lien administratif au gouvernement des Philippines. L'île de Luçon, dont Manille est la capitale, comprend à elle seule dix-neuf provinces. Ce chiffre suffirait à indiquer l'importance prépondérante de l'île de Luçon dans l'archipel espagnol : c'est moins toutefois le développement du territoire que le nombre des habitans qui assigne à cette île dans les Philippines le rang que, sous une autre administration, Java occupe dans les Indes néerlandaises. Sous les tropiques, la superficie et la fécondité des possessions européennes ne sont que des circonstances secondaires : toutes les îles sont fertiles, tous les territoires sont immenses. La richesse d'une colonie tropicale, c'est la population qui l'exploite. On appréciera donc plus exactement la valeur relative des divers groupes dont se compose l'archipel des Philippines par le chiffre des habitans inscrits sur les registres des paroisses que par les opérations les plus minutieuses du cadastre. Tout habitant qui ne figure pas sur le registre de la paroisse ne reconnaît point la loi espagnole; c'est un membre inutile et souvent nuisible de la colonie. On a porté le chiffre de cette population indépendante à près d'un million d'ames. Dans ce chiffre sont compris les premiers possesseurs de l'archipel, — les *Negritos*, — les *Tinguianes*, dans les veines desquels on croit reconnaître du sang arabe, — et les *Igorrotes*, race malaise qui ne diffère de la population soumise que par le cachet que lui ont imprimé les habitudes de la vie sauvage. La population dont les recensemens officiels constatent le chiffre est tout entière catholique : c'est la seule qui paie les impôts, cultive la terre, obéisse aux autorités, la seule par conséquent qui doive nous occuper. En 1850, cette population, dispersée dans 34 provinces et dans 695 villages, comprenait 3,600,000 ames.

On distingue trois groupes principaux dans les Philippines : l'île de Luçon au nord, Mindanao au sud, et, séparant ces deux grandes îles, le groupe intermédiaire des Bisayas. Nous avons déjà dit que l'île de Luçon renferme à peu près les deux tiers de la population catholique de l'archipel, 2,330,000 ames. Il est tel village de Luçon qui, sous ce

rapport, a presque autant d'importance que l'île de Mindanao tout entière. L'Espagne compte à peine, dans l'île de Mindanao, 90,000 sujets. La force des choses doit faire tomber un jour sous le joug espagnol la totalité de ce vaste territoire; mais jusqu'à présent presque toute la partie méridionale de Mindanao reconnaît encore le pouvoir du sultan des Illanos. Cette population insoumise est musulmane. Elle a résisté aux efforts des missionnaires par ses vices bien plus que par ses croyances. Pendant long-temps, les Illanos ont partagé avec les habitans de Soulou le privilége de répandre la terreur sur toutes les côtes de l'Archipel indien. Ces audacieux pirates étendaient leurs ravages jusque dans la mer des Moluques. Découragés par la puissance croissante et par les récens triomphes de l'Espagne, les Illanos préludent par une déférence respectueuse à une soumission complète.

On compte 1,200,000 catholiques dans le groupe des Bisayas : cette population considérable était trop éloignée des regards du gouvernement de Manille. Soumise pendant long-temps aux exactions des alcades, elle végétait dans la misère et l'inertie sans profit pour la métropole. C'est surtout dans les Bisayas que les progrès réalisés depuis quelques années par une sage administration commencent à porter leurs fruits. L'île de Panay, qui comprend 3 provinces, 75 villages et 550,000 ames, est déjà digne de rivaliser avec Luçon pour la beauté de ses tissus et la richesse de ses produits agricoles. L'île de Zebù, avec ses 44 villages et ses 350,000 habitans, ne prendrait rang qu'après Panay, si elle n'était le siége d'un évêché : Zebù doit ce privilége au hasard. C'est à Zebù que vinrent aborder Magellan et Legaspi, et c'est de cette île que la conquête se propagea peu à peu jusqu'à Luçon. Sur ces deux points de l'archipel, ce n'est pas un lointain avenir, mais un avenir prochain, presque immédiat, qui récompensera les efforts du gouvernement espagnol. Le progrès devra gagner ensuite, mais bien plus lentement, si l'on songe à leur population tout-à-fait insuffisante, les îles de Leite et de Samar, qui comptent chacune environ 100,000 ames; Negros, où domine la race noire; Mindoro, dont le duc de Choiseul avait voulu obtenir la cession pour la France; Masbate, Ticao, Marinduque et Burias.

Bien que les péripéties de notre longue campagne nous aient conduits deux fois sur les côtes de Mindanao, et nous aient fait souvent longer les rivages des autres groupes, c'est sur l'île de Luçon, centre de la domination espagnole dans l'extrême Orient, que notre attention s'est portée de préférence. Trois fois dans le cours de notre campagne, nous avons conduit *la Bayonnaise* sous les murs de Manille. Nous avons passé des mois entiers dans la baie au fond de laquelle vint aborder en 1571 don Miguel Lopez de Legaspi. Les Moluques, placées sur la route que nous avions suivie pour venir en Chine, n'avaient été pour nous

qu'une vision fugitive : en quelques jours, elles avaient déroulé sous nos yeux leur panorama enchanteur. A Manille et dans l'île de Luçon, la satiété eut le temps de refroidir notre enthousiasme : aujourd'hui cependant, évoquée par de lointains souvenirs, cette riche et somptueuse nature m'apparaît encore dans toute sa pompe et dans toute sa beauté.

Les Philippines ne connaissent, comme presque toutes les contrées situées sous les tropiques, que deux saisons bien distinctes : la saison pluvieuse et la saison sèche. Dès que la mousson de sud-ouest règne dans la mer de Chine, l'île de Luçon voit ses champs inondés par de longues journées de pluie ou de soudains orages. Vers la fin du mois de juillet s'élèvent les vents d'ouest, qui roulent souvent d'énormes vagues sur la plage de Manille. Du mois d'octobre au mois de décembre, les deux moussons se combattent et se repoussent. Ce ne sont plus alors les vapeurs d'un jour d'été qui vont se condenser au sommet des montagnes; ce sont de lourdes nuées que des brises variables rassemblent des extrémités opposées de l'horizon. Sur aucun point du globe, nous n'avons contemplé de scènes plus grandioses que celles dont nous ont rendus témoins les orages qui éclatent à cette époque sur les côtes des Philippines; mais, pour frayer le chemin à la mousson du nord-est, pour refouler au-delà de l'équateur la mousson contraire, des convulsions passagères ne sauraient suffire. Il faut une crise suprême, un typhon qui parcoure dans sa rage toutes les aires de vent du compas, qui balaie successivement tous les coins du ciel. Cette crise se déclare rarement avant le mois de novembre, plus rarement encore elle se fait attendre au-delà du 15 décembre. Avec le dernier souffle de l'ouragan expire la saison pluvieuse. L'air est redevenu pur et diaphane; les vents d'est rafraîchissent l'atmosphère, que vont embraser bientôt les journées limpides et brûlantes du mois de mars. C'est pendant ce trop court hiver qu'il faut visiter l'île de Luçon. La mousson dans toute sa force pourrait vous conduire alors en moins de trois jours de la rade de Macao à l'entrée de la baie de Manille; mais, dès que vous serez arrivé à la hauteur du cap Bojador, vous verrez les vents s'apaiser et les flots s'aplanir. Quelques heures ont produit un changement complet de climat : vous ne voguez plus sous le même ciel, les rafales ont cessé, et vous glissez doucement jusqu'à la pointe de Maribelès, où des brises plus fraîches vous attendent.

C'est alors que vous pourrez choisir, pour donner dans la baie, une des deux passes que sépare comme un mur gigantesque l'îlot du Corrégidor. Si, guidés par le phare qui signale au navigateur l'approche du port, vous atteignez le mouillage de Manille au milieu de la nuit, le lever du soleil vous montrera ce vaste bassin dans toute sa splen-

deur. La brise à cette heure est complétement tombée; aucun souffle ne ride la surface de la baie. Les nombreux navires mouillés à moins d'un mille des jetées entre lesquelles s'épanche le Passig sont immobiles sur leurs ancres; leurs pavillons pendent le long des drisses sans pouvoir se déployer. Du côté du large, vous n'apercevez qu'une nappe d'eau immense, infinie, dont ce calme profond agrandit encore l'étendue. Quelques barques de pêcheurs se détachent sur ce fond pâle comme de noires constellations; mais ce n'est point de ce côté que se seront tournés vos premiers regards : vos yeux auront d'abord cherché la ville où revit le souvenir de l'Espagne, où doivent se conserver les riantes traditions de l'Andalousie. Ne vous attendez point cependant à rencontrer ici le coup d'œil pittoresque des blanches maisons de Cadix. De lourds bastions occupent la rive gauche du fleuve et se déploient tristement sur la plage. C'est au-dessus de cette enceinte ennemie de la brise que Manille élève le dôme de sa cathédrale et les toits rougeâtres de ses principaux édifices. On dirait que cette ville emprisonnée se dresse sur la pointe du pied pour aspirer le premier souffle qui lui viendra de la mer. Plus heureux, le faubourg de Binondo s'étend sans contrainte sur la rive droite du Passig. Le soleil cependant monte à pas de géant dans le ciel; il inonde bientôt de ses feux et la plaine et le calme miroir du golfe; mille étincelles jaillissent du sein des eaux : sur la plage et jusqu'autour de la cime des arbres ondule comme un flot de poussière lumineuse. Si le calme se prolongeait, on serait suffoqué; la brise heureusement ne tarde point à rider la surface de la baie, et son premier souffle suffit pour dissiper le charme sous lequel gémissait la nature haletante.

Le moment est venu de quitter la prison où d'inévitables délais ont confiné votre impatience. Le capitaine du port vous autorise à fouler quand il vous plaira le sol des Philippines. L'entrée du Passig, vers laquelle votre canot doit se diriger, est étroite et souvent encombrée par quelque navire qui cherche à gagner son poste le long du quai. Plus d'un abordage imminent vous commandera peut-être de soudaines manœuvres. Évitez surtout le contact des *cascos!* Ce sont de lourdes barques qui transportent à bord des bâtimens mouillés sur la rade les divers produits de la colonie. Leur épaisse membrure défierait le choc d'une corvette. Les malheureux bateliers qui les conduisent m'ont souvent rappelé les tourmens de Sisyphe. Le corps penché en avant, ils appuient contre leur épaule une longue perche qui plonge jusqu'au fond de la mer. C'est ainsi qu'ils parcourent sans relâche, pour faire avancer leur barque de quelques pas, toute la longueur de la plateforme adaptée aux bords extérieurs de chaque bateau. A côté de ces masses inertes, voyez glisser sur le sommet de la vague les légères

bancas du Passig, creusées dans un seul tronc d'arbre et recouvertes de leur toit de bambou! Voyez s'élancer les bateaux de passage qui cinglent vers Cavite, emportés par leurs immenses voiles latines et maintenus en équilibre par leur double balancier!

On ne saurait imaginer un coup d'œil plus curieux que celui de l'embouchure du Passig animée par ces barques qui se croisent, s'évitent ou se dépassent. Les deux rives de ce fleuve sont unies par un pont de pierre qui relie le faubourg de Binondo à la ville militaire. Entre les arches apparaissent quelques touffes égarées de verdure ou de blanches maisons qui se dessinent vaguement dans le lointain. En avant de ce pont sont mouillés les nombreux navires auxquels leur tirant d'eau a permis l'accès du fleuve. Si la barre du Passig pouvait s'abaisser de quelques pieds, la capitale des Philippines posséderait un des plus beaux ports de la Malaisie. Malheureusement des goëlettes ou des bricks d'un faible tonnage, quelques trois-mâts déchargés de leur lest et prêts à s'abattre en carène, tels sont les seuls bâtimens qui puissent arriver sous les quais de Binondo. Vous serez surpris cependant de rencontrer tant de navires rassemblés dans cet étroit canal; une forêt de mâts et de vergues, un confus réseau de cordages dérobent presque complétement à la vue les maisons peu élevées qui s'étendent sur la rive droite du Passig. Les carènes, pressées l'une contre l'autre, occupent un espace de plus d'un demi-mille. A chaque instant, vous voyez le palan plonger dans les profondeurs de leurs cales et en élever quelque lourd ballot de café ou de sucre qui redescend bientôt dans les *cascos* rangés le long du bord.

Depuis une demi-heure, vous avez laissé derrière vous le phare qui veille à l'extrémité des jetées, et vous n'avez pas encore atteint le débarcadère. Ne vous étonnez point de la rapidité du courant qui retarde votre marche. Le Passig reçoit, pour les porter à la mer, les eaux du lac de Bay, immense réservoir qui a près de cent milles de tour et dont l'étendue est à peine inférieure à celle de la baie de Manille. Mais vous touchez enfin au terme de vos efforts : vous voici arrivés au *Muelle del rey*. Je présume qu'une voiture vous attend sur le quai : vous n'avez pu songer à compromettre votre dignité européenne dans la poudre de l'*Escolta* ou de la *calle del Rosario*. Il n'y a que les Indiens qui osent ici se montrer à pied dans les rues. Les métis eux-mêmes ont leur *birlocho*. On compte à Manille plus de deux mille voitures pour une population de cent quatre-vingt mille ames. C'est de Java que sont venues la plupart des calèches découvertes dont vous admirez la légèreté et l'élégance; c'est dans l'île même de Luçon qu'ont été nourris ces poneys pleins de feu que guide un postillon tagal grotesquement étouffé sous sa livrée. Vous trouveriez sans peine, au prix de 400 francs, un charmant attelage que vous pourriez nourrir pour 50 ou 60 francs par

mois d'herbe fraîche et de *palaï* (1); mais un voyageur doit se contenter d'une voiture de louage. Hâtez-vous donc de monter dans votre cabriolet à quatre roues, et que Dieu vous conduise! car l'automate auquel vous êtes confié n'est point habitué à faire usage de son intelligence. C'est une poupée à ressorts qui tourne à droite ou à gauche suivant qu'on la dirige, mais qui trouverait à peine le chemin de son écurie, si, à chaque détour de la route, elle n'entendait résonner à ses oreilles: *Silla! Mano!* — Va de ce côté-ci, mon ami! maintenant de celui-là! *Muy bien!* — Il nous est arrivé d'employer notre meilleur espagnol pour expliquer à notre cocher que nous désirions aller rendre visite à l'un des conseillers de l'audience royale qui demeurait alors dans le village de San-Miguel. Jugez de notre courroux quand, après deux heures d'une course à fond de train, nous nous retrouvâmes à notre point de départ. Le cocher tagal connaissait fort bien la maison à laquelle nous voulions nous rendre; mais, n'entendant point au moment voulu le signal d'arrêter, le *para* sacramentel, la locomotive humaine avait passé outre. Vous voici prévenu; ce sera donc votre faute si vous vous égarez dans les faubourgs, au lieu d'arriver par la voie la plus prompte à la maison qu'habite le consul de France ou au palais du gouverneur.

La ville de Manille proprement dite est entourée d'un large fossé qu'alimentent les eaux du Passig, et de hautes murailles qui se développent sur un espace de 3,500 mètres. Dix mille habitans sont enfermés dans cette enceinte. La citadelle de Santiago, qui occupe un des angles de la ville, formerait à elle seule une place forte. Les Espagnols ont possédé jadis la singulière activité des zoophytes : partout où leur pied se posait, on voyait s'élever des remparts. La ville de Manille eût pu figurer au nombre des cités dont leur ardeur couvrit en moins d'un siècle les rivages du Nouveau-Monde. Ces imposantes fortifications n'ont point empêché cependant les Anglais de s'emparer, en 1762, de la capitale des Philippines, et confiées, comme elles le sont, à la garde de régimens indigènes, elles seraient d'un faible secours contre une insurrection populaire. Le plus grand inconvénient attaché à ce système de défense, c'est d'obliger les autorités espagnoles à résider dans une ville où la brise du large ne pénètre qu'à regret. Bien que le ciel de Manille n'ait jamais eu la funeste réputation du climat de Batavia, on cite bien peu de gouverneurs des Philippines qui aient pu revoir l'Espagne; la température étouffée de cette prison militaire a ruiné leur santé et abrégé leur existence. La ville officielle, que n'égaie point l'activité qui s'est réfugiée sur l'autre rive du Passig, a toute la tristesse d'un cloître. Ces rues où se prolongent de longues files de mai-

(1) *Palaï* est le nom qu'on donne dans toute la Malaisie au riz avant qu'il soit dépouillé de son enveloppe.

sons aux façades grisâtres, cette place déserte sur laquelle le palais du gouverneur et l'hôtel-de-ville, bâtis en face l'un de l'autre, projettent alternativement leur ombre, ces angles obscurs occupés par les constructions massives des couvens et des colléges auraient admirablement convenu aux promenades moroses d'un Louis XI ou d'un Philippe II.

Le faubourg de Binondo offre un aspect moins sombre : on y rencontre de nombreuses boutiques, des étalages en plein vent; on y sent circuler l'air et la vie. Cependant ce sont encore des rues presque européennes avec leurs maisons contiguës et leur inflexible alignement que vous retrouvez ici, sur un terrain où le défaut d'espace n'excuse plus cette disposition routinière. Chaque maison est, il est vrai, entourée d'une galerie de trois ou quatre pieds de large, qui fait saillie sur la rue. Pendant la nuit ou quand l'orage éclate, des cadres à coulisses, garnis d'écailles transparentes, ferment ces balcons auxquels l'intérieur des appartemens doit parfois un peu de fraîcheur.

Quand on a emporté de Hong-kong le souvenir des palais élevés sur ce sol ingrat par les plus fastueux négocians du monde et les ouvriers les plus industrieux de la terre, on éprouve une singulière impression en pénétrant sous les lambris délabrés des maisons de Manille. Les plus belles habitations n'ont généralement qu'un étage. Dès qu'on a gravi la dernière marche de l'escalier, on se trouve sur la *caïda*; cette *caïda* est à la fois le palier de l'escalier et la salle à manger. Le salon est une vaste pièce dont une table ronde et quelques chaises de rotin composent assez souvent tout l'ameublement. Les murailles des appartemens sont recouvertes d'une grossière couche de chaux, le parquet est formé de larges planches d'un bois dur et veiné, susceptible de recevoir le plus beau poli, mais prompt à se déjeter. Le plafond n'est qu'un revêtement de petites voliges ajustées bout à bout, blanchies à la hâte, que les araignées tapissent de leurs longues toiles et sur lesquelles erre familièrement le lézard domestique des Philippines, le *gecko* à la voix plaintive. Une semblable demeure, quand on a su l'asseoir sur la rive du Passig, ou la cacher sous l'ombrage des tamariniers et des manguiers touffus, réunit cependant toutes les conditions de bien-être que l'on peut désirer sous les tropiques. Entourez d'un léger rideau de gaze le lit au cadre de rotin sur lequel vous avez étendu une natte fine et souple, reposez votre tête sur le dur coussin tressé par les artisans du Fo-kien, et, sans regretter des lambris plus somptueux, vous verrez quel doux sommeil se hâtera de fermer vos paupières.

Le luxe des tropiques, c'est l'air; le principal souci des habitans de Manille, c'est de trouver l'occasion de respirer. Dès que le soleil est près de descendre sous l'horizon, toutes les calèches, tous les *birlochos*

s'ébranlent; le pont du Passig frémit sous les roues de cent voitures : toute la population blanche s'est donné rendez-vous sur la *Calzada*. Cette promenade contourne les glacis de la ville et se prolonge jusqu'à la plage; la brise du large y rafraîchit l'atmosphère de son dernier souffle. Après avoir tourné long-temps dans le même cercle, les voitures s'arrêtent enfin sur le rivage, faisant face à la brise. Là, chacun, la bouche béante, jouit en silence de son bonheur; on rêve, on s'égare au-delà des mers, on respire! C'est surtout dans les premiers jours du mois de mars, quand déjà l'été s'avance à grands pas, que l'on peut savourer la volupté de ces instans de bien-être auxquels la chaleur excessive de la journée ajoute un nouveau prix. Une gracieuse coutume rassemble, deux ou trois fois par semaine, sur la *Calzada*, les musiciens des régimens indigènes dont l'oreille malaise saisit avidement et retient avec une facilité surprenante les mélodies qu'on lui fait entendre. Les motifs des *Puritains* ou de la *Lucia* se mêlent alors au bruissement de la vague; on dirait que le flot même a subi l'empire de cette ravissante harmonie, et prend soin de ne pas troubler la sérénité d'une si belle heure.

C'est la race malaise qui semblait appelée à posséder l'Archipel indien. Les Européens n'ont pu s'établir dans ces contrées qu'à la faveur d'une énergie habituée à méconnaître toutes les barrières, à triompher de tous les obstacles. Pour le Tagal au contraire, l'île de Luçon est la terre promise. Du riz et quelques poissons pêchés au bord de la rivière suffisent à sa nourriture. Pour la somme de 35 centimes, il fait trois repas par jour. Il dépense à peine 100 francs pour élever le toit de *nipa* sous lequel il repose; quatre piliers de palmier sauvage soutiennent ce modeste édifice. Des lattes de bambou, supportées par quelques traverses à cinq ou six pieds de terre, lui font un parquet élastique et luisant. Un mortier et deux pilons destinés à dépouiller le riz de son enveloppe, une natte étendue dans un coin, deux ou trois jarres de terre, des tronçons de bambou et des écales de coco, économiques et fragiles ustensiles de ménage, quelquefois une table et deux ou trois chaises grossièrement travaillées, une image de saint appendue à la muraille, tel est l'ameublement de la plupart des maisons tagales. Le costume des Indiens n'est pas sans richesse, mais c'est l'industrie nationale qui en fait tous les frais. Les habitans de Luçon ne consomment pas pour 4 francs par tête d'articles étrangers. La feuille de l'ananas, les couches fibreuses d'une espèce de bananier, les longues palmes du *nipa*, le coton de Batangas, leur fournissent des étoffes dont la légèreté et la fraîcheur sont merveilleusement appropriées au climat. Sous le nom de *piña*, de *nipis*, de *sinamaïe*, ces tissus indigènes ont fini par trouver le chemin de l'Europe, où leur réputation commence à s'établir. Les pieds nus, la tête couverte, — à Manille d'un

chapeau de paille tressée ou d'un chapeau européen, dans la campagne d'un *salacot* aux larges bords,—le Tagal a réservé pour la chemise qu'il laisse flotter en dehors d'un pantalon de coton rayé tout son luxe et toute sa magnificence. De délicates broderies et une agrafe dorée rehaussent la richesse du tissu de *piña* qui remplace la chemise de *sinamaïe* ou de *nipis* dans les jours de fête; mais, quelque élevé que puisse être le prix d'un pareil costume, il est permis d'en contester l'élégance.

Le costume des femmes de Manille est en revanche plein de grace et de séduction. Par-dessus la *saya*, étroit jupon de coton rayé, s'enroule le *tapis* qu'un pli négligent fixe autour de la taille. Ce second vêtement ne sert qu'à mieux dessiner la parfaite symétrie des formes dont il presse indiscrètement les contours. Une chemisette de toile blanche descend au-dessous du sein et laisse exposés à la vue des reins cambrés et une brune ceinture. Des *chinellas* (1) qui recouvrent à peine la pointe du pied, un peigne d'écaille ou de corne retenant sur le derrière de la tête une magnifique chevelure, des boucles d'oreilles d'or ou de corail, tel est, avec un rosaire et deux ou trois scapulaires, le complément d'un costume plus lascif et plus provoquant que la nudité des sauvages. Il faut, pour être juste, se hâter d'ajouter que les jeunes Tagales portent ces vêtemens avec une rare modestie. L'innocence de leur regard et la réserve de leurs manières offrent un singulier contraste avec la désinvolture de leur ajustement. Aussi, quelle que puisse être au fond l'irrégularité des mœurs indiennes, si vous vouliez juger les jeunes filles de Luçon à la grave simplicité de leur démarche, elles ne vous apparaîtraient que couvertes de ce voile de chasteté qui protégeait la nudité de nos premiers parens dans le paradis terrestre. Lorsqu'elles viennent, comme les brahmines aux bords du Gange, faire leurs ablutions journalières sur les bords du Passig, c'est encore le *tapis* qui abrite leur pudeur. Sur leurs épaules retombent en flots noirs les longues tresses qu'elles ont eu soin de dénouer. Habitué à ce spectacle, le Tagal les voit sans émotion se plonger au sein de l'onde, s'arrêter sur la rive pour tordre leurs cheveux ou gravir lentement les degrés des débarcadères.

Quand on a vécu pendant quelque temps au milieu des nègres de l'Afrique ou des Malais de l'Archipel indien, on est forcé de reconnaître que des lignes de démarcation bien tranchées séparent les diverses races dont se compose l'espèce humaine. Il est peu d'Européens qui, pour la vivacité de l'esprit, pour l'élévation des pensées, pour la noblesse des sentimens, ne l'emportent de beaucoup sur les Tagals les plus cultivés de Manille. Pour juger avec équité cette race inférieure à la nôtre, il faut la considérer comme abandonnée presque

(1) Sandales de paille, de cuir ou de velours.

complétement aux impulsions de la nature; elle ne connaît ni le respect de l'opinion ni le cri secret de la conscience; elle cède à ses appétits, si la crainte ne l'en dissuade. Insouciant et paresseux, inconstant dans ses goûts et dans ses affections, ingrat par apathie plutôt que par malice, l'Indien de Luçon a souvent lassé la patience des missionnaires qui lui apportaient les vérités de l'Évangile. Les pompes du culte catholique ont fini cependant par triompher de son indifférence, et le lien religieux est encore aujourd'hui le seul lien social et politique des Philippines. La solennité du dimanche est, d'une extrémité à l'autre de l'archipel, célébrée par une foi naïve, qui, si elle n'a pu inspirer à ces peuples enfans l'austérité des anachorètes ou les généreuses ardeurs qu'elle éveille souvent dans nos ames, leur a du moins appris la douceur et la soumission, leur a fait connaître d'autres joies que les voluptés brutales auxquelles obéissait leur instinct.

Chaque village a sa fête patronale, son saint particulier qu'il honore. Manille rend graces à saint André de la protection que cet apôtre étendit sur elle le 30 novembre 1574. Un chef de pirates chinois, Li-ma-hong, était venu mettre le siége devant les remparts qui achevaient à peine de s'élever sur la rive du Passig. Le conquérant de Luçon, Legaspi, était mort: le trésorier Guido de Labezares lui avait succédé; mais l'épée de la conquête, le bras droit de Legaspi, don Juan de Salcedo, était absent : il se trouvait alors sur la côte occidentale, dans la province d'Ilocos. Don Juan vit passer la flotte qui allait assiéger Manille et la suivit de près avec cinquante-cinq Espagnols. Ce renfort inespéré releva le courage de la garnison; une sortie vigoureuse dispersa les Chinois, et la colonie fut sauvée. C'est en mémoire de ce grand événement que chaque année la bannière royale (*le real pendon*) parcourt toutes les rues de la ville, portée par l'*alferez* que le gouverneur-général a choisi parmi les membres de la municipalité. Les troupes sont sous les armes, les autorités ont revêtu leurs plus riches costumes; l'air retentit d'hymnes pieux et de guerrières fanfares. L'étranger qui assiste à de pareilles cérémonies se croit transporté à une autre époque. Le nombreux clergé qui suit l'archevêque, les vierges indiennes vêtues de blanc, les images des saints parées des plus riches atours, les dais de pourpre sous lesquels fument les encensoirs, les branches de feuillage qui jonchent la voie publique, tout cet appareil qui embellit aussi les fêtes de l'Espagne et de l'Italie, souvent même celles de la France méridionale, n'est pas ce qui étonne le plus ses regards. Ce que le voyageur ne remarque pas sans surprise, c'est le sentiment unanime qui remplit cette foule immense : dès que l'hostie sainte se montre aux mains du prêtre, pas un front qui ne se découvre, pas un genou qui ne fléchisse; les tambours battent aux champs, les drapeaux s'humilient : c'est le roi du ciel et de la terre qui passe.

On ne saurait croire à quel point ces processions sont chères aux Indiens, combien elles captivent leur imagination, lente à s'émouvoir, et raniment leur foi, bientôt chancelante, si le christianisme, dépouillé de sa pompe et de sa poésie, cessait de parler à leurs yeux. Avant d'avoir observé de plus près ces peuples simples, avant d'avoir étudié leurs besoins, le degré d'avancement moral dont ils sont susceptibles, ne dédaignez point trop l'empire de ce culte qui ne les assujettit encore qu'à ses pratiques extérieures. N'est-ce point d'ailleurs un beau spectacle que celui des vainqueurs et du peuple conquis confondus dans une commune adoration? La conquête n'en devient-elle pas plus indulgente, le joug plus léger, la soumission plus honorable? Et puis l'Indien n'est point fait pour les impressions profondes ni pour les aspirations sublimes : il est frivole dans sa foi, parce que la frivolité est toute sa nature. S'il sort un instant de son apathie, c'est pour réjouir ses yeux par la vue de l'or qui brille, des plumes qui ondoient, des cierges qui s'allument; c'est pour prêter une oreille ravie à l'éclat des instrumens de cuivre ou à la voix grave des orgues mêlant leur harmonie à la mélodie des saints cantiques. C'est sa fibre impressionnable plutôt que son cœur qui a proclamé le Dieu vivant : il croit néanmoins, et cette religion superficielle lui sert presque de frein, lui tient lieu de morale, lui fait une société où nul de ses droits n'est compromis ni méconnu.

L'Indien n'est point né affectueux. L'amour même ne tient pas dans sa vie la place que devrait assurer à ce sentiment une nature ardente et voluptueuse. Le seul stimulant qui puisse arracher le Tagal à son indolence, c'est le jeu. Voyez cet homme du peuple dans les rues de Manille, assis sur ses talons, habituant le coq qu'il tient entre ses bras au bruit de la chaussée, à la vue des passans. Ce coq est le champion qu'il prépare au combat, sur la valeur duquel il engagera ses modestes économies de la semaine. Dès qu'il le croira suffisamment aguerri, il armera ses ergots de lames affilées et le présentera dans l'arène. Le gouvernement espagnol ne défend pas aux Indiens ce barbare plaisir. Sans l'attrait du jeu, comment obtiendrait-il de leur mollesse un travail volontaire? Le fisc retire 14 ou 15,000 piastres par an des droits qu'il prélève sur cet amusement favori. Entrez le dimanche, au sortir de la messe, dans la *gallera;* admirez avec quelle ardeur tous ces Indiens jettent leurs piastres au milieu du cirque! *Al blanco! io voy al blanco!* — Je parie pour le blanc, je parie pour le noir! — *Quiere usted apostar?* me disait un jour un Indien demi-nu en me tendant six piastres fortes. Si encore l'émotion de ce combat était de quelque durée! Mais on met deux coqs face à face; ils baissent la tête, s'élancent l'un sur l'autre, et en un instant un des champions est éventré. Quelquefois cependant la lutte se prolonge; on se passionne alors pour l'un des

combattans, et, s'il succombe, on s'attendrit douloureusement sur son sort.

Quelque dégoût que puissent inspirer les péripéties de ces scènes cruelles, dès qu'on veut étudier le peuple de Manille, il faut se résigner à en supporter le spectacle. Quitter l'île de Luçon sans avoir assisté à un combat de coqs, ce serait quitter l'Espagne sans avoir été témoin d'une *corrida* de taureaux. Le voyageur a rarement le loisir de contrôler et d'approfondir ses impressions. Pour juger les peuples divers qui passent rapidement sous ses yeux, il faut qu'il saisisse le moment où leurs passions excitées mettent pour ainsi dire à nu leur être intérieur. Si vous voulez apprécier en quelques instans les traits les plus saillans du caractère tagal, si vous voulez voir l'Indien, oublieux de son apathie, se montrer au grand jour, c'est au milieu des solennités religieuses, c'est dans l'enceinte de la *gallera* que vous devrez le suivre. Quand vous l'aurez observé dans la simplicité de sa foi et dans l'ardeur frénétique de ses jeux, vous connaîtrez les deux principaux ressorts qui font mouvoir son ame.

Les habitans qui peuvent se targuer à tort ou à raison d'une origine européenne forment à Manille une aristocratie qui a plus de prétentions que de priviléges. Les métis, issus de femmes tagales et de pères espagnols ou chinois, composent ce qu'on pourrait appeler la classe moyenne. Le nombre des habitans d'origine espagnole, *hijos del pais*, celui des Chinois du Fo-kien, ou *sangleyes*, demeurent à peu près stationnaires. On compte à peine 5,000 Européens et 10,000 Chinois dans l'île de Luçon; les derniers recensemens accusent au contraire une progression rapide dans le chiffre des métis. On évalue à 20,000 ames la classe des métis espagnols, à 160,000 celle des métis *sangleyes*. La plupart des Chinois sont restés fidèles au culte de Bouddha. Ils sont venus à Manille pour s'enrichir, et ne songent qu'au moment où ils pourront se rapprocher des tombeaux de leurs ancêtres; mais leurs enfans, élevés par des mères chrétiennes, professent tous la religion catholique. Avec leur sang mongol, les Chinois ont transmis à cette race intermédiaire leur industrie et leur esprit spéculateur. Les métis, et surtout les métis chinois, sont les seuls capitalistes des Philippines. Ils ont le sentiment de l'avenir; les Indiens ne l'ont pas. Dès qu'un Tagal a gagné une piastre, il ne songe qu'au moyen de la dépenser; ce dissipateur insouciant est la cigale de la fable. Le métis au contraire a reçu en partage l'instinct économe et prévoyant de la fourmi, il s'enrichit par ses épargnes plus encore que par ses spéculations : les grandes affaires lui font peur; mais il excelle dans les transactions dont les produits agricoles des Philippines sont l'objet. Son tempérament flegmatique s'adapte merveilleusement à la lenteur de conception de la race indienne. Sa condescendance, sa patience sur-

tout, enlacent adroitement le Tagal, que la vivacité espagnole eût effarouché. Aussi les métis et les Chinois font-ils presque tous fortune à Manille, tandis que la plupart des Européens ont fini par s'y ruiner.

Cette classe moyenne mérite tout l'intérêt, mais aussi toute la surveillance du gouvernement espagnol. L'humeur changeante du Tagal peut lui suggérer le désir de secouer le joug tutélaire qu'il subit; ces tendances capricieuses sont sans gravité, s'il ne se rencontre une pensée plus ferme pour les concentrer et les conduire au but. Il est certain que les élémens d'une émancipation sérieuse n'existent point encore aux Philippines. Les insurrections qu'ont fait éclater à diverses reprises dans la capitale de Luçon la turbulence de la population chinoise, ou les mécontentemens d'une garnison soulevée par des ambitions subalternes, n'ont jamais eu le concours de la population indigène. Cependant, quand on songe que les métis ont pour eux la richesse, qu'ils occupent une place importante dans les rangs de l'armée et dans ceux du clergé, qu'ils ont à subir des prétentions qui les froissent, une concurrence qui les humilie, quand on se rappelle quel penchant invincible porte toutes les colonies à se séparer tôt ou tard de leur métropole, on ne peut trouver étrange que l'Espagne observe avec un peu d'inquiétude l'importance croissante de cette race industrieuse, et s'applique à l'empêcher d'acquérir une dangereuse influence sur l'esprit de la population. Lorsqu'on a perdu le Pérou, le Chili et le Mexique, trois empires conquis par un courage héroïque et une admirable persévérance, on a bien quelque droit de se montrer soupçonneux. Tant que le gouvernement espagnol ne poussera point ses ombrages jusqu'à l'injustice, ce n'est pas nous qui le blâmerons de se tenir en garde contre des passions auxquelles le moindre espoir de succès pourrait communiquer une déplorable énergie.

On peut, sans sortir de Manille, recueillir des notions suffisamment exactes sur la population indigène des Philippines : le type de cette race apathique s'est peu altéré au contact des races étrangères; mais il faut parcourir les campagnes de Luçon pour apprécier les ressources matérielles de la colonie, et c'est en visitant les villages de l'intérieur qu'on étudiera dans tous ses détails le mécanisme d'un gouvernement qui soumet à une poignée d'Européens une population de près de trois millions d'ames. Avant de suivre les indigènes de Luçon sur ce nouveau terrain, il faut cependant embrasser l'ensemble des institutions auxquelles jusqu'à ce jour la domination espagnole a dû sa sécurité.

L'Espagne n'emploie qu'un très petit nombre d'agens européens aux Philippines : elle doit par conséquent leur conférer d'immenses attributions. Le capitaine-général, chef suprême de l'armée, est aussi le chef de toutes les administrations civiles. La direction seule des finances a été soustraite à son autorité depuis l'année 1784. *L'audience*

royale, destinée à servir de contre-poids à cette omnipotence, est à la fois le tribunal supérieur qui juge en dernier ressort les causes civiles et criminelles et le conseil de gouvernement dont le capitaine-général doit prendre l'avis avant d'adopter aucune mesure importante. Dans les provinces, des préfets, sous le nom d'alcades, sont investis par le capitaine-général de tous les pouvoirs civils et militaires. Ces alcades sont souverains dans toute l'acception du mot. Ce sont eux qui président à la répartition du contingent de la milice, qui surveillent l'entretien des routes et la perception des impôts, qui rendent aussi la justice en première instance. Jusqu'en 1845, les alcades eurent le privilége de faire le commerce pour leur propre compte : cette faculté, source de mille abus, leur fut retirée par un ordre de la cour, et à des profits trop souvent illégitimes on substitua une augmentation de traitement. Pour délégués de leur autorité dans les divers villages de la province, ces préfets espagnols n'ont que des agens indigènes. L'Espagne a emprunté ce rouage indispensable à l'état social qu'elle était appelée à transformer.

En débarquant dans l'île de Luçon, les compagnons de Legaspi n'y trouvèrent point, comme les Hollandais dans l'île de Java, de grand centre politique. Tout au plus quelques *rajahs* avaient-ils réussi à faire reconnaître leur suprématie par un certain nombre de tribus. Le morcellement de l'autorité était infini. Chaque bateau ou *barangay* qui avait abordé sur la côte de Luçon y avait transporté un chef, — le *dato*, — et quarante ou cinquante subalternes, — *timaguas*. — Telle avait dû être l'origine d'une aristocratie héréditaire et d'une classe inférieure qui évitaient avec soin de se confondre. Les querelles intestines avaient ajouté à ces deux catégories la classe des esclaves. Les Espagnols abolirent l'esclavage et reconnurent le droit exclusif de l'aristocratie indienne aux priviléges politiques. Chaque *dato* fut chargé, sous le nom de *cabeza de barangay*, de maintenir le bon ordre et l'harmonie au sein des cinquante familles dont on lui laissa la direction. Ce fut lui qui répartit les corvées, régla les différends et fut chargé du recouvrement de l'impôt, dont il fut lui-même affranchi ainsi que son premier-né. Il s'appela le *señor don Juan* ou *don Pedro*, et prit rang parmi les *principales*. Lorsque l'absence d'héritiers mâles rendit une *cabeceria* vacante, lorsque le développement de la population vint accroître le nombre des *barangaïs*, ce fut sur la proposition de tous les chefs du village que fut nommé par l'autorité supérieure de la province le nouveau membre de cette aristocratie locale. Dans quelques provinces, on avait voulu donner satisfaction aux désirs ambitieux des Indiens en fixant à trois années l'exercice de ces fonctions si enviées. Au bout de ce temps, les chefs de *barangaïs* devenaient *cabezas pasados*, rentraient dans la classe des *principales* et laissaient à d'autres les honneurs de l'admi-

nistration. Mais ce système avait le grave inconvénient de multiplier les membres privilégiés de la communauté et d'aggraver par conséquent les charges qui pèsent sur la classe inférieure; on a dû y renoncer et revenir aux premiers erremens.

Cette organisation ne donnait que des chefs de quartier; il fallait un maire, des adjoints, des juges de paix, une police au village. C'est encore à l'élection qu'on les a demandés. Treize électeurs choisis, la moitié parmi les *cabezas* en place, l'autre moitié parmi les notables qui ont déjà exercé des fonctions municipales, procèdent chaque année, dans le courant du mois de décembre, à la nomination d'un *gobernadorcillo,* maire ou capitaine du village, d'un adjoint — *teniente,* — d'un certain nombre d'agens de police — *alguaciles,* et de trois juges, dont le premier a l'inspection des terres ensemencées, le second des plantations, le troisième des troupeaux. Les *gobernadorcillos* sont, ainsi que l'indique leur titre, des gouverneurs au petit pied. C'est à leur tribunal que sont déférées les causes civiles tant qu'il ne s'agit point d'une valeur supérieure à 44 piastres. Ce sont eux qui doivent faire la première instruction criminelle et qui reçoivent l'impôt recouvré par les soins des *cabezas.*

A côté de l'autorité civile vient naturellement se placer, dans un pays aussi catholique que les Philippines, l'autorité religieuse. Les rois d'Espagne avaient poussé la sollicitude pour leurs nouveaux sujets jusqu'à leur nommer un défenseur spécial qui portait, au sein du conseil de gouvernement, le titre de *protecteur des Indiens.* Cette précaution cependant n'eût point sauvé la population tagale des excès de pouvoir de tant d'agens sans contrôle, si les religieux n'eussent offert à leurs néophytes sur tous les points du territoire une protection plus immédiate et plus efficace. Le missionnaire vivait au milieu des indigènes qu'il avait conquis à la foi et à la couronne d'Espagne. Le village qui s'élevait au milieu des forêts vierges était son œuvre. Il n'avait d'autre joie, d'autre orgueil que de le voir prospérer. Au sein de cette communauté naissante, il était le consolateur et le pacificateur, il était le juge, il était surtout l'avocat. C'était lui qui allait porter à Manille les doléances de ses paroissiens, et qui, grace à la puissance dont l'investissaient les ordres de la métropole, servait de frein aux exigences de l'autorité locale, souvent même d'entrave aux projets de l'autorité supérieure.

On ne peut le nier, la protection étendue sur les Indiens par le bras du clergé fut souvent excessive. Aucune réforme, aucune amélioration n'était possible, si elle pouvait porter atteinte à la quiétude du paysan tagal. Au moindre symptôme de contrainte, les religieux s'alarmaient pour le bien-être de leur troupeau et assiégeaient le capitaine-général de Manille, le vice-roi du Pérou, la cour même de Madrid, de

leurs plaintes et de leurs réclamations. On a reproché aux curés des Philippines d'avoir traité les Indiens comme des enfans, — il eût fallu ajouter comme des enfans gâtés. On a dû cependant à l'initiative de ces religieux quelques progrès dans les cultures et dans l'industrie coloniales; mais ces progrès ont toujours eu pour but la prospérité intérieure de l'archipel. Jamais le clergé des Philippines n'a songé à grossir les revenus de la métropole ou à augmenter le chiffre des produits destinés à l'exportation. Ce fut pour que l'Indien n'eût point à redouter les funestes suites des années de sécheresse que les religieux espagnols introduisirent dans l'île de Luçon la culture du blé et du maïs; ce fut pour l'empêcher de rester tributaire de l'industrie chinoise qu'ils lui apprirent à tresser la paille, à tisser les étoffes de coton et de piña; ce fut aussi au profit de ses besoins, de sa commodité personnelle, que le Tagal, sous la direction du curé, détourna le cours des ruisseaux, jeta des ponts sur les torrens et traça des sentiers sur les flancs de la montagne.

Il existe deux clergés distincts aux Philippines : le clergé régulier et le clergé séculier. De fâcheuses dissensions entre les ordres religieux et l'archevêque de Manille engagèrent la cour de Madrid à donner aux Tagals un certain nombre de pasteurs indigènes. On attendait plus de docilité et de souplesse de la part de ce clergé séculier, que l'archevêque pouvait peupler de ses créatures. On ne s'arrêta dans cette voie périlleuse que lorsque les capitaines-généraux en eurent à l'envi signalé le danger. Sur 528 cures, on en compte aujourd'hui 191 qui sont desservies par des prêtres indiens ou des métis. Le clergé espagnol se recrute dans les rangs des augustins chaussés et déchaussés, des franciscains et des dominicains. Ces ordres religieux, si puissans autrefois en Espagne, ont vu leur splendeur s'abîmer dans les troubles des guerres civiles. Il ne leur est resté d'autre asile que les Philippines, où l'affection des populations continue de protéger leur existence et leur assure encore une immense influence.

Les alcades supportent impatiemment cette action occulte qui balance leur pouvoir. Avec sa propre estime, l'autorité civile devait recouvrer dans les Philippines le sentiment de son importance; mais, quelque légitimes que puissent être les tendances de cette administration épurée, elle ne peut oublier qu'on ne compromettrait point impunément, dans ces contrées lointaines, le prestige de l'autorité ecclésiastique. Ce qu'il faut à l'Espagne, ce n'est point un clergé affaibli, c'est un clergé dévoué à ses intérêts. Le curé doit être, comme par le passé, le médiateur du faible, le surveillant de tous ces officiers municipaux dont la tyrannie s'exercerait sans pudeur, si elle n'avait plus à redouter le regard du pasteur de la paroisse. On peut demander au clergé, en échange des égards qu'on lui accorde et des droits qu'on lui

reconnaît, de comprendre ce qu'exigent dans les Philippines l'affermissement et la prospérité de la domination espagnole. Que le curé, suivant les conseils d'un saint missionnaire, « serve la cause de Dieu sans nuire à celle de César (1). » Les ordres religieux ont aujourd'hui une autre mission qu'au temps de la conquête. Leur devoir n'est plus de contrarier les projets de l'administration; ce devoir consiste au contraire à servir des vues patriotiques et fécondes avec intelligence et sympathie.

II.

Pour pressentir l'avenir d'une colonie, il faut d'abord en connaître les ressources naturelles; il faut ensuite, dès qu'on a pu acquérir la connaissance des fondemens sur lesquels repose l'autorité de la métropole, chercher à surprendre cette autorité dans l'exercice de sa puissance. Pendant notre séjour sur les côtes de Luçon, ce fut le hasard qui nous tint lieu de méthode. Une première expédition nous conduisit sur les bords du lac de Bay, dans la province de la Laguna, et nous montra ce que la nature a fait pour les Philippines. Nous ne vîmes cette fois ni les alcades ni le clergé à l'œuvre. Une seconde campagne dans les provinces de Batangas, de Tondo et de Bulacan nous permit au contraire d'apprécier la part d'influence dévolue aujourd'hui à l'élément religieux et à l'élément politique dans l'archipel espagnol.

Sous les tropiques, on ne peut voyager en toute saison. Tant que régnera la mousson pluvieuse, ne songez pas à sortir de Manille. Les routes sont alors impraticables; les ponts de bambou que l'on a négligé de démonter ont été emportés par les torrens; les ruisseaux grossis sont des fleuves. Les mois de janvier et de février sont les plus favorables pour s'avancer dans l'intérieur de l'île. Le mois de mars est sec, mais brûlant. On peut toutefois braver encore ces premières chaleurs, si l'on se met en route long-temps avant le lever du soleil, et qu'on ait soin de voyager à petites journées. Notre première expédition eut lieu pendant le mois de mars, la seconde vers la fin du mois de janvier.

Le passeport que nous avait délivré au mois de mars 1848 le gouverneur intérimaire des Philippines, le général Blanco, ne nous autorisait à visiter que la province de la Laguna. Cette province, qui renferme trente-cinq villages et une population de cent trente-sept mille ames, doit son nom au lac de Bay, autour duquel s'infléchit la haute chaîne de montagnes dont l'Océan Pacifique baigne l'autre versant. De cette cordillère couverte d'une admirable végétation descen-

(1) *Haga la causa de Dios y no impida la del Cesar.*

dent des milliers de ruisseaux qui, après avoir fertilisé la plaine, vont alimenter la lagune. Le Passig aspire par une triple bouche ces eaux gonflées, et quelques lieues plus loin les rejette à la mer. D'une extrémité à l'autre du lac de Bay, on peut compter près de vingt-cinq milles. C'est une véritable mer intérieure, très profonde sur certains points, qui a ses vagues, ses tempêtes et souvent aussi ses naufrages. Des bateaux à vapeur sillonneront un jour le lac de Bay : quand ce jour-là sera venu, Manille aura peut-être cessé d'être la ville la plus importante des Philippines. Aujourd'hui les villages de la Laguna n'ont encore que des communications très lentes et très difficiles avec la mer. Pour entrer dans le Passig, il faut franchir une barre qu'on pourrait sans doute faire disparaître, et qui arrête quelquefois des jours entiers près de ce passage critique les lourdes barques auxquelles est réservée la navigation du lac.

Au mois de mars, le temps est généralement si beau, que nous n'hésitâmes point à nous aventurer sur cette méditerranée dans deux *bancas* du Passig, montées chacune par quatre rameurs indiens. Avec le toit de bambou qui les couvre dans toute leur longueur, ces bancas composent une des embarcations les moins sûres qu'on puisse imaginer. Si une lame venait à les emplir, si, au moment où elles livrent à la brise leur petite voile de natte, une soudaine rafale les faisait chavirer, je ne sais trop par quel procédé on parviendrait à sortir de l'espèce de porte-cigares dans lequel on se trouve enfermé.

Nous partîmes de Manille une ou deux heures avant le coucher du soleil, afin de pouvoir traverser le lac de Bay à la faveur du calme profond qui règne ordinairement pendant la nuit. Nos rameurs, armés chacun d'une pagaie, étaient dans toute l'ivresse du départ. Les pirogues volaient sous l'effort des larges pelles qui battaient l'eau du Passig à coups redoublés, ou, pour mieux dire, qui s'y enfonçaient comme la pioche du mineur quand il a senti l'approche du filon. Nous suivions de très près la rive droite du fleuve, afin de refouler plus aisément le courant. S'abandonnant au contraire au fil de l'eau, de nombreux bateaux descendaient vers Manille, les uns remplis de passagers, d'autres chargés d'herbe fraîche, d'autres enfin soutenant de chaque bord une longue file de bœufs qui, attachés par les cornes, venaient de traverser la lagune à la nage. Notre vitesse cependant se ralentissait peu à peu. Nous ne pûmes atteindre le village de Passig avant la nuit; ce village fut notre première étape. Il faut au Tagal trois repas par jour, et l'heure du souper de nos bateliers était arrivée : sobre souper s'il en fut, car il ne devait se composer que de riz gonflé dans de l'eau bouillante.

Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la rapidité et l'industrie avec lesquelles nos Indiens firent les apprêts de leur frugal repas. Pour batterie de cuisine, ils n'avaient qu'un vieux pot de terre noir et

fêlé. Cette frêle marmite fut assise avec précaution sur un foyer improvisé, et nos mariniers, au lieu de nous emprunter le secours de nos allumettes chimiques, s'occupèrent, dès qu'ils eurent rassemblé quelques branches sèches, d'allumer du feu à l'aide de deux morceaux de bambou frottés l'un contre l'autre. Pendant qu'assis sur leurs talons ils s'apprêtaient à faire honneur à la *morisqueta* (1) lentement gonflée par la vapeur, chacun de nous errait, suivant son caprice, dans le village de Passig. Les rues à cette heure étaient presque désertes, les habitans se livraient déjà aux plaisirs de la veillée, et l'on n'entendait de tous côtés que des voix nasillardes qui psalmodiaient en vers tagals l'histoire de la passion du Sauveur. *Cantar la pasion* est un des plus grands plaisirs que connaisse l'Indien des Philippines, et, je dois ajouter, une des plus déplorables coutumes qui aient jamais menacé le repos du voyageur.

La population de Luçon laisse en friche des provinces entières et se tient agglomérée sur certains points du territoire. Le village de Passig, avec ses vingt mille ames, aurait en France l'importance d'une sous-préfecture. Une longue rue perpendiculaire au cours du fleuve et coupée de distance en distance par des rues transversales donne à cette riche paroisse une apparence de régularité qui manque au quartier confus de Binondo. Nous nous lassâmes bientôt de parcourir ces rues abandonnées, et nous nous rapprochâmes des bords du fleuve. Adossées au tronc d'un tamarinier gigantesque dont l'ombre les abritait pendant la chaleur du jour, quelques échoppes en plein vent offraient encore aux passans attardés la noix d'arec enveloppée d'une feuille de bétel (*el buyo*) et le plat favori du Tagal, le *goulay* de poisson assaisonné de piment et de tamarin. Nos bateliers n'avaient point heureusement cédé à cette double tentation; ils avaient avalé à la hâte quelques boulettes de riz roulées entre leurs doigts, et se déclaraient prêts à repartir. L'Indien, quand il le faut, peut égaler la sobriété du dromadaire. Grace au zèle de nos *banqueros*, nous eûmes bientôt franchi la distance qui nous séparait du lac de Bay, et nous pûmes, à la clarté de la lune, distinguer le sommet élevé de l'île Talim : c'est vers cette île que nous fîmes route, sans daigner prendre la peine de longer le rivage. Le ciel était bleu et pur, le lac immobile; à deux heures de la nuit, nous nous trouvions entre la pointe du Diable et l'île Talim, au milieu du détroit de Quinabutasan. Nous avions fait treize ou quatorze milles depuis que nous avions quitté le village de Passig; il nous en restait six à parcourir pour toucher au terme de notre traversée.

Le lac de Bay est appelé à jouer un rôle trop important dans l'avenir de la colonie espagnole pour que nous n'essayions point d'en faire

(1) Riz cuit à l'eau.

comprendre la configuration. Le pourtour de ce lac est assez régulier du côté du sud; mais vers le nord il présente trois enfoncemens, je dirais presque trois bassins distincts, formés par deux promontoires volcaniques, barrières de lave qui ont partagé la vaste bouche de l'ancien cratère. La pointe du Diable et l'île Talim, qui n'en est que le prolongement, sont une de ces barrières; le massif montagneux de la Jala-Jala (1) forme l'autre. C'est vers la plage de la Jala-Jala que nous nous dirigeâmes, dès que nous eûmes franchi le détroit de Quinabutasan. Il y a quelques années, cette presqu'île montueuse était abandonnée aux sangliers, aux caïmans et aux singes. Un négociant français, M. de la Gironière, entreprit d'y porter la culture. Après de longues années de persévérance et des prodiges d'industrie, M. de la Gironière reçut, des mains de l'intendant de Manille, la prime de 8,000 piastres promise par le gouvernement espagnol au propriétaire qui pourrait, le premier, réunir quatre-vingt mille pieds de café en plein rapport. M. de la Gironière avait ouvert une voie féconde; malheureusement il trouva peu d'imitateurs (2).

Depuis plusieurs années, M. de la Gironière était en France. Un de ses parens, M. Vidie, avait hérité du beau domaine et des traditions hospitalières de la Jala-Jala. Debout avant le lever du soleil et prêt à faire sa ronde comme l'homme aux cent yeux de La Fontaine, M. Vidie allait se diriger vers ses champs de cannes à sucre, quand nos pirogues s'échouèrent sur la plage, à quelques pas de son habitation. Ce n'était point seulement un asile que nous venions demander au successeur de M. de la Gironière, c'était une des créations les plus remarquables de la colonie que nous venions admirer. On est loin de se figurer de quel prix il faut payer aux Philippines le succès de pareilles entreprises. Coiffé du salacot tagal, M. Vidie bravait les ardeurs du soleil avec l'indifférence d'un Indien; il dormait, comme Booz, au milieu de ses moissonneurs, et ne quittait pas deux fois l'an sa propriété. On n'eût reconnu chez lui l'Européen qu'à la culture de l'esprit et à l'urbanité des manières, et cependant combien de déceptions cet homme courageux, qui n'avait point accepté sa tâche à demi,

(1) Il ne faut point oublier que tous les noms de lieux sont écrits avec l'orthographe espagnole : la *Jala-Jala* doit se prononcer la *Hala-Hala*, mais avec un accent guttural que notre alphabet ne peut indiquer.

(2) La place de Manille peut livrer à peine 8 ou 900,000 kilogrammes de café au commerce étranger. Aussi avons-nous vu plusieurs fois la pénurie du marché tromper l'espoir des spéculateurs qu'avait séduits le droit différentiel établi par nos tarifs de douane en faveur des cafés transportés sous pavillon français des pays situés au-delà du détroit de la Sonde. On appréciera le développement qu'eût pu prendre ce commerce, si l'on songe qu'il s'importe annuellement en France 15 ou 16 millions de kilogrammes de café, 50 millions aux États-Unis, 25 millions en Angleterre, et que la qualité supérieure du café des Philippines le ferait rechercher de préférence à celui du Brésil ou de Java.

qui en avait compris tous les devoirs et toutes les exigences, combien de cruels mécomptes n'eut-il point à subir! C'est à lui qu'il faudrait demander si l'affluence des capitaux, si les primes d'encouragement suffiront à développer les ressources naturelles de l'archipel espagnol?

Les lois aux Philippines ont été faites dans l'unique intérêt des Indiens. Il semble que la conquête n'ait eu lieu, que l'occupation ne se perpétue que pour conduire le Tagal au ciel par un chemin de fleurs. Tout individu qui défriche une terre inculte ou abandonnée en devient propriétaire. Il transmet ce droit de propriété à ses descendans, qui ne le perdent que le jour où ils cessent de cultiver le bien patrimonial. La jouissance de la terre n'entraîne le paiement d'aucun impôt. L'Indien verse chaque année, entre les mains du *cabeza de barangay*, le montant d'un *tributo*, taxe personnelle qui s'élève à peine à 10 francs par famille, à 2 francs par tête. A ce prix, il est complétement libéré envers le trésor public : ainsi cet heureux mortel peut posséder tous les avantages de la propriété sans en subir les charges; il lui suffit de quelques heures de travail pour assurer sa subsistance et acquitter ses impôts. Sa femme file et tisse le coton ou la *piña* destinés à ses propres vêtemens et à ceux de la famille. Quel besoin cet Indien, s'il n'est ni joueur ni ivrogne, peut-il donc avoir d'un salaire? Je suppose cependant que, rendu nécessiteux par ses passions, séduit par l'attrait du gain, le paysan tagal cède à des instances réitérées, et consente à tracer un sillon dans un autre champ que le sien : qui pourra garantir au propriétaire que ce concours inconstant ne lui fera point défaut au moment décisif? Qui pourra lui promettre qu'au jour de la moisson les bras qui ont confié la semence à la terre ne se refuseront point au labeur de la récolte? Le code des Indes n'a imposé aux habitans des Philippines l'obligation du travail qu'autant qu'il l'a fallu pour les sauver de la famine. Si la sécheresse menace la récolte des rizières, c'est le rotin à la main que les *gobernadorcillos* et les *alguaciles* font semer le maïs, qui ne trompe jamais l'espoir du cultivateur; mais, à l'exception de ces cas extrêmes et de quelques corvées indispensables, l'Indien dispose de son temps et de sa personne comme il lui convient. Le législateur a voulu que, sous aucun prétexte, il ne pût être attaché à la glèbe. Aux yeux de la loi, le Tagal n'est qu'un mineur : les obligations qu'il souscrit ne l'exposent à aucune poursuite; les engagemens qu'il contracte n'enchaînent pas son indépendance. Il est libre dans toute l'acception du mot, quand bien même il consentirait à ne plus l'être. L'imprévoyance et la simplicité de la population indigène ont été ainsi placées hors de l'atteinte des spéculateurs européens ou chinois. Le code des Indes, depuis la première page jusqu'à la dernière, n'est qu'un monument de sollicitude paternelle. Il témoigne des tendances désintéressées qui présidèrent à la

conquête des Philippines; mais ce code bienfaisant n'est point fait, il faut en convenir, pour encourager les entreprises agricoles.

Dans les Philippines, comme dans les autres îles de l'Archipel indien, la culture du riz doit avoir le pas sur toutes les autres cultures, puisque c'est elle qui assure la subsistance de la population. La culture du tabac occupe le second rang, car le tabac ne constitue point seulement la branche la plus productive du revenu public, il est aussi pour le paysan tagal un objet de première nécessité. Il se consomme annuellement dans la colonie plus d'un milliard de cigares. On n'en exporte que soixante-six millions. Douze mille femmes et un millier d'hommes sont employés toute l'année à transformer en cigares et en cigarettes les feuilles cultivées dans les provinces de Cagayan, de la Pampanga et de la Nouvelle-Biscaye, dans les districts occupés par les tribus indépendantes et dans les îles Bisayas. Le gouvernement s'est réservé le monopole du tabac; il l'achète à des prix fixés et met tous ses soins à en empêcher la contrebande. En 1849, 2 millions 300 mille kilogrammes de tabac en feuilles entrèrent dans les fabriques de Manille, de Cavite et de Navotas; 2 millions 500 mille kilogrammes furent expédiés en Espagne.

Quand on a nommé le riz et le tabac, le café, dont la France tend à monopoliser l'exportation, l'*abaca*, chanvre soyeux et tenace, dont les demandes croissantes des États-Unis ont encouragé la culture, l'indigo et le bois de sapan, on n'a point encore cité le produit qui, mieux que toute autre denrée, semble déterminer l'importance des diverses possessions coloniales. Après le coton et les céréales, c'est le sucre, on le sait, qui occupe le premier rang dans les échanges du globe. La consommation d'un kilogramme de café entraîne celle de trois kilogrammes de sucre. La production de cette denrée précieuse est encore dans l'enfance aux Philippines; elle s'est élevée cependant, depuis 1830, de 8 millions de kilogrammes à 25 millions : c'est à peu près la production de la Martinique ou de la Guadeloupe. L'île de Cuba, qui dispose du travail d'environ 400 mille noirs, a porté en 1850 le chiffre de sa fabrication à 200 millions de kilogrammes. On voit à quel degré de prospérité pourraient atteindre les Philippines, si l'on obtenait seulement du labeur volontaire de chaque Indien la moitié de la tâche qu'accomplit le nègre esclave dans l'île de Cuba.

La propriété de M. Vidie, exploitée avec une remarquable intelligence, nous offrait un échantillon des trois principales sources de revenu que présente ordinairement un domaine rural aux Philippines. Des rizières et des champs de cannes à sucre s'étendaient jusqu'au pied de la montagne. A l'abri des futaies répandues sur le flanc des collines croissaient les cafiers; des troupeaux de buffles et de bœufs du Bengale paissaient dans les prairies; des escadrons de poneys aux

jambes fines, à l'œil vif, race amoindrie et non dégénérée des campagnes andalouses, erraient librement à travers la plaine. On rencontre toujours de nombreux bestiaux dans les grandes propriétés de l'île de Luçon : ces troupeaux assurent aux *haciendas* voisines de Manille un revenu facile et leur donnent je ne sais quelle apparence patriarcale.

Nous ne pûmes passer qu'un jour à la Jala-Jala. La nuit même qui suivit notre arrivée, pendant que nous goûtions les douceurs du sommeil sous le toit hospitalier de M. Vidie, nos pirogues doublèrent la pointe de la presqu'île, et, remontant le long de la côte, allèrent nous attendre au pied du versant oriental des montagnes dont nous devions franchir la crête à cheval. Nous gagnâmes à cette combinaison quelques heures de repos, et avant le lever du soleil nous nous trouvâmes tout prêts à continuer notre voyage. On avait amené des *pampas*, où ils paissaient en liberté, quatre poneys au pied sûr et à l'humeur débonnaire. Nous gravîmes lentement le penchant des collines où l'ombre des grands arbres entretenait encore une douce fraîcheur; l'autre versant s'abaissait vers la plage par une pente moins rude : nous le descendîmes au galop, et, chargeant notre guide de tous nos remerciemens pour M. Vidie, nous rentrâmes encore une fois dans l'étui de nos bancas. Le troisième bassin de la Laguna était devant nous : nous devions le traverser, gagner l'embouchure de la rivière qui descend des hauteurs de Majaijai et arriver avec nos pirogues jusqu'au chef-lieu de la province de la Laguna, jusqu'à la *cabecera* de Pagsanjan.

En moins d'une heure, nous avons atteint la partie la moins profonde du lac, et nous naviguons au milieu des rizières. Des nuées de canards s'envolent devant nous; les poules d'eau montrent moins de méfiance. Comme le Tagal, elles paraissent avoir conservé la simplicité des premiers âges de la création. Funeste innocence, qui suffit pour éveiller dans nos cœurs le besoin de détruire! C'est avec des larmes dans la voix que l'un de nous demande ses capsules; l'autre vient d'introduire une double charge dans son fusil; un troisième, moins maître encore de ses sens, saute à terre. Tout occupé de prendre à revers ces longues files d'oiseaux aquatiques qui cinglent sans crainte le long du rivage, il s'inquiète peu du chemin par lequel ses coups doivent passer. Ce n'est que du petit plomb! s'écrie-t-il, pendant qu'autour de nous et sur le toit de nos bancas ce plomb égaré tombe et crépite comme de la grêle. Trente victimes gisent déjà au fond de nos pirogues; de nombreux blessés s'enfuient dans les roseaux. Le désir seul d'atteindre Pagsanjan avant la fin du jour peut mettre un terme à ce massacre.

Nous entrons enfin dans la rivière qui doit nous conduire à notre nouvelle étape. Quels flots purs et limpides! quelles rives doucement ombragées! que tous ces oiseaux perdus dans le feuillage égaient bien les vertes banderoles qui frémissent quand ils passent! Sous les tropiques, si je voulais me rappeler la patrie absente, c'étaient toujours

de grands ormes que je voyais, aux dernières lueurs du crépuscule, dessiner leur silhouette gigantesque sur le ciel. Aujourd'hui je ne puis reporter ma pensée vers les Philippines sans entendre le murmure des touffes de bambous dont la brise vient entrechoquer les tiges sonores. Ce sont ces massifs aériens que je vois se pencher sur les eaux, se dresser au bord des routes. Le palmier appartient indistinctement aux îles de l'Océanie et à l'Archipel indien; le bambou est véritablement, sur les côtes de l'Indo-Chine, l'arbre national. Nous glissons à l'ombre de ces charmilles sauvages que le moindre souffle agite et fait frissonner. La longueur de nos pagaies nous sépare à peine de la rive. Que voyons-nous donc serpenter entre ces racines? Quel est ce reptile qui se glisse à travers les feuilles mortes? Serions-nous destinés à la gloire d'immoler de jeunes caïmans? Européens que nous sommes! nous n'avons pas encore reconnu le plus inoffensif des sauriens, le plus pacifique descendant de cette illustre tribu qui nous a précédés sur la terre. Ce monstre dont la crête se dresse indignée, dont la peau rugueuse brille au soleil et semble défier le tranchant du sabre, n'est point un caïman, c'est un iguane. Il nous faut toujours du sang et des victimes. Quatre iguanes, dont le plus grand, orné d'une superbe crête, un lézard de haut parage, n'avait cependant pas plus d'un mètre de long, sont immolés en quelques minutes. Nous les abandonnons à nos *banqueros,* qui s'en promettent un souper splendide, et déjà blasés, même sur les iguanes, nous renonçons au plaisir de la chasse. D'ailleurs nos bateliers ont demandé grace : depuis cinq ou six heures, ils n'ont point cessé de ramer, et le courant est si rapide, qu'il ne leur reste plus assez de forces pour nous conduire à Pagsanjan sans prendre un peu de repos. Nous débarquons donc sur la rive et songeons aux apprêts de notre déjeuner; mais avant tout nous voulons nous plonger dans ces eaux si calmes et si profondes et en savourer un instant la délicieuse fraîcheur. Avec quelle volupté on se plonge, on se roule, on disparaît dans ces flots bienfaisans, qui n'ont pas l'âcreté saline du flot marin! Il faut s'arracher cependant des bras de ces naïades pour aller fouler un sol brûlant et pour revêtir l'insupportable livrée de la civilisation. A deux heures de l'après-midi, nos rameurs délassés sont prêts à reprendre leurs pagaies; nous sommes de nouveau étendus au fond de nos bancas, et nous atteignons bientôt le débarcadère de Pagsanjan.

Pagsanjan, malgré son rang de *cabecera,* n'a pas l'importance du village de Passig; sa population n'atteint pas le chiffre de six mille ames. C'est un des points de l'île de Luçon où l'air est le plus pur, où les eaux et les bois ont le plus de fraîcheur. Si jamais le gouvernement espagnol reconnaît la nécessité de placer la capitale des Philippines hors de la portée des flottes ennemies, je ne crois pas qu'il puisse trouver un emplacement plus favorable pour la réalisation de ce projet que le vaste plateau qui s'étend entre la ville de Pagsanjan et le

village de Santa-Cruz. Des bateaux à vapeur établiraient une communication rapide entre la mer et ce nouveau siége du gouvernement colonial. La ville se développerait entre deux rivières navigables pour les pirogues et les *cascos*. On aime à peupler de riantes demeures cette création de l'avenir. à entourer chaque maison d'un jardin, à élever devant chaque façade un frais péristyle. S'il fallait retrouver ici une ville de guerre gardée par de hautes murailles et pressée dans une étroite enceinte, autant vaudrait laisser le capitaine-général et l'*ayuntamiento* dans leurs sombres palais ; mais, dans ma pensée, Pagsanjan ne serait point une place forte. Je voudrais qu'on y vît par milliers des *villas* et des *cottages* et qu'on y cherchât vainement un canon. Ce serait dans la chaîne de montagnes qui fuit vers Majaijai que j'irais cacher le palladium de la colonie, la citadelle imprenable qui renfermerait les armes et les munitions, l'arsenal d'où rayonneraient les milices pour harceler l'ennemi, pour empêcher sa domination de s'étendre au-delà des murs démantelés de Manille.

Nous ne nous étions point mis en campagne sans quelques lettres de recommandation. Dès qu'on sort de Manille, c'est une précaution indispensable, et, faute de l'avoir prise, on ne trouverait pas une *posada* dans tous les villages des Philippines. D'ordinaire, c'est le presbytère qui reçoit les voyageurs en détresse; mais on ne se soucie pas toujours d'aller réclamer cette hospitalité banale dont chaque curé peut remplir les devoirs avec plus ou moins de bonne grace : le métier de parasite a ses inconvéniens. Le gouvernement a compris qu'il devait affranchir le clergé de cette charge, et les voyageurs de ces dures obligations. La plupart des villages posséderont bientôt dans l'enceinte de la *maison commune* un logement où l'alcade en voyage, l'officier espagnol ou le touriste étranger pourront, sans contracter une dette de reconnaissance qui n'était que trop souvent méconnue, trouver un asile dont ils n'auront à remercier que leur passeport. Pagsanjan était encore privé, au moment de notre passage, de cette utile institution. Qu'on juge de notre désappointement en apprenant que les personnes auxquelles nous étions recommandés étaient le matin même parties pour Manille. Nous trouvâmes heureusement un fonctionnaire pour écrire au dos de notre passeport cette formule bienveillante : *Que no se los molesten!* qu'on n'inquiète point ces honnêtes gens! et, sûrs désormais de n'être pas pris pour des malfaiteurs, nous entrevîmes avec plus de résignation la perspective de bivouaquer sur la plage. Nous n'étions point cependant destinés à subir cette épreuve. Une heure ne s'était pas écoulée que nous avions trouvé un protecteur et un asile.

Le gouvernement des Philippines a dû suppléer à l'insuffisance des impôts directs par l'établissement de certains monopoles. Il s'est réservé la vente des liqueurs fortes, comme il s'était emparé de la vente du tabac. La séve de deux espèces de palmiers, le cocotier et le nipa,

recueillie dans un tube de bambou et soumise à la distillation, circule sous le nom de *tuba* dans toutes les fêtes des Indiens. Le trésor public doit au monopole de ce vin de coco un revenu de 3 ou 4 millions de francs. Les districts de Majaijai et de San-Pablo, dans la province de la Laguna, produisent en abondance la *tuba*, qui doit être portée à Pagsanjan, où deux employés de l'administration sont chargés de la recevoir. Ce fut un des passe-temps de notre soirée de voir les Indiens arriver l'un après l'autre avec leur provision de vin de coco, pendant que deux employés, du haut de leur estrade, acceptaient ou rejetaient ce produit d'une grossière industrie et faisaient verser dans de vastes foudres la liqueur qui avait atteint le degré de distillation convenable. Quand on saura que c'était *la renta de vinos y licores* qui nous sauvait à Pagsanjan des chances désastreuses d'une nuit passée à la belle étoile, on cessera de s'étonner de l'intérêt que nous prenions au succès de ses opérations.

Quelques nuages cependant vinrent voiler la face du soleil : nous profitâmes de cette heureuse circonstance pour visiter la ville. Quand nous eûmes gravi la rampe qui conduit du débarcadère au sommet du plateau, nous nous trouvâmes sur la route de Santa-Cruz et au centre du quartier qu'habite la population métisse. Le riant aspect de ce quartier, où semblaient régner des habitudes d'ordre et de bien-être inconnues aux Tagals, nous rappela un instant les gracieux *campongs* des Moluques. Le sordide spectacle des ruelles fangeuses où vit agglomérée une partie de la population de Manille fait peu d'honneur à l'administration espagnole; mais le village de Passig et celui de Pagsanjan ne seraient pas désavoués par un résident hollandais.

La nature des tropiques est féconde en merveilles. A l'intérêt qu'eût pu nous offrir une seconde journée passée à Pagsanjan, nous préférâmes le coup d'œil pittoresque que devait présenter au-dessus de ce village le cours de la rivière brusquement resserré entre deux chaînes de montagnes. Quelques heures de repos nous avaient fait oublier nos fatigues, et le soleil était encore caché derrière l'horizon, que déjà nos pirogues luttaient avec énergie contre le courant du fleuve. Bientôt une barrière de galets vint nous arrêter. Nos efforts réunis firent franchir au plus léger de nos esquifs ce premier obstacle. D'autres digues ne tardèrent point à se présenter : nous les détruisîmes. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous écartions les blocs de lave, nous ouvrions une brèche que le courant du fleuve se chargeait quelquefois d'élargir, et notre pirogue, engagée à l'instant dans le canal que nous avions creusé, se retrouvait au centre d'un bassin dont l'œil avait peine à mesurer la profondeur.

Les rives n'avaient point cessé de s'élever depuis notre départ. Nous voguions maintenant entre deux murailles de deux ou trois cents pieds de hauteur, murailles si abruptes, si nettement tranchées, qu'on eût

dit que le sabre de Roland avait passé par là (1). Quelques bouquets d'arbres tapissaient cependant ces rochers volcaniques; mais pourquoi le feuillage de ces arbres frissonnait-il secrètement agité? Pourquoi, au milieu du clair bassin dans lequel leur front se mirait, une pierre tombait-elle soudain, lancée par une main invisible? *Monos!* disaient nos bateliers. — Comment, *Monos?* — des singes? Mais avec l'avantage d'une pareille situation il n'est pas d'ennemis méprisables. Des singes, du haut de ces falaises, auraient défié toutes les armées de Rama. Nous aurait-on conduits dans une vallée de Roncevaux? Nos craintes heureusement ne tardèrent pas à s'évanouir. Les pierres qui de temps en temps venaient troubler le calme miroir du fleuve ne nous étaient pas adressées. Le peuple singe ne songeait qu'à faire des ronds dans l'eau; il ne s'était point armé pour repousser une invasion. Le soleil allait pénétrer dans cette large fissure comme au fond d'une caverne, quand nous nous décidâmes à battre en retraite. Emportés par un courant rapide, nous franchîmes sans accident les barrières que nous avions dépassées, et, après avoir erré quelque temps dans les bois, nous revînmes à Pagsanjan chercher un gîte pour la nuit.

Nous avions atteint l'extrémité orientale du lac de Bay. Le moment était venu de rétrograder vers Manille. Notre plan de campagne fut bientôt arrêté. Il fut convenu que nous suivrions le bord méridional du lac, sans jamais perdre de vue les pirogues qui portaient nos bagages. Au point du jour, nous prîmes congé de nos hôtes, à la bienveillance desquels nous dûmes l'avantage de pouvoir nous rendre à Santa-Cruz dans un *birlocho*. A Santa-Cruz, nous retrouvâmes nos pirogues. Le ciel était orageux, et les vents d'est semblaient disposés à fraîchir. Nos bateliers firent l'emplette d'une natte, l'attachèrent à deux bambous et se promirent de laisser désormais à la brise le soin de nous conduire. Il leur fallut quelque temps pour tailler et ajuster leur voile. Ce délai nous permit de parcourir le village.

Santa-Cruz renferme une population plus considérable que Pagsanjan. La *cabecera* a la physionomie grave d'une ville officielle; Santa-Cruz présente l'aspect affairé d'une cité marchande. Les maisons sont entassées l'une sur l'autre, les bords de la rivière sont couverts de pirogues : on reconnaît à ces signes un des principaux débouchés de la province. Les rues d'ailleurs diffèrent peu de celles des faubourgs de Manille : c'est toujours la même foule désœuvrée qui les remplit. Son coq dans les bras, l'Indien traîne ses pas nonchalans dans la poussière ou demeure accroupi sur le seuil de sa porte. Ce qui nous frappa le plus à Santa-Cruz, ce fut le gazon de sensitives qui bordait une partie des rues. Avant même que notre pied eût foulé ce moelleux tapis, la chaste plante avait replié et fermé ses feuilles. Nous avions trouvé là

(1) On peut voir près du cap Saint-Martin, quand on se rend de Marseille à Gibraltar, la montagne que ce héros trahi par Angélique fendit d'un seul coup de sabre.

une distraction inespérée, et je m'accuse, pour ma part, d'avoir bien passé huit ou dix minutes à voir frissonner ces bordures de *mimosa pudica*. Nos pirogues cependant étaient prêtes à mettre à la voile; nous allions nous embarquer, quand un Indien, dont le regard soupçonneux suivait depuis une demi-heure tous nos mouvemens, se rapprocha de nous et parut disposé à mettre obstacle à notre départ jusqu'au moment où nous l'aurions suivi chez le *gobernadorcillo*. Le malheureux *alguacil* nous prenait probablement pour des Anglais, et on sait que les Anglais sont toujours à la veille d'envahir la colonie; mais nous avions en poche de quoi calmer les scrupules du plus féroce agent de police : *Que no se los molesten!* De par la reine d'Espagne et les autorités de Pagsanjan, alguazil, ne nous molestez pas!

Sur les bords du lac de Bay, on ne compte que trois propriétés d'une certaine étendue : la Jala-Jala, que nous venions de visiter, un vaste domaine appartenant aux dominicains, dont la gestion est confiée à des frères lais, et la ferme de Calauan, dans laquelle le patriotisme et l'esprit ingénieux de don Iñigo d'Assaola ont voulu faire l'essai d'une grande exploitation agricole. Nul homme dans les Philippines ne jouissait d'une réputation mieux méritée de bonne grace et de bienveillance que don Iñigo d'Assaola. Nous pensâmes qu'il ne nous refuserait point un gîte pour la nuit, et nous combinâmes nos mouvemens pour arriver à Calauan avant le coucher du soleil. Si l'on contourne les bords du lac, on rencontre à chaque pas des ruisseaux qui débouchent dans ce grand réservoir. En dépassant de deux milles environ la ferme de Calauan, nous devions trouver la rivière de Bay, dans laquelle entreraient facilement nos pirogues, et d'où nous pourrions gagner à pied ou à cheval la propriété de don Iñigo. La brise nous favorisa dans cette traversée. En moins de trois heures, nous eûmes franchi les neuf milles qui séparent Santa-Cruz de la rivière qui donne son nom au lac de Bay. Le village, bâti sur les bords de ce ruisseau fangeux, était en ce moment envahi par les fièvres. La majeure partie des habitans semblait avoir le frisson. Nous avions établi notre campement au milieu d'un jardin pour laisser aux ardeurs du jour le temps de s'apaiser, quand un jeune métis des Philippines découvrit notre retraite et voulut nous entraîner jusqu'à sa demeure. Il fallut céder à d'aussi vives instances. Des nattes furent étendues sur le parquet de bambou, et jusqu'à quatre heures du soir nous écoutâmes dans un demi-sommeil les histoires de notre hôte. A quatre heures, le *gobernadorcillo* était parvenu à rassembler des poneys en nombre suffisant pour notre troupe et pour notre escorte. Nous dîmes adieu au village de Bay, et partîmes au galop pour la ferme de Calauan.

La plaine que nous traversions avait dû présenter un magnifique coup d'œil quand les rizières ondoyaient au moindre souffle de la brise; mais la moisson était faite, et de grandes meules de *palay*, s'é-

levant comme des *cairns* calédoniens ou des *tumuli* grecs au milieu des champs déboisés, variaient seuls l'uniformité de l'horizon. Nous avions encore une heure de jour devant nous, quand nous arrivâmes à la ferme de Calauan. C'était le moment où l'on achevait la récolte des cannes à sucre. Ces superbes roseaux tombaient de toutes parts sous les faucilles; des buffles au front déprimé, à l'œil terne, à la lèvre pendante, véritable emblême de l'abrutissement ou de la résignation, parcouraient la plaine, et traînaient d'un pas lent les gerbes renversées jusqu'au moulin dont un cours d'eau rapide mettait la roue en mouvement. Don Iñigo avait besoin de présider lui-même à ces importans travaux; aussi fut-ce au milieu des plus graves occupations d'un planteur que nous le surprîmes : je n'ai point en ma vie rencontré une plus verte et plus joyeuse vieillesse que celle du riche propriétaire de Calauan. Don Iñigo avait consacré des capitaux considérables à l'exploitation de cet immense domaine. Le succès était loin d'avoir répondu à ses efforts, et sa gaieté n'en avait point été altérée. Don Iñigo était de ces hommes que la mélancolie ne saurait atteindre, dont l'égalité d'ame défie *the slings and arrows of outrageous fortune*. La rumeur publique nous avait appris les persécutions qu'avait values à ce charmant vieillard son prétendu scepticisme, les mécomptes que lui avait attirés sa confiance. Ses lèvres n'en avaient gardé aucun fiel; son cœur même en avait perdu le souvenir. Don Iñigo nous accueillit avec ce calme bienveillant qui ne trahit ni l'effort ni la surprise. Sa réception fut celle de l'Arabe qui voit l'étranger entrer dans sa tente, et n'a besoin que d'un geste pour l'inviter à prendre sa part du plat de *couscoussou*. Aimable patriarche, qui souriait à toutes les misères de la vie, et s'amusait de l'ingratitude et de la mollesse de ses Indiens, comme un père des malices de ses enfans!

Nous passâmes près d'une heure à voir la canne s'écraser sous les meules, à suivre le jus qui coulait à flots et que des Indiens transvasaient d'une cuve à l'autre. Le liquide verdâtre s'épaississait et se purifiait à chaque passage. Du dernier fourneau, il passait dans les formes où une croûte épaisse recouvrait bientôt le sirop cristallisé. Distraits par le curieux spectacle de ces opérations, nous atteignîmes sans nous en apercevoir l'heure du souper. En rentrant à la ferme, don Iñigo y trouva de nouveaux convives. Des Français, des Anglais, des Allemands se trouvèrent ce jour-là réunis à la même table. La ferme de Calauan était l'oasis où tous les voyageurs venaient fatalement aboutir. Il fallut trouver des lits pour ce flot de touristes. Aux Philippines, la chose est plus facile qu'ailleurs : une natte en un coin, un oreiller, s'il s'en trouve, et les devoirs de l'hospitalité sont remplis; mais la conscience de don Iñigo s'accommodait mal de la *costumbre del país*, et, pendant une partie de la nuit, nous vîmes ce bon vieillard, qui avait

voulu céder à ses hôtes sa propre chambre, rôder autour des dormeurs, interroger leur sommeil et s'inquiéter de leur bien-être, sans songer qu'il leur avait suffisamment sacrifié le sien.

Nous avions promis à don Iñigo de lui donner une journée tout entière. Aux premières clartés de l'aube, chacun abandonna les douceurs de sa couche, se hâta d'avaler une tasse de chocolat écumeux, et, le fusil sur l'épaule, se dirigea vers les bois qui couvrent les premières pentes de la montagne et abritent sous leur ombre une vaste plantation de café. Nous n'avions point encore pénétré sous des voûtes aussi grandioses. Mille arbres touffus et toujours verts s'élançaient au-dessus des buissons chargés de baies écarlates. Rien dans cette nature vivace ne rappelait l'Europe; les oiseaux avaient d'autres chants, le feuillage même avait un autre murmure; tout était étrange, tout était nouveau, et la nouveauté est un grand attrait. Pendant que les Indiens répandus dans la plaine battaient les grandes herbes et poussaient les sangliers vers la lisière du bois, j'avais atteint les bords du ruisseau qui donne la vie à cette belle propriété. La rive que je suivais formait la limite des défrichemens; sur la rive opposée s'étendait à perte de vue une forêt vierge. Des troupes de singes gambadaient au milieu du feuillage, ou sautaient de branche en branche pour aller se perdre dans la sombre épaisseur du bois. Je ne m'arrachai pas sans regret à ce magnifique spectacle pour rejoindre le gros des chasseurs.

La chasse avait fait peu de progrès. Les sangliers bourraient les chiens et refusaient de sortir de leur fourré. D'un autre côté, les Anglais, qui avaient pris leur poste à l'un des angles du bois, inspiraient des inquiétudes sérieuses à leurs compagnons. *Esos Ingleses*, disaient les fils du pays (*los hijos del país*), ces Anglais sont gens à prendre un homme pour un sanglier. Aussi les plus intrépides n'avançaient-ils dans le bois qu'en se couvrant à chaque pas par le tronc d'un arbre. Un Indien envoyé à la découverte avait rencontré les hérétiques assis à terre *con los piès tendidos*, les jambes étendues. Aux yeux d'un Tagal, qui ne s'assied jamais que sur ses talons, cette posture insolite était une circonstance à noter. Enfin don Iñigo arriva, et, quand il apprit où en étaient les choses, il jura qu'il aurait raison de l'opiniâtreté des marcassins. C'était au milieu d'un marais tout couvert de longs roseaux desséchés que les sangliers faisaient tête aux chiens et aux Tagals. A un mille à la ronde, don Iñigo fit mettre le feu aux herbes. L'incendie ne tarda guère à se propager. La flamme, la fumée, le craquement des roseaux qui éclataient comme des artifices obligèrent les sangliers à sortir de leur bauge. Malheureusement toutes les issues n'avaient pas été gardées : la plupart des hôtes du marais s'échappèrent de droite et de gauche, et une laie monstrueuse tomba seule sous les coups d'un officier anglais qui l'avait attendue *con los piès tendidos*.

Le soir même, nous quittâmes la ferme de Calauan; nos pirogues suivaient déjà le bord du lac pour aller nous attendre au village de *los Baños*. Nous avions préféré traverser la plaine à cheval. Une source d'eau thermale avait jadis donné quelque importance à la paroisse de *los Baños;* cette source est aujourd'hui négligée. La piscine, bâtie sur le bord du lac, tombe en ruines, et les habitans de *los Baños* n'ont plus rien qui les dédommage du spectacle des sites désolés qui les entourent. Un religieux de l'ordre de saint François est chargé de desservir cette misérable cure. Depuis onze ans, il vit dans ce désert; sa seule distraction est de relire les actes des apôtres franciscains aux Philippines et de recueillir de nouvelles observations à l'appui du système historique qui veut faire descendre les Tagals des Hébreux, parce que les Tagals s'accroupissent pour manger et conservent encore, malgré les défenses de l'église, la pratique juive de la circoncision.

Nous ne passâmes qu'une nuit au village de *los Baños*. Le lendemain, avant le point du jour, nous nous retrouvions sur le lac. Grace au vent d'est, nous espérions arriver à Manille le jour même. Une journée de trente-cinq milles n'était rien pour nos pirogues depuis qu'elles avaient arboré à Santa-Cruz leur petite voile de natte. Avant le coucher du soleil, nous avions franchi la bouche méridionale du Passig, et minuit n'avait pas sonné, que, prêts à rentrer à bord de *la Bayonnaise*, nous pouvions secouer la poussière de nos pieds sur le quai de Binondo.

III.

Cette première campagne nous avait laissé entrevoir l'avenir agricole des Philippines, mais elle nous avait aussi montré l'industrie européenne aux prises avec la mollesse et l'inconstance des Indiens. Si l'on avait pu s'enrichir en exploitant ce sol toujours prêt à porter de nouvelles moissons, M. Vidie et don Iñigo en auraient trouvé le secret. Nous avions donc emporté de notre voyage dans la province de la Laguna la conviction que le temps des grandes spéculations n'était pas venu pour les Philippines, qu'il fallait se résigner pendant de longues années encore aux procédés imparfaits et aux produits insuffisans de la petite culture. Ce qu'on pouvait demander au gouvernement, c'était d'établir à ses frais, ou du moins sous son patronage, des centres de fabrication, où chaque Indien apporterait sa récolte et profiterait, sans y songer, de toutes les économies et de tous les progrès réalisés par la science. Une intervention plus directe de la part de la métropole dans la culture coloniale semblait ne devoir entraîner que des sacrifices inutiles. Toute idée d'amélioration, qu'on ne l'oublie point, vient fatalement se heurter aux Philippines contre les ménagemens qu'exige la population. Voulez-vous tracer un nouveau

chemin, jeter un pont sur le torrent, réparer une route qui s'effondre? il vous faut avoir recours aux corvées : l'appât du plus riche salaire ne vous donnerait pas un travailleur. On ne réforme pas en un jour et des habitudes séculaires et la nature même de tout un peuple. Le gouvernement espagnol ne cèdera point à des impatiences qui pourraient compromettre le repos de la colonie, le code des Indes ne cessera pas d'être la base de sa politique; mais, dès aujourd'hui, toutes les influences dont il dispose devraient tendre peut-être, avec plus d'ensemble et plus d'énergie, à développer chez le paysan tagal le besoin et le goût du travail. C'est surtout au clergé que ce vœu s'adresse, car ce n'est qu'à la voix du clergé que l'Indien se montrera docile : les conseils de l'alcade ont besoin de recevoir de la bouche du curé leur consécration.

Si nous n'avions visité que la province de la Laguna, nous n'eussions pu apprécier par nous-mêmes toute l'étendue de la puissance que possède encore le clergé aux Philippines, car nous n'avions pénétré cette fois que dans l'humble presbytère du pauvre franciscain de *los Baños*. Un nouveau voyage nous conduisit dans les provinces de Batangas et de Bulacan : après avoir vu dans ces riches provinces des villages de quarante mille hommes dont un moine était encore, comme aux premiers jours de la conquête, le véritable souverain, il ne nous fut plus permis de mettre en doute la haute position et la prépondérance morale des ordres religieux dans les Philippines.

Quand nous entreprîmes cette seconde expédition, nous avions eu le temps d'acquérir de nombreuses et puissantes protections à Manille. M. Forth-Rouen, devenu encore une fois l'hôte de *la Bayonnaise*, nous couvrait d'ailleurs du prestige qui devait s'attacher, dans une colonie espagnole, au nom du représentant de la France. Aussi les lettres de recommandation et les attentions aimables ne nous manquèrent pas. Nous ne partîmes point de Santa-Anna, comme au mois de mars 1848, dans de simples pirogues : nous eûmes, pour traverser le lac de Bay, une belle chaloupe de la douane, une *falua*, montée par vingt rameurs, et couverte d'un riche tendelet dont les rideaux de soie bleue flottaient au vent. Le lendemain matin, nous étions à l'entrée de la rivière de Calamba, et des pirogues venues à notre aide nous débarquaient sur la plage. Un bon curé indien, dont nous troublâmes la sieste, nous reçut de son mieux dans son presbytère; le *gobernadorcillo* obtint par voie de réquisition un certain nombre de poneys, et nous fîmes route pour Santo-Tomas. Notre visite avait été annoncée aux habitans de ce village par une estafette expédiée de Calamba. A la porte du couvent nous attendait le curé; une douzaine d'Indiens armés d'ophicléides et de trombones saluèrent notre arrivée par une joyeuse fanfare. Dès que nous eûmes mis pied à terre, le *padre* don José Garcia nous in-

troduisit dans son presbytère, qui, suivant la coutume, confinait à l'église. Ce presbytère était la seule maison en pierres du village. Au milieu des cabanes de bambou dans lesquelles vivait dispersée une population de six ou sept mille ames, cet édifice semblait le château féodal dont les créneaux dominaient jadis la commune. Le couvent est en effet le palladium du village tagal. Qu'une troupe de bandits sorte à l'improviste des forêts, que les pirates de Soulou débarquent sur les côtes, et les cloches de l'église se mettent aussitôt en branle. C'est le premier devoir du curé de donner ce signal d'alarme : à l'instant, la population accourt; les murailles du couvent sont les seules qui puissent soutenir un siége. Les femmes, les enfans trouveront un asile assuré dans cette enceinte, les hommes en sortiront pour marcher à l'ennemi.

Le curé de Santo-Tomas avait été choisi dans les rangs du clergé séculier. Il y avait si peu de sang tagal dans les veines de don José, qu'on l'eût pris pour un *fils du pays* plutôt que pour un *mestizo*. Si le clergé indigène ne comptait que de pareils pasteurs, le gouvernement des Philippines n'aurait point à regretter l'influence dont les prêtres indiens ou métis disposent. Le *padre* don José joignait à une exquise urbanité un esprit vif, un jugement sûr et pénétrant, qui prêtèrent un singulier intérêt aux trop courts instans que nous eûmes l'occasion de passer dans le couvent de Santo-Tomas. Ce furent les regrettables querelles des ordres religieux et de l'archevêque de Manille qui amenèrent aux Philippines la création d'un clergé séculier. Le gouvernement d'Espartero, qui avait des raisons mieux fondées que celles de l'ancienne monarchie pour redouter l'influence des moines dans les colonies espagnoles, montra, dès son avènement, une grande tendance à favoriser ces prêtres indigènes. Une réaction que je crois salutaire eut lieu après le triomphe définitif du parti modéré en Espagne. La cure de Santo-Tomas était trop importante pour qu'on ne l'enviât point à un prêtre métis; mais l'ordre admirable, la propreté, l'apparence de bien-être qui régnaient dans cet heureux village, prouvaient assez qu'il y aurait plus de dangers que d'avantages à donner à Santo-Tomas un autre pasteur. Trouvez-vous sur votre passage les chemins bien entretenus, les rues balayées, les maisons alignées au cordeau, les Tagals mieux vêtus et plus actifs, soyez sûr que la paroisse a dans son curé un bon administrateur. Sans doute, ce n'est point le curé qui prescrit et dirige les corvées; il lui suffit de stimuler et de conduire le *gobernadorcillo*. Cet officier municipal est en même temps le despote du village et le serviteur empressé du curé. Les ordonnances coloniales recommandent aux préfets des provinces de traiter avec considération ces fonctionnaires indigènes, de les faire asseoir lorsqu'ils ont à conférer avec eux, « de tenir la main à ce que les curés ne négligent point non plus

d'offrir un siége aux premières autorités du village. » Vaines précautions! ce *gobernadorcillo* qui, renversé dans son fauteuil de rotin, écoute d'un air distrait les réclamations des *callianes* (1) qu'il vient de requérir pour la corvée, ce pacha qui joue négligemment avec son sceptre municipal, le *baston* à pomme d'argent, ne se présentera que le salacot à la main chez le curé. Il écoutera humblement ses admonestations, courbera la tête sous ses remontrances, et, s'il ose s'asseoir chez le *padre*, ce ne sera, je puis vous le promettre, que sur le bord de sa chaise.

Le *gobernadorcillo* de Santo-Tomas était un Indien jeune, actif, dont le regard annonçait plus d'intelligence qu'on n'en rencontre d'ordinaire sur ces faces lymphatiques. C'était le favori de don José, pour lequel, contrairement à l'usage, il semblait éprouver plus de sympathie que de crainte respectueuse. Le teint un peu fauve de don José rapprochait, il est vrai, les distances, et le pauvre Tagal ne se fût point trouvé si à l'aise sous le toit d'un *Castilla* (2). En face du couvent s'élevait la maison du *gobernadorcillo*, élégante chaumière entourée d'une espèce de galerie couverte. Pendant que nous rêvions appuyés sur le rebord du balcon, nous voyions entrer et sortir les *callianes* mandés à comparaître devant le tribunal du *capitan*. Le *gobernadorcillo* rendait ses arrêts avec la gravité d'un mandarin, et les exécutait sans désemparer, à l'aide de deux *alguaciles*. Je crois voir encore cet Indien qu'on étend sur un banc, et qui, maintenu dans cette position par deux officiers de justice, reçoit de la main du *capitan* je ne sais combien de coups de rotin. Croyez-vous qu'il se plaigne, qu'il s'écrie, qu'il gémisse? Pas le moins du monde. Il se relève après avoir reçu cette correction paternelle, salue et sort. Si l'Indien n'était contenu par la domination espagnole, on ne saurait croire quel abus il se ferait du rotin dans les Philippines. La race malaise a l'instinct du despotisme; dès qu'on lui confie la moindre parcelle d'autorité, elle en abuse; elle ne cède qu'à l'ascendant de la liane et n'en sait point non plus exercer d'autre. Ce ne sont point les conquérans, ce sont les Tagals qui nous ont appris ce proverbe : *Donde nace el Indio, nace el bejuco* (où naît l'Indien, le rotin pousse).

Le lac de Bay n'est point le seul cratère qui ait formé dans l'île de Luçon une mer intérieure. Entre le détroit de Mindoro et la baie de Manille, la nature a creusé le lac de Bonbon, au milieu duquel un cône volcanique fume encore. De Santo-Tomas, nous devions décrire un

(1) Les *callianes* forment la classe inférieure, la gent corvéable des villages. Sous le nom de *polos y servicios*, le code des Indes comprend toutes les corvées pour lesquelles on peut requérir la population, services personnels dont les *principales* sont exempts.

(2) *Castilla*, — Castillan, — est le nom que les Indiens donnent dans les Philippines à tous les Européens.

cercle qui traverserait ce lac, passerait par le village de Taal et le chef-lieu de la province de Batangas, situés tous deux sur le détroit de Mindoro, et qui nous ramènerait par San-José, Lipa et Tanauan, sur les bords de la Laguna. Au point du jour, la voiture du *padre* José Garcia nous conduisit à Tanauan. Le *gobernadorcillo* dormait encore. Nous frappâmes rudement à sa porte; éveillée en sursaut, croyant peut-être que les *ladrones* (1) avaient surpris le village, son excellence se hâta de mettre le nez à la fenêtre. Quand il eut reconnu les voyageurs qui lui avaient été annoncés dès la veille, il sentit sa faute et se donna tant de mouvement, qu'avant le lever du soleil nous galopions sur la route qui devait nous conduire au lac de Bonbon.

Quels délicieux sentiers nous traversâmes dans cette matinée! que la nature nous semblait belle aux premiers rayons de l'aube, aux premières fraîcheurs du jour! Nous descendions rapidement vers le lac, perdus dans des chemins creux que le manguier couvrait de ses longs rameaux. Au bord du lac, nous trouvâmes un vieux *casco* à double balancier échoué sur la plage; nous parvînmes à recruter un équipage parmi les pêcheurs du hameau de Balelig, et, favorisés par une brise de nord-est qui soufflait comme elle souffle d'ordinaire aux beaux jours de la mousson, nous atteignîmes le village de Taal vers deux heures de l'après-midi. Ce village est peut-être le plus populeux de l'île de Luçon, et le religieux augustin auquel est confiée l'administration de cette riche paroisse est un des curés les plus considérés des Philippines. Le jour même de notre arrivée à Taal, le *gobernadorcillo*, le *teniente* et les *alguaciles* s'étaient rendus dès le matin à la *cabecera* de Batangas pour y recevoir l'investiture des mains de l'alcade. Vers quatre heures du soir, ils rentrèrent dans Taal et se dirigèrent vers le couvent du *padre* Celestino. Le *gobernadorcillo*, portant le costume d'un employé des pompes funèbres, chapeau en ogive et habit à la française, s'avançait suivi de son état-major et d'un flot bruyant de populaire. En tête du cortége marchaient les violons. S'il est des gens modestes que trop d'honneurs embarrasse, ce n'est point parmi les Tagals qu'on les trouve. Je n'ai vu de ma vie contenance plus superbe, figure plus bouffie du sot bonheur de la vanité que celle de ce *capitan* indien. Il portait sa tête comme Saint-Just, et faisait la roue dans ses ridicules atours. Il traversa ainsi, toujours accompagné d'une foule nombreuse, la cour du presbytère, et gravit d'un pas solennel les marches de l'escalier. Arrivé dans la galerie du couvent, il trouva le *padre* Celestino qui l'attendait à la porte de sa chambre. Sa crête de capitan s'abaissa soudain; il s'approcha d'un air humble et s'inclina

(1) Bandits, ou plutôt Indiens marrons, qui viennent quelquefois piller les villages mal gardés. Sortis des forêts de la province de Cavite, ils avaient l'année précédente attaqué le village de Santo-Tomas.

profondément devant le curé : tous deux échangèrent en tagal quelques mots que je ne pus comprendre. J'essayai cependant d'interpréter leur pantomime : il me sembla que le *gobernadorcillo* remettait au *padre* l'insigne de ses fonctions, le *baston* qu'il avait rapporté de Batangas. Il me parut aussi que cette canne ne demeura que quelques secondes entre les mains du curé, mais qu'elle y était restée assez long-temps pour qu'on pût voir dans cette cérémonie comme une seconde investiture que n'avait pas prévue le code des Indes.

Le *padre* Celestino cachait quelque chose de la philosopie de Démocrite sous sa soutane de prêtre. Il congédia le corps municipal d'un air doucement railleur, et le *gobernadorcillo* s'en fut au son des violons rejoindre sa famille et partager avec elle ses honneurs. Aux Philippines, ce n'est point quand il se marie, c'est quand il devient *capitan* ou *teniente* que Gamache ne met plus de bornes à ses profusions. Toute la journée, le village fut en liesse : on dansait chez le *gobernadorcillo*, on buvait de la *tuba* chez les *alguaciles*. Nous descendîmes jusque sur le port, traversant de longues rues où de tous côtés on n'entendait que violons et guitares, cris de joie et chants d'amour. C'était le bonheur de l'Arcadie, la gaieté des chèvres qui ont brouté le cytise. Les Indiens ne béniront jamais assez le jour qui donna les Philippines à l'Espagne.

Nous quittâmes le village de Taal pour nous rendre à Bauan. Une population de trente-quatre mille ames a contribué à la splendeur du nouveau couvent, qui nous reçut dans son enceinte. La dévotion des Tagals n'en avait point encore posé la dernière pierre. La blancheur, l'exquise propreté de ce riant édifice contrastaient avec le caractère sombre, avec l'apparence refrognée du vieux cloître dans lequel nous étions entrés la veille. Le *padre* Manuel del Arco est cité par les *hérétiques* mêmes de Manille comme un des hommes les plus aimables et les plus gracieux que l'on puisse trouver aux Philippines. On ne saurait en effet imaginer une physionomie plus douce et plus avenante que celle qui nous accueillit à l'entrée du couvent de Bauan. Malheureusement nous étions, suivant l'expression du *padre* Celestino, *muy apurados* (1), et nous dûmes résister à tous les efforts que fit le *padre* Manuel pour nous retenir. Une voiture fut mise par sa bienveillance à notre disposition, le postillon tagal enfourcha son poney, et nous roulâmes vers Batangas.

Si nous n'eussions parcouru dans l'île de Luçon que la route de Taal à Batangas, nous n'aurions pu manquer de nous faire une idée fort exagérée de la prospérité des Philippines. Une campagne admirablement cultivée, des chemins sans une seule ornière, des habitans bien vêtus, doux, affables, mettant un genou en terre dès que passait notre

(1) Pauvres, gênés par le temps.

carrosse, tous les signes du plus grand bien-être et de la plus exacte discipline répandus sur la face de ce délicieux pays, nous auraient inspiré une confiance sans bornes dans l'avenir des possessions espagnoles. Les autres parties des Philippines répondront peut-être un jour aux traits de ce tableau; mais pendant long-temps encore la province de Batangas, celles de Tondo et de Bulacan, que nous nous préparions aussi à visiter, ne seront qu'une heureuse exception dans l'île de Luçon. La province de la Laguna, avec ses beautés pittoresques et ses terrains en friche, représente plus fidèlement que ces portions privilégiées du territoire l'état actuel des Philippines.

Nous avions été chaudement recommandés à l'alcade de Batangas, et ce fut à la porte de la préfecture que notre *birlocho* vint s'arrêter. La fortune ne pouvait nous envoyer une plus heureuse rencontre que celle de l'alcade de Batangas, administrateur aussi distingué qu'aimable et courtois *caballero*. Nous avions déjà puisé de précieuses notions sur le gouvernement local des Philippines dans les entretiens bienveillans des amis que nous comptions à Manille; ici nous trouvions le rare avantage d'écouter des leçons que nous allions voir mettre en pratique. Vers deux heures de l'après-midi en effet arrivèrent à Batangas les officiers municipaux de San-José, de Lipa, de Rosario, de toute la partie orientale de la province. L'alcade les reçut en notre présence, leur rappela les devoirs qu'ils avaient à remplir, et, distribuant à chacun les insignes de ses fonctions, remit à l'un le *baston* à pomme d'argent, à un autre une canne plus simple, à tous *el bejuco*. « *Toma!* disait-il en passant devant le front des *alguaciles*, prends ce rotin et ne t'en sers que pour la gloire de l'Espagne et le bonheur de tes compatriotes! »

En quittant la *cabecera* de Batangas, il nous sembla que nous connaissions mieux les Philippines. Nous serrâmes affectueusement la main de don José Paëz y Lopez, et, comblés par l'aimable alcade de mille attentions, nous partîmes dans sa voiture pour San-José et Lipa, où nous trouvâmes un gîte. Nous étions arrivés sur un plateau élevé où l'air vif et pur nous faisait oublier que nous étions sous les tropiques. Pour regagner la rivière de Calamba, à l'entrée de laquelle nous attendait notre chaloupe, le chemin le plus direct et surtout le plus facile devait nous ramener, par Tanauan, à Santo-Tomas. C'est en descendant de Lipa vers Tanauan que nous vîmes la route bordée non plus de rizières, mais de champs de blé. La vue de cette production des climats tempérés ramena nos pensées vers l'Europe : quand reverrions-nous nos fertiles guérets, nos heureuses campagnes? Quand pourrions-nous respirer l'air natal et ne plus voir qu'en souvenir ces contrées si fécondes et si belles, mais moins belles encore que la France? Les Philippines sont peut-être le seul point de la zone torride

où la culture du blé ait pu réussir. Il ne faut point chercher d'autre exemple de la variété des produits qu'on pourrait demander à ce sol inépuisable. L'île de Luçon peut rendre la Chine et l'Europe tributaires de son industrie agricole; elle se passerait aisément de leur secours.

Le curé de Santo-Tomas nous accueillit comme des amis qu'on a craint de ne plus revoir. Nous avions été un événement dans sa vie paisible et uniforme. Il avait inscrit dans la nôtre une dette de reconnaissance. A sa voix, quand nous le quittâmes, le *gobernadorcillo* et les *alguaciles* saisirent leur salacot couronné du bouton d'argent et enfourchèrent leurs poneys. Nous fûmes accompagnés par cette escorte jusqu'aux confins de la paroisse. Arrivés au poteau qui en marquait la limite, les autorités de Santo-Tomas laissèrent aux officiers municipaux de Calamba l'honneur de nous escorter à leur tour. Comme la renommée, nous avions grandi en voyageant. Chacun de nos pas soulevait autour de nous un cortége; les femmes, les enfans se pressaient sur le seuil des portes; les singes accouraient du fond de la forêt pour nous voir. Nous fîmes une rentrée splendide dans Calamba. Le frère lai auquel les dominicains ont confié le soin de gérer leur domaine ne voulut point laisser au pauvre curé indien le soin de nous recevoir. Son urbanité ajouta de nouvelles obligations à celles que nous avions contractées déjà. Quand le soleil reparut sur l'horizon, les rivages de Calamba étaient loin de nous, et le soir même nous arrivions à Manille.

Nous avions visité les provinces qui s'étendent au sud et à l'est de la capitale. Il nous restait à parcourir celles qui se développent vers le nord, entre la grande chaîne des montagnes de Luçon et le bord de la baie de Manille. Ces provinces méritaient à elles seules une nouvelle expédition. Ici, plus de *bancas*, plus de *faluas* de la douane, mais d'honnêtes *birlochos* qui franchissaient les fleuves sur des ponts de bambou et roulaient avec la rapidité d'un wagon sur un chemin de fer. Cette dernière tournée, qui nous conduisit à travers les provinces de Tondo et de Bulacan, ne nous montra point seulement d'admirables campagnes : elle nous fit connaître le plus haut degré de félicité et de bien-être auquel, si je ne me trompe, puisse atteindre la race malaise. Dans la province de Tondo, la population est peut-être trop agglomérée, les nombreux et florissans villages qu'elle renferme ne sont pour ainsi dire que des faubourgs de Manille. Dans les campagnes de Bulacan, on se croirait transporté aux jours de l'âge d'or. Les plaines sont couvertes de moissons, la moindre case est entourée d'un verger, et partout cependant la population se repose. Vous ne voyez que les fruits du travail, vous n'en pouvez saisir l'effort. Les sauvages dans leurs îles fécondes sont souvent décimés par la famine : un ouragan renverse leurs arbres à pain, déracine ou frappe de stérilité leurs cocotiers; ils ont à subir les cruautés superstitieuses de leurs chefs. Le

Tagal vit exempt de ces dangers à l'ombre de l'autorité européenne. Il paie d'un peu de soumission et d'un impôt que quelques arbres fruitiers plantés à la porte de sa case lui permettent d'acquitter la sécurité qu'on lui assure et la prévoyance que l'on a pour lui. Au moment où l'alcade de Bulacan nous accueillait avec une affabilité et une courtoisie dont les officiers de *la Bayonnaise* conservent encore le souvenir, les *gobernadorcillos* arrivaient de toutes parts chargés du produit de cette taxe indulgente. Le son argentin des piastres, que de nombreux employés étaient occupés à compter et à recevoir, s'alliait bien avec l'apparence opulente des villages que nous venions de traverser, avec l'aspect des campagnes que nous avions sous les yeux. Au-delà de Bulacan et jusqu'au village de Malolos, la route n'est qu'un jardin. Vous voyagez sous une voûte de verdure. Le cocotier et l'aréquier marient leurs palmes au-dessus de votre tête, le bananier et l'oranger dominent de leur vert feuillage les haies d'hibiscus. Ce sont les Moluques, mais avec plus de bonheur, plus de gaieté répandus sur la physionomie de la population.

Il faut bien se l'avouer : le bonheur de l'Indien s'achètera toujours un peu aux dépens des profits de la métropole. Il existe cependant un moyen d'augmenter les revenus de l'état sans accroître les charges des peuples; ce moyen, les bons gouvernemens en ont seuls le secret. L'essor des Philippines n'eût point été paralysé par les ménagemens excessifs dont on usait envers les indigènes, qu'il l'eût été par le défaut de contrôle de l'autorité centrale et par la mauvaise gestion des agens détachés dans les provinces. Heureusement, depuis qu'elle a su terminer sa guerre civile, l'Espagne a vu sensiblement s'améliorer ses mœurs administratives. La monarchie de Philippe V aspire à revivre, et chaque jour nous apporte un nouveau gage de sa renaissance. C'est là un des faits les plus considérables de notre époque, un fait dont la politique moderne ne semble pas tenir assez de compte. Pour reprendre le rang qu'elle occupait jadis dans le monde, l'Espagne n'a pas, comme l'Italie, des miracles à demander à la Providence. Son unité politique est constituée; elle possède, avec d'immenses colonies encore inexploitées, une industrie naissante et des populations retrempées par dix années de guerre. Aucun élément de prospérité ne lui a été refusé. Qu'une administration probe et désintéressée lui vienne en aide, et l'Espagne sera bien vite à la hauteur de ses destinées nouvelles, trop heureuse si elle rencontrait beaucoup de dévouemens aussi intelligens et aussi purs que celui de l'homme éminent qui remplissait, pendant notre séjour à Manille, les fonctions de gouverneur-général des Philippines.

Le général Claveria, sorti du corps de l'artillerie, avait fait partie de l'armée de Navarre. La grande guerre pendant les derniers troubles s'était concentrée dans le nord de l'Espagne : la réputation militaire

du général Claveria ne se fonda point dans de sanglantes escarmouches, mais dans des batailles rangées et de savantes campagnes; son renom, sans avoir l'éclat qui s'attachait ailleurs aux audacieuses entreprises des chefs christinos ou carlistes, fut celui d'un officier courageux et capable. C'était aux Philippines que l'attendait une gloire plus solide et plus durable. Des réformes importantes ont marqué le gouvernement qu'il exerça pendant une période de quatre années, de 1846 à 1850. Un expédition dirigée contre les pirates de Balanguinguy a couronné ces utiles travaux d'un beau trophée militaire. Le général Claveria eut, il est vrai, dans les derniers temps de son administration, un auxiliaire qui avait manqué à ses prédécesseurs. La vapeur vint favoriser ses projets de réforme et seconder son courage. Les courans qui règnent dans l'archipel, les brises faibles et inconstantes n'avaient point permis, avant 1848, d'établir des communications régulières entre les divers groupes des Philippines. Les alcades des Bisayas et de Mindanao ne recevaient qu'à de longs intervalles les ordres de Manille. On devine à combien d'abus cet isolement avait dû donner naissance. La piraterie, qui désolait les côtes, se perpétuait, comme la mauvaise gestion des alcades, à l'abri de cette funeste impuissance des navires à voiles. Les *pros* des Illanos trompaient aisément la poursuite des chaloupes canonnières, et, retranchés au centre des coraux de Balanguinguy, les pirates, dont l'archipel de Soulou était le lieu de recel, avaient repoussé, en 1845, une expédition considérable. En quelques mois, la vapeur a tranché toutes ces difficultés. Depuis l'arrivée du *Sébastien del Cano*, de *la Reine de Castille* et du *Magellan* sur les côtes de Luçon, un courrier visite régulièrement les îles de Zebù et de Panay. Les alcades, surveillés de plus près, ont perdu leur indépendance et secoué leur mollesse. En même temps, les féroces habitans de Balanguinguy ont vu le canon foudroyer leurs palissades et les échelles se dresser contre des murs qu'ils croyaient imprenables. La piraterie a été vaincue dans un de ces combats corps à corps qui rappellent les prouesses des anciens chevaliers et les hauts faits du *Romancero*. Même avant l'expédition récente de Soulou, c'en était fait de l'existence des pirates dans les Philippines: leur premier échec avait été mortel. La reine Isabelle a voulu ajouter au nom de Claveria le titre de comte de Manille. Jamais récompense ne fut mieux méritée. L'administration du général Claveria a inauguré une ère nouvelle dans les Philippines. Le général Urbistondo, pour assurer le bonheur et la sécurité des populations indigènes, n'a plus qu'à marcher sur les traces du comte de Manille. Il s'est déjà montré sur le champ de bataille le digne émule de son prédécesseur. Le combat de Soulou peut servir de pendant à celui de Balanguinguy. Dans cette affaire, où le général Urbistondo commandait en personne, ce n'est pas seulement la piraterie qui a reçu un dernier coup, ce sont les intrigues

de l'Angleterre qui ont été frappées au cœur. La pensée politique qui avait présidé à l'occupation de Laboan entraînait comme conséquence le protectorat de Soulou. Les Anglais auraient eu de cette façon un pied dans les possessions espagnoles, et l'autre dans les Indes néerlandaises. C'est au général Urbistondo que revient l'honneur d'avoir prévenu par son énergie une fatale complication.

L'irritation et la défiance qu'inspirent au gouvernement de Manille les menées des agens anglais sont faciles à comprendre. Plus les Philippines ont acquis de prix aux yeux des Espagnols, plus ils craignent qu'on ne leur en dispute un jour la possession. Ces ombrages sont encore une des causes qui entravent dans ces colonies lointaines l'extension des relations commerciales. Le port de Manille est le seul dont l'accès soit permis aux navires étrangers; c'est sur ce marché que se concentre tout le commerce extérieur des Philippines. Le chiffre des échanges, importations et exportations réunies, n'y dépasse pas 36 millions de francs, et, malgré des droits assez élevés, les recettes de la douane représentent à peine, année moyenne, 1,200,000 ou 1,500,000 fr. C'est ailleurs qu'il faut chercher la principale source des revenus coloniaux. Une estimation modérée en porte le chiffre à près de 30 millions. Le monopole du tabac figure dans cette somme pour 19 millions; le vin de coco pour 4; l'impôt direct et les fermes des jeux ne représentent pas, réunis, plus de 5 millions. Le budget colonial a été estimé, avec l'achat du tabac, à 16 milions. La métropole devrait donc recevoir chaque année des Philippines un excédant de 14 millions; mais l'Espagne a escompté d'avance les bénéfices de son établissement. De nombreux salaires, des pensions considérables sont portés à la charge du trésor de Manille; des traites, pour une valeur de 3 ou 4 millions, sont tirées de Madrid sur le crédit colonial. Les fabriques de la Péninsule reçoivent chaque année des Philippines 2 ou 3 millions de kilogrammes de tabac, qui représentent en Europe une somme de 5 ou 6 millions. Je ne sais si l'excédant net des recettes s'est jamais élevé à 3 ou 4 millions de francs. Ces questions de chiffres sont d'ailleurs secondaires : ce sont moins les ressources présentes que l'avenir des Philippines qu'il s'agit de constater. Cet avenir s'ouvre à peine; les progrès seront lents, mais on peut les tenir pour assurés. L'Espagne possède dans les mers de Chine plus qu'une colonie, elle possède une province espagnole. Sa domination a été fondée dans ces contrées lointaines par la prédication religieuse : elle s'y perpétue par des bienfaits. L'ambition de l'Angleterre ne prévaudra pas contre elle.

E. Jurien de la Gravière.

HILDA

OU

LE CHRISTIANISME AU CINQUIÈME SIÈCLE.[1]

V.

Tandis que Lucius, emporté par son coursier de Thessalie, poursuivait les sangliers à travers la forêt qui retentissait des cris de sa meute laconienne; tandis que Capito se rendait auprès des rhéteurs, occupé de l'effet que produiraient ses périodes sur la docte assemblée où il était attendu, Macer pressait le pas des esclaves qui, tout ruisselans de sueur, portaient sa litière vers la ville. De vagues et accablantes rumeurs, arrivant de plusieurs côtés à la fois, n'avaient pas tardé de confirmer les paroles d'Hilda. Macer était parti sur-le-champ pour Trèves, après avoir fait à la hâte convoquer la curie. Il mettait un grand empressement à remplir ses fonctions municipales; c'était la seule activité qui lui fût permise, et, malgré ses mécontentemens, il saisissait avec ardeur toutes les occasions de déployer quelque autorité dans sa ville. Les ambitieux se plaisent toujours à l'exercice du pouvoir, même d'un pouvoir qu'ils méprisent.

Arrivé dans le lieu où se réunissaient les décurions, il ne trouva que les moins considérables d'entre eux, ceux à qui leur condition inférieure ou leur caractère timide ne permettait pas de se soustraire à cette corvée municipale, dont, à cette époque de désorganisation politique, tous ne subissaient le poids qu'à regret. Ses émissaires envoyés à la recherche des membres absens du collége curial en amenèrent

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

quelques-uns dont l'indifférence égoïste pour les affaires publiques cédait à la crainte de déplaire au duumvir. Quand ils furent rassemblés à grand'peine, Macer les instruisit du danger qui les menaçait et prononça un discours bref et énergique sur la nécessité d'aviser sans délai à la défense de la cité menacée par les Barbares. Il ne vit sur tous les visages qu'une consternation muette et un morne découragement. Les plus riches étaient agités d'une terreur qu'ils ne cherchaient pas à déguiser, en songeant à leurs trésors et à leurs palais qui allaient peut-être devenir la proie des Francs. Les plus misérables montraient une résignation stupide; leur regard fixe et terne semblait dire qu'ils étaient indifférens à toutes les calamités et à tous les désastres, que le fisc ne leur avait laissé presque rien à perdre, et qu'une existence triste et opprimée, remplie de vexations et d'inquiétudes, n'était pas un bien qu'ils fussent très jaloux de conserver.

Cependant, quelques-uns des décurions influens s'étant un peu remis de leur premier trouble, la délibération commença, confuse et pleine d'avis contradictoires ou insensés. Aucun de ces hommes n'était préparé à l'événement terrible, aucun ne l'avait prévu. Celui qui était chargé de veiller à la défense de la cité, pressé de questions, avoua qu'il avait entièrement négligé l'objet de ses fonctions. Une partie des fossés avaient été comblés dans des intentions d'agrément ou d'utilité privée. La plupart des tours dont les murailles étaient flanquées tombaient en ruines. Le malencontreux édile confessa même en rougissant avoir soustrait à une portion de murailles qui bordait l'extrémité de ses jardins ce qu'il lui fallait pour bâtir un portique. C'est ainsi que chacun, au lieu de veiller à la conservation de l'état, en tirait à soi les débris.

Pris au dépourvu, les infortunés décurions ne savaient que résoudre. L'un conseillait d'acheter la paix des Barbares. Cette motion, inspirée par la misérable politique qui depuis cent ans perdait l'empire, excita une violente rumeur dans l'assemblée. On parla pour et contre avec vivacité, selon que la peur était plus forte que l'avarice, ou l'avarice plus forte que la peur. D'autres proposèrent gravement d'envoyer une députation à l'empereur pour qu'il préservât des Barbares la Rome des Gaules, ne réfléchissant pas que les Barbares n'auraient peut-être pas la patience d'attendre qu'on eût rassemblé des forces contre eux à Milan ou à Constantinople. On trouvait plus facile de chercher l'abri lointain du manteau impérial que de préparer sur les lieux une résistance énergique. C'est que l'organisation municipale, dont le pouvoir avait fait un odieux moyen de tyrannie, était sans vigueur; on avait usé l'instrument, faussé le ressort, brisé le levier.

La discussion, s'étant graduellement animée, finit par devenir extrêmement bruyante. Ce n'était pas un zèle sérieux pour le bien public

qui dictait tant d'impétueux discours; c'était l'emportement de la discussion et l'entêtement d'opinions une fois émises qu'on attaquait et défendait avec un puéril acharnement. Au milieu du tumulte, peu à peu les décurions s'éclipsèrent. Un intérêt plus puissant que celui des affaires publiques les appelait à l'amphithéâtre, où l'on devait donner un combat de bêtes et de gladiateurs. Bientôt Macer se trouva seul; il haussa les épaules avec mépris en voyant sortir le dernier de ses collègues. « Il n'y a plus de gouvernement romain, il n'y a plus de société romaine, dit-il; allons dans ma famille, où du moins toute tradition d'ordre et de discipline n'est pas anéantie; allons surveiller mes esclaves et revoir mon fils. »

Cependant l'amphithéâtre se remplissait d'une foule inquiète; chacun s'y rendait autant pour apprendre des nouvelles dans ce lieu de réunion générale que pour obéir à l'indomptable passion que les Romains conservaient pour les sanguinaires divertissemens de l'arène. On s'abordait en se demandant si les Francs étaient proches, s'il était vrai qu'ils se fussent montrés sur telle hauteur, qu'ils eussent brûlé tel village; puis, au milieu de ces alarmes, on en venait insensiblement à parler des jeux qui allaient commencer. L'un vantait un lion amené de la province d'Afrique et qui était célèbre pour avoir déjà dévoré vingt hommes; l'autre opposait à ces éloges ceux d'un Barbare qui, dans une même journée, avait combattu successivement dix Bructères sans être vaincu; chacun prenait fait et cause pour le lion ou pour le gladiateur. Les esprits s'échauffaient par la discussion; on en venait aux injures, et l'on oubliait dans les vaines querelles le sérieux danger qui menaçait; puis un survenant rendait à l'assemblée ses terreurs, dont elle était bientôt distraite par les apprêts du spectacle et par son impatience de le voir commencer. Cette impatience était plus vive encore et plus furieuse que de coutume, car cette fois il s'agissait d'écarter des craintes importunes par des joies bruyantes, et la foule se précipitait vers ces joies avec le double emportement de la cruauté et de la peur. Les magistrats de la cité, consternés d'un péril qu'ils ne savaient comment conjurer, hésitaient à donner le signal des jeux; mais le cri — les bêtes! les bêtes! — retentissant toujours avec plus de violence, il fallut bien s'y résoudre. On tira les animaux féroces de leurs loges souterraines et l'on plaça en face d'eux un certain nombre d'esclaves condamnés. Ils étaient sans armes et ne purent faire aucune défense; cependant il y eut quelque plaisir à voir les animaux affamés s'élancer sur leur proie, la déchirer et la traîner dans le sang. Ce fut comme un prélude aux scènes de carnage qui allaient suivre, comme un avant-goût de l'égorgement des gladiateurs, principal objet de la fête.

Ici le spectacle fut encore interrompu. Les gladiateurs amenés dans l'arène pour la première fois refusèrent de combattre. La plupart

étaient des Francs qui avaient été surpris et faits prisonniers dans une expédition récente. Le bruit de l'approche de leurs frères avait pénétré jusqu'à eux; ils lisaient leurs progrès sur les fronts épouvantés des employés de l'amphithéâtre; ils contemplaient avec joie l'attitude inquiète des magistrats et jusqu'à la fiévreuse ardeur du peuple. Immobiles, ils semblaient chercher de l'œil la flamme de quelque signal allumé sur les montagnes et prêter l'oreille à des rumeurs lointaines; puis ils se couchèrent au milieu de l'arène, promenant des regards farouches sur les spectateurs. La multitude, furieuse de voir ainsi différer ses plaisirs, indignée de la désobéissance inaccoutumée de ces gladiateurs, qui se faisaient attendre pour mourir, leur prodigua la menace et l'outrage. Les huées, les sifflets retentirent, et, de la colline à laquelle étaient adossés les gradins de l'amphithéâtre, on fit pleuvoir sur eux des pierres, du sable et de la boue. Le Barbare ne sut jamais supporter l'opprobre. Les Francs se levèrent d'un même bond : les deux troupes qui devaient combattre l'une contre l'autre, et qui s'étaient réunies, se séparèrent, et, frappant sur leurs boucliers, s'apprêtèrent au combat; mais, au moment de le commencer, on les vit, entraînées toutes deux par un mouvement inattendu, s'élancer l'une vers l'autre, et chaque gladiateur saisir et serrer la main de son adversaire, puis reculer de quelques pas pour revenir fondre sur lui. Cette mêlée fut terrible. Les Barbares semblaient transportés d'une joie sauvage et d'une rage désespérée; ils semblaient dire : « Combattons et mourons; cette fois, nous serons vengés. » Jamais gladiateurs ne s'étaient heurtés plus rudement. Le peuple était transporté. Son ivresse sanguinaire redoublait avec l'ivresse belliqueuse des combattans; eux et lui étaient comme enveloppés d'un vertige de sang, et ne s'apercevaient pas que la nuit approchait. Soudain des bruits terribles furent entendus, et l'on vit dans le crépuscule une bande de Francs courir sur les hauteurs qui dominaient l'amphithéâtre. Les préposés à l'office des jeux s'enfuirent, le peuple se leva tout entier sur les gradins, pâle et muet d'effroi. Les Francs de l'arène, cessant leur combat, répondirent par un cri aux cris que leurs frères poussaient dans la montagne: s'élançant par-dessus les barrières, qu'on ne gardait plus, ils se ruèrent dans le *podium*, place d'honneur réservée aux magistrats, et commencèrent à les égorger. En ce moment, le ciel, que brunissaient les premières ombres du soir, s'éclaira de lueurs sinistres : c'étaient les reflets que jetait Trèves incendiée. A cet aspect, le peuple, arraché à la consternation par le désespoir, voulut s'échapper; mais les Francs avaient mis le feu à l'amphithéâtre et l'entouraient. Alors se confondirent les gémissemens lamentables des citoyens, les cris de guerre des Barbares et les hurlemens des bêtes féroces, qui brûlaient dans leurs souterrains ou bondissaient au travers du feu. Au bout de quelque temps, tous ces bruits avaient cessé. Les

Francs se précipitaient vers la ville pour la piller, et l'on n'entendait plus dans l'amphithéâtre que le craquement des colonnes qui se fendaient ou le pétillement de la flamme calcinant les cadavres écrasés sous les ruines.

Dans l'église cathédrale de Trèves se passait une scène bien différente. Quelques chrétiens véritables s'y étaient rassemblés, avec leurs femmes et leurs enfans, pour y célébrer une dernière fois l'office divin. Les voix de ces chrétiens et le chant des prêtres s'élevaient alternativement vers le ciel avec le calme accoutumé. On n'eût pu reconnaître la présence du danger qu'à l'accent encore plus recueilli, à l'expression encore plus fervente de la prière. Par momens, les flammes de l'incendie brillaient à travers les vitraux de la basilique, et un jour sinistre tombait d'en haut sur les fronts inclinés des fidèles; on entendait d'horribles cris, qui ne les faisaient point tressaillir; seulement ils se serraient toujours davantage autour de leur évêque. Maxime se tenait debout au pied de la chaire épiscopale, d'où il était descendu pour être plus près de ses fils dans le péril. A quelque distance, Priscilla, entourée des saintes femmes et des vierges tremblantes, tantôt levait avec ardeur les yeux vers le ciel, tantôt les tournait vers l'évêque avec une tendresse pleine de respect et mêlée d'une horrible inquiétude. Les mères approchaient leurs enfans des pieds de Maxime, et l'une d'elles avait caché le sien sous la robe épiscopale, tant l'évêque, qui dans la vie commune était le père et le juge de la communauté chrétienne, semblait, dans le désastre universel, être encore son dernier protecteur et son dernier refuge.

Maxime était saisi d'une profonde douleur en contemplant autour de lui tout ce peuple destiné à la servitude ou à la mort, et parmi ce peuple celle qu'il avait nommée son épouse et qu'il nommait maintenant sa sœur bien-aimée devant Dieu. Il rassembla toute l'énergie de son ame pour soutenir ses frères à ce triste moment. La religion seule pouvait trouver quelques paroles dans une telle extrémité. Maxime éleva les yeux et les mains vers le ciel pour en faire descendre sur lui les forces dont il avait besoin; puis, s'adressant aux fidèles d'une voix triste, mais affermie par la foi, il leur dit ces simples paroles :

— Frères bien-aimés, le temps des épreuves est venu; il a plu au Dieu très bon de nous éprouver par de grandes misères, moindres pourtant que nos péchés et que son amour. Il importe que nous ne murmurions point contre la peine qu'il plaît au Seigneur de nous infliger, de peur que nos ames ne perdent le fruit de notre châtiment et qu'il ne nous ait été envoyé en vain. Souvenons-nous de la constance des saints martyrs de la foi, et sachons comme eux attendre la mort avec fermeté. Si Dieu juge à propos de nous retirer de ce monde, voudrions-nous y rester contre son désir? L'enfant que son père appelle à lui refuse-t-il d'obéir à sa voix? Et d'ailleurs, ajouta Maxime avec un accent

mélancolique, est-il si doux de vivre dans ces temps déplorables? Dans ces temps proches de la fin, où tout se dissout et se brise, où l'empire est envahi par les Barbares, où l'église est déchirée par les hérésies, ne vaut il pas mieux se coucher au pied des marches de l'autel pour se relever avec les saints? Heureux, mes frères, ceux qui, après s'être beaucoup aimés, meurent ensemble dans le Seigneur! — Et l'évêque ne put s'empêcher de jeter un regard du côté de Priscilla, qui écoutait dans un ravissement céleste ces dernières paroles de Maxime. — Mais, hélas! nous pouvons être séparés par la mort ou par l'esclavage; si ce sort nous est réservé, que Dieu nous fasse la grace d'en supporter la cruelle amertume! — Ici la voix de Maxime faiblit visiblement; il reprit avec un grand effort : — Mes frères, nous allons communier ensemble pour la dernière fois et nous donner le baiser de paix, qui sera le baiser d'adieu; mais auparavant nous devons prier pour les malheureux infidèles, qui, dans leur ignorance, attirent de plus en plus sur eux le fléau de la colère céleste. Redites après moi la prière que je vais adresser à Dieu, et prononcez-la du plus profond et du plus vrai de votre cœur. « Mon Dieu, aie pitié de nos ennemis, et sauve ceux qui désirent notre sang! »

Ces paroles d'une charité sublime, répétées par toute cette assemblée dévouée à mourir, montaient vers les voûtes de l'église comme un encens pacifique; ensuite tous les assistans s'approchèrent avec recueillement pour recevoir la communion, et chacun, après l'avoir reçue, embrassait le saint évêque. La solennité lugubre de la circonstance fit oublier à Maxime un peu de sa sévérité accoutumée, et quand Priscilla, humble et rougissante, se présenta devant lui, il posa en présence des fidèles ses chastes lèvres sur le front de sa compagne.

En ce moment, quelques zélés néophytes entrèrent avec précipitation dans l'église par une porte secrète. — Mon père, s'écrièrent-ils en tombant aux pieds de Maxime, les Barbares vont venir, tu peux leur échapper encore. Suis-nous à travers les détours du souterrain qui conduit jusqu'à la Moselle; là, une petite barque t'attend, et, à la faveur de la nuit... — Mes enfans, dit en souriant Maxime, est-ce ainsi que vous venez tenter votre évêque? N'avez-vous pas lu dans l'Évangile que c'est le pasteur mercenaire, et non pas le bon pasteur, qui abandonne son troupeau à l'heure du danger? Mais l'offre de votre zèle charitable ne sera pas perdue : je vous confie ma sainte sœur Priscilla, conduisez-la dans un couvent du midi de la Gaule; qu'elle y prie pour nos ames, si nos ames doivent paraître aujourd'hui devant Dieu!

Maxime n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, que Priscilla s'était précipitée à ses pieds, et, les baignant de larmes, le conjurait de ne pas la repousser loin de lui en ce moment. — Frère vénérable, lui disait-elle, tu es aussi mon père, mon pasteur : ta fille, ton ouaille

soumise ne peut te désobéir et te résister; mais permets-moi de mourir ici avec mes sœurs et avec toi. Dieu ne nous commande point cette séparation; sois miséricordieux comme lui. Oh! grace, Maxime, fais grace à Priscilla! — Il y avait une expression passionnée dans ces paroles par lesquelles une pauvre femme éplorée suppliait qu'on lui permît de mourir, et Maxime hésitait à la contrister par un refus.

En ce moment, un jeune lévite couvert de sang entra dans l'église : c'était un orphelin qui avait perdu ses parens quinze ans plus tôt à la prise de Cologne, et qu'avaient adopté Maxime et Priscilla. Maxime fondait les plus grandes espérances sur ce jeune homme, déjà remarquable par l'ardeur de sa piété et la fougue de son éloquence. Il avait traversé les hordes de Barbares, et, blessé légèrement, il venait rejoindre ses parens adoptifs pour mourir avec eux. En le voyant paraître, Priscilla, comme par une inspiration subite, s'écria : — Voilà celui qu'il faut sauver, voilà celui qui sera un jour une des palmes de l'église! Sa langue sera une de ces langues de feu qu'allume l'Esprit saint pour éclairer et embraser les cœurs! Mon père, laissez-moi mourir avec vous, et conservez Salvien! — Eh bien! dit Maxime, vaincu par l'ardente prière et l'accent prophétique de Priscilla, qu'il soit fait selon le généreux désir de ma sainte sœur! Que le jeune espoir de l'éloquence chrétienne vive pour édifier et orner l'église par sa parole, et nous, vieux et inutiles serviteurs de Dieu, soyons unis par la gloire et par la félicité du martyre!

Salvien, à son tour, ne voulait pas s'éloigner de ses frères; mais cette fois Maxime éleva la voix avec une imposante autorité, et le jeune lévite n'osa pas résister à cette voix puissante. Après avoir reçu en sanglotant la bénédiction épiscopale de Maxime et la bénédiction maternelle de Priscilla, il s'apprêtait à sortir par la porte secrète. Tout à coup, avant d'en franchir le seuil, il s'arrêta, et, comme saisi de l'esprit de Dieu, il s'écria d'une voix tonnante : Eh bien! oui, je pars, puisque mon père vénérable l'ordonne ainsi; moi dont le berceau a été trempé de sang, moi qui aujourd'hui encore ai senti dans ma chair le fer des Barbares, je vivrai, si le Seigneur le veut ainsi, pour flageller de ma parole les chrétiens déchus, dont les péchés ont fait couler ce sang, ont suscité ces Barbares. Je dirai les corruptions de l'église, je raconterai les turpitudes de la société romaine, et l'on comprendra pourquoi Dieu livre le monde aux hordes féroces de l'aquilon! O mon Dieu! quand leur fureur renverse tes temples et immole tes saints, on ne peut s'expliquer tes voies, et les faux sages, nourris des traditions de la philosophie païenne, nous disent : Où donc est la providence de votre Dieu? Cette providence, ô insensés! elle remplit le ciel et la terre, elle gouverne le désordre apparent du monde comme elle règle les tempêtes; elle éclate dans le mal comme dans le bien; elle brille dans la foudre comme dans le soleil; c'est elle qui est allée chercher les Bar-

bares pour vous punir; c'est elle qui leur a donné le courage et la force, et à vous la lâcheté et l'impuissance. Il lui plaît de s'entourer de mystère et d'ombre; mais je la découvre et la salue dans la nuit qui l'enveloppe, ainsi que le pilote découvre et salue à l'horizon ces feux sauveurs qui ne s'allument que dans les ténèbres.

Comme Salvien achevait de proclamer cette grande idée de la Providence, qu'il devait célébrer si éloquemment dans ses écrits, et tandis qu'on l'entraînait vers la porte secrète du sanctuaire, les Francs inondaient l'église, vers laquelle leur cupidité, distraite d'abord par de nombreux objets, s'était enfin dirigée. A leur tête bondissait un jeune Barbare à l'œil candide et farouche, aux longs cheveux blonds et flottans jusqu'à la ceinture. Gundiok était le chef d'une bande de Francs qui habitait une partie reculée de la forêt Hercynienne, et qui s'était trouvée moins que les tribus plus avancées en contact avec les Romains. Gundiok était le Barbare pur, sans aucune atteinte de la civilisation, c'est-à-dire quelque chose qui tenait à la fois de l'homme et de la bête sauvage. Arrivé au milieu de l'église, il se trouva face à face avec Maxime. Celui-ci, debout au milieu des chrétiens agenouillés, les bras étendus sur leur tête pour les bénir et les protéger, regardait le jeune chef avec une sécurité intrépide et une compassion presque affectueuse. Cette expression du noble visage de l'évêque étonna Gundiok; il s'arrêta un moment comme pour tâcher de comprendre; mais cette impression fut rapide et fugitive, et ne fit que traverser l'ame du Barbare. Sa férocité naturelle reprit bien vite le dessus, et, poussant un rire sauvage, il leva sa framée sur l'évêque. A ce signal, le massacre commença. Quand Maxime vit que les chrétiens qui l'entouraient étaient livrés à une mort inévitable, il se pencha sur eux, et, serrant avec force tous ceux qu'il put attirer sur son cœur, le digne pasteur mourut avec joie en les embrassant.

Quand Priscilla avait vu le fer se lever sur Maxime, elle s'était élancée vers lui; blessée mortellement, elle vint tomber à ses pieds, tandis qu'il respirait encore; Maxime, soulevant une main mutilée, lui montra le ciel et expira. Alors Priscilla se glissa timidement à ses côtés; elle osa placer sa tête sur la poitrine de son époux, et mourut en bénissant Dieu, qui le lui avait enlevé dans la vie pour le lui rendre dans la mort et dans l'éternité.

Après avoir pillé l'église de Trèves, les Francs de Gundiok, conduits par l'odieux Bléda, se dirigèrent vers la demeure des Secundinus. Tout y était dans le plus grand désordre : les esclaves francs étaient allés rejoindre leurs frères; le reste avait fui, car les Barbares prenaient les esclaves comme les autres portions du mobilier domestique. Pourquoi Macer aurait-il cherché à fuir? Il ne pouvait emporter avec lui ses grandes propriétés territoriales, l'importance qu'elles lui donnaient, les chances qu'elles ouvraient à son ambition pour son fils.

Quand tout avenir se fermait devant lui, il lui était indifférent d'être égorgé près de son foyer par les Barbares; assis dans son atrium, il les attendait d'un air impassible, se comparant intérieurement aux sénateurs romains attendant sur leurs chaises curules les Gaulois maîtres du Capitole.

Pour Capito, dont l'arrivée des Francs avait brusquement dérangé les divertissemens littéraires, il semblait ne rien concevoir à ce qui se passait autour de lui. Il était comme un homme réveillé en sursaut, et dont les premières paroles continuent un rêve interrompu. Tantôt il lisait des phrases du discours de Glabrio et de son propre panégyrique; tantôt, ramené par quelque circonstance au sentiment de la calamité présente, il y faisait de classiques allusions en récitant des vers du second livre de l'Énéide sur la prise de Troie. La frayeur avait troublé ses idées, mais elle n'avait pu lui en donner de nouvelles. Lucius, négligemment renversé sur quelques coussins aux pieds de Macer et tenant un glaive magnifiquement orné, attendait le moment de défendre son père, et c'est tout au plus si la terrible situation où il se trouvait l'empêchait de sourire en entendant les exclamations mythologiques et les citations incohérentes de Capito.

Gundiok, suivi de ses Francs, se précipita dans l'atrium, et s'élança vers Macer, qui demeura immobile. En un clin d'œil, Lucius fut debout, et para de son glaive le coup destiné à son père. L'arme brillante se brisa dans sa main sous le coup terrible de l'arme barbare. Gundiok sourit, regarda fixement Lucius, et fut frappé de l'intrépidité tranquille et insouciante du jeune Romain, qui avait osé opposer à sa force une si fragile défense. Ce courage lui plut, et il lui prit fantaisie d'épargner Lucius et sa famille. Un signe de protection avertit les Francs; quelques-uns s'emparèrent des trois Secundinus, et, tandis que leurs compagnons se dispersaient dans l'habitation pour la piller, ils emmenèrent avec eux les captifs; des esclaves qu'on avait surpris cachés dans quelque coin de l'habitation furent entraînés avec leur maître. Bléda marchait parmi les Francs qu'il avait guidés. Hilda, échappée par miracle au massacre des chrétiens dans l'église de Trèves, vint volontairement se joindre à la petite troupe qui, d'un pas rapide et silencieux sous la conduite des Barbares, s'avançait vers les montagnes.

VI.

Après quelques jours d'une marche pénible, les Francs arrivèrent aux confins de la forêt Hercynienne. Les traces de la vie barbare, mêlée à quelques rudimens et à quelques débris de civilisation, donnaient à ce pays une physionomie singulière. Ici l'on voyait des portions vierges de la forêt, formées de chênes séculaires, de sapins gigantesques; là, des espaces libres dans lesquels on avait employé le feu pour abattre

les troncs, et où subsistaient des vestiges de défrichement et les restes d'une culture essayée un moment et bientôt abandonnée par l'inconstance barbare. Au centre, une vaste enceinte palissadée renfermait les troupeaux de la tribu et les produits variés du pillage. Çà et là dans les clairières, au bord des marais, s'élevaient des huttes mobiles couvertes de branchages ou de roseaux dans lesquelles se trouvaient quelques instrumens d'une industrie imparfaite, et tandis que des chariots servaient encore de demeure à ceux qui conservaient le plus fidèlement la simplicité des aïeux, des masures grossièrement bâties attestaient, chez quelques autres, le désir d'imiter les habitations sédentaires des Romains.

Les Francs établis dans cette contrée avaient fait la guerre au service de l'empire. Les hauteurs imprudentes et l'avarice mal entendue de l'administration romaine les avaient rejetés dans les forêts, et ils gardaient, au sein de leur existence actuelle, quelques habitudes de leur première condition. Ils affectaient de reproduire certains usages militaires de l'empire; presque tous avaient parmi leurs armes, outre la framée et l'épieu germain, la pique ou le glaive du légionnaire. Les termes latins du commandement leur étaient restés, très altérés, il est vrai, par la rudesse de leur prononciation. Enfin les vices des Romains s'étaient entés sur leurs propres vices. Rien n'est pire qu'un Barbare civilisé à demi.

C'était surtout chez leur chef Viriomar que ces prétentions étaient marquées et souvent risibles. Affublé, par-dessus sa tunique franque, d'un baudrier romain usé par le temps, il portait un casque de centurion dont le cimier avait été brisé, et, dans les jours solennels, il s'attachait des sandales qui gênaient un peu l'agilité naturelle de sa marche. Il ne parlait jamais des Romains qu'avec mépris et colère; mais il aimait beaucoup à en parler, à raconter qu'il avait été passé en revue par l'empereur Valens et avait monté la garde devant la tente de l'empereur Gratien. Du reste, intempérant comme un Barbare et débauché comme un Romain, il alliait les instincts brutaux des races sauvages aux débordemens raffinés des générations corrompues.

Les prisonniers furent momentanément confiés aux Francs de Viriomar. La bande de Gundiok, aussitôt l'expédition terminée, était partie pour une grande chasse qui devait durer plusieurs semaines. Les premiers jours furent employés, par Viriomar et les siens, à se partager les objets précieux enlevés pendant le pillage de Trèves, et à vider dans de longs banquets quelques-uns des tonneaux de vin de la Moselle, qui provenaient de ce pillage. Pendant ce temps, on fit peu d'attention aux captifs. On les avait enfermés dans la grande enceinte centrale avec les bestiaux dérobés, en attendant qu'on prononçât sur leur sort, qu'on décidât quels seraient leurs travaux et leurs maîtres.

Macer était toujours morne et silencieux; Capito commençait à s'accoutumer à sa situation nouvelle; il se comparait à Ovide exilé chez les Gètes, et voulait, comme lui, apprendre la langue des Barbares pour composer dans cette langue des vers qui ne pourraient manquer de les charmer. Lucius trouvait un secret plaisir dans la bizarrerie de cette aventure, dans la nouveauté des objets qui l'environnaient et du genre d'existence qui s'ouvrait devant lui. Indifférent à tout, il ne regrettait rien; dégoûté de tout, une situation si extraordinaire rendait à son ame quelque énergie. Il retrouvait, pour sa destinée qu'il avait depuis long-temps délaissée, un intérêt au moins de curiosité. Couché sur des monceaux de riches étoffes ou de tapis précieux, débris de ce butin dont lui-même faisait partie, il aimait à fermer les yeux et à voir passer devant son souvenir les scènes si différentes qu'il avait traversées; il se retrouvait tour à tour dans les écoles d'Athènes, dans les rues bruyantes d'Alexandrie, passant la mer, abordant en Gaule, à Massalie, enfin voguant doucement avec les siens sur les eaux de la Moselle éclairée par la lune, puis rentrant dans la demeure de ses pères, au milieu d'un peuple d'esclaves. Ici, le candide visage d'Hilda lui apparaissait éclairé par la joie céleste du martyr. Il s'arrêtait à contempler la jeune fille telle qu'il l'avait aperçue tout à coup sous les arbres de la forêt, tandis qu'il invoquait une révélation subite pour éclairer son ame troublée. Il croyait entendre encore les paroles pleines de foi, de douceur et d'une certaine tendresse qu'avait prononcées la chrétienne. Il avait remarqué, avec un sentiment de joie et d'admiration, qu'elle était venue volontairement partager la captivité de ses maîtres. Séparé du monde, enfoui dans les bois de la Germanie, son imagination n'avait pas d'autre objet qu'Hilda, et bientôt Hilda la remplit tout entière.

Pour la jeune fille, depuis qu'un même sort avait établi entre elle et ses anciens maîtres l'égalité de la servitude, loin de mettre avec eux dans ses rapports plus de familiarité qu'auparavant, elle se montrait au contraire plus docile esclave que jamais. L'humilité de sa condition ne coûtait plus rien à sa fierté native, depuis qu'elle l'avait embrassée volontairement, croyant que son devoir était de rester fidèle au malheur de ceux à qui Dieu l'avait donnée. Peut-être l'attrait qu'elle ressentait pour le jeune Romain, et dans lequel elle ne voyait qu'un vif désir de sa conversion, rendait-il plus facile à la chrétienne le parti que lui imposait sa conscience; car, sans ce motif religieux auquel se mêlait à son insu un mouvement de tendresse humaine, Hilda eût été bien combattue par les sentimens qu'avait fait naître en elle ou plutôt qu'avait réveillés l'aspect de la vie sauvage et de la forêt natale. En mettant le pied sous les ombrages des solitudes hercyniennes, en se voyant entourée des hommes de sa race, en entendant le langage qui avait été celui de ses premières années, la jeune Franque avait

éprouvé un ébranlement subit et une agitation violente : la fibre barbare avait frémi dans son sein; elle avait été prise par momens d'un immense désir de s'échapper, de s'enfuir, de courir sur la mousse, comme une biche légère, pour aller boire à la source où, enfant, elle buvait avec ses sœurs et ses frères, pour aller se suspendre aux branches du vieux chêne qui avait ombragé la cabane paternelle; puis elle pensait que cette cabane avait été brûlée avec ses sœurs et sa mère, que ses frères s'étaient égorgés dans l'amphithéâtre de Trèves, et les colères du sang se rallumaient dans ses veines. Priscilla ni Maxime n'étaient plus là pour calmer ces émotions ardentes; mais la douce figure de Lucius venait se placer entre Hilda et les Romains qu'elle allait maudire et peut-être quitter; Hilda leur pardonnait et ne partait point.

Ce réveil des affections de la famille et de la patrie, agissant de concert avec l'ardeur de sa foi, qui tendait toujours à se communiquer et à se répandre, produisit encore un autre effet sur l'ame d'Hilda : elle lui inspira un désir pressant de faire entendre la parole de Dieu à ses frères. La bande de Gundiok était une portion de sa propre tribu; elle avait même reconnu le jeune chef, qui était un de ses parens, et avec lequel elle avait joué, dans son enfance, sous les vieux arbres de la forêt : c'était lui surtout qu'elle désirait sauver. Elle se faisait une grande joie d'arracher son propre sang à l'empire du démon. Bien que Gundiok lui eût apparu dans l'église de Trèves au milieu des chrétiens égorgés, elle ne désespérait pas de réussir à le toucher; elle avait une confiance sans bornes dans la grace toute-puissante de Dieu; elle se souvenait que Maxime et les fidèles avaient prié pour le salut de leurs ennemis, et il lui semblait que le souhait d'une si admirable charité devait être exaucé. Elle n'avait pas dans les Francs dégénérés de Viriomar la même confiance, et, malgré la férocité plus grande de Gundiok et des siens, elle regrettait presque leur absence; mais les prisonniers ne devaient guère tarder à se retrouver sous leur empire.

Voici ce qui se passa pendant que dura cette absence. Viriomar, malgré la hauteur qu'il affectait envers ses captifs, n'était pas insensible à la vanité de leur montrer qu'il parlait la langue latine, qu'il connaissait les usages et les mœurs des Romains. Il les faisait amener devant lui pour se donner le plaisir de pérorer en leur présence, et de les étonner par tout ce qu'il savait ou croyait savoir de l'état dans lequel se trouvaient les armées, les forteresses, les provinces, et même des intrigues un peu anciennes auxquelles, sous Gratien, il avait pris une part obscure. Lucius et Capito, par des raisons diverses, ne prêtaient à ces discours qu'une oreille distraite et indifférente. Macer les écouta d'abord avec un silencieux dédain, mais bientôt il crut découvrir dans cette faiblesse de Viriomar une chance dont il pourrait pro-

fiter; il conçut l'espoir secret de parvenir à dompter le Barbare en flattant ses prétentions, de dominer ainsi son esprit grossier et vain tout ensemble, et, caché derrière lui, de jouer un rôle, ce rôle que depuis jouèrent en grand plusieurs Romains auprès de différens chefs, Léonce sous Eurik, et sous Théodorik Boëce et Cassiodore.

Une fois cette nouvelle perspective offerte à son incurable ambition, Macer marcha de ce côté avec toute l'ardeur de son ame et toute la souplesse de son caractère. En peu de temps, d'habiles flatteries et un art prudent de se faire valoir auprès du maître, sans offenser son orgueil, eurent donné au Romain un certain ascendant sur Viriomar. Son plan était d'amener ce chef à prendre de l'empire sur les tribus voisines, en introduisant parmi elles le plus possible la discipline et l'organisation romaines. Par ce moyen, Viriomar jetterait les fondemens d'une puissance qui pourrait devenir redoutable, et il serait en mesure de fonder un établissement considérable sur la frontière. Macer ne reculait point devant la pensée de conquêtes faites aux dépens de l'empire, au contraire il rêvait déjà un royaume franc qui comprendrait une portion de la Gaule, et qu'il gouvernerait par l'entremise du chef, dont il serait le ministre. Ce plan n'était point entièrement insensé : moins d'un siècle plus tard, Clovis devait le réaliser et au-delà; seulement l'heure n'avait pas sonné, et l'homme n'était pas venu. Tout ce qui arrive en ce monde a été anticipé par la pensée : il n'est pas d'événement que des hommes inconnus n'aient pressenti, et que des tentatives obscures n'aient devancé.

En voulant suivre les avis de son nouveau conseiller, Viriomar ne tarda pas à mécontenter ceux qui l'entouraient. Il tenta d'établir dans la cour sauvage que formaient autour du chef germain ses compagnons, qui furent plus tard ses leudes et ses fidèles, une imitation grossière de l'étiquette impériale. Un tronc d'arbre, recouvert de lambeaux d'étoffe volés dans le pillage de Trèves, servait de trône à cette majesté barbare. A certaines heures seulement, elle permettait de soulever les peaux de bêtes qui, en guise de rideaux de pourpre, fermaient sa tente; elle choisissait ceux qu'elle admettait à ses festins ou à ses jeux. Enfin Viriomar commençait à parler d'un tribut fixe au lieu des dons volontaires qu'il recevait des guerriers, afin de pouvoir, disait-il, entreprendre une expédition dont les résultats fussent plus importans et plus durables que ceux de toutes les incursions passagères tentées jusqu'alors. Quelques-unes de ces ames propres à la servitude, comme elle en trouve partout où elle se montre, se prêtèrent aux projets de Viriomar et de Macer; mais le plus grand nombre leur résista opiniâtrément : ceux-ci conçurent une aversion profonde pour le Romain, qu'ils regardaient comme l'instigateur de mesures détestées. N'étant pas certains de l'emporter sur lui, ils résolurent d'attendre le retour

de Gundiok et de ses Francs, bien assurés de trouver dans cette bande si pure de tout contact avec la civilisation romaine l'horreur qu'ils ressentaient eux-mêmes pour tout ce qui lui ressemblait.

Bléda, qui, après avoir guidé les Francs, les avait suivis pour ne rien perdre de la misère de son ancien maître, et pour ne pas manquer une occasion d'accroître cette misère, s'il était possible, Bléda avait contribué par ses discours à irriter la horde de Viriomar, et, quand il sut que celle de Gundiok approchait, il alla au-devant d'elle. Il lui fut facile d'irriter la colère de ce chef et de ses principaux guerriers, en leur montrant dans Macer un rusé Gallo-Romain qui, leur esclave, travaillait à les asservir. Gundiok s'avança terrible à la tête de sa troupe peu nombreuse, mais formidable, et que vinrent grossir les mécontens de la troupe de Viriomar : tous ensemble représentaient la barbarie dans son intégrité; ceux qui étaient restés auprès de Viriomar, la barbarie qui s'essaie gauchement à la civilisation. Les premiers devaient avoir l'avantage; en effet, ils intimidèrent par leur résolution des adversaires indécis : ils réclamaient leurs prisonniers et leur butin. Viriomar voulut, pour leur imposer, s'entourer à leurs yeux de sa dignité récemment apprise; ils rirent de ses efforts maladroits. Il voulut les amuser et les tromper par les expédiens d'une diplomatie novice; mais bientôt, impatienté de ces lenteurs, Gundiok, poussant un grand cri, fendit d'un coup de framée la porte de l'enceinte où les prisonniers étaient renfermés, et, s'y précipitant, fit main basse sur eux et sur le butin. En un clin d'œil, ils furent séparés. Gundiok entraîna Lucius. Capito fut le jouet de quelques mécontens, qui, bien à tort, le soupçonnaient d'avoir eu aussi de l'influence sur Viriomar. Pour Macer, objet principal de la haine commune, on le livra à Bléda, qui demanda cette récompense de son zèle et promit, avec un affreux sourire, qu'on ne se repentirait pas de lui avoir donné le Romain à tourmenter. — Maître, tu es habile, lui dit-il d'un ton ironique, tu connais les lettres; sais-tu ce qu'on a écrit sur mon front? Tiens, regarde, lis, c'est... vengeance! — Heureusement pour Lucius, il n'entendit pas ces paroles; il ne vit pas qui s'était emparé de son père. Au moment où Gundiok l'entraînait lui-même, le père et le fils se jetèrent un rapide et sombre regard; chacun semblait dire à l'autre qu'ils ne se reverraient plus et qu'ils ne leur restait plus qu'à mourir.

Lucius fut conduit dans une partie beaucoup plus reculée de la forêt. Ici il n'y avait aucune trace de culture et presque aucun vestige d'habitation. De vastes pâturages au milieu de bois immenses, de petites cahutes de bergers, de grandes multitudes de vaches, de brebis, de porcs et de chevaux, voilà tout ce que l'œil pouvait apercevoir dans ces déserts de verdure. Lucius fut chargé de veiller à la garde de quelques chevaux qui paissaient dans une vallée profonde et au penchant des collines qui la cernaient. Laissé seul dans ce ravin si lointain, si

perdu, au cœur des impénétrables forêts de la Germanie, il pouvait à peine comprendre ce qui lui était arrivé. Pendant quelque temps, ses pensées furent trop vagues et trop confuses pour être bien douloureuses; mais bientôt se dissipa l'étourdissement où l'avaient jeté son brusque enlèvement et sa translation rapide à travers des solitudes inconnues, et, comme on sent la souffrance à mesure qu'un membre blessé se refroidit, il sentit l'horreur de sa situation à mesure que son esprit agité se calmait. Alors il songea à son père livré à des travaux pénibles pour sa vieillesse, exposé à des traitemens intolérables pour son orgueil. Loin des petites circonstances qui pouvaient par momens mettre entre eux quelque froideur, la nature parla seule, et les entrailles de Lucius furent déchirées à la pensée de son vieux père souffrant le froid, la faim, ou accablé d'humiliations par les Barbares. Il donna un regret sincère au pauvre Capito, si peu préparé par la frivolité de sa vie aux graves infortunes. Lui-même il avait fui depuis long-temps les pensées sérieuses; à défaut des croyances qui soutiennent, il avait cru par sa légèreté pouvoir éviter les maux réels. Maintenant qu'une réalité terrible était venue le frapper, il était contre elle sans armes. Assis dans son palais d'Alexandrie ou à la table opulente de son père, il pouvait railler agréablement les opinions et les travers des hommes : ce désenchantement avait son charme, cette amertume avait sa douceur; mais quelle parole railleuse trouverait-il dans son isolement, en présence de labeurs ignobles ou de grossiers outrages? Contre de tels maux il n'y avait pas de distraction possible. Des convictions morales auraient pu seules les faire supporter, et toutes les convictions avaient été déracinées par le doute dans l'ame de Lucius. Le doute a une apparence de grandeur et de force tant que la vie est facile; mais douter du malheur lorsqu'il vient est impossible; il est funeste de ne pas croire à autre chose quand on est forcé de croire à lui. Alors il n'y a plus qu'à mourir, et c'est le parti que prit froidement Lucius. Il choisit un lieu commode, abrité par un beau chêne, d'où l'on avait une perspective agréable et pittoresque; il tira de son doigt son anneau, s'assura que le poison était toujours là, et, délivré de toute inquiétude, il se coucha sur la mousse pour se recueillir dans un sentiment de volupté et savourer par la pensée la mort avant de la goûter.

En ce moment solennel pour les ames les plus légères, Lucius éprouva une impression étrange : il lui semblait sentir le vieux monde romain expirer avec lui; il s'abandonnait avec charme à cette illusion, et, fermant les yeux, il s'absorbait dans la pensée de la destinée universelle s'affaissant au sein du vide infini avec sa propre destinée. Seule, l'image d'Hilda flottait dans ces ténèbres. Quand il rouvrit les yeux pour saluer une dernière fois, à la manière antique, la lumière du jour avant de la quitter, il vit la jeune chrétienne debout devant lui et qui le regardait.

— Ah! s'écria-t-il, quelle que soit la divinité qui t'envoie, jeune fille, que ce soit Libera, la compagne mystique du Bacchus infernal, celle qui délivre les ames des morts et les initie à l'immortalité; que ce soit le Dieu que tu sers ou celui que j'adore, l'aveugle hasard, sois la bienvenue à mon heure suprême; je m'endormirai plus doucement du dernier sommeil si tu es près de moi, et si, comme Tibulle le disait à Délie, — mourant, je tiens ta main de ma main défaillante!

— Il ne faut pas mourir, dit Hilda d'un ton ferme, il faut croire!

— Croire? reprit Lucius avec un sourire; le moment est bien choisi! Il me semble que les Barbares brûlent les églises aussi bien que les amphithéâtres. Le christianisme ne semble pas devoir tenir devant eux mieux que l'empire.

— La religion de Jésus-Christ ne périra point comme la puissance des hommes; et d'ailleurs, ajouta vivement Hilda, si les Barbares triomphent, pourquoi le Christ ne les aurait-il pas appelés? pourquoi ne recevraient-ils pas le don de la foi? Moi aussi je suis une Barbare, et pourtant je l'ai reçu de la bonté divine. O noble Lucius, si je pouvais faire passer dans ton ame la certitude et la paix qui remplissent la mienne! si tu pouvais dire un mot, pousser un soupir, verser une larme! Mais je suis une esclave d'un esprit grossier; je ne trouve pas les paroles qu'il faudrait. Malheureuse! je ne puis rien pour te sauver!

— Et d'où vient en toi, étonnante jeune fille, un si vif désir de mon salut? dit Lucius surpris et charmé de la véhémence d'Hilda.

— N'es-tu pas le maître qu'il a plu au Seigneur de me donner, et n'as-tu pas été pour moi un maître bon et charitable? Mon vénérable père Maxime, qui maintenant, à côté de ma sainte mère Priscilla, me regarde du sein de la gloire céleste, ne m'a-t-il pas recommandé de lui ramener son fils Lucius? Ah! si tu étais resté dans ton opulent prædium, au sein de ta famille, riche, heureux selon le siècle, j'aurais pu me contenter de prier en silence pour toi, attendant patiemment l'heure où il plairait à la grace divine de te toucher; mais aujourd'hui je te vois captif, séparé de tous les tiens; tu ne peux attendre, tu as besoin de Dieu! Si tu tardes à te tourner vers lui, tu voudras mourir, car j'ai surpris ton dessein, et moi, Lucius, entends-tu, je ne veux pas que tu meures et que tu sois damné.

— Tu veux que je vive, Hilda? dit Lucius avec impétuosité. Ah! je vivrai si tu peux m'aimer. Vois-tu, il n'y a plus ici de maître et d'esclave, il n'y a plus qu'une belle jeune fille et un jeune insensé qui a jeté sa vie à toutes les folies humaines et qui n'a jamais possédé une heure de félicité; mais cette heure toujours attendue et jamais trouvée, tu peux la lui donner, Hilda. Précipité dans une condition intolérable, il allait s'en délivrer par la mort, quand tu as paru, et maintenant que tu es là, qu'il a entendu le son de ta voix, qu'il contemple ta beauté, il ne veut plus mourir, il demande à ta pitié de le sauver.

Oh! ici, loin des hommes, dans ces profondes forêts, sous ces noirs ombrages, unis par l'amour, nous goûterions d'indicibles voluptés; l'incertitude de notre existence les rendrait plus vives. La mort est l'aiguillon qui fait sentir la vie. Ton ame est forte, Hilda, tu ne craindrais pas un bonheur plein de périls; tu saurais mourir avec joie dans les bras de ton amant.

Hilda était saisie d'un grand trouble et d'une profonde tristesse. Cette passion violente allait remuer au fond de son cœur celle qu'à son insu elle éprouvait pour Lucius, et en même temps elle souffrait amèrement de la différence de leurs sentimens et de leur amour. Elle eût voulu lui révéler avec le christianisme l'amour que le christianisme inspire et sanctifie; mais la chaste jeune fille ne trouvait point de paroles pour répondre au discours qui la faisait rougir. Elle se contenta de dire à Lucius avec émotion et gravité : — Je suis venue ici pour chercher le chef des Francs; je voulais adoucir ton sort et celui des tiens: adieu, j'ai hâte de l'aller trouver; tu me contrains à te servir en t'évitant.

Lucius, humilié par ces fières paroles d'Hilda, lui dit avec amertume : — Ne t'occupe pas de ma destinée; va, laisse-moi mourir; tu es une froide Germaine, une austère chrétienne; tu ne sais pas aimer.

Hilda, qui allait s'éloigner, se retourna vers Lucius. — Ah! pauvre Lucius, dit-elle avec vivacité, tu ne connais ni les Germains ni les enfans du Christ. J'ai été élevée dans ces bois où nous sommes; j'ai entendu raconter à ma mère tout ce que mon vaillant père avait fait pour l'obtenir; j'ai vu ma sœur aînée attendre son fiancé absent pour une expédition périlleuse; j'ai surpris les battemens de son cœur, que sa fermeté comprimait. Chez les Germains, le jeune guerrier et la jeune fille se choisissent librement et ne se quittent plus; ils partagent les mêmes fatigues, les mêmes dangers; on a vu même l'épouse suivre l'époux dans les combats et dans la mort. Parmi vous, je le sais par les discours des esclaves, les jeunes filles achètent à grands frais un époux qui les relègue dans les gynécées et les y délaisse pour des danseuses ou des joueuses de flûte; le mariage peut se briser par un caprice. Les Barbares sont plus près que vous de la sainteté du mariage chrétien, et les chrétiens, Lucius, leur loi est tout amour.

— Oui, la charité universelle! dit Lucius avec mépris; il est précieux sans doute d'être l'objet d'un sentiment qui embrasse le genre humain tout entier!

— Lucius, reprit Hilda, le Christ ne défend point que nous portions à quelqu'un de nos frères une affection plus tendre. Oh! si tu avais vu ma mère Priscilla saintement embrasser son époux expirant, tu ne douterais pas qu'une chrétienne pût aimer. Une chrétienne, Lucius, peut avoir horreur du péché, et cependant avoir mis tout son cœur dans la pensée de sauver une ame choisie entre mille; elle peut

s'être sentie attirée vers un infidèle presque avant de le connaître, et depuis n'avoir pas eu d'autre désir, d'autre occupation, d'autre but de ses prières et de ses larmes, que de le gagner à Dieu et de le dérober à l'enfer; elle peut l'avoir suivi dans l'esclavage et jusqu'au fond des solitudes, pour le rendre à la liberté des enfans de Dieu, pour le ramener dans la cité céleste; elle peut en être venue à ce degré de faiblesse d'écouter trop long-temps des discours qu'elle n'aurait pas dû entendre, de ne pouvoir s'arracher d'auprès de lui, de craindre qu'il ne veuille mourir, de lui dire pour l'en détourner ce qu'elle ne devrait pas lui dire : que, s'il mourait dans son infidélité, elle craindrait pour elle-même le désespoir et le blasphème. Oh! oui, elle peut faire tout cela, la pauvre chrétienne indigne : est-ce donc ne pas aimer?

Lucius vaincu se prosterna devant Hilda comme un croyant se prosterne devant une sainte, et lui dit : — Pardonne à un misérable, pardonne! Jamais une de mes paroles n'offensera tes oreilles. Je m'efforcerai de triompher de mon cœur et de t'aimer comme un chrétien.

— Et tu vivras?

— Je vivrai, puisque tu le commandes... à moins, ajouta-t-il, qu'un outrage... Dans ce cas, je ne te promets rien, et en revenant demain tu ne trouverais qu'un cadavre.

Hilda frissonna. — Lucius, lui dit-elle, j'ai un dessein : je veux te réunir à ton père et à ton oncle; je veux te garantir, ainsi qu'eux-mêmes, de tout mauvais traitement et de toute insulte, et Dieu bénira ce dessein, afin qu'après que j'aurai fait tout cela pour toi, tu fasses pour moi quelque chose et te convertisses à lui.

— Ah! mon cœur est dans ta main, tu peux le tourner où il te plaît, dit Lucius; mais par quel moyen crois-tu agir sur les hommes farouches au pouvoir desquels nous sommes tombés?

— Ne connais-tu pas l'empire des femmes sur mon peuple? Et puis, dans cette forêt, je suis la fille d'un chef illustre, le sang de Marcomir. Dieu m'est témoin que je ne m'enorgueillis point de cette naissance qui devait me fermer les portes de la vie éternelle. Si ce n'est pour servir mes anciens maîtres, je ne veux être que la pauvre Hilda, l'humble esclave des Secundinus, en tout ce qu'ils me commanderont de permis.

— Esclave chez mon père, ici fille d'un chef illustre! dit Lucius avec douleur. Nous sommes toujours séparés!

— Eh bien! Lucius, dit Hilda en s'éloignant, crois à ce que je crois, et je ne serai plus pour toi l'esclave ni la Barbare, je serai avec toi en Jésus-Christ.

En quittant Lucius, Hilda se hâta d'aller chercher Gundiok. Il aiguisait en ce moment sa framée. Autour de lui, quelques guerriers étaient assis sous un chêne, et un vieux chanteur aveugle hurlait un chant sauvage. Le cœur plein d'un double désir, celui d'obtenir du

chef farouche ce qu'elle souhaitait en faveur des Secundinus et aussi de faire luire à ses yeux la première aurore de la foi chrétienne, la jeune Franque s'avança d'un pas ferme à travers les guerriers, qui la regardaient avec surprise. Elle s'arrêta tout près de Gundiok, et, le souvenir de sa première enfance lui revenant tout à coup, elle lui dit d'une voix grave, où l'on sentait un attendrissement mélancolique : — Gundiok! Gundiok! te souviens-tu du jour où tu aiguisas ta première framée sous le chêne qui couvrait la cabane de Marcomir?

Ces mots prononcés dans sa langue par une voix qu'il lui semblait vaguement reconnaître, ce nom du chef de sa tribu retentissant tout à coup à ses oreilles, émurent fortement le jeune Barbare. Il leva la tête, et attacha son œil bleu et perçant sur la blonde vierge qui se tenait debout devant lui.

— Qui es-tu? lui dit-il en la considérant avec une curiosité pleine d'étonnement.

— Je suis la plus jeune des filles de Marcomir, la seule qui vive. Sais-tu encore le nom d'Hilda?

A ce nom, un souvenir soudain brilla comme un éclair dans les yeux du Barbare. L'égorgement de Marcomir et de sa famille les enflamma de colère, mais une sorte de charme vint se mêler à leur expression irritée, tandis qu'il les promenait rapidement sur Hilda. Gundiok contemplait comme une apparition la dernière fille de ce chef illustre, au sang duquel il était fier d'appartenir.

— Ainsi la fille de Marcomir, dit-il avec un grincement de dents, a été l'esclave des Romains!

— Oui, reprit Hilda avec douceur, il a plu au Dieu tout-puissant de me réduire à cette condition misérable. Et elle ajouta d'une voix forte, en levant les yeux au ciel : Oh! que mes misères et mes larmes ne peuvent-elles obtenir de ce Dieu le salut des hommes de ma race, et combien je serais heureuse à ce prix d'endurer de nouveau les oppressions et la servitude!

— La fille des Francs croit au Dieu des Romains? dit Gundiok; l'esclavage a abaissé son cœur.

— Ce n'est pas le Dieu des Romains seulement, Gundiok, c'est le Dieu et le père de tous les hommes. Il n'est pas comme ces divinités prétendues, ces orgueilleux démons à qui les Romains élevaient des autels, et qui ne favorisaient qu'une race, la race de vos ennemis : il aime toute race et toute tribu, il veut être béni en toute langue; c'est pour toutes les nations qu'il a donné son fils. O Francs, vous rachetez le meurtre par le prix du sang; c'est par son sang que Dieu a racheté le monde!

Tandis qu'Hilda tâchait ainsi de faire arriver l'idée sublime du Dieu sauveur à ces intelligences grossières en cherchant dans leurs idées ce qui pouvait les y conduire, elle fut interrompue par le chantre

aveugle, dépositaire des antiques traditions communes aux peuples germaniques, et que celui-ci conservait, bien qu'altérées. — Ma fille, lui dit-il, le vieil aveugle est le dernier scalde de sa tribu; il ne sait qu'un petit nombre de chants anciens; il ne connaît que confusément l'origine antique de son peuple. Après lui, les Franks de Marcomir pourront dire à peine ce que croyaient leurs pères; mais le vieux scalde sait cependant encore quelque chose de la croyance des aïeux : il sait que les armées venues de loin, en marchant avec le soleil, adoraient le soleil qui les avait conduites, comme un guerrier ennemi des mauvaises puissances; qu'elles adoraient un autre dieu terrible dont le marteau est la foudre. Pour nous, nous avons oublié le nom de ces grandes divinités, mais nous connaissons ceux des esprits qui habitent les arbres et les rochers, nous leur portons des victimes, nous promenons en leur honneur des flambeaux et nous allumons dans la nuit sacrée les brandons sur la montagne; enfin nous révérons avec terreur quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur de ces bois. Pourquoi donc viendrait-on nous apporter de nouveaux dieux? Pourquoi la fille de Marcomir viendrait-elle dans la forêt natale faire entendre des paroles nouvelles à l'oreille de son peuple?

— Parce que la fille de Marcomir est dévorée de l'amour de son peuple, parce qu'elle ne peut, quand la lumière a lui pour elle, le laisser dans les ténèbres. Oui, vieillard, tu l'as dit, les anciens chants s'oublient, les vieux souvenirs périssent; par là, Dieu prépare la voie à des enseignemens nouveaux; par là, il amène le moment où, ne croyant plus aux mensonges périssables, il vous faudra bien croire à l'éternelle vérité! Ce moment approche, ajouta-t-elle avec un accent prophétique; les yeux de beaucoup de ceux qui vivent le verront. Alors vous ne croirez plus, comme nos pères, que le soleil et la foudre soient des divinités : vous croirez à celui dont la main allume chaque jour le soleil et dont la foudre est le marchepied. Alors vous irez encore sous les vieux arbres, au pied des rochers, au bord des fontaines; mais ce ne sera plus pour invoquer les démons qui les habitent, ce sera pour honorer les esprits bienheureux qui les protégent. Alors vous adorerez encore avec trouble quelque chose d'invisible et de muet dans la profondeur des bois; seulement vous saurez que c'est la majestueuse présence de Dieu.

Le langage inspiré d'Hilda, le soin qu'elle prenait, comme le firent tous les premiers missionnaires du christianisme, de rattacher autant qu'il était possible la foi nouvelle aux croyances populaires des nations germaniques, produisirent une certaine impression sur ceux qui l'entouraient. Ils recueillaient avec curiosité ces paroles qu'ils ne comprenaient pas entièrement. La beauté d'Hilda aidait à l'effet de son discours, et en sa présence les plus jeunes des guerriers surtout

sentaient le pouvoir de ce je ne sais quoi de divin que les Germains reconnaissaient dans le génie des femmes. On s'écriait : C'est une magicienne, c'est une *Vola,* c'est une prophétesse! Gundiok, dominé tour à tour par son mépris pour tout ce qui tenait aux Romains et par le charme magique qu'exerçaient la parole et la présence d'Hilda, éprouvait, dans les profondeurs de son ame, comme une sourde lutte entre des impulsions violentes et confuses. Cette lutte ne se trahissait que par l'inquiétude farouche de son regard. Enfin le vieux scalde, irrité de l'empire qu'Hilda semblait prendre sur les guerriers, empire dont il était averti par leurs brusques clameurs, et qu'il ne pouvait concevoir parce qu'il ne la voyait point, le vieux scalde, dans son dépit, jeta sa harpe contre terre pour la briser; mais Hilda la releva sur-le-champ, et, se rappelant que dans son premier âge elle avait fait résonner sous ses doigts le simple instrument de son pays, elle se mit à accompagner de quelques accords pénétrans un beau cantique de saint Ambroise. Les Barbares étaient comme fascinés par le regard, par les traits, par la voix de la jeune chrétienne. Ces paroles dont ils ne comprenaient pas le sens, mais auxquelles la foi prêtait son émotion contagieuse, mêlées aux vibrations de la harpe nationale, les remuait d'une manière étrange, comme plus tard les discours latins de saint Bernard enflammèrent pour la croisade les paysans de l'Allemagne, qui n'entendaient pas la langue du prédicateur.

Gundiok, assailli par les souvenirs de son enfance et de sa famille, que le son de la harpe avait évoqués, et gagné par l'émotion de ceux qui l'entouraient, regardait avec une sorte de ravissement stupide l'enthousiasme surhumain dont s'illuminait la radieuse figure d'Hilda, et une émotion indicible gravait cette naïve et céleste figure dans le cœur étonné du Barbare. Jetant sa framée contre le tronc d'un arbre où elle s'enfonça profondément, il s'élança vers Hilda et lui dit : Fille de Marcomir, tu es mon sang; que veux-tu de moi?

En ce moment, Hilda comprit que Dieu maîtrisait par elle l'ame de ce lion, et sur-le-champ, voulant profiter de l'ascendant qui lui était donné, elle demanda que les trois Romains qui avaient été ses maîtres lui fussent livrés. — Cela est juste, dit Gundiok, bien loin de se douter de la généreuse intention d'Hilda; qu'ils soient tes esclaves, en dédommagement de tes parens que tu as perdus! Dès ce moment, tous trois t'appartiennent, et si quelqu'un portait la main sur les esclaves de la fille de Marcomir, ma framée fendrait sa poitrine comme elle a fendu le tronc de cet arbre. — Et il retira avec effort l'arme terrible du chêne, qu'elle avait entamé jusqu'au cœur.

Hilda ressentit une grande joie en entendant les paroles de Gundiok, et adressa intérieurement d'ardentes actions de graces à Dieu, qui semblait vouloir bénir tous ses desseins. Elle était remplie du

double espoir de sauver Lucius et d'amener les hommes de sa tribu à partager sa foi. Pour ce jour, elle n'avait rien à leur dire de plus; il fallait laisser l'impression qu'elle avait fait naître produire ses fruits avec l'aide de la grace, avant qu'une autre circonstance lui fournît l'occasion de faire un pas de plus vers une conversion complète; puis, elle était pressée d'aller chercher Macer, pour le soustraire aux persécutions de Bléda et le ramener dans les bras de son fils. Elle se hâta donc de quitter les Francs émerveillés et comme frappés de stupeur, écoutant encore les paroles pour eux étranges, les chants et la harpe de la chrétienne, long-temps après qu'elle avait disparu à travers les chênes de la forêt.

VII.

Hilda avait fait quelques pas à peine quand elle rencontra Capito, qu'une troupe de Francs suivaient avec des rires bruyans et de brutales clameurs. Les mauvais traitemens avaient achevé de déranger la faible raison du malheureux rhéteur, déjà troublée par un déplacement subit et un changement complet de toutes ses habitudes. Les Francs auxquels il était livré s'étaient aperçus qu'il avait l'intention de chanter dans leur langue, et, se faisant un cruel divertissement de sa folie, ils avaient placé entre ses mains la harpe d'un de leurs poètes, et lui avaient ordonné de s'en servir et de chanter pendant leurs repas. Le pauvre insensé, chez lequel la vanité littéraire survivait à la raison, s'était efforcé avec joie d'obéir à ses maîtres. Ceux-ci l'avaient enivré avec la liqueur fermentée qui leur tenait lieu de vin, et, dans cet état, après l'avoir accablé d'hommages dérisoires et de grossiers outrages déguisés sous les formes du respect, ivres eux-mêmes, ils le promenaient en triomphe comme un chantre inspiré; Capito marchait au milieu d'eux sa harpe à la main et affublé d'un vêtement bizarre. Une couronne de chêne était sur sa tête. Égaré par l'ivresse et par la folie, abusé par un reste de stupide orgueil, il se croyait entouré d'admirateurs; au milieu des moqueries, des insultes, il conservait sur ses lèvres l'imperturbable sérénité d'un niais et béat sourire.

Hilda ressentit une tristesse profonde en voyant où la manie de ce qu'il appelait le culte des muses avait conduit leur misérable adorateur. Elle adressa en sa faveur quelques paroles aux Francs, qui, malgré leur emportement, s'arrêtèrent au nom de Gundiok, et laissèrent le rhéteur seul avec Hilda. Elle voulut alors le décider à la suivre; mais, la regardant avec colère, il lui reprocha d'avoir éloigné de lui ses disciples. Mêlant dans son délire à ce dépit du moment le souvenir de son ancienne irritation contre les livres chrétiens, dont Hilda avait préféré la lecture à celle de ses propres œuvres, il s'écria : — Que les

dieux te maudissent, jeune fille impie qui viens troubler Orphée tandis que, par les sons de sa lyre, il adoucissait des hommes farouches, semblables aux premiers nés de la race mortelle qui se nourrissaient de glands! Sibylle funeste, périssent tes oracles menteurs et tes doctrines profanes, par lesquelles, si elles triomphaient, serait anéantie la gloire des lettres! Dangereuse sirène, je n'écouterai point ta voix, je fermerai mes oreilles à tes discours, comme fit le sage Ulysse; j'irai rejoindre mes élèves dociles, mes enfans chéris, qui me traitent comme un hôte aimé de Jupiter, qui placent dans mes mains la lyre d'or et me font chanter dans leurs banquets ainsi que le roi des Phéaciens faisait chanter le divin Phemius.

Et, tirant des sons discordans de la harpe qui s'était dérangée sous ses doigts, moitié chantant, moitié déclamant des vers, mélange grotesque de mots latins et de mots inintelligibles, le malheureux Capito s'éloigna d'un pas chancelant. Bientôt des rires lointains mêlés à d'ironiques applaudissemens apprirent à Hilda qu'il avait rejoint son auditoire, et qu'il était de nouveau le jouet des Barbares.

Hilda ne pouvait s'attacher à ses pas et s'emparer de lui malgré lui-même; elle comprit en soupirant que désormais rien n'avait prise sur son délire, et que l'idée fixe qui avait dominé sa vie, devenue en ce moment une folie complète, opposait une barrière invincible à tout espoir d'améliorer son sort ou de sauver son ame. Enfoncé dans la stérile étude et voué à l'impossible reproduction du passé, il avait fermé ses yeux à toute idée, à toute lumière nouvelle, et sa raison, usée par un labeur impuissant, s'abîmait au sein du néant qu'elle avait choisi. Hilda reprit sa route, se dirigeant du côté où elle espérait rencontrer le frère de Capito. Tout à coup elle se trouva face à face avec Bléda, et, en le voyant seul, elle frémit pour elle et pour Macer. En deux mots, elle apprit au Hun ce que Gundiok avait décidé touchant les captifs, et lui demanda ce qu'il avait fait du sien. Bléda, en entendant l'ordre du chef redouté, exprima par son regard un mélange de mécontentement et de bassesse. On eût dit un chien farouche auquel le bâton levé a fait abandonner sa proie, et qui se retire en rampant avec un grognement sourd. — Tu peux prendre le Romain, dit-il, puisqu'il t'appartient; mais je crois que tu auras quelque peine à le trouver, ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction féroce, car je le cherche avec ardeur depuis ce matin. Il s'est échappé pendant mon sommeil, et, pour que je n'aie pu découvrir sa trace, il faut qu'il se soit enfoncé dans la portion la plus épaisse de la forêt, dans la Vallée-Noire, là où ceux qui chassent l'uroch et le sanglier peuvent eux-mêmes pénétrer difficilement. Puisqu'il devait m'être enlevé, je me réjouis qu'il ait pris ce chemin, car il ne peut manquer d'y mourir de faim, s'il n'est dévoré par les bêtes de proie. Je regrette seulement de ne pas le voir

mourir. — Et il se retira en jetant à Hilda un de ces regards qui, malgré la forte trempe de son ame, la faisaient toujours frissonner.

Pour elle, elle marcha rapidement vers le lieu que les paroles du Hun lui avaient indiqué. Arrivée au bord de la Vallée-Noire, elle vit devant ses pieds se creuser un vaste enfoncement encombré de rochers, de troncs d'arbres, de broussailles et de grandes herbes dont la hauteur dépassait la taille humaine. Aucun bruit ne sortait de ce gouffre de sombre verdure; une brume épaisse, éclairée par un jour blafard, se traînait lourdement à la cime muette des arbres, et sous un ciel grisâtre quelques milans tournoyaient silencieusement dans les airs. La jeune fille, animée par la charité chrétienne et aussi par la pensée de Lucius, plongea courageusement dans l'affreuse vallée, se frayant un chemin à travers tous les obstacles avec l'instinct de sa race et le souvenir de ses premières habitudes. Bientôt, à certains signes qu'une Barbare seule pouvait reconnaître, elle découvrit que quelqu'un avait passé récemment par le lieu où elle se trouvait. Son cœur battit d'espoir en voyant que les branches avaient été écartées et même brisées en différens endroits, que la mousse avait été foulée, que la fange portait l'empreinte récente de pas fugitifs. En suivant ces vestiges, elle parvint à un amphithéâtre de rochers qui s'élevait au centre de la vallée, et là elle trouva Macer assis sur un quartier de granit. Le Romain semblait absorbé dans une morne méditation. En entendant le bruit des pas d'Hilda, il tressaillit, tourna de son côté la tête avec effroi, puis, voyant qu'elle venait seule, il reprit son attitude de rêverie sombre et son air de froide impassibilité.

— Seigneur Macer, dit Hilda en s'approchant, votre humble esclave vient vous enlever aux poursuites de l'impur Bléda et vous conduire auprès de votre fils.

— Je n'ai pas besoin du secours de mes esclaves, reprit le vieux patricien sans tourner la tête vers celle qui lui parlait. Quant à Bléda, je ne retomberai pas vivant entre ses mains, et, pour mon fils, je n'ai que faire de le revoir : le spectacle de nos maux serait une misère de plus pour tous deux; il vaut mieux souffrir seul.

— Autrefois le seigneur Macer aimait son noble fils; peut-il refuser maintenant d'aller vers lui?

— Oui, j'aimais mon fils, murmura Macer à demi-voix et se parlant à lui-même plutôt qu'il ne s'adressait à Hilda, je l'aimais quand je voyais en lui l'héritier opulent du nom illustre des Secundinus s'élevant aux honneurs, à la puissance; mais l'esclave Macer n'a rien à dire au pâtre Lucius.

— Le noble Macer n'est point esclave, dit Hilda. Le chef des Francs, touché par Dieu sans doute, a abandonné à la pauvre Hilda le sort de ses maîtres, et ils seront aussi libres dans la forêt Hercynienne qu'ils l'étaient dans le prædium de Trèves.

Macer fut frappé d'un étonnement qui ressemblait à l'admiration. — Et que fait à la jeune Franque, dit-il, le sort de ceux qu'elle a dû maudire dans sa servitude? D'ailleurs cette liberté indigente et méprisée, sous la protection d'une esclave, à quoi serait-elle bonne?

— La jeune Franque n'a jamais maudit ceux à qui Dieu l'avait donnée; chaque jour, elle a prié pour eux le Seigneur. En ce moment, elle le prie encore de décider l'illustre Macer à ne pas refuser cette chance de salut qui s'offre à lui. Qui sait si elle ne pourra pas un jour, avec l'aide céleste, tirer lui et les siens de cette solitude et les ramener dans sa patrie?

— Y a-t-il encore pour moi telle chose qu'une patrie? dit Macer d'un ton de plus en plus sombre. La Gaule est ouverte aux Barbares, l'empire s'écroule, la puissance romaine s'en va! Et quand je retournerais sur les bords de la Moselle, qu'y trouverais-je? Mes possessions ravagées, mes habitations dévorées par l'incendie, mes esclaves dispersés. Moi, un Secundinus, rentrer en Gaule pour y mener la vie d'un mendiant! Non, par Hercule! Esclave, laisse-moi, j'ai résolu de mourir ici.

Désolée d'entendre ces paroles, car elle songeait à la douleur de Lucius, si elle retournait vers lui sans son père, et tremblant qu'en revenant tous deux vers Macer ils ne le trouvassent plus vivant, Hilda se mit à genoux devant son ancien maître, et lui dit avec une émotion pénétrante : — Mourir! le seigneur Macer n'est-il pas chrétien?

— Non, je ne suis pas chrétien, répondit le vieux Romain avec colère; non, je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais cru à ces superstitions nouvelles, à ces rêveries des Juifs qui ont abaissé les ames et qui ont affaibli l'empire. Une seule joie dans la condition misérable à laquelle je suis réduit, la seule chose qui me console d'être ici perdu dans les forêts de la Germanie, c'est de pouvoir enfin me dépouiller d'un faux respect que la prudence me commandait, et de pouvoir dire tout haut à la face du ciel : Je ne suis pas chrétien! Opprobre sur les chrétiens et sur le Christ!

— Et qu'es-tu donc? dit Hilda, qui, en entendant ce blasphème, ne put consentir à laisser outrager même par son ancien maître ce qu'elle adorait. Le sage Macer peut-il croire aux fables païennes?

— Je ne crois point aux fables païennes, je ne crois point aux mensonges dont le patriciat de Rome amusait la plèbe ignorante, je ne crois point aux amours de Mars et de Vénus, je méprise les terreurs de l'Achéron, je n'imagine point que les ames des morts aillent errer sur les bords fabuleux du Styx ou du Léthé; mais je regrette ces croyances utiles que la sagesse de nos pères avait forgées pour le peuple, je m'indigne qu'on les ait remplacées par une religion insensée qui permet aux mendians et aux esclaves de se croire en possession des choses divines, qui enhardit une fille franque née pour servir à discourir sur ces choses devant son maître, comme si elle était une prê-

tresse initiée aux mystères ou une docte amie de la sagesse, comme si, au lieu d'être une Barbare sans lettres, elle était la savante Eustochie que les chrétiens ont fait mourir à Bordeaux! Je m'indigne contre moi-même d'en venir, tant est grand le désordre universel, à lui répondre, au lieu de lui ordonner le silence qui convient à son origine et à sa condition abjecte!

Hilda s'était relevée; le regard fixé vers la terre, elle écoutait avec calme et avec douleur les paroles pleines d'endurcissement et d'outrages que Macer proférait; elle sentait avec une affliction profonde que sa conviction ne pouvait entamer ce cœur défendu par le triple airain de l'orgueil; elle était pénétrée d'une vive compassion pour cette opiniâtreté inflexible, elle était remplie d'un immense désir de fléchir et de sauver cette ame qui se raidissait contre le salut; elle ne pouvait se résoudre à quitter le père de Lucius dans cette position désespérée. Se recueillant dans une ardente prière et dans un dernier effort, elle lui dit : — Foule aux pieds ton esclave, Macer, mais daigne l'entendre encore un moment. Écoute : tu as été pour moi un maître sévère; un jour, sans l'intervention de mon père Maxime, tu allais faire imprimer sur mon front la marque du feu. Aujourd'hui tu es livré à ces Barbares que tu regardais mourir dans l'amphithéâtre, et moi j'ai retrouvé les miens, je suis libre dans ces forêts. Comment se fait-il donc que tout à l'heure j'étais prosternée à tes pieds, te suppliant de vivre? Comment se fait-il que je sois venue ici te chercher à travers les rochers et les marécages, sans craindre, faible jeune fille, la morsure des serpens ou la dent des bêtes féroces, pour te délivrer de tes ennemis, pour t'arracher à un odieux persécuteur, pour te ramener vers ton fils? Ah! il y a là quelque chose qui doit t'étonner et que tu dois ne pas comprendre. Eh bien! ce qui a fait faire ces choses étranges à une pauvre pécheresse, c'est ma foi, c'est mon Dieu; c'est ce Dieu qui est aussi le tien, et que tu voudrais renier! Ce Dieu qui est mort pour nous deux (pardonne-moi de dire *nous*) veut se servir de moi pour te préserver de la mort du corps et de celle de l'ame. Tu me méprises avec raison : je ne suis rien, comme tu dis, qu'une Barbare. Méprise-moi, outrage-moi, n'écoute pas mes vains discours : Dieu, je l'espère, parlera mieux à ton cœur; mais, au nom de ton fils, ne le plonge pas dans une désolation sans remède! Je ne te demande point de céder à mes paroles : ordonne seulement à ton esclave de te conduire hors d'ici, ordonne-lui de te sauver.

Malgré sa dureté impitoyable, Macer ne put s'empêcher d'être de nouveau frappé de surprise en voyant ce zèle de la charité; mais, sa fierté reprenant bientôt le dessus, il se sentit humilié de cette vertu qui, partie de si bas, osait prétendre à le protéger, et il se contenta de dire froidement à Hilda : — Esclave, je t'ai déjà commandé de te re-

tirer. Mon intention est de mourir de faim en ce lieu, comme fit le sage Diagoras; si tu m'importunes encore par tes discours, je me briserai devant toi la tête contre ce rocher.

Hilda consternée se retira en silence; mais elle ne pouvait s'éloigner brusquement de Macer. Elle s'agenouilla à peu de distance, derrière de grands arbres qui la cachaient, et pria pour lui avec une vivacité que redoublait son amour pour Lucius. Macer était toujours à la même place et dans la même attitude, assis sur un rocher et immobile comme lui, présentant l'image de l'orgueil romain pétrifié. Tout à coup un bruit se fit entendre dans le feuillage; c'était un élan qui fuyait un loup-cervier. Macer tressaillit. — C'est Bléda, s'écria-t-il; il ne m'aura pas. — Et, comme il l'avait dit à Hilda, il heurta sa tête contre le rocher avec tant de force, qu'au bout de peu d'instans il expira. Hilda s'élança en le voyant tomber; quand elle arriva près de lui, il n'existait plus. La tête de Macer était fracassée et sanglante; mais son visage conservait l'expression de dureté stoïque et de hauteur froide qu'il avait eue jusqu'au dernier moment.

Hilda couvrit à la hâte le cadavre de mousse et de feuillage, prononça sur lui une rapide et fervente prière, puis courut trouver Lucius. Que ce moment eût été doux pour elle, si elle avait eu seulement à lui dire qu'il n'était plus l'esclave de Gundiok! Mais il fallait lui annoncer aussi qu'il n'avait plus de père. L'affreuse nouvelle foudroya Lucius. Il y a dans la douleur que cause la perte d'un père quelque chose de poignant et d'aigu qui manque à d'autres douleurs. On se sent atteint dans la source de sa vie; il semble qu'un lien de chair se rompt au plus profond de notre être; on se sent déraciné et blessé comme d'un coup de hache au cœur. S'il en est ainsi, même quand la mort ne brise qu'un rapport de famille entre deux ames du reste à peu près étrangères l'une à l'autre, qu'est-ce donc, hélas! quand celui qu'on perd était l'ami le plus tendre et le plus passionné de son fils?

Macer n'avait jamais été un tel père pour Lucius; cependant celui-ci ressentit un déchirement affreux dans ses entrailles en apprenant qu'il était désormais orphelin. Durant sa longue absence, il lui était souvent arrivé de passer bien du temps, à ce qu'il lui semblait, sans souci et sans mémoire du foyer paternel; mais, en dépit de lui, son imagination s'y reportait et s'y reposait toujours. Alors l'image de son père lui apparaissait vague et lointaine. Il y avait toujours au fond de son cœur un secret désir d'aller plus tard soigner les dernières années du chef de famille en cheveux blancs. Depuis qu'ils étaient tous deux réduits en captivité, la tendresse filiale de Lucius avait redoublé, car le malheur développe toutes les affections sérieuses. En outre il y avait dans le genre de mort de Macer quelque chose d'atroce et de soudain qui en accroissait l'horreur. Lucius, malgré la présence d'Hilda, fut

donc tout entier d'abord au malheur affreux qui l'accablait; le jeune et frivole Romain, qui traitait dédaigneusement la vie et la mort, tomba comme atteint d'un coup subit sur la mousse de la forêt en poussant des gémissemens inarticulés et en versant un torrent de larmes.

Hilda, entraînée par sa vive tendresse, que fortifiait encore sa douleur, osa soulever de terre la tête du malheureux Lucius et la poser sur son épaule. Penchée sur lui, elle laissa passer ainsi les premières convulsions du désespoir; puis, quand il put parler, quand il se mit à se reprocher tous ses torts envers son père, ses longs oublis, ses résistances fréquentes, des soins négligés, des paroles amères, et jusqu'au temps perdu par l'absence, elle s'efforça de le défendre contre lui-même et d'excuser des fautes qu'il s'exagérait dans l'emportement du repentir. Mêlant insensiblement quelques paroles de religion aux consolations qu'elle lui prodiguait, elle lui parla de ce qu'il pouvait faire pour réparer ce qu'il déplorait et pour retrouver ce qu'il avait perdu; elle lui disait, inspirée par l'enthousiasme, par sa tendresse, et par le souvenir des discours de Maxime et de Priscilla : Oui, si tout finissait par la mort, il faudrait mourir avec ceux qu'on aime, il faudrait imiter les hommes de mon peuple, qui brûlent avec un guerrier vaillant tout ce qui l'a aimé et servi dans ce monde, car la pensée des maux qu'ont soufferts ceux qui ne sont plus, et surtout des torts qu'on a eus envers eux, serait une torture constante et une affliction irréparable; mais s'ils vivent, — et comment, nous chrétiens, n'aurions-nous pas ce sentiment, qui est si puissant chez mes frères les Barbares au milieu des ténèbres de leur ignorance? — s'ils vivent ceux que nous pleurons, oh! alors nous pouvons nous prosterner devant eux et leur demander grace, nous pouvons penser qu'ils nous entendent, qu'ils nous pardonnent, et ne pas mourir de douleur. Ton père, Lucius, a besoin lui-même de miséricorde; mais il est dans le sein de la miséricorde infinie, comme disait Priscilla de ceux qui mouraient dans l'erreur; maintenant, sans doute, il voit la lumière à laquelle il fermait les yeux; il te voit aussi, il voit tes larmes, ton repentir. Ah! Lucius, ne la sens-tu pas enfin la vérité sans laquelle on ne saurait vivre, surtout quand on souffre? Tu as trop besoin de croire pour pouvoir douter. N'est-il pas vrai, quand on est bien malheureux, ne pas croire, ah! c'est impossible!

Lucius ne put tenir contre l'irrésistible accent avec lequel la voix bien-aimée appelait son cœur à la foi; il crut, ou plutôt, dans l'exaltation de la douleur et de l'amour, il lui sembla qu'il croyait comme Hilda; il lui sembla que cette vérité qu'il avait cherchée si long-temps venait d'éclore subitement dans son cœur et qu'elle n'en sortirait plus. Hilda le conduisit au lieu où elle avait laissé le cadavre de Macer. Tous deux creusèrent ensemble la fosse où ils le déposèrent; tous deux prièrent ensemble sur la terre fraîchement remuée. Dès ce moment, il y

eut entre ces ames rapprochées de si loin un pacte saint, une union tendre et sacrée, fondée sur une communauté de prière et d'espérance. Dès ce moment aussi, une vie nouvelle commença pour Lucius. Cette ame blasée avait besoin, pour renaître, des fortes secousses qui venaient de l'ébranler. Desséchée par le doute et les voluptés, elle ne pouvait se raviver que par la foi et l'amour. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans sa situation et dans celle d'Hilda, ce renversement des rapports sociaux au sein desquels il avait vécu, cette esclave qui était devenue l'arbitre de sa destinée et le guide de sa croyance, cette vie consumée dans la solitude après tant d'années passées au centre de la civilisation grecque et romaine, — toutes ces choses jetaient l'imagination de Lucius dans une sorte d'égarement qui lui permettait à peine de réfléchir sur le changement qui s'était opéré en lui. Il se laissait aller avec bonheur au sentiment de cette existence étrange née, comme tant d'autres non moins bizarres, de la grande subversion sociale qui s'accomplissait alors, et qui devait bouleverser toutes les positions, confondre tous les rangs, mêler toutes les races, et, par cette fusion immense, préparer l'unité des peuples modernes.

Deux soins partageaient et remplissaient la vie d'Hilda, celui de propager de plus en plus les semences de la foi chrétienne, surtout parmi les femmes de sa tribu, et celui de consoler et d'affermir Lucius. Le lieu où ils se réunissaient d'ordinaire était le lieu où tous deux ensemble avaient rendu à Macer les derniers devoirs et où une simple pierre plantée par eux marquait sa tombe. Quand le temps eut un peu adouci la douleur de Lucius, c'est là qu'il aimait à se trouver avec Hilda. Elle lui avait enseigné un sentier de chasseurs qu'elle avait découvert et par lequel il se rendait chaque jour auprès du tombeau paternel. Là, parmi les rochers qui occupaient le centre de la Vallée-Noire, l'ame de Lucius se retrempait au sein de cette forte nature. Étendu sur ces rochers, lui pour lequel autrefois il n'y avait pas de duvet assez moelleux, il attendait la venue d'Hilda. Le moment où il la voyait paraître illuminait son ame d'un rayon de joie, et tous deux passaient de longues heures dans des entretiens pleins de douceur et de tristesse.

Depuis qu'Hilda l'avait vu naître sincèrement à la foi, elle évitait de faire régner uniquement la religion dans ces entretiens; elle ne voulait point fatiguer le néophyte qu'elle avait ramené. Changeant de rôle, elle devenait un auditeur attentif, tandis que Lucius lui expliquait, en souriant parfois d'une ignorance naïve qui l'enchantait, tout ce qu'il pouvait lui faire comprendre de ce monde auquel elle était étrangère. Il éprouvait un grand charme à lui raconter les événemens et les aventures de sa vie : les plus ordinaires prenaient un aspect de nouveauté et de merveilleux en se réfléchissant dans l'imagination

ignorante de la Barbare, et par là ces souvenirs acquéraient un plus vif intérêt aux yeux de Lucius lui-même. Son esprit, lassé des redites infinies qu'il trouvait dans les livres et les discours des hommes, se reposait et se rajeunissait délicieusement au spectacle de cette ame neuve et de cette pensée ingénue qui s'épanouissait librement sous son regard. Hilda, de son côté, jouissait avec délices du bonheur de voir s'ouvrir à son intelligence ces perspectives nouvelles que l'amour éclairait de sa lumière; elle questionnait Lucius sur toutes choses pour avoir le plaisir de l'entendre répondre et pour se sentir à chaque réponse plus rapprochée de lui. Ainsi ces deux êtres que le destin avait faits si différens se développaient et se complétaient l'un l'autre : Lucius donnait à Hilda la maturité et la science, Hilda rendait à Lucius la jeunesse et la vie.

Unis par l'ame, vivant uniquement l'un pour l'autre dans la solitude, il était impossible qu'ils n'éprouvassent pas le besoin de confondre entièrement leur destinée. Lucius, subjugué par l'angélique nature d'Hilda, osait à peine laisser paraître à ses yeux une passion dont chacun de leurs entretiens solitaires augmentait l'ardeur. De jour en jour il souffrait davantage de tous les mouvemens qu'il réprimait. Pour Hilda, il lui semblait qu'elle ne désirait rien autre chose que de passer ainsi toute sa vie. Depuis que Lucius croyait comme elle, ses sentimens ne lui inspiraient plus aucune inquiétude; mais, accoutumée à examiner son ame et à sonder sa conscience devant Dieu, elle ne tarda pas d'apercevoir avec confusion que les agitations contenues de Lucius, sans la gagner, ne lui étaient pas indifférentes, et qu'elle trouvait un sensible plaisir à les causer. Sa droiture naturelle et l'éducation morale que le christianisme lui avait donnée lui firent sentir le danger que l'innocence de son ame l'eût empêchée de comprendre. Cette découverte mit dans son maintien, dans son langage, dans toutes ses manières, un embarras dont Lucius s'aperçut et dont s'accrurent les émotions qu'il ressentait. Un jour, il ne put les contenir, et, voyant Hilda épouvantée de leur violence, il osa lui ouvrir toute son ame et parler d'un mariage chrétien, d'une sainte union pour la vie et pour l'éternité. Hilda était bouleversée en l'écoutant. Les paroles de Lucius et l'indicible bonheur qu'elles lui causaient achevèrent de déchirer les derniers voiles qui pouvaient encore lui cacher la nature des sentimens de son cœur. Être la compagne bénie de ce noble Lucius qu'elle avait aperçu comme un ange protecteur du fond de sa servitude, puis au salut duquel elle s'était dévouée avec un zèle dont le motif lui avait d'abord caché le caractère, de Lucius que la Providence avait amené avec elle dans un vallon de la Germanie pour qu'elle achevât de gagner à Dieu cette ame qu'elle aimait, c'était pour Hilda une félicité miraculeuse sur laquelle elle n'avait jamais osé arrêter sa pensée.

Lucius, éperdu d'amour, la pressait de répondre. Pleine de trouble, elle balbutia quelques mots de différence de rangs, de maître et d'esclave; mais Lucius lui ferma la bouche en lui disant : — C'est moi, Hilda, qui suis maintenant ton esclave. C'est toi qui es libre et maîtresse dans ces forêts. Nous avons changé de condition. Le monde, ajouta-t-il en souriant, semble vouloir faire comme nous, et l'empire passer aux Barbares. Hilda, tu m'as conservé la vie, tu m'as ouvert le ciel; j'ai besoin de toi pour la vie et pour le ciel. — Hilda était de plus en plus troublée. — Et qui, dans cette solitude, bénirait l'union de deux chrétiens? dit-elle en rougissant. — Il faut fuir, Hilda, s'écria Lucius; il faut fuir ensemble. Tu me guideras à travers les détours de cette forêt, qui est ta patrie, et moi je te protégerai contre les animaux farouches ou contre les Barbares; procure-moi un arc ou un javelot, et je te nourrirai de ma chasse. Nous pêcherons le poisson des torrens, nous cueillerons les fruits des arbres sauvages. Marchons ensemble à travers ces solitudes en nous tenant la main; nous vivrons comme Maxime et Priscilla, jusqu'à ce que nous trouvions un prêtre chrétien qui fasse de nous deux époux chrétiens.

Hilda voyait mieux que Lucius toutes les difficultés de cette fuite; mais les obstacles et les dangers ne pouvaient rien sur ce cœur intrépide; bravés avec Lucius, ils étaient pour elle pleins de douceur. Un seul motif combattait dans son esprit le plan de Lucius, c'était le désir de convertir sa tribu. Elle se reprochait de laisser le champ avant la moisson; elle craignait que Dieu ne la punît de cet abandon, et que la punition ne s'étendît à Lucius. En même temps, elle sentait qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour eux, et qu'après un pareil entretien ils ne pouvaient plus demeurer comme par le passé. Il fallait s'unir ou se séparer, et se séparer, était-ce possible?

Une pensée, qu'elle ne communiqua pas à Lucius, tira Hilda de ces perplexités. Le jour où elle avait apparu à Gundiok sous le chêne, la harpe du vieux scalde à la main, Gundiok avait été frappé subitement de la beauté d'Hilda; il avait ressenti une impression pour lui nouvelle en l'entendant parler et chanter en inspirée, au milieu des Francs étonnés et ravis. Jusqu'à cette heure, le cœur de Gundiok n'avait battu que pour la chasse et la guerre. On sait qu'un jeune Germain eût rougi de faire attention aux femmes avant l'âge de vingt ans, et d'offrir à une jeune fille de sa nation une main qu'il n'eût pas trempée plusieurs fois dans le sang de ses ennemis. Une chaste jeunesse disposait ces peuples aux attachemens profonds. L'amour de Gundiok fut soudain et violent, comme tous les sentimens qui venaient assaillir les ames des Barbares, et peu de jours avant celui où eut lieu entre Hilda et Lucius l'entretien que je viens de raconter, Gundiok, ayant par hasard rencontré la chrétienne, avec l'impétuosité de

son caractère et de sa race, lui avait offert brusquement de venir dans sa cabane pour y être l'épouse du chef de leur tribu, de celui qui, comme elle, avait dans les veines du sang de Marcomir. Hilda lui avait répondu : — Gundiok, tu es le dernier rejeton de ma famille, et ta sœur Hilda désire ardemment pour toi le plus grand des biens; le jour où elle te verrait, fier Sicambre, courber docilement la tête sous le joug glorieux de la foi chrétienne, elle rendrait de ferventes actions de graces au Dieu qui aurait touché ton cœur; mais elle ne songe point à s'unir, par une alliance illustre, au noble chef de sa tribu : elle ne veut être que la fiancée du Christ. — Hilda était sincère en parlant ainsi, nulle pensée d'union terrestre n'était encore entrée dans son ame virginale. En même temps l'affection qu'elle éprouvait pour Lucius, et dont elle n'avait pas démêlé le caractère, l'éloignait de tout projet pareil, et lui faisait croire qu'elle passerait sa vie uniquement vouée à Dieu.

L'amour et la fierté sauvage de Gundiok avaient été blessés profondément du refus d'Hilda, et, depuis cet entretien, il avait évité sa présence; seulement elle avait cru s'apercevoir qu'il épiait de loin ses pas, et, le jour où elle se rendait près de Lucius, elle avait rencontré le jeune chef avec Bléda. Tous deux s'étaient éloignés en la voyant paraître, mais elle avait cru entendre comme un sourd rugissement de colère s'échapper de la poitrine de Gundiok.

Dans cette situation, qui l'effrayait vaguement pour Lucius, il lui sembla que cette fuite qu'il lui proposait était un moyen indiqué par la Providence pour le sauver des dangers qui le pouvaient menacer, et cette idée, qui s'empara vivement de son esprit, put seule la décider à s'éloigner des siens avant que leur conversion fût plus avancée. Elle se dit que la jalousie de Gundiok et la haine de Bléda seraient des obstacles puissans à sa prédication évangélique, et pourraient peut-être compromettre le succès qu'elle avait déjà obtenu. Tout cela n'était que trop vraisemblable, et d'ailleurs elle avait besoin de croire qu'il en était ainsi pour pouvoir écouter Lucius sans remords. Elle céda donc à ces réflexions, et consentit à partir avec lui, se confiant en Dieu et le priant intérieurement d'achever l'œuvre commencée par elle. La joie que Lucius fit éclater à ses pieds, quand il eut entendu sa réponse, acheva de lui ôter toute incertitude.

Dès-lors il ne fut plus question entre eux que d'assurer leur évasion et de vaincre les difficultés qu'elle présentait. Une fois décidée, Hilda, appelant à son secours les ressources que lui fournissait sa connaissance des lieux et de la vie barbare, forma tout le plan de la fuite et indiqua à Lucius toutes les mesures qui pouvaient l'assurer. Elle éprouvait un indicible bonheur à conduire l'œuvre de cette délivrance, et lui n'était pas moins heureux d'être délivré par Hilda, de sentir bri-

ser ses fers par les mains de cet ange sauveur qu'il adorait. Bientôt son imagination, insouciante des périls et disposée toujours à se tourner vers des perspectives riantes, eut franchi les limites de la forêt Hercynienne, et le transporta de l'autre côté du Rhin. Il se voyait déjà rendu à la société des hommes; son séjour chez les Barbares lui apparaissait dans le passé comme un épisode de sa vie errante, comme un voyage aventureux d'où il avait rapporté un trésor sans prix, et, s'élançant dans l'avenir, il choisissait l'asile de son bonheur. Ce n'était pas à Trèves, ravagée par les Francs, où il n'eût trouvé que les vestiges de l'habitation de son père, où le souvenir de l'ancienne condition d'Hilda eût été pénible pour tous deux. En outre, durant son long séjour en Grèce et en Asie, il avait pris l'habitude de vivre sous un soleil plus brillant que celui de la Gaule. Nulle ville dans ses voyages ne l'avait séduit et attaché autant que la ville de Rome, déjà abandonnée pour Constantinople et peu habitée, mais brillante encore à ce moment, avant qu'Alaric et Genséric y eussent passé, radieuse de l'éclat de ses temples aux toits dorés, embellie par ses jardins magnifiques et le retentissement de ses mille fontaines. Il disait à Hilda : « Nous habiterons une maison modeste sur la cime déserte de l'Aventin; nous nous promènerons au bord du Tibre; je te raconterai l'histoire merveilleuse de Rome avant que cette histoire finisse et que Rome succombe; je te montrerai les lieux où s'est vingt fois décidé le sort du monde, et où il ne se décidera plus. J'aime Rome parce qu'elle est délaissée; elle me plaît à cause de sa grandeur et de sa tristesse, et puis nous oublierons avec délices tout souvenir de la puissance romaine pour nous entretenir de la Germanie et de la Gaule. Nous nous rappellerons ensemble cette vallée où nous sommes; nous parlerons de la forêt Hercynienne au pied du Capitole. »

Alors Hilda, pour qui Rome était le lieu de la captivité de saint Paul et du martyre de saint Pierre, interrompant cette peinture de la cité païenne, lui demandait des détails sur les basiliques des apôtres, sur les reliques des martyrs, sur les sépultures des catacombes, dont elle savait confusément l'existence par les récits de quelques esclaves venues d'Italie. Elle se faisait une grande joie de vivre sur une terre aussi sanctifiée. Elle se voyait unie à Lucius par l'évêque de Rome, dont Priscilla lui avait parlé comme du grand évêque : le salut de Lucius et le sien lui en semblaient plus assurés. Plus heureuse que lui, parce qu'elle était plus fermement croyante, elle savourait en idée la félicité d'un amour éternel.

Enfin il fallut s'arracher à cet enivrement céleste. Avant de se séparer pour la dernière fois, Lucius et Hilda convinrent de se retrouver le lendemain avant l'aurore à l'entrée du chemin qui conduisait dans la Vallée-Noire. Hilda, suivant la coutume germaine, tendit la

main à Lucius, qui, avec un geste passionné, serra cette main sur son cœur. Il ne pouvait quitter la jeune fille et la contemplait avec un ravissement inexprimable, tandis qu'elle baissait les yeux à terre, s'efforçant de vaincre son trouble par la prière et ne trouvant plus de mots pour prier. Tout à coup un bruit qui se fit entendre à quelques pas d'eux tourna leurs regards de ce côté. Deux hommes sortirent du bois touffu qui les entourait : c'étaient Gundiok et Bléda.

Bléda s'était aperçu de la passion jalouse du chef franc, et, concevant l'espoir de se venger à la fois d'Hilda et d'un Secundinus, il avait attisé cette passion par ses discours. Depuis plusieurs jours, il les observait tous deux à leur insu, et il avait révélé à Gundiok leurs entretiens prolongés dans la Vallée-Noire. Il lui avait appris que là était la tombe de Macer, et l'avait amené pour les observer, pensant que ce qu'il apercevrait de leur innocent amour ne pourrait manquer d'enflammer sa colère. Un hasard funeste avait servi Bléda, et il avait eu la joie de voir une affreuse colère se peindre sur le front du terrible chef, à mesure qu'il lui traduisait dans sa langue les discours d'Hilda et ceux de Lucius. Leur projet de fuite avait mis le comble à la rage de Gundiok. Enfin, quand il les avait vus se prendre la main en se regardant avec amour, hors de lui, il s'était élancé du bois où il était caché. D'un bond, il vint tomber à quelques pas de Lucius, pâle de fureur, lançant des regards semblables à ceux d'une hyène qui fond sur le chasseur, brandissant de la main droite sa framée et tenant de la gauche un javelot, suivant l'usage de sa nation. Lucius le regardait avec une intrépidité qui semblait le défier encore. Ces deux jeunes hommes, beaux et fiers tous deux, mais d'une beauté et d'une fierté différentes, demeurèrent quelques instans face à face et immobiles, ne pouvant se rien dire, car l'un n'entendait pas la langue de l'autre, mais exprimant tous deux par le regard la haine et l'orgueil. Hilda épouvantée levait les yeux au ciel, dans une attente pleine d'angoisse. Gundiok, qui eût voulu insulter par ses paroles le Romain avant de le frapper, s'élança sur la tombe de Macer, et la foula aux pieds devant lui. Lucius ne pouvait recevoir un outrage plus sensible à sa piété filiale et à son orgueil de patricien. Furieux de son impuissance à rendre injure pour injure, il parvint à mettre tant de mépris dans son regard, et dans sa bouche muette une telle expression d'insulte, que Gundiok le comprit. Aussitôt sa framée vint frapper Lucius et le fit rouler à ses pieds. A cette vue, Hilda redevint un instant la femme barbare, la lionne des forêts : elle se précipita sur Gundiok pour le déchirer. Gundiok, après avoir lancé sa framée, s'était mis en défense, par habitude, en présentant le fer du javelot, dans l'attitude d'un Frank se préparant au combat. Le mouvement d'Hilda avait été si prompt, qu'avant que Gundiok eût pu retirer son javelot,

le fer était entré dans le corps de la jeune fille, qui, blessée mortellement, alla tomber près de Lucius.

Bléda, craignant le désespoir de Gundiok, s'enfuit plein de peur et de joie. Quand Hilda sentit le froid du fer dans sa poitrine, l'élan de fureur qui l'avait possédée un moment s'arrêta. Son sang qui coulait rafraîchit son ame et la calma. Sûre maintenant de mourir avec Lucius, sûre de célébrer avec lui dans le ciel les noces sans fin, elle ne ressentait plus aucun désir de vengeance, elle était radieuse d'espérance, et se penchant vers lui : — O mon Lucius, lui dit-elle, ce n'est pas en ce monde que nous devions être unis, c'est dans le sein de notre père céleste. Qu'il soit béni, Lucius, de nous faire mourir ensemble! Peut-être, Lucius, si nous étions restés sur la terre, tu te serais repenti un jour d'avoir épousé la pauvre esclave, la grossière Barbare; mais dans le ciel il n'y a plus ni maître, ni esclave, ni Romain, ni Barbare; il n'y a plus que des ames qui s'aiment au sein de Dieu. Allons donc ensemble avec joie nous aimer à jamais dans le ciel; donne-moi ta main, ô mon époux bien-aimé, et dis-moi que tu crois, ainsi que moi, qu'après nous être endormis dans notre couche sanglante, nous allons nous réveiller parmi les chants des anges! — Et Hilda mourante souriait à Lucius avec une merveilleuse douceur, et la sérénité de la foi se confondait dans son regard avec l'ivresse de l'amour.

L'agonie du jeune Romain n'était pas si douce, car sa foi était loin d'être aussi assurée : c'était une exaltation passagère qui lui avait fait illusion sur sa croyance. Son ame, accablée par la douleur, s'était tournée vers une espérance qui le consolait; mais cette ame, durant toute une vie dominée par les influences païennes, avait reçu trop profondément l'empreinte de la mollesse et de l'incrédulité pour pouvoir embrasser facilement la foi du Christ. L'amoureux Lucius, en écoutant Hilda, avait cru entendre la voix de Dieu, mais il avait besoin du bonheur terrestre pour croire aux joies célestes. Perdre Hilda au moment où il allait la posséder était un coup de la destinée qui le rejetait dans le désespoir. Cependant l'accent irrésistible des paroles d'Hilda mourante agissait sur lui. Ce qui se passa alors dans cette ame flottante et partagée, nul ne le saura jamais. Lucius, attachant son regard passionné sur Hilda, semblait faire effort pour croire à force d'aimer. Enfin quelque chose parut se décider en lui et triompher. « Je crois, dit-il en fermant les yeux, je crois au Dieu d'Hilda, » et il ne les rouvrit plus.

Quand elle eut vu mourir Lucius, Hilda se mit à prier Dieu d'une voix défaillante, lui demandant pardon de son dernier mouvement de colère, et implorant la grace de ne pas beaucoup attendre pour rejoindre son bien-aimé.

Pendant ce temps, Gundiok la regardait avec égarement. Son ennemi était mort, il était vengé, et devant lui était couchée sur la terre

cette belle Hilda, la compagne de son enfance, l'ornement de sa tribu, la seule femme qui lui eût fait sentir l'amour, une femme qui avait été pour lui l'objet d'une adoration presque superstitieuse. C'était lui qui l'avait frappée et l'avait couchée ainsi dans son sang. Il fut pris d'un mouvement subit de rage contre lui-même.

— Hilda, dit-il, je me tuerai.

— Ne meurs pas, Gundiok, dit Hilda, et ne perds pas ton ame.

— Mais si je meurs, j'irai avec toi, dit Gundiok.

— Non, dit Hilda, car tu ne crois pas au Christ. Moi, je suis heureuse, je vais auprès de lui; mais toi, je te plains, car je te laisse sous l'empire du démon.

— Tu me plains! dit Gundiok.

— C'est que je suis chrétienne, reprit Hilda.

Gundiok la regardait avec une admiration stupide. Une idée soudaine le frappa : — Et moi, si j'étais chrétien!

Hilda sembla se ranimer. L'espoir de convertir le chef de sa tribu, et par lui sa tribu tout entière, fit briller ses yeux mourans d'un éclat extraordinaire.

— Si tu étais chrétien, dit-elle, nous nous retrouverions, Gundiok, dans la gloire céleste.

Et, rassemblant un reste de forces, elle se mit à le supplier d'écouter cette voix qui parlait à son cœur, et, au nom de son sang qu'il avait versé, elle l'adjura, lui, le meurtrier de celui qu'elle aimait, d'embrasser la foi chrétienne pour être sauvé. Certes jamais la religion de Jésus-Christ ne remporta sur une ame un plus grand triomphe. Hilda pouvait parler ainsi à Gundiok, parce qu'elle savait qu'elle allait rejoindre Lucius.

Gundiok, éperdu d'étonnement en présence de ce miracle de la charité, entraîné par le désir de retrouver Hilda au-delà du tombeau, hésitait, en proie à une lutte violente. Cette lutte ne pouvait durer long-temps dans une intelligence grossière, mais énergique, qui ne concevait qu'une idée de la foi, mais qui alors la saisissait fortement. Tourmenté par une agitation puissante, il répétait : — Chrétien, moi, chrétien!

— Hâte-toi, dit Hilda d'une voix faible et avec une ineffable joie; hâte-toi, car je vais mourir.

A cette voix, à ce sourire, Gundiok tomba devant elle à genoux en s'écriant : Je suis chrétien!

J.-J. Ampère.

LES ÉTATS-UNIS

EN 1852.

CARACTÈRES ET TENDANCES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

I. — *Travels in the United-States, etc., during* 1849 *and* 1850, by the lady Emmeline Stuart-Wortley; 3 vol. in-8°, London, Richard Bentley, 1851.

II. — *Notes on North America*, by James Fw. Johnston; 2 vol. in-8°, Edinburgh and London, William Blackwood, 1851.

III. — *A Glimpse at the great Western Republic*, by lieutenant-colonel Arthur Cunynghame; London, Richard Bentley, 1851.

IV. — *A Ride over the Rocky mountains to Oregon and California*, by the honorable Henry J. Coke; London, Richard Bentley, 1852.

De tous les spectacles que présente aujourd'hui l'univers, il n'en est pas de plus intéressant et, dans un certain sens, de plus inquiétant que le mobile et bruyant panorama qui s'étend de la frontière du Canada à la frontière du Mexique, et que l'arrivée de chaque paquebot vient faire passer devant nos yeux. Le temps n'est plus où les États-Unis n'étaient pour l'Europe qu'un spécimen accompli du gouvernement démocratique. Ce pays, qui, depuis sa formation, était resté exclusivement américain, dont les intérêts ne touchaient en rien aux nôtres, qui était pour nous un sujet d'études, la représentation sensible et vivante de certaines théories abstraites, la preuve de ce que peut l'esprit humain travaillant dans un certain sens et avec un certain but, sort maintenant de la solitude dans laquelle il s'était renfermé, et de l'indifférence apparente avec laquelle il avait toujours considéré les questions qui se débattent hors de son territoire. Main-

tenant il s'agite pour entrer à son tour dans les affaires du monde, et s'inquiète de la politique des autres nations, comme si elle lui portait ombrage ou atteinte. Ce n'est point seulement l'ardeur républicaine qui pousse en avant les Américains, c'est une ardeur bien plus fatale, l'ardeur du sang et du tempérament propre aux peuples jeunes, à laquelle vient se joindre la convoitise égoïste et raffinée des nations vieillies. A cette ardeur ainsi compliquée de sauvagerie et de civilisation, le pressentiment obscur et fatidique d'une grande mission providentielle vient ajouter tout ce qu'il peut développer d'ambition nationale et d'instincts religieux. Il faut maintenant aux Américains le retentissement au dehors, l'ivresse du succès, le respect des nations, et, à défaut de ce respect, leur crainte. Pour arriver à ce but, tous les moyens leur seront bons; ils ont d'abord le prestige de leurs institutions, l'exemple de réussite démocratique qu'ils ont donné au monde. Si ce prestige moral, comme cela est visible aujourd'hui, vient à s'éclipser, il reste la puissance matérielle : trente millions d'hommes ont toujours du poids dans les affaires de l'univers. La puissance de l'argent qu'ils accumuleront et gagneront à tout prix remplacera pour eux tout ce qui leur manque du côté du respect moral, de la considération qu'une existence séculaire, une vieille civilisation et les bienfaits répandus sur le monde par un travail traditionnel ont acquise aux états du continent européen. Dans le langage de leurs représentans et de leurs publicistes perce un double sentiment : la joie d'être à l'abri de tout danger, et en même temps le désir de rencontrer des adversaires. Ils sont taquins, sans être ouvertement et décidément hostiles; ils cherchent partout des ennemis, et leur grand désespoir est de s'avouer qu'ils n'en ont pas. En un mot, ils veulent faire quelque chose, ils ne savent pas bien précisément quoi; mais le hasard et l'occasion sont des dieux complaisans qui ne manquent jamais de favoriser les gens de bonne volonté et les caractères décidés à tout oser.

Il est temps enfin de dissiper une fausse opinion qui s'est implantée parmi nous dès le XVIIIe siècle, de renoncer à juger les États-Unis d'après leur constitution, et de les juger au contraire d'après le tempérament et le caractère de leurs habitans. Il est temps pour l'Europe de cesser de se faire une Amérique de convention. Il n'a pas manqué, il ne manque pas encore parmi nous d'abstracteurs de quintessence tout prêts à démontrer que la cause de la prospérité croissante de l'Amérique consiste dans cet arrangement légal, dans cette combinaison politique qui s'appelle constitution des États-Unis. De là hymnes et dithyrambes en l'honneur de la philosophie du *Contrat social* et de la raison humaine. L'expérience et les faits démontrent aujourd'hui que la cause première de la grandeur des Américains est leur origine protestante, et que leur tempérament et leur *humeur* sont des auxiliaires plus puissans pour leur progrès que leur constitution. Qu'est-ce que

cette constitution si vantée, et dont avec l'effronterie de l'ignorance on n'a pas craint de présenter l'exemple à la France? Cette constitution fut un compromis ayant pour but de rapprocher et de grouper des hommes qui ne pouvaient avoir aucune répugnance à être unis par les mêmes liens politiques, puisqu'ils étaient unis déjà par les mêmes liens moraux. Dans un des discours qu'il prononça l'an dernier durant son voyage dans l'état de New-York, M. Daniel Webster disait admirablement : « Avant l'établissement de la constitution, il n'existait entre les diverses colonies aucun lien politique, mais la langue anglaise était leur langue commune, Shakspeare et Milton étaient leur propriété commune; la Bible et la religion du Christ étaient l'objet de leur commune adoration. Voilà les liens qui les unissaient. » Rapprochées par les croyances et par les souvenirs, atteintes dans les mêmes intérêts, il n'en coûta rien aux diverses colonies pour s'unir politiquement. La constitution ne leur demanda le sacrifice d'aucune de leurs habitudes, d'aucune de leurs coutumes; elle ne fut pas faite pour donner aux états des garanties les uns contre les autres. En s'unissant, les Américains ne se sont rien demandé et ne se sont rien sacrifié. Il en est des fondateurs de la république comme de la constitution; on ne cesse de se récrier sur leur douceur, leur tolérance, leur humanité, et, en vérité, comment auraient-ils pu avoir d'autres vertus que celles-là, eux qui n'avaient rien à demander à leur peuple, et à qui leur peuple ne demandait rien? Ils ont joué le seul rôle qu'il leur fût possible de jouer, celui de secrétaires de la pensée publique. La république n'est pas une conception qui leur fût personnelle, elle existait sous leurs yeux, non reconnue légalement encore; ils n'avaient rien à fonder, ils n'avaient qu'à proclamer l'évidence. Si, avec ce rôle modeste à remplir, Washington, Franklin et Adams eussent été des tyrans et des dictateurs, c'est qu'ils auraient eu de grandes dispositions naturelles à le devenir. Qu'on cesse donc de parler comme d'une œuvre de génie de la fondation de la république américaine, car jamais fait plus simple ne s'est accompli sous le soleil. D'un autre côté, nos absolutistes ne manqueront pas d'attribuer les fautes et les entreprises aventureuses ou injustes des Américains à cette même constitution, à cette même forme de gouvernement que nos républicains présentent comme la mère de tous leurs succès passés et de leur prospérité présente; mais les fautes des États-Unis ne prouveront pas plus contre la république que leur prospérité ne prouve en sa faveur. Il n'y a aucune conséquence politique à tirer de ces fautes et de ces succès : les uns et les autres doivent être rapportés au tempérament, aux vertus du sang, aux qualités de la race. Les États-Unis nous présentent tout simplement le spectacle d'une Angleterre populaire; ils nous montrent la race anglo-saxonne débarrassée des entraves traditionnelles, de tous les liens infiniment multipliés qui enchaînent l'homme dans les vieilles civili-

sations, même les plus libérales. La race anglo-saxonne se retrouve là dans son état primitif et avec son énergie originelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'interroger successivement, comme nous voudrions le faire ici, les instincts et les mœurs de la société américaine.

I. — RAPPORTS DE L'ANGLETERRE ET DE L'AMÉRIQUE.

Les affinités nombreuses qui existent entre les deux branches principales de la race anglo-saxonne n'ont point encore été peut-être assez remarquées. Il est aisé de démontrer qu'en Angleterre comme aux États-Unis, la société repose sur les mêmes données morales, sur les mêmes principes appliqués d'une manière différente, mais non pas si différente au fond qu'on pourrait le croire au premier abord. Aucun publiciste n'a encore indiqué profondément, à notre avis, la différence qui sépare ces deux nations de toutes les nations du monde. Dans un écrit publié récemment, M. le comte de Fiquelmont, cherchant à donner des motifs à sa haine de l'Angleterre, a mis le doigt sur le caractère véritable de ce pays en l'accusant d'être en contradiction avec tous les autres peuples, et d'avoir poussé à la république tandis que les autres nations poussaient à la monarchie. Jamais observation plus profonde n'a été faite sur la politique de l'Angleterre. — Le monde aujourd'hui, écrivent ou plutôt écrivaient chaque jour nos révolutionnaires, marche vers la démocratie. — Rien n'est plus vrai; mais comment y marche-t-il? Il y marche par deux systèmes qui sont aussi différens l'un de l'autre que le pouvoir absolu d'un seul l'est du pouvoir absolu du plus grand nombre. L'Angleterre et je ne craindrais pas de dire l'Amérique marchent à la démocratie par la liberté et l'individualisme; les nations continentales marchent à la démocratie par l'égalité et la monarchie. Les deux traditions nettement tranchées sont en présence l'une de l'autre et se disputent l'empire.

On étonnerait peut-être nos radicaux en leur disant que l'empereur de Russie représente la démocratie comme toutes les constituantes du monde ne la représenteront jamais, et pourtant rien n'est plus vrai. Ce qui se passe chez nous a pu dessiller leurs yeux et leur apprendre où est la véritable tradition démocratique. Les rois de l'Europe aujourd'hui ne représentent point autre chose que la démocratie couronnée, protectrice de l'égalité, dominatrice des individualités aristocratiques de tout genre. La vaillante et féodale Pologne, la vaillante et féodale Hongrie, domptées et subjuguées par l'alliance des empereurs et des masses populaires, témoignent, par leurs malheurs, de cette tendance, comme la destruction deux fois répétée de la monarchie des Stuarts, par l'alliance de l'aristocratie et du peuple, témoigne de la tendance contraire. Cette manière de comprendre la démocratie est propre à tous les peuples latins et d'origine romaine, propre à tous les peuples

qui, malgré leur origine, ont été depuis long-temps élevés dans l'autorité et qui ont reçu d'une manière ou d'une autre par le saint empire comme l'Autriche, par Byzance et Pierre-le-Grand comme la Russie, par Frédéric et Voltaire comme la Prusse, les traditions de l'empire romain et des peuples latins. Le système contraire est représenté par l'Angleterre et l'Amérique. Là domine l'aristocratie, c'est-à-dire l'individualité humaine dans toute sa liberté, sans entraves, mais sans protection, se protégeant elle-même, se gouvernant elle-même, sans autre guide que la conscience, sans autre maître que Dieu, ennemie des symboles et des intermédiaires en matière de religion et de gouvernement, ennemie de tout ce qui n'est pas essentiellement individuel, libre et consenti, et par-dessus tout ennemie des forces anonymes, des grandes armées et des grandes machines administratives à la manière romaine, ces deux admirables instrumens de compression et de gouvernement. Dans les autres nations, la démocratie consiste à empêcher cette domination de l'individu, à arrêter ce développement naturel et à établir un niveau tyrannique. Elle a pour but de contrarier autant que possible la liberté dans son essence quand ce n'est pas dans ses effets, et dans ses effets quand ce n'est pas dans son essence. En Angleterre et en Amérique, au contraire, la liberté est estimée comme le seul bien auquel doivent être sacrifiés tous les autres, comme le principe de la société, et plus encore, comme le principe même de la vie, comme la preuve même que l'homme a une ame et une destinée, comme l'instrument non-seulement du bonheur temporel, mais du salut éternel, comme la faculté qui fait de l'homme un être capable de produire des actes toujours nouveaux et toujours féconds, au lieu d'être asservi à des fonctions toujours les mêmes, toujours mécaniques et stériles. Enlevez la liberté à un Anglo-Saxon, et il ne saura plus bien s'il est un homme ou une bête.

La démocratie entendue ainsi est donc en opposition complète, en guerre ouverte avec la démocratie de notre continent; elle se rattache à une tout autre tradition, à la pure tradition barbare, germanique et féodale. Les deux traditions sont bien nettement tranchées, et on peut suivre dans l'histoire leur double développement parallèle; une seule chose les couronne l'une et l'autre et leur est commune, c'est le christianisme, et encore leur manière de l'interpréter est aussi différente que leur manière de comprendre la société et le gouvernement. D'une part, catholicisme, gouvernement romain, monarchie, dictature, égalité; de l'autre, féodalité, protestantisme, république, liberté : telles sont les diverses manifestations de ces deux civilisations opposées. Il ne se peut rien trouver de plus contraire et de plus antipathique. Long-temps ces deux civilisations ont marché parallèlement; aujourd'hui voilà qu'elles se rencontrent avec le même mot sur les lèvres, et, prétendent-elles, avec la même tendance. L'une et l'autre

parlent de démocratie et même quelquefois de république; elles s'étonnent et restent stupéfaites en face l'une de l'autre en voyant combien diffère leur manière de prononcer le moderne *shiboleth* qui s'appelle démocratie; elles n'en sont encore qu'à l'étonnement, mais déjà perce la défiance, et l'heure inévitable approche où elles commenceront la lutte la plus sérieuse qui se soit livrée dans le monde, si sérieuse qu'il faudra que, pour que l'une vive, l'autre disparaisse; cela est fatal comme les lois de la pesanteur et de la lumière. Il ne peut y avoir ni accord ni trêve entre l'humble, l'obéissant, le timide esprit d'égalité et l'impérieux, l'aristocratique esprit de liberté.

Nous marcherons au-devant d'une objection qu'on ne manquerait pas de nous faire : l'égalité existe en Amérique, elle est passée dans les mœurs et reconnue dans les lois. Oui, sans doute; seulement ce que les Américains entendent par ce mot d'égalité est justement l'inverse de ce que nous entendons. L'égalité, aux États-Unis, n'est que l'arme de la liberté, son moyen de défense et de sécurité; ce que nous entendons par égalité n'est guère autre chose que le nivellement. L'égalité, aux États-Unis, peut s'interpréter ainsi : j'entends n'être pas plus gêné que mon voisin dans les entreprises qu'il me plaira de tenter; j'entends avoir le droit de braver les mêmes hasards, d'oser autant et plus que lui, de donner une aussi libre carrière à mes facultés, d'acquérir autant que lui et plus que lui, si cela m'est possible, et je défends qu'aucun intermédiaire vienne se placer entre nous deux pour le protéger lui contre moi et moi contre lui. Comprendre ainsi l'égalité, c'est, on le voit, laisser simplement le champ libre à la liberté, à la concurrence, à la guerre; c'est transporter la politique de neutralité des relations internationales dans les relations de la vie civile; c'est en un mot donner aux libertés individuelles en lutte ce qu'on appelle dans la langue politique américaine *fair play* (beau jeu, libre jeu), et les laisser montrer la valeur relative de leurs forces. Ce n'est pas ainsi que nous entendons l'égalité; ce mot implique toujours chez nous une pensée de protection d'abord et par suite la nécessité d'un intermédiaire et d'un souverain juge, qui, sous le nom de dictateur, de roi, d'état, intervient pour prévenir, arrêter, punir, contrarier les empiétemens des individus les uns sur les autres. Ces deux manières différentes de comprendre l'égalité ont deux résultats nécessairement opposés et ennemis : l'une, la nôtre, nous conduit à admettre que les facultés de l'individu ne lui appartiennent pas, mais appartiennent à la société, que ses services, ses talens ne lui constituent aucun *droit*, aucun *privilége*, et qu'il remplit tout simplement une *fonction* en exerçant ses talens; l'autre conduit les Anglo-Saxons à considérer l'exercice de ces talens comme constituant un droit, et les services rendus comme constituant un privilége auxquels personne n'a la puissance de porter atteinte. On pourrait appeler cette égalité l'aristocratie ato-

mistique, l'aristocratie non plus concentrée dans quelques grandes familles, mais éparpillée sur un territoire immense et incarnée dans le plus pauvre laboureur et dans le plus humble artisan.

Ce n'est point pour faire un vain parallèle historique que nous avons tiré cette ligne de séparation entre les deux civilisations. D'une part, nous avons voulu montrer combien cette démocratie était naturellement opposée à nos instincts et à nos tendances; de l'autre, nous avons voulu indiquer un fait qui déjà se prépare sourdement, et dont l'accomplissement tardera moins peut-être qu'on ne pourrait le supposer : l'union des deux grandes fractions de la race anglo-saxonne, de l'Angleterre et de l'Amérique. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans les deux pays, de tendance plus marquée que celle-là; une sorte de pressentiment d'un danger prochain et qui chaque jour s'avance pousse l'un vers l'autre ces deux grands peuples en dépit des anciennes rivalités, des passions populaires, des ambitions égoïstes. Sans doute les États-Unis seraient bien aises d'ajouter les noms des colonies anglaises du nord aux noms des états qui composent déjà leur territoire, sans doute l'Angleterre serait bien aise de conserver pour elle seule le commerce du monde et la domination des mers; mais ces deux grands pays sentent dans l'air de l'avenir qu'un même danger les menace dans leur puissance, et même dans leurs instincts, leur religion, leur indépendance. Bon gré mal gré, ils se rappellent qu'ils parlent la même langue, professent le même culte. A mesure que les États-Unis se civilisent, ils se découvrent de plus en plus des ressemblances singulières avec l'Angleterre; à mesure que l'Angleterre se démocratise, elle se sent plus de sympathie pour ses frères d'outre-mer. Cette union, vaguement prophétisée depuis long-temps, s'accomplit en fait de jour en jour. Unies par la communauté d'origine, ces deux nations le sont aussi par la communauté de tendances, de sorte que tout ce que l'une accomplit profite à l'autre. L'abrogation des vieilles lois de navigation et des lois sur les céréales n'a guère servi qu'à l'Amérique, et tout progrès accompli par l'Amérique dans les arts mécaniques ne sert guère qu'à l'Angleterre, car elle seule est en mesure de s'en servir et d'en profiter immédiatement. Il y a donc entre les deux pays un échange rapide, immédiat, presque instantané, de leurs progrès respectifs. L'audace des Anglo-Saxons d'outre-mer étonne et effraie toutes les nations; l'Angleterre seule ne s'en étonne pas, car, si rapide que soit l'accroissement des États-Unis, cette rapidité est égalée par l'accroissement que, depuis soixante ans, ont pris les districts manufacturiers de l'Angleterre et de l'Écosse. New-York, depuis soixante ans, s'est élevé, il est vrai, de 60,000 à 400,000 habitans; mais Glasgow, dans le même espace de temps, s'est élevé de 77,000 à 367,000 habitans, et Birmingham de 73,000 à 300,000. M. Johnston, l'auteur des *Notes on North America,* le prouve par des chiffres authentiques. Si la jeune Amérique se vante

de l'augmentation rapide de ses manufactures à peine à leur naissance, ce sont des bras anglais qui remuent les machines. L'accroissement des manufactures de l'Amérique n'a pas restreint ni limité les marchés anglais. La manie d'exalter à tout propos les États-Unis existe en Angleterre comme dans tous les pays du continent; seulement, tandis que nous, par exemple, lorsque nous exaltons les États-Unis, nous prononçons involontairement notre condamnation, les Anglais ne font que reconnaître leurs propres qualités, et lorsque les Américains se vantent de battre les Anglais, ils ne font qu'exprimer un désir d'émulation qui est une simple jalousie de famille. « C'est le lien du sang et du langage qui donne naissance à ce sentiment, dit M. Johnston, aussi bien que le désir de surpasser ce qu'il y a chez nous d'excellent. Ils parlent exactement d'après le même principe qui pousse nos *mécontens* anglais à ne voir de perfection que dans les villes, les institutions et les campagnes de l'Amérique du Nord. *Nos mécontens, tout en exprimant ce sentiment, ne consentiraient jamais à émigrer dans aucune contrée européenne ni à corriger nos institutions d'après les modèles du continent.* Ce n'est que le bonheur d'hommes de notre propre sang que nous jugeons supérieur au nôtre. »

Ces derniers mots sont significatifs et résument parfaitement tout ce que nous avons dit sur la différence qui sépare ces deux peuples de tous les autres et sur leur étroite ressemblance. La civilisation européenne répugnerait, M. Johnston le déclare, à un Anglo-Saxon, et ce fait suffit pour montrer de quelle importance est l'Amérique pour l'Angleterre. Quoique les États-Unis soient à bien des égards une nation rivale, l'insuccès de la grande expérience républicaine des États-Unis serait pour l'Angleterre plus fatale que la perte de quelqu'une de ses riches colonies. Les États-Unis confirment l'Angleterre dans ses principes et dans sa foi politique. Au moment où ces principes sont partout proscrits sur le continent après avoir été déshonorés et détestablement appliqués par des ignorans, des fous et des scélérats, au milieu de l'affaissement des nations et de l'universel abandon des principes de liberté, l'Angleterre, si elle pouvait douter d'elle-même, n'aurait qu'à tourner les yeux vers l'Amérique : elle y verrait réussir et prospérer non-seulement ses principes, mais l'exagération même de ses principes. M. Johnston fait très bien sentir cette influence morale de l'Amérique sur l'Angleterre, influence qui l'engage à rester dans son isolement et à ne pas prendre exemple sur le continent, à ne pas se laisser effrayer par les malheurs de l'Europe et à considérer ces malheurs comme impuissans à la frapper; il fait très bien comprendre aussi cette sorte d'entente franc-maçonnique qui existe entre les deux peuples, qui fait qu'eux seuls se comprennent bien mutuellement. La plupart des événemens qui se passent en Amérique sont pour nous

des énigmes; nous comprenons difficilement le caractère, les mœurs, la politique américaine : ce n'est qu'en nous plaçant en dehors de nous-mêmes que nous pouvons les comprendre; si nous essayions de les juger avec notre nature propre, nous n'y parviendrions jamais. Pour un écrivain ou un homme politique anglais, toutes ces difficultés n'existent point.

Au sein des classes populaires, l'union dont nous parlons est depuis long-temps accomplie. Grace à l'émigration, il n'y a guère dans les trois royaumes de famille de paysan et d'artisan, même de famille des classes moyennes inférieures, qui n'ait quelqu'un des siens parmi les colons américains et les ouvriers des manufactures de New-York ou de Boston. L'Amérique est ainsi rattachée à l'Angleterre non-seulement par les liens du sang en vertu de leur commune origine, mais en quelque sorte par les liens de la famille, par les plus puissans et les plus doux sentimens, qui établissent un échange perpétuel de souvenirs et d'affections entre les deux nations. Le peuple anglais, habitué à un gouvernement libéral, mais aristocratique, retrouve en Amérique son gouvernement libéral sans prépondérance oligarchique; il s'y trouve tout-à-fait à l'aise, et il y est pour ainsi dire plus chez lui, plus *at home* que dans sa propre patrie. Rien ne fait mieux comprendre l'identité des deux peuples que la rapidité avec laquelle se propagent en Angleterre les folies que l'on pourrait supposer essentiellement américaines. Le mormonisme compte de nombreux adeptes parmi les ouvriers des villes manufacturières, et la colonie des mormons, chassés de toutes les villes en Amérique, s'est accrue, dans ces dernières années, d'un grand nombre d'émigrans anglais venus exprès d'Angleterre pour aller se joindre à cette secte bizarre. D'un autre côté, la contre-partie du mormonisme, la secte des *shakers*, qui, tout aussi extravagante que la secte des mormons, est en revanche douce et mystique, est arrivée en Amérique toute fabriquée d'Angleterre, grace aux songes d'une certaine Anne Lee de Manchester, qui, au siècle dernier, reçut, par inspiration divine, la mission d'aller en Amérique pour y proclamer sa révélation. Dans les classes supérieures de la société, dans les classes politiques, lettrées et commerçantes, l'antagonisme subsiste encore, et l'union est plus lente à s'accomplir. Les classes politiques craignent naturellement pour l'Angleterre, les classes commerçantes craignent pour leurs intérêts, et les lettrés, s'autorisant de l'aveu et des plaintes que les écrivains d'Amérique leur envoient sur la grossièreté et la barbarie des Américains, se raillent d'un pays où rien n'est soumis au contrôle d'une minorité éclairée. Toutefois le ton railleur et l'indignation des voyageurs anglais d'il y a dix ou douze ans commence à être remplacé par la déférence, l'admiration et l'impartialité. Les récits de miss Martineau et de Charles Dickens sont depuis long-temps passés

de mode, et l'on ne retrouve dans les voyages nouveaux ni le même esprit ni le même ton. Les savans et les gens du monde, les élégantes ladies elles-mêmes qui visitent l'Amérique, en reviennent pleins d'admiration, et s'efforcent de faire partager au public leurs sentimens pour leurs cousins d'outre-mer. Tel est l'esprit qui a inspiré les livres de sir Charles Lyell le géologue, de M. Alexandre Mackay, mort tout récemment, de M. Johnston, professeur d'agriculture à Édimbourg, et de lady Emmeline Stuart Wortley. Aux États-Unis, il s'est formé une sorte de parti anglais qui demande une union plus étroite avec l'Angleterre, en se fondant sur la plupart des raisons que nous avons données. Personne n'a été un plus ardent promoteur de cette alliance que le dernier président, le brave général Taylor. Tous les voyageurs qui l'ont visité s'accordent à reconnaître les sentimens de concorde qui l'animaient. « Nous parlâmes de la Grande-Bretagne, raconte M. Johnston, et des bienfaits de l'union entre les deux nations.—Si l'Angleterre et les États-Unis s'accordent, dit-il, les deux pays peuvent maintenir la paix du monde. » Lady Emmeline Stuart Wortley le visita aussi; il lui parla de l'établissement de la ligne de paquebots connue sous le nom de ligne Collins, et il ajouta : « Le voyage deviendra ainsi de plus en plus rapide, et j'espère que l'Angleterre et l'Amérique, par ce moyen, seront bientôt tout-à-fait voisines. — Le plus tôt sera le mieux, monsieur, répondis-je de tout mon cœur. Il s'inclina et sourit. — Nous sommes le même peuple, continua-t-il, et il est bon que nous nous voyions le plus souvent possible. — Oui, et ainsi tous les vieux et détestables préjugés s'évanouiront. — Je l'espère, répondit-il, et ce sera à l'avantage de tous les deux. »

Comment cette alliance ne s'accomplirait-elle pas? Lorsque l'on considère attentivement le caractère américain, on s'aperçoit que le patriotisme des *Yankees* n'est au fond qu'un patriotisme de tête. Les Anglais et les Américains sont les deux races les plus nomades et cependant les moins cosmopolites de la terre. Pour eux, franchir l'espace n'est qu'un jeu; mais ils ne se laissent nulle part entamer par les qualités des peuples qu'ils visitent : ils gardent intacts leurs vices et leurs vertus. Les Anglais se sentent, en quelque lieu qu'ils se trouvent, attachés de cœur à la patrie absente, et chacun d'eux pourrait répéter la réponse de Fox au premier consul. Les Américains ont poussé ce nomadisme jusqu'aux dernières limites, si bien que, lorsqu'on s'informe à un *Yankee* de l'état de sa santé, il répondra invariablement : « En mouvement, monsieur; — *moving, sir.* » Mais nulle part on n'observe chez eux cet amour intime et profond de la patrie; leur patriotisme est un patriotisme de famille, de sang; c'est la croyance à la supériorité de leur race. Quant à l'Amérique, elle n'est pour eux qu'un moyen de puissance et de richesse, qu'une *exploitation*. Dans ce patriotisme, les hommes sont tout, le pays ne compte pour rien. De là le caractère

particulier des États-Unis, qui ont encore aujourd'hui une physionomie de colonies en quelque sorte. La mère-patrie pour les Américains est toujours l'Angleterre, et les descendans des *pilgrim fathers* sont comme leurs ancêtres des émigrés sur une terre étrangère.

Cette union de plus en plus étroite est la tendance la plus récente et la plus curieuse des tendances américaines actuelles, et c'est pourquoi nous avons voulu l'indiquer avant qu'elle ne soit devenue décidément un fait accompli. Il est facile de voir quelles en seront les conséquences dans cette crise immense qui enveloppe le monde entier, et dont le vague sentiment fait que toutes les nations, à l'heure qu'il est, se rangent en bataille, s'attirent mutuellement, se rapprochent ou se séparent selon leurs affinités naturelles, leurs affinités de race, de croyances, d'instincts, au lieu de se rapprocher et de se séparer comme autrefois selon les chances de perte ou de gain, selon les calculs des joueurs d'échecs diplomatiques et selon les caprices des gouvernemens.

II. — L'ÉMIGRATION.

L'émigration aux États-Unis vient en appui à notre thèse; elle atteint aujourd'hui son point culminant, et il ne semble guère possible que le chiffre des émigrations dépasse dans l'avenir le chiffre des dernières années. Que n'a-t-il pas été dit touchant le mélange des races aux États-Unis, mélange produit par l'émigration? Rien n'est plus faux. Ce mélange est, en vérité, peu de chose, comme on va le voir, et si le sang anglo-saxon se renouvelle, ce n'est point par l'infusion d'un sang étranger, mais d'un sang puisé à ses propres veines. Les émigrans ne viennent pas, comme on pourrait le croire, de toutes les nations du monde indifféremment; la plupart sont Anglais, les autres sont des Germains ou des Scandinaves. Nous avons la statistique exacte de l'émigration durant les années 1848 et 1849 : depuis, les chiffres ont pu s'élever encore peut-être, mais à coup sûr les élémens de l'émigration n'ont pas changé. 189,176 Européens ont émigré aux États-Unis en 1848, 220,607 en 1849. Décomposons ces deux résultats, afin de connaître le chiffre qui revient à chaque nation. L'Angleterre a fourni 23,062 émigrans en 1848, l'Irlande 98,061, l'Écosse 6,415, l'Allemagne 51,973; la Hollande, la Norvége et la Suède, trois pays de chétive dimension et d'une faible population, en ont fourni 2,932, et la France, ce pays qui regorge d'habitans, ce pays où les citoyens s'entretuent parce qu'ils ne peuvent plus y vivre, prétendent-ils, fournit un chiffre inférieur à ces derniers petits pays, soit 2,734 émigrans. En 1849, le chiffre s'était encore élevé : l'Angleterre a fourni 28,321 émigrans, l'Irlande 112,591, l'Écosse 8,840, l'Allemagne 55,705; le chiffre de la Hollande, de la Norvége et de la Suède a monté des deux tiers, 6,754; le chiffre de la France est resté stationnaire, ou, pour mieux dire, a

encore baissé, 2,683. A l'exception des Irlandais, qui d'ailleurs, selon M. Johnston, ne sont pas tous de pur sang celtique, les émigrans, on le voit, sont tous de race germanique : peu de sang celtique, peu de sang latin, peu ou point de sang slave. Ainsi les Américains se recrutent parmi toutes les nations alliées et sœurs; les diverses branches de la grande race barbare qui a renouvelé le monde, — Germains, Saxons, Scandinaves, depuis si long-temps désunis ou ennemis sur le sol de notre Europe, assouplis par la discipline et par la tradition, ou isolés du continent, comme les Anglais, — se rencontrent sur ce terrain commun pour s'unir de nouveau, et, qui sait? pour partir de là peut-être et renouveler le monde encore une fois.

Partout les instincts particuliers de chacune de ces races s'effacent pour laisser prédominer leurs instincts communs. Une fois débarqués et relégués dans le *far west*, les émigrans essaient bien de conserver encore leurs mœurs et leurs habitudes, ils résistent avant de se laisser absorber par l'esprit général du pays, et s'efforcent de rester Irlandais, Allemands ou Norvégiens en Amérique; ainsi les Allemands cherchent à s'assembler et à former comme un peuple particulier dans la Pensylvanie et l'Ohio, les Hollandais sur les rives de l'Hudson. Vains efforts! il leur faut devenir Américains. Les Anglo-Saxons les plient à leur joug et leur impriment le cachet américain. Ils arrivent avec un grand fonds d'ignorance et n'ont d'autre connaissance des institutions républicaines que le sentiment que leur en donne une grande bonne volonté démocratique; il leur faut donc des guides et des instituteurs, d'autant plus que, pendant les longues années nécessaires pour s'établir, pour se procurer une honnête aisance et mettre leurs fermes en bon état, ils ont, remarque M. Johnston, peu de loisir et par conséquent peu d'inclination à se mêler des affaires politiques du pays. Ainsi, pour le dire en passant, les États-Unis évitent providentiellement ce fléau qui mine la liberté dans les contrées européennes, la participation des pauvres et des ignorans aux affaires publiques. Les émigrans ne se mêlent donc aux affaires politiques du pays que lorsqu'ils ont acquis une certaine aisance qu'ils se donnent eux-mêmes et une certaine instruction qui leur est donnée par l'exemple des habitans du pays. Les Américains s'emparent d'eux et les rompent à leurs habitudes. Pauvres et illettrés, les émigrans n'ont parmi eux que peu ou point d'hommes appartenant à des professions libérales : les états du nord se chargent de leur en fournir; ils envoient dans l'ouest leurs hommes de loi, leurs médecins, leurs ministres des différens cultes, leurs journalistes, leurs banquiers, leurs marchands. L'ouest est un débouché pour leurs produits moraux et leurs professions libérales d'abord, et ensuite c'est un atelier pour l'assainissement des marais démagogiques et la purification des eaux boueuses qui leur arrivent d'Europe. Comme l'émigration est continuelle et que le nombre des nouveaux citoyens s'accroît toujours,

c'est une éducation qu'il faut toujours recommencer, et par là les Américains du nord et du sud conservent leur influence et leur prépondérance; ils sont les maîtres de toutes les positions officielles et non officielles de l'ouest, les maîtres des *caucuses* et des *meetings*, des écoles et des églises, des cours de justice et de la presse. Ainsi l'émigration accroît les forces de l'Union, et, grace à l'énergie et à l'habileté des Américains, elle est impuissante à lui nuire. Socialement et matériellement, c'est une grande force : elle fournit d'excellens mineurs, des défricheurs infatigables, d'aventureux récolteurs d'or en Californie et d'admirables chasseurs, également capables de bien ajuster un loup ou un Indien; politiquement, son influence est peu de chose. Au sein du désert, où ils se rendent par essaims, les émigrans se trouvent soumis tout naturellement à la race anglo-saxonne, et dans les villes où leurs réunions et leur agglomération sont beaucoup plus dangereuses, à New-York et à Philadelphie par exemple, les Américains emploient les moyens les plus énergiques, non pour dissoudre et disséminer leurs bandes, réunies ordinairement dans les mêmes quartiers, ce qui serait difficile et illégal, mais pour leur faire sentir leur supériorité et en quelque sorte pour rester leurs maîtres. Là, le préjugé, l'orgueil national, la brutalité impérieuse des Américains, s'en mêlent, et de fréquentes collisions s'engagent entre les émigrans et les habitans du pays. Nous lisions, il y a quelques mois, le récit d'une de ces rixes qui seraient mieux nommées des combats, car le conflit s'engage entre des populations entières. Ce combat, qui se passait à Hoboken entre les Américains soutenus par les Irlandais et les Allemands soutenus par les Hollandais, nous transportait en esprit à ces guerres des temps antiques où les Hébreux, par exemple, luttaient contre les tribus des Philistins et des Ammonites pour préserver l'arche sainte des outrages d'idolâtres qui appartenaient à la même race d'hommes qu'eux-mêmes, ou aux premiers combats de la Grèce héroïque et de Rome contre les tribus latines. Ici, en Amérique, l'arche sainte, la cité, la patrie qu'il faut préserver des atteintes des tribus encore barbares de l'émigration, c'est la race établie dans le pays, c'est la race anglo-saxonne.

L'émigration, outre les bras et les forces matérielles qu'elle prête à l'Union, lui donne et lui donnera de plus en plus une force morale qui commence déjà à se faire sentir et qu'on ne remarque pas assez. Dans notre temps, où les masses ont été remuées jusque dans leurs dernières profondeurs sur tout le continent, où elles ont mis l'état en danger et n'ont été réprimées qu'à grand'peine, où le sentiment de la souffrance est si vif et où chacun supporte ses misères avec plus de difficulté qu'autrefois, dans ce temps où le *mal-être* n'est plus simplement une douleur, mais un fardeau intolérable, — un pays qui offre de si merveilleuses facilités pour l'emploi des bras et l'acquisition du sol a dû naturellement attirer les regards de tous les malheureux de

nos sociétés modernes. Dans notre temps en outre, le sentiment de la patrie s'est fort effacé grace à deux causes : d'abord à un désir de bonheur qui fait dire plus ou moins à chaque homme : *Ubi bene, ibi patria*, et qui fait moralement de chaque malheureux un exilé dans son propre pays; — ensuite aux guerres civiles engendrées par ces mêmes désirs qui ont rempli de ressentimens pour leurs concitoyens et d'indifférence pour leur pays tous ceux qui en ont été victimes, tous les vaincus, et en même temps tous ceux qui, sans y avoir pris part, se sentent atteints par les mesures rigoureuses dont il a fallu user et enveloppés dans les mêmes défiances. Les États-Unis sont donc pour tous les Européens malheureux la vraie patrie, l'Eldorado désiré. De là l'influence prodigieuse et qui s'accroît sans cesse, la fascination qu'exercent les États-Unis sur tous les pauvres, tous les indigens et tous les proscrits de la terre. Pour peu qu'on y regarde, on s'aperçoit que cette influence, née des circonstances critiques dans lesquelles notre Europe est engagée, tend à diviser le monde, non plus géographiquement en Europe et en Amérique, mais moralement en deux parties : l'une où tout semble malheur, souffrance, guerre et tyrannie; l'autre où tout semble bonheur, travail, paix et liberté. Elle crée ainsi une rivalité politique redoutable entre l'Europe et l'Amérique, rivalité qui ne fait que commencer. Le philosophe, pour qui l'existence de deux ou trois générations n'est pas même un point dans l'infini des siècles, peut apprendre par cet exemple combien la grandeur des états est due à des circonstances singulières et à des causes temporaires. Assurément, lorsque les États-Unis seront aussi peuplés que l'Europe et avant même qu'ils aient vécu autant de siècles que les états continentaux, les mêmes maux, les mêmes souffrances, les mêmes désordres et les mêmes nécessités de gouvernement se produiront. Les populations malheureuses qui partent pour aller en Amérique se débarrassent de leur misère, cela est vrai, mais elles ne savent pas que leurs descendans seront probablement aussi malheureux qu'elles ont pu l'être elles-mêmes. Ce bonheur et cette aisance générale dureront l'espace de quelques générations tout au plus : c'est bien quelque chose sans doute pour ceux qui en auront joui; mais, dans l'histoire de l'humanité, cela passera inaperçu. Quoi cependant! l'émigration attirée par cette perspective de bonheur aura suffi pour fonder la puissance des États-Unis et pour jeter le germe de sociétés nouvelles : — providentiellement c'est assez. L'émigration ne sert pas seulement à fonder la puissance de l'Amérique, elle sert aussi à retremper les races corrompues de l'Europe. Ce bonheur, qui matériellement ne sera pas transmis aux descendans de ces émigrans, produira pourtant des effets moraux salutaires. Dans un pays où le prix d'un acre de terre est moins élevé que le prix donné pour la satisfaction d'un vice, où cet acre de terre est moins cher qu'une bouteille d'alcool, il suffit, pour

que l'individu s'enrichisse et devienne propriétaire, qu'il retranche de temps à autre quelques satisfactions à ses vices et à ses habitudes sensuelles. L'ambition prend insensiblement chez les émigrans le dessus sur leurs anciennes habitudes et leurs mœurs; la démoralisation fait place peu à peu au travail, à l'économie; la nécessité de la persévérance établit dans ces nouvelles mœurs une sorte de tradition, et, au bout de quelques années, ce sont des populations nouvelles ayant un autre caractère, une manière d'entendre la vie qu'elles doivent aux circonstances imprévues dans lesquelles elles se sont trouvées, à la nature des relations nouvelles qu'elles ont dû nouer avec les habitans du pays, à l'originalité des lieux et des paysages, manière de vivre qui, transmise à leurs descendans et façonnée par le temps, passera de ces huttes et de ces fermes des prairies de l'ouest dans de vastes cités, et deviendra la loi et la sagesse de nations futures. Cette moralisation rapide des races européennes démoralisées et corrompues, devenues sauvages au sein même de la civilisation, s'observe jusque chez le plus avili et le plus dégradé des peuples, chez les Irlandais, dont la Grande-Bretagne ne peut venir à bout, et qui, transportés en Amérique, tout en gardant leurs qualités naturelles, se débarrassent facilement de leur abjection, et font d'aussi bons fermiers, d'aussi excellens aventuriers que les Américains eux-mêmes.

L'émigration aura pour les États-Unis de bien autres conséquences encore, et dès aujourd'hui on peut prévenir les états européens que cette foule d'exilés volontaires sera d'ici à quelques années la force militaire véritable de l'Amérique du Nord. Quand les Yankees auront besoin de commettre quelque injustice, soit afin d'échapper à leurs difficultés intérieures, comme on l'a vu dans l'affaire du Texas et dans la guerre du Mexique, soit pour accroître le nombre des états et étendre leur domination, les remuantes populations de l'ouest ne leur manqueront pas; les expéditions sans cesse tentées contre Cuba en sont une preuve. De long-temps l'Union ne possédera une armée régulière permanente comme les armées régulières de notre Europe, mais elle possédera et elle possède déjà une armée irrégulière. Dans quelques années, il est facile de voir qu'elle aura à son service une armée de trois ou quatre millions d'aventuriers propres à tout faire, capables de tout, peu scrupuleux sur le choix des moyens, une masse abondante et pressée de poitrines à livrer aux balles et de têtes à faire casser pour la satisfaction de son ambition. Les sentimens de rancune ou de haines que nourrissent naturellement les émigrans contre leurs anciennes patries servent merveilleusement déjà l'audace et la propagande des Américains; plus tard, ils leur serviront de moyens de conquête. Ce n'est encore là qu'un résultat éloigné; mais il y en a d'autres plus actuels et plus sensibles : l'émigration a pour effet non-seulement de défricher les prairies, mais encore et bien plus d'accroître les popu-

lations urbaines. J'entends beaucoup parler de la rapide fondation des villes en Amérique et de leur multiplication : cette rapidité est moins grande qu'on ne le croit, le nombre des villes qui se fondent est même peu considérable, si l'on considère les immenses territoires que possède l'Union; mais les villes déjà existantes tendent à prendre un accroissement formidable. Telles sont les villes de l'état de New-York, les villes des états de l'ouest entre mille, et, pour prendre un exemple, Chicago, la capitale des prairies. Il y a quelques années à peine, les loups hurlaient autour des maisons éparses bâties sur les bords de l'Illinois, et maintenant ces maisons se sont multipliées de telle sorte que Chicago compte à peu près de vingt-deux à vingt-cinq mille habitans. C'est surtout dans l'ouest que cet accroissement est le plus sensible; pourquoi? Le lieutenant-colonel M. Arthur Cunynghame, qui, dans sa rapide excursion à travers les États-Unis, a su saisir parfaitement la cause de bien des singularités, nous en fait très bien sentir les raisons. Autrefois les émigrans se rendaient dans la prairie un peu au hasard; sans s'inquiéter beaucoup de la valeur des terres qu'ils achetaient et de leur position, ils allaient au meilleur marché, et prenaient le lot de terre qui leur coûtait le moins d'argent. Bientôt pourtant ils s'aperçurent qu'isolés, loin des villes, ils se trouvaient sans secours, sans soutiens, sans débouchés pour leurs produits, et que le bon marché, au lieu de les enrichir, les ruinait. Aussi recherchent-ils davantage aujourd'hui les lots qui sont situés à peu de distance des villes, bien que le gouvernement les leur fasse payer un prix beaucoup plus élevé. Ce rapprochement des populations agricoles tend naturellement à accroître les villes par l'importance qu'il leur donne. Quels résultats aura pour l'avenir politique de l'Union cet agrandissement rapide des villes? cela est facile à prévoir. A mesure que la démocratie se concentrera dans les villes, le pouvoir passera des populations agricoles aux populations urbaines, et par conséquent l'état devra se transformer. Dans notre Europe, cet accroissement des villes a fait tomber l'aristocratie féodale et a donné naissance à la démocratie; aux États-Unis, il pourrait bien avoir le résultat opposé et faire passer forcément l'état du régime démocratique illimité à un régime plus restreint et à une sorte d'aristocratie civile et militaire.

L'influence que l'émigration exerce sur l'accroissement de la richesse aux États-Unis a bien aussi son importance. Tous les petits pécules amassés lentement dans la vieille Europe pour fuir la misère viennent se dépenser aux États-Unis. Le voyage de New-York et de Buffalo au *far west*, le séjour forcé dans les villes, l'achat des objets de première nécessité, le prix payé à l'état pour l'achat de la terre, dépouillent rapidement l'émigrant de ses faibles économies, et la plupart du temps il arrive au lieu de sa destination dans l'ouest les poches complétement

vides; heureusement qu'une fois établi, il n'a plus besoin, pour vivre, que d'énergie et de bonne volonté. Ces épargnes, ces petites fortunes que dépensent les émigrans ou qu'ils apportent aux États-Unis sont donc, pour l'Amérique, un capital acquis sans fatigues, sans frais aucuns, un bénéfice net; l'Amérique est pour ainsi dire la légataire universelle de tous les pauvres de l'Europe, et, non contente de bénéficier ainsi des ressources des émigrans, elle trouve encore le moyen de s'enrichir à leurs dépens, en spéculant sur leur travail et en exerçant une foule de petites industries que l'on qualifierait chez nous du nom d'usure. M. Cunynghame en cite quelques exemples trop curieux pour n'être pas rapportés. A Chicago, le voyageur rencontra un spéculateur qui avait fait sa fortune en prêtant aux fermiers d'alentour à 1 pour 100 par mois, et encore n'avançait-il pas de l'argent, mais du papier, c'est-à-dire son propre crédit. Quelquefois l'emprunt se fait de la manière suivante : un cultivateur, un émigrant a entre les mains une somme suffisante pour affermer une terre, mais non pour l'acheter; un *Yankee* rapace et habile se présente et achète cinquante acres de prairie au gouvernement pour la somme de 62 dollars et demi; puis il vend la terre à ce même cultivateur, qui s'engage par contrat à la lui payer, au bout de trois ans, au prix de 2 dollars et demi l'acre, ce qui, comme on le voit, représente pour le prêteur un assez beau bénéfice. Si tout va bien, l'emprunteur se rachètera; mais, s'il lui arrive par malheur un accident, il aura perdu son temps, son travail, les capitaux qu'il aura employés en constructions et en défrichemens. Quant au prêteur, il ne peut manquer de faire de beaux bénéfices : si l'emprunteur le paie, son capital se trouve avoir été placé au taux honnête et productif de 30 pour 100; s'il ne le paie pas, il garde la terre et il se trouve par conséquent propriétaire, pour une somme insignifiante, d'une ferme bien bâtie, bien cultivée, en plein rapport, au lieu d'une terre inculte et sauvage qu'il avait achetée. Ces sortes d'emprunts, excellens pour les Américains au courant de toutes les finesses de leurs concitoyens, sont mortels pour l'émigrant; plus d'un s'y laisse prendre néanmoins, et s'y ruine sans autre avantage que d'avoir travaillé pour ses nouveaux compatriotes et de les avoir aidés à s'enrichir.

Nous n'abandonnerons pas ce sujet si intéressant de l'émigration sans signaler un phénomène extrêmement curieux, et qui influe profondément sur les relations entre les deux sexes, sur le mariage et la société civile. Qu'on veuille bien ne pas sourire et se rappeler que, dans les choses les plus sérieuses comme dans les plus futiles, il y a toujours, en Amérique, une veine comique qui s'introduit bon gré mal gré. Ici nous laisserons M. Johnston exposer dans son langage d'économiste ce fait singulier. « Depuis deux cents ans, un courant d'émigration plus ou moins puissant, composé en grande partie d'indivi-

dus appartenant au sexe masculin, a coulé d'Europe en Amérique. Aussitôt qu'ils sont établis, ces hommes cherchent des compagnes, et, comme les femmes sont rares, elles sont grandement recherchées, et l'on s'épuise auprès d'elles en hommages et en galanterie. Aujourd'hui même, dans un temps où les facilités pour traverser la mer sont plus grandes et où l'émigration par familles est plus fréquente qu'autrefois, la disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes est énorme. Ainsi l'émigration aux États-Unis, durant les dernières années, se composait, pour les deux sexes, des chiffres respectifs suivans : année 1847, hommes, 138.939; femmes, 99.357; — année 1848, hommes, 136.198; femmes, 92.892; — année 1849, hommes, 179,253; femmes, 119.915. La différence entre l'émigration des hommes et celle des femmes est de 142,150 pour le résultat total. Ces émigrans deviennent des aspirans aux mains des Américaines, qui, généralement, préfèrent prendre leurs époux parmi leurs compatriotes. Lorsque les émigrans se dispersent sur les terres américaines, les femmes non mariées qui se trouvent parmi eux se voient déjà engagées dans les liens du mariage dès leur débarquement : aussi la rareté du sexe féminin s'accroît-elle à mesure qu'on s'avance vers l'ouest ainsi que la valeur à laquelle les femmes sont estimées; mais, dans le *far west*, elles atteignent un prix énorme (*famine price*, nous n'osons traduire). Là existe véritablement le paradis des femmes. »

En d'autres termes, et pour nous servir du vocabulaire de M. Johnston, la *demande* est plus forte que l'*offre*. Faut-il attribuer à cette disette de femmes le respect dont le sexe féminin est entouré aux États-Unis? Faut-il ne voir dans cette courtoisie dont les rudes Américains sont prodigues (envers les femmes seulement) qu'un sentiment analogue à celui que nous éprouvons pour un objet rare? M. Johnston a l'air de le penser; nous aimons mieux, pour notre part, attribuer ce respect à d'autres causes. Quoi qu'il en soit, les femmes, aux États-Unis, forment une véritable aristocratie; elles dominent sur la société; ce sont elles qui la forment et y introduisent l'élégance et la politesse; elles sont l'objet d'un véritable culte, et les indépendans *Yankees*, qui ne s'inclinent que devant la Bible et qui frémissent à la seule pensée d'un maître, se courbent apprivoisés devant leurs femmes et leurs filles, qui, connaissant leur pouvoir, en usent et souvent en abusent selon la nature capricieuse de leur sexe. Les divorces sont aussi plus fréquens dans l'Amérique du Nord que partout ailleurs, et ne doivent être attribués en grande partie qu'aux caprices féminins et à l'extrême faiblesse de l'opinion publique, si tyrannique pourtant en Amérique. Il arrive très souvent que des états entiers et leurs législateurs prennent parti dans une affaire de divorce. M. Johnston en cite de curieux exemples. Pendant que le voyageur était à Boston, il arriva qu'un certain M. Lawrence,

habitant de cette ville, fit imprimer dans les journaux qu'à l'avenir il ne paierait plus les dettes de sa femme. La dame ainsi outragée était d'une famille considérable du Kentucky. « C'est une insulte au Kentucky tout entier, dit avec chaleur un habitant de ce dernier état qui se trouvait à table à côté de M. Johnston, et nous verrons bientôt ce qui en résultera. » En effet, quelque temps après, la législature du Kentucky, en réponse à l'insulte du mari fatigué des prodigalités de sa femme, promulgua une loi portant que le refus par un époux de payer les dettes de son conjoint serait à l'avenir considéré comme un motif de divorce. Depuis les temps des guerres de Messénie, on n'avait rien vu de pareil. Cette toute-puissance des femmes est tyrannique, capricieuse, et produit souvent des résultats excentriques; mais en même temps il est facile de voir qu'elle est une digue contre la barbarie et un lien d'association chez un peuple où les tendances à l'extrême indépendance et à l'isolement moral sont poussées jusqu'à la dernière limite, où le respect et la déférence sont encore confondus avec la servilité. La tyrannie de l'opinion publique et la toute-puissance des femmes sont les deux forces morales qui assouplissent et contiennent le caractère indomptable et l'humeur sauvage des Américains.

III. — TENDANCES RELIGIEUSES.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur le progrès intérieur de ce pays : c'est un progrès de nature tout industrielle. On sait ce que les Américains sont capables de faire dans tous les emplois matériels de l'énergie humaine : *rail-ways,* canaux, *steamers,* marine marchande, télégraphes électriques, ingénieux mécanismes de tout genre, défrichement des terres. Leur activité, ou, pour mieux dire, leur célérité tient du prodige. Le progrès est réel; pourtant il a un défaut, il est précipité et fiévreux. Tout ce qu'ils font est précaire et n'a pas de stabilité : leurs chemins de fer sont pour ainsi dire provisoires; leurs terres et leurs fermes ne sont point des établissemens, mais des sortes de caravansérails, des lieux de passage où l'on récolte un gain à la hâte et qu'on abandonne aussitôt après. La trop grande richesse du sol leur est une occasion non de paresse, mais de nomadisme et de vagabondage. On songe moins à cultiver une terre et à la mettre en bons rapports qu'à l'épuiser pour lui faire rendre tout ce qu'elle peut donner. L'agriculteur ne s'attache pas à la terre; lorsqu'il a tari la première fécondité d'un champ, il trouve plus avantageux de passer à un autre. Il en est de même dans toutes les autres professions. L'homme essaie de toutes les carrières et se transporte de l'une à l'autre avec une facilité et une inconstance sans égales. Il est *lawyer,* journaliste, *clergyman,* magistrat tour à tour. De même, pour les croyances religieuses,

il ne reste pas, comme en Angleterre, obstinément attaché à une secte : selon sa croyance du moment et le progrès de son esprit, il est catholique, puis unitaire, puis méthodiste, et tout cela sans transitions. Ce nomadisme, ce vagabondage énergique est un des caractères des États-Unis, et il est le stimulant, l'aiguillon de leur progrès; il le précipite, mais un jour il pourrait bien être une cause de ruine et de désordres. Les Américains ont de la persévérance; mais il leur manque la vertu corrélative de la persévérance, la patience; il leur manque cette lenteur nécessaire à l'accomplissement des grandes choses, lenteur qui conserve la fraîcheur de l'ame tout en accroissant ses forces, qui empêche l'énervement et la fièvre, lenteur qui est la vertu du peuple russe par exemple et qui le rend si redoutable. Cette précipitation qui pousse toujours au lendemain et qui rejette la veille dans un oubli complet est aujourd'hui une des sauvegardes de l'Union; elle l'empêche de trop s'acharner après les difficultés, et elle évite ainsi les querelles intestines, car l'Union serait dissoute depuis long-temps, si les Américains avaient voulu résoudre d'une manière définitive la question de l'esclavage. Néanmoins ce nomadisme est un vice réel, et il est, selon nous, après l'esclavage, le plus grand fléau de l'Union. Si l'esclavage est le dissolvant de l'Union, le nomadisme est l'obstacle à l'organisation de la société : il sert au progrès matériel et nuit au progrès moral; il empêche la formation des habitudes, des mœurs, de l'attachement aux choses, des relations suivies entre les hommes, et c'est pourquoi les États-Unis marchent toujours sans s'organiser, pourquoi ils s'agrandissent sans pouvoir passer de l'état d'une confuse agglomération d'hommes à celui de peuple et de nation.

Laissons ce sujet, et abordons-en un autre plus important, d'une importance plus morale. De toutes les tendances actuelles des États-Unis, il n'en est pas de plus intéressantes que les tendances religieuses. Le protestantisme traverse une crise mal observée, plus mal jugée encore, à notre avis, même par les hommes qui d'ordinaire sont les plus froids et les plus sagaces. Les hardiesses, les anomalies du caractère américain étonnent un philosophe européen, mais sans le troubler ni le confondre. Il n'en est pas ainsi de la religion. La moitié des voyageurs, soit indifférence ou scepticisme, soit qu'ils ne le comprennent point en réalité, expliquent très mal l'état religieux de ce pays; l'autre moitié, par effroi, par piété sincère ou par tout autre motif religieux, sent renaître ses préjugés européens à ce spectacle de sectes qui s'annihilent les unes par les autres, et qui dépassent en nombre les états et les territoires déjà si nombreux de l'Union. C'est le seul point sur lequel M. Johnston manifeste des craintes; il exprime hautement sa frayeur de voir l'*infidélité*, — comme on dit en Angleterre de toute opinion morale en dehors du christianisme, — devenir générale en Amérique. Il est

certain qu'en séparant la période actuelle de l'avenir qu'elle prépare, ces craintes sont fondées. Le protestantisme en Amérique tend de plus en plus à abattre l'esprit de secte pour arriver à une sorte de catholicisme mal défini que nous appellerons tout simplement du nom de *théisme chrétien*. La religion du docteur Channing, la philosophie d'Emerson, la théologie de Théodore Parker, ne sont point, comme on pourrait le croire, de purs caprices de rationalistes protestans, de pures inspirations individuelles et des fantaisies de métaphysicien; ce ne sont point des faits isolés, mais la manifestation éclatante des tendances des esprits et des sectes elles-mêmes, qui abdiquent les unes entre les mains des autres, et sont pleines de bonne volonté pour s'absorber mutuellement. Les sectes en Angleterre ont une persistance qu'elles n'ont pas en Amérique; cela tient à une seule cause, au maintien de l'église anglicane comme religion d'état. Chacune des sectes qui se trouve par ce fait même exclue du pouvoir, et à laquelle on ne reconnaît aucune importance officielle, dont l'état fait semblant de ne pas connaître l'existence, veut prouver qu'elle existe bien réellement, et que, si elle n'a pas d'influence officielle, elle en a une plus importante, qu'elle régit les consciences et les cœurs. La rivalité et l'émulation s'en mêlent non moins que le fanatisme, et toutes les sectes entrent en lutte et font la chasse aux consciences humaines avec une ardeur qui serait moindre peut-être s'il n'existait pas de religion d'état. Mais, dans l'Union américaine, l'état n'a point d'église officielle; toutes les sectes sont également en dehors de la protection du gouvernement, et se soutiennent par leurs seules ressources et par les contributions de leurs coreligionnaires. Cette indifférence de l'état entraîne inévitablement une conséquence : c'est que les sectes sont forcées, bon gré mal gré, d'être tolérantes. Si les fidèles les abandonnent, elles ne peuvent s'en prendre à l'état et à la religion officielle; si leurs doctrines sont *en baisse*, elles ne peuvent s'en prendre au principe de la liberté religieuse, qui est le leur et dont elles jouissent. Alors, chose étrange, on voit des sectes (et qui dit secte dit obstination cependant) reconnaître que peut-être elles se trompent et le publier, avouer que si les fidèles les abandonnent, c'est que sans doute leurs doctrines n'apaisaient point leurs doutes et ne pouvaient les satisfaire. L'université fondée par les baptistes du Rhode-Island est en pleine décadence; « c'est sans doute, écrit un des soutiens de cette université, le docteur Wayland, que nous n'avons pas su donner au public l'éducation qu'il demandait. *Nous n'avons pas connu l'article principal, le genre de marchandises intellectuelles que demande le marché moral de ce temps-ci.* »

Les opinions religieuses sont donc, on le voit, devenues de simples opinions comme les opinions politiques, comme les opinions sur les tarifs et le libre échange, qu'on peut changer selon le progrès du

temps, les inspirations de la conscience. Quand un chrétien de n'importe quelle communion avait des doutes autrefois, il s'efforçait de les surmonter, il implorait la grace et l'appelait par la prière et l'abstinence; les États-Unis ont inventé un nouveau moyen d'apaiser les angoisses intérieures : si vous avez des doutes, changez de culte; si votre nouveau culte ne les apaise pas, passez à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez trouvé la paix. Il en est résulté tout simplement que les Américains ont épuisé tous les genres de scepticisme religieux sans tomber pourtant dans le scepticisme rationaliste et philosophique, car la préservation du christianisme dans les pays protestans calvinistes a tenu beaucoup à une seule cause : c'est que les écoles philosophiques ont été représentées dans ces pays par des églises et des cultes. Les Américains sont arrivés, de doute en doute et d'église en église, au dernier doute possible, et enfin il a bien fallu s'arrêter sous peine de cesser d'être chrétien. Le Christ est-il Dieu? Si vous admettez sa divinité, quand bien même vous porteriez l'examen sur tous les autres mystères, vous ne cessez pas d'être chrétien; si vous la rejetez, le christianisme lui-même est renversé, car c'est là le point qui ne peut varier, la pierre fondamentale et éternelle. L'esprit de liberté des Américains, uni à leur esprit protestant, a trouvé son idéal religieux dans la secte aujourd'hui prépondérante de l'Union, la secte des unitaires. La divinité du Christ étant exceptée, tous les autres mystères doivent être soumis à l'examen, tous les dogmes peuvent être soumis sans danger aux interprétations individuelles, tous les faits et récits des deux Testamens doivent être regardés comme des mythes et des allégories sacrées, comme les figures des réalités surnaturelles : telle est la doctrine des unitaires, doctrine aussi large que possible, comme on le voit, et qui essaie d'établir un compromis entre l'esprit rationaliste contemporain et l'esprit chrétien de leurs pères, entre la révélation et la raison. Cette doctrine peut se résumer ainsi : le Christ a révélé la vérité aux hommes pour qu'ils l'interprétassent en esprit et en vérité; les hommes n'auraient pu découvrir la vérité, mais ils peuvent la comprendre; que celui qui veut adorer le Christ en esprit s'efforce donc de le comprendre! Cette doctrine est si bien appropriée au caractère américain, qu'elle se répand avec une rapidité singulière; toutes les autres sectes, baptistes, méthodistes, viennent se fondre dans celle-là, abdiquent et abjurent, et, quand elles n'abdiquent pas, s'efforcent d'introduire le plus d'unitarisme qu'elles peuvent dans leurs rites et leurs liturgies particulières.

Voilà donc le commencement d'une révolution religieuse, le commencement d'un catholicisme protestant, dont la fin évidente doit être et sera très probablement l'absorption de toutes les sectes en une seule. Un seul principe indiscutable, toutes les opinions religieuses légitimées,

c'est en ces termes que se résume la doctrine de cette secte audacieuse; mais ce n'était pas assez, et à leur tour ont paru les universalistes, qui tendent à absorber les unitaires, comme les unitaires tendent à absorber les autres sectes. Déjà très puissans, ils comptent dans les divers états douze cents églises, sept cents ministres et soixante mille communians; ils dominent surtout dans les états les plus civilisés. Leur doctrine est un compromis qui ressemble singulièrement à la constitution des États-Unis : elle ne tient aucun compte de la vérité ou de l'erreur des dogmes et des principes des autres sectes pas plus que la constitution ne s'inquiète de la justice ou de l'injustice des institutions propres à chaque état. Ils ont parmi eux des membres de toutes les sectes qui s'accordent sur la nécessité de l'union entre tous les hommes, quelle que soit leur doctrine; les différentes sectes ne sont, d'après eux, que des délimitations purement arbitraires de la vérité, des classifications et des séparations purement temporelles, qu'on peut indifféremment adopter; les doctrines de telle secte ne font point des élus, et les doctrines de telle autre des réprouvés, comme on l'a trop long-temps pensé. Une seule chose est nécessaire pour acquérir la vie éternelle, c'est une vie morale sur cette terre. Nous serons tous sauvés, les uns plus lentement, les autres plus rapidement, selon le degré de notre vertu et la sainteté de nos inclinations; chacun ira frapper aux portes du ciel avec les inclinations qu'il aura eues pendant sa vie, et il sera jugé et récompensé selon l'idéal de bonheur qu'il se sera formé. On voit, par ce simple exposé, d'où cette doctrine est sortie; elle est le résultat des deux sectes les plus étranges qu'ait enfantées le protestantisme, l'unitarisme et le swedenborgianisme. Tout ce qui se rapporte à l'union des sectes et à l'inutilité de leurs doctrines se rattache à l'unitarisme; les opinions sur la vie future et le salut appartiennent aux swedenborgiens.

Ainsi, de déduction en déduction, les sectes protestantes arrivent à cette conclusion, que leur séparation obstinée pourrait bien avoir sa source dans un mauvais penchant du cœur humain, que cette séparation est fort arbitraire et inutile, et qu'il serait plus religieux de s'unir. Il s'agit de trouver un point commun sur lequel les sectes puissent raisonnablement s'accorder. Pour le moment, comme on le voit, elles se contentent d'un vague théisme. Cette tendance à l'unité morale dans un pays aussi libre que les États-Unis est un fait à méditer; l'indifférence de l'état en matière de religion est ici un moyen de rapprochement entre les citoyens; la tolérance sert non à conserver sa foi intacte à chaque individu, mais à le dégoûter de sa croyance, à lui faire sentir son isolement. La guerre, les hostilités, l'intolérance, rapprochent les hommes d'une même communion, mais la tolérance dissout cette association passionnée; et, sous prétexte d'établir la paix,

elle réalise à la lettre le mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. La liberté religieuse n'est donc qu'un instrument entre les mains de Dieu pour rétablir l'unité et faire cesser les divisions qui, depuis si long-temps, existent dans la famille humaine; car la tolérance, en abattant les barrières qui séparent les hommes, en mêlant tous les idiomes, tous les dialectes, établit une universelle confusion qui ne peut se terminer que par un de ces deux phénomènes, ou une universelle indifférence, un universel dégoût entraînant un véritable anéantissement moral, ou une résurrection du sentiment religieux et une unité nouvelle établie sur une entente cordiale et sympathique, sur les espérances et les instincts qui sont communs à tous les hommes. C'est là que tendent manifestement les sectes aux États-Unis. Quant à ce théisme, qui n'est autre chose que la séparation du monde spirituel et du monde temporel, nous ferons remarquer qu'il fait également, bien que sous une forme différente, le fonds des croyances religieuses en Russie. Là aussi le monde spirituel est séparé du monde temporel, non par l'esprit de liberté civile qui distingue les Américains, mais par la toute-puissance de l'autorité civile. « Votre royaume n'est pas de ce monde, dit l'empereur à l'église officielle russe, et mes peuples ne doivent obéissance qu'à moi seul, » comme les unitaires et les universalistes disent aux sectaires : « Dieu n'est d'aucune secte, et les fidèles n'adorent point Dieu en suivant les rites et les liturgies qui vous sont particuliers. »

Il y a deux siècles, lorsqu'il écrivait l'*Histoire des Variations*, Bossuet, effrayé de l'audace de l'esprit d'examen, n'assignait point de bornes aux folies que pouvait engendrer l'ame humaine; il ne voyait devant lui qu'un horizon indéfini et reculant sans cesse, peuplé de chimères sans cesse renaissantes, de sectes sans nombre, de dogmes bizarres; il croyait à la toute-puissance du délire. L'état actuel du protestantisme ne répond pas tout-à-fait à ses prévisions. En ce moment, l'esprit humain, dans tous les pays protestans, est à la recherche de l'unité; rien n'égale la rapidité avec laquelle le protestantisme a épuisé l'esprit de secte; il a rendu à l'humanité ce service signalé, de faire parcourir à l'esprit de l'homme tous les systèmes sans sortir du christianisme; il lui a fait côtoyer le rationalisme, il lui a fait épuiser jusqu'à la lie la coupe de la liberté religieuse. Partout aujourd'hui les ames qui trouvaient un sombre bonheur dans la recherche libre de la vérité et que l'isolement moral n'effrayait pas, qui se contentaient pour leur pensée de quelques compagnons réunis sous une dénomination commune, sentent le froid qui les gagne et les formules de leurs doctrines qui les étouffent. Les sectaires désabusés demandent de l'air, de la lumière; ils tendent une main sympathique à leurs adversaires de la veille; ils cherchent à rentrer dans le sein de la famille humaine, au lieu de cher-

cher à l'attirer, comme ils faisaient naguère, dans leurs temples étroits. Ce sentiment d'une unité spirituelle, ou, si nous osons nous exprimer ainsi, cet instinct d'une communion universelle explique le mouvement qui s'accomplit dans le monde entier : il nous aide à comprendre le langage de plus en plus catholique des luthériens allemands, les doctrines des puséyistes en Angleterre, les tendances des unitaires et des universalistes en Amérique, les doctrines singulières communes à toutes les races slaves et cherchées dans l'Évangile de saint Jean, les progrès accomplis par les swedenborgiens dans tous les pays protestans. Il rend compte aussi de l'accroissement rapide des catholiques aux États-Unis. Très nombreux déjà dans les états même d'origine puritaine, comme le Massachusetts, où ils ont trente-cinq églises, ils dominent dans certains états du nord et surtout dans ceux qui avoisinent la frontière du Canada. Les catholiques sont un élément de dissolution pour la religion protestante; ils sont aussi un puissant instrument de propagande et de civilisation pour les États-Unis. Ce sont les catholiques du Canada qui demandent avec le plus d'instances à être annexés aux États-Unis, espérant par là obtenir dans le congrès une prépondérance qui a manqué jusqu'à présent à leur religion. Néanmoins la propagande catholique, sauf le cas que nous venons de signaler, ne se fait pas d'une manière politique, elle suit les mœurs du pays et s'empare des faits qui lui sont les plus favorables. Désertant les états où la civilisation est triomphante, elle va chercher la barbarie, suit les traces des émigrans dans la prairie, et s'adresse surtout aux populations européennes. Le catholicisme s'est installé au sein du désert, au bord des grands fleuves, dans la vallée du Mississipi par exemple; il y a établi ses églises, ses hôpitaux, ses congrégations, et là, au milieu du silence et de la solitude, il attend patiemment l'arrivée des émigrans. Il devance les populations et reçoit les nouveaux barbares à mesure qu'ils arrivent.

Cependant, malgré ces désirs et ces aspirations vers l'unité morale perdue, l'esprit de secte résiste; il s'efforce, soit par des nouveautés, soit par des concessions aux mœurs ou même aux passions du siècle, de conserver son empire sur l'esprit des Américains; mais la tactique est grossière, elle se borne à combattre le courant des esprits, en s'appuyant sur des passions qui n'auront qu'un jour de durée. L'esprit de secte est réduit manifestement aux abois, ses dernières tentatives le prouvent. Qu'est-ce que le mormonisme, par exemple, cette faction odieuse et bizarre, sinon une tentative pour perpétuer l'esprit de secte en l'accommodant aux goûts du jour? Le mormonisme ne recule devant aucune des passions contemporaines; il pousse le fanatisme religieux jusqu'à la folie, afin de pouvoir l'accorder avec les passions révolutionnaires; il érige en lois, en maximes et en pratiques la licence des mœurs,

afin de pouvoir s'entendre avec la corruption moderne; il pousse le patriotisme jusqu'au point d'admettre une seconde révélation spécialement faite pour l'Amérique, jusqu'à admettre un Christ américain, afin de pouvoir mieux s'entendre avec le patriotisme et l'esprit national des Américains; il donne à toutes ses pratiques une tournure utilitaire et mercantile, afin de se faire écouter d'un siècle avant tout positif et matérialiste, et il aboutit à une sorte de mahométisme protestant qui, au lieu d'attirer la foule, fait chasser ses évangélistes de tous les états de l'Union et n'inspire que le dégoût et la colère. Le mormonisme est la dernière tentative mémorable de l'esprit de secte; toutes les autres excitent la pitié et sont frappées au coin de l'imbécillité. Ne sachant quelle chose nouvelle inventer, n'ayant plus en lui ni inspiration ni génie, il s'adresse aux choses extérieures, crée des temples de forme bizarre et des liturgies ridicules. Ce n'est plus le temple qui est construit pour les fidèles, mais les fidèles qui sont enrôlés pour remplir le temple. La dernière secte dont nous ayons eu connaissance est fondée tout entière sur une bizarrerie d'architecture : c'est la secte des *davidites*, établie à Sharon, sur la frontière du Canada, et fondée par un certain David Wilson, quaker dissident. « Ils ont élevé deux édifices singuliers, dit un journal de New-York : l'un est une imitation du temple de Jérusalem; il est large de soixante pieds carrés et haut de vingt-quatre pieds; au-dessus du temple se trouve une galerie pour les musiciens, et au-dessus de cette galerie un clocher en forme de tour. L'intérieur du temple est soutenu par douze colonnes; sur chacune est inscrit en lettres d'or le nom d'un des douze apôtres; entre ces douze piliers il y en a quatre autres où sont écrits les noms des quatre vertus, foi, espérance, charité, amour. Les quatre piliers renferment chacun un cabinet semblable à une pagode chinoise. Le temple est illuminé le premier vendredi de septembre..... Enfin, chose importante et à noter, ajoute le journal de New-York, leur sagesse se manifeste par le choix qu'ils ont fait d'une des portions les plus fertiles de la contrée pour s'y établir. » Ainsi des formes matérielles et extérieures, des singularités, voilà tout ce que l'esprit de secte peut inventer aujourd'hui. Il est frappé de paralysie et d'impuissance; il ne s'en relèvera pas.

Nous ne voulons pas tirer de conclusions de tout ce que nous venons d'exposer à propos du mouvement religieux, c'est assez d'avoir indiqué ses tendances actuelles; mais on ne saurait trop observer, surveiller et suivre d'un œil attentif les évolutions singulières de l'esprit humain à notre époque. Ces tendances bizarres prophétisent des révolutions auxquelles s'attendent ceux-là seuls qui savent que les destinées du monde ne sont pas renfermées dans l'enceinte d'une seule ville et entre les mains de quelques hommes politiques ou prétendus tels. Le monde, à l'heure qu'il est et plus que jamais, est gros d'événemens de toute

sorte, et, parmi ces événemens, ceux qui concernent la religion s'annoncent comme devant être les plus nombreux, les plus caractéristiques et les plus saisissans.

IV. — MŒURS DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

Quelques pages ne sauraient suffire à résumer les faits étranges que les voyageurs ont recueillis sur les mœurs des États-Unis et les réflexions que ces faits suggèrent naturellement. Mistress Trollope, miss Martineau, Charles Dickens, ont fait jadis des livres, et d'assez gros livres, où le côté seul des mœurs était examiné; les nouveaux voyageurs, malgré leur bonne volonté d'être, qui strictement géologue, qui agriculteur, ne peuvent s'empêcher de remplir la moitié de leurs volumes d'anecdotes excentriques, de bons mots, de traits de caractère. S'il est difficile de résumer tant de faits, il est plus difficile encore de les grouper et d'imprimer l'unité à ce résumé, tant sont contradictoires, disparates, changeans, tous ces épisodes et tous ces traits des mœurs américaines. Tel fait paraît extrêmement curieux, mais il n'a aucun rapport de parenté avec aucun autre, il ne semble avoir aucune relation avec les mœurs générales du pays; les mœurs de tel état ne sont pas celles de tel autre, les habitudes varient avec une rapidité singulière. Il n'y a pas encore de manière de vivre formée aux États-Unis, mais des essais, des combinaisons, des tentatives. La vie morale, jusqu'à présent, y marche avec lenteur, et cette lenteur n'est que le résultat de la précipitation et du progrès rapide de la vie matérielle.

Il est curieux d'observer en Amérique comment les mœurs se forment en vertu du principe politique et moral qui régit les populations et qui fait le fondement des états. Ici l'individu triomphe, et la liberté est le principe politique dominant; les mœurs et les habitudes se règlent d'après ce principe, et n'ont d'autre cause que la nécessité de résister à la tyrannie individuelle, ou de donner une juste satisfaction aux exigences, un champ libre aux entreprises de chacun. Cet esprit de liberté, de personnalité envahissante et farouche, ne pourrait qu'engendrer la guerre et l'anarchie, s'il s'obstinait résolûment dans ses prétentions; mais la nécessité le force d'abdiquer et de céder une partie de ses prétentions. De la liberté individuelle naît l'esprit d'association, qui engendre à son tour le despotisme de l'opinion publique. L'individu a contre lui des multitudes entières; enveloppé et serré de tous côtés par ce despotisme invisible, il est forcé de se soumettre ou de succomber. Les victimes de l'opinion publique sont innombrables aux États-Unis, et, comme cette tyrannie n'en est encore qu'à ses débuts, dans quelques années elle aura donné au monde un martyrologe d'un nouveau genre; dans le pays même de la liberté la plus illimitée, nous

verrons apparaître des confesseurs et des martyrs de la liberté. Déjà perce chez tous les esprits élevés ce sentiment de dédain et de colère contre les multitudes et les faux jugemens de l'opinion publique. Tout ce qu'il y a d'aristocratique dans la nature humaine se révolte contre la domination des masses et leur refuse le droit de lui commander; mais à leur tour les multitudes répondent à l'individu qu'elles sont forcées de se défendre, et qu'il arrivera malheur à ceux qui ne se soumettront pas à leurs arrêts. On peut déjà compter le nombre de ces victimes et de ces martyrs singuliers. Nous ne citerons que les intraitables mormons chassés d'état en état et forcés de se retirer au sein du désert après avoir vu leur chef massacré, et le brave Lovejoy traqué comme une bête fauve, puis assassiné dans le sud pour avoir voulu prêcher contre l'esclavage. Cette tyrannie ne s'exerce pas toujours d'une manière aussi directe; elle se contente parfois de proscrire et de faire le vide autour de l'individu en révolte contre elle; le pauvre conteur Edgar Poë fut, dit-on, une des victimes de ce sourd despotisme. Malheur à l'individu qui s'avise d'avoir d'autres idées que les idées admises, qui portera dans la société un autre esprit que l'esprit de cette société, qui s'avisera d'avoir d'autres vices que les vices des multitudes!

Cette liberté individuelle non réglée engendre tout ce que les Américains ont de bonnes et de mauvaises qualités, l'énergie, la confiance en soi, la ruse, la curiosité. De même que l'opinion publique lutte contre l'individu, l'individu, à son tour, lutte contre l'opinion publique, et comme la lutte serait naturellement inégale, il se garde bien d'affronter ouvertement cette puissance absolue; il use de moyens détournés, il interroge, il espionne, il ruse, il tâte le terrain sur lequel il doit s'engager. Aussi rien n'est-il importun, au dire de tous les voyageurs, comme la curiosité américaine. Cette curiosité ne provient pas, comme la nôtre, d'un amour des nouveautés, des habitudes sociales, de la vivacité de l'imagination; elle ne porte pas sur des choses d'un intérêt général et neutre, sur les affaires politiques, sur la littérature ou sur l'histoire des personnes absentes. Ce n'est ni de la vivacité d'esprit, ni de la médisance comme chez nous. Non, cette curiosité est directe, brutale; elle s'adresse à la personne présente, espionne ses goûts, tâte son caractère. Parmi toutes les anecdotes que nous racontent les nouveaux voyageurs, nous en prenons une au hasard, qui fera juger de la ténacité et de l'infatigable obstination de cette curiosité d'un nouveau genre. A la Jamaïque, M. Henri Coke, occupé à digérer son dîner et à faire ses préparatifs de départ, rencontre un *Yankee* dans une salle d'auberge. « Bonjour, monsieur, bonjour, commença-t-il en me regardant de la tête aux pieds avec un regard calculateur (*calculating glance*), vous venez d'Amérique, je présume?—Non, monsieur, non. — Vous êtes récemment arrivé dans ce pays-ci, monsieur?

— Oui, monsieur, tout récemment. — Ah! ah! d'Angleterre sans doute, natif de Londres, monsieur? — Oui, monsieur, je suis Anglais, mais non pas natif de Londres. — Officier dans l'armée, monsieur? — Non, monsieur, non, je n'appartiens pas à l'armée. — Ah! dans le commerce peut-être? — Non, monsieur, non, je voyage pour mon plaisir. — Ah! c'est fort agréable, fort agréable. Vous n'avez pas beaucoup visité l'île, je présume? — Non, pas beaucoup. — Vous êtes allé dans l'est, monsieur? — Oui, monsieur, j'ai voyagé dans l'Inde. — Ce n'est pas cela, monsieur, j'entends l'autre côté de l'île. — Ah! très bien; oui, je reviens justement de Saint-Thomas. — De quel côté, monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion? — Golden-Grove, etc. » Ni la froideur, ni même le silence ne peuvent débarrasser le patient d'une telle curiosité importune. Le mieux est d'y satisfaire en imitant le questionneur, de répondre avec ruse et d'employer le mensonge. Si les théories des casuistes ont jamais été légitimes, c'est à coup sûr chez un tel peuple, car il peut arriver naturellement telle occasion où il soit honnête de mentir. Une guerre sourde des individus les uns contre les autres résulte de ce despotisme de l'opinion et de ces ruses que l'on est forcé d'employer pour se défendre, se faire excuser, se faire accepter. Aux États-Unis, la liberté est entière; mais en même temps, contradiction frappante, chacun est obligé de maintenir ses droits pour ainsi dire à la force du poignet, et l'on n'a point de peine à s'expliquer le mot d'un fonctionnaire américain à lord Carlisle : « L'Amérique est de tous les pays du monde celui où il y a le moins de misère et le moins de bonheur. » L'homme matériellement y est à l'abri du malheur, mais moralement il est soumis à une surveillance et, nommons la chose de son vrai nom, à un espionnage de tous les instans.

Que l'homme ne soit pas naturellement bon, qu'il soit tyrannique par instinct, nous n'en avons jamais douté; mais que ceux qui, très nombreux parmi nous, croient à la bonté innée de la nature humaine jettent les yeux sur le pays le plus libre de la terre. Là chacun s'efforce d'être un tyran et de faire subir sa domination. Il n'y a pas de tyrannie officielle par la raison que tout fonctionnaire dépend du suffrage universel. Personne en Europe n'est timide comme un administrateur, un fonctionnaire, un juge américain. Perpétuellement saisis de la crainte de perdre leur position, ils rendent leurs arrêts non selon la justice, mais selon l'opinion; ils administrent selon les convenances du public : leurs oreilles et leurs yeux ne sont employés qu'à regarder et à écouter ce que disent et font les électeurs. Il n'en est pas de même des fonctionnaires des administrations particulières, des compagnies financières, des entreprises individuelles; ceux-ci ne redoutent pas le suffrage universel, et ils ne manqueront jamais de faire sentir leur domination, de sorte qu'un conducteur de chemins de fer, un employé de

bureau, peut être plus tyrannique, s'il lui en prend envie, qu'un magistrat ou que le président lui-même. M. Arthur Cunynghame eut plusieurs fois l'occasion de s'en apercevoir; un jour surtout, à une des stations de chemin de fer, l'employé chargé de recevoir le prix du voyage, après avoir examiné les deux *bank notes* que lui présentait M. Cunynghame, les retourne et s'écrie : « Vous êtes un rusé compère, en vérité un rusé compère. — Je répondis que je ne doutais pas qu'il ne possédât, lui aussi, la finesse habituelle à ses compatriotes.— Il répéta encore sa première expression, et ajouta : On ne m'y prendra pas, c'est un faux billet. — Faux ou non, répondis-je, je l'ai reçu du dernier de vos collègues à qui j'ai eu affaire... Quelques-uns des conducteurs des *rail ways*, placés, s'imaginent-ils, dans une position supérieure, prennent les manières de petits despotes. Il serait impossible de faire comprendre à un Européen bien élevé le ton de dédaigneuse insolence avec laquelle ils traitent les passagers; il est rare qu'ils daignent répondre à vos questions. » Cette grossièreté, propre aux Américains des classes populaires, qui croiraient déroger s'ils s'exprimaient avec politesse, provient simplement de la crainte qu'ils ont de se donner des maîtres, de sorte que, de peur d'être tyrannisés, ils préfèrent tyranniser autrui. La plus légère réprimande, le conseil le plus doux, la domination la plus naturelle, prennent une importance singulière, et les Américains croient sans cesse y voir un commencement et un désir de despotisme. Cette crainte, qui éveille à chaque instant les susceptibilités démocratiques, redouble la grossièreté et la brutalité des mœurs, et empêche des relations plus douces de se former. La soupçonneuse égalité produit parfois entre les supérieurs et les subalternes, les maîtres et les domestiques, les relations les plus singulières.

Il est difficile d'obtenir des domestiques les marques habituelles et extérieures de respect que nous exigeons d'eux en Europe : la logique démocratique réduit souvent au silence le maître assez audacieux pour exiger respect et politesse. « Un gentleman de Boston, rapporte M. Johnston, me raconta qu'ayant engagé un valet de ferme, il le trouva parfait sur tous les points, hormis un seul : c'est que, toutes les fois qu'il entrait dans sa chambre, il gardait invariablement son chapeau sur la tête. — Jean, lui dit-il un jour, vous gardez toujours votre chapeau lorsque vous entrez dans ma chambre. — Eh bien! monsieur, est-ce que je n'ai pas le droit de le garder? — Oui, certainement. — Eh bien! si j'en ai le droit, pourquoi ne le garderais-je pas? — Il était assez difficile de répondre. Aussi, après un moment de silence, le maître reprit finement : — Eh bien! Jean, combien voulez-vous d'augmentation à vos gages pour ôter votre chapeau lorsque vous entrerez chez moi? — Mais, monsieur, cela mérite considération. — Eh bien! prenez la chose en considération et donnez-moi une réponse demain matin.

Le matin arrive. — Eh bien! Jean, dit le maître, avez-vous réfléchi à l'augmentation de gages que vous pouvez demander pour me tirer votre chapeau? — Oui, monsieur, cela vaut bien un dollar par mois. — C'est conclu, Jean, vous aurez un dollar par mois. » Ainsi il n'y a pas d'autre moyen de calmer ces inquiétudes et ces arrogances démocratiques que l'argent. Aux États-Unis, on achète le déférence et la politesse comme on achète le pain et les étoffes : les unes sont des denrées matérielles, les autres des denrées morales, voilà toute la différence. Le rusé gentleman de Boston s'y prit très bien, avec finesse et comme il convient à un *Yankee;* mais ne vous avisez pas de vous y prendre autrement que lui avec vos domestiques, sans quoi il vous arriverait ce qui arriva à un certain colonel Talbot dont lady Stuart Wortley nous raconte l'histoire. « Un matin, le colonel appela son domestique pour lui apporter de l'eau chaude afin de se raser. Le domestique ne répondit pas, et, après avoir appelé en vain, le colonel Talbot, se souvenant que plusieurs fois cet homme avait manifesté son mécontentement, en conclut avec raison qu'il était parti. Quelques années après, comme le colonel Talbot appelait pour demander de l'eau chaude, voilà que le coquin entre, un vase à la main, et se met en mesure de reprendre ses fonctions de domestique, comme s'il n'était parti que depuis une heure. Il ne fit pas allusion à ce qui était arrivé, ni le colonel non plus. » Cette anecdote en rappelle une autre toute semblable à la mémoire de lady Stuart, mais celle-là a un caractère beaucoup plus grave. Un père, ayant commandé à son fils, alors enfant, d'aller chercher une bûche, et n'ayant pas trouvé ses ordres bien exécutés, fouetta l'enfant, qui prit sa course et que l'on ne revit plus. Trente ans après, comme le vieux père se chauffait près de son foyer, il voit entrer un soir son fils armé d'une bûche gigantesque. Le vieux gentleman regarda tranquillement, examina la bûche, puis, la jetant au feu : — C'est bien là une bûche comme je vous avais ordonné de l'apporter; mais vous avez mis le temps véritablement pour remplir mes ordres!

Ainsi, aux États-Unis, la tyrannie démocratique est exercée même par les êtres qui chez nous sont réputés des êtres faibles; la tyrannie des femmes, des enfans, des domestiques n'a pas de bornes, et nous pouvons à peine nous faire une idée des ménagemens infinis que les Américains emploient pour échapper aux ressentimens de ces êtres capricieux et irritables. Les hommes se font peur les uns aux autres, ils se regardent avec défiance, et cette frayeur est accompagnée d'une prévoyance extraordinaire, prévoyance qui s'étend jusqu'aux suppositions et aux hypothèses les plus improbables. M. Johnston raconte qu'un jeune enfant d'une douzaine d'années, employé chez un de ses amis d'Amérique à faire les commissions, venait souvent lui apporter des papiers ou des livres. Pendant que M. Johnston répondait aux lettres

de son ami, l'enfant regardait sans façon les livres et les papiers qui étaient sur la table, les lisait, puis, se mettant devant la glace, arrangeait ses cheveux et faisait sa toilette. D'abord M. Johnston s'amusa à le voir faire; mais à la fin ce jeu finit par l'ennuyer, et alors il lui fit observer que dans son pays les petits garçons ne se donnaient point tant de liberté. « Je racontais cette anecdote à une dame, ajoute le voyageur, qui me dit : — Mais n'avez-vous pas eu peur d'adresser de tels reproches à cet enfant? Il peut être un jour président de la république. — Eh bien? — Eh bien! alors il pourrait vous faire beaucoup de mal. »

Ce sont en effet des personnages redoutables que ces petits *Yankees* de douze à quinze ans, tels qu'ils nous sont décrits par tous les voyageurs, qui entrent dans une maison de banque ou dans une manufacture de New-York et de Boston, accrochent leur chapeau, posent leur canne dans un coin, tirent gravement leurs gants, placent leur lorgnon à l'œil, sifflent un air d'opéra, donnent leur opinion sur le talent de Jenny Lind, puis tirent un carnet de leur poche et concluent des affaires pour plusieurs millions. La crainte et la vénération les entourent; ce que les Américains admirent, c'est la possibilité de richesse, de succès, de puissance qui est en eux; ce sont les germes inconnus, ce sont les élémens dont ils redoutent les effets ultérieurs. Lorsque l'enfant est devenu homme, alors l'adoration cesse; l'enfant était redoutable, il pouvait être président de la république : l'homme l'est beaucoup moins une fois qu'il a donné la pleine mesure de ses facultés; il est probable qu'il ne sera jamais président. La tyrannie des femmes égale, si elle ne la dépasse, celle des enfans; seuls, les enfans et les femmes jouissent de la liberté en Amérique; eux seuls n'ont rien à redouter; ils sont gâtés, adulés, adorés; leurs caprices sont des lois, et leur *veto* a plus d'autorité certainement que le *veto* du président sur le congrès. Aussi faut-il voir le ton dédaigneux avec lequel les enfans et les femmes parlent de la servilité des femmes anglaises et des jeunes Européens. « Lorsque je voudrai me marier, disait un colon de l'ouest à M. Johnston, j'irai chercher une femme au Canada; quand je rentrerai, je trouverai un bon souper et un bon feu, tandis que, si je prenais une Américaine, elle me dirait en me voyant rentrer : « Jean, va chercher de l'eau, fais bouillir la marmite. »

Que de telles mœurs bouleversent les relations de la famille, il est permis de le supposer. Il existe peu de liens entre les hommes en Amérique, mais il en existe encore moins entre les parens, les êtres du même sang. Habitués à ne compter que sur eux, dressés par leurs pères à n'avoir confiance qu'en leur énergie, les enfans prennent leur volée aussitôt que l'adolescence est arrivée, comme l'oiseau lorsqu'il a pris ses plumes, et les parens les voient partir sans plus de souci que

les oiseaux, lorsque leurs petits sont devenus grands. Ni les pères ni les enfans ne se plaignent. La destinée de chacun semble être de courir les aventures, et au fond nul peuple n'a autant en lui de ce qui compose l'aventurier : peu d'attachement aux hommes et aux choses, la haine de l'état stable, l'amour du hasard, de la chance, la pensée que des relations trop intimes, des relations douces et modestes sont nuisibles à la vigueur et au succès de l'homme. Les Américains cherchent le succès en effet et non pas le bonheur, ou, pour mieux dire, ils mettent le bonheur dans le succès.

Dans le spectacle que nous présentent en ce moment les États-Unis, qu'avons-nous vu? Un état, une société, une religion, des mœurs, une manière de vivre nettement déterminés? Rien de tout cela : des accidens, des phénomènes, des tendances. L'Amérique est le pays des faits, des phénomènes par excellence, et c'est là ce qui rend l'étude de ce pays si intéressante pour le philosophe et le politique. Là, oubliant toutes les théories, on voit les faits se grouper, s'arranger, prendre forme et couleur, s'harmoniser du mieux qu'ils peuvent, se solidifier en quelque sorte et donner naissance à d'autres faits; on voit comment les choses de ce monde ne se gouvernent point par logique abstraite, mais par affinités naturelles, attractions et répulsions; on voit qu'elles ne marchent pas en ligne droite et par succession, mais qu'elles se forment par superposition, amalgame, fermentation et génération. On assiste à un spectacle moral analogue au spectacle physique qu'a présenté la lente formation des îles de l'Océan Pacifique par l'union, l'assemblage et l'amoncèlement successifs des madrépores et des autres insectes pierreux de l'océan. C'est là ce qu'il faut chercher aux États-Unis, c'est là ce qu'il faut étudier, au lieu d'aller y chercher des constitutions. Il n'y a pas de société aux États-Unis, mais des commencemens de société; il n'y a pas de gouvernement, mais des qualités politiques innées et instinctives; il n'y a pas de religion bien établie, mais de grands souvenirs religieux et des instincts bibliques; il n'y a pas de manière de vivre, mais des essais et des tentatives de mœurs et de vie sociale. Voilà l'Amérique : encore une fois, elle est le pays des phénomènes, un chaos qui se débrouille lentement, et qui en a pour plusieurs siècles avant d'avoir trié ses élémens sans nombre, mais qui, tel qu'il est, plein de lave ardente, de matières fécondantes et de gaz enflammés, n'en est pas moins puissant et dangereux pour les autres nations de la terre. Que l'Europe y prenne garde, si elle ne veut pas être tombée dans la barbarie, avant même qu'il se soit écoulé le temps nécessaire pour que l'Amérique soit civilisée!

ÉMILE MONTÉGUT.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE.

PRADIER.

Né à Genève en 1790, Pradier fut destiné par sa famille à la profession de graveur, comme son frère aîné, à qui nous devons plusieurs planches plus remarquables par le caractère que par le maniement du burin. Il me suffit de citer *Virgile lisant le sixième livre de l'Énéide.* A coup sûr, il est facile de signaler bien des traces de gaucherie dans cette gravure, et pourtant il y a lieu de croire que l'auteur de la composition n'en est pas mécontent. M. Ingres pouvait trouver sans peine un interprète plus habile, mais il devait désespérer de rencontrer un interprète plus docile, plus fidèle, et je pense qu'il a bien fait de s'en tenir à M. Pradier. Le statuaire que la France vient de perdre, et dont je vais essayer de caractériser le talent, montra de bonne heure une passion très vive pour le dessin. M. Denon, homme d'esprit et de goût, dont les livres n'apprennent pas grand'chose, mais qui avait beaucoup vu et savait discerner le vrai mérite, se prit d'affection pour James Pradier encore enfant, et le plaça dans l'atelier de Lemot. Les leçons d'un tel maître n'étaient pas de nature à féconder l'esprit de ses élèves.

Les sculptures qu'il a exécutées pour le Louvre et la statue équestre d'Henri IV démontrent clairement qu'il n'a jamais deviné, jamais entrevu la suprême beauté. Cependant, quelle que fût la sécheresse de sa manière, quelle que fût l'indigence de ses idées, il ne manquait pas d'une certaine adresse dans le maniement de l'ébauchoir et du ciseau, et je crois que Denon agissait sagement en plaçant Pradier chez Lemot; car les statuaires du consulat et de l'empire, dont les noms sont presque oubliés aujourd'hui, mais que nous pouvons juger par leurs œuvres, ne comprenaient guère mieux que Lemot le but de l'art qu'ils pratiquaient, et ne le surpassaient pas dans la partie matérielle, dans le métier. Confié aux soins de Chaudet ou de Cartelier, il est probable que Pradier n'eût pas fait des progrès plus rapides que dans l'atelier de Lemot.

Au bout de quelques mois, il avait gagné l'amitié de son maître par son ardeur au travail et son aptitude singulière pour l'imitation du modèle. A peine âgé de vingt-deux ans, il concourut pour le grand prix de Rome et obtint une médaille d'or. L'année suivante, son bas-relief d'*Ulysse et Néoptolème* lui ouvrait les portes de l'Italie. Ainsi, à vingt-trois ans, l'élève de Lemot allait se trouver en présence des chefs-d'œuvre de l'art antique. C'était là sans doute un grand bonheur pour Pradier, une occasion féconde qu'il a su mettre à profit. Nous devons regretter qu'avant d'interroger les musées du Vatican et du Capitole, les galeries des Offices et du palais Pitti, il n'ait pas reçu les leçons d'un maître plus savant et plus habitué à la méditation, capable en un mot de lui inspirer le goût et la passion de l'originalité. Lemot pratiquait la sculpture plutôt avec la persévérance d'un homme industrieux qu'avec l'ardeur d'un homme épris de la forme et qui veut lutter de grace et d'élégance avec les artistes grecs. Il enseignait patiemment ce qu'il savait, mais son savoir n'allait pas très loin. Quant à la partie purement intellectuelle de son art, il ne s'en préoccupait guère, et je ne m'étonne pas que Pradier, en quittant l'atelier de Lemot, ait attaché plus d'importance au travail de la main qu'au travail de la pensée. C'était la conséquence nécessaire des leçons qu'il avait reçues. Pour tenter une autre voie, pour rendre à la pensée l'importance qui lui appartient, pour soumettre l'ébauchoir et le ciseau à la seule volonté vraie, c'est-à-dire à la volonté préconçue, il eût fallu réagir violemment contre les habitudes du maître, et c'était, pour un jeune homme de vingt-trois ans, une tâche bien difficile. Cependant la lecture des poètes avait développé en lui un goût fort vif pour les temps héroïques de la Grèce, et l'on pouvait espérer que ce goût, excité par les chefs-d'œuvre de l'art antique, se traduirait plus tard en méditations, en compositions lentement conçues; on pouvait croire que la poésie le mènerait à la pensée, comme la peinture et la statuaire le

menaient à la forme. Malheureusement, à peine arrivé en Italie, Pradier oubliait la lecture des poètes pour se livrer tout entier à la pratique de son art; à peine si, vers la fin de la journée, il feuilletait encore d'une main distraite les pages qui l'avaient enivré pendant les premières années de sa jeunesse. Il copiait avidement, et souvent avec un rare bonheur, tout ce qu'il voyait; mais sa prédilection l'entraînait plutôt vers les œuvres sorties de la main de l'homme que vers les œuvres créées par la main de Dieu. Il étudiait plus volontiers les statues et les bas-reliefs que le modèle vivant. Il s'attachait à graver dans sa mémoire les lignes choisies par les artistes d'Athènes et de Rome, et ne songeait pas à se demander la raison de leur choix. Quant à la nature, s'il lui arrivait de la consulter, c'était plutôt pour l'exécution d'un morceau que pour l'expression d'un sentiment. En un mot, il est permis d'affirmer que de vingt-trois à vingt-huit ans, c'est-à-dire avant de soumettre ses œuvres au jugement de la foule, Pradier a mis la partie plastique de son art bien au-dessus de la partie intellectuelle. Son espérance, son ambition n'était pas de traduire sous une forme élégante une pensée personnelle, d'offrir aux yeux quelque chose de nouveau, une œuvre originale qui ne réveillât aucun souvenir : plus modeste dans ses prétentions, il se contentait déjà de combiner avec adresse, de réunir, en les transformant légèrement, les différens mérites qui recommandent les statues placées au Vatican. C'était renoncer de bien bonne heure à la moitié de la tâche. D'ordinaire les jeunes artistes rêvent des œuvres complètes, et, s'il ne leur est pas donné de les accomplir, le seul souvenir de leurs espérances, de leurs aspirations, suffit parfois pour les maintenir dans une région supérieure. S'ils ne peuvent pas faire tout ce qu'ils ont voulu, tout ce qu'ils ont tenté, la grandeur seule du but qu'ils ont entrevu nourrit dans leur esprit une activité féconde. L'espérance est le privilége de la jeunesse, et lorsque les années, en s'accumulant, nous conseillent de chercher plus près de nous l'objet de nos vœux, c'est encore le souvenir de l'espérance à laquelle nous avons renoncé qui soutient, qui renouvelle notre énergie.

Pradier semble avoir échappé à la loi commune : son esprit ne paraît pas avoir connu la jeunesse. De 1813 à 1818, il était ce que nous l'avons vu de 1830 à 1852; pensionnaire de l'école de Rome, il ne portait pas plus haut son ambition que dans la pleine maturité de son talent. De quarante à soixante-deux ans, il voulait ce qu'il avait voulu de vingt-trois ans à vingt-huit ans, rien de plus, rien de moins. Les années n'avaient pas attiédi son ardeur, car, pour me servir d'une expression vulgaire, il n'avait jamais été possédé du démon de son art. Il faisait mieux, plus habilement, plus sûrement, plus rapidement ce qu'il voulait faire; mais la pratique assidue de sa profession n'avait ni

rétréci ni élargi l'horizon de sa pensée. Habitué de bonne heure à imiter les œuvres qu'Athènes et Rome nous ont léguées, il avait fini par ne plus comprendre l'importance de l'invention. Pour lui, l'imagination n'était pas une partie intégrante, une partie nécessaire de la statuaire, et je pourrais même ajouter qu'il comprenait dans cette pensée les trois arts du dessin. Inventer! à quoi bon? Pourquoi courir les aventures? pourquoi se mettre à la poursuite de l'inconnu? Les anciens n'ont-ils pas laissé des modèles dans tous les genres? N'ont-ils pas tenté toutes les voies, traité tous les sujets vraiment dignes d'attention? Ramenée à sa plus simple expression, réduite à sa formule la plus précise, c'est là, si je ne m'abuse, la doctrine de Pradier, car cette doctrine se retrouve dans toutes ses œuvres. Il est vrai que dans les vingt dernières années de sa vie il s'est préoccupé de la nature plus souvent que dans les vingt années précédentes, il est vrai qu'il s'est plus d'une fois efforcé de reproduire jusqu'aux moindres détails de la réalité; mais lors même qu'il réussissait à copier fidèlement le modèle, ce n'était pas dans l'imitation littérale qu'il fallait chercher la clé de son œuvre. Ce n'était pas l'amour de la réalité qui l'inspirait, ce n'était pas l'étude du modèle qui lui dictait le choix du mouvement et des lignes. Un esprit vigilant retrouvait sans peine l'origine et le type de l'œuvre que Pradier venait de signer. L'imitation de la réalité, loin d'ajouter à cette œuvre un prix nouveau, en troublait l'harmonie; car les mouvemens et les lignes étant dérobés à la Grèce, la main ou le bras, la cuisse ou l'épaule, copiés d'après les modèles qui se rencontrent sous le ciel de la France, s'accordaient rarement avec la volonté de l'artiste grec. Tout en applaudissant à l'habileté singulière du statuaire français, les hommes clairvoyans étaient forcés de condamner la réunion violente de l'idéal et de la réalité. Ainsi l'amour ardent qu'il avait conçu pour la nature dans le dernier tiers de sa vie n'avait pas changé les habitudes de son esprit; la doctrine qui présidait à ses travaux était demeurée ce qu'elle était lorsqu'il vivait dans l'étude exclusive du passé. Il essayait de greffer la nature sur l'antique, mais ne songeait pas à tenter la voie périlleuse de l'invention : à son insu ou à bon escient, il obéissait toujours à la même formule.

Il n'aimait pas Michel-Ange et s'en vantait comme d'un trait de sagesse. Il ne voyait dans les admirables figures de la chapelle des Médicis à Florence que des œuvres dangereuses pour ses élèves, et n'hésitait pas à blâmer la plupart des moulages faits en Italie par les soins du gouvernement français. Et je ne parle pas ici légèrement, d'après des on dit plus ou moins contestables; ce que je raconte, je l'ai entendu plus d'une fois. *L'Aurore, le Crépuscule, le Jour* et *la Nuit,* placés aujourd'hui dans une salle de l'École des Beaux-Arts, n'avaient aucune valeur aux yeux de Pradier. Il allait même jusqu'à traiter de

maniérés ceux qui avouaient leur admiration pour ces personnages allégoriques si puissamment conçus et traités dans un style si élevé. Il répétait volontiers que Michel-Ange avait corrompu le goût et qu'il fallait se défier de ses ouvrages. Cette opinion, qui nous étonne dans la bouche d'un artiste éminent, n'est d'ailleurs pas nouvelle : elle s'est déjà produite en France plus d'une fois. La plupart des statuaires qui mènent de front l'enseignement et la pratique de leur art croient faire preuve d'un goût pur en affectant pour Michel-Ange un dédain superbe. Ils s'imaginent que l'amour de la Grèce ne peut se concilier avec l'amour de la renaissance. Ils espèrent donner plus d'autorité à leurs leçons en proscrivant l'étude du maître florentin. Or tous ceux qui ont pris la peine d'examiner cette question savent à quoi s'en tenir sur cette prétendue incompatibilité de la Grèce et de la renaissance. Pour ma part, je crois fermement que le culte le plus sincère pour le génie de Phidias se concilie très bien avec l'étude de Michel-Ange. Il est facile de relever des fautes de goût dans les œuvres du statuaire florentin : il ne faut pas une grande sagacité pour apercevoir tout ce qu'il y a de singulier dans le costume de son *Moïse;* mais ces fautes de goût disparaissent devant la grandeur de la conception. Pradier, en refusant son admiration au législateur hébreu exécuté pour le tombeau de Jules II et placé aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, loin de prouver l'excellence de son goût, prouvait tout simplement l'étroitesse de sa pensée. J'ajoute qu'il me paraît difficile de sentir toute la valeur de l'art grec quand on nie d'une manière absolue la valeur de l'art florentin : le *prisonnier* que nous avons au Louvre peut être étudié sans danger, et ceux qui ne l'aiment pas n'ont aucune raison d'aimer les Parques d'Athènes.

Heureusement Pradier avait la passion du travail, et ceux qui le voyaient à l'œuvre oubliaient volontiers les erreurs de son esprit. Il taillait le marbre avec une habileté rare et n'imitait pas ses confrères, qui abandonnent au praticien les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la besogne. C'était plaisir de le voir, le ciseau à la main, faisant voler le carrare en éclats. Il ne croyait pas sa tâche achevée quand le mouleur avait reproduit son modèle : il prenait le maillet des mains du praticien, quand son travail était arrivé aux trois quarts, et se réservait ainsi la faculté de corriger dans le marbre les fautes qu'il apercevait dans le plâtre; la plupart des statuaires de notre temps se privent de cette ressource précieuse. Dès que leur modèle est livré au praticien, ils regardent leur travail comme terminé. Quand ils touchent au marbre, ce n'est pas avec le ciseau et le maillet, mais avec la prêle. Au lieu de tailler le marbre d'une main hardie, ils se contentent d'enlever quelques onces de poussière et polissent la figure que le praticien vient d'achever. Pradier n'était pas seulement un ar-

tiste éminent, c'était aussi un excellent ouvrier. S'agissait-il de percer un trou, de couper un tenon, il n'appelait personne à son aide et faisait lui-même ce que tant d'autres font faire. Cette manière de procéder lui assurait une grande supériorité, car elle lui permettait de modifier sa première pensée et de recommencer avec le ciseau ce qu'il avait fait avec l'ébauchoir.

Un des traits caractéristiques de Pradier était la prétention d'avoir sondé la mythologie grecque et de l'expliquer d'une manière nouvelle. Je me souviens de l'avoir entendu exposer ses projets à cet égard. Il venait achever un groupe de *Nessus et Déjanire*, et relisait un passage des *Métamorphoses*. Il nous dit, en fermant le livre : « Je composerai d'après Ovide une suite de dessins, et je donnerai en même temps le sens symbolique de toutes les *Métamorphoses;* c'est un travail qui n'a jamais été fait, et je suis peut-être le seul qui peut le bien faire; les littérateurs n'y entendent rien. » Et il le croyait comme il le disait. Il se figurait que la mythologie grecque n'avait jamais été commentée d'une manière sérieuse. Les travaux de Creuzer étaient pour lui comme non avenus. Les prétentions philosophiques de Pradier étaient d'autant plus singulières, qu'il n'avait jamais eu le goût de la réflexion. Il avait lu les poètes, mais seulement pour la pratique de son art; la nature de son esprit ne le portait pas vers l'analyse des symboles. Tout ce qui ne s'adressait pas directement aux yeux n'avait pas pour lui grande importance. Aussi, quand il voulait tenter l'explication de la mythologie, il arrivait souvent aux conclusions les plus étranges, et personne ne songeait à s'en étonner. Ses amis lui pardonnaient ce travers inoffensif.

Il y avait dans son caractère une mobilité que les années ne pouvaient effacer. A cinquante ans, il avait encore toutes les habitudes de la jeunesse. Rien n'était changé dans son langage. Ne pas s'apercevoir de la fuite du temps est sans doute un précieux privilége. A ne considérer que le bien-être et le contentement, il est certain que l'insouciance est digne d'envie; mais il est bien rare que l'homme habitué à ne pas tenir compte des années tire de son esprit tout ce qu'il pourrait en tirer : en s'obstinant à demeurer jeune, il arrive presque toujours à placer trop près de lui le but de son ambition; il ne comprend pas la nécessité d'agrandir sa tâche à mesure que les années s'accumulent. Pradier, je dois le dire, n'avait pas su éviter le danger que je signale : dans la pratique matérielle de son art, il n'avait plus rien à souhaiter. Eût-il vécu aussi long-temps que Titien, il n'aurait pas poussé plus loin la souplesse de l'exécution; mais, dans la partie intellectuelle de la statuaire, il n'avait fait aucun progrès. En revenant de Rome, à l'âge de vingt-huit ans, il avait sur le rôle de la pensée dans les arts du dessin les idées qu'il a gardées toute sa vie. Le spectacle de Rome

n'avait parlé qu'à ses yeux; plus tard, quand il revit l'Italie, son esprit n'avait pas mûri. Il avait encore toute sa curiosité; il n'avait pas pris le goût de la méditation : dans la pratique de son art, il n'assignait à la conception qu'un rang secondaire. Et ce n'est pas là une pure conjecture. Ses amis et ses élèves l'ont entendu plus d'une fois dire que dans une statue la tête est la partie la moins importante, la dernière dont il faille se préoccuper, — ce qui signifie que la forme est tout et que l'expression du caractère et des passions ne vaut pas la peine qu'on y songe. Aussi, toutes les fois que Pradier a voulu faire un buste, il a subi les conséquences de cette déplorable maxime. Habitué à n'étudier que la forme, n'ayant jamais pris la peine d'apprendre selon quelles lois se modifie le masque humain, toute son habileté est venue échouer devant un problème dont il ne connaissait pas les termes. Quelques amis complaisans ont loué son buste de Louis XVIII, qui ne manque pas en effet de mérite, mais qui rappelle trop clairement le buste de Vitellius. Si l'œil suffit pour étudier la forme du corps, l'œil ne suffit pas pour donner au visage l'expression qui lui convient; il faut absolument que la réflexion intervienne, et c'est pour avoir dédaigné la réflexion que Pradier n'a jamais su faire un portrait. Lorsqu'il s'agissait d'inventer une tête, il échouait plus sûrement encore; mais il entendait sans chagrin blâmer comme insignifiante, comme nulle, la tête qu'il venait d'achever, car il croyait sincèrement n'avoir négligé aucune des conditions fondamentales de son art.

Tous ceux qui ont connu Pradier savent qu'il exprimait sa pensée avec une franchise qui avait parfois l'apparence de la présomption. On pouvait ne pas lui donner raison, mais on savait du moins très nettement son opinion sur lui-même et sur les préceptes de son art. Quand il était content de son œuvre, il le disait volontiers; quand il ne partageait pas le sentiment soutenu devant lui, il le combattait avec la vivacité d'un homme de vingt ans, et ne ménageait pas les termes. Aussi, au bout de quelques semaines, chacun connaissait les idées trop souvent recueillies au hasard qu'il prenait pour des théories parfaitement déduites, et l'âpreté juvénile de son langage les gravait dans la mémoire. Ses amis évitaient de le contredire, sachant très bien qu'il ne tiendrait aucun compte des objections, et il prenait leur silence pour un signe d'approbation.

La signification des faits que je viens de rassembler n'est pas difficile à déterminer. Pradier, doué de facultés heureuses, n'a jamais compris le côté le plus élevé de son art. Passionné pour le travail, il taillait le marbre avec une sorte de fièvre, et voulait achever en quelques semaines ce qui eût demandé plusieurs mois; il ne voulait pas tenir compte du temps, et improvisait des statues : l'expression n'a rien d'exagéré pour ceux qui l'ont vu modeler. Pourvu que l'œil fût

satisfait, il était content de lui-même. Il ne s'inquiétait guère des souvenirs qu'il réveillait, et comptait trop souvent sur l'ignorance de la foule. Or, s'il y a un art au monde qui ne se prête pas à l'improvisation, c'est à coup sûr la statuaire. La forme privée du charme de la couleur, la forme réduite à elle-même ne s'élève jusqu'à la beauté vraie que par le choix sévère des lignes, et l'improvisation ne prend pas le temps de choisir. Cependant plus d'une fois Pradier a modelé dans le court espace d'une semaine une figure de six pieds, et sa main était si habile, son œil si exercé, que souvent il réussissait à séduire des juges difficiles; mais ces œuvres si rapidement conçues, exécutées avec une prestesse qui tenait du prodige, avaient grand'peine à soutenir l'analyse. Ceux qui connaissaient les principaux musées de l'Europe retrouvaient dans ces figures des mouvemens et des morceaux qu'ils avaient admirés à Rome ou à Florence, et, tout en gardant leur estime pour l'adresse du statuaire français, ils étaient bien forcés de le mettre au second rang parmi les hommes de sa profession. Qu'est-ce en effet que la main sans la pensée? L'exécution la plus étourdissante ne réussira jamais à dissimuler l'absence d'invention, et Pradier paraissait croire le contraire.

Pendant la troisième année de son séjour à Rome, l'Angleterre avait acquis les marbres du Parthénon, rapportés par lord Elgin, et Pradier partagea l'enthousiasme de Géricault pour ces débris merveilleux; mais je crois pouvoir affirmer qu'il ne les comprit pas aussi profondément que l'artiste normand. Il fut ébloui par la beauté des lignes, par la souplesse des draperies, et ne sut pas s'élever jusqu'à la pensée même de Phidias. La série entière de ses œuvres n'offre pas un groupe, une figure, je ne dis pas qui puissent se comparer aux débris du Parthénon, mais qui semblent inspirés par l'étude approfondie de l'art grec. Le statuaire à qui Périclès confia l'exécution du temple de Minerve demandait pour produire du temps et du repos. C'était dire assez clairement qu'il ne confondait pas l'improvisation avec l'invention. Du temps et du repos, c'est-à-dire la faculté de délibérer avant de mettre la main à l'œuvre, de revoir, de corriger, d'anéantir s'il le fallait ce qu'il jugeait indigne d'être soumis au jugement des Athéniens. Pradier, malgré son admiration pour Phidias, n'a jamais suivi cette méthode lente et laborieuse. Il ne demandait ni temps ni repos; il voulait bien faire, mais surtout faire vite, et oubliait que le Parthénon n'avait pas été improvisé.

Un de ses derniers projets, une de ses dernières espérances était d'élever un monument à la mémoire de Puget dans sa ville natale. C'était là certes un sujet capable d'échauffer son imagination. L'avouerai-je pourtant? cette pensée, excellente en elle-même, est une inconséquence dans la vie de Pradier, car il n's'agit pas ici d'un travail com-

mandé par la ville de Marseille, mais d'un travail proposé par l'artiste lui-même. Or le talent de Puget n'a rien à démêler avec le talent de Pradier. Non-seulement le statuaire marseillais a plus souvent cherché l'énergie que la grace, mais il s'est montré dans toutes ses œuvres indépendant, personnel, et, tout en admirant les monumens de l'art antique, il ne s'est jamais cru obligé de les copier. Entre le sculpteur marseillais et le sculpteur genevois, il n'y a pas même une ombre de parenté. Aussi j'ai peine à comprendre pourquoi Pradier a voulu honorer la mémoire de Puget. Il y avait une manière bien simple de prouver son respect pour ce beau génie, c'était de recommander ses ouvrages à ses élèves. Or tous ceux qui ont connu Pradier savent très bien qu'il s'en est toujours tenu à l'étude de l'antique, et qu'il ne voyait pas de salut hors de cette voie. En rapprochant son enseignement de son projet en l'honneur de Puget, je suis forcé de voir dans cette dernière pensée une inconséquence qui touche à l'hérésie. Ou son enseignement était souverainement sage et menait droit à la vérité, et dans ce cas un monument élevé par ses mains à la mémoire de Puget compromettait l'autorité de ses leçons; ou Puget mérite d'être étudié, même après les anciens, et dans ce cas il fallait recommander ses œuvres comme une nourriture salutaire. Si j'insiste sur ce point, c'est pour mieux montrer tout ce qu'il y avait de léger, de mobile dans le caractère de Pradier.

Le moment est venu de parler de ses œuvres. Pour donner plus de clarté à mon jugement, je les diviserai en trois séries : figures païennes, figures chrétiennes, sculpture monumentale. En parlant successivement de ces trois séries, il ne me sera pas difficile de prouver que Pradier, très habile à traiter les sujets païens, n'a jamais montré qu'un talent très insignifiant dans les sujets chrétiens, et que la sculpture monumentale ne convenait pas à la nature de son esprit. En appréciant l'ensemble de ses travaux, je ne me dissimule pas que j'aurai à combattre bien des opinions accréditées depuis long-temps. Je ne crois pas qu'il occupe dans l'histoire de l'art français la place considérable qu'on a voulu lui assigner. Si je me trompe, il sera bien aisé de me redresser, car les œuvres de Pradier sont assez nombreuses pour que la discussion puisse s'engager sur un terrain solide. Pour ma part, je ne comprends pas la rigueur appliquée aux hommes morts depuis quinze ou vingt siècles et l'indulgence réservée aux hommes que nous coudoyons ou qui sont morts depuis quelques semaines. A mon avis, la plus sûre manière d'honorer les contemporains, c'est de les traiter comme les anciens, c'est de juger l'œuvre achevée hier près de nous comme l'œuvre achevée du temps de Périclès ou d'Alexandre, de Sylla ou de Jules César.

On a dit que Pradier était le dernier des païens, et cette manière de

le caractériser n'est pas absolument dépourvue de justesse. Cependant il ne faudrait pas croire que cette qualification soit à l'abri de tout reproche. Oui, sans doute, Pradier était païen par la nature habituelle de ses travaux; mais il ne comprenait des croyances païennes que le côté voluptueux. Son ébauchoir modelait Vénus plus volontiers que Minerve, Diane ou Junon. Or, quelle que fût la prédilection de l'antiquité pour la beauté du corps, il y avait même parmi les païens des hommes qui rêvaient quelque chose de supérieur au plaisir des yeux; l'apothéose des passions n'était pas toute la mythologie. Pradier n'a vu dans les traditions religieuses de la Grèce qu'un hymne au bonheur des sens. C'est pourquoi, lors même que je l'accepterais comme le dernier des païens, je ne trouverais en lui qu'une expression très incomplète des traditions païennes. Si le paganisme, en effet, se montre frivole et sensuel dans les poésies connues sous le nom d'Anacréon, il est austère dans Pindare; chez Homère, les habitans de l'Olympe ne manquent pas de majesté. Pour se dire, pour être vraiment le dernier des païens, il faudrait accepter la partie sérieuse aussi bien que la partie puérile des croyances grecques. La Minerve d'Athènes et le Jupiter olympien n'étaient pas inspirés par une pensée frivole. Si l'artiste chargé d'offrir aux yeux l'image de ces divinités eût compris la foi païenne comme la comprenait Pradier, il ne fût jamais venu à bout de cette double tâche.

Si Pradier n'a pas été païen dans l'acception la plus sérieuse du mot, il a rendu à la sculpture un incontestable service : il l'a popularisée. Ce n'est plus maintenant un art réservé au petit nombre; grace à Pradier, la foule aime aujourd'hui la sculpture. Si elle n'en comprend pas encore tous les secrets, elle est du moins disposée à se laisser initier; c'est un grand pas de fait. La foule, une fois éprise des statues de Pradier, ne s'arrêtera pas là. Peu à peu, je l'espère, son éducation esthétique se complétera. Elle ne tardera pas à sentir que le plaisir des yeux n'est pas le seul que le marbre puisse nous donner. Devenue plus savante, il n'est pas impossible qu'elle détourne ses regards des œuvres de Pradier pour les porter plus haut. Quoi qu'il arrive, nous devrons au sculpteur genevois la popularité de son art parmi nous. Désormais il ne sera plus permis d'en parler comme d'un arcane. La sculpture occupera le public comme la peinture et la poésie. C'est un service éclatant dont le souvenir mérite d'être conservé. Je reviens aux figures païennes de Pradier, à la plus belle partie de ses travaux; comme elles sont très nombreuses, je ne m'attacherai qu'aux plus importantes.

Il y a vingt et un ans, Pradier exposait son groupe des *Trois Graces*, placé aujourd'hui à Versailles, et ce groupe, dont plusieurs parties se recommandent par une rare élégance, marquait une première déviation de la ligne tracée par l'art antique. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise,

que je conseille aux statuaires l'imitation servile de l'antiquité: je ne comprends pas l'art sans l'indépendance; mais, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet emprunté à la mythologie grecque, il est toujours sage d'interroger la Grèce sur l'attitude, sur le caractère des figures dont le groupe doit se composer. Or, c'est là précisément ce que Pradier paraît avoir négligé. Je me rappelle très nettement l'accueil fait à ses *Trois Graces*. Ceux qui ne connaissaient que le groupe de Canova, beaucoup trop vanté assurément, mais dont la disposition symétrique ne pouvait manquer de séduire les esprits frivoles, admiraient à l'envi la réalité que Pradier avait su mettre dans tous les morceaux; ils vantaient son empressement et son habileté à reproduire les moindres détails de la nature, et, si la tâche de l'art se réduisait à l'imitation pure, je ne pourrais que m'associer à leurs louanges. Quant aux hommes plus éclairés qui avaient étudié le groupe des *Trois Graces* conservé dans la sacristie de la cathédrale de Sienne et le même sujet traité par Germain Pilon, ils s'apercevaient avec regret que Pradier venait de violer une des premières lois de son art : la chasteté. Tous ceux en effet qui ont médité sur les lois de la statuaire savent très bien qu'une des premières conditions de la nudité absolue est de s'adresser à la pensée et non d'exciter l'ardeur des sens. Canova, dans sa *Vénus* qui se voit au palais Pitti, n'a tenu aucun compte de cette condition; aussi sa *Vénus* n'est qu'une grisette bien portante. La *Vénus de Milo*, souverainement belle, excite l'admiration sans éveiller le désir. Dans *les Graces* de Pradier, la beauté proprement dite semble complétement négligée : l'auteur a voulu faire les Graces jolies et désirables. Si l'on consent à se placer à ce point de vue, d'ailleurs très mesquin, il est certain que *les Graces* de Pradier sont un groupe très digne d'étude : rarement le ciseau a transcrit avec une telle fidélité les détails de la nature; mais, si l'on veut juger ce groupe d'après les lois de la statuaire, on est forcé de n'y voir qu'un ouvrage d'un mérite secondaire. Ce n'est pas là un groupe digne de figurer dans une galerie; c'est une fantaisie gracieuse dont la place est marquée dans un boudoir. Vainement me citera-t-on, pour absoudre Pradier, l'exemple de Guglielmo della Porta, dont les figures, admirées dans leur nudité, ont dû être voilées pour ne pas éveiller dans l'ame des fidèles des pensées profanes : l'argument, loin de me convertir, me confirmerait dans ma croyance, car la beauté vraie n'a rien à démêler avec le trouble des sens. Si les figures de Guglielmo della Porta placées dans la Tribune de Saint-Pierre eussent été vraiment belles, elles n'auraient détourné personne de la prière, et le pape n'eût pas commandé de les voiler. Je dirai la même chose des *Graces* de Pradier. Si, au lieu d'être jolies et quelque peu mignardes, elle nous charmaient par l'harmonie, par la pureté des lignes, personne ne songerait à les regarder d'un œil curieux, comme les esclaves exposées dans les bazars d'Orient.

Le *Cyparisse* restera comme une des œuvres les plus gracieuses de Pradier. Le corps du jeune pâtre est un modèle de jeunesse; il faut remonter jusqu'à la Grèce pour trouver un torse aussi délicat, des membres aussi fins, aussi habilement modelés. Le mouvement du corps s'accorde à merveille avec l'action que l'auteur a voulu représenter. Qu'est-ce que le sujet? Peu de chose assurément. Toutefois, sous le ciseau de l'artiste, ce sujet en apparence si insignifiant a pris de l'importance. Un berger qui courbe une branche pour offrir une baie à son cerf favori, il n'y a sans doute là rien qui éveille l'imagination; mais Pradier a traité toutes les parties de ce beau corps avec tant de soin et de hardiesse que le spectateur oublie le sujet pour ne penser qu'à l'exécution; or l'exécution mérite les plus grands éloges. Ce n'est pas l'élégance froide et symétrique de l'Apollon du Belvédère, c'est la jeunesse du Bacchus connu sous le nom d'Apolline. Les plans musculaires de la poitrine et des membres accusent le premier épanouissement de la virilité. Je regrette d'avoir à condamner la tête de Cyparisse comme absolument dépourvue d'expression. Rien dans le visage n'indique la pensée du personnage, ni regard dans les yeux ni sourire sur les lèvres. Il est évident que l'auteur a dépensé toute son habileté, tout son savoir dans l'achèvement du torse et des membres; puis, l'heure venue de donner une tête à ce beau corps, au lieu de chercher dans la nature un type qui s'accordât avec le sujet, il a pris le premier venu parmi les masques accrochés aux murailles de son atelier. Il avait consulté le modèle vivant pour le torse et les muscles, il s'est contenté d'estamper la tête sur un masque moulé. Il ne faut vraiment pas une grande sagacité pour apercevoir la faute que je signale. La poitrine et les bras ont tant de réalité, les contractions musculaires sont indiquées si nettement, qu'il n'est pas permis d'y voir l'œuvre pure du souvenir : c'est un ensemble de morceaux exécutés d'après nature. Quant aux traits du visage, il n'y en a pas un qui s'accorde, je ne dis pas seulement avec le caractère du sujet, mais avec le caractère du corps. Des pommettes au menton, il n'y a qu'un seul plan. Je suis tenté de croire que Pradier, pour la tête de son *Cyparisse*, n'a pas même choisi une bonne épreuve et s'est contenté d'une épreuve surmoulée. C'est une négligence singulière et qui ne peut être passée sous silence.

Depuis quelques années, les figures païennes de Pradier se sont multipliées avec une rapidité qui n'a pas laissé au public le temps de se reconnaître. Le charme de l'exécution a été poussé si loin dans tous ces sujets empruntés à la mythologie, qu'il s'est rencontré à peine quelques esprits assez attentifs pour comparer l'œuvre à l'idée. Il me semble que le moment est venu de juger Pradier comme nous jugeons les morts illustres. Quoiqu'il ait quitté la terre depuis six semaines à peine, nous pouvons parler de lui en toute liberté. Si ce n'est pas en effet un

sculpteur complet, il nous offre des qualités assez précieuses, assez solides pour défrayer la discussion. *Vénus et l'Amour* ont enchanté presque tous les visiteurs du Louvre, et si je pouvais effacer de ma mémoire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai étudié depuis vingt ans, je donnerais volontiers raison à la multitude. Il serait difficile de modeler avec plus de grace et de morbidesse les figures d'Aphrodite et d'Eros. Par malheur, nous possédons au Louvre un marbre charmant qui représente *Vénus accroupie,* et Pradier s'est borné à le copier. Quant à l'Amour signé du nom du statuaire français, il n'est pas plus nouveau que sa mère. Les pierres gravées et les camées nous en offrent des modèles sans nombre. Est-ce à dire que le groupe de *Vénus et l'Amour* soit une œuvre sans mérite? Telle n'est pas ma pensée. Parmi les hommes de notre temps, très peu seraient capables de copier la *Vénus accroupie* du Louvre aussi habilement que Pradier. Toutefois la critique doit faire ses réserves lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres d'un artiste éminent : elle doit traiter les figures comprises et confondues dans une commune admiration comme les affineurs traitent les lingots soumis à l'analyse et faire le départ entre l'or pur ou l'invention et l'imitation ou le cuivre. Il nous importe peu que le groupe de *Vénus et l'Amour* soit taillé dans le fût d'une colonne de Paros. Pour nous, la seule question sérieuse est de savoir si ce groupe appartient à Pradier ou à ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Or, sans vouloir me prononcer sur l'originalité du marbre que nous possédons au Louvre, je puis affirmer du moins que Pradier en a copié fidèlement, servilement toutes les lignes. On dirait qu'il a compté sur l'ignorance de la foule, et je regrette d'avoir à confesser que la foule lui a donné raison. Bien que le Louvre soit accessible à tous les curieux, bien que chacun puisse contempler à loisir la *Vénus accroupie,* l'œuvre de Pradier fut accueillie par la foule comme une œuvre nouvelle. La présence de la *Vénus accroupie* à Paris même ne diminue en rien le mérite du groupe français, abstraction faite du passé; mais tous les hommes éclairés reconnaîtront qu'elle atténue singulièrement les applaudissemens prodigués à l'auteur.

Le groupe de *la Bacchante et le Satyre,* placé aujourd'hui, je crois, dans la galerie du prince Anatole Demidoff, je suis presque honteux de le dire, est conçu d'après une donnée parfaitement absurde, comme le chœur de M. Ponsard dont je parlais il y a quinze jours. Plusieurs pierres gravées nous offrent, linéairement du moins, le groupe exécuté par M. Pradier; mais il n'était jamais venu à la pensée d'un homme nourri dans la mythologie païenne d'imaginer un satyre aux prises avec une bacchante. L'absurdité mythologique une fois écartée, il faut rendre pleine justice au talent du statuaire. Le corps de la prétendue bacchante, qui sans doute est une hamadryade, nous ravit

par sa beauté singulière. Quant au satyre, bien qu'il rappelle trop fidèlement une figure placée dans le jardin de la villa Ludovisi, je reconnais volontiers qu'il exprime à merveille la concupiscence. Tout le corps de la jeune fille est rendu avec une rare élégance, et le corps du satyre respire une virilité exubérante. C'est là sans doute un mérite très digne d'attention, mais qui ne saurait pourtant fermer nos yeux à l'évidence. Le groupe de *la Bacchante et le Satyre*, je ne dirai pas très sagement conçu, mais très habilement copié, absurde quant à la donnée supposée par le statuaire français, très remarquable assurément sous le rapport de l'exécution, ne pourra jamais marquer la place de l'auteur parmi les artistes qui ont fait de la pensée leur plus chère volupté. C'est une œuvre purement sensuelle; ce n'est pas une œuvre conçue selon les conditions fondamentales de la statuaire. Que les artistes ne s'y trompent pas, les sujets représentés dans le musée secret de Naples, excellens pour l'ignorance, méritent à peine l'attention des connaisseurs. On y compterait tout au plus deux ou trois peintures où la lubricité n'a pas tué l'élégance; le reste ne vaut pas même un regard. *La Bacchante et le Satyre* de Pradier ne sont pas capables de fonder la renommée d'un artiste nouveau; signés d'un nom déjà connu, ils ne peuvent en augmenter la splendeur.

La *Phryné* a réuni de nombreux suffrages, et certes il y a dans cette œuvre des parties qui justifient l'admiration populaire. Cependant il ne faudrait pas en exagérer la valeur. Bien que le caractère du personnage se prête à toutes les fantaisies, il ne faudrait pas accepter comme parfaite la courtisane que Pradier a offerte à nos regards. J'admets volontiers, et comment ne l'admettrais-je pas? que *Phryné* se complaise dans une attitude lascive, puisqu'elle vivait de sa beauté, mais je ne saurais comprendre pourquoi toutes les parties de son corps ne sont pas du même âge, pourquoi le ventre a cinq ans de plus que la poitrine, pourquoi les bras sont plus jeunes que les cuisses, pourquoi, en un mot, la partie supérieure du corps exprime la virginité, tandis que la partie inférieure exprime la maternité; c'est un caprice que les juges les plus indulgens ne sauraient amnistier.

La Poésie légère, très applaudie, et qui certes méritait de l'être, envisagée sous le rapport de l'exécution, ne résiste pas à l'analyse dès qu'on veut s'occuper de la nature même du personnage. Qu'est-ce en effet que la poésie légère? Nous connaissons la poésie épique, la poésie dramatique, la poésie lyrique, et les théoriciens complaisans ont ajouté à cette liste déjà complète la poésie didactique. La poésie légère est une invention toute moderne, dont les Grecs n'ont jamais entendu parler. Bernis, Voisenon, Grécourt, sont les disciples de cette muse nouvelle. Je pardonnerais de grand cœur à Pradier d'avoir cherché dans le marbre le type de la poésie légère, s'il eût consenti à tenir compte

de son sujet; mais sa *Poésie légère* est une danseuse et rien de plus. Le musée de Nîmes, qui la possède aujourd'hui, devrait la baptiser du nom de Terpsichore, car c'est le seul nom qui lui convienne. Est-ce une figure nouvelle? Je ne puis consentir à le croire, car les merveilles d'Herculanum et de Pompéi, bien que travesties par la gravure, nous offrent plus d'une fois le type de la poésie légère tel que l'a conçu Pradier. On peut voir dans le musée Borbonico une trentaine de danseuses parmi lesquelles Pradier n'a eu que l'embarras du choix. Reste la question de l'exécution, et je proclame avec plaisir que les diverses parties de cette figure se recommandent par une réalité saisissante. Le corps est généralement beau; mais je suis pourtant forcé de le juger comme je jugeais tout à l'heure le corps de la *Phryné*. Toutes les parties n'ont pas le même âge. On dirait que l'auteur, désespérant de trouver dans la jeunesse et la virginité des traits capables d'exciter la convoitise des vieillards, est descendu jusqu'à la transcription des détails que l'âge mûr possède seul, mais qui charment les accusateurs de Suzanne. C'est là sans doute un triste commentaire que je voudrais pouvoir m'interdire; malheureusement, j'ai beau suivre le conseil donné par un sage de la vieille Grèce, j'ai beau tourner sept fois ma langue avant d'ouvrir la bouche, je ne trouve pas pour ma pensée une forme plus discrète et plus indulgente. J'admire l'exécution de *la Poésie légère;* qui pourrait en effet en contester la souplesse et l'élégance? mais je ne puis accepter cette figure comme l'image d'une muse, car les muses étaient vierges, et toutes les parties de leur corps gardaient le caractère de la jeunesse.

La *Flora* ou *le Printemps* soulève les mêmes objections que *la Poésie légère*. C'est la même finesse d'exécution et la même lasciveté dans les détails. La *Flora* n'est pas jeune des pieds à la tête. La partie supérieure du corps nous éblouit par sa fraîcheur et sa grace. Quant à la partie inférieure, je n'en puis dire autant. Non-seulement le ventre n'est pas jeune, mais les hanches ont un développement que la virginité n'a jamais connu, et les malléoles sont engorgées comme au temps de la grossesse. De la part de Pradier, qui avait étudié l'aspect du corps à ses différens âges, je ne m'expliquerais pas une pareille bévue, si je ne connaissais pas sa passion pour la popularité. Il savait le public français incapable de goûter la statuaire conçue d'après les lois fondamentales de l'art, et par une condescendance que je comprends, mais que je n'excuse pas, il s'est adressé aux sens au lieu de s'adresser à la pensée. Les applaudissemens qu'il a recueillis n'entament pas ma conviction, car, sans vouloir attribuer à mon jugement une autorité souveraine, ce qui serait de ma part une ridicule présomption, je n'ai jamais tenu compte du succès. Je connais trop bien la part de l'ignorance et du mensonge dans les ovations auxquelles j'ai assisté

pour me laisser désarmer ou convaincre par le bruit des battemens de mains.

L'*Atalante*, encore plus vivement applaudie que *la Poésie légère*, doit exciter une répugnance plus obstinée chez tous les esprits qui comprennent les devoirs de la statuaire. Il y a certainement dans l'exécution de cette figure une habileté infinie. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre avec plus de fidélité les détails que la nature offre à nos yeux. Comparez cette figure aux sujets de même genre traités par les Grecs, et vous comprendrez l'intervalle immense qui sépare la statuaire pure et fidèle à sa mission de la statuaire fourvoyée, se proposant comme but suprême le réveil des sens engourdis. Dans l'*Atalante*, Pradier, malgré sa connaissance profonde de l'harmonie linéaire, s'est attaché surtout, je pourrais dire exclusivement, à la reproduction des plis de la peau. Ce qu'il a voulu nous offrir, ce qu'il nous a offert, ce n'est pas une jeune fille rivale de Diane par l'agilité, mais une fille désirable, qui ne puisse être contemplée sans trouble et sans ardeur. Est-ce là le but de la sculpture? Je ne le pense pas, car tous les grands ouvrages du ciseau antique se recommandent par la chasteté. Toutefois, pour être juste, je dois reconnaître que l'*Atalante* occupe dans la série des œuvres de Pradier un des rangs les plus élevés, car nulle part l'auteur n'a montré un talent plus remarquable pour l'imitation de la réalité. Il y a tel morceau qui pourrait se comparer aux peintures de Rubens. Si le sculpteur genevois ne possède pas comme le peintre de Cologne la faculté d'agrandir, d'idéaliser son modèle, il peut du moins lutter avec lui pour la fidélité. Le torse et les membres d'Atalante ne laissent rien à souhaiter sous le rapport de la vie. Le regard, en se promenant sur ce beau corps, compte les battemens du cœur et les frissons de la chair. Pour l'art réaliste, c'est à coup sûr un triomphe éclatant; mais pour l'art qui prétend relever de la Grèce, qui voit dans l'école attique le dernier mot du génie humain, que signifient les applaudissemens prodigués à l'*Atalante*? N'est-ce pas tout simplement une couronne offerte à l'apostasie? Jamais un Grec n'eût conçu, n'eût exécuté une telle figure : tous les débris recueillis sur le sol d'Athènes, depuis les marbres jusqu'aux terres cuites, sont empreints d'un caractère incontestable de chasteté. Les élèves de Polyclète et d'Agéladas auraient cru se dégrader en assignant à la statuaire le rôle d'une courtisane, et je crois qu'ils avaient raison.

J'arrive aux deux figures que chacun peut voir en traversant les Tuileries, et qui marquent nettement les limites du talent de Pradier dans la sculpture païenne. Le *Phidias* et le *Prométhée* sont l'expression suprême de son talent. Dans ces deux figures, il a montré tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il savait. Il y a certainement dans la figure de Prométhée une rare habileté. Bien que cette

figure ne réalise pas pour moi l'idéal créé par Eschyle, bien qu'elle manque de noblesse et n'exprime pas la protestation d'un esprit hardi et dévoué contre la tyrannie de Jupiter, je reconnais volontiers qu'il y a dans ce morceau un talent de premier ordre. Il demeure bien entendu que je parle de l'exécution seulement. Les membres frémissent sous l'étreinte des chaînes; les muscles des cuisses et des bras se contractent sous l'action de la colère. Par malheur, autant le corps est éloquent, autant le visage est muet. Ici nous retrouvons la doctrine de Pradier dans toute sa crudité. La tête pour lui n'était qu'un accessoire, et dans son *Prométhée* il l'a bien prouvé; le torse et les membres expriment le sujet; la tête seule ne dit rien, et ne semble pas prendre part aux douleurs du personnage. Pour tous ceux qui ont lu Eschyle, c'est un parti singulier, et que rien ne peut excuser. Il est évident que Pradier, malgré ses prétentions à l'intelligence des symboles de la mythologie, n'avait jamais lu Eschyle avec fruit, c'est-à-dire n'avait jamais médité après l'avoir lu; car, s'il eût médité, il n'eût jamais donné à Prométhée l'expression vulgaire qui gâte toute sa composition. Son *Prométhée* n'est rien de plus qu'un homme vigoureux garrotté sur un rocher. Quant à trouver dans cette figure le personnage immortalisé par Eschyle, j'y renonce. Pradier n'aimait pas assez les idées sérieuses pour se nourrir de la lecture d'Eschyle. Sophocle même ne lui convenait pas. Euripide seul s'accordait avec ses habitudes. Aussi je ne m'étonne pas qu'il ait échoué en traitant le sujet si difficile de Prométhée, car, pour traiter un pareil sujet, il faut s'élever au-dessus des impressions quotidiennes. Contracter habilement le deltoïde et le biceps, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez pour trouver dans le marbre la figure de Prométhée. Pradier ne paraît pas même avoir entrevu la difficulté de la tâche qu'il s'était proposée. Son *Prométhée* n'accuse pas l'effort; c'est une œuvre incomplète, mais spontanée. Ce n'est pas le héros d'Eschyle, c'est un athlète garrotté qui se débat sous l'étreinte des chaînes, et le sujet réduit à ces proportions mériterait les plus grands éloges. Il n'y a pas, en effet, une partie du corps qui ne révèle une science profonde. Si ce n'est pas la personnification du type célébré par Eschyle, c'est du moins un homme énergique, le torse et les membres sont rendus avec une habileté rare, et j'aurais mauvaise grace à ne pas louer l'exécution de cette figure.

Quant au *Phidias*, il mérite assurément les plus grands éloges, si l'on veut consentir à oublier le sujet. Toutes les parties de cette figure sont traitées avec un soin capable de désespérer les artistes rompus depuis long-temps à toutes les ruses de leur métier. Pour peu qu'on se souvienne du sujet, l'admiration décroît singulièrement. Quand on pense qu'il s'agissait de représenter l'ami de Périclès et d'Ictinus, le

créateur du Parthénon, c'est-à-dire le type le plus élevé de l'artiste grec, on demeure confondu. Phidias, dont les deux plus beaux ouvrages nous ont été enviés par le temps, que nous connaissons cependant par des ruines précieuses, et qu'il nous est donné d'estimer sans témérité, Phidias, dans l'histoire grecque, se place entre Apelles et Polygnote, et Pradier lui a prêté les traits d'un praticien. Il est impossible de deviner sur son visage l'élévation habituelle de sa pensée. Vainement Plutarque et Pausanias nous ont dit que Phidias avait conversé avec les dieux : Pradier ne tient aucun compte de ce double témoignage, il ne voit dans le créateur du Parthénon qu'un ouvrier solidement bâti, qui d'une main puissante équarrit le Paros. La draperie est rendue avec une grande souplesse, et je la louerais sans restriction, s'il ne s'agissait pas de Phidias. Je la trouve mesquine, malgré sa souplesse, quand je songe que j'ai devant moi l'immortel statuaire à qui nous devons *Cérès, Proserpine, les Parques, Thésée, l'Ilissus* et *les Chevaux d'Hypérion.* Un homme qui vivait dans le commerce familier d'Homère, dont la pensée habitait l'Olympe, devait garder dans la manière même d'ajuster son manteau une grace et une majesté dont Pradier n'a pas tenu compte. Ainsi le *Phidias* placé aux Tuileries n'est pas pour moi une œuvre complète. Nulle part l'auteur n'a montré sous une forme plus éclatante toute l'étendue, toute la variété de son savoir, mais nulle part non plus il n'a révélé d'une façon plus précise toute l'insuffisance de sa pensée. Quand il s'agit de représenter Homère, Sophocle ou Phidias, le talent d'exécution ne suffit pas : il faut quelque chose de plus. La réflexion est de première nécessité, et l'artiste le plus habile, s'il traite la réflexion avec dédain, ne réussira jamais à exprimer dignement le génie de ces trois hommes privilégiés. Le *Phidias* de Pradier, brisé, enfoui à vingt pieds sous terre, retrouvé après cinquante ans d'oubli, exciterait, je n'en doute pas, l'admiration unanime de tous les connaisseurs; mais, si par malheur la tête n'était pas perdue, leur admiration s'attiédirait bien vite, car autant le torse et les membres sont traités avec soin, autant la tête est vulgaire et indigne du personnage. Je me souviens d'avoir vu dans l'atelier de Pradier, à l'Institut, un peintre éminent dont le goût sévère est justement révéré. Il regardait le modèle en terre du *Phidias,* et Pradier attendait son jugement. Après une demi-heure de contemplation, le peintre se leva sans dire mot : il ne voulait pas blâmer et n'osait applaudir. Tous ceux qui ont étudié Phidias comprendront son silence.

La *Sapho* exposée cette année au Palais-Royal est la dernière œuvre de Pradier. Malgré le crêpe qui la recouvre depuis la mort de l'auteur, je ne saurais l'accepter comme une œuvre antique. Ce n'était pas la première fois que Pradier essayait de représenter l'amoureuse Lesbienne. Deux fois déjà il avait tenté cette tâche épineuse. Nous avons

de lui une *Sapho* en bronze et une *Sapho* faite d'ivoire et d'argent. La dernière tentative n'est pas plus heureuse que les deux premières. La *Sapho* que nous avons vue cette année n'est qu'une figure habilement drapée, mais parfaitement insignifiante. Les deux bras offrent une ligne qui n'a rien de séduisant; les deux mains jointes sur le genou n'ont rien à démêler avec le désespoir. Quant aux vagues qui viennent baigner les pieds de l'amante désespérée, il faut pour les admirer une ignorance plus qu'ordinaire; il faut avoir oublié que Sapho, dédaignée par Phaon, se précipita dans la mer du haut de la roche de Leucade. Si la mer eût baigné ses pieds quand elle songeait à se défaire de la vie comme d'un fardeau importun, le repentir eût été facile; à quelques pas du rivage, Sapho aurait pu renoncer au suicide et oublier l'amour pour la gloire : le rocher de Leucade ne lui permettait pas d'abandonner la mort pour la vie. Son parti une fois pris, dès qu'elle essayait de le réaliser, il n'y avait pas de retour possible, et c'est là ce qui donne au suicide de Sapho un caractère désespéré. Le tableau de Gros, bien que théâtral, s'accorde du moins avec la nature du sujet. S'il manque de noblesse et de simplicité, il représente l'accomplissement d'une volonté irrévocable. On peut blâmer dans le tableau de Gros la physionomie de l'héroïne; on ne peut contester au peintre le mérite d'avoir respecté la tradition. Dans la *Sapho* de Pradier, je ne trouve rien de pareil : je ne vois dans cette figure qu'une femme ennuyée, aussi étrangère au désespoir qu'à la joie. La tête ne dément pas l'ennui exprimé par l'attitude. La *Pénélope* de M. Cavelier avait été couronnée deux ans de suite; Pradier a refait à sa manière la *Pénélope* de M. Cavelier, dont le modèle se trouve au musée du Capitole : c'est à ces termes très modestes que se réduit le triomphe de *Sapho.*

Ainsi, dans les sujets purement païens, Pradier n'a pas toujours montré une intelligence pleinement pénétrée de l'étendue de sa tâche. Plus d'une fois il a traité légèrement les thèmes qu'il avait choisis. Depuis *les Graces* jusqu'à *Sapho,* depuis *Atalante* jusqu'à *Prométhée,* depuis *Cyparisse* jusqu'à *Phidias,* il lui est arrivé trop souvent de méconnaître la tradition et de l'offenser à son insu. Il ne comprenait pas le côté sérieux des légendes païennes, et croyait que la beauté matérielle suffit à l'expression de ces légendes. La visite silencieuse dont j'ai parlé tout à l'heure à propos de Phidias a dû lui prouver qu'il s'était trompé. Quant à moi, bien que je professe pour ses œuvres une admiration sincère, je ne puis m'empêcher de signaler tout ce qu'il y a d'incomplet et d'insuffisant dans les figures mêmes qui s'accordaient le mieux avec la nature de son goût et de ses études : c'est, à mon avis, la meilleure manière de prouver la sincérité de mon admiration.

Dans les sujets chrétiens, Pradier n'a rien fait qui mérite une étude

attentive. Le juger d'après ces œuvres, ce serait se montrer sévère jusqu'à la cruauté. Je ne parle pas de plusieurs statues insignifiantes exécutées pour l'église de Saint-Roch et qui ne soutiendraient pas l'analyse. Je ne veux discuter que deux ouvrages qui ont été soumis au jugement du public assez récemment, *le Mariage de la Vierge* et *le Christ sur les genoux de Marie. Le Mariage de la Vierge,* qui se voit aujourd'hui à la Madeleine, n'a été pour l'auteur qu'une pure espiéglerie. Si l'expression paraît sévère, je prie les hommes compétens de comparer l'œuvre de Pradier au prix donné par l'état. *Le Mariage de la Vierge,* tel que l'a conçu Pradier, est une composition parfaitement insignifiante. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'y découvrir la trace d'une pensée. Il est évident que pour l'auteur le groupe de Marie, de Joseph et du grand-prêtre était une question de draperie. Du moment que le nu n'était pas permis, le sujet prenait un rang secondaire, et, dans la manière dont il a traité *le Mariage de la Vierge,* Pradier n'a que trop prouvé sa conviction. Cependant l'état fournissait le marbre et donnait quarante mille francs pour l'exécution du modèle. C'était certes un prix très convenable. Eh bien! Pradier, considérant *le Mariage de la Vierge* comme un sujet indigne de son talent, l'a modelé en quelques semaines et n'a produit qu'une œuvre nulle. L'amitié la plus complaisante ne pourrait signaler dans ce groupe un morceau qui se puisse comparer aux œuvres païennes de l'auteur. Marie, Joseph et le grand-prêtre sont parfaitement vulgaires. Il serait impossible de deviner chez Marie l'exaltation mystique, chez Joseph l'aveugle soumission, chez le grand-prêtre l'accomplissement d'un devoir mystérieux prescrit par les prophètes. C'est une réunion de trois figures dont la forme est à peine indiquée. Pradier n'a pas compris que *le Mariage de la Vierge* offrait au statuaire comme au peintre le sujet d'une composition émouvante. Il n'a tenu aucun compte de l'admirable tableau placé dans la galerie Brera et s'est débarrassé à la hâte de cette besogne, dont il ne devinait pas l'importance. Quant au *Christ adulte sur les genoux de la Vierge,* il avait à soutenir une comparaison plus redoutable encore. Michel-Ange a traité ce thème difficile, et son œuvre se voit aujourd'hui dans la première chapelle à droite, en entrant dans la basilique de Saint-Pierre. Le groupe de Pradier laisse le spectateur parfaitement indifférent. Le corps du Christ ne porte pas les traces de la souffrance; quant à la Vierge, il serait difficile de découvrir sur son visage les signes d'un profond attendrissement, d'une compassion douloureuse pour son fils crucifié. C'est un sujet manqué. Les détails où l'habileté se révèle n'ont pas assez d'importance pour dissimuler la réalité de l'échec.

J'arrive à la sculpture monumentale, où Pradier s'est essayé plus d'une fois. Les Renommées placées sur les deux impostes du grand arc de l'Étoile ne manquent certainement pas d'élégance, et cependant

elles laissent beaucoup à désirer pour la précision des formes. L'œil le plus attentif découvre à grand'peine ce qu'il a devant lui. La Muse comique et la Muse sérieuse de la fontaine Molière ne sont et ne seront jamais qu'une débauche de talent. Qui pourrait nier la souplesse prodigieuse des draperies? Qui oserait assigner à ces deux masques vulgaires un sens déterminé? Qui pourrait voir dans ces deux femmes à l'attitude provoquante la Muse de la comédie et la Muse du drame, la personnification des deux pensées qui se sont révélées par *les Femmes savantes* et par *le Misanthrope?* Pour peu qu'on prenne la peine de les étudier, il est impossible de ne pas découvrir dans ces deux figures deux types de lorettes; c'est une double méprise sur laquelle je ne veux pas insister. Les figures de la fontaine de Nîmes ne sont pas mieux conçues que les deux Muses de la fontaine Molière, et je renonce à les analyser. Quant aux douze Victoires exécutées par Pradier pour le tombeau de Napoléon, il m'est impossible de les passer sous silence, car ces Victoires, soit par leur destination, soit par le prix du travail, commandent l'attention la plus sévère. Or, j'ai regret de le dire, ces figures sont indignes du nom qui les a signées. Je me rappelle encore l'étonnement et l'indignation de Drölling en présence de ces Victoires. « Nous n'avons, me disait-il, qu'une seule manière d'exprimer notre opinion, c'est de déclarer qu'elles ne sont pas de Pradier. Lui attribuer de tels ouvrages serait faire injure à son talent. » Et en effet l'avis de Drölling prévalut. La commission nommée pour l'examen des travaux et de la comptabilité décida d'une voix unanime qu'elle n'acceptait pas les Victoires du tombeau comme l'œuvre de Pradier. Comment croire que l'homme à qui nous devons tant de compositions ingénieuses ait conçu ces figures si complétement dépourvues de caractère? Et pourtant j'ai vu les esquisses de ces figures. C'étaient des esquisses et non des modèles, et je conçois très bien que le praticien n'ait pas réussi à les quadrupler; car, lorsqu'il s'agit de l'emploi du compas, il faut des modèles et non des esquisses. Quand on pense que le prix de ces Victoires s'élève à deux cent quarante mille francs, on se demande comment ces ébauches ont pu être acceptées. Si Pradier n'eût jamais signé que des œuvres pareilles, son nom ne laisserait aucune trace dans la mémoire de ses contemporains, et la postérité ne le connaîtrait pas. Il avait pour modèles les Victoires du temple d'Érecthée, que nous possédons à l'École des Beaux-Arts, et pourtant il n'en a tenu aucun compte. Il nous a donné des figures qui n'ont rien à démêler avec la sculpture monumentale. Le silence, en pareil cas, équivaudrait au mensonge; c'est pourquoi je ne me tais pas.

Si maintenant j'essaie de marquer la place de Pradier dans l'histoire de l'art français, ma tâche ne sera pas difficile. Dans l'exécution, c'est un homme de premier ordre; dans la conception, c'est un homme

sans importance. Ingénieux, élégant, lorsqu'il touche aux sujets païens, sans valeur lorsqu'il touche aux sujets chrétiens, au-dessous de lui-même lorsqu'il aborde la sculpture monumentale, il comptera pourtant parmi les artistes éminens de notre pays, car plusieurs de ses ouvrages rivalisent de pureté avec les plus beaux débris de la Grèce, et c'est là un privilége dont nous devons lui tenir compte. Pour prétendre au premier rang, il lui manquait un don précieux, un don que rien ne peut remplacer, l'invention. Toutefois l'exécution arrivée à de certaines limites excite en nous une admiration si vive, que nous devenons volontiers indulgens pour l'œuvre même qui ne se recommande pas par la nouveauté. On ne peut pas dire que Pradier ait mis au monde une idée qui lui appartienne, on ne peut pas dire qu'il ait mis son ciseau au service d'une volonté personnelle. Depuis le pavillon de l'Horloge au Luxembourg jusqu'à l'imposte du grand arc de l'Étoile, il n'a jamais rien inventé dans le sens le plus élevé du mot; mais il a poussé si loin l'exécution, qu'il mérite d'être cité après Jean Goujon et Puget. Je ne voudrais le comparer ni à l'auteur de la *Diane* ni à l'auteur du *Milon*, car Jean Goujon et Puget ont exprimé des pensées personnelles; mais Pradier, pour l'exécution, peut lutter avec ces deux artistes éminens, et, parmi les hommes de notre temps, j'en sais bien peu qui méritent un pareil éloge. Je ne crains pas que mes conclusions paraissent trop sévères. Le talent de Pradier est un des plus charmans que j'aie connus, et je me plais à le louer dans la limite de mes convictions. Il possédait souverainement la partie matérielle de son art; quant à la partie intellectuelle, je crois et je dois dire qu'il l'a toujours négligée. Il estimait la forme et dédaignait la pensée; or, c'est par la pensée que l'homme arrive à marquer sa place dans l'histoire, c'est par la pensée qu'il se sépare nettement de ceux qui l'ont précédé. Pradier, en réduisant son art au maniement du ciseau, en négligeant l'expression des passions, a fait fausse route; il n'a pas conquis le rang auquel il pouvait prétendre, auquel du moins j'aurais voulu le voir prétendre. Peut-être son intelligence n'était-elle pas capable de méditations profondes, peut-être l'enfantement d'une idée nouvelle était-il au-dessus de ses forces : je n'ai pas la prétention de résoudre ces questions délicates. Je me contente de résumer mon opinion sur l'ensemble des œuvres de Pradier. Par la pensée, il s'absorbe dans la Grèce, car il n'a rien inventé; par l'exécution, il se rapproche de ses maîtres, et serait admis dans leurs rangs glorieux, s'il n'eût méconnu le caractère dominant de son art : la chasteté.

GUSTAVE PLANCHE.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LONGUEVILLE.

III.

AMOUR DE COLIGNY POUR Mme DE LONGUEVILLE. — SON DUEL AVEC LE DUC DE GUISE. — UNE NOUVELLE INÉDITE DU XVIIe SIÈCLE.

Voilà donc Mlle de Bourbon mariée le 2 juin 1642. « Ce lui fut une cruelle destinée : M. de Longueville étoit vieux, elle étoit fort jeune et belle comme un ange. » Ainsi s'exprime sur ce mariage Mademoiselle, fidèle interprète de l'opinion contemporaine (1).

Henri II, duc de Longueville, descendait de ce fameux comte de Dunois, dont le nom est lié à celui de Jeanne d'Arc dans les grandes guerres de l'indépendance, sous Charles VII. Il était fils de Henri d'Orléans, premier du nom, prince souverain de Neufchâtel et Valengin, homme de guerre digne de ses ancêtres, qui porta à la Ligue un coup mortel par la victoire de Senlis. Sa mère était Catherine de Gonzague, fille de Louis de Nevers, père de Marie de Gonzague, reine de Pologne, et d'Anne de Gonzague, la princesse palatine. Né en 1595, Henri II avait d'abord épousé Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, grand-maître de France, morte en 1637, et dont il avait eu Marie d'Orléans, Mlle de Longueville, qui, ayant vingt-cinq ans, en 1650, au milieu de la Fronde, y joua aussi un certain rôle, et finit par épouser le duc de Nemours, frère de celui qui avait été tué par le duc de Beaufort. Ainsi, quand le duc de Longueville prit une seconde femme en

(1) *Mémoires*, édition d'Amsterdam, 1735; t. Ier, p. 45.

1642, il avait quarante-sept ans, et il lui apportait pour belle-fille une personne presque de son âge, d'un caractère tout différent du sien, assez belle, spirituelle, mais dépourvue de toute sensibilité, qui devint bientôt le censeur de sa belle-mère et son ennemie dans le sein de la famille, et jusqu'auprès de la postérité dans les mémoires aigrement judicieux qu'elle a laissés sur la Fronde.

Le duc de Longueville était un vrai grand seigneur. Il était galant et brave, libéral jusqu'à la magnificence, d'un caractère noble et généreux, mais faible, s'engageant aisément, se dégageant volontiers, au fond sans passion et sans ambition, et possédant tout ce qu'il faut pour briller au second rang, mais incapable du premier. Il commença par faire un peu d'opposition à Richelieu, puis il se soumit assez vite; plus tard, on le mit dans la Fronde; il partagea la captivité de ses deux beaux-frères, et, à peine hors de prison, il se raccommoda avec la cour. Naturellement sensé et modéré, il était fait pour suivre la route que ses pères lui avaient tracée, et pour servir la couronne dans de grandes charges militaires et civiles, qu'il eût fort dignement remplies. Le malheur de sa vie a été d'être presque toujours jeté par d'autres hors des voies régulières qui lui convenaient, dans des entreprises et des aventures au-dessus de sa portée, et où ses qualités parurent moins que ses défauts.

Ajoutons que M. de Longueville, de mœurs assez légères, avait eu, dans sa première jeunesse, de Jacqueline d'Illiers, devenue abbesse de Saint-Avit, près Châteaudun, une fille naturelle, Catherine-Angélique d'Orléans, qui fut successivement religieuse en différentes maisons, et mourut abbesse de Maubuisson, à l'âge de quarante-sept ans, en 1664. Déjà sur le retour, il s'était épris de la duchesse de Montbazon, qui avait fort bien accueilli cette conquête utile, et la retint, dit-on, même après le second mariage de M. de Longueville, malgré tout le mécontentement de Mme la Princesse et les reproches, souvent très vifs, qu'elle adressait à son gendre.

Il faut en convenir, il n'y avait pas là de quoi captiver le cœur et l'imagination d'une jeune femme, telle que nous avons dépeint Mlle de Bourbon. Avec ses instincts de fierté et d'héroïsme, ses délicatesses d'esprit et de cœur, ses principes et ses habitudes de précieuse, elle ne pouvait admirer M. de Longueville, et, comme elle était faite, l'admiration était pour elle le chemin de l'amour. Elle devait être blessée qu'avec ce qu'elle était à tous égards, on lui pût donner une rivale; et ce qui pouvait la blesser davantage, c'est que cette rivale, si peu digne de lui être comparée par son caractère, était la plus grande beauté du jour, en sorte que l'infidélité au moins apparente de M. de Longueville ressemblait à une préférence offensante pour ses charmes; et, nous l'avons dit, Mlle de Bourbon n'était pas seulement tendre,

elle était glorieuse et un peu coquette. Cependant, comme elle n'aimait pas son mari, sa douceur, aisément soutenue par son indifférence, la sauva de l'irritation. Seulement elle se crut autorisée à se laisser adorer en toute sécurité de conscience, et elle continua de vivre à l'hôtel de Longueville, comme elle le faisait à l'hôtel de Condé, avec la même cour de jeunes et gracieuses amies, de jeunes et brillans cavaliers (1).

Les fêtes du mariage étaient à peine terminées, que Mme de Longueville fit une petite maladie. La petite vérole, alors si redoutée, qui l'avait chassée de Chantilly, et contre laquelle elle avait fait à Liancourt des vers assez médiocres (2), l'atteignit dans l'automne de 1642, et mit en péril le charmant visage. Tout Rambouillet s'émut. La marquise de Sablé, trop fidèle à cette peur de la contagion, qui a été le ridicule de sa vie, ne put obtenir d'elle-même, malgré la tendresse la plus sincère, de soigner l'intéressante malade; mais Mlle de Rambouillet ne l'abandonna point (3), et ce fut une sorte de joie publique lorsqu'on apprit que Mme de Longueville avait été épargnée, et que, si elle avait perdu la première fraîcheur de sa beauté, elle en avait conservé tout l'éclat.

(1) L'hôtel des ducs de Longueville n'est pas du tout celui qu'après la mort de son mari Mme de Longueville acheta des d'Épernon, rue Saint-Thomas-du-Louvre, à côté de l'hôtel de Rambouillet, où elle a résidé avec ses enfans, et qui a porté son nom depuis 1664 jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La demeure des Longueville était l'ancien hôtel d'Alençon (voyez Sauval, t. II, p. 65 et 70, surtout p. 119). Il était situé rue des Poulies, parmi les riches hôtels qui bordaient le côté droit de cette rue depuis la rue Saint-Honoré jusqu'à la Seine, et qui, avec leurs dépendances et leurs jardins, s'étendaient jusqu'au Louvre. Il était à peu près vis-à-vis la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois. Il avait à sa droite, vers la Seine, le Petit-Bourbon, qui, après avoir servi de demeure et de place forte dans Paris aux aînés de la maison de Bourbon, était devenu un bâtiment royal, une sorte d'appendice du Louvre, où le jeune roi Louis XIV donna plusieurs fois de grands bals, et dont la salle de théâtre fut prêtée à Molière pour y jouer quelque temps la comédie à son arrivée à Paris. A gauche, sur la même ligne, après l'hôtel de Longueville, venaient les hôtels de Villequier et d'Aumont, et, un peu plus rapprochés de l'église et de la maison de l'Oratoire, les hôtels de la Force et de Créqui. Quand donc, en 1663, Louis XIV, entré en pleine possession de l'autorité royale et voulant signaler son règne par de grands monumens, entreprit d'achever le Louvre et de lui donner une façade digne du reste de l'édifice, il lui fallut abattre, avec le Petit-Bourbon, une partie des hôtels de la rue des Poulies, entre autres celui de Longueville. C'était le plus ancien et le plus considérable. Il se composait d'un grand bâtiment d'entrée, d'une vaste cour, de l'hôtel proprement dit et d'immenses jardins. Ceux de nos lecteurs qui désireraient s'assurer de l'exactitude de ces détails n'ont qu'à jeter les yeux sur l'excellent plan de Gomboust, qui représente admirablement le Paris du XVIIe siècle, en 1652.

(2) Voyez notre dernier article, livraison du 15 juin, p. 1044-1047.

(3) Il est vraiment inconcevable qu'une femme d'autant d'esprit que Mme de Sablé ait poussé la peur de la maladie et de la contagion aussi loin que le témoignent tous les auteurs contemporains, Voiture, Tallemant, Mademoiselle, etc. Sa faiblesse en cette occasion et la fidélité de Mlle de Rambouillet nous sont attestées par plusieurs lettres inédites de ces deux dames, que nous trouvons à la bibliothèque de l'Arsenal dans les papiers de Conrart, in-4°, t. XIV.

Ce sont les propres paroles de Retz (1), et le galant évêque de Grasse, Godeau, les confirme par les complimens alambiqués en manière de sermon qu'il adresse à ce sujet à Mme de Longueville (2).

Pendant cette indisposition, M. de Longueville n'était pas auprès de sa femme. Le cardinal de Richelieu venait de l'envoyer prendre le commandement de l'armée d'Italie à la place du duc de Bouillon, l'aîné de Turenne, qui, compromis dans l'affaire du grand-écuyer Cinq-Mars, avait été arrêté par ordre du cardinal à la tête de son armée, conduit de Cazal à Lyon au château de Pierre-Encise, et se trouva encore très heureux de racheter sa vie par l'abandon de sa place forte de Sédan.

L'hiver de 1643 s'écoula pour Mme de Longueville dans les agréables occupations qui avaient charmé son adolescence. Elle était sans cesse au Louvre, à l'hôtel de Condé, à la Place-Royale ou à l'hôtel de Rambouillet, dont l'éclat s'accroissait chaque jour. C'était à peu près le temps de la *Guirlande de Julie*. Tallemant s'était proposé (3) d'ajouter au recueil des poésies de Voiture beaucoup d'autres pièces de l'hôtel de Rambouillet. En vérité, nous pourrions le suppléer à l'aide des manuscrits de Conrart, qui était aussi un des habitués de l'illustre hôtel. Nous puiserions à pleines mains dans ces manuscrits inépuisables, et nous n'aurions que l'embarras du choix; mais si tous ces vers peignent à merveille la société du XVIIe siècle, amoureuse de l'esprit comme de la bravoure, enivrée d'héroïsme et de galanterie, ils charmeraient peut-être médiocrement celle d'aujourd'hui, et la dernière fois nous avons mis les lecteurs de la *Revue* à une épreuve que nous n'oserions renouveler. Disons seulement que Mme de Longueville fut encore plus entourée que Mlle de Bourbon de cet encens poétique (4) un peu fade, il est vrai, mais qui rarement a déplu aux beautés les plus spirituelles. Nous avons sous les yeux des poésies de toute sorte et de toute main qui la représentent tantôt aux bals du Louvre et du Luxembourg, tantôt au Cours avec ses deux belles amies, Mlles du Vigean, tantôt suivant son mari dans

(1) Mademoiselle a beau dire, t. Ier, p. 47, que Mme de Longueville resta marquée de la petite vérole, Retz affirme le contraire. Édit. d'Amsterdam, 1731, t. Ier, p. 185 : « La petite vérole lui avoit ôté la première fleur de la beauté, mais elle lui en avoit laissé tout l'éclat. »

(2) *Lettres de Mgr Godeau sur divers sujets*, Paris, 1713, lettre 76, p. 243 : « De Grasse, ce 13 décembre 1642.... Pour votre visage, un autre se réjouira avec plus de bienséance de ce qu'il ne sera point gâté. Mlle Paulet me le mande. J'ai si bonne opinion de votre sagesse, que je crois que vous eussiez été aisément consolée si votre mal y eût laissé des marques. Elles sont souvent des cicatrices qu'y grave la divine miséricorde pour faire lire aux personnes qui ont trop aimé leur teint que c'est une fleur sujette à se flétrir devant que d'estre épanouie, etc. »

(3) Tome II, p. 295.

(4) Manuscrits de Conrart, in-4°, t. XXIV, p. 647; t. XVII, p. 721; *ibid.*, p. 823.

son gouvernement de Normandie et rappelée par l'hôtel de Rambouillet (1), partout poursuivie de soins et d'hommages, et montrant partout une douceur pleine de charme, avec la nonchalance qui ne l'abandonnait guère lorsque son cœur n'était pas occupé. Et il ne l'était pas encore, ou il ne l'était qu'à la surface. Elle n'aimait point, mais elle avait distingué dans la foule de ses adorateurs Maurice, comte de Coligny, le frère aîné de Dandelot, le fils du maréchal de Châtillon, qui avait soupiré pour elle avant son mariage, et ne s'était pas retiré devant un mari de quarante-sept ans, peu jaloux, et même encore dans les chaînes d'une autre.

Il est bien surprenant que les mémoires contemporains se taisent absolument sur Coligny, sur son caractère, son esprit, sa personne. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était un des amis particuliers de La Rochefoucauld, et surtout du duc d'Enghien (2), qui l'employa dans plus d'une négociation délicate. Nous avouons qu'un tel silence n'est guère en sa faveur; mais répondons-nous à nous-même que Coligny était jeune, qu'il n'avait pas eu le temps de se faire connaître, et qu'il a été naturellement éclipsé par son cadet Dandelot, qui succéda à son titre, et prit sa place auprès de Condé, dont il devint un des meilleurs lieutenans. Dans l'absence de tout autre document, un manuscrit de la Bibliothèque nationale, auquel déjà nous avons eu recours, nous fournit quelques détails dont nous ne garantissons point l'exactitude, mais qu'il ne nous est pas permis de négliger faute de mieux. Ce manuscrit, qui a pour auteur un M. de Maupassant, attaché au prince de Condé, nous représente Coligny comme très bien fait, sans avoir pourtant une tournure fort élégante, de beaucoup d'esprit, de beaucoup d'ambition, avec une médiocre réputation de courage, accusation étrange et tout-à-fait invraisemblable envers un Châtillon et un ami de Condé. Maupassant, prenant l'apparence pour la réalité, suppose aussi que Mme de Longueville partageait les sentimens de Coligny, parce qu'elle ne les rebutait pas, et il peint de couleurs assez romanesques les commencemens de leurs prétendues amours. Nous donnons le passage entier en l'abandonnant au jugement du lecteur (3) :

« Anne de Bourbon, duchesse de Longueville, estoit alors une des plus aimables personnes du monde, tant par les charmes de son esprit que par ceux de sa beauté. Coligny, fils aisné du maréchal de Châtillon, l'aimoit passionnément, et l'on dit qu'il estoit aimé. C'estoit un garçon de fort belle taille, mais qui avoit plustost l'air d'un Flamand que d'un François. Il avoit de l'esprit infiniment et des pensées vastes et grandes, mais on croit que sa valeur n'égaloit pas son ambition.

(1) Manuscrits de Conrart, t. X, p. 945 et 968, t. XIII, p. 340.

(2) *Mémoires* de La Rochefoucauld, collection Petitot, t. LI, p. 370 et 386.

(3) Bibliothèque nationale, *Supplément français*, n° 925.

Avant même le mariage de cette princesse, il estoit au mieux avec elle. On dit qu'il se servit d'un moyen assez fin et fort extraordinaire pour lui déclarer sa passion. Le roman de *Polexandre* (1) estoit fort à la mode et fort en vogue, mais principalement à l'hostel de Condé, qu'on regardoit alors comme le temple de la galanterie et des beaux esprits. Le duc d'Enghien lisoit ce livre à toute heure, et, y trouvant une lettre tendre et passionnée, il la montra à Coligny, pour lequel il n'avoit rien de caché. Celuy-ci sut profiter d'une occasion si favorable, et proposa au duc d'Enghien d'en faire une copie pour la mettre adroitement dans la poche de la duchesse. Il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'y eût à l'hôtel de Condé quelque espèce de feste, et l'on y dansoit presque tous les soirs. La proposition fut acceptée, et Coligny s'estant volontiers chargé de copier cette lettre, il la donna au duc d'Enghien. Ce jour-là, tout le monde estoit paré, et la duchesse brilloit de mille rayons. Le bal commença de bonne heure, et le duc, ayant pris la main de sa sœur, exécuta aysément leur dessein. Je ne scay pas davantage, mais il y a apparence que la lettre fut lue et que la duchesse ne s'en plaignit pas. »

Pendant que les jeunes gens se livraient ainsi aux plaisirs de la galanterie, de graves événemens changeaient la face de la cour et de la France.

Richelieu était mort le 2 décembre 1642, après avoir vu Cinq-Mars monter sur un échafaud, le comte de Soissons enseveli dans sa victoire de la Marfée, et le duc de Bouillon contraint de rendre à la royauté la principauté de Sédan. A peine avait-il fermé les yeux, que ses ennemis avaient repris leurs desseins et leurs espérances. Fidèle à son ministre jusqu'après la mort, Louis XIII les contint quelque temps. Il employa Mazarin, que le cardinal lui avait donné, et continua sa politique en l'adoucissant; mais il ne lui survécut pas même une année. Le 14 mai 1643, il alla le rejoindre, laissant un roi de quatre ans, la régence aux mains d'une femme, notre frontière du Nord menacée, les factions frémissantes, et, pour soutenir le fardeau des affaires, le duc d'Orléans et le prince de Condé heureusement unis dans le conseil de régence, Mazarin à la tête du cabinet, et le duc d'Enghien à la tête de l'armée. C'en fut assez pour sauver la France.

Le duc d'Enghien reçut en Flandre, avant tout le monde, par un courrier extraordinaire, la nouvelle de la mort du roi. Il craignit que cette nouvelle n'enflât le courage des Espagnols et ne diminuât celui des Français; il prit la résolution de la cacher et de précipiter l'inévitable bataille où devaient se jouer les destinées de la patrie. Perdue,

(1) Le *Polexandre* de Gomberville parut en 1637. Ce roman eut un grand succès et en peu de temps plusieurs éditions; la meilleure et la plus complète est celle de 1645, en cinq parties, formant huit volumes.

elle introduisait l'ennemi dans le cœur du pays; mais, gagnée, elle imprimait à l'Espagne et à l'Europe entière une terreur nécessaire au début d'un règne nouveau, elle affermissait la régence d'Anne d'Autriche, elle mettait la royauté au-dessus de toutes les factions, sans compter qu'elle élevait très haut la fortune de la maison de Condé. Le duc d'Enghien soumit l'affaire au conseil des généraux, mais pour la forme, déclarant qu'il prenait sur lui l'événement, et le lendemain 19 mai, pendant que l'on portait à Saint-Denis le corps de Louis XIII, il livra la bataille de Rocroy. Elle dura une journée entière. Quelque temps compromise par le vieux maréchal qu'on lui avait donné pour le conduire, elle fut gagnée par Condé lui-même, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, grace à une manœuvre qui révéla d'abord le grand capitaine et inaugura une nouvelle école guerrière. Condé s'était chargé, avec Gassion, du commandement de l'aile droite. Il avait confié sa gauche à La Ferté-Seneterre ainsi qu'au maréchal de l'Hôpital, qui représentait la vieille école. Il avait mis Espenan au centre avec l'infanterie, et placé la réserve entre les mains de Sirot, officier de fortune comme Gassion (1). Dirigée par Condé en personne, l'aile droite française renversa tout ce qui était devant elle et poussa vigoureusement l'ennemi. Pendant ce temps, l'aile gauche de La Ferté-Seneterre et du maréchal de l'Hôpital était fort mal traitée, ses deux commandans mis hors de combat, et, en s'ébranlant, elle menaçait d'entraîner dans sa déroute le centre, où Espenan tenait toujours ferme, mais demandait à grands cris du renfort. Un autre, avant Condé, n'eût pas manqué de revenir sur ses pas, de retraverser, dans une attitude équivoque, l'espace glorieusement parcouru, et de se porter ainsi au secours de sa gauche et de son centre, en ménageant sa réserve pour achever la victoire ou pour couvrir et réparer la défaite. Condé prit un tout autre parti. Au lieu de reculer, il avance encore; puis, arrivé à la hauteur des lignes ennemies où était placée l'infanterie italienne, wallonne et allemande, il tourne à gauche, se jette sur cette infanterie, lui passe sur le ventre, et vient fondre sur les derrières de l'aile victorieuse, après avoir fait dire à Sirot de marcher avec toute sa réserve au secours de d'Espenan et de l'Hôpital et de rétablir à tout prix le combat, ce que fit admirablement Sirot. Ainsi prise entre deux feux, l'armée ennemie céda à gauche comme à droite, et la journée fut gagnée. Mais ce n'était pas assez d'avoir délivré la France du danger présent, il fallait, en ce même jour, délivrer en quelque sorte l'avenir, en détruisant ce qui faisait la force et le prestige des armées espagnoles, la vieille infanterie vraiment espagnole, qui formait la réserve en sa qualité de

(1) Je m'appuie sur la relation donnée par Lenet, qui est à peu près celle qui fut envoyée dans le temps par les ordres du duc d'Enghien à son père, le prince de Condé. — Lenet, édit. Michaud, p. 479, etc.

troupe d'élite, et, selon les règles de l'ancienne stratégie et la politique du cabinet de Madrid, avait été précieusement ménagée et n'avait pas encore donné, c'est-à-dire était restée inutile. Elle n'eut plus qu'à mourir. Condé l'assaillit de toutes parts avec ses escadrons victorieux, avec tout ce qu'il put ramasser d'infanterie, surtout avec son artillerie, et il finit, après une mémorable résistance, par la démolir de fond en comble (1) : elle périt presque tout entière à Rocroy.

Au bruit de cette bataille, où tout était merveilleux, la jeunesse du général, la hardiesse et la nouveauté des manœuvres, la grandeur des résultats, la cour et Paris ressentirent des transports d'enthousiasme. On avait redouté les derniers désastres, et on était sauvé, et on était victorieux, et on voyait s'ouvrir devant soi une longue suite de semblables victoires que promettait un pareil début. Depuis Henri IV, la France avait eu sans doute d'excellens généraux qui connaissaient bien leur métier et avaient eu des succès en Allemagne et en Italie; mais voici qu'il s'élevait un général de vingt-deux ans qui les effaçait tous, et créait une nouvelle manière de faire la guerre où l'audace était au service du calcul, comme Descartes et Corneille, qu'on me passe cette comparaison, venaient de créer une philosophie et une poésie nouvelles, pour servir de solide fondement ou d'éclatant interprète à des sentimens et à des pensées sublimes. Rocroy répond au *Cid*, à *Cinna* et à *Polyeucte*, ainsi qu'au *Discours de la Méthode*, dans l'histoire de la grandeur française : époque incomparable que nulle autre n'a égalée, et dont n'approche pas même celle du consulat après Marengo, parce qu'au milieu de toutes ses splendeurs le consulat n'a eu ni Descartes ni Corneille!

On se figure aisément l'ivresse de l'hôtel de Condé, quand un des camarades du duc d'Enghien dans les amusemens de Chantilly et de Liancourt (2), La Moussaye, qui lui avait servi d'aide-de-camp pendant toute la journée, apporta la triomphante nouvelle. Toutes les muses de Rambouillet, grandes et petites, chantèrent les exploits de leur brillant disciple. Les drapeaux espagnols pris à Rocroy furent étalés pendant

(1) Bossuet, dans son admirable récit de la bataille de Rocroy, en a parfaitement peint la fin, la destruction de l'infanterie espagnole; mais le grand évêque n'a pas même indiqué la manœuvre qui décida du sort de la journée. Il est à regretter que Napoléon n'ait pas fait sur les campagnes de Condé le même travail que sur celles de Turenne et de Frédéric, et qu'après avoir incidemment jugé, avec la supériorité du maître, et dignement relevé la judicieuse audace qui remporta la bataille de Nortlingen, où Condé ne craignit pas d'engager la seule aile qui lui restait pour rétablir le combat, au lieu de l'employer à faire une retraite bien difficile devant la cavalerie de Jean de Vert, il n'ait pas même consacré un chapitre à l'examen de la bataille de Rocroy, qui commence la nouvelle école, et de la bataille de Lens, qui en est le chef-d'œuvre.

(2) Voyez, dans la livraison du 15 juin dernier, les vers du duc d'Enghien adressés de Liancourt à La Moussaye et à Roussillon.

plusieurs jours dans les grandes salles de l'hôtel de Condé, avant d'être transportés à Notre-Dame. Le peuple se pressait pour les contempler. Et en même temps que l'orgueil patriotique faisait battre tous les cœurs, on était ému jusqu'aux larmes en apprenant que le jeune capitaine, aussi humain et aussi pieux que brave, avait fait fléchir le genou à toute l'armée sur le champ de bataille pour remercier Dieu, qu'ensuite il avait pris soin des blessés, vainqueurs ou vaincus, comme s'ils étaient de sa propre famille, les consolant, les encourageant, leur distribuant les plus abondans secours sans jamais les humilier, et qu'il avait demandé pour ses lieutenans toutes les récompenses, ne voulant pour lui que la gloire, comme les héros des tragédies et des romans dont il était épris avec tout son siècle, le Cid, Polexandre, Cyrus. Bientôt on sut qu'après quelques jours donnés à la religion et à l'humanité, le duc d'Enghien avait repris la poursuite de l'ennemi, et qu'il était déjà sous les murs de Thionville.

La maison de Condé avait besoin de l'éclat et de la force que lui renvoyait la victoire de Rocroy pour faire face à ses propres ennemis et tirer satisfaction de l'insulte qui venait de lui être faite dans la personne de Mme de Longueville.

Il faut se faire une idée juste de la situation des affaires et de celle des partis qui se disputaient le gouvernement pour saisir l'importance d'une aventure qui en elle-même semble assez peu de chose.

Depuis la mort de Richelieu, il s'était formé une faction puissante composée de tous ceux que l'impérieux cardinal avait sacrifiés à ses desseins, qu'il avait exilés de la cour ou de la France, et qui, leur redoutable ennemi au cercueil, brûlaient de s'emparer de ses dépouilles. Ils croyaient pouvoir compter sur la reine Anne, car elle aussi elle avait été opprimée, et c'était pour son service qu'ils avaient encouru la persécution. La faveur de la régente leur paraissait donc une dette, et ils la réclamaient d'une façon qui peu à peu blessa la reine et la tourna contre eux. A mesure qu'ils perdaient du terrain auprès d'elle, Mazarin en gagnait. Il était jeune encore, beau, doux, insinuant, fidèle à la politique de Richelieu, son maître, mais la pratiquant différemment; d'un esprit moins élevé et moins vaste, n'unissant pas, comme son incomparable devancier, le génie de l'administration dans toutes ses branches à celui de la politique générale; particulièrement diplomate, mais diplomate du premier ordre, et ayant attaché son nom aux deux plus grands traités du XVIIe siècle, le traité de Westphalie et celui des Pyrénées; inépuisable en ressources et en expédiens; préférant toujours l'artifice à la violence, ménageant tout le monde, traitant avec tous les partis, aimant mieux les corrompre que d'avoir à les exterminer; s'appliquant, surtout en 1643, à pénétrer dans le cœur de la reine, comme aussi l'avait tenté Richelieu, mais possédant bien

d'autres moyens pour y réussir. Le beau cardinal réussit donc. Une fois maître du cœur, il dirigea aisément l'esprit de la reine, et lui enseigna l'art difficile de poursuivre toujours le même but, la suprématie de l'autorité royale, à l'aide des conduites les plus diverses, selon la diversité des circonstances. Dans le commencement, tout son effort fut de se maintenir et d'écarter les *importans*. On appelait ainsi les chefs des mécontens, à cause des airs d'importance qu'ils se donnaient, blâmant à tort et à travers toutes les mesures du gouvernement, affectant une sorte de mélancolie, de profondeur et de sublimité quintessenciée, qui les séparait des autres hommes. Ils régnaient dans les salons, et ils exerçaient une autorité considérable à la cour et dans tout le royaume, parce qu'ils avaient à leur tête les deux grandes maisons de Vendôme et de Lorraine.

Le duc de Beaufort, l'aîné des enfans du duc de Vendôme, était alors le vrai représentant de sa maison. Il portait fièrement le nom de petit-fils de Henri IV; il avait de la bravoure et de l'honneur. Pendant les plus mauvais jours, il avait montré une fidélité chevaleresque à la reine, qui, avant d'avoir apprécié Mazarin, penchait fort de son côté, et il l'eût peut-être emporté s'il n'eût gâté ses affaires par des prétentions excessives et une hauteur bien peu habile avec une Espagnole, qu'il fallait flatter long-temps avant de la gouverner. Il n'avait d'ailleurs aucun génie, et il eût échoué d'une façon misérable au premier rang : il n'était fait que pour le rôle qu'il a joué depuis, celui d'un héros de théâtre.

La maison de Guise épuisée ne possédait en ce moment aucun homme supérieur. Long-temps exilée, elle avait perdu en Italie son chef, Charles de Lorraine, en 1640, et, en 1639, le prince de Joinville, auquel on avait autrefois songé pour Mlle de Bourbon. A la mort de ce prince, celui de ses frères qui venait après lui était cet Henri de Guise, d'abord archevêque de Reims, puis duc de Guise, si célèbre par ses aventures, sa bravoure et sa légèreté, qui eut toutes les ambitions, forma toutes les entreprises, et ne réussit à rien, pas même à être un héros de roman, quoi qu'on ait dit. Voyez en effet, je vous prie, si c'est ici la vie d'un chevalier, d'un de nos anciens paladins, comme l'appelle Mme de Motteville (1), et s'il fit l'amour comme dans les romans, ainsi que le prétend Mademoiselle (2). Après la mort de son père et de son frère aîné, il fait sa paix avec Richelieu et revient à la cour; un an à peine écoulé, il conspire contre Richelieu avec le comte de Soissons, et il est forcé de quitter la France. Pendant qu'il était archevêque de Reims, il s'était épris de la belle Anne de Gonzague, depuis la princesse palatine;

(1) *Mémoires*, t. II, p. 108.
(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 231.

il s'était engagé avec elle par une promesse de mariage authentique et signée (1), et lorsque Anne de Gonzague, comptant sur sa parole, fait la folie de s'enfuir pour aller le rejoindre à Bruxelles, se faisant déjà appeler Mme de Guise, elle le trouve marié à la comtesse de Bossu, dont il se lasse bientôt, et qu'il quitte à son tour pour revenir à Paris, quand Richelieu et Louis XIII ne sont plus. Là, il fait une cour bien facile à Mme de Montbazon. Un peu après, il devient éperdument amoureux de Mlle de Pons, une des filles d'honneur de la reine Anne, fort jolie et fort coquette; il veut l'épouser; il s'en va solliciter à Rome la rupture de son premier mariage, et par occasion, pour conquérir une couronne à sa nouvelle maîtresse, il court se mettre à la tête de l'insurrection de Naples. Il arrive à travers mille hasards, fait faute sur faute, déploie la valeur la plus brillante, sans aucun talent ni politique ni militaire, est fait prisonnier par les Espagnols, supplie Condé, malheureusement alors tout-puissant en Espagne, d'obtenir sa délivrance, lui promettant un dévouement à toute épreuve; et, après qu'il a retrouvé sa liberté, grace à l'intervention de Condé, au lieu de le servir comme il s'y est engagé par une déclaration publique, il l'abandonne, passe à Mazarin, prend part à tout ce qui se fait contre son libérateur, intente à cette même Mlle de Pons, dont il voulait faire une reine de Naples, un procès honteux, pour ravoir les meubles et les pierreries qu'il lui avait donnés, devient grand chambellan, et n'est bon qu'à parader dans les fêtes et les tournois de la cour, et à faire dire, quand on le voit passer avec Condé : voilà le héros de la fable à côté du héros de l'histoire; emportant avec lui au tombeau, en 1664, cette illustre maison de Guise, qui méritait de finir autrement. En 1643, à son arrivée à Paris, il était tombé dans le parti des *importans*, et il était merveilleusement fait pour être un des chefs de ce parti, car il était vain, brillant et incapable.

Les femmes occupaient une grande place dans cette Fronde anticipée du commencement de la régence.

La reine Anne avait eu autrefois pour confidentes et pour amies la célèbre duchesse de Chevreuse et Mlle d'Hautefort, devenue depuis la maréchale duchesse de Schomberg. Ces deux dames n'avaient de commun qu'une grande beauté et une disgrace courageusement supportée. Marie d'Hautefort était, avec Mme de Sablé, un des modèles de la vraie précieuse, aussi belle, aussi spirituelle, et qui avait égalé sa conduite à ses maximes. Fille d'honneur de la reine, Louis XIII avait eu pour elle cet amour platonique, alors à la mode, dont il aima aussi Mlle de Lafayette. Richelieu, après avoir essayé inutilement de la gagner,

(1) Nous avons trouvé, dans les manuscrits de Conrart, t. V, in-fol., p. 605, les pièces les plus authentiques à ce sujet.

l'avait brouillée avec son royal amant et fait exiler de la cour. La reine Anne l'avait aimée presque autant que le roi, et, aussitôt qu'elle avait été libre et maîtresse d'elle-même, elle lui avait écrit de sa main : « Venez, ma chère amie, je meurs d'impatience de vous embrasser. » Mlle d'Hautefort était accourue; mais, quand elle avait voulu parler de Mazarin comme autrefois de Richelieu, elle avait trouvé une audience moins favorable, et, n'ayant pas su s'accommoder à la situation nouvelle, ses tendresses impérieuses avaient bientôt fatigué. Mme de Chevreuse était loin de valoir Mlle d'Hautefort. Elle avait eu sa beauté, mais non pas ses vertus, et son esprit était surtout un esprit d'intrigue. Marie de Rohan Montbazon, fille du duc de Montbazon, d'un premier lit, d'abord mariée au connétable de Luynes, veuve de très bonne heure, était entrée dans la maison de Lorraine en épousant le duc de Chevreuse. Victime de sa fidélité à la reine, bannie par Richelieu, elle avait long-temps erré en Europe, et elle rapportait en France les prétentions d'une émigrée. Tout entière à la galanterie, dévouée à l'amant du jour, elle remua ciel et terre pour renverser Mazarin et mettre à sa place Châteauneuf, ancien garde des sceaux, qui passait dans le parti pour un homme d'une capacité supérieure et en état d'être premier ministre. Elle exigeait aussi une grande situation pour La Rochefoucauld, qui lui avait été plus ou moins tendrement attaché, et qui en était encore à cette sentimentalité romanesque, à la façon du duc de Guise, dont le fond est presque toujours une vanité effrénée, honteuse d'elle-même, et dont le dernier mot devait être ici, au bout des intrigues de la Fronde, le livre des *Maximes*.

Mazarin se défendait, comme nous l'avons dit, en s'insinuant peu à peu dans le cœur de la reine, et, aux attaques des maisons de Vendôme et de Lorraine, il opposait le poids des anciens partisans de Richelieu, nombreux encore et accrédités, surtout la maison de Condé, avec ses alliances et ses amitiés, les Montmorency, les Longueville, les Brézé, les Ventadour, les Châtillon. C'en était fait de Mazarin dans ces commencemens difficiles, si le prince de Condé n'était pas demeuré inébranlablement attaché à l'autorité royale. Il soutint l'incertain duc d'Orléans, qui, après avoir mis la main dans plus d'une intrigue contre Richelieu et s'être sauvé lui-même en livrant ses amis, était tenté de reprendre ses allures équivoques. M. le Prince était trop politique pour ne pas comprendre qu'il lui valait bien mieux être le puissant protecteur que l'adversaire inégal de la royauté; qu'en ce cas il fallait la défendre avec énergie, et que son rang l'élèverait toujours bien au-dessus d'un ministre, quand ce ministre n'était pas Richelieu; et si personne alors ne contestait la capacité de Mazarin, personne aussi ne soupçonnait toute sa portée. Chef du conseil et gouverneur de Paris, M. le Prince s'appliqua, de concert avec Monsieur, lieutenant général du

royaume, à déjouer toutes les trames des *importans*, et par là il s'en fit d'ardens ennemis.

Leur haine pour la maison de Condé rejaillissait à peine sur Mme de Longueville. Sa douceur dans toutes les choses où son cœur n'était pas sérieusement engagé, sa parfaite indifférence politique à cette époque de sa vie, avec les graces de son esprit et de sa figure, la rendaient aimable à tout le monde et la protégeaient contre l'injustice des partis. Mais, en dehors des affaires d'état, elle avait une ennemie, et une ennemie redoutable, dans la duchesse de Montbazon. Nous avons dit que Mme de Montbazon avait été la maîtresse de M. de Longueville; il faut la faire un peu plus connaître, car elle est un des principaux personnages du drame que nous avons à raconter.

Marie de Bretagne, née vers 1612, morte à quarante-cinq ans en 1657, était la fille aînée de cette fameuse comtesse de Vertus dont le père était La Varenne Fouquet, maître d'hôtel et serviteur très complaisant d'Henri IV. Le comte de Vertus, de l'illustre maison de Bretagne, avait épousé Mlle de La Varenne à cause de son extrême beauté, et il s'était empressé de la tirer de Paris et de l'emmener chez lui. Il n'y gagna rien, et Tallemant (1) nous a raconté de la belle comtesse une histoire galante, terminée de la plus tragique manière. La fille était digne de sa mère par sa beauté, et elle la laissa bien loin derrière elle par ses vices. Mariée en 1628 au duc de Montbazon, le père de Mme de Chevreuse, lorsqu'il était déjà vieux (2) et qu'elle était encore au couvent, elle se mit bientôt à son aise. L'esprit n'était pas son plus brillant côté, et le peu qu'elle en avait était tourné à la ruse et à la perfidie. « Son esprit, dit l'indulgente Mme de Motteville (3), n'étoit pas si beau que son corps; ses lumières étoient bornées par ses yeux, qui commandoient qu'on l'aimât. Elle prétendoit à l'admiration universelle. » Sur son caractère, tous les témoignages sont unanimes. Retz, qui la connaissait bien, en parle ainsi (4) : « Mme de Montbazon étoit d'une très grande beauté. La modestie manquoit à son air. Son jargon eût suppléé dans un temps calme à son esprit. Elle eut peu de foi dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimoit rien que son plaisir, et au-dessus de son plaisir son intérêt. Je n'ai jamais vu une personne qui ait conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Souverainement vaine et aimant passionnément l'argent, c'est

(1) Tallemant, t. III, p. 407.

(2) Né en 1567, mort quelques années avant sa femme, en 1654, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

(3) *Mémoires*, t. Ier, p. 46.

(4) T. Ier, p. 221. — Il en cite, ainsi que Tallemant et même Mme de Motteville, des choses incroyables. Les recueils de chansons du temps abondent en épigrammes outrageantes contre elle. Voyez le *Recueil de Maurepas* à la Bibliothèque nationale et les recueils de *Chansons historiques* de la bibliothèque de l'Arsenal.

à l'aide de sa beauté qu'elle poursuivait l'influence et la fortune. Elle en prenait donc un soin infini, et comme de son idole et comme de sa ressource et de son trésor. Elle l'entretenait et la relevait par toutes sortes d'artifices, et elle la conserva presque entière jusqu'à sa mort. Mme de Motteville assure que dans ses dernières années elle était « aussi enchantée de la vanité que si elle n'avoit eu que vingt-cinq ans (1); » qu'elle avait le même désir de plaire, et qu'elle portait son deuil avec tant d'agrément que « l'ordre de la nature se trouvoit changé, puisque beaucoup d'années et de beauté se pouvoient rencontrer ensemble. » Dix ans auparavant, en 1647, à trente-cinq ans, lorsque Mazarin donna une comédie à machines et en musique, à la mode d'Italie, c'est-à-dire un opéra, le soir il y eut un grand bal, et la duchesse de Montbazon y parut parée de perles et avec une plume rouge sur la tête, dans un tel éclat qu'elle ravit toute l'assemblée, « montrant par là que des beaux l'arrière-saison est toujours belle (2). » On peut penser ce qu'elle était en 1643, à trente et un ans.

Des deux conditions de la beauté parfaite, la force et la grace (3), Mme de Montbazon possédait la première au suprême degré; mais cette qualité étant presque seule ou tout-à-fait dominante laissait quelque chose à désirer, c'est-à-dire précisément ce qui fait le charme de la beauté. Elle était grande et majestueuse, même à ce point que Tallemant, qui exagère toujours et ment rarement, dit : « C'étoit un colosse (4). » Elle possédait tout le luxe des attraits de l'embonpoint. Sa gorge rappelait celle des statues antiques, avec un peu d'excès peut-être. Ce qui frappait le plus en sa figure était des yeux et des cheveux très noirs sur un fond d'une éblouissante blancheur. Le défaut était un nez un peu fort, avec une bouche trop enfoncée qui donnait à son visage une apparence de dureté (5). On voit que c'était juste l'opposé de Mme de Longueville. Celle-ci était grande et ne l'était pas trop. La richesse de sa taille n'ôtait rien à sa délicatesse. Un embonpoint tempéré laissait déjà paraître et retenait encore dans une mesure exquise la beauté des formes de la femme. Ses yeux étaient du bleu le plus doux; son abondante chevelure du plus beau blond cendré. Elle

(1) Mme de Motteville, t. V, p. 246.

(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 410.

(3) Voyez la théorie exposée dans cette *Revue* l'année dernière, 1er août 1851.

(4) T. III, p. 410.

(5) Sur la beauté de Mme de Montbazon, nous avons uni ce que disent Tallemant, t. III, p. 411, et Mme de Motteville, t. Ier, p. 146. Le lecteur peut juger de la vérité de notre description en allant voir à Versailles, dans la curieuse galerie de l'attique du nord, sous le no 2030, un petit tableau où Mme de Montbazon est représentée en buste, vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, avec un collier de perles, un beau front très découvert, de beaux yeux noirs, une gorge magnifique, mais le tout un peu fort et sans beaucoup de distinction.

avait le plus grand air, et malgré cela son trait particulier était la grace. Ajoutez la suprême différence des manières et du ton. Mme de Longueville était dans tout son maintien la dignité, la politesse, la modestie, la douceur même, avec une langueur et une nonchalance qui n'étaient pas son moindre charme. Sa parole était rare ainsi que son geste; les inflexions de sa voix étaient une musique parfaite (1). L'excès, où jamais elle ne tomba, eût été plutôt une sorte de mignardise. Tout en elle était esprit, sentiment, agrément. Mme de Montbazon au contraire avait la parole libre, le ton leste et dégagé, de la morgue et de la hauteur.

Ce n'en était pas moins une créature très attrayante, quand elle voulait l'être, et elle eut un grand nombre d'adorateurs, et d'adorateurs heureux, depuis Gaston, duc d'Orléans, et le comte de Soissons, tué à la Marfée, jusqu'à Rancé, le futur fondateur de la Trappe. M. de Longueville avait été quelque temps l'amant en titre, et il lui faisait des avantages considérables. Quand il épousa Mlle de Bourbon, Mme la Princesse exigea, sans être il est vrai bien fidèlement obéie, qu'il rompît tout commerce avec son ancienne maîtresse. De là dans cette ame intéressée une irritation que redoubla la vanité blessée, lorsqu'elle vit cette jeune femme avec son grand nom, un esprit merveilleux, un charme indéfinissable, s'avancer dans le monde de la galanterie, entraîner sans le moindre effort tous les cœurs après elle, et lui enlever ou partager du moins cet empire de la beauté dont elle était si fière, et qui lui était si précieux. D'un autre côté, le duc de Beaufort n'avait pu se défendre pour Mme de Longueville d'une admiration passionnée qui avait été très froidement reçue. Il en avait eu du dépit, et cette blessure saigna long-temps, c'est son ami La Châtre qui nous l'apprend (2), même après qu'il eut porté ses hommages à Mme de Montbazon. Celle-ci, comme on le pense bien, aigrit encore ses ressentimens. Enfin le duc de Guise, récemment arrivé à Paris, s'était mis à la fois dans le parti des *importans* et au service de Mme de Montbazon, qui l'accueillit fort bien, en même temps qu'elle s'efforçait de garder ou de rappeler M. de Longueville, et qu'elle régnait sur Beaufort, dont le rôle auprès d'elle était un peu celui de cavalier servant. On le voit, Mme de Montbazon disposait ainsi, par Beaufort et par Guise, comme aussi par sa belle-fille, Mme de Chevreuse, de la maison de Vendôme et de la maison de Lorraine, et elle employa tout ce crédit au profit de sa haine contre Mme de Longueville. Elle brûlait de lui nuire; elle en trouva l'occasion.

Un jour qu'elle avait chez elle une nombreuse compagnie, on ra-

(1) Villefore, p. 32.
(2) *Mémoires* de La Châtre dans la collection Petitot, t. LI, p. 230.

massa deux lettres qui n'avaient pas de signature, mais qui étaient d'une écriture de femme et d'un style peu équivoque. On se mit à les lire, on en fit mille plaisanteries, on en rechercha l'auteur. Mme de Montbazon prétendit qu'elles étaient tombées de la poche de Maurice de Coligny, qui venait de sortir, et qu'elles étaient de la main de Mme de Longueville. Le mot d'ordre une fois donné, tous les échos du parti des *importans* le répandirent, et cette aventure devint l'entretien de la cour. Voici quelles étaient les deux lettres trouvées chez Mme de Montbazon; une frivole curiosité nous les a très fidèlement conservées (1) :

I.

« J'aurois beaucoup plus de regret du changement de votre conduite si je croyois moins mériter la continuation de votre affection. Je vous avoue que, tant que je l'ai crue véritable et violente, la mienne vous a donné tous les avantages que vous pouviez souhaiter. Maintenant, n'espérez pas autre chose de moi que l'estime que je dois à votre discrétion. J'ai trop de gloire pour partager la passion que vous m'avez si souvent jurée, et je ne veux plus vous donner d'autre punition de votre négligence à me voir que celle de vous en priver tout-à-fait. Je vous prie de ne plus venir chez moi, parce que je n'ai plus le pouvoir de vous le commander. »

II.

« De quoi vous avisez-vous après un si long silence? Ne savez-vous pas bien que la même gloire qui m'a rendue sensible à votre affection passée me défend de souffrir les fausses apparences de sa continuation? Vous dites que mes soupçons et mes inégalités vous rendent la plus malheureuse personne du monde; je vous assure que je n'en crois rien, bien que je ne puisse nier que vous ne m'ayez parfaitement aimée, comme vous devez avouer que mon estime vous a dignement récompensé. En cela, nous nous sommes rendu justice, et je ne veux pas avoir dans la suite moins de bonté, si votre conduite répond à mes intentions. Vous les trouveriez moins déraisonnables si vous aviez plus de passion, et les difficultés de me voir ne feroient que l'augmenter au lieu de la diminuer. Je souffre pour n'aimer pas assez et vous pour aimer trop (2). Si je vous dois croire, changeons d'humeur; je trouverai du repos à faire mon devoir, et vous devez y manquer pour vous mettre en liberté. Je n'aperçois pas que j'oublie la façon dont vous avez passé avec moi l'hiver, et que je vous parle aussi franchement que j'ai

(1) Mademoiselle, t. Ier, p. 62 et 63.

(2) Il me semble qu'il faudrait mettre : « Je souffre pour aimer trop, et vous pour n'aimer pas assez. »

fait autrefois. J'espère que vous en userez aussi bien, et que je n'aurai point de regret d'être vaincue dans la résolution que j'avois faite de n'y plus retourner. Je garderai le logis trois ou quatre jours de suite, et l'on ne m'y verra que le soir : vous en savez la raison. »

Ces lettres n'étaient pas controuvées. Elles avaient été réellement écrites par Mme de Fouquerolles au beau et élégant marquis de Maulevrier (1), qui avait eu la sottise de les perdre dans le salon de Mme de Montbazon. Maulevrier, tremblant d'être reconnu et d'avoir compromis Mme de Fouquerolles, courut chez un des chefs du parti des *importans,* La Rochefoucauld, qui était son ami, lui confia son secret, et le supplia de s'entremettre pour assoupir cette affaire. La Rochefoucauld fit comprendre à Mme de Montbazon qu'il était de son intérêt de faire ici la généreuse, car on reconnaîtrait bien aisément l'erreur ou la fraude, dès qu'on en viendrait à confronter l'écriture de ces lettres avec celle de Mme de Longueville; qu'il lui fallait donc prévenir un éclat qui retomberait sur elle. Mme de Montbazon remit les lettres originales à La Rochefoucauld, qui les fit voir à M. le Prince et à Mme la Princesse, à Mme de Rambouillet et à Mme de Sablé, particulières amies de Mme de Longueville, et, la vérité bien établie, les brûla en présence de la reine, délivrant Maulevrier et Mme de Fouquerolles de l'inquiétude mortelle où ils avaient été pendant quelque temps (2).

Peut-être eût-il été sage de s'en tenir là. C'était l'avis un peu intéressé du faible et prudent M. de Longueville, qui voulait ménager Mme de Montbazon, et ne croyait pas que l'honneur de sa femme eût beaucoup à gagner à un plus grand éclat. Mme de Longueville n'était pas non plus fort animée; mais Mme la Princesse, avec son humeur altière et dans le premier enivrement des succès de son fils, exigea une réparation égale à l'offense, et déclara hautement que, si la reine et le gouvernement ne prenaient pas en main l'honneur de sa maison, elle et tous les siens se retireraient de la cour : elle s'indignait à la seule idée qu'on pût mettre un moment sa fille en balance avec la petite-fille d'un cuisinier, disait-elle, voulant parler de La Varenne, père de la comtesse de Vertus, et qui avait été maître d'hôtel d'Henri IV. En vain tout le parti des *importans,* Beaufort et Guise à leur tête, tint des assemblées, s'agita et menaça; en vain Mme de Chevreuse, qui n'avait pas encore perdu tout crédit auprès de la reine, soutint vivement sa belle-mère : Mazarin était trop habile pour se mettre sur les bras deux ennemis à la fois, et pour se brouiller avec les Condé sans aucun espoir d'acquérir ou de désarmer les Lorrains et les Vendôme. Il tourna aisément la reine du côté de Mme la Princesse. Mme de Longue-

(1) Voyez Mademoiselle, Mme de Motteville et La Rochefoucauld.

(2) *Mémoires* de La Rochefoucauld, collection Petitot, t. LI, p. 387.

ville était allée passer les premiers momens de cette désagréable aventure à la Barre, auprès de ses chères amies, Mlles du Vigean. La reine elle-même alla l'y voir, et lui promit sa protection. On décida que la duchesse de Montbazon se rendrait chez Mme la Princesse, à l'hôtel de Condé, et lui ferait une réparation publique. Mme de Motteville raconte avec beaucoup d'agrément tout ce qu'il fallut de diplomatie pour ménager et régler ce que dirait Mme de Montbazon et ce que répondrait Mme la Princesse. « La reine étoit dans son grand cabinet, et Mme la Princesse étoit avec elle, qui, tout émue et toute terrible, faisoit de cette affaire un crime de lèse-majesté. Mme de Chevreuse, engagée par mille raisons dans la querelle de sa belle-mère, étoit avec le cardinal Mazarin pour composer la harangue qu'elle devoit faire. Sur chaque mot, il y avoit un pourparler d'une heure. Le cardinal, faisant l'affairé, alloit d'un côté et d'autre, pour raccommoder leur différend, comme si cette paix eût été nécessaire au bonheur de la France et au sien en particulier. Il fut arrêté que la criminelle iroit chez Mme la Princesse le lendemain, où elle devoit dire que le discours qui s'étoit fait de la lettre étoit une chose fausse, inventée par de méchans esprits, et qu'en son particulier elle n'y avoit jamais pensé, connoissant trop bien la vertu de Mme de Longueville et le respect qu'elle lui devoit. Cette harangue fut écrite dans un petit billet qui fut attaché à son éventail, pour la dire mot à mot à Mme la Princesse. Elle le fit de la manière du monde la plus fière et la plus haute, faisant une mine qui sembloit dire : Je me moque de ce que je dis. »

Mademoiselle (1) nous donne les deux discours prononcés : « Madame, je viens ici pour vous protester que je suis très innocente de la méchanceté dont on m'a voulu accuser : il n'y a aucune personne d'honneur qui puisse dire une calomnie pareille. Si j'avois fait une faute de cette nature, j'aurois subi les peines que la reine m'auroit imposées; je ne me serois jamais montrée dans le monde et vous en aurois demandé pardon. Je vous supplie de croire que je ne manquerai jamais au respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai de la vertu et du mérite de Mme de Longueville. » Mme la Princesse répondit : « Madame, je reçois très volontiers l'assurance que vous me donnez de n'avoir nulle part à la méchanceté que l'on a publiée; je défère trop au commandement que la reine m'en a fait. »

On trouve dans le journal manuscrit d'Olivier d'Ormesson (2) quelques détails qui ajoutent au piquant de cette scène de comédie. Elle eut lieu le 8 août. Le cardinal Mazarin y assistait, comme témoin de la part de la reine. Mme de Montbazon ayant commencé son discours sans

(1) Tome Ier, p. 65.
(2) Folio 22.

dire madame, Mme la Princesse s'en plaignit, et l'autre dut recommencer avec l'addition respectueuse. Un pareil raccommodement ne finissait rien, et quelques jours après la guerre recommença.

Outre la satisfaction qu'elle venait de recevoir, Mme la Princesse avait demandé et obtenu la permission de ne se point trouver en même lieu que la duchesse de Montbazon. A quelque temps de là, Mme de Chevreuse invita la reine à une collation dans le jardin de Renard. Ce jardin était le rendez-vous de la belle société. Il était au bout des Tuileries, avant la porte de la Conférence qui conduisait au Cours, c'est-à-dire à l'angle gauche de la place Louis XV, sur le terrain occupé depuis par deux de ces fossés qui jusqu'à ce jour ont gâté cette magnifique place qu'il serait si aisé de rendre la plus belle de l'Europe. L'été, en revenant du Cours, qui était la promenade du grand monde, et où les beautés du jour faisaient assaut de toilette et d'éclat, on venait se reposer au jardin de Renard, y prendre des rafraîchissemens, et entendre des sérénades à la manière espagnole. La reine se plaisait fort à s'y promener dans les belles soirées d'été. Elle voulut que Mme la Princesse y vînt avec elle partager la collation que lui offrait Mme de Chevreuse, l'assurant bien que Mme de Montbazon n'y serait pas; mais celle-ci y était, et prétendait même faire les honneurs de la collation comme belle-mère de celle qui la donnait. Mme la Princesse feignit de vouloir se retirer pour ne pas troubler la fête; la reine ne pouvait pas ne la point retenir, puisqu'elle était venue sur sa parole. Elle fit donc prier Mme de Montbazon de faire semblant de se trouver mal et de s'en aller pour la tirer d'embarras. La hautaine duchesse ne consentit pas à fuir devant son ennemie, et elle demeura. La reine offensée refusa la collation et quitta la promenade avec Mme la Princesse. Le lendemain, un ordre du roi enjoignait à Mme de Montbazon de sortir de Paris.

Cette disgrace déclarée irrita les *importans*. Ils se crurent humiliés et affaiblis, et il n'y eut pas de violences et d'extrémités qu'ils ne rêvèrent. Le duc de Beaufort, frappé à la fois dans son crédit et dans ses amours, jeta les hauts cris, et le bruit courut qu'il y avait eu un complot pour assassiner Mazarin (1). Dans ces conjonctures, le cardinal se montra le digne héritier de Richelieu. Quoiqu'il demandât surtout ses succès à la patience, à l'habileté et à l'intrigue, il n'était pas dépourvu de courage, et il sut prendre son parti. Il était déjà assez bien avec la reine, et il commençait à lui paraître nécessaire, ou du moins fort utile. Il lui représenta doucement, mais fortement, ce qu'elle devait à l'état et à l'autorité royale menacée; qu'il fallait préférer l'intérêt de son fils et de sa couronne à des amitiés convenables

(1) Voyez les *Mémoires* du temps, et surtout ceux de Campion.

peut-être en d'autres temps, mais qui étaient devenues dangereuses. Il l'emporta, et la ruine des *importans* fut décidée. Le 2 septembre, on arrêta le duc de Beaufort au Louvre même, et on le conduisit à Vincennes. On ôta le commandement des Suisses à La Châtre, ami de Beaufort. L'évêque de Beauvais, qui avait eu la confiance de la reine et s'était mis en tête de succéder à Richelieu, fut renvoyé à son église; le duc de Vendôme, ainsi que le duc de Mercœur, exilés, et Mme de Chevreuse reléguée à Tours. Ces mesures, exécutées à propos, dissipèrent le parti des *importans*. Les discordes intestines qui menaçaient le nouveau règne durent attendre des jours plus favorables. Mazarin, bientôt sans rival auprès de la reine, continua au dedans, et surtout au dehors, la politique de son prédécesseur, et la royauté, ainsi que la France, comptèrent une suite de belles années, grace à l'union des princes du sang avec la couronne, aux ménagemens habiles du premier ministre, à la prudence du prince de Condé et au génie militaire du duc d'Enghien.

Celui-ci était revenu à Paris à la fin de la campagne, après avoir pris Thionville et plusieurs autres places, et promené sur le Rhin l'armée française victorieuse. La reine l'avait reçu comme le libérateur de la France. Mazarin, qui tenait plus à la réalité qu'à l'apparence du pouvoir, lui fit dire que toute son ambition était d'être son chapelain, et son homme d'affaires auprès de la reine. De loin, le duc d'Enghien avait applaudi à tout ce qu'on avait fait, et il revenait brûlant encore pour Mlle du Vigean, et furieux qu'on eût osé insulter sa sœur. Il adorait sa sœur, et il aimait Coligny. Il connaissait et il avait favorisé sa passion. Engagé lui-même dans un amour aussi ardent que chaste, il savait que sa sœur pouvait bien n'avoir pas été insensible aux empressemens de Maurice; mais il se révoltait à la pensée qu'on lui attribuât les lettres d'une Mme de Fouquerolles, et il le prit sur un ton qui arrêta les plus insolens.

Parmi les amis du duc de Beaufort et de Mme de Montbazon était au premier rang le duc de Guise, devenu le chef de la maison de Lorraine en France. On l'avait ménagé ainsi que toute sa famille à cause de Monsieur, Gaston, duc d'Orléans, qui avait épousé en secondes noces une princesse de cette maison. Le duc de Guise était tel que nous l'avons dépeint. Il avait déjà fait plus d'une folie, mais il n'avait pas encore honteusement échoué dans toutes ses entreprises; son incapacité n'était pas déclarée; il avait tout le prestige de son nom, de la jeunesse, de la beauté et d'une bravoure portée jusqu'à la témérité. Serviteur avoué de Mme de Montbazon, il avait épousé sa querelle, sans être entré néanmoins dans les violences de Beaufort, et il était resté debout en face des Condé victorieux.

Coligny avait eu la sagesse de se tenir à l'écart pendant l'orage, de

peur de compromettre encore davantage Mme de Longueville en se portant ouvertement son défenseur; mais, quelques mois s'étant écoulés, il crut pouvoir se montrer, et, comme le dit Maupassant dans l'ouvrage inédit sur la régence que nous avons plusieurs fois cité (1), « la prison du duc de Beaufort lui ostant les moyens de tirer avec lui l'espée, il s'adressa au duc de Guise. » La Rochefoucauld s'exprime ainsi (2) : « Le duc d'Enghien, ne pouvant témoigner au duc de Beaufort, qui étoit en prison, le ressentiment qu'il avoit de ce qui s'étoit passé entre Mme de Longueville et Mme de Montbazon, laissa à Coligny la liberté de se battre avec le duc de Guise, qui avoit été mêlé dans cette affaire. » Le duc d'Enghien connut donc et approuva ce que fit Coligny. Pour Mme de Longueville, il est absurde de supposer qu'elle voulut être vengée et poussa Coligny, car tout le monde lui attribue une conduite fort modérée en opposition avec celle de Mme la Princesse. Loin d'envenimer la querelle, elle était d'avis de l'étouffer, et Mme de Motteville réfute elle-même le bruit qu'elle rapporte en disant : « La jalousie qu'elle avoit contre la duchesse de Montbazon, étant proportionnée à son amour pour son mari, ne l'emportoit pas si loin qu'elle ne trouvât plus à propos de dissimuler cet outrage. »

Maupassant est le seul qui ait élevé le moindre doute sur le courage de Coligny. Nous répétons que cette imputation isolée est dénuée de toute vraisemblance. En vérité, on peut bien supposer la bravoure dans tout gentilhomme, quand on sait dans quelles traditions d'honneur, dans quelles habitudes martiales la noblesse était élevée. Tous les Coligny naissaient militaires. Qu'eût fait un homme d'un courage équivoque parmi ces jeunes guerriers qui entouraient Condé, et dont il exigeait non pas une vaillance ordinaire, mais une audace à toute épreuve? Imagine-t-on un homme d'une bravoure douteuse adressant ses hommages à Mme de Longueville? La Rochefoucauld nous apprend la vérité et explique très bien ce qui va suivre. Coligny relevait d'une longue maladie; il était faible encore, et il n'était pas fort adroit à l'escrime. C'est dans cet état qu'il s'attaqua au duc de Guise, preuve, ce semble, bien suffisante de courage, car celui-ci se portait à merveille, et, comme tous les héros de parade, il était d'une rare habileté dans ce genre d'exercices.

Disons quelques mots des seconds qu'ils se choisirent; ils en valent la peine à tous égards. Les seconds étaient alors des témoins qui se battaient. Coligny prit pour second, et pour faire l'appel, comme on disait alors, Godefroi, comte d'Estrades, d'une bravoure froide et éprouvée. D'Estrades avait commencé à servir en Hollande sous Maurice de Nas-

(1) Bibliothèque royale, *Supplément français*, nº 925, fol. 11.
(2) *Mémoires*, p. 391.

sau. Il s'était distingué dans plusieurs semblables rencontres. Un jour, à ce que raconte Tallemant (1), se battant contre un matamore qui se mit sur le bord d'un petit fossé et dit à d'Estrades : Je ne passerai pas ce fossé; et moi, dit d'Estrades en faisant une raie derrière soi avec son épée, je ne passerai pas cette raie. Ils se battent : d'Estrades le tue. Il fut employé tour à tour et avec un égal succès à la guerre et dans la diplomatie, et devint maréchal de France en 1675. Le second du duc de Guise était le marquis de Bridieu, qui, en 1649 et 1650, ayant pris parti pour le roi, défendit admirablement une importante place forte de la frontière de Flandre contre l'armée espagnole et contre Turenne, et pour cette belle défense, où il y eut vingt-quatre jours de tranchée ouverte, fut fait lieutenant-général.

On convint que l'affaire aurait lieu à la Place-Royale, théâtre accoutumé de ces sortes de combats qu'ils avaient mille fois teint du meilleur sang. C'est aussi à la Place-Royale qu'habitaient les plus grandes dames, la fleur de la galanterie, Marguerite de Rohan, Mme de Guimenée, Mme de Chaulnes, Mme de Saint-Géran, Mme de Sablé, la comtesse de Maure et tant d'autres, sous les yeux desquelles ces légers et vaillans gentilshommes se plaisaient à croiser le fer (2). Beaucoup

(1) Tome V, p. 230.

(2) La Place-Royale, avec ses environs, était le beau quartier d'alors. Commencée en 1604 sur les ruines du palais des Tournelles par Henri IV, elle fut achevée en 1612. C'est, comme on le sait, un grand carré ou plutôt un rectangle bordé de tous côtés par trente-sept pavillons soutenus par des piliers formant une galerie qui règne tout autour de la place. Au milieu était un vaste préau divisé en six beaux tapis de gazon. Il n'y avait point encore l'agréable allée de tilleuls qu'on y a plantée depuis, ni les quatre utiles mais très mesquines fontaines qu'on y voit aujourd'hui. Au centre était la statue équestre de Louis XIII. Sur une des faces du piédestal de marbre blanc, on lisait cette inscription : « Pour la glorieuse et immortelle mémoire du très grand et invincible Louis-le-Juste, « XIIIe du nom, roi de France et de Navarre, Armand, cardinal de Richelieu, son prin- « cipal ministre, a fait élever cette statue pour marque éternelle de son zèle, de sa fidé- « lité et de sa reconnaissance en 1639. » Sous Louis XIV, ce beau *square* fut entouré d'une grille d'un travail excellent. Que d'événemens publics et domestiques n'a pas vus cette place, que de nobles tournois, que de duels atroces, que d'aimables rendez-vous! Quels entretiens n'a-t-elle pas entendus dignes de ceux du Décaméron, que Corneille a recueillis dans une de ses premières comédies et dans plusieurs actes du *Menteur!* Que de gracieuses créatures ont habité ces pavillons! quels somptueux ameublemens, que de trésors d'un luxe élégant n'y avaient-elles pas rassemblés! Que d'illustres personnages en tout genre n'ont pas monté ces beaux escaliers! Richelieu et Condé, Corneille et Molière ont cent fois passé par là. C'est en se promenant sous cette galerie que Descartes, causant avec Pascal, lui a suggéré l'idée de ses belles expériences sur la pesanteur de l'air. C'est là aussi qu'un soir, en sortant de chez Mme de Guimenée, le mélancolique de Thou reçut de Cinq-Mars l'involontaire confidence de la conspiration qui devait les mener tous deux à l'échafaud. En arrivant à la Place-Royale par sa véritable entrée, la Rue-Royale, du côté de la rue Saint-Antoine, on trouvait, à l'angle de droite, l'hôtel de Rohan, habité d'abord par la vieille duchesse douairière, veuve de ce grand duc de Rohan, l'un des premiers généraux et le plus grand écrivain militaire du commencement du

d'entre eux y avaient laissé leur vie. Dans le premier quart du XVIIe siècle, le duel était une mode à la fois utile et désastreuse, qui entretenait les mœurs guerrières de la noblesse, mais qui la moissonnait presqu'à l'égal des combats, et pour les causes les plus frivoles. Tirer l'épée pour une bagatelle était devenu l'accompagnement obligé des belles manières, et, comme la galanterie avait ses élégans, le duel avait ses raffinés. En quelques années, neuf cents gentilshommes avaient péri dans des combats particuliers. Pour arrêter ce fléau, Richelieu avait fait rendre au roi l'édit terrible qui punissait la mort par la mort et envoyait les provocateurs de la Place-Royale à la place de Grève. Richelieu fut inflexible, et l'exemple de Montmorency-Boutteville, décapité avec son second, le comte Deschapelles, pour avoir provoqué Beuvron et s'être battu avec lui, imprima une terreur salutaire et rendit assez rares les infractions à l'édit. Coligny brava tout; il fit appeler Guise, et, au jour marqué, les deux nobles adversaires, assistés de leurs seconds, d'Estrades et Bridieu, se rencontrèrent à la Place-Royale.

Nous pouvons donner les moindres détails du combat, grace aux divers mémoires contemporains, grace surtout à deux documens nouveaux, le manuscrit de Maupassant sur la régence et le journal inédit d'Olivier d'Ormesson.

C'est le 12 décembre au matin (1) que d'Estrades alla appeler le duc de Guise de la part de Coligny. Le rendez-vous fut pris pour le jour même, à la Place-Royale, à trois heures (2). Les deux adversaires ne firent rien paraître de toute la matinée, et à trois heures ils étaient au rendez-vous. On prête (3) au duc de Guise un mot qui répand sur cette

XVIIe siècle; à celle-ci succéda naturellement la belle et riche Marguerite, que le chevalier de Chabot captiva et épousa en 1645. A l'angle de gauche était l'hôtel de la belle duchesse de Chaulnes, une des amies de Mme de Sévigné, dont on peut voir le portrait à Versailles, et dont Bois-Robert a célébré les magnifiques appartemens. Aux deux autres coins de la place étaient, à droite, du côté de la rue des Tournelles et du boulevard, l'hôtel Saint-Géran, et à gauche, du côté de la rue Saint-Louis, l'hôtel qu'habitait Richelieu avant d'avoir fait bâtir et achever le Palais-Cardinal. Les deux galeries latérales étaient remplies par des hôtels qui n'étaient pas indignes de ceux-là. Il y avait l'hôtel de M. de Nicolaï, celui de M. des Hameaux, etc. Nous savons certainement que Mme de Sablé demeurait à la Place-Royale, ainsi que la comtesse de Maure, avec Mlle de Vandy; mais la difficulté serait de découvrir les habitans de tous les autres pavillons, et de faire ainsi une histoire exacte et complète de la Place-Royale, au moins jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Nous indiquons ce sujet d'études à quelque élève de l'École des chartes ou à quelque jeune artiste : ils y trouveraient la matière des plus fines recherches ainsi que des descriptions les plus charmantes, et une gloire modeste ne leur manquerait pas après quelques années du travail le plus attrayant. Voyez, sur la Place-Royale, Félibien, t. II, le plan de Gomboust de 1652, et la description de Sauval, t. II, p. 624, etc. On se servirait utilement de la pièce de vers de Scarron, *Adieux aux Marais et à la Place-Royale*, édit. d'Amsterdam, de 1752, t. VII, p. 29-35.

(1) C'est d'Ormesson qui donne cette date.

(2) D'Ormesson, Maupassant.

(3) La Rochefoucauld.

scène une grandeur inattendue, fait comparaître à la Place-Royale et met aux prises une dernière fois les deux plus illustres combattans des guerres de la Ligue dans la personne de leurs descendans. En mettant l'épée à la main, Guise dit à Coligny : « Nous allons décider les anciennes querelles de nos deux maisons, et on verra quelle différence il faut mettre entre le sang de Guise et celui de Coligny. » Coligny porta à son adversaire une large estocade, dit le journal de d'Ormesson (1); mais, faible comme il était, le pied de derrière lui manqua, et il tomba sur le genou. Guise alors passa sur lui et mit le pied sur son épée. Coligny, désarmé, ne voulut pas demander la vie. Guise lui aurait dit (2) : « Je ne veux pas vous tuer, mais vous traiter comme vous méritez, pour vous être adressé à un prince de ma naissance, sans vous en avoir donné sujet, » et il le frappa du plat de son épée (3). Coligny, indigné, ramasse ses forces, se rejette en arrière, dégage son épée et recommence la lutte (4). Dans cette seconde rencontre, Guise fut blessé légèrement à l'épaule (5) et Coligny à la main; mais Guise, passant une seconde fois sur Coligny, se saisit de son épée, dont il eut la main un peu coupée, et, en la lui enlevant, lui porta un grand coup dans le bras qui le mit hors de combat. Pendant ce temps, d'Estrades et Bridieu s'étaient blessés grièvement (6).

Telle fut l'issue de ce duel, le dernier, je crois, des duels célèbres de la Place-Royale. Il fit dans Paris, dit Maupassant, un fracas terrible. L'affaire fut déférée au parlement, mais les poursuites de la justice s'arrêtèrent devant le crédit de Condé, et surtout devant (7) l'état déplorable où l'on sut bientôt qu'était Coligny, le principal coupable, puisqu'il avait été le provocateur. La preuve que Coligny était d'intelligence avec Condé, c'est qu'il trouva un asile dans sa maison de Saint-Maur. Là, il languit quelque temps (8) et mourut de sa honte

(1) Fol. 28, verso.

(2) D'Ormesson.

(3) D'Ormesson, Maupassant et La Rochefoucauld.

(4) D'Ormesson.

(5) Selon d'Ormesson; Maupassant dit au côté droit.

(6) D'Ormesson, Maupassant, La Rochefoucauld, Motteville.

(7) Maupassant dit que le duc de Guise et Coligny comparurent au parlement et se justifièrent, le duc de Guise avec le plus grand succès, et Coligny de très mauvaise grace; mais d'Ormesson, si bien informé de tout ce qui se passa de son temps au conseil d'état et au parlement, n'a pas un seul mot là-dessus, et rien n'est plus invraisemblable, Coligny étant promptement tombé dans un état désespéré.

(8) La Rochefoucauld dit que Coligny mourut quatre ou cinq mois après; il faut dire quatre ou cinq jours. Voici en effet ce que nous trouvons dans le journal d'Olivier d'Ormesson, fol. 29 : « Le mardi 29 décembre me vint voir le marquis de Pardaillan et me dit que M. de Colligny estoit à Saint-Maur, et avoit pensé mourir de la gangrène qui s'étoit mise à son bras. » — « Le mercredi 30 décembre (d'Ormesson a mis par erreur janvier), « M. de Colligny estoit hors d'espérance, sa plaie ne faisant ni chair ni pus, à cause de sa mauvaise constitution naturelle. M. le duc d'Anguien y estoit allé pour le résoudre à avoir le bras coupé. »

autant que de ses blessures, désespéré d'avoir si mal soutenu la cause de sa propre maison et celle de Mme de Longueville.

Cette affaire, avec ses dramatiques circonstances et son dénoûment tragique, eut un immense et douloureux retentissement dans Paris et dans la France tout entière. Elle ranima un moment les divisions des partis, et suspendit les divertissemens et les fêtes de l'hiver de 1644 (1); elle n'occupa pas seulement les familles intéressées et la cour, elle frappa vivement toute la haute société, et demeura quelque temps l'entretien des salons. On pense bien qu'en se répandant elle se grossit de proche en proche d'incidens imaginaires. D'abord on supposa que Mme de Longueville aimait Coligny. Il le fallait pour le plus grand intérêt du récit. De là cette autre invention, qu'elle-même avait armé le bras de Coligny, et que d'Estrades, chargé d'appeler le duc de Guise, ayant dit à Coligny que le duc pourrait bien désavouer les propos injurieux qu'on lui prêtait et qu'ainsi l'honneur serait satisfait, Coligny lui aurait répondu : « Il n'est pas question de cela; je me suis engagé à Mme de Longueville de me battre contre lui à la Place-Royale, je n'y puis manquer (2). » On ne pouvait s'arrêter en si beau chemin, et Mme de Longueville n'aurait pas été la sœur du vainqueur de Rocroy, une héroïne digne de soutenir la comparaison avec celles d'Espagne, qui voyaient mourir leurs amans à leurs pieds dans les tournois, si elle n'eût assisté au combat de Guise et de Coligny. On assura donc que le 12 décembre elle était dans un hôtel de la Place-Royale, chez la duchesse de Rohan, et que là, cachée à une fenêtre, derrière un rideau, elle avait vu la terrible rencontre.

Alors, comme aujourd'hui, c'était la poésie, c'est-à-dire la chanson, qui mettait le sceau à la popularité d'un événement. Quand l'événement était funeste, la chanson était une complainte burlesquement pathétique et toujours un peu railleuse. Telle est celle-ci, qui courut toutes les ruelles, et fut réellement chantée, car nous la trouvons dans le *Recueil de chansons notées* de l'Arsenal (3) :

Essuyez vos beaux yeux,
Madame de Longueville;
Essuyez vos beaux yeux,
Coligny se porte mieux.
S'il a demandé la vie,
Ne l'en blâmez nullement;
Car c'est pour être votre amant
Qu'il veut vivre éternellement.

Après la chanson, le roman; Mme de Longueville eut aussi le sien.

(1) Mademoiselle, *Mémoires*, t. 1er, p. 74.
(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 201.
(3) Elle est aussi dans Mme de Motteville, *ibid.*

Un bel esprit du temps, dont le nom nous est inconnu, composa en cette occasion une nouvelle, où, sous des noms supposés, et mêlant le faux au vrai, il raconte la touchante aventure qui occupait alors tout Paris. Nous avons découvert cette nouvelle inédite du milieu du XVIIe siècle à la bibliothèque de l'Arsenal et à la Bibliothèque (1) nationale. Elle a pour titre : *Histoire d'Agésilan et d'Isménie,* c'est-à-dire histoire de Coligny et de Mme de Longueville. Elle a l'avantage d'être fort courte. Nous n'osons pourtant la donner tout entière, et nous nous bornerons à faire connaître rapidement ce petit monument de la célébrité naissante de Mme de Longueville.

Bien entendu, Isménie aime le plus tendrement du monde Agésilan, et elle l'aimait avant d'avoir été mariée à Amilcar, le duc de Longueville, par l'ordre de son père et de sa mère, Antenor et Simiane, M. le Prince et Mme la Princesse. Isménie a pour ennemie Roxane, Mme de Montbazon, jalouse de sa beauté, et ici viennent deux portraits d'Isménie et de Roxane, qui sont d'une exactitude tout-à-fait historique. « Roxane étoit piquée des louanges qu'on donnoit à Isménie de sa beauté, qui véritablement estoit des plus grandes. Ses cheveux d'un blond cendré, ses yeux bleus, la blancheur de son teint et sa taille estoient incomparables; son esprit doux, insinuant, parlant agréablement sur toutes sortes de sujets, lui donnoit l'approbation de tout le monde. Roxane, qui a une beauté et une humeur différente, n'avoit pas des approbateurs sur sa grace en si grand nombre qu'Isménie, bien que sur la beauté les esprits fussent partagés. Ses cheveux étoient bruns sur un teint blanc et uni; ses yeux noirs et bien fendus, d'où il sortoit un feu à pénétrer jusque dans les cœurs les plus insensibles; sa mine, haute et fière, la faisoit plutôt craindre qu'aimer; son esprit étoit cruel, plein de violence. Il ne falloit pas se partager avec elle. »

Voici une conversation des deux amans moins longue, grace à Dieu, que celles de l'Astrée et du grand Cyrus, mais qui a leur agréable fadeur, leur sentimentale mélancolie : « Pensive à son malheur, Isménie se promenoit le long d'un ruisseau qui arrose le bois de Mirabelle (Chantilly). Elle vit tout d'un coup sortir un homme de l'épaisseur du bois, et, pâle et défait, se jeter à ses genoux. Elle connut d'abord que c'étoit Agésilan qui lui dit : Quoi! ma princesse, m'abandonnerez-vous après tant de promesses de votre fermeté? En refusant le parti

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, petit in-4°, coté sur le dos « *Fr. Jurisprudence.* 19 (B). » Il contient : 1° Avis donné au roy pour la réforme des abbayes et prieurés en commande; 2° Fable du lion et du renard; 3° Histoire de M. de Coligny et de Mme de Longueville. — Bibliothèque nationale, fonds Clérambault, *Mélanges*, vol. 261, in-12, comprenant une foule de chansons, les lettres de Mme de Courcelles, des lettres de diverses dames à Fouquet, et au milieu l'histoire d'Agésilan et d'Isménie. En comparant les deux manuscrits, nous y avons rencontré une foule de petites variantes de style parfaitement indifférentes.

qu'on vous offre, ne ferez-vous pas connoître à tout le monde que ma princesse a autant de fidélité que de beauté, et que sa parole est inébranlable quand elle l'a donnée? S'il vous reste encore quelque souvenir du malheureux Agésilan et des tendresses que vous aviez pour luy, donnez-luy un mois avant que d'accomplir ce mariage. Le terme est court pour une si grande disgrace qui me coûtera la vie! Agésilan, dit Isménie, Dieu sçait, si mes sentiments estoient suivis, si je serois jamais à d'autres qu'à vous! J'ay fait pour cela plus que le devoir ne m'obligeoit : j'ay résisté long-temps aux ordres d'Anténor et de Simiane. J'ay passé des jours et des nuits en pleurs de la perte que je faisois de mon cher Agésilan. Tout ce que je puis faire pour luy est de luy conserver toujours mon estime et mon amitié. Elle l'embrassa pour la dernière fois, et se retira dans le château sans attendre sa réponse. »

Agésilan désespéré va rejoindre l'armée commandée par le frère d'Isménie, Marcomir, le duc d'Enghien, et nous assistons à un récit de la bataille de Rocroy en général assez exact, à deux défauts près. L'auteur n'a pas l'air d'avoir connu la manœuvre hardie et savante qui décida la victoire, et que nous avons essayé de décrire. On se doute bien aussi qu'il donne à Coligny dans cette grande journée un rôle qu'il n'a pas eu. Dans la nouvelle, Agésilan prend la place de Gassion et commande l'aile droite, tandis que Gassion y commande la gauche et remplace Laferté-Seneterre et le maréchal de l'Hôpital; car c'est bien, je crois, Gassion qu'il faut reconnaître sous le nom d'Hilla ou Hillarius, « vieux maestre de camp, à présent (1) maréchal de camp, soldat de fortune, mais qui avoit passé par toutes les charges, ayant beaucoup de cœur et de fermeté. » Marcomir avait confié l'aile droite à Agésilan « comme étant assuré de sa fidélité et de son grand cœur. » Agésilan cherche la mort, et, selon les règles du roman, il ne trouve que la gloire, il est vrai, avec beaucoup de blessures qui expliqueront plus tard sa langueur et sa faiblesse. Entre autres exploits, il a une rencontre particulière avec Alaric, roi des Goths. Marcomir, de son côté, fait des actions extraordinaires et tue de sa main le chef de l'armée ennemie. Comme Agésilan-Coligny est mis ici à la place de Gassion, ainsi d'Estrades, ami de Coligny, est substitué, sous le nom de Théodate, au brave Sirot, qui commanda la réserve et contribua tant au succès de la bataille.

La nouvelle peint fidèlement la conduite d'Enghien-Marcomir après la victoire. « Après avoir rendu grace à Dieu d'une si grande victoire, Marcomir retourna dans son camp. Il fut légèrement blessé, eut deux

(1) *A présent* montre que la nouvelle a été composée avant la mort de Gassion, tué à Lens en 1648.

chevaux tués sous lui, et fit dans cette action tout ce qu'un bon général et un grand capitaine peut faire : il eut grand soin des blessés et il les visitoit tous les jours. » Il ne pouvait manquer de prendre un soin particulier d'Agésilan, son parent, et de Théodate; il les ramena avec lui à Lutétie, où ils reçurent toutes les louanges que leurs belles actions méritaient.

Dans la nouvelle, comme dans quelques mémoires, c'est Roxane, Mme de Montbazon, qui invente et contrefait les deux fameuses lettres pour déshonorer et perdre Isménie. Elle exige de son amant Florizel, le duc de Guise, qu'il soutienne que ces lettres sont véritables, et, ne pouvant obtenir de sa loyauté une pareille indignité, elle lui demande au moins de s'en exprimer avec doute. Florizel a la faiblesse d'y consentir; ses paroles sont promptement exagérées et envenimées, et de toutes parts le bruit s'accrédite que Florizel défend très haut la vérité de ces lettres et se déclare prêt à la soutenir à Agésilan lui-même, « en quelle manière il le voudroit. » Indignation de la reine Amalasonte, Anne d'Autriche, contre Isménie qu'elle croit coupable; grande colère d'Anténor et de Simiane, M. le Prince et Mme la Princesse, contre leur fille, et désespoir de celle-ci, car les deux lettres imaginées par Roxane sont bien autrement fortes que celles que Mme de Fouquerolles avait écrites à Maulevrier, et qui furent attribuées à Mme de Longueville. Première lettre. « Je ne puis vous souffrir plus long-temps dans la tristesse où vous estes. Votre constance m'a entièrement gagnée. Trouvez-vous ce soir dans l'allée des Sicomores, proche des bains de Diane. Je vous dirai ce que je veux faire pour vous. » Autre lettre. « Je croy que vous estes content de moy, cher Agésilan; mais si la promenade des Sicomores vous a plu, celle où je vous ordonne de venir ne vous plaira pas moins. Venez seul, à dix heures du soir, par la porte du jardin; vous trouverez Lydie, qui vous conduira où je seray. Adieu. »

Ces deux rendez-vous sont assez bien imaginés pour expliquer l'irritation d'Isménie, et comment elle pousse elle-même Agésilan à la venger, et lui ménage un second habile dans Théodate. Le duel avait été résolu « dans un conseil, chez Isménie, où Marcomir et Agésilan estoient. » Les préparatifs de la rencontre et les détails sont moins saisissans et moins romanesques dans le roman que dans l'histoire. La scène y est fidèlement racontée, mais fort abrégée en ce qui regarde les deux principaux adversaires. L'intervention du duc d'Enghien est plus marquée.

« La partie fut liée à deux heures de l'après-midi, à la place des Nymphes (Place-Royale). Florizel y viendroit avec un second, un page et un laquais; Agésilan et Théodate en feroient de même; les deux carrosses se rencontreroient devant le logis de Caliste, et les cochers se

battroient à coups de fouet pour prétexter que c'étoit une rencontre. Les choses furent exécutées ainsi qu'elles avoient été projetées, et les balcons et les fenêtres des maisons étoient remplis de dames. Chrysante et Théodate (Bridieu et d'Estrades) furent les premiers qui mirent l'épée à la main. Chrysante est un gentilhomme de mérite, brave et un des plus forts hommes du monde. Il est gouverneur d'une place considérable sur la frontière des Belges. Théodate lui donna d'abord un coup d'épée dans le corps; il en reçut un en même temps dans le bras. Chrysante, se sentant incommodé par la perte du sang, voulut se servir de ses forces et venir aux prises avec Théodate; il l'embrassa avec les deux bras, et le pressa avec tant de violence que, nonobstant sa grande blessure, il eût étouffé Théodate, si celui-ci n'eust fait un effort pour se tirer de ses mains. Il fut si grand qu'ils tombèrent tous deux à terre, sans avantage, et furent séparés dans cet instant par des personnes de qualité qui arrivèrent sur le lieu. Cependant Florizel et Agésilan estoient tous deux aux mains. Théodate croyoit estre assez à temps pour les séparer, lorsqu'il vit le pauvre Agésilan par terre, désarmé. Florizel le quitte pour venir au-devant de Théodate, pour l'embrasser et lui demander son amitié: il lui dit : Je suis fâché du mauvais état où vous trouverez Agésilan. Il m'a querellé de gaieté de cœur; je vous proteste, avec vérité, que jamais je ne l'ai offensé. Théodate répondit assez succinctement à ce compliment, estant pressé de se rendre auprès d'Agésilan, qu'il trouva sans connoissance par le mécontentement que ce désavantage lui causa, lequel le conduisit jusques au cercueil. Dans cet instant, Marcomir et plusieurs princes et seigneurs de la cour arrivèrent dans la place des Nymphes. Marcomir fit mettre Agésilan et Théodate dans un de ses carrosses, et leur donna un appartement dans son hôtel, pour la seureté de leurs personnes. »

« Il n'y avoit que peu de jours que le sénat de Lutétie avoit vérifié le décret contre les duels qui condamnoit à mort tous ceux qui se battroient. Amalasonte, voulant que l'édit fût exécuté suivant sa teneur, fit décréter prise de corps contre Agésilan et Théodate comme agresseurs, et les poursuites furent moins rigoureuses contre Florizel et Chrysante. Marcomir s'en plaignit hautement, et l'appréhension qu'Amalasonte eut que cela produisît une guerre civile, toute la cour ayant pris parti de part et d'autre, fit qu'elle commanda que l'affaire passeroit pour une rencontre fortuite et que le roy feroit expédier des lettres de grace; ce qui fut exécuté, et les partys furent d'accord. »

Ici le roman reprend ses droits, et, ramenant Mme de Longueville auprès du lit de Coligny mourant, met dans la bouche de l'un et de l'autre des discours de ce pathétique facile qui ne manque jamais son effet sur le commun des lecteurs, moins sensibles à l'art véritable qu'à ce qu'il y a de touchant dans ces sortes de situations :

« Les blessures qu'Agésilan avoit reçues empiroient tous les jours. Les chirurgiens les jugeoient mortelles. Théodate ne garda pas le lict de la sienne. Il étoit continuellement près d'Agésilan, lequel, sentant diminuer ses forces, dit à Théodate : J'ay une prière à vous faire, qui est d'obliger Isménie de me venir voir pour la dernière fois, et que vous soyez seul témoin de ce que j'ay à lui dire. Les médecins et les chirurgiens assurèrent Théodate qu'Agésilan ne pouvait pas passer la journée, ce qui l'obligea de se haster d'aller trouver Isménie et la disposer de venir dire le dernier adieu à Agésilan, ce qu'elle fit avec une douleur extrême. D'abord qu'Agésilan la vit, la couleur lui revint au visage, et l'émotion qu'il eut en voyant ce qu'il aymoit chèrement lui donna la force de dire : Madame, depuis que je vous ay perdue, je n'ay rien tant désiré que de mourir pour votre service. Dieu a exaucé mes prières. Je ne pouvois estre heureux, ne vous possédant pas. Ma passion étoit trop forte pour rester content dans le monde. J'ay à vous rendre graces de la bonté que vous avés d'agréer que je vous dise que je meurs à vous, et fort content de ne plus troubler votre repos. Et, luy tendant la main : Adieu, ma chère Isménie, et il rendit l'esprit dans cet instant. Après le dernier adieu qu'Agésilan fit à Isménie, qui fut aussi le dernier soupir de sa vie, Isménie demeura immobile quelque temps. Puis tout d'un coup elle se jette sur le corps d'Agésilan, l'embrasse, lui prend les mains, les arrose de ses larmes, et, commençant d'avoir la voix libre, elle dit : « Faut-il que je survive au plus fidèle et sincère amant qui ait jamais esté au monde? Est-ce là, mon cher Agésilan, la récompense que tu devois attendre de l'ingrate Isménie? Tu n'as aimé qu'elle, et, dans le même temps qu'elle t'a quittée, ton désespoir t'a fait chercher la mort dans les batailles où ton grand cœur, ta réputation et tes grandes actions ont esté immortelles; et après cela tu viens mourir devant mes yeux et me dis que tu n'as jamais eu de joye depuis m'avoir perdue, et que tu meurs content puisque tu ne me peux posséder!... Reçois, cher et fidèle amy, ces larmes et le regret immortel de ta perte qui me percera le cœur mille fois par jour. Reçois cette amende honorable que je te fais de toutes mes rigueurs et de tous les déplaisirs que je t'ai causés. Ah! misérable que je suis! que deviendray-je? où irai-je? Non, il faut mourir de regret et d'amour. Je ne te quitteray plus, je veux demeurer auprès de toy. » Et, l'embrassant, elle baisoit ses yeux et son visage avec des transports de tendresse capables de faire fendre le cœur à tout le monde. »

Mais, rappelons-le en finissant, tous ces tendres sentimens sont de poétiques inventions de l'auteur de la nouvelle. Pour rendre Mme de Longueville plus touchante, on l'a représentée partageant la passion qu'elle inspirait; mais rien ne nous autorise à supposer qu'elle eût en effet de l'amour pour Coligny. Elle l'aimait comme un des com-

pagnons de son enfance, comme un des camarades de son frère, comme un gentilhomme presque de son rang dont elle n'avait aucune raison de repousser les hommages, et qui lui plaisait par une tendresse persévérante et dévouée. Elle lui permettait de soupirer pour elle et de se déclarer son chevalier à la manière espagnole, selon les principes de Mme de Sablé et des précieuses de l'hôtel de Rambouillet, qui ne défendaient pas aux hommes de les servir et de les adorer, mais de la façon la plus respectueuse. Telles étaient les mœurs de cette époque. Un gentilhomme ne passait pas pour honnête homme, s'il n'avait pas une maîtresse, c'est-à-dire une dame à laquelle il adressait de particuliers hommages et dont il portait les couleurs dans les fêtes de la paix et sur les champs de bataille. Il n'y avait pas une beauté, si vertueuse qu'elle fût, qui n'eût des amans, c'est-à-dire des soupirans en tout bien et en tout honneur. En voulez-vous un exemple? La duchesse d'Aiguillon, présentant son jeune neveu, le duc de Richelieu, à Mlle du Vigean l'aînée, la priait d'en faire un honnête homme, et pour cela elle exhortait le plus sérieusement du monde le jeune duc à devenir amoureux de la belle dame. Mme de Longueville souffrait ainsi les empressemens de Coligny. Sa coquetterie en était flattée, sa vertu ni même sa réputation n'en étaient effleurées. Ajoutez qu'elle était entourée des meilleurs exemples. La jeune du Vigean, sa plus chère amie, résistait au vainqueur de Rocroy; Mlle de Brienne était tout entière à son mari, M. de Gamache; Julie de Rambouillet ne se pressait pas de se rendre à la longue passion de Montausier, et Isabelle de Montmorency elle-même ne faisait encore que prêter l'oreille aux doux propos de Dandelot. Retz affirme seul que Coligny était aimé, il dit le tenir de Condé lui-même; mais qui ne connaît la légèreté de Retz? qui voudrait s'en rapporter à son témoignage quand il est seul, et sur des choses où il n'a pas été personnellement mêlé? En 1643, Retz n'avait guère que le secret de ses propres intrigues. Mme de Motteville si bien informée, qui plus tard ne dissimulera pas la chute de Mme de Longueville, peut être crue lorsqu'elle affirme qu'en 1643 (1) « elle étoit encore dans une grande réputation de vertu et de sagesse, » et que tout son tort étoit « de ne pas haïr l'adoration et la louange. » Enfin nous avons un témoignage décisif, celui de La Rochefoucauld. Il était à la fois l'ami de Maulevrier et celui de Coligny; il savait donc le fin de toute cette affaire. Or, lui qui un jour se tournera contre Mme de Longueville, révélera ses faiblesses, grossira ses fautes, s'efforcera de ternir son caractère, déclare que, jusqu'à une certaine époque à laquelle nous ne sommes pas encore parvenus, tous ceux qui essayèrent de plaire à la sœur de Condé *tentèrent inutilement cette*

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 174-177.

voie (1). Après Coligny, le brave et présomptueux Miossens, depuis le maréchal d'Albret, fit une cour longue et passionnée à Mme de Longueville, et il échoua comme les autres. Elle était trop jeune encore et trop près des habitudes de sa pure et pieuse adolescence; elle n'avait pas encore atteint l'âge fatal aux intentions les plus vertueuses : son heure n'était pas venue. Elle vint plus tard, quand Mme de Longueville eut plus connu le monde et la vie, et respiré plus long-temps l'air de son siècle, quand son frère avait oublié la chaste grandeur de ses premières amours, quand l'amie qui la pouvait soutenir, la belle et noble Mlle du Vigean, n'était plus à côté d'elle, quand son mari était éloigné, quand enfin, lasse de combattre et plus que jamais éprise du bel esprit et des apparences héroïques, elle rencontra un personnage jeune encore et assez beau, d'une bravoure brillante, qui passait pour le modèle du dévouement chevaleresque, qui sut habilement intéresser son amour-propre dans ses projets ambitieux et la séduire par l'appât de la gloire. La Rochefoucauld fut le premier qui toucha l'ame de Mme de Longueville; il le dit, et nous l'en croyons. Nous plaçons les commencemens de leur liaison un peu avant le départ de Mme de Longueville pour l'ambassade de Munster, leur intimité à son retour, l'éclat de leurs amours de 1648 à 1652; mais en 1643 Mme de Longueville en était encore à la noble et gracieuse galanterie qu'elle voyait partout en honneur, qu'elle entendait célébrer à l'hôtel de Rambouillet comme à l'hôtel de Condé, dans les grands vers de Corneille comme dans les petits vers de Voiture. Elle se complaisait à faire sentir le pouvoir de ses charmes. Mille adorateurs s'empressaient autour d'elle. Coligny était peut-être un peu plus près de son cœur, il n'y était pas entré. Mais on ne badine pas impunément avec l'amour. Un jour il coûtera bien des larmes à Mme de Longueville. Ici sa victime fut l'aîné des Châtillon, qui périt à la fleur de l'âge, de la main de l'aîné des Guise, pour venger celle qu'il aimait. Cette tragique aventure, bientôt répandue par tous les échos des salons, par la chanson et par le roman, jeta d'abord un sombre éclat sur la destinée de Mme de Longueville, et lui composa de bonne heure une renommée, à la fois aristocratique et populaire, qui la préparait merveilleusement à jouer un grand rôle dans cette autre tragi-comédie héroïque et galante qu'on appelle la Fronde.

V. Cousin.

(1) *Mémoires* de La Rochefoucauld, coll. Petitot, t. LI, p. 393.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1852.

L'atmosphère politique, on n'en peut douter, se ressent d'habitude étrangement des variations de l'atmosphère physique. Quelques degrés de plus ou de moins dans la température ont toujours exercé une assez grande influence. Nous ne parlons pas des époques exceptionnelles où les courans électriques sont dans l'air, et où l'ardeur des esprits se combine avec l'ardeur du ciel pour se résoudre en quelque éruption révolutionnaire; nous parlons des époques plus normales où la vie publique suit son cours avec ses alternatives ordinaires, réglées par les saisons. Autrefois même, quand la lutte incessante des partis était dans la nature et dans les conditions du gouvernement, il venait toujours un instant où tout cédait au goût et au besoin du repos; les premiers souffles embrasés dépeuplaient les chambres et dispersaient le monde politique; la vie parlementaire était suspendue comme pour laisser à l'esprit public, au pays, aux législateurs, le temps de se retremper dans le calme et la régularité de la vie commune, dans la préoccupation unique des affaires et des intérêts. L'été venait faire trêve heureusement aux agitations politiques. Plus tard, après 1848, on avait inventé les assemblées permanentes, — chose presque monstrueuse et contre nature. On s'en tirait alors par la prorogation; ce que la constitution posait comme une exception devenait une règle. Les mœurs étaient plus fortes que la loi, et imposaient cette satisfaction, donnée à l'invincible besoin du repos. Qu'est-ce donc dans le moment où nous sommes, quelques mois à peine après les événemens qui ont si complétement changé les destinées de la France, avec la lassitude universelle sous laquelle plient les esprits, avec des conditions nouvelles de gouvernement qui ne multiplient point, on le sait, les causes d'agitation! L'influence de l'été est d'autant plus sensible, et se révèle dans ce calme plat qui se déclare à la surface du monde politique. Le corps législatif s'est dispersé à jour fixe comme le veut la constitution; le sénat vient de terminer, il y a moins de temps en-

core, ses travaux silencieux. Le chef de l'état lui-même s'est retiré à Saint-Cloud, en attendant les voyages et les inaugurations de chemins de fer qu'on annonce. Paris reste en proie à ses trente-cinq degrés de chaleur, qui portent visiblement à l'assoupissement politique et même intellectuel. Quelle gravité ou quelles chances pourraient avoir les conspirations comme celle qui a été récemment découverte par cette température torride? C'est par ce soleil, dira-t-on, qu'on prend la Bastille et qu'on fait la révolution de juillet? Oui, mais la Bastille est prise, si nous ne nous trompons; la révolution de juillet est faite et même défaite. Après les révolutions d'été sont venues les révolutions d'hiver, phénomène infiniment plus étrange, et c'est même parce qu'il s'est succédé tant de révolutions de toutes les saisons, tant de déceptions d'été ou d'hiver, tant d'expériences avortées, que nous voici pour le moment retombés, le soleil de juillet aidant, dans une sorte de stagnation de toute vie politique, dans l'excès de l'allanguissement et du repos.

Or, si pour les opinions qui existent dans un pays il est toujours difficile de se conduire habilement et prudemment dans le mouvement de la vie active et de la lutte, la paix, — une paix du genre de celle qui règne aujourd'hui, — a bien aussi ses difficultés, qui ne sont pas moins réelles, et qui sont peut-être plus immédiates. Le premier des dangers pour une opinion sérieuse qui a eu un rôle militant, quand elle se trouve en face d'une période d'apaisement qu'elle n'a point créée, et dont elle n'a point nécessairement tous les avantages, c'est de tomber dans le ridicule des agitations factices et, qui pis est, inoffensives, de se démener dans le vide, et d'opposer à la réalité le contraste public de ses tiraillemens et de ses directions arbitraires. Tout cela, ce n'est point la vie autant qu'on serait porté à le croire; c'est souvent un travail de dissolution caché sous les apparences d'un mouvement artificiel. On ne paraît guère se douter aujourd'hui de cette vérité dans une certaine sphère du parti légitimiste où règnent de perpétuels orages intimes. Guerres personnelles, manifestes impératifs, inspirations qui se succèdent et se croisent, diplomatie qui court les journaux et les routes de l'Europe, luttes des choses et des hommes, tel est le spectacle que le parti légitimiste trouve tout simple d'offrir depuis quelques mois au pays, sans doute pour mieux l'édifier et se présenter à lui comme résumant toutes les conditions d'ordre et de pacification. C'est d'abord la grande querelle de M. le duc Des Cars et de M. de Larochejaquelein au sujet de la non moins grande question de la candidature de ce dernier à la présidence de la république, candidature fort compromise, comme on sait, avec tant d'autres choses par le 2 décembre. D'un autre côté, après la lettre de M. le comte de Chambord prescrivant à son parti le refus de serment est venue une autre lettre d'un personnage de confiance plus explicite encore dans le même sens, — à quoi M. le marquis de Pastoret répond avec l'accent d'une tristesse amère, découragée et résignée, en se démettant des fonctions d'administrateur des biens privés de M. le comte de Chambord. Mais ici se révèle un certain côté comique; ici commencent les tribulations des hommes simples du parti, chez qui la poste n'arrive pas tous les jours, à ce qu'il semble, et qui ne reçoivent leurs instructions tout juste que le lendemain du jour où ils ont prêté leur serment. Subitement éclairés, il ne leur reste plus qu'à retirer ce serment et à fuir les conseils municipaux et les bu-

reaux de bienfaisance, où leur pureté a couru de tels risques. Quoi encore? Au milieu de tout cela, le parti légitimiste a ses crises ministérielles avant d'avoir des portefeuilles à donner, et ses rivalités d'influences avant que ces influences puissent agir dans un domaine très réel. Les habiles l'ont écrit dans leur dernier et triomphant bulletin : la politique des vieux ducs est battue dans les conseils de l'héritier des Bourbons, — pour faire place probablement à la politique des jeunes ducs! Qu'est-ce donc, pourra-t-on dire, que la politique des jeunes ducs? Il n'est point aisé de l'éclaircir. C'est peut-être la politique que le succès du 2 décembre a enivrée et éclairée sur le danger des concessions; aussi s'arrange-t-elle pour n'en point faire. Ce n'est point elle, à coup sûr, qui ajoutera une maille de plus à cette toile de Pénélope qu'on sait, œuvre de tant de mains éprouvées et toujours plus avancée la veille que le lendemain. Le propre de la jeune politique, au reste, c'est de n'être point jeune, ni par les hommes ni par les choses, et de recommencer au contraire une vieille histoire, celle des préoccupations et des illusions d'un autre temps, lorsqu'on croyait, avec des manifestes, des déclarations et de petits écrits, subjuguer la France attachée au char impérial. On avait soin de ne point trop s'avancer, de calculer les promesses, de peser les mots, après quoi rien ne semblait plus facile et plus infaillible que le succès. Joseph de Maistre, qui était moins accessible à ces illusions du moment, tout en gardant ses grands pronostics pour l'avenir, écrivait au comte d'Avaray : « Le monde est plein de choses aisées qui sont cependant impossibles. » Le moyen de les rendre possibles, ce n'est point de fausser compagnie à toutes les réalités de notre temps et de s'agiter dans un tourbillon de puérilités et de petites querelles. Les partis sont comme les gouvernemens : ce n'est point à leurs adversaires qu'ils doivent leurs plus rudes blessures; c'est à eux-mêmes, à leurs fautes, à leurs entraînemens. La pire de toutes leurs fautes, c'est de ne point savoir agir quand ils ont le pouvoir, et de ne point savoir se taire quand le silence serait une politique.

A côté de ces incidens, qui se détachent d'une manière plus particulière peut-être au sein du calme intérieur, faut-il aller chercher quelques autres symptômes des temps actuels? Passons de ces hautes sphères sociales à un monde où se remuent de tout autres problèmes. Il y a une chose en effet qu'on ne saurait négliger, c'est l'espèce d'agitation qui semble régner depuis quelques jours dans diverses agglomérations ouvrières. Cette agitation se manifeste par des grèves nombreuses et fréquentes sur les points les plus opposés du pays. A Paris, à Saint-Étienne, à Angoulême, on voit presque simultanément les ouvriers des chemins de fer et de plusieurs autres industries suspendre tout à coup leur travail. Il n'y a point sans doute à exagérer ce mouvement, bien que l'ensemble avec lequel il se produit soit au moins étrange. D'abord il ne s'y révèle aucun caractère politique; en outre, ce qui eût été grave en 1848 l'est évidemment moins aujourd'hui avec les garanties nouvelles de l'ordre public. N'est-ce point cependant l'indice des impressions et des habitudes laissées dans l'ame des populations ouvrières par la propagation des doctrines révolutionnaires? De telles impressions sont lentes à s'effacer. Ce n'est point en un jour qu'on peut rectifier les idées bouleversées sur les conditions du travail, la liberté des industries et les variations des salaires.

Il y a là le sujet d'une longue et attentive vigilance. La sévérité est d'autant plus dans le droit et dans le devoir du gouvernement, qu'il a engagé l'état dans de plus vastes entreprises, justement pour alimenter les sources du travail. Ce n'est au surplus que par leur côté social et moral que ces grèves ont ici leur place; elles interrompent à peine le calme universel. Maintenant, en dehors de ces incidens, voilà donc la discussion suspendue dans les assemblées pour sept ou huit mois; l'embarras qu'elles causent, il faut en convenir, ne saurait être moindre. La session politique, comme on disait autrefois, est terminée; ici commence une autre session qu'on pourrait appeler administrative, consacrée tout entière aux affaires et aux intérêts pratiques, et où l'action exécutive s'exerce seule. L'intérêt qu'il peut y avoir dans une telle période consiste à observer dans leur diversité les mesures dont le gouvernement poursuit l'exécution ou dont il prend l'initiative.

Une des plus importantes et des plus délicates de ces mesures en cours d'exécution, sans nul doute, c'est la réforme pénitentiaire. Le principe en avait été posé dans divers décrets du président de la république; il trouvait de nouveau sa place récemment dans une loi soumise au corps législatif. Ce n'est plus un projet aujourd'hui; la transformation des bagnes est à demi accomplie. Celui de Rochefort est maintenant fermé, celui de Toulon va être successivement vidé de ses terribles habitans. A la fin de l'année, il y aura environ deux mille forçats transportés à la Guyane et destinés à former le noyau de nos nouvelles colonies pénales; quinze cents y sont déjà arrivés sous la conduite d'un gouverneur énergique et de notre marine. Reste maintenant à savoir dans quelle mesure cette grande réforme réussira. Nous disons que la question reste entière, parce qu'on ne saurait rien conclure évidemment de la satisfaction que semble inspirer aux forçats ce changement dans leur sort, ni de l'empressement que la plupart, hommes et femmes, mettent à accepter leur condition nouvelle. S'il n'y avait que cela, ce serait une grace déguisée. Le but de la loi pénale ne serait point atteint; il le serait d'autant moins en présence des tendances du jury français à adoucir la pénalité, en substituant fréquemment les travaux forcés à une condamnation capitale. Il en résulterait un bouleversement complet dans l'échelle des peines. Disons tout de suite le mérite jusqu'ici le plus appréciable de cette mesure : c'est qu'elle purge la France d'une population infectée de crime et de vice, dont le contact est souvent un péril, et où la corruption s'engendre elle-même. Quant au reste, c'est un essai qui mérite sans doute d'être tenté, mais dont le succès reste un problème.

La réforme pénitentiaire est en même temps à l'étude dans plus d'un autre de ses détails, en ce qui touche notamment les maisons de détention cellulaire. Le gouvernement avait chargé une commission spéciale de faire une enquête sur la prison Mazas, construite dans ces conditions. Le rapport de cette commission, récemment publié, constate ce qu'il y a de favorable dans le système de détention cellulaire. Qu'on n'oublie pas qu'il ne s'agit encore ici que de la détention préventive, et que la détention préventive, tout en étant une garantie nécessaire, est peut-être un des points les plus susceptibles de révision. Voici un homme en effet qui, dans un intérêt social, est emprisonné sous la prévention d'un crime. En fait, dans beaucoup de cas, la culpabilité

est infiniment probable; légalement, le prévenu est innocent, il peut l'être réellement et être déclaré tel, et pourtant il aura vécu six mois peut-être exposé à l'affreuse contagion des prisons. Fût-il coupable, la question est de savoir si cet homme qui a fait un premier pas dans la voie du crime, — on peut le retenir sur cette pente fatale, le ramener en le mettant hors du contact des criminels endurcis. Ainsi posée, c'est assurément une question digne de toute attention. Combien d'hommes on pourrait ainsi sauver! Le système cellulaire obvie à toutes les difficultés pour la détention préventive, et le même ordre de considérations morales, on le voit, peut encore s'appliquer à la détention devenue définitive. Dans tous ces projets au surplus, il faut surtout se garder des conseils d'une philanthropie étrange, fort en honneur de nos jours, et qui a une pitié particulière des criminels. S'il est des moyens, des genres de châtiment propres à racheter les ames criminelles, à faciliter leur repentir et leur amendement, soit : il est juste et moral de les chercher; mais que ce soit toujours un châtiment, car autrement on arriverait à faire au criminel des conditions de bien-être supérieures à celles de l'honnête homme qui supporte virilement la pauvreté, et, au lieu de travailler à une réforme juste et salutaire, on obéirait, sous l'apparence d'une philanthropie écœurée, à l'impulsion de l'esprit révolutionnaire, qui tend à abolir dans la société la loi rigoureuse et nécessaire du châtiment.

Une autre question touchant un intérêt d'un ordre différent ou plutôt tous les genres d'intérêts, c'est la création d'une statistique générale de la France déterminée par un récent décret. L'empereur Napoléon, avec son grand sens politique, disait que la statistique était le budget des choses; par malheur, c'est un budget qui est loin encore d'être établi avec une parfaite clarté. Ce n'est point que de consciencieux et utiles efforts n'aient été consacrés à ce vaste travail d'investigation depuis long-temps, surtout, comme le rappelle avec justice le ministre de l'intérieur, depuis que le régime parlementaire, en soumettant tout à la publicité et à la discussion, avait rendu plus nécessaire la connaissance intime des divers élémens de la situation morale et matérielle de la France. Le décret actuel ne fait qu'organiser d'une manière plus certaine et plus étendue ce travail de recherche, en instituant une enquête permanente ouverte sur tous les intérêts du pays. La statistique est constituée comme une des branches de l'administration publique. Comment s'opérera cette enquête universelle? Par le concours de l'état et des particuliers, au moyen de commissions cantonales où se réuniront le maire, le juge de paix, le curé, des propriétaires, des industriels, tous ceux en un mot qui ont une donnée utile à fournir, ou qui peuvent servir d'intermédiaires auprès des populations, souvent tenues en défiance contre les investigations de toute sorte, parce qu'elles croient apercevoir la figure du fisc au bout de toutes les interrogations. Le résumé des travaux annuels de ces commissions locales de statistique devra être inséré au *Moniteur*. Et ici qu'on nous permette de rattacher à la pensée de ces utiles publications une petite question semi-politique, semi-statistique, semi-littéraire.

Le gouvernement vient de transformer *le Moniteur*; nous disons transformer, nous devrions dire plus simplement qu'il a réduit son prix. Jusqu'ici, c'est le seul changement apparent. Le but de cette réduction, c'est de favoriser

la propagation du journal officiel. Ce qui a toujours empêché *le Moniteur* de s'étendre au-delà d'une certaine limite, c'est sans doute son prix élevé; mais il y a aussi une autre raison que le gouvernement a dû s'avouer sans nul doute, — c'est l'ennui, pour l'appeler par son nom. *Le Moniteur*, il faut bien le dire, est d'une lecture peu récréative de sa nature. Si la transformation actuelle n'avait pour résultat que d'offrir de l'ennui à prix réduit, cela n'avancerait point à grand'chose. S'il y ajoutait de la littérature, ce serait peut-être encore de la littérature officielle, qui n'est point toujours la meilleure, comme on sait, et, si elle n'était point officielle, c'est le caractère du journal qui pourrait bien s'en trouver altéré. Où donc serait le véritable élément d'intérêt pour *le Moniteur?* Ne serait-ce point dans ces publications comme celle dont parle le décret sur la statistique? Le gouvernement laisse dans l'obscurité des documens de toute sorte; il garde enfouis dans la poussière de ses archives les rapports de ses agens diplomatiques sur les pays étrangers, sur ces contrées lointaines vers lesquelles s'envole aujourd'hui l'attention publique. Combien pourraient être mis au jour sans inconvéniens! N'y aurait-il pas là des sources particulières d'intérêt? Et qu'on le remarque, en multipliant ces documens et ces relations, qui pourraient offrir des sujets d'études, des alimens précieux, le gouvernement servirait peut-être mieux les esprits qu'en leur demandant une littérature douteuse, dût-il même les aider à poursuivre ces sérieux travaux. Il serait dans son rôle, non de directeur des intelligences, ce qui est une entreprise sujette à déceptions, mais de protecteur, — comme il se prépare à l'être, assure-t-on, dans un autre ordre d'idées. Des conventions, nous l'avons dit, ont été signées avec divers pays, le Piémont, l'Angleterre, le Hanovre, le Portugal, la Hollande, pour garantir la propriété littéraire; mais ces conventions ne sont rien, si elles ne sont point exécutées : le gouvernement paraît se préoccuper de l'idée de créer un office spécial pour en surveiller l'exécution au dehors. C'est ainsi qu'il peut exercer cette haute et efficace protection des intérêts littéraires.

Il ne faut point aller d'ailleurs au-delà de ce que nous voulons dire. Ceci est en quelque sorte le côté matériel. Au point de vue moral, il y a bien autre chose à faire dans le domaine de la pensée; mais malheureusement les directions n'y peuvent rien. Il y a un puissant et généreux effort à tenter pour secouer cet abattement où sont tombés les esprits. Cette stagnation que nous pouvions signaler en politique, elle s'étend aussi aujourd'hui visiblement aux choses de l'intelligence. Ce qui manque dans la littérature, c'est la vie, c'est l'inspiration, c'est cette palpitation intime et mystérieuse qui anime le travail intellectuel; c'est aussi cet instinct moral, cette impulsion de la conscience qui est la règle de l'esprit. Comment la vie a-t-elle tari? comment peut-elle renaître? Ce serait peut-être trop long à dire. Il y a un phénomène étrange qui rend plus palpable cette stagnation dont nous parlons, c'est que les talens qui s'en vont ne sont point remplacés par de nouveaux talens. Aussi s'attache-t-il une sorte de mélancolie indéfinissable à la disparition de certains esprits d'une supériorité charmante comme Xavier de Maistre, qui vient de mourir à Saint-Pétersbourg. Xavier de Maistre, on le sait, était le frère de l'auteur du *Pape*, et c'est assurément une chose à remarquer que d'une même souche se soient élevées deux branches si différentes. Les deux frères d'ailleurs

ne différaient que par le talent. Une de leurs gloires a été l'intimité touchante qui n'a cessé de régner entre eux. Il faut se souvenir que quand Xavier, dans les premières années de sa carrière, envoyait timidement le manuscrit du *Voyage autour de ma chambre* à son frère en lui demandant son opinion, celui-ci lui renvoyait l'ouvrage tout imprimé. Depuis, Xavier de Maistre n'avait cessé de trouver en son illustre frère le conseil d'un goût sûr et droit qui lui profita plus d'une fois. Ce qu'il ne devait qu'à lui-même, c'est ce don du récit, cette grace humoristique, cette simplicité d'émotion, cette facilité d'esprit, qui font survivre à travers toutes les vicissitudes littéraires le *Voyage autour de ma chambre, le Lépreux de la cité d'Aoste, la Jeune Sibérienne*. Bien qu'il écrivît dans notre langue, jamais homme ne fut moins mêlé que Xavier de Maistre à nos mouvemens littéraires. Qu'on observe cependant son influence : sa trace est visible dans la littérature contemporaine, mais à peine reconnaissable, tant l'inspiration est outrageusement défigurée. L'un des premiers, il a fait d'une infirmité physique un élément d'émotion et d'intérêt dans *le Lépreux*, — et voyez où le genre a abouti! Il a écrit le *Voyage autour de ma chambre*, et nous tombons au *Voyage à ma fenêtre* d'un amant malheureux du XVIIIe siècle ou au *Voyage autour de ma maîtresse* de nous ne savons quel esprit oiseux enclin à profaner les titres les plus charmans! Si on veut apercevoir la différence de l'originalité naturelle née du mélange de l'imagination et du bon sens avec l'originalité bizarre et factice, on peut lire les récentes nouvelles de M. Gozlan, l'*Histoire des cent trente femmes, la Terre promise*. M. Gozlan est une nature singulière de talent. Il craint de ne point être original, et il poursuit le paradoxe à toutes jambes. Il a peur de n'avoir point d'esprit ou de ne point paraître en avoir, et il s'efforce de le faire jaillir du cliquetis des mots. Il craint de n'avoir point de style, et il tombe dans une sorte d'affectation laborieuse qui ressemble à une gageure. S'il fallait, au reste, écrire une histoire de la décadence du roman contemporain, les nouvelles de M. Gozlan y trouveraient incontestablement leur place.

Pendant qu'il était à Paris il y a quelques années, Xavier de Maistre, dit-on, était préoccupé d'une idée singulière : c'est que notre langue avait dû changer. Il avait un peu raison sans doute, et ce qu'il disait de la langue pourrait également s'appliquer à l'esprit littéraire. Il est évident qu'il y a une manière toute française de saisir et de comprendre les choses qui tend à se perdre. Il y a des conditions de l'art littéraire dont on n'a plus l'instinct. Il y a une certaine précision de pensée et d'expression qui disparaît par degrés. Où cela est-il plus visible que dans la poésie? Suivez le mouvement poétique contemporain de décadence en décadence, d'imitation en imitation : on en vient aujourd'hui à mêler toutes les couleurs et toutes les inspirations, et à ne plus même écrire en français. L'un, M. Eugène de Stadler, écrit une *pièce antique* avec chœurs, *le Bois de Daphné*, qu'on serait fort empêché de rattacher à une tradition ou à une influence quelconque : ses vers ont assurément une originalité incontestable : ils sont dans une langue que nous ne connaissons pas. Un autre, l'auteur anonyme des *Espérances*, se promène dans la région du mysticisme panthéiste. L'esprit de vie, assure-t-il consciencieusement, est son inspiration, — ce qui est toujours quelque chose, faute d'autre esprit. L'ame et l'unité de son livre, c'est « l'immortalité de tout être et de toute chose, l'é-

galité des destinées éternelles, le spiritualisme de la nature et de l'homme, du monde humain et du monde des élémens,... de la terre, de l'océan, de l'art, de la peinture, de la musique, de la poésie, de l'amitié, de la famille, de l'amour et de la religion, etc. » L'énumération est complète, il n'y manque que le bon sens pour passer en revue cette étrange armée de mots sonores. L'auteur a bien, à coup sûr, la faculté de se comprendre lui-même, mais on peut douter qu'il en abuse. Un des moins prétentieux de ces jeunes poètes, qu'on appelait autrefois tout près de nous des *poetæ minores,* et pour lesquels il faudrait aujourd'hui trouver un nouveau diminutif, c'est l'auteur d'un petit volume sous le simple titre de *Poésies,* M. Alfred Lemoine. Il y a quelque jeunesse, quelque grace, quelque abandon dans les vers de M. Lemoine, bien que sans une grande originalité. L'auteur conserve du moins une certaine souplesse, une certaine vivacité poétique. Plus on parcourt dans leur ensemble tous ces petits vers contemporains, plus on y retrouve ce qui les distingue invariablement : une profonde indigence d'idées et d'impressions poétiques cachée sous des ambitions de langage et des lieux communs d'une rhétorique équivoque. — Pourquoi donc en parler? dira-t-on. — Parce qu'ils sont un symptôme de cet affaiblissement de l'esprit littéraire dont nous parlions; ils montrent le dernier déclin d'un mouvement poétique que rien n'est venu renouveler; ils offrent le spectacle le plus triste et le plus instructif de tous, — celui de l'impuissance dans la jeunesse; ils représentent enfin à tous les esprits réfléchis, à tous ceux qui nourrissent l'amour des lettres, aux gouvernemens, au public comme aux écrivains, la nécessité plus que jamais palpable de remonter aux grandes sources de la pensée, de se retremper dans la méditation et dans l'étude, de ressaisir, s'il se peut, quelque chose de l'intelligence française si singulièrement abêtie, et de rétablir une discipline sévère dans les choses littéraires. C'est ainsi que ces petits vers nous ramènent à ces grands intérêts intellectuels, moraux, politiques, qui constituent la civilisation de notre pays, et dont les désastres sont aujourd'hui un des élémens de notre situation même. Au fait, ce n'est point le propre de tous les pays de soulever de telles questions. Cela vient de ce que l'intelligence est le secret de l'ascendant de la France, et cet ascendant est comme le ressort de la civilisation universelle. C'est par l'intelligence que la France exerce encore son action autour d'elle, même sur les pays avec lesquels elle n'est plus liée par la solidarité des institutions politiques, et qui ont aussi leurs mouvemens et leurs incidens propres. Nous touchons ici à l'histoire extérieure.

Les élections récemment faites en Belgique portent leurs fruits. Le cabinet de Bruxelles vient de donner sa démission, qui a été transmise au roi à Wiesbaden, où il se trouve encore. Cette démission est-elle très sérieuse et très sincère? Elle a ce caractère évidemment pour quelques membres du cabinet, notamment pour le ministre des finances, M. Frère-Orban, lequel paraît de moins en moins se soucier de risquer sa fortune politique dans une situation compromise; elle est également sérieuse de la part du ministre de la justice, M. Tesch, atteint dans sa santé et frappé par des douleurs de famille. Quant au reste du ministère, qui se résume dans M. Rogier, il est impossible, surtout au moment où survient cette résolution, de ne point remarquer quelques circonstances particulières. Comment se fait-il que la démission du cabinet belge,

qui est l'évidente conséquence des élections dernières, ne se produise que plus d'un mois après la constatation des résultats du mouvement électoral? Comment expliquer que le ministère ait choisi le moment où le roi était hors de la Belgique, et où il devait en résulter une crise plus prolongée? Nous en étions là de nos recherches, quand on a annoncé que le cabinet de Bruxelles venait de transmettre aux plénipotentiaires belges à Paris l'ordre de suspendre les négociations engagées au sujet de la convention commerciale qui expire le 10 août, et de demander au gouvernement français une prorogation de l'ancien traité. Au fond, là est sans doute la véritable explication de tout. Le cabinet belge est aussi embarrassé pour se refuser à accéder au nouveau traité que pour le signer. Il s'est évanoui un moment, à la veille de l'époque décisive, pour avoir l'occasion de se donner du temps. Nous ne voyons pas quel intérêt aurait le gouvernement français à trop se prêter à cette petite diplomatie. Si nous en croyons quelques données sûres en effet, le cabinet belge, sauf en ce qui concerne MM. Frère-Orban et Tesch, n'est point aussi mort qu'il le paraît, ou du moins il n'aurait pas l'intention de mourir. M. Rogier se trouve trop bien au pouvoir pour le quitter si aisément. Il accepterait même des accommodemens et se résignerait, assure-t-on, au ministère des travaux publics, faute du ministère de l'intérieur qu'il occupe en ce moment. Le ministre des affaires étrangères, M. d'Hoffschmidt, serait nommé au gouvernement de la province de Namur, laissé vacant à son intention depuis un an. Le ministre des travaux publics passerait à la justice. Tout se bornerait ainsi à l'échange de quelques portefeuilles et à l'accession de trois nouveaux ministres. On prononce même certains noms : celui de M. le comte Lehon pour les affaires étrangères et celui de M. Henri de Brouckère pour l'intérieur. Ce ne sont là, au reste, que des bruits et des conjectures en l'absence du souverain de la Belgique. Le roi Léopold ne revient que demain de Wiesbaden. Tout sera donc bientôt décidé. Le roi tiendra-t-il pour sérieuse la démission de tous ses ministres et l'acceptera-t-il comme telle? N'acceptera-t-il au contraire que les démissions qui sont réellement sincères en chargeant M. Rogier de recomposer le cabinet? Là est la question. Il est fort à craindre que la combinaison qui maintiendrait M. Rogier au pouvoir ne réussît à mécontenter tout le monde, — les catholiques, ce qui est tout simple, et presque autant les libéraux, dont M. Rogier ne semble pas avoir conservé la faveur. Ce serait une crise ajournée, mais non finie. Au milieu de tout cela, on a parlé un moment de la nomination de M. Frère-Orban comme ministre plénipotentiaire près les cours d'Italie. On n'oublie qu'une chose, c'est que l'une de ces cours est la cour de Rome, qui se résignerait difficilement sans doute à accepter comme envoyé diplomatique le plus ardent adversaire du parti catholique belge.

Le gouvernement constitutionnel aurait-il aussi sa crise en Angleterre? Les électeurs renvoient à Londres, à peu d'exceptions près, le même parlement, le même nombre de whigs, de radicaux, de *peelites*, et laissent le ministère en minorité avec la plus grande indifférence du monde. Jamais cabinet anglais n'a été soutenu avec moins de chaleur et plus d'embarras par ses partisans, jamais cabinet n'a été attaqué par ses adversaires avec plus de froideur et moins de passion. Il y a peu d'exemples dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne d'élections aussi calmes et même d'une telle tiédeur politique. Le fait est que ces élections ne sont pas une lutte, c'est un

verdict. Lord Derby et M. Disraëli ont voulu en appeler à la nation; ils ont prétendu qu'elle n'avait point voulu les réformes accomplies depuis six ans déjà : la nation a répondu et a prononcé cette fois en dernier ressort, froidement et avec calme, comme quelqu'un fatigué de s'entendre dire qu'il ne croit pas sincèrement aux choses qu'il fait profession de croire. Nous n'entendrons plus parler de protection, ni remettre en question la politique de sir Robert Peel. La protection est morte, et entraîne après elle le torysme romantique que nous avons connu dans ces dernières années. C'en est fait pour jamais de toutes ces réactions archaïques, de toutes ces fantaisies d'érudition si dangereuses quand elles prétendent gouverner le présent. Lord Derby et M. Disraëli ont cru à une opinion extrêmement erronée en politique comme partout ailleurs : ils ont cru que leur pays, parce qu'il était mécontent, avait regret de ce qu'il avait fait, ils ont cru que le présent rougissait de lui-même, et regrettait le passé, parce qu'il redoutait l'avenir; mais les nations, sous ce rapport, n'ont pas de conscience : elles ne se repentent jamais; qu'elles commettent des fautes ou des crimes, elles ne consentent jamais à revenir au passé, elles ne s'avouent jamais coupables. Telle est la vérité politique que nous, Français, nous connaissons trop par expérience, et que lord Derby a pu apprendre ces jours-ci.

Devant ces élections toutes libérales, le cabinet peut-il se maintenir? et après sa chute, quelle administration peut lui succéder? Cette double question mérite quelque examen. Trois partis, les whigs, les radicaux, les conservateurs libéraux, coalisés pour résister au retour de la protection, se présentent pour remplacer le ministère actuel. Aucun d'entre eux ne peut former une majorité, aucun d'entre eux même ne pourrait en trouver une dans le pays, s'il lui faisait appel en son nom. Il faut donc que l'un au moins de ces partis fasse abnégation de lui-même et consente à s'unir au plus fort et au plus nombreux, et que le troisième se résigne et garantisse la neutralité aux deux autres. Trois combinaisons sont possibles : une combinaison whig et radicale avec lord John Russell et M. Cobden, une combinaison whig et conservatrice avec lord John Russell et sir James Graham, une combinaison radicale et conservatrice avec sir James Graham et M. Cobden. Lequel de ces partis consentira à se placer sous la domination de l'autre et à être absorbé par lui? Il nous revient à la pensée deux vers de La Fontaine qui expriment très bien la cause des difficultés que rencontreront très prochainement les partis politiques anglais; leur sens est celui-ci : « Il ne faut pas se fier aux coalitions entreprises pour résister à un ennemi commun; le danger passé, les haines reparaissent plus ardentes que jamais. » Sir James Graham, lord John Russell, M. Cobden, unis temporairement sur cette question du libre échange, consentiront-ils à former jamais une administration et à faire de leur phalanges respectives un parti compacte et uni? Nous croyons qu'il est bien tard. Une union pareille pouvait se faire pour empêcher l'avénement du ministère Derby; mais, après l'avénement de ce ministère, après sa chute, comment pourra-t-elle jamais s'accomplir? Tant que les partis ont pu craindre pour le *free trade*, cette fusion de tous les élémens libéraux était facile; mais, lorsque le *free trade* est hors de cause, est-elle possible? Lord Derby tombé, la nécessité de résistance commence, et le moment où les partis opposans seront appelés à former une administration sera celui où ils n'auront plus aucun intérêt commun. Évidemment sir James

Graham et lord John Russell ne s'entendront jamais sur les questions religieuses; M. Cobden ne sera jamais d'accord avec aucun de ces deux illustres personnages quant à l'essence même de la politique, c'est-à-dire les principes de gouvernement et la prépondérance de certaines classes. On ne peut regarder sans une certaine émotion la situation actuelle des partis politiques anglais; cette situation est pleine de périls, grosse de complications et d'inextricables difficultés.

Le parlement, nous l'avons dit, restera ce qu'il était avant les élections. Peu de membres nouveaux arrivent, peu de noms inconnus se sont produits, peu de membres anciens ont été écartés. Voici toutes nos anciennes connaissances : lord John Russell, lord Palmerston, sir James Graham, sir William Molesworth, sir Benjamin Hall, lord Dudley Stuart, M. Joseph Hume, M. Cobden, M. Bright, M. Milnes Gibson, M. Roebuck, sir Robert Inglis, M. Gladstone. Le baron de Rothschild est élu de nouveau pour la Cité de Londres, ce qui promet une discussion sur l'émancipation des Juifs dès l'ouverture de la session. A ce sujet, nous remarquerons que ces élections prouvent que le vent n'est pas précisément, en Angleterre, aux principes de liberté religieuse dans ce moment-ci. M. de Rothschild, suspect d'ailleurs aux électeurs de la Cité à cause de ses relations avec l'Autriche, a eu moins de voix que par le passé; les électeurs de Greenwich ont refusé leurs voix à l'alderman Salomons; les électeurs d'Oldham n'ont pas renouvelé le mandat de M. Fox l'unitairien, suspect de trop de libéralisme religieux et de principes trop larges. Partout où le ministère de lord Derby a obtenu un avantage éclatant, comme à Liverpool par exemple, il le doit aux passions religieuses, et non aux passions politiques. C'est ainsi que M. Cardwell a payé de son siége au parlement ses principes de tolérance et de liberté religieuse, et que M. Gladstone, dont les opinions puséyistes sont bien connues, a failli n'être pas réélu à Oxford. Le protestantisme a été le seul et unique auxiliaire du cabinet dans la lutte électorale, vide d'ailleurs cette fois d'incidens excentriques, de tumultes, de *riots* et autres embellissemens ordinaires et habituels en Angleterre. Il n'y aura cette année très probablement de tumulte et de *riot* qu'en Irlande, et malheureusement les scènes déplorables de Stockport sont un triste présage pour un avenir prochain et un triste prélude aux élections qui ne sont pas encore connues pour cette partie du royaume-uni. Signalons pourtant un fait curieux et tout nouveau, l'apparition de candidats socialistes en assez grand nombre : M. Feargus O'Connor, non réélu pour cause d'aliénation mentale, a trouvé des successeurs plus dangereux que lui peut-être, M. Ernest Jones, par exemple, chartiste des plus violens, et l'un des orateurs de la procession du 10 avril 1848. A Westminster, M. Cuningham, un socialiste dont l'esprit, si nous en jugeons par son discours aux électeurs, n'est pas des plus sains ni des mieux équilibrés, n'a pu prévaloir contre les deux candidats whigs, le général sir Lacy Evans et sir John Shelley. A Town-Hamleth, M. Newton, devenu tout récemment célèbre par son intervention dans la guerre que la société *combinée* des mécaniciens avait déclarée aux patrons et aux fabricans, a obtenu un assez grand nombre de voix. Jusqu'à présent, ce ne sont là que des indices, et l'on ne peut en tirer aucune conséquence; dans cinq ou six ans, aux prochaines élections, nous saurons quels progrès ont faits ces doctrines. N'oublions pas cependant à Édimbourg la candidature de M. Macaulay,

que les électeurs, selon toute apparence, vont faire rentrer de nouveau dans la vie parlementaire, après l'en avoir momentanément écarté. Sa nomination sera pour l'Écosse un grand honneur, et pour le parti whig une grande force.

La Suisse est aussi dans le plein mouvement de la vie politique. La session de l'assemblée fédérale vient de s'ouvrir à Berne. Les travaux commencent à peine; déjà cependant le conseil national a tranché une assez grave question d'intérêt matériel dans un sens contraire aux propositions des radicaux : il a voté l'exécution des chemins de fer par des compagnies particulières. L'assemblée fédérale verra très probablement se produire dans son sein, d'ici à peu, les questions politiques engagées dans ces derniers temps sur divers points de la confédération. Il est assurément fort désirable qu'un esprit conciliant et modéré préside à ces discussions et aux résolutions qui pourront être prises. En réalité, la lutte ouverte depuis quelques mois entre les opinions conservatrices et le radicalisme se poursuit avec ses alternatives ordinaires; mais presque partout le parti révolutionnaire se sent menacé et frappé par la masse des populations elles-mêmes. Voyez ce qui vient d'avoir lieu dans le Valais, où les radicaux dominaient depuis 1847. La révision de la constitution a été votée presque unanimement par le peuple. La question de l'élection d'une assemblée constituante a été résolue de la même manière. Cette assemblée sera élue prochainement, et il n'est point douteux que la constitution qu'elle élaborera ne soit dans un sens complétement conservateur. Là, au reste, les radicaux maîtres du pouvoir n'ont point décliné le vote populaire. Il n'en est pas tout-à-fait de même à Fribourg, où le radicalisme, sous le poids de manifestations analogues, n'en poursuit pas moins son œuvre et dispute matériellement le pouvoir qui lui est moralement échappé. On se souvient de la réunion populaire qui eut lieu il y a quelque temps à Posieux et du comité créé à la suite de cette réunion pour provoquer l'abdication des radicaux. Le grand conseil de Fribourg, mis en demeure de se soumettre au vote des citoyens, non-seulement s'est refusé à toute concession, mais il a prétendu dissoudre le comité de Posieux, et a redoublé de violences et de persécutions. Qu'en est-il résulté? L'agitation a gagné le canton. Les rixes se multiplient. Les citoyens qui se trouvaient à l'assemblée de Posieux sont désignés aux haines révolutionnaires qui vont tout simplement jusqu'à l'assassinat. L'anarchie se montre partout. Une nouvelle pétition à l'assemblée fédérale se signe aujourd'hui dans le canton de Fribourg. Elle réunira, selon toute apparence, une quasi-unanimité; mais qu'est-ce que cela pour la démagogie dictatoriale de ces malheureux pays? Le radicalisme suisse, du reste, vient d'ajouter à son histoire une de ces petites infamies qui sont ses bonnes fortunes et ses triomphes. Un des plus invincibles penchans de l'esprit révolutionnaire, on le sait, c'est la haine des supériorités, le besoin de les rabaisser, s'il peut, à son niveau. Il a trouvé plaisant récemment d'assimiler M. Thiers à un réfugié ordinaire en prétendant appliquer à l'éminent historien les lois sur l'internement. C'est M. Druey, le chef de la police fédérale, qui a représenté le radicalisme suisse dans cette belle œuvre. M. Druey est un des glorieux personnages de la démagogie helvétique. Il buvait en 1848 à la trinité humanitaire. Il donne la main au socialisme, il est le ministre de ses haines. Ajoutons que M. Druey s'est vu désavoué par tous les esprits élevés de la Suisse, et qu'il en a été pour sa tentative brutale.

Au-delà du Rhin, nous retrouvons la question douanière aux prises avec les mêmes difficultés que nous signalions il y a déjà un mois. Les passions paraissent dominer aujourd'hui les intérêts dans les débats ouverts sur l'avenir du *Zollverein*. Sans doute, la Prusse a depuis quatre ans fourni bien des prétextes au ressentiment, elle a blessé la susceptibilité et éveillé les soupcons de la plupart des gouvernemens de la confédération : les états secondaires pourtant ne poussent-ils pas trop loin les représailles, lorsqu'ils travaillent non-seulement à mettre la Prusse hors d'état de leur nuire, mais à la dépouiller encore du rôle commercial qui lui restait pour consolation du rôle politique qui lui échappe? « Ils aiment mieux, disait récemment un organe de l'opinion prussienne, ils aiment mieux devenir les humbles serviteurs, les instrumens de l'Autriche que d'être les commensaux de la Prusse. » La Prusse en effet, réduite aujourd'hui à une politique modeste, ne peut plus sérieusement porter ombrage aux états secondaires après les expériences infructueuses des dernières années, tandis que l'Autriche est dans une période de développement et d'expansion. Avec ses trente-sept millions d'ames, gouvernées par un pouvoir hardi, ne peut-elle pas peser sur l'Allemagne d'un poids bien autrement redoutable que quinze millions de Prussiens? — Oui, répondent les états secondaires pour justifier ce qu'il y a d'excessif dans leur politique présente, l'Autriche est puissante par le nombre de ses habitans, l'étendue et la richesse de son territoire; mais cette force, n'étant pas, comme celle de la Prusse, d'un caractère germanique, exerce moins d'influence, a moins de prise sur les imaginations qui rêvent l'unité allemande : elle ne peut éveiller les mêmes craintes de la part des gouvernemens fédérés. — Le raisonnement est peut-être plus spécieux que profond : ce n'est point sans danger que l'on joue avec l'ambition d'une puissance aussi sérieuse que l'Autriche. Il est douteux que les projets de réforme fédérale nourris par le cabinet de Vienne, et que l'on a pu apprécier au congrès de Dresde, soient plus favorables que ne le furent ceux de la Prusse à l'indépendance des états secondaires et des petits états de l'Allemagne. Et si l'on ajoute la suprématie commerciale à la suprématie politique que l'Autriche a reconquise dans la confédération, qui empêchera le comte de Buol de reprendre avec avantage les grandes pensées que le prince Schwarzenberg a léguées à ses successeurs? En définitive, sans avoir encore fait ostensiblement aucune démarche officielle pour se rapprocher du cabinet de Berlin, les coalisés de Darmstadt semblent mieux entrevoir aujourd'hui les conséquences politiques et commerciales qu'entraîne la dissolution du Zollverein. Depuis que la Prusse les a mis en demeure de choisir entre l'Autriche et cette association de douanes qui a rendu tant de services à l'industrie allemande, ils ont ressenti un mouvement d'hésitation. Il est encore impossible de dire si l'intérêt prévaudra sur les passions. Toujours est-il que l'on n'aperçoit plus aujourd'hui, de la part des états secondaires, le même parti pris de rompre plutôt que de rien céder.

La Turquie a, dernièrement encore, été le théâtre d'un incident qui n'est pas sans gravité : un bâtiment de guerre de la marine française va franchir les Dardanelles, contrairement aux stipulations du traité qui en interdit l'entrée. Afin d'ajouter à la solennité de cet acte, le ministre de France, qui était en congé, choisit le même bâtiment de guerre pour retourner à son poste. On connaît les circonstances qui ont mis le cabinet de Paris en droit

d'exiger du divan une exception de faveur au principe général qui protége l'entrée du Bosphore. L'offre d'amener *le Charlemagne* à Constantinople comme un objet d'étude, acceptée d'abord avec empressement par le ministère turc, avait été ensuite repoussée par lui sur les représentations des ministres d'Angleterre et de Russie. La France a répondu sur-le-champ que si *le Charlemagne* n'était pas admis, elle considérerait ce refus comme un manque d'égards et agirait en conséquence. Le sultan a tout accordé, regrettant peut-être de s'être engagé imprudemment dans une affaire qui lui cause quelques désagrémens auprès de son voisin de Russie et de ses alliés d'Angleterre. Le regret de la Turquie n'est pas cependant aussi vif qu'on pourrait le penser au premier abord : l'échec, en effet, est moins pour elle que pour les deux cabinets qui lui avaient conseillé la résistance. La Turquie ne se sent pas toujours assez de force et d'énergie pour prendre sur elle les résolutions qui sont de nature à froisser certaines puissances. Il ne lui déplaît qu'à moitié, en ces occasions, de se voir la main forcée. Combien de fois, depuis quelques années, soit dans la question des lieux saints, soit dans celle des principautés du Danube, le gouvernement turc n'eût-il pas désiré d'avoir, vis-à-vis de la Russie, un argument pareil à celui que la France fournit aujourd'hui au divan, et de pouvoir dire : On me fait violence! Tel est le véritable aspect sous lequel cet incident doit être envisagé, et nous parierions que le prince Callimaki en est moins affligé que M. de Kisselef. Quant à l'Angleterre, elle doit se rappeler ce qui arriva au vice-amiral Parker lors de l'affaire des réfugiés hongrois. La flotte anglaise, poussée par un gros temps qui n'était point irrésistible, ne se fit aucun scrupule de s'avancer au-delà de la limite où la protection du traité commence sur les eaux des Dardanelles. L'opinion ne s'en alarma ni en France ni en Turquie, parce que l'on vit dans cet acte non une atteinte à l'esprit des traités, mais une réponse hardie au défi que la Russie portait alors à la Turquie et à l'Europe. L'Angleterre n'a donc aucun droit de se scandaliser de l'entrée pacifique du *Charlemagne* dans le Bosphore.

Les États-Unis viennent de faire une perte irréparable; l'illustre Henri Clay a rendu à Dieu son ame patriotique le 29 juin dernier. Sa mort est un véritable événement; elle sonne une heure et marque une époque. Il était le dernier représentant de l'Amérique du XVIIIe siècle, le dernier de cette race de grands citoyens, républicains avant d'être démocrates, qui n'aimaient pas seulement la liberté, mais qui la comprenaient, pour ainsi dire, comme Newton comprenait le système du monde, qui en savaient toutes les vertus, tous les dangers, qui en connaissaient les limites précises. Avec lui s'éteint la lignée de Washington, de Franklin, d'Adams et de Jefferson lui-même. Une autre génération entre à son tour sur la scène du monde, génération sans sagesse et sans règle, ardente, ambitieuse, obéissante à ses instincts, batailleuse. Des aventuriers, des soldats barbares et illettrés, des audacieux ayant leur audace pour toute science politique, vont prendre et ont déjà pris le gouvernement de la société. Né en 1777 d'un père exerçant les fonctions de *clergyman*, élevé avec économie, placé par son beau-père, le second mari de sa mère, auprès de la cour de la chancellerie de Richmond, Henri Clay commença à prendre part aux affaires publiques sous l'administration d'Adams, et soutint chaudement la candidature de Jefferson à la présidence. Deux fois membre du sénat des États-Unis et deux fois membre de la législature du

Kentucky, son pays adoptif (il était Virginien), de 1803 à 1810, son nom commença à jeter un grand éclat en 1811, lors de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre. Élu représentant du Kentucky au congrès, il fut nommé président de la chambre, honneur qui lui fut successivement conféré jusqu'en 1825. Partisan de la guerre, il soutint, aidé par Calhoun, le courage du président Madison, qui était beaucoup moins zélé que lui à cet endroit, et contribua à la terminer comme négociateur au congrès de Gand en 1814. A partir de ce moment, sa conduite politique devint moins ardente que par le passé; il abandonna entièrement le parti démocratique, et se fit le chef du parti whig. Il fit reconnaître l'indépendance des républiques de l'Amérique du Sud, fit prévaloir son système de protection pour les manufactures nationales, mit un terme aux agitations qui menaçaient de déchirer l'Union en faisant adopter son compromis du Missouri, qui proclamait l'admission de cet état au sein de l'union. Désigné plusieurs fois par ses amis pour la présidence, il s'est vu préférer tantôt quelque brave soldat sans expérience politique, tantôt quelque obscur démocrate comme M. Polk. Il n'en avait pas gardé rancune à son pays, et on le vit bien en 1849, lorsque les électeurs du Kentucky vinrent le chercher dans sa retraite pour le renvoyer au congrès, plaider la cause de l'Union. Les luttes qu'il a dû soutenir pour arriver à faire triompher son compromis, et qui sont dans la mémoire de tout le monde, ont abrégé sa noble vie, dont il a dépensé cinquante ans au service de son pays. Sa mort a été un véritable deuil public. Il faut rendre justice aux Américains : leurs choix pour la première magistrature de l'état ne sont pas toujours les meilleurs; mais cela ne les empêche pas d'admirer et d'aimer leurs hommes éminens, ceux qui les ont servis et leur ont dévoué leur vie; ils aiment avec passion leur Clay, leur Webster, et bien qu'ils n'aient nommé ni l'un ni l'autre président, ils ne les confondent nullement avec M. Polk ou M. Pierce.

Ceci nous amène tout naturellement à dire un mot des choix faits par les deux conventions de Baltimore. Ces choix ont été au moins inattendus. Le général Cass, chez les démocrates, semblait devoir l'emporter. M. Douglas était un candidat connu et aimé par tout son parti. De guerre lasse et après quarante scrutins, un candidat dont le nom n'avait pas été mis en avant jusqu'alors, M. Franklin Pierce, a été élu. Ce choix, tout singulier qu'il paraisse, est cependant heureux et ne manque pas d'habileté. M. Pierce, connu pour avoir fait la campagne du Mexique avec le général Taylor, porte lui-même le titre de général, qui commence à plaire aux Américains beaucoup plus qu'il ne conviendrait peut-être dans un état républicain. En second lieu, M. Pierce est favorable au compromis, et c'est là probablement ce qui décidera la balance en faveur du président démocratique. Le choix des whigs n'a pas été aussi heureux. M. Fillmore s'est vu écarté après cinquante-trois tours de scrutin, et le nom du général Scott est sorti de l'urne. Faut-il attribuer ce résultat à l'entêtement des amis de M. Webster, qui ont refusé jusqu'à la fin de reporter leurs voix sur M. Fillmore? Cette tactique aura été fatale au parti whig, car il est désirable pour la prospérité et la concorde de l'Union que le général Scott, candidat dont les opinions sur le compromis sont très douteuses, ne sorte pas de l'urne électorale. CH. DE MAZADE.

RECHERCHES SUR LES ÉTOFFES DE SOIE, D'OR ET D'ARGENT PENDANT LE

MOYEN-AGE, par Francisque Michel. — Le sujet qu'a traité M. Francisque Michel touche aux questions les plus intéressantes de l'histoire du moyen-âge, l'industrie, le commerce, les voyages et la navigation, en un mot les rapports de l'Occident avec l'Orient. Il fallait toute la persévérance de M. Francisque Michel et sa connaissance approfondie des monumens écrits du moyen-âge pour entreprendre une pareille tâche et s'en tirer si heureusement. Chroniques, romans de chevalerie, édits royaux, ont été feuilletés, analysés, expliqués par lui avec une remarquable patience et une critique toujours judicieuse. Des renseignemens encore plus précieux lui ont été fournis par l'examen des étoffes anciennes qu'on voit dans quelques églises ou dans des musées. On sait qu'ordinairement les reliques, à leur levée, étaient enveloppées dans de riches tissus. Ces tissus, et quelquefois des vêtemens entiers, ont été conservés par un respect traditionnel comme les cendres mêmes des saints. On montre à Chinon la chape de saint Mesme, à Durham la robe de saint Cuthbert, à Sens les habits pontificaux de Thomas Becket. Enfin les relieurs du moyen-âge ont pris soin de faire parvenir jusqu'à nous quelques échantillons des plus précieuses étoffes de leur temps, en intercalant entre les feuillets des manuscrits des morceaux de tissus fins et moelleux destinés à préserver du frottement les miniatures et surtout les grandes lettres ornées et revêtues de feuilles d'or ou d'argent. C'est d'après ces rares débris qu'on peut apprécier l'industrie de nos aïeux, et ils suffisent d'ailleurs pour prouver qu'elle était fort avancée. En 1835, un habile industriel de Saint-Chamond a pris un brevet d'invention pour la fabrication d'une certaine étoffe dont on a découvert depuis des échantillons dans un manuscrit de Théodulphe. Ainsi l'on trouve ou l'on retrouve, au XIXe siècle, des inventions du VIIIe. Dans son premier volume, M. F. Michel esquisse rapidement, trop rapidement peut-être, l'histoire de la fabrication de la soie depuis son origine immémoriale chez les Chinois jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Depuis long-temps importée en Europe, elle est alors, pour quelques villes d'Italie, l'objet d'un commerce très lucratif. On peut juger de l'extension rapide de cette industrie par les noms des étoffes en usage qui, pour leur variété, ne le cèdent point à nos annonces modernes. Malheureusement il est bien difficile de déterminer exactement la nature des étoffes mentionnées par les auteurs du moyen-âge, et il serait fort injuste de reprocher à M. Michel de ne pas nous expliquer toujours en quoi tel tissu diffère de tel autre. Qui sait aujourd'hui ce qu'était la *Brésilienne* ou la *Zéphyrine* à la mode il y a dix ans? Il ne faut donc pas s'étonner que le livre de M. Michel n'apprenne pas à distinguer parfaitement le *Siglaton* du *Cendal* ou du *Tiercelin*. Si les textes nombreux qu'il cite ne peuvent satisfaire pleinement la curiosité des fabricans modernes, ils intéresseront l'érudit et l'antiquaire et lui apprendront peut-être maint fait curieux qui ne se rapporte pas à la fabrication de la soie, mais qui révèle un usage antique, éclaircit un point de linguistique ou même une question d'histoire. M. Michel est un guide excellent, qui ne mène pas toujours au but par le plus court chemin, mais avec lequel la route est toujours amusante, car il ne perd jamais l'occasion de vous montrer ce qu'il y a de beau et de curieux dans le pays qu'on parcourt avec lui.

P. MÉRIMÉE.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 509 165